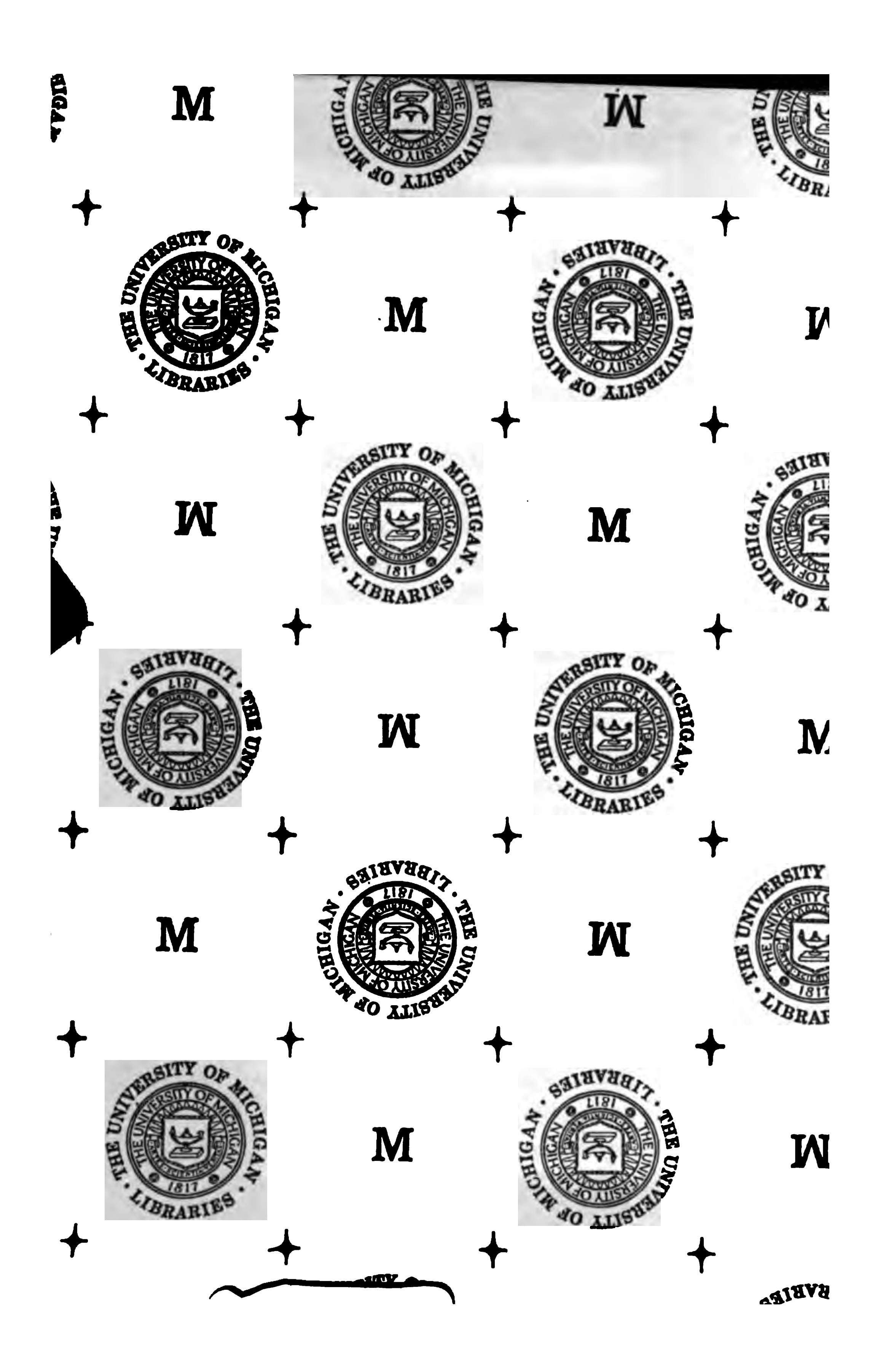
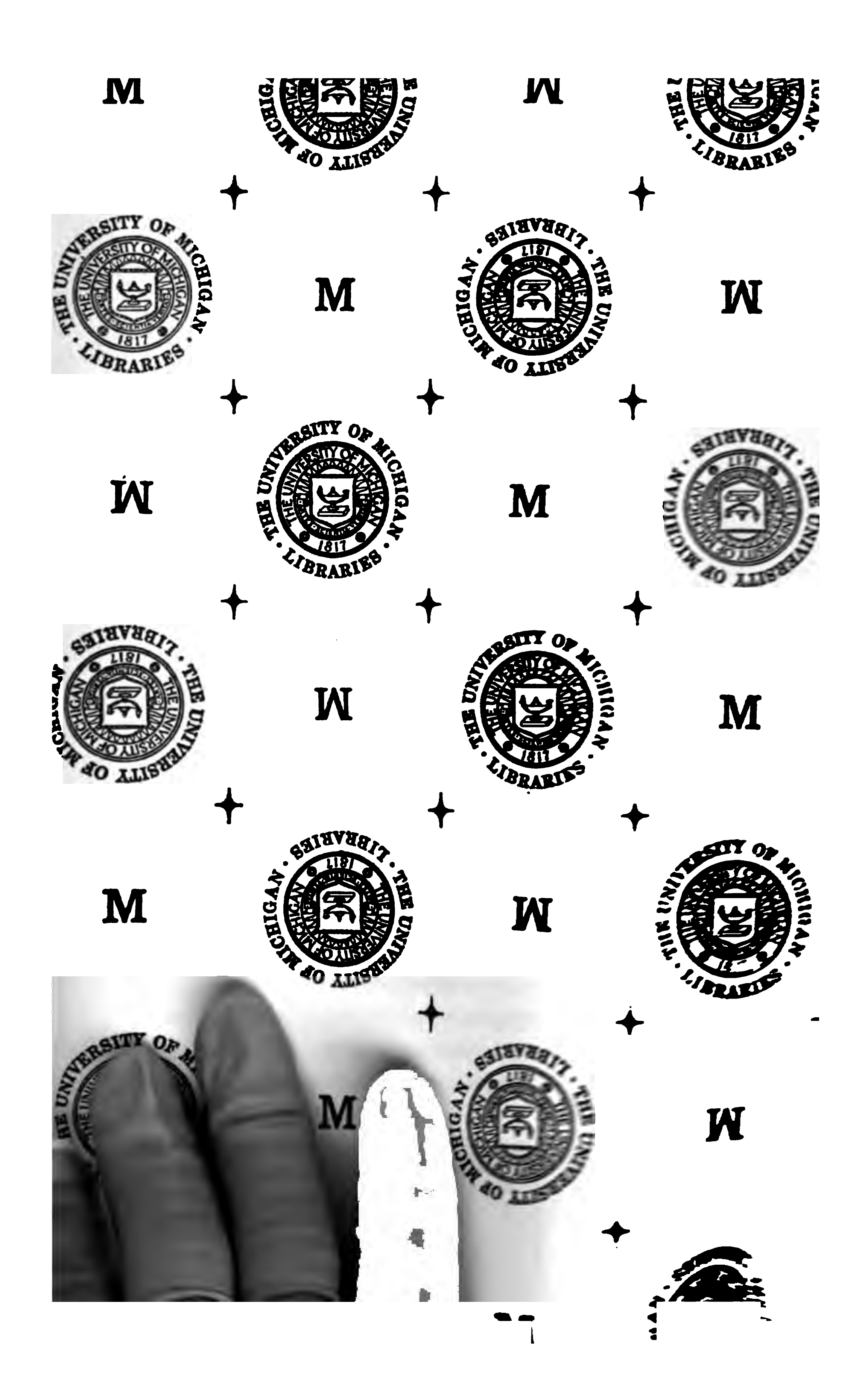



M
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M

VOYAGE

EN PERSE

— PARIS. —
IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Cie,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

VOYAGE

EN PERSE

DE MM.

EUGÈNE FLANDIN, PEINTRE, ET PASCAL COSTE, ARCHITECTE

ATTACHÉS A L'AMBASSADE DE FRANCE EN PERSE

PENDANT LES ANNÉES 1840 ET 1841

ENTREPRIS

PAR ORDRE DE M. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

D'après les instructions dressées par l'Institut

PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

TOME I

RELATION DU VOYAGE

PAR

M. EUGÈNE FLANDIN

PARIS

GIDE ET JULES BAUDRY, ÉDITEURS

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5

MDCCCLI

AVANT-PROPOS

Longtemps avant que la politique eût porté ses vues sur la Perse, la propagande religieuse avait fixé sur elle son attention. Les premiers qui allèrent dans ce royaume, et y firent connaître l'Europe, furent des missionnaires français. A leur exemple, quelques moines portugais et italiens s'y aventurèrent. Ces diverses missions séjournèrent à Ispahan, sous le règne des Sophis. Favorablement accueillis par Châh-Abbas d'abord, puis soutenus par ses successeurs, elles y vécurent plusieurs années, protégées et même considérées. Parmi les religieux qui espérèrent vainement convertir au christianisme les Persans, que le fanatisme d'un schisme nouveau exaltait plus encore que n'avait fait l'orthodoxie mahométane, figurèrent des jésuites, des capucins et des dominicains. Mais rebutés par le peu de succès qu'ils obtinrent, effrayés par la conquête du farouche Mahmoud Affghân qui s'était emparé du trône des Sophis, ils abandonnèrent leur œuvre et quittèrent la Perse, vers la fin du xviie siècle.

Plus tard, à de longs intervalles, le souvenir de ce grand pays se réveilla dans l'esprit des personnages politiques ou des savants de l'Europe. De tous les hommes d'État qui portèrent leurs yeux sur la Perse, l'empereur Napoléon fut celui qui les y fixa le plus sérieusement. Il voulait la rattacher à un plan qu'il avait conçu, plan gigantesque comme tout ce qu'il entreprenait. Il ne s'agissait de rien moins que de persuader au châh qu'il était de son intérêt de faire alliance avec la France et d'attaquer la Grande-Bretagne dans ses possessions

de l'Inde. Si cette idée n'avait pas été suggérée à l'ennemi si redouté de l'Angleterre, par le Châh lui-même qui avait à se défendre contre cette puissance, il faut dire que le prince qui régnait alors sur la Perse l'avait provoquée par une demande de secours adressée à Napoléon, dans le cours de l'année 1805. Ce fut vers cette époque que, désireux de connaître les ressources de ce pays, et ce qu'il avait à en attendre comme puissance militaire, l'Empereur y envoya M. Jaubert pour y prendre tous les renseignements qui pouvaient le mettre à même d'apprécier l'importance d'une alliance avec Feth-Ali-Châh. L'Empereur, pensant que les gouvernements de Pétersbourg et de Londres avaient les yeux ouverts sur les moindres démarches de ses agents de ce côté, jugea prudent d'envoyer simultanément un second messager à Téhéran. Le général Romieu partit donc aussi pour cette destination. Il y était à peine arrivé, qu'il périt mystérieusement sans que depuis on ait jamais su la vraie cause de sa mort. (1)

En inquiétant les possessions de la Compagnie des Indes, auxquelles la révolution française avait permis d'atteindre un grand degré de prospérité par l'anéantissement de la marine de France, Napoléon espérait faire une diversion qui aiderait à l'accomplissement de ses grands projets. Les renseignements qui étaient parvenus lui ayant paru de nature à lui permettre de compter sur l'appui de la Perse, il se décida à y envoyer, en qualité de ministre plénipotentiaire, le général Gardanne dont un des ancêtres (2) avait représenté autrefois la France dans ce même pays. Le général se rendit, en 1807, auprès de Feth-Ali-Châh, alors sur le trône de Perse, avec la mission de faire ressortir à ses yeux tous les avantages qui pourraient résulter, pour lui et l'agrandissement de ses États, de l'alliance que lui offrait le souverain qui remplissait alors le monde de sa gloire, et de l'exécution des projets dont il lui transmettait le plan. Cet ambassadeur, très-bien accueilli d'abord à la cour de Téhéran, ne tarda pas à y rencontrer de grandes résistances. Il vit arriver bientôt un antagoniste redoutable

[1] Voir les notes à la fin du volume.

dans la personne de sir John Malcolm, envoyé par le gouvernement anglais pour contrecarrer ses démarches. La lutte ne fut pas de longue durée. Soit que M. Gardanne fût moins persuasif que M. Malcolm, soit que les moyens employés par ce dernier eussent plus de valeur aux yeux des Persans que ceux moins *sonores* (3) mis en œuvre par le général, il arriva que celui-ci échoua presque complétement dans sa mission. Les Anglais restèrent maîtres du terrain.

Ce résultat n'a rien qui doive étonner. La forte position que les Anglais avaient prise dans l'Inde, leur voisinage de la Perse, leur marine qui pouvait inquiéter les côtes du royaume dans le golfe Persique et s'emparer, presque sans coup férir, de plusieurs points du littoral, leur donnaient nécessairement dans les relations diplomatiques avec ce pays une prépondérance contre laquelle la France ne pouvait lutter avec avantage. Malgré ses victoires récentes d'Austerlitz et d'Iéna, les Persans comprenaient très-bien qu'ils avaient tout à redouter de leurs dangereux voisins, sans avoir rien à espérer de la France trop éloignée pour leur prêter le moindre secours.

Depuis l'année 1809, que les derniers attachés à la mission de M. le général Gardanne avaient quitté la Perse, aucun diplomate français n'avait été dirigé vers ce pays. Trente ans s'étaient écoulés sans qu'aucune relation diplomatique eût été renouée entre la France et la Perse. Cependant les intérêts de la politique européenne en Orient avaient grandi pendant ce laps de temps. La longue paix dont l'Europe avait joui avait laissé aux Russes et aux Anglais le loisir de gagner du terrain aux deux extrémités de l'Asie. Au nord, la Russie avait fait des progrès considérables. Les défilés de la Circassie, défendus pied à pied par ses héroïques guerriers, avaient été forcés. L'aigle russe avait pris son vol des cimes les plus élevées du Caucase et était venue s'abattre sur les plaines de la Géorgie. — Dans l'est, l'Angleterre avait marché à pas de géant. Elle s'était avancée jusqu'au delà de l'Hymalaïa, d'où elle menaçait le Pendjâb, que la mort de Rundjet-Sing devait faire tomber dans ses mains, et l'Affghanistân où elle entretenait

des intrigues qui, en favorisant tour à tour les ambitions des divers princes de ce pays, devaient y entretenir la guerre civile à l'aide de laquelle elle espérait en devenir maîtresse, dans un espace de temps qu'elle calculait avec une sorte de précision machiavélique.

Depuis longtemps la France jouissait d'une grande prospérité. Son gouvernement se raffermissait de jour en jour à l'intérieur. La vue de ses hommes d'État pouvait, avec plus de liberté, s'étendre au loin. Son pavillon, honorablement promené sur toutes les mers, avait été successivement arboré sur tous les rivages où les intérêts du commerce appelaient de nouveaux établissements. La Perse seule était restée en dehors du cercle sur tous les points duquel la France se trouvait représentée. Cependant ce vaste pays, peu producteur, exploité presque exclusivement par les Anglais, pouvait offrir des débouchés nouveaux à l'industrie française; il était donc désirable de lui ouvrir les portes de ses bazars. Mais, pour cela, il était indispensable de reprendre avec le gouvernement de la Perse les relations au point où elles étaient restées: il fallait faire un traité dont les bases devaient être dignes de la France, et par lequel on assurerait les droits de ses nationaux qui viendraient s'établir et trafiquer en Perse. En un mot, la France avait à prendre pied dans un pays où elle était demeurée trop longtemps en oubli.

Pour atteindre ce but, il était nécessaire d'envoyer au Châh un ambassadeur chargé de lui demander la faveur d'entretenir avec son gouvernement des relations diplomatiques nouvelles, dont le premier acte devait être de réclamer, pour les Français qui formeraient des établissements dans son royaume, des droits égaux à ceux dont jouissaient les sujets des nations les plus favorisées.

Indépendamment des raisons déterminantes que le gouvernement français trouvait dans ces questions politiques et commerciales, il en était d'autres qui tenaient à plusieurs circonstances du moment, paraissant favorables. L'une d'elles était le différend qui, à la suite, ou plutôt à cause du siége d'Herat, s'était élevé entre le Châh et le

résident anglais. Ce dernier avait cru devoir se retirer avec sa suite à Erzeroum, et toutes les relations diplomatiques étaient interrompues entre la Perse et la Grande-Bretagne. Les intrigues qui avaient eu lieu en 1808 pour faire avorter toutes les entreprises du général Gardanne étaient encore présentes à l'esprit. Il était politique de chercher à renouer les relations dans un moment où l'on savait ne trouver à la cour du Châh qu'un seul adversaire, s'il en devait être un, M. le ministre de Russie.

Une autre circonstance déterminante avait été l'arrivée à Paris d'un des plus hauts personnages de la Perse. *Hussein-Khân* avait été envoyé, par *Mehemet-Châh*, auprès du roi Louis-Philippe, pour lui demander quelques instructeurs destinés à faire l'éducation des troupes persanes. La confiance témoignée par cette démarche était un encouragement naturel à l'envoi de la mission projetée.

On conçoit, par l'objet de cette ambassade, qu'elle était tout exceptionnelle ou extraordinaire, pour parler le langage diplomatique. D'après cela, la composition de son personnel devait l'être également. On n'avait pas de notions exactes sur la Perse. On était presque au même point que l'empereur Napoléon, en 1805, sur l'état général de ce pays. Depuis cette époque, il avait subi des changements notables qui rendaient insuffisants, après trente-cinq années, les documents existants. On avait besoin de connaître son système gouvernemental actuel, sa population, ses ressources militaires, ses arts, son état moral, toutes choses qu'il importait au gouvernement français de savoir pour remplir le but qu'il se proposait.

Ces connaissances acquéraient une grande importance par la position de ce royaume resté seul indépendant au milieu du cercle toujours de plus en plus resserré que circonscrivaient autour de lui les deux grandes puissances dont les envahissements allaient toujours croissant.

Il est dans l'avenir de la Perse, où, parties des deux extrémités de l'Asie, la Russie et l'Angleterre tendent de plus en plus à se rencon-

trer, d'être l'échiquier sur lequel l'une et l'autre joueront la partie dont l'enjeu doit être inévitablement la possession complète de cette partie du monde.

Les notions que ces graves questions nécessitaient étaient variées. Il fallait, pour les approfondir, composer l'ambassade de personnes dont les attributions et les connaissances fussent spéciales. C'est ce à quoi on chercha à arriver en la constituant telle qu'elle partit.

M. Ed. de Sercey fut nommé ministre plénipotentiaire ; on lui donna pour secrétaires MM. de La Valette, d'Archiac, Gerard et de Chazelles. Chacun de ces messieurs devait recueillir des documents sur une branche désignée des connaissances demandées. M. Desgranges, qui avait, pendant plusieurs années, rempli les fonctions de premier drogman à l'ambassade de France à Constantinople, y fut adjoint. Il apportait le tribut de son expérience des mœurs et coutumes de l'Orient. Deux officiers avaient été ajoutés à cette liste, MM. de Beaufort, capitaine d'état-major, et Daru, capitaine de cavalerie. Chacun d'eux, selon sa spécialité, devait faire des rapports concernant les places de guerre, leurs moyens de défense, la constitution de l'armée, son armement et la cavalerie persane, qui ne laissait pas d'avoir une certaine réputation. M. le docteur Lachèze et M. Kazimirski-Biberstein furent désignés, le premier comme médecin, le second en qualité d'interprète pour le persan.

Afin de compléter le personnel dont se composait la suite de M. de Sercey on y adjoignit deux autres personnes avec une mission toute particulière : MM. P. Coste, architecte, et Eugène Flandin, peintre, dont les attributions devaient s'exercer dans le cercle de leurs connaissances pratiques. C'est ainsi composée que cette ambassade quitta Paris (1).

PRÉFACE

Adjoints à l'ambassade qui se rendait en Perse, après avoir obtenu cette position du suffrage bienveillant de l'Académie des Beaux-Arts (5), nous partîmes animés du désir de répondre à la confiance dont nous étions honorés. Nous ne nous faisions aucune illusion sur les difficultés que nous aurions à vaincre. Les obstacles que pouvait nous présenter le voyage en lui-même n'étaient rien; mais, appelés à recommencer et à compléter des recherches archéologiques sur le sol antique d'*Ecbatane*, de *Persépolis* et de *Babylone*, quoique nous fussions soutenus par l'ambition de faire mieux que nos devanciers, nous ne pouvions nous dissimuler combien notre mission était difficile.

En effet, quelle que soit, en souvenirs et en monuments des temps anciens, la richesse de la mine que présente le vieux monde asiatique, ce n'en était pas moins une entreprise quelque peu hardie que de l'explorer pour y rassembler les matériaux d'un travail neuf.

Depuis tant d'années déjà que la diplomatie anglaise et les armées de la Compagnie des Indes ont ouvert les portes de l'Asie centrale aux voyageurs, aux archéologues, comment oser marcher, après eux, dans les sentiers qu'ils ont battus? les *Burnes*, *Morier*, *Kinneir*, *Ouseley* et *Ker-Porter* n'avaient-ils pas pu dire le dernier mot sur cette terre classique de la monarchie, de la civilisation et des arts de toute espèce? Et si l'on met à côté de ces noms ceux plus recommandables encore, puisqu'ils ont été leurs guides, de *Corneille Bruyn*, de *Niebuhr*, *Pietro della Valle*, *Chardin*, avec quelle défiance ne serait-il pas permis d'envisager l'apparition d'un ouvrage dont les auteurs se sont proposé à peu près le même but que leurs devanciers?

Néanmoins, et quel que soit le respect qu'il professe pour les noms que nous avons mentionnés, l'Institut de France a cru qu'il pouvait rester quelque chose à faire pour des voyageurs consciencieux et zélés. Il a pensé que leurs prédécesseurs pourraient bien avoir incomplétement étudié certaines parties de l'archéologie persane. Il n'y a point, en effet, de moisson si bien faite que l'on n'y trouve à glaner.

En conséquence, nous reçûmes la mission d'explorer la Perse en tous sens. Nous devions y recueillir les moindres renseignements qui présenteraient un intérêt relatif à la philologie et à l'histoire. Nous devions surtout nous attacher à l'étude des monuments et de la civilisation ancienne et moderne de ce peuple qui, sous le nom de *Mède*, de *Parthe* ou de *Perse*, avait successivement parcouru des phases qui avaient eu des influences si diverses sur ses mœurs et ses arts.

Les révolutions qui s'étaient succédé sur ce territoire qu'on appelle aujourd'hui la Perse, ont fait subir aux monuments de ce pays, des transformations si remarquables et si distinctes, que chacune d'elles peut être considérée comme la date d'une ère nouvelle, comme l'époque d'une régénération.

La nation perse, comme toutes celles qui ont joué un grand rôle dans le monde, a été tour à tour conquérante et conquise, victorieuse ou asservie. Les périodes d'asservissement ne sont pas celles pendant lesquelles la civilisation d'un peuple enfante et progresse. Aussi ne voit-on pas chez celui dont nous parlons, de monuments appartenant aux époques d'esclavage ou de transition. Tous ceux dont on trouve des restes imposants, ou qui, encore debout, ont de grandes ombres sous le soleil, sont autant de jalons qui permettent de remonter le cours de l'histoire héroïque et glorieuse de la Perse. C'est ainsi que, sans rien retrouver du temps des vainqueurs de la Macédoine, non plus que des premiers sultans musulmans et des khans de la Tartarie, on y voit, resplendissantes encore au milieu des ruines dispersées à leur base, les colonnes de *Persépolis*, les gigantesques bas-reliefs dont les *Sassanides* ont orné les rochers du *Fars*, ou les magnifiques coupoles azurées des temples élevés, au cri d'Ali, par les souverains *Sophis*.

C'était les restes archélogiques appartenant aux âges reculés de

la Perse, aussi bien que les monuments de la civilisation musulmane de ce pays, que nous avions reçu la mission d'étudier de nouveau et de réunir dans un recueil complet. Nous ne nous dissimulions aucunement le péril auquel ce long et difficile travail nous exposait, celui d'une analyse sévère et d'une comparaison avec des œuvres qui faisaient depuis longtemps loi dans la science.

Pour la partie philologique, le Danois *Niebuhr* avait fourni une collection de travaux estimés, à juste titre, pour leur exactitude et le jour qu'ils avaient apporté les premiers sur l'existence et la nature des textes gravés en caractères cunéiformes sur les monuments antiques de la *Babylonie*, de la *Médie* et de la *Perse*.

En architecture ou en sculpture, on avait les planches de deux voyageurs français, *Chardin* et *Thévenot*. Mais, il faut le dire, ces dessins, mal exécutés sur place, mal rendus par la gravure, ne fournissent que des documents incorrects. Ils laissaient trop à désirer pour qu'il fût possible d'établir, d'après eux, quelque chose de certain relativement à l'art perse, soit avant, soit après Alexandre.

A côté de ces ouvrages imparfaits était venu se placer récemment, avec un avantage très-remarquable et très-mérité, celui de sir *Robert Ker-Porter*. La supériorité de la publication de ses travaux était due à la vérité, à la simplicité et au talent de leur exécution. Son apparition renversa la réputation de tous les autres dont les textes peuvent être encore quelquefois consultés, mais dont les planches restaient sans valeur à côté de celles du voyageur anglais. Celui-ci devint et resta l'oracle des archéologues, principalement en ce qui concerne l'architecture et la sculpture. Son œuvre se présentait donc comme une difficulté de plus à vaincre, aux voyageurs qui entreprendraient de suivre ses traces en essayant de mieux faire.

Quant à ce qui touchait à l'époque moderne, aux mœurs et à la physionomie actuelle de la Perse, beaucoup d'écrivains de mérite avaient, avec autant d'esprit que de talent, raconté les fastes de son histoire, dépeint ses usages et retracé ses monuments et ses arts. A la tête de ces voyageurs d'élite nous mettrons *Chardin*, qui visita la Perse au temps de la splendeur des Sophis. Après lui, dans des temps plus rapprochés de nous, aux dernières années de gloire de cet empire déchu,

les écrivains anglais, *Malcolm*, *Ouseley*, *Morier*, avaient donné, sur l'histoire et les coutumes de ce pays, des relations pleines d'intérêt.

Après tant d'explorateurs qui avaient parcouru la Perse, qui avaient dû apporter dans leurs courses un esprit investigateur et sans doute ingénieux à découvrir autant qu'à raconter, était-il prudent aux mandataires de l'Institut de revoir les mêmes lieux, d'étudier les mêmes monuments, le même peuple, et de refaire les mêmes travaux?

Cependant, il faut le dire, tous ces écrivains n'avaient vu et étudié sur place que comme le font des voyageurs qui explorent pour leur satisfaction personnelle, dont le temps et la bourse durent être économisés. N'observant que par goût et pour leur propre compte, n'étudiant que pour eux, ils n'ont sans doute pas apporté dans leurs investigations cette minutie de recherches, cette patience qui demandent beaucoup de temps, ou cette conscience qu'impose un devoir à remplir; l'archéologue lui-même ne fera que des études médiocrement fructueuses, s'il n'y apporte ces spécialités qui permettent de comprendre ou d'interpréter les moindres détails d'un temple ou d'un palais, d'un bas-relief ou d'une mosquée.

Nous croyons être dans le vrai, en disant qu'il n'est donné qu'aux explorateurs qui ont reçu une mission de leur gouvernement, qui sont investis de la confiance d'un corps académique, qu'il n'appartient qu'à ceux-là de satisfaire aux exigences d'un programme sévère, étendu, et devant servir de base à une œuvre dans laquelle se résument toutes celles qui ont précédé. De même, n'appartient-il qu'à un gouvernement de donner à ceux qu'il charge d'une mission étendue, sans limite pour la durée ou pour les frais de l'entreprise, tous les moyens et tout le temps de la mener à fin. On peut dire qu'il n'y a que les gouvernements qui fassent aujourd'hui de grandes choses. Les particuliers en font d'utiles, certainement; par leurs efforts réunis, ils parviennent à rendre de grands services, mais les États seuls peuvent tracer des plans aux grandes entreprises, les conduire à terme, et léguer à la postérité des œuvres destinées à faire faire de grands pas à la science ou aux arts.

Il faut le reconnaître, et ce sera justice de le dire ici, le gouvernement de la France, à toutes les époques, a encouragé les missions scienti-

tiques, a fourni à des voyageurs dévoués les moyens d'entreprendre et d'achever, par des publications importantes, des travaux aussi honorables pour le pays qu'utiles pour la science. Le grand ouvrage sur l'Égypte a consacré les noms de *Monge*, de *Denon* ou du général *Bonaparte* qui aida de tout son pouvoir les recherches des savants qui escortaient ses soldats pendant les loisirs que leur laissait la victoire. Après eux, *Champollion*, mandataire de l'Institut et du gouvernement français, a trouvé, dans cet appui généreux, les moyens d'écrire, sur les tablettes hiéroglyphiques du même pays, son nom en caractères que l'Europe connaît et n'oubliera jamais.

A côté de ces œuvres remarquables, qui ont acquis à leurs auteurs et à la France tant de titres à l'admiration du monde savant, nous pourrions citer les ouvrages sur la Morée, sur l'Asie Mineure ou sur l'Algérie, pour lesquels la reconnaissance des savants ne doit pas remonter plus à leurs auteurs qu'au gouvernement éclairé et libéral qui a su, avec tant d'à-propos, distribuer les fonds du budget de l'État.

Ce que le gouvernement français avait fait pour l'Égypte et pour la Grèce, il a voulu le faire pour la Perse. Il a compris que l'histoire monumentale de ce pays était le complément de celle des deux autres. Il a senti qu'il y avait une lacune à combler dans l'histoire de l'art, et que cette lacune était due à l'imperfection des connaissances relatives à l'art et à la civilisation des Perses. Ce fut dans le but de ne rien laisser à désirer sous ce rapport, que les auteurs de cette publication reçurent la mission d'explorer complétement les diverses provinces de la Perse. Ils ne pouvaient borner leur séjour dans ce pays, à la durée d'une ambassade extraordinaire qui ne fit que passer. Pleins de zèle et de dévouement pour l'entreprise qui leur était confiée, ils saluèrent, à la fin de mai 1840, le départ de leurs compatriotes, et restèrent seuls en Perse. Ils ne tardèrent pas à s'enfoncer dans les régions les moins explorées. Afin de ne rien omettre, ils décrivirent, dans leurs courses toujours dirigées vers un but de découverte, un réseau de lignes obliques qui se croisaient, et qui ne permirent à aucune localité intéressante d'échapper à leurs investigations.

Les marches et contre-marches des deux voyageurs offrirent à leurs etudes dans l'Ouest et jusque sur le territoire de Bagdad, les villes

d'***Hamadán***, réputée l'antique ***Ecbatane***, de ***Kingavar***, qui passe pour l'ancienne ***Konkabar***, les bas-reliefs et les inscriptions de ***Bi-Sutoun***, et ***Kermânchâh***, les fameuses grottes de ***Tágh-i-Bostán***. Plus loin, passant la frontière persane, et descendant les versants occidentaux des monts ***Zagros***, ils s'avancèrent jusqu'à ***Holván***, et retracèrent les antiques monuments de ***Serpoul***, ***Takht-i-Ghero*** et ***Dukan-Daoud***.

Le moment n'était pas venu pour eux d'aller à Bagdad, et de visiter les déserts de la ***Babylonie***. Ils restèrent en Perse, et, s'avançant vers le sud-est, ils parcoururent une région presque inconnue des voyageurs, et qui ne se trouve désignée sur aucune carte. Ils suivirent les vallées qui s'étendent au pied des montagnes du ***Loristán***, ils passèrent à ***Boroudjerd*** et à ***Nehavend***, célèbre par la bataille qui décida de la religion de ***Zoroastre*** vaincue par le ***Korán***.

Après avoir réparé, à Ispahan, leurs forces que des chaleurs accablantes avaient épuisées, ils descendirent vers les provinces du Sud. ***Persépolis*** devait les arrêter. Le palais de ***Djemchid***, comme l'appellent aujourd'hui les Persans, et tout le territoire environnant leur offraient trop de monuments et de vestiges intéressants à étudier pour qu'ils ne s'y arrêtassent pas longtemps. Aussi leur tente fut-elle dressée au milieu des ruines, et, après s'être partagé le travail, tous deux à l'œuvre, ils restèrent deux grands mois exclusivement occupés à fouiller, rechercher, étudier tout ce que cette terre jonchée de débris antiques pouvait offrir à leurs observations. Leur moisson, sur cette localité, fut la collection complète de tous les détails d'architecture, de sculpture ou d'inscriptions existant à ***Takht-i-Djemchid***, ***Istakhr***, ***Nákch-i-Roustám***, ***Nákch-i-Redjáb*** et ***Cheik-Ali***.

Encouragés par ce butin, ils continuèrent leur route vers le sud. Ils visitèrent d'abord quelques antiquités dans le voisinage de ***Chiraz***. A ***Chápour***, ils s'arrêtèrent étonnés de la hardiesse et du grandiose des tableaux sculptés sur les sombres rocs qui resserrent entre eux les eaux du torrent qui a conservé le nom du héros Sassanide. Les bas-reliefs et les ruines éparses de la ville de ***Chápour*** leur offrirent une fructueuse moisson. Les deux époques remarquables de l'art persan, celle des ***Archemenides*** et celle des ***Sassanides***, éloignées l'une de l'autre, séparées par plusieurs siècles d'asservissement, se trouvaient

ainsi interprétées sur le papier, avec les nuances distinctives de leur caractère respectif, du génie artistique qui avait présidé à leur exécution.

D'autres études encore contribuèrent à augmenter le nombre des documents intéressants qui devaient faire apprécier une antiquité plutôt soupçonnée que réellement connue. Ils en trouvèrent les sujets sur les rivages du golfe Persique, à *Firouzabad*, à *Fessa* et *Darâbgherd*. C'est dans cette partie de leur voyage, surtout, qu'ils découvrirent des monuments qui, s'ils n'étaient pas tous entièrement inconnus, étaient retracés pour la première fois. Ces antiquités avaient bien été entrevues par quelques voyageurs, mais elles n'avaient été recueillies d'une manière utile par aucun d'eux.

De là, remontant vers le nord, et traversant successivement les territoires de *Teherân*, de *Tabriz* et d'*Ourmyah* où se trouvait le rocher sculpté de *Selmas*, ils pénétrèrent au cœur du pays des Kurdes. Ils passèrent à *Soaukboulak*, et, franchissant la frontière de Perse à *Banâh*, ils descendirent dans les plaines du Tigre par *Solimanyèh*, et atteignirent *Bagdad*. Là de nouvelles ruines les attendaient. C'était *Ctesiphon* avec son palais de *Nouchirvân*, au bord du Tigre. Sur la rive éloignée de l'Euphrate, c'était *Babylone*, et *Hellâh*, la ville éteinte, la capitale civilisée de la Babylonie et la ville arabe élevée, malgré les préjugés orientaux, sur les ruines et avec les débris de la cité morte.

De *Babylone*, le désir de voir, de connaître encore quelques-uns des mystères de l'antiquité réservés aux explorateurs studieux et ardents à la recherche, les conduisit à *Mossoul*, sur le territoire de *Ninive*. Mais le temps n'était pas encore venu de fouiller cette terre pour lui arracher son secret et son trésor. L'heure n'avait pas sonné où l'archéologue devait mettre un terme à l'accomplissement de la prophétie qui avait voué la grande pécheresse assyrienne à un oubli éternel (6).

Après deux années et demie de courses, de recherches, de fatigues et de dangers, les deux voyageurs rentrèrent en France. Chargés de butin, pliant sous le poids de cartons encore tout couverts de la poussière du désert, ils vinrent soumettre leurs travaux à l'appréciation éclairée de l'Académie des Inscriptions et de celle des Beaux-Arts.

L'État, qui avait subvenu si libéralement aux frais de ce long voyage, avant de lui donner la suite complémentaire qui devait le rendre profitable à la science et aux arts, voulait avoir l'assentiment de ces deux Académies. Une commission examina tous les matériaux qui avaient été recueillis, et elle fit un rapport (7) dont la conclusion était le désir de voir exécuter leur publication, dans l'intérêt de la science. M. Duchâtel, ministre de l'intérieur, crut devoir obtempérer au vœu exprimé par la commission académique; il fournit, aux frais de l'État, les moyens de publier tous ces travaux, et de leur donner ainsi la suite dont ils avaient été jugés dignes.

Les auteurs espèrent que leur ouvrage sera accueilli du public avec une bienveillance égale à celle des hommes spéciaux qui lui ont donné leur approbation. Ils désirent que l'on y reconnaisse la preuve d'un sentiment d'orgueil national qu'ils ont cherché à satisfaire en faisant tous leurs efforts pour que le premier rang soit et demeure assigné à leur œuvre entreprise et terminée sous le patronage du gouvernement français.

VOYAGE EN PERSE

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Toulon.— Relâches à Palerme, Messine, Agosta, Milo, Athènes.— Visite au roi Othon. — Dardanelles. — Arrivée à Constantinople. — *La Belle-Poule* et le prince de Joinville. — Visite au sultan Abdoul-Medjid. — Départ de Constantinople. — Le Bosphore. — La Mer Noire. — Relâche à Sinope. — Arrivée à Trébizonde.

Le jour du départ approchait. Le bâtiment qui devait porter tous les membres de l'ambassade attendait à Toulon. Il fallut s'y rendre sans retard. C'était le point de ralliement où chacun de nous devait se trouver à l'heure de l'embarquement.

Le Véloce était le navire à vapeur désigné pour nous porter à Constantinople. Bien que ce bâtiment fût d'une très-grande dimension, comme il était disposé pour la guerre, son aménagement n'était, en aucune façon, propre à recevoir des passagers. Ce ne fut pas sans peine que son commandant, M. Beichameil, résolut le problème de loger le nombreux personnel de l'ambassade. Pour qui connaît le peu d'espace qui se trouve à bord d'un bateau à vapeur, dans l'étroit carré compris entre celui des officiers du bord et la chaudière, il sera facile de comprendre à combien de difficultés donnaient lieu les combinaisons à faire pour improviser là

de petites chambres, et y loger une quinzaine de personnes. Ces préparatifs exigèrent quelques jours pendant lesquels nous restâmes à Toulon, très-impatients de partir.

Enfin, le 30 octobre, à cinq heures du soir, plusieurs canots quittèrent le quai, se dirigeant sur *le Véloce*.

Tous les membres de l'ambassade s'y trouvèrent bientôt réunis sur le pont. Ils regardaient déjà du côté de l'Orient et disaient gaîment adieu à la côte de France, peu soucieux encore de l'avenir qui devait apporter tant de fatigues et de peines.

Trois ou quatre seulement parmi nous avaient eu des relations ensemble ; les autres étaient tout à fait inconnus de leurs compagnons de voyage. Nous allions tous partir et vivre en commun pendant bien des mois ; comme il arrive en pareille circonstance et entre jeunes gens, la glace fut bientôt rompue.

Le temps s'était, depuis le matin, préparé à nous mal recevoir en haute mer. A peine avions-nous dépassé la grande rade, que nous l'éprouvâmes. Les moins solides s'empressèrent d'entrer dans leur chambre, si l'on peut appeler ainsi les six pieds cubes sans air ni lumière dans lesquels on nous avait entassés par quatre. Il y en eut pour jusqu'au lendemain à renoncer au plaisir de se retrouver sur le pont.

Le jour suivant la mer était très-houleuse. Nous étions arrivés à la hauteur du cap Corse, et nous longeâmes pendant toute cette journée la côte de l'île dont on apercevait, à une petite distance, les montagnes couvertes de neige. Les vents nous contrarièrent pendant plusieurs jours, et notre espérance de voir la Sicile vers la fin du quatrième se brisa contre les vagues énormes qui nous repoussaient loin d'elle.

Cependant, le 5 novembre au matin, à travers les éclairs d'un orage qui enveloppait la mer entière, nous commençâmes à distinguer la terre. Le cap Vito ne tarda pas à être reconnu. Nous doublâmes successivement plusieurs autres caps sans que l'orage cessât. Les heures s'écoulaient, et nous commencions à craindre de voir les ténèbres de la nuit succéder au jour blafard des éclairs, lorsque le cap San-Gallo vint enfin couronner les efforts du *Véloce*, en nous promettant Palerme, dont il protégeait la rade. Quelques nœuds encore et nous jetions l'ancre dans le port. Nous y restâmes deux jours. C'était peu pour la capitale de la Sicile, pour voir ses magnifiques monuments, sa belle cathédrale et ses palais, mais ce fut assez pour savoir que Palerme est la digne rivale de Naples, et peut-être le plus beau fleuron de la couronne des Deux-Siciles.

Le 7, nous quittâmes cette ville pour aller à Messine, où nous ne fîmes que toucher le 8.

Le 9, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre. Nous marchâmes tout le jour à petite distance de la côte. Nous reconnûmes successivement Taormina, Jassi, Catane, dont les dômes et les maisons blanches tranchaient sur les pentes verdoyantes de l'Etna. La cime du volcan, couverte de neige et surmontée de son panache de fumée, servait de fond au magnifique panorama qui se déroulait sous nos yeux.

Le soir, nous atteignîmes Agosta. Tous, mais principalement les officiers du bord, nous étions curieux de visiter ce petit port, célèbre par une des plus mémorables victoires qu'ait remportées la marine française. C'est dans les eaux d'Agosta, en effet, que, le 22 avril 1676, Duquesne livra aux flottes combinées d'Espagne et de Hollande, le brillant

combat dans lequel l'amiral Ruyter fut vaincu et blessé mortellement.

En partant d'Agosta, nous changeâmes de direction. Nous devions naviguer dans l'Est, afin de reconnaître le cap Matapan. Favorisés par un beau temps, nous traversâmes lestement l'embouchure du golfe Adriatique, et le troisième jour, 12, nous aperçûmes les côtes de Grèce. Nous entrâmes de bonne heure dans les eaux de l'Archipel, par le canal de Cerigo, l'ancienne Cythère, qui se trouvait à notre droite. Cette île n'est plus aujourd'hui qu'un rocher aride. Une plage rocailleuse et brûlée par le soleil a remplacé ses bosquets tant chantés par les poëtes. Plus d'ombrages mystérieux, plus de myrthes, de lauriers ni de roses; çà et là quelques herbes sauvages qui croissent péniblement dans les fentes des rochers : telle est Cythère aujourd'hui.

Le sillage du navire et la côte qui fuyait indiquaient que nous avancions rapidement vers Milo. Il fallait y prendre un pilote, car les Grecs seuls, nés et habitués à vivre sur cette mer semée d'écueils, peuvent y naviguer sans crainte. Ce pilote devait nous mener au Pirée. Nous y entrâmes le 14 au matin.

Pressés de voir Athènes, nous ne fûmes pas longs à débarquer. Nous montâmes dans une petite calèche allemande, conduite par un Palikare. Pourquoi ce cocher était-il tout semblable à Canaris ou à Marc-Botzaris, ces héros de l'indépendance des Hellènes? Mais ne fallait-il pas nous habituer à voir même des Bavarois dans la ville de Périclès, comme on voit d'autres Allemands dans la patrie des Sforce et des Médicis?

Grâce à l'aiguillon dont notre moderne automédon était

armé, nous franchîmes lestement la grande plaine qui, du Pirée, s'étend jusqu'au pied de l'Acropole. L'ambassadeur nous avait accordé deux jours pour voir Athènes. Pour visiter les belles ruines du temple de Minerve, pour admirer les restes magnifiques de la patrie des arts, ces types qui en ont fait l'école du monde, deux jours, c'était bien peu. Cependant il fallut nous en contenter. Nous suppléâmes au temps qui nous manquait par la promptitude de nos courses. Nous vîmes ce qu'il y avait de plus intéressant : le temple de Thésée, celui de Jupiter, les Propylées, le Parthénon, l'Erecthéon, l'arc d'Adrien, le tombeau de Philopapus, et cette tribune célèbre du haut de laquelle Démosthènes lança contre le roi de Macédoine les foudres de ses éloquentes philippiques.

Avant de partir, nous allâmes tous présenter nos hommages à Leurs Majestés le roi et la reine de Grèce, qui nous accueillirent avec une affabilité marquée. Nous emportâmes de cette visite la pensée que, si le roi Othon voulait être grec de cœur, il devait lui être facile de se faire aimer de son peuple.

Le 17 au matin, nous appareillâmes par un vent frais et une mer houleuse. Les premières heures furent assez favorables à notre navigation. Nous eûmes bientôt laissé derrière nous les rivages de Salamine, et doublé le cap Sunium. Ses colonnes blanches ressortaient sur le ciel assombri dont les teintes noires nous présageaient un mauvais temps. En effet, la mer grossit de plus en plus, et des rafales de vent et de neige venaient incessamment battre la proue du navire. Il fallut chercher un abri que nous trouvâmes dans la petite baie de la Mandrie. La tempête nous y retint deux jours.

Le 20, la mer et le vent étaient tombés. La faible brise de

nord-est qui durait encore ne pouvait nous arrêter, bien qu'elle nous fût contraire. Nous doublâmes facilement le cap d'Oro et l'île de Nègrepont, et nous atteignîmes assez promptement Ipsara. Le 21, au point du jour, nous arrivions devant Ténédos où nous espérions trouver l'escadre commandée par l'amiral Lalande. Mais nous apprîmes qu'elle était partie pour Smyrne où elle devait hiverner.

Le temps était redevenu magnifique. Nous entrâmes dans le détroit des Dardanelles en filant dix nœuds. Nous employâmes toute cette journée à passer devant les petites villes qui bordent les deux rives d'Europe et d'Asie. Nous reconnûmes une multitude de batteries à fleur d'eau, toutes garnies de canons. Leurs bastions, blanchis à la chaux, se reflétaient dans la mer. Les minarets se distinguaient au milieu du feuillage encore vert des cyprès qui bravaient l'hiver. Nous faisions une charmante promenade, et tous, assis sur le pont du bâtiment qui glissait sur une jolie mer bleue, nous jouissions de la vue d'un beau paysage et du soleil qui l'éclairait en tiédissant l'atmosphère.

Après avoir laissé, à notre droite, les ruines d'Abydos et Lampsachi, à notre gauche, la citadelle de Gallipoli et sa riante campagne, le détroit s'élargit. Nous débouchâmes au soir dans la mer de Marmara.

Nous avions traversé cette petite mer pendant la nuit, et grâce à un ralentissement de la machine que le commandant avait eu l'aimable attention d'ordonner, nous pûmes jouir, au lever du soleil, du plus beau coup d'œil qui soit réservé au voyageur. Nous étions à une très-petite distance de Constantinople. Les minarets, les coupoles, d'abord aperçus dans la brume nacrée du matin, se montrèrent bientôt dorés

par le soleil qui se levait radieux au-dessus des montagnes de Nicomédie. Nous rasâmes les murailles qui protégent le côté oriental de la ville contre les vagues, et passant sous les créneaux du sérail, nous entrâmes dans le port. Nous étions dans cette fameuse *corne d'or* autour de laquelle se déroule le plus splendide panorama du monde, cercle magnifique tracé par les plus majestueux édifices, et par les plus ravissants paysages d'une nature coquettement parée de tous les charmes de l'Orient. Palais du sérail, coupoles dorées et minarets de mosquées, vieilles tours byzantines, verts cyprès des tombes, qui se groupent et s'entremêlent avec les mâts des navires de tous pays, balancés sur une belle mer que sillonnent, en tous sens, des milliers de caïks, frêles et élégants esquifs qui rasent l'eau et portent la vie sur tous les points de cette scène resplendissante. Puis le Bosphore et ses rives, où se mirent, dans un flot vif et limpide, mille palais cachés sous l'ombre des arbres séculaires de leurs jardins toujours verts; les batteries blanches où tonne le canon des fêtes, où se déploie l'étendard rouge du Sultan. Et *Scutari*, cette délicieuse ville où l'Asie commence, charmant bazar où abondent les riches productions de la Perse, de l'Inde et de l'Arabie.

A une encâblure ou deux, était mouillée devant nous, toute noire, calme et sévère, une belle frégate aux flammes tricolores. C'était *la Belle-Poule*, que commandait S. A. R. le prince de Joinville. *Le Véloce* avançait toujours, et passant de bâbord à tribord de la frégate, il fit feu de toute son artillerie, en même temps que son équipage, placé dans les hunes, sur les vergues, perché sur les haubans, partout où pouvait s'accrocher un mousse, poussait trois cris de : « Vive

le Roi! » C'était le salut des marins à leur futur amiral, le salut de la France à son Roi.

Impatients de voir Stamboul (8) de plus près, nous fûmes bientôt à terre, grâce à deux vigoureux *caïkdjis* turcs qui, effleurant les petites vagues du port, nous eurent bientôt déposés à l'échelle de *Top-Hanâh*.

Quand je me fus procuré un logement et que j'eus donné les premiers soins à mon installation, je me hâtai de sortir. J'allai au hasard, trouvant un indicible plaisir à errer à travers cette immense ville, au milieu de sa population qui, à cette heure, était tout entière dehors. Je traversai le port pour voir la ville turque. Il faisait nuit, et je ne fus pas peu surpris de voir Stamboul éclairée par mille feux qui, comme des météores, planaient dans l'air au-dessus des mosquées. On était en Rhamadan, grand carême des musulmans. Ils observent le jeûne d'une manière beaucoup plus rigide que nous. Pendant toute la durée d'une lune, ils se privent entièrement de nourriture et même de fumer ou de boire, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Aussi, le moment où son disque élargi s'abaisse et va disparaître derrière l'horizon est-il attendu avec grande impatience. Alors, à une journée qu'une religieuse abstinence a fait paraître bien longue, succède une nuit pendant laquelle les réjouissances de toutes sortes se prolongent jusqu'à l'aube du matin.

Il était heure de fête quand je descendis à Stamboul. J'y trouvai les rues encombrées de promeneurs, de marchands de pâtisseries et de sucreries; dans les cafés pleins de consommateurs qui s'établissaient jusque devant les portes, des musiciens jouaient sur de méchantes violes et de grinceuses mandolines des airs discordants qui paraissaient délecter les

oreilles barbares des dilettanti. Au-dessus de toutes les mosquées, les minarets brillaient des feux de mille lampions. Entre eux se balançaient, suspendus à des cordes invisibles, des quantités innombrables de petites lampes formant des dessins variés qui représentaient un canon, une étoile, ou un navire, ou bien encore des versets du Koran.

Nous avions quelques jours à rester à Constantinople ; il fallait les employer utilement, ce qui ne me paraissait nullement difficile, tant j'avais entrevu de choses à mieux connaître.

Un des premiers soins de l'ambassadeur fut d'aller saluer le Sultan. Curieux de voir ce jeune Empereur de dix-huit ans dont on parlait en Europe comme d'un zélé continuateur de la réforme entreprise par son père Mahmoud, nous désirâmes tous aller nous incliner devant Sa Hautesse. Ce fut le soir que nous nous rendîmes au sérail. Notre marche à travers les rues de Pera (9) avait quelque chose de pittoresque et de piquant qui n'était pas sans originalité. M. de Ponthois, alors ambassadeur près la Sublime-Porte, devait être notre introducteur. Il marchait devant, à côté de M. de Sercey. Nous suivions à la lueur des torches que portaient les valets de l'ambassade, précédés par des janissaires et des cavass. Nous descendîmes ainsi vers la mer. Dans les rues désertes, de temps en temps, une fenêtre s'ouvrait pour nous montrer une figure d'homme étonné et comme inquiet de la clarté subite qui, à travers ses vitres, avait envahi son appartement, et l'avait peut-être surpris dans son premier sommeil. Plus loin apparaissait, à une lucarne entrebâillée avec prudence, une jolie tête de Grecque décoiffée, dans le laisser-aller d'une toilette du soir, que la curiosité avait tirée de son sopha, où elle fumait paresseusement étendue.

Dans ces ruelles étroites, accidentées, la lumière des torches ne perdait rien de son intensité, répercutée qu'elle était par les murs et les parties avancées des maisons de bois ; elle vacillait en suivant les pentes du sol, frappant inégalement, et de temps à autre, les plans les plus reculés qui en recevaient accidentellement de brusques éclairs rougeâtres. Notre cortége arriva ainsi à l'embarcadère où nous attendaient les canots du *Véloce*. Nous y prîmes place dans l'ordre prescrit par l'étiquette, puis nous nous dirigeâmes vers le rivage du sérail où brillaient d'autres torches, et où se trouvaient préparés des chevaux tout sellés.

Nous fûmes bientôt devant la porte du palais du Sultan. Nous entrâmes dans de vastes jardins, où une double haie de soldats nous présenta les armes. Il fallut passer dans plusieurs cours avant d'atteindre la partie la plus reculée qu'habitait l'Empereur.

Là on nous introduisit dans un premier salon où nous fûmes reçus par Kosref-Pacha, Khalil-Pacha et Rechid-Pacha qui avait été ambassadeur à Paris et à Londres. Selon l'usage, les tchibouks nous y furent offerts, avec accompagnement de confitures et de café. Après ce cérémonial, on nous fit monter par un bel escalier conduisant dans un salon orné de glaces, de dorures, et tendu de tapisseries; à la suite s'ouvrait un salon plus vaste tapissé avec magnificence, et éclairé par de gigantesques flambeaux posés à terre, ornés de ciselures et de découpures dans le style oriental.

Dans un coin de ce salon était une porte fermée par une portière ; on la souleva et nous aperçûmes le Sultan assis sur un divan. Il portait un bonnet rouge à floc bleu, le fez national, surmonté d'un croissant et d'une aigrette en diamants.

Il avait une capote militaire faite sur un mauvais patron européen. Un manteau à collet brodé, avec une agrafe en brillants, était jeté sur ses épaules. Ce costume simple et disgracieux qui fut adopté, imposé même par la réforme, on ne sait trop pourquoi, est loin de répondre au luxe et à la pompe qu'on suppose être l'entourage du Grand-Turc.

Le jeune Sultan avait l'air gracieux et affable; sa physionomie agréable et douce prévenait en sa faveur. Nous nous avançâmes, et M. de Ponthois ayant présenté à S. H. Abdoul-Medjid, M. de Sercey, celui-ci lui présenta à son tour les personnes de sa suite. Le Sultan fit dire par Reschid-Pacha, qui lui servait d'interprète, « que nous allions entreprendre un « voyage très-pénible, mais qu'il avait donné des ordres pour « que les difficultés fussent, autant que possible, aplanies « sur notre route. Il ajouta qu'il serait heureux de nous re- « voir, à notre retour, aussi bien portants que nous parais- « sions être en ce moment. » Après quelques autres compliments et lieux communs échangés, l'audience, qui avait duré dix minutes, fut terminée. Nous nous retirâmes en faisant plusieurs saluts et en marchant à reculons.

Nous fûmes reconduits dans le salon où nous avions attendu; on nous y servit de nouveau des rafraîchissements, après quoi, toutes les formes de l'étiquette étant observées, nous nous retirâmes.

Le temps s'écoulait et l'on ne parlait pas encore de départ. L'ambassadeur désirait que *le Véloce* nous portât jusqu'à Trebizonde, afin d'éviter les embarras d'un transbordement du personnel de l'ambassade et de son immense bagage. Mais *le Véloce* était bâtiment de guerre; il portait flammes à ses mâts et canons dans ses sabords. Or, d'après le fameux

traité d'Unkiar-Iskelessi (10), dont une inscription consacre le souvenir sur la rive droite du Bosphore, aucun navire, de quelque nation qu'il fût, ne pouvait entrer dans la mer Noire avec une apparence militaire. Pour obtenir, en faveur du *Véloce*, une infraction au traité, il fallait avoir recours à des négociations qui parurent d'abord n'offrir aucune chance de succès ; mais les difficultés, moins grandes qu'on ne l'avait présumé, ne furent pas longues à aplanir complétement. Grâce à quelques supercheries complaisantes auxquelles on se prêta de part et d'autre, *le Véloce* dissimula son armement militaire, et reçut l'autorisation de tracer son sillage dans les eaux de la mer Noire. Ces négociations avaient exigé quelques jours que, pour ma part, j'employai le mieux que je pus à visiter Constantinople.

Les jardins du sérail, les palais des Eaux Douces, les grandes murailles romaines, l'hippodrome, les fontaines, les cimetières, et surtout les mosquées, furent pour moi de dignes objets de curiosité et d'étude. Je ne pouvais me lasser d'admirer, dans ces derniers édifices, le grandiose de leurs proportions et la délicatesse gracieuse de leurs moindres détails. Que d'élégance dans leurs gigantesques minarets si sveltes, dans leurs galeries découpées qui figurent des dentelles ou des stalactites du meilleur goût ! quelle richesse dans toutes ces fontaines de marbre, couvertes d'arabesques et de fleurs ! quelle profusion de dentelures, d'or et d'azur, dans ces palais, dans ces kiosques turcs, qui semblent avoir hérité du luxe des Blaquernes des Empereurs d'Orient ! Et ces champs des morts, vrais jardins des âmes, quelle douce mélancolie règne sous les grands et profonds ombrages de leurs noirs cyprès ! Comme les pensées sont à la fois religieuses et calmes

en face de ces marbres funéraires élégamment dessinés, ornés de fleurs d'or sur un fond d'azur ! On peut dire que les Turcs, à Constantinople, ont su rendre la mort moins affreuse en donnant à leurs cimetières cet aspect riant qui en fait de charmantes promenades placées au milieu des habitations des vivants.

Le temps avait marché comme moi, à grands pas, pendant mes excursions dans cette ville remplie de beautés de tous les genres. Le canon du départ nous rappela tous à bord dans la soirée du 1er décembre ; nous nous embarquâmes donc de nouveau pour partir le lendemain matin. Il pleuvait à verse, le temps paraissait tout à fait gâté ; il s'éleva pourtant un peu au moment de l'appareillage, et nous permit de jouir de la vue du Bosphore, qui est admirable.

Nous trouvâmes à bord un nouveau compagnon de route, M. l'abbé Scafi, missionnaire lazariste. Cet excellent prêtre avait consenti à quitter son couvent de Constantinople pour nous accompagner dans le long voyage pendant lequel il pouvait arriver que nous eussions besoin du secours et des consolations de la religion. M. Scafi connaissait déjà en partie les pays que nous devions traverser ; il était allé jusqu'à Tabriz avec M. Eugène Boré, qui s'était fixé en Perse pour y fonder une école française. Sa bonne volonté devait nous faire profiter de son expérience (11).

Par une jolie matinée, brillante et pure, sur une mer douce et transparente, *le Véloce* glissait entre les deux rives rapprochées d'Europe et d'Asie. Nos regards se portaient avec admiration de l'une à l'autre : à gauche, c'était les palais d'été du Sultan, de jolis villages entourés de beaux arbres qui penchaient leurs longues branches sur les flots, de riantes

maisons dont le pied baignait dans le courant que la mer Noire envoyait à Marmara. Nous passâmes devant *Bouïuk-Dehrèh* et *Therapia*. Ces deux grands villages reposent paisiblement au fond de deux petites anses du Bosphore ; c'est là que se retirent, loin des fatigues diplomatiques, les ambassadeurs européens.

A droite était l'Asie, avec un caractère plus sévère ; après les noirs cyprès qui couronnent les hauteurs de Scutari, venaient quelques maisons espacées, bien cachées, bien sombres, sous leurs toits de feuillages ; des coteaux agrestes, sauvages, souvent escarpés ; à leur pied, de petits châteaux forts avec leurs batteries rasant l'eau et montrant béantes les geules noires de leurs canons dans leurs embrasures. Au fond du tableau, l'entrée de la mer russe, quelques voiles cherchant le vent pour venir, puis, dans le lointain, à l'horizon, une bande sombre paraissant brisée en quelques endroits où surgissaient çà et là des pointes blanches. Pour les marins c'était un mauvais signe ; cependant sur nos têtes le temps était toujours beau. Nous eûmes bientôt atteint la passe étroite où les eaux de la mer Noire se pressent pour entrer dans le détroit ; là les batteries se multiplient et l'horizon s'élargit. Le temps se maintenait et la mer était encore calme.

Assis gaiement sur le pont, ou sur les tambours que nous avions escaladés pour mieux voir, nous plaisantions déjà sur les prétendues tempêtes de ces parages. Nous tournions presqu'en ridicule le surnom de mauvais augure de cette mer tant redoutée, quand tout à coup le vent s'éleva, les vagues grossirent, et trois ou quatre lames, frappant rudement la coque du navire brusquement soulevé, apprirent à plus d'un d'entre nous qu'il avait jugé trop tôt les chances de

notre navigation sur cette mer capricieuse. Le soleil avait disparu; de gros nuages, d'où sortaient d'horribles rafales, obscurcissaient le ciel; le vent redoubla de violence, et les flots en se soulevant creusaient de profonds abîmes, où *le Véloce* s'engloutissait à tout instant. Nous étions en pleine tempête.

Nous fûmes, pendant deux jours, ballottés par l'ouragan. Nous avions dévié de notre route. Une voie d'eau inquiétante s'était déclarée. La mer était tellement mauvaise que tout le monde, jusqu'aux matelots de l'équipage, était malade à bord. Ne pouvant pas tenir tête au temps, et craignant que la gravité de nos avaries n'entraînât quelque malheur, le commandant se décida à chercher un abri à Sinope.

C'est un petit port de l'Anatolie, qui fut jadis une des villes importantes de la Paphlagonie, et devint la capitale des rois de Pont. On peut, au reste, juger du rôle qu'elle a joué par les ruines qui s'y trouvent. Elle fut la patrie de Diogène. A ces titres, qui remontent à l'antiquité, il faut joindre ceux qui lui appartiennent aujourd'hui, et qui ne sont point sans intérêt pour le voyageur.

Les murailles, assez bien conservées, sont en plusieurs endroits revêtues d'inscriptions et de bas-reliefs. On y voit aussi des fragments d'architecture d'origine grecque et romaine incrustés çà et là, mais sans ordre, et sans doute à une époque barbare qui les fit intervenir à la consolidation de cette enceinte.

Sinope possède un chantier pour la marine militaire; mais il y règne peu d'activité. A notre passage, on y construisait un vaisseau de haut bord. Le Pacha, gouverneur du district, en était tout fier, et nous en montrait avec orgueil le modèle, qui ornait son divan.

Du peu d'importance de cette ville, presque entièrement privée de commerce, résulte la misère de la population, qui est au reste fort peu nombreuse; car Sinope, avec ses ruines antiques au milieu desquelles se voient à peine quelques quartiers habités, a l'apparence d'une ville abandonnée.

Nous y fîmes une assez singulière rencontre, celle de M. Bell, Anglais qui avait, à ses frais, équipé un navire, *le Vixen*, qui fut, en 1836, saisi par les croisières russes sur la côte de Circassie. M. Bell était connu par sa sympathie pour les Circassiens, et par les sacrifices de tout genre qu'il fit pour leur venir en aide. Après avoir vu périr deux de ses compatriotes qui s'étaient attachés à sa fortune, et avaient, comme lui, combattu avec les Circassiens, il avait dû s'échapper pour sauver sa tête qui était mise à prix. Il voulait gagner Constantinople sur un petit navire monté par des *Tchirkess*. Mais le mauvais temps l'ayant, comme nous, forcé de relâcher à Sinope, le Pacha avait dû, d'après les ordres de son gouvernement, retenir le bâtiment et son équipage.

Les Tchirkess, à en juger par ceux que nous trouvâmes là, sont des hommes remarquables par leur extérieur fier et martial. Leur costume militaire, qu'ils portent avec noblesse, fait ressortir les belles proportions de leur corps. Jamais leurs yeux ne se baissent vers la terre, leur regard est fixe et élevé. A voir ces guerriers, on comprend les difficultés que rencontrent les Russes à les soumettre.

Nous quittâmes Sinope dans la nuit, avec une mer encore bien grosse, quoique le vent fût tombé. Notre voie d'eau avait été aveuglée, comme disent les marins, c'est-à-dire bouchée, mais d'une manière peu rassurante.

Cependant nous fîmes heureusement la seconde partie de cette traversée, et le 8 décembre, nous arrivâmes devant Trébizonde. La houle était horrible à voir, jusque dans l'espèce de rade formée par une courbe du rivage. Le commandant trouva de telles difficultés à nous débarquer, qu'il ne voulut exposer ni ses hommes ni ses embarcations. Dans notre impatience de quitter *le Véloce*, dont la mer Noire avait achevé de nous rendre le séjour insupportable, nous nous confiâmes aux gens du pays. Les vagues étaient encore tellement fortes, qu'elles s'élevaient comme des montagnes sur les flancs du navire. Plusieurs petits bateaux turcs étaient rangés le long du bord; mais, pour s'y embarquer, il fallait profiter de l'instant où une lame les amenait à la hauteur de l'échelle du bâtiment, et s'y élancer au risque de tomber à côté ou de s'y briser les jambes. Ce ne fut donc qu'avec les plus grandes peines et en courant de véritables dangers que nous quittâmes le bord. Mais ce n'était pas tout : il fallait toucher terre. Devant la côte de Trébizonde, sont, à fleur d'eau, d'énormes roches dont l'agitation de la mer fait des écueils extrêmement dangereux. On ne peut alors les franchir qu'en profitant de la lame qui soulève les barques, et, les portant à son sommet, les fait passer par-dessus. Ces précautions exigent une manœuvre toute particulière, qui est familière aux nautonniers du pays, mais que n'auraient sans doute pas su exécuter les marins du *Véloce*. Aussi rendîmes-nous grâce au commandant de sa prudence, car, nous et ses hommes, nous eussions probablement péri.

Enfin, nous étions à terre, et pour longtemps. Notre course maritime était terminée. Elle avait été si longue et si triste

pendant les trente-huit jours que nous avions passés en grande partie à bord, qu'il nous semblait que l'avenir ne pouvait nous offrir que joie et bien-être. L'espace allait s'ouvrir devant nous, notre voyage jusqu'à la capitale de la Perse se présentait sous les couleurs les plus riantes.

CHAPITRE II.

Séjour à Trébizonde.—Ses antiquités.— Monastère de filles grecques.— Baïram.— Fakirs. — Messo-Messo. — M. Masson. — Turc blessé à Alger. — Droit de grâce accordé à l'ambassadeur. — Départ de Trébizonde.

Dès que nous eûmes mis le pied sur la plage, les *cavass* du consulat de France s'emparèrent de nous et nous conduisirent chez M. Outrey. Le consul ainsi que sa famille nous reçurent avec une cordialité à laquelle nous fûmes bien sensibles. On ne trouvait pas, dans cette hospitalière maison, assez de paroles, assez d'offres de tout genre, pour nous dédommager de ce qu'on pensait bien que nous avions dû souffrir. Le mauvais temps, en effet, n'avait pas été moins affreux sur la côte de Trébizonde que sur celle de Sinope. Nous avions tous une triste mine. Madame Outrey et ses filles pensèrent que nous avions besoin de réconfortants; aussi n'eurent-elles pas de peine à nous faire accepter ceux qu'elles nous offrirent de la manière la plus gracieuse.

Aux premiers soins de cette hospitalité délicate succédèrent les questions sur les lieux que nous avions visités dans nos diverses relâches, et sur la France qui fit longtemps les frais de cette première conversation.

Il faut avoir été loin de son pays, pendant des années, avoir vécu relégué sur un petit coin de terre, au fond de la

mer Noire, pour comprendre cette avide et touchante curiosité sur la patrie : alors on sympathise à la joie des exilés qui voient débarquer des compatriotes encore imprégnés d'un reste de parfum de la terre natale, si doux à respirer. Avec quelle rapidité les questions se succèdent, quel intérêt on attache aux moindres nouvelles! quelle importance on donne aux faits les plus petits! tant il est vrai que, malgré l'habitude de vivre au loin, la patrie, comme la famille, ne perd jamais ses droits.

Le consul avait fait préparer une maison pour l'ambassadeur et sa suite. Elle était fort petite, et nous y étions très-gênés. Autant pour faire de la place à nos compagnons que pour être nous-mêmes plus à l'aise, M. Coste et moi nous acceptâmes l'offre d'un autre logement, qui nous était faite par un Français établi à Trébizonde depuis son enfance. M. Masson, c'est ainsi que se nommait notre nouvel hôte, avait l'air plus Turc qu'Européen. Son costume était complétement oriental, et sa langue maternelle n'était peut-être pas celle qui lui était le plus familière. Il nous mit obligeamment en possession de sa charmante maison disposée selon les règles du confort turc. Nous y occupâmes une grande pièce, entourée d'un large divan, et couverte d'un excellent tapis bien moelleux et bien chaud. Nous avions, comme promenoir, un grand balcon avec de jolis balustres, abrité par un large auvent en bois sculpté, donnant sur la mer, et d'où nous apercevions une grande partie de la ville.

Il fallait organiser une caravane de plus de deux cents chevaux et mulets. On avait à faire des préparatifs dont les détails exigeaient quelques jours. Nous nous installâmes de notre mieux, bien heureux d'entendre de loin la mer briser

encore avec fureur sur les rochers de la côte. Suivant notre habitude, nous mîmes à profit ces jours de repos pour parcourir la ville et y chercher tout ce qu'elle pouvait offrir d'intéressant.

Trébizonde, l'ancienne *Trapezus*, seconde capitale du royaume de Pont, est encore aujourd'hui une ville assez importante. Le trapèze, duquel elle tire son nom et qui servit de plan pour son enceinte, s'y retrouve dessiné par d'antiques murailles, qui ont une grande épaisseur. Presque entièrement cachées sous des lierres, qui les tapissent et semblent les soutenir entre leurs rameaux vigoureux, on n'en aperçoit plus guère que les créneaux. Ces vieux murs servent de clôture à un grand nombre de jardins qui contribuent à donner à la ville un aspect très-riant. Au bord de la mer, on voit les vestiges d'un ancien château qui s'est écroulé sous les efforts des vagues qui en ont miné la base. Si l'on n'y voyait des traces de sculptures et de pierres cimentées, on prendrait ces masses, à demi submergées, pour d'énormes rochers. C'est à peu près là tout ce qui rappelle l'antiquité de Trébizonde.

Quant à ce qui rappellerait l'empire des Comnènes, on n'en retrouve aucune trace digne d'attention. Cependant sur le haut d'une montagne voisine, sont les restes d'un palais de plaisance qu'on dit avoir été construit par une impératrice de Byzance. Je n'ai pu savoir son nom, et rien ne donne de l'authenticité à cette tradition. C'est actuellement un modeste monastère de religieuses grecques. Sur la cour s'ouvre une chapelle souterraine qui est ornée de peintures exécutées sur le roc même, et qui, si elles sont d'un style barbare, ont du moins ce cachet qui pourrait les faire

remonter jusqu'aux premiers temps de l'art byzantin. Quelques tableaux analogues, plusieurs lampes suspendues à la voûte, et d'énormes flambeaux posés à terre, complètent, avec une chaire, le mobilier de ce sanctuaire. A travers les barreaux de deux petites lucarnes qui laissent à peine entrer quelques rayons de lumière, le jour ne pénètre pas de manière à dissiper entièrement l'obscurité. Il règne dans cette grotte une teinte mystérieuse à laquelle ajoute l'étrangeté de sa décoration. Elle a quelque chose de bizarre et de primitif qui semble donner une idée de ce que durent être les chapelles des premiers chrétiens. Au fond de la partie la plus obscure de cette caverne est une source d'eau en vénération dans le pays.

On trouve encore, épars dans la ville et placés sans ordre, décorant des masures, quelques morceaux d'architecture remarquables par le fini de leurs sculptures. A une demi-heure de la ville, au sud, est un petit monument qui n'est digne de remarque qu'à cause de son ancienneté. C'était autrefois une église qu'on appelait Sainte-Sophie. Les Turcs lui ont conservé son nom, mais l'ont transformée en mosquée.

Trébizonde est une ville très-commerçante. Elle sert d'entrepôt à toutes les marchandises qui viennent de l'Arménie et du nord de la Perse, à destination de l'Europe. De même, celles qu'on y débarque, venant de Constantinople, pour l'intérieur de l'Asie, y sont consignées à des expéditeurs et livrées aux nombreuses caravanes qui les y attendent. Les bazars sont assez bien achalandés. Ils ont déjà une physionomie tout asiatique. On y rencontre des costumes de toutes sortes : des Grecs, des Circassiens, des Géorgiens, beaucoup d'Arméniens, de Kurdes, et même des Syriens avec des Arabes.

Le climat y est fort doux, et encore à cette époque de l'année, nous y avions des journées très-chaudes. Les fruits de toute espèce y étaient en abondance : les melons, les pastèques, les raisins s'y vendaient pour rien.

Les fêtes, ou le baïram du Rhamadan, contribuaient, en ce moment, à donner plus d'animation et de gaieté à la ville. Les jeux et les danses remplaçaient la rigidité du carême. Les Musulmans, confondus avec les chrétiens, répandus sur les places et dans les cafés, s'adonnaient à toutes sortes de plaisirs, interrompus seulement, de temps à autre, par la voix de l'iman qui appelait à la prière. A ces bandes joyeuses, qu'animaient les sons discordants d'instruments barbares, venaient se mêler des figures hétéroclites de derviches ou de fakirs. Ces exaltés, autant pour inspirer la commisération et la charité, que par excès de dévotion, se martyrisaient aux yeux de tous. Ils présentaient l'horrible spectacle de leurs souffrances volontaires aux regards contraints de leurs coreligionnaires qui, moins fanatiques, croyaient avoir assez fait pour la religion en se soumettant rigoureusement aux exigences du Rhamadan.

Ces fakirs inventaient toute sorte de tortures à leur propre usage : l'un tenait verticalement enfoncée dans sa joue une barre de fer pointue, à laquelle pendaient des boules de plomb d'un poids considérable. Dans cette position, il restait immobile et souffrait avec une résignation digne d'un plus noble martyre. Un autre se perçait le bras avec une broche, faisait couler son sang, et, impassible, paraissait ne rien sentir; tout cela pour la plus grande gloire de Mahomet et d'Omar.

C'était par ces moyens ridicules, en se martyrisant avec

une exaltation sauvage, que ces malheureux cherchaient à exciter la vénération des musulmans et la pitié des chrétiens. Auprès des Turcs, ces derviches jouissent de priviléges que le fanatisme les a laissés s'approprier. Ils peuvent à peu près tout ce qu'ils veulent. Personne ne doit ni ne peut s'opposer à leurs désirs. Le pacha lui-même n'a pas ce pouvoir. Ils ont le droit de s'installer chez lui, de lui imposer une hospitalité souvent gênante, et d'autant plus désagréable qu'elle est moins volontaire. Celui qui paie ce tribut aux préjugés religieux, en murmure souvent, mais tout bas, car l'opinion publique lui ferait un crime de ses plaintes si elles étaient entendues.

Ces bizarreries des pratiques musulmanes sont générales, elles sont communes à tout l'Orient; mais ce qui est plus curieux, plus exceptionnel et particulier à Trébizonde, c'est la duplicité religieuse d'une secte qui porte le nom de *Messo-Messo*. Elle habite, dans les environs de cette ville, un bourg qui porte le nom de *Kroum;* ce qui a fait donner aussi à ses habitants celui de *Kroumi*. Cette secte s'accommode aisément des exigences qu'impose toute religion; au lieu de souffrir pour elle, comme les fakirs, ou de remplir avec austérité des devoirs religieux, ils font servir la religion, dans ce qu'elle a d'ostensible et d'extérieur, à profiter de tous les avantages matériels qu'elle peut présenter. Ces *Messo-Messo*, ou *Kroumi*, ne trouvant pas assez de bénéfices attachés au culte du Christ, auquel le baptême les rattache, et qu'ils suivent en secret, ont ouvertement apostasié. Ils simulent le plus grand zèle pour l'islamisme, afin de partager avec les vrais sectaires du Koran les priviléges dont ils jouissent dans l'état social de l'empire turc. Ainsi, le jour ils se rendent publique-

ment dans les mosquées, et la nuit, quand personne ne peut les surprendre, ils vont faire leurs dévotions au pied des autels du Christ. Ils sont au reste souverainement méprisés par les Turcs, qui les masacreraient sans pitié s'ils les rencontraient sur le seuil d'une église. Ils ne doivent la conservation de leur vie fourbe et inquiète qu'au mystère avec lequel ils en dérobent la moitié à la vengeance fanatique des Mahométans.

Pour occuper mes loisirs à Trébizonde je dessinai quelques costumes. Mon hôte fut assez obligeant pour m'offrir ce que je ne pouvais, avec les mœurs orientales, attendre d'aucun autre, et que je ne devais sans doute qu'à sa qualité de Français. Les mœurs et le caractère de sa nationalité n'étaient pas tellement effacés chez M. Masson, qu'il fût imbu de ces préjugés qui imposent aux femmes, même chrétiennes, une réclusion presque absolue. Par son entremise, et grâce à sa bonne volonté, je pus satisfaire mon désir artistique, et ajouter une page curieuse à mon recueil, en peignant sa femme et sa belle-sœur. Elles vinrent chez moi dans leurs plus élégants habits de fête; j'étais confus de tant d'obligeance et de gracieuseté, mais très-enchanté, comme on peut penser, de cette excellente occasion.

Après les politesses échangées et les remerciements les plus sincères de ma part, ces dames s'installèrent sur un divan, c'est-à-dire qu'elles s'y jetèrent nonchalamment, en ramassant sous elles leurs jambes ainsi que les nombreux plis de leurs jupes et de leurs voiles. M. Masson, en véritable Européen qui n'a pas, avec le turban, adopté la susceptibilité orientale à l'égard des femmes, me laissa seul avec ces dames. Alors commença entre elles et moi une pantomime

très-ridicule. Je ne savais pas un mot de grec, et deux ou trois mots turcs seulement m'étaient restés dans la mémoire; il me fallait bien avoir recours à la langue universelle, celle des signes et des gestes. Ce fut ainsi que je leur fis comprendre ce que je désirais d'elles. Elles étaient d'ailleurs parfaitement instruites de mes intentions, et je m'aperçus que M. Masson leur avait fait la leçon. Quand il s'agit de commencer, ce furent des rires sans fin auxquels elles s'excitaient mutuellement; tout mon attirail de petits pinceaux, de couleurs, de crayons, la gomme élastique surtout qui faisait disparaître les traits arrêtés sur le papier, tout cela paraissait à ces dames fort original. Et puis, voyez donc, un homme qui vient de si loin, qui a quitté son pays, sa famille, pour faire des portraits dans des pays dont il ne connaît pas même la langue, et dont toutes les habitudes sont en continuelle contradiction avec les siennes, quelle bizarrerie! elles n'y comprenaient rien. Je lisais leur stupéfaction dans leurs grands yeux étonnés où, malgré l'apathie asiatique, brillait une curiosité que la moindre chose excitait.

Pourtant, après avoir donné à leurs rires le temps de passer, et à leur physionomie celui de reprendre leur calme habituel, je commençai. Je dois dire que je les trouvai résignées et dociles; résignées, elles l'étaient par nonchalance, il leur allait parfaitement de ne pas remuer; dociles, elles l'étaient par suite du désir qu'elles avaient de satisfaire leur curiosité, et de voir ce que je pourrais faire d'après elles. Pendant que je travaillais elles causèrent presque sans discontinuer; d'après la direction de leurs regards, je supposai que ce devait être de moi, et sans doute de l'étrangeté de ce qui leur paraissait si éloigné de tout ce qu'elles voyaient ha-

bituellement. Dans un pays où l'on pousse l'indifférence jusqu'à l'affectation, comment ne pas être étonné de voir un homme passer son temps à reproduire les traits d'un visage, les plis et les dessins d'une étoffe ?

Quoi qu'il en soit, ces dames posèrent avec une extrême complaisance, et tous mes regrets étaient de ne pouvoir leur témoigner ma gratitude moi-même, dans leur langue, sans le secours d'un truchement. Ne sachant comment les remercier, ainsi que M. Masson, de leurs bontés, je fis pour mon hôte un portrait de son fils, joli petit garçon qui avait accompagné sa mère.

Je fis à Trébizonde une assez singulière rencontre, et ce fut dans la maison même de mon hôte. Il avait pour *cavass* un jeune Turc de grande et belle mine. Un jour que j'examinais son élégant costume, en remarquant son air martial, je m'aperçus qu'il avait deux doigts de moins; je lui demandai comment il les avait perdus et s'il avait servi : « A Alger, me répondit-« il, à l'attaque du fort l'Empereur, en 1830, quand les « Français sont venus ; nous nous sommes bien battus, mais « Dieu était avec eux ! » Ce brave soldat avait la conscience d'avoir bien fait son devoir, et il se résignait à la volonté de la Providence. Cette philosophie, qui commence avec l'impuissance, a réellement quelque chose de vrai et de noble; elle peut être quelquefois la cause de grandes faiblesses et cacher une pusillanime insouciance, mais il est incontestable que souvent elle est pour les Turcs une ressource contre le désespoir ou la haine. Ainsi, celui-ci, qui avait laissé deux doigts sur un champ de bataille conquis par les soldats de la France, était entré au service d'un Français. Il me parlait de ses revers et de ses blessures sans rancune, et eût mis

autant de dévouement à défendre M. Masson, qu'il en avait mis à se battre sur la brèche du fort l'Empereur, pour le dey d'Alger.

Pendant son séjour à Trébizonde, l'ambassadeur trouva l'occasion d'user de la prérogative attachée à son caractère et à son pavillon. Un Turc, qui s'était rendu coupable d'homicide, avait cherché un refuge dans la maison habitée par M. de Sercey. La loi le menaçait d'un châtiment terrible, bien qu'il n'eût causé qu'une blessure peu grave; il était exposé à subir l'amputation des deux mains. Pour se soustraire à ce supplice, bien lui prit de s'échapper et de gagner le seuil hospitalier de l'ambassadeur. En Orient, les maisons qu'abrite un pavillon étranger sont inviolables et réputées lieux d'asile. Le pacha, ayant su que le coupable s'était mis sous la protection du toit français, le respecta donc, et fit demander à M. de Sercey s'il prétendait exercer, à l'égard du criminel fugitif, le droit que lui conférait la coutume du pays. La réponse ne pouvait être qu'affirmative; le pacha fit grâce.

Cependant le temps s'était écoulé; notre caravane était prête. Nous avions quitté la France trop tard pour le long et pénible voyage que nous avions à faire à travers un pays montagneux qu'un hiver précoce couvrait de neige. A Constantinople on nous avait fait entrevoir l'impossibilité de franchir les sommets de la haute Arménie. Il ne fallait donc plus tarder; nous devions nous hâter et partir.

Le 15 décembre, après avoir entendu en plein air, dans la cour de la maison de l'ambassadeur, la première messe que nous dit M. l'abbé Scafi, et après avoir fait une quête pour les catholiques malheureux de la ville, nous montâmes à cheval. Nous étions accompagnés des consuls de France,

d'Autriche et d'Angleterre, ainsi que des officiers du *Véloce* et de quelques-uns des principaux habitants de la ville, qui voulurent, malgré une pluie battante, nous serrer la main le plus tard possible.

CHAPITRE III.

Départ de Trébizonde. — Djevizelik. — Yerkeuprù. — Sources ferrugineuses. — Mont-Zingana. — Gumùch-Khânèh. — Différend avec le Mutselim. — Baïbout. — Colonel envoyé par Hafiz-Pacha. — Massat. — Khoch-ab-Poùnâr. — Passage d'un affluent de l'Euphrate. — Poutchiki. — Entrée à Erzeroum.

En sortant de Trébizonde, nous gravîmes un sentier pénible, coupé de roches glissantes sur lesquelles s'abattirent plusieurs chevaux, pauvres rosses habituées à porter des fardeaux, et qui ne se seraient jamais cru appelées à l'honneur de servir de montures à un ambassadeur et à des juges du turf de Chantilly. Le temps que nous mîmes à arriver au sommet de ce défilé rapide, nous permit de regarder plusieurs fois derrière nous. Nous dîmes un dernier adieu à cette mer qui nous avait tant maltraités, mais que nous regrettions de quitter, en pensant que bien des mois se passeraient avant que nous pussions la traverser de nouveau; nous saluions encore *le Véloce* dont les mâts noirs se distinguaient à peine dans la brume. Après nous avoir jetés là, sur la plage asiatique, il allait retourner vers la France porter de nos nouvelles à nos amis. Le distinguer comme un point à l'horizon, c'était encore voir un petit coin de la patrie; mais peu à peu sa mâture diminua, la flamme de son grand mât disparut, et nous nous trouvâmes seuls sur cette route qui devait être si longue jusqu'à Ispahan. Nous étions lancés; nous marchions

vers le centre de cette Asie qui nous avait paru si riante sur les bords du Bosphore, et qui nous réservait tant de difficultés, de privations et de fatigues.

Sortis de l'espèce de ravin pierreux dans lequel nous étions engagés depuis notre départ, nous débouchâmes dans un pays ouvert, planté de genêts et de bruyères. Sans la pluie, qui ne discontinuait pas, cette première journée n'eût pas été sans agrément; le pays était pittoresque. Nous quittâmes bientôt les bruyères pour suivre un étroit sentier serpentant à mi-côte d'une montagne couverte de grands arbres qui avaient encore beaucoup de feuilles ; à notre droite, au fond d'un ravin, coulait une petite rivière qui se heurtait à toutes les roches, et dont le bruit se mêlait au pas sonore de nos montures. Partout autour de nous s'élevaient sur nos têtes de grands rochers à pic, d'un aspect sévère, entourés de sapins.

La température était douce, mais nous nous dirigions vers des pics élevés, couronnés de neige, qui nous présageaient un brusque changement. Nous étions loin cependant de nous douter de tout ce que nous devions y rencontrer de souffrances et de fatigues.

Après avoir traversé quelques hameaux de pauvre apparence, nous arrivâmes, vers la fin du jour, à Djevizelik; c'est un village placé sur le bord de la petite rivière que nous avions côtoyée, et que nous passâmes là sur un pont d'une seule arche fort élevée, et dont la chaussée présentait deux pentes fort roides. Les haltes de caravane sont fixées d'avance, et celle-ci était la première. Les muletiers, habitués à s'arrêter là où leurs bêtes doivent avoir rempli leur tâche et où ils trouvent leur pitance, ne s'étaient nullement inquiétés

de la manière dont nous y serions logés. La plupart de nos chambres étaient tout bonnement des écuries; une grange nous servit de salle à manger, une planche posée sur deux cantines fut notre table. On y servit le souper qui se composait de mouton rôti, de quelques poules bouillies accompagnées de riz ou *pilau;* c'était l'ordinaire auquel nous allions être presque invariablement soumis. Des tonneaux et des paniers que nous trouvâmes nous servirent de siéges, et nous mangeâmes d'aussi bon appétit que nous eussions pu faire à la table la plus confortablement servie.

Quand nous allâmes nous coucher, nous nous aperçûmes que les fenêtres étaient sans carreaux et que les portes ne fermaient pas. La pluie, qui tombait toujours, paraissait vouloir persévérer toute la nuit; pourtant, d'après le peu de connaissance que nous avions acquise de l'Orient depuis notre arrivée au Bosphore, nous souhaitâmes de ne jamais trouver plus mauvais gîte. Cependant il faut dire que, pour le premier jour, c'était une rude épreuve; il fallait néanmoins en prendre son parti, c'est ce que nous fîmes assez gaiement.

Le lendemain, au point du jour, nous fûmes éveillés par les muletiers qui déjà chargeaient les bagages sur le dos de leurs mules, et qui venaient réclamer à chacun de nous la portion dont il avait eu besoin pour la nuit. Après avoir laissé à la caravane, qui marchait lentement, le temps de gagner du terrain, nous nous mîmes en route. Les sites devenaient de plus en plus pittoresques; le chemin était dominé par des pics très-élevés. Nous traversions des bois encore verts; les arbres y étaient grands et beaux; des torrents en cascades animaient le paysage. Nous rencontrions fréquemment des rochers creusés de cavernes servant d'abris aux

troupeaux de chèvres qui broutaient suspendues aux flancs de la montagne. Nous rencontrâmes quelques voyageurs et des caravanes qui venaient d'Erzeroum.

La pluie de la nuit, les difficultés naturelles du sentier que nous suivions et dans lequel un cheval seul pouvait passer, rendaient la marche très-pénible. Un mulet y trébucha ; en se relevant il précipita toute sa charge dans le ravin. A notre grand regret nous vîmes que c'étaient deux caisses contenant du vin et des liqueurs ; elles roulèrent en cahotant, et nous eûmes la douleur de ne les voir s'arrêter qu'au fond de l'abîme, après avoir avoir été défoncées et avoir laissé sur leur passage de nombreux débris de leur précieux contenu.

Nous avancions en montant toujours ; au fur et à mesure que nous nous élevions, la pluie devenait plus froide, blanchissait et se solidifiait ; bientôt ce ne fut plus que de la neige.

Nous couchâmes à *Yerkeuprù*, misérable hameau de quelques maisons, dont la moitié sont des écuries destinées aux muletiers. Nous nous y logeâmes comme nous pûmes ; pour ma part, je m'accommodai d'une pauvre chaumière que son propriétaire voulait me vendre ; il l'évaluait lui-même à 12 francs. Je laisse à penser ce qu'elle était ; on aura, par là, une idée des gîtes que nous trouvions. Auprès du village est une source d'eaux ferrugineuses élevées à la température de 13 à 14° centigrades. Au premier aspect nous crûmes que l'intensité du froid qui se faisait déjà sentir les avait gelées à leur sortie ; mais le docteur Lachèze nous expliqua que ce que nous prenions pour de la glace était le résultat d'un phénomène qui tenait à la nature de ces eaux. Composées de parties calcaires, d'oxyde de fer et d'acide carbonique, il y

avait, à l'orifice des sources, une déperdition de ce gaz, et, par suite, une précipitation de la matière calcaire. Les dépôts de chaux se sont amoncelés constamment au point de former aujourd'hui un mamelon qui a six mètres d'élévation au-dessus du sol. Après que les eaux se sont dégagées de leurs parties calcaires, elles deviennent limpides en restant ferrugineuses, bien qu'elles aient perdu une portion de l'oxyde de fer qu'elles contiennent et dont on voit les traces roussâtres sur les dépôts solides qu'elles forment. Elles ont d'ailleurs toutes les propriétés des eaux ferrugineuses les plus estimées en Europe, et il est très-fâcheux que les habitants n'en connaissent pas l'usage, car elles seraient à la fois pour eux d'une grande efficacité contre leur tempérament lymphatique, et une cause de richesse pour le pays.

A la première lueur du jour naissant nous sortîmes de *Yerkeuprù*. Il fallut gravir, à pied et avec les plus grandes peines, un sentier dont le verglas rendait la pente encore plus difficile. Les premières heures de notre marche nous offrirent des sites remarquablement beaux ; nous traversions une forêt séculaire de mélèzes, de sapins mêlés à des érables ; la neige pendait à leurs branchages, avec des lianes et des franges vertes d'une espèce de mousse légère et longue ; des rochers d'un noir roux ajoutaient leur sévérité à celle de la verdure foncée des arbres. La forêt s'étendait le long d'un ravin profond qui ouvrait une route rapide aux eaux d'un torrent bruyant. De temps en temps un pont élevé traversait le ravin dont nous suivions alternativement les deux pentes.

Depuis quelques heures nous montions sans cesse, quand nous débouchâmes, de la lisière du bois, dans une région où la nature changeait tout à coup d'aspect. Dépourvue de

végétation, elle était, de toutes parts, couverte d'une neige épaisse; un silence profond attestait l'absence de tout être vivant ; tout était muet autour de nous, jusqu'au cours d'un petit ruisseau que la glace avait arrêté. Le froid était excessif, le thermomètre marquait 15°; nous étions sur le mont *Zingâna*, l'un des pics les plus élevés de la chaîne de montagnes que nous avions à traverser. Le vent soufflait avec furie et soulevait des tourbillons blanchâtres qui arrivaient sur nous glacés. Au milieu de cette neige de cinq à six pieds de profondeur aucun chemin n'était tracé; des ours seuls et des loups que nous aperçûmes au loin y avaient empreint leurs pas. La caravane, en s'y enfonçant, y forma, au bord du précipice, un sentier mouvant qui se dérobait souvent sous les pieds des chevaux obligés de marcher l'un derrière l'autre; elle formait ainsi un long ruban noir qui serpentait sur ces crêtes éblouissantes sous les rayons du soleil. A chaque instant des mulets roulaient avec leurs fardeaux dans le ravin que nous n'avions cessé d'avoir à notre gauche; les muletiers étaient obligés de s'y laisser rouler à leur suite pour remonter avec les plus grandes difficultés leurs animaux ainsi que leurs charges. Ils rechargeaient pour recommencer vingt pas plus loin. Ces accidents répétés nous firent perdre un mulet qui fut écrasé sous le poids d'un énorme ballot qui l'avait entraîné.

A peu près vers le milieu de ce désert de neige nous rencontrâmes, postés dans une masure, quelques soldats turcs qui se présentèrent comme préposés à la sûreté des voyageurs dans ce passage, et demandèrent un *bakchich* ou cadeau.

Après bien des peines et des accidents, nous atteignîmes

le sommet du *Zingâna*. De là le sol s'abaissait insensiblement, mais le chemin était encore plus pénible. Les chevaux glissaient sans trouver de point d'appui. Nous étions obligés de mettre pied à terre pour ne pas compromettre nos membres avec ceux de nos chevaux. Peu à peu, nous arrivâmes dans une contrée moins difficile, mais que la neige couvrait en aussi grande abondance. De ce moment nous étions voués à des neiges continuelles et à un froid qui ne varia guère que de 15 à 25°. — Les écuries du village de *Zingâna* nous reçurent le soir.

Afin d'éviter les ennuis et les difficultés de procurer les logements nécessaires à sa suite, quand elle arrivait au *Konak*, l'ambassadeur avait chargé l'un de nous de ce soin. Cette espèce de maréchal des logis partait toujours en avant, allait aussi vite que le permettaient les chemins, et préparait tout pour l'arrivée de notre petite troupe. Préférant de beaucoup faire une traite rapide, à suivre d'un pas lent la marche de notre nombreuse caravane, je partis avant le jour, en compagnie de celui qui devait pourvoir à l'installation du soir. Nous parcourûmes une route frayée dans les rochers. Ce n'était que rocs et torrents s'élançant au travers des intervalles que ceux-là laissaient entre eux. L'aspect de la contrée était grand et sévère. Des aigles et des vautours planaient en grand nombre sur nos têtes, en tournoyant, sans descendre des hauteurs où ils avaient placé leurs aires. Mon compagnon et moi, nous allions au grand trot, pour avoir de l'avance sur l'ambassadeur; nous arrivâmes promptement au village de *Bech-Kilissèh*, désigné pour la halte. Nous n'y trouvâmes que des ruines au-dessus desquelles s'élevaient encore les restes de *cinq églises*, traduction du nom turc de

ce bourg. Il était impossible de penser à faire séjour en ce lieu. Nous poussâmes plus loin et allâmes jusqu'à *Gumuch-Khânèh*, petite ville adossée à une montagne et disposée en amphithéâtre, suivant les pentes d'un ravin qu'elle garnit d'une façon très-pittoresque.

Nous nous présentâmes aussitôt chez le *mutselim* ou gouverneur, au nom de l'ambassadeur. Nous trouvâmes ses gens peu empressés à nous introduire, ce qui nous parut d'assez mauvais augure. Cependant, nous montâmes sans hésiter chez le maître, après avoir mis de côté les serviteurs. — Un petit homme, gros, à l'œil rond et stupide, était accroupi sur un divan, dans une salle obscure. Enfoncé dans une pelisse fourrée qui laissait à peine sortir sa grosse tête, nous ne pûmes deviner celle-ci que d'après la direction d'une longue pipe de laquelle sortaient des nuages d'une épaisse fumée. Le *mutselim* donnait audience. Il fallut l'interrompre, car le temps pressait. Nous exhibâmes le firman impérial, en lui demandant de donner des ordres pour qu'on préparât un logement convenable à l'ambassadeur et à sa suite. — Soit mécontentement de ce que nous, chrétiens, nous avions osé souiller ses tapis avec nos bottes couvertes de neige et de boue, soit mauvaise volonté ou ignorance au sujet de ce qu'il devait à l'*Elchi*, toujours est-il qu'il nous reçut assez mal et qu'il grommela, entre ses dents et le bouquin d'ambre de son *tchibouk*, une foule de mots rapides dont nous ne comprîmes pas le sens, mais qui nous parurent moins que bienveillants. Toutefois, sans nous déconcerter, nous réitérâmes notre demande, insistant sur la nécessité d'avoir tout de suite une maison pour l'*Elchi* qui nous suivait de près. Mis au pied du mur, et probablement ému de notre

aplomb, le *mutselim* se décida, tout en murmurant, à nous offrir une salle dans sa maison. Mais nous la refusâmes en alléguant sa malpropreté, sa petitesse, et en demandant un logis plus convenable et plus vaste, pour nous contenir tous ainsi que nos gens. On nous en montra plusieurs, mais tous dans des conditions qui les rendaient inacceptables. Il était évident qu'il y avait mauvais vouloir, intention de ne pas nous loger, ou de nous loger fort mal. Nous en fîmes l'observation d'une manière sévère, et regagnâmes la route par laquelle l'ambassadeur arrivait. Nous lui fîmes part de ce qui venait de se passer.

De son côté le *katerdji-bachi*, ou *muletier en chef*, ne se souciait pas de faire gravir à ses mules le chemin un peu raide, et d'ailleurs hors de la route, qui menait à *Gumuch-Khânèh*. Il avait persuadé à l'*Elchi* de s'arrêter dans un hameau où se trouvaient, avec quelques masures en bois, trois petits cafés où il prétendait que nous serions aussi bien qu'en ville. On se rendit à ses raisons, d'autant plus volontiers, que nous ne fîmes pas de *Gumuch-Khânèh* une description très-engageante. On s'établit donc, comme l'on put, dans la maison où le prudent *katerdji* avait déjà fait décharger ses bêtes. Nous avions réellement, en restant là, peu de chose à regretter du confort de la ville voisine.

Mais la mauvaise volonté manifeste du *mutselim* ne pouvait être passée sous silence. L'ambassadeur devait à son caractère officiel et au pays qu'il représentait de lui témoigner son mécontentement. Il lui envoya un attaché de l'ambassade avec un drogman. Après l'avoir malmené et lui avoir, en termes amers, reproché les airs qu'il se donnait de ne point avoir égard au firman impérial sous la protec-

tion duquel voyageait l'ambassadeur, ces messieurs lui dirent de craindre les suites de sa conduite. Ils allèrent même, pour l'humilier, jusqu'à repousser la pipe et le café que le gouverneur leur fit offrir. Cet affront est l'un des plus graves que l'on puisse faire subir à un Turc, et celui-ci en parut très-décontenancé, d'autant plus que cette scène se passait en public, et que les deux envoyés de l'ambassadeur n'avaient, comme nous, avant eux, épargné au *mutselim* aucune des humiliations qui devaient lui être le plus sensibles.

Cependant, le gouverneur chercha à se défendre, mais avec cette apathie et cette insouciance que nous lui avions vues, et sans paraître comprendre de quel manque de procédés il s'était rendu coupable non-seulement envers l'*Elchi*, mais encore à l'égard de son propre souverain, qui nous avait mis sous la protection de son sceau impérial. Nous apprîmes plus tard que le *mutselim* de *Gumuch-Khânèh* avait été destitué.

Le nom que porte cette ville lui a été donné à cause des mines d'argent qui sont dans son voisinage : il se traduit par *Maison d'argent*. Elle est d'ailleurs fort peu importante, quant à sa population et ses autres productions.

Il était tombé pendant la nuit une quantité considérable de neige. Le pays que nous traversâmes ce jour-là ressemblait à celui de la veille. Nous passâmes au village de *Tekièh*. Ce point avait été désigné pour notre halte du jour; mais le manque de logement à *Bech-Kilissèh*, nous ayant fait venir la veille jusqu'à *Gumuch-Khânèh*, l'ambassadeur avait donné l'ordre de pousser plus loin, et nous allâmes jusqu'à *Khâlèh*. C'est un mauvais trou qui tire son nom d'un reste de tour plantée sur la crête d'un rocher très-élevé. Nous y fûmes fort

mal. On ne put nous servir à dîner ailleurs que sous un hangar ouvert à tous les vents. Le froid y était si excessif que nous avions de la peine à tenir nos timbales d'argent entre nos doigts, et que le vin y gelait aussitôt versé.

Au delà de *Khâlèh* le pays était insignifiant. Nous y trouvâmes encore une grande quantité de neige sous nos pieds et sur nos épaules. Nous atteignîmes péniblement *Balakhor*, où nous nous donnâmes le plaisir de voir que le thermomètre marquait 16° au-dessous de zéro.

De *Balakhor* nous allâmes à *Baïbout* où nous entrâmes le 21 de bonne heure. Cette ville dépend du pachalik d'*Erzeroum*. Elle a pour gouverneur le frère du Pacha de cette dernière, qui est *Hafiz-Pacha*, célèbre par le revers qu'il éprouva en face d'Ibrahïm-Pacha à la bataille de *Nezib*. En avant de *Baïbout*, nous rencontrâmes un groupe de cavaliers parmi lesquels se faisaient remarquer des officiers supérieurs. Ils s'arrêtèrent quand nous fûmes près d'eux, et se mêlèrent à notre petite troupe, en se rapprochant de l'ambassadeur. C'était le *Mutselim* de *Baïbout*, qui venait au-devant de l'*Elchi* avec un colonel et un autre officier de la maison du Pacha d'*Erzeroum*. Ils étaient tous deux envoyés à M. de Sercey, pour le complimenter de la part d'Hafiz-Pacha, et nous escorter, en veillant à ce que rien ne nous manquât sur la route, du moment où nous aurions le pied sur son pachalik. Cette attention était d'un bon augure, nous ne fûmes pas longtemps à ressentir les bons effets de l'hospitalité du Pacha. En effet, nous prîmes, à *Baïbout*, possession d'une grande maison préparée pour nous recevoir tous, et dont la cuisine était approvisionnée avec profusion.

Jusque-là notre voyage avait été modeste. Le Pacha de la

province de Trébizonde, que nous venions de quitter, ne s'était, en aucune manière, montré jaloux de justifier l'antique et proverbiale hospitalité de l'Orient. Nous avions même, comme on l'a vu, à nous plaindre de ses subordonnés, nous n'avions reçu aucun honneur, et nous étions passés partout presque incognito. A dater de ce jour, au contraire, grâce à la bienveillance que nous témoigna le Pacha d'Erzeroum, nous allions être entourés de considération, et trouver, dans les moindres villages, des ordres pour que toutes les ressources qu'ils pourraient présenter fussent mises à notre service.

Baïbout est située au pied de hautes montagnes, à l'entrée d'une vallée étroite. Elle est dominée par une vieille citadelle en ruines; elle a dû autrefois avoir quelque importance, à en juger par son étendue et les vestiges de quelques édifices; mais, actuellement, elle compte une faible population vivant au milieu des ruines. A voir celles-ci, nous nous applaudissions fort d'être l'objet des attentions du Pacha, car, sans cela, il est probable que nous eussions été beaucoup moins bien logés dans les maisons délabrées des habitants. Au lieu de cela, nous étions dans la demeure du *Mutselim*, et les appartements qui y avaient été préparés pour nous étaient, de beaucoup, plus confortables qu'aucun des logements que nous avions encore habités depuis notre départ. Nous y avions d'excellentes cheminées, de bons tapis avec des divans, et, par un raffinement dont je n'aurais pas cru les Turcs capables, les portes étaient doublées d'un feutre épais. Mais, en dépit de cette recherche, comme il faut toujours que, dans une maison turque, la misère du pays se trahisse par quelque bout, les carreaux de toutes les fenêtres étaient en papier huilé.

Le *Mutselim* se donnait beaucoup de mal pour nous traiter de son mieux; il veillait à tout, et poussa la courtoisie jusqu'à visiter chacun de nous dans sa chambre, afin de s'assurer que rien ne manquait. Il était d'une prévoyance et d'un soin auxquels nous n'étions pas habitués; nous étions bien loin de nous attendre à tant d'empressement, d'après la réception que nous avait faite le gouverneur de *Gumuch-Khânèh*. Il était impossible de n'y pas reconnaître l'exécution d'ordres supérieurs, et de recommandations faites par Hafiz-Pacha.

Malgré les douceurs de cette halte, et nonobstant les instances du gouverneur qui voulait nous retenir, nous nous mîmes en route le lendemain, de grand matin, en compagnie du frère du Pacha, qui voulut nous conduire jusqu'à la limite de ses domaines, malgré le froid et le givre glacé qui obscurcissait l'atmosphère. Après qu'il eut marché avec nous près de deux heures, M. de Sercey le força à recevoir ses adieux, et lui réitéra ses remerciements de la manière affable dont il avait exercé l'hospitalité envers nous tous. Les deux officiers venus d'*Erzeroum* restèrent avec nous; ils ne devaient nous quitter qu'à la frontière persane.

Nous parcourûmes, dans toute sa longueur, la vallée qui commence à *Baïbout*. Elle est très-étroite, et envahie, dans la presque totalité de sa largeur, par une petite rivière, et par des marécages où croissent des arbrisseaux au milieu de hautes herbes d'où sortirent, au bruit de nos pas, un grand nombre de canards et de perdrix.

Après six heures et demie de marche dans cette vallée, nous arrivâmes au petit village de *Massat*, qui est situé sur une haute montagne, hors de notre route, où force était

d'aller coucher pour trouver des vivres. Ce village, comme la plupart de ceux de la contrée dans laquelle nous entrions, se compose de misérables huttes faites en partie sous terre, et dont les toits se confondent avec le sol. Elles sont construites ainsi, afin de garantir du froid qui sévit avec beaucoup de rigueur et dure six mois de l'année. Ces cabanes sont divisées en deux parties : l'une spacieuse, sert d'écurie; des mangeoires et des râteliers règnent tout autour; l'autre, plus restreinte, est séparée de la première par une balustrade, et constitue l'appartement des habitants; elle est élevée d'une marche ou deux au-dessus du sol de l'écurie, et munie d'une petite cheminée qui ne fait pas honneur aux fumistes du pays. C'est sur cette estrade que se tient la famille dans chacune de ces cahuttes; c'est là qu'on nous installa pour la nuit.

Le bois est très-rare dans cette contrée, on y brûle le plus ordinairement des espèces de mottes faites avec de la fiente d'animaux et de la terre liée avec un peu de paille. Cet étrange combustible a le double avantage de donner très-peu de chaleur, et de faire une fumée intense qui ne sort pas par le conduit de la cheminée; elle se répand, au contraire, d'une manière épouvantable et cruelle pour les yeux et pour la poitrine, dans la salle où elle circule en gros nuages, monte lentement à la partie supérieure de la voûte en bois qui sert de couverture, et dans laquelle est pratiquée une petite ouverture par laquelle elle ne peut s'échapper qu'avec une lenteur désespérante.

Nous étions donc, à *Massal*, logés dans des étables, avec les buffles dont les excréments répandaient une odeur insupportable; sans moyen de nous chauffer efficacement pour

combattre les 16° qui se faisaient sentir par mille fissures, et de plus enfumés comme des renards. Pour comble de misère, quand nous voulûmes dormir, des milliers de petits animaux noirs, aux jarrets élastiques, nous firent de si cruelles morsures qu'il ne fut possible à aucun de nous de fermer l'œil. Ce n'a jamais été sans douleur que, depuis, nous nous sommes rappelé la nuit de *Massat* et ses puces.

Étant restés éveillés, nous ne fûmes pas longs à nous mettre en route, mais nous eûmes toutes les peines du monde à faire lever nos deux officiers turcs. Habitués aux incommodités du genre de celle qui nous avait paru si intolérable, ils dormaient encore d'un profond sommeil quand nous montâmes à cheval.

Le soleil ne pouvait parvenir à percer l'épais brouillard qui, par son humidité pénétrante, augmentait encore l'intensité du froid. La route était fastidieuse; pour toute distraction nous rencontrâmes, dans un grand marais, un immense troupeau de buffles gardés par des pâtres accroupis autour d'un petit feu qui faisait à peine fondre la neige sur laquelle ils se trouvaient. Nous avions, à notre droite, un pic élevé que nos guides nous dirent s'appeler le *Pic-Blanc*, parce qu'il ne se débarrasse jamais complétement des neiges qui s'y amoncellent l'hiver. Au-dessous de ce sommet s'inclinait, plus abordable, une montagne que nous gravîmes avec assez de peine sur le verglas. Quand nous en eûmes atteint le point culminant, nous eûmes devant les yeux un magnifique spectacle. Au loin se déroulait un pays immense : à nos pieds un épais brouillard, semblable à une mer calme, s'étendait jusqu'à une longue chaîne de montagnes auxquelles s'en reliaient d'autres dont les cimes se perdaient à l'infini dans

l'air; une légère brume transparente adoucissait l'éclat de la neige qui les couvrait, sans en dérober les divers plans. Nous dominions de là presque toute l'Arménie, et notre vue allait se perdre au sud-est, vers les bords du lac de *Van*. Nous étions sur la montagne de *Khoch-ab-Poûnar*, et pendant que nous en descendions le versant opposé à celui que nous avions gravi, le tableau imposant de ce paysage resta longtemps sous nos yeux. Tout était sauvage et désolé dans les premiers plans, nous seuls nous animions cette grande scène silencieuse. Nous marchions impressionnés par cette nature au milieu de laquelle l'homme se sent si petit, et le voyageur si solitaire, lorsque nos yeux furent distraits par un épisode tout différent, mais qui était bien en harmonie avec le sujet. C'était une troupe de vautours dont les ébats féroces agitaient les ailes sinistres au-dessus d'un cadavre qu'ils déchiquetaient en se le disputant. Le fumet de ce repas immonde avait attiré aussi un loup; mais, assis et immobile, il tendait le cou avec convoitise, sans oser prendre place parmi de si redoutables convives. Nous passâmes sans chercher à troubler cet ignoble festin, et quoiqu'il eût lieu sur le bord du chemin, vautours et loup y étaient si acharnés, les uns par la voracité, l'autre par l'envie et la faim, qu'ils ne se dérangèrent pas.

Le village n'était pas loin. Nous y fîmes halte. Il est placé à mi-côte de la montagne dont il a pris le nom, et qui signifie *Source de bonne eau*. Nous y fûmes logés à peu près comme nous l'avions été la veille; mais du moins nous pûmes dormir, ce dont nous avions grand besoin.

Le jour suivant, il nous restait à franchir les pentes inférieures de la montagne, pour arriver à la plaine immense

que le brouillard nous avait dérobée le soir précédent. Il s'était dissipé, et nous pûmes apprécier l'étendue du vaste bassin enfermé de toutes parts entre des chaînes qui reliaient sans interruption le Caucase et le Taurus. Le pays plat que nous allions traverser était celui où, pour la première fois, les eaux de l'Euphrate, divisées en plusieurs lits, coulaient paisiblement. Jusque-là, et depuis leur source, elles étaient plus ou moins entraînées sur les pentes des ravins qui les contenaient, ou brisées par les rocs de granit qu'elles rongeaient en mugissant. Nous passâmes un des bras du fleuve à gué, au milieu des glaçons brisés par les fers de nos chevaux. A en juger par la nature des rives de ce cours d'eau, aux traces creusées à différentes hauteurs sur les berges peu élevées, mais éloignées du lit actuel, nous reconnûmes que cette rivière, peu profonde et peu large en ce moment, devait s'étendre considérablement de chaque côté, lors de la fonte des neiges. L'aspect même de cette plaine que dominaient des masses gigantesques de neige, prouvait qu'elle devait être le vaste réservoir où s'écoulaient de tous côtés les mille ruisseaux formés par le soleil du printemps.

Elle présentait, au reste, quand nous la traversâmes, l'aspect d'un grand désert éblouissant de blancheur; dans son silence profond, elle semblait être le séjour de la mort dont le linceul grandiose était étendu par terre pour y recevoir la dépouille de tout un monde. Excepté le bruit de nos sabres frappant sur nos éperons, ou de la clochette lointaine du mulet qui marchait en tête de la caravane, rien ne s'entendait, rien ne rappelait une contrée habitée. Nous devinâmes cependant au loin, à leurs teintes grises qui se détachaient sur la neige, quelques cabanes de terre indices de

villages. Mais aucun être vivant n'annonçait qu'ils fussent peuplés. Les habitants, comme les marmottes de la Savoie, étaient rentrés avec leurs troupeaux au fond de ces antres souterrains, et attendaient là, dans un demi-sommeil, que la nature eût déposé son manteau de glace.

Au milieu de cet océan de neige, il eût été impossible de se diriger sans le secours de longues perches enfoncées dans le sol de distance en distance, et dont l'extrémité s'apercevait. Nous suivîmes scrupuleusement, sans nous en écarter d'un pas, ces précieux jalons, et nous atteignîmes vers le milieu du jour, le village de *Poutchiki*. MM. de Lavalette et Gérard ne s'y arrêtèrent pas, l'ambassadeur les dépêcha à Erzeroum pour y saluer le Pacha et le prévenir de son arrivée pour le lendemain.

Le 25 décembre, après avoir fait quelque peu de toilette, et nous être mis dans une tenue plus convenable que ne l'était celle que chacun de nous avait adoptée pour se garantir du froid, nous montâmes à cheval; nous devions, après une faible journée de marche, entrer à Erzeroum. *Abdoullah-bey*, le colonel qui nous accompagnait, pensant que le peu d'heures que devait durer cette étape ne seraient peut-être pas suffisantes aux préparatifs de notre réception, nous fit faire une halte hors de la route, au petit village d'*Elidjèh*. Il avait eu l'attention d'y faire préparer quelques pipes et d'excellent café. Nous y fûmes très-sensibles, car il faisait un froid de 18°, et nous avions humé un brouillard qui nous avait gelé les entrailles. Quand nous fûmes bien réchauffés, et que le colonel eut jugé le moment venu de repartir, nous remontâmes à cheval.

Il était deux heures quand nous arrivâmes en vue d'*Erze-*

roum. A une demi-heure des murailles de la ville, nous rencontrâmes une compagnie d'infanterie et un groupe nombreux d'officiers de tous grades envoyés par le Pacha. L'un d'eux, qui marchait en tête, s'avança pour complimenter l'ambassadeur et lui offrir, de la part d'Hafiz-Pacha, un beau cheval arabe, gris, complétement et richement harnaché. C'était, disait-on, celui qui portait le Pacha à la bataille de Nezib, et qui lui sauva la vie par sa vitesse, quand il fut obligé de chercher son salut dans la fuite. M. de Sercey quitta de suite le sien et monta celui qu'il venait de recevoir. Tous les officiers turcs se mêlèrent à nous, et nous entrâmes dans Erzeroum, précédés par l'infanterie qui nous avait rendu les honneurs militaires. Nous passâmes sous des voûtes épaisses fermées par des portes doublées en fer, dont les gonds étaient fixés à d'antiques et fortes murailles. L'ambassadeur alla tout droit au sérail du Pacha, où nous mîmes pied à terre au bruit du canon qui saluait la France.

CHAPITRE IV.

Hafiz-Pacha. — Son hospitalité. — Description d'Erzeroum. — Sa population. — Présents faits par le Pacha.

L'ambassadeur voulait, avant toutes choses, remercier le Pacha de la distinction avec laquelle il l'avait fait recevoir par son frère, à son arrivée dans son pachalik, ainsi que des honneurs qu'il lui rendait lui-même à Erzeroum. Nous montâmes donc chez Hafiz-Pacha qui, contrairement aux usages turcs, se leva et vint au-devant de M. de Sercey. Il nous fit asseoir tous à ses côtés sur son divan, au grand étonnement de ses officiers qui, après s'être prosternés à ses pieds, allèrent humblement s'agenouiller au bout du tapis qui couvrait le plancher de l'appartement. Le Pacha fit beaucoup d'amitiés à M. de Sercey, et lui répéta plusieurs fois qu'il était le bienvenu, *khoch-gueldi*. Nous le trouvâmes de la plus grande simplicité, et d'une affabilité charmante. Sa physionomie franche et expressive, ses yeux pleins de vivacité et d'esprit, nous étonnèrent tout d'abord, car nous ne retrouvions plus en lui le type turc. Cette première entrevue dura près d'une heure, et ce fut au milieu des témoignages d'une franche sympathie et des instances que le Pacha faisait pour retenir l'ambassadeur tout l'hiver, qu'on apporta les *tchibouks*, et qu'on servit le thé et le café.

L'ambassadeur complimenta Hafiz-Pacha à l'occasion d'un

succès qu'il avait récemment obtenu dans une expédition contre les Kurdes. Il leur avait enlevé des chevaux, des troupeaux, ainsi que quelques prisonniers. Le Pacha agréa les compliments, tout en disant « qu'il regrettait d'avoir été « obligé de sévir, mais que, depuis trop longtemps, les « Kurdes exerçaient leurs brigandages, et qu'il y avait eu, « pour lui, nécessité de les punir, afin de les intimider. » Le Pacha pressa vivement M. de Sercey de passer l'hiver à Erzeroum, à cause du mauvais temps et du froid. L'ambassadeur dit qu'il ne pouvait ainsi disposer de son temps, qu'il lui fallait exécuter les ordres du roi. A quoi il lui fut répondu par Hafiz-Pacha « qu'il n'insistait plus, qu'il se taisait devant « une pareille considération, car il savait ce que c'était que « d'obéir à son souverain. »

L'ambassadeur remercia le Pacha d'avoir envoyé au-devant de lui des officiers de sa maison et de ses troupes; il lui exprima le regret de les avoir fait attendre par le froid qu'il faisait. « Il n'ont fait en cela que leur devoir, répliqua le « Pacha, et une chose qui leur a été personnellement « agréable; ils auraient voulu faire davantage, et ils auraient « ambitionné l'honneur de lui rendre hommage au moment « où il mettait le pied sur la terre d'Asie. Mais, ajouta- « t-il, cela n'a pas dépendu d'eux plus que de lui-même; « Trébizonde est dans un gouvernement séparé du sien, et il « ne lui appartenait pas d'aller y remplir les devoirs d'une « hospitalité réservée à un autre. » A l'air du Pacha, en prononçant ces paroles, nous pûmes croire qu'il avait connaissance de la manière dont nous avions été traités dans le pachalik de Trébizonde.

Là-dessus nous prîmes congé du Pacha, qui nous fit pro-

mettre de retourner bientôt le voir. L'un des deux officiers qui nous avaient accompagnés depuis *Baïbout*, et qui paraissait plus spécialement attaché à l'intérieur de la maison du Pacha, nous conduisit aux logements préparés pour nous; c'étaient plusieurs maisons les unes à côté des autres, situées dans la partie de la ville habitée par les chrétiens. Nous fûmes tous installés dans des appartements très-confortables, garnis d'excellents tapis, et avec de bonnes cheminées bien approvisionnées en bois, ce qui était la chose que nous prisions le plus. Après les tristes feux qui nous avaient abîmé les yeux, et contre lesquels nous avions inutilement fatigué nos poumons à force de souffler, c'était une véritable fête que de trouver du bois faisant de belles flammes et pétillant dans l'âtre en répandant une douce chaleur; aussi nous grillâmes-nous à qui mieux mieux.

Le Pacha, dans sa libéralité, avait donné des ordres pour qu'on n'oubliât rien de ce qu'il fallait pour la cuisine, et la liste des approvisionnements qu'il avait ordonnés est une pièce vraiment curieuse par la prodigalité qui l'avait rédigée. Ce n'était rien moins que six bœufs, douze moutons, mille œufs, soixante poulets, cent livres de café moka, trente livres de miel, deux cents livres de beurre, plusieurs jarres de vin, du sucre et du tabac en abondance, des fruits de plusieurs espèces, conservés, ainsi que des melons, ce qui était, dans cette saison, un véritable luxe.

Fatigués de dix jours consécutifs de marche, par un froid excessif et dans un pays difficile, nous fûmes heureux de trouver un repos qui devait durer quatre à cinq jours; l'ambassadeur nous avait fait espérer que notre séjour se prolongerait jusque-là.

Dès le lendemain de notre arrivée, le Pacha vint rendre visite à l'ambassadeur, chez qui nous nous trouvions réunis. Les compliments recommencèrent comme la veille, et, comme la veille aussi, Hafiz-Pacha nous parut un excellent homme, simple et affable. J'eus, dans le cours de cette entrevue, l'explication de l'effet qu'avait produit sur moi sa physionomie intelligente et ouverte, en cela si différente de celle des Turcs. Il nous dit qu'il était Circassien. Sa nationalité native nous fut révélée à l'occasion d'un petit mannequin d'acier, figurant un homme d'armes, dont on lui fit présent : « Moi aussi, dit-il, j'ai porté la cotte de mailles quand j'étais « *Tchirkess.* » En effet, les Circassiens la portent encore, et l'on en trouve aussi beaucoup chez les Kurdes.

Ce sujet amena naturellement la conversation sur la guerre que les Russes font dans le Caucase. Très-jeune encore Hafiz-Pacha avait été amené, de Circassie, à la cour du Sultan Mahmoud. Il avait franchi successivement tous les échelons que la fortune lui rendit faciles. Voué et fidèle au service de l'empereur de Constantinople, son âme n'en était pas moins restée sensible aux malheurs comme aux victoires de ses compatriotes. Dans les entretiens que nous eûmes avec lui, sa nature franche et disposée à la sympathie le laissait aller à l'abandon des causeries intimes. Il parlait volontiers de la Circassie et du patriotisme de ses nobles enfants ; les vœux secrets de son cœur se trahissaient cependant plutôt qu'il ne les avouait hautement. Indépendamment de la raison politique venant de sa position, et qui lui interdisait des souhaits trop ouvertement manifestés, il expliquait ses réticences en disant : « Je suis allé en Russie, j'y ai été comblé de fa« veurs et de bontés par le czar, je ne peux lui souhaiter du

« mal. Je me borne à attendre ce qui résultera des décrets « de la Providence. » La noblesse de ce langage écartait certes tout blâme que le plus ardent ami des *Tchirkess* aurait été tenté d'infliger au Pacha pour ne pas désirer plus franchement leur triomphe. Mais il était d'ailleurs impossible de se méprendre sur ses sentiments secrets en l'entendant parler de ce que ces belliqueux montagnards ont fait et de ce qu'ils sont capables de faire encore. Entre autres phrases qui le trahissaient, je citerai celle-ci : « Ce qui fait la force des Russes, « c'est le manque de munitions des *Tchirkess*. Ceux-ci man« quaient de soufre pour fabriquer de la poudre. Tous les « ports, tous les rivages sont gardés; on ne pouvait leur en « faire passer. Mais, par un miracle de la volonté providen« tielle, une montagne s'est ouverte, et, dans ses entrailles, « les *Tchirkess* ont trouvé cette matière indispensable. Dé« sormais ils pourront mieux résister aux Russes, peut-être « les repousser..... *Inchallah!* » Tout le patriotisme du Pacha, tous ses vœux pour les Circassiens se révélaient dans ce *inchallah, plaise à Dieu!* Cette invocation à l'Être suprême, cette espérance en Dieu, est l'expression la mieux sentie de la foi d'un musulman dans la protection du Tout-Puissant. Hafiz-Pacha disait donc noblement qu'il ne voulait pas de mal à l'empereur dont il avait été l'hôte, mais son cœur ne pouvait se défendre de l'espoir que le ciel interviendrait dans cette guerre et protégerait les héros du Caucase.

A propos du caractère aventureux et guerroyeur des *Tchirkess*, le Pacha dit ceci, qui peut ne pas être pris en bonne part, mais qui certainement dans sa pensée était un compliment à notre adresse : « Je ne connais, dit-il avec « une courtoisie marquée, que deux peuples qui soient vé-

« ritablement braves, les Français et les *Tchirkess*. Les au-
« tres se battent bien, mais toujours mus par un sentiment
« réfléchi, l'obéissance, le devoir ou le fanatisme. Les Fran-
« çais et les *Tchirkess* se battent par goût et pour le plaisir
« de se battre. »

Dans le cours de cette visite, pendant laquelle l'amabilité et l'enjouement du Pacha nous firent paraître très-courtes les deux heures qu'elle dura, j'eus tout le temps d'observer cet homme que la fortune trahit si cruellement à Nezib, dont les revers mirent alors en émoi toute la diplomatie en Orient, et furent plus tard la cause de débats sérieux en Europe (12). Hafiz-Pacha me parut avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Sa taille est moyenne, sa barbe courte et légèrement grisonnante; il a l'air doux et noble. Sa physionomie est loin d'avoir cette immobilité que l'on remarque sur celle des Turcs, elle est au contraire très-expressive. Ses yeux, d'un bleu clair, ont une grande vivacité. Dans toute sa personne il régnait une animation excessive qui n'était que bien faiblement tempérée par les habitudes de nonchalance particulières aux Orientaux. Ses manières étaient prévenantes autant qu'aimables. Il paraissait aimer beaucoup le commerce des Européens et s'intéresser sérieusement à leurs découvertes. Il cherchait à s'en instruire pour en faire profiter son pays, et affectait de rejeter bien loin le mépris stupide qu'ont en général les mahométans pour notre civilisation. Il y avait cependant un point sur lequel nous ne pouvions passer condamnation en sa faveur; il avait pour médecin un Piémontais qui avait été *cuisinier* à bord d'un navire marchand, le Pacha ne l'ignorait pas! Il est vrai qu'il n'avait pas une foi aveugle dans sa science, mais il disait : « Que voulez-vous? faute

de mieux je le garde. *Allah Kerim!* » Ce qui voulait dire, *Dieu est grand! Dieu me sauvera!*

Hafiz-Pacha, dont je cherche à esquisser le caractère, montrait de l'esprit dans la conversation, il avait même du trait et ne dédaignait pas les jeux de mots. L'un de nous lui ayant offert une boîte de cigarres, sur ce qu'il avait fait la remarque que c'était une manière de fumer plus commode à cheval que le *tchibouk* turc, il en prit de suite un. On lui présenta du feu au bout d'une pince, un charbon s'en échappa, et, comme on s'empressait de secouer sa pelisse qui brûlait, il dit en riant : « Le Pacha n'a pas peur du feu. » Je pensai à la bataille de Nezib où il le vit de très-près, et où, dit-on, il voulait se faire tuer quand il aperçut sa cavalerie tournée par les Égyptiens, et son infanterie passée du côté d'Ibrahim. Ce grand désastre avait entraîné, non-seulement la perte de sa gloire militaire, mais encore celle de toutes ses richesses; sa tente resplendissante d'or et de soie, pleine de riches tapis et d'objets précieux, était tombée au pouvoir des Égyptiens et fut saccagée par une soldatesque avide de pillage. Le Pacha nous racontait cela avec une philosophie admirable, il ne paraissait pas regretter ses biens perdus, les trésors qu'on lui avait enlevés; son front ne s'obscurcissait que quand il en venait à parler de son infortune comme soldat, et de l'obligation où il fut, pour sauver sa tête, de fuir presque seul.

En effet, quand tout fut perdu, sans qu'il pût même appliquer à son armée transfuge le mot consolant de François Ier, il s'échappa du champ de bataille, où il se voyait abandonné, escorté seulement de cinq ou six officiers fidèles et dévoués. Il se jeta dans le Kurdistân, dont les montagnes et les défilés lui offraient plus de chances de salut. Il y ren-

contra cependant des ennemis nouveaux, et fut attaqué par un parti nombreux de Kurdes. Sa petite troupe dut se défendre, elle le fit vaillamment. Le Pacha lui-même mit le sabre à la main, et tua deux de ces bandits. Mais c'était là une bien faible compensation aux coups que lui avait portés le sort.

Tout ce que je mentionne ici d'Hafiz-Pacha n'a rien de bien saillant, mais c'est caractéristique. Cela montre cet homme sous un aspect qui n'est pas celui ordinaire aux Turcs. Ce pacha est une exception parmi eux. Il faut dire qu'on en rencontre beaucoup plus de la nature du *Mutselim* de *Gummuch-Khânèh*, que de celle du commandant supérieur de de la province d'*Erzeroum*. La plupart des Turcs, endormis, insouciants, apathiques, font ressortir comme une anomalie une nature vive, spirituelle et sympathique.

J'eus plusieurs fois, pour ma part, l'occasion de revoir le Pacha ; car ayant su que j'avais le plus grand désir de faire son portrait, il s'y prêta de la meilleure grâce du monde. Et cependant, n'y avait-il pas, dans cette condescendance, une grave infraction à la règle musulmane? Jamais, dans les différentes visites que je lui fis, son amabilité ne se démentit. Malheureusement je ne savais pas encore assez de turc pour le comprendre, et sa conversation, traduite par un drogman, devait perdre beaucoup de l'esprit qui lui était personnel. Il fit preuve de beaucoup plus d'érudition artistique que je ne lui en aurais supposé. Il me parla de Raphaël et d'autres maîtres de l'école italienne dont il avait vu des tableaux en Russie. Il m'adressa plusieurs questions sur la peinture, et fit sur cet art des remarques très-judicieuses qui prouvaient de sa part de la réflexion et du goût. Ce thème était d'autant plus étonnant, traité par lui, que, dès son enfance, il avait

dû être imbu des préjugés absurdes des *Sunnites* (13) concernant la peinture et les images en général.

Je fis le portrait d'Hafiz-Pacha en deux éditions, l'une que je lui donnai, l'autre que je gardai pour moi. Je lui offris aussi une vue d'*Erzeroum*, dont il me dit avoir l'intention de faire hommage au Sultan, avec une autre de *Bayazid*, qu'il me pria de lui envoyer. « Ces deux villes, me dit-il, « défendent la frontière turque du côté de la Russie et de « la Perse; elles sont, donc, d'un grand intérêt et ne peu- « vent manquer d'exciter celui de Sa Hautesse, qui sera « enchantée d'en avoir des vues. »

Pendant le séjour que nous fîmes à Erzeroum, j'allais chaque matin chez le Pacha, autant pour le plaisir de causer avec lui que dans le but de faire son portrait. Il m'avait pris en affection et me témoignait chaque jour plus d'amitié. Lorsque je lui fis ma dernière visite, il voulut me donner un souvenir de sa bienvillance, et, en me disant : « Puisque « vous allez en Perse, je vais vous faire Persan.... » il me plaça lui-même sur les épaules un large manteau de cachemire noir brodé, du nom d'*abhah* ou *machlah*, qu'il me dit avoir porté en Syrie et avoir sauvé du pillage de *Nezib*. Chose extraordinaire et incroyable pour un Turc, il m'embrassa paternellement et me dit qu'il ne m'oublierait jamais, ajoutant : « Si un jour, dans le cours de votre voyage, ou de « votre vie plus tard, vous avez besoin de moi, rappelez- « vous que je serai heureux de vous servir..... » Il me demanda ensuite mon nom, mon prénom, les écrivit en turc, et voulut que je les lui écrivisse au-dessous en français. Puis épelant les syllabes, il les répéta jusqu'à ce qu'il en eût pris exactement la prononciation. Il y avait là, de la part de ce

haut personnage, quelque chose de si paternel, de si sincèment affectueux, que j'en fus extrêmement ému. Il l'était lui-même en me disant adieu, et nous nous séparâmes le cœur très-attendri.

Hafiz-Pacha paraissait avoir une connaissance assez étendue de la politique européenne. Les principaux faits de l'histoire contemporaine lui étaient familiers. Dans les diverses entrevues que nous avions eues avec lui, il faisait de fréquentes questions sur le roi Louis-Philippe et la famille royale. Les détails de notre révolution de 1830 l'intéressaient beaucoup, sans qu'il pût toutefois en bien saisir le but : il y a des considérations de politique et de liberté, surtout comme on l'entend en France, qui n'étaient pas à sa portée. Il paraissait d'ailleurs professer une haute estime pour le caractère du roi, et pour le mérite élevé dont ce prince avait fait preuve depuis qu'il était monté sur le trône.

Hafiz-Pacha, par la manière dont il nous avait donné l'hospitalité, nous avait prouvé ce que sa bienveillance avait de positif et de réel. Nous avions déjà bien des raisons de croire que dans son caractère brillant et animé il y avait également de la solidité. Mais, la veille de notre départ d'*Erzeroum*, il nous en donna une dernière preuve qui vint ajouter la prodigalité la plus généreuse à toutes les libéralités dont nous avions déjà été l'objet de sa part. Il envoya à l'ambassade, pour être distribués entre nous, seize chevaux, seize sabres damas, et, dans sa générosité tout orientale, il alla jusqu'à faire remettre une somme énorme, 20,000 piastres, qu'il priait l'ambassadeur de répartir entre les serviteurs de sa suite. Il fallut accepter les chevaux et les armes, en retour des présents offerts par M. de Sercey au Pacha;

mais celui qu'il entendait faire à notre domesticité était trop contraire à nos usages pour que l'ambassadeur l'agréât. Ce ne fut, au reste, qu'avec les plus grandes peines, et tout à fait malgré lui, que le Pacha renonça à une libéralité qu'il fallut, pour le décider, lui représenter comme un dangereux précédent dans les circonstances analogues que l'avenir pouvait nous réserver.

Dans l'après-midi du jour où le Pacha nous avait fait des dons si magnifiques, nous allâmes tous en grande tenue lui faire nos adieux. Rien ne flatte autant les Orientaux que l'apparat, et c'est faire un très-vif plaisir, en même temps qu'un très-grand honneur, à un personnage d'un rang élevé que de paraître devant lui avec des habits de cérémonie. Aussi Hafiz-Pacha parut-il très-sensible à la tenue dans laquelle nous étions tous pour venir le saluer et le remercier une dernière fois. Nous étions, les uns en habit brodé de diplomates, les autres en uniforme militaire, ou de fantaisie. — Le Pacha fut visiblement flatté de nous voir ainsi, et il trouva quelque chose d'aimable à dire à chacun sur son habit ou sa tournure. Mais ce fut M. Daru qui attira surtout son attention par son uniforme de capitaine de hussards. Indépendamment de son élégance et de sa richesse, cet uniforme brillant plaisait surtout au Pacha parce que, nous dit-il, « il lui rappelait celui qu'il avait porté dans sa jeu- « nesse, et ravivait dans sa mémoire le souvenir d'un temps « heureux. » En effet Hafiz-Pacha avait été officier de cavalerie, *Nizam-Atli*, corps créé par le sultan Mahmoud lorsqu'il introduisit ses réformes dans l'armée comme dans les autres éléments constitutifs de l'empire turc.

Dans cette dernière visite, le Pacha se surpassa en cordiale

amabilité ; il nous témoigna, avec toutes les marques d'une affection sincère, le chagrin qu'il éprouvait de nous voir le quitter sitôt. « Il avait espéré, disait-il, que les glaces de « l'hiver, et les passages si difficiles à franchir, dans les « montagnes que nous avions à traverser, nous auraient « retenus auprès de lui quelque temps. » Il ajouta : « qu'il « ne nous oublierait jamais; qu'il s'estimait bien heureux « de nous avoir connus ; que, dans le cours de sa vie, il avait « quelquefois rencontré des hommes aimables et qu'il avait « affectionnés, mais que jamais il n'en avait trouvé autant « de réunis. » Le compliment était, certes, aussi flatteur que bien tourné. Il ne fallait pas moins que tout l'esprit et le savoir de M. Desgranges, qui servait d'interprète, pour n'être pas en reste de gracieuseté avec le Pacha.

L'ambassadeur mit à profit les bonnes dispositions où il le voyait pour lui demander la grâce d'un chrétien. Ce malheureux, pris d'une velléité d'apostasie, avait voulu se faire circoncire. Mais le repentir, plus actif chez lui que l'abjuration, le fit reculer, et il ne voulait plus devenir mahométan. La loi musulmane est formelle sur cet article, elle entraîne la peine de mort. Le pauvre chrétien, qui était d'ailleurs un Arménien schismatique, devait mourir. Cependant le Pacha accorda sa grâce, en disant : « qu'il ne savait pas comment il « s'arrangerait avec les mollahs, très-fanatiques dans cette « partie reculée de l'empire ottoman. »

Nous prîmes congé d'Hafiz-Pacha, enchantés de lui, reconnaissants de l'hospitalité si grande et si bienveillante qu'il nous avait donnée. De son côté, il paraissait très-ému en nous répétant : « *Khoch-gueldin... Allah-saklasen, vous « êtes les bienvenus... Dieu vous conserve !* »

Après cette prise de congé officielle, nous croyions ne plus revoir Hafiz-Pacha. Aussi, fûmes-nous très-étonnés, quelques heures après, de le voir entrer chez M. de Sercey, disant qu'il ne voulait pas laisser finir la soirée sans la passer avec nous. Puis, sans plus de façon, il s'invita à dîner. Pendant toute la durée du repas, il fut d'une gaieté charmante, n'ayant aucun scrupule de goûter à tous les mets, et buvant du vin comme un Européen de bonne compagnie, plutôt que comme un musulman enchanté de trouver l'occasion d'enfreindre la règle du Koran. L'ambassadeur porta sa santé; mais le Pacha, qui comprenait fort bien l'esprit et l'intention d'un toast, se refusa à accepter celui-ci, disant : « qu'il fallait, avant, boire à la santé du roi de France et de « sa famille. »

La soirée qui succéda à ce dîner fut remplie par les récits d'une foule d'anecdotes gaies, intéressantes, et racontées spirituellement par Hafiz-Pacha qui en fit presque à lui seul tous les frais. Il fut reconnu dans le salon de l'ambassadeur, par le *Tchiaouch-bachi*, ou *chef des serviteurs* turcs de l'ambassade, à qui il avait sauvé la vie, il y avait vingt ans. Cet homme, qui s'appelait Fesy, avait été janissaire à Constantinople, et mauvais sujet, comme ils l'étaient tous, ne connaissant d'autre loi que celle du sabre, d'autre argument que le poignard. A la suite d'une querelle et d'une rixe dans laquelle il avait tué un homme, Fesy avait été condamné à perdre la tête. Hafiz-Pacha, par les fonctions qu'il remplissait alors, put intervenir d'une manière efficace, et sauva le janissaire. Cet épisode datait déjà de loin, et si le coupable gracié se souvenait du bienfait, le bienfaiteur avait oublié sa clémence. Le Pacha retrouvant, après vingt années,

l'ancien janissaire, la moustache grise, ayant changé la crânerie de sa jeunesse contre un air posé et une tournure grave, revint sur le meurtre qu'il avait pardonné et demanda à Fesy comment, lui qui paraissait maintenant un homme si sage, il avait pu se laisser aller à une extrémité si fâcheuse. Le vieux *Tchiaouch* répondit, avec le plus grand sang-froid, et comme s'il se fût agi d'une simple peccadille : « J'étais « jeune, dans ce temps-là..... et janissaire. »

Il se faisait tard, le Pacha dut se retirer; les adieux recommencèrent, et avec eux des protestations réciproques de souvenir affectueux.

Pendant la durée de notre halte à Erzeroum, l'ambassadeur avait reçu la visite de tous les Européens, agents politiques ou autres, qui habitaient cette ville. Parmi les premiers, les seuls qui fussent accrédités officiellement, étaient le consul d'Angleterre et celui de Russie. Ces deux puissances sont les seules qui, à partir de ce point, aient des représentants en Asie. La France n'en a aucun; Trébizonde est la limite extrême du rayonnement de son influence dans le nord du continent oriental. Dans une autre direction, elle s'étend sur quelques points du littoral de la Méditerranée, puis, franchissant les déserts du sud, elle déploie son pavillon à Mossoul et Bagdad. Mais dans tout l'intérieur de l'Asie Mineure, en Arménie, en Kurdistan, en Perse, et au delà, jusqu'en Chine, il ne se rencontre aucun agent français. Aussi le terrain politique, c'est-à-dire celui des intrigues, celui où se joue le sort de ces vastes pays, est-il abandonné à l'ambition envahissante de la Russie et de l'Angleterre. Cet abandon porte ses fruits depuis longtemps. Ces deux nations sont toutes-puissantes sur leurs faibles voisins, tandis que

le nom français est à peine connu d'eux. — Au reste, la mission de M. de Sercey avait pour but de faire cesser cet état de choses, du moins en partie, en se rendant auprès du Châh de Perse pour y poser d'une manière honorable le crédit de la France.

A Erzeroum nous trouvâmes, indépendamment du consul anglais, M. Brandt, trois personnes attachées à l'ambassade anglaise, en ce moment retirée de la Perse. M. Mac-Nill, ministre représentant la Grande-Bretagne, à la cour de Teherân, avait dû quitter son poste, à la suite d'un différend qu'avait soulevé entre lui et le gouvernement de Mehemet-Châh, le siége d'Herat, entrepris par ce souverain (14). M. Mac-Nill était parti pour Londres, rendre compte de ce qui s'était passé, et chercher de nouvelles instructions. Il avait laissé à Erzeroum, point rapproché de la frontière persane, M. le colonel Shill et deux autres attachés, qui attendaient, pour rentrer en Perse, les ordres de leur gouvernement et un accommodement qu'ils ne mettaient nullement en doute. Ces agents paraissaient d'ailleurs un peu intrigués et inquiets de la mission de M. de Sercey. La politique anglaise, en Orient comme partout, est tellement ombrageuse qu'elle ne peut souffrir de concurrence. Aussi, les visites de ces messieurs étaient-elles fréquentes, et faites sans doute dans l'espoir d'emporter de chacune d'elles quelque renseignement utile à l'attitude qu'ils devaient prendre, ou aux instructions secrètes qu'ils devaient adresser à leurs agents restés en Perse.

Erzeroum est une des villes importantes de la Turquie d'Asie. Capitale de l'Arménie septentrionale, ou haute Arménie, elle est aussi le chef-lieu du pachalik qui porte son nom,

et qui se divise en plusieurs districts commandés par des pachas qui relèvent de celui qui y fait sa résidence.

Quelques étymologistes font dériver son nom de *Arx Romanorum*, *citadelle romaine*. Elle paraît d'ailleurs avoir été fondée, ou plutôt avoir pris de l'importance, en 415, sous le règne de Théodose II. Cette contrée, qui fut le berceau du christianisme arménien, est célèbre par le martyre de saint Grégoire, qui vint y prêcher l'Évangile. Torturé par Tiridate, sa constance et sa foi triomphèrent du fanatisme ignorant de ce prince, qui se convertit à lui avec une grande partie de son peuple et reçut le baptême. De là le surnom d'Illuminateur que les Arméniens donnèrent à saint Grégoire.

Erzeroum tomba au pouvoir des Ottomans dans l'année 1517. Les Russes s'en sont emparés en 1829, mais ils la rendirent à la Porte l'année suivante. Ce n'est pas sans que leur passage en cette ville lui ait fait beaucoup de tort, car ils en emmenèrent un grand nombre de familles arméniennes pour les établir au delà de l'Araxe devenu leur frontière. Ils ne firent d'ailleurs aucune différence entre les orthodoxes ou catholiques et les schismatiques; et ils opérèrent sur une si vaste échelle dans cette rapine, que, pour ne parler que des catholiques, de quatre cent cinquante familles de ces derniers, il ne s'en trouve plus que trente-six. La population de cette ville est aujourd'hui peu industrieuse; la première raison en est l'émigration forcée dont je viens de parler, la seconde tient à la nature du pays et à celle de la nation arménienne. L'une et l'autre sont agricoles. Anciennement, le peuple de ces contrées passait pour être essentiellement pasteur et agriculteur. Ses goûts lui sont restés, et la fécondité de ses plateaux élevés, la richesse de ses vallées arrosées par

de nombreux cours d'eau, ont entretenu ses penchants naturels. Aussi, la plaine d'*Erzeroum*, qui est très-vaste, est-elle un des points les mieux cultivés et les plus riches par ses magnifiques récoltes, que l'on puisse voir dans l'empire ottoman où généralement tout languit, tout meurt, la nature comme les générations.

A part les marchés nécessaires aux cultivateurs des nombreux villages qui avoisinent *Erzeroum*, le commerce de cette ville est tout de transit. Dans ses vastes *khans* où se succèdent les caravanes, les ballots qu'elles y apportent restent intacts. Venus de la Perse ou de l'Inde, ils s'acheminent vers Constantinople. S'ils arrivent de cette ville ou du Frenguistân, ils continuent leur route pour aller dans les bazars éloignés de Tabriz ou d'Ispahan. Ce passage continuel de caravanes est une cause d'aisance pour la population, qui trouve ainsi l'écoulement d'une grande partie de ses denrées; mais il est surtout, pour le gouvernement turc, une source de richesses, à cause des droits énormes que prélèvent la douane et le fisc.

Erzeroum est bâtie sur un terrain en pente, lié à la base d'une haute montagne qui la domine du côté du sud. Cette disposition permet à ses divers quartiers et à ses édifices de former des plans de hauteurs différentes qui contribuent à lui donner un aspect pittoresque. A peu près au centre de la ville, est comme un noyau enveloppé de tous côtés par les vastes quartiers ouverts sur la campagne, et qu'habitent séparément, les musulmans pour les neuf dixièmes, les chrétiens pour le reste. La partie centrale s'appelle l'*ark*, nom qu'on peut traduire par la *forteresse*, la *ville fortifiée*, et qui semble dérivé du latin *arx;* cette portion, séparée du reste de

la ville, est conforme aux usages de l'Orient. Elle se rencontre généralement, je pourrais même dire sans exception, dans toutes les villes d'Asie. C'est le quartier clos, défendu par des murailles, où habite le chef, prince, Pacha, ou simple *mutselim*, qui fait sa résidence dans ce lieu. L'*ark* d'Erzeroum est très-fort. Il est entouré de hautes murailles crénelées, bastionnées, avec embrasures pour des canons, au pied desquelles sont creusés, pour en défendre l'accès, de profonds et larges fossés. Quatre portes y donnent entrée; elles sont doubles, extrêmement grandes, et garnies d'épaisses plaques de fer fixées sur les vantaux par des barres et des clous de même métal, qui en assurent la solidité. La physionomie de cette enceinte n'est point turque; elle a une apparence de force et d'antiquité qui la font attribuer vraisemblablement aux Romains, au moins pour son origine. Elle justifie pleinement le nom de *arx* ou *citadelle* que ceux-ci lui avaient donné.

Cette partie de la ville est d'ailleurs la plus importante par ce qu'elle renferme, et la plus intéressante par les édifices qui la distinguent des faubourgs circonvoisins. On y voit un grand nombre de mosquées et de bains. Un statisticien du pays portait les premières à cent, les seconds à seize. D'après ces chiffres, on devrait croire la population de cette ville considérable, car ces lieux publics peuvent, en Orient, être considérés comme une échelle proportionnelle propre à faire connaître le nombre des habitants. Il est vrai que les chiffres cités ici comprennent les mosquées en ruines, et s'appliquent non-seulement à celles situées dans l'ark, mais encore à celles des faubourgs. Néanmoins, en portant la population d'Erzeroum à cinquante mille âmes, je crois être

aussi près de la réalité qu'il est possible d'en approcher dans un pays où l'on ne tient aucun registre d'état civil, et où des à-peu-près sont les seules données que l'on doive espérer.

La portion de la ville que renferme l'*ark* paraît plus ancienne que celle qui l'entoure. En effet, on y rencontre des restes de monuments qui ne portent point le caractère turc; ils ont le cachet d'un art antérieur à l'invasion des Osmanlis dans ces contrées. L'authenticité de l'origine de quelques-uns d'entre eux est douteuse; cependant il y en a qui paraissent être du premier temps de l'islamisme. A la forme des coupoles de certaines mosquées, à la courbe de leurs arceaux, aux mosaïques de briques émaillées qui ornent leurs minarets, et surtout aux inscriptions coufiques qui les accompagnent, on doit croire qu'elles ont été élevées sous la domination des Seldjoucides. De celles-ci, il y en a plusieurs de ruinées. A côté d'elles s'élèvent les restes d'un édifice que les Turcs disent être l'ouvrage des *guiaours*, ou *infidèles*, c'est-à-dire des *chrétiens*. Je n'ai pu recueillir sur cette origine aucun renseignement certain, et j'ai pensé que les *guiaours* auxquels est attribué ce monument n'étaient autres que les Arméniens, possesseurs aborigènes du pays avant l'intrusion des hordes mahométanes. Quoi qu'il en soit, voici ce que sont ces ruines, qui sont dignes d'attention: elles paraissent être celles d'une église, autant que, pour justifier cette opinion, on peut s'appuyer sur la disposition intérieure. Ce plan forme une croix latine, et la nef principale aurait été comprise entre deux rangs d'arcades, surmontés chacun d'un second étage d'arcades semblables. Les notions que l'on peut recueillir auprès des gens du pays sont toujours tellement obscures et mêlées de traditions si invraisemblables,

qu'il est difficile d'y ajouter foi. Cependant je pense que l'on ne serait pas éloigné de la vérité en croyant ce que disent de ce monument les Arméniens, qui racontent que ce fut bien une belle église renversée et ruinée presque de fond en comble par les Turcs. Mais à quelle époque, pourquoi, et à la suite de quel événement? c'est là ce que je ne pus réussir à découvrir. Aujourd'hui quelques réduits abrités au milieu de ces décombres servent de magasins d'armes. Il y en a de toutes sortes, et, parmi elles, je ne fus pas peu étonné d'en voir qui portaient le cachet d'armures européennes, semblables à celles des guerriers de la croix. Les Turcs paraissent attacher un grand prix à leur possession ; ils disent qu'elles proviennent des *guiaours* qu'ils ont vaincus. Ne seraient-ce pas les dépouilles des infortunés Croisés qui périrent dans l'Asie Mineure, et ne faudrait-il pas voir là les tristes trophées enlevés, par les princes musulmans de *Koniah*, aux chrétiens massacrés dans les défilés du Taurus ou sous les murs d'Antioche? Il est difficile d'expliquer autrement la présence de ces armures à Erzeroum, car jamais, aux temps les plus propices et les plus glorieux de leur puissance, les Croisés ne se sont avancés jusque-là. Il ne me semble pas qu'il soit plus admissible de les attribuer aux Génois. Ces négociants, aussi aventureux qu'ils étaient intrépides marins, avaient tous obtenu des empereurs de Byzance des comptoirs ou colonies dans la mer Noire; mais nul souvenir, que je sache, ne rappelle qu'ils aient fondé aucun établissement dans l'intérieur du continent asiatique.

Voici bien des hypothèses et des doutes relativement à l'intérêt moral que peuvent offrir au voyageur les vestiges du bel édifice dont je parle. Sans vouloir y chercher des

souvenirs historiques, on peut lui accorder une attention que méritent réellement sa construction et les belles formes architecturales qu'il a conservées. Extérieurement, la façade en est fermée par une grande porte ogivale, surmontée de chaque côté de deux espèces de petites tours à larges cannelures, et dont la surface était entièrement couverte de briques émaillées. Les dessins de cette mosaïque, si l'on en juge par ce qu'il en reste, étaient variés et d'une grande élégance; malheureusement la dégradation qui s'est opérée sur les diverses parties de l'édifice a déjà atteint et fait en beaucoup d'endroits disparaître l'ornementation éclatante de ces tourelles. Une puissante porte bardée de fer interdit l'accès de ces ruines que les habitants d'Erzeroum décorent du nom d'arsenal, à cause de ces heaumes, de ces cuirasses et autres fragments d'armures entassés dans un coin où la rouille de plusieurs siècles les dévore.

Au centre de l'ark, et lui-même enfermé dans des murailles solides, se trouvait le sérail du Pacha. C'était un vaste bâtiment dépourvu d'élégance, pour lequel on avait fait peu de frais d'ornementation. La plus grande partie en était construite en bois. Dans la cour intérieure étaient une mosquée et un bain pour le gouverneur et les officiers de sa maison. J'ai appris, l'année suivante, par des voyageurs que je rencontrai en Perse, que, dans l'hiver de 1840, tout ce sérail avait été la proie des flammes. Hafiz-Pacha, que la fortune semblait avoir complétement abandonné, y perdit encore tout ce qu'il avait.

Quant aux faubourgs ou quartiers qui sont groupés autour de l'ark, peu de chose y attire l'attention. Il s'y trouve quelques belles maisons appartenant à de riches Arméniens,

ou habitées par les consuls, mais dépourvues de tout intérêt. Les chrétiens du pays ont de singulières prétentions relativement à l'antiquité d'Erzeroum : ils affirment, avec une grande naïveté, qu'elle remonte à Noé, et que ce patriarche, étant sorti de l'Arche, et ayant descendu les pentes du mont Ararat, vint fonder cette ville. Il ne faut voir là qu'une vanité commune à plusieurs populations de ces contrées, qui non-seulement font remonter l'origine de leur hameau à Noé, mais veulent aussi que l'Arche se soit arrêtée sur le pic qui en est le plus voisin. Sans doute, il faut bien que quelqu'un dise vrai. Mais comment découvrir la vérité au milieu de l'obscurité et de la multitude des traditions.

Le climat d'Erzeroum est un des plus désagréables qui se puissent rencontrer sur le globe. Cette ville est située dans une vaste plaine qui est à plus de 2,000^{m} au-dessus du niveau de la mer Noire; la neige y couvre la terre pendant au moins six mois de l'année; et quelle neige! jamais moins de cinq à six pieds. Le froid, qui commence en septembre, s'y prolonge jusqu'en mai. Il y devient très-intense, variant durant trois à quatre mois de 15° à 25°. Pendant notre séjour, nous vîmes le thermomètre descendre à 23°. De tout cela il résulte que, dans certaines années, les cultivateurs n'ont devant eux que quatre mois pour labourer leurs terres, les ensemencer et faire leurs récoltes. Il faut dire que, par compensation à ces grands froids, le soleil y a une telle force, et la terre y est si féconde, que ces quatre mois suffisent à la germination et à la complète maturité des grains.

Nous nous étions bien refaits pendant les cinq jours que nous avions passés sur de moelleux divans et auprès d'excellentes cheminées. Il fallait partir. Nous n'avions d'ailleurs

aucun regret de quitter Erzeroum qui, malgré toutes les bontés du Pacha, ne pouvait être pour nous une *Capoue*. Aussi nous préparions-nous à marcher en avant avec résignation, et dans l'espoir d'en finir bientôt avec ces affreux frimas. Mais nous ignorions les horreurs qui nous attendaient non loin de là.

Le 30 décembre, nous sortîmes d'*Erzeroum* au milieu d'une nombreuse troupe de cavaliers de toutes sortes, Européens, Arméniens, Turcs, officiers du Pacha envoyés par lui pour faire honneur à l'ambassadeur. Mais le froid était tellement grand que cette brillante escorte n'eut pas le courage de nous accompagner bien loin. Les plus délicats ne tardèrent pas à nous quitter. Peu à peu les rangs s'éclaircirent, et bientôt nous nous trouvâmes seuls, au milieu d'un immense désert de neige, sur lequel il était impossible de deviner une route.

CHAPITRE V.

Hassan-Khalèh. — Passage de l'Araxe. — Delibaba. — Ouragan de neige. — Daar. — Passage du Djedek. — Mollah-Suleïman. — Beloul-Pacha. — Karakilissèh. — Guilassour. — Utch-Kilissèh. — Diadin. — Mont Ararat. — Arrivée à Bayazid.

La journée était déjà fort avancée. Notre colonne était divisée par petits groupes de distance en distance. La différence du pas des chevaux allongea peu à peu ces espaces, et chaque groupe isolé ne tarda pas à marcher seul, sans s'inquiéter des autres. Nous traversions un pays où l'on ne distinguait aucune trace de chemin dans la neige. Chacun marchait de son côté. Aussi, dans l'ignorance de la direction qu'il fallait suivre, plusieurs d'entre nous s'égarèrent.

Resté seul avec un de mes compagnons, je ne sais ce qui arriva des autres qui allaient sans doute, comme nous, à l'aventure. Nous forcions nos montures, car la nuit venait à grands pas. Les cimes blanches des montagnes, tout à l'heure encore dorées par un dernier rayon du soleil, commençaient à bleuir et s'assombrissaient rapidement. Rien sous nos pas ne nous donnait confiance dans la route que nous suivions. Tout, au contraire, nous faisait penser que nous étions dans une mauvaise voie. Nous voulûmes regagner celle que nous supposions la bonne, en coupant brusquement sur notre gauche. A chaque pas nous nous enfonçions dans une neige

profonde. Nous roulions avec nos chevaux dans des ravins que le vent avait comblés, en y portant les petites avalanches qu'il soulevait dans la plaine. Mais sur une neige si épaisse les chutes étaient sans danger, et nous en prenions gaiement notre parti.

Cependant, ce qui ne nous provoquait pas autant à rire, malgré notre philosophie, c'était la nuit qui était tout à fait close, et la crainte que nous commencions à avoir de coucher à la belle étoile. Depuis quelques instants nous éperonnions plus énergiquement nos montures, quand nous vînmes à reconnaître une faible trace qui, malgré l'obscurité, se laissait apercevoir sur la blancheur du sol, et attestait le passage récent d'une caravane. Reprenant confiance, grâce à cette découverte, nous poussâmes vigoureusement dans la direction des pas symétriquement empreints par des chameaux sur la neige.

Mon cheval ne voulait plus aller; celui de mon compagnon, plus obéissant au fouet et aux éperons, trottait encore. Peu à peu il me devança, et je finis par me trouver seul. J'ignorais à quelle distance j'étais du gîte, si même j'étais sur la route qui y conduisait. Dans la crainte de perdre la piste que nous avions découverte, je me penchais, tout en cheminant, sur un de mes étriers, et je regardais avec la plus minutieuse attention si je ne m'en écartais pas. Je ne sais combien de temps se passa de la sorte, mais j'étais transi de froid, et mon cheval ne pouvait plus aller, quand il s'arrêta en hésitant sur le bord d'une rivière gelée. Au delà, j'apercevais des lumières vacillant d'une manière indistincte. Je ne savais si c'était *Hassan-Khalèh*, halte du jour, mais enfin c'étaient des habitations, et plutôt que d'errer toute

la nuit, je résolus d'aller y chercher un abri. Sans connaître la profondeur de la rivière, sans savoir si la glace pouvait nous porter, mon cheval et moi, je me hasardai à la passer. A peine étions-nous arrivés au milieu que la glace se rompit. Au même moment, et dans la perplexité où je me trouvais, les jambes dans l'eau, je m'entendis apostropher sur l'autre bord par un groupe de cinq ou six cavaliers armés, dont les lances brillaient aux premiers rayons de la lune qui se levait. La position était critique. Je les pris pour des voleurs et je me mettais en défense, quand, à la faveur de quelques mots turcs que je savais, je compris qu'ils cherchaient l'*Elchi*. Ce devaient être des amis. Cependant, sans remettre dans mes fontes le pistolet que j'en avais tiré à leur vue, j'allai jusqu'à eux; je me fis reconnaître pour être de la suite de l'ambassadeur. Ils m'apprirent que j'étais tout près du village où l'on devait coucher, qu'il était là où scintillaient les lumières que j'avais distinguées, et ils m'y conduisirent.

Le compagnon qui m'avait abandonné y était déjà depuis près d'une heure; je le trouvai installé auprès d'un grand feu qui m'eut bientôt fait oublier toutes mes misères de la soirée. Les cavaliers que j'avais rencontrés avaient été dépêchés par lui à la recherche de l'ambassadeur, personne de sa suite n'ayant encore paru. Il se passa plus d'une heure avant que nous fussions tous réunis.

Assis enfin autour d'une excellente cheminée, et appel fait de tout notre monde, personne ne manquant, il y en eut pour chacun à raconter ses aventures et ses tribulations pendant cette longue et froide soirée.

Nous passâmes la nuit à *Hassan-Khalèh*, qui est une petite

ville fortifiée, au pied d'une colline qui porte une vieille citadelle crénelée. Murs, citadelle ou maisons, tout tombait en ruines.

Dans le voisinage est une source d'eau thermale au-dessus de laquelle une coupole posée sur quatre murs abrite quelques rares baigneurs. Nous la vîmes le lendemain en partant de *Hassan-Khalèh*. Non loin de là, nous traversâmes l'Araxe sur un pont de pierre à neuf arcades que l'imprévoyance des Turcs laisse dans un délabrement déplorable. Les eaux du fleuve charriaient d'énormes glaçons qui descendaient assez rapidement vers la mer Caspienne.

Nous couchâmes au village d'*Amracoum*. Nous nous y éveillâmes le 1er janvier 1840, et ce fut au milieu des cahuttes de ce pauvre hameau que nous nous souhaitâmes une heureuse année, tout en mettant le pied à l'étrier pour faire une traite rapide jusqu'au bourg de *Delibaba*. Cette journée fut beaucoup moins froide que les précédentes : il y eut même un peu de dégel, et le thermomètre était remonté de dix degrés. Nous rencontrâmes plusieurs villages, tous habités par des chrétiens qui forment la plus grande partie de la population de cette contrée à laquelle on donne le nom de *Pazïn*. L'étape vers laquelle nous marchions était un des bourgs importants de ce district particulier. *Delibaba* est en effet un grand village mieux bâti, et où, en apparence du moins, il règne plus d'aisance que dans la plupart de ceux que nous avions rencontrés sur notre route depuis Trébizonde. Il est situé à l'extrémité d'une belle plaine dont l'hiver nous empêchait de juger la fertilité, mais qui nous parut devoir mériter les travaux et les efforts des agriculteurs, que nous révélaient de nombreux instruments aratoires et même des

chariots qui attendaient, sous des hangars, une saison plus favorable. Ces objets attestaient également, de la part des habitants de *Delibaba*, une industrie agricole plus développée et mieux entendue que nous n'étions habitués à en voir.

Nous nous ressentîmes du bien-être qui paraissait régner dans ce village. Nous y fûmes mieux logés ; à la vérité toujours dans des étables, selon la coutume de l'Arménie, mais avec plus de propreté, ce qui rendait moins désagréable la partie de l'écurie réservée à l'habitation.

Delibaba est à l'entrée d'une gorge qui pénètre dans une montagne fort élevée et très-dangereuse dans cette saison, à cause des tempêtes qui y règnent presque constamment. Le temps qui, dans la journée, avait été superbe, s'était assombri vers le soir. Le vent commençait à souffler, tout s'annonçait assez mal pour la marche du lendemain, qui devait être fort pénible. La montagne que nous devions traverser s'appelle *Delibaba* ou *Daar*, indifféremment, du nom du village où nous étions, ou de celui qui se trouve presque au sommet, et où nous devions nous rendre.

Nous avions rencontré à *Delibaba* des voyageurs qui n'avaient pas osé s'aventurer seuls dans ces passes redoutées, et qui attendaient une occasion favorable. On nous disait qu'on avait vu des caravanes demeurer là jusqu'à quinze et vingt jours avant de pouvoir les franchir; c'était bien mal commencer l'année, mais nous étions résolus à tenter le passage.

Le 2 janvier donc, malgré les vives instances que le colonel turc, Abdoulla-Bey, chargé d'accompagner l'Elchi, fit pour nous retenir et nous persuader d'attendre un meilleur temps, nous partîmes. Nous nous engageâmes bravement

dans les premiers défilés de la montagne, bordés à droite et à gauche d'escarpements très-élevés, composés de rochers volcaniques. Nous n'avions pas marché une heure que le vent souffla avec violence en face, chassant devant lui des tourbillons de neige qui nous glaçaient et nous empêchaient de distinguer le sentier à peine tracé que nous avions à suivre. Plus nous nous élevions, plus la tempête augmentait. Bientôt nous ne trouvâmes plus aucune trace de route, et la neige était, autour de nous, tellement remuée par le vent, que le chemin se fermait immédiatement entre un cavalier et celui qui le suivait. Nous nous égarâmes. Nos guides ne savaient plus eux-mêmes où ils étaient. Pourtant, il fallait avancer et retrouver quelque faible indication qui nous tirât d'embarras.

Nos officiers turcs semblaient triompher. Ils nous disaient : « On vous avait prévenus, vous n'avez pas voulu croire.... » Puis, ils répétaient à tout instant : *Allah!* — Pour toute réponse, nous poussions nos chevaux dans la neige, y cherchant une trace; et nous y enfoncions tellement que nous y disparaissions presque en entiers.

Enfin, après des efforts incroyables, et avoir franchi plusieurs ravins que le vent avait comblés, nous fûmes assez heureux pour apercevoir au loin un sommet qui nous servit de jalon et sur lequel nous pûmes nous diriger. Au-dessous était *Daar*. — Six mortelles heures avaient été employées à lutter contre les rafales et la neige, quand nous arrivâmes à ce village.

C'est un de ces hameaux comme nous en avions déjà vu beaucoup, qui se composent de quelques cabanes creusées en partie sous terre. Celui-ci était habité par des *Kurdes*. Ils

s'y réfugient l'hiver quand les neiges les chassent des montagnes où ils vont camper, pendant la belle saison, avec leurs familles et leurs troupeaux.

Une fois en sûreté, l'ambassadeur voulut, comme un général après une bataille, connaître l'état de ses pertes. Il manquait quatre chevaux, qui étaient restés engloutis sous la neige.

Daar était un si misérable trou que nous eûmes beaucoup de peine à nous y loger. Pour moi, ne trouvant pas supportables les antres infects qu'on avait mis à notre disposition, je cherchai si, parmi les maisons qu'on ne nous montrait pas, je n'en trouverais pas quelqu'une plus commode, et où je pusse me réconforter un peu, après la pénible route que nous venions de faire.

Je pénétrai donc dans une de ces étables dont le battant de la porte en bon bois, assez proprement travaillé, promettait quelque chose d'analogue à l'intérieur. J'entrevis dans le fond, dans un demi-jour, et autour d'un bon feu qui me faisait envie, quelques Turcs qui semblaient être des courriers ou des soldats. La pièce, les tapis sur lesquels ils fumaient leurs *tchibouks*, surtout leur excellent feu, me tentèrent, et, sans autre forme de procès, je priai le maître du logis, très-poliment, de les mettre à la porte. Le froid et la fatigue m'avaient rendu exigeant. Je fis si bien comprendre à ces braves Turcs qu'il ne fallait pas me faire dire deux fois de vider la place, qu'ils déguerpirent, emportant leurs bagages, ce qui fut bientôt fait.

Aux objets apportés pour les hôtes que j'avais si impitoyablement délogés, à la cheminée qui ne fumait pas trop, et où brûlait une ravissante fiente de cheval et de buffle, je

présumai que j'étais chez un des principaux habitants du village. Mon logement était spacieux, et je pouvais le faire partager à trois de mes compagnons qui n'avaient pu en découvrir, ou qui n'avaient pas voulu user d'un droit que j'avais cru pouvoir m'arroger, en ma qualité de *Frengui* et *Naïeb-Elchi*. J'avais compris que, dans ces pays, on devait bien se garder de jamais transiger avec les Musulmans, et qu'il fallait, au contraire, du premier coup, leur imprimer le plus profond respect. Le meilleur moyen était, pour cela, d'user de la force en payant d'audace, car les Orientaux sont ainsi faits que, si on ne les maltraite pas, ils deviennent insolents.

Je n'avais donc que fort peu de regret de m'être approprié ce logement; et ceux de mes compagnons à qui je le fis partager, s'ils me désapprouvaient tout bas, n'en jouissaient pas moins en gens chez qui les scrupules n'allaient pas jusqu'à repousser le partage d'un bien mal acquis.

Une fiente de cheval ou de buffle, bien sèche et bien pétrie en mottes, était jetée incessamment dans l'âtre par le maître de la maison, qui déployait avec empressement toutes les ressources de son hospitalité. Il pensait sans doute qu'il ne devait rien épargner à des personnages qui se faisaient place avec un sans-façon si assuré. Nous avions chaud, nous étions à couvert, et douillettement étendus sur d'excellents tapis. Nous entendions les rafales passer sur le toit de notre tanière, sans en être émus. Les heures d'angoisses étaient passées; nous laissâmes s'écouler sans inquiétude celles du repos et du *kief*.

Nous espérions cependant quitter Daar le lendemain. Nous n'avions gravi qu'une partie de la montagne; celle qui nous

restait à franchir était au moins aussi difficile que la première. Mais, dans la nuit, le temps avait empiré. Le vent que nous avions entendu souffler avec force avait précipité des sommets élevés, où reposaient de gros nuages noirs, une quantité prodigieuse de neige.

Le matin, quand nous voulûmes sortir de notre écurie, la porte en était entièrement obstruée et comme barricadée. Les flocons blancs qui tombaient étaient si serrés et si gros que l'on ne pouvait rien distinguer; on ne se voyait pas d'une hutte à l'autre.

L'ambassadeur avait envoyé quelques éclaireurs reconnaître la route. Au bout de deux heures ils revinrent, en assurant que tous les passages étaient fermés, et qu'il n'était pas possible de penser à partir. Il n'y avait pas de raison pour que le temps s'améliorât de quelques jours. Nous avions donc la triste perspective de rester cernés dans cet endroit indéfiniment et sans pouvoir avancer ni reculer. Tapis comme des renards dans les sombres tanières de nos hôtes farouches, nous n'avions que de tristes réflexions à faire sur la position dans laquelle pouvait nous tenir notre imprudente précipitation. Cependant, le mieux était de nous résigner en nous arrangeant le moins mal possible dans nos sales et obscures demeures. Par malheur, nous ne pouvions nous y occuper. L'air et la lumière ne nous y arrivaient qu'à grand'peine par l'étroite ouverture pratiquée à sa voûte; ils y étaient refoulés par une épaisse fumée dont les tourbillons se pressaient pour s'échapper.

Nous passions des heures sans fin à consulter le temps, à écouter les rafales et à en apprécier la force. Par désœuvrement nous causions quelquefois avec nos hôtes. Avec le

fanatisme sauvage qui les caractérise, ils nous avouaient la haine qu'ils ressentaient pour les *Frenguis*, qui sont des *Guiaours*. « Mais, ajoutaient-ils, tout en jetant un regard « fauve sur la longue lance accrochée à leur mur, vous « recevez notre hospitalité, vous êtes, pour le moment, sacrés « à nos yeux. » Ce qui voulait dire, pour qui connaît les Kurdes, leur goût pour le pillage et le sang : si nous vous rencontrions avec la chance de vous vaincre, nous vous attaquerions, votre bagage serait à nous, et votre poitrine percée par nos *kandjiars*.

Pour tuer le temps, je fis comprendre à une jeune femme dont le costume était fort original, que je serais très-heureux qu'elle me permît de le dessiner. Afin que ma demande, fort indiscrète aux yeux d'un Musulman, ne fût pas rejetée par le mari, je l'appuyai de l'offre d'une petite monnaie d'or. Les deux époux se prêtèrent de suite, et de la meilleure grâce du monde, à mon désir, ce qui me fit penser que les Kurdes devaient être moins bons musulmans que les Turcs.

Fatmé, c'était ainsi que se nommait la jeune Kurde, portait une longue robe rouge, serrée autour des reins par un châle jaune à petites palmes; des manches blanches, très-larges et très-longues, pendaient de ses épaules jusqu'à terre. Elles étaient d'une étoffe transparente qui laissait voir ses bras ornés de plusieurs bracelets d'argent et de verroterie de toutes couleurs. Son teint était très-brun; ses traits réguliers ne manquaient pas d'une certaine accentuation énergique et intelligente. Ses yeux et ses sourcils étaient parfaitement noirs, et ses dents fort blanches prêtaient à sa bouche un ornement dont avaient besoin ses lèvres un peu épaisses. Elle avait sur la tête une calotte en drap rouge, qu'entou-

raient, pour la maintenir, des rubans noirs auxquels étaient suspendus, en couronne, une quantité prodigieuse de petites pièces d'or de tous les coins et de toutes les grandeurs. Des pendants d'oreille très-allongés, composés de perles de corail et de verroteries mélangées, venaient jusque sur sa poitrine se mêler à une profusion de colliers de toutes nuances et de toutes matières; l'or, l'argent, le corail, le verre, les amulettes, s'y confondaient au point qu'on ne distinguait plus rien.

Pendant que je mettais ainsi à profit la complaisance de Fatmé, son mari, penché sur mes épaules, ne perdait pas un trait de crayon; il paraissait ravi de la promptitude avec laquelle le croquis se trouvait tracé. Pour être juste envers lui, je dois dire que ce qui lui plaisait le plus dans ce dessin, c'était le prix par lequel j'avais alléché ses préjugés. Mais quand je voulus le lui remettre, la femme le réclama comme un gain acquis par elle seule, par sa docilité et sa patience. Elle convoitait sans doute ma modeste pièce d'or pour l'ajouter à la guirlande qui retombait sur son front, comme le chasse-mouche sur le nez d'un cheval harnaché à la hussarde. Je laissai le mari et la femme vider le différend entre eux, tout en remettant mon offrande à qui de droit.

La journée tirait à sa fin, et le temps ne paraissait pas devoir s'améliorer. Nous étions au fond d'une de ces petites vallées en forme d'entonnoir, comme on en trouve fréquemment dans les montagnes. Sans horizon, elle était dominée de tous côtés par des pics glacés.—Le vent s'y enfournait avec violence en labourant et éparpillant la neige de toutes parts.

La nuit précédente nous avions entendu les hurlements

rapprochés des loups, auxquels répondaient les aboiements de gros chiens en vedette sur chaque maison. Au jour, nous eûmes la satisfaction de voir ces mêmes loups descendre par bandes énormes des sommets les plus élevés, et venir, à quelques centaines de pas, flairer les troupeaux, dont les pâtres nous dirent qu'ils trouvaient toujours moyen de dérober quelques brebis. Pendant cette longue journée, qu'ils ne savaient comment employer, plusieurs d'entre nous allèrent s'embusquer dans des trous, et, cachés sous la neige, envoyèrent quelques balles à ces visiteurs affamés. Mais les coups de feu ne parurent point les intimider, quoiqu'ils n'eussent pas la hardiesse de venir plus près du village. Il fallait bien ne savoir que faire pour se livrer à ce passe-temps glacial et sans résultat.

Le second jour ne fut pas plus favorable que ne l'avait été le premier, et nous dûmes encore renoncer à quitter Daar. L'ambassadeur envoya des hommes de corvée pour essayer de faire un passage dans la partie la plus difficile à franchir. *Fesy*, le *Tchiaouch-Bachi*, se joignit à eux. Il devait marcher tant qu'il pourrait, et revenir le soir dire comment il avait trouvé la route. Ce brave homme, véritablement courageux, était flatté de la confiance qu'on avait dans sa bonne volonté et sa résolution. Il partit en riant, sa pipe d'une main, sa bride de l'autre, s'en reposant sur Dieu du soin de le ramener.—Il ne revint que le soir, couvert de neige et de givre, mais il était triomphant; il avait dépassé le sommet du *Djedek*, col de *Kussèh–Dâgh*, et assurait que nous pourrions le franchir le lendemain.

Le lendemain donc, le ciel étant un peu moins noir, nous pliâmes bagage, enchantés de quitter Daar, et préférant

mille peines ou dangers à un plus long séjour parm ses farouches habitants. Quarante hommes étaient partis, dès le point du jour, avec pelles et pioches, pour faire une tranchée dans la neige, au point où la montagne devait nous offrir le plus de difficultés. L'expérience que nous commencions à avoir de ces routes pénibles, et la perte que nous avions faite, dans notre dernière marche, de quatre chevaux ensevelis dans la neige, nous suggérèrent quelques dispositions dont l'effet devait être de ne laisser en arrière ni traînard ni bagage. Quelques-uns d'entre nous reçurent en conséquence la mission de fermer la marche, et de rester constamment derrière le dernier mulet de la caravane, afin qu'aucune charge ne fût abandonnée, en cas d'accident, dût-elle être portée par les muletiers eux-mêmes. Ceux qui acceptèrent cette surveillance à l'arrière-garde d'une colonne dont l'ordre était rompu à chaque instant par les difficultés de la marche, purent se convaincre qu'elle n'était point inutile. A chaque pas les mulets trébuchaient ou s'enfonçaient; les ballots roulaient et disparaissaient dans la neige. Il fallait les relever, les recharger, pour recommencer plus loin. Les pauvres *Katerdjis* étaient sans cesse occupés à rattacher les bâts et ce qu'ils portaient sur le dos de leurs bêtes.

Mais le ciel était devenu magnifique et le soleil nous ranimait tous. Nous fûmes assez heureux pour que ces accidents n'eussent pas d'autre résultat que de ralentir notre marche. Nous eûmes, le long de notre route, la preuve qu'il aurait pu en être autrement, et que les conseils d'*Abdoullad-Bey*, comme les craintes des habitants de *Daar*, n'étaient pas dénués de raison. Nous rencontrâmes en plusieurs endroits, mal recouverts par la neige, des lambeaux de vêtements

et des cadavres de chevaux. A moitié dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux de proie, ils témoignaient des dangers auxquels avaient succombé récemment de malheureux voyageurs surpris par une de ces bourrasques que nous avions vues parcourir avec fureur toutes les gorges de ces montagnes. Cependant cette fois nous n'eûmes à déplorer aucune perte.

Les quarante travailleurs chargés de faire une trouée pour que nous passions, avaient bien réussi à tracer un chemin; mais il était tellement mou, que les premiers chevaux y entrèrent jusqu'au poitrail. Peu à peu chaque cheval durcit avec ses sabots ce sol mouvant, et les derniers cavaliers, passant assez facilement, ne se doutaient pas des culbutes qu'avaient faites ceux qui les précédaient. De chaque côté de ces étroites et profondes coupures étaient des murailles de neige qui avaient jusqu'à douze pieds de haut, que nous touchions des deux genoux, et entre lesquelles nous disparaissions tout entiers, glacés par un froid excessif qui rayonnait de toutes parts.

Après avoir franchi heureusement le pas le plus dangereux, nous arrivâmes au petit village de *Kurd-Ali*, dont les habitants parurent fort surpris de notre témérité. Nous y trouvâmes plusieurs caravanes arrêtées depuis plusieurs jours. Notre exemple rendit un peu de courage aux *Katerdjis* qui, après s'être consultés, résolurent de profiter, avant la nuit, du sentier que nous venions de leur frayer si péniblement.

Nous achevâmes notre étape, qui ne fut pas de moins de huit heures. C'était la marche la plus aventureuse et la plus rude que nous eussions encore faite. Nous passâmes la nuit à *Mollah-Suleïman*, grand village assez bien bâti, et assez

propre, habité entièrement par des catholiques. Nous y fîmes la rencontre de Belloul-Pacha, gouverneur héréditaire du pachalik de Bayazid, relevant du Pacha d'Erzeroum, et qui, sur un avis de celui-ci, était venu au-devant de l'ambassadeur. Bien que nous dussions penser que les recommandations d'Hafiz-Pacha étaient pressantes pour qu'il traitât l'Elchi français avec les plus grands égards, nous étions loin de nous attendre à le rencontrer à une si grande distance de sa résidence. Mais un autre motif l'y avait amené. Il nous dit que depuis longtemps les Kurdes des environs commettaient tant de brigandages, et montraient des dispositions si hostiles à l'autorité du Sultan, qu'il avait été obligé de se mettre en campagne pour les châtier. A cet effet, il s'était établi à *Toprak-Khâlèh*, petite ville fortifiée voisine de notre halte. C'est là qu'il avait appris l'arrivée prochaine de l'ambassade, et il s'était empressé de venir saluer son chef.

Belloul-Pacha fit ses offres de services à M. de Sercey, en homme qui veut plaire en même temps qu'il remplit un devoir. Il mit à notre disposition son palais de Bayazid, où, dit-il, son fils aurait l'honneur de nous recevoir et de nous donner la plus cordiale hospitalité. Le Pacha nous donna avis du peu de sécurité que présentait la route que nous devions suivre. Il nous engagea à ne pas nous séparer, dans la crainte d'être rencontrés par un parti de maraudeurs Kurdes qui, comptant sur la difficulté de les poursuivre, venaient souvent le braver jusque sous les murs de *Toprak-Khâlèh*.

Nous remerciâmes le Pacha de son avis, mais sans en être aucunement alarmés. Dans toute autre circonstance, et dans tout autre pays, il nous eût sans doute inspiré de l'inquié-

tude; ici il fut accueilli avec plaisir par chacun de nous.

Mollah-Suleïman est un bourg entièrement habité par des Arméniens catholiques. Aussi y trouvâmes-nous un accueil tout différent de celui qui nous avait été fait à Daar. Nous étions, de la part des habitants, l'objet de toutes les prévenances imaginables. En arrivant, c'était à qui nous tirerait nos bottes, à qui soufflerait le feu avec sa bouche ou un pan de sa robe; on nous y apportait tout ce qu'on avait de bon, de la crème, du miel, du café, le *tchibouk*. Et puis, ces pauvres gens nous faisaient tout bas leurs confidences; ils se plaignaient des Turcs, de leurs vexations, de leur avarice. Ils imploraient la protection de l'Elchi. Cependant, et quelque compatissants que nous eussions bonne envie d'être à leurs maux, nous ne pouvions point ne pas remarquer l'air d'aisance qui régnait partout dans ce village. Les maisons en étaient bien bâties, propres, divisées de façon à ne pas, comme chez les Kurdes, mettre en communauté les hommes et les animaux. Nous en déduisîmes cette conséquence que, si les catholiques étaient malheureux sous le joug turc, ils ne l'étaient certes pas plus que les musulmans eux-mêmes.

Nous aperçûmes de cet endroit le pic blanc de l'Ararat, à une distance immense.

Au moment où nous mettions le pied à l'étrier, le lendemain matin, arriva un *Tatar* qu'Hafiz-Pacha avait eu l'attention d'expédier avec un paquet arrivé de France par Constantinople. C'était le premier que nous recevions depuis notre départ de Trébizonde, et nous nous jetâmes avidement dessus.

Après avoir donné une demi-satisfaction à notre curiosité, nous partîmes. — Chemin faisant, nous pensions aux Kurdes

et nous les espérions. Peut-être était-ce témérité de notre part, peut-être eussions-nous payé chèrement le plaisir d'une rencontre avec eux; mais nous désirions ardemment une aventure de ce genre. D'ailleurs, nous étions assez nombreux et assez bien armés pour résister à une attaque, à moins qu'elle ne fût faite par une force numériquement disproportionnée avec nous. Or, il n'était pas probable que les Kurdes se présentassent en grand nombre. Ordinairement ces coups de main de leur part sont le fait de quelques cavaliers appartenant à une tribu, à une famille. S'ils se réunissent et font cause commune pour résister à l'autorité des Pachas turcs, ils ne s'entendent guères quand il s'agit de vol et de pillage. Puis, nous avions bravé tant de dangers contre lesquels le courage et la force étaient presque impuissants, que nous envisagions avec plaisir et comme une agréable diversion à nos tribulations, une lutte avec des ennemis de chair et d'os comme nous. Aussi est-ce avec toute sincérité que je dirai le regret que nous éprouvâmes de ne voir paraître aucune lance kurde.

Ce jour-là le temps fut couvert, et nous ne revîmes pas l'Ararat. Nous allâmes coucher au village de *Kara-Khilissèh*, après avoir traversé, presque dans toute son étendue, une immense plaine au milieu de laquelle coule une des branches de l'Euphrate le *Mourad-tchaï*. Nous fûmes obligés de nous porter plusieurs fois sur l'une et sur l'autre rive de ce fleuve, à cause de ses nombreux détours.

Kara-Khilissèh, qui signifie l'*Église noire*, est un bourg à peu près de la même importance que *Mollah-Suleïman*. Il est également habité par des Arméniens; mais ceux-ci sont schismatiques. Généralement ce pays est peuplé d'aborigènes,

c'est-à-dire d'Arméniens. Les uns ont leur pape à *Etchmiazin*, les autres reconnaissent celui de Rome. Leurs villages sont nombreux, surtout dans cette grande plaine où la culture doit leur donner de l'aisance, si l'on en juge par les apparences de fertilité du sol et les nombreux troupeaux qui remplissent leurs étables. Nous avions déjà plusieurs fois eu l'occasion de remarquer la différence notable qui existe entre l'aisance apparente, la propreté des villages chrétiens, et la misère, la saleté de ceux des musulmans. La religion de Mahomet a extirpé l'idolâtrie sans donner à ses sectaires le goût d'un travail intelligent et productif. L'apathie et l'insouciance ont survécu; elles sont restées les compagnes d'une croyance dont les préceptes ne satisfont que les appétits sensuels. La religion du Christ, au contraire, a élevé l'âme, agrandi l'esprit de tous ceux auxquels les apôtres l'ont enseignée; elle leur a inculqué le goût d'une laborieuse activité qui adoucit leurs mœurs et augmente leur bien-être dans cette vie, sans nuire au bonheur qui les attend dans l'autre.

Dans la soirée que nous passâmes à *Kara-Khilissèh*, il y eut une noce, à laquelle les habitants vinrent nous inviter. Je m'y rendis par curiosité. La fête était bien peu animée et ne semblait que fort peu réjouir les assistants ou les intéressés. Les mariés étaient si jeunes qu'ils formaient à peine trente ans à eux deux. J'en fis l'observation avec étonnement à l'un de mes voisins qui, pour toute réponse, me montra à l'autre bout de la salle un veuf qui avait douze ans, et une petite femme de treize qui allaitait son enfant. La nature est donc bien précoce dans ce pays; mais alors qu'est l'âge mûr? et que devient la vieillesse?—Il y a une fâcheuse compensation.

—A vingt-cinq ans, on en paraît quarante, puis, à ce dernier âge, devenu vieillard, on ne change presque plus. On n'a donc, à atteindre vite la puberté, que le triste avantage d'être vieux plus longtemps.

De *Kara-Khilissèh* nous nous rendîmes à *Guilassour*, en remontant toujours la vallée de l'Euphrate que nous côtoyâmes jusqu'à ce dernier village, où nous le traversâmes sur la glace. Guilassour est un pauvre hameau qui n'existe que depuis quelques années. Il s'est élevé sur un territoire concédé par le sultan à une colonie d'émigrés Persans qui, pour échapper à la rapacité de leur gouvernement, sont venus se mettre sous la main non moins avide et despotique des pachas turcs.

Le lendemain, sans quitter la rive droite du fleuve que nous avions repassé, nous arrivâmes en vue d'un couvent qui porte le nom de *Utch-Khilissèh*, ou les *Trois Églises*. En 1808, le général Gardane, suivant la même route, était arrivé à l'improviste devant ce même monastère, au moment où il était assiégé par un parti de Kurdes qui en voulaient même à la misère des pauvres moines arméniens qui l'habitaient. Ce secours que le ciel leur envoyait si fortuitement fut très-efficace, car les Kurdes se sauvèrent à l'approche du général et de sa suite. M. de Sercey voulut y faire une courte halte, et il envoya demander aux moines la permission de les visiter. Sur la réponse affirmative qu'ils firent à la demande de l'ambassadeur, nous nous détournâmes de notre chemin. Nous traversâmes le fleuve sur un beau pont construit solidement avec de grosses pierres noirâtres très-dures qui nous ont paru volcaniques. Le couvent avait l'aspect d'un lieu fortifié. Sa situation, au milieu des tribus dangereuses qui,

des gorges du Kurdistân, viennent faire des incursions dans le pays arménien, le danger d'être soudainement assailli par ces pillards, avaient sans doute nécessité le genre de construction qui avait été adopté pour ce séjour de religieux pacifiques. Le fait est qu'il ressemble plus à une petite forteresse qu'à un monastère. Les murailles, épaisses et hautes, sont munies de meurtrières; les portes énormes sont doublées de fer et percées de guichets grillés. Tout respire en ce lieu la défiance. Mais ce qui frappe le plus, et ce qui semblerait devoir être la meilleure sauvegarde des moines, c'est la profonde misère dans laquelle ils paraissent vivre. Autour des bâtiments habités par les religieux, quelques maisons servent de demeure aux serviteurs qui en dépendent. Les moines arméniens mirent de l'empressement à recevoir l'ambassadeur, et nous offrirent une collation. Mais la frugalité en était telle que nous nous estimâmes heureux de lui donner pour supplément quelques provisions qui avaient été préparées pour notre déjeuner habituel.

Nous visitâmes l'église, qui est un type assez remarquable d'architecture arménienne un peu lourde, massive, mais ne manquant ni de la sévérité, ni de la grandeur qui siéent à un édifice de ce genre.

Après avoir pris congé des religieux d'*Utch-Khilissèh*, et leur avoir souhaité de ne pas recevoir de longtemps la visite des maraudeurs kurdes, accident auquel ils paraissaient d'ailleurs fort résignés, nous remontâmes à cheval. La seconde partie de l'étape de ce jour fut longue et difficile, à cause de la quantité considérable de neige que nous rencontrâmes. Nous vîmes très-distinctement le mont Ararat à notre gauche; nous nous en étions beaucoup rapprochés, cepen-

dant il restait toujours entre lui et nous une chaîne de montagnes que nous longions et que nous ne devions voir s'abaisser que plus loin.

A la nuit tombante, nous arrivâmes à *Diadïn*. C'est un bourg qui a dû autrefois être important. On y voit, sur un rocher escarpé, au-dessus de l'Euphrate, les restes d'un château fort qui ne commande plus aujourd'hui qu'à des ruines. Au milieu d'elles se traînent quelques malheureux à l'œil fauve, dont la physionomie, abrutie par la misère, a quelque chose de sauvage et de repoussant. Ils n'ont sur le corps que quelques haillons; tout juste assez pour satisfaire la décence.

A *Diadïn*, l'Euphrate se trouve encaissé entre de hautes parois de roches granitiques, sur lesquelles on l'entend bondir avec impétuosité de cascade en cascade. Il prend sa source à six heures de là, dans un canton qui s'appelle *Frat*, et qui lui a donné son nom que nous avons modifié, selon notre détestable habitude.

Pour atteindre *Bayazid*, il nous fallut encore passer un défilé dangereux, obstrué par les neiges. Nous y marchâmes avec beaucoup de lenteur, mais n'y éprouvâmes aucun accident. Nous redescendîmes dans une vallée circulaire entourée de hautes montagnes. Elle semblait être le vaste cratère d'un volcan gigantesque : partout sous nos pieds, ou perçant la neige de chaque côté de notre route, nous voyions des roches volcaniques présenter leurs angles noirâtres. Tout le territoire qui avoisine le mont Ararat porte ainsi les traces d'une combustion dont les restes calcinés attestent l'étendue sur laquelle se faisait sentir autrefois l'action des feux souterrains. Concentrés maintenant dans la région seule de

l'Ararat, le sol environnant n'en éprouve le voisinage que par des secousses fréquentes, mais sans autre effet.

Nous fîmes dans cette vallée deux rencontres : la première était celle d'une famille arménienne changeant d'habitation. Ces malheureux, à peine couverts, poussaient devant eux trois ou quatre vaches et buffles sur lesquels ils avaient, au moyen de courroies, attaché leur pauvre bagage. Deux femmes avec leurs enfants s'étaient placés dessus, et se tenaient accrochés à quelques paquets de hardes et d'autres objets qui pendaient de chaque côté de leurs montures. Ces animaux, chargés et naturellement lents, marchaient péniblement dans une neige profonde, et paraissaient insensibles aux coups de bâton que les hommes leur appliquaient sur la croupe. C'était la première fois que je voyais cette espèce de quadrupèdes transformés en bêtes de somme. Mais c'est un usage très-répandu dans ces contrées et parmi les Arabes. Je le vis plus tard.

L'autre rencontre fut celle d'un cavalier kurde, qui s'avança sur notre flanc, s'arrêta à petite distance, et sembla nous observer. Il montait un petit cheval noir. Il avait sur la tête une calotte basse en feutre gris, et le reste de sa personne était entièrement caché par un ample manteau en feutre noir, garni de longs poils. Dessous on voyait reluire quelques armes, et en travers de sa selle, sur le pommeau, reposait un long fusil. Arrêté, il portait ses yeux en tête et en queue de notre colonne, comme s'il avait voulu nous compter et calculer les chances d'une attaque. — Quand il s'aperçut qu'on l'avait remarqué, il partit comme une flèche, et en un clin d'œil, malgré les obstacles, malgré la neige, il se fut enfoncé dans la montagne. Les Turcs qui étaient

avec nous, connaissant les intentions des bandits kurdes à leurs allures, nous assurèrent que celui-là avait dû être dépêché en reconnaissance pour savoir quelle était notre force numérique et voir s'il n'y aurait pas moyen de nous enlever. Nous ne revîmes du reste ni l'émissaire ni ceux qui avaient pu l'envoyer.

En avançant vers Bayazid, le pays se découvrit peu à peu, et nous aperçûmes au nord, à une petite distance, le grand et le petit Ararat, qu'on appelle aussi dans le pays *Agri-Dâgh*, ou la *haute montagne*. On lui donne encore le nom de *Khoù-Noùh*, *montagne de Noé*. Les habitants de cette contrée sont très-jaloux de l'honneur de posséder cette montagne sainte sur laquelle ils prétendent que se trouvent encore les débris de l'arche. Ils ont à ce sujet une foule de traditions qui tendent toutes à dire que Dieu ne veut pas que personne puisse atteindre au sommet de la montagne, et que tous les téméraires qui ont tenté d'y arriver sont morts en chemin. D'où il résulte que le pic du grand Ararat attend encore quelque courageux touriste qui entreprenne son ascension.

De l'endroit où nous étions, nous découvrions à la fois les trois frontières russe, turque et persane, dont l'Ararat est le point d'intersection. Son versant septentrional est à la Russie, celui opposé est turc, et les montagnes qui lui font suite à l'orient sont à la Perse.

Nous chevauchions dans une vaste plaine où nous apercevions en face de nous, très-distinctement, perchée dans les rochers comme le nid des oiseaux sauvages qui planent sans cesse au-dessus d'elle, la ville de Bayazid. Nous croyions en être tout près, et nous mîmes encore trois heures à y arriver.

Nous étions trompés par un effet d'optique dû sans doute à la blancheur éblouissante de la neige, qui rapprochait les objets.

Nous trouvâmes au bas de la ville le fils de Belloul-Pacha, qui venait au-devant de l'ambassadeur. Il lui dit les lieux communs de politesse officielle en usage, et lui offrit pour lui, comme pour sa suite, le palais de son père. La ville, dominée par le sérail qui était placé sur une pointe élevée de rocher, se dressait au-dessus de nos têtes. Les maisons, partagées en groupes disposés sur plusieurs mamelons, étaient entremêlées çà et là de petits forts disposés pour la défense de ses divers quartiers. Au fond, et derrière le palais, pour clore cet amphithéâtre de maisons et de citadelles en ruines, se dressaient, sur des rochers à pic, de vieilles tours crénelées, dernier asile de la population quand elle était serrée de trop près par les Kurdes, qui l'ont souvent assiégée et rançonnée.

CHAPITRE VI.

Bayazid. — Palais de Belloul-Pacha. — Prison de M. Jaubert. — Chiens dangereux. — Cavaliers persans. — Départ des officiers turcs. — Frontière de l'Empire ottoman.

Accompagnés par le fils de Belloul-Pacha, et précédés de ses gens, nous entrâmes à Bayazid. Nous suivîmes longtemps les ruelles étroites, pavées partout de roches glissantes, et bordées d'habitations ou de khâns délabrés, où les muletiers pouvaient à peine trouver le moyen de loger leurs bêtes. Nous gravîmes avec beaucoup de peine ces sentiers tortueux et rapides qui mènent au sérail.

Si nous avions voulu juger de celui-ci par l'aspect que nous offraient les rues et les maisons, nous nous serions grandement trompés. En effet, après être passés entre deux pièces de canon renversées et hors de service, qui flanquaient la porte du Palais, nous pénétrâmes d'abord dans une cour spacieuse sur laquelle s'ouvraient de vastes et magnifiques écuries. De cette cour nous passâmes dans une plus petite, comprise entre des bâtiments dont l'architecture était remarquable par son élégance et la délicatesse de ses ornements. Le fils du Pacha nous installa dans des appartements donnant sur cette cour, et nous souhaita d'y trouver le repos dont il supposait avec raison que nous avions besoin.

L'ambassadeur avait décidé que nous nous arrêterions un jour entier à Bayazid, et que le surlendemain seulement nous franchirions la frontière de Perse, dont nous n'étions éloignés que de quelques *agatchs*. Cette courte halte était très-suffisante pour voir cette ville, dont la position était fort pittoresque, mais qui n'était aucunement intéressante d'ailleurs. Ainsi que nous l'avions jugé de loin, elle est entièrement construite sur des rochers. Elle est environnée de murailles crénelées et de forts bâtis sur le sommet de la montagne à laquelle elle est adossée, ou sur des mamelons qui se trouvent au milieu même des habitations. Ainsi fortifiée, si elle est à l'abri d'un coup de main, son territoire n'en est pas moins exposé aux incursions des Kurdes, qui s'y répandent l'été. Cependant ces fortifications n'ont point été faites dans le but de protéger Bayazid contre le pillage dont la menaçaient les redoutables tribus nomades du Kurdistân. Elles passent pour être l'ouvrage du sultan Bayazid, ou Bajazet, qui les fit exécuter dans la vue d'assurer, sur ce point de la frontière de ses États, un poste inexpugnable à ses troupes qui agissaient contre les hordes tartares de *Taïmour-Lenk*, *Taïmour le Boiteux*, ou *Tamerlan*. — La ville reçut, avec son importance militaire, le nom du Sultan.

La plaine qui s'étend au bas de *Bayazid* serait très-fertile et produirait beaucoup de grains, beaucoup de fruits de toute espèce, si la crainte des Kurdes n'empêchait ses habitants de la cultiver. Il ne s'y trouve aucun village, et les environs de cette place sont complétement abandonnés aux nomades qui viennent, pendant l'été, faire paître leurs troupeaux, le *kandjiar* à la main, le fusil sur l'épaule, presque sous les murs de la ville.

Lorsqu'à leur tour les Russes firent irruption dans ce malheureux pays, en 1828, ils en emmenèrent 3,000 Arméniens qui composaient la portion industrieuse de la population. Celle-ci se trouva ainsi très-réduite, et aujourd'hui on aurait de la peine à trouver à Bayazid 500 maisons habitées. Tout commerce y est mort, et cette ville n'est, en réalité, qu'un monceau de ruines.

C'est au-dessus de ces décombres que s'élève, majestueusement placé sur un rocher isolé, au centre de la ville, le somptueux sérail de Belloul-Pacha. Son architecture est aussi originale qu'élégante. Nous étions loin de nous attendre à rencontrer un pareil joyau enchâssé dans un entourage aussi misérable. Témoins de notre admiration pour le luxe de cette habitation, les gens du Pacha nous assurèrent qu'il existait dans le harem une salle qui, à elle seule, avait coûté plus de 800,000 piastres turques, environ 200,000 francs. Bien que cela nous parût un peu exagéré, nous estimions pourtant que le créateur de cette belle demeure avait dû certainement y dépenser des sommes énormes. Les appartements les moins beaux, ceux qui sont destinés aux hôtes du Pacha, et que nous habitions, étaient ornés de peintures ou de boiseries sculptées; les plafonds en étaient peints et portés par des corniches en encorbellement, dont toutes les parties étaient rehaussées d'or; les fenêtres étaient fermées par des vitraux de couleurs formant des dessins variés. Partout des idées d'un goût délicat étaient rendues avec un art habile; dans les moindres détails se révélait une pensée élégante exécutée avec grâce.

Sur la cour d'honneur ouvraient deux grandes portes en marbre blanc sculpté; l'une conduisait dans les appartements

que nous occupions, l'autre, fermée avec soin, ne s'ouvrait qu'avec la plus grande circonspection ; c'était celle du harem. Dans un coin de cette cour était un petit jardin planté d'arbustes divers, au milieu desquels se dressaient les pyramides sombres de quelques cyprès. Ces arbres entouraient un monument funéraire grandiose, aussi élégant de forme que riche d'ornementation. Au-dessus des cyprès funèbres, alors tout frangés de neige, s'élevait un large dôme qui couvrait le sanctuaire d'une mosquée attenante, dont le minaret, construit avec des pierres de deux couleurs, élevait dans l'air ses anneaux alternativement rouges et blancs. Ce palais est un véritable bijou, et l'on se demande comment il se trouve à Bayazid, triste séjour qui ressemble à un repaire de brigands. Il fut bâti, m'a-t-on dit, il y a soixante ans, par le père de Belloul-Pacha, qui en avait confié la construction à un architecte arménien. J'ai appris depuis que, dans le cours de l'été suivant, le mont Ararat, par une des secousses terribles qu'il imprime fréquemment à toute cette contrée, renversa le sérail et confondit dans la même poussière son or et ses sculptures, avec les décombres des masures situées au-dessous.

Un des objets qui devait exciter le plus notre curiosité à Bayazid, c'était naturellement la prison où avait été enfermé, en 1805, le célèbre orientaliste, M. Jaubert. Envoyé en Perse, à cette époque, pour préparer les voies à l'ambassade que Napoléon méditait de faire partir pour ce pays, il fut victime de la rapacité et de la perfidie de Mahmoud-Pacha, qui était alors gouverneur de ce district. Notre infortuné compatriote avait été descendu, à l'aide de cordes, dans un caveau creusé dans le roc, au-dessous du sol d'un des for-

tins qui dominent la ville. Cette prison, presque entièrement privée de lumière, humide et silencieuse comme un puits, dut être un bien triste séjour. On conçoit que M. Jaubert, qui y resta trois mois entiers, y ait fait de sombres réflexions en pensant à la cruauté du Pacha et à l'abandon dans lequel il se trouvait, victime réservée aux plaisirs sanguinaires d'un chef kurde. Il fallut que la peste, plus puissante que celui-ci, vînt frapper le geôlier pour délivrer le prisonnier. En effet, ce ne fut qu'à ce fléau terrible que M. Jaubert dut sa délivrance.

Il y a, à Bayazid comme dans tout le pays, une espèce de chiens redoutables. Ils sont très-méchants, et d'autant plus dangereux que, n'appartenant à personne, ils errent par les rues pour y chercher leur nourriture. Il n'est pas toujours sans péril de les rencontrer. — Un jour, l'un de nos compagnons parcourant la ville, seul, fut assailli par une bande de ces animaux. Ils s'animèrent peu à peu au bruit de leurs aboiements, et, leur nombre s'accroissant, ils s'enhardirent et se rapprochèrent de l'étranger dont le costume avait sans doute attiré leur attention. Les efforts qu'il fit pour se débarrasser de cette troupe hideuse furent impuissants, et ne firent qu'exciter la férocité de ses agresseurs. Il eut le malheur de tomber, et à l'instant même, saisi avec fureur à la jambe, il aurait infailliblement eu le sort de Jézabel, sans l'intervention de quelques Turcs qui vinrent à passer et le dégagèrent.

Le 11 janvier, nous quittâmes Bayazid. Après avoir marché quelque temps dans la direction du mont Ararat, nous prîmes à droite, et, tournant les rochers auxquels est adossée la ville, nous nous dirigeâmes vers l'est. Il y avait

deux heures que nous étions partis quand nous vîmes venir à nous, au galop, deux cavaliers que, de loin, à leurs bonnets pointus, nous reconnûmes pour des Persans. Ils venaient au-devant de l'ambassadeur, le saluer et le prévenir que le fils et le neveu du gouverneur de la province de Perse limitrophe du territoire de Bayazid, l'attendaient à la frontière dont nous n'étions éloignés que d'une heure environ.

Nous fîmes une pause au village de *Sulhân*, à deux agatchs de Bayazid. Là, l'ambassadeur adressa ses remerciements aux deux officiers turcs Abdoullah-Bey et son compagnon, qui nous firent leurs adieux pour retourner auprès d'Hafiz-Pacha à qui ils portèrent un dernier témoignage de notre reconnaissance des soins hospitaliers dont il n'avait cessé d'entourer l'ambassade.

Au moment de passer d'un pays dans l'autre, nous changeâmes de guides, et nous suivîmes les deux Persans venus au-devant de nous. Nous quittions l'Arménie sans regrets; elle ne nous avait partout présenté qu'un aspect sauvage et triste, des montagnes rudes et difficiles, couvertes de neiges inabordables, une nature désolée, grande seulement de solitude, et des huttes inhospitalières peuplées d'habitants farouches. L'Arménie nous avait fait désirer la Perse; le moment était venu pour celle-ci de réaliser nos espérances.

CHAPITRE VII.

Passage de la frontière persane. — Courses de Djerid. — Makiou. — Aventure désagréable. — Rencontre d'un Meïmandar. — Arrivée à Khoï.

Ce fut le 11 janvier 1840, à trois heures de l'après-midi, que nous mîmes le pied sur le territoire de la Perse. A la limite des deux pays, une troupe de cavaliers nous attendait; elle avait pour chefs le fils et le neveu du commandant de la frontière, qui les avait envoyés au-devant de l'ambassadeur. Ces deux personnages portaient une espèce d'uniforme européen. L'un, qui était à peine âgé de quatorze ans, avait une petite redingote verte avec des boutons en argent, un collet et des parements en velours amarante. Il avait chargé ses épaules d'une paire d'épaulettes d'or, dont la grosseur démesurée était disproportionnée avec sa taille. A sa ceinture pendait un grand sabre soutenu par des agrafes en émail; ses petites jambes, enfermées dans de larges pantalons, se perdaient dans d'énormes bottes à cœur et à glands.

Le second avait le même costume, sauf que sa capote était en drap écarlate. Celui-ci avait le grade de colonel, quoiqu'il ne fût pas beaucoup plus âgé que l'autre.

Autour d'eux étaient groupés une centaine de cavaliers. Quand nous n'en fûmes plus qu'à quelques pas, les deux

jeunes gens se détachèrent de leur troupe, s'avancèrent vers l'ambassadeur et le complimentèrent de l'air le plus aimable, avec une aisance et une politesse qui nous charmèrent. Puis, nous invitant à les suivre, ils nous montrèrent un village qui n'était pas éloigné et où nous devions passer la nuit.

Pendant que les compliments s'échangeaient entre l'Elchi et les deux jeunes Persans, les cavaliers qui accompagnaient ceux-ci étaient restés immobiles et dans une attitude respectueuse. Ils nous avaient considérés avec des yeux où la curiosité la plus avide se mêlait à l'étonnement de voir des hommes d'un autre pays et habillés différemment qu'eux.

Au moment où les salamaleks (15) cessèrent, il se fit un grand mouvement dans cette masse d'hommes jusque-là compacte et immobile. Ils vinrent se ranger derrière nous, en nous débordant de chaque côté, de manière à former un grand arc de cercle ; ce fut sous cette escorte que nous avançâmes sur les terres du Châh. Il faut dire que nous avions plutôt l'air d'être emmenés prisonniers par une troupe de brigands que d'être accompagnés par des gens qui voulaient rendre hommage à des étrangers de distinction. Leurs costumes étaient des plus bizarres et des plus pittoresques que nous eussions encore vus. Ainsi qu'il arrive à la limite de pays divers, ils portaient des vêtements particuliers à chacun d'eux ; les Kurdes surtout se faisaient remarquer par la sauvage originalité de leur accoutrement. Ils avaient des vestes de couleur tranchante, bleu clair, rouge ou jaune vif, pardessus des gilets rayés serrés autour des reins par un châle ou par une large ceinture de cuir brodé. Sur leur hanche droite pendait un petit bouclier en peau de rhinocéros, bombé, dont le fond brun était orné de dessins en or, que le

temps et les coups reçus avaient fort endommagés ; du côté gauche, ils avaient un sabre d'une courbure très-arquée, sans garde, et dont la lame était enfermée dans un fourreau en peau de chagrin noir. Quelques-uns portaient dans leur ceinture, par derrière, un pistolet retenu au cou par un cordon en sautoir; à côté figuraient deux ou trois petits sacs en cuir qui renfermaient de la poudre et des balles. Leurs larges pantalons blancs flottaient sur le coude-pied, ou étaient serrés par de larges rubans au-dessus de la cheville. Les bottes des uns, comme les souliers des autres, se terminaient par une pointe allongée et relevée à la manière chinoise. Leur tête était couverte d'un haut bonnet pointu, en feutre fauve, ou d'une longue calotte autrefois rouge, que retenait sur le front un turban dont la couleur variait autant que la forme et l'ampleur. Une lance démesurée se balançait appuyée sur leur épaule; elle était faite d'un long bambou, terminée par un fer extrêmement effilé, autour duquel voltigeaient deux houpettes noires en plumes d'autruche.

Quelques Persans en costume plus grave se mêlaient à eux ; ils se distinguaient par leurs longues robes sur lesquelles se drapaient d'amples manteaux à larges manches plissées jusqu'au coude, ou tombant sur le côté. Leur longue barbe semblait faire suite au bonnet pointu national en peau d'agneau noir qui couvrait leurs oreilles et devait être un excellent préservatif contre le froid. Ils portaient presque tous de longs fusils dont quelques-uns étaient à mèche ; ils les tenaient suspendus, par la bretelle, à leur épaule ou devant eux en travers de leur selle.

Peu à peu cette masse, d'abord calme, s'ébranla, et quelques cavaliers se détachant, commencèrent à courir de droite

et de gauche, les uns en brandissant leur flexible bambou, les autres en maniant leur fusil avec beaucoup d'adresse; puis ils se couraient sus, s'évitant, se rejoignant, exécutant avec la hardiesse d'excellents cavaliers, et une grande agilité, un simulacre de combat. On voyait un Kurde s'élancer à la poursuite d'un Persan, en le menaçant de sa lance qu'il agitait à la hauteur de son épaule; le Persan, couché sur sa monture, cherchait à éviter le coup, puis, se retournant sur ses étriers, en abandonnant les rênes à son cheval lancé, il lâchait un coup de fusil à son adversaire.—C'est ainsi que Quinte-Curte raconte que les Parthes combattaient, tirant toujours leurs flèches de loin, en fuyant.—Les cavaliers se croisaient en tous sens, se rapprochaient, se dispersaient pour se réunir et s'éparpiller de nouveau avec une étonnante promptitude.

On ne nous laissa pas ignorer que c'était une marque de grande distinction qu'ils nous donnaient ainsi. C'était pour nous rendre hommage qu'ils cherchaient à faire ressortir leur adresse, leur habileté et la souplesse de leurs chevaux, dont nous avions remarqué toute la docilité. Cependant, à voir certain sentiment de vanité et de contentement de soi-même qui s'épanouissait sur la physionomie de quelques-uns de ces hommes, il était permis de croire que, si l'*Elchi* était pour quelque chose dans leurs exercices militaires, ils n'étaient pas fâchés de trouver une occasion de faire briller la supériorité qu'ils s'attribuaient dans ces sortes de passes-d'armes.

Nous étions passés subitement des habitudes graves et indolentes des Turcs aux jeux animés et aux fanfaronnades des Persans. Nous ne pouvions pas ne point nous aperce-

voir que nous avions changé de pays : la variété des scènes, le renouvellement incessant des épisodes, ce spectacle auquel nous portions tout l'intérêt qu'excite la nouveauté, nous faisaient paraître le chemin plus court, et nous arrivâmes, sans nous douter que nous étions déjà loin de la frontière turque, au premier village persan nommé *Bazergân*. Nous y trouvâmes une garde d'honneur de *Tuffekdjis*, ou fusiliers de l'infanterie régulière. Nous ne remarquâmes pas, entre les cabanes de cette localité et celles que nous venions de laisser derrière nous en Turquie, la même différence qu'entre les costumes de leurs habitants. C'étaient encore de ces tanières plutôt faites pour des animaux que pour des hommes. Nous y passâmes une assez mauvaise nuit, à la suite de laquelle nous partîmes pour *Makiou*, résidence du gouverneur de cette partie de la frontière. Ce personnage vint au-devant de l'ambassadeur, à la tête de plusieurs cavaliers, semblables d'air et de tournure à ceux qui nous avaient servi d'escorte la veille.

Nous étions très-impatients de voir une ville persane, lorsque, à une heure de l'après-midi, nous atteignîmes *Makiou*. Celle-ci est trop petite pour que notre curiosité en fût satisfaite. Si elle a des dimensions fort restreintes, elle est du moins fort bizarre d'aspect; elle est bâtie sur le versant rapide d'une montagne, qui l'embrasse comme un large hémicycle. Dans la partie haute de la ville, le rocher est taillé à pic, et s'avance en saillie de cinquante à soixante pieds, en surplombant la ville de la façon la plus effrayante pour elle. Il semble, en effet, que cette saillie doive un jour s'écrouler, en enterrant la population sous la masse de ses éboulements. Au reste, il arrive fort souvent, nous a-t-on

dit, que les pluies ou la fonte des neiges entraînent des fragments de rocs qui écrasent plusieurs maisons, sans que les habitants s'en effraient autrement. Ils se consolent en disant : *Allah Kerim!* ce qui équivaut à *Dieu l'a voulu!* expression de résignation, après laquelle, ils rebâtissent au même endroit, sans s'inquiéter de l'avenir. Pour le moment, ce qui me paraissait le plus imminent, c'était la chute de quelques-uns des énormes glaçons, qui, suspendus comme des stalactites à la voûte de ce rocher, semblaient autant d'épées de Damoclès. Au centre de la ville sont trois éminences, sur lesquelles sont placées des tours, ou vigies, qui lui donnent un aspect belliqueux, mais qui n'empêchent nullement les Kurdes de pousser leurs excursions jusqu'au pied des murs.

Dans la partie basse, sont les caravansérails, les bazars et quelques fontaines. Les maisons, qui ont toutes d'énormes roches pour soubassement, s'élèvent en amphithéâtre, les unes au-dessus des autres, jusque sous la voûte menaçante, qui sert d'abri au sérail du gouverneur. De grands vergers clos de murs sont en dehors, sous la protection des créneaux de la muraille.

Nous escaladâmes la ville par un sentier tortueux et fort roide, qui nous mena successivement au niveau de tous les toits en terrasse. Le verglas rendait ce chemin très-dangereux, et ce fut avec bien de la peine que nous atteignîmes le sérail où nos logements avaient été préparés. Nous voyions s'échapper des cheminées une fumée qui nous promettait de meilleurs feux que ceux que nous avions eus jusqu'alors. Notre hôte nous y fit servir des pâtisseries, des sucreries, des cherbets ou limonades, et le thé que suivaient des pipes à eau. C'était la première fois que nous

voyions les *tchibouks* turcs ainsi remplacés. Ces pipes se composent d'un réservoir en cristal, ou en métal, ou simplement en coco, dans lequel on met de l'eau à peu près aux deux tiers de sa capacité; un tuyau y plonge, qui porte à son extrémité supérieure une cheminée garnie, selon l'aisance du fumeur, d'or, d'argent ciselé et émaillé, ou de simple cuivre. C'est là que se place le tabac, ou *Tombeki*, légèrement mouillé, puis le feu dessus. A cette cheminée, ou fourneau, pendent d'ordinaire de petites chaînettes en guirlandes, qui lui donnent une tournure tout à fait élégante. Par une seconde ouverture pratiquée dans le réservoir d'eau, on introduit un second tube en bois, dont l'extrémité reste au-dessus du niveau du liquide. C'est par ce tuyau qu'on aspire la fumée qui descend de la cheminée dans l'eau, la traverse, vient dans la partie vide du réservoir et est attirée vers la bouche. C'est au moyen de cet appareil, qui se nomme *Kalioûn*, que les Persans fument un tabac dont la feuille contient une huile essentielle très-âcre, mais très-aromatique. Par son trajet dans l'eau, la fumée s'adoucit et arrive fraîche à la bouche. Quelques-uns de nous essayèrent de ces pipes préparées avec un soin extrême, et prirent plaisir à en savourer le tabac. Les Persans ne fument pas comme l'on fait généralement en Europe; ils ne se contentent pas d'attirer la fumée dans la bouche; ils y vont de meilleur cœur, et aspirent, de toute la force de leurs poumons, cette fumée, qui s'introduit en très-grande quantité dans leur poitrine. Ils l'y gardent quelques secondes, après quoi ils l'expectorent en formant de gros nuages épais, au travers desquels on a peine à les distinguer. Cette manière de fumer paraît leur procurer de très-agréables jouissances, mais elle cause une ivresse

qui dégénère en un malaise grave pour un fumeur novice.

Au lieu du tube en bois court, que l'on met dans la bouche, et qui est généralement usité en Perse, on se sert quelquefois d'un long tuyau en peau, flexible, que l'on allonge ou replie sur lui-même à volonté. Celui-ci s'appelle *Marpitch*. C'est de ce dernier que font usage les Turcs qui fument la pipe à eau, à laquelle ils donnent le nom de *Nahrghilèh*. Les Persans ne s'en servent qu'à cheval, parce qu'alors il leur est commode de faire tenir le *Kalioûn* par un serviteur chevauchant à deux ou trois pas, et de n'avoir à prendre que l'extrémité du *Marpitch*. Ce serviteur, qui s'appelle *Kalioûndji*, a un équipage des plus pittoresques; il a, au pommeau de sa selle, en guise de fontes à pistolets, d'un côté, un petit carton ou étui dans lequel est enfermé le *Kalioûn;* de l'autre le *Marpitch* enroulé sur lui-même, avec lequel est attaché le sac à *Tombeki*. Sur le côté de sa selle, et pendu à une chaîne qui y est accrochée, se balance un fourneau en fer, dans lequel se conserve le feu pour le voyage. Du côté opposé pend une bouteille en cuir, où se trouve contenue l'eau qui doit se changer souvent, afin de ne pas communiquer à la fumée l'âcreté dont elle a pour rôle de la dégager. Pour compléter cet attirail, le *Kalioûndji* doit avoir dans sa ceinture une paire de pincettes pour prendre le charbon nécessaire à la combustion du tabac. Ce serviteur, qui est le plus indispensable dans la suite d'un Persan en voyage, me parut un des acteurs les plus curieux de ces scènes de mœurs que j'étudiais pour la première fois. Rien n'était si comique que de le voir préparer avec peine son *Kalioûn*, chercher à modérer le pas de son cheval excité par les autres, pour prendre du tabac, de l'eau ou du feu; puis

regagner son maître, le *Kalioûn* à la main, le tenir en équilibre en faisant trotter doucement sa monture, entre les jambes de laquelle se balançait, comme un encensoir, le malencontreux réchaud, qui heurtait souvent le pauvre animal.

On conçoit qu'il faut que le besoin de fumer soit bien impérieux chez les Persans pour qu'ils traînent en voyage un semblable attirail. L'usage du *Kalioûn* est, en effet, général parmi eux et presque sans exception; mais il n'est point très-ancien, il ne remonte pas au delà du XVI[e] siècle. Ce fut sous le règne de Châh-Abbas qu'il s'introduisit en Perse. L'inexpérience ayant produit des effets analogues à ceux de l'ivresse et même de l'empoisonnement, ce prince rendit des ordonnances très-sévères pour défendre de fumer. Il alla même, dit-on, jusqu'à menacer de mort ceux de ses sujets qui enfreindraient son véto. Mais l'attrait de la nouveauté et la volupté que les Persans trouvaient à aspirer la fumée du *Tombeki* furent plus puissants que le grand roi.

On raconte que, las de rendre des édits inutiles, Châh-Abbas eut recours au ridicule, et usa de supercherie pour faire comprendre à ses courtisans tout ce qu'avait d'insensé leur engouement pour la plante narcotique qui leur faisait encourir les risques de sa disgrâce. Il leur fit apporter, dit-on, un jour qu'ils étaient en grand nombre réunis au palais, des pipes préparées avec du crottin de cheval. Tous fumaient imperturbablement et aspiraient avec délices la fumée de ce singulier tabac. Châh-Abbas, indigné, s'écria : « Maudite « soit la drogue qu'on ne peut distinguer de la fiente des ani- « maux !... » Mais cette épreuve ne fut pas plus efficace que les tentatives faites précédemment par ce roi, et l'usage du

Kalioùn resta irrévocablemnt adopté par le peuple persan.

Au moment où, dans la cour du sérail, nous avions mis pied à terre, nous avions aperçu plusieurs têtes féminines suspendues aux fenêtres du *Harem*, ce qui nous étonna beaucoup, car nous croyions qu'on tenait les femmes plus recluses que ne paraissaient l'être celles-ci. A la vivacité et à l'empressement avec lesquels elles se disputaient la place derrière les gros barreaux de fer qui défendaient leurs lucarnes, nous comprîmes que leur curiosité était vivement excitée par la vue des Européens.

Nous ne tardâmes pas à avoir la preuve de l'exigence de cette curiosité féminine et de ce qu'elle pouvait inspirer même en pays musulman. A peine étions-nous descendus de cheval que les habitantes du harem firent demander le docteur de l'ambassade. Elles usaient, en cela, un peu effrontément de la tolérance qui ouvre les portes les plus secrètes de l'*Andéroum* aux *Hekim*, dans les cas graves. Cependant le gouverneur à qui appartenait celui-ci, nous parut être de bonne composition, car il ne s'opposa pas le moins du monde aux indiscrets désirs de ses femmes, et notre médecin fut introduit auprès d'elles. — Je jugeai, d'après une question que me fit un de nos hôtes, placé à côté de moi, que les hommes n'étaient pas moins curieux. Il me demanda si l'*Elchi* n'amenait pas de femmes françaises pour le Châh. Il aurait, dans ce cas, revendiqué sans doute pour lui et pour le gouverneur, comme compensation, l'avantage de les voir. Mais nous ne pouvions les satisfaire sur ce point.

Après quelques instants de repos, je redescendis les pentes glissantes qui conduisaient au bas de la ville, dans l'espoir d'y trouver quelque objet digne d'intérêt. Ce que j'y rencon-

trai ne fut guère de mon goût, quoique j'y trouvasse une nouvelle note à prendre sur l'esprit de nationalité des Persans. Mon habit européen m'attira, en effet, bientôt une aventure fort désagréable, qui me donna la mesure de la sympathie que les Russes provoquent sur cette frontière des États du Châh. J'étais monté sur le parapet de la muraille, afin de mieux voir et dessiner la ville. Je ne tardai pas à y être en but aux injures les plus grossières, au travers desquelles m'arrivait le seul mot que je comprisse : *Moscov, Russe*. Je faisais la sourde oreille et n'en continuais pas moins mon travail, car l'injure ne me semblait pas personnelle. Mais aux mots succédèrent les gestes, et des pierres vinrent tomber autour de moi. Cette fois, la manifestation était plus *ad hominem*. Cependant, je ne m'en émus en aucune façon, résolu que j'étais à finir d'abord ce que je voulais faire, et à compter ensuite avec les drôles qui donnaient un si lâche démenti à l'hospitalité proverbiale de leur pays.

Lorsque j'eus terminé mon dessin, je descendis du mur où un créneau m'avait servi de siége, et où j'avais été le point de mire des projectiles. Je marchai droit à un groupe d'hommes assez nombreux duquel je présumais qu'avaient dû partir les coups.—Je leur demandai quel était le motif qui avait pu faire agir envers moi comme on venait de le faire; et m'adressant à ceux qui me paraissaient les plus raisonnables, je les engageai à me désigner les coupables. Bien entendu que je cherchai à leur faire comprendre qu'il ne fallait pas confondre tous les Frenguis; que s'ils avaient de justes raisons de se plaindre de leurs voisins les Russes, ils ne devaient pas envelopper tous les Européens dans leurs malédictions et leurs rancunes. Je leur représentai que j'étais

Français, que tous mes compagnons l'étaient comme moi, et que personne de nous n'était Russe ou *Moscov*. — Ces gens parurent me comprendre, quelques-uns même firent mine de vouloir excuser ceux qui m'avaient insulté et lapidé; mais aucun ne voulut me dire qui avait été coupable de cette lâche agression. — Je les quittai en les menaçant du beglier-bey.

En rentrant au sérail, je racontai mon aventure, qui fit froncer le sourcil à l'ambassadeur. Il y vit avec raison un outrage à son caractère, à nos personnes, sinon à notre nation, et il se plaignit vivement au gouverneur. Celui-ci envoya de suite quelques-uns de ses gens avec des *Serbas* à la recherche des gens qui avaient manqué au respect qu'ils devaient à ses hôtes. Il en faisait une affaire personnelle; de plus il craignait que l'ambassadeur ne se plaignît au Chahzadèh dont il relevait. Il y mit donc tout le zèle possible. Au bout d'une heure, on amena deux ou trois individus désignés par la populace elle-même, et on leur administra la bastonnade, pour leur apprendre à témoigner plus d'égards aux Frenguis qui passeraient à *Makiou*. C'était en même temps une leçon de géographie qui ne devait pas être perdue, car certainement les bâtonnés n'oublieraient pas que s'il y avait des *Moscovs*, il y avait, à un autre bout de l'Europe, des *Français*. Pour que cet enseignement fût plus profitable, et pour mieux montrer son zèle, le gouverneur voulait leur couper le nez. Mais l'ambassadeur demanda grâce pour cette partie du visage des coupables qui ne méritaient, en vérité, pas d'être stygmatisés aussi cruellement. Les coups de bâton guérissent et s'effacent; ils n'ont d'ailleurs rien d'infamant dans un pays où tout le monde, grand ou petit, peut en recevoir pour la moindre peccadille.

Le 13, nous partîmes de Makiou, accompagnés du fils du gouverneur. Nous traversâmes un pays couvert de rochers énormes arrachés aux montagnes environnantes. Nous suivions une vallée tourmentée par des volcans, où nous rencontrions fréquemment des terrains creux ressemblant à des cratères, tout couverts et entourés de laves et de scories. Toute cette contrée portait les traces évidentes des ravages qu'y avaient faits, à des époques éloignées, les feux souterrains. Mais si les volcans sont éteints, le sol n'en est pas moins souvent encore secoué par des tremblements de terre qui y occasionnent de fréquents malheurs. Dans le fond de ces vallées calcinées, les eaux de l'Araxe suivent leur cours solitaire et triste vers la mer Caspienne.

Nous couchâmes ce jour-là à *Sophiân*, babité par des Kurdes soumis et tributaires du Châh. Ce village avait une meilleure apparence que tous ceux que nous avions encore vus, et nous commencions à espérer que la Perse vaudrait mieux que la Turquie. Une grande quantité de jardins plantés de très-beaux arbres, entouraient les maisons que nous y trouvâmes meilleures et moins sales que celles de l'Arménie; tout y décelait l'aisance et une vie industrieuse dont la culture des terres semblait être la partie importante. Nous y fîmes connaissance avec un nouveau mode de chauffage qui nous parut aussi original qu'économique. Dans la principale pièce de chaque maison est un trou profond de quatre pieds environ, et large de trois. Il est de forme circulaire, et fait à peu près comme une grande jarre. Il n'a qu'un orifice étroit, d'un pied seulement de diamètre. Tout l'intérieur en est mastiqué ou revêtu de pierres noires. Le matin, c'est le four; on le chauffe au moyen de mottes faites

avec du fumier, ou avec de petits fagots très-minces, et l'on y cuit le pain de la famille. Après la cuisson, il devient calorifère ; on couvre son orifice d'un châssis en bois sur lequel on étend d'amples couvertures, de manière à y concentrer la chaleur. En entrant dans ces maisons, on voit le père, la mère et tous les enfants accroupis, les jambes sous les couvertures ainsi que les mains, et dans l'inaction la plus complète, se laissant vivre dans la torpeur et l'oisiveté. Ces sortes de trous s'appellent *tendours*.

Le lendemain nous fîmes la rencontre d'un personnage que le gouverneur de *Khoï*, envoyait au-devant de l'ambassadeur. Il nous apprit que nous ne tarderions pas à voir le *Meïmândar*, chargé par le *Chahzadèh* qui commande dans l'Azerbaïdjân, de nous accompagner jusqu'à Tabriz sa résidence. Nous vîmes, en effet, peu après, une troupe nombreuse de cavaliers en tête de laquelle marchait un grand vieillard à longue barbe : c'était le *Meïmândar* annoncé. Ce personnage dont le titre indique les fonctions, est chargé du soin de rendre à un hôte de distinction les devoirs de l'hospitalité. Il reçoit à cet effet, du Châh, ou de tout autre chef dans les possessions duquel l'hospitalité doit s'exercer, la mission d'escorter l'étranger qui en est l'objet, de veiller sur lui, de lui faire rendre les honneurs dus à son rang, et de l'approvisionner de tout ce dont lui et les siens peuvent avoir besoin.

L'ambassadeur de France et sa suite étaient considérés comme les hôtes du Châh, du jour où nous avions mis le pied sur le territoire persan. Ce prince avait donné des ordres pour que, dès cet instant, nous fussions chaque jour logés et pourvus de tout ce qui était nécessaire pour notre table,

pour nos gens, ou même pour nos chevaux. C'était à cette prévenance royale, à cette hospitalité d'étiquette, que l'ambassadeur devait d'avoir rencontré à la frontière les envoyés du gouverneur de Makiou, qui allaient être relevés par le nouveau *Meïmândar*, remplacé bientôt lui-même par un personnage plus élevé, officier de la maison du roi, et envoyé de Teherân au-devant de l'Elchi.

Pour lui donner les moyens de subvenir aux frais de cette hospitalité, on revêt ordinairement celui qui en reçoit la mission, de pleins pouvoirs à l'aide desquels il prélève sur les populations du pays traversé toutes les denrées nécessaires. Ce tribut, consacré par un usage immémorial, s'appelle *sursât*, et fait partie des impôts que le peuple paie. Mais on conçoit tout ce qu'il y a d'irrégulier, de capricieux dans une contribution frappée ainsi selon le passage plus ou moins fréquent des hôtes du roi, selon leur importance ou leur exigence plus ou moins grande. Puis c'est une porte ouverte aux vexations, aux exactions des *Meïmândars*, qui profitent de la faveur qui leur est faite pour remplir leurs poches. Ils extorquent, au nom du personnage hébergé royalement, de l'argent ou toute autre chose des malheureux qui, non-seulement font les frais de l'hospitalité, mais qui encore sont forcés de satisfaire la rapacité de celui qui semble l'exercer. Cette charge temporaire de *Meïmândar* est considérée comme une bonne fortune, et un moyen d'enfler sa bourse; aussi est-elle briguée à l'envi, et même souvent achetée fort cher. On conçoit alors que celui qui l'a payée veuille récupérer d'abord ses déboursés, et grossir ensuite le plus possible les bénéfices qu'il a espérés. Aussi les villes, mais surtout les villages, voient-ils avec effroi s'appro-

cher de leurs murs des étrangers accompagnés d'un *Meïmândar*.

Nous n'étions pas témoins des lamentations ou des rébellions que devaient nécessairement exciter chaque jour, aux lieux où nous nous arrêtions, ces exactions; on avait soin de nous dérober ce revers de la médaille dont on ne nous laissait voir que le côté brillant. Le *Meïmândar* envoyait devant des cavaliers au *Menzil;* ils se présentaient au *Ket-Kodah;* ils réglaient ensemble la contribution et la répartissaient entre les habitants, qui la payaient de gré ou de force. A l'un on prenait son pain, à l'autre ses poules, au voisin des œufs, plus loin c'était le beurre ou l'orge, tout enfin, sans compter ce que nous ne voyions pas. Les récalcitrants étaient bâtonnés sans miséricorde et sans égard pour leur misère, qui était trop souvent cependant une excuse à leur révolte. Quand nous arrivions, il était rare que nous n'entendissions pas des gémissements non apaisés, ou des pleurs encore mêlés d'imprécations. Presque toujours, sur notre passage, les visages des habitants exprimaient le mécontentement, quelquefois la colère, mais jamais nous n'y vîmes la moindre apparence de plaisir à nous recevoir.

L'ambassadeur eût voulu ne pas être l'effroi des pays que nous devions traverser, il eût préféré payer la dépense de toute sa suite; mais c'était chose impossible, il fallait se soumettre à l'usage, et c'eût été à la fois outrager le Châh et manquer à sa propre dignité; les mœurs persanes le voulaient ainsi. Et telle est la contradiction qui s'établit dans l'esprit humain, entre la raison, l'intérêt même et l'usage, quand une fois il a adopté des préjugés, que, si l'ambassadeur eût refusé de se soumettre à la coutume qui était une cause de

ruine pour le peuple persan, ce même peuple eût cessé d'avoir aucune considération pour l'Elchi Frengui. Il y avait, au reste, un moyen de tout concilier, et il fut adopté. Chaque matin, avant de monter à cheval, l'ambassadeur faisait distribuer aux *raïas* qui avaient été mis à contribution des *pichkèchs* en argent, afin de les indemniser. Il ne pouvait convenir à un représentant du roi de France à la cour de Perse, que ce fût un peuple misérable qui fît les frais d'une hospitalité que le Châh n'exerçait qu'en apparence. Mais nous ne pouvions, en arrivant dans un village, prévenir les habitants du salaire qui leur était réservé; d'ailleurs ils n'y auraient pas cru. Il nous était donc impossible de leur éviter les regrets, les plaintes, trop souvent accompagnés de coups de bâton. Le remède employé était donc un simple palliatif, sans avoir aucune puissance préservatrice.

Le personnage par lequel nous avions été rejoints s'appelait Nazer-Ali-Khân. Il était venu à Paris, au commencement du siècle, avec son oncle, que le roi Fet-Ali-Châh avait envoyé en ambassade auprès de l'empereur Napoléon. Il avait assisté au couronnement, il n'était donc pas jeune. C'était un grand vieillard, maigre, osseux, au teint brun, à l'œil encore vif; il portait sa barbe très-longue, et d'un noir brillant qui contrastait avec les rides de son visage; elle était teinte, selon la mode usitée par tous les Persans. Il prononça d'une voix un peu rauque le compliment habituel, et prit des notes d'autant plus basses que sa parole devenait plus emphatique. Il s'excusa avec une extrême politesse d'être en retard, et donna pour raison de fausses indications qu'il avait reçues sur la route que suivait l'ambassadeur. Au demeurant, il avait l'air d'un bon vivant, aimable et civilisé. Nous eûmes,

tant qu'il demeura avec nous, l'occasion de reconnaître qu'il avait profité de son séjour en France.

Ce nouveau *Meïmândar* nous fit faire halte au village de *Karaziadèh*, et le lendemain nous arrivâmes à *Khoï*. Un peu en avant de cette ville, les principaux habitants et un fort détachement de troupes nous attendaient. Parmi les nombreux cavaliers qui venaient à nous, celui qui paraissait le plus en relief, soit par la déférence que les autres lui témoignaient, soit par la richesse de son habit de cachemire, était le *topdji-bachi*, ou chef de l'artillerie de la province d'*Azerbaïdjân*. Il était entouré de quelques officiers portant un costume semi-européen. Ils avaient de larges pantalons enfermés dans des espèces de bottes à la hussarde, et des vestes rondes galonnées en or, à plusieurs rangs de boutons, croisées par un large baudrier auquel pendait une giberne. Leur barbe noire et leur haut bonnet fourré rendaient à leur physionomie la nationalité que cet accoutrement bâtard lui faisait perdre ; ils avaient d'ailleurs l'air assez martial.

Cet *istakball* (16) était composé de plus de quatre cents cavaliers. Ils s'avancèrent gravement jusqu'à quelques pas de l'ambassadeur qu'ils attendirent. Alors le *topdji-bachi* fit le compliment d'usage, et nous invita à entrer à *Khoï*. Toute cette foule bigarrée de costumes de toutes sortes se groupa autour de nous, et, pour nous faire honneur, quelques cavaliers commencèrent à courir sur nos flancs et en avant ; ce fut le signal pour tous ceux qui étaient jaloux de montrer leur adresse et la souplesse de leurs chevaux. Les mêmes courses que nous avions vues à la frontière se répétèrent devant *Khoï*, mais sur une plus grande échelle, avec une recherche et une affectation de grâce qui prouvaient que nous

n'avions plus devant les yeux des Kurdes sauvages pour acteurs dans ces scènes militaires, mais des citadins policés, élégants, qui ne le cédaient, au reste, ni en force, ni en agilité à ceux qui nous avaient, les premiers, fait connaître ces sortes de jeux chevaleresques.

CHAPITRE VIII.

Khoï. — Le prince Mehemet-Rhaïm-Mirza. — Dîner envoyé à l'ambassadeur par le Châhzadèh. — Ah! vous dirai-je maman..... — Départ de Khoï. — Lac d'Ourmyah. — M. Boré. — Instructeurs français. — Entrée à Tabriz.

Tout en regardant à droite et à gauche ces fantasias dont j'avais eu un avant-goût en Algérie, je cherchais des yeux Khoï qu'on nous avait annoncée comme une grande ville. Nous étions dans une plaine magnifique, bornée au loin par d'immenses et belles chaînes de montagnes. Devant nous s'étendait une longue muraille crénelée dont le ton brun tranchait fortement sur la blancheur de la neige; beaucoup d'arbres placés derrière surmontaient ses créneaux; mais, du reste, aucune maison, ni même aucun minaret n'accusaient là l'existence d'une ville. Nous traversâmes pourtant de larges fossés sur des ponts que dominaient d'un air assez martial des ouvrages de défense qui portaient l'empreinte de l'art européen.

En effet, lors de l'ambassade du général Gardanne, des officiers qui étaient à sa suite, et parmi lesquels figuraient MM. Trezel, Fabvier, Lami (17), avaient proposé des plans de fortifications au gouvernement persan. Ils ne

furent pas adoptés de suite; mais plus tard, avec son envie de bien faire, et, en même temps, son ignorance de la science militaire, le prince Abbas-Mirza, gouverneur de l'Azerbaïdjân, voulant défendre cette province contre les Russes, les fit exécuter en les modifiant. Il en était résulté que ces travaux, tout en valant mieux que ceux qui sont dus aux simples maçons du pays, étaient insuffisants pour protéger la ville contre un siége régulier fait par une armée européenne.

Nous passâmes une première porte, puis une seconde en retour, et nous nous trouvâmes dans les rues de la ville, où notre étonnement de ne point l'avoir aperçue de loin cessa quand nous pûmes voir de près les constructions. Toutes les maisons sont basses; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, et aucune ne s'élève même à la hauteur des murs d'enceinte. Contrairement à ce qui se voit dans les villes turques, les mosquées de celle-ci n'ont pas de minarets, et leurs coupoles s'élèvent à peine au-dessus des plus modestes maisons. Peu faits encore à l'usage persan de bâtir en briques, nous étions frappés de la monotonie et de la tristesse de l'aspect des rues dans lesquelles ne se voyaient d'ailleurs aucune fenêtre. Ces rues sont fort étroites, à l'exception de quelques-unes au milieu desquelles coulent des ruisseaux d'eau vive, ombragés par des saules dans toute leur longueur.

Autant qu'il est possible d'évaluer le chiffre d'une population en Orient, il faut porter celle de Khoï à environ vingt mille âmes. Elle a été, nous a-t-on dit, plus considérable jadis; mais les guerres civiles l'ont considérablement diminuée, notamment lors de l'usurpation des Kadjârs. Les habitants passent pour être d'origine tartare, comme pres-

que tous ceux du nord de la Perse; mais parmi eux il y a un grand nombre d'Arméniens.

Le territoire de Khoï, que nous ne pouvions juger à cette époque de l'année, est un des plus fertiles du royaume, aussi est-ce un de ceux qui fournit au trésor du Châh un des plus forts tributs.

On ne peut savoir au juste quels sont les souvenirs historiques qui se rattachent à cette contrée. Les uns disent que c'est à Kerim-Khân le Zend, qui régna vers le milieu du siècle dernier, qu'il faut attribuer la première importance que prit Khoï comme cité. Il paraîtrait que les premières bases de son enceinte sont dues à ce prince; cependant ce point a dû, longtemps avant, au commencement du XVIe siècle, être un des plus importants de cette province. Ce fut là, en effet, que Châh-Ismaïl attendit l'armée du Sultan Selim Ier, pour lui livrer une bataille restée célèbre dans les fastes de la Perse.

Ce fut au milieu d'un grand concours de peuple accouru pour nous voir que nous fûmes conduits au logement que le prince avait fait préparer pour nous. Ce devait être autrefois un palais élégant, mais, alors tout délabré, il ne pouvait nous préserver que bien peu du froid, qui était toujours très-intense. Au fond d'une vaste cour plantée de hauts platanes, dans laquelle un peloton d'infanterie avait été placé comme piquet d'honneur, s'élevait un édifice dont la façade indiquait plusieurs appartements. Les immenses vitrages qui leur servaient de fenêtres étaient composés de verres de couleur enchâssés dans un treillage de bois très-mince, sculpté et disposé avec beaucoup d'art, de manière à figurer des rosaces et d'autres dessins d'une combinaison gracieuse. Mais ces

furent pas adoptés de suite; mais plus tard, avec son envie de bien faire, et, en même temps, son ignorance de la science militaire, le prince Abbas-Mirza, gouverneur de l'Azerbaïdjân, voulant défendre cette province contre les Russes, les fit exécuter en les modifiant. Il en était résulté que ces travaux, tout en valant mieux que ceux qui sont dus aux simples maçons du pays, étaient insuffisants pour protéger la ville contre un siége régulier fait par une armée européenne.

Nous passâmes une première porte, puis une seconde en retour, et nous nous trouvâmes dans les rues de la ville, où notre étonnement de ne point l'avoir aperçue de loin cessa quand nous pûmes voir de près les constructions. Toutes les maisons sont basses; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, et aucune ne s'élève même à la hauteur des murs d'enceinte. Contrairement à ce qui se voit dans les villes turques, les mosquées de celle-ci n'ont pas de minarets, et leurs coupoles s'élèvent à peine au-dessus des plus modestes maisons. Peu faits encore à l'usage persan de bâtir en briques, nous étions frappés de la monotonie et de la tristesse de l'aspect des rues dans lesquelles ne se voyaient d'ailleurs aucune fenêtre. Ces rues sont fort étroites, à l'exception de quelques-unes au milieu desquelles coulent des ruisseaux d'eau vive, ombragés par des saules dans toute leur longueur.

Autant qu'il est possible d'évaluer le chiffre d'une population en Orient, il faut porter celle de Khoï à environ vingt mille âmes. Elle a été, nous a-t-on dit, plus considérable jadis; mais les guerres civiles l'ont considérablement diminuée, notamment lors de l'usurpation des Kadjârs. Les habitants passent pour être d'origine tartare, comme pres-

que tous ceux du nord de la Perse; mais parmi eux il y a un grand nombre d'Arméniens.

Le territoire de Khoï, que nous ne pouvions juger à cette époque de l'année, est un des plus fertiles du royaume, aussi est-ce un de ceux qui fournit au trésor du Châh un des plus forts tributs.

On ne peut savoir au juste quels sont les souvenirs historiques qui se rattachent à cette contrée. Les uns disent que c'est à Kerim-Khân le Zend, qui régna vers le milieu du siècle dernier, qu'il faut attribuer la première importance que prit Khoï comme cité. Il paraîtrait que les premières bases de son enceinte sont dues à ce prince; cependant ce point a dû, longtemps avant, au commencement du XVIe siècle, être un des plus importants de cette province. Ce fut là, en effet, que Châh-Ismaïl attendit l'armée du Sultan Selim Ier, pour lui livrer une bataille restée célèbre dans les fastes de la Perse.

Ce fut au milieu d'un grand concours de peuple accouru pour nous voir que nous fûmes conduits au logement que le prince avait fait préparer pour nous. Ce devait être autrefois un palais élégant, mais, alors tout délabré, il ne pouvait nous préserver que bien peu du froid, qui était toujours très-intense. Au fond d'une vaste cour plantée de hauts platanes, dans laquelle un peloton d'infanterie avait été placé comme piquet d'honneur, s'élevait un édifice dont la façade indiquait plusieurs appartements. Les immenses vitrages qui leur servaient de fenêtres étaient composés de verres de couleur enchâssés dans un treillage de bois très-mince, sculpté et disposé avec beaucoup d'art, de manière à figurer des rosaces et d'autres dessins d'une combinaison gracieuse. Mais ces

fenêtres, qui étaient à coulisse et s'ouvraient de bas en haut, manquaient d'une très-grande partie de leurs carreaux que nous fûmes obligés de remplacer par quelques morceaux de papier collés à la hâte. Cependant les cheminées dont ces appartements étaient munis et les énormes tas de bois que nous avions aperçus nous rassurèrent un peu.

Un nouveau personnage qui attendait l'ambassadeur l'introduisit dans l'appartement préparé pour lui. On y avait étendu de beaux tapis sur lesquels on avait placé une telle profusion de plateaux contenant du thé, des sorbets, des gâteaux, des bonbons et des fruits, qu'il nous fut très-difficile de passer au milieu d'eux. Notre tenue de voyage, tant soit peu étoffée de pelisses et de fourrures, ne rendait pas notre circulation très-facile au milieu de toutes ces friandises persanes. De plus, nos grosses bottes couvertes de neige paraissaient être un objet de scandale pour nos hôtes habitués à traiter leurs tapis avec plus d'égards ; mais nous n'avions pu encore adopter leur usage de laisser les chaussures à la porte. Néanmoins, nous fîmes comme eux, nous nous assîmes sur nos talons, faute de siéges, et goûtâmes, pour leur faire honneur, à toutes ces sucreries étalées devant nous. Nous n'en fûmes pas très-satisfaits ; un goût de beurre un peu rance, de safran et de mauvais sucre mal raffiné, répondit mal aux essais qu'avec la meilleure volonté nous tentâmes successivement sur chaque plateau.

Peu après, un *hachpass-bachi*, ou *cuisinier en chef* du prince, parut dans la cour, précédé de gens portant des torches, et suivi par une douzaine de marmitons. Ceux-ci portaient t us sur la tête des plateaux recouverts de petits tapis à franges d'or, qui s'élevaient en cônes. Il en éma-

nait un parfum culinaire auquel notre odorat n'était pas encore accoutumé, mais dont il ne laissa pas d'être flatté, vu que nous étions arrivés tard à Khoï, et que nous avions fait une longue route. C'était un dîner complet que nous envoyait le prince Mehemet-Rhaïm-Mirza. Le service se composait de plusieurs espèces de pilaus, ou plats de riz, aromatisés avec des épices ou des herbes; de viandes cuites dans des sauces assez bonnes, et de petits mets sucrés. Au milieu s'évasaient de grands bols de sorbets, ou *cherbets*, à la rose et au citron, dans lesquels nageaient de grandes cuillères en bois, très-creuses, dont les manches à jour étaient découpés comme de la dentelle. Ce dîner nous parut préférable aux pâtisseries.

Nazer-ali-Khân en faisait les honneurs avec beaucoup d'affabilité. Il disait avoir appris à Paris à bien boire, et l'on voyait qu'il avait avec succès continué une habitude qui semblait lui être très-douce. Le vin de l'ambassadeur avait mis le Meïmândar en gaieté, et après diverses historiettes qu'il nous raconta en écorchant cruellement quelques mots de français, il voulut nous prouver jusqu'où allaient sa mémoire et ses souvenirs, en nous chantant : *Ah! vous dirai-je, maman*..... Pour notre malheur, il se rappelait cet air jusqu'au bout, après trente-cinq ans, et il nous le répéta plusieurs fois, croyant sans doute flatter en même temps nos oreilles et notre patriotisme. C'était, du reste, à cette chanson et au goût du vin que paraissait se borner tout ce qu'il avait rapporté de la civilisation européenne. Mais, pour être tout à fait juste envers lui, il faut dire qu'il supportait l'un mieux qu'il ne chantait l'autre.

L'officier, qui avait attendu l'ambassadeur dans son loge-

ment, avait été invité au dîner. Moins habitué à la liqueur proscrite par le *Korân*, il s'était grisé tout à fait, et était tombé dans un état d'abrutissement qui avait nécessité que des *ferrachs* l'emportassent. Le vieux Khân ne s'en émut guère; seulement, quand on eut emmené son infortuné compatriote, il se prit à dire, à *mezza voce : Pezevink !...* ce qui était, d'après le sens de ce mot, la manifestation de l'indignation qu'il ressentait, par suite de l'état dans lequel s'était mis son maladroit coreligionnaire, devant des *guiaours* et des *Frenguis*. Il avait bu, lui, dix fois autant, mais à son teint animé et à sa loquacité seuls on pouvait s'en apercevoir.

La déconvenue du pauvre officier lui attira une punition infligée par le Châhzadèh, blessé de ce qu'un de ses serviteurs se fût ainsi oublié, et qui lui défendit de reparaître devant lui.

Nous nous arrêtâmes un jour entier à Khoï, afin de rendre visite au prince, qui était frère du Châh. Il nous reçut avec une affabilité et une politesse très-gracieuses. Le Châhzadèh pouvait avoir environ vingt ans; il était d'une charmante figure; sa physionomie était très-douce, sa parole facile et aimable. Il adressa de pressantes sollicitations à l'ambassadeur pour qu'il restât son hôte au moins quelques jours, pendant lesquels, disait-il, il serait enchanté de nous voir souvent et de parler un peu du *Frenguistân*, dont il avait entendu vanter les arts et la civilisation. Mais, arrivé en Perse depuis peu, l'ambassadeur n'en était que plus impatient de se rendre à la cour du Châh, et toutes les instances du prince ne purent l'empêcher de partir le lendemain pour Tabriz.

Avant de monter à cheval, nous assistâmes à une messe dite par notre aumônier, en mémoire de M. Bernard, officier attaché à la mission du général Gardanne, qui mourut à Khoï. La veille nous avions cherché sa tombe, sans pouvoir la retrouver.

De Khoï, nous allâmes coucher à *Seïd-hadji-ed-din*, distant de quelques farsaks seulement (18). Ce village est entièrement habité par des descendants du Prophète; c'est ce qu'exprime son nom, que l'on peut traduire par *Enfants* ou *Pèlerins de la foi*. Si cette traduction n'est point littérale, elle rend du moins l'idée attachée au surnom donné à la population de ce bourg. Les habitants passent pour avoir le pouvoir de guérir les personnes qui ont été mordues par des chiens enragés, pourvu que quarante jours ne se soient point écoulés depuis l'accident. La puissance de ces *Seïds* est tellement accréditée en Perse, que l'on vient de très-loin à *Seïd-hadji-ed-din*, pour se faire soigner. Cette crédulité, parfaitement d'accord avec le fanatisme des musulmans pour tout ce qui tient à la religion, ne devait pas, au reste, nous étonner. N'avions-nous pas vu, même en France, dans les campagnes, des réputations semblables basées probablement sur tout aussi peu de cures réelles?

Le jour suivant, nous passâmes un défilé à travers des rochers glissants amoncelés les uns sur les autres, et qui semblaient avoir été oubliés là au jour où cessa le chaos. Nous descendîmes au pied de montagnes volcaniques, dont la base est couverte de salines. A notre droite, une chaîne de montagnes très-élevées indiquait la position de *Van;* devant nous s'étendait une grande plaine, terminée par un horizon dont la

ligne parfaitement droite était celle des eaux du lac d'*Ourmyah*. Nous ne le distinguâmes que très-imparfaitement, à cause de la brume qui couvrait le pays. Nous le côtoyâmes cependant tout le jour, en marchant vers la petite ville de *Tassouitch*, qui avait été autrefois importante, mais qui était alors ruinée. Diverses causes y avaient contribué : les guerres civiles pendant lesquelles les populations de l'Azerbaïdjân furent décimées; mais aussi les tremblements de terre qui ébranlent le sol de cette province.

L'ambassadeur reçut à *Tassouitch* la visite d'un nouveau *Meïmândar*, *Chah-Abbas-Khân*, envoyé par le roi. Ce personnage était le véritable *Meïmândar;* c'était lui qui devait accompagner l'*Elchi* pendant tout le temps qu'il séjournerait en Perse. D'après l'usage persan, le rang de ce fonctionnaire détermine le degré de considération que l'on doit accorder à l'ambassadeur auprès duquel il est placé. Or, Chàh-Abbas-Khân était un des principaux officiers du Châh, un des grands de Perse. Son arrivée devait donc donner la mesure de l'honneur que le souverain entendait faire à l'ambassade de France, et de l'estime qu'il lui témoignait d'avance.

De *Tassouitch*, nous nous rendîmes, toujours en nous rapprochant du lac d'Ourmyah, à *Tchebister*, autre petite ville entourée de grands jardins qui semblaient en devoir faire un séjour fort agréable en été. Malgré la neige, nous pouvions nous convaincre, à la quantité de vergers que nous voyions de tous côtés, et à l'aisance qui régnait dans les maisons, que cette partie de l'Azerbaïdjân est bien cultivée, productive et riche.

Nos deux Meïmândars nous firent voyager à très-petites journées jusqu'à Trabiz, ce qui contrariait notre impatience ;

mais ils prétendaient que rien n'était encore prêt pour notre réception en cette ville dont le gouverneur n'avait été prévenu que fort tard de notre arrivée. Ils nous forcèrent ainsi à nous arrêter dans les villages de *Nazerlou* et *Alvar*, qui ne sont distants l'un de l'autre que de deux à trois farsaks, le dernier étant très-près de Tabriz.

Depuis quatre jours nous marchions dans une belle et vaste plaine que bornaient, au nord, de hautes montagnes présentant tous les caractères volcaniques, et dont la partie méridionale se perdait dans des marécages formés par les eaux du lac d'Ourmyah.

Le 22 janvier, nous partîmes pour Tabriz, curieux de connaître enfin une des grandes villes de la Perse. Peu de temps après notre départ d'*Alvar*, nous commençâmes à distinguer une silhouette indécise de forme et de couleur, dont l'ombre grisâtre, s'étendant sur la nappe de neige qui l'entourait, faisait deviner la capitale de l'Azerbaïdjân. Les Persans qui nous accompagnaient nous l'indiquaient au pied d'une montagne, au nord-est du lac, mais nous ne pouvions la distinguer que très-confusément encore.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer un petit groupe de cavaliers qui venaient à nous avec empressement. Quoiqu'ils portassent le bonnet pointu, nous ne pouvions les prendre pour des Persans ; il y avait dans leur allure quelque chose qui nous faisait deviner des Européens. En effet, quand ils furent près de nous, nous reconnûmes en eux des compatriotes, et à leur tête M. Eug. Boré. Ce dernier était en Perse depuis une année ; son nom était déjà venu jusqu'à nous. Nous savions qu'il s'était distingué comme orientaliste par des recherches savantes sur les langues sémitiques ; nous

savions aussi que, poussé par l'ardeur d'un zèle chrétien, il avait entrepris de propager en Orient les bienfaits de la civilisation. Dans ce but, il avait fondé une école à Tabriz où la langue française était enseignée, comme base et moyen d'une éducation que les arts de l'Europe devaient compléter.

Derrière M. Boré venaient des instructeurs, sous-officiers pris dans nos régiments, et que j'ai dit avoir été accordés à l'ambassadeur persan, Husseïn-Khân, venu à Paris en 1838. Ils portaient le costume de leur corps, mais l'avaient défiguré par le *Coula* du pays qu'ils étaient venus servir. C'était un premier pas fait vers des coutumes étrangères dont ils ne se doutaient pas encore qu'ils auraient à souffrir cruellement.

Tous les cent pas, nous rencontrions quelque nouvelle députation. C'étaient les consuls des différentes nations, les principaux négociants, et enfin le gouverneur militaire lui-même à la tête d'une troupe nombreuse de cavaliers, tous officiers supérieurs de la province, en grand costume et portant les insignes de leurs grades.

Le coup d'œil de ce brillant *Istakball* était magnifique. Cette multitude de cavaliers, de costumes variés, présenta surtout un tableau extrêmement pittoresque et original lorsqu'il fallut passer la rivière de *Adji-Sou*, ou *Talk-Tchaï*, *rivière amère*, qui doit son nom à ses eaux saturées de sel. Un pont étroit se présentait devant nous. Il ne pouvait livrer passage à tout le monde, et toute cette foule désordonnée, impatiente, ne voulant pas rester en arrière, se partagea et s'éparpilla de chaque côté. Les principaux officiers, à qui les autres avaient cédé le pas, nous suivirent, tandis que ceux-ci, trop pressés pour attendre leur tour de passer, se divisèrent,

et, malgré le froid, lancèrent leurs chevaux dans la rivière et la traversèrent de chaque côté du pont.

Nous fîmes notre entrée à Tabriz à deux heures de l'après-midi, avec cette escorte de cinq à six cents cavaliers au moins. Nous refoulions, dans les rues étroites, une population immense accourue de toutes les parties de la ville et des bazars qu'elle avait abandonnés pour voir l'Elchi et les Frenguis que saluaient en ce moment les canons de la citadelle.

CHAPITRE IX.

Sejour à Tabriz. — Discussion d'étiquette. — Visite au gouverneur. — Le prince Malek-Khassem-Mirza. — Chasse. — Harem d'un Châhzadèh.

Obligés de percer la foule accourue pour nous voir, nous eûmes beaucoup de peine à arriver jusqu'à la maison qui avait été disposée pour l'ambassadeur. Plus commode et plus confortable qu'aucune de celles que nous avions encore vues, elle avait été construite par un résident anglais, qui l'avait cédée à un Arménien. Celui-ci, assez opulent, avait habité quelque temps l'Angleterre. On voyait, en entrant chez lui, qu'il avait pris dans ce pays des goûts de bien-être et de confort inconnus à ses compatriotes.

Depuis le moment où l'Elchi-bek avait pris possession de cette demeure, son salon ne désemplit pas, jusqu'au soir, de personnages qui venaient le féliciter sur son heureuse arrivée en Perse. On y voyait se succéder, sans interruption, les dons des visiteurs, consistant en plateaux surchargés de sorbets, de fruits et de sucreries, qui, aussitôt emportés par les ferrachs, ou domestiques de la maison, étaient remplacés par d'autres.

Des logements plus modestes, mais tous très-commodes, avaient été préparés pour les attachés à la mission. Chacun de nous prit possession de celui qui lui était destiné, et s'arrangea pour y jouir d'un peu de repos, loin de ces complimenteurs qui encombraient les tapis de l'ambassadeur, et dont la phraséologie banale, toujours la même, commençait à être fatigante.

Nous étions à peine installés dans nos *Konaks*, qu'il fallut songer à aller officiellement rendre hommage au prince *Karamân-Mirza*, frère du Châh et *Beglier-bey* de la province. La visite devait avoir lieu le surlendemain de notre arrivée; mais la neige tomba sans discontinuer, et c'eût été froisser l'un des préjugés les plus délicats des Persans que d'arriver mouillés chez le prince. En effet, pour un bon musulman, sa demeure est souillée si elle porte les traces de l'humidité qui aurait découlé des habits d'un chrétien. Notre Meïmândar, trop poli pour faire valoir cette raison, dit simplement qu'il serait peu convenable de ne pas attendre que le temps fût plus beau pour nous rendre au sérail. Et de fait, il était désirable, pour nous comme pour le Châhzadèh, d'ajourner l'entrevue. On renvoya donc au jour suivant cette cérémonie, qui, depuis qu'il en était question, donnait lieu à des discussions qui, puériles à nos yeux, avaient une très-grande importance à ceux des Persans. — Il faut savoir que l'usage, en Perse, est d'entrer sans chaussures chez les grands, et de rester debout devant eux. — Il s'agissait donc de décider si nous entrerions avec nos bottes chez le Châhzadèh, et si nous y serions assis. Cette grave affaire causa beaucoup d'embarras à Châh-Abbas-Khân, qui fut chargé de la traiter et dut avoir plusieurs

conférences, à ce sujet, avec le prince lui-même. Il est admis, à la cour, que les ambassadeurs ont la liberté de s'asseoir devant le Châh, bien que les princes du sang restent debout. Il y a donc une très-grande différence entre le souverain et les Châhzadèhs. Il était par conséquent logique, naturel, en suivant la proportion, d'établir que : si les ambassadeurs avaient, à l'exclusion des princes, le droit de rester assis en présence du roi, les attachés, les personnes faisant partie de l'ambassade, devaient avoir celui de s'asseoir devant ces princes. Cette dernière conséquence ne paraissait pourtant pas toucher *Karamân - Mirza*, et l'on nous fit craindre qu'il ne voulût nous assujettir à l'étiquette que suivaient les Persans. La morgue qui lui était particulière et ses préjugés à l'égard des Européens l'empêchaient de se relâcher de son orgueilleux rigorisme.

La seconde des deux questions soulevées, qui, pour un Européen, pourrait paraître la plus grave, n'était cependant pas celle sur laquelle le prince insistait le plus ; il céda assez facilement sur ce point, plus facilement que nous ne pouvions nous y attendre, et fit préparer un siége à chacun de nous. Mais il n'en était pas de même de la difficulté de conserver nos bottes, et là-dessus *Karamân-Mirza* semblait intraitable. Pour apprécier toute l'importance que les Persans attachent à l'usage établi chez eux de laisser ses chaussures à la porte de celui à qui l'on fait visite, il faut savoir que l'affranchissement de cette coutume fut l'objet d'une clause particulière insérée dans les traités conclus entre la Russie et la Perse. Il ne fallut pas moins que les victoires de la première, et la crainte que ses armes inspiraient à la seconde, pour que le Châh consentît à dispenser désormais les Russes de se sou-

mettre à une forme d'étiquette incompatible avec le costume européen. Cependant, pour ne pas blesser les idées reçues et ne pas offenser ce monarque, il fut convenu, de part et d'autre, que les Russes couvriraient leurs bottes de pantoufles pour venir jusqu'au seuil du palais, afin que leurs semelles ne fussent point souillées de boue pendant le trajet.

Naturellement, l'ambassadeur de France devait revendiquer, comme un bénéfice pour tout Européen, la clause introduite par le plénipotentiairerusse. Son exécution fut réclamée pour nous, et nous dûmes nous conformer au léger correctif que la susceptibilité persane y avait intercalé, en nous procurant un nombre considérable de *babouches* que nous nous partageâmes.

Bien que la lettre des traités pût, à bon droit, être invoquée par l'ambassadeur, il crut devoir se servir d'un argument qui était sans réplique, et qui leva les derniers scrupules du prince. Il fit dire au Châhzadèh : « Le roi de France a « reçu l'envoyé du Châh, Husseïn-Khân, et sa suite, avec le « bonnet sur la tête, quoique ce soit tout à fait contraire aux « usages européens ; le prince peut donc, à son tour, rece- « voir l'ambassadeur français et ses attachés avec leurs « bottes. » C'était péremptoire, cela fit effet.

Mais l'étiquette persane se réservait de nous soumettre à une autre exigence que nous ne pûmes éviter, quelque désagréable qu'elle fût. Il est de tradition que le prince auquel va rendre hommage un ambassadeur, envoie des chevaux de ses écuries, tout harnachés, pour ce personnage et sa suite ; il fallut donc subir le supplice de monter les chevaux du Châhzadèh sellés à l'orientale, et sur lesquels nous étions fort mal à l'aise ; ce fut ainsi que, précédés chacun d'un *saïs*

ou palefrenier, nous nous rendîmes au sérail. Un bataillon d'infanterie d'assez bonne mine nous attendait rangé en bataille dans la cour. Il nous présenta les armes à notre arrivée, et au moment où nous mîmes pied à terre, une musique quelque peu barbare, mais dont les instruments à vent annonçaient des prétentions d'européanisme, entonna des airs nationaux.

Un maître de cérémonies, en habit d'apparat, et tenant une canne, marque distinctive de ses fonctions, nous reçut au seuil du palais. Après nous avoir fait traverser un jardin, il nous introduisit dans une salle dont les murs étaient entièrement revêtus de glaces, de peintures arabesques et de tableaux représentant des batailles livrées aux Turcs par le père du Châhzadèh, *Abbas-Mirza;* entre autres sujets on voyait la prise de *Toprak-Khâlèh*, en Arménie. A droite et à gauche de ces tableaux se trouvaient quatre portraits : c'étaient ceux de *Tchenghiz-Khân*, *Châh-Ismaïl*, *Roustâm* et *Nadir-Châh*, quatre héros favoris des Persans. De chaque côté de cet appartement étaient des fauteuils où nous prîmes place après avoir salué le prince. Karamân-Mirza était lui-même assis au fond. Sa complète impassibilité et son air peu aimable semblaient témoigner du mécontentement qu'il ressentait de la persistance qu'avait mise l'ambassadeur à réclamer contre un usage qui était un acte de respect trop servile pour être admis par le représentant de la France.

Le Châhzadèh portait une tunique verte boutonnée jusqu'au menton, avec un collet et des parements de velours amaranthe. Il avait un pantalon à l'européenne, tombant sur des chaussettes de cachemire à petites palmes, seule chaussure qu'il eût. Sur ses épaules brillaient de grosses épaulettes

d'or, et sur sa poitrine, croisée par le grand cordon du Lion et du Soleil, se voyait la plaque des grands dignitaires de cet ordre. Une ceinture en or, fermée par une large agrafe en diamants, ceignait ses reins; à son côté reposait un sabre dont le fourreau était de velours monté en or, et dont la poignée étincelante était couverte de brillants.

Le prince nous parut être de taille moyenne, et, malgré son teint brun et ses longues moustaches noires, il avait l'air extrêmement efféminé. Il crut sans doute de sa dignité de pousser l'étiquette jusqu'à l'immobilité la plus absolue quand l'ambassadeur se présenta, car il ne se leva pas, ne fit aucun geste jusqu'à ce que les salutations d'usage aient eu lieu. Alors seulement il daigna nous faire signe de nous asseoir. Il reçut avec une froideur remarquable les compliments obligés qui lui furent adressés. Quelles que fussent les fleurs dont l'interprète embellit son discours, le prince ne parut pas en goûter les parfums. Il ne put cependant se dispenser de dire quelques mots à l'ambassadeur sur son arrivée dans sa résidence et sur son voyage, mais ils furent aussi secs que laconiques.

Cette entrevue fut très-courte, et nous en emportâmes une opinion peu favorable à Karamân-Mirza. Heureusement pour la famille royale de Perse, tous les princes qui la composent ne ressemblent pas à celui-ci. Nous ne tardâmes pas à faire la comparaison avec un autre Châhzadèh, en allant, au sortir de chez le frère du Châh, voir son oncle *Malek-Khassem-Mirza*. C'est, un des soixante-dix fils du dernier roi Fet-Ali-Châh, et l'un des hommes les plus remarquables en Orient, par l'élévation de ses idées, son instruction, ou l'intérêt qu'il porte à toutes les connaissances de l'Europe.

Il parle six langues, sans compter la sienne : le français parfaitement bien, l'anglais, le russe, le turc, l'arabe et l'indostani. C'était un des plus zélés protecteurs de l'école française. Il avait obtenu du Châh, son neveu, pour la fondation de cette école et pour tous les Européens qui voudraient apporter en Perse leur industrie, des firmans dont la teneur était de nature à encourager des émigrations vers ce pays. Mais plus tard, par un revirement ordinaire aux choses de ce monde, surtout aux promesses des Persans, le Châh, probablement mal conseillé, avait révoqué lui-même les firmans qu'il avait rendus dans un moment d'entraînement vers des idées civilisatrices. Des intrigues de toute sorte et le mauvais vouloir des autorités avaient achevé d'entraver l'essor que semblait vouloir prendre la civilisation en Perse.

Contrairement à ce qui avait eu lieu chez le prince Karamân-Mirza, la conversation fut fort animée et fort intéressante chez son oncle, qui y prenait une part très-active. Il paraissait flatté de voir l'effet qu'il produisait sur nous, et l'étonnement où nous étions de l'entendre s'exprimer aussi bien dans notre langue. Il nous dit qu'il l'avait apprise d'une dame française, Mme de la Marinière, que nous trouverions à Téhérân. Malek-Khassem-Mirza est un fort bel homme, jeune encore. Ses traits sont nobles et fortement caractérisés. Selon la mode qu'a fait adopter le souverain actuel, il porte sa barbe très-courte; mais, en revanche, ses moustaches sont excessivement longues. Son costume était un mélange de persan et d'européen : par dessus une petite redingote à un seul rang de boutons, serrée simplement par une ceinture de soie amaranthe, il portait une pelisse en

cachemire fourrée de martre ; il avait un pantalon européen, et à ses pieds des chaussettes à dessins de cachemire sur un fond blanc ; le bonnet de peau d'agneau noir couvrait sa tête. Le prince avait effacé, par son amabilité et son esprit, la mauvaise impression qu'avait faite sur nous son neveu le beglier-bey, et nous prîmes congé de lui enchantés de son accueil.

Le lendemain, l'ambassadeur envoya quelques présents aux deux Châhzadèhs. Afin de se conformer à cet usage oriental, il était parti de France muni d'une grande quantité de cadeaux, parmi lesquels figuraient des montres, des pendules, des armes, des bijoux, des étoffes magnifiques, des porcelaines de Sèvres, et de beaux ouvrages à gravures.

On se rappelle que dans plusieurs passages difficiles des montagnes, et au milieu des neiges, des mulets de charge avaient roulé dans des ravins où plusieurs même étaient restés. Il était impossible que des objets précieux et délicats, ainsi précipités au fond des abîmes du Zingana et du Djedek, n'eussent pas éprouvé quelques légères avaries.

L'ambassadeur destinait à Karamàn-Mirza un service à thé exécuté à Sèvres. Malheureusement, la fragilité et la délicatesse du travail, si appréciables dans ce produit de la manufacture royale, étaient cause qu'il n'était pas parfaitement intact. Dans l'impossibilité de le remplacer ou de le faire réparer, il fallut bien l'envoyer tel qu'il était. Le prince le refusa en faisant dire à l'ambassadeur : « Qu'une « feuille de rose, envoyée par un ami, avait à ses yeux la « valeur du revenu de l'univers ; mais qu'il fallait qu'elle ne « fût pas fanée. » Ce refus, quelque enveloppé qu'il fût

de métaphores orientales, n'était pas gracieux, et devait naturellement donner des craintes pour le sort réservé aux autres marques de la munificence de notre gouvernement.

Quelques jours plus tard, désireux de nous faire les honneurs de son pays et de nous montrer les environs de Tabriz, le prince Malek-Khassem-Mirza envoya à l'ambassadeur un de ses officiers chargé de nous inviter tous à une partie de chasse au faucon et aux levriers. Ce sont les deux seuls genres de chasse usités par les Persans qui ne connaissent ni l'usage du chien d'arrêt ni le tir au vol. Ils sont cependant grands chasseurs, mais avec le secours des oiseaux de proie qu'ils dressent très-habilement, et dont ils possèdent d'excellentes espèces. Comme au temps où la volerie haute et basse était en honneur en France, ils ont une grande estime pour les faucons courageux et les fauconniers adroits.

La partie de plaisir à laquelle nous conviait le Châhzadèh était toute nouvelle pour nous. Nous étions trop curieux de connaître ce genre de chasse pour ne pas accepter avec empressement. On se rendit dans les montagnes voisines de la ville, où l'on ne tarda pas à trouver du gibier. Cette chasse se fait ainsi : le fauconnier porte sur son poing, recouvert d'un gant long, l'oiseau retenu par un petit cordon attaché aux pattes, et chaperonné. Le chaperon couvre les yeux du faucon et ne lui permet aucune distraction qui l'empêche d'apercevoir à temps la proie qu'on lui destine; c'est une espèce de petite calotte en drap rouge, quelquefois ornée de broderies, de pierreries et de grelots d'or. Dès que l'on rencontre et que l'animal est visible, le fauconnier découvre la tête de l'oiseau, le tourne de manière à ce qu'il

voie le gibier, et lance le faucon qui part comme un trait, suit une ligne droite, s'élève au-dessus de sa proie, et s'abat sur elle avec force en la saisissant des serres et du bec. Aussitôt que le faucon en est maître, on court sur lui, et, en lui donnant quelque petit morceau de viande qui lui fait lâcher sa prise, on la lui enlève sans difficulté. Les fauconniers du prince et le prince lui-même prirent ainsi quelques lièvres et perdrix.

Avec ces faucons, on chasse encore la grosse bête et les oiseaux de proie de grande taille, même les aigles, sur lesquels on est obligé le plus souvent d'en lancer deux. Il n'y a pas d'animaux qu'on ne réussisse à saisir de cette manière. Le dernier moyen auquel a recours l'oiseau chasseur, et qui ne manque jamais son effet, c'est de se placer sur le front de sa proie et de lui crever les yeux à coups de bec. — On prétend qu'autrefois certains princes cruels avaient dressé des faucons à se jeter même sur les hommes. Mais quel que soit le peu de cas que les Persans fassent de la vie d'autrui, il est difficile de croire que ce passe-temps ait jamais été toléré par une nation, fût-ce en Asie.

Quant au temps présent, cette chasse est très-innocente, et n'a en vue que quelques timides perdrix, lièvres ou gazelles. — On court aussi ces quadrupèdes avec des levriers qui ont d'excellents jarrets. Ce sont les seules manières de chasser usitées en Perse ; ce sont d'ailleurs celles des grands qu'on ne voit que très-rarement se servir du fusil qu'ils laissent à ceux qui n'ont pas le moyen d'entretenir un chenil ou une fauconnerie. Il faut ajouter que l'art du fauconnier s'en va se perdant de plus en plus, car parmi les Persans, même parmi les membres de la famille royale, il s'en

trouve peu d'assez riches pour en entretenir. — Il s'en faut que ce soit comme au temps des Sophis, dont les traditions rapportent qu'il y avait jusqu'à huit cents oiseaux dans la fauconnerie du roi.

Bien que la date de notre connaissance avec les Persans fût encore récente, nous avions pu reconnaître en eux un goût prononcé pour tous les arts, et surtout pour ceux du dessin. Les tableaux qui ornent les palais ou les plus simples maisons en sont la preuve. Ce fut dans le prince Malek-Khâssem-Mirza que je trouvai un des plus grands amateurs de peinture que j'aie connus dans ce pays. Cette inclination commune à ses compatriotes m'étonnait d'autant plus, que j'avais naguères vu avec quel mépris les Turcs leurs voisins dédaignaient les productions du pinceau. Ce fut, au reste, là ce qui me valut de la part du Châhzadèh une bienveillance et une affabilité toutes particulières. Il m'offrit pour atelier son *Divan-Khânèh*, où il donnait ses audiences quotidiennes, et il m'y facilita l'étude de plusieurs costumes que j'aurais eu autrement beaucoup de peine à faire. Les premiers l'amusèrent, puis il y prit un tel intérêt que, quand à l'heure habituelle où je me rendais au sérail je n'étais pas arrivé, il m'envoyait chercher. Cet empressement, qui avait dégénéré presque en exigence de sa part, me servit extrêmement, parce qu'il me donna le moyen de faire une ample collection des costumes variés des diverses provinces de la Perse.

Peu à peu il s'établit entre le prince et moi une intimité qui me le fit connaître davantage. Loin de rien diminuer de l'opinion que nous avions tous conçue de lui à notre première visite, je découvris dans ce Châhzadèh des qualités que j'étais loin de soupçonner chez un musulman. Ainsi, il pro-

fessait un grand respect pour la liberté de conscience, en matière de religion; sa tolérance, à cet égard, était sans bornes. Il parlait avec une absence de préjugés bien remarquable de tout ce qui touchait aux femmes ou aux rapports entre chrétiens et musulmans. Il eût été élevé en Europe, en France, le pays de la liberté par excellence, qu'il n'eût pas été plus large dans ses idées, plus indépendant dans la manière de les exprimer. Mon intimité avec le Châhzadèh et la connaissance que j'avais acquise de son caractère, me permettaient d'apporter dans mes causeries avec lui un laisser-aller qu'il encourageait, un abandon auquel il répondait parfaitement. Ce fut à la faveur de cet échange de franchise réciproque dans l'émission de nos pensées, que j'osai un jour demander au prince de me faire dessiner une femme en costume de *harem*.

Or il faut savoir que je n'avais encore pu en apercevoir une seule; c'était chose impossible. Les Persanes sortent peu, et, dans les rues, elles sont tellement bien cachées et enfermées dans un grand voile qui les couvre de la tête aux pieds, qu'il est impossible de les distinguer; leur tournure même se dérobe dans les longs plis de l'espèce de manteau qui les enveloppe, et qu'on appelle *tchader*. De plus, elles agrafent de chaque côté de la tête une petite pièce d'étoffe blanche, au milieu de laquelle est une broderie à petits jours placée sur les yeux. Ce grillage leur permet de se guider, sans laisser aucun regard curieux se glisser au travers. Le bas de leurs jambes est enfermé dans de larges pantalons à pied. Elles sont chaussées de petites babouches jaunes ou vertes, à pointe retournée, et dont le talon fort pointu ne vient guère qu'au milieu de la plante du pied.

Quelquefois, quand elles ne voient aucun homme dans la rue, elles se permettent de relever le voile qui leur sert de masque, afin de respirer plus à l'aise; mais elles le ramènent sur leur visage dès qu'elles aperçoivent un homme, fût-ce leur mari. Un jour, au moment ou je passais près d'une femme qui, à ce qu'il paraît, n'avait pas baissé sa grille assez tôt, je l'entendis apostropher rudement par un fanatique qui ne la connaissait nullement, mais qui lui reprochait en termes violents la faute qu'elle avait commise, et lui faisait honte de son impudeur. Je ne doute pas que ma qualité de chrétien n'ait beaucoup augmenté la sévérité de cette réprimande. Tous les *tchaders* se ressemblent, et, aux yeux d'un Européen, toutes les tournures paraissent, à peu de chose près, les mêmes. Cependant des Persans m'ont assuré qu'il leur était très-facile de reconnaître les femmes de leur connaissance.

Les difficultés de voir une femme sans l'intervention officieuse et la complaisance d'un Persan, me faisaient donc désirer vivement de profiter des bonnes grâces du prince Malek-Khassem-Mirza. La confiance avec laquelle je le lui avouai le fit sourire, et après y avoir un instant réfléchi, il prit l'engagement de me satisfaire. Deux ou trois jours se passèrent sans que j'osasse renouveler ma demande; d'ailleurs l'air de bonne foi avec lequel le Châhzadèh y avait répondu me donnait tout lieu de croire qu'il y pensait.

En effet, je reçus un soir un message du prince, qui m'invitait à aller souper avec lui. Son médecin, vieux Frengui à barbe blanche, dont la science nous était aussi inconnue que l'origine, mais assez bon homme et confident intime du Châhzadèh, se chargea de me conduire au rendez-vous. La nuit était fort sombre; nous marchions, précédés par un *fer-*

rach porteur d'un falot en toile blanche, dans lequel brûlait une énorme bougie. A la lueur incertaine de cet éclairage qui nous dénonçait au loin à la fureur des chiens errants dans tous les carrefours, nous évitâmes, tant bien que mal, les tas de neige formés dans les rues par les habitants qui y jetaient celle tombée sur les terrasses de leurs maisons. Nous traversâmes ainsi des ruelles désertes et obscures, et nous suivîmes, en les tournant, les murs de ce qu'on appelle l'Ark, ou la partie de la ville qui renferme les sérails des princes et les casernes. Puis, au lieu d'aboutir à la grande porte du palais, nous nous baissâmes pour passer sous une poterne ouvrant sur une petite cour de derrière, sombre et silencieuse.

Notre guide éteignit son fanal, et le docteur, me faisant signe de le suivre, frappa doucement à une petite porte qui s'ouvrit avec précaution. Tout cela sentait bien le mystère, et n'était peut-être pas sans péril ; mais, ravi de l'originalité d'une aventure qui prenait une tournure fort piquante, je me laissai faire, au risque de ce qui pouvait m'arriver.

Par le seuil que nous avions mystérieusement franchi, nous pénétrâmes dans une première salle obscure qui ouvrait sur un corridor noir que nous suivîmes dans ses longs détours. Nous montâmes quelques marches, traversâmes une seconde salle faiblement éclairée, mais dans laquelle je pus cependant remarquer un grand nombre de peintures représentant des femmes dansant ou faisant de la musique, sujets que je n'avais encore vus nulle part. J'en conclus que j'étais dans la partie de la maison qui n'est jamais ouverte aux étrangers, c'est-à-dire dans le *Zân-Khânèh*, ou appartement des femmes.

Je continuai à suivre le *hekim* qui, lui, paraissait connaître toutes les issues, et nous ne tardâmes pas à nous trouver en face d'une de ces grandes portières appelées *Perdèh*, qui se leva brusquement devant moi. Je fus tout à coup ébloui par la vive clarté qui remplissait un grande salle toute resplendissante de lumière, d'or, de peintures et de miroirs. Au milieu, une vingtaine de femmes, surprises par mon apparition, poussèrent des cris d'effroi en cherchant à cacher leur visage. Le prince Malek-Khassem-Mirza, que je ne distinguais pas au fond de ce salon où il était étendu sur des tapis et des coussins, partit d'un grand éclat de rire en voyant ma stupéfaction qui, à vrai dire, n'était pas moins grande que celle de ces dames. Le Châzadèd m'invita à approcher, et me dit que, voulant satisfaire le désir que je lui avais manifesté, et ne pouvant disposer du bien des autres, il n'avait pu mieux faire que de me recevoir dans son propre *Anderoûm*. Je le remerciai dans les termes les plus propres à lui prouver ma reconnaissance de la manière, aussi aimable que flatteuse pour ma discrétion, dont il répondait à la démarche que j'avais hasardée.

J'avais déjà vécu assez au milieu des Orientaux pour comprendre tout ce que la confiance que le prince me témoignait avait de généreux et d'obligeant. Car, si par mon indiscrétion, on eût appris qu'il avait admis un chrétien dans l'intérieur de son harem, il aurait certainement encouru la disgrâce du Châh; et, tout prince qu'il était, la population de Tabriz aurait murmuré hautement contre une telle violation des mœurs musulmanes, un si notable mépris de tous les préjugés reçus.

Cependant les dames que ma venue avait troublées au

milieu de leurs plaisirs et de leurs danses se remirent bientôt de leur frayeur. Elles commencèrent à laisser échapper quelques plis des voiles sous lesquels elles s'étaient empressées de dérober leurs visages que j'avais à peine entrevus; ces voiles s'abaissèrent de plus en plus et finirent par tomber tout à fait. Effarouchées d'abord, les maîtresses du logis reprirent de l'assurance et s'apprivoisèrent peu à peu. Elles ne tardèrent pas à attacher sur moi des regards qui ne le cédaient en rien à la curiosité des miens; elles reprirent leurs attitudes naturelles que la surprise avait brusquement dérangées, et, s'habituant tout à fait à ma présence, elles revinrent aux poses nonchalantes dans lesquelles leur vie de harem s'écoule paresseuse et insouciante. Celles qui avaient jeté leurs instruments sur le tapis se décidèrent à les reprendre. Quelques sons rendus par hasard attirèrent machinalement leurs doigts sur les cordes, et bientôt un air de danse ranima ces femmes pour qui l'interruption du plaisir était temps perdu.

Au milieu de ces *houris* du Paradis terrestre qu'avait créé pour son usage le prince Malek-Khassem-Mirza, nous nous assîmes à une petite table où un souper élégamment préparé nous réunit au docteur et à un autre Châhzadèh, Mossem-Mirza, cousin de notre hôte. Pendant le repas, qui fut servi avec une recherche et une galanterie tout à fait en harmonie avec notre entourage, les danses ne discontinuèrent pas. Ordinairement, une femme seule dansait; de temps à autre, une seconde venait se joindre à la première, mais elles n'étaient jamais plus de deux. Elles avaient dans leurs doigts de petites cymbales, comme des castagnettes, en métal parfaitement sonore, avec lesquelles elles marquaient

la mesure et accompagnaient les instruments qui jouaient un air de danse. L'un de ces instruments était une sorte de viole sphérique faite avec des os de poisson ; elle était munie d'un manche très-long, n'avait que trois cordes, et reposait debout sur un pied. Des sons un peu aigres en sortaient sous les frottements d'un archet en soie. Celle qui figurait dans l'orchestre du Prince était entre les mains du seul homme qui fût avec nous, et qui devait cette exception en sa faveur à ce qu'il était aveugle. A côté de lui une femme grattait, avec une pointe d'écaille, les cordes métalliques d'une mandoline ; une autre battait des deux mains sur un petit tambourin qu'elle avait passé sous son bras gauche ; tandis qu'une troisième l'accompagnait en frappant de sa main droite sur un autre tambourin, fait exactement comme nos tambours de basque.

Ces danses ne laissèrent entre elles que de très-courts intervalles, et ces femmes, qui avaient d'abord paru ne danser que par complaisance pour le maître, finirent par y prendre un si grand plaisir et s'y animer tellement, que la vivacité et l'étrangeté de leurs mouvements les faisaient paraître folles. Dans ces moments d'excitation, l'orchestre jouait avec encore plus de précipitation et de force, de manière à faire atteindre aux danseuses le paroxysme de l'exaltation et à les faire tomber étourdies dans une agitation nerveuse singulière.

Ces danses étaient trop nouvelles pour moi, pour qu'elles ne maintinssent pas ma curiosité attentive ; mais je dois dire qu'elles furent loin de me satisfaire. C'étaient des mouvements brusques et désordonnés, empreints d'une certaine originalité, mais sans grâce et sans légèreté. Je préférais de beaucoup voir toutes ces femmes en repos et dans l'attitude

qu'elles prenaient avec la nonchalance qui leur est naturelle, qu'excitées par cette musique barbare, à faire des bonds qui tenaient de la folie.

Quand les danses eurent duré assez longtemps pour que ces dames fussent disposées à la tranquillité, je pus examiner tout à mon aise la manière dont elles étaient accoutrées. Leurs vêtements étaient tous taillés sur le même patron, qui me parut fort simple. Le prince, par ses explications, eut la bonté de suppléer à ce que je ne voyais pas. Les femmes persanes ne portent pas de chemises; elles ont seulement un corsage juste qui serre la taille et la dépasse un peu, de manière à retomber sur la jupe. Sur la poitrine, les deux côtés de ce corsage ne joignent pas; ils y laissent un intervalle un peu plus large que la main, que remplit une pièce d'étoffe indépendante de la veste, et qui s'y attache à volonté au moyen d'agrafes. Une large jupe, serrée au-dessus des hanches, traîne sur les pieds. Leurs cheveux sont taillés droit au-dessus des sourcils et pendent en longues nattes par derrière. Elles y ajoutent des fleurs, des rubans ou d'autres ornements. Une grande beauté, recherchée des Persanes, au point qu'elles l'imitent quand la nature la leur a refusée, est d'avoir les sourcils très-allongés et joints au-dessus du nez. Il est d'ailleurs très-fréquent d'en trouver ainsi de naturels.

Les dames persanes, à en juger par celles de l'*anderoûm* où je me trouvais, m'ont paru avoir de très-petites bouches, de belles dents, les traits généralement fins et doux, et les yeux très-fendus. Elles ont l'habitude de se peindre en noir le bord intérieur des paupières et de prolonger dans les coins la ligne noire qu'elles tracent à la racine des cils, au moyen d'une petite pointe très-fine trempée dans du noir. Les plus

raffinées se placent des mouches et se mettent du rouge. Toutes se teignent les mains d'une couleur orange, avec du *hennèh,* teinture qu'on apporte exprès de l'Inde; elles se font ainsi comme des gants jusqu'aux poignets. La plante des pieds subit la même opération, de manière à figurer un soulier, et les ongles sont peints avec du carmin. Elles portent des colliers et des bracelets. Leurs cheveux sont d'un noir-bleu naturel et très-beau; mais, autant pour les rendre encore plus noirs, que pour les lustrer, les adoucir et les conserver, elles les teignent de temps en temps avec une préparation qui a cette propriété multiple.

Il se faisait tard; le médecin qui m'avait amené me fit signe qu'il fallait partir, et nous fîmes nos adieux aux deux princes ainsi qu'aux dames, qui furent plus gracieuses en nous les rendant qu'elles ne l'avaient été à notre apparition au milieu d'elles.

Nous suivîmes le labyrinthe à travers lequel nous étions venus, et nous nous retrouvâmes à la petite porte qui s'était mystérieusement ouverte pour nous laisser pénétrer dans ce secret asile; elle se referma, sans doute cette fois pour ne jamais se rouvrir à aucun autre homme, surtout à aucun autre *Frengui*, car ce sont de ces mystères qu'on ne risque pas deux fois de dévoiler. Nous commencions à marcher à tâtons dans les ruelles qui entourent les hautes murailles du sérail, quand nous nous entendîmes interpeller brusquement par des sentinelles. Nous ne savions pas le mot d'ordre, et, pour moi surtout, il eût été embarrassant de le dire en persan. Heureusement les soldats de la garde du Beglier-bey n'étaient pas très-sévères sur la consigne; ils nous laissèrent approcher, et, ayant reconnu mon habit européen, ils nous

laissèrent passer. Nous en fûmes quittes pour la peur d'aller coucher au violon d'un corps de garde persan, et je rentrai chez moi, aussi content de ma soirée que fier de pouvoir raconter à mes camarades les féeries que j'avais vues.

CHAPITRE X.

M. Boré. — Fondation d'une école française.— Instructeurs. — Visite du Cheik-el-Islam. — Dîners persans. — Origine de Tabriz. — Causes de sa ruine. — Son commerce. — Sa population. — Sa langue.

Nous avions trouvé à Tabriz plusieurs Français qui y formaient une petite colonie à la tête de laquelle était M. Eug. Boré, installé dans cette ville depuis un an environ. Après un long voyage et des recherches dans le pays des Chaldéens, qui avaient conduit ce savant explorateur jusqu'aux bords du lac d'Ourmyah, il était venu s'arrêter dans la capitale de l'Azerbaïdjân. Tout ce que M. Boré avait vu sur sa route, tout ce qu'il avait recueilli sur les populations de ces contrées, lui avait fait désirer de leur prêter le flambeau de la civilisation en le tenant lui-même de sa main habile.

En conséquence, il avait, dès le mois de janvier 1839, préparé ce qu'il appelait une *université humanitaire* à Tabriz. La langue française devait en être la base, et il espérait, par son intermédiaire, communiquer aux Persans les connaissances européennes. Pour atteindre le noble but qu'il se proposait, il ne faisait exclusion de personne, et appelait au bénéfice de son enseignement toutes les religions, tous les dissidents. Il ne s'agissait point alors, pour M. Boré,

de faire du prosélytisme religieux. Il s'en reposait sur l'instruction pour détruire d'elle-même l'ignorance et les préjugés du mahométisme, aussi bien que l'erreur ou les fausses doctrines des chrétiens schismatiques. A son arrivée en Perse, et à son début, il posait donc une sage limite à son zèle de chrétien. Mais peu à peu la solitude, la vie contemplative à laquelle le condamnait son isolement, peut-être son contact avec les Arméniens schismatiques, exaltèrent ses idées religieuses, et l'esprit de propagande catholique remplaça la neutralité qu'il s'était imposée d'abord; c'est au moins ce qu'on devait penser en l'entendant lui-même se dire *Pèlerin de la foi, plus encore que de la science.*

Ses idées ainsi modifiées, il était impossible que ses plans ne le fussent pas. Une éducation laïque ne pouvait plus le satisfaire, et il pensa à la faire répandre en Perse par le secours des pères Lazaristes qui avaient un couvent à Constantinople. Ce fut dans cette vue qu'il demanda au gouvernement du Châh des concessions fort difficiles à obtenir, et en échange desquelles il offrait d'instruire gratuitement vingt jeunes gens choisis. Mais les Persans ne sont pas gens à apprécier les avantages que présentaient les offres de M. Boré, à un assez haut degré pour faire violence à leurs préjugés. Cette négociation fut sans résultat.

Cependant le prince Malek-Khassem-Mirza, qui était alors à Tabriz, était trop intelligent et trop porté vers les connaissances européennes, pour ne pas prendre sous sa protection l'œuvre de M. Boré. Aussi, notre compatriote trouva-t-il dans ce Châhzadèh un protecteur zélé. Il dut à son intervention bienveillante de voir d'une façon inattendue s'aplanir les difficultés que l'établissement de son école ren-

contrait. Il obtint des firmans conçus dans des termes tout à fait neufs, inusités, et qui semblaient de nature à faire prospérer son entreprise civilisatrice.

Les choses en étaient là quand nous arrivâmes à Tabriz. M. Boré avait déjà réuni dans son école quelques jeunes gens de la ville, et, plein d'espoir dans l'avenir de la mission qu'il s'était donnée, il pensait à l'étendre plus loin. La venue d'une ambassade française ne pouvait que le fortifier dans ses projets, en lui offrant l'appui d'une protection puissante. Ses forces s'en trouvèrent accrues, et son courage doublé. L'Azerbaïdjân ne suffit plus à sa propagande, et, résolu de la faire circuler dans toutes les parties de la Perse, il conçut le projet de déterminer un centre pour son rayonnement. Aucun point ne pouvait convenir mieux qu'Ispahan, qui était le centre du royaume. Il le choisit donc et se proposa de partir avec nous pour cette ville.

Les autres compatriotes que nous trouvâmes à Tabriz étaient des sous-officiers qui, à la suite de Husseïn-Khân, et sur les promesses de cet envoyé du Châh, en France, avaient quitté leurs régiments pour venir instruire les troupes persanes. Ils se plaignaient amèrement de tout ce qu'ils avaient eu à souffrir pendant leur voyage, de la hauteur et de la mauvaise foi de Husseïn-Khân. Loin de remplir les engagements qu'il avait contractés envers eux, au nom de son gouvernement, il ne satisfaisait même pas à leurs premiers besoins. Leur solde était arriérée de plusieurs mois, et nous les vîmes dans un dénuement révoltant. Leur position et l'intérêt qu'ils excitèrent parmi nous tous, furent l'objet de la première affaire qu'eut à traiter l'ambassadeur. Mais que de paroles pressantes d'un côté, que de promesses

éludées de l'autre! — L'ambassadeur ne connaissait point encore tout ce qu'il y a de mauvaise foi sur la langue d'un Persan; il ne savait pas non plus que rien, en Perse, ne se paie intégralement et à son échéance. Il ignorait surtout, à son arrivée dans ce pays, les intrigues de toutes sortes qui devaient empêcher d'utiliser les services que des instructeurs européens pouvaient rendre à l'armée persane.

Les obstacles que ceux-ci rencontraient étaient de plusieurs natures et partaient de plusieurs points. La politique russe était en première ligne. Il ne pouvait convenir au Gouvernement impérial que les soldats persans, braves et naturellement disciplinés, complétassent leurs qualités militaires en acquérant celles que leur donnerait une éducation faite par des Français. Les Anglais, qui avaient aidé Abbas-Mirza dans la guerre qu'il soutint contre les Russes, afin de les empêcher de s'emparer de la Géorgie, ne se souciaient plus, alors que cette conquête était consommée, de voir les Persans devenir meilleurs soldats. Les différends qu'ils avaient eus avec le Châh, à propos du siége d'Hérat, et ceux qu'ils pouvaient avoir dans la suite, à cause des envahissements qu'ils préméditaient dans l'Affghanistân, leur faisaient redouter tout ce qui pouvait ajouter aux forces militaires de la Perse. On comprendra que le zèle des jeunes sous-officiers amenés par Husseïn-Khân, ainsi que la diplomatie française, étaient entravés par d'aussi puissants obstacles, et que plus tard ils devaient se briser complétement contre eux. (19)

A ces causes de refus d'employer les talents des instructeurs français venait se joindre l'orgueil des chefs de l'armée persane. Les généraux, comme les autres officiers, crai-

gnaient de voir amoindrir leur importance, de laisser annihiler leur autorité, s'il s'introduisait parmi eux des *Frenguis* qui possédaient la science dont ils ne connaissaient pas les premiers éléments. Plus vaniteux que patriotes, peu leur importait de faire progresser leur pays, et de prendre eux-mêmes, à son profit, leur part de l'instruction qu'on leur apportait. Ils ne pensaient qu'à se pavaner dans leurs uniformes à la russe, et à se charger d'insignes ridicules, pour ne pas dire grotesques.

Ce fut dans cette situation peu favorable à leur avenir, qu'à notre entrée en Perse nous trouvâmes les jeunes instructeurs que notre Gouvernement avait, avec trop de confiance, accordés aux instances de l'envoyé du Châh. Il était aisé de voir que, désireux de s'affranchir du joug pesant des Russes et des Anglais, les Persans s'étaient fait illusion sur les moyens d'y arriver, et qu'ils n'avaient pas exactement calculé la durée probable de leur persévérance dans leur volonté d'indépendance. Au lieu de leur résister, ils cédaient, et le Châh, au lieu d'être encouragé et secondé par l'esprit national de son peuple, trouvait dans les préjugés de ses officiers une difficulté de plus.

Peu de temps après l'arrivée de l'ambassadeur à Tabriz, le chef de la religion musulmane, ou *Cheik-el-Islam*, était venu lui rendre visite, accompagné d'un grand nombre de *Mollahs*. C'était un des plus grands honneurs qu'on pût faire à un ambassadeur chrétien. Il est fort probable que, dans leur for intérieur, le fanatisme de ces prêtres se révoltait contre un pareil hommage, et qu'ils en demandaient pardon à Mahomet. Mais, comme les Persans sont les gens du monde les plus habiles à déguiser le fond de leur pensée, la démarche du cheik

ne laissa rien entrevoir du déplaisir qu'elle pouvait lui causer.

Pendant le séjour de l'ambassade à Tabriz, quelques fêtes furent données en son honneur. Sans être toujours de notre goût, elles ne laissaient pas d'exciter notre curiosité par la variété des divertissements, auxquels les Persans paraissaient prendre un très-vif plaisir. Nous fûmes ainsi conviés chez l'*Emir-Nizam*, commandant supérieur de l'armée, et chez Husseïn-Khân. Tous deux nous donnèrent de somptueux dîners dont le service se rapprochait assez de l'usage européen. La table était couverte de fleurs et de fruits, et, sans respect pour la défense de Mahomet, le vin circulait, sans distinction de religion, parmi les Persans et les Frenguis. J'ajouterai même, entre parenthèses, pour faire connaître le degré de fanatisme qu'ils conservent à cet égard, que, du côté des Persans, toutes les bouteilles étaient vides, et que quelques-uns d'entre eux étaient ivres.

Après le repas, on nous régala d'un feu d'artifice, genre de plaisir pour lequel les Persans sont passionnés. Ils ont, en Orient, une grande réputation dans l'art pyrotechnique, et il faut dire qu'ils y ont en effet un certain talent. Puis nous eûmes des bateleurs de toute espèce, des hercules, ou *Pehlavâns*, des jongleurs qui, au moyen de coton imbibé d'huile de naphte enflammée, semblaient mâcher des charbons ardents ou crachaient des étincelles, au grand ébahissement des spectateurs. Ces cérémonies se terminaient par des vers composés et récités en l'honneur de l'Elchi. Le poëte ou les poëtes, car, dans l'espoir d'une gratification, ils étaient souvent plusieurs, s'abandonnaient à toute la prolixité adulatrice qui caractérise la littérature orientale. Ils n'avaient rien épargné en fait d'hommages; les flatteries les plus outrées

leur semblaient devoir être aussi les plus goûtées, et ils les débitaient avec l'assurance d'une faconde certaine de plaire.

Nous restâmes seize jours à Tabriz; pendant ce long repos, nous eûmes le temps de chercher tout ce qui s'y trouvait de curieux et d'intéressant. Cette ville a été l'objet de grandes discussions au sujet du nom qu'elle portait dans l'antiquité. Dans la confusion qui en est résultée, il est très-difficile de choisir. Certains auteurs veulent que ce soit la *Gabris* de Ptolémée, d'autres que ce soit la fameuse *Ecbatane* de l'Écriture sainte. Il est impossible d'admettre cette dernière opinion; car, d'après ce que les traditions historiques nous ont rapporté des magnifiques palais d'Ecbatane, on devrait en retrouver des traces quelconques à Tabriz. Or, il ne s'y voit absolument aucun vestige de l'antiquité. — J'aurai plus tard, dans le cours de ce voyage, occasion de parler du site présumé de cette grande capitale de la Médie, ainsi que des restes qui en désignent l'emplacement.

Quant à Tabriz, il me semble plus raisonnable d'admettre une autre opinion qui la représente comme devant être l'ancienne *Gaza*, dont la position géographique se rapproche de celle de la ville en question. Dans ce cas-ci, l'absence de souvenirs antiques s'explique par le peu d'importance de Gaza dans les âges reculés.

Pour ce qui est du nom moderne de Tabriz, il semble, d'après plusieurs écrivains, très-indéterminé. En effet, on le voit écrit par eux de diverses manières, mais je n'ai jamais pu comprendre pourquoi quelques-uns l'écrivent d'une façon toute différente de celle dont le prononcent les Persans. Ainsi, on lit dans certains ouvrages *Tauris*, dans d'autres *Tebris*. Si cette dernière ortographe se rapproche de celle

qu'indique la prononciation, il faut dire que la première en est fort éloignée. Les Persans disent *Tabriz*, et l'on va voir que cette manière d'écrire le nom de cette ville se justifie par les traditions qui s'y rattachent.

La plupart des historiens persans font remonter la fondation de cette ville à l'an 165 de l'hégire ou 787 de l'ère chrétienne. Ils attribuent sa construction à *Zobeïdèh*, femme d'*Haroun-el-Rechid*, khalife de Bagdad. D'accord sur cette origine, ils diffèrent sur ses causes. Les uns disent que la femme du Khalife étant dangereusement malade, un médecin de Perse la guérit. La princesse, lui ayant une profonde gratitude de ses soins efficaces, voulut le récompenser selon son désir. Le *Hekim*, ayant le choix, demanda qu'il fût fondé une grande ville en son pays. Les autres, admettant également la maladie de la Sultane, prétendent qu'elle fit le voyage de Bagdad pour venir se guérir de la fièvre, en ce lieu même qui passait pour jouir d'une grande salubrité. Par reconnaissance, la femme d'Haroun-el-Rechid aurait, selon eux, jeté les fondements d'une ville à laquelle, en raison des vertus fébrifuges de son territoire, elle aurait donné le nom *Tabriz*. — Ce nom est composé de deux mots persans : *tab* et *riz*, qui signifient *fièvre* et *partie*, ou bien *chasse-la-fièvre*. — Quelque légitime que paraisse cette explication, il se pourrait bien qu'il n'y eût là qu'un conte fait pour aider à l'étymologie du nom de cette ville. Cependant, pour défendre la véracité des auteurs persans contre l'incrédulité, il faut dire qu'à Tabriz il reste plusieurs édifices ou ruines auxquelles se rattachent le souvenir et même le nom de Zobeïdèh.

Si l'air de Tabriz est salutaire aux malades, en revanche

son territoire expose les habitants à des dangers continuels, par la fréquence des tremblements de terre qui s'y font sentir. C'est aussi là une des causes qui font que la province d'*Azerbaïdjân* est couverte de ruines. Cherchant dans la fréquence de ces phénomènes l'origine du nom de la province dont Tabriz est la capitale, des Persans m'ont dit qu'il fallait traduire *Azerbaïdjân* par *Terre de feu.*

Mais cette dénomination conduit à cette pensée que, si le feu l'a fait attribuer à cette contrée, ce pourrait être le feu sacré, dont le culte y prit naissance, ainsi que Zoroastre. En effet, ce célèbre promoteur de la religion guèbre naquit à *Maragha*, ville située sur la rive orientale du lac d'*Ourmyah,* à peu de distance de Tabriz. C'est là qu'il posa les premiers dogmes de la nouvelle religion, et qu'il écrivit le livre connu sous le nom de *Zendavesta.*

Il est fort difficile de distinguer ce qu'il y a de vrai dans ces étymologies; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Tabriz n'a conservé aucun vestige d'un âge antérieur à l'islamisme. Son sol volcanisé a fait disparaître tout ce qui pourrait rappeler une origine antique, et tous les monuments, la plupart en ruines, que l'on y voit, sont d'une époque très-rapprochée de la nôtre.

Les écrivains d'Orient rapportent que Tabriz comptait à peine soixante-neuf ans d'existence, quand elle fut renversée de fond en comble, en l'an 858. Malgré ce fléau permanent, elle fut relevée, agrandie et notablement embellie. Depuis elle éprouva plusieurs autres secousses, parmi lesquelles celle qui lui fut le plus funeste date de 1721; elle coûta la vie à quatre-vingt mille de ses habitants. C'était sous le règne de *Châh-Sultan-Husseïn*, au moment où ce prince malheu-

reux, mais sans courage, venait de céder la couronne de Perse à un aventurier affghan, qui avait mis le siége devant Ispahan.

Indépendamment des secousses imprimées à Tabriz par les feux souterrains qui sillonnent son sol, il faut attribuer sa ruine aux combats que s'y livrèrent les Persans et les Turcs. Ceux-ci la prirent à Châh-Ismaïl et la perdirent sous le règne de Sultan-Selim; ils la reprirent sous celui de Soliman, et la gardèrent jusqu'à ce que le grand Châh-Abbas, le dernier régénérateur de la Perse, la leur ait enfin arrachée après une possession d'environ soixante ans. Toutes ces causes réunies font qu'aujourd'hui Tabriz est une ville peu intéressante par ses édifices, qui y sont tous plus ou moins endommagés.

Parmi les débris que l'on y rencontre se voient les ruines d'une grande mosquée qui a dû être fort belle. Elle fut élevée, à la fin du XIII[e] siècle, par *Sultan-Ghazan-Khân* prince moghol. Elle était revêtue d'émaux de couleur, formant, sur un fond bleu, des dessins d'une délicatesse exquise. On en retrouve encore quelques fragments, mais incomplets. La base des murailles est restée, en quelques endroits, revêtue de larges plates-bandes sculptées, faites d'une espèce d'albâtre veiné. Cette matière, qui est une sorte de marbre transparent, est employée à l'ornementation des principaux édifices du pays. Elle est produite par des sources voisines de Maragha, situées sur le bord du lac d'Ourmyah. Elles déposent à leurs orifices des parties calcaires dont l'agglomération incessante forme des couches qui se solidifient et deviennent à la longue extrêmement dures. Elles sont si épaisses qu'on a pu y tailler des blocs de grandes dimensions. Ce sont des

plaques de cette espèce qui formaient les soubassements des murailles de cette mosquée.

La partie qui a le mieux résisté et qui donne le mieux l'idée de ce qu'a été ce superbe édifice, est le portail qui est un chef-d'œuvre d'architecture orientale. C'est une admirable mosaïque de petites briques émaillées, dont les dessins variés s'entrelacent sur un fond d'azur brillant et pur, en dépit du temps et de la ruine. Celle-ci a commencé il y a deux cents ans ; mais, comme elle était partielle, on continuait à faire la prière en ce lieu. Ce n'est que depuis soixante ans, que, complétement renversée par un tremblement de terre, cette mosquée a été abandonnée, probablement pour ne jamais être relevée.

Des restes également dignes d'attention sont ceux d'un édifice considérable sur lequel les traditions ne s'accordent pas. Les unes rapportent qu'ils faisaient autrefois partie d'un palais immense qu'avait fait construire *Zobeïdèh*, et qui renfermait une belle mosquée dont les voûtes et les murs s'aperçoivent à peine aujourd'hui, enterrés qu'ils sont sous les décombres ou enchâssés dans l'enceinte de la ville. Les autres, et celles-ci paraissent plus vraisemblables, disent que ce sont les restes d'un grand château que fit bâtir Soliman, après sa conquête, afin de la protéger. Il y réunit, dit-on, trois cent cinquante pièces de canon et une garnison de quatre mille hommes. Il est fort possible, au reste, que Soliman n'ait fait qu'utiliser un point qu'il trouva favorablement disposé à recevoir la destination qu'il voulait lui donner. Cette hypothèse probable concilierait les deux opinions entre lesquelles les auteurs persans semblent avoir hésité.

De cette masse grandiose on ne retrouve d'ailleurs que les

murs extérieurs auxquels on avait donné beaucoup d'épaisseur. Ils se présentent d'une façon imposante, et donnent une grande idée de l'édifice, quel qu'il fût, auquel ils se rattachaient. On y a enfermé récemment les ateliers et les magasins de l'arsenal.

L'ensemble de Tabriz est triste. Pour éviter les conséquences désastreuses des oscillations du sol, les maisons y sont très-basses, et les mosquées sans minarets. Par la même raison, les bazars sont d'un aspect pauvre comme construction ; dépourvus de toute ornementation, ils sont en grande partie simplement couverts en bois ; mais, très-achalandés, ils renferment une grande variété de marchandises.

Indépendamment de l'importance de Tabriz comme capitale d'une des principales provinces de la Perse, cette ville en a aussi une très-grande par son commerce ; c'est incontestablement le marché le plus considérable qui soit dans tout le royaume. Les nombreuses caravanes qui peuplent ses caravansérails y apportent les produits de l'intérieur de l'Asie et ceux de l'Europe. Celle-ci y est représentée par quelques négociants qui y ont des comptoirs dans lesquels règne une grande activité. Les indiennes, et en général les étoffes de cotons anglaises y ont un grand débit, en raison de ce qu'elles peuvent y être vendues à un prix inférieur à celui auquel les Persans les fabriquent. Cette branche de négoce et celle des soieries sont entre les mains des Anglais dont la suprématie commerciale va toujours croissant. Après le siége d'Hérat, lorsque le Châh témoigna au ministre d'Angleterre son mécontentement de ses menées, il voulut interdire l'usage des étoffes de ce pays. Certes il y avait pour les négociants de cette nation et pour tous

ceux qui commerçaient avec eux de quoi s'émouvoir; mais le patriotisme des Persans ne put tenir contre les avantages que leur présentaient les marchandises anglaises. Quelques maisons grecques de Constantinople leur font une faible concurrence. Des Géorgiens, représentant la Russie, apportent de ce pays de la verrerie et de la faïence grossière, des matières premières, telles que cuir, cuivre, ou des draps; mais ceux-ci sont d'une si mauvaise qualité qu'ils trouvent peu d'amateurs. Les Persans achètent de préférence, quoiqu'ils soient plus chers et qu'il s'en trouve peu, les draps de France. Malheureusement pour le commerce français, il n'a dans ce pays aucun mandataire. (20)

Tabriz est fermée de tous côtés par une double enceinte crénelée, flanquée de tours rondes, avec fossés et bastions. Elle a plusieurs portes parmi lesquelles trois, plus importantes que les autres par leurs dimensions et leur décoration, sont flanquées de tourelles très-élevées, en forme de minarets, et brillantes d'émaux de couleur qui forment des dessins sur toute leur surface.

Au delà des murs, et dans toutes les directions, s'étend comme une seconde ville ouverte sur la campagne, formant actuellement d'immenses faubourgs. Il est probable, d'après l'étendue qu'avait autrefois Tabriz, que toutes ces parties se reliaient pour ne faire qu'une seule et même ville. Mais après la dernière et la plus fatale des catastrophes qui ait ruiné cette malheureuse cité, une grande partie des habitants ayant émigré, ou étant morts, la ville s'est restreinte à la portion qui avait le moins souffert. C'est celle qui se trouve aujourd'hui enfermée dans les murs.

Au milieu des faubourgs et dans les environs sont de nom-

breux et vastes vergers qui produisent beaucoup de fruits et sont assez bien plantés; l'eau y est en abondance. La ville elle-même est traversée par une rivière appelée *Spin-tchaï*, qui a ordinairement peu d'eau, mais dont les crues subites du printemps causent souvent des dégâts funestes.

Parmi les sources voisines de la ville, il y en a de sulfureuses; ce sont celles de *Barendj* et de *Seïd-Kent*.

La population de Tabriz n'est plus de cinq cent mille âmes, comme du temps où Chardin la visita, il y a deux cents ans; elle est réduite à cent cinquante mille au plus, et se compose de musulmans et d'Arméniens.

Le rôle que Tabriz a joué en Perse, s'il a varié, n'en a pas moins eu toujours une grande importance sur les destinées de ce pays. Après avoir été, comme nous l'avons vu, un des points qui avaient fixé l'attention des Khalifes, elle devint la résidence de la nouvelle dynastie que fondèrent les princes de la race de *Cheik-Sophi-ed-din*. Son petit-fils *Ismaïl* quitta *Ardebil*, berceau de sa famille, pour venir s'y établir. Après avoir planté l'étendard de la révolte à côté de la bannière d'Ali, sur les ruines dispersées de l'empire fondé par *Taïmour-lenk*, ou *Tamerlan*, il fit de Tabriz sa capitale. Il s'y installa, en qualité de *Châh des Chiites*, c'est-à-dire Châh des dissidents, Châh des sectateurs d'Ali. Plusieurs tribus turques qui avaient les premières embrassé le nouveau schisme, furent aussi ses plus fermes soutiens. On retrouve encore les débris de celles-ci dans l'Azerbaïdjân où elles ont conservé le nom de *Kizil-bach*, ou *Têtes d'or* que leur chef leur avait donné, à cause du bonnet rouge qui les distinguait. Châh-Ismaïl eut alors à soutenir une guerre de religion contre le sultan Selim qui accourait de Constantinople à la tête

d'une armée considérable, pour soutenir et venger le drapeau d'Omar. Cette guerre fut encore fatale à Tabriz qui tomba aux mains des Turcs. Ils n'y restèrent pas; mais, après s'y être chargés de butin, ils en emmenèrent trois mille familles d'artisans qu'ils transplantèrent dans l'Asie Mineure.

Rentrée sous la domination du roi de Perse, elle ne tarda pas à retomber de nouveau au pouvoir du sultan de Constantinople, dont l'armée la pilla et la brûla, après l'avoir prise d'assaut. On raconte que tous les palais ou autres édifices furent rasés. Cependant Tabriz se souleva, massacra la garnison turque; mais, reprise par Osman, général et grand vizir d'Amurat, elle fut une dernière fois saccagée, et resta dix-huit ans sous le joug turc, jusqu'à ce qu'enfin Châh-Abbas-le-Grand en eût chassé pour toujours les Turcs, dans l'année 1603.

Depuis ce temps Tabriz resta à la Perse, mais ne fit que s'amoindrir. Déchue de son rang de capitale, elle avait vu les successeurs de Châh-Ismaïl transporter le siége de la monarchie d'abord à Cazbin, puis à Ispahan où il resta à peu près jusqu'au milieu du siècle dernier.

Si Tabriz n'a jamais, depuis, reconquis la première place dans le royaume, on peut dire qu'elle a du moins conservé la seconde. Sa position au centre d'une des plus grandes et des plus riches provinces de la Perse, sa proximité des frontières turque et russe, en feront toujours le siége du principal gouvernement d'Irân. Sous le règne de Fet-Ali-Châh, son fils Abbas-Mirza y avait placé son quartier général et sa base d'opérations contre les Russes. Il y trouvait en même temps de grandes ressources pour son armée et un

appui en cas de revers. Mais la fortune des armes ayant été contraire à ce jeune prince plein de patriotisme et de courage, tout ce qui resta à Tabriz, après la paix de *Turkmân-tchaï*, fut son commerce; il a toujours été trop important pour que cette grande ville n'y ait pas trouvé le moyen de soutenir son rang. Un prince de la famille royale y est Beglierbey, et il a sous ses ordres immédiats l'*Emir-Nizam*, ou le chef supérieur de l'armée, ainsi qu'un *Serdar* qui commande les forces militaires de la province.

J'ai dit que Tabriz et ses environs étaient habités par les tribus turques auxquelles fut donné le nom de Kizil-bach. De la réunion de ces diverses populations d'origine turcomane, il résulte que, dans l'Azerbaïdjan, la langue la plus généralement usitée n'est point le persan; c'est une sorte de dialecte qui tient à la fois du djagataï, ou langue turcomane, et du turc parlé à Stamboul ou dans l'Anatolie; ce langage s'étend jusqu'à Téhérân, où il se mêle au persan, avant de disparaître complétement, en descendant vers le sud où le farsi, c'est-à-dire le persan pur, est exclusivement usité.

CHAPITRE XI.

Départ de Tabriz. — Mianèh. — Passage du Kaplan-Khou. — Khâlèh-Doukhtar. — Accident de voyage. — Passage du Kizil-Ouzen. — Arrivée à Zenguiân.

Le 8 février, tous bien remis des fatigues de la première partie de notre voyage, nous traversâmes les faubourgs à l'est de Tabriz, accompagnés de tous les Européens et des officiers que les Châh-Zadèhs avaient envoyés pour nous faire honneur à notre sortie de la ville. Nous nous mîmes en route pour Téhéran, désireux de pénétrer plus avant dans cette Perse qui commençait à nous intéresser vivement, et dont la physionomie devait être, plus loin encore, plus caractérisée et plus curieuse à connaître. Nous allâmes coucher à *Basmitch*, grand village entouré de beaucoup de vergers, à quatre farsaks de Tabriz.

Le lendemain, sans nous arrêter au caravansérail que nous rencontrâmes, et qui paraissait avoir été un édifice remarquable par la solidité de sa construction et la grandeur de ses proportions, nous gravîmes une montagne assez difficile, mais peu élevée. Après en avoir descendu le versant oriental, nous atteignîmes *Hadji-Aga*, où nous devions passer la nuit.

Dans le voisinage de ce bourg est une maison de plaisance appartenant au prince gouverneur de l'Azerbaïdjân, et dans l'enceinte de laquelle se trouve une source d'eau sulfureuse, qui jouit d'une certaine réputation.

Le froid se soutenait toujours, et la neige couvrait tout le pays que nous traversions.

Le 10, nous eûmes à supporter la fureur d'un ouragan qui, en soulevant la neige, nous la fouettait avec force au visage. — Nous nous rappelâmes les terribles scènes de *Daar*. Pourtant notre position n'était pas aussi déplorable

Au bout de quelques heures, la tourmente finit par s'apaiser, et nous arrivâmes à *Tikmèdach*, où les gens du Meïmandar avaient eu l'attention de faire préparer de grands feux de bois qui nous firent oublier nos souffrances. Le jour suivant le ciel s'était éclairci. Après une courte halte dans un caravansérail où nous déjeunâmes, nous allâmes coucher à *Karatchumen*. C'est un gros bourg, au fond d'une vallée étroite, où les logements nous rappelèrent les étables d'Arménie, dont les maisons plus soignées des Persans nous avaient fait perdre l'habitude.

Le temps s'était gâté, et nous partîmes de *Karatchumen* avec un brouillard épais qui nous glaçait en nous mouillant beaucoup. Ce jour-là nous rencontrâmes un tchapar, ou courrier, qui nous apprit que le Châh avait quitté Téhéran pour se rendre dans le sud.

Lorsque nous commençâmes à distinguer les maisons du village où nous devions nous arrêter, nous vîmes arriver une foule de paysans, précédée de danseurs et de musiciens en tête desquels un homme portait un agneau. Il le présenta à l'ambassadeur qui lui fit remettre quelque monnaie, et

aussitôt le malheureux animal fut égorgé de manière à ce que son sang ruisselât sous les pieds de nos chevaux. On prétend que cette coutume date du temps de Cyrus; considérée comme une des plus insignes marques d'honneur qu'on puisse rendre à un personnage, peut-être faut-il la faire remonter plus haut, et y voir le souvenir du sacrifice d'Abraham. Cet usage ne signifie en effet rien autre chose que le respect et le dévouement de celui qui répand le sang de la victime.

Nous nous trouvions au bourg de *Turkman-tchaï*, célèbre par le traité de paix qui y fut conclu, en 1827, par les plénipotentiaires russe et persan, à la suite de la guerre qui avait fait tomber entre les mains de la Russie toute la Géorgie. L'effet de ce traité, pour la Perse, fut de lui donner pour limite, du côté du nord, le fleuve Araxe, à partir du mont Ararat jusqu'à la mer Caspienne.

Le 13, après avoir suivi tantôt des collines âpres et difficiles, tantôt, au fond d'une vallée étroite, le cours d'une rivière que nous traversâmes plusieurs fois, nous mîmes pied à terre à *Mianèh*. C'est une petite ville de six à sept cents maisons, située dans une belle plaine entourée de montagnes. Deux rivières, qui ont leur confluent à très-peu de distance, arrosent le pays, et, en se répandant sur les terres basses qui les bordent, engraissent des pâturages étendus où paissent de nombreux troupeaux.

Le nom de *Mianèh* exprime sa position : il signifie mitoyen. On l'a donné à cette petite ville parce qu'elle est située à la limite des deux provinces d'Azerbaïdjân et d'Irak-Adjemi.

Nos guides nous avaient parlé de cet endroit comme étant funeste aux voyageurs par la piqûre d'une espèce d'araignées

qui se tiennent dans les maisons, et sont dangereuses pendant le sommeil. Ils nous racontaient même, à ce propos, des histoires incroyables sur les effets terribles du venin de ces insectes qui passent, dans tout le pays, pour donner la mort, mais qui ne s'attaquent jamais qu'aux étrangers. Nous savions bien à quoi nous en tenir sur la véracité des exagérations persanes; cependant nous ne laissions pas d'être inquiétés par l'idée que ces sales insectes pouvaient être, sinon malfaisants, au moins fort incommodes pendant la nuit que nous devions passer. Le lendemain vint sans qu'aucun de nous fût victime des morsures qu'on nous avait fait craindre.

J'eus à Mianèh un échantillon du savoir-faire des paysans persans en maçonnerie. Il faut dire d'abord qu'en Perse celui qui n'a pas le moyen de payer un architecte et un maçon fait lui-même le plan de son habitation, et la construit seul; la simplicité des matériaux rend au reste cette opération très-facile. On fait un grand trou en terre, on y jette de l'eau, puis on y remet peu à peu, en la pétrissant, la terre qu'on en a retirée; on en fait ainsi, assez ferme pour qu'il puisse se soutenir, un mortier avec lequel on façonne des briques carrées, au moyen d'un cadre en bois qui sert de moule. Un homme peut ainsi confectionner une prodigieuse quantité de briques dans la journée, jusqu'à deux ou trois mille. On les laisse se sécher, presque se cuire à l'ardeur du soleil, et, au bout de quelques jours, elles sont propres à la construction. Toutes les maisons sont bâties de cette manière. Leur durée n'est pas longue, mais la facilité avec laquelle on peut les reconstruire, fait qu'on s'inquiète peu de celle qu'elles ont à se détruire.

Dans la chambre que j'habitais à Mianèh, la cheminée fumait beaucoup parce que le manteau en était trop élevé. Je fis comprendre à mon hôte qu'il faudrait pouvoir y suppléer au moyen de quelque planche ou rideau qui contînt la fumée; il me répondit que c'était inutile, que je ne m'en inquiétasse pas, et que, dans un instant, il me répondait que je n'aurais aucun reproche à lui faire à cet égard. Au bout d'un quart d'heure, en effet, il revint avec de la terre qu'il avait gâchée; il fit une espèce de petite charpente avec quelques petits morceaux de bois sur lesquels il appliqua son mortier. En quelques minutes il eut façonné, de ses mains seules, sans faire la moindre malpropreté, avec une adresse surprenante, un manteau plus allongé qui réussit parfaitement à faire tirer la cheminée et à l'empêcher de fumer.

En sortant de Mianèh, nous vîmes un grand nombre de ruines qui s'étendaient assez loin pour nous prouver que cette ville avait perdu beaucoup de son importance passée. Nous atteignîmes bientôt une large rivière que nous traversâmes sur un pont de vingt-trois arches, parfaitement construit en briques entremêlées de fortes assises de pierres. Ce cours d'eau s'appelle *Roud-Khânèh-Mianèh*, ou *rivière* de *Mianèh*. L'usage, en Perse, est de donner aux rivières le nom de l'endroit où elles coulent, ou au moins de la ville ou du village le plus important qui les avoisine. Celle-ci, qui est très-forte, et surtout fort large à la fonte des neiges, a sa source à deux journées de Mianèh. Elle va se jeter dans le *Kizil-Ouzen*, après avoir serpenté dans des gorges de montagnes noires et sauvages qui contiennent ses eaux entre des bords escarpés d'une hauteur qui nous les a fait paraître inabordables.

Ces montagnes font partie de la chaîne du Kaplânkhou qui sépare la province que nous quittions de celle d'Irak-Adjemi. Le défilé que l'on suit pour les traverser est aussi long que difficile à gravir; partout nous y remarquâmes des rochers de forme bizarre et d'une couleur toute particulière, arides et sans végétation. Des ravins profonds s'y croisent et s'entrecoupent en tout sens; toutes les pentes étaient couvertes de neige qui commençait à fondre, et laissait voir çà et là quelques pointes rocailleuses.

A l'est, sur le sommet d'un rocher, nous aperçûmes les restes d'un château fortifié, dont quelques historiens font remonter la construction jusqu'au temps d'Ardechir, ou Artaxerce, qui y fit enfermer une princesse de sa famille. Les Persans l'appellent encore aujourd'hui le *château de la Pucelle* ou *Kalèh-Douktar*. Abbas le Grand le détruisit, il y a environ deux mille ans, parce qu'il était devenu le repaire d'une bande de brigands qui infestaient le pays. Nous n'y avons plus trouvé que des ruines qui, par la différence des matériaux de construction, attestent qu'à diverses époques ce lieu fut occupé et fortifié.

Je venais de quitter mes compagnons de route pour m'approcher de ce château, afin de le mieux observer, lorsque je me trouvai tout à coup précipité au fond d'un ravin. Mon cheval avait glissé sur la terre détrempée par la fonte de la neige, et je roulai avec lui au fond de l'abîme. Je ne puis dire par quelle intervention providentielle je ne fus point brisé dans cette chute. Rassuré sur mon compte, ma première pensée fut pour le pauvre animal qui gisait à terre, étourdi et ne remuant pas plus que s'il eût été mort. Toute ma crainte était qu'il n'eût quelque membre fracturé, car

personne ne m'avait vu disparaître, et je n'aurais pu rejoindre mes camarades. Grâce à Dieu, mon cheval n'était qu'abasourdi de sa terrible chute. Je le dessellai et le fis relever; mais dans quelle fondrière me trouvais-je! plus de vingt pieds de profondeur; des murs de terre à pic de chaque côté; un couloir si étroit que je ne pouvais y tourner mon cheval; les deux extrémités en étaient fermées par deux espèces d'arches qui avaient tout au plus trois pieds de haut et qu'avaient forcées les eaux qui, engagées dans ce ravin, s'y étaient fait une issue. Il était impossible que mon cheval passât sous ces arcades naturelles. Qu'allais-je devenir dans ce trou?

Je ne perdis pas courage. Je laissai la pauvre bête, l'oreille basse, faire de tristes réflexions sur ce lieu qu'elle considérait d'un œil découragé. Il n'y avait d'autre moyen de sortir de là que d'agrandir l'une des deux ouvertures; mais étais-je sûr qu'après je n'en trouverais pas une autre et que je ne retomberais pas dans un traquenard semblable? Je fis une reconnaissance et j'acquis la certitude qu'en remontant le ravin je n'avais plus à redouter d'obstacle du même genre. Je m'armai donc de résolution et me mis à l'œuvre. Par bonheur le terrain n'était aucunement pierreux. Je creusai des mains, des pieds, avec mes talons de bottes, le fond que les eaux avaient un peu amolli, et, me servant de mon sabre, je me mis à couper la voûte à son point le plus élevé. Je travaillais depuis longtemps et j'avais déjà agrandi cette ouverture, qu'il s'en fallait de beaucoup encore qu'elle permît à mon cheval de passer.

Je repris mon travail avec un courage désespéré et j'avançais quand, épuisé, fatigué, les pieds et les mains en sang, je crus avoir fait une assez large issue. J'y présentai mon

cheval, je lui baissai la tête, elle passa; mais, désespoir, son garrot touchait, impossible de le faire avancer. Alors s'établit entre lui et moi une lutte de désespoir. Je veux le pousser, il reste immobile; je le tire, il résiste. J'emploie tous les moyens, la douceur, la force, jusqu'à la rage. La malheureuse bête fait quelques efforts, comme si elle comprenait enfin que son salut et le mien en dépendent. Son garrot se déchire, saigne et ne peut passer; mais je remarquai qu'il s'en fallait de bien peu que le passage ne fût assez grand. La douleur empêchait ce pauvre animal de forcer, et, seul, il était difficile que je l'y contraignisse, car il eût fallu le tirer par la bride en même temps qu'on l'aurait fouetté par derrière : c'était ma seule ressource.

Il y avait trois mortelles heures que j'étais à moitié enterré dans ce trou, le jour baissait, la nuit allait m'y surprendre, et alors que deviendrais-je? Cette sombre pensée m'inspira l'idée de chercher, au loin, si je n'apercevrais pas quelque voyageur ou quelque retardataire de notre caravane. Dieu ne m'avait pas abandonné; il avait pitié de moi, car au moment où je jetais les yeux du côté de la route, j'aperçus deux Tchervadars qui étaient restés en arrière et qui regagnaient, sur leurs ânes, le Khonak du soir. Je les appelai, je leur fis comprendre ce que j'attendais de leur humanité et leur montrai ma bourse en leur disant qu'elle était à eux s'ils m'aidaient à tirer mon cheval du lieu où il était.

L'un d'eux se détacha, vint avec moi dans le ravin, prit la bride, tandis qu'à grands coups de pied et de plat de sabre appliqués vigoureusement sur la croupe du pauvre animal je le forçai, pour les éviter, à passer sous la malencontreuse voûte Il s'y déchira affreusement, mais il passa;

nous étions sauvés. Nous remontâmes assez longtemps le ravin, jusqu'à ce qu'enfin, trouvant un endroit moins profond, nous pûmes faire gravir l'escarpement à cette malheureuse bête qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Après avoir laissé mon cheval se remettre un peu, et marchant à pied à côté de lui, je regagnai la route en compagnie des Tchervadars. Mais quel était le chemin qu'avaient suivi mes compagnons? où était le Khonak? Je l'ignorais, et les muletiers ne le savaient pas davantage; il fallut chercher, aller au hasard.

Il faisait presque nuit quand nous eûmes traversé le Kaplân-Khou; nous n'étions pas à mi-chemin de l'étape à faire ce jour-là. Pour surcroît de malheur, mon cheval blessé, meurtri de toutes parts, pouvait à peine me porter. La neige et le vent me glaçaient. Cependant je rencontrai des traces du passage de la caravane; elles me donnèrent du courage, et, après une marche des plus pénibles, j'atteignis dans la soirée le village de *Akent*, où j'appris avec joie que l'ambassadeur s'était arrêté. Je trouvai, en arrivant, un grand mouvement : des cavaliers montaient à cheval, mon domestique les stimulait et partait à leur tête. C'était moi qui étais la cause de tout ce tumulte. Mes camarades s'étaient inquiétés de ne pas m'avoir encore revu; on ne savait ce que j'étais devenu, et l'ambassadeur s'était décidé à faire faire une reconnaissance pour me retrouver. Quand on m'aperçut, l'expression des visages changea, ils devinrent sévères, on m'accabla de reproches pour l'inquiétude que j'avais causée à tout le monde; mais quand j'eus raconté ce qui m'était arrivé, il n'y eut plus chez chacun assez de paroles affectueuses pour me plaindre et me consoler : c'était à qui me

donnerait sa pipe pour me réchauffer, son thé pour me réconforter, et tous voulaient savoir les détails de ma mésaventure, qu'il me fallut répéter à chaque nouvel arrivant. Le moins content c'était le *Tchervadar-Bachi*, le chef de la caravane, à qui appartenait le cheval que je lui ramenais dans un assez piteux état. Je le consolai en lui donnant un *Bakchich*, accompagné de cette remarque : que c'eût été bien pire si nous fussions restés tous deux au fond du ravin, et qu'il devait considérer comme un miracle qu'il n'en eût pas été ainsi.

Si je raconte cet épisode qui m'est tout personnel, c'est que je pense, par ce détail et par d'autres encore, pouvoir donner à ceux qui feront le même voyage une idée des risques qu'ils auront à courir, et peut-être les y soustraire en les rendant plus prudents que je ne l'ai été Mais cette digression ne doit pas me faire oublier la description des lieux, et je reprends mon récit au point où je l'ai laissé en disparaissant dans le ravin.

Le Kaplân-Khou est une montagne qui a un très-grand développement; elle se relie, dans le sud, aux Monts-Zagros qui séparent la Perse du pachalik de Bagdad, et, dans le nord, elle se rattache au Caucase; elle sépare les deux plus grandes provinces de Perse, l'Azerbaïdjan, que nous quittions, et l'Irak-Adjemi, où nous venions d'entrer.

Le climat de cette dernière province est beaucoup plus doux que celui de la première, où le froid est excessif et de longue durée. Dans l'Irak, au contraire, il n'y a pour ainsi dire pas d'hiver. Un Persan me raconta, à ce propos, que le dernier roi Fet-Ali-Châh, grand-père du souverain qui règne aujourd'hui, revenant de Tabriz à Téhéran, dit, en voyant

du haut du Kaplân-Khou les collines verdoyantes qui sont de l'autre côté du Kizil-Ouzen : « De ce côté, l'air embaumé sent bien l'*Irak*. » Un officier qui était à côté du roi et qui n'avait entendu que la dernière partie du mot, croyait que le prince avait dit : « Cela sent bien l'*arak*, » qui signifie *eau-de-vie*. Il se prosterna aussitôt devant le roi, le priant de lui pardonner cette infraction aux règles sévères du Koran, de laquelle le prophète avait sans doute voulu le punir en permettant que le prince s'aperçût de sa faute, aux émanations spiritueuses qui l'avaient trahi. Le roi rit beaucoup de la méprise et pardonna sans doute à cause du singulier jeu de mots qui avait fait connaître l'intempérance du coupable. On dit d'ailleurs que S. M. avait de bonnes raisons pour excuser ceux qui enfreignaient ainsi la défense de Mahomet. La facilité avec laquelle les Persans se laissent aller à sauter par dessus les austères préceptes du Koran n'est pas récente, car le chevalier Chardin, en rendant compte des différents repas auxquels il fut invité à la cour et chez les grands, raconte des scènes d'ivrognerie qui font très-peu d'honneur à la sobriété musulmane.

Au bas du Kaplan-Khou on traverse sur un assez beau pont très-élevé, sans doute à cause de la crue des eaux, le fleuve Kizil-Ouzen qui va se jeter dans la mer Caspienne près d'Enzeli et de Recht, après avoir traversé le Ghilân, où il change son nom contre celui de *Sefid-Roûd*, ou *fleuve blanc*. L'architecture de ce pont, et quelques inscriptions coufiques, sembleraient faire remonter sa construction à une époque reculée; mais quelques traditions portent qu'il fut bâti par les Turcs au temps de leurs guerres avec les Persans, pour faciliter leurs irruptions dans le pays. Quoique ce

pont ait pu être un danger pour les habitants de l'Irak-Adjemi, les Turcs ne leur en ont pas moins, en le faisant, rendu un grand service, car le fleuve est tellement large et rapide qu'à l'époque des pluies et de la fonte des neiges il est impossible d'y trouver un gué. Le paysage, en cet endroit, a une tournure grandiose et sauvage; le fleuve s'enfonce dans des gorges resserrées qu'assombrissent des masses élevées de rochers fortement colorés. Sur leurs bases écument les eaux tourmentées par les pierres auxquelles elles se heurtent en mugissant. Du milieu des nuages qui reposent sur les sommets de la montagne on voit sortir et tourner en rond de grands aigles qui planent lentement au-dessus des précipices au fond desquels aucun être humain n'a jamais dû poser le pied. C'est un vrai site de brigands, c'est un paysage à la Salvator-Rosa. Pour le rendre complet, ce passage est, dit-on, quelquefois guetté par des montagnards féroces qui viennent y surprendre les voyageurs sans défense. Un Anglais qui avait déjà parcouru une grande partie de l'Asie, vint y mourir massacré par des bandits, sans qu'on ait jamais pu retrouver ni la trace de ses assassins ni celle de son cadavre. On rencontre à une petite distance du pont un grand caravansérail et plusieurs villages qui paraissent récemment abandonnés.

La journée suivante fut encore très-froide, et, bien que voyageant dans une plaine de l'Irak-Adjemi, nous eûmes de la neige en abondance. Nous n'arrivâmes que tard à *Harmân-Khânèh*, gros bourg situé au pied de hautes montagnes. De là l'horizon s'étendait au loin sur un territoire qui avait toutes les apparences d'une culture riche et variée. Les habitants de ce village furent très-récalcitrants sur la fourniture des

vivres, ce qui leur valut force coups de bâton de la part des gens du Meïmândar ; mais celui-ci ayant appris que le *ferrach* chargé de la répartition de l'impôt des provisions avait irrité la population en voulant lui extorquer de l'argent, il le fit bâtonner et lui retira son emploi qui fut confié à un de ses camarades probablement tout aussi rapace.

Le 16, après avoir traversé un grand nombre de ravins et de torrents dont les basses eaux étaient encore gelées, nous arrivâmes à *Zenguiân.*

CHAPITRE XII.

Zenguiân. — Dispute. — Flagellation. — Sultanièh. — Abbher. — Arrivée à Kazbin.

Zenguiân est le chef-lieu du district de *Hamzé*, qui compte cent villages. C'est une ville de médiocre importance; elle est située au fond de la grande plaine que nous avions déjà parcourue en partie la veille. Elle est entourée d'un grand nombre de vergers dont les fruits sont renommés dans le pays. Les murs sont en mauvais état, ainsi que les portes. Il s'y trouve une grande mosquée et de vastes bazars; mais ce qu'il y a de plus remarquable c'est le palais où l'ambassadeur et quelques-uns des attachés furent logés. On les installa dans les meilleures pièces que l'on put trouver au milieu des restes délabrés de cet édifice, qui dut être très-beau autrefois, et dont les grands jardins, les kiosques élégants, attestent que celui qui le fit construire ne voulut rien épargner pour en faire une brillante demeure. Çà et là on y voit des lambris dorés, des plafonds à compartiments de glaces et des ouvrages en marqueterie d'un goût exquis; mais le sol est jonché de leurs débris.

Les jardins de ce palais sont immenses, et le harem, qui se trouvait au milieu, devait être une prison charmante pour

les femmes qui y étaient renfermées, à en juger par les bassins de marbre et les peintures que nous y avons retrouvés.

Comment se fait-il que les princes de la Perse aient fait jadis tant de belles choses, et que ceux qui leur ont succédé n'aient pas même l'idée de les conserver? Au reste, la destinée de Zenguiàn a été de subir plusieurs fois le sort des vaincus, et, comme tant d'autres villes de l'Asie, elle a été saccagée par les Tartares.

Le gouverneur de Zenguiân, Soliman-Khan, était un jeune homme de quinze ans, à qui le Châh avait donné le gouvernement de ce district, en récompense des services qu'avait rendus son père tué au dernier siége d'Hérat; mais son peu d'expérience des affaires avait nécessité qu'on lui adjoignît, comme conseiller ou tuteur, un autre Khân, qui avait reçu de son pupille la mission de remplir vis-à-vis de l'ambassadeur et de sa suite les devoirs de l'hospitalité.

Nous n'avions pu tous trouver place dans le palais, et il fallut qu'on imposât à plusieurs habitants de la ville l'obligation de livrer leurs maisons. La population de Zenguiân, qui est tout entière de race turque, passe pour très-turbulente et insoumise aux vexations devant lesquelles nous avions vu tant d'autres se courber docilement. L'aventure suivante, qui ne laissa pas d'être très-fâcheuse, nous prouva que les Zenguiânis méritent leur réputation.

Depuis notre départ de *Tabriz*, pour faciliter le logement des différentes personnes attachées à la mission, en arrivant au gîte, il avait été convenu entre nous, que, chacun à notre tour, nous irions en avant, avec les gens du Meïmândar, choisir les maisons et en faire la répartition. Le jour où nous devions aller à Zenguiân, mon tour était arrivé. — Le palais

étant en trop mauvais état, ainsi que je l'ai dit, pour que nous pussions nous y installer tous, il fallut que le gouverneur Soliman-Khân donnât des ordres pour qu'on nous ouvrît des maisons de la ville. Il en indiqua plusieurs, que j'allai voir, et sur lesquelles je fis une croix en signe de prise de possession, ou afin de les faire reconnaître par ceux de mes compagnons à qui elles étaient destinées. Avant de décider le choix de celles qui devaient recevoir ce stygmate indicateur de l'hospitalité forcée que je demandais au nom du gouverneur, j'avais vu et refusé un très-grand nombre de logements que je n'avais pas jugés convenables. Sans chercher un confort impossible à trouver, nous ne pouvions accepter de pauvres gîtes, sous peine de nous faire tort dans l'esprit de nos hôtes, qui nous eussent pris pour des gens de peu d'importance en nous voyant nous contenter de misérables maisons. Il en fallait donc de bonnes. Je comprenais le devoir que j'avais à remplir vis-à-vis de mes camarades, vis-à-vis de l'ambassadeur, et j'en voulais d'aussi bonnes que possible. Je les trouvai ; mais dans l'une d'elles était un vieillard, qui, à son costume de cachemire et à son ameublement, paraissait assez opulent. Une nombreuse valetaille encombrait sa cour. Dès qu'il sut pourquoi je me présentais chez lui, et nonobstant l'ordre du gouverneur, il me reçut fort mal. Il me dit qu'il ne pouvait me donner sa maison, attendu que, le soir même, il devait y marier sa fille. Fatigué que j'étais d'avoir cherché inutilement un autre logis, je lui répondis que j'étais désolé de le déranger et de lui causer un tel désagrément en pareille circonstance; mais qu'ayant cherché ailleurs sans avoir pu me procurer une autre habitation, j'étais obligé de profiter de l'autorisation du gouver-

neur, qui me donnait droit sur la sienne. J'ajoutai que l'ambassadeur ne devant s'arrêter qu'un jour, sa fille pourrait prendre patience encore quelques heures. J'avouerai, pour tout dire, que je croyais qu'il me faisait un mensonge à la persane pour éluder la contribution que je venais lui imposer.

J'insistai donc, ce qui l'irrita beaucoup. Il me répéta que la noce avait lieu le soir même, et qu'il ne pouvait sortir de chez lui pour faire place à des *Frenguis*. Je lui répétai, à mon tour, ce que je venais de lui dire, et, malgré toutes ses observations où la colère se dissimulait mal, je n'en fis pas moins sur sa porte une petite croix qu'il regarda d'un air consterné, mais fort courroucé, en me criant que je n'aurais pas sa maison. Je méprisai sa colère, pensant que la réflexion le rendrait plus souple. Une heure après, je me rendis de nouveau chez cet hôte de mauvaise volonté, pour voir s'il avait fait ses préparatifs de départ, et s'il s'était décidé à vider la place. Je trouvai cette fois sa maison pleine de gens armés dont la mine fort mauvaise se rembrunit encore quand je parus. Je demandai au propriétaire s'il était devenu plus traitable, et s'il voulait enfin de bon gré loger les *Naïeb-Elchi;* c'est ainsi qu'on qualifiait les membres de l'ambassade, par le titre de *lieutenants de l'ambassadeur*. Sa réponse fut négative, et elle était accompagnée d'un geste impératif par lequel il m'ordonnait de sortir de chez lui. Les hommes armés qui l'entouraient se joignirent à lui, et ils allaient porter leurs mains sur moi pour me mettre dehors. C'était la première fois, depuis notre arrivée en Perse, que je voyais des Persans manquer des égards qu'ont en général les Orientaux pour tous les Européens, surtout pour ceux qui sont revêtus d'un caractère officiel.

J'étais seul, sans arme aucune; cependant je repoussai rudement le premier qui avança ; à l'instant même les sabres et les poignards sortirent des fourreaux. Cherchant autour de moi un objet quelconque qui pût me servir, sinon d'arme offensive, du moins de défense; je saisis un morceau de bois que le hasard fit tomber sous ma main, et je m'escrimai de mon mieux contre ceux qui me serraient de plus près; mais je ne pouvais lutter contre vingt, et je fus bien obligé de battre en retraite; du moins le fis-je honorablement. J'avais été assez heureux pour parer tous les coups qui m'étaient portés, quand je me sentis blessé à la jambe, au moment où je me jetais sur un de ces hommes pour lui arracher son sabre. Alors tous se précipitèrent ensemble sur moi et me poussèrent hors de la maison.

Avant de porter plainte au gouverneur, je voulus tirer vengeance de cet acte de lâche brutalité, et j'allai chercher mes armes. Mais, revenu devant la maison, accompagné d'un de mes camarades, M. de Chazelles, qui voulut se joindre à moi, nous trouvâmes la porte barricadée. Ce ne fut qu'après avoir menacé de l'enfoncer qu'un vieillard vint timidement nous l'entr'ouvrir. Nous pénétrâmes dans la maison, y fîmes d'inutiles recherches pour découvrir quelqu'un de ceux qui m'avaient assailli si lâchement. La réflexion leur était venue; ils avaient compris, à ce qu'il paraît, tout ce que leur con duite pourrait leur attirer de fâcheux, car ils avaient disparu sans vouloir s'opposer davantage à notre prise de possession

Mais tout n'était pas fini pour eux; la plainte avait été portée au gouverneur par l'ambassadeur lui-même; car ce qui s'était passé n'était plus seulement une question individuelle, c'était un fait qui intéressait l'ambassade tout en-

tière. On lui avait manqué de respect dans la personne d'un de ses membres ; il fallait un prompt et exemplaire châtiment. On fit chercher partout les coupables, et le lendemain on en amena deux que je reconnus facilement aux coups que je leur avais portés, tout en me défendant, et dont ils conservaient les traces sur le visage et les bras. Leur faute était grave, il fallait que leur punition le fût également. Soliman-Khan parla d'abord d'une oreille ou du nez coupé. Ce traitement, tout à fait dans les habitudes orientales, n'allait pas à notre susceptibilité européenne, et l'ambassadeur réclama simplement une flagellation, premier degré des châtiments qu'on inflige en Perse. Les coupables furent donc condamnés à recevoir cinq cents coups de fouet sur les épaules. Aussitôt on s'empara d'eux, on les déshabilla et on les attacha debout, les membres étendus le long d'une machine en bois sur laquelle ils étaient garrottés de manière à présenter le dos. Deux vigoureux soldats, placés de chaque côté, et armés de fouets faits de lanières de cuir, les eurent bientôt mis en sang. Les cris que la douleur leur arrachait, et qu'ils rendaient plus lamentables encore dans l'espoir d'exciter notre commisération, ne furent pas sans effet, et l'on arrêta le bras des exécuteurs au cent cinquantième coup. Les patients, touchés de la générosité avec laquelle on leur faisait grâce des trois cent cinquante autres, vinrent nous baiser la main et nous demander pardon, disant, pour s'excuser, qu'ils ignoraient notre qualité. Ces pauvres diables me prièrent particulièrement de leur pardonner, et ils parurent très-humiliés quand je leur fis observer combien ils avaient fait preuve de lâcheté en attaquant un homme désarmé. Le soir, ils envoyèrent un chandelier énorme, orné de

fleurs en cire, dont ils faisaient, disaient-ils, *pichkech*, ou cadeau à l'ambassadeur. C'était une manière de demander une aumône qui leur fut donnée.

Nous apprîmes, le lendemain, par ceux de nos camarades qui avaient été logés dans la maison cause de toute cette affaire, que le feu y avait pris dans la nuit. Ils avaient tiré parti de cet accident pour donner une leçon à leur hôte, en lui disant que Dieu le châtiait ainsi de son inhospitalière humeur.

Au reste, nous avions pu remarquer qu'il y avait dans cette ville un mauvais vouloir général à notre égard; car le gouverneur avait manqué à plusieurs convenances. Il fallut que l'ambassadeur se plaignît, et que notre Meïmândar se fâchât, au nom du Châh et de ses hôtes, pour obtenir que les honneurs dus à l'ambassade lui fussent rendus. Le peuple paraissait partager les idées du gouverneur; indépendamment de ce qui m'arriva, nos gens et principalement un de nos Saïs furent fort maltraités au bazar.

Nous avions trouvé à Zenguiân le père de notre Meïmândar, Mahmoud-Khân, qui était venu de Téhérân, pour partager avec son fils, Châh-Abbas-Khân, les soins de l'hospitalité royale. C'était un vieillard fort gai, vif et beau parleur; d'ailleurs d'une exquise politesse et ayant toutes les manières d'un homme de cour. Le voyage à cheval étant trop fatigant pour son grand âge, il se faisait porter, dans une litière, par deux mules. Cette sorte de véhicule est usité par les vieillards ou les femmes de qualité. Il consiste en une petite cabane, assez longue pour qu'on puisse s'y étendre, et assez élevée pour qu'on s'y dresse sur son séant. Il y a un brancard en avant et un en arrière; on les fait porter sur le dos

de deux mules qu'on accouple le mieux possible, et qui doivent marcher au pas d'amble. Cette allure que les Persans appellent *raouân*, a fait donner à cette litière le nom de *Takht-i-Raouân*, ou *lit de Raouân.*

Le 18, assez peu satisfaits de l'hospitalité que nous y avions reçue, nous quittâmes Zenguiân, pour nous rendre à *Sultanyèh* qui n'en est éloignée que de cinq farsaks. Jamais encore, malgré la quantité de ruines que nous avions trouvées éparses autour des villes persanes, nous n'en avions vu autant couvrir une aussi grande étendue de terrain. Celles-ci pouvaient occuper près d'une lieue carrée. Debout, au milieu d'elles, on apercevait de très-loin, comme une reine déchue sur les débris de son trône, une imposante mosquée. Longtemps avant qu'on arrive, on voit sa superbe coupole briller de tout l'éclat des faïences azurées et vertes dont elle est revêtue.

Cet édifice est de forme octogonale. Ses huit faces sont ornées d'arcades auxquelles sont encore attachés des restes de balcons percés à jour comme des dentelles. Les archivoltes et les tympans en sont émaillés et présentent des dessins variés sur un fond bleu. On pénètre à l'intérieur par de grandes portes également couvertes d'émaux et encadrées de légendes en caractères couffiques. La partie supérieure des huit côtés se termine par une gracieuse corniche ou encorbellement, sur laquelle posaient, aux huit angles, huit minarets émaillés comme la coupole. On les retrouve tous, mais fort endommagés. Un seul est entier; balancé par le vent, il menace à tout instant d'aller au loin joncher la terre déjà couverte des débris des autres. Entre eux s'élève le dôme dont la hardiesse et la courbe gracieuse complètent ce monument, en lui donnant

une grandeur imposante. L'élévation de cette mosquée est de quarante à cinquante mètres, son diamètre de trente mètres.

L'intérieur ne le cédait en rien à ce que l'on avait déployé de richesse et de goût à l'extérieur; mais on aurait peine actuellement à se former une idée de ce qu'il devait être, si l'on ne retrouvait ses murs nuancés de mille couleurs brillantes sous le replâtrage dont ils sont couverts. Les habitants racontent, pour donner une idée de la splendeur de cette mosquée, qu'au point le plus élevé de l'intérieur du dôme, il y avait une énorme turquoise. L'abandon dans lequel resta cet édifice, après la chute des successeurs de Tchenghiz-Khân, fit naître, dans l'esprit des profanateurs de ce lieu, l'idée de s'approprier cette pierre. Ne pouvant arriver jusqu'à elle, ils eurent recours à leurs arcs, et la brisèrent par morceaux à coups de flèches.

On ne connaît pas l'origine de Sultanyèh. Les auteurs qui en ont parlé ont des opinions divergentes. Les uns lui attribuent une antiquité qui remonterait au temps des Parthes; les autres disent, au contraire, qu'elle ne date que de la domination des Monghols, et qu'elle fut fondée au XIVe siècle par Châh-Khodah-Bendèh, descendant de Tchenghiz-Khân. Ils rapportent que ce prince fit de cette ville sa capitale, et, par cette raison, lui donna le nom de *Sultanyèh,* qui signifie *royale.*

C'est au même prince qu'est due la mosquée. On dit que c'est au milieu que fut placé le mausolée dans lequel il fut inhumé. Il paraît, en effet, que ses restes ont été déposés dans un caveau pratiqué au centre de l'édifice. Des voyageurs qui allèrent en Perse, au commencement de ce siècle, y virent

alors des fragments de marbre blanc à la place même qu'occupa le tombeau.

Les Monghols étaient Sunnites; il faut sans doute attribuer à la haine nationale, comme aux préjugés religieux, la destruction du sépulcre de Chàh-Mohamet-Khodah-Bendèh, et la dispersion de ses cendres royales. Ce prince aurait dû cependant trouver grâce devant les Chïas, car certains de leurs historiens prétendent qu'il avait, au fond du cœur, des sympathies acquises à la secte d'Ali. En raison de cela, les Persans qui se piquent de connaître l'histoire de leur pays, ont de la vénération pour le fondateur de Sultanyèh. Mais le peuple ignorant ne voit en lui qu'un prince issu de la race monghole, qui à ses yeux a le double tort d'avoir conquis la Perse et professé la foi sunnite. On voit aussi, près du tombeau de Chàh-Khodah-Bendèh, les restes, encore très-élevés, des murs qui probablement formaient autrefois l'ark de la ville.

Une autre cause, qui a certainement dû contribuer puissamment à la destruction de la magnifique mosquée de Sultanyèh et des autres édifices, c'est l'emploi de leurs matériaux à la construction des palais qu'y ordonna, au commencement de ce siècle, Fet-Ali-Chàh. Ce monarque allait passer la saison des chaleurs, intolérables à Téhérân, dans la plaine de Sultanyèh, où la température est moins élevée. Le roi de Perse rassemblait dans cette résidence les grands de sa cour; il y appelait une partie de son armée, et s'y donnait le plaisir de la faire manœuvrer sous ses yeux, sur un terrain propice aux exercices militaires. C'était là aussi, dans les magnifiques pâturages qu'entretiennent de nombreux cours d'eau, que l'on mettait au vert les innombrables chevaux du roi.

L'usage, en Perse, veut que chaque année on donne de l'herbe aux chevaux, pendant une quarantaine de jours, à partir du mois d'avril. Les Persans prétendent que cela les rafraîchit, les purge et leur donne de nouvelles forces. Ils ne s'en servent pas pendant tout le temps qu'ils les tiennent à ce régime.

Nous trouvâmes les palais abandonnés et presque en ruine eux-mêmes, bien qu'ils ne comptassent pas quarante ans d'existence. L'un d'eux, qui est à un kilomètre à peu près de la ville, fut construit, dit-on, d'après les plans donnés par un des officiers français qui accompagnaient le général Gardanne. A cette époque, Fet-Ali-Châh était animé du généreux désir de donner un nouvel essor à sa patrie. Il voulait régénérer la Perse ruinée par de longues guerres civiles. Il entrait alors dans ses vues, non pas de relever l'ancienne ville monghole, mais d'édifier une nouvelle cité qui aurait porté le nom de *Sultanabad*, et qui, groupée autour de son palais, se serait étendue dans la belle plaine de Sultanyèh. Ce projet avorta, comme tant d'autres, et le palais lui-même abandonné ne sera bientôt plus qu'un monceau de décombres.

Dans le sud, on voit encore la coupole et les restes considérables d'une autre mosquée qui paraît avoir la même origine que celle qui est au centre des ruines.

Nous fîmes, à Sultanyèh, la rencontre d'un personnage important, Mirza-Djafer, envoyé comme ambassadeur à Constantinople. Ce pauvre Mirza était alors loin de se douter du sort qui l'attendait. Nous sûmes en effet plus tard, que, par ordre de son auguste maître, il avait eu les yeux crevés, à la suite d'une intrigue dans laquelle il s'était engagé, et avait, dit-on, mal servi les intérêts persans, à Stamboul.

Au moment où nous le rencontrâmes, il venait de quitter Téhérân, et il confirma à l'ambassadeur la nouvelle qu'il connaissait déjà, du départ du Châh pour Ispahan. Il en expliqua les raisons. Le roi était appelé dans cette ville par la nécessité de réprimer des désordres qui, depuis très-long-temps, la troublaient. Sa Majesté devait y prolonger son séjour, et, selon toutes probabilités, c'était là que nous serions obligés d'aller la joindre.

Ces détails firent hésiter un instant l'ambassadeur à continuer sa route vers Téhérân. Il pensa qu'il était plus simple d'aller droit à Ispahan, d'autant mieux que nous étions arrivés au point d'intersection des deux routes conduisant à ces deux villes, et que, devant se rendre auprès du Châh, le détour de Téhéran ne laisserait pas d'allonger inutilement le voyage. Cependant l'ambassadeur résolut d'aller dans cette ville. Nous continuâmes donc notre route à travers les plaines de Sultanyèh, où nous rencontrâmes de nouveaux villages. Nous allâmes coucher à *Hidecht*, grand bourg bien bâti et fort propre, qui est traversé par un ruisseau assez large d'eau courante et limpide.

Le lendemain, après une très-courte marche, nous nous rendîmes à *Abher* qui a l'apparence d'une petite ville, grâce à plusieurs mosquées et à une espèce de bazar. Les auteurs persans en font remonter l'origine au temps des Achemenides et en attribuent la fondation à Kaï-Khosrou. Ils prétendent encore qu'Alexandre contribua à la fortifier; et l'on voit, sur une éminence du voisinage, des ruines qui portent le nom de *Khalèh-Darâb*. Mais après avoir été, comme tant d'autres villes dont nous avions vu les ruines, la proie des conquérants et des dévastateurs de plusieurs épo-

ques, nous ne la vîmes que réduite aux proportions d'un grand village assis sur les bords, assez riants d'ailleurs, d'une petite rivière qui lui emprunte son nom. On y voit plusieurs tombeaux remarquables et une mosquée revêtue d'émaux. Les jardins y sont vastes et en grand nombre; leurs propriétaires nous offrirent d'excellent raisin très-bien conservé.

Toujours en suivant la vallée et le cours de la rivière d'Abbher, nous passâmes au milieu de terres bien cultivées; elles avaient toutes les apparences d'une grande fertilité. Nous commencions à ne plus voir de neige.

Nous couchâmes à *Farsidjèh*, autre bourg de 4 à 500 maisons; nous étions arrivés au point où l'idiome turc se perd et fait place au persan: c'est indiqué par le nom même de ce bourg. Le lendemain nous traversâmes la rivière et nous la côtoyâmes. Après avoir traversé de vastes landes, nous arrivâmes à *Siadèh*, grand village bien bâti. Il renferme un grand nombre de fermes et il est entouré de clos immenses remplis d'arbres fruitiers. Nous y remarquâmes beaucoup de vignes et des irrigations parfaitement bien entendues.

Je choisirai Siadèh, où les ruines ne dominent pas, pour donner une idée de l'aspect d'un village de Perse : ils se ressemblent presque tous. Au premier plan, se voient des murs en terre dont les lignes droites sont accidentées par quelques arbres ou interrompues par des brèches causées par leur peu de solidité. Des coupoles, rapprochées les unes des autres, basses et petites, indiquent le caravanserail, si elles sont en grand nombre; le bain, s'il y en a peu. Çà et là se voient, à différentes hauteurs et dispersées, d'autres coupoles semblables qui surmontent les habitations. Si le village est important, comme celui-ci, par exemple, les maisons des

principaux habitants dépassent les autres et montrent leurs devantures garnies de larges croisées en marqueterie de bois travaillé et de vitraux de couleurs. Quelquefois, et c'était le cas à Siadèh, des murs, appuyés à des tours en briques crues, forment une espèce d'enceinte fortifiée au village. D'autres fois, celles qu'on voit parmi les maisons indiquent le séjour du Ket-Khodàh, si c'est un Khân ou un personnage tant soit peu important. Ordinairement un dôme en briques, sur la pointe duquel brille le plumage blanc d'une famille de cigognes, qui y a fait son nid, surmonte ce tableau et indique la mosquée.

Au dehors de Siadèh, j'allai voir une ruine qui, de loin, avait attiré mon attention, et qui m'a paru être un tombeau. Ce monument est d'une forme toute particulière. Sur un massif carré de briques pose une coupole; celle-ci est très-endommagée, mais, sur les faces du mausolée, on retrouve des ornements faits de petites briques de plusieurs dimensions, et figurant une quantité de petites niches ou d'encorbellements superposés les uns aux autres. Il n'y a d'autre ouverture qu'une porte basse, qui est aujourd'hui complétement obstruée par les décombres. Le caractère et la physionomie de ce tombeau ne m'ont semblé nullement persans; il faut sans doute l'attribuer à l'époque des Monghols : le monument a en effet quelque chose qui se rapproche de ceux de l'Inde.

Le vizir du Châh-Zadèh qui commande à Kazbin attendait à Siadèh l'ambassadeur, pour le complimenter de la part du prince. Depuis notre départ de Zenguiàn, nous avions été parfaitement accueillis dans tous les villages où nous avions séjourné. Nous y avions trouvé les logements très-propres

et très-convenables; on nous avait rendu tous les honneurs qu'il est d'usage d'accorder aux étrangers de marque, sans oublier l'agneau égorgé et l'offrande de sa tête sanglante à l'ambassadeur qui ne la prenait jamais. Les Persans, pour augmenter la valeur de cet hommage, assuraient que c'était un honneur qu'on ne rendait ordinairement qu'aux princes de la famille royale.

Toute la contrée que nous venions de parcourir était fertile, et, dans beaucoup d'endroits, sa culture faisait honneur aux habitants; mais à cette partie de la Perse, comme à toutes les autres, ce qui manque ce sont des bras. Et il faut ajouter : quel intérêt peuvent avoir à faire produire la terre, et à travailler pour la couvrir de moissons, des hommes auxquels on extorque les profits de leur labeur, qui sont obligés d'être pauvres, ou d'affecter la misère, pour échapper aux exactions des grands? Pour se soustraire à leurs rapines, ils sont forcés d'avoir une industrie clandestine; ils doivent gagner le pain de leur famille dans l'ombre et le silence, sous peine de se le voir arracher pour entretenir les écuries ou les harems de leurs seigneurs, et subvenir aux nombreuses exigences de leurs débauches. Comment, avec ce régime, pourraient-ils travailler au soleil, et demander à la terre cette exubérance de productions que lui promettrait sa fertilité? La Perse pourrait être le plus beau pays de l'Orient; mais son déplorable système gouvernemental en a peut-être fait la plus misérable contrée de l'Asie.

C'était en échangeant ces tristes réflexions sur le sort d'un État mal gouverné, que nous cheminions à travers la plaine de Kazbin. Le pays était couvert de villages, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Si cette contrée est plus peuplée, paraît

plus heureuse que d'autres, peut-être faut-il l'attribuer à ce que, plus rapprochée de la capitale et sous les yeux du Châh, elle est, plus que d'autres, ménagée par la rapacité de ceux à qui son administration est confiée.

De tous côtés s'élevaient des monticules, que les Persans appellent *Tepèh*, ou *Tell*. Ces éminences sont aujourd'hui isolées et sans objet. Les habitants y attachent plusieurs idées : celle du culte du feu, au temps de la religion ignicole, et celle de postes militaires. Rien d'ailleurs n'indique que l'une ou l'autre de ces explications soit juste; la dernière cependant paraît assez probable. On conçoit, en effet, que, dans les guerres de conquête et d'usurpation qui ont désolé, dans les derniers siècles, principalement le nord de la Perse, les envahisseurs du pays aient eu besoin, pour le surveiller et le garder, d'établir des petits forts de distance en distance. Leur élévation, au milieu de ces vastes plaines, les mettait à l'abri d'un coup de main, en même temps qu'elle donnait à leurs garnisons les moyens de se prévenir mutuellement des dangers qui pouvaient les menacer.

Nous étions encore à plus d'une farsak de Kazbin, dont nous apercevions les dômes et les minarets, quand nous vîmes déboucher tout à coup, en face de nous, une troupe de cavaliers. C'était une députation d'honneur qu'envoyait le Beglier-Bey au-devant de l'ambassade. Le Vekil du gouverneur marchait en tête, accompagné de tous les hauts fonctionnaires; ils étaient entourés par une cavalerie nombreuse, qui nous escorta en se livrant à ses jeux favoris du Djerid et de combats simulés. Les fréquentes décharges de mousqueterie que faisaient ces cavaliers, en courant à toute bride, témoignaient de la considération qu'ils avaient pour

l'ambassade. Nous fûmes tout à fait ravis de la manière honorable dont on nous accueillait, quand nous vîmes aux portes de la ville une population immense, que de doubles haies de *Serbas* avaient peine à contenir. Le prince résidant à Kazbin, désireux de nous faire honneur selon les usages, avait donné l'ordre à tous les gens du bazar de quitter leurs boutiques et leurs ateliers pour aller au-devant de l'Elchi. Ils étaient, comme dans les grands jours, armés de pied en cap; les uns avaient leurs sabres et des pistolets dans la ceinture; les autres portaient sur leurs épaules des fusils à mèche ou de fortes massues en bois, garnies de pointes de fer, avec des boucliers. Il n'y avait pas jusqu'aux femmes qui ne fussent venues, et qui, pour satisfaire leur curiosité, n'eussent enfreint la loi sévère du harem.

CHAPITRE XIII.

Entrée à Kazbin. — Description de cette ville. — Imâm-Hussein. — Ab-Ambars. — Solimanyèh — Courses de chevaux. — Kent. — Grande dispute. — Musiciens du Châh. — Istakball. — Arrivée à Téhérân.

Ce fut au milieu de ce concours de peuple, de cette foule bigarrée de costumes de toutes couleurs, d'accoutrements de tous genres, que nous fîmes notre entrée à Kazbin. Entourés, comme je l'ai dit, des cavaliers et des officiers du Châh-Zadèh, nous étions précédés par un nombre considérable d'hommes armés. On voyait, à leur tournure et à leurs armes, que ce n'étaient point des soldats réguliers, et qu'ils étaient sortis de leurs habitudes pour venir nous faire honneur. Ces pauvres gens, tous artisans ou marchands, arrachés à leurs occupations et à leurs boutiques, se prêtaient, du reste, d'assez bonne grâce, à la cérémonie dont ils faisaient les frais. Il fallait leur en savoir d'autant plus de gré, qu'il n'était pas certain qu'ils partageassent complétement la courtoisie tout à fait exceptionnelle avec laquelle le gouverneur nous accueillait. Peut-être bien les mots de *Allah* et *Ali*, que nous entendions sortir de côté et d'autre du milieu des groupes, étaient-ils des invocations de pénitence prononcées

à voix basse par les plus fanatiques, honteux de céder à l'autorité du prince plutôt qu'à leurs préjugés.

Mais ces expressions de repentir qui auraient pu nous blesser, si nous en avions bien compris la portée, étaient étouffées par le bruit du canon passant par-dessus la foule. Son roulement prolongé semblait bondir sur ces mille têtes, et nous arriver en refoulant leurs pensées peu sympathiques. Pour nous rendre au logement que le prince avait fait préparer pour nous, nous traversâmes la ville presque tout entière, au milieu de la multitude grossissant, à chaque pas, des curieux et de ceux qui s'étaient trouvés en retard pour venir au-devant de l'ambassadeur. Nous suivions de grandes et larges rues, beaucoup plus spacieuses et plus droites qu'aucune de celles que nous avions vues dans les villes précédentes. L'une d'elles surtout, qui aboutissait à la grande porte du palais, était vraiment remarquable par ses proportions. Longue de sept à huit cents pas et large de soixante-dix, deux longues lignes d'arbres parallèles ombrageaient les boutiques qui la bordaient de chaque côté. Les édifices que nous avions entrevus dans cette première course nous donnèrent une idée avantageuse de cette ville, que je visitai plus en détail, grâce au jour de repos que nous y prîmes.

Kazbin est située au fond d'une immense plaine, presque au pied de la chaîne de l'Elbours qui s'étend jusqu'à Téhérân. Ces montagnes séparent l'Irak-Adjemi des provinces qui bordent la mer Caspienne. Quelques géographes ont voulu voir dans Kazbin l'ancienne Arsacie, capitale des rois parthes; d'autres la Rhagès dont il est question dans l'Écriture. Des historiens persans ont écrit qu'elle avait été fondée par Châ-

pour qui lui donna son nom. On verra plus tard que les restes de la ville de Châpour sont au sud de la Perse, dans la province de Fars, et que ceux de Rhagès, aujourd'hui Rhey, sont également attestés par une immense étendue couverte de décombres, dans le voisinage de Téhérân. Quoi qu'il en soit de l'antiquité apocryphe de Kazbin, je dois dire que je n'ai retrouvé, ni dans son enceinte, ni dans ses environs, aucuns vestiges qui aient pu appartenir à d'anciens édifices. Il faudra donc se contenter de faire remonter, selon la tradition la plus digne de foi, l'origine de cette grande cité au VIII[e] siècle de notre ère, en l'attribuant à Haroun-el-Rechid. Ce prince voulut en faire une place de guerre et un puissant rempart contre les Hyrcaniens et les Dilémites, qui ravageaient cette belle province de l'empire des Khalifes.

Kazbin eut, ainsi que Sultanyèh, sous les Monghols, et Tabriz, sous Châh-Ismaïl, l'honneur d'être la capitale du royaume de Perse. Lorsque les Turcs se furent emparés de la dernière de ces villes, Châh-Thamas établit sa résidence à Kazbin, vers le milieu du XVI[e] siècle. Elle resta celle des successeurs de ce monarque jusqu'à l'avénement de Châh-Abbas-le-Grand qui transporta à Ispahan le siége du royaume. Depuis, elle fut, à différentes fois, le séjour des rois de Perse, mais temporairement. On lui a conservé, à cause de cela, le nom de *Dar-el-Seltenet,* ou *siége de la royauté.*

Les phases de l'existence de cette ville furent très-diverses; elle dut nécessairement s'en ressentir. Souvent ravagée par les guerres, remuée par les tremblements de terre, on conçoit qu'elle n'a pu conserver un cachet originel. Plusieurs fois reconstruite, ses édifices ne sont pas d'ancienne date.

Pourtant il y en a un, la mosquée qu'on appelle *Matchit-Djuma*, qui, dit-on, remonte au temps d'Haroun-el-Rechid. Les autres monuments ne datent que de la dynastie des Sophis. Parmi ces derniers, on remarque la mosquée appelée *Matchit-i-Châh*, qui fut commencée par Châh-Ismaïl et achevée par Châh-Thamas. On doit encore à ce prince un Imâm-Zadèh, ou tombeau très-remarquable, et heureusement dans un parfait état de conservation. Sa coupole, presque intacte, brille de tout l'éclat de ses faïences coloriées. Ce monument religieux fut élevé à la mémoire d'un Imâm du nom de Husseïn. Je ne pus résister à l'envie de pénétrer dans l'enceinte de ce lieu interdit aux chrétiens, et, profitant d'un moment où personne ne me voyait, j'y entrai furtivement.

L'Imâm-Zadèh s'élève au milieu d'une grande cour semée de tombes, et fermée de tous côtés par un mur. Au-dessus de la porte qui y donne entrée, s'élève un pavillon en bois. C'est là que monte le Mollah chargé d'appeler à la prière. C'est de là que, d'une voix élevée au diapason le plus haut, il crie au-dessus de la ville : « Je confesse qu'il n'y « a point d'autre Dieu que Dieu, et que Mahomet est son « prophète. » Puis, après une pause : « Levez-vous tous, « musulmans, faites vos prières; livrez-vous à l'acte le plus « parfait qu'ordonne Mahomet, le plus parfait des êtres. » Cette espèce de psalmodie lente qui traverse l'air et semble descendre du ciel, a une vibration mélancolique et solennelle qui produit un grand effet. On ne peut lui refuser l'avantage sur nos cloches de causer une émotion plus pénétrante, plus vive, qui agit non-seulement sur l'âme des mahométans, mais aussi sur celle des chrétiens. Cette voix du Muezzin, perdue dans les airs, a quelque

chose de céleste. Je compris, en l'entendant, cette impulsion irrésistible qui faisait aussitôt prosterner les musulmans répétant, en échos fidèles, les paroles sacramentelles que leur prophète semblait lui-même leur adresser du haut du ciel.

Ne trouvant aucun obstacle, je pénétrai jusqu'au sanctuaire qui était fermé, mais à l'intérieur duquel je vis, au travers des fenêtres, un grand catafalque d'or et de soie. Aux quatre coins se dressaient des étendards de toutes couleurs, bariolés de dessins et d'inscriptions arabes. Ce tombeau a une grande analogie avec les marabouts algériens.

J'abrégeai ma curieuse exploration le plus possible, mais pas assez cependant pour ne pas donner le temps à quelques hommes de me surprendre; ils paraissaient très-stupéfaits et comme inquiets de ma présence en ce lieu. Quand je passai devant eux, je m'attendais à recevoir de violentes apostrophes pour avoir osé franchir ce seuil, qu'ils considéraient sans doute comme profané, et je fus très-étonné de leur silence. Mais, quand je fus à quelques pas, je les vis se frapper la poitrine et pousser des exclamations, tous ensemble, en levant leurs bras vers le ciel. Je demandai à mon guide l'explication de leurs gestes et de leurs paroles; c'était une espèce d'exorcisme, me dit-il, au moyen duquel ils voulaient apaiser leur saint Husseïn, et purifier son tombeau de la profanation imprimée par mes pas.

Parmi les édifices remarquables de Kazbin, il ne faut pas omettre les bazars, les caravansérails, et surtout les citernes qui s'y trouvent en très-grand nombre, et dont quelques-unes sont de véritables monuments. La petite rivière de Chàh-Roùd ne suffit pas aux besoins de la ville, qui manquerait

d'eau si on ne la faisait venir de la montagne au moyen de canaux souterrains qui l'amènent dans de grands réservoirs. Ces citernes publiques sont parfaitement construites, et conservent l'eau pure et fraîche toute l'année. Ce sont de grandes caves creusées au-dessous du sol, maçonnées au moyen d'un ciment hydraulique, et couvertes par une coupole. Un escalier intérieur conduit jusqu'à l'eau, et les marches en sont en nombre suffisant pour l'atteindre, quel que soit l'abaissement de leur niveau; ces citernes s'appellent *âb-ambar*.

Le Châh-Zadèh qui commandait à Kazbin était un jeune frère de Méhémet-Châh. Il habitait un des appartements du vaste palais qui fut élevé, dit-on, par Châh-Thamas, augmenté par Châh-Abbas, mais qui tombe en ruines faute d'entretien.

Quoique les tremblements de terre éprouvés par Kazbin aient, à diverses reprises, fait écrouler les murailles qui ferment cette ville de tous côtés, nous trouvâmes son enceinte en assez bon état. Elle consiste en une succession de tours percées d'embrasures et reliées entre elles par des murs crénelés.

La population de Kazbin peut être de trente à quarante mille habitants. L'une de ses industries est la fabrication des armes blanches; des sabres, qui ont l'aspect de ceux du Khorassan, mais dont la qualité est bien inférieure, et qui n'ont en Perse que très-peu de valeur. On les exporte à Constantinople et dans l'Inde.

Kazbin peut revendiquer, comme l'un de ses titres à l'intérêt du voyageur, d'avoir vu naître *Locman*, célèbre fabuliste, et *Hâm-d-Oullah*, l'un des géographes et des historiens

de la Perse, dans les œuvres duquel on trouve les documents les plus certains sur ce pays.

Pendant la journée que nous passâmes à Kazbin, la maison du docteur ne désemplit pas. Sa porte était assiégée par une foule de gens qui venaient le consulter et lui demander des remèdes contre des maux insignifiants ou imaginaires. Les uns le faisaient de bonne foi, les autres, en obtenant des médicaments, avaient en vue un trafic que des Persans seuls pouvaient imaginer: ils vendaient à d'autres, à un prix exorbitant, les pilules, les collyres, le quinine que notre médecin leur avait gratuitement donnés; les marchés se concluaient à sa porte, où les vendeurs arrêtaient les gens qui venaient pour consulter. Quand il eut découvert la fraude, le docteur ne voulant plus être leur dupe, voulant encore moins leur fournir les moyens de donner, sans discernement, des remèdes nuisibles à leurs compatriotes, ferma sa porte à tous ceux qui ne se présentaient pas avec des symptômes apparents de maladie. Il avait pour domestique un Génois élevé à Péra, digne de servir de compère à un empirique. En vrai Levantin qu'il était, il lui vint dans l'esprit un moyen de prélever un impôt sur l'industrie des faux malades qui se présentaient chez son maître, et d'empêcher leur honteux trafic d'avoir de fâcheux résultats. Quand le docteur, fatigué de consultations dénuées d'intérêt, fut sorti, il les continua en se faisant passer pour le *hekim-bachi*. Les Persans ne savaient point faire la différence entre le maître et le valet, tant l'aplomb de celui-ci les trompait. Leurs prédécesseurs avaient accepté avec reconnaissance les médicaments que le véritable *hekim* avait donnés; ceux-ci payaient à son valet, en lui témoignant une reconnaissance non moins grande, les prétendus re-

mèdes qu'il leur vendait, avec une gravité toute doctorale: c'étaient des boulettes de pain saupoudrées de farine, ou de la farine en petits paquets, dont ils espéraient tirer dix fois le prix, en les vendant pour du *quinè-quinè*, comme ils appellent le sulfate de quinine.

La supercherie pouvait paraître innocente et sans danger; mais ce qui était coupable, c'était le prix que l'esculape mettait à ses drogues. Il lui avait paru très-original de prélever un impôt sur la spéculation des clients de son maître, mais il ne pouvait être du goût du docteur de passer pour avare et pour vendre cher sa science européenne; aussi traita-t-il fort mal son valet. Celui-ci se consola en secouant dans sa poche quelques *sabcrans* arrachés à l'avarice des Persans, et en riant du tour qu'il leur avait joué.

Le territoire de Kazbin est très-fertile et très-cultivé; il abonde en excellent raisin qu'on appelle *châhauny* ou *royal*. Les chrétiens en font un excellent vin. Au nombre des arbres qui croissent dans les vergers, il y a beaucoup de pistachiers renommés pour la qualité de leurs fruits.

Après nous être reposés un jour entier à Kazbin, et avoir fait au jeune prince une visite dans laquelle il fut fort aimable, nous reprîmes la route de Téhérân dont nous n'étions éloignés que de trois à quatre journées de marche.

A la fin de la première, nous couchâmes à *Kichlek*, grand village entouré de murailles. Sur notre route nous rencontrâmes quelques *Iliâts* ou nomades, qu'on appelle aussi *Kara-tchâder*, à cause de la couleur noire de leurs tentes. Ils campaient au bord d'un petit courant d'eau; autour d'eux leurs troupeaux broutaient la rare et courte végétation qui n'avait pas encore assez de force pour verdir la

plaine sablonneuse. Cette contrée était couverte de villages.

Le lendemain nous traversâmes des terrains marécageux et nous arrivâmes à *Tenkiamân*, grand bourg éloigné de notre route, mais vers lequel le Meïmândar avait détourné notre marche afin de lever plus facilement sa contribution quotidienne.

Le jour suivant nous continuâmes à marcher sur un sol à peu près semblable. Après avoir parcouru une distance d'environ six farsaks, nous rencontrâmes, à notre droite, un Imâm-Zâdèh, dont la coupole se distinguait à travers les branches d'un groupe de platanes séculaires. Auprès, coulait un ruisseau dont les eaux rapides lavaient les pierres blanches de plusieurs tombes. Derrière s'apercevaient les murs d'un grand palais, c'était celui de *Solimanyèh*, où nous couchâmes. Cette résidence princière était celle de Soliman-Mirza, l'un des fils de Fet-Ali-Châh. Ce monarque avait, en cet endroit, formé un apanage à ce Châh-Zâdèh, au moyen de plusieurs villages voisins du palais. Celui-ci est désert aujourd'hui et sera probablement bientôt en ruines, ce qui est d'autant plus regrettable que plusieurs de ses parties sont réellement remarquables ; entre autres, le harem où se trouve une salle fort curieuse, ornée de grands tableaux peints à l'huile, sur le mur, et qui représentent des sujets tirés de l'histoire de la dynastie régnante. L'un d'eux retrace l'avénement au trône du chef de la dynastie des Kâdjars, Aga-Mohamet-Khan, cet eunuque cruel qui se fit, pour monter sur le trône de Perse, des degrés avec les cadavres des princes assassinés par lui. Dans d'autres salles, on voit plusieurs portraits qui représentent des personnages de la famille régnante, ou des héros dont la renommée est en grand hon-

neur auprès des Persans. La porte supérieure du harem est terminée par une espèce de donjon dont les fenêtres sont grillées, et d'où la vue s'étend très-loin dans toutes les directions. Les harems des princes, en Perse, ont ordinairement cet appendice; c'est là qu'il est loisible aux femmes de se tenir; elles peuvent y passer leur temps et occuper leur oisiveté à regarder dans la campagne, sans s'exposer à devenir l'objet de regards indiscrets.

Au-dessous de ce belvedère, et tout autour du palais, sont de vastes jardins qui en dépendent, ainsi qu'un village qui y est attenant.

En quittant Solimanyèh, nous traversâmes, sur un pont construit en briques, un cours d'eau qu'on appelle *Ab-Karatch*, et qui descend de l'Elbours. Ce pont a, vers son milieu, une grande arche qui s'appuie aux rochers entre lesquels est encaissée la rivière. Dans la saison des pluies et de la fonte des neiges, les eaux grossissent de manière à ne plus être contenues dans leur lit habituel. Ces crues périodiques ont nécessité l'ouverture de deux autres arches plus petites, dont le pied pose plus haut sur les roches qu'atteignent les grandes eaux, afin d'en faciliter l'écoulement. Nous côtoyâmes quelque temps cette rivière, puis nous la quittâmes pour suivre le pied de la chaîne de l'Elbours en nous dirigeant sur Kent.

Notre Meïmândar nous avait souvent entendu parler des courses de chevaux d'Europe. Jaloux de nous montrer la vitesse des siens, ou de nous flatter, en imitant un usage frengui, il avait ruminé le projet d'une course entre ses propres chevaux montés par ses domestiques, en longues robes, à grandes barbes noires, en guise de jockeys. En effet,

à un endroit convenu et choisi préalablement, Châh-Abbas-Khan nous pria de faire halte, et nous expliqua le motif pour lequel il nous arrêtait. Aussitôt on dégagea de leurs couvertures de route, et du bagage qu'ils portaient, les chevaux qui devaient entrer en lice. Lorsqu'on eut reconnu le terrain, choisi le *turf*, et désigné les limites, on distribua les courses, il y eut des paris engagés, et l'on eût pu, avec un peu de complaisance, se croire sur la pelouse de Chantilly; car, à distance, on pouvait prendre pour des jockeys les coureurs persans, à ne voir que les couleurs jaunes, roses ou bleues de leurs longues robes qu'ils avaient ramassées et nouées de leur mieux à leur ceinture. Mais soit qu'ils fussent mal montés, soit qu'ils n'eussent réellement pas les moyens nécessaires, aucun des chevaux engagés ne fournit sa carrière d'une façon quelque peu remarquable. Notre Meïmândar n'en parut d'ailleurs pas très-satisfait lui-même, et ce fut d'un air assez dépité qu'il nous remit en marche. Cependant, dans notre opinion, cette épreuve ne diminuait en rien l'estime que nous avions pour les chevaux de Perse. Leurs qualités essentielles sont la sobriété et la persévérance avec laquelle ils fournissent de longues traites et supportent de grandes fatigues. A nos yeux, ces vertus hippiques valaient mieux, dans les circonstances où nous nous trouvions, que la vitesse d'un cheval de course.

Nous ne tardâmes pas à arriver au village de *Kent*, situé au pied même du Chimrân, l'un des monts de la chaîne de l'Elbours. Ce village est placé au-dessus d'un ravin au fond duquel coule une petite rivière qui sort de la montagne. En y arrivant nous crûmes aux apparences d'un accueil qui nous faisait espérer une hospitalité gracieuse. Beaucoup d'habi-

tants étaient sortis de leurs maisons pour venir à notre rencontre, et de jeunes garçons, accompagnés de musiciens, vinrent, en dansant, au-devant de nous. Nous fûmes logés dans un petit palais que Fet-Ali-Châh fit construire, pour rendez-vous de chasse, lorsqu'il venait prendre ce plaisir dans la montagne qui abonde en perdrix. Mais un orage populaire nous y attendait : les gens de notre Meïmandâr rencontraient de grandes difficultés à se procurer les provisions journalières; ces difficultés faisant naître des querelles violentes d'abord, finirent par donner lieu à une rixe qui eût pu avoir les suites les plus graves, sans la fermeté que montra Châh-Abbas-Khân, et la démonstration armée que nous dûmes faire nous-mêmes, pour le soutenir lui et ses gens. Soit que ceux-ci eussent mis trop de brutalité à prélever la contribution en notre faveur, soit que les habitants de ce village, placé sous la protection d'un des grands personnages de la cour, qui en est propriétaire, eussent cru pouvoir, à l'aide de ce patronage, se dispenser de payer le tribut qui leur était imposé pour l'Elchi, toujours fut-il qu'ils se révoltèrent. Après avoir repoussé les gens du Meïmândar, ils allèrent jusqu'à les battre, et ce fut même avec assez de peine que nous parvînmes à leur en arracher un qu'ils foulaient à leurs pieds, devant la porte du palais qu'habitait l'ambassadeur. Nous sûmes que ces scènes de désordres étaient la suite de nombreuses marques de mécontentement données par une partie des habitants, lorsqu'on était venu préparer d'avance les logements. Déjà, alors, ils avaient manifesté l'intention de s'opposer à l'installation de l'ambassadeur et de sa suite dans leur village. Les plus mutins avaient menacé de s'emparer du palais où nous devions loger, et d'en chasser tous ceux qui

s'y trouveraient; mais une contenance résolue et digne, de la part de nos camarades qui y étaient arrivés les premiers, leur avait imposé assez pour qu'ils ne crussent pas devoir aller jusqu'à cette extrémité. Ils préférèrent sans doute s'en prendre au Meïmândar et à ses gens. Grâce cependant à notre intervention moitié conciliatrice, moitié menaçante, nous parvînmes à rétablir le calme et à obtenir le *sursat*, c'est-à-dire l'impôt en denrée, prélevé au nom du Châh.

Mais les habitants de Kent, fort mécontents d'avoir été obligés de céder, envoyèrent à Téhérân une députation chargée de porter leurs plaintes au Beglier-bey, gouverneur de la ville en l'absence du roi. C'était la plus sérieuse révolte que nous eussions encore vue contre les ordres royaux et formels dont notre Meïmândar n'était que l'exécuteur. Nous en étions d'autant plus étonnés que le village de Kent n'est distant que de trois farsaks de la capitale. Le calme s'étant parfaitement rétabli, nous passâmes tranquillement la journée, nous préparant à faire notre entrée à Téhérân le lendemain.

Le 1er mars, de grand matin, l'ambassadeur reçut, comme préambule à tous les honneurs qui l'attendaient à son entrée dans la capitale, et comme prologue aux scènes de tous genres qui devaient avoir lieu sur notre route, reçut, dis-je, la visite des musiciens du Châh, qui lui avaient été envoyés pour lui donner un concert à la persane. Les dilettanti royaux firent preuve d'habileté dans leur genre, et de supériorité sur tous ceux que nous avions entendus avant eux. Les musiciens du Châh, c'est tout dire, et nos amis de Perse épiaient sur notre physionomie l'effet qu'ils s'attendaient que cet orchestre de choix produirait sur nous. Pourtant, malgré toute

notre envie de témoigner notre satisfaction, et de répondre, de la manière la plus aimable, aux attentions dont nous étions l'objet, nous ne pûmes dissimuler le peu de plaisir que nous faisait cette musique barbare; nous ne pouvions trouver mélodieux les sons discordants qui se couraient après, d'une façon sauvage, sous les doigts des exécutants, lesquels paraissaient d'ailleurs assez déliés et exercés dans leur métier. Quand l'ambassadeur crut que ses oreilles et les nôtres avaient assez donné de marques de patience pour ne pas paraître incivils à ces honorables dilettanti, il profita d'un repos et leur donna le *pichkech* obligé en les congédiant.

La distance qui nous séparait de Téhérân était très-courte. Nous ne montâmes à cheval qu'à onze heures, afin de donner le temps aux personnages qui devaient se porter au-devant de l'ambassadeur de faire leurs préparatifs. Nous quittâmes le village de Kent, avec l'espoir de trouver, dans la capitale et auprès des personnages chargés par le Châh de recevoir l'Elchi français, un accueil plus affable que celui qui nous avait été fait à la porte de Téhérân.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer, venant au-devant de nous, un grand nombre de cavaliers au milieu desquels se faisaient remarquer les principaux officiers du Beglier-bey et du Serdar. A mi-chemin, une tente magnifique en drap rouge, brodée de diverses couleurs, avait été dressée pour y offrir une collation à l'ambassadeur. Mais comme le gouverneur ne s'y trouvait pas, pour lui en faire les honneurs, l'ambassadeur ne voulut pas s'y arrêter. Un cheval blanc, tout harnaché, attendait l'Elchi, pour son entrée en ville. Son premier mouvement fut, par le même motif, de refuser de le monter; cependant, ne voulant pas indisposer les Per-

sans qui étaient là, et pensant que la première leçon suffirait, il se décida à accepter cette monture d'honneur. Des cavaliers et des gens à pied encombraient la route de plus en plus. Au milieu de cette populace, on distinguait la voix rauque des derviches. Ils étaient remarquables par leurs cheveux et par les peaux de bêtes dont leurs épaules étaient couvertes. Armés de longs bâtons ou de massues garnies de fer, ils semblaient vouloir exciter l'enthousiasme de la multitude, en poussant fréquemment le cri de *Yâ-Ali*. — Quel était le sens de cette invocation au patron des Chiias? Était-elle faite en notre honneur, ou appelait-elle sur les têtes des Frenguis la colère du gendre du Prophète? — Malgré l'empressement dont nous étions l'objet, il nous était difficile de nous défendre d'une certaine défiance des sentiments secrets de ce peuple fanatique, dont tout récemment nous avions eu si peu à nous louer. A voir les regards sauvages et la mine farouche de ces derviches, dont le fanatisme est exalté par la vie errante et contemplative, nous avions bien quelque raison de ne pas croire de très-bon aloi ces marques équivoques de sympathie accompagnées des cris religieux de *Yâ-Ali*. Mais peu nous importait. Aussi bien notre attention était-elle détournée de ces personnages bizarres par d'autres non moins ridicules. Nos yeux étaient distraits par une variété d'épisodes successifs et entremêlés, auxquels donnait lieu la grande démonstration populaire et officielle dont nous étions l'objet.

Au milieu des curieux, gens de toutes sortes, on faisait place à des danseurs accompagnés de leur orchestre, à des bateleurs revêtus de déguisements grotesques, empruntés la plupart à des dépouilles d'animaux ; d'autres faisaient danser

et sauter des animaux véritables, des ours, des singes, ou traînaient enchaînés de jeunes tigres; à côté d'eux, des lutteurs, nus jusqu'à la ceinture, se tordaient en tout sens, en décrivant de grands cercles avec d'énormes massues; ils les faisaient mouvoir tout autour de leur corps, faisant ressortir ainsi la vigueur de leurs membres et l'élasticité de leurs muscles. Plus loin, c'étaient des confiseurs qui brisaient devant l'ambassadeur des fioles remplies de petites dragées qui s'éparpillaient sous les pieds de son cheval. Puis enfin, comme pour purifier la terre et abattre la poussière soulevée par la foule, venaient des *Sakkas*, ou porteurs d'eau, soutenant des outres immenses sur leurs épaules, et répandant l'eau qu'elles contenaient entre les jambes de nos chevaux.

Tout fut mis en œuvre pour nous recevoir dignement. Les pâtissiers, les fruitiers et les confiseurs des bazars étaient accourus. C'était à qui offrirait à l'ambassadeur ses oranges ou ses grenades, ses gâteaux ou ses sucreries. Jusqu'aux lions du Châh, que l'on avait envoyés à notre rencontre, et qui nous saluèrent de leurs rugissements. Ils étaient simplement tenus par une chaîne de fer passée dans un collier, et obéissaient à deux hommes qui n'avaient pour toute arme qu'une petite baguette de bois vert.

Un peu avant d'arriver aux portes de la ville, nous vîmes successivement venir à nous les attachés de l'ambassade russe, qui se distinguaient de loin dans la foule par leurs casquettes blanches. Un peu après, à leurs bonnets rouges, nous reconnûmes les officiers de l'ambassadeur turc. Tous ces messieurs étaient dépêchés par leurs chefs, pour aller, de leur part, complimenter l'ambassadeur de France.

CHAPITRE XIV.

Téhérân. — Visites officielles. — Le Sérail. — Insalubrité de la ville. — Environs. — Kasr-è-Kadjâr. — Negaristân. — Peintures murales. — Rhey. — Bas-reliefs modernes. — Châh-Abdoul-Azim. — Pic de Demavend.

Le 1er mars, à deux heures de l'après-midi, nous fîmes notre entrée dans Téhérân, au bruit du canon et au milieu de la foule qui se pressait sans interruption. Une double haie de soldats bordait les rues dans lesquelles nous passâmes. Le tonnerre commençait à gronder, les éclairs se succédaient avec rapidité, et quelques grosses gouttes d'eau, tombant au moment où nous arrivions au palais de l'Ambassade, firent dire aux Persans que Allâh nous protégeait, puisqu'il avait permis que nous arrivassions avant l'orage. En effet la pluie tomba alors par torrents; elle nous parut agréable, car, depuis notre départ de Trébizonde, nous n'avions encore vu que de la neige.

Comme dans toutes les villes précédentes, la maison destinée à l'ambassadeur fut, pendant plusieurs heures, le rendez-vous de personnages chargés de lui porter les com-

pliments du Beglier-bey et de tous les hauts fonctionnaires qui se réservaient de venir plus tard en personne.

Des plateaux chargés de sorbets et de toutes sortes de friandises vinrent encore couvrir les tapis autour desquels nous nous étions assis, selon le rang que nous avions dans le personnel de la mission.

Le palais qu'on avait mis à la disposition de l'ambassadeur avait dû être une habitation charmante; il était encore, pour le pays, en assez bon état de conservation, mais il ne nous offrit pas assez de logement pour que nous pussions tous y tenir. On fut obligé de mettre à notre disposition quelques maisons du voisinage, ce qui ne se fit pas sans difficulté. — Les riches, ne se souciant pas de nous héberger, donnaient de l'argent aux ferrachs du gouverneur pour qu'ils ne violassent pas leur domicile. Ceux-ci, afin de prélever cet impôt d'une hospitalité gênante, retombaient sur les pauvres ou sur les plus avares, qui cédaient dans la crainte d'encourir le châtiment dont le bâton toujours levé les menaçait. — Enfin, on parvint à nous loger assez convenablement, et nous fûmes établis de manière à ne pas trop mal passer les jours de repos que nous devions prendre à Téhéran.

L'ambassadeur ne tarda pas à recevoir la visite du Ministre de Russie, le général Duhamel, qui vint le lendemain de notre arrivée, accompagné de tous les membres qui lui étaient adjoints. Le général raconta qu'ayant hasardé des réprésentations au Châh sur son départ de Téhéran, au moment de l'arrivée d'un Elchi français, S. M. avait répondu qu'Ispahan était la capitale de son royaume tout autant que Téhéran.

Après le ministre de Russie vint le Serdar, commandant supérieur de toutes les forces militaires réunies dans la province. Ce personnage, qui s'appelle Baba-Khân, est beau-frère du Châh.

Le jour suivant, ce fut le tour du Beglier-bey, qui s'excusa sur sa santé de ne pas être sorti de la ville pour aller au-devant de l'Elchi. Il chercha, par les manières les plus gracieuses et les compliments les plus aimables, à dissiper le nuage dont il pouvait s'apercevoir qu'était couverte la réception que lui fit l'ambassadeur, mais il n'y réussit que faiblement. Le manque d'égards dont il s'était rendu coupable était trop flagrant pour être si vite pardonné; il fallait des preuves plus réelles de ses bonnes dispositions, pour faire oublier l'impolitesse par laquelle il avait débuté.

Plus tard vint le ministre de Turquie, Sarim-Effendi, le même qui fut, deux ans plus tard, ministre des affaires étrangères à Constantinople.

Une foule d'autres personnes plus ou moins importantes se succédèrent. Chacune d'elles était jalouse de faire aussi sa cour au *Veziri-Moukhtar* (21), mais avec cette arrière-pensée toute persane, qu'elle ne serait pas oubliée dans les cadeaux que M. de Sercey était présumé devoir faire. Malgré l'adresse et l'esprit que les Persans y mettaient, cette espérance perçait dans leurs discours. La prétention même d'y avoir part se déguisait mal sous les milles détours qu'ils employaient astucieusement pour arriver à dire que le *Padichâh* français, et l'Elchi en particulier, devaient leur avoir de la reconnaissance pour de prétendus services rendus. « Votre roi, disaient-ils, et votre pays sont trop grands « en munificence pour ne pas les reconnaître. » Le tout était

entremêlé de compliments et de flatteries si adroitement tournés, d'insinuations si subtiles, que, tout en devinant leur cupidité, nous ne pouvions nous empêcher de les trouver fort aimables. Au reste, tous ne perdirent pas leur temps : les uns reçurent des étoffes de soie, des pièces de drap, des montres ; les autres, des armes, des porcelaines ou des bijoux. On peut dire que tous ces présents étaient distribués en pure perte, mais ils sont d'usage en Perse pour se faire bien venir. On ne peut y arriver que les mains pleines, et depuis le temps où Chardin a dit que pour vendre un diamant il en donnait deux, les choses n'ont pas changé ; elles ne changeront probablement jamais, tant sont enracinées dans les mœurs persanes l'habitude et la passion des *pichkech*, que la pauvreté toujours croissante de toutes les classes ne pourra qu'augmenter et rendre plus avide.

Nous ne tardâmes pas à faire à M. le général Duhamel la visite que nous lui devions. Nous le trouvâmes installé dans une habitation aussi confortable que le permettait le pays ; c'était une espèce de palais très-vaste, ayant une belle apparence, et précédé d'une grande cour plantée. Chacun de nous n'eut qu'à se louer des manières polies et affables avec lesquelles l'ambassadeur russe et tous ses attachés lui firent accueil.

Téhérân n'a pas une très-grande étendue. Son circuit n'est guère que de quatre à cinq kilomètres. Les murailles sont, comme celles des autres villes, flanquées de tours et placées sur l'escarpement d'un large fossé. Elles sont percées de six portes ornées de briques émaillées de diverses couleurs ; quelques-unes sont défendues par une espèce de petit fortin également entouré de fossés, qui se trouve à une centaine de

mètres en avant des murs d'enceinte. Presque tous ces ouvrages tombent en ruines, et ne pourraient être d'aucune utilité en cas d'attaque sérieuse.

Cette ville est d'une importance bien moindre que Tabrız et Ispahan. Elle n'est pas, comme celles-ci, précédée d'immenses faubourgs; toute la population est renfermée dans ses murs et ne dépasse pas cent mille habitants. Au premier aspect, elle n'offre qu'une longue ligne horizontale de murs de briques jaunâtres que surmontent quelques coupoles de mosquées et quelques kiosques du palais du Châh.

On y compte six à sept mosquées, trois ou quatre medressèhs, plus de cent bains et autant de caravanserails; mais aucun de ces édifices n'est remarquable. Les bazars sont laids et sales, la construction en est misérable. Les mosquées n'ont rien de grand comme ensemble, rien d'élégant comme détails. On voit que cette ville ne se trouve capitale que par accident: n'étant pas destinée à jouer ce rôle, elle a brusquement passé du rang de ville de second ordre à celui de capitale, sans que son importance ait motivé cette usurpation. Les princes Kadjârs qui s'y sont établis et en ont fait le siége de leur royaume n'ont eu ni les goûts, ni sans doute les ressources qui ont fait exécuter, aux souverains de la race Sophi à Ispahan, les magnifiques monuments qui font de cette ville, encore aujourd'hui, la vraie capitale de la Perse, bien que le Châh n'y fasse pas sa résidence. Toute l'importance de Téhéran est dans le séjour qu'y font la cour et les hauts fonctionnaires de l'État.

La seule partie de la ville qui soit digne d'intérêt est celle qu'on appelle l'Ark. Selon l'usage d'Orient, c'est un quartier

placé au centre, séparé des autres par une muraille fortifiée et des fossés sur lesquels sont jetés des ponts-levis. C'est là qu'est le palais du Châh, avec toutes ses dépendances, les habitations de quelques princes du sang royal et de quelques grands personnages attachés à la cour. C'est là aussi qu'est logée une partie de la garde du roi.

La principale porte de l'Ark est au sud, vers le centre de Téhérân, et à l'entrée des bazars. Après avoir franchi le pont qui traverse le fossé, on s'engage dans une longue galerie sombre où se tiennent des soldats et quelques Kalioundjis. De là on arrive sur une grande place qui porte le nom de *Meïdân-i-Châh*, ou place Royale. Elle est fermée de toutes parts, soit par des murailles flanquées de tours garnies d'artillerie, soit par des casernes ou par les murs d'enceinte du sérail. Au milieu de cette place est une plate-forme élevée d'un mètre environ, où repose une énorme pièce de canon dont on ne comprend pas la destination. — Sous son affût brisé, je vis un jour un homme qui mendiait et invoquait Ali. On me dit que c'était un meurtrier qui s'était réfugié là comme en un lieu d'asile. Le coupable qui parvient à l'atteindre y est inviolable, quel que soit le crime qu'il a commis. Il y attend le passage du roi, qui ne peut lui refuser sa grâce. Ainsi l'impunité d'un criminel dépend de l'activité de ses jambes.—Il y a d'autres lieux d'asile, notamment la mosquée royale.

Sur le Meïdân-i-Châh, figurent encore quelques pièces d'artillerie qui sont en batterie de chaque côté de la porte du palais, mais toutes hors de service — ou il leur manque une roue, ou les flasques en sont brisés, ou les affûts vermoulus ne peuvent plus les porter — elles semblent être des enseignes

indiquant le palais du roi, plutôt que des moyens de défense pour en interdire l'approche.

L'intérieur du sérail se compose de plusieurs édifices ou kiosques placés dans de grands jardins et des cours plantées au milieu desquelles sont des bassins. La porte par laquelle on y pénètre ouvre sur le Meïdân-i-Châh ; elle porte le nom de *Déri-sa-adet* ou *porte de la Félicité*. Au dessus de cette entrée s'élève un pavillon dont le centre, garni d'une immense fenêtre, est un salon réservé au Châh, pour les occasions où il lui prend fantaisie de voir manœuvrer ses troupes ou d'assister aux divertissements du *baïram*. A droite de ce pavillon sont les jardins du sérail, dont les grands arbres dépassent le mur qui ferme la place. Au-dessus de leurs têtes s'élève une espèce de tour à plusieurs pans, percée de petites fenêtres et terminée par une galerie à jour — c'est le belvédère réservé aux femmes du harem, qui viennent, sans qu'on les aperçoive, y jouir de la vue des environs de Téhérân ou des lieux qui avoisinent le palais. — On ne peut visiter l'intérieur du sérail ; la seule portion qui en soit accessible est celle qu'on rencontre après avoir suivi une longue voûte bordée de soldats et où se tiennent les officiers de service, les maîtres des cérémonies, les *goulams* et les *yassaouls* ou gardes d'élite.

Les habitations particulières sont, comme dans la partie de la Perse que nous avions déjà parcourue, très-basses ; c'est à peine si l'on peut en citer quelques-unes ayant un étage au dessus du rez-de-chaussée. La manière dont les Persans bâtissent, et la qualité des matériaux qu'ils emploient, ne permettent pas qu'ils donnent à leurs constructions une grande élévation ; en effet, des briques crues

assemblées avec un peu de boue, ne peuvent offrir de grandes garanties de solidité; nous ne tardâmes pas à en avoir la preuve. Le temps était devenu très-mauvais, et, la pluie ayant duré quatre jours consécutifs, ce qui arrive fréquemment après l'hiver, nous vîmes un grand nombre de maisons s'affaisser sur elles-mêmes et tomber en obstruant les rues de leurs décombres. Partout on voyait des ouvriers occupés à déblayer et à relever ces ruines instantanées. Mais si quelque chose surpasse l'imprévoyance des Persans en fait de construction, c'est la facilité et la promptitude avec lesquelles ils réparent leurs habitations. Deux jours après ces désastres, le temps étant devenu beau, on ne pouvait reconnaître qu'à une couche de boue encore fraîche les maisons qui avaient été renversées.

Comment concevoir que les Persans, si industrieux et si intelligents d'ailleurs, qui ont autour d'eux de la pierre et de la chaux à profusion, préfèrent, en bâtissant avec la fange de leurs ruisseaux, s'exposer à se voir, en quelques heures, enterrés sous les débris de leurs demeures? Quand on voit, dans la capitale de ce grand royaume, les maisons détruites parce que des pluies abondantes en ont miné la base, on ne saurait s'étonner de voir tant de ruines couvrir la surface du pays.

On a peine à comprendre ce qui a pu déterminer la position de Téhérân. Assise dans une plaine basse, au pied du *Chimrân*, qui l'abrite des vents du nord, et sans autre eau que celle des pluies recueillies dans des citernes; elle est ainsi exposée, pendant près de six mois de l'année, à des chaleurs intolérables; le vent du sud lui arrive brûlant, et le manque d'eau y entretient une malpropreté pernicieuse.

Aussi cette ville passe-t-elle pour être très-malsaine. Les rues et les bazars, où les chaleurs de l'été vaporisent la fange des cloaques infects que la négligence laisse sans cesse s'y former, exhalent des miasmes malfaisants qui engendrent la fièvre et d'autres maladies dangereuses. Pour s'y soustraire, la cour, les gens riches, et en général tous ceux que leurs affaires journalières ne retiennent pas dans la ville, la fuient à partir du mois de mai, et se retirent dans les gorges de la montagne qui en est voisine. Les pentes méridionales de Chimrân sont couvertes de grands villages et de jardins, où les émigrants vont se réfugier, et auprès desquels ils campent pendant six mois. Les Persans, comme en général tous les Orientaux, ont beaucoup de goût pour la vie sous la tente. Cependant Fet-Ali-Châh, qui, à ce qu'il paraît, goûtait moins cette existence mobile, avait fait bâtir pour sa cour, à environ une farsak de Téhérân, au pied de la montagne, un grand palais qu'il habitait l'été. Il porte le nom de *Kasr-è-Kadjâr*, *Château des Kadjârs*, ou *Takht-i-Kadjàr*, *trône des Kadjârs*. Le plan en est grandiose et les détails en sont assez remarquables. Les jardins en amphithéâtre, et plusieurs étages de terrasses auxquelles on arrive par de nombreux escaliers, séparent le château du parc, dont la végétation est d'une beauté surprenante pour un pays où l'on en rencontre si rarement.

Les appartements de Kasr-è-Kadjàr sont ornés de glaces et de peintures qui ne sont pas sans mérite. Plusieurs représentent les héros favoris des Persans, tels que Roustâm, Afrasiab, Taïmour, ou Tchenghis-Khân (22). Au milieu de ces figures orientales, on est très-étonné de trouver le portrait d'un Européen, en costume du siècle dernier. L'on m'a dit

que c'était celui d'un jeune homme attaché à l'une des ambassades anglaises, et pour lequel Fet-Ali-Châh s'était pris d'une affection toute particulière. Cette habitation, la plus belle que nous eussions vue, est certainement bien digne, encore aujourd'hui, de loger le roi; mais Mehemet-Châh, qui a des goûts plus nomades, a abandonné cette demeure pour la tente, sous laquelle il préfère aller chercher la fraîcheur, au bord de quelque petit ruisseau échappé d'une des gorges du Chimrân.

Aux portes de la ville sont deux autres résidences royales: l'une, qu'on appelle Lalazar, est fort petite; l'autre, qui se nomme Négharistân, est plus importante. Dans cette dernière se voit une salle sur les murs de laquelle on a figuré la présentation au roi de Perse des ambassadeurs de France et d'Angleterre, qui vinrent à la cour de Fet-Ali-Châh, au commencement de ce siècle.

Le fond de la salle montre le Châh sur son trône, entouré de ses fils. Sur le mur de droite, le général Gardanne s'avance avec quelques-uns de ses attachés. Sur le mur de gauche sont, en pendant, sir Malcolm et trois personnes de sa suite. Autour des envoyés européens sont représentés, dans diverses attitudes, tous les hauts dignitaires de l'État, assistant à la cérémonie. Ces peintures sont, comme toutes celles que nous avions vues déjà, d'une exécution qui laisse à désirer. La perspective appliquée aux personnages ou aux objets y est mal comprise. Mais il faut dire, et j'en fus étonné, que leur couleur est d'une puissance, a un relief qui prouvent que les Persans pourraient être d'excellents peintres. Ce qui leur manque, ce n'est ni l'intelligence de l'art, ni le coloris; mais, comme ils peignent d'inspiration et sans étude, ils ne savent

pas toujours tenir compte des distances et resserrer les détails dans un petit espace, d'après les lois de la perspective. Poussés vers l'art de la représentation de la nature, par un goût naturel, ils cherchent à imiter les objets isolément, sans bien observer les rapports qui existent entre eux. Par cette raison, ils excellent dans les ouvrages de détail et délicats; ainsi ils font de petites peintures de fleurs ou d'ornements, qui sont d'une vérité et d'un fini exquis. Mais, aussitôt qu'ils sortent de ce genre pour représenter de grandes scènes, les défauts que je viens de signaler, et qu'il ne faut attribuer qu'à leur peu de science, reparaissent et font tort à leurs tableaux. Toutefois, il faut convenir qu'il est surprenant de trouver chez un peuple qui a si peu de contact avec l'Europe et avec ses arts, des productions aussi remarquables que celles de Negharistân ou celles que j'aurai plus tard occasion de signaler à Ispahan.

Parmi les sites intéressants qui se trouvent aux environs de Téhérân, sont les ruines de la ville de Rhey que l'on suppose avoir été la Rhagès de la Bible, patrie de Tobie. L'histoire rapporte qu'Alexandre poursuivant Darius s'arrêta à Rhagès, après une course de dix jours qu'il venait de faire depuis Ecbatane. Or, cette ville qui est généralement reconnue aujourd'hui dans celle qui porte le nom de Hamadân, est en effet à cette distance; de plus, il faut remarquer que Rhey n'est qu'à une journée des portes Caspiennes que franchit Alexandre le lendemain de son départ de Rhagès; on a donc quelque raison de croire que, sous le nom moderne et altéré de Rhey, les Persans ont conservé celui de la ville antique.

Quoi qu'il en soit, si les titres de *première ville du monde,*

de *marché de l'univers* que Rhagès reçut dans les temps anciens, ne sont pas justifiés par l'importance actuelle de ses ruines, il faut dire cependant que les restes de remparts que l'on retrouve, et les tertres élevés qui indiquent les places de fortifications ou d'édifices, attestent la position d'une grande ville. De longues éminences, qui ne sont plus que de la terre aujourd'hui, s'étendent au loin dans une grande plaine déserte. Elle sont rompues, à intervalles réguliers, par des traces de tours; elles se croisent et tracent un immense périmètre à l'intérieur duquel le sol accidenté est jonché de débris.

Au milieu de ces tertres de toutes formes et de toutes grandeurs, sont restées debout trois tours bâties en briques. Les inscriptions couffiques qu'elles portent prouvent qu'elles ne sont pas d'une date plus ancienne que l'islamisme. La plus grande de ces tours est aussi la plus remarquable comme construction; elle est formée par des plans verticaux qui du haut en bas, se coupent de manière à former une succession de vingt-quatre angles alternativement rentrants et sortants, ce qui figure des espèces de grandes canelures qui sont d'un bel effet. Ce monument, qu'on appelle *Bourdj-Yezid*, ou tour de Yezid, doit probablement sa fondation au fameux *Yezid-ebn-Mahleb* qui fut gouverneur du *Khorassan*, puis de l'Irak, au commencement du VIIIe siècle. Ce monument, qui date des premiers temps de l'ère musulmane, paraît devoir durer encore bien des siècles, à moins que l'exploitation du sol de Rhey par les maçons du pays ne vienne à s'attaquer à elle comme à toutes les autres ruines, pour en tirer des matériaux de construction.

Les deux autres tours que l'on voit, plus rapprochées de

la montagne, dans la direction du nord-est, ont probablement une origine commune à celle de Yezid, car elles portent des inscriptions semblables.

Tout cet ensemble de souvenirs de l'époque où s'étendait jusque-là, et plus loin encore, la puissance des khalifes, se trouve d'accord avec les traditions, car celles-ci rapportent que Rhey, où naquit le célèbre Haroun-el-Rechid, fut un des centres les plus considérables du vaste empire de ce Khalife. Certains écrivains prétendent même qu'elle fut sa résidence de prédilection.

Tchenghiz-Khân à qui on peut attribuer, à bon droit, une très-grande partie des ruines de ces contrées, passe pour avoir saccagé complétement cette ville qui, quoique déchue, avait jusque-là conservé de l'importance. On pense que les habitants de Rhey, obligés d'en abandonner les décombres, se seront portés vers Teheran pour y fonder une cité nouvelle.

Les ruines de Rhey s'étendent au pied de rochers âpres et sauvages dont les crêtes hérissées se dressent comme une muraille. On retrouve, sur leurs sommets, des vestiges de construction qui font penser qu'ils furent jadis utilisés pour la défense de la ville. A leur pied est une belle et abondante source d'eau qu'on appelle *Tchechmèh-i-Ali, fontaine d'Ali*. Elle forme un petit étang dont les eaux s'écoulent dans la plaine, et y sont divisées selon les besoins des irrigations. C'est comme une oasis dans ce désert brûlé par l'ardeur du soleil, où la vue se perd dans un horizon immense sans s'y reposer sur aucune végétation. Ce lieu est un but de promenade, et un rendez-vous pour les Téhérânis qui viennent y chercher un peu de fraîcheur, ou chasser au faucon dans les environs.

Un pauvre kalioundji vit là, comme un ermite, dans une maisonnette où il tient quelques pipes à la disposition des promeneurs.

Le site de *Tchechmèh-i-Ali* paraît avoir été fort goûté par le roi Fet-Ali-Châh, s'il faut en croire le grand bas-relief que ce prince y fit exécuter. Il est au-dessus de la source et sur les rochers taillés et préparés ad hoc. Il représente le monarque assis sur une espèce de trône, dans son costume royal. De chaque côté sont rangés les princes au nombre de quatorze. Dans un des compartiments formés par deux colonnes, on voit le roi en habit ordinaire, tenant un faucon sur son poing, sans doute en souvenir des chasses qu'il faisait dans la campagne de Rhey.

Si cette sculpture est un nouvel indice du goût naturel des Persans pour les arts du dessin, je suis obligé de convenir qu'elle n'en est pas un échantillon aussi satisfaisant que les peintures que j'ai citées précédemment.

On voit en ce lieu un second bas-relief sur le revers méridional d'une chaîne de rocs sauvages, au milieu des nids d'aigles et de vautours qui planent au-dessus. Ce tableau, situé à l'est des ruines de Rhey, représente encore Fet-Ali-Châh à cheval, terrassant un lion d'un coup de lance. Un vieillard, qui faisait partie de la cour du prince, m'a dit avoir été témoin du fait. Mais il faut se rappeler que les Persans aiment le merveilleux et se piquent très-peu de véracité.

Les voyageurs qui m'ont précédé racontent avoir vu, à cette même place, une sculpture de l'époque sassanide, et j'appris qu'en effet elle avait existé, mais que le roi Fet-Ali-Châh l'avait transformée en celle que l'on voit

actuellement. Il est fâcheux que ce monarque, qui avait du goût et qui aimait les arts, n'ait point respecté l'antiquité et n'ait pas jugé une autre place digne de porter son effigie.

A l'ouest des ruines de Rhey est le village de Châh-Abdoul-Azim, au milieu duquel s'élève une grande mosquée. C'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté, où les Persans viennent de fort loin faire leurs dévotions. Cet endroit est de plus le rendez-vous de toutes les cigognes qui s'abattent dans le pays. Elles ont, paraît-il, pris en affection les minarets, les coupoles, tous les toits de Châh-Abdoul-Azim, au point qu'on y compte des familles de ces oiseaux par centaines.

Dans une direction opposée, au nord-est, s'élève le pic de *Demavend*. Ce gigantesque cône, dont la glace est éternelle, s'aperçoit de très-loin. De quelque côté que vienne un voyageur, il peut, grâce à cette montagne, reconnaître la position de Téhérân. Bien que Ispahan soit à plus de cent lieues de cette ville, on peut, quand le temps est pur, voir sa cime blanche au-dessus des montagnes.

Les Persans ont des contes traditionnels absurdes qui se rapportent au Demavend. Le plus accrédité est celui de l'existence d'une plante qui ne croît que sur ses pentes, et produit de l'or. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est la teinte dorée que prennent les dents des moutons qui paissent sur cette montagne. Mais, au lieu de voir dans cette particularité un fait tout simple, résultant de la vertu colorante de l'herbe broutée par leurs troupeaux, les Persans, dans leur prédilection pour tout ce qui tient du merveilleux, ont préféré y voir l'indice du précieux métal. Quelques-uns, plus

crédules encore que les autres, ont la simplicité d'aller, avec les plus grandes peines, cueillir cette herbe pour en extraire les parties aurifères. Si j'ai entendu vanter la propriété singulière du Demavend, je n'ai pas ouï dire que personne y ait trouvé la fortune.

CHAPITRE XV.

Famille royale. — Françaises établies à Téhérân — Chyisme. — Fêtes religieuses. — Esprit du clergé. — Motifs du voyage du Châh à Ispahan.

Téhérân sert de résidence, je pourrais presque dire de prison, à un grand nombre de membres de la famille royale. Ce sont des Châh-Zadèhs, tous frères ou cousins de Mehemet-Châh. Pauvres, sans consistance politique et sans argent, ils vivent des aumônes du souverain, souvent même de celles que veulent bien leur faire les grands. C'est là une triste portion de l'héritage que légua à son successeur Fet-Ali-Châh, qui, jouissant pleinement et royalement de la liberté accordée par le Koran sur le nombre des femmes, en eut jusqu'à cinq ou six cents dans son harem, et laissa une progéniture masculine de soixante-dix princes. La politique ombrageuse du Châh et les événements qui s'étaient passés lors de son avénement au trône, ne lui permirent pas de conserver à ses oncles ou cousins la position que leur avait faite son grand-père, de qui ils tenaient le gouvernement de toutes les provinces ou villes importantes du royaume. Les

postes dans lesquels Méhémet-Châh avait trouvé ces Châh-Zadèhs les rendaient trop dangereux pour son repos et celui du pays. Ayant une grande influence, due à leur autorité ou à leurs richesses, il était à craindre qu'ils en abusassent pour aliéner les populations et les détourner de leurs devoirs envers le nouveau souverain. L'ébranlement que causa dans toute la Perse la prise de possession de la couronne par le fils d'Abbas-Mirza, dont les droits furent vivement contestés, rendit plus soupçonneux et plus défiant le successeur de Fet-Ali-Châh. En conséquence, il résolut de priver de leurs forces tous les compétiteurs qui pourraient surgir, en dépossédant tous les membres de sa famille qui se trouvaient à la tête de gouvernements importants. C'était en même temps un moyen de se faire des partisans, en distribuant ces mêmes gouvernements aux Khâns à la fidélité desquels il croyait pouvoir se fier. Cette politique était, à la vérité, peu faite pour rattacher à Mehemet-Châh les princes du même sang que lui, et par conséquent se croyant aussi des droits au trône; mais la prudence la commandait, surtout dans un pays où la raison du plus fort a toujours été considérée comme la meilleure. Elle eut naturellement pour résultat d'appauvrir et de laisser dépérir dans l'oisiveté de nombreux princes qui, bien que vivant pauvrement, n'en sont pas moins, pour l'État et le roi lui-même, une lourde charge.

Parmi les Châh-Zadèhs qui se trouvaient ainsi les commensaux de Mehemet-Châh, il y en avait un qui lui tenait de plus près par le sang; c'était Ferrhâd-Mirza, fils d'Abbas-Mirza, par conséquent son frère, mais né d'une autre mère. Beaucoup plus jeune que le roi, il n'avait que vingt ans. L'ambassadeur, accompagné de toute sa suite, lui rendit visite le sur

lendemain de son arrivée à Téhérân. Nous trouvâmes en lui un jeune homme extrêmement aimable et paraissant ne rien avoir de la morgue que nous avions eu à reprocher à son autre frère Karamân-Mirza.

Lors de notre passage à Téhérân, il y vivait encore une vieille dame française venue en Perse depuis une trentaine d'années; elle y avait accompagné son mari, M. de La Marinière, qu'elle avait perdu presque aussitôt. Seule, sans appui, sans ressources, elle n'eut pas les moyens de quitter la Perse; force lui fut donc d'y chercher des moyens d'existence. Sa position intéressa le roi Fet-Ali-Châh, ainsi que le prince Abbas-Mirza, et tous deux lui ouvrirent leur Anderoûm pour lui confier l'éducation des jeunes princes et leur apprendre la langue française. Ce fut à cette circonstance qu'elle dut de devenir l'institutrice du roi régnant et du prince que nous connaissions déjà, Malek-Khassem-Mirza, celui de tous ses élèves qui lui fait le plus d'honneur. Elle était âgée de plus de soixante ans quand nous la vîmes. Sa situation était loin de ce que l'avait rendue autrefois la générosité de Fet-Ali-Châh; cependant elle vivait encore d'une pension qu'elle touchait sur la cassette royale. Elle avait alors la confiance de la reine-mère, et faisait ses affaires en ville. Madame de La Marinière parut heureuse de voir des compatriotes; elle en était privée depuis bien des années. L'ambassadeur s'intéressa à elle, et, prenant en considération les services qu'elle avait rendus à la France en inculquant à plusieurs jeunes princes des idées françaises, il espérait obtenir de notre gouvernement une subvention qui la mît à même de ne plus tendre la main aux Persans, et surtout de ne plus avoir à souffrir de leur ingratitude. — Cette pauvre

dame mourut très-peu de temps après, à Chiraz, où les fièvres de l'été l'emportèrent.

Nous trouvâmes également à Téhérân une autre Française: c'était une jeune femme qui était d'Orléans. Son mari, Persan, l'avait enlevée dans un voyage qu'il fit en France; elle était alors enfant. Devenue Persane et Musulmane, elle avait presque oublié sa langue natale. Elle comprenait encore le français, mais elle ne le savait plus parler; elle paraissait d'ailleurs très-satisfaite de son sort et se louait beaucoup de son mari, qui était resté toujours rempli d'égards pour elle et n'avait jamais voulu profiter du privilége que les mœurs de son pays lui conféraient pour donner à sa première femme une rivale dans son Zànkhânèh (23).

Parmi les scènes de mœurs les plus originales et les plus curieuses que l'on puisse voir en Perse, il faut mettre en première ligne les fêtes religieuses qui se célèbrent au commencement de chaque nouvelle année, le premier jour de Moharrem. Les Persans appellent ces fêtes *E'id qatl*, c'est-à-dire *fêtes du Meurtre*, ou communément *Tazièhs*. Elles ont lieu en mémoire d'Ali, gendre du Prophète, et de ses fils Husseïn et Hassan, dont la fin tragique engendra le schisme qui partage les Musulmans en *sunnites*, ou partisans d'Omar, et *chyas* ou *chyites*, sectateurs d'Ali. Ce schisme, qui n'a rien changé quant au fond de la doctrine de Mahomet, a pour base le droit d'hérédité d'Ali, comme gendre, et de Husseïn et Hassan, comme petits-fils de Mahomet, au détriment d'Aboubekhr et d'Omar que les Persans considèrent comme des usurpateurs. Après la mort du Prophète, son beau-père Aboubekhr, qui était aussi celui d'Omar, s'empara de la souveraineté, afin de la transmettre à son second gendre. Ali,

qui non-seulement avait épousé la fille de Mahomet, mais qui de plus était son neveu, revendiqua sa succession au nom du sang, mais ce fut sans succès. Cependant, à la mort d'Abоubekhr, ayant réussi à s'emparer du *khalifat*, il ne put le conserver dans sa famille, et périt lui-même massacré par les partisans d'Omar, qui étaient les plus nombreux. Husseïn et Hassan, les deux fils d'Ali, voulurent venger sa mort, et reconquérir par la force des armes ce que la trahison avait arraché des mains de leur père; mais le premier, attaqué par Yezid, général d'Omar, sur les bords de l'Euphrate, près de Kerbelèh, y perdit la vie ; l'autre périt empoisonné. Ainsi fut tranchée cette question qui, après plus de cinq cents ans, devait faire surgir en Perse un schisme redoutable pour l'orthodoxie turque, et cause de guerres auxquelles le fanatisme religieux prêta toute la violence d'une foi ardente.

Les partisans des victimes de l'ambition d'Omar n'ayant pu les faire triompher, conservèrent du moins leur dévouement à la postérité de Fatmé. Ils formèrent ainsi la première et faible branche naissante qui, partant de la souche mère de l'Islamisme, devait plus tard étendre ses rameaux vigoureux sur une grande partie de l'Asie.

Un dévot philosophe, un rêveur, vivait au XIVe siècle, à Ardebil, sous le nom de *Seffi-ed-Din*, ou *pureté de la foi*. Il approfondissait, dans une extase solitaire, les questions les plus ardues, les plus délicates qui séparaient déjà les Sunnites, ou partisans d'Omar, du petit nombre adhérents d'Ali. Ce sophi ou philosophe, comme on l'appelle en Perse, prétendait lui-même descendre du gendre du Prophète. C'était d'ailleurs un homme de bien, vénéré dans tout le pays, et

dont la sainteté avait acquis une renommée telle que Taïmour lui-même se détourna de ses conquêtes pour aller le visiter dans sa retraite. Animé d'une piété fervente, exalté par l'idée de faire revivre les droits de l'époux et des fils de Fatmé, il eut des inspirations qui fondèrent les premières bases du schisme au moyen duquel il anima d'une foi nouvelle le cœur des Persans. Profitant habilement de tout ce qu'il y avait de touchant et de noble dans le caractère et les actes d'Ali, il le représenta aux Persans comme la généreuse victime des détestables Khalifes reconnus par les sunnites. L'imagination de ses disciples s'enflamma aux récits des malheurs de la famille immolée par Omar, et, touchés de sa fin misérable, ils embrassèrent avec ardeur l'hérésie que leur présentait ardente et passionnée l'anachorète d'Ardebil. — Telle fut l'origine de la secte des Chyas ou Chyites, et aussi celle de la puissance des princes issus de Cheik-Sefi-ed-Din.

La Perse était depuis longtemps dominée par des princes de race tartare. Les guerres l'avaient désolée, ravagée dans tous les sens. Les successeurs de Taïmour, qui opprimaient le pays et le déchiraient entre eux, suivaient la religion contre laquelle s'étaient élevées les prédications de Cheik-Sefi-ed-din. Ces causes réunies durent aider puissamment les descendants de ce sectaire dans la continuation de son œuvre. Des idées d'indépendance agitaient la Perse. Les persécutions dont les disciples de la nouvelle doctrine étaient l'objet de la part des chefs de tribus tartares, au lieu d'en diminuer le nombre, ne firent que l'augmenter. A cette ardeur de secte s'ajoutait celle du patriotisme, et ce fut alors qu'Ismaïl, petit-fils du Cheik d'Ardebil, crut le moment favorable pour lever l'étendard de la révolte, au cri d'Ali et

de Husseïn, devenu l'expression de la foi qui se répandit par toute la Perse et mit le pouvoir dans les mains de la dynastie qui porta le nom de *Sophis* ou *Seffevïehs*.

De ce moment fut creusé, entre les *Sunnites* et les *Chyas*, un abîme infranchissable. Ils se vouèrent réciproquement la haine la plus profonde, la plus envenimée. Ainsi qu'il arrive et que nous l'avons vu nous-mêmes dans le sein de notre religion chrétienne, la communauté de foi dans le principe religieux ne fut plus rien. Elle fut remplacée, de part et d'autre, par une intolérance violente, exclusive, qui ne voulait admettre aucune opinion dissidente. De là, le fanatisme le plus aveugle, le plus acharné; de là, cette aversion mortelle qui règne entre les Turcs et les Persans, plus profonde qu'entre les chrétiens et les musulmans.

On conçoit, d'après cet exposé rapide du schisme qui distingue les Persans, ce que devaient être leurs fêtes religieuses qu'ils appellent *Tazïehs*. — Pendant tout le temps qu'elles durent, leur fanatisme est développé au plus haut degré; il serait dangereux alors de l'exciter et de lui donner le moindre prétexte de se traduire par des actes qui deviendraient sanguinaires.

Ces *Tazïehs* ne sont autre chose que des spectacles dans le genre des anciens mystères que l'on représentait en Europe au moyen âge. Ces représentations dramatiques ont lieu sous de grandes tentes dressées sur les places publiques, dans les cours des mosquées, ou à l'intérieur des palais des grands, qui en font alors tous les frais par zèle religieux. Ces tentes sont ornées avec un grand luxe : on y étale des cachemires, des étoffes riches, que prêtent à cette occasion les personnes dévotes. On y accroche des peaux de bêtes, sur lesquelles

figurent des cottes de mailles, des boucliers, des poignards et des armes de toute espèce. Au milieu s'élève l'estrade qui doit servir de scène, ainsi qu'une chaire du haut de laquelle, avant chaque représentation, un Mollah prêche pour préparer les assistants au drame sanglant qui va être joué. On y retrace, aux yeux des nombreux spectateurs que la dévotion attire, les combats livrés aux deux petits-fils de Mahomet, leur mort et la captivité de leur famille. On y fait paraître un envoyé franc, qui intercède en faveur de la femme et des enfants de Husseïn, auprès du Khalife, qui le fait aussi mettre à mort.

Les différents personnages qui figurent dans ces espèces de tragédies sont habillés avec autant de vérité que possible. Le Frengui qui s'y trouve avoir un si beau rôle porte un costume moderne dont on se procure les diverses parties chez les Européens qui sont dans le pays. Ceux-ci s'y prêtent d'autant plus volontiers que les Persans paraissent très-touchés de la mort de l'envoyé européen qui paya de sa tête les paroles qu'il éleva en faveur de la famille infortunée de Husseïn. Les acteurs de l'un de ces théâtres profitèrent de notre présence à Téhérân, pour emprunter des chapeaux à trois cornes et d'autres détails de costumes, dont ils affublèrent les Frenguis supposés. Leur chef était lui-même coiffé d'un casque anglais. Cette mascarade produisit beaucoup d'effet, et contribua à rendre très-brillante, aux yeux des Persans, la suite de l'ambassadeur improvisé.

Un frère du Châh nous fit les honneurs de ces représentations, avec beaucoup de politesse et d'amabilité, en nous y donnant, en partage avec lui, une des meilleures loges, s'il est possible d'appeler ainsi un petit coin garni de tapis, dans

une grande place qui servait de salle de spectacle. Je n'ai pas besoin d'ajouter que pendant la représentation, et surtout au moment où arriva l'envoyé franc, tous les regards se dirigèrent sur nous; ils nous parurent même empreints d'une bienveillance inaccoutumée qui ressemblait au témoignage d'une reconnaissance tacite.

Quelques jours après, nous assistâmes encore à une autre représentation du même épisode de l'histoire religieuse des Persans; mais cette fois c'était la récapitulation de tous les faits qui s'y rattachent. Les auteurs qui écrivent ces scènes leur donnent trop d'étendue pour qu'elles puissent se répéter dans une seule séance. Elles comprennent ordinairement trois représentations ou trois actes; ensuite on termine par un résumé. C'est là ce qui clôt la série de ces fêtes et précède le *Baïram*, c'est-à-dire les réjouissances qui succèdent au deuil. Cette dernière représentation se donnait en plein air, sur une place autour de laquelle les spectateurs étaient distribués aux fenêtres et sur les terrasses des maisons environnantes.

La scène qui me frappa le plus fut celle du combat entre les partisans d'Ali et la troupe de Yezid. Ce simulacre prit une telle animation, un tel aspect de vérité, qu'il y eut un moment où l'on put croire que des coups sérieux allaient être portés. Les combattants s'animaient de plus en plus et s'exaltaient au point qu'il fallut employer la force pour leur faire cesser un combat qui allait devenir meurtrier.

Un événement qui aurait pu avoir des suites graves, mais qui ne prêta qu'à rire, vint mettre fin à ces scènes dramatiques d'une manière inattendue. Une des maisons sur lesquelles étaient groupés des spectateurs, s'affaissa sous leur

poids au moment où l'émotion était la plus vive. Cela causa une grande inquiétude parmi la foule et même parmi les acteurs, qui crurent devoir clore leur représentation. On s'empressa de courir aux ruines et de porter secours à ceux que l'on supposait y être enterrés; mais ils s'étaient déjà retirés, sans aucun mal, du milieu des décombres, en gens habitués à ces sortes d'accidents.

Ces drames sur la mort d'Ali sont écrits en vers. Quelques passages qui nous en furent traduits nous parurent pleins de sentiment et d'énergie. Les acteurs les chantent et les déclament avec une accentuation bien sentie, et les gestes dont ils accompagnent leur déclamation contribuent à produire un grand effet sur la foule, qui répond aux strophes les plus pathétiques par des sanglots déchirants. Ces Taziéhs émeuvent profondément la multitude qui y assiste chaque jour avec passion et qui en fait prolonger la durée beaucoup au delà des dix jours qui sont rigoureusement voulus par la religion. Tant que dure cette époque de deuil, les gens dévots s'imposent de rudes pénitences; ils ne vont point au bain; ils s'abstiennent de voyager, et ne s'occupent nullement de leurs affaires.

Pendant les jours qui précèdent et qui suivent ces représentations, les hommes les plus fanatiques, ou ceux qui ont quelque grande pénitence à faire, parcourent la ville en chantant les louanges de Husseïn et d'Ali, et, en proférant leurs noms de toute la force de leurs poumons, ils se meurtrissent la poitrine. Quelques-uns se traversent les chairs avec des broches de fer, et, nus jusqu'à la ceinture, couverts de plaies volontaires, ils excitent la compassion en montrant leurs blessures hideuses. D'autres, armés de pied en cap,

teints de sang, le visage noirci, imitent Husseïn, ses combats et ses souffrances dans le désert, où les traditions rapportent qu'il eut à endurer une chaleur et une soif accablantes. Ils parcourent ainsi les rues, en achevant d'exalter les têtes impressionnées déjà par les spectacles des Tazièhs.

Grâce à l'intervention de l'envoyé français, qui y joue le rôle de protecteur, on est rempli d'égards pour les Européens pendant la durée de ces solennités religieuses. Mais il n'en est pas de même des Turcs ou des autres Sunnites qui, dans ces circonstances, ne sauraient agir avec trop de circonspection et de prudence; car si, par malheur, l'un d'eux donnait quelque motif grave de colère, il courrait danger de mort. La populace, exaltée au souvenir de la mort de Husseïn et de Hassan, ne connaîtrait plus de frein; surexcitée par le spectacle récent de leur martyre, elle voudrait, en immolant le malheureux Sunnite, venger le meurtre pour lequel elle ne savait, un instant avant, comment accumuler assez d'imprécations et d'injures sur la tête d'Omar. —Et cependant les Persans font tout ce qu'ils peuvent pour exciter le zèle religieux qui brûle d'une ardeur égale dans le cœur de ceux qui reconnaissent la famille d'Aboubekhr pour héritière de Mahomet; ils ne leur épargnent aucune injure, aucun outrage, et, comme pour frapper plus rudement leur foi, ils s'adressent encore à leurs yeux et à leurs préjugés. Ils forment une image grossière, qui, sous les traits les plus hideux, représente Omar; puis, s'adressant à la statue maudite, ils l'invectivent et lui reprochent d'avoir dépouillé la famille d'Ali de son droit de succession. Ils épuisent, dans cette occasion, tout le vocabulaire de leurs imprécations et de leurs injures les plus grossières; et, quand ils ne savent

plus qu'ajouter à ce déluge d'outrages, ils mettent la statue en pièces, à coups de pierres et de bâtons. Cet Omar factice est creux; il recèle dans ses flancs une quantité de sucreries et de petits bonbons de toute espèce, qui s'en échappent. Alors la populace se précipite avec empressement, pour recueillir, souvent en se les arrachant, ces lambeaux de la dépouille du Khalife.

Il est hors de doute que ces Taziéhs doivent contribuer puissamment à entretenir le peuple dans son zèle religieux; pourtant des Persans m'ont assuré que beaucoup de Mollahs étaient contraires à cet usage, alléguant que faire ainsi monter leurs Imâms sur des scènes théâtrales, c'est profaner leur sainteté.—Peut-être les Mollahs, sous cette susceptibilité spécieuse, cachent-ils la jalousie qu'ils éprouvent de voir que ces tragédies font plus d'impression que leurs plus beaux sermons.—Il est certain que des faits représentés avec cette action énergique, et surtout avec l'exaltation toujours croissante des acteurs, sont plus propres à frapper l'esprit de la multitude que les discours les plus habilement préparés.

Parmi les Persans que j'eus l'occasion de connaître à Téhérân, Mirza Salèh est un des plus intéressants. Il était alors secrétaire et Vekil du ministre de la guerre qui avait accompagné le Châh à Ispahan. Mirza Salèh était allé en France, et il se souvenait encore de notre langue. Je lui dus quelques renseignements instructifs sur l'état de la Perse et sur les circonstances qui avaient déterminé le roi à faire le voyage d'Ispahan. Il me dit que les Mollahs étaient tout puissants; que, le premier ministre Hadji-Mirza-Hagassi étant lui-même un prêtre, tous les autres en avaient acquis un

pouvoir sans exemple avant le règne de Mehemet-Châh. Depuis la régénération de la Perse par le schisme des Sophis, le clergé s'était nécessairement créé une influence très-prépondérante. Il s'était acquis ainsi de grandes richesses. Chaque mosquée avait des revenus considérables, et les Mollahs, qui en disposaient, avaient entre les mains des moyens d'action puissants. Tous les souverains avaient plus ou moins toléré cet état de choses, et quelquefois ils avaient, à leur profit, tiré parti de l'influence des prêtres. Nadir-Châh arriva; d'abord défenseur de son roi, et surtout de l'indépendance de son pays, puis conquérant et usurpateur, ce despote eut de grands besoins d'argent. Ses troupes, nombreuses et exigeantes, voulaient de l'or : il leur en donna; mais ce fut aux dépens du clergé qu'il dépouilla et appauvrit, en ruinant du même coup son crédit et son pouvoir. Depuis cette époque, les Mollahs avaient cherché à reconquérir leur puissance, et leurs efforts avaient toujours tendu vers ce but. Il semblait qu'ils considérassent le nouveau règne comme l'ère du rétablissement de leur autorité. A vrai dire, ils ne trouvaient que trop d'encouragement dans la faiblesse du gouvernement de Mehemet-Châh et le laisser-faire de son premier ministre.

Le clergé avait débuté, sur plusieurs points de la Perse, par des exactions sans nombre; restées impunies, le cercle s'en était étendu peu à peu; l'arrogance du langage avait accompagné l'effronterie des actes; et aujourd'hui, levant complétement le masque, il s'arrogeait en toutes choses un arbitraire scandaleux. Mais c'était surtout à Ispahan que cette usurpation, quoique récente, avait pris une extension redoutable même pour l'autorité royale. Le chef de la religion, qui porte le titre de *Cheik-el-Islam* et de grand

Cheik-el-Islam et *de grand Mouchtaïd* avait acquis une influence qui, depuis longtemps, portait ombrage au Châh, et commençait à devenir gênante pour le premier ministre lui-même. Les richesses du Mouchtaïd étaient immenses, elles dépassaient, disait-on, celles du souverain. Ce prêtre avait à sa solde des partisans dont le nombre pouvait monter à trente mille, et qui se recrutaient parmi les vauriens, ou les *Loutis* (24) de la Perse. La ville d'Ispahan était en quelque sorte sous la domination exclusive du Cheik-el-Islam et de ses bandes, qui y commettaient des brigandages et des crimes de toute espèce. C'était pour remédier à cet état de choses que le Châh était parti avec un corps d'armée.

Après un séjour de vingt-deux jours à Téhérân, après que toutes les politesses officielles eurent été échangées entre l'ambassadeur et les personnages qui résidaient dans cette ville, nous nous mîmes en route pour Ispahan, le 23 mars.

CHAPITRE XVI.

Départ de Téhérân. — Savâh. — Khoûm. — Tombeau de Fatmé. — Mausolée de Fet-Ali-Châh. — Passingân. — Combat. — Arrivée à Kachân.

Par suite d'un des mille petits accidents qui surviennent aux voyageurs, je n'avais pu partir avec l'ambassadeur; mon saïs m'avait brisé ma selle. Il était Arménien, bon diable, mais fort bête; son précédent métier avait été celui de marchand de vin. Il était employé dans une maison arménienne où se réunissent les débauchés de la ville, en trompant la vigilance de la police, ou même en compagnie de ses agents, ce qui arrive le plus souvent. Les Musulmans se livrent, dans ces maisons chrétiennes, à des orgies nocturnes où le Koran est complétement mis sous les pieds. Quelquefois le chef de la religion porte plainte contre ces cabarets clandestins. Alors la police y fait une descente; elle brise toutes les jarres qui contiennent le vin, et rançonne cruellement les malheureux chrétiens qui n'ont d'autre tort que de spéculer sur l'ivrognerie des Musulmans.

Mon saïs était donc garçon marchand de vin avant d'entrer

à mon service. Il n'y a pas de pays où l'on change plus facilement de profession qu'en Perse. Catchatour (c'était son nom) ne savait guère son nouveau métier; il avait surtout peu de connaissance de nos usages frenguis. Cependant, avec de la bonne volonté et du zèle, il était arrivé à faire un palefrenier passable; mais je n'avais pu lui donner de l'intelligence. Un jour donc, c'était la veille de notre départ, traversant le bazar avec mon cheval qu'il ramenait, il se trouve en face d'une file de chameaux chargés; au lieu de reculer jusqu'à un endroit où il pût ranger mon cheval, il le fait passer sous la charge d'un de ces animaux; ma selle fut mise en morceaux. C'est ce petit accident qui me força à rester en arrière et ne me permit de partir que longtemps après toute l'ambassade.

Il était presque nuit quand je sortis de Téhérân, accompagné de mon malencontreux saïs. Nous prîmes la route ordinaire d'Ispahan. Après avoir marché jusqu'à dix heures du soir, non-seulement sans avoir rencontré personne de la suite de l'ambassadeur, mais sans avoir pu recueillir même aucun renseignement à son sujet, nous arrivâmes dans un caravansérail solitaire à huit farsaks de la ville; là je ne trouvai rien à manger, rien à donner à nos montures. La nuit était froide; nous la passâmes, mon saïs et moi, auprès d'un petit feu qu'il avait allumé avec du fumier sec et un peu de paille. Je faisais d'assez tristes réflexions sur la suite d'un voyage qui commençait si mal, car je ne pouvais prévoir où je rencontrerais l'ambassadeur et si je pourrais le rejoindre.

Le jour fut long à paraître, mais je le fus moins à monter à cheval. Dès que l'aube du matin blanchit le ciel à l'orient, je quittai sans regret les voûtes sombres et tristes du cara-

vansérail où je venais de faire une si triste épreuve de l'hospitalité qu'on peut espérer dans une hôtellerie de ce genre. Je ne savais quel chemin prendre, ni dans quelle direction marcher. Après bien des hésitations je me décidai à ne plus chercher à l'aventure la route que suivait la caravane; je me contentai de trouver l'endroit où elle avait passé la nuit. Je ne pouvais en être fort éloigné, puisque j'étais déjà à sept heures de marche de Téhérân, et dans la direction d'Ispahan.

Je fus assez heureux, après quatre heures de recherches, pour découvrir enfin le lieu où mes camarades avaient couché. Le Meïmândar, afin d'avoir plus de ressources pour alimenter notre nombreux personnel, avait laissé à l'est la route ordinaire qui conduit de Téhérân à Ispahan; il s'était porté plus à l'ouest, sur celle qui, de la dernière de ces villes, conduit à Kazbin, et avait dirigé la marche de manière à traverser un pays où l'on devait rencontrer un grand nombre de villages. Enchanté d'avoir découvert la piste de mes compagnons de voyage, et désirant les atteindre dans la journée, je pressai le pas de nos montures. J'arrivai à six heures du soir à *Pik* où j'eus la satisfaction de trouver l'ambassadeur. J'avais marché douze heures, mais je me considérais comme amplement dédommagé de ma fatigue.

De Pik nous allâmes à *Savâh*, petite ville dont le territoire couvert de ruines atteste que son importance dut être plus grande dans d'autres temps. On y voit les restes de quelques édifices que nous pûmes apprécier le lendemain matin au grand jour; leur architecture paraît avoir été remarquable. Parmi eux était une mosquée revêtue d'émaux et d'inscriptions couffiques ornées. Son minaret avait été renversé; mais ce qu'on en voyait faisait regretter ce qui man-

quait; il était orné de broderies et d'arabesques formés de petites briques disposées avec art. Il faut croire que l'abandon dans lequel est tombée cette ville date de plusieurs siècles, car Chardin, qui la visita en 1675, dit qu'il la trouva déjà ruinée. On nous dit qu'à une distance de quatre farsaks était le tombeau du prophète Samuel; nous ne pûmes le voir. Nous avions traversé un pays désert où nous n'avions rencontré que quelques Iliâts sous leurs tentes. Ce désert s'étendait à perte de vue autour de Savâh. Le sol en est sablonneux et couvert de sel. Notre marche fut arrêtée un instant par une rivière qui n'est pas encaissée, mais coule avec une rapidité et une profondeur qui paraissaient inquiéter les muletiers. Elle forme plusieurs branches que nous eûmes quelque peine à franchir.

La chaleur commençait à être très-forte. Vers le milieu du jour, les rayons du soleil avaient une ardeur qu'augmentait encore, par la réflexion, le terrain blanchâtre et nu sur lequel nous marchions. — J'avais fait à Savâh provision de grenades qui me parurent exquises, et dont le jus abondant et frais me fournissait une excellente boisson. Ces fruits sont remarquables en Perse; il y en a qui n'ont pas moins de trente à quarante centimètres de circonférence; ils sont d'un rouge vif nuancé de jaune. Les habitants en font beaucoup de cas; ils les apprécient d'autant plus que, à l'époque de l'année où on les mange, au printemps, il n'y a pas d'autres fruits.

Nous couchâmes le soir à *Tegarout*. C'est un village enfermé dans une enceinte flanquée de grandes et hautes tours. Entre Tegarout et Khoûm, où nous arrivâmes le lendemain, le pays conserve l'aspect triste et aride que nous lui avions vu les jours précédents.

La chaleur était étouffante ; des vapeurs s'élevaient à la surface du sol, et formaient comme un voile qui cachait l'horizon. A l'exception de quelques montagnes qu'on apercevait au loin, le pays n'offrait de toutes parts qu'une ligne uniforme qu'aucune éminence n'accidentait. Une sorte de mirage régnait autour de nous et nous empêchait de reconnaître l'horizon réel. Nos yeux éblouis et fatigués commencèrent cependant, sur le midi, à distinguer, au-dessus d'une atmosphère bleuâtre et tremblante, un point brillant qui semblait être l'image du soleil dans un miroir : c'était la coupole d'or de *Khoûm*. Elle brilla longtemps à nos yeux impatients avant que nous atteignissions la ville, dont l'approche nous fut indiquée par plusieurs mausolées qui bordent la route. Khoûm est considérée comme une ville sainte, et beaucoup de personnages dévots y choisissent le lieu de leur sépulture. Les nombreux tombeaux qui se voient en avant de ses murs, sont des *Imâm-Zadèhs*, c'est-à-dire des monuments élevés à des descendants d'Ali, considérés comme des saints. Il y a deux siècles, on y en voyait encore plus de quatre cents, mais ce nombre se trouve aujourd'hui fort réduit.

Il était deux heures de l'après-midi quand nous arrivâmes au bord d'une rivière qui baigne l'enceinte de la ville, et que nous passâmes sur un pont de douze arches. A l'autre extrémité de ce pont est une porte par laquelle nous pénétrâmes dans le bazar. Nous fûmes logés dans un grand palais jadis fort élégant, mais actuellement délabré. Khoûm a parmi les villes de la Perse une importance qu'elle doit tout entière à la dévotion des Chiias, car elle n'a aucune industrie, si ce n'est celle du savon et des poteries communes.

Mais le sentiment religieux n'a pa suffi à en arrêter la destruction, et maintenant elle est remplie de ruines. Fet-Ali-Châh professait une très-grande vénération pour Khoûm; il ne marchait jamais qu'à pied dans ses rues. Lorsque son oncle régnait encore, et que lui-même il était l'héritier présomptif d'un trône peu solide, il avait fait vœu, s'il y parvenait, d'orner cette ville de riches édifices, et d'exempter ses habitants de tout impôt. Devenu Châh, le prince accomplit fidèlement son vœu. Il tenta même de relever Khoûm et de lui rendre un peu de l'éclat qu'elle se sentait humiliée d'avoir perdu, elle ville sainte et lieu de pèlerinage très-fréquenté. Le culte des saints ne peut à lui seul sauver les empires, et la ville des *Seïds*, la ville peuplée des descendants d'Ali, est tombée comme les autres cités de la Perse. Néanmoins le tombeau de *Fatmé* que les Persans appellent *Massumà* ou *la Pure*, est en grande vénération dans tout l'Orient, et attire un grand nombre de pèlerins. Cette *Fatmé* est une petite-fille d'*Ali*, amenée à Khoûm par son père, l'*Imam-Moussa*, qui voulait la soustraire aux persécutions des khalifes de Bagdad. A sa mort, le peuple crût que Dieu l'avait enlevée au ciel. Son tombeau, quoique vide, selon leur croyance, n'en est pas moins honoré. Le mausolée, tout de marbre, d'or et de mosaïque, est entouré d'une énorme grille d'argent massif. De tous côtés se voient des offrandes consistant en armes, pierreries, ou vêtements riches. La coupole a été revêtue de plaques d'or par Fet-Ali-Châh.

J'ai tenté là, comme en beaucoup d'autres endroits, de pénétrer dans le sanctuaire et d'y soulever le voile abaissé par le fanatisme des Musulmans sur ces lieux

qu'ils interdisent aux chrétiens. J'étais arrivé jusque dans la dernière cour, guidé dans le labyrinthe sacré par un *ferrach* ou *cicerone* de la ville, que l'espoir d'une récompense avait enhardi à enfreindre la règle. Mais, à peine avais-je quitté la dernière marche de l'escalier qui conduit à l'endroit le plus secret, et levé un regard curieux sur la porte du tombeau, qu'un Mollah s'élança furieux contre nous. Il n'osa s'en prendre à moi, mais il injuria mon guide en lui intimant l'ordre d'emmener immédiatement le chrétien dont la présence seule souillait même le pavé qu'il foulait. — Ainsi passa et disparut devant moi l'étoile sainte qui projette ici ses rayons lumineux sur la foi des Persans.

Parmi les rois de Perse qui se sont fait enterrer à Khoûm figurent Châh-Abbas II et Châh-Sephi. Fet-Ali-Châh, fidèle à sa dévotion, avait, de son vivant, choisi pour le lieu de sa sépulture une petite mosquée attenante à celle de Fatmé. Il avait pris soin de l'orner de marbres, d'or et de glaces. Il y est enseveli dans une tombe d'albâtre, de forme quadrangulaire, fermée par une tablette sur laquelle est sculpté son portrait en pied. L'Imâm-Djuma, le chef des Mollahs de la ville, comme s'il avait voulu faire oublier l'affront que j'avais reçu dans une des cours de cette enceinte, nous invita, le lendemain matin, à venir tous prendre le thé dans l'intérieur même du sanctuaire où est déposé le corps du roi. Il nous en fit les honneurs avec une amabilité qui rachetait bien la brutalité de son fanatique subalterne.

Le bras de Taïmour-Lenk s'est rudement appesanti sur Khoûm. La sainteté de cette ville chiite a pu en être la cause; mais on est en droit, sans calomnier ce guerrier tartare, de

le soupçonner d'avoir agi surtout en vue de s'approprier les immenses richesses accumulées par les dévots dans le sanctuaire de Fatmé.

Nous ne séjournâmes pas à Khoûm, et partîmes en remerciant l'Imâm-Djuma de sa courtoisie. La chaleur était excessive. Nous fîmes une halte en un lieu entièrement ruiné, qui s'appelle *Lengarout*. Il s'y trouvait un Imâm-Zadèh, au milieu d'un groupe d'arbres parmi lesquels étaient de très-beaux cyprès et un pin-parasol. C'était le premier que je voyais en Perse. Nous allâmes coucher près d'un caravansérail qui porte le nom de *Passingân*. Ce lieu était complétement inhabité. Pour avoir des provisons, il fallut que le Meïmândar envoyât son frère, avec quelques cavaliers, dans un village caché derrière la montagne qui était voisine. — Les raïas persans se dérobent ainsi, autant qu'ils le peuvent, aux regards des voyageurs. Ils espèrent, en plaçant leurs demeures dans le fond des ravins ou derrière un rideau de montagnes, échapper aux exactions dont ils sont si souvent victimes. C'est ce qu'avaient fait ceux du voisinage de Passingân. — Quand ils virent arriver les ferrachs et les goulams du Meïmândar, avec un firman royal pour tout paiement, ils ne voulurent rien entendre. Le frère de Châh-Abbas-Khân, tenant à honneur de faire obéir aux ordres dont il était porteur, voulut employer la force. Les habitants du village résistèrent; on se battit, et le pauvre Mehemet-Khân, victime de la désagréable commission qui lui avait été confiée, revint avec la mâchoire cassée. Il ramenait en outre deux de ses cavaliers grièvement blessés. Cependant, grâce à un secours envoyé à temps, les gens du Meïmândar purent se tirer des mains de ces villageois, et nous rapporter les pro-

visions nécessaires. Il est probable que ces pauvres gens eurent à payer plus tard bien cher leur incartade.

Le lendemain, nous fîmes une halte au caravansérail de *Chourab*, et nous passâmes la nuit à celui de *Nasserâbâd;* après quoi nous arrivâmes à *Kachân*.

CHAPITRE XVII.

Kachân. — Industrie de cette ville. — Édifices. — Fin-Fin. — Bend-Kachân. — Khouroud. — Mourtchakor. — Guez. — Aqueducs souterrains. — Arrivée à Ispahan.

Le prince Fet-Oullah-Mirza, qui était gouverneur de Kachân, nous fit une très-gracieuse réception. Il envoya au-devant de l'ambassadeur l'*Istakball* d'honneur, c'est-à-dire les officiers de sa maison, escortés de tous les loutis de la ville, avec leurs ours et leurs singes. Le Châh-Zadèh, qui nous a paru être aussi aimable que spirituel, insista beaucoup pour que nous nous arrêtâssions à Kachan. Il était impossible de lui refuser cette marque de déférence, et nous y restâmes un jour.

Ce fut assez pour voir la ville et tout ce qu'elle renferme. Elle n'est pas très-grande, mais sa population est proportionnellement nombreuse; elle compte environ trente mille habitants, parmi lesquels il y a beaucoup de juifs. Il s'y trouve plusieurs fabriques d'où sortent des étoffes de soie brochées, des satins, des brocarts d'un très-beau travail et d'une solidité parfaite. On y fait aussi des velours et des

châles ordinaires; mais les importations anglaises, qui s'accroissent toujours en Perse depuis une trentaine d'années, ont porté aux manufactures de Kachân un coup mortel. Si quelques métiers y existent encore, il est triste d'en voir le plus grand nombre immobiles, en attendant qu'ils disparaissent complétement. On est loin d'y remarquer cette activité qui, au temps des Sophis, en faisait la première ville manufacturière de la Perse. On n'y trouve plus de fabrique qui, à elle seule, comme il y a deux siècles, emploie mille ouvriers.

Les producteurs persans ont ressenti les bienfaits de la civilisation européenne. Le contact des Anglais surtout a eu pour eux ce funeste résultat de répandre, dans tous leurs bazars, des quantités considérables de marchandises qui se vendent à un prix inférieur à celui des produits nationaux. — Il faut bien le dire, c'est là le fruit des traités de commerce obtenus par les agents diplomatiques, qui, sous les dehors d'une amitié protectrice et d'une alliance politique, cachent toujours l'arrière-pensée de tuer l'industrie du pays assez confiant pour leur ouvrir ses portes. Ils se font, pour ainsi dire, les commis-voyageurs en grand du commerce européen; ils obtiennent des passe-droits au détriment du pays auprès duquel ils sont accrédités, et où, pour eux seuls, il n'y a plus ni douanes, ni patentes, ni impôt d'aucune espèce. L'inondant alors de marchandises qui se vendent au-dessous des cours établis pour celles des fabriques nationales, ils arrivent promptement à faire abandonner les unes, et, par suite, fermer les autres. C'est ce qui a lieu dans toute la Perse, où l'on a de la peine à trouver une pièce d'étoffe qui ne soit marquée de l'estampille couronnée ou du léopard.

Le voyageur, qui réfléchit sur les conséquences de cet abus de la diplomatie actuelle, se demande avec tristesse si ces grands mots de civilisation européenne, portés pompeusement sur tous les points du globe, ne sont donc autre chose que le moyen de faire écouler les produits surabondants de certains pays. Et comment ne pas avoir cette conviction, quand on voit, en Asie, se perdre et disparaître complétement, d'année en année, les industries de toutes sortes dont l'Europe elle-même était tributaire; quand on remarque que ces Persans, dont les toiles, les mousselines, les brocarts d'or et d'argent faisaient l'admiration et l'envie des riches Européens, ne se vêtissent plus aujourd'hui que de légères soieries ou de cotonnades anglaises? Les vaisseaux, les canons, ne sont-ils plus, pour l'Europe, que des instruments propres à tirer l'or et l'argent de la bourse des peuples? Les pavillons, quelle que soit leur couleur, n'abritent-ils donc plus que des ballots de marchands? — Rome conquérait des territoires barbares, et y portait réellement sa civilisation dont nous saluons encore les nobles vestiges. — L'Angleterre s'empare aussi de vastes pays; mais afin d'y vendre seule. Mercantile avant tout, elle abuse de sa force pour s'ouvrir les marchés du monde à coups de boulets; et quand elle sera tombée, comme toutes les puissances tombent, comme Rome elle-même, quels souvenirs laissera-t-elle là où elle aura dominé? L'industrie ruinée, les arts oubliés, perdus, et la profonde misère des peuples qui lui auront versé à mains pleines tout l'or de l'Indoustan, de la Perse, de la Turquie et probablement de la Chine. — Et la conquête des empires, comme la ruine des nations, aura été accomplie au nom de la civilisation! — Que l'on pardonne cette digression au

voyageur désintéressé qui étudie le pays où il passe, et cherche les causes de toutes les ruines qu'il rencontre. Je conçois que de loin, sans connaître les peuples du vieux monde, on les prenne indistinctement pour des hordes de barbares trop heureux d'accepter les produits de l'Europe. Il est alors naturel de ne considérer ces pays mal appréciés que comme des débouchés, comme des marchés, où il est méritoire de porter l'aisance et les ressources de notre civilisation. Mais il ne saurait en être ainsi pour le voyageur qui voit, de tous côtés, les traces d'une industrie née avant la nôtre, frappée au cœur, et se débattant dans les dernières angoisses de son agonie.

Mais revenons à Kachân. Cette ville, comme je le disais, conserve un peu d'industrie; elle fait un dernier effort pour ne pas laisser périr celle qui lui a fait un nom parmi les villes de Perse Au nombre de ses produits, il faut compter l'un de ceux qui ont contribué à établir sa renommée et que l'étranger n'est point encore parvenu à lui arracher : ce sont des ustensiles en cuivre, tels que plats, cuvettes, pots à eau, bouteilles, etc. Les artisans qui travaillent et façonnent ces articles font preuve d'un véritable goût; ils savent leur donner des formes élégantes et les orner de dessins ciselés, gravés ou émaillés, qui en font presque des objets d'art. Ils ont aussi résolu ce problème, important dans un pays où tout se porte à dos de mulets, de réunir, sous un petit volume, toutes les pièces nécessaires à la cuisine ou à la table; ils font des nécessaires de voyage, qui se composent de vingt à trente pièces, toutes emboîtées les unes dans les autres et contenues dans la plus grande, depuis la marmite jusqu'à la plus petite écuelle.

Kachân est encore réputé pour avoir d'excellents fruits et des melons qui passent pour les meilleurs de toute la Perse. Il s'y trouve beaucoup de mûriers, restes de ceux qui furent plantés au temps de la splendeur industrielle de cette ville; mais ces arbres ont diminué avec le nombre des magnaneries, et, bien que les fabriques soient peu actives, il arrive quelquefois qu'on est obligé de recourir au Ghilan pour se procurer de la soie.

Kachân a peu de grands édifices. Il est possible qu'autrefois elle en ait eu davantage, et qu'ils aient été renversés par le tremblement de terre qui, au siècle dernier, la ruina de fond en comble; on doit le croire, d'après l'importance qu'elle a eue jadis, et qu'attestent nos devanciers. Ce qu'elle a de mieux à offrir aujourd'hui, ce sont ses bazars qui sont parfaitement construits, ses caravansérails et ses bains. Parmi ces derniers, j'en visitai un dont l'élégance me frappa. C'est de tous ceux que j'ai vus en Perse, celui dont l'architecture et la disposition m'ont paru le plus dignes de remarque.

Il n'y a pas de rivière à Kachân, mais on y a creusé une très-grande quantité de puits, de canaux et d'*âb-ambars* alimentés par des cours d'eau souterrains qui lui arrivent de plusieurs côtés. Les murailles sont assez bien entretenues, et m'ont paru de nature à présenter une meilleure défense que la plupart de celles que nous avions vues précédemment.

Dans la matinée du jour que nous passâmes en cette ville, le Châh-Zadèh offrit à l'ambassadeur un déjeuner dans un petit palais qui s'appelle *Fin-Fin*, ou *Bâgh-i-Fin*, à une demi-farsak des murs. A notre arrivée, nous y trouvâmes un couvert à la persane, disposé sur un tapis. C'était dans un

kiosque élégant, placé au milieu d'un jardin ombragé par de magnifiques cyprès, et rafraîchi par des eaux vives d'une limpidité admirable; elles sortaient d'une belle source très-abondante qui se trouve derrière le palais. Les habitants y attachent des idées superstitieuses et lui attribuent des vertus hygiéniques dont je n'ai pu bien comprendre la nature. Les eaux sont recueillies dans un grand bassin, au centre du kiosque, où elles entretiennent une fraîcheur que le climat brûlant et sec de Kachân doit rendre bien précieuse en été. Le fond de ce bassin est pavé de carreaux de faïence bleue, qui produisent un charmant effet à travers l'eau transparente et pure comme du cristal.

Sur le chemin qui conduit à ce petit palais du prince, on rencontre, tout près d'une des portes de la ville, une espèce de couvent de derviches, où se trouve un Imâm-Zadèh et une mosquée. L'ensemble de ces édifices forme un groupe pittoresque assez curieux.

Le 1er avril nous quittâmes Kachân de bonne heure, parce que la route devait être longue et pénible. Pendant les premières heures, nous continuâmes à marcher dans la plaine, où le soleil faisait sentir l'ardeur de ses rayons. Le sol était aride et couvert d'une croûte de sel. A l'est, la vue se perdait dans une vapeur brillante où aucune ligne de montagnes ne l'arrêtait : c'était l'immensité du désert de Kermân, qui s'étend jusqu'aux frontières de l'Affghânistan.

Nous fîmes une courte pose auprès du caravansérail qui porte le nom de *Guebr-Abad*, c'est-à-dire *demeure des Guèbres*. Il y avait là, en effet, autrefois, un bourg peuplé par des Persans de cette secte. Il est probable que les vexations ne leur étaient pas épargnées par les Musulmans, et qu'à cette

raison il faut attribuer l'abandon dans lequel ils ont laissé le village qui est complétement en ruine.

Le caravansérail de Guebr-Abad est une belle et forte construction. Une tablette, placée au-dessus de la porte, indique qu'il fut fondé par un des généraux d'Abbas le Grand. C'est là qu'on quitte le territoire de Kachân, et qu'on s'engage dans une gorge de la montagne de *Khoûroud.* Le temps changeait avec les lieux. Toutes les misères dont nous pensions être désormais préservés, depuis que nous étions descendus dans les plaines de l'Irâk, nous attendaient dans ce défilé. La neige y tombait à gros flocons, le vent y soufflait avec violence. Nous y trouvâmes un second hiver dont la rigueur nous fut d'autant plus pénible que nous étions plus loin de nous y attendre. — Trompés par les chaleurs que nous avions éprouvées depuis Tehérân, nous n'avions naturellement pris aucune précaution contre le froid ; aussi cette journée fut-elle, pour chacun de nous, une des plus pénibles qu'il eût passées.

Vers le milieu du défilé qui conduit au sommet de cette montagne, notre attention fut attirée par le bruit d'une chute d'eau. Nous ne tardâmes pas, en effet, à apercevoir une cascade produite par une masse d'eau qui s'échappait d'un petit lac contenu par une forte digue, à la partie supérieure du ravin au bord duquel nous marchions. Le trop plein s'y précipitait avec un fracas assourdissant. Nos Persans nous dirent que c'était là le réservoir qui alimentait les citernes de Kachân. Cet ouvrage hydraulique est dû à Châh-Abbas. Ce monarque, dont le nom se retrouve à chaque pas, en Perse, eut l'heureuse idée, afin de pourvoir aux besoins des Kachânis, de retenir, au moyen d'une digue ou *bend*, toutes les

eaux de source et celles produites par la fonte des neiges, dans ce grand réservoir qui ne les laisse échapper que selon les nécessités de la ville. La digue est construite en grosses pierres bien cimentées, et elle retient une si grande quantité d'eau qu'elle forme un véritable lac. — On lui donne le nom de la ville pour laquelle il a été formé, ou celui du village voisin, et on l'appelle *Bend-Kachân* ou *Bend-Khoûroud.*

La neige n'avait pas cessé de tomber abondamment lorsque nous atteignîmes Khouroud. Ce bourg considérable est situé dans un vallon arrosé par de nombreux ruisseaux. Nous y retrouvâmes toutes les horreurs de l'hiver, et il nous rappela l'Arménie. La neige couvrait tous les environs. Cependant, aux nombreux et vastes jardins qui montraient de toutes parts leurs grands arbres, nous jugeâmes que cette localité devait être très-bien cultivée. — Nous pensâmes que ni le froid intense ni la neige n'y étaient accidentels, et qu'il devait y avoir, en tout temps, une très-grande différence entre sa température et celle de Kachân, car nous venions de laisser, près de cette ville, la végétation déjà fort avancée. Elle marchait rapidement vers sa maturité, tandis qu'autour du village où nous étions nous la trouvions considérablement en retard. Ce qui prouverait d'ailleurs la différence climatérique qui caractérise les deux localités, c'est la nature même des arbres qui se trouvent à Khouroud. La majeure partie, en effet, se compose de poiriers, de pruniers, de peupliers ou de noyers.

Le bourg de Khouroud est bâti en amphithéâtre, sur le flanc de la montagne. Les maisons sont assises sur des terrasses qui se dominent les unes les autres : nous y fûmes assez mal logés, car elles étaient toutes fort sales. Il y avait

bien un caravansérail, mais il était délabré, et le Meïmàndar craignait que nous n'y souffrissions beaucoup du froid, ce qui était inévitable.

Sur une éminence placée en regard du village, derrière le caravansérail, on aperçoit une espèce de petite forteresse en ruine. C'était autrefois un poste militaire et la demeure du *Hakim*.

Peu enchantés de notre séjour à Khouroud, nous le quittàmes sans regret le lendemain matin. Nous avions l'espoir de sortir de ce long défilé et d'échapper enfin à la neige et aux rigueurs d'un froid auquel nous n'étions plus habitués. Mais le ciel, toujours chargé et noir, à notre départ, laissa encore pendant cette journée tomber une grande quantité de neige. De plus, la gelée de la nuit avait durci celle de la veille et produit un verglas qui rendait la marche de notre nombreuse caravane des plus pénibles; nous n'avancions qu'avec lenteur. Le Meïmândar avait envoyé en avant des cavaliers chargés de faire du feu sur le bord de la route, à mi-chemin du *Menzil*. Ils y avaient ramassé un peu de bois qui eut bien de la peine à flamber; cependant, à force de souffler avec leur bouche et le pan de leurs robes, ils finirent par obtenir un peu de flamme. Ils préparèrent du *khebâb*, ou du mouton coupé par petits morceaux et rôti au bout d'une baguette de fer qui sert de broche. Nous éprouvâmes un grand bien à nous chauffer et à dégourdir nos membres raidis par le froid. Nous avions tous grand besoin de nous reconforter un peu, mais la neige augmenta encore et le vent redoubla de violence jusqu'à ce que nous eussions dépassé le sommet de la montagne.

Sur le versant méridional, nous arrivâmes à *Sou*, et

logeâmes dans le caravansérail de ce village qui est, comme Khouroud, entouré de jardins.

A partir de *Sou*, nous continuâmes à descendre peu à peu. Nous laissâmes la neige derrière nous, et nous arrivâmes dans une contrée basse où la chaleur se fit de nouveau sentir. Nous étions au milieu d'un grand cercle de montagnes dont toutes les cimes étaient blanches. Nous passâmes devant un beau caravansérail; mais Châh-Abbas-Khàn, pensant que nous serions mieux dans le village qui est en face, nous y avait fait préparer des logements. C'était, en effet, un village très-grand, bien bâti, et dont les maisons étaient propres et commodes; il porte le nom de *Mourtchakhor*. Il est situé au milieu d'un pays désert et inculte. Cependant, à en croire les ruines qui y sont éparses et les vestiges de canaux qui circulent sous terre, il faut penser que cette contrée était autrefois très-peuplée. La plaine de Mourtchakhor est célèbre par la victoire qu'en 1729 Nadir-Châh remporta sur les Affghans, et dont le résultat fut, pour la Perse, l'expulsion de ses terribles oppresseurs.

Ce pays est très-giboyeux, nous y vîmes une grande quantité de perdrix et d'autres oiseaux.

Le jour suivant, après avoir franchi quelques collines, nous descendîmes encore et débouchâmes dans les plaines d'Ispahan. L'aspect du pays ne révélait aucunement les approches de la célèbre capitale de la Perse. Ce n'était encore, aussi loin que notre vue pût s'étendre, que stérilité et décombres.

Les nombreux vols d'oiseaux de proie attestaient d'ailleurs la solitude de ces lieux. — Un des cavaliers de notre suite ayant tiré à coup perdu sur un vautour qui tournoyait

au-dessus de nos têtes, le hasard fit pénétrer un grain de plomb dans l'œil de l'oiseau. Il était colossal : c'était un de ces géants des airs qu'on appelle *Gypaède barbu;* son corps était de la grosseur de celui d'un dinde; tout son plumage était blanc fauve. Il avait un cou long, recouvert d'un duvet, et sa tête était armée d'un bec crochu dont la force devait faire de cruelles blessures. Les pattes étaient énormes; mais ce qu'il avait de plus remarquable c'était son envergure : elle mesurait plus de trois mètres. Nous voulûmes l'emporter; malheureusement nous n'avions pas tout ce qui était nécessaire pour l'empailler, et nous eûmes le regret d'abandonner cet oiseau qui aurait figuré honorablement parmi les sujets les plus intéressants d'un musée ornithique.

Nous nous arrêtâmes le soir à *Guez;* quoique nous ne fussions plus qu'à trois heures d'Ispahan, il n'y avait pas moyen d'y arriver ce jour-là. Il fallait prévenir que nous en approchions et donner le temps de préparer la réception qui nous y attendait. — Devant nous se dessinait, sur un ciel pur, la silhouette sévère des montagnes au pied desquelles est la magnifique ville de Châh-Abbas.

Les paysans de Guez ont exécuté des travaux vraiment dignes d'admiration, pour amener l'eau dans leurs champs, en lui faisant parcourir sous terre des distances considérables. Nous avions déjà eu occasion, en plusieurs endroits, de remarquer ces canaux, mais nulle part nous ne les avions encore vu pratiquer sur une aussi grande étendue et avec autant d'art. Ces aqueducs, qu'on nomme *Kehridjs*, sont des souterrains immenses qui ont quelquefois une longueur de plusieurs farsaks; ils sont assez larges et assez

hauts pour permettre aux travailleurs d'y circuler facilement. Ils sont simplement creusés et comme forés dans le sol que l'on taille en voûte, à la partie supérieure, pour lui laisser de la solidité. De distance en distance, on fait une ouverture, en forme de puits, qui permet de descendre dans l'aqueduc et d'y faire les réparations nécessaires, ou de le dégager des terres qui s'éboulent fréquemment et obstruent le passage des eaux. Les cultivateurs puisent à ces sources factices l'eau nécessaire à l'arrosement de leurs champs sur lesquels ils la dispersent, de manière à former des irrigations qui y portent la fécondité naturelle au sol dès qu'il est mouillé.

La Perse étant généralement privée d'eau, il a fallu que l'art vînt suppléer la nature. Les fleuves ou les rivières y sont rares; on n'en rencontre guère que dans les contrées montagneuses. Il y en a un très-petit nombre qui se frayent une route dans les plaines, et, presque sans exception, les rivières qui s'y sont formées un lit y disparaissent. Il faut l'attribuer à plusieurs causes. La grande sécheresse du climat rendant la terre très-avide, il en résulte qu'elle absorbe, sur les bords une grande quantité d'eau qui s'y infiltre et diminue d'autant sa masse. La culture, si restreinte qu'elle soit, ne pouvant réussir qu'à la condition d'innombrables et incessantes irrigations, est une seconde et notable cause de diminution du volume des rivières. Enfin, toutes celles qui ne vont pas à l'une des mers limitrophes de la Perse, ou qui ne se jettent pas dans les fleuves, se répandent dans des plaines immenses où elles ne trouvent pas d'issue ni de pente pour s'écouler; elles se perdent alors dans les terres, ou se vaporisent sous les rayons ardents

du soleil. Ces diverses causes expliquent comment il se fait qu'on rencontre, dans les montagnes, des courants d'eau très-forts, très-rapides à leur naissance, et que, contrairement à ce qui arrive dans nos pays, au lieu de les voir augmenter de volume et de rapidité, ils s'amoindrissent peu à peu et disparaissent sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus.

Le lendemain, après avoir donné à notre toilette un peu plus de soin que d'habitude, et avoir quitté nos habits de route, nous partîmes de Guez vers midi. Notre troupe était joyeuse de toucher au terme d'un voyage entrepris dans des conditions qui l'avaient rendu souvent pénible. Chacun de nous était de plus animé du désir de voir cette ville d'Ispahan, dont le nom célèbre a quelque chose de presque fabuleux pour les Européens. Le pas de nos chevaux se ressentait de notre impatience, et Châh-Abbas-Khan fut plusieurs fois obligé de modérer notre ardeur, dans la crainte que nous ne laissions pas assez de temps pour les préparatifs que nécessitait la réception que le Châh ménageait à l'ambassade.

Le temps était beau, ce qui était une satisfaction pour notre escorte persane qui attachait une grande importance à ce que le ciel ne se montrât pas défavorable à notre entrée à Ispahan.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer les cavaliers qui étaient sortis les premiers de la ville pour venir à la rencontre de l'ambassadeur. Celui qui se présenta d'abord fut un M. Seminot, à qui l'on donnait le titre de général; il avait, disait-il, servi autrefois dans l'armée française. Les événements qui en avaient amené le licenciement, à la chute de l'Empire,

l'avaient poussé vers l'Asie pour y chercher fortune. De position en position, il était arrivé à obtenir à la cour du Châh, celle de général du génie. Derrière M. Seminot s'avançait une troupe considérable de cavaliers; ceux qui marchaient en avant portaient de riches costumes. A leurs magnifiques robes de cachemire, jetées par-dessus de petites redingotes à la franque, nous les reconnûmes pour des personnages d'un rang élevé. En effet, c'étaient des Châh-Zadèhs que le Roi envoyait pour complimenter de sa part l'*Elchi-Bey*. Ils s'en acquittèrent d'une façon excessivement gracieuse; ils allongeaient d'interminables flatteries sur le bonheur que l'Iràn ressentait à avoir pour hôte l'ambassadeur du roi de France. Tout en débitant leurs compliments, du reste parfaitement tournés, les princes nous conduisirent vers des tentes dressées sur le bord de la route, à l'entrée desquelles ils nous firent mettre pied à terre. — Dans ces tentes on avait installé des tapis et des coussins pour nous asseoir autour de plusieurs plateaux chargés de friandises. Quand nous fûmes tous rangés en cercle, les compliments recommencèrent de plus belle et s'échangèrent, dans le langage le plus aimable et le plus fleuri, entre les Châh-Zadèhs et l'ambassadeur, avec le secours de l'interprète. M. Kazimirski paraissait s'acquitter de son rôle avec beaucoup d'intelligence et de savoir, car les *beli*, les *khoûb*, *khaïli-khoûb* des Persans, c'est-à-dire *bien*, *très-bien*, et la manière dont ils l'écoutaient, nous prouvaient qu'ils étaient très-satisfaits des traductions, probablement un peu amplifiées, qu'il leur faisait des paroles de l'Elchi. — Après que les pâtisseries, le thé, le café et les kalioûns eurent suffisamment circulé; après l'échange de toutes les politesses que comportent la réception

d'un envoyé diplomatique et les mœurs persanes, nous remontâmes à cheval, escortés des princes et de plus de trois cents cavaliers.

Au fur et à mesure que nous avancions vers la ville, la foule grossissait et les piétons se mêlaient aux chevaux. Les goulams qui ouvraient la marche avaient beaucoup de peine à faire place à notre cortége qui produisait un effet très-imposant et paraissait inspirer à la multitude une considération toute respectueuse.

CHAPITRE XVIII.

Entrée à Ispahan. — Mosquée Baba-Souctah. — Camp du Châh. — Loutis. — Grand Mouchtaïd. — Exécutions. — Présentation de l'ambassade au Châh. — Premier ministre Hadji-Mirza-Hagassi.

En approchant d'Ispahan, sa silhouette incertaine, que nous cherchions à voir de Guez, prit peu à peu des formes plus distinctes. La teinte bleuâtre et vaporeuse, dans laquelle se confondaient les divers plans, se nuança selon les couleurs qui leur étaient propres.

Cette ville nous parut avoir une très-grande étendue. Mais, comme toutes celles que nous connaissions déjà, le peu de hauteur de ses édifices l'empêchait de se présenter sous un aspect grandiose. C'était donc une longue ligne de constructions basses en avant desquelles s'allongeait une muraille grise, et que surmontaient çà et là quelques dômes avec quelques minarets émaillés. Des groupes d'arbres clair-semés ajoutaient, par intervalles, leur verdure aux tons de ce tableau qui avait pour fond de grandes montagnes âpres et sévères très-rapprochées. Le soleil ne les éclairait plus de notre côté, tandis que ses rayons frappaient de toute leur ardeur les coupoles luisantes des mosquées miroitant

au travers d'une poussière d'or dont toute la ville semblait enveloppée. Ispahan, tout lumineux et reflété, ressortait merveilleusement sur le bleu sombre des pentes du *Roustâm-Khoû*.

La campagne qui s'étendait jusqu'au pied des murs était peu cultivée là où nous passâmes. Des ruines de villages accusaient l'émigration de la population qui s'en était retirée.

Il était deux heures quand nous atteignîmes la première porte de ville. — Là un concours immense de peuple, de gens de toutes sortes et de toutes classes, nous attendait. Nous y rencontrâmes aussi une escouade d'officiers royaux, les *Nazaktchis* du Châh, espèce d'exécuteurs de ses volontés, ou de hérauts qui assistent près de lui à toutes les cérémonies et lui forment une avant-garde quand il change de place; ils étaient vêtus de longues robes rouges traînantes, et avaient sur la tête un turban très-élevé formé d'un châle également rouge. Après les saluts d'usage, ils se mirent sur deux rangs et, précédés du *Nazaktchi-bachi* armé d'une longue baguette, ils ouvrirent la marche de ce pompeux cortége.

Ce fut ainsi, entourés et pressés par les gens du roi et la population d'Ispahan, que nous fîmes, le 5 avril 1840, notre entrée dans cette grande et belle ville.

Après avoir dépassé la première porte, qui n'offre rien de remarquable, nous nous trouvâmes engagés dans une espèce de longue rue plantée d'arbres. Elle est bordée, de chaque côté, de longs murs qui nous parurent clore des jardins dont les vignes et les figuiers jetaient leurs rameaux de notre côté. Leur vigueur et leur précocité nous prouvaient que le printemps d'Ispahan était commencé depuis longtemps. De distance en distance, nous passions devant des bassins;

mais les grandes herbes qui les envahissaient nous disaient assez que l'eau n'y venait guère. En effet, nos yeux étaient frappés de l'air d'abandon et de ruine répandu partout.

Vers le milieu de cette avenue, se voyait une charmante petite mosquée qui me parut être un bijou de l'architecture persane. — Pourquoi fallait-il qu'en admirant sa structure et les dessins variés de ses émaux, nous eussions le regret de voir déjà ses abords semés de décombres? — Cette mosquée s'appelle *Baba-Souctah* ou le *Père-Brûlé*. Je n'ai pu savoir l'origine de ce surnom. Non-seulement la coupole et le minaret sont couverts de briques émaillées, mais encore toutes les faces de cet édifice étaient, de haut en bas, revêtues de la même manière. Aujourd'hui ces revêtements sont très-endommagés et la brique ordinaire des murs s'aperçoit de tous côtés. On peut néanmoins juger encore l'effet de cette ornementation élégante : de grandes étoiles vertes et blanches se dessinent sur le fond azuré du dôme au-dessus duquel, entre des bandes bleues, se lit une inscription dont les caractères en blanc, sur un fond vert, font le tour de la frise. Le minaret, qui est d'une forme extrêmement gracieuse et svelte, présente une suite de spirales vertes et blanches qui s'enroulent autour de sa surface d'émail bleu. — Il était impossible d'avoir, par un monument plus délicat et plus gracieux, un avant-goût plus séduisant des splendides mosquées qu'Ispahan doit à ses monarques Sophis.

Après avoir dépassé celle-ci, entraînés par notre cortége, nous trouvâmes, au bout de la longue allée que nous suivions, une seconde porte flanquée de deux lions de marbre grossièrement sculptés. — C'était là que commençait réellement la ville. — Après quelques pas faits dans une

demi-obscurité, sous une rotonde où se tenaient quelques *serbâs*, nous entrâmes dans la première rue d'Ispahan. Ce n'était point une rue découverte; c'était une espèce de grand passage voûté ouvert à divers intervalles qui laissaient apercevoir le ciel. Ce quartier nous parut dépeuplé, et les débris des maisons roulaient sous les pieds des chevaux qui les broyaient en soulevant une épaisse poussière. Quelques pauvres boutiques mal garnies, encore plus mal achalandées, indiquaient que c'était là une des extrémités abandonnées du grand marché. En effet, les boutiques se multipliaient à mesure que nous avancions, et bientôt nous nous trouvâmes en plein bazar. Mais les marchands étaient venus au-devant de l'ambassade et tout était fermé, comme en un jour de repos ou de fête. Nous suivîmes ainsi, sous des voûtes obscures, une enfilade interminable de bazars les uns au bout des autres.

Nous y marchions depuis près d'une heure quand nous débouchâmes sur une grande place au fond de laquelle se voyait, magnifiquement ornée d'émaux, et grandiose de proportions, une superbe mosquée à côté de laquelle s'élevait un gigantesque pavillon terminé par une galerie aérienne formée de légères colonnes.—C'était le *Meïdân-i-Châh,* ou *place royale*, la *Mosquée Principale*, qu'on nomme *Matchit-Djûmah*, et le palais de Châh-Abbas. — Nous étions dans le plus beau quartier d'Ispahan, quartier du roi, pour lequel Châh-Abbas et les autres princes de sa race ont prodigué l'or de la Perse, en le mettant au service de tout ce que l'art persan pouvait créer de plus majestueux et de plus splendide.

Notre avant-garde de *Nazaktchis* marchait toujours, il fallait suivre. Nous rentrâmes sous une nouvelle voûte spa-

cieuse qui couvrait un grand bazar où des coups de marteau nous apprirent que nous étions au milieu des ateliers dans lesquels se travaille le cuivre dont on fait toute la vaisselle de la ville.

De passage en passage, de place en place, et de rue en rue, nous étions arrivés à une avenue qui est, dans son genre, une des plus belles choses qu'on puisse voir. — C'est ce qu'on appelle le *Tchar-Bâgh*. — Quatre rangées de platanes gigantesques dont le tronc monstrueux portait majestueusement la tête en forme de parasols, ouvraient devant nous cinq allées larges et droites, dont la longueur seule empêchait de voir l'extrémité. Dans celle du milieu, un canal, qui la suivait dans toute son étendue, contenait une eau courante et limpide. Tous les deux cents pas, elle se déversait dans de grands bassins, et allait ainsi, de l'un à l'autre, en formant plusieurs cascades. De chaque côté de ces bassins étaient des kiosques peints ou revêtus de faïences. Entre eux, d'immenses jardins montraient leurs arbres par-dessus les murs qui fermaient cette avenue, et qu'ornaient une suite indéfinie d'arcades sucessives.

Vers le milieu de ces allées, nous passâmes devant une belle mosquée émaillée de mille couleurs dans toute sa hauteur. Les faïences bleues de ses minarets se distinguaient en l'air, au travers des branches et du feuillage vert des platanes qui en ombrageaient le pied. Il nous fallut près d'une demiheure pour parcourir cette immense avenue au bout de laquelle nous passâmes sous une porte surmontée de créneaux et de meurtrières.

Au delà, nous marchions sur une longue et large chaussée entre deux murailles qui nous faisaient croire que nous

étions encore dans une rue, lorsque des arcades, ouvertes de distance en distance, nous laissèrent voir le Zendèroud. Nous étions sur un pont qui traverse la rivière dont les eaux baignent les murs d'Ispahan du côté du sud. A l'extrémité du pont, une longue ligne d'infanterie, commandée par un général, était rangée en bataille. Ces troupes étaient d'un effet tout pittoresque, à cause de la diversité des couleurs de leurs uniformes et de leur accoutrement moitié européen, moitié persan. Elles nous présentèrent les armes quand nous passâmes devant elles, et les fanfares de leur musique un peu sauvage, mais d'un rhythme guerrier, se mêlèrent au bruit des tambours qui battaient aux champs.

Devant nous se montraient quelques dômes à côté desquels des campaniles signalaient une ville chrétienne : c'était *Djoulfah*, le faubourg qu'habitent les Arméniens. Après avoir traversé quelques champs où les eaux de la rivière entretiennent une culture variée, nous entrâmes dans le *Mâhallèh* chrétien.

Nous descendîmes de cheval devant une assez belle maison qui était destinée à l'ambassadeur. Le gros de la multitude qui nous avait accueillis, à notre entrée à Ispahan, s'était peu à peu retiré, après avoir suffisamment satisfait sa curiosité. Nous n'avions plus avec nous que l'escorte officielle des gens du roi, dont le devoir était de nous accompagner jusqu'à la demeure qui nous était destinée.

Les mêmes scènes et les mêmes civilités que nous avions reçues dans toutes les villes nous attendaient à Djoulfah. Seulement, elles furent augmentées de toute la pompe que devait nécessairement leur imprimer la présence du Châh à Ispahan, et les honneurs rendus en son propre nom, au

représentant de la France. Les ministres de Russie et de Turquie, qui nous avaient précédés à Ispahan, avaient également envoyé leurs premiers secrétaires complimenter l'ambassadeur.

Quand toutes les cérémonies d'usage furent terminées, chacun de nous se retira dans le logement qui lui avait été préparé. Nous en prîmes possession avec la satisfaction de voyageurs fatigués d'une route de cinq mois, et qui arrivaient enfin au terme de leurs courses. Les premiers moments furent consacrés au repos et à notre installation. Je fis traîner celle-ci en longueur, tant j'avais de plaisir à chercher et retrouver au fond de mes malles un peu de ce confort dont j'avais fait une si légère mais si précieuse provision en quittant la France.

Quand j'eus fini d'écouter ma paresse, la curiosité se fit entendre à son tour, et je dus commencer mes excursions en ville et dans les environs. Je dirigeai la première vers le camp du Roi, disposé au bord du *Zendèroûd*. Les tentes blanches des soldats étaient alignées avec un ordre tout militaire, suivant l'arme ou le régiment auquel elles appartenaient. Çà et là, s'élevaient quelques tentes plus grandes et plus belles, sous lesquelles campaient les ministres, les officiers de la maison du Roi, et tous les khâns ou généraux qui faisaient partie de sa suite. — Le Châh était lui-même au milieu de son armée, logé dans un petit palais en assez mauvais état, dont le pied baignait dans la rivière, et d'où il pouvait à la fois considérer ses troupes et la ville entière.

Je remarquai que la disposition de ce camp avait un aspect très-martial. Le service se faisait militairement et à l'européenne. L'artillerie avait ses canons rangés en bon ordre, et gardés par des factionnaires le sabre au poing. Les

chevaux étaient attachés derrière, au milieu des tentes, à des mangeoires qu'on avait construites très-habilement et à peu de frais, avec de la terre détrempée ; au centre était un creux dans lequel on jetait la paille ou l'orge. La cavalerie se tenait derrière l'artillerie. A la gauche, du côté du palais où était le Châh, l'infanterie avait dressé ses tentes sous les arbres ; les régiments se distinguaient les uns des autres à la couleur de leur uniforme.

La garde du roi, en habits rouges, était la première; puis venaient les régiments provinciaux, avec leurs vestes bleues ou jaunes. Au milieu de toutes ces troupes résonnait, de temps à autre, le tambour, la trompette ou la voix d'un Mollah annonçant l'heure de la prière. On y voyait aussi les *hachpâs*, ou *cuisiniers*, circulant avec leurs plats de pilau sur la tête et leurs broches de *Khebâh;* ou bien des *Kalioûndjis* qui s'en allaient, d'une tente à l'autre, offrant leur *tombeki Chirazi*, *tabac de Chiraz*. C'était encore des *saccas* qui colportaient, de côté et d'autre, leurs grandes outres noires pleines d'eau, dont ils offraient un échantillon aux passants, dans une tasse de cuivre, *au nom d'Ali.*

Ce camp pouvait contenir environ six mille hommes et deux mille chevaux. Cette petite armée avait accompagné Mehemet-Châh depuis sa capitale. Mais les chemins auraient été impraticables à l'artillerie, si elle eût suivi la route ordinaire, celle que nous avions prise. Aussi, en partant de Téhérân, l'armée s'était-elle jetée dans l'est, et avait gagné les immenses plaines qui forment le commencement du désert de Kermân, où nul obstacle ne pouvait l'arrêter.

Ainsi que je l'ai indiqué précédemment, le roi avait de graves motifs pour faire le voyage d'Ispahan. C'était une

véritable expédition qu'il avait entreprise contre cette ville où, depuis longtemps, il régnait un désordre et une anarchie qui mettaient en péril non-seulement la vie et les biens des habitants, mais encore le pouvoir royale.

Le grand *Mouchtaïd*, chef de la religion et de tous les Mollahs de Perse, occupait un rang très-élevé dans le royaume. Aveuglé sans doute par son importance, et fier des richesses immenses qui lui venaient, tant des priviléges attachés à sa dignité, que des dons volontaires provenant de la dévotion des plus fervents, il avait conçu le projet de s'affranchir de l'autorité du Châh. Pour y arriver, il avait enrôlé sous sa bannière et soudoyait des bandes de mauvais sujets, voleurs et assassins, venus de tous les coins de la Perse se ranger sous l'infâme drapeau qui abritait tous leurs crimes. Ces bandits portaient le surnom de *Loutis*. Ils avaient d'abord chassé la trop faible garnison d'Ispahan, et en étaient devenus les maîtres exclusifs. Aucune puissance, aucune force ne pouvait faire obstacle à leurs volontés qui étaient autant de crimes; ils rançonnaient la population. Maîtres dans les bazars, ils prélevaient sur tous les marchands des impôts arbitraires, le poignard à la main. Ceux qui voulaient résister voyaient leur maison saccagée, leurs femmes et leurs filles violées. Dans ces exécutions sauvages, ces bandits agissaient avec un raffinement d'atrocité qui leur faisait prendre pour témoins de cette dernière infamie les maris et les pères de leurs victimes. La terreur qu'ils inspiraient n'était égalée que par la lâcheté avec laquelle les Ispahanis subissaient le joug de cette canaille, composée de quatre à cinq mille forcenés, dont toute la force était dans la pusillanimité des habitants.

Malgré la puissance redoutée du Mouchtaïd, malgré la terreur qu'inspiraient ses sicaires, plusieurs fois cependant des plaintes avaient retenti jusqu'au pied du trône, à Téhérân; mais l'apathique indifférence qui distingue les Orientaux et l'ineptie du gouvernement de Perse avaient laissé dans l'oubli, pendant plusieurs années, les trop justes et trop éclatants griefs de la population d'Ispahan contre ses oppresseurs. Depuis longtemps donc, la répression de tant de crimes se faisait attendre, et les gémissements des victimes étaient arrivés à leur dernière expression, quand enfin le Châh résolut d'en finir et d'aller en personne châtier les misérables dont l'impunité enhardissait la vie criminelle.

On pense bien que les bandes armées du chef de la religion voulurent faire quelque résistance, encouragées qu'elles étaient sans doute par la mollesse avec laquelle on avait agi à leur égard jusque-là. Le Châh ne put entrer de suite dans Ispahan; les portes en étaient fermées et gardées par les Loutis. Avant de faire un acte de vigueur, S. M. eut la générosité ou la faiblesse de parlementer, et le Mouchtaïd, qui commençait à craindre pour lui-même, fit ouvrir la porte du nord, pendant que la majeure partie de son infernale milice fuyait par celle du sud, et mettait le Zendèroud entre elle et l'armée royale.

Cependant, tous les brigands qui avaient à redouter les suites de leurs méfaits n'avaient point quitté la ville. Les plus effrontés ou les plus lents à se sauver étaient encore à Ispahan, quand le roi ordonna des perquisitions dans tous les repaires où l'on supposait qu'ils pouvaient s'être réfugiés. On en découvrit un certain nombre qui payèrent pour

les autres. Parmi ceux-là il s'en trouva quelques-uns qui s'étaient plus particulièrement signalés par leur férocité. Le Châh installa de suite un *Divân-i-Khânèh*, ou tribunal pour les juger. Des milliers de victimes accouraient accabler les coupables de leurs témoignages; les femmes venaient, avec un acharnement incroyable, raconter des faits qui faisaient horreur, des crimes commis sur elles-mêmes. Les jugements furent sommaires et les châtiments immédiats. Les supplices infligés aux condamnés égalèrent leurs crimes, en barbarie. Ce que j'en ai entendu raconter faisait dresser les cheveux. Les uns, jetés au milieu d'un peloton de soldats, furent percés à coups de baïonnettes; d'autres eurent les yeux crevés, les ongles et les dents arrachés; plusieurs furent enterrés à mi-corps, la tête en bas, à la file les uns des autres, les jambes en l'air et attachées de l'un à l'autre, de manière à former ce que les Persans appelaient *des jardins de vignes*. Un chef de ces Loutis, après avoir eu le nez coupé, ainsi que la langue, fut ferré avec ses propres dents; et, ayant un sac plein de paille passé au cou, on l'attacha, comme un âne, à une mangeoire où il ne mourut qu'au bout de trois jours, de ses souffrances et d'inanition. J'ai vu des femmes, animées par l'esprit de vengeance, exaltées sans doute par ces scènes barbares, venir demander, les larmes aux yeux, la faveur de trancher et les mains et la tête à ceux qui les avaient violées.

On peut, par ces exécutions, juger le caractère persan. La justice n'est satisfaite qu'autant que le châtiment égale, en cruauté, le crime qu'elle punit. La nature sanguinaire de cette nation ne se trahit pas seulement dans la main qui tient le poignard de l'assassin et du voleur, elle domine

encore l'esprit du juge vengeur de la société, et les deux plateaux de sa balance sont également pleins de sang.

Trois jours s'étaient passés depuis notre arrivée à Ispahan; l'étiquette voulait que l'ambassadeur se présentât devant le Châh. Les astronomes avaient été mis en demeure de se prononcer sur l'opportunité du moment où cette cérémonie devrait avoir lieu. Après avoir consulté les astres, ils décidèrent que le quatrième jour, qui était le terme d'usage, se présentait sous de fâcheux auspices, et qu'il fallait en choisir un autre. Cependant, sur les instances de l'ambassadeur, les choses restèrent dans les limites tracées par les habitudes d'étiquette, et nous dûmes comparaître, le 8 avril, devant le *Roi des Rois*, devant l'*étoile du monde*.

Les chevaux du roi vinrent nous prendre. Précédés d'une avant-garde de *Goulams*, de *Serbâs* et de *Nazaktchis*, nous nous rendîmes au camp où nous fûmes accueillis avec les plus grands honneurs. On nous fit descendre de cheval auprès d'un kiosque, qu'on appelle *Haïnèh-Khânèh* ou *Kiosque des Miroirs*, situé à côté du palais habité par le Châh. Nous y fûmes reçus par le ministre des affaires étrangères, Mirza-Ali, jeune homme de vingt-deux ans, fort affable et parlant très-bien le français. L'étiquette ne permettait pas au Châh de nous faire offrir, en sa présence, le kallioûn et le thé. Mais, comme nous ne pouvions sortir de la demeure royale sans y avoir reçu cette marque d'hospitalité, Mirza-Ali avait été chargé de ce soin. Nous restâmes donc, dans le *Kiosque des Miroirs*, une demi-heure à peu près, pendant laquelle de nombreux pichketmèts firent circuler d'excellents kallioûns, du thé et du café à la rose.

Le ministre des affaires étrangères, prévenu que le Châh nous attendait, leva la séance et nous conduisit au petit palais de *Hâpht-Dest*. Nous y pénétrâmes par une galerie le long de laquelle étaient rangés une foule d'officiers, de mirzas, de goulams et de ferrachs. Précédés du grand maître des cérémonies ou Ich-agassi, nous entrâmes dans un beau jardin dont nous suivions les allées, entre deux haies de soldats qui présentaient les armes. Au fond du jardin était un pavillon ouvert où était le Châh que nous ne pouvions voir. Nous en étions encore très-éloignés quand, selon l'usage, on nous fit faire un grand salut, qu'il fallut répéter un peu plus loin. Nous arrivâmes, en marchant à pas comptés, jusqu'à la hauteur du pavillon où se tenait le roi, que nous distinguâmes cette fois. Là, naturellement, les génuflexions des Persans recommencèrent, ainsi que nos saluts respectueux; puis nous fûmes admis en présence du *Pôle de l'Univers*.

Nous nous rangeâmes, les uns à côté des autres, contre le mur, presque en face du Châh, chacun de nous occupant la place qui lui revenait, d'après celle qu'il occupait hiérarchiquement dans le personnel de la mission. Nous fîmes encore deux saluts au roi, et le maître des cérémonies prononça quelques courtes paroles de présentation; après quoi, le Châh fit signe à l'Elchi de s'asseoir. — Pour nous, nous restâmes tous debout.

La salle où nous étions était petite, les murs en étaient revêtus de peintures et de dorures du haut en bas, ainsi que le plafond. Un canal d'eau courante, formant, au milieu, un bassin avec jet d'eau, divisait cette pièce dans le sens de sa longueur. Au fond, s'élevait une estrade à laquelle on

montait par un petit escalier de quatre marches. Sur cette estrade se trouvait une espèce de grande niche ou d'arcade un peu moins large que la salle, couverte par une demi-coupole formée d'encorbellements superposés et ornée de peintures. Trois fenêtres, à barreaux de fer, y laissaient entrer la lumière et donnaient vue sur le camp.

Mehemet-Châh était assis sur cette estrade, dans un fauteuil en marqueterie d'ivoire, de nacre et d'or. Il était immobile. Son costume était très-riche : il consistait en une petite redingote de cachemire rouge boutonnée sur la poitrine, et serrée autour de la taille par une ceinture sur laquelle scintillait une brillante plaque de pierreries. Les parements de cet habit étaient brodés en perles. Il avait les épaules et le haut des bras également chargés de perles formant de gracieux dessins. Sa tête était couverte du bonnet de peau d'agneau noir qui caractérise la dynastie Kadjâr et est devenu national. Cette coiffure était entourée d'une espèce de guirlande ou de couronne de gros diamants, surmontée d'une aigrette aussi en diamants. Aucun autre ornement ou attribut royal ne distinguait le Châh. — Sa Majesté nous parut jeune. Sa figure est belle, mais peu expressive ; elle inspire plutôt la bonté que la force et la puissance.

Au-dessous du roi, et en face de nous, se tenaient debout deux Châh-Zadèhs attachés à son service particulier.

L'étiquette voulait que l'ambassadeur portât le premier la parole. L'interprète, M. Kazimirski, avait, pour cette circonstance, élaboré avec tout le soin dont il était capable, une harangue fleurie, ornée de flatteries métaphoriques et ampoulées, telle que l'exigeait le langage persan. Il la débita

avec une accentuation tout orientale et qui parut faire beaucoup de plaisir au roi. Mehemet-Châh y répondit brièvement, mais d'une façon très-aimable.

Après ces préliminaires, l'ambassadeur présenta au Châh ses lettres de créance. C'était un magnifique vélin, enrichi d'arabesques coloriés et dorés, enfermé dans un superbe sachet de soie et d'or. Un des secrétaires le prit sur ses deux mains, et, montant le petit escalier, alla le déposer aux pieds du Châh.

L'ambassadeur nous présenta ensuite, les uns après les autres, à S. M. qui parut frappée de la diversité de nos attributions et de la spécialité que chacun de nous représentait dans cette petite société d'Européens venus de si loin pour étudier son pays.

Nous nous retirâmes ensuite, saluant et marchant à reculons. L'Ich-Agassi nous fit replacer sur un seul rang en face de la fenêtre de la salle où était le Châh, et nous le saluâmes une dernière fois.

Dans cette circonstance, nous pûmes observer la manière dont les Persans témoignent à leur souverain leur profond respect. Après s'être placés en face de lui, et sans avoir osé fixer leurs regards sur sa personne, ils se baissent en allongeant et faisant glisser leurs bras le long de leurs jambes jusqu'à terre. Ils se relèvent après un temps d'arrêt dans cette posture et recommencent ainsi trois fois. Ce salut ne se fait qu'au roi. Celui qui est dû aux grands par les inférieurs en est une abréviation ; il ne consiste qu'en une demi-courbette et l'extension du bras droit seul le long de la jambe jusqu'à la cheville. Quand le supérieur est d'un ordre secondaire, on lui fait simplement une inflexion de tête et du haut

du corps, de côté. Quand c'est un égal, on incline la tête en mettant la main sur la poitrine.

Après donc les saluts de premier ordre faits au *Vékil de Dieu* sur la terre d'Irân, nous nous rendîmes chez son Vizir, qui avait une habitation dans l'enceinte du même palais. Il nous reçut sans faste et avec une simplicité qui aurait choqué l'ambassadeur et les convenances, si elle n'avait été dans les habitudes de ce personnage qui affecte une vie austère. Ce ministre, Hadji-Mirza-Hagassi, est un Mollah. Il fut, en cette qualité, chargé de l'éducation de Mehemet-Châh. Il s'était attaché son élève, et, changeant de position en même temps que lui, quand celui-ci monta sur le trône, il devint son premier ministre. Non-seulement il dirige les affaires de l'État, mais il a conquis une telle influence sur son maître, depuis son jeune âge, qu'il en a capté complétement la confiance trop souvent aveugle. Aussi le Châh ne s'occupe-t-il de rien, et son sceptre est-il véritablement dans les mains de Hadji-Mirza-Hagassi.

Un nez très-long, courbé sur une bouche édentée surmontée de quelques poils mal teints; un œil éraillé, mais vif et spirituel; un geste brusque; l'air fin et, plus que cela, rusé comme celui de tout vrai Persan, tel est le portrait de ce grand vizir. Ce petit vieillard, encore vert, était, comme un Persan, vaniteux à l'excès; de plus, poëte et beau parleur. Hadji-Mirza-Hagassi avait trop d'esprit pour ne pas comprendre la supériorité européenne, mais il était trop fanatique pour la reconnaître; de plus il avait l'âme trop faible ou trop vénale pour ne pas subir toutes influences qui apparaissaient sous la forme de menaces ou de présents. Il était, du reste, ignorant de toutes choses étran-

gères au Koran ; bigot comme un pèlerin revenu de la Mecque, ainsi que l'indique son surnom de *Hadji*, il s'occupait bien plus de dévotions que d'affaires. Il n'en avait pas pour cela moins de prétentions à les connaître, sa vanité étant de passer pour ne rien ignorer ; et, chose bizarre chez un prêtre, l'une de ses plus ardentes prétentions était celle d'être un artilleur consommé. Aussi s'était-il réservé les fonctions de grand maître de l'artillerie.

D'après cela, nous abordions le vizir de Mehemet-Châh avec des préjugés qui ne lui étaient pas favorables. Il faut l'avouer, sa vie, sa conversation, sa tenue, n'étaient pas de nature à les détruire. Toutes les fois qu'il sortait des lieux communs habituels, et qu'il laissait ses belles phrases de politesse, pour toucher à des sujets un peu sérieux, il faisait preuve de peu de science. — Mais, quand nous le vîmes s'animer, et, par des gestes grotesques, ajouter la pantomime aux paroles, il nous sembla que le premier ministre était au-dessous de son rôle, et qu'il n'y avait même pas en lui la gravité du prêtre — Nous faillîmes tous éclater de rire quand, par un geste qui lui était familier, il donna un coup de poing à son bonnet et le mit de travers, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. C'était, pour ce personnage singulier, le *nec plus ultrà* de la colère ou de l'admiration. — Il nous fit d'ailleurs un accueil excessivement flatteur, en ajoutant force thé et gâteaux épicés à ses paroles aimables.

Nous rentrâmes à Djoulfah où, dès ce moment, le pavillon tricolore fut hissé sur la maison qu'habitait l'ambassadeur.

Notre réception avait précédé celle du ministre turc, qui, comme nous, avait dû faire le voyage d'Ispahan. Le Châh,

sans doute pour éviter l'ennui de deux cérémonies du même genre, avait voulu en finir dans la même journée avec Sarim-Effendi. Mais celui-ci ne crut pas de sa dignité, ou plutôt de celle du souverain qu'il représentait, d'être reçu le même jour que l'envoyé français, et après celui-ci. Il exigea qu'il y eût au moins un jour d'intervalle; mais cet arrangement ne contentait personne; il ne satisfaisait pas l'ambassadeur ottoman passant après celui de France, et il contrariait les Persans, toujours malveillants à l'égard des Turcs.

CHAPITRE XIX.

Mirza-Ali, ministre des affaires étrangères. — Présents offerts au Châh. — Son portrait. — Fête donnée à l'ambassade par le Roi. — Dîner officiel.

J'allais très-souvent au camp royal, j'y avais fait quelques connaissances, et j'étais assez vite entré en intimité avec plusieurs personnages, entre autres avec le jeune ministre des affaires étrangères Mirza-Ali. Il avait vingt-deux ans, il était fils d'un des hommes les plus distingués de la Perse, Mirza-Massôud, qui occupait ce poste auquel son instruction, l'absence de préjugés nationaux ou religieux, et une aptitude particulière le rendaient très-propre. Il avait, dans ce poste, obtenu du roi une confiance qui portait ombrage au premier ministre. Hadji-Mirza-Hagassi, ne pouvant le faire tomber, résolut de l'éloigner; il lui fit donner par le Châh une mission diplomatique très-importante qui le forçait à rester dans le Khorassan. Les fonctions qu'il quitta, en partant, furent remises entre les mains de son fils. — Mais l'inexpérience de celui-ci, et la jalousie de l'ancien précepteur du Châh rendaient sa position difficile. Néanmoins, Mirza-Ali, qui avait de l'esprit à défaut d'habileté, tenait sa place avec un aplomb qui étonnait, pour son âge. La langue française,

qu'il connaissait assez bien, lui facilitait ses rapports avec les légations étrangères, et lui donnait, comme interprète, une importance toute spéciale auprès du Châh. Malheureusement pour lui, son inexpérience, ou cette avidité d'argent naturelle aux Persans, le conduisit plus tard à sa perte, en fournissant au vizir l'occasion de détruire la puissance de son rival, Mirza-Massôud, en accablant son fils déshonoré.

Mais, lors de notre séjour à Ispahan, Mirza-Ali jouissait pleinement de sa faveur; sa tente, une des plus élégantes du camp royal, était entourée d'une foule de courtisans et de solliciteurs. Le ministre y tenait une petite cour, et s'y prélassait au milieu de toutes les douceurs de la vie orientale, vie d'oisiveté et de plaisirs sensuels recherchés sous toutes les formes. — J'allais souvent le voir, il aimait à s'entretenir avec moi de l'Europe, de la France, mais je dois dire que sa conversation était presque toujours entrecoupée de puérilités qui me faisaient douter si tous les Persans, même les ministres, n'étaient pas de grands enfants. Nos instants de causerie intime avec S. E. étaient toujours ceux qui suivaient son sommeil du milieu du jour. Dans l'après-midi, quand il était éveillé, les *Pichkelmèts* couvraient le tapis de sa tente de sorbets et de limonades glacées, à la rose, au jasmin ou au citron; ils apportaient les kalioûns où fumait le tombeki le plus velouté de Chiraz. La porte était fermée aux solliciteurs impatients, et nous devisions ainsi, le ministre en me parlant du Frenguistân, moi en faisant mon profit de tout ce qui pouvait m'instruire sur la Perse.

La tente de Mirza-Ali était le lieu de réunion où tous nous allions de préférence. On y trouvait toujours quelqu'un à

qui parler. En effet, indépendamment du ministre, il y avait son cousin Mirza-Ahmet, et son premier secrétaire Mirza-Mohamet-Ali qui savait passablement notre langue. Ce dernier était venu à Paris, il y avait une vingtaine d'années. Je leur dus, pour ma part, une foule de complaisances et de gracieusetés de tout genre, parmi lesquelles je compte les facilités qu'ils me donnèrent pour étudier des costumes de toutes sortes, depuis ceux du Châh chez le *Sandoukdar*, ou chef de sa garde-robe, jusqu'à l'uniforme de simple *serbas*. Pour les autres ministres, nous ne les connaissions pas. Ils étaient assez obscurs; leurs fonctions se bornaient presque à celles de commis. C'étaient des Mirzas portant le rouleau de papier et l'écritoire à la ceinture, scribes plutôt qu'hommes d'État, tous secrétaires du vizir.

Deux jours après la présentation officielle au roi de Perse, l'ambassadeur lui envoya les présents qui, à Paris, avaient été préparés et choisis pour lui être offerts. Parmi ces présents figuraient une magnifique pendule en bronze doré du plus grand modèle, une grande quantité de pièces d'étoffes de Lyon et de tissus de verre, un service de Sèvres qui coûtait 18,000 francs, plusieurs grands ouvrages in-folio et des armes. Le Châh regarda tout, voulut tout voir en détail, et parut extrêmement satisfait.

Le même jour, le roi me fit dire qu'il désirait que je fisse le portrait du *Veliât*, son fils, âgé de huit ou neuf ans. J'en fus d'autant plus satisfait, que j'espérais par là arriver à faire aussi celui de S. M., que je désirais emporter en France. En effet, deux jours après, le roi m'ayant fait demander, j'accompagnai l'ambassadeur qui lui faisait une première visite non officielle. Nous lui trouvâmes un peu plus de

laisser-aller et une bonhomie que nous n'avions pu juger à première vue, cachée qu'elle était sous l'attitude réservée que son rang lui imposait dans une entrevue de cérémonie. Le Châh causa longtemps et avec une grande affabilité. Il remercia l'ambassadeur des présents qu'il lui avait envoyés. Ce fut l'occasion de parler de Napoléon, à cause d'une biographie de l'Empereur, accompagnée de gravures, qui faisait partie des cadeaux officiels. Le roi témoigna une grande admiration pour ce grand homme ; il dit qu'il ferait traduire en persan l'histoire de sa vie, afin de la bien connaître dans ses moindres détails, et de la méditer. C'est une chose très-remarquable que cet enthousiasme qu'excite encore en Orient la gloire de l'empereur Napoléon. Il est, pour les Orientaux, le sujet le plus digne d'admiration dans les temps modernes ; et tous les souverains ou les hommes qui ont commandé des armées sont animés du désir un peu naïf de l'égaler. Mais ces esprits puérils, ces intelligences incultes ne perçoivent même pas à quelles conditions on devient un héros, par combien de vertus et de qualités éminentes on arrive à être un grand homme. Ils savent que la renommée de Napoléon remplit encore le monde, mais ils ne se doutent pas de l'importance, de la grandeur des titres qu'il a acquis à cette gloire impérissable. Leur ambition va d'un pas plus rapide que leur intelligence, et, leur vanité asiatique aidant, il en est qui se font l'illusion de se croire appelés à une renommée semblable.

Quelques jours après, je fus mandé par le Châh pour faire son portrait. L'étiquette ne me permettait pas de m'asseoir en sa présence ; tout ce que la bienveillante affabilité du monarque pouvait m'accorder, c'était de m'accroupir sur mes ge-

noux, en m'asseyant sur mes talons. On conçoit que, dans cette attitude, il était peu commode de dessiner. Mehemet-Châh posait assez bien, pour un roi, mais je dus prendre deux séances, ce qu'il m'accorda très-gracieusement. Je fis ainsi un croquis fidèle de la tête de S. M., et je finis le reste, c'est-à-dire son costume, à sa garde-robe que le *Sandoukdar* reçut l'ordre de mettre à ma disposition.

Pendant l'une des séances que j'avais obtenues de Mehemet-Châh, nous fûmes dérangés deux fois. Une première, par des artilleurs qui lui amenaient deux pièces de canon fondues à Ispahan. Le roi les admira beaucoup, et, les regardant du haut de sa fenêtre, sans les examiner davantage, il répétait en turc, sa langue habituelle : *Tchok-yakchi! mach-allah! Très-bien! merveilleux!*

A peine s'était-il remis à poser, que des lamentations, des prières accompagnées de sanglots retentirent sous les fenêtres. C'était des femmes de la ville qui venaient l'implorer pour qu'il ne laissât pas partir le Mouchtaïd. Ce personnage, dont j'ai raconté les torts, je devrais dire les crimes, voyant son règne passé, et la ville d'Ispahan rangée désormais sous l'autorité royale, avait résolu de s'exiler et de se retirer à *Kerbelâh*. Les vieilles dévotes de la ville ne voulaient pas le laisser partir, et venaient intercéder au pied du trône pour empêcher l'exécution de ce projet. Au reste, ce chef de la religion était exécré de la majeure partie des habitants; et il est bien probable que c'était lui-même qui faisait jouer cette comédie, dans l'espoir que le Châh s'y laisserait prendre, et croirait à la nécessité de sa présence au milieu des Ispahanis. Mais il n'en fut rien, le roi fut sourd, le Mouchtaïd partit, et le gouvernement d'Ispahan fut mis entre

les mains d'un homme qui avait fait ses preuves d'énergie. Sa justice avait été quelquefois assez terrible pour paraître barbare; mais, en étant la terreur des rebelles ou des bandits, elle fut le salut des populations paisibles. — Cet homme était un eunuque, Manoutcher-Khân; son caractère bien connu, le fit choisir pour achever de réduire les ennemis du Châh, s'il y en avait encore, et pacifier le pays. Pour ne laisser aucune illusion au Mouchthaïd ou à ses partisans, et comme s'il avait voulu braver ceux qui seraient tentés d'élever la voix en leur faveur, le Châh ordonna la décapitation de onze loutis retenus en prison, parmi lesquels se trouvait même un *Seïd*, ou descendant du Prophète.

Mehemet-Châh était de la famille des *Kadjârs,* issue d'une puissante tribu de ce nom, dont le territoire est au nord de Téhérân, et confine au Mazenderân, sur les bords de la mer Caspienne. — Pour atteindre au trône, le chef de cette dynastie avait dû marcher dans le sang. Celui qui s'en empara était un eunuque nommé Aga-Mehemet-Khân, homme d'une grande énergie, brave, mais sanguinaire. Ce fut un usurpateur sans les qualités d'un héros. Son esprit entreprenant et ambitieux le rendit persévérant, implacable et cruel; à force de crimes et d'assassinats il réussit. La Perse était livrée à une affreuse anarchie, et déchirée entre les mains de plusieurs compétiteurs qui s'en disputaient les lambeaux, quand, du sommet des montagnes du Mazenderân, Aga-Mehemet-Khân fondit sur cette proie qu'il aspirait à saisir. Après quelques combats livrés aux environs d'Ispahan et de Chiraz, dans lesquels ses partisans l'emportèrent, il vint mettre le siége devant Kermân. Les habitants de cette ville avaient reçu et voulaient protéger Louft-Ali-Khân, héritier

légitime de la couronne des Princes *Zends*, qui, après des alternatives de victoires et de revers, était le seul, mais le plus redoutable adversaire que le Kadjâr eût encore à combattre. Les habitants de Kermân n'ont pas oublié la vengeance barbare de cet eunuque cruel. Vingt mille femmes et enfants furent livrés à ses soldats; tous les hommes eurent les yeux crevés. Pendant bien des années, la Perse fut couverte de ces malheureux aveugles, qui n'avaient d'autre ressource que la commisération publique; et aujourd'hui quelques vieillards encore inspirent la pitié par une cécité qui date de leur enfance.

Aga-Mehemet-Khân, vainqueur de son ennemi qu'il fit périr après lui avoir arraché les yeux, ayant abattu tous les partis qui se disputaient le pouvoir, s'empara du trône que Nadir-Châh, autre usurpateur, mais glorieux soldat, avait rapporté de l'Inde (25). Le pied de l'eunuque glissa dans le sang, en montant ses degrés, mais il s'y assit imperturbablement et fonda la dynastie qui porte la couronne de Perse depuis un demi-siècle. Son règne ne fut pas de longue durée; il mourut assassiné en 1797, et laissa le pouvoir solidement établi à son neveu Baba-Khân, qui prit le nom sous lequel j'ai eu occasion d'en parler, Fet-Ali-Châh. Aga-Mehemet-Khân, se croyant obligé de pallier ses crimes aux yeux de ses courtisans, disait, en parlant de son neveu Baba-Khân : « J'ai répandu tout ce sang pour que cet enfant « puisse régner en paix. » Il n'avait que trop bien réussi, les guerres, les assassinats et les supplices avaient en quelques années fait disparaître tous les chefs qui auraient pu gêner l'avénement du nouveau monarque. Le règne de celui-ci, selon la parole de son oncle, fut paisible, mais il ne fut ni

heureux, ni glorieux. Pendant sa durée, les Russes conquirent toute la Géorgie, une partie de l'Arménie, et passèrent l'Araxe, pour venir, à six étapes de la capitale (26), dicter au Châh les conditions d'une paix humiliante.

Les prodigalités de ce prince, le luxe d'un harem où il entretenait six cents femmes, les folies de nombreux *Châh-Zadèhs* issus de celles-ci, épuisèrent le trésor royal en accablant le peuple d'impôts. L'habile industrie des Persans déclinait, leur commerce se perdait, leur argent était exporté, et leur territoire amoindri, quand Fet-Ali-Châh mourut après avoir institué pour son successeur son petit-fils Mehemet-Khân, fils d'Abbas-Mirza qui, après avoir cherché par les armes, à relever l'esprit national et s'être vainement opposé aux envahissements des Russes, était mort avant son père.

Mehemet-Châh était jeune quand il monta sur le trône. Aucun souverain de Perse ne peut y arriver sans avoir à lutter contre des prétentions plus ou moins énergiquement soutenues, les unes par les armes, les autres par des intrigues. Ce fut aussi le sort de ce prince qui, fils du fils aîné de Fet-Ali-Châh, lui succédait en vertu du droit de primogéniture. Mais ses oncles ne pouvaient se résoudre à le voir attacher l'aigrette royale à son bonnet sans au moins la lui disputer. Parmi eux il y en eut un, *Zelly-Sultân*, communément appelé *Ali-Châh*, qui chercha même à la lui arracher violemment. Mais vaincu et forcé de fuir il se réfugia à Bagdad. Le gouvernement anglais, qui l'a pris sous sa protection, lui accorde un subside princier et le tient là comme une épée suspendue sur le trône de Téhérân.

Mehemet-Châh, jeune, d'un caractère doux, élevé par un père qui avait montré un noble patriotisme, a reçu une

éducation dans laquelle étaient entrées quelques-unes des connaissances européennes. Plus éclairé que ses prédécesseurs, il aurait pu être un régénérateur de son pays. Il eût pu profiter de la paix qui règne autour de lui, de l'absence de toute cause de guerre civile, pour ranimer une nation humiliée par les vexations des grands, engourdie par l'habitude de l'oppression, et dont, pourtant, le génie fertile ne demande qu'une étincelle pour s'électriser et faire revivre les beaux temps de sa civilisation. Mais le Châh est naturellement indolent, une goutte cruelle le tourmente depuis plusieurs années déjà (27); faible, malade, et se remettant du soin de toutes les affaires à son ancien précepteur, il a institué ce vieillard son premier ministre. Ce Mollah fanatique, esprit étroit et sans portée, ne comprend nullement le rôle qu'il pourrait jouer, et la gloire dont il eût pu entourer le règne de son pupille; il laisse la Perse dans son engourdissement et s'en remet à Dieu et au Prophète du soin de veiller sur les peuples qu'il a la mission de gouverner.

La Perse, qui était depuis longtemps sur une pente rapide, y glisse de plus en plus. Chaque année la rapproche de l'abîme sur lequel elle n'est tenue en équilibre que par les deux forces qui la tirent à elles en sens contraire : la Russie et l'Angleterre.

Mehemet-Châh est du reste un honnête homme; il passe même pour le plus honnête de son royaume. Il a des vertus privées, à défaut de celles d'un roi. Sa cour fort simple ne ruine pas le pays ; il n'est nullement prodigue, et, d'une sévère austérité pour lui-même, il donne l'exemple à tous ceux qui approchent du trône. Il ne profite pas de la latitude donnée par la loi musulmane au sujet des femmes. S'éloignant, en

cela surtout, de son grand-père, il se contente de trois femmes dont il a cinq enfants : deux garçons et trois filles. L'aîné des garçons, qui est l'héritier de la couronne, a le titre de *Vel-hiât*, le cadet porte celui de *Nuïeb-Saltanèt*, ou *lieutenant du Roi*.

Mehemet-Châh, quels que soient les frottements qu'il ait eus, dans son enfance, avec les idées européennes, n'a pu dépouiller toutes celles qui étaient en germe dans sa nature asiatique; il est donc soumis à bien des préjugés et des superstitions. Parmi ces dernières, il en est une qui le tourmente beaucoup et empoisonne sa vie : la superstition et le fatalisme se donnent la main, et peut-être est-ce à l'une et à l'autre qu'il faut attribuer l'inertie dans laquelle se maintient le roi, et cette indolence qui l'empêche de rien faire pour améliorer le sort de son peuple. — Il se dit sans doute que Dieu doit lui refuser le temps nécessaire pour achever son œuvre, conséquemment qu'il est inutile de l'entreprendre. — Ces idées fatalistes proviennent de quelques lignes écrites par un astrologue qui vivait il y a environ quatre cents ans. Dans un livre qui a pour titre *Châhnâmèhtoullah*, il a prédit les noms et la durée du règne de huit rois. Mehemet Châh est le huitième; et comme jusqu'à lui le fait a justifié la prédiction, il compte les jours et les heures. Or, l'astrologue a fixé à onze les années que ce prince doit passer sur le trône; il en résulte que, quelque foi qu'il ait dans l'astrologie et dans le destin, il fait tous ses efforts pour combattre l'un et mettre l'autre en défaut. Des nécromanciens il en appelle à Dieu et à Mahomet; il prodigue l'or aux Mollahs et aux derviches, pour qu'ils fassent des prières et invoquent tous les imans en sa faveur.

Mehemet-Châh a trente-trois ans, est très-brun, a de grands yeux noirs très-expressifs et gais; il porte une barbe courte extrêmement touffue. Il est d'une taille moyenne, a de l'embonpoint, et boite par suite des souffrances que lui cause la goutte. Il espère combattre ce mal en prenant beaucoup d'exercice, ce qui lui a donné le goût de la vie nomade. Le costume qu'il porte habituellement est fort simple. Le roi fait ses promenades à cheval; il porte lui-même un parasol; une foule de valets de pied, qu'on appelle *Chattirs*, le précèdent afin d'écarter les passants; il est escorté par une troupe de cavaliers armés de fusils et de lances, dont quelques-uns conduisent des lévriers en lesse, pour le cas où le roi voudrait chasser. Le Châh a des voitures qui lui ont été envoyées en présent, mais il ne s'en sert jamais; il faut dire que le pays, les chemins comme les rues, ne se prête guère à leur circulation. Mehemet-Châh suit sévèrement les préceptes de sa religion; il ne boit jamais de vin, et ne se livre à aucun des excès habituels aux Persans.

Ce monarque, quoique absolu, ne dirige pas les affaires publiques. Sa vie paresseuse et nonchalante se passe dans l'oisiveté et les douceurs du harem. Le premier ministre et les autres personnages qui l'entourent ont trop d'intérêt à maintenir dans ce *far-niente* ce roi fainéant pour lui laisser porter même un petit coin du fardeau de l'État. Ils traitent toutes choses à son insu, et souvent contrairement à sa volonté. Le roi ordonne, le vizir fait signe de soumission et d'obéissance, mais n'agit que selon son caprice.

Si je suis bien renseigné, le trésor royal est peu considérable. Cependant le chiffre pourra en paraître encore assez élevé, si on le compare à celui de la population, et au peu

de sources qui alimentent les revenus publics. Si l'on considère aussi que les charges qui pèsent sur ce trésor sont peu lourdes, que l'armée est d'un faible effectif, que les rouages administratifs sont très-simplifiés, on trouvera que les sommes qui entrent dans les caisses du roi doivent être très-suffisantes pour satisfaire aux besoins de la couronne. Il faut d'ailleurs y ajouter, pour un assez gros chiffre, toutes celles qui sont prélevées arbitrairement sur les populations, et les nombreuses exactions qui forment, en dehors du budget de la Perse, une masse de crédits extraordinaires et irréguliers composant un supplément considérable.

L'évaluation du revenu annuel du Châh est faite en poids d'or, et représente sept *corours*; or, le corour pèse vingt-cinq *calvars*, un calvar est de cent *batmans*, et le batman équivaut à mille *miscals*, un miscal d'or vaut un *toumân* ou 12 fr. 50 c. environ; les revenus royaux s'élèvent donc à une somme d'à peu près 219,000,000 de francs. Mais cette somme n'entre pas dans les coffres du roi, parce que sa valeur est représentée partie en argent, et partie en nature qui est livrée aux agents du fisc, selon les besoins, soit sur place, soit là où ils l'exigent.

Sur le trésor royal, le Châh doit entretenir son armée, sa maison, payer ses ministres, faire ses cadeaux; or, en Perse, le chapitre des *pichkèchs* n'est pas un des moins onéreux. Quant aux établissements publics et aux édifices, il est d'usage qu'ils soient à la charge des provinces. Mais c'est là une des principales causes de leur ruine, car ils sont ainsi à la discrétion des Beglier-Beys, qui, par avarice, détournent à leur profit les sommes qu'ils devraient dépenser en améliorations.

L'assiette de l'impôt est proportionnelle à ce que possède chaque citoyen. Pour l'établir, on a dû former plusieurs classes d'imposables et diverses catégories d'objets imposés. Le propriétaire d'un sol planté en arbres doit au Châh, par pied d'arbre, un *chaï*, à peu près 6 centimes. La redevance de celui qui cultive du grain est du dixième de sa récolte. L'éleveur de chevaux ou de troupeaux paie, par tête, un *sabcrân*, ou 1 franc 25 centimes.

Ce que je viens de dire est applicable à ceux qui sont propriétaires de fonds. Mais le sol est divisé en deux parties; l'une qui appartient au roi, et qu'il fait cultiver à ses frais; elle forme à peu près le dixième des terres en culture. Ces terres sont cultivées selon le mode usité en France, que l'on appelle fermage à moitié. La seconde partie du sol est celle qui reste dans les mains des raïas, ou, en grande partie, dans celles des grands qui les font valoir pour leur compte.

Après les cultivateurs viennent les négociants qui paient un impôt proportionnel à l'estimation de leurs profits supposés; il est coté au cinquième de ceux-ci. On conçoit à combien d'injustices cette évaluation doit donner lieu. Indépendamment de cette contribution, des agents royaux sont préposés à la vérification des marchandises et à leur taxe, dans les bazars, dans les caravansérails des villes, pour prélever encore sur elles des droits de douane.

Les habitants des villes qui ne sont ni cultivateurs ni marchands, sont exempts d'impôt, eussent-ils même des maisons et des chevaux. C'est un privilége difficile à expliquer; il a surtout le tort de faire perdre au pays une partie de ses forces, en encourageant ceux qui ont quelque fortune à vivre dans l'oisiveté.

La même exemption s'applique aux fonctionnaires, quelle que soit l'importance de leur emploi. L'agriculture, on le voit, en Perse comme en Europe, mais plus inégalement, porte la plus lourde des charges publiques; l'État prélève un droit sur tous ses produits. Cependant il y a pour elle, dans ce pays, un allégement inusité en Europe, et qui tient à l'organisation et aux mœurs des Persans : c'est celui qui consiste à payer une notable portion des contributions en nature, soit grains, soit bestiaux ou chevaux. Cet allégement, qui ne serait point praticable chez nous, dans l'état actuel de notre administration, est un bienfait pour les producteurs ruraux, surtout pour les petits; car on ne peut se dissimuler que l'impôt en argent, quelle que soit la récolte, quel que soit son prix, est très-onéreux et souvent une cause de gêne pour les cultivateurs pauvres. Malheureusement pour les raïas persans, à côté de cette manière commode d'acquitter l'impôt, ils sont exposés à tant d'abus et d'extorsions, qu'ils en perdent le bénéfice.

On fait une très-grande différence entre les terres arrosées et celles qui ne le sont pas, dans la répartition des contributions foncières, et les populations paient selon le degré de facilité d'irrigation qu'elles trouvent sur leur territoire.

Les Persans qui ne sont pas habitants des villes se divisent en deux classes bien distinctes, quoique toutes deux vivant en quelque sorte des produits du sol. L'une est celle des *raïas*, ou cultivateurs; l'autre celle des *Iliâts*, ou nomades, qui ont des troupeaux et se transportent d'un lieu à un autre, selon les saisons, ne demandant à la terre que de leur fournir des pâturages. La première classe est morcelée par groupes habitant des villages. Autour de chacun de ces hameaux ou

bourgs, il y a, de temps immémorial, une certaine étendue de territoire désignée comme sa propriété. Personne ne peut y toucher, personne ne peut la cultiver que les habitants de l'endroit. Mais il s'en faut que toutes ces dépendances soient en culture. Il y en a une quantité considérable qui est abandonnée et reste inculte autour de villages déserts et ruinés, n'en demeurant pas moins la propriété nominale des villages auxquels elles ont été dévolues. Seulement, quand la population a disparu, quand il n'y a plus personne pour les réclamer, le roi peut en disposer, et il est arrivé quelquefois qu'il les a données à une nouvelle population transplantée d'un autre lieu.

Quant aux *Iliâts*, qui habitent toute l'année sous la tente, et qu'on appelle pour cette raison *Kara-Tchâder*, ou *tentes noires*, à cause de la teinte de celles-ci qui est en effet noire, ils se transportent d'un lieu à l'autre, d'une province vers une autre, selon les besoins de leurs troupeaux. Ainsi l'hiver, quand la neige couvre les parties septentrionales de la Perse, ils descendent vers le sud; en été, au contraire, ils fuient les chaleurs des contrées méridionales, et se rapprochent de celles du nord, où une température plus modérée rend l'herbe plus abondante dans les pâturages qu'ils recherchent. Mais, comme ils sont obligés de rayonner dans les cercles où le sol n'est point complétement stérile, ils sont dans la nécessité de camper sur le territoire de quelque village auquel ils doivent en demander l'autorisation et payer une redevance.

Ces *Iliâts* sont de trois races distinctes qui comptent dans la population de la Perse pour sept cent cinquante mille âmes environ. Dans la zone septentrionale, ils sont Turcomans ou

Kurdes; dans celle du centre, ils sont Kurdes ou Zends, c'est-à-dire originaires du Fars; dans la zone du sud, quelques-uns sont Arabes ou Bactyaris, mais la plus grande partie est Zend.

Ils sont réunis en nombreuses tribus, ou seulement par petits groupes de deux ou trois familles. Ils ne vivent presque que de laitage; ils font du beurre, des fromages, avec le lait de leurs vaches, de leurs brebis ou de leurs chèvres. De la laine de leurs troupeaux ou de leurs chameaux, les femmes font des tapis et des étoffes d'habillement. Il est rare qu'on les rencontre dans le voisinage des villes; ils s'en tiennent presque toujours éloignés, car ils affectionnent les lieux déserts.

Le Châh, pour faire honneur à l'ambassade, nous invita à une grande fête qu'il donnait sous les fenêtres de son palais d'*Haft-Dest*. Nous étions étonnés de n'y voir ni les Russes ni les Turcs; mais on nous dit que le roi avait voulu qu'il fût bien compris que la cérémonie avait lieu particulièrement pour les Français. Rien ne manqua à cette fête, les lutteurs, les danseurs de corde, les ours, les mâts de cocagne, les avaleurs de feu et les danseurs. Le Châh fit jeter des poignées d'or à tous ces bateleurs qui se ruèrent dessus et s'arrachèrent tout ce qu'ils purent, à la grande satisfaction des assistants.

A cette fête en succéda une autre, dont le ministre des affaires étrangères fit les honneurs dans un des beaux palais de la ville. Ce fut un très-grand dîner auquel avaient été invités avec nous tous les hauts fonctionnaires, et plusieurs Khâns attachés au service du roi. Le repas fut très-gai, et nous fûmes très-cordialement traités par les Persans auxquels

nous étions mêlés. La musique d'un régiment de la garde, qui n'était vraiment pas mauvaise, joua tout son répertoire pendant le dîner. L'ordonnateur de la fête avait eu la bizarrerie de suspendre, par des fils invisibles, au plafond, un soldat assis sur un tonneau où il jouait du fifre; ce malheureux abusait des sons aigus de son instrument, et nous assourdissait. Pendant ce temps-là, des *Pouchts*, ou jeunes danseurs, tournaient autour de la table, en dansant et s'accompagnant de leurs castagnettes en cuivre. Le bruit et le vin que les musulmans ne se refusaient pas, en grisèrent un grand nombre, et plus d'un pouvait à peine tenir son verre quand la santé du Châh fut portée par l'ambassadeur.

CHAPITRE XX.

Armée persane. — Son organisation. — Son instruction. — Instructeurs Européens. — Garde Royale. — Artillerie. — Siége d'Hérat. — Grades militaires. — Décorations. — Prisonniers de guerre.

C'est au camp d'Ispahan que nous avons vu, pour la première fois, une apparence d'armée, quelque chose ressemblant à des régiments. C'étaient des réunions d'hommes portant des habits à peu près de même couleur, qui tombent en lambeaux; avec une sorte de buffleterie jadis blanche, à laquelle pend un reste de fourreau de bayonnette. Ces soldats sont armés de fusils tous en mauvais état, la plupart sans pierre ou même sans batterie. Ils sont commandés par des officiers presque aussi misérables qu'eux, dont l'instruction militaire se borne à faire porter ou présenter les armes.

L'armée permanente et régulière de Perse ne se compose que d'infanterie et d'artillerie. La cavalerie est irrégulière, à l'exception de celle que le Châh entretient auprès de sa personne. Elle consiste en quatre ou cinq mille *goulams* qui

lui font escorte en temps de paix et constituent, en temps de guerre, un corps de cavalerie spéciale et d'élite. Chaque fonctionnaire élevé, ou chaque khàn a également quelques cavaliers attachés à son service personnel. Mais ce sont plutôt des serviteurs, des domestiques, que de véritables soldats. Si la guerre survient, le Châh, avant d'entrer en campagne, fait appel à toutes les provinces de son empire, et, de toutes parts, il arrive à son camp des hommes montés et armés selon l'usage de leur pays. Les Kurdes ou les Arabes ont de grandes lances et des boucliers, les Persans de longs fusils, les Khorassaniens ou Turcomans des arcs. Cette multitude de volontaires, de tous costumes, diversement équipés et montés, compose une cavalerie plus pittoresque qu'utile; c'est une troupe de pillards, bonne pour inquiéter l'ennemi et porter la dévastation sur son territoire, plutôt que propre à mettre en ligne pour être opposée à une cavalerie régulière et disciplinée. Chaque individu de cette milice se bat pour son compte, à sa manière, avec ses ruses ou les avantages qui lui sont propres. Leur tactique est encore celle des Parthes, de combattre en fuyant; c'est-à-dire de tirer un coup de fusil ou une flèche en faisant volte-face.

Il faut néanmoins faire remarquer que ces troupes irrégulières ont certains avantages : d'abord, elles comptent pour près des trois quarts dans les forces militaires de la Perse. Elles sont généralement bien montées, et chaque homme, excellent cavalier, ne manque pas de courage personnel. Mais, malgré leurs qualités, ce qui empêche ces auxiliaires de pouvoir rendre des services efficaces, c'est qu'ils manquent totalement de discipline, et n'ont aucune idée de cette con-

fiance et de cet appui mutuels que se prêtent des soldats disciplinés. Ils ne reçoivent pas de solde, ils doivent s'indemniser au moyen du butin fait sur l'ennemi. Ils se trouvent ainsi intéressés au succès de la guerre, et doivent, il est vrai, coopérer de tous leurs efforts à la victoire; mais que de fois n'est-il pas arrivé qu'ils se sont dédommagés, sur les pauvres habitants de la Perse même, de ce que l'ennemi ne leur avait pas permis de piller chez lui. Les cavaliers irréguliers doivent être nourris, ainsi que leurs chevaux, aux frais du roi, c'est-à-dire qu'ils le sont aux dépens des villages ou des villes qu'ils traversent. Ils cherchent tous leur subsistance dans la maraude, et l'on peut dire qu'ils traitent leur propre pays en pays conquis. Ces miliciens demeurent ordinairement à l'armée tant que la guerre dure. Cependant, comme ils n'ont contracté aucun engagement, et qu'ils servent de bonne volonté, il arrive quelquefois qu'ils retournent dans leurs foyers sans attendre la fin des événements qui les en ont fait sortir.

Indépendamment de cette cavalerie irrégulière qui porte le nom de *Atli*, les différentes provinces de Perse fournissent encore en temps de guerre, quelques milliers de *Tuffekjis* ou *fusiliers* qui composent une infanterie tout aussi peu astreinte aux lois de la discipline. L'armée persane était, à quelques exceptions près, constituée de cette manière, jusque dans les premières années de ce siècle. Dans celui qui l'a précédé, les Persans que le fanatisme religieux et le sentiment de la liberté avaient animés du désir de chasser les Affghans, oppresseurs de leur patrie, s'étaient groupés sous les drapeaux de Thamas-Kouli-Khân. Ils y restèrent par dévouement à sa personne, lorsque, devenu Nadir-Châh, il les

entraîna à sa suite jusque dans l'Inde. La vie belliqueuse et remplie d'aventures à laquelle ils s'étaient habitués, en les unissant, les avait éloignés de la vie civile. Ils étaient ainsi devenus une espèce d'armée permanente attachée à l'usurpateur dont ils avaient assuré les succès. Plus tard les guerres intestines qui désolèrent la Perse, fractionnèrent ces miliciens aguerris en plusieurs corps qui guerroyèrent en partisans. Suivant leurs sympathies, ils se lièrent à la fortune des rebelles et des prétendants qui se faisaient la guerre. Mais aucun de ces partis ne mérita le nom d'armée, et aucun d'eux ne se distinguait par la régularité et la discipline.

Sous le règne de Fet-Ali-Châh les relations du gouvernement des Kadjârs étaient devenues plus fréquentes avec les Européens; les Russes menaçants regardaient avec convoitise, du sommet du Caucase, les plaines de la Géorgie; ce fut alors que le roi de Perse eut l'idée de créer une armée disciplinée à l'européenne, croyant ainsi opposer une barrière aux envahissements de la Russie. Fet-Ali-Châh était dans ces dispositions, lorsque le général Gardanne, accompagné de plusieurs officiers français, se présenta à sa cour. Stimulé et vivement encouragé dans cette voie par leur présence et la bonne volonté qu'ils lui témoignèrent, il leur demanda de lui prêter l'appui de leur science. Il commença dès lors les réformes qui pouvaient amener le résultat qu'il désirait.

C'est à ces officiers, qui avaient, quoique bien jeunes, figuré sur les champs de bataille de l'Europe, que la Perse doit les premiers éléments de la discipline introduite dans son armée. Dès ce moment, elle reçut une organisation européenne. Les officiers qui se vouèrent à cette entreprise ren-

contrèrent les plus grandes difficultés. Les préjugés nationaux et religieux éloignèrent les Persans de tout contact avec les *Frenguis*, et leur faisaient refuser une instruction dont ils ne soupçonnaient pas l'importance. Cependant, les fils du roi eux-mêmes, donnant l'exemple et faisant l'exercice, finirent par amener les moins récalcitrants à accepter un enseignement qu'ils réprouvaient au fond du cœur. Peu à peu les résistances s'affaiblirent et les instructeurs français réussirent à former quelques bataillons sachant à peu près manœuvrer.

La réforme de l'habillement fut une des premières. Les longues robes orientales étaient peu propres à faciliter les mouvements militaires, et, bien qu'ils y fussent habitués, les soldats persans devaient nécessairement en être embarrassés dans les marches. Elle fut supprimée et remplacée par une petite veste sans basques, qui s'arrêtait à la ceinture. Au lieu des amples culottes ou *chalvars* qu'ils portaient, on leur donna des pantalons, arrêtés et noués au-dessus de la cheville. La chaussure adoptée fut une espèce de brodequins de cuir, lacés jusqu'à mi-jambe et très-propres à la marche. On compléta leur équipement par des buffleteries qui soutenaient une giberne et un sabre-poignard.

L'artillerie, arme si indispensable et d'une si grande influence dans une bataille, ne pouvait être négligée par ceux qui avaient accepté la mission de constituer une armée en Perse; aussi y donnèrent-ils tous leurs soins. Parmi les officiers qui s'appliquèrent à cette entreprise, figurait M. Fabvier, qui fonda à Ispahan un arsenal duquel il fit sortir, comme par miracle, en très-peu de temps, quelques pièces de campagne. Cet officier, déjà distingué, forma également

un corps d'artilleurs qui fut le noyau et l'origine de l'artillerie persane.

Fet-Ali-Châh, émerveillé des changements opérés, des améliorations introduites dans la force militaire de son royaume, commençait à entrevoir la possibilité de résister dans cet étau où il se sentait serré, par la Russie d'une part, de l'autre par l'Angleterre. Mais les Anglais ne faisaient pas assez peu de cas de la Perse, malgré leur mépris apparent, pour ne pas s'inquiéter de l'essor qu'avait pris l'armée de ce pays, et des progrès que l'intelligence naturelle des Persans leur avait permis de faire dans la tactique. Aussi usèrent-ils de tous les moyens possibles pour couper court à une éducation militaire qui allait trop vite à leur gré. On sait comment ils réussirent à faire éconduire l'ambassade française de 1809, et tous les officiers qui y étaient attachés. Ils persuadèrent à Fet-Ali-Châh que des officiers anglais remplaceraient avantageusement ceux de Napoléon, et, avec l'arrière-pensée d'arrêter ou de neutraliser l'instruction militaire déjà acquise par les soldats persans, ils simulèrent l'intention de continuer l'œuvre commencée par les Français. En réalité, ils voulaient la détruire, comme ils y arrivèrent. Le changement fut, de tout point, fatal à la Perse. Les Anglais, qui pensaient n'agir que pour eux, travaillèrent, sans le savoir, pour la Russie. Ils avaient fait avec le Châh un traité par lequel ils s'engageaient à lui donner un subside de 200,000 livres sterling, afin qu'il pût lever et entretenir un corps régulier de douze mille hommes d'infanterie, et vingt-cinq pièces de canon. Malgré ce secours, l'armée commandée par Abbas-Mirza, fils de Fet-Ali-Châh, fut constamment battue sur les bords de l'Araxe; la Géorgie

fut conquise par la Russie, et plus tard, la paix de Turkmân-Tchaï put seule arrêter les vainqueurs à six journées de marche de la capitale. Les instructeurs anglais étaient cependant restés près de vingt ans en Perse, avec d'énormes appointements.

Ce sont les débris des bataillons confiés aux *Talimdjis* de l'armée des Indes que nous retrouvions à Ispahan. L'infanterie persane n'avait conservé, de son organisation primitive, que quelques maniements d'armes insignifiants et inutiles un jour de bataille. A la veste bleue française on avait, pour les bataillons de la garde, substitué une veste rouge de façon anglaise; et, comme pour achever de rendre cette troupe impropre à aucun service sérieux, elle était armée de fusils anglais d'une fabrication détestable. Toutes ces armes étaient détraquées. Elles avaient, en peu de temps, perdu leurs batteries, et les baïonnettes en étaient si mal adaptées, que des soldats me racontaient qu'au siége d'Hérat ils avaient été obligés de les attacher avec leurs mouchoirs pour ne pas les laisser entre les côtes des Affghâns.

En outre des bataillons dits de la garde, il y en a d'autres qu'on appelle provinciaux: ils correspondent à nos troupes de ligne. Ce sont eux qui tiennent garnison dans les principales villes du royaume. Ils se distinguent de la garde par la couleur de leur veste, qui est bleue ou jaune. Leurs buffleteries sont en cuir noir. Les pantalons sont blancs pour toute l'infanterie. Elle marche au son des tambours et des fifres. Les bataillons de la garde seule ont une musique d'instruments à vent qui exécute des marches arrangées sur des airs nationaux par des Allemands ou des Italiens. Le costume des officiers est très-simple. Ils portent une veste

tielle, celle qui concerne la fabrication des canons, est aussi celle que les Persans connaissent le moins. Ils sont, pour cela, fort arriérés et d'autant plus ignorants qu'ils s'en doutent moins. Leurs canons sont tous fondus à noyau, au lieu d'être forés, selon le système moderne. L'âme de leurs pièces, au lieu d'avoir cette précision et cette uniformité compacte qui en assure la solidité, est au contraire très-irrégulière. Le peu de soin qu'ils apportent dans cette opération, qui en exige beaucoup pour donner des résultats seulement passables, est cause que leurs pièces sont extrêmement défectueuses. Les parois intérieures sont très-imparfaites, et il s'y forme presque toujours des chambres latérales qui les font crever après un très-petit nombre de coups. On m'a assuré qu'à l'essai, il y avait tout au plus une pièce, sur dix, qui résistât à l'épreuve, et que celle-ci, livrée à la troupe, ne pouvait servir qu'un très-court espace de temps. On conçoit, d'après cela, ce que coûte à la Perse l'ignorance et la manie de son premier ministre. On conçoit aussi de quel secours peut être, dans une guerre sérieuse, une artillerie dont les bases offrent si peu de garanties.

Une autre cause des mauvais services qu'elle doit rendre, c'est le manque de chariots et de fourgons pour les munitions, qui sont toujours transportées à dos de chameau. Ces animaux ont le double inconvénient d'encombrer l'armée et de ne pas se prêter à la précision qu'exigent les mouvements militaires. Mais quelque chose de plus grave encore nuit à l'efficacité de cette arme entre les mains des Persans. Ils n'ont point et ne savent point faire de projectiles qu'ils sont réduits à acheter à leurs voisins. On conçoit tout ce que cette dépendance a de fâcheux en cas de guerre, puisqu'elle

met la Perse à la merci de ceux qui peuvent, suivant leur intérêt, l'aider ou la livrer sans défense aux coups de ses ennemis. Il n'y a pas jusqu'aux pierres à feu qu'elle ne soit obligée de tirer du dehors. Son sol ne paraît pas en produire, ou plutôt ses habitants ne se donnent pas la peine de les chercher. Aussi, est-il fréquent de rencontrer des soldats qui n'ont point de silex à leurs fusils.

Divers épisodes qu'on m'a racontés du siége d'Hérat prouvent bien ce que je disais du peu de secours qu'il faut attendre de l'artillerie persane. Ainsi, elle a pu à peine faire brèche aux murs en briques crues de cette ville. On avait apporté si peu de munitions qu'il a fallu fabriquer des boulets de pierre. Enfin le premier ministre, voyant l'insuffisance et l'inefficacité de ses canons, conçut la merveilleuse idée de fondre, au milieu du camp même, une énorme pièce d'un calibre monstrueux pour laquelle on ne put tailler qu'un petit nombre de boulets. Lancés à toute volée contre la ville, ils passaient par-dessus, et des soldats, enthousiastes de la science balistique du vizir, se dévouaient pour aller, de l'autre côté de la place, chercher et ramasser ces précieux projectiles. On pense si cette formidable artillerie de siége devait récréer l'ambassadeur russe, vieux soldat de Napoléon. Le général Simonitch s'amusait beaucoup, à ce qu'il paraît, du Mollah artilleur et de ses innovations ; ces puérilités, conçues avec toute la gravité orientale, l'aidaient à passer le temps pendant un siége qui traînait en longueur.

Puisque j'ai parlé du siége d'Hérat, j'ajouterai quelques mots qui donneront une idée de la manière dont les Persans font la guerre. L'armée qui investissait cette place n'était pas seulement composée de troupes, il y avait à la

suite toute une population d'artisans et de marchands de toutes sortes. Elle avait emporté avec elle tout ce qui devait pourvoir à son existence pendant longtemps; il semblait qu'elle voulût fonder une colonie en face de la ville assiégée. Le camp royal avait l'aspect d'une ville : on y avait tracé des rues qui étaient bordées d'une quantité innombrable de tentes. Il y avait un bazar et des ateliers de tout genre. Les Persans ayant, à ce qu'il paraît, fort peu de confiance dans leur force ou dans leurs connaissances stratégiques, pensant que la durée du siége pourrait se prolonger, avaient poussé la prévoyance jusqu'à tracer des sillons autour de leur camp, et ils y avaient semé. Ils ne s'étaient pas trompés. Les lenteurs furent telles qu'ils y firent la moisson. On aurait pu croire que cette preuve de la persévérance que Mehemet-Châh comptait mettre dans son entreprise intimiderait les Affghâns, et les déciderait à se rendre; mais ils étaient trop bien soutenus, et par les officiers anglais qui les guidaient dans la défense de leurs murs, et par l'ambassadeur britannique qui, du milieu du camp où il était l'hôte et en apparence l'allié du roi, entretenait avec eux des intelligences perfides. Aidés par les conseils des uns, encouragés par la trahison de l'autre, et surtout soudoyés par l'or de l'Angleterre, les habitants d'Hérat se défendirent vigoureusement. Il faut dire que la haine religieuse leur venait en aide, et que l'ineptie des Persans, ainsi que leur pénurie de munitions, étaient des auxiliaires puissants pour les assiégés. La bravoure persane fit, dit-on, des prodiges. Les bataillons de l'Azerbaïdjân, conduits par un Polonais, le général Barowski, montèrent résolument sur la brèche; mais ce chef fut tué au moment où il plantait déjà sur le mur l'étendard

du Lion. Sa mort mit le désordre dans les rangs des assaillants; les assiégés en profitèrent, et les cartouches venant à manquer, les Persans reculèrent. Le ministre anglais, craignant que leur élan ne réussît à enlever la ville si on lui livrait un second assaut, somma insolemment le Châh de lever le siége, sous peine d'une déclaration de guerre et d'une invasion dans les provinces du sud. Que faire? Voilà où la faiblesse du caractère persan se montre dans tout ce qu'elle a de plus honteux; ces mêmes hommes qui n'avaient redouté ni une marche longue et pénible à travers les déserts du Khorassân, ni les misères et les lenteurs d'un siége au milieu d'un pays ennemi, ni le feu, ni les assauts, ni les maladies qui les décimaient, ces hommes s'arrêtèrent à la voix d'un Anglais! La crainte que le représentant de la Grande-Bretagne leur inspirait était telle que le Châh revint à Téhéran, et qu'il perdit Hérat, probablement pour toujours, pour ne pas déplaire à l'Angleterre.

J'ai dit ce qu'est l'artillerie persane organisée à l'européenne. Il en existe une autre, d'un genre fort curieux. Son matériel consiste en petites pièces de cuivre pouvant lancer une livre et demie, ou deux livres au plus, de balles. Chaque pièce est placée sur un chameau, et adaptée à un pivot sur lequel elle tourne dans tous les sens. Chacun de ces animaux porte ainsi un petit canon, la provision de projectiles et de poudre nécessaires pour une vingtaine de coups, et un canonnier. Quand on veut faire feu, le chameau s'accroupit; si l'on doit battre en retraite, ou marcher en avant, on le fait rapidement, grâce à la vitesse à laquelle ces quadrupèdes sont habitués. Autrefois, du temps de Aga-Mehemet-Khân-Kadjâr, cette artillerie était la seule dont ce souverain pût disposer.

Mais actuellement elle est bien réduite, et, depuis l'organisation de l'armée par des *Talimdjis* européens, elle n'est plus guère en usage que pour les salves royales qui se font autour de la tente du Châh quand il est en voyage.

En résumé, on peut dire de l'armée persane qu'elle possède les qualités naturelles qui font les bons soldats : l'intelligence, la bravoure, la sobriété, l'endurcissement aux fatigues de tout genre ; mais qu'elle manque complétement de la science qui pourrait la rendre redoutable à ses voisins.

J'ajouterai, pour compléter ce tableau, quelques mots sur la manière dont l'armée permanente et régulière est constituée. Le système de la conscription basée sur la chance individuelle, est inconnu en Perse. Le recrutement est livré à la bonne volonté des citoyens, ou le plus souvent à l'arbitraire des Beglier-Beys. Quand le Châh a besoin de soldats, il envoie dans les provinces de son empire des firmans portant le nombre d'hommes à fournir. Sur cent, on en prend depuis un jusqu'à six, selon les besoins du moment. Dans une même famille, il n'y a qu'un seul fils qui soit contraint de porter les armes. Le soldat persan est au service pour sa vie entière, à moins que le Châh ne juge à propos de le congédier. Chaque homme doit recevoir annuellement douze toumâns, environ 150 francs. De plus, il est logé et nourri en partie, c'est-à-dire que chaque corps reçoit un peu de grain. Dans les marches, les troupes vivent toujours aux dépens des habitants. Pour ce qui est de la paie, le roi la tire de ses coffres et la remet au premier ministre. Mais de la main royale elle passe en tant d'autres, que, perdant de leur poids dans chacune, les douze toumâns n'en valent plus que cinq, ou tout au plus six, quand ils parviennent dans celles

des pauvres *Serbâs;* encore, les leur fait-on attendre bien longtemps. J'ai vu un régiment qui n'avait rien touché de sa solde depuis deux années. Quelquefois ces malheureux, poussés par la misère, se mutinent, demandent en armes qu'on les paie. Quelquefois ils obtiennent, par ce moyen, une justice tardive et déplorable qui se résume en un faible à compte. Mais, le plus souvent, on trouve plus commode de licencier le régiment rebelle, qui ne demande pas mieux, et qu'on remplace par une nouvelle levée.

Si le gouvernement persan n'est pas le scrupuleux observateur de ses engagements vis-à-vis du soldat, il ne lui impose pas moins des devoirs réglés par un code sévère. La désertion surtout est punie d'une manière cruelle : lorsqu'un déserteur a quitté son drapeau, on envoie dans toute la Perse des firmans intimant à tous les habitants l'ordre de livrer le coupable, sous les peines les plus graves. Lorsqu'il est pris, on le fait passer entre deux rangs de cinq cents soldats, armés de fouets ou de verges, qui le frappent tous; il doit aller et revenir ainsi. S'il résiste à cette épreuve, ce qui arrive rarement, on le chasse comme indigne de porter les armes. Pour toutes les autres infractions à la discipline, quelles qu'elles soient, c'est toujours à la bastonnade qu'on a recours comme châtiment. Le nombre de coups diffère en raison de la gravité de la faute; il arrive souvent que la mort du coupable s'ensuit.

Les récompenses sont honorifiques, et consistent en décorations; mais les plus élevées portent avec elles un prix intrinsèque qui leur donne une valeur vénale. Pour les hauts grades, ces décorations sont le portrait du Châh, sur émail, enrichi de brillants plus ou moins beaux; pour les

inférieurs, ce sont de grandes croix en forme de soleil, dont les rayons sont en diamants et rubis, et dont le centre représente le symbole de la monarchie persane : un lion surmonté du disque radieux du soleil. Ces décorations se portent, comme nos plaques, sur la poitrine. En descendant l'échelle, on passe des croix de commandeur aux petites croix, mais toujours en diamants, et l'on arrive aux simples médailles d'or et d'argent pour les hommes qui se sont distingués par leur bravoure. J'en ai vu qui avaient plusieurs médailles semblables, et l'on m'a dit que chacune d'elles était le prix d'une tête coupée sur le champ de bataille.

Il existe dans l'armée persane une assimilation aux grades européens; mais les lois de cette hiérarchie n'ont pour base ni la régularité, ni la reconnaissance des services rendus, qui assurent en Europe une juste progression dans la carrière militaire. Les grades sont dus à la naissance, au bon plaisir ou à l'intrigue. Ainsi, on voit des Princes, des Khâns, quel que soit leur âge, n'ayant jamais servi, sans instruction militaire, occuper les emplois les plus importants, et se trouver avec des commandements dont ils sont fort embarrassés. Quelle confiance peuvent-ils inspirer à leurs troupes? S'ils ont le courage personnel, quelle expérience ont-ils acquise pour en faire usage, ou pour tirer parti de celui des troupes qui leur sont confiées? Les tristes résultats de ce système sont patents, sensibles, et se reconnaissent partout, même dans l'intérieur du royaume, même en temps de paix. Quelles n'en seraient pas les conséquences, en cas de guerre, surtout en face d'armées européennes, ou même d'armées asiatiques dirigées par des Européens?

La création de grades dans l'armée remonte à Nadir-Châh,

qui fut le premier organisateur des forces militaires de son pays. Ce fut lui qui commença à réunir un certain nombre déterminé de soldats, sous un chef dont le commandement se transmettait à la troupe par des officiers subalternes. Le plus haut grade de l'armée persane est celui d'Émir-Nizam; il est unique. Nous avons vu à Tabriz un personnage qui en est revêtu; il réside toujours dans l'Azerbaïdjàn, dont il commande directement toutes les forces militaires. Ce poste lui est assigné en vue des événements qui pourraient se passer sur les frontières qui, de tout temps, ont été les plus exposées du côté de la Russie et de la Turquie. Au-dessous de l'Émir-Nizam, sont quatre *Serdârs* qui ont le commandement chacun de dix mille hommes. On peut les assimiler aux généraux. Ordinairement, il y en a un dans chacune des grandes provinces : à Téhéràn, pour l'Irak; à Meched, pour le Khorassàn; à Chiraz, pour le Fars et tout le midi; et à Kermanchâh, pour l'ouest. Après viennent les colonels qu'on appelle *Sertip* ou *Sering*; ils commandent plusieurs bataillons qui ont pour chefs des *Iavehr* ayant sous leurs ordres mille hommes. Dans chaque bataillon, les bas grades sont occupés par les *Sultans* ou capitaines; les *Naïeb-Sultân* ou *Beyzâdèhs*, lieutenants; les *Iuzbachi* et *Dàhbachi*, sous-lieutenants. Le *Baïdacdar* est le *porte-drapeau*. Ce drapeau est rouge; sur le champ est figuré le symbole de l'Empire : un lion et un soleil; la hampe est terminée par une main qui figure celle d'Ali. Chaque corps a de plus un *Vekil* ou *adjudant*, chargé des subsistances.

Quand le Châh veut faire la guerre à un État voisin, il envoie un ambassadeur la déclarer; mais, s'il a affaire à une petite peuplade, il ne daigne pas lui faire cet honneur et

commence les hostilités sans la prévenir. Il est d'usage d'offrir aux prisonniers de servir en Perse et d'y être considérés comme nationaux. S'ils acceptent, ils sont très-bien traités; s'ils refusent, on les retient en prison; si le fanatisme religieux ou l'exaltation produite par le combat leur fait refuser de quitter le champ de bataille, on leur coupe la tête. C'est ce qui a eu lieu dans la guerre soutenue contre les Russes. Mais il est arrivé, dans cette même guerre, un autre fait digne de remarque : c'est qu'un nombre considérable de Polonais, enrôlés sous les drapeaux russes, ont déserté du côté des Persans. Ils aimaient mieux vivre avec les musulmans que de continuer à servir en Russie. Après la paix, on eut beaucoup de peine à réintégrer ces transfuges dont plusieurs embrassèrent l'islamisme plutôt que de repasser l'Araxe. Il arrive souvent que des prisonniers de guerre sont retenus par le Châh pour son service particulier, et distribués dans les ateliers de l'État, où ils exercent la profession qu'ils connaissent.

Il existe, pour le cas de guerre, un autre usage qui prouve que le gouvernement persan n'est pas sans sollicitude à l'égard de ses nationaux : ainsi, quand il y a des Persans dans le pays avec lequel la guerre survient, on envoie des gens de confiance chargés de veiller sur eux et de rendre compte de ce qui leur arrive. S'ils éprouvent de mauvais traitements, on use immédiatement de représailles à l'égard des sujets de ce pays qui peuvent se trouver en Perse.

CHAPITRE XXI.

Ispahan. — Sa population. — Ses monuments. — Meïdân-i-Châh. — Matchit-i-Châh. — Palais de Châh-Abbas. — Alah-Kapi. — Medressèh-Châh-Sultân-Husseïn. — Ponts.

Le territoire d'Ispahan est borné, au nord et à l'est, par une chaîne de montagnes qui séparent son territoire des déserts de Khorassân et de Kermân. Au sud et à l'ouest, s'élèvent d'autres monts d'un aspect sauvage; ils ouvrent leurs défilés à la route de Chiraz; souvent aussi ils donnent passage aux cavaliers Bactyaris, qui viennent, jusque sous les murs de la ville, effrayer les habitants par leurs brigandages. L'âpre physionomie de cette chaîne lui prête un grand caractère, mais l'œil ne s'arrête qu'avec tristesse sur ses pics rocailleux autour desquels tournoient, en décrivant leurs cercles aériens, les aigles ou les vautours, seuls êtres qui vivent à ces hauteurs innaccessibles.

Sur l'une des crêtes les plus élevées, s'aperçoivent les restes d'un autel du Feu. Les susceptibilités de la religion

de Mahomet n'ont pu dépouiller entièrement cette ruine guèbre d'une sorte de vénération que les Persans n'avouent pas, mais qu'ils trahissent en en parlant.

La plaine d'Ispahan est arrosée par plusieurs courants d'eau, dont le plus important est le *Zendèhroûd*. Les eaux de cette rivière, peu profonde en toute saison, se réduisent considérablement en été; mais elles s'étendent sur un lit très- large et capricieusement creusé, lorsqu'à l'hiver les pluies ont gonflé ses affluents, ou qu'au printemps la fonte des neiges sillonne les gorges qu'ils traversent. Le *Zendèhroûd* n'a qu'un parcours de quarante myriamètres environ. Descendant rapidement les versants des monts du Loûristân, il débouche dans la plaine d'Ispahan, près de cette ville, et va se perdre dans les sables du désert de Yezd. Les Persans prétendent qu'il reparaît près de Kermân et se jette dans la mer des Indes. Rien cependant ne justifie cette assertion. Quant à la première, qui est conforme à la vérité, elle est consacrée par le nom du fleuve qui, au dire des habitants, se compose des deux mots *roûd, rivière,* et *zendèh, perdu.* — Cette rivière est précieuse pour les cultivateurs qui trouvent, dans les nombreuses saignées qu'ils lui font et la distribution de ses eaux par mille canaux irrigateurs, des moyens de fertilisation qui lui ont fait donner le nom de *rivière d'or.*

Ispahan est, sans contredit, l'une des plus grandes villes du monde. L'espace qu'elle occupe n'a pas moins de quarante kilomètres de circonférence. Mais dans ce périmètre immense, il faut comprendre les faubourgs, villages, palais ou jardins, les uns habités, les autres ruinés, qui sont attenants aux murs d'enceinte; le tout ne faisant qu'une seule

et même ville. Cette étendue a fait dire aux Persans ce mot, que son exagération tout orientale n'a point empêché de rester populaire, *Ispahan est la moitié du monde.*

Sa population a diminué considérablement depuis deux cents ans, si le chiffre de 600,000 âmes, que lui ont attribué les voyageurs du XVII[e] siècle, était réel. Cependant il monte encore à celui de 100,000 environ. — Il est extrêmement difficile d'établir ce dénombrement, d'après des données certaines. Plusieurs causes rendent toute évaluation douteuse : la fluctuation continuelle de la population, les émigrations fréquentes dans toute la Perse, et que la mobilité des familles, la nature capricieuse et le caractère aventureux des Persans rendent plus faciles qu'en aucun lieu du monde, sans oublier la misère qui en fait le plus souvent une nécessité, pour aller chercher fortune ailleurs ou échapper aux exactions du gouvernement. A ces causes, il faut ajouter l'absence presque totale des tableaux de recensement ou d'états civils, qui indiquent la naissance ou la mort des citoyens. Ce manque de statistique officielle a rendu ingénieux certains voyageurs qui ont voulu chercher, dans le nombre des moutons tués à la boucherie d'Ispahan, le chiffre approximatif de sa population. Il est impossible d'ajouter foi à un calcul établi de cette manière. Outre que les Persans mangent peu de viande, il faut observer que la plupart des habitants sont trop pauvres pour se la permettre, et ne mangent guère que du pain, du laitage et des légumes.

On ne pourrait pas davantage se baser sur l'étendue de la ville, ou le nombre des maisons. Si cette manière de procéder pouvait être certaine au temps de Châh-Abbas, alors qu'il appelait à lui la population, et qu'Ispahan était floris-

sant, il faut dire qu'aujourd'hui elle mènerait à l'erreur, car les cinq sixièmes des maisons sont ruinées et entièrement abandonnées.

Quoi qu'il en soit de la diminution considérable de la population d'Ispahan et de ses vastes ruines, cette capitale n'en a pas moins conservé un aspect grandiose. Vue à quelque distance, au nombre de ses dômes émaillés, de ses élégants minarets, à l'étendue immense qu'elle occupe, il est impossible de ne pas reconnaître tout d'abord en elle, une très-grande et très-belle ville. On peut même dire que l'effet qu'elle produit aujourd'hui, doit être le même qu'elle produisait au temps de sa plus brillante splendeur.

En Perse, en effet, les maisons ou les quartiers abandonnés n'ont pas extérieurement et ne présentent pas à l'œil cet aspect triste et délabré qu'ils ont dans nos pays. Les maisons n'ont point de façade sur la rue; rien n'est apparent, et tout ce qui contribue à en rendre l'habitation commode ou agréable, tout ce qui en fait le luxe se trouve à l'intérieur, et caché derrière des murs qui les dérobent à l'œil du passant. Il en résulte qu'on peut s'y méprendre, et parcourir des quartiers entiers sans se douter que les maisons en sont désertes et tombent en ruines. A plus forte raison, quand le voyageur approche d'Ispahan, qu'il aperçoit ses majestueuses mosquées dominer de toutes parts et briller étincelantes au-dessus des mille coupoles des bazars et d'un nombre considérable de palais ou d'habitations de toute sorte, peut-il se faire facilement illusion. Ce n'est qu'en pénétrant dans cette grande ville où se meut trop à l'aise sa population amoindrie, et en marchant au travers de ses rues solitaires, que l'on comprend tout

ce qu'elle a perdu depuis la fin tragique du dernier des Sophis.

J'ai dit qu'Ispahan était une ville secondaire, à l'époque où Châh-Abbas y fixa sa résidence. C'est lui qui, en effet, en a créé presque tous les édifices et embellissements. Ses immenses bazars, qui traversent la ville dans toute sa longueur et en faisaient un des principaux marchés de l'Asie, sont son ouvrage. Les palais et les mosquées resplendissants d'or et d'émail, de peintures et de marbres, tous ces beaux édifices pour lesquels le génie des Persans a prodigué les ressources de son goût original, tandis que le souverain prodiguait l'or, sont dus à la magnificence de ce prince qui a su mettre ainsi à profit, pour la renaissance des arts, l'exaltation d'idées qui avait déjà politiquement régénéré son peuple.

Les monuments les plus remarquables de la Perse moderne, surtout à Ispahan, ce sont les mosquées. Si l'on voulait juger de la dévotion des peuples par les frais d'embellissement qu'ils font pour décorer les lieux destinés à l'adoration de l'Être Suprême, on ne pourrait se refuser à croire les nations de l'Orient éminemment plus religieuses que celles de l'Occident. En Europe, les palais des rois, les musées, les hôtels de ville, les maisons des particuliers même, rivalisent de richesse architectonique et d'ornements de toutes sortes, avec les temples chrétiens, qu'ils soient de style grec ou gothique. Chez les peuples musulmans, les architectes ont employé tout leur savoir, appliqué les inventions les plus élégantes de leur imagination à la construction et à la décoration des mosquées. Celles-ci dominent partout les villes; leurs puissantes

coupoles s'élèvent majestueusement entre leurs minarets élancés, au-dessus de toutes les habitations, simples maisons ou palais. Il n'en est point de ceux-ci, si fastueux qu'ils soient, dans lesquels ne plonge de très-haut la voix du Muezzin qui rappelle que c'est l'heure de prier Dieu. Aux mosquées, les marbres de Paros, l'albâtre égyptien, le granit rouge, les colonnes élégantes en vert antique ou en porphyre, aux chapiteaux dorés et gracieusement sculptés; pour elles, les arabesques qui, sur l'émail, tracent les versets du Koran en lettres brillantes devant le regard pénétré du vrai croyant; les voûtes superposées, aux stalactites d'or, les arcades élancées qui se courbent et s'entrelacent, en décrivant l'ogive arabe ou le cintre byzantin. Partout l'idée de Dieu domine; partout son culte frappe le regard, la pensée religieuse s'élève au-dessus du vulgaire.

La partie sud de la ville est celle où se trouvent réunis les édifices principaux. Là, sur un espace immense, s'ouvre la grande place qui porte le nom de *Meïdân-i-Châh* ou *place Royale*. A l'une de ses extrémités s'élèvent le dôme et les minarets de la grande mosquée. En face s'ouvrent les principales portes des bazars, et sur l'une des faces se trouve le palais. Les autres parties de la place sont formées de maisons toutes semblables, ornées d'arcades. Dans les unes, demeurent des marchands, ou des mirzas attachés au gouverneur; des soldats, des goulams sont logés dans les autres. Cette place, qui est une des plus spacieuses du monde, a pour plan un vaste rectangle à l'intérieur duquel est inscrit un autre rectangle dont le périmètre est donné par la ligne continue d'un canal d'eau vive. Entre ce canal et les édifices s'élevaient autrefois de magnifiques platanes; mais,

abattus pour faire des affûts de canon, ils n'ont point été replantés. Cet ornement est d'autant plus regrettable aujourd'hui, sur cette place, qu'il est impossible de s'y soustraire aux rayons ardents du soleil.

En temps ordinaire, la plus grande partie du Meidân-i-Châh est occupée par une foule de petits marchands forains dont le commerce consiste en denrées communes, et surtout en marchandises d'occasion. C'est une espèce de foire permanente où viennent se mettre à la portée des consommateurs pauvres tous les marchands de vieilleries de mince valeur. Là, fripiers, quincaillers, fruitiers, revendeurs de tout genre, abrités sous de grands parasols, étalent, sur des lambeaux de tapis ou des nattes, la défroque des morts, de vieilles armes rouillées, des outils, des selles ou brides de hasard, des pastèques, du raisin ou des fruits secs. Plus loin sont les maquignons et les chameliers, qui s'efforcent d'énumérer aux acheteurs les qualités de leurs chevaux, ou de prouver la force et la docilité de leurs chameaux. A côté d'eux retentissent les coups de marteau des maréchaux qui ferrent les mules de quelque caravane prête à partir. Mais leur voisinage ne présente pas, comme dans nos pays, l'inconvénient de cette odeur fétide qui s'émane de la corne brûlée quand le fer y est appliqué chaud. En Perse, comme dans tout l'Orient, on ferre à froid; et cette méthode doit être bonne, car on voit bien rarement les chevaux ou les mulets avoir des maladies de pied.

Au milieu de ce monde animé, sont quelques échoppes plus paisibles sous lesquelles siégent gravement les écrivains et les médecins. Ceux-ci sont en même temps apo-

thicaires, et ils débitent les drogues qu'ils ordonnent, d'où il résulte très-naturellement qu'ils administrent le plus de médicaments possible, au risque de tuer les malades. Quant aux premiers, ils n'ont guère de pratiques; car, en Perse, il y a bien peu d'individus qui soient totalement illettrés. Près de là sont les cuisiniers qui, sur un petit fourneau où pétille une braise ardente, font rôtir leurs brochettes de *khébâb*. Dans ces restaurants en plein air, on trouve facilement le moyen de faire un bon repas : du pilau toujours prêt, du mouton rôti, des concombres ou des salades trempées dans de l'hydromel, avec quelques dattes ou du raisin; tel est le menu dont peuvent se régaler là, sans grands frais, les chalands attardés. Dans un coin de la place sont des derviches qui font des prédications au nom d'Ali; des conteurs qui récitent les poésies épicuriennes d'*Hafiz*, le *Gulistân*, chef-d'œuvre de *Saadi*, et les exploits de *Roustâm*, l'*Hercule* ou le *Roland* des Persans. Au milieu de tout ce monde de vendeurs et d'acheteurs de toute sorte, qui se meuvent en tout sens, se croisent, se heurtent et crient sur tous les tons, s'élève, sur une estrade, le bureau de l'inspecteur ou garde de police de ce vaste et bruyant marché. Il est entouré de ses estafiers dont les fonctions consistent à bâtonner ceux qui mettraient du trouble dans cette foule.

Ce bazar en plein air est celui des pauvres marchands qui n'ont pas les moyens de louer des boutiques dans les bazars couverts. Cependant les places occupées par eux sur ce marché ne sont pas gratuites. Elles paient toutes un droit d'étalage fort modique, il est vrai, qui descend jusqu'à un sou, mais qui ne laisse pas de rendre jus-

qu'à 40 ou 50 fr. par jour. Cet impôt est levé au profit de la mosquée royale dont il est un des meilleurs revenus, précisément en raison de la médiocrité des marchands dont le pauvre trafic s'exerce sur cette place; car, à cause du peu de confiance qu'ils inspirent, les percepteurs font leur collecte chaque jour, ou au moins chaque semaine, sans jamais faire de crédit. Le soir, tous ces étalagistes rassemblent leurs marchandises, jettent dessus leurs parasols ou leurs nattes, et les confient ainsi à la garde des surveillants de la police.

Autrefois, le *Meïdan-i-Châh* était entièrement couvert de boutiques; mais aujourd'hui, la population étant considérablement diminuée, le nombre des marchands forains a suivi une décroissance proportionnelle, et leurs rangs éclaircis laissent libre une très-grande partie de la place où les cavaliers lancent leurs chevaux à toute bride, font des évolutions dans lesquelles ils se défient, s'attaquent ou fuient de façon à faire valoir en même temps leur propre adresse et la vigueur ou la souplesse de leurs chevaux.

J'ai dit que, de tous les édifices de la Perse, les mosquées sont ceux pour lesquels l'art a toujours déployé ses plus grandes splendeurs, fait usage de ses plus ingénieuses ressources. Parmi les mosquées d'Ispahan, la plus grande et la plus belle est celle qui se trouve à une des extrémités du Meïdan-i-Châh et qu'on appelle *Matchit-Djuma* ou *Matchit-i-Châh*, ce qui signifie *mosquée principale* ou *mosquée royale.* Il va sans dire que ce n'est pas par nos temples européens de style grec ou gothique, qu'on peut deviner le genre des mosquées persanes. On peut encore avoir vu celles de Constantinople ou du Kaire, que l'on n'aurait aucune idée de

celles de la Perse. Dans ce pays, l'art et les mille détails qui forment l'ensemble de ses productions architectoniques ont un caractère particulier, une essence originale que l'on ne commence à pressentir que de l'autre côté du Tigre. Aucun germe de cet art persan n'a pris racine sur la rive occidentale de ce fleuve, qui est, en Asie, comme une limite infranchissable posée entre deux natures, entre deux civilisations tout à fait distinctes. Celle des Arabes du Kaire, puis des Turcs, à l'occident; et celle des Arabes de Bagdad et des Persans, à l'orient. Celle-ci des kalifes Abassides, celle-là des kalifes Fatimites.

Parmi les modèles de l'architecture qui a pris naissance sous les premiers, on en retrouve du temps d'Haroun-el-Rechid qui régnait à Bagdad au VIIIe siècle. Mais celui que l'on peut considérer aujourd'hui comme le plus beau type de ces pieux édifices est sans contredit la grande mosquée d'Ispahan. Elle termine, ainsi que j'ai dit, la Place royale. Défendue de la foule des marchands, acheteurs ou cavaliers qui encombrent le Meïdân, par un petit mur autour duquel règne un banc, elle est précédée par une espèce de petite place ou avant-cour qui a la forme régulière d'un demi-pentagone. Sur l'un des côtés, celui du milieu, s'élève le portail entre deux minarets élancés dont l'émail bleu se perd dans l'azur du ciel, avec la voix plaintive et monotone du muezzin qui chante : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, « et Mahomet est son prophète. Ali est le lieutenant du pro-« phète. Musulmans, accourez à la prière. Omar et Abou-« bekhr, que vos noms soient maudits! » Ce porche élégant consiste en une haute arcade sur laquelle des dessins, d'un goût exquis, disputent de grâce et d'éclat, sous les

fleurs et les arabesques qu'ils figurent. L'ogive gigantesque de cette arcade est dessinée par un faisceau de torsades élégantes revêtues d'émail. Elles s'élancent de chaque côté d'une base découpée dans un bloc d'albâtre figurant un grand vase. De riches tympans ornementés, sur le fond desquels courent et s'entrelacent les tiges gracieuses de fleurs de toutes couleurs, en émail, accompagnent cette arcade. De longues tablettes de porcelaine bleue sur lesquelles ressortent, en blanc, des versets du Koran, forment un cadre splendide à cette majestueuse entrée. A sa partie supérieure, une demi-coupole redescend du sommet sur les trois côtés, en stalactites brillantes. Sous cette voûte, des cannelures gracieuses et variées, des dentelures élégantes se marient à la richesse des pendentifs d'albâtre et d'or.

Sous cette arcade gigantesque, une porte de bois de cyprès, couverte d'ornements et de lames épaisses d'argent massif, ciselés et travaillés à jour, donne entrée dans la mosquée. Une chaîne descend du haut de cette porte et se divise, à quelques pieds du sol, en deux bouts rattachés aux jambages, de manière à barrer le passage aux animaux. Devant cette chaîne, il est bien peu d'Européens qui n'aient été aussi forcés de s'arrêter et de respecter le *veto* mahométan qui défend le sol des mosquées du contact et de la souillure des chrétiens. Cependant, grâce à quelques relations utiles que j'avais formées à Ispahan, j'eus le bonheur d'être autorisé à pénétrer dans ce lieu défendu par le plus absurde fanatisme Après avoir franchi le seuil, on se trouve sous une espèce de porche où se réunissent, pour fumer et causer, les fidèles qui viennent de purifier leur âme

par la prière. Les Mollahs, altérés par un long prêche, peuvent y puiser, dans une énorme vasque de jaspe, l'eau qu'y entretient à perpétuité, au moyen d'une rente pieuse, la charité de quelque dévot personnage.

De là, on pénètre dans le cloître intérieur. C'est une vaste cour carrée au centre de laquelle est un bassin pour les ablutions. Autour, s'ouvrent des arcades qui sont autant de cellules ou d'écoles où les Mollahs varient l'enseignement de leurs disciples en mêlant l'astrologie ou la lecture des poésies souvent immorales de Saadi, aux arguties et aux commentaires les plus subtils du Koran. Sur l'un des côtés de ce vaste cloître, s'ouvre le profond et mystérieux sanctuaire au fond duquel s'entrevoit le *mehrâb*, ou la niche mystique vers laquelle les musulmans doivent se tourner pour être dans la direction de la Mecque, quand ils font leurs prières. — Tout en reconnaissant la présence de Dieu partout, et par conséquent efficaces toutes les prières qui lui sont adressées, Mahomet n'a point voulu que les croyants perdissent de vue son berceau, les lieux témoins de sa gloire, et le temple où, après avoir foulé aux pieds les idoles, il fit ses prédications. Aussi, a-t-il enjoint à ses adhérents de ne prier que le visage tourné du côté de la Mecque. — C'est la plus rigoureuse de toutes les règles de dévotion musulmanes. Ainsi, le *Mehrâb* est l'indispensable réduit consacré, dans toutes les mosquées, à diriger les yeux et les prières des croyants vers ce pôle de la foi mahométane. Un bon croyant porte même le scrupule jusqu'à avoir toujours sur lui une petite boussole qui lui sert à s'orienter, si l'heure de la prière le surprend loin de la mosquée. Il lui suffit alors, pour que l'aiguille aimantée lui indique la position de la Mec-

que, de savoir que cette ville est au sud-ouest de la Perse.

Le sanctuaire, ou lieu de la prière par excellence, s'ouvre et s'élargit sous une vaste coupole. Un demi-jour l'éclaire à peine, de façon à ne pas troubler, par une clarté trop vive, le recueillement qu'exige la prière. Là, des angles retirés, cachés dans l'obscurité, permettent aux dévots de s'abîmer dans les profondeurs de la méditation. C'est là qu'ils passent de longues heures, et, comme si ce n'était pas assez de leur exaltation mystique, ils aident à l'engourdissement et aux visions de leur dévotion contemplative, par l'usage immodéré de l'opium. Les murs élevés et les pilastres épais sur lesquels s'appuie, pour mieux s'élancer, le dôme gigantesque de la mosquée, sont ornés, à la base, de larges plaques de jaspe ou d'albâtre, et entièrement revêtus d'émaux dont les mosaïques, richement coloriées, forment une variété infinie d'arabesques d'un goût remarquable et d'un dessin aussi pur qu'original. Le tout est entremêlé de longues et élégantes inscriptions entrelacées de fleurs, qui rappellent les sentences choisies du Prophète. Sous la coupole s'élève la chaire, emblème du trône pontifical du haut duquel Mahomet dicta ses lois, tribune de la prédication religieuse, empruntée au christianisme. On peut dire aussi que c'est, pour le spirituel comme pour le temporel, le tribunal du haut duquel, la main armée du glaive à deux lames, les vicaires sanglants du chamelier arabe rendaient la justice ou forçaient les consciences, en leur imposant la foi mahométane.

Les Musulmans, auxquels le Koran fait un devoir d'être iconoclastes, ont généralement en exécration toutes les images, et ont horreur de celles devant lesquelles les chrétiens

s'agenouillent avec une vénération qu'ils traitent d'idolâtrie. Mais ils ne sauraient avoir la même réprobation à l'égard des reliques de nos saints; car tout ce qui rappelle leur imâms, ou leur a appartenu, est, de leur part, l'objet d'un culte fanatique. Ainsi, on conserve religieusement à la Mosquée Royale d'Ispahan, dans une armoire d'aloès garnie d'or, la chemise de l'Imâm-Husseïn, fils d'Ali, teinte du sang qu'épanchèrent les blessures dont il mourut, martyr immolé par Omar. Cette relique vénérée passe, aux yeux des Persans, pour un talisman invincible et pour le palladium le plus sûr contre une invasion du pays. Exposée aux regards de l'ennemi, elle doit avoir pour effet infaillible de le mettre en fuite. — C'est ainsi que la châsse de saint Martin, portée par l'évêque de Tours au milieu des défenseurs de cette ville, et montrée du haut des remparts aux Normands qui l'assiégeaient, fit, dit-on, reculer ceux-ci d'épouvante et permit aux habitants de les tailler en pièces.

La grande mosquée d'Ispahan est due à Châh-Abbas qui la fit construire au commencement du XVII[e] siècle. Il y dépensa plus de 50,000 toûmans royaux, ou un million et demi de francs environ, somme immense pour un pays où la main-d'œuvre est peu coûteuse.

Il existe bien d'autres mosquées : les unes, belles aussi, mais sans l'être à beaucoup près autant que la Mosquée Royale, présentent leurs dômes chatoyants entre leurs minarets d'émail; les autres, plus modestes ou ruinées, n'ont que des coupoles en briques pour lesquelles les fondateurs, aussi pieux mais moins riches que Châh-Abbas, n'ont pu dépenser autant d'or. L'une de ces mosquées du second ordre se trouve sur le *Meïdân-i-Châh*, près de la *Djûma*

dont la grandeur et la beauté sont pour elle un voisinage écrasant. Néanmoins, elle n'est pas sans intérêt, et de plus elle est très-bien conservée : on l'appelle *Matchit-louft-ollâh.*

En face est l'entrée du palais élevé par Châh-Abbas. Cette habitation royale d'un souverain magnifique à qui rien ne manquait, ni l'argent, ni le sol, destinée à contenir tout un peuple de ministres, de courtisans, de gardes et de serviteurs de tous rangs, ressemble plutôt à une ville qu'à un palais. Ce sont, en effet, plusieurs palais, plusieurs kiosques, un nombre infini d'habitations, les unes à côté des autres, séparées par des jardins spacieux, et tous compris et enfermés dans une enceinte particulière d'une très-vaste étendue. Cette demeure, autrefois si somptueuse, se présente extérieurement sur le Meïdan-i-Châh, d'une manière imposante. Elle domine cette place de toute la hauteur d'un kiosque ou portique immense qui a plus de cinquante mètres d'élévation. A la partie supérieure est une galerie aérienne dont les sveltes colonnes supportent une toiture en bois sculpté et peint d'harmonieuses couleurs, qui l'abrite contre les rayons du soleil. De là, le souverain pouvait, d'un seul coup d'œil, embrasser sa capitale entière et tout le territoire environnant, aussi loin que pouvait s'étendre son regard qui ne s'arrêtait qu'aux gorges du Zendèh-roûd, ou se perdait, plus loin encore, dans le mirage du désert de Yezd.

L'entrée principale du sérail est une porte de très-grandes proportions dont les montants sont en porphyre, et les vantaux en bois de cèdre garni de lames et de clous d'argent. Elle porte le nom d'*Alâh-Kapi*, c'est-

à-dire la *porte haute*, ou la *porte sacrée*, de même qu'à Stamboul, on dit la *Sublime-Porte*. Selon d'autres, elle s'appellerait *Ali-Kapi*, ou *porte d'Ali;* et cette opinion s'appuie sur ce que Châh-Abbas, dans le but de satisfaire son orgueil, en forçant ses sujets à se prosterner avant de pénétrer dans l'enceinte de sa demeure, ou pour en rendre le seuil plus sacré, aurait enlevé à Kerbelâh, lieu de la sépulture d'Ali, les portes du tombeau de ce saint Imâm, pour les placer à l'entrée même de son palais. Cette seconde version est d'ailleurs justifiée par la profonde vénération que les Persans avaient pour cette porte. Ils en enjambaient respectueusement le seuil et ne le touchaient jamais du pied. Ceux qui avaient reçu quelque faveur du roi venaient se prosterner devant cette entrée de son palais, et, se tenant debout dans la position la plus respectueuse, ils imploraient Dieu à haute voix pour la prospérité du monarque. Le roi lui-même, dit-on, ne la franchissait jamais à cheval, preuve insigne que la vénération qu'elle inspirait avait une cause religieuse. Aujourd'hui encore des amulettes de toute sorte y sont appendues. Elle sert de lieu d'asile, c'est-à-dire que quand un individu quelconque s'est rendu coupable d'un délit grave et qu'il craint l'action de la justice ou une vengeance particulière, il vient se réfugier sur ce seuil sacré, et, dès ce moment, sa personne devient inviolable. La vénération qu'inspire encore cette entrée n'aurait point survécu à la ruine du palais désert maintenant, si une puissante idée religieuse ne s'y trouvait indissolublement liée.

Quand on a franchi le seuil royal, on ne retrouve plus cette magnificence et cette pompe que le luxe oriental et le

faste particulier aux Sophis étalaient jadis dans ce vaste palais. Le cœur se serre en y errant au milieu des ruines qui le couvrent. Le pied souvent heurte çà et là des débris dorés, ou quelques fragments de porphyre amoncelés sur la poussière des décombres. Parmi les causes qui ont pu amener la décadence et la dévastation au milieu de ce palais, il en est une qui se retrouve, à chaque pas, en Orient, et qui a produit les mêmes effets : C'est la répulsion qu'éprouvent les Orientaux pour l'habitation de leurs pères. Ils bâtissent pour eux, et, comme ils ne sont pas toujours assez riches ou assez heureux pour rencontrer des hommes et des éléments nouveaux qui contribuent à l'embellissement de leurs constructions, il est souvent arrivé qu'ils trouvaient à la fois plus commode et plus économique d'arracher aux lieux dont ils héritaient tout ce qui pouvait satisfaire leurs caprices et orner, à peu de frais, leur nouveau séjour. On conçoit que, par cette double cause, l'abandon et la spoliation auxquels sont ainsi condamnés la plupart des édifices, ils se ruinent promptement pour tomber et disparaître en peu de temps.

On peut dire, pour ce qui concerne les palais immenses et somptueux créés par Châh-Abbas, qu'ils ont subi la peine du talion, car on accuse de dévastation et de pillage de ce genre, ce prince qui avait cependant à sa disposition de bien riches trésors, et dont l'influence sur la nation persane était telle qu'il était parvenu à lui donner une impulsion assez vigoureuse pour que tout son royaume fût régénéré en peu de temps. Les auteurs nationaux ont été jusqu'à l'accuser de n'avoir pas respecté la plus belle et la plus grande mosquée de la ville, lorsqu'il vint y asseoir son trône et y établir

avec tant de faste cette cour magnifique à laquelle Ispahan a dû sa splendeur.

Fidèles à cette coutume ou à ce préjugé, les successeurs de Châh-Abbas laissèrent tomber en ruine la plus grande partie de ce palais. Mais, moins fastueux que leur ancêtre, ils se contentèrent de demeures moins magnifiques, ou se reléguèrent dans quelques-uns des kiosques de cette espèce de ville royale entrecoupée d'habitations et de jardins.

Près de l'enceinte du sérail, au milieu du *Tchar-Bâgh*, où nous n'avions fait que l'entrevoir, lors de notre entrée à Ispahan, est un autre monument tout à fait digne de son voisinage. — C'est le dernier ouvrage des Sophis, une mosquée élevée par Châh-Sultan-Husseïn, avec qui finirent la gloire et la prospérité de la Perse. Cet édifice, dont le dôme et les élégants minarets se mêlent aux têtes superbes des platanes, n'est pas exclusivement réservé à la prière. C'est ce que les Persans appellent un *Medressèh*, c'est-à-dire une école dans laquelle les Mollahs instruisent les jeunes Mirzas, et commentent, pour l'enseignement religieux, les textes arabes du Koran.

Le plan et la disposition de ce *Medressèh* n'offrent aucune différence avec une mosquée ordinaire. Il n'en a cependant pas l'austérité habituelle; on y a donné quelque chose aux jouissances de la vie, aux commodités des habitués. Il s'y trouve bien un sanctuaire où Dieu et Mahomet ont leur place marquée, il y a un *Mehrâb* pour la prière, et chacun peut y venir faire ses dévotions; mais on y trouve aussi, devant les écoles où les Mollahs réunissent leurs disciples, de frais ombrages, des fleurs, de vastes bassins, et, sous le porche, des *hachpâss* à côté des *kalioundjis*. L'aspect de ce lieu n'a

donc rien de la nudité sévère, habituelle aux murs des mosquées. On voit que le fondateur a prévu les besoins de la jeunesse attirée dans ce lieu par le désir de s'instruire. Il semble qu'il ait voulu lui rendre l'étude agréable, et l'attacher à son école par l'élégance et l'attrait de son intérieur.

L'entrée de ce *Medressèh* est une grande porte en partie barrée par une chaîne, selon l'usage. Après s'être courbé pour passer dessous, on se redresse sous un portique très-vaste et magnifiquement orné de mosaïques. En face s'ouvre une grande arcade qui laisse voir les jardins et les beaux arbres qui lui prêtent tout le jour leur ombre mystérieuse et pleine de charme. A droite et à gauche sont des logements réservés aux Mollahs. C'est là aussi que se tiennent les marchands. Leurs tréteaux en gradins sont chargés de fruits, de pastèques et de concombres. Des bols de lait caillé ou *yogourt*, rivalisent avec des cherbets, de l'hydromel, des pilaus odorants et safranés, affriandant par leur fumet les écoliers qui hésitent en face des broches engageantes de *kebâb*, sur lesquelles le *kachpâss* du lieu répand généreusement le poivre. A côté, les *Kalioundjis* préparent leur meilleur *tombeki* et essayent leurs pipes dont on entend les ronflements aspirés par d'excellents poumons. C'est à ces buffets que viennent se restaurer les étudiants; ils y sont bien traités; la carte n'est pas chère, et le beau ciel d'Ispahan prête au repas frugal qu'on leur prépare en plein air une saveur à laquelle moi-même je ne fus pas insensible.

Au centre du portique est une large vasque en porphyre, remplie d'eau, sur les bords de laquelle sont des tasses en cuivre à la disposition de ceux qui ont soif. Latéralement

à l'arcade qui fait face à l'entrée, sont deux portes par lesquelles on pénètre à l'intérieur du Medresséh. A droite, est le sanctuaire dont la coupole azurée fait étinceler ses arabesques d'émail vert, au-dessus du portail. Celui-ci, flanqué de ses deux minarets, présente son ogive et sa voûte en stalactites émaillées, encadrées des versets du Koran, qui se dessinent en guirlandes sur un fond bleu. De vieux *tchénars* abritent de leurs larges feuilles découpées cette entrée superbe, en augmentant, par l'effet de leur ombre épaisse, le mystère et le silence du sanctuaire. Sur les deux autres côtés de la cour intérieure, qui est carrée, s'ouvrent deux grandes arcades consacrées également à la prière et aux prédications. Puis, dans les intervalles, sont les cellules des Mollahs.

Le feuillage et l'ombre s'étendent de tous côtés, les jasmins et les rosiers s'enroulent au pied des arbres, grimpent dans leurs branches, et répandent partout une douce odeur aux suavités de laquelle vient s'ajouter la fraîcheur d'un grand bassin. Dans ce lieu l'étude est un plaisir, et les jeunes Persans qui viennent l'y chercher s'y oublient volontiers. Aussi cette école est-elle la plus fréquentée.

Indépendamment des édifices religieux ou des palais élevés par Châh-Abbas, la ville d'Ispahan doit encore à ce prince des monuments d'utilité publique. De ce nombre sont les magnifiques ponts et aqueducs qui traversent le *Zendèhroud*, et mettent la ville en communication avec les faubourgs qui sont au sud. Deux de ces ponts surtout sont remarquables : l'un est au bout du *Tchar-bâgh*, et s'appelle Pont de *Djoulfa*, parce qu'il conduit à ce quartier, ou Pont de *Alah-verdy-Khân*, du nom de son fondateur. En effet, il

n'est point l'œuvre de Châh-Abbas; mais ce monarque savait habilement diriger les ressources de son peuple et les richesses de ses favoris, vers l'embellissement de sa capitale. Aussi doit-on une grande partie des beaux édifices d'Ispahan à la rivalité qui s'établit entre les seigneurs de la cour, pour plaire au roi et en obtenir des faveurs. La ville doit à ce mobile un grand nombre de jardins, de places, de caravansérails et de mosquées. Alàh-Verdy-Khân, généralissisme et ami particulier du souverain, créa le pont qui porte son nom. Il dota ainsi Ispahan d'un ouvrage de la plus grande utilité, et qui, aujourd'hui encore, est l'un de ses monuments les plus remarquables.

Ce pont a trente-trois arches sous lesquelles le Zendèhroûd trouve passage quand il est dans sa plus forte crue. Toute la partie inférieure est construite en grandes assises d'une pierre très-dure. A l'extrémité méridionale, les trois dernières arches sont appuyées à quatre tours également en pierre. Sur ces trente-trois arches, toutes d'égale hauteur et d'égale largeur, repose la chaussée du pont qui est horizontale. De chaque côté, au lieu de parapets, il règne, d'un bout à l'autre, une galerie formée de soixante-dix arcades entre lesquelles on traverse le pont. Il s'y tient des kalioundjis qui offrent la pipe et le thé aux passants. De distance en distance, quelques-unes de ces arcades sont ouvertes et donnent passage dans une seconde galerie qui s'ouvre sur la rivière, dans toute la longueur du pont. Le soir on y vient prendre le frais et jouir de la vue d'un très-beau paysage dans lequel les coupoles et les minarets de la ville forment un magnifique point de vue. Des escaliers, pratiqués dans l'épaisseur des murs, permettent de descendre de cette gale-

rie sous les arches, au niveau de la rivière. La chaussée de ce pont est plus élevée que le sol des rives du Zendèh-roûd; on a pratiqué pour y arriver des talus en pente douce.

Le second pont, qu'on appelle *Poul-Kadjoùk*, met en communication le faubourg de ce nom et la route de Chiraz. C'est par là qu'entrent et sortent les caravanes qui viennent du sud ou qui s'y rendent. Sa construction est à peu près semblable à celle du précédent. Sa chaussée, également horizontale, est aussi bordée de deux galeries à arcades. Mais, à cette construction, on a ajouté, sur chacun des côtés et extérieurement, trois pavillons dont l'un est au centre et les deux autres aux extrémités. Dans chacun de ces pavillons, qui ont un rez-de-chaussée élevé au-dessus du niveau des eaux, et un étage supérieur, sont de petites salles où chacun peut aller s'établir. Ces six pavillons ajoutent beaucoup à l'effet que produisent les galeries. La masse entière du pont pose sur une large chaussée qui déborde de chaque côté, et forme ainsi une sorte de trottoir ou promenoir spacieux élevé de deux mètres environ au-dessus de la rivière. De distance en distance, des escaliers permettent de descendre au niveau de l'eau qui passe dessous, car les grandes arches inférieures ne sont envahies par elle que lors des crues du Zendèhroûd qui alors couvre les deux chaussées. Le Poul-Kadjoûk est, en raison des dispositions de sa construction, plus monumental encore que celui de Alàh-Verdy-Khân.

Il y a, en outre, deux autres ponts : l'un, qui est en amont du premier dont j'ai parlé, relie un quartier d'Ispahan, situé à l'ouest, avec une des extrémités du faubourg de

Djoulfah ; il n'offre rien de remarquable. L'autre, qui est en très-mauvais état, est plutôt un aqueduc qu'un pont; il se trouve en face du petit palais de *Hapht-Dest*, et des canaux, ménagés dans sa maçonnerie, conduisent des eaux d'Ispahan dans cette habitation.

CHAPITRE XXII.

Départ. — Prise de congé du Châh et du premier Ministre. — Situation politique de la Perse. — Cadeaux du Roi à l'ambassade. — Départ de l'Ambassadeur.

C'est en parcourant la ville et en étudiant ses mœurs et ses édifices que je passais le temps et attendais le moment de partir pour les excursions qui m'avaient été confiées ainsi qu'à mon collègue M. Coste. Ispahan nous offrait d'ailleurs à tous deux assez de curiosités et de choses intéressantes pour que nous ne fussions pas embarrassés de l'emploi de nos journées.

Les affaires diplomatiques traînaient en longueur, les entrevues se renouvelaient avec les mêmes difficultés, et l'ambassadeur ne pouvait encore prévoir l'époque de son départ. Deux de nos camarades nous avaient déjà dit adieu, MM. de Beaufort et Daru étaient partis pour le sud. Ils rentraient en Europe en s'acheminant par Chiraz et le golfe Persique; ils devaient remonter le Tigre jusqu'à Bagdad, et prendre la route de Syrie : c'étaient les premiers compagnons de route dont nous nous séparions. Les adieux furent tristes, car chacun de nous pensait qu'arrivés ensemble

jusqu'à Ispahan, c'était là que nous allions nous disperser et prendre tous des routes différentes.

Nous étions au 1er mai, jour de la fête du roi Louis-Philippe. Ce fut une occasion de rendre les politesses que l'ambassade avait reçues. Quelques ministres persans furent invités à un grand dîner, ainsi que l'ambassadeur de Russie, accompagné de son conseiller ou premier secrétaire. La musique de la garde du Châh vint jouer pendant le repas qui fut très-gai, et durant lequel la plus grande cordialité s'établit entre les convives de toutes nations. Les Persans et les Russes portèrent la santé de notre roi, à laquelle l'ambassadeur répondit par celle du Châh, le tout accompagné de compliments à la persane, adressés et rendus avec une égale prodigalité de flatteries. Ce n'était pas la première fois que l'ambassadeur réunissait à sa table des personnages de la cour d'Ispahan, il en avait invité plusieurs fois, et jamais ils ne nous parurent mal à l'aise en face de nos usages européens. Parmi eux se distinguaient le ministre Mirza-Ali, et Mirza-Baba médecin du Châh, qui avait fait ses études en Angleterre.

La colonie française qui habitait Djoulfah se trouva, vers cette époque, beaucoup augmentée. Les instructeurs que nous avions laissés à Tabriz arrivèrent à la suite d'Husseïn-Khân qui voulait enfin les présenter au roi, et profiter du rassemblement des troupes qui formaient son camp, pour les utiliser. Deux autres Français, nouvellement arrivés en Perse, s'étaient joints à eux : c'étaient MM. Delort et de Breuilly; le premier faisait ce voyage en touriste, le second était devenu titulaire d'une créance sur le gouvernement persan, relative à des fusils de munition achetés par le

même Husseïn-Khân. La réclamation n'était pas de moins de 30,000 *toumâns*, ou 360,000 fr.; cette somme était trop forte pour qu'il ne fût pas permis de douter de son remboursement. Cependant le Khân, qui en était responsable, comme ayant contracté le marché, s'irritait beaucoup de ce que le créancier du gouvernement persan mît en doute sa solvabilité. Heureusement, il était encore temps d'arrêter l'envoi des fusils qui n'avaient pas tous passé la frontière, sans quoi la créance eût été fort mauvaise, n'en déplaise à la susceptibilité du Khân.

L'ambassadeur, jugeant que le concours du premier secrétaire ne lui était plus utile, M. de la Valette quitta Ispahan le 6 mai, accompagné de M. Desgranges; ces deux messieurs devaient prendre la route du Caucase et traverser les steppes russes, pour aller s'embarquer à Pétersbourg. Quelques jours plus tard, ce fut le tour de MM. d'Archiac et Gérard, qui prirent le même chemin. Ces séparations successives nous causaient à tous de nouvelles émotions; nous voyions avec peine diminuer notre nombre, et nous regrettions l'intimité d'une affection réciproque qui, pendant ce long et pénible voyage, ne s'était pas démentie un instant.

Le 23, l'ambassadeur prit congé du roi; mais, cette fois, sans faste, sans honneurs : l'étiquette n'était pas aussi exigeante que pour notre arrivée. Le peu de cérémonie qui eut lieu alors tourna au profit de la visite que nous faisions; elle fut plus longue et plus intime. Le Châh fut très-aimable, et nous fit à tous les adieux les plus bienveillants.

De chez le roi nous passâmes chez le vizir qui tenait, à ce qu'il paraît, un grand divan à ce moment-là; car, pour nous faire place, il sortit de chez lui une foule de gens de

toute sorte, Mollahs, militaires, ou Mirzas de tout rang. Hadji-Mirza-Agassi était dans un de ses accès de mauvaise humeur : la pointe de son bonnet était très-éloignée de la verticale, et les fréquents coups de poing qu'il s'appliquait sur le crâne l'empêchaient de revenir dans l'aplomb que la gravité de ce personnage aurait exigé. Sa conversation se ressentait du trouble où paraissait être son esprit ; saccadée, interrompue, elle trahissait des préoccupations fâcheuses. Elle roula presque tout entière sur les révolutions que subissent les empires, sur leurs tristes conséquences, sur les guerres des Persans et des Turcs ; ce fut là, pour le Mollah Chya, l'occasion de donner cours à sa haine fanatique; aussi, le fit-il librement. Mais il ne s'apercevait pas qu'aveuglé par son fanatisme, il disait bien des absurdités, entre autres celle-ci : « *Que la Turquie, fût-elle deux fois plus* « *grande, ne serait encore qu'une bien petite bouchée pour la* « *Perse.* » Le pauvre Hadji avait déjà oublié le siége d'Herat et le peu d'effet de son artillerie. Au milieu de tous les discours incohérents que tint le premier ministre dans cette audience de congé, il dit peu de choses pour faire oublier à l'ambassadeur le mauvais vouloir dont il venait de lui donner des preuves dans les relations diplomatiques. Aussi, pour lui faire sentir son mécontentement, M. de Sercey jugea-t-il à propos de lever la séance brusquement, et avant que le thé et les kalioûns fussent apportés. C'était une grave impolitesse, un affront même fait au vizir ; mais celui-ci sentait assez qu'il l'avait mérité pour ne pas oser en paraître offensé. Il eût, au contraire, été surpris que l'ambassadeur agît différemment.

L'ambassadeur de France quittait donc assez mal la cour

de Perse. En effet, il y avait eu peu de succès; il semblait que les mêmes obstacles qu'y avait rencontrés celui de Napoléon survécussent après plus de trente ans, et que les mêmes démarches rappelassent les mêmes difficultés. Cela tient à ce que la politique n'a pas changé dans ce pays; la position de la Perse, au contraire, a beaucoup empiré depuis la mort de Fet-Ali-Châh. Les Anglais à l'est, les Russes au nord, n'ont cessé de faire des progrès qui les ont rapprochés de ce pays, et qui, en le resserrant davantage dans le cercle de plus en plus étroit qu'ils ont tracé tout autour, lui ont rendu ses mouvements et sa liberté d'action de plus en plus difficiles ou même impossibles. Les influences qui existaient en 1808, à la cour de Fet-Ali-Châh, existent donc encore à celle de Mehemet-Châh, et les intrigues, quoique les diplomates aient changé, sont toujours les mêmes, parce qu'elles ont le même but : affaiblir la Perse, l'isoler, l'annihiler, la faire disparaître en la fondant dans le vaste empire d'Asie, si disputé, mais si convoité par ses envahisseurs.

En cela, la diplomatie russe et celle d'Angleterre se donnent la main et s'entendent à merveille; elles ne souffrent pas de tiers; elles ne souffrent pas d'intrus dans les conseils, dans les divans de la Perse; arrière tout nouveau-venu! est leur cri de ralliement, et, divisées sur les questions qui les touchent directement, elles s'unissent pour repousser tout nouveau pavillon déployé sous le ciel d'Irân. Elles n'ont point de cesse qu'il ne soit abaissé, enlevé et parti; il leur faut la Perse à elles seules. Mais, également influentes, intrigantes à l'envi l'une de l'autre, ces deux diplomaties, après avoir vaincu ensemble, se retournent l'une contre l'autre et se combattent sans cesse. Chacune d'elles aspire à

rester maîtresse du terrain; elles jouent, à Téhéràn, une partie sérieuse dont la couronne de Châh-Abbas et de Nadir-Châh est l'enjeu. Les menées sourdes, les menaces, l'or, les pensions, l'exil, les prétendants tenus sur le poing comme des faucons prêts à lancer sur ce malheureux pays pour le déchirer, et se venger, faute de mieux, tels sont les moyens mis en usage, les ressources employées par les diplomates russes et anglais pour soustraire la Perse à une protection quelconque et se la mieux disputer, au risque de la mettre en pièces et de n'en tirer que des lambeaux.

Le général de Napoléon n'a pas réussi, le ministre du roi Louis-Philippe ne pouvait pas être plus heureux. La France est loin. Quelles que soient, au fond du cœur des Persans qui aiment leur pays, leurs dispositions à l'égard des envoyés français, ils subissent, les uns par crainte, les autres par avidité, les volontés de leurs voisins devenus leurs maîtres.

En 1840, les Russes seuls étaient sur le terrain; les Anglais congédiés, pour ainsi dire, à cause de leurs trahisons au siége d'Herat, attendaient à Erzeroum le moment favorable pour apaiser la colère du Châh. Mais, de loin, les intrigues peuvent toujours agir; presque tous les personnages influents en Perse reçoivent de l'or britannique; plus fidèles au marché qu'ils ont fait de leur honneur qu'à l'amour de leur pays, ils ont mis leurs noms, leur crédit et leur perfide éloquence au service de l'Angleterre; ils agissent incessamment et avec un zèle qu'ils ne seraient pas capables de déployer pour les intérêts de leur propre pays; ils promettent ce qu'ils reçoivent, ils séduisent comme ils ont été séduits eux-mêmes, avec de l'or, et, de loin comme de près, la

diplomatie anglaise, avec ce talisman infaillible, tient les fils de toutes ces marionnettes, qu'on appelle Vizir, Khans ou Mirzas. Dans leurs instants d'épanchement, des Persans moins corrompus, achetés moins cher peut-être, nous disaient avec un ton de regret : « *Pourquoi la France est-elle si loin?* » Pour beaucoup d'entre eux, cela voulait dire : « *Pourquoi* « *ne donnez-vous pas davantage?* » Tout est là : le voisinage, les vedettes au port d'arme, et l'or, surtout l'or.

Mais la France persuade ou fait la guerre; elle n'achète ni les peuples, ni leurs gouvernements. Quand elle ne peut ni persuader, ni combattre, elle se retire. C'est honorable, c'est digne, sans doute, mais c'est stérile. La France se retira donc d'Ispahan; elle fit ses adieux au Châh; elle laissa à ses ministres vendus l'expression de son mécontentement, et, repliant son drapeau qu'elle voulait planter en amie utile, en alliée, elle est partie. Deux jours après la dernière visite que M. l'ambassadeur avait faite au roi, S. M. avait envoyé les cadeaux destinés à chacun des membres de l'ambassade. L'ambassadeur reçut le portrait de Mehemet-Châh entouré de diamants, deux magnifiques châles et un collier de perles. Tous les attachés reçurent des châles et des décorations; mais celles-ci ne furent pas données en nature, on en remit seulement les firmans. En échange de ces marques équivoques de la munificence royale, nous dûmes donner aux Mirzas et Ferraches de forts *bakchichs* en or. Rien pour rien est plus vrai dans ce pays que partout ailleurs.

Les présents devaient précéder les firmans de voyage pour le départ. On s'occupa, dès ce moment, à l'ambassade, de tout préparer pour partir. Il fallait un assez grand nombre de mulets; on eut toutes les peines du monde à en trouver.

Il était déjà sourdement question d'une expédition que le Châh méditait du côté de Bagdad ; et, dans ce but, on avait mis en réquisition tous les muletiers qui étaient en ville. Dans la crainte d'être pris de même pour les transports de l'armée, ceux qui devaient venir à Ispahan retardaient leur voyage ; ce qui augmentait les difficultés qu'on avait à s'en procurer. Cependant, grâce à l'intervention des agents du gouvernement persan, on put réunir quelques *Tchervadars* enchantés de passer au service de l'ambassadeur, et de se soustraire ainsi aux coups de bâton et aux fatigues gratuites qui les attendaient à celui du Châh.

M. de Sercey, ainsi que les attachés qui étaient restés auprès de lui jusqu'au dernier moment, partit dans les premiers jours de juin. Il était accompagné de MM. de Chazelles, le docteur Lachèze, Kazimirski et de M. l'abbé Scafi. — Ces messieurs se dirigèrent sur Bagdad par Kermanchâh.

Quant à mon collègue M. Coste et à moi, nous avions pris congé de l'ambassadeur, et dit adieu à nos amis le 31 mai au soir. Nous étions sortis d'Ispahan, à la nuit, pour aller coucher hors de la ville, afin d'être le lendemain tout prêts à commencer, dès l'aube du jour, le voyage que nous entreprenions dans l'Ouest. Désormais nous devions être seuls, et accomplir la mission qui nous était confiée, sans autre secours que celui que nous pourrions trouver dans notre courage, notre persévérance et le désir de justifier le choix dont on nous avait honorés. Nous avions foi en nous, et nous étions bien certains que la force ne nous manquerait pas pour aller jusqu'au bout. Mais nous ne pouvions pas sans tristesse nous séparer de nos compagnons de route qui, en

rentrant en France, nous laissaient dans un isolement complet. Après la vie commune que nous avions menée avec eux, il était dur de nous trouver seuls. Jusque-là, les privations, les ennuis du voyage ou même les dangers n'étaient rien, parce qu'ils étaient envisagés gaiement, et partagés avec cette confiance mutuelle que nous avions su nous inspirer les uns aux autres. Maintenant nous allions, à deux et pour bien longtemps, nous lancer à travers des régions inconnues, vivre au milieu de peuplades inhospitalières, sans comprendre leur langue, peu faits à leurs mœurs, et ne connaissant que trop leur fanatisme. Pouvions-nous entrevoir autre chose qu'une solitude remplie de tristesse, qu'une longue carrière de privations de tout genre? Cependant l'ambition de réussir nous animait assez pour combattre en nous ces mélancoliques réflexions; elle fut assez forte pour nous soutenir jusqu'à la fin.

CHAPITRE XXIII.

Excursion dans l'Ouest. — Nedjef-Abad. — Hely-Kensy-Massuma. — Chaleur accablante. — Cougha. — Ennuis causés par le tchervâdar. — Émeute contre nos Goulams à Khoumi. — Arrivée à Hamadân.

Nous entreprenions notre première excursion d'après les instructions qui nous avaient été remises par l'Académie des beaux arts. Nous étions à l'époque où les chaleurs déjà fortes devaient augmenter les difficultés de notre tâche. Dans le but d'éviter ce que la saison pouvait nous offrir de plus pénible, nous dirigions cette première course vers l'Ouest, en nous rendant dans des contrées montagneuses arrosées par de nombreux cours d'eau. Nous espérions y trouver une température plus tolérable que celle des provinces méridionales appelées par les Persans *guermsir*, ou pays de la chaleur. La durée de nos travaux vers Hamadân et Kermanchâh devait donner le temps au soleil de tempérer son ardeur, et nous nous réservions de descendre, à la fin de l'été, vers Persépolis et le golfe Persique.

Ainsi que je l'ai dit, nous n'avions fait que sortir d'Ispahan le 31 mai ; nous nous étions en cela conformés à une

coutume du pays. Les Persans, quand ils entreprennent un voyage, chargent leurs mulets de bât, quittent leur maison, et vont faire une première station à la porte de la ville. Quelquefois même, sans sortir de la ville, ils s'arrêtent sur une place et y plantent leur tente ; cela suffit pour réputer leur voyage commencé. Ce qu'il y a de bizarre dans cette coutume, c'est qu'il leur arrive souvent de demeurer au même lieu plusieurs jours avant de partir réellement. Mais il y a un véritable avantage à s'éloigner le soir des murs que l'on quitte, ne fût-ce que pour faire une heure de chemin ; car c'est toujours une très-longue et difficile affaire, dans les petites rues des villes d'Orient, que de rassembler et charger toutes les mules qui doivent composer la caravane. Il est impossible que les muletiers à qui l'on remet des bagages dont ils ne connaissent encore ni le volume ni le poids, sachent, au premier coup d'œil, quelle que soit leur habitude, comment ils doivent partager les charges entre leurs animaux. Aussi cette première installation est-elle toujours très-longue, et n'y procède-t-on qu'avec une lenteur qui retarde considérablement l'heure du départ. C'est à cela qu'il faut attribuer cette habitude des Persans, et en général de tous les tchervâdars de ne faire que quitter la ville le premier jour. Le lendemain, tout étant bien préparé, bien distribué pour la route, on repart de grand matin, et l'on continue son voyage facilement.

Le 1[er] juin donc, à quatre heures du matin, nous nous éveillâmes à Nasserabad, grand village qui n'est distant des murs d'Ispahan que de deux heures, et qui fait suite aux faubourgs de cette ville. Nous avions été, pour notre première nuit, très-bien logés ; on nous avait donné pour gîte une

jolie petite maison, que l'on nous dit être un ancien pied-à-terre royal.

Notre caravane étant convenablement disposée, nous nous mîmes en route. Notre petite troupe se composait de M. Coste et de moi, d'un valet de chambre français, d'un cuisinier génois, véritable empoisonneur, mais qui rachetait son ignorance culinaire par son savoir comme drogman. Deux saïs conduisaient nos chevaux de main, que nous devions changer chaque jour. Dix mulets de bât portaient nos bagages, conduits par trois muletiers; nous étions précédés par deux goulams du Châh, porteurs de nos firmans, armés de pied en cap, et chargés de nous faire respecter, comme de nous faire héberger partout. Le plus âgé des deux, dont le grade était le plus élevé, avait le titre de *Iassaoul*, ou *garde d'élite;* il marchait devant, et nous précédait de quelques pas. Nous avions confié à l'autre la mission d'escorter notre caravane qui cheminait plus lentement que nous. Le devoir de ces cavaliers, en route, était de nous servir d'escorte, et de réclamer pour nous, en qualité d'hôtes du Châh, la protection des autorités. A la fin de chaque étape, ils devaient nous préparer un gîte, dans un caravansérail ou dans un village. Il est d'usage, en Perse, que les voyageurs qui reçoivent l'appui du gouvernement ou du souverain soient munis de *barats* ou *bons royaux* d'hospitalité; ils ont droit aux vivres, pour eux, leurs gens et leurs montures : c'est ce que les Persans appellent *sursat.* Mais nous connaissions déjà le pays assez pour savoir qu'il était de notre intérêt, et même de notre sûreté, de ne pas avoir recours à ces largesses. En effet, ordonnées au nom du Châh, et imposées par le Meimândar, qui en est porteur

et qui est chargé de les réclamer, elles sont toujours de sa part une occasion de rapine, d'extorsions pécuniaires, et donnent lieu à des querelles qui se renouvellent chaque jour. Le voyageur, qui en est la cause, ne peut se dispenser d'y prendre part, il ne peut honorablement rester spectateur impassible de discussions qui dégénèrent souvent en rixes. On conçoit que cette position d'hôte royal n'est souvent pour lui qu'une source de périls, ou, tout au moins, de désagréments très-graves.

Nous avions donc renoncé à exercer ce droit de *sursat* ou de *vivres*, et nous ne faisions usage de nos firmans que pour nous faire respecter des populations ou des caravanes au milieu desquelles nous passions nos nuits. Mais, pour arriver là, que de luttes ne nous fallut-il pas soutenir contre nos *Goulâm-i-Châh* qui avaient l'ambition d'élever leur rôle jusqu'à celui de *Meïmândar*. Ce fut à grand'peine que nous interposâmes notre autorité pour les faire renoncer à prélever ce tribut vexatoire sur de pauvres paysans et de misérables pâtres nomades, aux yeux de qui cette hospitalité imposée à coups de fouet ou même à coups de sabre, n'était, avec raison, qu'un acte de brigandage. Il faut savoir, qu'indépendamment du pain, du laitage et de l'orge réclamés pour les hommes et les chevaux, ces courriers hospitaliers se faisaient encore donner de l'argent pour eux. Ces coutumes répugnaient trop à nos habitudes, à notre conscience d'Européens, pour que nous pussions consentir à en avoir les bénéfices, au prix de tant de vols et de vexations; aussi ne voulûmes-nous jamais entendre parler de *sursats*. Aux yeux des Persans endurcis, et surtout à ceux de nos *Goulâms* qui y perdirent beaucoup, ce désintéressement était blâ-

mable; ils n'y voyaient qu'une cause de déconsidération de la part de ceux sur qui nous aurions pu exercer ce droit de rapine consacré et aristocratique. Je n'oserais pas dire, qu'en effet, notre générosité n'a pas reçu quelquefois, de la part des gens que nous avions épargnés, une interprétation défavorable à notre rang et à notre crédit à la cour du Châh. Mais il est juste de dire aussi que le plus souvent, elle a été pour nous la source de marques de déférence reconnaissante et d'égards d'autant plus grands qu'il était plus nouveau de la rencontrer chez des personnages munis de firmans royaux, et marchant avec un train de nature à justifier bien des exigences. C'est triste à dire, mais le rang, en Perse, s'affiche ou se prouve par les exactions les plus éhontées. Aussi, méprisant d'abord, étonnés ensuite, les habitants finissaient-ils par éprouver des sentiments tout à fait opposés et voisins de la gratitude pour nous qui donnions notre argent en échange de ce que nous aurions pu prendre gratuitement.

Nous marchions à petite distance du Zendèhroûd, en remontant sa rive gauche. A une heure et demie de Nasser-abad, nous tournâmes au pied d'une éminence au haut de laquelle est une ruine que les Persans appellent *Atech-Gâh*, ou *autel du feu*. Ce petit monument est en briques crues, et n'offre d'autre intérêt que celui qui s'attache à son origine guèbre.

Après avoir traversé une plaine semée de ruines et inculte, nous entrâmes dans une belle avenue, plantée de beaux arbres, qui avait presque une *farsak* de longueur. Cette grande allée rappelle celle de *Tchar-Bâgh* d'Ispahan, et, comme elle, précède une ville. Comme elle encore, elle est

due à Châh-Abbas, qui avait fait construire en cet endroit, appelé *Nedjef-Abad*, une petite maison de plaisance entourée de grands jardins. Cette localité passe pour avoir été fort longtemps, après l'intronisation de l'islamisme, habitée par des Guèbres. Il y en a encore quelques-uns. Il était midi quand nous arrivâmes à *Nedjef-Abad*; il faisait très-chaud, nous avions déjà marché six heures, nous y fîmes une halte. On nous ouvrit l'un des jardins alors abandonnés, où nous prîmes un peu de repos sous de beaux ombrages. Quand les heures les plus chaudes furent passées, nous remontâmes à cheval.

Après quatre heures de route, nous arrivâmes à *Tiroun-Kervend*, grand village dépeuplé. Au milieu de toutes ses ruines, nous eûmes les plus grandes difficultés à nous loger; et, sans la bonne volonté de quelques cavaliers qui nous avaient précédés et qui nous cédèrent leurs logements, nous courions le risque de passer cette seconde nuit à la belle étoile. Ce fut l'occasion de reconnaître l'utilité des deux *goulâms* qui nous accompagnaient, car il est probable que, sans leur intervention polie, mais appuyée de leur caractère officiel, les hôtes que nous avions dérangés ne se seraient pas prêtés d'aussi bonne grâce à nous céder leur place.

A partir de *Tiroun-Kervend*, la route traversait des régions de plus en plus montagneuses. Le 2, nous gravîmes d'abord de petites collines rocailleuses sur lesquelles se trouvent les hameaux de *Djiadjia*, *Berpoucht* et *Barrou*. Le sol devenait de plus en plus stérile. Nous nous arrêtâmes sur le bord d'un ruisseau qui baignait les racines de quelques arbustes. Il s'y trouvait une grande maison abandonnée où nous nous

installâmes pour déjeuner. Cette habitation avait dû être fort belle; elle contenait plusieurs appartements dont les murs conservaient les traces d'une ornementation qui attestait son élégance passée. Sous les fenêtres s'étendait un jardin, jadis clos de murs dont les débris étaient encore flanqués de grandes tours. En face était un Imâm-Zadèh, qui porte le nom d'*Hely-Keuzy-Massuma*. Sa coupole commençait à se dépouiller de son revêtement d'émail; mais, à ses charmants dessins, à leurs couleurs brillantes et variées, on reconnaissait que ce monument avait été très-beau et que son fondateur n'avait rien épargné pour son édification. On nous raconta qu'il avait été élevé à la mémoire de cinquante frères qui avaient tous été tués et enterrés à cette place. Je ne pus savoir les détails précis de cette tragique histoire, mais j'ai cru comprendre, du muletier qui me la racontait, que c'étaient cinquante martyrs *Chyas*, morts pour Ali, sous le cimeterre des *Sunnites*. L'épithète de *Massuma* qu'on leur donne signifie *purs*, c'est-à-dire sans doute *d'une foi pure;* ce qui s'accorde bien avec l'idée de martyre qui s'y rattache.

Nous avions, jusque-là, marché dans la direction du sud-ouest. Devant nous s'ouvrait une large vallée où se voyaient plusieurs villages; mais nous devions reprendre la direction d'Hamadân et marcher plus au nord. Nous nous engageâmes dans un défilé qui s'ouvrait derrière l'Imâm-Zadèh, et, cheminant entre des pentes dénuées de végétation, arides et brûlées par un soleil ardent, nous montâmes pendant près de trois heures. Nous nous trouvâmes ensuite dans un bassin resserré entre des montagnes peu élevées et où la chaleur était étouffante; c'était une espèce de petit

désert où nous ne rencontrâmes que quelques gazelles. Nos montures souffraient beaucoup de la soif, et notre marche s'en ressentait. Nous arrivâmes péniblement à *Usnèh*, au soleil couchant, tous extrêmement fatigués de cette rude journée. Nous y apprîmes qu'un cheval de notre caravane était mort en route; il avait été asphyxié par le calorique qui rayonnait de toutes parts.

Le 3, après que notre muletier eut remplacé son cheval mort par trois ânes, nous quittâmes Usnèh. Nous marchions depuis cinq heures sans avoir rencontré un lieu propice à un temps d'arrêt; le pays était désert et privé d'eau; nous en cherchions mais la faim nous pressait et ne nous permettait plus d'attendre. Nous prîmes le parti de nous arrêter à la porte d'un caravansérail en ruines. Il portait le nom de *Mâder-i-Châh*, il était dû sans doute à la mère de quelque roi, qui, étant passée par-là, avait eu pitié des voyageurs qui suivent cette route. Mais il tombait pierre à pierre; et, à l'exception des pigeons sauvages qui en avaient pris possession, et que nous effarouchâmes en approchant, il ne portait la trace d'aucun être vivant. Le caravansérail est situé au pied d'une montagne qui traverse entre des rochers entassés les uns sur les autres, une gorge en pente roide. Dans ce passage étroit où les rayons du soleil, renvoyés d'un côté à l'autre, concentraient une température accablante, nous montions à pas lents, éblouis et suffoqués par des vapeurs brûlantes. Nos guides nous racontaient que ce lieu était célèbre par les meurtres nombreux que commettaient autrefois les *Bactyaris* du voisinage, qui y attendaient les voyageurs et les caravanes.

Ce jour fut encore marqué par la perte d'un de nos

animaux, d'un superbe levrier, qui succomba à la chaleur.

Nous atteignîmes *Dour*, grand village situé dans une belle plaine.

Le 4 nous traversâmes une contrée un peu moins triste. Après avoir passé devant les deux villages de *Djudjià* et *Tikèh*, nous arrivâmes à *Cougha*. Ce bourg occupe une très-grande étendue; il est entouré de beaucoup de jardins où la végétation est entretenue par des courants d'eau. Il est situé à une heure de la petite ville de *Gulpaïgan*, et au pied d'une haute montagne derrière laquelle s'apercevait la chaîne des monts du *Loristân* encore couverts de neige. Le Ket-Kodâh de Cougha nous installa assez bien dans une maison ombragée par quelques arbres. La journée devait être orageuse, non pas pour nous, mais pour notre tchervadar. Nous avions fait avec lui une fâcheuse école; il n'avait consenti à quitter Ispahan qu'à la condition d'être payé d'avance : notre caractère d'hôtes du Châh lui avait inspiré cette exigence inusitée. Cet homme pensait que nous voudrions peut-être, une fois partis avec lui, ne pas lui payer ses mules, ou le solder avec des coups de bâton, monnaie habituelle des grands du pays; il avait donc voulu être payé avant même de nous amener ses mulets. Il faut, en Perse, que dans un marché passé entre deux personnes, il y ait au moins une dupe, quand il n'y en a pas deux. Dans ce cas-ci, le tchervadar avait pris ses précautions pour ne pas l'être; mais il n'en fut pas de même de nous. Il nous avait fourni ses plus mauvaises bêtes; il en avait perdu en route, il ne les remplaçait que par des ânes qui avaient de la peine à suivre notre pas. Nous avions par suite des embarras de toute sorte, et qui arrê-

taient notre marche à chaque instant. J'avais résolu, en arrivant à Cougha de forcer au moins ce fripon à acheter un cheval, pour remplacer celui qui était resté sur la route ; mais il prétendait qu'il n'avait pas d'argent, qu'il avait laissé à Ispahan tout celui que je lui avais remis, et il voulait que je lui en donnasse encore, bien que ne lui en devant plus. C'était pousser l'effronterie et le manque de bonne foi un peu trop loin. Je compris trop tard que j'avais été trompé ; il fallait recourir aux grands moyens. Je fis attacher mon homme à un arbre, je le fis fouiller par mes deux goulâms, afin de découvrir sa bourse; mais il l'avait trop bien cachée pour que cela fût possible. Le fouet fut employé pour lui faire dire où était son argent ; à ses cris, les gens du village accoururent, les Mollahs mêmes intervinrent et voulurent arrêter le cours de cette justice un peu sommaire, il est vrai, mais indispensable et d'ailleurs accoutumée en Perse. Je fis renvoyer ces importuns. Le nombre de coups de fouet donnés fut augmenté de quelques-uns encore; mon coquin se voyant abandonné, persuadé enfin que je n'étais plus aussi *Frengui* qu'il l'avait supposé, puisque j'agissais en vrai Persan, finit par livrer sa bourse. Je fis payer de ses deniers un cheval qu'il marchanda, et nous redevînmes, jusqu'à nouvelle occasion, les meilleurs amis du monde.

Le 5, un peu mieux organisés que les jours précédents, grâce à la flagellation de la veille, nous poursuivîmes notre voyage à travers un pays très-riant. L'eau y était en abondance. On rencontrait beaucoup de prairies, où pâturaient des bestiaux et des juments avec leurs poulains. La campagne était bien cultivée et peuplée; nous pûmes compter quatorze villages devant lesquels nous passâmes. C'é-

tait assez exceptionnel pour que nous en prissions note.

Il était écrit que nous devions porter jusqu'au bout la peine de notre imprudente confiance dans la bonne foi de notre muletier. Dans cette journée, un second cheval tomba sur la route, affaissé sous le poids de sa charge.

Un autre événement vint s'ajouter aux tribulations causées par le chef de notre caravane : En passant au bourg de *Koumi*, nous eûmes avec les habitants une altercation qui aurait pu avoir des suites funestes. Jusque-là, nous n'avions éprouvé que de bons effets de l'escorte de nos deux goulâms ; mais à Koumi nous comprîmes qu'ils pouvaient porter, avec leur caractère ou leur titre de goulâms du Châh et de Meïmândars, un danger que nous n'avions pas encore soupçonné. Ce péril tenait à leur rôle même et à leur qualité qu'ils faisaient d'ailleurs sonner très-haut. Comme cavaliers du roi, ils avaient vis-à-vis des populations des campagnes une assurance qui allait souvent jusqu'à l'insolence. Possesseurs de firmans, chargés d'une mission officielle, fiers de servir d'escorte à des *frenguis* que le Châh protégeait, ils étaient très-hautains et très-impérieux avec les pauvres raïas. En arrivant à Koumi, le premier de nos goulâms, appelé *Ressoul-Bek*, demanda à un homme de lui montrer le chemin du caravansérail, afin que nous y prissions un peu de repos. Soit que cet homme fût peu disposé à se déranger de sa route, soit que la demande lui en fût faite peu poliment par Ressoul-Bek, ils échangèrent entre eux des mots très-vifs : celui-ci, peu habitué à se voir résister, sauta sur la barbe du pauvre paysan, et l'attirant à lui le traîna en mettant son cheval au trot. On pense que cet homme poussait de beaux cris; il appelait à son secours, et, de telle façon, qu'en un instant

toute la population du bourg fut sur pied. Voyant cela, le second goulâm, par esprit de corps et par affection pour son collègue, car ils étaient parents, vola à son secours. Des explications on en vint aux injures, et des injures plus vite encore aux coups : les poignards sortaient des fourreaux. Nos deux goulâms, pressés dans cette foule, assaillis et frappés de toutes parts, faisaient bonne contenance ; l'un d'eux, le plus jeune, chargeait déjà son fusil, et il allait arriver quelque malheur, quand, me jetant dans cette mêlée, je tâchai d'apaiser les uns, de repousser les autres, et de m'interposer entre ces furieux. J'intimai à nos cavaliers l'ordre de se retirer, je leur arrachai leurs fusils des mains, et tout en repoussant vigoureusement ceux qui voulaient encore les frapper, je réussis à leur faire quitter le champ de bataille. La foule des habitants, voyant que je ne prenais pas parti pour les goulâms, finit par s'apaiser ; et, craignant sans doute les suites d'une rébellion contre des gens du roi, chargés d'accompagner des *Balios* comme on nous appelait, ils se retirèrent.

C'était une occasion de faire une leçon sévère à nos goulâms : je leur représentai que nous n'étions point des *Châh-Zadèhs*, pour nous permettre de pareilles agressions, que nous désirions voyager paisiblement, et que nous ne voulions, sous aucun prétexte, voir se renouveler des scènes semblables. J'essayai de leur faire comprendre que nous n'étions pas en force pour affronter des dangers comme celui d'où je venais de les tirer ; que, dans tous les cas, nous n'avions aucune envie d'être les victimes de leur imprudence. J'ajoutai que, si ces manières étaient usitées et possibles avec le roi, il fallait avec nous, simples étrangers,

plus de douceur et de ménagement pour les populations. — Je venais de leur rendre un assez grand service, et je leur avais prouvé assez de dévouement pour avoir le droit de leur tenir ce langage ; aussi l'écoutèrent-ils, et me promirent-ils d'être à l'avenir plus circonspects.

Nous couchâmes ce jour-là à *Lelian*, village arménien. Le 6, le pays changea d'aspect et devint plus sauvage. Nous passâmes auprès d'un hameau où il n'y avait que des femmes et quelques vieillards. Ils nous dirent que le Châh avait fait prendre comme soldats tous leurs maris et tous leurs frères.

Nous rencontrâmes sur notre chemin quelques ruines d'ancienne date, et un cimetière où se trouvaient de belles pierres tumulaires sculptées, avec des inscriptions couffiques très-ornées. Les traditions ont conservé, dans cette localité, le souvenir d'une grande ville qui aurait été l'œuvre d'un certain *Khoram-Châh*, et son nom s'y retrouve dans celui de *Khoram-Abad* que porte encore un petit village proche des ruines.

Nous passâmes la nuit sous la tente, dans un jardin, en un lieu qui s'appelle *Amarat*. Le Ket-Khodah vint nous dire que le pays était infesté de voleurs, et que nous ferions bien de nous faire garder. Il nous envoya le soir des *caraouls* ou *sentinelles*. Mais la nuit ne fut aucunement troublée, et je supposai, à tort peut-être, que ces gardiens étaient un prétexte pour avoir un pichkèch. Nous trouvâmes, dans le jardin où nous couchâmes, les abricotiers en maturité. J'obtins du propriétaire du lieu la permission, pour tout notre monde, de manger de ces fruits, à discrétion, moyennant un *sabcrân*, ou 25 sols.

D'Amarat nous allâmes à *Khadem-Gâh* où nous rencontrâmes la route directe de Tabriz à Ispahan par Savâh ; de là nous vînmes à *Usnudjoûn* où nous campâmes encore. L'atmosphère était si dépourvue d'humidité, et les nuits étaient si douces, que souvent nous préférions cette manière de les passer aux gîtes qui nous étaient offerts.

Pour arriver à Usnudjoûn, nous avions franchi une colline de l'autre côté de laquelle la physionomie désolée de la plaine de Khademgâh changeait complétement. Nous étions entrés dans une belle et longue vallée qu'arrosait dans toute son étendue une large rivière qui coulait au nord-ouest. Elle était couverte de cultures et de villages; nous en comptâmes douze jusqu'à *Châvâh,* où nous nous arrêtâmes le soir, après avoir fait une route de sept heures.

Le lendemain, nous marchâmes neuf heures, à travers un pays triste où nous rencontrâmes quelques tentes de nomades qui élevaient des chevaux. Je voulus en acheter un, mais on ne m'en présenta que de défectueux. Nous couchâmes à *Barbend.* En quittant cet endroit, nous franchîmes une petite montagne du haut de laquelle nous vîmes la grande et belle plaine d'*Hamadân.* En y descendant, l'aspect riant du pays nous fit comprendre l'importance de ce district qui est un des plus beaux de la Perse. A notre gauche, la chaîne de l'*Alvend*, élevait dans l'air ses grands pics dont plusieurs étaient encore blancs. De ses flancs s'échappaient de nombreux ruisseaux au bord desquels étaient assis de tous côtés des villages rapprochés les uns des autres. Nous passâmes, à gué, une rivière; peu après nous en rencontrâmes une seconde plus large, et sur laquelle est un pont auprès

duquel nous fîmes une halte pour reconnaître le pays, et en relever les principaux points. De toutes parts se voyaient des villages habités et de grands vergers où se distinguaient beaucoup d'arbres à fruits et des vignes.

Le 10 juin à midi nous entrions à *Hamadân*.

CHAPITRE XXIV.

Hamadân. — Tombeaux d'Esther et de Mardochée. — Avicenne. — Antiquités médiques. — Mont Alvend. — Inscriptions.

Nous étions arrivés sur le premier théâtre de nos explorations archéologiques. Nous ne pensions pas que notre séjour dût être long, car nous savions que les environs d'Hamadân, bien que rappelant le souvenir d'Ecbatane, ne conservaient que fort peu de vestiges de cette antique cité.

En entrant dans la ville nous avions rencontré le Bèglier-Bey qui nous fit un salut fort gracieux, et donna tout aussitôt des ordres pour qu'on nous logeât dans une des meilleures maisons arméniennes. Nous y fûmes en effet passablement. Le logement était propre, commode, et notre hôte très-complaisant.

Nous restâmes à Hamadân six jours pendant lesquels nous nous livrâmes à toutes les recherches qui pouvaient nous conduire à découvrir les moindres détails relatifs à l'antique capitale de la Médie.

Avant de sortir des murs de la ville moderne, j'en visitai tous les quartiers; ils offrent peu d'intérêt, surtout au point de vue architectural. Hamadân n'a ni mosquée, ni sérail, ni bazars qui soient remarquables. C'est une petite ville de peu d'étendue, et qui ne compte que 4 à 5,000 habitants. — Il s'y trouve peu de familles chrétiennes. Les juifs y sont plus nombreux.

Elle est traversée par une rivière torrentueuse qui, échappée des flancs du mont Alvend, en descend avec rapidité, de cascade en cascade, et passe sous plusieurs ponts qui offrent çà et là les seuls points de vue pittoresques que l'on rencontre dans la ville. Cette rivière est une ressource pour le pays où un assez grand nombre de tanneurs entretiennent une industrie qui y répand un peu de commerce. On y fait aussi une espèce particulière de tapis en feutre très-épais; la laine en est très-habilement foulée et forme des dessins de toutes couleurs. Ces tapis qui sont étroits, longs, et très-moelleux, se mettent habituellement sur ceux qui couvrent le sol des appartements. On les étend contre les murs, et, comme ils sont fort épais, on s'en sert pour s'asseoir.

Un autre commerce spécial à Hamadân est celui des médailles et des pierres gravées. Les objets de valeur réelle y sont fort rares, comme partout. Mais les Juifs fabriquent une immense quantité de monnaies grecques et sassanides. Celles surtout qui portent l'effigie d'Alexandre ou d'Ardechyr y sont très-communes. Il est probable que des travaux de terrassement ayant autrefois amené la découverte de quelques pièces antiques, les Juifs, spéculateurs de naissance, et qui ont principalement le goût du trafic des monnaies, se sont mis à fondre et à produire des *fac-simile* de celles re-

trouvées dans le sol. On m'a dit qu'ils en exportaient même pour les amateurs d'Europe. Je laisse à penser le nombre qui doit en exister, et quel est le degré de leur authenticité et de leur valeur.

Hamadân est un des centres où, en Asie, se sont groupés, en plus grand nombre, les Juifs ou *Yaoudis*, comme on les appelle. On en compte deux cents familles. J'attribue leur prédilection pour cette ville à une tradition dont l'histoire ne fournit pas la justification, mais qui, complétement avérée par les Juifs, rapporte que la reine de Suze, Esther, ainsi que son oncle Mardochée, ont été enterrés en cette ville. On y voit en effet un mausolée qui, assure-t-on, recouvre et conserve les restes de ces deux célébrités de la race hébraïque. Les Israélites d'Orient accourent, de toutes parts, en pèlerinage au pied de ces deux tombeaux qu'ils ont en très-grande vénération. Ils viennent y célébrer, de cette manière, l'une de leurs grandes fêtes appelée *Parim*. Cette solennité rappelle l'anniversaire de l'indépendance qu'ils recouvrèrent sous les Machabées. — Parmi les souvenirs antiques qui survivent dans cette localité, il n'en est pas qui doive produire sur l'âme du voyageur plus d'impression que celui de cette fille Benjamite profitant de sa beauté et de ses vertus pour affranchir sa nation de la honteuse humiliation dans laquelle la tenait Assuérus. — Cette noble vie, racontée par l'histoire, illustrée par Racine, n'entoure-t-elle pas de son prestige cet humble tombeau dont la simplicité égale celle des vertus de la belle Juive ?

Le monument qui conserve ces précieuses reliques, s'élève sur une petite place, au milieu des ruines d'un quartier

abandonné aux familles israélites. Son antiquité ne paraît nullement authentique d'après son architecture. Le dôme et l'extérieur n'offrent aucune différence avec le style des sépultures musulmanes, appelées *Imâm-Zadèhs*, que l'on rencontre partout en Perse.—L'intérieur se divise en deux salles : la première est fort petite ; on y pénètre par une porte très-basse fermée par un battant en pierre d'un seul morceau ; elle est obscure, et n'est éclairée que pour les solennités, au moyen de petites lampes qu'on allume dans ces occasions. —La porte qui conduit dans la seconde salle est encore plus basse que l'autre ; il faut, pour la franchir, ramper sur les genoux. De l'autre côté de cette ouverture, on se trouve dans un réduit obscur que traversent quelques faibles rayons de lumière qui permettent à peine de distinguer les deux cénotaphes en bois noir sculpté, qui y sont placés l'un à côté de l'autre. Ils sont exactement semblables, quant à la forme et aux détails, mais celui d'Esther est un peu moins grand. Sur les parois des murs blanchis avec soin, sont gravées plusieurs inscriptions en hébreu qui font remonter à onze cents ans la construction du monument actuel. Elles portent textuellement qu'il est dû à la piété des deux fils d'un certain Ismaïl, israélite établi alors à Kachân. — Pourquoi cet Ismaïl a-t-il élevé ce mausolée en ce lieu ? c'est ce qu'il est impossible d'apprendre. Il est probable que les traditions restées parmi les Juifs leur ont appris que les restes d'Esther et de son oncle ont été apportés de Suze à Hamadân. Mais ce fait ne se rattache aucunement à ceux que l'histoire nous a conservés sur Assuérus et la belle Esther.

Le souvenir d'une autre célébrité survit encore à Hama-

dân, c'est celui de Ali-Ben-Sina, que nous appelons Avicenne, philosophe persan du xe siècle, qui a laissé plusieurs traités sur la médecine, la théologie et la métaphysique. On sait que les œuvres de cet écrivain ont été traduites, et ont fait partie de l'enseignement en Italie et en France jusqu'à la fin du xviie siècle.

En étendant ses regards sur la plaine d'Hamadân, verdoyante et arrosée par des ruisseaux multipliés qui en font l'un des territoires les plus fertiles de la Perse, mais où ne surgit, en aucun point, une ruine attestant l'antiquité et la position d'une ville célèbre, il est difficile de se croire sur le sol de la grande capitale de Médie, d'*Ecbatane*. Il ne faut cependant pas prendre à la lettre ce que la plupart des voyageurs ont dit d'*Hamadân*, qu'il ne s'y trouvait rien qui méritât l'attention. On ne doit pas se laisser décourager par les descriptions trop succinctes relatives à cette localité. Un nom trop célèbre s'y rattache ; il faut, à défaut de monuments conservés, rechercher du moins si l'on n'en trouve pas assez de vestiges pour acquérir la certitude que, dans des temps reculés, il existait là une cité importante. Le voyageur ne peut demander à la ville persane actuelle de lui montrer les sept murailles concentriques dont *Hérodote* raconte que *Dejocès* fit entourer sa capitale ; mais en suivant, pas à pas, la description du grand historien, il retrouvera, dans les dernières pentes du mont *Alvend*, auquel est adossée *Hamadân*, et dans les collines qui s'y relient, cette disposition historique qui fit adopter au roi des *Mèdes* ce système de fortifications dont les remparts se surpassaient.

A l'exception de quelques tronçons de colonnes en granit

qui se trouvent dans le quartier du Sud, la ville moderne n'offre, sur aucun de ses points, les traces de l'antiquité de sa fondation. Dans les murs des maisons, au seuil des portes, on trouve bien encore, encastrés çà et là, des fragments antiques; les eaux torrentielles de la rivière se brisent en écumant sur les angles arrondis de blocs arrachés à des constructions de l'âge le plus reculé; mais tous ces débris sont sans aucune liaison entre eux. Tout ce qu'*Hamadân* peut offrir aujourd'hui de complet se rapporte exclusivement à l'époque moderne et ne remonte pas au delà de l'ère mahométane.

Cette première conviction acquise, il faut porter ses investigations hors des murs et au sud de la plaine. En sortant d'*Hamadân* dans cette direction, on découvre, au loin, plusieurs *tepèhs* ou éminences dont l'aspect et les aspérités anguleuses dénotent la présence, sinon de monuments, du moins de décombres désignant la place qu'ils occupaient. Mais, avec les âges, sur ce sol antique, se sont succédé les constructions et leurs styles différents, et ce qu'on en retrouve, bien que paraissant remonter à une époque très-ancienne, demande cependant à être examiné avec soin. Il est nécessaire de les classer avec discernement et de ne pas les confondre, car de leur comparaison ressort cette observation : qu'elles présentent des nuances trop tranchées pour qu'on puisse les attribuer toutes à l'époque médique.

Dans la direction du sud-est, à deux kilomètres environ, au milieu de grandes pierres qui ont toutes les apparences d'anciennes assises, on rencontre un sol accidenté et paraissant recéler de nombreux débris d'édifices. Là, en effet, parmi plusieurs pierres granitiques de grandes dimensions

se trouvent deux assises de colonne d'un grand diamètre ; l'une est sur une base ou un socle avec lequel elle fait corps, l'autre est renversée et en partie enterrée.

Laissant ces débris pour se diriger à l'ouest, on ne tarde pas à rencontrer successivement plusieurs éminences d'une forme allongée. La dernière, qui est la plus considérable et qui se trouve à quatre kilomètres de la ville, présente à son sommet l'ouverture des vastes carrières d'où ont été extraits les matériaux employés à l'édification d'*Ecbatane*. — Là, sur un banc immense de calcaire très-dur, gisent, encore inachevés, mais portant les traces du marteau, plusieurs fûts de colonnes. Il ne paraît pas que les anciens artistes qui ont présidé à ces travaux aient suivi des règles fixes dans la taille et les proportions des blocs qu'ils employaient. Il semble, au contraire, qu'ils se soient conformés à ce que la carrière exploitée leur fournissait, et que les différentes assises de leurs colonnes aient été subordonnées à l'étendue des filons. C'est une observation qui est fournie par l'aspect des lieux mêmes, car on pourrait, en plusieurs endroits, replacer, dans les évidements pratiqués, les blocs qui en ont été retirés et sont restés à côté.

L'une de ces carrières s'ouvre en forme de voûte et a une grande profondeur. Il s'y trouve une source d'eau.

Il n'est pas présumable que l'exploitation de cette mine ait été continuée dans les temps modernes. Il paraîtrait, au contraire, qu'elle a été abandonnée depuis le jour où *Ecbatane* déchue a vu sa splendeur éclipsée par celle de *Passargade* ou de *Suze ;* car les Persans, comme les autres Orientaux, trouvent plus commode et plus économique de dépecer les anciens monuments pour en approprier les débris aux leurs.

C'est par suite de sacriléges semblables, renouvelés de siècle en siècle, qu'ont disparu du sol de l'Asie occidentale tant de monuments grandioses et même de villes célèbres, dont on ne retrouve plus les traces douteuses que dans quelques historiens et géographes aux récits desquels nous n'osons point, souvent à tort, ajouter toute la croyance qu'ils méritent.

En revenant de ces carrières vers la ville, près de ses murs, et dans leur partie sud-ouest, on rencontre un nouveau sol fortement relevé çà et là, qui recouvre des monceaux de pierres de formes et de natures diverses. Le calcaire s'y mêle au basalte, le marbre au granit, et de la poussière de ces tristes décombres sort le corps d'un lion tout mutilé. L'animal est fort reconnaissable à ce qui reste de sa tête et de sa crinière, bien qu'elles soient l'une et l'autre fort effacées, et aient pris des formes arrondies qui empêchent d'en distinguer les détails. Les pattes en ont été entièrement brisées. — Néanmoins, par l'ensemble des lignes et par quelques restes d'épaules et de cuisses, on peut reconnaître que ce lion devait être assis sur la partie postérieure de son corps, et que celle antérieure était redressée sur les pattes de devant.

L'état de mutilation où se trouve ce morceau de sculpture médique est tel, qu'il est absolument impossible de se faire une idée du degré où pouvait être arrivé l'art à *Ecbatane*. Mais, si l'on en juge par ce lion, l'antiquité était là ce qu'on la retrouve partout, c'est-à-dire grandiose, et, à défaut de science, ennoblissant la matière par la grandeur des proportions données aux monuments. — Le diamètre des colonnes dont j'ai parlé en était une

première preuve : la seconde est fournie par ce lion colossal.

En contournant les murs de la ville, vers l'est, on aperçoit encore une éminence surmontée de quelques ruines. Ce lieu élevé et qui paraît avoir été jadis fortifié s'appelle aujourd'hui *Moussallah*. Au milieu de tous les débris épars, s'élève une vieille tour qui, sans avoir l'apparence d'une antique construction, n'a cependant pas le caractère moderne de l'architecture persane, car elle est construite en pierres et briques. Cette tour, isolée aujourd'hui, a dû certainement se rattacher à une fortification élevée sur ce plateau, et dont on retrouve sans doute les traces dans des restes de fondations qui figurent un rectangle flanqué de tours circulaires. Les habitants prétendent qu'en ce lieu s'élevait, en effet, une citadelle très-forte, et que, prise par *Aga-Mohamet-Khân-Kadjâr*, à la fin du siècle dernier, elle a été rasée par lui, à l'exception de la tour isolée qu'il a ménagée, afin qu'elle perpétuât l'emplacement de la forteresse et le souvenir de sa victoire.

Du haut de cette colline, on découvre la ville presque en entier, et, comme c'est le point le plus élevé de cette partie de la plaine, il est permis de se fonder sur son élévation et sur l'espèce des constructions dont elle conserve la trace pour croire que, destinée dans tous les temps, par sa nature, à en recevoir du même genre, c'était là que s'élevait la *septième enceinte aux créneaux dorés*, dont parle Hérodote. En suivant le récit de l'historien grec, peut-être faut-il croire que là était le palais de *Dejocès*, et là aussi que, d'après Arrien, *Alexandre* donna à *Parménion* l'ordre de rassembler tous les trésors de la Perse vaincue et dépouillée,

qu'il confia à six mille de ses fidèles Macédoniens, avant de se mettre à la poursuite de *Darius*.

Longtemps après, mais plus de dix-sept cents ans avant la prise de cette position par le fondateur de la dynastie *Kadjâr*, elle jouissait encore d'une grande célébrité. Un des princes Sassanides l'avait remise en honneur, et, jusqu'à nos jours, une petite plate-forme carrée y a perpétué son nom, sous le titre de *Takht-Ardechîr* ou trône d'*Ardechîr;* ce qui conduit à ce fait, qu'*Ardechîr*, l'*Artaxerce* des Grecs, y avait un palais. En rapprochant les noms d'Ardechîr, d'Artaxerce et d'Assuérus qui semblent appartenir au même personnage, du tombeau d'Esther, on arrive à concevoir comment il se trouve dans cette ville où survit le trône du monarque dont elle était l'épouse. Au pied de l'éminence qui servait de base à ce *Khâlèh* ou château-fort, sont de nombreux fragments de granit parmi lesquels se distinguent des blocs qui présentent encore des formes arrondies et feraient supposer qu'ils ont dû appartenir aux colonnes de quelque temple ou palais.

On voit, par la description de ces divers lieux, par les rares fragments qu'ils conservent et le médiocre intérêt qu'ils présentent par eux-mêmes, que si *Ecbatane* a réellement illustré ce sol, il n'en reste pas de vestiges assez importants pour donner une idée de la grandeur de cette capitale.

Le monument le plus authentique légué par l'antiquité, et qui se soit le mieux conservé dans le pays, est le rocher qui, au fond d'une des gorges de l'*Alvend*, présente encore intactes deux grandes tablettes d'inscriptions cunéiformes. Il faut, pour se rendre au lieu où elles sont, se diriger vers la montagne, au nord-ouest.

A trois kilomètres de la ville s'ouvre une vallée étroite

qui porte le nom d'*Abbas-Abad*. Elle est traversée dans toute sa longueur par un torrent. L'impétuosité de ses eaux dit assez qu'il descend par une pente rapide des sommets de la montagne, couverts d'une neige éternelle. On remonte ce ravin en passant plusieurs fois le torrent qui serpente au milieu de nombreux vergers parfaitement cultivés, plantés de vignes et d'arbres fruitiers de toute espèce.

Le charme et la fraîcheur de cette vallée faisaient, à la fin de juin, un agréable contraste avec la chaleur de la plaine. Au lieu de cet air de feu et de ce vent qui semble pousser la mort devant lui dans les campagnes brûlées que nous avions traversées, nous trouvions là une température printanière qui ranimait les êtres et la végétation de son souffle vivifiant. Mais, au fur et à mesure que nous montions, la riante verdure des jardins faisait place à des rocs sauvages que blanchissait encore une neige épaisse. Des roches escarpées se rapprochaient et ne laissaient plus qu'un passage étroit aux eaux qui, arrêtées par elles et furieuses, bondissaient de l'une à l'autre avec un fracas assourdissant.

Il n'y avait plus de chemin tracé, il fallait escalader les rochers. Nos guides nous en firent remarquer un partagé en deux, disaient-ils, avec un accent pénétré de vénération, par Ali, leur grand Imâm, qui l'avait fendu d'un coup de son cimeterre.—Les Persans ont une foule de fables de cette force, qu'ils débitent avec un imperturbable sang-froid et une religieuse crédulité.—Quelques jours avant, on m'avait fait remarquer, sur la route que nous suivions, une pierre sur laquelle était une trace profonde ayant la forme d'un gigantesque fer de cheval. Il n'en fallut pas davantage pour l'attribuer aussi au sabot du coursier d'Ali.

Après mille obstacles produits par la nature des lieux, nous arrivâmes enfin à un espace peu étendu, mais dégagé, situé à environ cinq kilomètres de l'entrée de cette gorge. Là, au pied d'une cascade qui se précipite du haut des sommets successifs d'une suite de pyramides gigantesques de granit, entre lesquelles le soleil cherche vainement à fondre la neige, est un rocher sur la face méridionale duquel sont plusieurs tablettes d'inscriptions. Après les difficultés qu'il faut vaincre pour arriver en ce lieu, on se demande pourquoi et dans quel but les anciens y avaient placé ces caractères. Dans ce site sauvage, il n'y a point d'autre apparence du séjour des hommes; il ne semble pouvoir être hanté que par les bêtes fauves et les oiseaux de proie; et si quelque chose a pu y attirer dans l'antiquité, comme dans les temps modernes, cela n'a dû être que le désir d'y venir chercher la fraîcheur et la solitude. Sans doute ces inscriptions auront été gravées là par l'ordre de l'un des monarques qui y trouva cette double jouissance, et voulut y perpétuer le souvenir des excursions qu'il y faisait loin de la pompe et du faste de sa cour. — Les Persans appellent ces inscriptions *Guintch-Nâmèh*. Ils entendent par là qu'elles indiquent l'endroit où est caché de l'argent; d'où ils concluent, avec assez de logique, que nous ne les recherchons qu'afin de trouver le trésor.

Nous passâmes là plusieurs heures sans pouvoir copier tout; il fallut y retourner le lendemain. Nous emportâmes cette fois ce qui était nécessaire pour faire un estampage. Nous espérions pouvoir ainsi, indépendamment de nos copies, avoir un *fac-simile* des monuments mêmes. Mais cela ne fut pas possible. Nous nous contentâmes, en con-

séquence, d'achever exactement la copie de ces textes antiques.

Pendant que M. Coste et moi nous nous livrions à ce travail difficile, nos Persans s'étaient retirés dans un creux de rochers au-dessus de la cascade, pour causer et déjeuner à leur aise. Nous avions emmené, pour nous servir de guide, un Arménien qui avait, sous les plis de son *Abbah*, ou grand manteau, emporté une énorme bouteille *d'arak*, eau-de-vie anisée du pays. Loin des regards de leurs coreligionnaires, dans ce petit coin oublié des hommes et des Mollahs, nos Musulmans s'étaient laissé entraîner à enfreindre les préceptes de Mahomet. La dame-jeanne, passée de mains en mains, s'était vidée, et, Chrétiens ou Musulmans, tous étaient ivres.

Nous n'avions plus d'intérêt à prolonger notre séjour à Hamadân, et nous voulions en partir dès le 15. Mais la difficulté de remplacer notre malencontreux tchervâdar d'Ispahan nous fit, malgré nous, retarder notre départ jusqu'au 17. — J'employai le temps qui nous restait jusque-là à chercher encore de tous côtés quelque chose qui eût un intérêt quelconque.

On m'avait indiqué une source d'eau, à laquelle on attribuait des propriétés hygiéniques. Je la visitai, et je fus très-étonné de la trouver excessivement froide. Elle n'avait pas plus de deux ou trois degrés au-dessus de zéro, et nous étions au milieu de juin. Cette fontaine singulière était le gagne-pain d'un pauvre homme qui l'avait entourée d'un mur et couverte d'une coupole. On y prenait des bains qui, dans l'été, étaient fort appréciés par les Hamadânis. Il est douteux cependant qu'outre la jouissance que

les baigneurs éprouvaient à y rafraîchir leur corps, ils pussent en ressentir aucun bien pour leur santé. Néanmoins, et par curiosité de la sensation procurée par un bain aussi froid, j'en pris un auquel je trouvai une vertu tonique et réconfortante qui me sembla devoir combattre les effets énervants de la chaleur.

CHAPITRE XXV.

Départ d'Hamadân. — Mauvaise rencontre. — Kingavar. — Ancien temple de Konkabar. — Tombeau antique à Sahnèh. — Marécages. — Arrivée à Bi-Sutoun.

Le 17 juin nous sortîmes d'Hamadân, à 7 heures du matin, après mille ennuis de toutes sortes et des contestations sans fin avec un nouveau tchervadâr. Les difficultés soulevées par cet homme tenaient à ce que, contrairement aux habitudes du pays, nous voulions le prendre au jour, au lieu de le retenir seulement pour transporter nos bagages à un point donné. Devant séjourner à *Bi-Sutoun*, à *Kermanchâh*, à *Serpoul*, pour étudier les ruines de ces localités, il nous convenait mieux, en effet, d'avoir des mules à nos ordres et de les garder indéfiniment. Mais cet arrangement insolite était un prétexte pour soulever des prétentions et des exigences qui donnaient lieu à des négociations interminables. Nous parvînmes cependant, après bien des peines, à nous entendre, et nous partîmes.

Nous nous dirigeâmes vers l'Ouest, à travers une campagne qui, semblable à celle que nous avions déjà vue en venant

de l'Est, était en pleine culture; les vergers s'y touchaient sans intervalle; d'abondants ruisseaux y entretenaient une riche végétation. On y remarquait une grande quantité d'arbres fruitiers et de vignes au-dessus desquels les peupliers élevaient leurs longues pyramides. — Les Persans emploient cet arbre pour leurs constructions; leurs maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et la partie supérieure étant terminée en terrasse, la charpente peut en être légère. Le bois blanc suffit donc. Le peuplier pousse très-droit et vient promptement; c'est ce qui fait que les Persans le plantent de préférence à d'autres arbres, au bord des ruisseaux, ou dans leurs jardins.

A une demi-heure de la ville, nous traversâmes une rivière coulant au nord. Nous rencontrâmes successivement quelques autres courants d'eau sortant des gorges de l'Alvend. La plupart sont torrentiels et produits par la fonte des neiges. A cette époque de l'année, leurs lits étaient remplis.

Notre route ne tarda pas à s'élever, et, après avoir dépassé le village de *Mariana*, elle s'engagea dans l'Alvend. Le chemin était abrupte et couvert de pierres. De chaque côté, dans les enfoncements de la montagne, on découvrait des hameaux qui y cherchaient sans doute la fraîcheur et l'eau, chose toujours si rare en Perse.

Nous n'avions marché que quatre heures quand nous arrivâmes au bourg de *Zagâh*. Quoiqu'il fût encore de bonne heure, nos muletiers prétendaient que, pour une première journée, nous avions fait assez de chemin. Il commençait à faire très-chaud; nous étions partis trop tard d'Hamadân, et il leur convenait de s'arrêter là.—Il est difficile de résister à des muletiers, ce sont de vrais tyrans; quand ils ont dit

que leurs bêtes ne peuvent plus marcher, ou que, plus loin, on ne trouve rien, il faut bien céder. Ils en abusent souvent, et, à moins de connaître le pays où l'on voyage, et d'avoir fait un long usage des muletiers d'Orient, on est à leur merci. Nous fûmes obligés de croire les nôtres. Nous devions, disaient-ils, nous engager de plus en plus dans la montagne et nous trouverions difficilement à nous loger. Le bourg de Zagâh, au contraire, offrait des ressources de tout genre : bon logement, toute espèce de choses à manger, de l'eau et de l'herbe pour les mules; c'était là surtout ce qui tentait le chef tchervadâr qui voyait la possibilité de nourrir ses animaux sans rien débourser.

Nous nous arrêtâmes donc à Zagâh. Nous eûmes beaucoup de peine à trouver le Ket-Khodâh. Le village semblait désert, toutes les maisons étaient fermées, et nous dûmes attendre fort longtemps avant qu'un de nos goulâms eût pu mettre la main sur un homme. — Nous avait-on aperçus de loin ? L'aspect de nos deux cavaliers, reconnus pour être de ceux qu'on donne aux voyageurs de distinction, avait-il effrayé la population ? La crainte de fournir des vivres sans être payés avait-elle déterminé les habitants à s'enfermer chez eux ? — Toujours est-il qu'en entrant dans Zagâh, nous crûmes entrer dans un village abandonné ; cependant Ressoul-Bek finit par découvrir le Ket-Khodâh auquel il exhiba son firman qui fut assez mal accueilli de lui et de quelques hommes qui l'accompagnaient. Ils ne le reçurent pas avec cette déférence qu'on avait généralement témoignée sur notre route pour le sceau impérial. Nous étions dans un pays tant soit peu *hâssi*, comme disent les Persans, c'est-à-dire rebelle, ndépendant. En effet, nous entrions dans cette partie du

Kurdistân qui, quoique nominalement soumise au Châh de Perse, ne souffre qu'avec une extrême répugnance, et souvent même ne veut point reconnaître l'autorité de ses gouverneurs ou de ses firmans. Parmi les tribus dont les territoires sont dans le voisinage d'Hamadân, il en est une surtout dont la puissance est telle que le Châh ou ses Beglier-Beys recherchent son amitié, à cause du nombre des hommes armés qu'elle peut mettre sur pied. Cette tribu porte le nom de *Karagueus-Oglou, fils de Karagueus*, ou plutôt *enfants aux yeux noirs*. Considérée comme une alliée plutôt que comme une vassale de la couronne de Perse, elle s'en prévaut naturellement pour s'affranchir presque complétement de l'autorité royale. Autour d'elle en sont groupées quelques autres qui, à la faveur d'une origine commune avec celle-là, s'arrogent aussi le privilége d'une indépendance que protégent d'ailleurs leurs montagnes inaccessibles. — Cette disposition hostile à tout ce qui émane des agents du gouvernement, cette indépendance de caractère, particulière aux populations de cette province, nous créèrent plusieurs fois des difficultés, surtout à cause du rôle que jouaient dans notre voyage les goulâms qui nous escortaient.

Des pourparlers sans fin entre Ressoul-Bek et le Ket-Khodâh n'aboutissaient à rien. Cependant nous avions mis pied à terre, et nous attendions un *menzil*. La discussion commençait à s'échauffer; mais, sans en attendre le résultat, nous entrâmes dans un grand jardin qui était près de là Il s'y trouvait de beaux arbres et de l'eau vive; il ne nous fallait pas d'autre logement. Nous pensâmes être dans ce bâgh parfaitement pour passer la fin du jour et la nuit.

Nous ignorions que ce jardin devait être, dans la journée, un lieu de rendez-vous pour les femmes, et qu'il y en avait même déjà quelques-unes qui se sauvèrent en nous y voyant pénétrer. Ce fut un motif de querelle de plus avec les habitants et leur chef. Ils voulurent nous faire sortir du jardin, et notre Iassaoul, s'y opposant, leur disait avec raison que puisqu'ils ne voulaient pas nous donner une maison, nous nous installions où nous pouvions. La dispute s'envenimait. Ressoul-Bek en était venu à menacer de son fouet ceux qui étaient les plus acharnés, quand tous lui tombèrent dessus. Pour nous, on nous avait respectés; on ne s'en prenait qu'à notre goulâm. Mais quand je vis qu'on allait lui faire un mauvais parti, je courus à sa défense, je distribuai une grêle de coups de poing, et, du plat de mon sabre, je frappai indistinctement l'autorité et ses subordonnés. — Cela fit merveille. En un clin d'œil, Ressoul-Bek était dégagé, et, reprenant avec moi l'offensive, nous redoublâmes si bien que Ket-Khodâh et habitants tous s'enfuirent au plus vite par la porte du jardin qui se trouva trop petite pour leur empressement. Nous la fermâmes, et restâmes ainsi maîtres du terrain où nous nous installâmes à l'ombre d'un bouquet de grands platanes, protégés par une rangée de peupliers et quelques ormeaux ou *nerouends* dans les branches desquels serpentaient de grandes vignes.

Nous n'y fûmes plus inquiétés; bientôt même on vint nous apporter des provisions, et, sur le soir, le Ket-Khodâh, un peu abasourdi du sans-façon avec lequel je l'avais traité, vint me faire de profondes et respectueuses excuses, en m'offrant ses services. Je lui avais prouvé que je savais

m'en passer; néanmoins, par politesse, je le remerciai et ne parlai pas de la scène du matin.

Le lendemain de cette petite échauffourée, le pauvre chef de Zagâh voulut assister à notre départ; il espérait, par cette marque de déférence, nous faire oublier sa conduite de la veille. Mais la rancune est le lot des battus, ce n'était pas le nôtre. Il nous prévint, pour achever de se réconcilier avec nous, que le pays que nous allions traverser n'était pas sûr, et qu'il ne fallait pas nous écarter de notre caravane.

Il y a, en effet, dans toute cette contrée montagneuse, où, à chaque pas, s'ouvre un ravin, une gorge, propice à une embuscade, beaucoup de maraudeurs qui guettent une occasion favorable de détrousser les voyageurs trop faibles pour leur résister, ou piller les caravanes qui n'ont aucune escorte. Nous remerciâmes le Ket-Khodâh de son avis qui n'était point à dédaigner, et nous hâtâmes le pas pour rejoindre nos muletiers qui partaient toujours avant nous. Quoique nous eussions toute confiance dans notre nombre, dans notre résolution et dans notre habit *Frengui*, il était prudent d'accompagner nos bagages. En nous enfonçant de plus en plus dans la montagne, nous pûmes reconnaître que cette précaution n'était pas inutile. — Salvator-Rosa, le peintre des bandits, ne s'est jamais inspiré, en Calabre, d'une nature plus propre à servir de cadre aux scènes de meurtre et de pillage qu'il a si bien rendues. — Les rochers, accumulés à des hauteurs immenses, s'élevaient de chaque côte du sentier qu'il fallait suivre. A chaque pas, nous rencontrions un torrent dans lequel nos montures descendaient péniblement, en roulant

sur les galets; puis nous remontions sur des roches glissantes, cherchant la trace à peine frayée qui devait nous guider. Des gorges sombres, d'un aspect aussi triste que sauvage, accidentaient les flancs de la montagne, et semblaient autant de repaires où devaient nicher des voleurs.

Nous montions depuis notre départ de Zagâh, et nous marchions lentement dans un défilé tortueux quand, à un détour, nous aperçûmes, sur un mamelon qui dominait le sentier, un groupe d'hommes armés, assis et postés en observation. Ils se dressèrent à notre vue. Leur aspect n'était pas celui des Persans que nous avions l'habitude de voir. Ils n'avaient rien des humbles raïas que nous rencontrions près de leurs hameaux; d'ailleurs aucune habitation n'expliquait en ce lieu la présence de ces hommes appuyés sur de longs fusils. Ils étaient enveloppés de grands manteaux de feutre bruns ou gris; au lieu du bonnet pointu en peau d'agneau, ils avaient la tête couverte d'une calotte ronde pareille à leur manteau, et sous laquelle passaient de grands cheveux longs et frisés. Sous cet accoutrement bizarre et un peu sauvage, que nous voyions pour la première fois, on apercevait un arsenal complet; pistolets, sabres, poignards, cartouchières, etc. Le conseil qui nous avait été donné le matin par le Ketk-Kodâh de Zagâh nous sembla très-justifié par cette rencontre. Nous ne pouvions nous défendre de l'appréhension d'être tombés dans un guet-apens, et d'avoir en face de nous des détrousseurs de caravanes. Nos goulâms eux-mêmes, quelque habitués qu'ils fussent aux physionomies diverses de leurs compatriotes, ne paraissaient pas rassurés par celles de ces gens. Il faut convenir qu'elles n'avaient en effet rien

de rassurant. Mais il importait de faire bonne contenance et de ne trahir aucune crainte. Voleurs ou non, il fallait marcher droit à eux, en se préparant, sans affectation, à une défense désespérée. Tout en faisant ces réflexions, nous approchions de ces hommes; ils laissèrent passer la caravane qui nous précédait, et nous arrivâmes jusqu'au pied du rocher dont ils occupaient le sommet, sans qu'ils eussent fait un mouvement. Nous nous arrêtâmes, et Ressoul-Bek leur demanda qui ils étaient, ce qu'ils faisaient là. Ils répondirent qu'ils étaient *Caraouls* ou *gardes* de la douane. Cela pouvait bien être; mais nous en doutions beaucoup, et nos Persans trouvaient, comme nous, que ces *caraouls* avaient plutôt la mine et la tournure de brigands qui attendent une occasion de faire un bon coup, que d'honnêtes employés du fisc.

Il est probable que si, au lieu de voir huit hommes bien armés, dont la moitié étaient Européens, ces prétendus caraouls n'avaient eu en face d'eux que de pauvres Mirzas ou quelques timides marchands, leur chapelet à la main, ils leur auraient demandé autre chose qu'un faible droit de douane, malgré Ali, Husseïn et tous les imâms qu'ils auraient invoqués. — Peut-être ces braves gens cumulent-ils. Il n'est pas impossible qu'ils soient chargés de prélever l'impôt du commerce quand ils ne peuvent faire mieux, et qu'ils deviennent de traîtres voleurs quand ce rôle leur est facile et plus lucratif. — Quoi qu'il en soit, ils ne nous demandèrent rien; ils nous laissèrent passer, tout en nous examinant beaucoup et nous suivant, aussi loin qu'ils purent, d'un œil qui n'avait rien d'amical ni d'hospitalier.

Au delà d'un petit hameau en ruines que nos mule-

tiers nous dirent s'appeler *Khoûtach*, nous pénétrâmes dans une gorge plus resserrée encore que celles que nous suivions depuis le matin. Il n'y avait, dans ce ravin, place que pour un ruisseau qui serpentait entre les pierres et pour l'étroit sentier que nous gravissions. A moitié de sa longueur, à peu près, se trouve un petit caravansérail qu'un homme pieux et philanthrope a établi là pour les malheureux voyageurs attardés ou épuisés de fatigues dans ce passage long et pénible. Cet ami de l'humanité s'appelait *Hadji-Ali-Khân*, et le caravansérail porte son nom.

Le ruisseau écumait en bondissant sur les bancs de granit qui barraient son cours, et ses sinuosités nous forçaient à chaque pas de le traverser; nos chevaux fatigués et haletants étaient obligés de reprendre fréquemment haleine. — Il y avait cinq grandes heures que nous montions ainsi, marchant avec lenteur et précaution, quand nous atteignîmes l'un des sommets de cette grande chaîne de l'Alvend; nous étions sur l'un de ses pics les plus élevés, et, de là, nous découvrions toutes les crêtes que, depuis notre départ d'Hamadân, nous avions successivement dépassées. Il fallait que ce point fût bien haut pour qu'à la fin de juin nous y trouvassions de la neige. En effet, depuis quelque temps nous nous apercevions d'un abaissement de la température sans pouvoir nous l'expliquer, car les rayons du soleil étaient toujours aussi brûlants; seulement, par instant, il nous arrivait un courant de vent frais qui nous ravivait. Tout à coup, au détour d'un coude du sentier, nous eûmes devant nous la surprise fort agréable de voir une large nappe de neige.

Ce devait être un plaisir de déjeuner là et de nous y

rafraîchir un peu. Notre tapis fut étendu sur la neige même dans laquelle on fit des trous pour y placer nos carafes qui ne contenaient que de l'eau, mais qui fut *frappée*. Cette neige était si dure et si épaisse, que, sous les rayons ardents d'un soleil vertical, elle avait de la peine à se fondre. C'était à peine si la terre, détrempée sur ses bords, attestait qu'elle cédait à l'action de la chaleur. Pendant que nous faisions là un repas de véritables sybarites, nous vîmes arriver quelques hommes avec des ânes chargés de grands paniers. Ils venaient de très-loin chercher de la neige qu'ils allaient vendre dans les villages de la plaine, mais la route était longue et la chaleur intense. Ils nous dirent qu'il leur fallait en prendre la charge de tous leurs ânes pour en conserver quelques livres à vendre. Ce ne fut pas sans regret que nous nous arrachâmes aux délices de cette glacière. Il nous fallait redescendre l'autre versant de la montagne, et nous pensions au soleil qui allait nous frapper en face.

Nous avions à peine fait quelques pas et franchi le point culminant de ce sommet, que nous vîmes, à nos pieds, s'étendre, à perte de vue, une belle plaine verdoyante et couverte de villages. C'était le district entier de *Kingavar* que nous apercevions, et les montagnes qui se voyaient dans la direction que nous devions suivre, en inclinant au sud-ouest, étaient celles qui dominaient la ville même. Descendus dans la plaine, nous pûmes y compter jusqu'à dix villages voisins les uns des autres. Nous projettions de loger dans celui de *Mindavar;* mais, en approchant, nous crûmes nous apercevoir qu'il était désert, ce dont nous acquîmes la certitude en y pénétrant : il avait été abandonné, et

c'était le dernier qui fût dans cette plaine. La saison était favorable à un campement, une prairie engageante était près de là; nous y plantâmes notre tente. Nous n'étions pas les premiers occupants de la place; nous y trouvâmes installée avant nous une grande caravane qui venait de Bagdad, et ramenait de nombreux pèlerins de Kerbelâh. Notre muletier était enchanté; l'herbe était en abondance; une eau limpide coulait au milieu. Mais nous n'étions pas tout à fait aussi satisfaits que lui : il y avait dans notre voisinage un petit étang qui engendrait une innombrable quantité de moustiques imperceptibles et silencieux, qui faisaient d'atroces piqûres; nous fûmes dévorés pendant la nuit, et le lendemain nous portions les traces multipliées de notre supplice.

Depuis longtemps je cherchais l'occasion d'acheter un bon cheval de route. On m'en amena là un qui appartenait à une femme dont le mari était mort depuis peu. Elle n'avait pas le moyen de nourrir cet animal qu'elle abandonnait, entravé, dans la prairie, afin qu'il y cherchât une nourriture qu'elle était trop pauvre pour payer. Malgré sa maigreur, ce cheval me parut avoir une bonne apparence; il était grand et de cette race persane, arabe croisé de turcoman, qui réunit la force à la légèreté. Mon saïs l'essaya, et il se trouva avoir des qualités réelles. J'entrai en arrangement; mais que d'objections ne me firent pas nos Persans! — Ils me suppliaient de ne pas acheter ce cheval, parce qu'il présentait des signes certains qui, selon eux, indiquaient qu'il devait être d'un service dangereux. Il portait, entre autres indices fatals, un petit bouquet de poils tournés sur eux-mêmes, sous le cou. Au dire des Persans, cela indiquait

infailliblement que cet animal tuerait son maître. — Je ris beaucoup de leurs superstitions, tout en me promettant d'en tirer parti. Alors faisant valoir ce vice rédhibitoire, pour marchander, j'offris de ce cheval un prix très-modique. — Je suppose que ce cas avait dû empêcher la femme à qui il appartenait de s'en défaire, car elle me prit au mot, et je l'eus pour 11 tomans ou 135 francs environ.

Le 19, peu après avoir quitté notre campement, nous traversâmes une nouvelle rivière assez forte. Devant nous s'ouvrait une grande plaine à l'extrémité de laquelle était Kingavar. Le pays offrait l'aspect de la fertilité. Il était très-peuplé, à en juger par le nombre des villages, et plusieurs d'entre eux étaient fort grands. Nous arrivâmes de bonne heure à la ville. Ressoul-Bek nous avait devancés pour aller trouver le Khân, vekil du Beglier-bey de la province, qui ne voulut pas que nous logeassions autre part que chez lui; et, en effet, nous fûmes installés dans sa maison fort belle et très-confortable. Nous n'étions pas encore débottés, que l'on nous apportait, de sa part, des provisions et des friandises de toutes sortes. Notre hôte poussa la politesse jusqu'à nous faire une visite. C'était la première fois que nous nous voyions traités avec une déférence aussi prévenante. Le Khân fut fort aimable, et nous fit toute espèce d'offres de service.

A peine étions-nous installés, que l'on vint nous dire que deux Frenguis de nos amis venaient d'arriver presque en même temps que nous. C'étaient MM. Delort et de Breuilly que nous avions laissés à Ispahan, et qui se rendaient à Bagdad. Nous partageâmes leur étonnement et leur plaisir d'une rencontre aussi inattendue. Ces Messieurs avaient

suivi une route parallèle à la nôtre. Ils nous apprirent que l'ambassadeur était parti trois jours après nous d'Ispahan.

Ils avaient fait dresser leurs tentes sous des arbres, à l'entrée de la ville. Nous passâmes cette journée ensemble, et, faisant un pique-nique, nous mêlâmes nos deux dîners pour avoir le plaisir de festoyer en commun. — Il faut avoir été aussi loin de son pays, et n'avoir eu pendant longtemps sous ses yeux que des hommes avec lesquels on n'a de commun ni les mœurs, ni la religion, ni la langue, pour comprendre tout ce qu'on éprouve de plaisir à rencontrer des Européens, surtout des compatriotes.

Nous étions arrivés de bonne heure à Kingavar ; la journée était longue et la ville fort petite, ce qui fit que nous eûmes tout le temps nécessaire pour la visiter et en examiner les ruines. Je ne sais si l'on peut donner le nom de ville au petit nombre de maisons qui contiennent le peu d'habitants de Kingavar. Cependant elle a eu, dans les temps reculés, une importance assez grande pour qu'on y ait quelque égard. Aujourd'hui elle a une petite mosquée, un pauvre bazar et même des portes, qui peuvent, jusqu'à un certain point, lui donner la prééminence sur les bourgs qui sont dans son voisinage ; puis encore, pour tout dire, elle a un gouverneur qui agit en grand seigneur et donne de même l'hospitalité. — Nous avions éprouvé sa libéralité. — Ce n'est point un Ket-Khodâh, raïa aussi misérable que ses subordonnés. — Laissons donc à Kingavar le titre de ville, quoique en vérité les masures dans lesquelles vit sa population ne méritent pas cet honneur. Pour la relever aux yeux de ceux qui pourraient le lui contester, j'en viendrai tout de suite à ce qui lui donne

de l'intérêt, aux vestiges qu'elle a conservés de son antiquité incontestable.

Cette ville portait anciennement le nom de *Konkabar*, qui se rapproche tellement de celui que lui donnent aujourd'hui les Persans, qu'on peut dire qu'il n'a pas changé. Il est même digne de remarque que, parmi tous les noms des divers lieux célèbres de la Perse, c'est peut-être celui qui s'est le mieux conservé tel que les historiens l'ont transmis. Aussi est-on fondé à trouver dans cette identité une preuve de plus de l'authenticité des monuments de cette localité et de l'antiquité de leur origine. Selon un géographe grec, il existait à Konkabar un temple célèbre dédié à Diane. Il est fort probable que c'est à ce temple qu'il faut rapporter les ruines de l'édifice qu'on retrouve aujourd'hui à Kingavar. Elles étaient plutôt soupçonnées que réellement connues; car, si elles avaient été entrevues par quelques voyageurs, elles ne l'avaient été que très-superficiellement, sans avoir jamais obtenu l'honneur d'une description. C'était une injustice qu'il fallait réparer, et ce monument avait d'autant plus de droits à nos recherches et à nos studieuses investigations, qu'il était resté plus ignoré.

Plusieurs collines, produites par des soulèvements de bancs de marbre assez étendus, donnent à la situation de Kingavar un aspect accidenté et varié. Le fondateur du temple avait mis à profit la nature du sol; et, sur l'une des éminences situées au sud, presque au centre de toutes les autres, il en avait choisi l'emplacement.

Si les voyageurs n'en ont point parlé, ou si ce monument est resté inaperçu par eux, il faut sans doute l'attribuer à ce

que, enfoui sous un amas de décombres et de maisons, il a presque entièrement disparu. En effet, la presque totalité de la superficie de ce vaste édifice est couverte de maisons et de rues. Sa base sert de piédestal gigantesque à tout un quartier de la ville moderne ; le soubassement, construit en larges assises, a offert aux habitants pour leurs constructions des fondations qui réunissaient le double avantage d'être toutes faites et parfaitement solides. Aussi n'ont-ils rien trouvé de mieux que de bâtir dessus et d'appuyer leurs maisons aux forts tronçons de marbre, fragments des colonnes du temple, restés en place. Aujourd'hui, par suite de cet envahissement par les masures de briques, l'œil ne peut embrasser l'ensemble des ruines ; mais on en trouve çà et là des portions assez considérables, assez dégagées et bien conservées pour qu'on puisse établir d'une manière certaine la construction de ce monument et son caractère.

Ne pouvant, comme dans un terrain vague et abandonné, faire des fouilles qui en eussent mis à nu toutes les parties essentielles, tout ce qui pouvait contribuer à en faciliter l'étude, il fallait se contenter de circuler au travers de ce dédale de maisons, pénétrer même dans chacune d'elles, et s'y livrer à une investigation que rendaient excessivement difficile le peu de complaisance, ou même les préjugés superstitieux des habitants. Nous ne négligeâmes cependant aucun des moyens qui pouvaient nous conduire à la connaissance aussi exacte que possible de tout ce qui restait de ce monument. Nous parvînmes à en tracer le plan, à en recueillir tous les détails, de manière à pouvoir le décrire complétement, et justifier ainsi ce que la géographie ancienne avait rapporté du temple de *Konkabar*. Le plan de cet édi-

fice est figuré par un vaste rectangle de plus de deux cents mètres dans les deux sens; la façade en était tournée au sud, et son portique, qu'il n'a pas été possible de déterminer entièrement, dominait un immense perron élevé de plusieurs marches au-dessus du sol. Il est difficile de les reconnaître parce qu'elles ont été presque toutes enlevées, et que leurs débris non arrachés disparaissent sous les décombres. Néanmoins, on en voit des traces suffisamment indiquées pour qu'elles en attestent l'existence antérieure. A partir du sommet de ce perron, le sol du temple était formé d'un massif de gros blocs de marbre liés avec un ciment très-dur.

C'est dans la partie ouest de l'édifice, vers l'angle nord-ouest, que s'élève, sur une rue de la ville, et dans le voisinage d'une petite mosquée, la partie la plus importante actuellement et la moins ruinée du monument. Là, on reconnaît que le temple était assis sur un soubassement construit en belles assises de marbre blanc. Nous n'avons pu calculer la hauteur totale de ce soubassement, non plus que rechercher le profil du socle. Une fouille commencée à cet effet a dû être abandonnée par suite de la superstition des habitants qui n'ont pas permis de la terminer. Quant à la partie supérieure, elle est surmontée par une corniche, dont on retrouve un assez grand nombre de fragments en place. Sur cette partie du soubassement, et sur leurs bases, reposent encore neuf tronçons de colonnes également en marbre blanc. Ils sont enchâssés dans les murs de briques crues des maisons auxquelles ils servent de supports.

Connaissant cette face et ayant découvert une portion de celle opposée tournée à l'est, il a été donné de connaître exactement la largeur de l'édifice. Sa longueur s'est trouvée

d'ailleurs déterminée par l'extrémité supérieure du perron et par un retour d'angle de la face ouest sur le côté nord.

Les profils du soubassement et des bases des colonnes sont de style grec. Il est difficile de bien saisir le caractère des chapiteaux qui semblent n'avoir été qu'ébauchés. Au premier coup d'œil, il semble que ces divers profils affectent, dans leur ensemble, une ressemblance avec l'architecture grecque. Mais le travail peu avancé de tous les détails et leur achèvement incomplet ne permettent pas de classer ce monument dans un ordre architectonique quelconque. Ainsi, bien qu'il y ait une certaine similitude entre les chapiteaux très-bas, très-écrasés, de *Kingavar*, et ceux de l'ordre dorique, ils n'en ont cependant pas le vrai caractère. Ils ont aussi certaines parties qui sont du genre corinthien, telles que les tailloirs qui décrivent une ligne courbe sur les quatre faces supérieures. Il résulte de ces rapports, plus ou moins éloignés, avec les ordres d'architecture grecque, que celle de cet édifice est bâtarde et corrompue.

Au sud-ouest de la ville de *Kingavar*, à trois kilomètres environ, est un monticule assez étendu, dans le flanc duquel ont été ouvertes des carrières. Il est visible qu'on en a extrait les matériaux qui ont été employés à la construction du temple. On voit encore, dans le voisinage, des fûts de colonnes ébauchés attestant un travail interrompu et resté inachevé. — Était-ce là seulement encore une carrière, un second atelier où se taillait et se préparait le marbre, ou bien n'était-ce point l'emplacement d'un autre édifice projeté? — Cette dernière supposition n'est pas entièrement dénuée de fondement, car elle peut se justifier en partie, non-seulement par la présence d'un grand nombre de fûts

de colonnes, mais encore par un massif horizontal de pierres assemblées avec soin qui sembleraient avoir dû appartenir à la base de quelque monument.

Le lendemain nous quitâmes Kingavar en compagnie de MM. Delort et de Breuilly. Au bout d'une heure de marche, nous passâmes une forte rivière qui coupe la plaine en venant du nord. Elle contribue, par les nombreuses saignées que lui font les cultivateurs, à répandre la fertilité sur tous les points de ce territoire. Après avoir franchi une distance de deux farsaks, sur un sol à peu près plat, nous nous engageâmes de nouveau dans un sentier qui gravissait une longue montagne. Vers le milieu de ce défilé, nous trouvâmes un poste de cinq ou six *Caraouls* qui gardaient ce passage infesté, nous dit-on, de voleurs. Nous échangeâmes quelques paroles avec eux, et nous leur donnâmes une légère gratification dont ils parurent enchantés.

Nous ne tardâmes pas à descendre, et à arriver à *Sahnèh*, village situé au pied des rochers, sur le bord d'un ruisseau rapide qui coule avec fracas à travers des broussailles et quelques petits jardins. Nous campâmes dans l'un d'eux. — Les habitants nous indiquèrent dans le voisinage un monument antique que nous visitâmes. C'est un caveau sépulcral creusé dans le flanc d'un rocher, à trente mètres au-dessus du sol. Sa face verticale et polie ne laisse aucun moyen d'y arriver. Il faut, pour y parvenir, se faire hisser avec une corde, et s'aider des pieds et des mains en s'accrochant aux rares aspérités de la pierre. La partie extérieure consiste en une espèce de grande niche rectangulaire pratiquée au cœur du roc dans la masse duquel on avait également réservé et taillé deux colonnes formant

portique, mais dont on ne retrouve plus que les bases. — L'intérieur est divisé en deux compartiments ou étages : le premier a de chaque côté une excavation oblongue qui a l'aspect d'un sarcophage. Au milieu, une large ouverture donne passage dans un second caveau plus vaste que celui du premier étage. Tout cet ensemble d'excavations superposées est fourni par le rocher seul, sans l'addition d'aucune maçonnerie.

Ce monument funéraire, peu important par lui-même, a une analogie frappante avec les tombes royales de Persépolis. Je ne le décrirai pas plus au long. Il suffit d'en constater l'existence, et de prouver ainsi, que les hypogées du territoire d'*Istakhr*, que nous verrons plus tard, ne sont pas les seuls qui se trouvent en Perse.

Le 20, nous apercevions, en partant de Sahnèh qui est dans une situation élevée, une magnifique silhouette de montagnes dont les divers plans se détachaient vigoureusement sur un beau ciel nacré que le soleil levant dorait peu à peu. A droite étaient de profondes gorges où la nuit régnait encore. A quelques farsaks, en face de nous, une gigantesque masse taillée à pic et dont le haut s'éclairait peu à peu nous indiquait les célèbres rochers de *Bi-Sutoun*. Au pied de ces montagnes, à mesure que nous avancions et que nous pouvions distinguer mieux les objets, nous reconnaissions d'immenses marécages que recouvrait un léger brouillard.

Nous nous acheminâmes d'abord sur un sol pierreux, puis il devint moins aride. Nous laissâmes, à droite et à gauche, quelques hameaux, et, de ce côté, un caravansérail établi sur une hauteur. Nous côtoyions une rivière depuis quelque temps, quand nous nous aperçûmes que le pied de nos chevaux

commençait à s'enfoncer dans la terre humide. Quelques pas encore, et nous n'avions plus devant nous que les immenses marais que nous avions aperçus de loin. Ils étaient couverts de joncs et de roseaux au travers desquels on distinguait, de toutes parts, de grandes nappes d'eau qui ne semblaient pas faciles à franchir. — Les muletiers s'étaient arrêtés sur le bord, hésitant à s'aventurer au milieu de ces herbages et de cette mer inattendue. — De quelque côté que nous dirigeassions nos regards, nous n'apercevions aucun chemin qui parût praticable. Un peu en arrière, il y avait quelques tentes noires habitées par des nomades qui, selon toute apparence, devaient connaître la contrée et les passes où l'on pouvait s'engager sans crainte d'être engloutis. — Nous y demandâmes, à prix d'argent, un cavalier pour guide. — Après bien des hésitations, un jeune homme s'offrit pour nous faire traverser ce mauvais pas. Il retira les entraves d'un cheval qui paissait près de sa tente, et, sautant dessus, sans autre cérémonie, il se mit fièrement à notre tête, se cambrant avec grâce sur son coursier qu'il animait de ses talons pour le lancer dans l'eau à travers de grands roseaux où ils s'enfoncèrent tous deux.

Nous suivîmes un à un, car il nous recommanda bien de marcher les uns derrière les autres, et de ne pas nous écarter de la ligne qu'il traçait devant. Nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail, et nous-mêmes nous avions de la peine à ne pas laisser baigner nos jambes. Ce qui nous inquiétait le plus, c'était nos bagages; mais les muletiers avaient fait tous leurs efforts pour les relever le plus possible sur le haut des bâts, et eux-mêmes, huchés sur les charges, ils veillaient à ce que leurs mules ne s'écartassent

pas de la ligne droite. Ces animaux sont tellement habitués à marcher à la file les uns des autres, qu'ils n'ôtaient pas le nez de dessus la queue de celui qui était devant.

Après avoir navigué, pour ainsi dire, de cette manière, pendant deux heures, au milieu de cette mer, en sondant presqu'à chaque pas, et en faisant mille détours pour éviter des profondeurs où nous nous serions infailliblement perdus, notre guide nous mit tous, sans accident, sur une terre solide, et nous montra de loin un pont que nous pouvions atteindre. — Nous lui payâmes sa peine, il porta la main à son front, et disparut dans les marécages.

Peu après, nous passâmes la rivière de *Gamasiah* que nous avions vue de loin, et de l'autre côté de laquelle se trouvait le pied du mont Bi-Sutoun.

CHAPITRE XXVI.

Antiquités de Bi-Sutoun. — Karasou. — Arrivée à Kermanchâh. — Grottes de Tâgh-i-Bostân. — Visite au Serdâr. — Châh-Abbas-Khân.

Après avoir franchi le pont qui, sur trois arches, traverse le Gamasiah, nous marchâmes presque aussitôt sur un terrain jonché des débris de constructions disparues. La route, ou plutôt les sentiers qui la divisaient en plusieurs parties frayées, serpentaient en tous sens au milieu des roches échappées à la montagne et roulées à son pied. Nous cheminions sur une pente douce qui formait la base du mont Bi-Sutoun; et, à quelques centaines de pas du pont, nous rencontrâmes des bas-reliefs sculptés sur les rochers. C'était là le point désigné à notre étude dans cette localité; nous nous y arrêtames.

A Bi-Sutoun, il n'y a point de village. Un caravansérail, où l'on ne trouve aucune ressource, est le seul abri que les voyageurs y rencontrent. Mais, près d'une fontaine qu'on voyait sourdre au milieu des pierres, il y avait quelques arbres et même une espèce de jardin; nous y fîmes disposer nos tentes.

Nos compagnons de voyage, MM. Delort et Breuilly, continuèrent leur route vers Kermanchâh, où ils pouvaient arriver le soir. Nos adieux furent tristes, car nous ne devions plus nous revoir qu'en France. Ils empruntaient quelque chose de solennel au lieu où nous nous trouvions. Au milieu de ce désert, au pied de ces rochers vieux comme le monde, en face de ces témoins immobiles, antiques figures du temps de Cyrus, nos impressions étaient plus puissantes et réagissaient fortement sur nous, condamnés à rester seuls, à errer si longtemps encore dans ces contrées.

Nous venions d'organiser notre petit camp, lorsqu'un cavalier nous présenta une lettre de M. de Sercey. — L'ambassadeur et ses compagnons de route nous adressaient un dernier souvenir en quittant la Perse. Arrivés sans accident à Kermanchâh, ils en étaient partis le 20 au soir pour Bagdad. A dater de notre séjour à Bi-Sutoun, de cette nombreuse troupe qui, de Toulon jusqu'à Ispahan, avait si joyeusement supporté les tribulations d'un long voyage, nous étions donc les seuls restant en arrière et chargés d'une mission dont nous ne pouvions prévoir le terme. Nous n'avions d'autre ressource pour nous soutenir que nos études laborieuses, d'autres distractions que celles d'une pérégrination où tout était inattendu et nouveau.

Le mont Bi-Sutoun s'élève en forme pyramidale, noir et sauvage. C'est l'un des sommets les plus élevés de la chaîne qui, de ce point, se prolonge jusque vers les monts Zagros, à l'ouest de Kermanchâh. Le sol sur lequel sa base s'élargit est jonché de ruines qui s'étendent de chaque côté de la rivière, à une très-grande distance : ce sont des décombres de maçonnerie, des pans de murs enterrés, des briques, de

la pierre, du fer, qui pêle-mêle et altérés par le feu dont la trace se retrouve partout, sont presque méconnaissables. Mélangés ensemble, incrustés les uns aux autres, ils paraissent avoir été mis en fusion; ce qui porterait à croire qu'un vaste incendie a ravagé cette contrée et réduit en cendres la ville dont l'existence se révèle d'une manière évidente sur un très-grand espace de terrain.

De notables morceaux, échappés à la destruction, sont encore là pour attester l'existence de monuments dont ils ne font que désigner la place. Parmi les débris reconnaissables que l'on y retrouve, sont un grand nombre de tablettes de marbre blanc couvertes d'inscriptions couffiques, d'ornements sculptés avec beaucoup d'art, qui indiquent que là s'est assise aussi quelque temps la civilisation moderne, celle que les Arabes ont apportée chez les Persans à l'ombre de l'étendard de Mahomet. Puis, à côté, représentants de l'antiquité, on voit un mur très-bien construit en belle pierre, des fragments de profils dans le style grec, des tronçons de colonnes dont une est en marbre rose. Près de là, deux chapiteaux en marbre blanc, de même dimension, montrent leurs quatre faces couvertes de sculptures. Sur l'un des côtés est une figure d'homme revêtu d'une tunique ornée de perles; il tient devant lui une longue épée; son visage est mutilé et méconnaissable; mais, aux traces qui sont restées sur le haut de la tête, on reconnaît qu'il portait la coiffure généralement adoptée par les princes Sassanides. Le côté opposé représente une figure qui semble être une femme; elle tient une couronne dans sa main droite. Il paraît assez probable que ces sculptures représentent *Khosrô*, ou le *Chosroës* des Grecs, et la princesse *Chirin*. — Sur les deux autres faces de ces

chapiteaux sont sculptées des écailles ou des feuilles; cette ornementation est d'une très-grande élégance.

En face de ces débris de colonnes, on se rend difficilement compte de la raison qui a fait donner à ce lieu le nom de *Bi-Sutoun* dont la signification littérale est *sans colonnes*. Pour justifier cette dénomination actuelle, il faut croire qu'elle a été donnée à la suite d'un acte de dévastation et d'incendie qui aurait été commis sur les monuments de cette localité, et dont le résultat aurait été la disparition complète de ses édifices ornés de colonnes.

Parmi toutes ces ruines tombées çà et là, différant d'âge et d'espèce, restes d'une grande cité disparue, les objets les plus remarquables sont deux bas-reliefs sculptés sur les rochers et faisant face au sud-est. Le premier est placé à la base de la montagne au-dessus d'une source d'eau très-abondante. Il a près de douze mètres de longueur; mais sa surface a été si usée par le temps, et les figures qu'il représente sont tellement rongées que ce n'est qu'avec les plus grandes peines qu'on parvient à y deviner quelques formes. On reconnaît néanmoins les silhouettes de plusieurs personnages de haute taille, surmontés d'autres plus petits parmi lesquels se distinguent un cavalier armé d'une lance et une espèce de Gloire ou de Renommée couronnant un autre guerrier à cheval. Au-dessus était une longue inscription grecque également mutilée. — Un certain Hadji-Ali-Khân, gouverneur de la province, il y a quelques années, non content de voir les ravages que les siècles avaient exercés sur cette sculpture, lui porta le dernier coup en faisant creuser, au milieu même, une profonde niche dans laquelle il a fait graver une longue inscription en langage moderne.

La main sacrilége qui a fait subir ce nouvel outrage à ce monument en a mutilé la portion la plus précieuse, une longue inscription grecque de deux lignes placée au-dessus du cadre, et qui a dû être gravée à l'époque de son exécution. On y retrouve le nom de *Gotarzès*, l'un des satrapes qui gouvernaient cette partie de l'empire légué par Alexandre à ses successeurs.

L'autre bas-relief, placé dans un angle rentrant de la montagne, et à une hauteur qui le met à l'abri de l'ignorance brutale d'un imitateur du vaniteux gouverneur, ne s'aperçoit que très-difficilement d'en bas. Pour le dessiner, il faut s'en rapprocher en escaladant quelques-uns des blocs qui encombrent le pied de la montagne, ce qu'on ne peut faire que jusqu'à une certaine hauteur, et il reste encore à une élévation assez grande pour qu'il soit nécessaire de se servir d'une longue-vue. L'escarpement du rocher au-dessous de cette sculpture en rend l'accès presque impossible, en contribuant à sa conservation. Il représente une suite de neuf prisonniers qui ont les mains attachées par derrière, et qui sont liés entre eux par une chaîne ou une corde passée au cou; leurs vêtements diffèrent, et la figure qui occupe le troisième rang porte une jupe sur laquelle sont gravés des caractères *cunéiformes*. Devant ces captifs, la face tournée de leur côté, est un personnage qui porte une couronne, tient un arc de sa main gauche, et élève la droite en signe de commandement; il foule à ses pieds un individu qui élève ses bras vers lui en suppliant; derrière, sont deux gardes tenant un arc et une lance. Dans la partie supérieure de ce cadre, le corps passé dans un anneau attaché à des ailes, une figure symbolique,

que l'on désigne ordinairement sous le nom de *Ferouehr*, semble planer au-dessus de cette scène. Sans pouvoir préciser la nature du fait qui s'accomplit, et à la solennité duquel ce personnage semble présider, on est conduit à penser que cette sculpture rappelle une victoire ou plutôt une série de conquêtes indiquées par la différence des costumes que portent les captifs. On ne pourra d'ailleurs être fixé à cet égard que quand on aura traduit entièrement les inscriptions qui accompagnent ce bas-relief et dans lesquelles on n'a encore pu arriver à lire que le nom de Darius.

Si les inscriptions qui surmontent ces deux bas-reliefs n'étaient pas en langues différentes, et n'indiquaient pas suffisamment qu'ils ont été exécutés à des époques éloignées l'une de l'autre, les ajustements des personnages qui y figurent le prouveraient d'une manière évidente. La sculpture dont je viens de parler en dernier lieu a une analogie presque complète avec celles de Persépolis, tandis que l'autre se rapproche, du moins par son caractère, de celles que l'on attribue au règne des Sassanides.

En suivant le pied de la montagne, vers le sud-ouest, et à quelques pas de la source, on rencontre une longue partie de rocher taillé et poli de manière à former un immense cadre au-devant duquel s'avance une terrasse de la même dimension, formée de quartiers de rochers arrachés au flanc de la montagne. Quelle était la destination de ce lieu? quelle œuvre d'art ce cadre de pierre, si péniblement travaillé, attendait-il? C'est ce qu'il est impossible de décider, car on ne retrouve aucun indice qui puisse rien faire présumer à ce sujet. En jugeant par analogie, il est raisonnable de penser que le roc, ainsi préparé, devait perpétuer

le souvenir de quelque grande action; mais rien n'indique à quelle époque de l'histoire de Perse on peut faire remonter ce travail.

En plusieurs autres endroits, on trouve encore d'autres cadres ébauchés sur lesquels on ne découvre aucune trace de sculptures. On voit aussi, sur les dernières pentes de la montagne, du côté du pont, un rocher isolé, sans autres formes que celles que la nature lui a données, sur lequel sont sculptées très-grossièrement des figures qui ne présentent rien de remarquable que la bizarrerie de leurs formes. On ne saurait dire d'ailleurs à quelle époque elles appartiennent.

Après avoir achevé ce que nous pouvions faire à Bi-Sutoun, nous partîmes pour Kermanchâh. Nons parcourûmes rapidement les six farsaks qui nous séparaient de cette ville. La route ne manquait pas d'intérêt. A droite s'étendait la longue chaîne des monts qui faisaient suite à celui de Bi-Sutoun; à gauche, un horizon plus étendu permettait à la vue de se porter sur des plaines ou des vallées verdoyantes, au fond desquelles s'apercevaient quelques villages. Le chemin était fréquemment bordé de pierres taillées qui désignaient l'emplacement de monuments perdus. Nous aperçûmes même, dans un champ, un chapiteau de grande dimension. Plus loin, dans un cimetière, une colonne de marbre marquait la place d'une tombe. Toute cette contrée, qui est actuellement si misérable et si triste, était, à n'en pas douter, autrefois couverte de monuments et de palais dont les ruines font encore aujourd'hui honte à la déchéance de la Perse moderne.

Une heure avant d'atteindre Kermanchâh, nous passâmes

sur un pont qui traverse une forte rivière dont le courant rapide se dirige vers le sud. Elle porte, en effet, ses eaux au golfe Persique, et s'appelle *Kara-sou*, ou *eau noire*. Ce fleuve a une certaine célébrité qui remonte à l'époque des Sassanides. Le roi *Khosro-Parviz* étant campé sur ses bords, y reçut, dit-on, une lettre de Mahomet qui cherchait à le convertir à l'islamisme. Ce prince, offensé de ce qu'un *chamelier* arabe eût l'audace de tenter de le faire renoncer au culte du feu, déchira sa lettre avec mépris, et en jeta les débris dans le courant du Kara-sou. Les auteurs mahométans, persans et arabes, qui considèrent cette action comme impie, prétendent qu'à l'instant même les eaux diminuèrent considérablement, et c'est à cette cause qu'ils attribuent l'encaissement actuel du fleuve. En effet, ses rives escarpées le contiennent de manière à ce qu'il ne soit pas permis de le détourner pour faire des irrigations. Superstitieux comme ils sont, les Persans prétendent que le Kara-sou n'a plus voulu contribuer à la fécondité d'un pays dont l'incrédule souverain avait écarté de lui la lumière dont le Prophète lui envoyait un rayon.

En arrivant à Kermanchâh, nous fûmes fort agréablement surpris d'y trouver encore MM. Delort et Breuilly, qui avaient voulu s'y reposer avant de franchir la frontière persane.

Châh-Abbas-Khan, le Meïmândar de l'ambassade, y était également. Il attendait le rétablissement de quelques-uns de ses chevaux, que la longueur et la rapidité de la marche, depuis Ispahan jusque-là, avaient rendus malades. Nous lui fîmes visite. Il fut, comme toujours, fort aimable, et eut pour nous toutes sortes de prévenances. Nous le priâmes de nous recommander personnellement au Beglier-Bey de

Kermanchâh, dont la protection pouvait nous être très-utile; car devant, selon toutes probabilités, faire un long séjour dans le voisinage de cette ville, il pouvait survenir telle conjoncture dans laquelle nous fussions obligés de recourir à l'autorité et à la bienveillance du Khân.

Kermanchâh est une ville en ruines. Son commerce est à peu près nul, et le peu de mouvement qu'on y remarque n'est dû qu'aux pèlerins qui se rendent à *Kerbelâh* ou en reviennent. Il y passe fréquemment de nombreuses caravanes portant de lourds fardeaux, et que l'on croirait chargées des plus riches marchandises, à voir les longues caisses dont les muletiers prennent un grand soin. Ces caisses renferment des cadavres embaumés que l'on porte en terre sainte, auprès de la tombe de l'imân Husseïn, à Kerbelâh, au delà de Bagdad. Sur la rive occidentale de l'Euphrate, une mosquée s'élève au lieu même où, dit-on, Husseïn tomba sous le poignard des partisans d'Omar. Les Persans devenus *Chyas* ont pris ce lieu en grande vénération, et le tombeau du petit-fils de Mahomet rivalise, aux yeux des pèlerins de cette nation, avec celui du Prophète lui-même. Ils donnent même par extension le titre respecté de *Hadji* à ceux qui visitent Kerbelâh. Un des actes de dévotion les plus méritoires que les Chyas puissent faire, c'est d'aller mourir sur la même terre que Husseïn, ou au moins de s'y faire inhumer. Les Turcs et les Arabes de Bagdad, quelquefois même les Kurdes de la frontière, ont tiré parti de cette dévote coutume pour prélever, sur les Chyas qu'ils détestent, un impôt qu'ils font payer, non-seulement aux pèlerins, mais aussi aux corps embaumés que l'on y transporte.

Dès le lendemain de notre arrivée à Kermanchâh, le

24 juin, nous nous dirigeâmes vers la base du versant méridional du mont Bi-Sutoun dont les chaînons s'étendent jusque-là. Nous y allions visiter les fameuses grottes sculptées qui portent le nom de *Tâgh-i-Bostan*, dont la traduction est *grottes du jardin*. Nous avions là un grand travail à suivre ; et, afin de ne pas perdre notre temps à faire, matin et soir, les deux farsaks qui séparent ce site de la ville, nous résolûmes d'aller nous installer dans les grottes mêmes.

Nos muletiers devaient venir nous rejoindre, mais ils se firent attendre fort longtemps, et, pour le premier jour, nous ne pûmes nous établir d'une façon définitive. Il faisait déjà nuit quand nous entendîmes, au loin, tinter les sonnettes de nos mules. Nous couchâmes donc à la belle étoile, et sans autre ciel de lit que celui de la voûte céleste.

Le lieu qui porte le nom de *Tâgh-i-Bostân* consiste en deux grottes ou voûtes taillées dans les rochers. Devant elles coulent les eaux profondes et limpides de plusieurs sources qui surgissent à la base de la montagne, et au-devant même de ces cavernes. Elles en défendent l'entrée ; ce qui nous permettait d'espérer y être à l'abri d'un coup de main. Leurs parois, toutes sculptées et polies par le ciseau, ainsi que leur sol, en faisaient des appartements très-habitables pour des gens qui, comme nous, savaient ne plus être difficiles en fait de logements, et qui avaient assez souvent couché en plein air pour se trouver très-confortablement établis dans ces grottes. Dès le matin, nous nous mîmes donc en mesure de tout préparer pour rendre ces lieux aussi commodes que possible à notre séjour. Nous présumions qu'il devait s'y prolonger un peu, car nous avions sous nos yeux une énorme quantité de détails à retracer d'après les sculp-

tures qui s'y trouvaient. Nos gens s'étaient munis, à Kermanchâh, de balais et de tout ce qui pouvait être nécessaire à nos arrangements. L'eau était à leur main ; ils firent un grand et consciencieux lessivage de toutes les parties de la plus grande des grottes.—C'était celle qui devait nous servir, à la fois, de chambre à coucher, de salon, salle à manger et cabinet d'étude. La plus petite fut réservée pour y faire la cuisine et y loger notre *hachpass-bachi*. — On jeta partout l'eau à grands seaux, de manière à bien nettoyer les bas-reliefs et en dégager les plus menus détails. Quand tout fut propre, on dressa notre tente dans le milieu de la grotte, et, grâce à l'abri qu'elle nous offrait, grâce aux tapis que nous portions avec nous, nous fûmes installés assez convenablement.

En face des grottes, de l'autre côté de la rivière, et entouré d'eau de toutes parts comme un îlot, il y avait un terrain où croissaient quelques petits arbres. Dans cette position protégée de tous côtés, nous mîmes les tentes de nos gens, ainsi que nos chevaux et nos mules à l'entour, attachés à des piquets. Nous avions disposé notre camp avec toute la prudence possible, et nous avions, comme aurait pu le faire un général, mis à profit les accidents que la nature nous offrait pour le mettre, le mieux possible, en défense contre une attaque. Les maraudeurs kurdes qui sortent de leurs montagnes et infestent, nous dit-on, le pays, nécessitaient de notre part ces précautions que nous aurions pu nous repentir d'avoir négligées. Ressoul-Bek, qui connaissait ce pays et ses habitants, trouvait qu'elles n'étaient pas suffisantes. Il s'était fait donner, par le Beglier-Bey, un ordre pour le Ket-Khodâh du village voisin, qui devait chaque soir

fournir un certain nombre de Caraouls qu'on plaçait à quelques pas les uns des autres, en cercle, autour du camp. Ils devaient veiller toute la nuit, avertir en cas d'approche hostile ou seulement douteuse.

Ayant ainsi tout disposé pour nous livrer, avec le plus de sécurité possible, à nos travaux, nous les commençâmes avec ardeur. Notre installation avait fait grand bruit dans le pays et en ville. C'était un objet de grande curiosité que cette petite troupe campée à Tâgh-i-Bostân, et attirée là par les monuments qui s'y trouvaient. Aussi reçûmes-nous quelques visites. Mais les curieux étaient obligés de s'arrêter devant la rivière qui était infranchissable. Ils auraient bien voulu s'approcher davantage de nous, et voir de plus près ce que nous pouvions faire dans ces grottes merveilleuses, ce dont nousnous gardions bien de leur donner le moyen. Nous retirions avec soin de l'autre côté le pont volant que nous jetions sur le courant quand nous voulions le traverser. De cette manière, nous nous isolions et nous bravions les importuns.

Dès le premier jour, il nous était arrivé un Cheik kurde, grand, très-fort, avec une tête superbe et une longue barbe noire ; il portait un magnifique costume, qui n'était pas celui de la Perse. Il avait un large turban en cachemire, à petites raies amaranthes et blanches ; une longue robe rayée de jaune sur un fond blanc, et, par-dessus, une seconde robe rouge, plus ample et ouverte. Il s'appelait *Ibrahim-Bek*, et me dit qu'il était chef d'une tribu qui habitait la montagne. Il était venu là pour faire du *kief*, c'est-à-dire du *far-niente*, et se reposer au frais. Il considérait notre établissement avec une curiosité mêlée d'étonnement, et se faisait expliquer

pourquoi nous étions venus, l'objet de notre travail, son utilité; le tout entremêlé d'exclamations de stupéfaction. Il passa au bord de la rivière une partie de la journée à se laver, à tremper ses mains dans l'eau, à fumer, et à manger des *kriars*, espèce de petits concombres verts dont les Persans sont très-friands et qui composent la plus grande partie de leur nourriture en été. Le Cheik avait, à ce qu'il paraît, oublié sa bourse, ou peut-être voulait-il éprouver notre hospitalité; il me demanda un *sabcrân*, environ vingt-cinq sols, pour payer sa dépense. Il va sans dire que nous le lui donnâmes avec plaisir, surtout quand nous vîmes qu'il attendait cette générosité pour déguerpir.

Il était venu aussi quelques Mirzas de Kermanchâh. Ils furent très-polis et ne nous importunèrent pas. — Il est remarquable que les Persans, dans quelque condition qu'ils soient, ont une politesse et un savoir-vivre qui rend tout commerce avec eux très-facile et agréable. — Ils ont ce proverbe : *La politesse est une monnaie destinée à enrichir, non celui qui la reçoit, mais celui qui la dépense;* et véritablement ils le mettent en pratique.

Le second jour, nous fûmes obligés d'interrompre nos travaux pour aller en ville faire une visite au Serdâr. Nous lui devions, en effet, des remerciements pour la bienveillance qu'il avait mise à nous faciliter nos études et à nous donner les moyens de protéger notre camp. Il fut fort aimable, nous reçut avec beaucoup d'égards, et nous dit : « qu'il ne faisait, « en nous aidant dans notre entreprise, que tenir l'engagement « qu'il avait pris vis-à-vis de l'Elchi qui lui avait demandé « tout particulièrement son appui pour nous. » Nous causâmes assez longtemps avec le Khân qui me faisait les questions

habituelles aux Persans sur le Frenguistân, les Anglais, les Russes et les Turcs. Entre autres choses, il me demanda « si, « nous autres Français, nous aimions les Russes. » Ces sortes de questions sont souvent embarrassantes, parce qu'en Perse il y a le parti russe et le parti anglais. On peut donc se compromettre dans l'esprit de celui qui vous questionne, si l'on ne connaît point sa manière de voir. Mais il y avait un moyen de nous tirer d'embarras, en répondant « que la France « était assez puissante pour ne point craindre la Russie et ne « pas rechercher son amitié. » Cette position de neutralité indifférente que je voulais prendre ne parut pas satisfaire le Khân, et il me poussa à lui parler plus franchement, de telle sorte que je crus comprendre qu'il avait une aversion secrète pour les Russes. Sans doute la dignité de *Serdar* lui était acquise par ses services militaires. Peut-être avait-il fait la guerre en Géorgie, et était-il monté en grade en servant auprès du prince Abbas-Mirza, qui avait soufflé aux Persans la haine du nom Russe. Croyant deviner le secret de son cœur, je me laissai aller de mon côté; et quand je lui dis que nous n'avions, nous autres Français, aucune sympathie pour les Russes que nous considérions comme des barbares, comme un peuple encore privé de civilisation, il parut enchanté et heureux de pouvoir dire aussi ce qu'il en pensait, sans craindre de nous blesser. Je pus juger, par tout ce que ce personnage nous dit, que les défaites des Persans sur les rives de l'Araxe, et la perte de la Géorgie, avaient laissé dans leur cœur de profondes et ineffaçables rancunes. Seulement, ils faisaient fausse route; — au lieu d'en appeler au patriotisme des tribus les plus braves du pays, et au fanatisme de la population entière, ils commettaient une faute

très-grave et agissaient en aveugles, en se tournant du côté des Anglais. — Ces pauvres Persans, démoralisés et abattus, me faisaient l'effet de ces moutons qui appellent à leur secours, contre les chiens qui les tracassent, le loup qui les dévore.

Nous allâmes aussi voir Châh-Abbas-Khân qui nous reçut avec sa bonhomie habituelle. Il voulut nous donner un échantillon de son savoir musical, en jouant de la guitare. Il le fit avec assez de goût et nous promit de venir passer une journée à Tâgh-i-Bostân. En effet, dès le lendemain de grand matin, arriva un goulâm qui nous annonçait l'arrivée du Khân. Nous le traitâmes, lui et ses gens, du mieux qu'il nous fut possible. Accoutumé qu'il était à la cuisine européenne, il nous rendit la chose facile; et, au moyen de quelques poulets flanqués de perdrix, avec du pilau, du yogourt et des kriars, nous lui offrîmes un dîner qui pouvait passer pour somptueux dans l'endroit où nous étions. Il nous restait un peu d'eau-de-vie de Cognac; servie au dessert, elle termina honorablement ce petit festin, moitié frengui, moitié persan.

Si Châh-Abbas-Khân était venu un peu plus tard, nous aurions pu lui offrir de meilleurs morceaux. En effet, deux Kurdes, armés de longs fusils, m'apportèrent une gazelle qu'ils avaient tuée dans les rochers, au-dessus des grottes. Or, la gazelle est un excellent gibier, et ressemble beaucoup au chevreuil. Ces chasseurs nous promirent de nous en fournir d'autres. La vie que nous menions là était très-supportable; nous y avions d'excellent laitage, des melons et des fruits que les paysans du voisinage nous apportaient, et, avec leurs poules, des œufs et du gibier, nous trouvions tou-

jours de quoi alimenter notre table. Celle-ci était dressée à terre, à l'entrée de la grotte, sur un tapis qu'on étendait sur une roche bien unie, au bord même de la source, de manière que nous n'avions qu'à y plonger nos verres pour en tirer une eau aussi fraîche que limpide. Quoique cette manière de vivre puisse paraître à bien des gens qui n'en ont point fait l'épreuve, piquante et originale, il faut dire qu'elle eût été réellement peu supportable, si nous n'avions eu, pour employer les longs jours que nous passâmes à Tâgh-i-Bostân, une longue série d'études à faire.

CHAPITRE XXVII.

Description des monuments de Tâgh-i-Bostân. — Légende kurde. — M. Coste va à Serpoul. — Rencontre de deux Anglais. — Retour à Bi-Sutoun.

Voici en quoi consistent les monuments si remarquables de *Tâgh-i-Bostân*, auxquels les Persans donnent quelquefois aussi le nom de *Takht-i-Roustâm* qui signifie *trône de Roustâm*. Cette dénomination se rattache à des légendes qui remontent aux temps héroïques de la Perse, et ont trait à l'histoire d'un héros ou *Pehlavân*, personnage fabuleux appelé *Roustâm*. L'autre nom donné à ces grottes, *Tâgh-i-Bostân*, dont la traduction est *voûtes du jardin*, désigne mieux l'espèce de ces monuments.

Ces deux grottes sont de dimensions inégales : à gauche est la plus grande ; à droite, contiguë à la première, mais sans liaison aucune avec elle, se trouve la plus petite. Toutes deux sont creusées dans la masse de la montagne formée d'une roche calcaire de couleur grise qui ne laisse de prise à aucune végétation. En avant de la plus importante est une plate-forme assez peu régulière aujourd'hui, qui fut autrefois construite avec soin ; on en retrouve

sous l'eau le parapet fait de belles pierres taillées. La façade de cette salle est ornée de sculptures : elle présente une archivolte entourée d'une guirlande de feuillage, terminée à ses deux extrémités par de larges rubans flottants; au sommet de cette archivolte est un croissant d'où partent également deux rubans; dans les tympans sont placés, les ailes déployées, deux génies qui, les bras étendus vers le Croissant, tiennent d'une main une couronne de perles, avec des nœuds de rubans, de l'autre une coupe qui paraît être pleine de perles. Ces figures se présentent de face, vêtues d'une tunique flottante, coiffées d'un bandeau qui retient des cheveux en boucles; leur ajustement et leur pose achèvent de leur donner une analogie frappante avec les Renommées grecques. — A gauche, le rocher s'est rompu et a entraîné dans sa chute une notable portion de l'archivolte et de la figure de ce côté. — A la partie inférieure, de chaque côté de l'entrée, sont des rinceaux terminés par un groupe de fleurs. Cette façade est couronnée par des créneaux à redans qui bordent une terrasse à laquelle on arrivait autrefois par un escalier dont les marches, taillées dans le roc, sont aujourd'hui interrompues.

Les parties intérieures de cette grotte sont également ornées de sculptures. — Dans un cadre formé par deux colonnes engagées, cannelées, sans bases, à chapiteaux ornés de feuilles et de rosaces, qui supportent une tablette en encorbellement, et sur un petit socle, repose une statue équestre colossale; elle est exécutée en ronde-bosse, sauf qu'elle est adhérente au mur par derrière. La tête du cavalier, dont on ne voit que les yeux, est couverte d'un casque auquel s'attache une cotte de mailles qui recouvre son visage et dé-

fend toute la partie supérieure de son corps. Par dessous passe une jupe qui descend sur les jambes, et qui est chargée d'ornements gravés avec une délicatesse remarquable. Sur l'épaule droite de ce guerrier reposait une longue lance dont on ne retrouve que les fragments, avec ceux du bras qui la tenait. Sa main gauche porte un bouclier au-dessus du pommeau de la selle; à son côté droit pend un carquois rempli de flèches. Le cheval, massif et court de taille, a son encolure et son poitrail défendus par une cuirasse composée de petites lames retenues ensemble par des clous, et sur lesquelles sont suspendus de gros glands; sa croupe est nue et ne pose plus que sur la jambe gauche; la droite a été brisée à la hauteur de la cuisse. L'extrémité inférieure de la tête du cheval et le bas de la jambe du cavalier manquent également. Tous deux portent les traces évidentes d'une mutilation barbare qu'il faut attribuer aux Arabes qui parcoururent la Perse en iconoclastes fanatiques, détruisant partout, sur leur passage, les représentations d'hommes ou d'animaux. Nous aurons malheureusement souvent à constater les effets de cette brutalité qui a mutilé sans pitié les chefs-d'œuvre de l'antiquité persane que la terre n'avait pas encore pris soin de lui dérober.

La sculpture dont je parle offre un caractère qui distingue toutes celles qu'on trouve en Perse et que je signalerai comme applicable à tous les bas-reliefs ou rondes-bosses que j'aurai l'occasion de décrire. Ce caractère distinctif réside dans de grandes masses simples, dépourvues de modelé ou de travail, opposées à des parties toutes chargées de détails, qui, par leur nature, s'y prêtaient davantage, il est vrai, mais qui cependant semblent avoir été systématiquement

étudiées. Elles se font d'ailleurs toujours remarquer par la pureté et l'adresse avec lesquelles elles sont exécutées. — C'est ainsi qu'on peut observer dans la sculpture dont il s'agit, avec quelle minutie est traitée la queue du cheval dont les crins sont fidèlement rendus dans chaque mèche; la cotte de mailles dont tous les anneaux sont indiqués, de même que les barbes des flèches dans le carquois, les ornements de la robe ou les petites lames de fer, les clous et les glands de l'armure qui couvre le devant du cheval, par opposition à la croupe et aux jambes qui sont traitées avec la plus grande simplicité. Celles-ci sont comprises et exécutées dans leur masse, et privées de ces différents plans qui devraient accuser la place et les formes des muscles. Ce fait est-il le résultat d'un parti pris pour produire de l'effet par le contraste de la simplicité des formes avec la richesse des détails, ou la conséquence involontaire de l'ignorance dans laquelle les sculpteurs de ces temps anciens étaient par rapport à la position et au jeu des muscles? C'est ce qu'on ne saurait décider avec certitude, tout en remarquant que le talent d'exécution de certaines parties ne permet peut-être pas le doute à l'égard de la science, qu'avec notre manière de comprendre l'art, nous voudrions retrouver dans les autres. Mais, d'après l'étude consciensieuse que j'ai faite de ces sculptures, je ferai observer qu'elles sont toutes exécutées dans le même esprit, quel que soit le sujet qu'elles représentent; j'ai donc raison de dire que ce constrate est un de leurs caractères distinctifs.

C'est cette statue équestre qui a fait donner à ce lieu le nom de *Takht-i-Roustâm*. Ce Roustâm est le héros favori des Persans, ils lui attribuent les actes de courage et de force

les plus extraordinaires. Les travaux d'Hercule, les combats de Roland ne sont rien à côté des contes absurdes qui ont passé, d'âge en âge, et retracent la vie de Roustâm. C'est presque un demi-Dieu pour les Persans exaltés par les récits qui se rapportent à sa vie fabuleuse. Mais il est très-probable qu'il en est de cette sculpture comme de beaucoup d'autres qui portent à tort le même nom : elle ne représente pas Roustâm, mais bien le héros qui partout se retrouve dans les autres bas-reliefs de cette grotte, c'est-à-dire, selon toutes probabilités, *Chosroës le Grand* ou *Nouchirvân*, vulgairement appelé par les Persans *Khosrô*.

Au-dessus de la statue équestre, et sur la tablette en encorbellement qui borne le cadre dans lequel elle est comprise, sont placées trois figures colossales, d'inégale hauteur, en ronde bosse. Celle du milieu, qui est la plus grande, a cinq mètres; les deux autres sont un peu plus petites. Chacune d'elles repose sur un piédestal séparé : celle qui est au centre, semble, autant par la supériorité de sa taille que par la richesse de ses ajustements, représenter un roi, ce qu'indique d'ailleurs le croissant qui surmonte sa coiffure, et audessous duquel flottent les deux bouts d'un large ruban qui doit être le bandeau royal; de longs cheveux bouclés descendent sur ses épaules. La robe de ce personnage est semée de grosses perles et serrée autour de sa taille par une ceinture composée de quatre rangs de perles plus petites. Un ceinturon semblable retient une large épée dont la poignée est dans sa main gauche, et dont le fourreau est également orné de perles et de pierres précieuses. Ses pieds sortent d'un ample pantalon dont les plis nombreux et tourmentés paraissent être ceux d'une étoffe légère. Sa main droite levée s'appuie

sur une petite couronne de perles que tient le personnage qui est à sa gauche. — Celui-ci porte un costume plus simple : sur sa tunique bordée de deux rangs de grosses perles, est attaché un manteau qui recouvre ses épaules. Sa main gauche, placée en avant, conserve, dans son épaisseur, un trou qui paraîtrait avoir reçu autrefois l'extrémité d'une canne. — La statue de gauche a subi le sort des deux autres : son visage a été brisé ; mais, à en juger par ce qu'il en reste et par les vêtements qu'elle porte, on doit penser qu'elle représente une femme. Ainsi que celle de la figure de droite, sa tête est surmontée d'une petite sphère formée de perles, et attachée à une espèce de calotte de laquelle s'échappe une longue chevelure. Les plis d'un large manteau bordé de perles, tombent sur une robe ample et traînante qui cache en partie les pieds. Cet ajustement a, dans sa tournure, quelque chose du style grec, ainsi que nous l'avons observé pour les génies de la façade. Ce personnage tient une urne de chaque main ; celle qui est dans la gauche est renversée et semble laisser couler de l'eau ; la main droite en tient, au-dessus de l'épaule, une autre de laquelle pend une large banderole plissée.

Sur les parois latérales de cette salle, dans deux grands cadres, sont représentées deux chasses. A gauche, on voit une espèce de parc qui entoure un marécage indiqué par des plantes aquatiques, des poissons et des canards ; une multitude de sangliers, traqués par des éléphants montés, tombent sous les coups d'un personnage armé d'un arc et placé au centre du tableau. Là sont plusieurs barques dans lesquelles se voient d'autres personnages qui semblent être des femmes. Cette scène se divise en trois parties ou épi-

sodes distincts : la première représente des traqueurs montés sur des éléphants et chassant devant eux des animaux destinés aux coups des chasseurs ; la seconde montre des personnages chassant et décochant leurs flèches, on y voit les victimes immolées par eux ; dans la troisième enfin, figurent des éléphants qui portent les produits de la chasse, ainsi que des cuisiniers occupés à dépecer des sangliers ou des cerfs.

Ce bas-relief est exécuté et terminé avec un soin et une habileté remarquables. Les plus petits détails des animaux ou des personnages sont traités avec une finesse inouïe ; les éléphants surtout étonnent par le caractère vrai et le mouvement naturel que le sculpteur a su leur donner. Si la dureté du rocher l'a secondé pour rendre finement et avec délicatesse les mille détails que l'on y trouve, on est étonné de sa patience et de la perfection des instruments qu'il lui a fallu employer pour achever son travail avec ce fini que le temps et les intempéries de l'air n'ont heureusement pu altérer.

Le cadre qui fait face au précédent renferme une chasse au cerf également divisée en trois épisodes : à droite, et à l'intérieur d'un vaste filet, des hommes à pied ou montés sur des éléphants et des chevaux, pourchassent des cerfs devant eux. En haut du tableau, à côté d'une estrade où sont placés des musiciens, un cavalier, au-dessus duquel on tient un parasol, part pour la chasse, son arc à la main ; plus bas, on le voit perçant de ses flèches plusieurs cerfs qui tombent ; et, au-dessous, il est représenté, son arc sur l'épaule, marchant à une allure plus calme. Puis enfin, à gauche du cadre, des hommes s'empressent de dépecer les cerfs tués qu'apportent des chameaux. — Toutes les parties de ce bas-relief ne sont pas également bien terminées ; plusieurs ne sont même que

dégrossies, ce qui fait penser que quelque événement aura empêché de terminer ce monument.

Ces sculptures se rapportent, au dire des Persans, à l'histoire d'un monarque Sassanide, de *Khosrô-Parviz*, ou *Chosroës*. Dans le groupe qui surmonte le cavalier, il faudrait, selon eux, voir *Khosrô*, la princesse *Chirin* et le vizir *Ferrhâd*. Les traditions populaires, qui conservent l'histoire de ces trois personnages, disent que *Khosrô* fut un prince magnifique dont les trésors étaient immenses. Elles ajoutent que son sérail comptait douze mille femmes, et qu'il entretenait quinze mille musiciens à la tête desquels était le célèbre *Barbend*. — Ses chevaux étaient au nombre de cinquante mille ; il avait de plus douze cents éléphants. Il n'y a pas jusqu'à son cheval de bataille dont le nom ne soit conservé. Mais la poésie orientale s'est surtout évertuée à chanter les charmes de *Chirin* dont Khosrô fut éperdument amoureux, pour laquelle il étala un luxe sans pareil, et bâtit des palais partout où son caprice l'arrêtait.

Les poëtes attribuent la grande grotte de Tâgh-i-Bostân à ce prince, et ses bas-reliefs au ciseau même de Ferrhâd qui aurait voulu, dans son criminel amour pour la maîtresse de son roi, lui plaire en créant là un lieu de repos pour la chasse. — Selon les gens du pays, il y aurait eu jadis, en cet endroit, une enceinte plantée, très-vaste, dans laquelle on réunissait des bêtes de toute espèce que les royaux amants venaient chasser. — Toujours suivant les ballades kurdes, Chirin ne fut pas insensible à la tendresse de Ferrhâd, et Khosrô s'en vengea en faisant croire à cet infortuné que l'objet de son amour venait de mourir. Ferrhâd, qui travaillait à la grotte de Tâgh-i-Bostân, ajoutant foi à cette nouvelle,

se précipita du haut du rocher et se tua. On me montra, dans l'eau, le buste d'une statue qui, aux yeux du vulgaire, passe pour être le corps pétrifié de l'infortuné vizir. —C'est ainsi que des Kurdes m'ont raconté cette lamentable histoire, sans me faire grâce d'aucune des images emphatiques, ni des expressions ampoulées dont fourmille la poésie persane.

Au-dessus du bas-relief de gauche, en est un d'un genre tout différent. Il est dû à la vanité d'un des gouverneurs de la province de Kermanchâh, qui, lui aussi, voulut perpétuer son souvenir sous cette voûte antique. Cette sculpture représente Mehemet-Ali-Mirza, fils de Fet-Ali-Châh, à qui, pendant plusieurs années, le précédent roi confia le commandement de tout le Kurdistan persan et de l'armée qui gardait cette frontière. Ce Châh-Zadèh a été retracé avec ses ornements de prince du sang royal, la tiare en tête, et couvert de bijoux. Afin de faire mieux ressortir cette sculpture on l'a enluminée, et elle a l'aspect d'un tableau exécuté en saillie. Elle ne présente d'ailleurs aucun intérêt.

La salle qui est contiguë à la précédente est également voûtée, mais moins grande. A la naissancee de la voûte, et sur une retraite qui leur sert de socle, sont deux figures différant peu de pose et de costume : elles ont les deux mains appuyées sur la poignée de leurs épées, et sont coiffées d'une espèce de tiare ou *cydaris* surmontée d'un ornement de forme ovoïde. Leur barbe et leurs cheveux sont frisés. Leurs vêtements se composent d'une sorte de veste que serre une ceinture passant sous les bras, et soutenue par un collier, d'un large pantalon formant beaucoup de plis, qui tombe sur leurs pieds chaussés et ornés de petites bande-

lettes semblables à celles qui, beaucoup plus larges, pendent de leurs épaules. — Il y a une très-grande différence entre les sculptures de la première salle et celles-ci dont le dessin est très-incorrect, et dont les formes massives ou les détails d'ajustement sont grossièrement dessinés.

De chaque côté de ces personnages se trouve une inscription pehlvi dont la traduction, donnée par le savant philologue M. de Sacy, apprend : que la figure de droite représente le roi Sapor II fils d'Hormuzd, et celle de gauche le roi Bahram fils du précédent.

Près de cette voûte, sur l'escarpement du même rocher, un peu au-dessus du niveau de l'eau, est un sixième cadre dans lequel sont sculptées trois figures debout, et une quatrième étendue sous leurs pieds. Celle du milieu, qui semble être un roi, a une coiffure dont l'extrémité est elliptique et surmontée d'une sphère avec des bandelettes. A sa gauche, est un personnage dont la tête est ornée d'une sphère semblable posant sur une couronne. Leur costume se compose d'une tunique et d'un pantalon dont les plis amples flottent et retombent sur les pieds. Tous deux ils tiennent un anneau d'où pendent de longues banderoles plissées. A leur droite, est un troisième personnage qui paraît symbolique. Sa tête est au centre d'un large soleil, et, de ses deux mains, il tient levé, du côté de la figure du milieu, un instrument auquel sa forme large et allongée, sans pointe, ne permet pas de donner un nom. Ses habits sont à peu de chose près semblables à ceux des autres figures, et ses pieds reposent sur une fleur dont les pétales ouverts lui donnent l'aspect d'un lotus épanoui. Ce personnage doit être Zoroastre, s'il est permis de le reconnaître d'après ce que les

Guèbres actuels disent de ses attributs. En effet, les Parsis, restés fidèles aux dogmes de l'antique religion de leur pays, disent que Zoroastre, qu'ils appellent *Zerdaucht*, était toujours représenté avec une *gloire*, c'est-à-dire une couronne de rayons. — Cette sculpture a très-peu de saillie, et de toutes celles de Tâgh-i-Bostân, elle est la plus imparfaite.

L'étude de tous ces bas-reliefs demandait beaucoup de temps. Afin de ne pas en perdre, et de n'en pas faire double emploi, M. Coste, qui n'avait pas, comme architecte, un aliment suffisant à ses études, résolut de me laisser terminer les miennes qui devaient être plus longues, et partit seul pour Serpoul où je n'avais, moi, que peu de chose ou même rien à étudier, les ruines qui s'y trouvaient étant presque exclusivement du domaine de l'architecture. — Le 2 juillet, au matin, M. Coste se mit en route avec notre Yassaoul, deux domestiques et un muletier. C'était la première fois que nous nous séparions; je lui souhaitai bonne chance, et me remis seul au travail.

Ce jour-là, ma solitude dura peu : dans la matinée, je vis arriver à ma tente deux jeunes gens vêtus à la persane, mais qu'à leur teint, à leur barbe et à leur langage je reconnus de suite pour des Européens. C'étaient deux jeunes Anglais qui voulaient, disaient-ils, se rendre dans l'Inde par le Caboul. Ils avaient voulu visiter les monuments de Tâgh-i-Bostân; et, sachant que j'y étais, ils étaient venus me demander l'hospitalité pour la journée. Je fus enchanté de cette diversion à ma solitude, et ces messieurs furent les bienvenus. Ils passèrent avec moi la journée, pendant laquelle nous fîmes de longues causeries. Ils m'apprirent qu'ils arrivaient de Bagdad, qu'ils y avaient vu

MM. de Beaufort et Daru, et qu'ils avaient rencontré l'ambassadeur, la nuit, sur la route, entre cette ville et Serpoul. — A mon étonnement de les voir habillés à l'orientale, et à l'observation que je leur en fis, ils répondirent en disant que, voyageant seuls, à la suite des caravanes, ils avaient pensé que ce costume, en les faisant passer pour Persans, leur sauverait les ennuis auxquels expose l'habit européen. Mais ils m'avouèrent qu'ils n'avaient pas lieu de s'applaudir de leur travestissement; car, pendant le trajet de Bagdad à Kermanchâh, ils avaient eu à endurer plusieurs fois des vexations et des avanies de toutes sortes de la part des gens de la caravane à laquelle ils s'étaient joints. En effet, rien n'est perfide, pour un Européen en Orient, comme l'adoption malentendue du costume oriental. Si le voyageur est riche et jouit d'un grand crédit, s'il peut voyager avec une suite nombreuse et faire beaucoup de dépense, peu importe qu'il ait le costume du pays; il voyage en grand seigneur, on le respecte comme tel, et chacun l'entoure d'égards et de considération. Mais si ce voyageur, au contraire, a un train plus que modeste; s'il ne peut se faire suivre d'un certain nombre de valets et de cavaliers, il est prudent à lui de ne pas quitter son habit de Frengui. — Cet habit, qu'il soit modeste ou fastueux, est un passe-port devant lequel on s'incline presque toujours; c'est un porte-respect, parce que les populations de l'Orient croient qu'il couvre le représentant d'une grande nation, un envoyé, ce qu'ils appellent un *Elchi*, ou au moins un *Balios*, c'est-à-dire un consul; par conséquent un protégé du gouvernement de leur propre pays. A ce double titre, ils le respectent. — Je crois donc donner un conseil sage et salutaire à ceux qui

seraient tentés de voyager dans quelque partie que ce soit de l'Orient, en les engageant à ne jamais troquer leur costume européen contre celui du pays où ils sont.

Les journées que je passais dans ma grotte de Tâgh-i-Bostân étaient, comme on le pense, d'une triste monotonie, quoiqu'elles fussent très-laborieuses; les événements qui auraient pu m'y apporter quelque distraction n'étaient pas de nature à me les faire souhaiter. Aussi, préférais-je la solitude complète aux visites auxquelles j'étais exposé de la part des habitants du pays. Pour être juste envers tout le monde, je dois dire pourtant que, dans le nombre des Persans qui venaient voir les monuments, et dans la curiosité de qui j'entrais pour une bonne part, il s'en trouvait parfois d'aimables et dont la conversation n'était point dénuée d'intérêt. Ce n'était pas de l'érudition historique ou archéologique que je leur demandais; mais j'en voyais qui connaissaient bien leurs poëtes, leurs historiens nationaux, et qui me contaient des légendes, en partie réelles, en partie fabuleuses, dans lesquelles il y avait presque toujours quelque chose à prendre, ne fût-ce que leur originalité et les frais d'imagination des poëtes. D'ailleurs, laissant de côté le merveilleux qui séduit tant les Orientaux, il me restait souvent à faire, d'après leurs narrations, une étude de mœurs et de caractère national.

Il me vint, un matin, un Khân qui était de ces rares visiteurs que j'avais du plaisir à recevoir. — Du fond de ma caverne, quand ils arrivaient sur l'autre bord du ruisseau, j'examinais leur physionomie et leur allure; si elles étaient de nature à me rassurer sur leur politesse, s'ils me témoignaient des égards et paraissaient craindre de m'importuner,

j'allais au-devant de leurs désirs. Au lieu de faire tirer de mon côté le pont volant jeté sur l'eau, je les invitais à le franchir, et je leur faisais les honneurs de Tâgh-i-Bostân avec courtoisie. — C'est ce qui était arrivé pour le Khân dont je parle, qui avait des manières et une conversation si engageantes, que je lui offris même à déjeuner. Il accepta sans trop de façons, et nous passâmes ensemble quelques heures fort agréables. Mais il n'en était pas toujours ainsi, tant s'en faut; et souvent j'avais à me défendre contre des agressions qui furent quelquefois tellement hostiles, qu'il me fallut recourir à des démonstrations armées; elles eurent d'ailleurs toujours le même succès. Ceux qui se croyaient le droit d'insolence vis-à-vis d'un chrétien qu'ils voyaient absorbé dans un travail qui eût été chez eux tout au plus digne de l'attention d'un simple mirza, changeaient tout à coup de ton et de manières quand ce chrétien, fatigué de leur importunité, laissait là ses crayons et ses compas pour saisir un sabre, ou seulement un bâton. — Je dois dire que dans ces occasions je n'ai jamais trouvé de récalcitrant. — Si quelque Kermanchaï a conservé des traces du châtiment qu'il s'est attiré, il s'en est contenté, et je n'en ai point rencontré qui ait poussé l'épreuve au delà des premiers coups; ils comprenaient que le *Frengui* qui était venu planter sa tente dans ce pays sauvage n'était pas un timide *Mirza*.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la visite que m'avaient faite les deux voyageurs anglais dont j'ai parlé, et je ne les avais pas revus. Je me l'expliquais d'autant moins, qu'ils m'avaient dit d'une manière très-positive qu'ils reviendraient le lendemain et les jours suivants, parce qu'ils avaient

le désir d'étudier plus complétement ces antiquités. Quel fut mon étonnement, quand je reçus une lettre de l'un d'eux, de M. Layard, qui m'apprenait qu'ils ne pouvaient revenir. — Le Serdâr avait l'ordre de les faire garder à vue. Ils lui étaient désignés comme suspects, et gens à ne pas laisser circuler librement. Il les faisait partir le lendemain, sous bonne escorte, et les envoyait au camp du Châh qui devait être à Hamadân. — Cette manière sommaire d'arrêter des voyageurs européens me paraissait insolite, et quelque peu inquiétante pour nous-mêmes; car rien ne me répondait que, dans telles circonstances données, on n'agirait pas de même à notre égard. Mais j'aurai, plus loin, l'occasion de raconter quelques particularités qui se rapportent aux excursions de l'un de ces Anglais; elles prouveront que le gouvernement persan n'avait fait, dans cette occasion, qu'un acte de légitime défense de ses intérêts, et qu'il avait d'excellentes raisons de se défier des pérégrinations de ces deux voyageurs qui n'étaient autre chose que deux agents, espèce d'enfants perdus tels que l'Angleterre en répand dans toute l'Asie pour nouer ou entretenir à leurs risques et périls les intrigues au moyen desquelles elle corrompt et entraîne les uns afin de vaincre et asservir les autres. On les soutient, on les encourage autant qu'on peut. Échouent-ils? comme ils ne sont revêtus d'aucun caractère officiel, on les désavoue. S'ils réussissent, au contraire, et gagnent à l'Angleterre quelque population ou quelque territoire, la mère patrie les récompense, les accrédite, et leur exemple encourage d'autres aventuriers à tenter les mêmes entreprises pour en retirer des fruits semblables. — On peut dire que ces agents volontaires sont les nœuds qui serrent les mailles de ce vaste réseau sous lequel l'Angleterre retient déjà

une si grande partie du globe. Cette politique peut être habile: mais elle est chanceuse pour ceux qui s'y dévouent, et l'Europe ne sait pas assez à quel point cette diplomatie machiavélique est odieuse aux peuples chez lesquels ses racines tracent sourdement dans le sol qu'elle finit par couvrir de parasites.

Une triste nouvelle vint m'affliger : A la fin de mon séjour à Tâgh-i-Bostân, trois des hommes de la suite de MM. de Beaufort et Daru avaient succombé à des maladies causées, pendant leur voyage, par des fatigues incessantes, un soleil ardent et la fièvre endémique qui règne dans ces contrées. L'un était mort à Mossoul, les deux autres s'étaient traînés jusqu'à Kermanchâh, où ils avaient rendu le dernier soupir.

Le 13 juillet, j'avais terminé le long travail que j'avais commencé le 25 juin; il y avait donc dix-huit jours que je vivais retiré dans la grande grotte de Tâgh-i-Bostân. Rien ne pouvait plus me retenir dans cette localité, que l'absence de M. Coste qui devait venir m'y retrouver. Mais je pris le parti d'aller l'attendre à Bi-Sutoun où je voulais tenter d'arriver jusqu'aux inscriptions que je n'avais pu voir que du pied de la montagne sur laquelle elles sont gravées à une grande hauteur.

Je pliai ma tente dans la soirée et je partis pour Bi-Sutoun, sans passer par Kermanchâh qui eût inutilement allongé ma route. Je pris à travers la plaine solitaire, et, marchant droit devant moi, je longeai la base des montagnes.

La journée avait été très-orageuse. Les sommets du mont Bi-Sutoun étaient couverts de gros nuages rougeâtres, fortement découpés les uns sur les autres; le tonnerre grondait

à travers leurs couches épaisses, son bruit sourd allait se perdre dans les gorges que la nuit assombrissait déjà, et, au milieu des rochers dont les derniers rayons du soleil couchant éclairaient les pointes élevées, les roulements de la foudre se répétaient en échos prolongés. De larges gouttes d'eau semblaient vouloir dégager le ciel des masses noires qui l'obscurcissaient. J'attendais, avec un plaisir impatient, cette solution de l'orage, car je n'avais pas vu pleuvoir depuis plus de trois mois; mais la pluie ne vint pas. — La lune, en se levant, dégagea le ciel des nuages qu'elle refoula au loin. Sa lumière argentée, répandue sur la montagne, changea en effets fantastiques et bizarres les teintes sauvages et tristes que les nuées plombées du soir avaient données aux rochers âpres du Bi-Sutoun.

Depuis longtemps la nuit était venue, et nous cheminions encore. Nous approchions de Bi-Sutoun, quand nous rencontrâmes une tribu qui changeait de résidence, et allait se fixer dans les environs de Kermanchâh. La manière dont sa marche était organisée avait quelque chose de la prudence militaire. Nous nous trouvâmes d'abord en face d'une avant-garde composée d'une demi-douzaine d'hommes à pied, jeunes et alertes, armés de gros bâtons : c'étaient les éclaireurs. Derrière eux, marchaient une troupe de cavaliers conduisant quelques mules chargées; puis venaient les femmes montées sur des ânes, des mulets ou des chevaux, marchant une à une, sur une longue file flanquée d'hommes à pied. A leur tête était un cavalier à barbe blanche, qui paraissait être leur chef; plus loin, après un intervalle, venait le gros des bagages chargés sur des chameaux qu'accompagnait une nombreuse escorte de piétons, tous armés de longs bâtons ferrés

en forme de massue. Quelques-uns avaient des fusils à mèche. C'était un spectacle saisissant, à cette heure avancée, que cette tribu cheminant silencieusement au pied de l'imposante chaîne du Bi-Sutoun. A la clarté de la lune, toutes ces physionomies sauvages prenaient un caractère plus énergiquement accentué par les ombres vigoureuses que produisaient ses rayons. Cette rencontre produisit sur moi une profonde impression; elle me fit l'effet d'une scène de Callot, peinte par Salvator-Rosa.

Je n'arrivai qu'à onze heures du soir sur le lieu où je devais de nouveau camper. J'étais revenu à Bi-Sutoun avec l'intention d'y copier les inscriptions. J'espérais réussir au moyen de deux échelles que je rapportais de Kermanchâh, et que je comptais mettre l'une au bout de l'autre. En les plaçant aussi haut que possible sur les rochers, je pensais pouvoir atteindre une petite plate-forme qui avançait sur le plan des tablettes gravées. Mais, vain espoir, mes deux échelles appliquées contre la montagne, il s'en fallait encore de beaucoup que leur dernier échelon fût au niveau de la partie du roc sur laquelle il fallait nécessairement se placer. Que faire? Il y avait impossibilité absolue sans un échafaudage construit exprès et dont la pose aurait rencontré elle-même de grands obstacles. Je n'avais d'ailleurs, à ma disposition aucun moyen de recourir à ce mode d'ascension. Je n'avais ni bois, ni cordages, le pays ne m'offrait aucun ouvrier qui pût les mettre en œuvre, dans le cas où j'eusse réussi à me les procurer.

Néanmoins, je voulus tenter un effort, essayer d'escalader les roches polies et perpendiculaires en m'aidant de quelques crevasses qu'elles présentaient comme points d'appui. Je

quittai mes chaussures, afin de ne pas glisser; je m'accrochai par les mains et par les pieds, à toutes les aspérités que je pouvais saisir; je gravis ainsi ce roc péniblement, m'arrêtant après chaque élan pour préparer un nouvel effort, et craignant, à chaque mouvement, d'être précipité en bas. Je ne sais combien de temps je mis à parvenir au but, mais il me parut long, et je ne croyais pas réussir, quand je sentis sous ma main le rebord de la plate-forme; il était temps, car mes doigts fatigués, écorchés, n'avaient plus la force de me hisser, ils s'ouvraient malgré moi et allaient lâcher prise. J'avais les pieds et les mains en sang. Enfin, j'étais sur la saillie du rocher, au-dessous des inscriptions que j'apercevais distinctement. Je repris un instant haleine, après quoi j'examinai les tablettes gravées. Quels ne furent pas mes regrets de m'être donné tant de mal, en reconnaissant qu'il était impossible d'en prendre copie. Cette impossibilité résultait de l'élévation où elles étaient encore, ainsi que du peu de largeur de la plate-forme où je me trouvais forcé de me tenir presque collé contre la pierre, sans pouvoir me reculer d'une semelle. J'étais donc monté là pour rien; car pour prix de mes peines, je ne pus que constater simplement que ces inscriptions sont toutes cunéiformes, gravées sur sept colonnes contenant chacune 99 lignes, et qu'au-dessus des figures, il y a encore plusieurs petits groupes de caractères semblables.

Mais ce n'était pas tout; le plus difficile était de retourner en bas. J'étais à 25 mètres de hauteur, et je ne pouvais penser à descendre autrement qu'à reculons, embrassant et saisissant avec les ongles le rocher, comme j'avais fait en montant: c'était une véritable gymnastique de lézard. Je fus

cependant assez heureux pour arriver en bas, mais meurtri, coupé par les angles aigus des pierres, tout déchiré et saignant. L'amour du devoir est un beau sentiment; l'étude de l'antiquité est un noble mobile assurément, mais à quoi n'exposent-ils pas quelquefois ceux qui en sont pénétrés et y obéissent?

CHAPITRE XXVIII.

Antiquités du district de Holvân. — Serpoul. — Takht-i-Gherô. — Départ de Bi-Sutoun. — Retour à Kingavar.

Ma tentative et l'escalade que j'avais faite ayant été infructueuses, je cherchai dans la campagne quelques débris à étudier, en attendant le retour de M. Coste. Je recueillis ainsi les dessins et les inscriptions de plusieurs pierres sculptées, la plupart provenant de tombes très-anciennes. Ces fragments funéraires portaient des inscriptions couffiques dont les caractères en relief étaient d'une grande pureté et très-ornés.

Je visitai aussi plusieurs ravins ou cavernes du mont Bi-Sutoun, dans lesquelles je me plaisais à admirer l'âpreté des formes et la couleur sombre des rochers qui sont d'une espèce de basalte dont les larges bancs superposés se prolongent sur les flancs de la montagne. Dans ces courses faites à l'aventure, je rencontrais des bêtes fauves et des aigles qui

s'enlevaient tranquillement à quelques pas de moi. C'étaient les seuls êtres qui vécussent dans ces tristes solitudes.

Un jour, près de mon camp, je fus accosté par deux Kurdes qui, après avoir échangé avec moi quelques paroles, me firent de pressantes sollicitations pour aller les visiter sous leur tente et y voir un enfant malade. Je ne pus leur faire comprendre que je n'étais nullement médecin; car pour les Orientaux, tout *Frengui* est *hekim*, et, malgré toutes les peines que je pris pour leur persuader que je n'avais pas la science qu'ils me supposaient, je fus obligé de les suivre. Je me tirai d'embarras en leur donnant quelques gouttes d'un collyre que j'avais reçu du docteur Lachèze, et un peu de sucre en poudre; ils avaient une très-grande foi dans l'efficacité de ce dernier remède qu'ils appliquaient sur les yeux par insufflation.

La bonne volonté dont j'avais fait preuve auprès de ces Kurdes me valut, de leur part, une reconnaissance dont le résultat fut de me faire voir un des points curieux de cette localité. — Ils m'offrirent de me conduire à ce qu'ils appelaient le *Takht-i-Chirin* ou *Trône de Chirin*. Je ne demandais pas mieux, et, bien que la distance fût assez longue et difficile à parcourir, je me préparai à les suivre. Nous montâmes à cheval, et, suivant quelques instants la berge du Gamasiah, en descendant cette rivière, mes guides s'arrêtèrent devant une plage sablonneuse où était un gué. Nous lançâmes nos chevaux dans l'eau; elle était profonde, même en cet endroit choisi, et nous n'étions pas au milieu de la rivière que le poitrail de nos montures était submergé. Nous allions atteindre l'autre bord, quand les deux Kurdes me firent remarquer, entre deux eaux, des restes de maçon-

neries. Je les examinai avec soin, je cherchai à découvrir dans le lit du Gamasiah tout ce que ses eaux pouvaient en dérober aux yeux, et j'acquis la certitude qu'en cet endroit avait été jadis un pont dont le courant n'avait pas entièrement emporté les piles. Les décombres de ce pont, tombés dans la rivière, en ont comblé le fond et forment aujourd'hui encore le gué au moyen duquel les nomades campés sur les bords du Gamasiah se rendent d'une rive à l'autre.

Arrivés sur le bord opposé, qui était beaucoup plus bas que celui que nous quittions, nous nous trouvâmes au milieu de hautes herbes croissant dans les marécages qui occupaient presque toute la superficie de la vallée. Mes guides cherchèrent le chemin à travers cette végétation aquatique, et, l'ayant trouvé, me firent signe de les joindre. — Après quelques pas faits dans les joncs, j'aperçus comme une espèce de chaussée en pierres qui s'élevait au-dessus des marais. Très-solidement maçonnée, mais effondrée en quelques endroits, cette voie me parut fort ancienne, et présenter des analogies de construction avec les restes d'édifices que j'avais vus au pied du mont Bi-Sutoun. Cette voie conduit du pont, dont les vestiges sont au fond du Gamasiah, au lieu qui porte le nom célèbre de *Takht-i-Chirin*. Il est donc très-plausible d'en conclure qu'elle doit très-certainement avoir la même origine que les monuments dont les ruines éparses ont rendu célèbre le site de Bi-Sutoun. Le peu de solidité du sol sur lequel cette chaussée avait été établie et les efforts des eaux stagnantes ont contribué à sa destruction. Aussi eûmes-nous les plus grandes peines à la suivre, et souvent pour la retrouver fûmes-nous obligés

de cheminer dans l'eau. — Nous mîmes une heure et demie à faire le trajet au bout duquel nous arrivâmes à une sorte de plate-forme en grosses pierres, sur laquelle se voyaient épars des débris de construction. Parmi eux étaient quelques fragments de colonnes du même genre que ceux de Bi-Sutoun; c'était le *Takht-i-Chirin* dont m'avaient parlé mes guides, et ils me le montraient comme une antiquité. Ils avaient raison ; il y avait eu là, à n'en pas douter, une construction, un édifice quelconque : l'aspect des restes qui le rappelaient, aussi bien que le nom que les traditions y rattachent, le faisait remonter à l'époque sassanide.

Cette ruine, comme celles que j'ai dit être au pied du mont Bi-Sutoun, perpétue le souvenir de la princesse *Chirin*. Le nom de cette beauté célèbre est répété partout dans ce pays. Chaque paysan kurde s'en souvient et le redit au milieu des ruines qui l'entourent. Ne faut-il pas en induire que là, en effet, fut jadis une grande ville; et si l'on se rappelle que les rois Sassanides avaient le siége de leur empire à Ctésiphon, sur les bords du Tigre, dans une région où la chaleur est insupportable, on ne sera pas étonné que, de ce côté des monts Zagros, dans une contrée moins chaude, au pied du mont Bi-Sutoun, Khosrô ait fondé une ville, ou tout au moins élevé un palais pour y abriter ses amours et sa belle maîtresse.

Je crois être le premier qui émette cette opinion sur une localité où ceux qui m'ont précédé n'ont fait que remarquer isolément les sculptures qui s'y trouvent. Les observations du voyageur ne doivent point stérilement se borner à constater ce qui reste de l'antiquité. Sans s'aventurer dans des hypothèses gratuites, il peut, il doit même, dans une certaine

limite, tirer des inductions de ce qu'il retrouve, pour deviner ce qui n'est plus, mais qui a pu exister. Dans ce cas-ci, sans vouloir baser mon opinion sur les traditions populaires, perpétuées de siècle en siècle et de père en fils, dans la mémoire des Kurdes, je crois l'appuyer suffisamment sur l'étendue et la nature des ruines que j'ai reconnues dans le voisinage de Bi-Sutoun, pour pouvoir dire qu'il a dû exister là, vers le commencement du VIe siècle, une ville et des monuments importants.

Le cinquième jour un petit nuage de poussière s'élevait du côté de Kermanchâh. Peu à peu je distinguai quelques cavaliers, et bientôt je reconnus ceux que j'attendais. — M. Coste était enchanté de son excursion qui avait été assez fructueuse et qu'aucun événement fâcheux n'avait entravée. Quand il eut secoué la poussière de la route, et qu'il eut pris quelques instants de repos, il me raconta l'emploi de son temps pendant les jours qu'avait duré son absence. Voici, d'après le récit qu'il m'en fit, ce que sont les antiquités qu'il était allé visiter : La ligne de démarcation qui sépare les provinces turques de celles du Châh est très-indéterminée. Elle traverse des contrées sauvages, coupées de montagnes presque inaccessibles, au milieu desquelles vivent des tribus insoumises qui ne reconnaissent aucune suzeraineté; elles sont, pour ainsi dire, indépendantes ou même flottantes entre les populations plus accessibles chez lesquelles l'autorité des gouverneurs des deux États peut avoir quelque efficacité. Il en résulte une sorte de zone vague qu'on ne saurait dire persane ou turque. Dans la partie de cette zone qui se trouve située entre Kermanchâh et Bagdad, sur la route qui conduit de l'une à

l'autre de ces deux villes, sont quelques monuments qui ont toutes les apparences d'une origine persane. Les monts Zagros forment, du nord au sud, une chaîne très-étendue, qui est la limite naturelle posée entre la Perse et la Turquie. C'est par un défilé de ces montagnes qu'on descend vers les plaines du Tigre et de l'Euphrate. Ce doit être par ce même défilé que faisaient irruption les armées de Xercès et de Sapor, marchant à la conquête de l'Asie occidentale. Les rois de Perse eurent une résidence à Ctésiphon, comme à Châpour et à Istakhr. Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve, dans les gorges du Zagros, des traces de leur passage; elles font suite aux monuments qui les précèdent en Perse et que nous avons rencontrés à Tâgh-i-Bostan et à Bi-Sutoun.

Sur le versant occidental de ces monts, à peu près à égale distance de Kermanchâh et de Bagdad, s'ouvre une vallée qui porte le nom de *Serpoul-i-Zohâb*, du nom d'un caravansérail situé sur le bord d'une rivière, près d'un pont qui la traverse. Cet édifice moderne a été élevé sur l'emplacement d'une ville qui a dû avoir quelque importance, à en juger par la quantité de ruines de toutes sortes qui l'entourent, ainsi que par l'étendue du terrain qu'elles couvrent. Les géographes indiquent, vers cet endroit, une ville qui, selon les uns, portait le nom de *Holvân*, et, selon les autres, celui de *Zargopolis* d'où vient probablement le nom moderne *Serpoul*. D'un autre côté, la rivière qui passe au milieu de ces ruines s'appelle encore *Holvân*. Nous avons déjà dit que l'usage est, en Perse, de donner aux cours d'eau le nom des lieux qu'ils parcourent. Laquelle de ces deux désignations appartient

donc réellement à la citée ruinée? La question est embarrassante. Quelle que soit la solution qu'on doive lui donner, je dirai que les ruines que l'on voit en ce lieu se composent de fragments de murs qui surmontent des éminences formées par les débris de tout ce qui a disparu. Ces restes de murs sont d'ailleurs sans lien aucun, et ne laissent deviner aucun plan, excepté celui d'une citadelle qui aurait été au centre, sur la rive gauche de la rivière. Son enceinte est demeurée tracée par de petits monticules sur lesquels se distinguent, en quelques endroits, des arrachements de murs, ainsi qu'une porte. Les eaux du *Holvân* lui servaient de défense, d'un côté, et les trois autres étaient protégés par un fossé qui se trouve aujourd'hui comblé, en grande partie, par les éboulements de matériaux, mais qui pourtant se distingue encore. Au pied de la face septentrionale de la citadelle, on aperçoit une partie de mur courbe, construite en pierres, qui paraît avoir été la base de quelque tour. Sur la même ligne, on retrouve des voûtes en plein cintre couvrant de petits canaux souterrains qui se prolongent sous la citadelle. Ces ouvertures étant au niveau des eaux, on doit penser qu'elles leur donnaient passage pour fournir aux besoins de la garnison de la forteresse, ou pour remplir les fossés. On ne rencontre, parmi ces ruines, aucun reste d'ornement architectonique, si ce n'est un tronçon de colonne en marbre, près du pont qui traverse le Holvân sur deux arches de construction moderne et ogivales, posées sur d'anciennes fondations. La ville qui, dans un âge reculé, a été sur cet emplacement a dû voir prolonger son existence et se succéder des populations jusque dans les temps modernes. C'est au moins ce qui semble attesté par un vaste cimetière où l'on voit un

grand nombre de tombes avec des inscriptions en caractères couffiques.

Près de là, le Holvân s'est ouvert un chemin dans une gorge resserrée entre des rochers âpres sur lesquels sont cinq bas-reliefs dont trois sur la rive gauche et deux sur la rive droite. — Le premier représente un cavalier devant lequel est un personnage qui lui présente un anneau ou diadème. La sculpture en est très-dégradée, ou n'a été qu'ébauchée, ce qui fait qu'on a de la peine à la juger. Dans le haut du cadre sont deux inscriptions pehlvis, mais presque illisibles. Ce bas-relief porte l'empreinte du caractère sassanide. — Le second bas-relief est au-dessus du précédent. Pour l'exécuter, le rocher n'a pas été coupé droit; la sculpture suit la courbure naturelle de sa surface; la scène qu'elle représente rappelle celle qui se trouve sur l'un des bas-reliefs de Bi-Sutoun : un personnage, coiffé d'un bonnet rond, ceint d'un bandeau, tenant à la main droite une hache, et de la gauche un arc avec des flèches, foule à ses pieds un cadavre. En face est un second personnage qui, d'une main, présente un anneau au premier, et, de l'autre, tient l'extrémité d'une corde à laquelle sont attachés deux prisonniers. Ceux-ci ont les mains liées derrière le dos, et sont d'une taille plus petite. Cette scène, qui est surmontée d'un disque semblable à celui que nous avons déjà eu occasion de voir, est renfermée dans un cadre formé par un listel qui règne sur trois côtés. Au-dessus de ce listel, sont six figures de petites dimensions, représentant d'autres captifs enchaînés qui paraissent faire suite aux premiers. — Sur l'autre face de ces rochers, il y a un troisième bas-relief qui est dans un état de dégradation tel que c'est à peine si l'on peut en distinguer le sujet. Cependant, ce

qu'on peut deviner, au milieu des crevasses et des aspérités de la pierre, donne à penser qu'il est la simplification de celui qui précède, ou, du moins, qu'il a quelque rapport avec lui. Un personnage, tenant une hache d'une main et un arc de l'autre, fait face à un second qui est coiffé d'une espèce de tiare. Au-dessus d'eux, est répété le disque dont j'ai parlé.

De l'autre côté de la gorge formée par ces roches sculptées, sur la rive droite du Holvân, sont encore deux bas-reliefs qui ne présentent pas beaucoup plus d'intérêt, et ne sont guère mieux conservés que les précédents, dont ils sont des variantes.

En suivant le pied des rochers qui sont au nord-est du caravansérail de Serpoul-i-Zohab, et à trois kilomètres dans la direction du nord-ouest, on rencontre des ruines qui portent le nom de *Khalà-i-Bolak*, ou plutôt *Khalà-i-Boulak*. Ce nom signifie *Forteresse de la fontaine*; il est justifié par une belle source qui, en effet, existe dans le voisinage. — Les ruines ainsi nommées consistent en quelques pans de murs au milieu desquels on distingue deux salles voûtées en pierre, ayant toutes les apparences d'une architecture très-ancienne. Les murailles sont flanquées de contreforts carrés. Les angles sont protégés par des parties avancées circulaires, en forme de tours. Près de l'une d'elles, on remarque une excavation spacieuse pratiquée dans le rocher et en communication avec l'intérieur de la citadelle.

Dautres ruines, ou plutôt des débris de maçonnerie, recouverts par de hautes herbes, marquent, près de là, la place de constructions qui ont totalement disparu.

A quatre kilomètres du caravansérail, dans le sud-est, une

ouverture de la montagne, semblable à celle par laquelle s'écoule le Holvân, donne passage à la route de Kermanchâh. Là, sur le flanc du rocher, on voit un caveau qui rappelle celui de Sahnèh. Il y a, de plus qu'à celui-ci, une sculpture représentant un personnage vêtu d'une longue robe, coiffé d'une espèce de capuce qui couvre le front ainsi que le menton et retombe sur le dos. Sa main droite est étendue et de la gauche il tient un objet qu'il est impossible de définir exactement.—Nous avons souvent eu occasion de voir quelque chose d'à peu près semblable, et toujours aussi indéfinissable, qui n'est ni un glaive, ni une massue, qui n'a pas non plus les apparences d'un sceptre royal. On ne peut guère prendre cet objet que pour un des attributs religieux de la divinité, d'Ormuzd, ou peut-être du grand mage Zoroastre. —C'est au-dessus de ce bas-relief que s'ouvre le caveau sépulcral, sur une plate-forme taillée dans le roc. Là, se présente d'abord un portique formé par une espèce de profil qui règne sur les deux côtés ainsi qu'à la partie supérieure, et par deux colonnes dont on retrouve, adhérant au rocher dont ils font partie, les socles et les tailloirs. Composés de pièces rapportées, ou présentant moins de solidité que les autres, quoique pris aussi dans la masse du roc, les deux fûts ont disparu. Au milieu, une porte donne entrée dans le caveau où se trouve, à gauche, un sarcophage creusé, comme toutes les parties de ce monument, dans le roc vif. Cette salle funéraire est voûtée. Dans les parois, sont de petits refouillements au nombre de cinq, qui ont dû avoir pour objet de contenir des lampes. Par ses détails, ce monument ne ressemble pas à ceux de Persépolis; mais, dans son ensemble, il a avec eux quelque analogie, non-

seulement comme destination, mais aussi comme caractère. Il est donc probable qu'il remonte à une époque voisine de celle des Achéménides, s'il n'est de cette époque même. On lui donne, dans le pays, le nom de *Dukan-Dahoud.*

Au sud-ouest du caravansérail de Serpoul-i-Zohâb, à trois kilomètres de ce point, et dans une autre direction, au sud, à une distance de six kilomètres du même point, sont deux ruines qui portent un nom semblable, *Khalà-i-Khunà.* Il y a sans doute, dans cette terminaison *Khunà*, un sens applicable aux deux édifices, qui ont d'ailleurs la même désignation *Khalà* ou *forteresse.* Celle qui est la plus rapprochée du caravansérail se présente sous l'aspect d'une construction massive en pierre et carrée, mais avec des pans coupés aux quatre angles. Chacune des faces est flanquée de quatre contreforts à angles droits, entre lesquels sont trois portes voûtées. A l'intérieur, ces murs, qui ne sont autre chose que les prolongements des contreforts extérieurs, se croisent et laissent entre eux neuf vides qui forment autant de petites salles carrées mises en communication entre elles au moyen de passages étroits. Celle du milieu est plus petite que les autres; toutes sont voûtées; mais, quoique les massifs de cette construction soient en pierres, ces voûtes, ainsi que les ouvertures des portes, sont en briques. A la partie supérieure de ces salles, sont pratiquées de petites ouvertures pour donner passage à l'air et à la lumière. Le haut de cet édifice paraît avoir été terminé en terrasse. — Il est difficile de dire ce qu'a pu être ce monument; il ne paraît pas que ç'ait été une forteresse comme son nom semble l'indiquer

aujourd'hui. Ce surnom de *Khalà* ou *Khalèh* est très-commun, et donné, sans beaucoup de discernement, à tout édifice présentant des conditions de solidité propres à en faire un lieu facile à défendre. — Aucun ouvrage de fortification ne s'y retrouve; et il se peut fort bien que cette ruine représente quelque résidence dont l'épaisseur des murailles est tout simplement due à la nécessité de se préserver de la chaleur, qui est excessive dans cette contrée.

La seconde ruine de même nom, offre un aspect à peu près semblable à celui de la précédente. Elle est située dans un marécage, et ses murailles sont presque entièrement cachées par les hautes herbes qui en ont envahi les abords. C'est un vaste rectangle flanqué, sur toutes faces, de quatre tours. A chaque angle, il y en a une plus forte. A l'intérieur est une immense cour au milieu de laquelle se retrouve la margelle d'un bassin. Dans tout le pourtour, règne une succession de quatre-vingt-huit arcades. Aux deux extrémités, s'ouvrent deux portes. La physionomie de cette ruine, la disposition de toutes ses parties lui donnent une grande analogie avec un caravansérail. A l'espèce des matériaux employés, à la courbe plein-cintre des arcades, on ne peut méconnaître l'origine reculée de cet édifice, certainement antérieure à l'islamisme et à l'architecture arabe qui a remplacé celle des Sassanides. De cette observation naît cette induction que l'institution des caravansérails, en Asie, date de plus loin que l'ère de Mahomet, et qu'elle est de toute antiquité, ce qui est du reste très-probable.

En remontant le défilé qui, sur la pente occidentale des monts Zagros, descend vers Bagdad, à onze kilomètres en-

viron de *Serpoul-i-Zohâb*, on rencontre sur le bord du chemin un petit monument qui étonne, autant par la pureté de ses proportions, que par la forme et l'isolement dans lequel il a toujours été. Il consiste en une arcade unique, fermée au fond et adossée aux rochers. Les murs latéraux construits, comme tout le monument, en assises de calcaire très-dur et posées sans mortier, ont une grande épaisseur. Ils supportent la voûte qui est en plein-cintre, mais rentre sur elle-même. C'est le seul exemple que nous ayons vu de cette espèce de courbe adaptée à un monument ancien, dans ces contrées. Plus tard elle fut adoptée, comme on sait, par les architectes arabes, ce qui pourrait faire présumer que ce monument de *Takht-i-Gherô* ne s'éloigne pas beaucoup de ceux-ci et ne remonte pas plus loin que les Sassanides. — A en juger par l'ornementation de cette arcade, on doit croire qu'elle fut construite par des Grecs et suivant les règles de leur art. En effet, le profil de la marche sur laquelle pose le monument, celui de sa base, son imposte, et l'archivolte sont tout à fait de style grec. La partie supérieure en est détruite, mais quelques fragments, gisant autour, indiquent qu'elle se terminait par une corniche semblable aux autres profils.

Cette arcade est d'ailleurs dans de petites proportions ; et l'on se demande quelle a pu en être la destination. La recherche avec laquelle elle a été faite, et l'absence de toute défense, ne permettent guère de croire qu'elle ait été construite pour un poste militaire. D'ailleurs, le nom sous lequel elle a traversé les siècles indique par le mot *Takht* ou *Trône*, qu'elle a servi d'abri à une tête royale. Quant à la seconde partie de son nom actuel *Gherô*, son origine est embarras-

sante : les gens du pays appellent *Gherô* ou *Gherrû*, des montagnes qui se relient à celles au milieu desquelles se trouve le monument dont il s'agit. Ce nom ne désignerait-il que la localité où se trouve le Takht? Une autre version porte à croire qu'il pourrait bien n'être qu'une corruption de celui de *Chosroës* qu'on appelle en Perse *Kosrou* ou *Khosrô*. On arrive à déduire de ces diverses remarques qu'il se peut fort bien que ce monument ait été élevé là par ordre de quelque souverain, de *Chosroës* peut-être, pour lui servir de lieu de repos dans ses voyages ou ses chasses au travers de ces montagnes brûlées par le soleil. Cette opinion, rapprochée de ce que j'ai dit des grottes de *Tâgh-i-Bostân*, emprunte à celles-ci une nouvelle force, car leur destination, comme leur style et leur origine, semblent être les mêmes.

Rien ne nous retenait plus à Bi-Sutoun, nous avions complété, dans cette partie de la Perse, la collection de travaux qui nous était indiquée par nos instructions. Nous pensâmes à retourner à Ispahan. Le 19 donc, nous levâmes notre camp et partîmes pour Sahnèh. L'aurore commençait à poindre quand nous montâmes à cheval. Après avoir traversé le Gâmasiàh et être descendus dans les prairies qui précèdent les marécages dangereux de la vallée, nous nous trouvâmes au milieu d'une grande caravane encore endormie. C'étaient des pèlerins qui se rendaient à Bagdad et à Kerbelàh, avec plusieurs mules chargées de corps embaumés qu'on allait déposer en terre sainte.

Cette fois, nous traversâmes plus facilement les marais, grâce aux chaleurs de la saison qui avaient diminué la masse des eaux.

De Sahnèh, nous allâmes à Kingavar. Il faisait à peine jour, quand nous nous engageâmes dans la montagne qu'il fallait franchir en sortant de Sahnèh. — A des indices que nos goulâms connaissaient bien, ils nous dirent de nous arrêter pour attendre nos muletiers. Ils avaient aperçu, dans les demi-ténèbres qui couvraient encore les gorges entre lesquelles nous marchions, des mouvements d'hommes qui leur paraissaient suspects. Nous suivîmes leur conseil, mais nous ne fûmes point inquiétés, et nous arrivâmes sans accident à Kingavar à neuf heures du matin.

CHAPITRE XXIX.

Difficulté d'aller à Chouchter. — Nehavend. — Boroudgherd. — Gulpaïgân. — Khonsar. — Retour à Ispahan.

Une excursion indiquée dans le vaste plan qui nous avait été tracé, était celle de *Chouchter*, dans le *Loristân*, autrefois la Susiane dont cette ville représente l'antique capitale *Suze*. Nous avions tâté le terrain à Kermanchâh d'où nous avions espéré pouvoir pénétrer directement dans cette contrée. Mais le Serdâr que nous consultâmes nous fit entrevoir des difficultés presque insurmontables de ce côté : « D'ailleurs, nous « dit-il, la route est fort longue, déserte, très-difficile, à « cause des pays montagneux qu'il faut traverser. » Il nous conseilla de tenter plutôt cette entreprise en partant d'un point plus rapproché, et d'abréger le trajet en allant à Boroudgherd. Cette petite ville est au pied des montagnes du Loristân, et à trois ou quatre journées seulement de Chouchter. Aux difficultés qui se présentaient en prenant Kermanchâh pour point de départ, il s'en joignait une autre que l'on ne pouvait vaincre : nos muletiers ne voulaient pas nous accompagner, ils craignaient de perdre leurs bêtes; aucun

guide ne se souciait non plus de nous montrer le chemin. Ils prétendaient tous que quand on allait chez les *Bactiaris* ou les *Loris*, on n'en revenait jamais. Que ces idées fussent des préjugés, que ces périls fussent réels ou chimériques, toujours fut-il que nous avions été obligés de renoncer alors à passer dans la Susiane.

Nous suivîmes le conseil que nous avait donné le Serdar, et, dans l'espoir d'être plus heureux du côté de Boroudgherd, nous résolûmes d'y aller. Si notre nouvelle tentative restait sans succès, nous pouvions toujours gagner par là Ispahan, et nous avions l'avantage de ne pas reprendre la route que nous avions suivie en venant. Nous faisions un voyage nouveau dont l'itinéraire n'était désigné sur aucune carte. Nous devions donc en explorant une contrée inconnue, y prendre des renseignements utiles à la géographie. Tant de motifs réunis ne pouvaient nous laisser hésiter un instant à nous diriger vers Boroudgherd.

Le 21 juillet donc, à trois heures du matin, afin de marcher plus vite et d'éviter la forte chaleur, nous sortîmes de Kingavar et marchâmes au sud-est. Nous traversâmes la plaine dans sa plus grande largeur. A une farsak et demie de la ville, nous passâmes, à gué, une forte rivière coulant au nord-est. Elle arrose les terres cultivées qui dépendent d'un grand village dont le nom est Firouzabad. Ce bourg est situé à mi-côte de l'une des collines qui se rattachent à la grande chaîne des monts *Loris* dont nous devions longer la base. Nous ne le traversâmes pas, nous le tournâmes, sans que les sonnettes de nos mulets éveillassent les habitants que nous apercevions sur les terrasses de leurs maisons, où ils dormaient encore d'un profond sommeil.

Quand nous eûmes dépassé Firouzabad, nous nous engageâmes dans un petit défilé qui sépare les montagnes du Loristân de celles de l'Alvend dont les pics blancs se trouvaient à notre gauche. Nous franchîmes ce passage étroit en deux petites heures, et atteignîmes *Barafrag* où nous entrâmes dans la longue vallée que laissent entre elles les montagnes d'Hamadân et celles de Chouchter. Cette vallée, accidentée par des mamelons, était, à chaque pas, coupée par des ruisseaux et des marécages. Nous y traversâmes à très-peu de distance l'une de l'autre, deux rivières qui coulaient dans des sens différents. La première descendait de l'Alvend et coulait au sud; la seconde, venant du sud-est, remontait au nord. Nous ne pûmes reconnaître le cours de celle-ci au delà du point où la vue s'arrêtait; mais il est probable qu'elle va se jeter dans la première. Cette vallée reçoit les eaux des montagnes qui la dominent, et, comme la plupart des contrées montagneuses de la Perse, elle est très-bien cultivée. La disette d'eau est en grande partie cause de l'état misérable de la culture dans ce pays; mais, partout où il s'en trouve, la terre développe une fécondité qui fait une large compensation à la stérilité des parties arides.

L'étranger qui, en Perse, suivrait les routes battues, n'en aurait qu'une idée fausse, celle que lui donneraient naturellement les plaines désertes ou salées, immenses, que traversent, en beaucoup d'endroits, les caravanes. Pour s'en former une opinion complète, il faut se détourner des chemins ordinaires et pénétrer surtout dans les parties élevées, quelquefois peu accessibles, il est vrai, mais toujours plus riantes. En effet, d'une part, les Persans ne peuvent vivre dans les

régions basses où les pluies rares laissent à peine tomber quelques gouttes d'eau aussitôt vaporisée par un soleil ardent; d'autre part, ils y sont plus exposés aux exactions, aux déprédations des troupes de passage et de tous les Khâns, ou gens quelconques qui, par leur position, peuvent s'arroger le droit de *sursat* sur les populations. De ces deux causes est venue pour celles-ci la nécessité de chercher à la fois un refuge hors des routes battues, et de meilleures conditions d'existence dans les contrées montagneuses où se trouvent des sources et des cours d'eau. On y trouve une riche culture, une grande quantité de fruits, des melons excellents et du tabac; la vigne y est forte et généreuse, l'orge, le blé et le riz y fournissent d'abondantes récoltes. Le paysan, moins exposé aux rapines journalières, y est aisé; ses nombreux troupeaux et ses chevaux en liberté paissent de gras pâturages; mais il n'est point à l'abri des contributions que le Châh prélève là, d'autant plus onéreuses souvent, qu'il les sait plus faciles à percevoir. Cependant ces impôts, plus réguliers, moins arbitraires et toujours plus équitablement répartis, permettent aux habitants de se livrer à l'agriculture avec plus de confiance.

La vallée de Nehavend est dans ces conditions; les villages y sont en grand nombre et très-rapprochés les uns des autres. Ils ont presque tous un aspect de bien-être que nous avions perdu de vue depuis que nous avions quitté les plaines de *Sultânyèh* et de *Cazbin*. Nous comptâmes, sur notre route, dans cette première journée, plus de quinze villages devant lesquels nous passâmes, sans parler de tous ceux que nous apercevions au loin, à droite et à gauche.

Nous étions à l'époque où, les moissons achevées, les

cultivateurs étaient occupés à extraire les grains de leurs épis. En passant au milieu de tous ces villages, nous y trouvions une activité qui faisait plaisir à voir. Elle nous fit un instant oublier les ruines que nous avions si souvent rencontrées dans les campagnes où la mort paraissait s'être emparée de la nature entière. Les travaux auxquels se livraient les raïas de la vallée de Nehavend donnèrent lieu à une observation dans laquelle je trouvai l'explication d'un fait que je n'avais pas encore compris. — Dans tout l'Orient, on ne saurait trouver un brin de paille qui ne soit haché menu, celle qu'on donne à manger aux chevaux est ainsi. On pourrait croire, et je pensai moi-même, qu'ainsi que cela se pratique quelquefois en France, on la coupe pour que les animaux la broient plus facilement et soient plus affriandés par les sucs internes mis à découvert; mais je pus me convaincre que ce n'était réellement que la conséquence du moyen employé pour égrainer le froment. Les paysans persans ne battent pas le blé avec des fléaux, ils étendent les gerbes déliées par terre, sur une aire ou sur un terrain bien uni et dur, ils font ainsi un lit épais et circulaire; ils attèlent deux bœufs à un rouleau très-pesant auquel sont adaptées perpendiculairement à son axe, de distance en distance, des lames de fer un peu tranchantes. Ces lames sont rapprochées les unes des autres et disposées de manière que, le rouleau tournant, elles ne laissent pas un épi sans le rencontrer; leur pression sur le grain le force à sortir de son enveloppe, tout en broyant et coupant la paille. Un enfant conduit les bœufs attelés à cette machine; ils tournent en cercle, et, après un certain nombre de tours, tout le grain est séparé des épis. Cet usage m'a paru ingénieux, et se recommande par ce triple résul-

tat : de ne causer aucune fatigue à l'homme, d'économiser les bras, puisqu'un enfant suffit, et de produire une paille dont les animaux sont incontestablement plus friands qu'ils ne le sont chez nous de la paille longue et sèche qu'on leur donne. Cette paille hachée aurait, il est vrai, en Europe, le désavantage de ne pouvoir servir à faire de la litière; mais en Perse, et généralement en Orient, cet inconvénient n'arrête pas, parce que la litière se fait autrement. Les saïs ramassent avec soin la fiente des chevaux, ils la font sécher au soleil et la pulvérisent; ils l'étendent chaque soir dans l'écurie, où elle ne reste ainsi que pour la nuit, afin que les chevaux s'y puissent coucher moins durement que sur le sol. Le matin, ils la reprennent de nouveau et l'entassent en un lieu sec, jusqu'au soir, en la remuant de temps en temps, afin qu'elle ne contienne aucune humidité.

Bien nous avait pris de partir de grand matin de Kingavar, car nous n'arrivâmes à *Nehavend* qu'à deux heures de l'après-midi; nous avions marché onze heures.

Cette localité nous offrait un des points intéressants de notre voyage. La ville de Nehavend est célèbre dans l'histoire de Perse par la dernière bataille que les Arabes y livrèrent aux Persans en 641 de notre ère. Khosrô avait jeté dédaigneusement dans les eaux du *Karasou* la lettre de Mahomet; plus tard, son petit-fils, Yezdidgherd, reçut avec mépris, en les traitant *de mendiants et de mangeurs de lézards*, les ambassadeurs du khalife Omar. Ce double affront fait au Prophète et à son successeur, reçut une double vengeance. Le monarque persan vaincu et fugitif avait rassemblé les débris de son armée dans la plaine de Nehavend; le général du khalife l'y atteignit et brisa du même coup, et les autels du

feu et la couronne sassanide. Yezdidgherd défait, ne sachant où cacher sa honte, s'enfuit vers le nord de son empire. Mais, si ce prince était impuissant à relever la gloire de sa dynastie, la religion guèbre était trop usée pour fanatiser encore les peuples de la Perse. Le monarque vaincu erra longtemps, et mourut enfin assassiné par un meunier qui voulut s'approprier ses riches dépouilles. De ce moment, les Arabes ne rencontrèrent plus d'obstacles; maîtres de la Perse dans laquelle ils n'avaient cessé de s'avancer, ils lui eurent bientôt imposé la loi de Mahomet. Le résultat de la mémorable bataille de Nehavend fut donc de détruire ce vaste empire qui, bien que réduit après la mort de *Khosrô*, s'étendait encore des bords de l'Euphrate aux frontières de l'Inde, et de faire crouler dans la poussière tous les temples des mages. Mais, tout en devenant mahomémans, les Persans n'en restèrent pas moins ennemis de la race arabe. Profondément humiliés d'avoir subi une religion imposée par les armes, il devait arriver que, pour mieux s'affranchir du joug des successeurs d'Omar, ils creuseraient entre eux et leurs coreligionnaires un nouvel abîme plus profond et plus infranchissable. En effet, nous avons vu comment, au nom d'Ali et de Husseïn, les Persans reconquirent leur indépendance sur les princes de la race turque et de la religion sunnite. Quoi qu'il en soit, la bataille de Nehavend fut pour la Perse le point de départ de sa nouvelle vie religieuse et de ses mœurs musulmanes.

Cette ville est petite; elle est placée sur la pente d'un mamelon couronné par une citadelle. Quelque ruinée qu'elle soit en partie, ses bazars n'en attestent pas moins encore

une certaine activité commerciale. A proximité d'Ispahan et d'Hamadân, peu éloignée de Bagdad, elle peut tirer de ces trois villes les objets d'un commerce qu'alimentent les montagnards du sud et tous les habitants de la province de Chouchter. Elle est précédée, et presque complétement entourée d'immenses jardins parfaitement cultivés, où se trouvent les productions les plus estimées des Persans : d'excellents fruits, melons, raisins, et du tombeki qui rivalise avec celui de Chiraz. Nous mîmes beaucoup de temps à circuler au milieu de tous ces vergers que nous ne pouvions entrevoir que par les brèches faites à leurs chétives clôtures en terre.

Nous nous rendîmes à la citadelle qui sert d'habitation au gouverneur. Elle a un aspect qui rappelle celles du moyen âge en Europe, et, comme elles, paraît avoir été construite de manière à soutenir un siége. Ses murs crénelés sont entourés d'un fossé large et profond ; son unique entrée est flanquée de deux grosses tours dont la partie supérieure est percée d'embrasures. Le seuil de la porte est beaucoup plus élevé que le sol du bord opposé du fossé, et l'on y arrive par un plan incliné en maçonnerie, sur lequel est appuyé un pont volant en bois que l'on peut retirer facilement.

Le gouverneur était absent; nous fûmes reçus par son vekil. Sur le désir que nous manifestions d'être logés dans un jardin, il nous fit aussitôt conduire à une demi-heure de la ville, dans un vaste et superbe enclos planté de beaux arbres au pied desquels coulaient, en tous sens, de frais ruisseaux. Sur notre tête s'élevaient des pics couverts de neige ; en face de nous se développait la belle chaîne de l'Alvend. Cette habitation s'appelait *Gulzat.* Elle avait été créée par un Châh-Zadèh fils de Fet-Ali-Châh, qui y résidait pen-

dant l'été. Nous nous y installâmes parfaitement au moyen de nos tentes. Nous sûmes, par le gardien du lieu, que le Châh y était venu camper depuis peu, en se rendant à Hamadân où il avait transporté ses tentes après notre départ d'Ispahan.

Jusque-là nous étions enchantés de cette nouvelle route, et ne regrettions en aucune manière celle que prennent habituellement les caravanes, et que nous avions suivie nous-mêmes en allant à Kermanchâh.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, nous pliâmes bagage ; et, quittant les jardins de Gulzat, nous regagnâmes la route que nous avions laissée à l'est. En cet endroit, la vallée de Nehavend se rétrécit beaucoup, elle est même presque fermée par de petites collines. Après les avoir franchies, nous ne tardâmes pas à entrer dans une seconde vallée plus étroite que la précédente, plus resserrée entre les contreforts qui s'appuient, de chaque côté, aux deux grandes chaînes entre lesquelles nous cheminions. Celle-ci, quoique peuplée et arrosée par une rivière sur les bords de laquelle on comptait aussi de nombreux villages, n'a cependant pas l'aspect riant et fertile de la vallée de Nehavend. Les racines de l'Alvend et celles des monts Loris, qui se prolongent et s'entrecroisent, lui impriment une physionomie plus sévère. De distance en distance, des masses de rochers âpres et de couleur sombre donnent au paysage un caractère sauvage que ne détruisent pas les hameaux dont on aperçoit la fumée çà et là, dans les anfranctuosités des montagnes ou sur la crête des rocs qui leur servent d'assiette.

Notre route fut, ce jour-là, très-accidentée et sinueuse, parce que, parallèle au cours de la rivière, elle en suivait

tous les détours. Après neuf heures de marche, nous nous arrêtâmes au bord de l'eau, en face du village de *Kerkié-Khân* bâti à mi-côte sur une des collines qui forment la base des montagnes du Loristân.

Nous n'étions pas éloignés de Boroudgherd, mais nos chevaux étaient trop fatigués des deux longues journées que nous venions de faire, pour que nous ne remissions pas au jour suivant notre entrée dans cette ville. — Deux heures nous suffirent pour y arriver. De même qu'en avant de Nehavend, nous eûmes à longer les murs de vastes jardins, et de nombreuses maisons de campagne qui entourent cette petite ville. La nature, dans ses environs, reprenait cet air riant, et la culture y reparaissait sous cet aspect de fertilité que nous avions remarquée à Nehavend. Quant à la ville elle-même, quoiqu'elle fût couverte de ruines et délabrée, elle conservait un certain air de grandeur. — Une mosquée d'une belle architecture, élevait sa coupole au-dessus des bazars et des bains; des kiosques, dont les fenêtres colorées s'apercevaient au milieu des arbres, indiquaient des habitations dont les possesseurs avaient dû jouir de quelque importance. Les murailles, flanquées de grosses tours avec meurtrières et embrasures, sont défendues par un fossé; elles sont percées de cinq portes fort larges et fort belles, ornées de dessins variés composés avec des briques. Mais ce que Boroudgherd semblait être, vue de loin, se réduisait, quand on avait franchi son enceinte, à une misère profonde et à l'entassement des ruines de ses édifices et de ses maisons.

Cette ville avait cependant pour Beglier-Bey un Châh-Zadèh, ce qui prouvait qu'elle était classée parmi les villes

importantes. Mais son rang était purement nominal; et, en présence de ses ruines, les pieds dans la poussière épaisse qui couvrait toute la surface de son sol, il était facile de comprendre que cette résidence ne fût pas du goût d'un prince du sang royal; aussi le Châh-Zadèh était-il absent. Nous fîmes demander un logement, et son vizir nous en désigna plusieurs qui étaient inhabités, mais où il nous fut impossible de nous établir, tant ils étaient sales et ruinés; nous préférâmes donc sortir de la ville, et aller, à une demi-farsak plus loin, prendre possession d'un enclos appelé *Bâgh-Châh* ou *jardin du roi*. Il s'y trouve un kiosque au milieu de grands vergers, auprès d'une magnifique source d'eau recueillie dans un grand bassin très-profond, où nous pûmes nous baigner sans avoir pied nulle part.

Nous sûmes là, comme à Gulzat, que Mehemet-Châh y avait fait une halte. Nous succédions au roi de Perse dans les logements qu'il avait occupés sur cette route — nous ne pouvions nous plaindre. — Et cependant, qu'étaient alors ces demeures? Des kiosques délabrés, mal fermés par des portes brisées, plus mal défendus par des murs en ruines, au milieu de jardins auxquels la nature, abandonnée à elle-même, demandait en vain à l'art de lui prêter quelque secours pour alimenter une végétation appauvrie. Naguère on avait vu le faste des princes y créer des palais où le luxe répandait les ornements de toute espèce, et prodiguait l'or pour les embellir. Quand les voyageurs en sont devenus les hôtes passagers, l'abandon, l'oubli, en avaient commencé la ruine. Bientôt la destruction, avancée par l'insouciance, complétée par le temps, ne laissera plus que des traces confuses de ces lieux qu'habitèrent des princes et des rois.

Nous séjournâmes le 24 à Bâgh-Châh, jusqu'à quatre heures de l'après-midi. — Nous voulions, dans cette journée, prendre tous les renseignements nécessaires afin de renouveler notre tentative d'aller à Chouchter. Nous échouâmes de nouveau; le vizir de Boroudgherd nous dit « qu'en « ce moment, ce voyage était impraticable ; que le Louristan « était livré à une complète anarchie ; que les diverses tribus « se battaient entre elles ; que le gouverneur de cette pro- « vince en était parti, et qu'aucune autorité n'y était restée ; « qu'il n'y avait donc aucune sécurité pour des voyageurs, « ni aucune protection à attendre de qui que ce fût. » Devant de semblables obstacles, nous dûmes encore, pour cette fois, renoncer à nos projets.

Nous quittâmes Bagh-Châh un peu découragés. Nous avions déjà devant cette excursion, et sur deux points, rencontré une barrière infranchissable. Nous savions d'ailleurs, que deux voyageurs français qui nous avaient précédés, MM. de la Guiche et Texier, tout récemment encore, n'avaient pas été plus heureux en partant de Chiraz. Nous savions aussi que le seul Européen qui eût pénétré à Chouchter, le major Rawlinson, n'avait pu le faire qu'à la suite d'une troupe de deux mille hommes, envoyée par le Châh pour soumettre quelques tribus Bactyaris. On conservait, dans ces contrées, le souvenir de deux autres officiers anglais qui, ayant voulu s'y risquer seuls, ont été massacrés. Chouchter ne nous semblait donc plus abordable, et nous avions le regret de douter de la possibilité de satisfaire à notre programme en ce qui touchait la Susiane.

Afin de nous mettre plus facilement en route, le lendemain avant le lever du soleil, nous allâmes le soir cou-

cher à une petite distance de Bâgh-Châh, à *Kerim-Abad*. Le jour suivant nous montions à cheval à quatre heures du matin. La journée fut fatigante; notre route passait au milieu des montagnes; nous descendions et montions sans cesse. A notre droite, au-dessus des collines dans lesquelles nous étions engagés, s'élevait la grande chaîne des monts *Gherrû*. La neige se maintenait sur plusieurs de ses sommets. Nos guides nous dirent que de l'autre côté de cette chaîne, était une grande vallée où campaient les tribus Bactyaris. Il nous aurait fallu la traverser pour nous rendre à Chouchter, et nous n'aurions pu éviter ces montagnards inhospitaliers qui sont encore plus redoutables que les Kurdes.

L'eau est trop rare sur le sol de la Perse, pour que les populations ne se portent pas là où il y en a. C'est pourquoi l'on y voit de vastes solitudes désertes, tandis que, dans d'autres contrées, au contraire, les villages sont agglomérés. Aussi, dans cette journée, en rencontrâmes-nous un grand nombre, en raison de celui des ruisseaux qui circulaient au milieu des rochers que nous gravissions.

Après une marche de dix heures, nous débouchâmes dans la plaine *Mezra-Katoun* où nous campâmes près du village de ce nom.

Le lendemain, suivant encore des gorges, mais dans des montagnes moins difficiles, nous arrivâmes de bonne heure au-dessus de la vaste plaine de *Kademgâh* que nous avions traversée en nous rendant à Hamâdan. Nous la longeâmes, cette fois, à la base des montagnes qui la bornent du côté du sud; et, passant au milieu des villages qui la peuplent de ce côté où ils sont très-rapprochés les uns des autres,

nous allâmes coucher à Amarat où nous avions fait halte il y avait déjà plus de deux mois, et où nous rejoignîmes la route que nous avions suivie en venant dans cette contrée. A partir de ce village, nous devions peu nous en écarter; cependant nous nous en éloignâmes de manière à voir quelques vallées dans lesquelles nous n'avions point passé, et qui nous firent mieux connaître le pays, en élargissant l'horizon que nous avions aperçu la première fois.

Jusque-là notre petite troupe n'avait pas eu de malade; nous nous étonnions du bonheur avec lequel chacun de nous supportait les fatigues du voyage et les chaleurs accablantes auxquelles nous étions exposés tout le jour. Dans ce pays complétement découvert il est impossible, en effet, de se soustraire aux rayons ardents du soleil qu'aucun nuage ne vient affaiblir. Sous ce climat brûlant, l'air qu'on respire est souvent empesté de vapeurs malfaisantes. Le crâne, constamment échauffé par les feux du soleil, communique au cerveau une chaleur dangereuse, et la fièvre, souvent cérébrale, devient presque inévitable à cette époque de l'année. Nous nous applaudissions donc avec raison, d'avoir pu mener la vie active et laborieuse qui nous était faite, sans en avoir encore éprouvé les conséquences ordinaires. Mais le moment était venu, pour nous aussi, de les subir. A Amarat, mon compagnon M. Coste tomba malade. Il sentit les premières atteintes d'une fièvre terrible qu'il garda longtemps, et dont les effets devaient être inquiétants. — Si c'est une cruelle chose que d'être malade dans un pays où l'on est complétement privé des secours de l'art, c'est une bien plus cruelle chose encore que d'avoir à supporter son

mal en voyageant forcément et à cheval, c'est un véritable supplice de se mettre en selle chaque matin dans des conditions semblables.

Nous fîmes très-peu de chemin le 27, et nous nous arrêtâmes de bonne heure pour donner du repos à M. Coste.

Le 28 il allait un peu mieux; mais, afin de lui laisser le moyen de se remettre, et pour ne pas le fatiguer, nous ne marchâmes que deux heures; nous nous arrêtâmes au village arménien de *Leliân* où nous avions couché à notre précédent passage.

Nous étions là depuis quelque temps, lorsqu'au loin nous vîmes arriver une petite troupe de cavaliers en tête desquels marchait un Européen. Sous un grand voile vert qui lui couvrait la tête, je cherchais à le distinguer, lorsqu'une voix qui ne m'était pas inconnue m'appela par mon nom : c'était M. le baron Bode, conseiller à l'ambassade russe, que nous avions laissé à Ispahan avec le général Duhamel. Il se rendait au camp du Châh à Hamadân, mais je n'en sus pas davantage. —Qu'allait-il y faire ?— Il ne me le dit pas. — La cause qui avait déterminé Mehemet-Châh à entreprendre cette excursion, était due à une tradition qui s'est perpétuée en Perse. De tout temps, depuis l'établissement du schisme qui a fait des Persans les ennemis irréconciliables des Turcs, les souverains de Perse ont eu l'ambition de conquérir Bagdad et Kerbelâh où sont les tombeaux d'Ali et de Husseïn. Indépendamment des souvenirs historiques qui rattachent ce territoire à la Perse, on conçoit que les Persans voient avec peine les restes de leurs saints imâms entre les mains des Turcs, et qu'ils endurent difficilement d'avoir à subir leurs

vexations, ou de leur payer un tribut pour pouvoir faire leurs dévotions. De sanglants combats ont été plusieurs fois livrés sur les bords du Tigre, entre *Sunnites* et *Chïas*, sans que jamais ceux-ci, descendus des montagnes de la Perse, aient pu réussir à faire la conquête de leurs *saints-lieux*. — Mehemet-Châh, par politique peut-être, et pour donner une stérile satisfaction à son peuple, avait dirigé son armée du côté de Bagdad. D'après ce que j'ai su, je ne puis croire que le Châh eût réellement l'idée de marcher sur cette ville. Néanmoins l'ambassadeur russe avait dû s'émouvoir de ce projet, que semblait accuser la marche de l'armée royale, et probablement avait-il envoyé M. Bode pour détourner le roi d'une fantaisie qui aurait pu lui coûter cher, et dont la conséquence était, dans tous les cas, une rupture trop éclatante avec la Porte pour qu'elle ne fût pas prévenue. — C'était là ce que je croyais deviner dans la démarche de l'envoyé russe; mais, par convenance, je fis semblant de trouver tout simple que l'ambassadeur de Russie se fît représenter auprès du roi au milieu de son armée.

M. Bode s'arrêta, comme nous, à Leliân, et nous passâmes cette journée ensemble. C'était une bonne fortune que cette rencontre, surtout pour nous qui, depuis bien des jours, n'avions eu aucune nouvelle d'Europe. M. Bode nous en donna quelques-unes; entre autres, celle de la rentrée des cendres de Napoléon à Paris. Il me dit aussi que j'avais un paquet de lettres qui m'attendait à Ispahan, à son ambassade. On pense si j'étais impatient de les ouvrir. — Les heures s'écoulèrent vite, à oublier ensemble le pays où nous étions. Nous les prolongeâmes en réunissant nos deux dîners

et en les partageant de bonne amitié, sous une petite tente ouverte devant une campagne assez riante.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis :
Je laisse à penser la vie
Que firent les deux amis.....

Je dois dire, entre parenthèse, que mon contingent n'était pas à dédaigner, vu que le matin j'avais tué quelques cailles qui ne figuraient pas mal à côté du *pilau* et du *khebâb* qui composaient l'ordinaire. Les diplomates ont toujours une petite case réservée où se trouve quelque douceur ; ainsi M. Bode avait avec lui du Porto, et ma chasse, arrosée de ce vin généreux, compléta notre régal.

Le lendemain, après s'être serré cordialement la main, il fallut se quitter. M. Bode allait vers Hamadân ; nous, nous gagnions Ispahan. M. Coste ne se sentait pas bien ; la fièvre prenait le caractère intermittent auquel il fallait s'attendre ; c'était un mauvais jour ; malheureusement la route que nous avions à faire était fort pénible et assez longue. Nous avions à traverser une haute montagne, le sentier était souvent très-peu praticable, et les précautions qu'il fallait prendre pour ne pas glisser dans les précipices au-dessus desquels il serpentait, augmentaient nécessairement la fatigue du malade. Cette montagne était celle au pied de laquelle nous nous étions arrêtés à Cougha, et que nous avions tournée en venant d'Ispahan. Nous n'en avions alors vu que la base, où rien de remarquable ne s'était offert à notre vue ; mais, traversée au cœur, elle me parut d'une grande beauté comme site sauvage et pittoresque. Ses formes âpres et sévères, ses gigantesques roches suspendues sur de sombres abîmes, ses bancs de

marbre d'un noir légèrement veiné de jaune, les divers plans sur lesquels se jouaient la lumière et les ombres du soir, tout prêtait au spectacle qui changeait à chaque pas, qui variait à chaque détour du sentier que nous suivions, une physionomie de majestueuse mélancolie qui m'impressionnait vivement. Nous mîmes cinq pénibles heures à traverser la montagne au bas de laquelle nous passâmes, sur un pont, une forte rivière qui coulait au nord.

Sur la rive opposée était la petite ville de *Gulpaïgân*, où nous couchâmes. Nous y arrivâmes avec un nouveau malade : le plus jeune de nos goulâms, Jafferbek, était aussi atteint de la fièvre. — Je voyais le moment où notre petite caravane allait se trouver transformée en un convoi d'ambulance. J'avais hâte d'atteindre Ispahan, et d'y amener tout mon monde; nous avions d'ailleurs tous besoin de nous reposer et de nous refaire. Mais, au lieu de hâter le pas, ces accidents le retardaient. Il fallut nous arrêter un jour à Gulpaïgân.

Le lendemain, les malades firent un effort et marchèrent quatre heures et demie après lesquelles nous campâmes au milieu de vastes jardins. Nous étions dans le voisinage d'une petite ville nommée *Khonsar* qui est placée sur le versant d'un grand ravin dont les bords sont couverts de jardins, ainsi que les collines environnantes. Il y a dans cette localité un grand nombre de hameaux dont on aperçoit les petites maisons au milieu des plantations qui les environnent de toutes parts.

Nous longeâmes le ravin de Khonsar, que nous dominâmes longtemps; mais nous ne tardâmes pas à nous retrouver dans des solitudes arides. Au bout de deux heures, nous descen-

dîmes dans une grande plaine qui paraissait déserte. Nous y cherchions de loin un village où nous pussions mettre nos malades commodément; n'en apercevant aucun, il fallut nous résoudre à entrer dans un petit caravansérail, et nous y établir au milieu de ses décombres. Ce lieu s'appelait Dommenèh. Il nous fallait des provisions, et nous ne savions où en chercher. Nos muletiers, qui connaissaient l'endroit, finirent par découvrir quelques habitations cachées derrière une colline, mais les pauvres gens qui s'y trouvaient dirent qu'ils n'avaient rien, que le Châh et les serbâz leur avaient tout enlevé. Nous eûmes les plus grandes peines à nous procurer du pain et deux poules.

Les fiévreux allaient un peu mieux, nous en profitâmes pour faire une bonne étape, et nous rapprocher d'Ispahan. — Nous étions au 2 août, il faisait une chaleur insupportable. Il était urgent dans l'intérêt des malades, comme dans celui des autres, pour qu'ils ne le devinssent pas, de rester le moins possible exposés aux ardeurs de la canicule. — Aussi de Dommenèh, partîmes-nous à une heure du matin. Les premières heures furent faites à travers des terres marécageuses d'où s'élevaient, avant que le soleil parût, des vapeurs glaciales. Nous eûmes très-froid. Après huit heures de marche, nous arrivâmes à *Askèroûn* où nous campâmes près du tombeau de l'Imâm-Zadèh Âhmet-Riza.

De là, nous traversâmes une belle plaine peuplée et cultivée, puis nous rentrâmes dans celle de *Mahamedi* que nous avions traversée près de Hely-Keuzy. Les malades, s'armant de courage, restèrent en selle six heures et demie, et mirent pied à terre à *Tiroûn-Kervend* où nous avions déjà couché deux mois auparavant, jour pour jour.

Il semblait que chaque étape dût diminuer le nombre des hommes valides dans notre petite troupe : notre valet de chambre français fut à son tour pris de la même fièvre.

Nous n'étions plus qu'à dix heures d'Ispahan. Je considérais comme une chose salutaire pour nos malades, de faire un effort et d'atteindre, d'une seule traite, la ville où nous devions trouver des ressources et le confort qui leur étaient nécessaires. Cependant M. Coste ne s'en trouva pas la force, et préféra couper en deux la distance qui le séparait d'Ispahan. Nous en étions trop près, et le pays était trop sûr pour que je me fisse scrupule de me séparer de mon compagnon. Je le laissai donc aux soins de nos domestiques et de Ressoul-Bek, et je partis pour la ville où je voulais arriver le soir. Je n'emmenai avec moi que mon saïs et Jaffer-Bek qui, tout malade qu'il était, préférait en finir, tant il avait hâte de se retrouver au milieu de ses amis et de sa famille. Mais ses forces le trahirent; elles lui manquèrent avant d'arriver. Il ne pouvait plus se tenir à cheval et tomba à Nasserabad sans pouvoir se relever. Je fus obligé de le déposer dans une maison où je le recommandai, en lui laissant mon saïs pour veiller sur lui. Je continuai seul et arrivai fort tard à Ispahan.

La première personne que je rencontrai fut M. Boré, très-étonné de me voir, et à qui je racontai la manière pénible dont s'étaient accomplis les derniers jours de notre voyage. Notre excellent compatriote m'offrit aussitôt, pour M. Coste et pour moi, de partager la grande maison dans laquelle il avait succédé à M. de Sercey. — Connaissant cette habitation, et sachant qu'elle était assez grande pour que nous pussions accepter cette hospitalité, sans avoir la crainte

d'être indiscrets, je ne me fis pas prier. M. Boré me conduisit tout de suite chez lui. Pendant le souper qu'il voulut me faire partager, je lui racontai succintement notre excursion, ses résultats et ses péripéties.

Le lendemain, 5 août, M. Coste arriva bien fatigué et miné par la fièvre. Il était temps.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

NOTA. Ce voyage, fait pendant les années 1839, 1840 et 1841, n'a été écrit qu'en 1850. C'est ce qui explique la relation d'événements datant déjà de loin, et certains portraits de personnages aujourd'hui morts.

---

(1) L'opinion généralement accréditée en Perse, et parmi les agents du gouvernement français de cette époque, est que le général Romieu a été empoisonné à Téhérân, ainsi que son domestique. M. Outrey, depuis consul à Trébizonde, qui accompagnait M. Romieu, ressentit également les atteintes du poison ; mais la force de son tempérament le sauva.

(2) Dans le siècle précédent, la France avait eu, en Perse, un consul de cette famille ; mais il n'a laissé aucun souvenir.

(3) Sir John Malcolm versa l'or à pleines mains, en promit encore davantage, pour déterminer Fet-Ali-Châh à rejeter les offres de l'ambassadeur impérial, et à lui faire entendre qu'il eût à quitter la Perse.

(4) M. le comte Édouard de Sercey, fils de l'amiral de ce nom, avait été premier secrétaire et chargé d'affaires à Pétersbourg.

M. le marquis de Lavalette, précédemment secrétaire et chargé d'affaires à Stockholm.

M. le vicomte d'Archiac
M. le vicomte Gérard
M. le vicomte de Chazelles } avaient été précédemment attachés d'ambassade à Pétersbourg.

Le premier de ces messieurs s'occupait de géologie, les deux autres devaient étudier tout ce qui se rapportait aux arts et à l'industrie.

M. le marquis de Beaufort d'Hautpoul, capitaine d'état-major, avait précédemment rempli une mission auprès du pacha d'Égypte. Il devait examiner les questions militaires.

M. le vicomte Paul Daru, capitaine de houzards, avait la mission d'étudier ce qui concernait la cavalerie.

M. Desgranges, professeur de langue turque au collége de France, ancien

premier drogman à l'ambassade de Constantinople, devait remplir la même fonction auprès des autorités turques pendant notre voyage.

M. Kazimirski-Biberstein, auteur de plusieurs traductions de livres arabes et persans, était interprète pour la langue persane.

M. le docteur Lachèze avait passé plusieurs années en Égypte; il était, en qualité de médecin, attaché à la mission.

M. Pascal Coste, architecte, qui avait séjourné plusieurs années en Égypte, et M. Eugène Flandin, peintre, avaient reçu la mission de rechercher et étudier tout ce qui pouvait intéresser l'archéologie.

(5) L'Académie des Beaux-Arts fit publier l'ouverture d'un concours auquel les architectes, les peintres et les sculpteurs étaient appelés à prendre part. Elle devait choisir parmi les concurrents deux candidats proposés ensuite à l'acceptation de M. le ministre des affaires étrangères. Plusieurs artistes se présentèrent, en effet, et firent valoir leurs droits aux suffrages de MM. les membres de l'Académie des Beaux-Arts. Ce fut à la suite de ce concours que MM. Coste et Flandin furent désignés pour remplir la mission d'exploration archéologique projetée.

(6) Ce ne fut que dans le cours de l'année 1843 que M. Botta, consul de France à Mossoul, fut assez heureux pour découvrir des monuments qui paraissaient se rapporter à l'époque assyrienne. A la fin de cette année, M. Eug. Flandin fut encore désigné pour aller à Mossoul, aider le consul dans ses recherches, et faire toutes les études graphiques relatives à ces antiquités.

(7) Sur l'initiative de MM. Coste et Flandin, le ministre demanda à une commission composée de membres de l'Académie des Inscriptions et de celle des Beaux-Arts, un rapport sur le mérite et l'importance des travaux des deux voyageurs. Nous le donnons ci-après.

Archéologie : *Voyage en Perse de MM. Coste et Flandin.* — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Académie des Beaux-Arts ont entendu et approuvé le rapport suivant, qui leur a été fait par M. Raoul-Rochette, au nom d'une commission, sur le voyage en Perse de MM. Coste et Flandin.

« L'Académie des Beaux-Arts avait demandé à M. le président du conseil des « ministres, maréchal duc de Dalmatie, qu'il fût adjoint à l'ambassade envoyée « en Perse à la fin de 1839 deux artistes, un architecte et un peintre, pour « mesurer et dessiner avec toute l'exactitude possible les restes d'antiquité, « d'époques diverses, qui subsistent encore en ce pays. Cette demande de « l'Académie ayant été accueillie par le ministre de la manière la plus géné- « reuse, il fut procédé immédiatement au choix des deux artistes qui devaient « être appelés à remplir cette mission importante et difficile. MM. Coste et « Flandin, le premier déjà honorablement connu par son bel ouvrage sur les « monuments arabes du Caire, obtinrent les suffrages de l'Académie. Des in- « structions, rédigées au nom de cette compagnie par son secrétaire perpé- « tuel, et communiquées à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, furent « adressées à M. le ministre, qui les remit aux deux artistes, en leur assurant

« les moyens de remplir la mission qu'il leur confiait sous la garantie et la
« protection du gouvernement français. Telles furent les circonstances dans
« lesquelles fut résolue l'expédition scientifique entreprise sous les auspices de
« l'Académie des Beaux-Arts par MM. Coste et Flandin, et qui, commencée à
« Téhérân, s'est terminée à Bagdad, après avoir embrassé la Perse entière
« dans sa plus grande extension.

« Déjà, d'après des rapports adressés des différents points de la Perse à
« l'Académie des Beaux-Arts, trois desquels ont été rendus publics, et les
« autres ne tarderont pas à l'être [1], cette compagnie avait pu se convaincre
« que les deux artistes suivaient avec le zèle le plus digne d'éloges, malgré
« des obstacles, des privations et des dangers même de toute espèce, l'itiné-
« raire qui leur était tracé, et que partout ils se faisaient un devoir d'exécuter
« avec autant de soin qu'ils en étaient capables les travaux qui leur étaient
« demandés dans leurs instructions. Mais c'est seulement aujourd'hui que, leur
« portefeuille entier ayant été soumis à l'examen des commissaires des deux
« Académies, il est permis de se faire une idée juste de la nature de ces tra-
« vaux, et d'en apprécier le mérite, sous le rapport du talent et de la fidélité
« déployés dans les dessins, comme sous celui de l'importance et de la nou-
« veauté des monuments.

« Les localités de la Perse moderne, où il existe des monuments d'antiquité
« plus ou moins considérables, signalés depuis la renaissance des lettres jus-
« qu'à nos jours par les nombreux voyageurs qui ont visité ce pays, et appar-
« tenant à deux époques principales, celle des Achéménides et celle des Sassa-
« nides, ces localités, devenues en dernier lieu l'objet des travaux de MM. Coste
« et Flandin, sont celles de *Téhérân*, *Ispahan*, *Hamadan*, *Kirmanschah*,
« *Kengavar*, *Bi-Sutun*, *Serpoul-Zohab*, *Mader-i-Souleiman*, présumé le
« site de l'ancienne *Pasargades*, *Istakhr*, l'ancienne *Persépolis*, *Tschel-
« Minar*, siége du palais des rois Achéménides, avec les localités voisines de
« de *Nachshi-Radjab*, et de *Nachshi-Roustâm*, *Chiraz*, *Schapour*, *Firouz-
« abad*, *Fessa*, *Darabgerd* et *Selphistan*. La province de *Chuster*, partie
« de l'ancienne *Suziane*, est restée seule en dehors des explorations de nos
« deux artistes, parce que des difficultés plus fortes que leur volonté, jointes au
« manque absolu de ressources, les ont empêchés à deux reprises de pénétrer
« dans cette province, restée jusqu'ici presque absolument inaccessible aux
« voyageurs européens. Mais, en revanche, ils ont visité, à peu de distance de
« Bagdad, les ruines de *Babylone* et de *Ctésiphon*, et examiné celles de
« *Ninive*, situées près de Mossoul ; en sorte que, déjà sous le rapport des lieux,
« leur travail peut être regardé comme aussi complet qu'il était permis de l'at-
« tendre de leur part et possible à eux de l'accomplir, surtout si l'on considère
« que, dans celles de ces localités qui comportaient un travail considérable, ils
« ont séjourné tout le temps qu'exigeait la pleine et entière exécution de ce
« travail. Ainsi, ils sont demeurés dix-huit jours à Kirmanschah, et deux mois
« entiers à Persépolis, campant sous la tente en présence des monuments

1. Ils l'ont été depuis l'époque où ce rappórt fut lu aux deux Académies.

« mêmes, de manière à pouvoir achever entièrement sur place les travaux « qu'ils avaient à faire.

« L'ensemble des dessins exécutés sur tout ce vaste espace de pays, d'après « des monuments divers d'âge et de caractère, appartenant, les uns à l'archi- « tecture, les autres à la sculpture, s'élèvent au nombre de 168 pour l'archi- « tecture et de 86 pour la sculpture. Il faut y joindre 35 inscriptions, la plupart « gravées en caractères cunéiformes, quelques-unes en langue pehlvi, et trois « seulement en lettres cufiques. Tous ces dessins, particulièrement ceux qui « représentent des bas-reliefs, ont été terminés sur place, et quand il s'agira « de les publier, on n'aura, ni à en réduire le format, ce qui en altère toujours « plus ou moins le mérite, ni surtout à en améliorer ou à en compléter l'exécu- « tion, ce qui en change bien autrement le caractère. On ne sait que trop de quelle « manière s'achèvent à Paris, pour être livrés au burin des graveurs, des des- « sins à peine ébauchés devant le monument original par une main quelquefois « peu habile, et comment des monuments ainsi représentés à l'aide d'une « double infidélité, perdent toute leur valeur aux yeux du véritable antiquaire « et du véritable artiste ; et c'est par un sentiment de réserve dont on ne peut « que nous savoir gré que nous nous abstenons de citer des exemples de ce « procédé malheureusement trop commun. Mais les dessins de MM. Coste et « Flandin portent en eux-mêmes tous les éléments de la confiance qui leur est « due. L'exécution des bas-reliefs nous a paru ne rien laisser à désirer pour la « fidélité, pour le caractère et pour l'effet, et c'est une vérité que nous ne crai- « gnons pas de proclamer devant deux Académies, que jamais les sculptures « de Persépolis, le plus grand monument encore debout de toute l'antiquité « asiatique, n'avaient été jusqu'ici représentées avec autant de soin, d'exacti- « tude et de talent, qn'elles le sont dans les dessins de M. Flandin. Les gra- « vures de Ker-Porter, qui jouissaient, et sous plus d'un rapport, à juste titre, « de tant de réputation dans le monde savant, perdront certainement, à la « publication des dessins de M. Flandin, la confiance et l'estime dont elles « étaient en possession ; et c'est un avantage que la France doit se trouver « heureuse et fière d'obtenir snr l'Angleterre dans le paisible domaine de la « science.

« Nous en dirons autant des dessins d'architecture de M. Coste ; le soin avec « lequel toutes les mesures s'y trouvent relevées, toutes les formes indiquées, « de manière à pouvoir, lorsqu'elles auront été rapportées dans la mise au net, « représenter le monument antique dans son vieux caractère, a été jugé digne « des plus grands éloges par les architectes de la commission ; quelques des- « sins terminés sur place, ont offert l'ordre d'architecture des palais de « *Persépolis* sous un aspect admirable et véritablement tout nouveau ; et de « nombreux plans topographiques levés par le même architecte, plusieurs des- « quels, notamment celui qui comprend l'ensemble de *Mader-i-Souleiman* et « *d'Istakhr*, c'est-à dire *Pasargades* et de *Persépolis* joignent au mérite gra- « phique de l'exécution l'importance historique de la localité, sont au nombre « des fruits les plus précieux de la mission remplie par les deux artistes. Le « même éloge doit être accordé aux inscriptions, tant en caractères cunéi-

« formes qu'en écriture pehlvi, copiées au nombre de vingt-trois dans les ruines « de *Persépolis* seulement. M. Eug. Burnouf, si bon juge en ces matières, a « reconnu qu'en fait d'inscriptions conçues en trois systèmes d'écriture cunéi- « forme, persépolitaine, médique et assyrienne, si difficiles à déchiffrer et à « copier, rien d'aussi exact et d'aussi consciencieux n'avait été fait depuis « Niebuhr sur les monuments de Persépolis; et c'est le même caractère d'exac- « titude, appliqué ici à des inscriptions, qui distingue dans les moindres détails « d'architecture tous les travaux de M. Coste.

« Ce que nous venons de dire du mérite des dessins exécutés par MM. Coste « et Flandin ne suffirait pas, à beaucoup près, pour donner une idée juste et « complète de l'importance de leurs travaux. Persépolis, principal objet de « leur mission, ne leur a pas seulement offert des bas-reliefs à dessiner et des « débris de palais à relever, dans ce qui se trouvait à la surface du sol, exposé « à la vue de tout le monde. Plusieurs de ces bas-reliefs étaient à demi ense- « velis sous un amas de décombres qui datent presque du siècle d'Alexandre; « et c'est dans cet état qu'ils avaient été vus et dessinés par les voyageurs, y « compris C. Lebrun et Chardin parmi les anciens, Ouseley, Niebuhr et Ker- « Porter lui-même parmi les modernes. D'autres sculptures, tout à fait enfouies « sous les ruines des palais auxquels elles appartenaient, avaient échappé non- « seulement à l'observation des voyayeurs, mais même au marteau des mu- « sulmans. C'est à l'aide de fouilles entreprises sur près de trente points diffé- « rents, tant dans les ruines des palais de *Persépolis*, que dans la localité « voisine de *Nachshi-Roustâm*, que de nouveaux bas-reliefs et de nombreux « détails d'architecture, découverts par le zèle de nos deux artistes, avec « quelques inscriptions, ont été rendus à la lumière pour être livrés à la « science. Huit bas-reliefs tout à fait nouveaux, sans compter plusieurs autres « complétés dans leur partie inférieure au moyen de ces fouilles, sans compter « encore un taureau, seule sculpture de ronde-bosse qui soit sortie jusqu'ici « des ruines de *Persépolis*, sont une conquête précieuse à la fois pour l'his- « toire, pour l'art et pour la philologie, dont on leur est redevable. C'est encore « un résultat tout à fait neuf et des plus importants pour l'histoire de l'art, dû « à ces fouilles opérées à l'aide des privations les plus dures, que la décou- « verte des principaux détails de l'ordre d'architecture des divers palais de « *Persépolis*, jusqu'à nos jours si imparfaitement connu. En déblayant, par- « tout où cela leur paraissait nécessaire, le sol, les terrasses et les escaliers de « sept habitations royales, qui composaient, avec le grand vestibule de « *Tschel-Minar*, l'ensemble du palais des monarques Achéménides, nos deux « artistes ont été mis en possession de presque tous les éléments de la restau- « ration de ces édifices. C'est là un résultat qui suffirait seul pour recom- « mander leur travail à l'estime du monde savant, pour en faire un ouvrage « unique entre tous ceux qui ont été publiés ou entrepris sur les monuments « de Persépolis. Douze inscriptions nouvelles, la plupart exprimées dans les « trois systèmes d'écriture cunéiforme, l'une desquelles, conçue en caractères « persépolitains, a offert à M. Eugène Burnouf le nom d'Artaxerce-Mnémon, « déjà connu par une des inscriptions du recueil de M. Rich, ont été ajoutées

« par l'effet des mêmes fouilles à ce que nous possédions, malheureusement « encore en trop petit nombre, d'inscriptions de ce genre, qui ont déjà pro- « duit et qui promettent encore à la science tant de révélations importantes « pour l'histoire, pour la connaissance de la langue et de la religion de cette « partie de l'ancien monde. Moins riche en inscriptions pehlvi, la collection « formée par nos deux artistes présente pourtant deux de ces inscriptions en « grande partie nouvelles, celle de *Nachshi-Radjab*, de trente et une lignes, « d'une parfaite conservation, qui n'avait été qu'entrevue par Ouseley, parce « qu'elle était cachée par un arbre, et une autre gravée près du cheval de « Sapor, réputée la plus grande connue jusqu'ici, laquelle avait été signalée « par Ouseley et par Ker-Porter comme renfermant cent vingt lignes, suivant « le premier, soixante dix-huit selon le second, et dont quelques lignes seule- « ment avaient été données par Niebuhr. M. Coste a eu la patience de copier « tout ce que l'état malheureusement très-fruste de cette longue et importante « inscription lui a permis d'y copier : trente-six lignes, sur soixante-cinq dont « elle se composait originairement. Le même soin a été remarqué par M. Qua- « tremère dans la transcription des autres inscriptions pehlvi déjà connues, où « des lignes nouvelles ont été introduites, qui témoignent de l'exactitude de « M. Coste.

« Ce n'est là sans doute qu'un aperçu bien succinct et bien insuffisant des « travaux de MM. Coste et Flandin, puisqu'il ne concerne proprement que ceux « dont *Persépolis* leur a fourni le sujet, sans embrasser ceux qui, exécutés à « *Kirmanschah*, à *Kengavar*, à *Serpoul-Zohab*, à *Chiraz*, à *Schapour*, à « *Firouzabad*, à *Darabgerd* et à *Ctésiphon*, offrent le même mérite d'exac- « titude porté à un degré supérieur dans les monuments déjà connus, avec « quelques monuments nouveaux, tels que le palais sassanide de *Firouzabad*, « tels encore que le grand temple d'*Anaitis* à *Kengavar*, et le *Takh-Khesra* « à *Ctésiphon*, qui peuvent passer pour des monuments nouveaux, puisque « nous ne les connaissions que par des relations superficielles ou d'après des « dessins de nulle valeur; tels surtout que les bas-reliefs médiques de *Serpoul-* « *Zohab*, sur lesquels nous ne possédions que de vagues indications. Une ana- « lyse plus détaillée et plus complète des travaux de nos deux artistes excéde- « rait nécessairement les bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer, « sans rien ajouter à l'opinion que nous avions à donner du mérite, de l'impor- « tance et de la nouveauté de ces travaux. Cette opinion, qui résulte de l'exa- « men consciencieux auquel nous nous sommes livrés, artistes, antiquaires et « philologues, en nous aidant des lumières les uns des autres, et en comparant « avec les dessins de MM. Coste et Flandin ceux des autres voyageurs qui nous « étaient familiers; cette opinion, si complétement favorable sur tous les points, « sera sans doute partagée par les deux Académies, dont plusieurs membres « ont été dans le cas de voir et d'examiner ces dessins; et nous pensons que « ce sera de la part des deux compagnies, invitées par M. le ministre des af- « faires étrangères à lui faire connaître leur avis sur le mérite des travaux de « MM. Coste et Flandin, un véritable acte d'équité et d'intérêt pour la science, « que de les signaler à la bienveillance de ce ministre comme un des services

« les plus éminents rendus de nos jours à la connaissance de l'antiquité et de « l'histoire de l'art, et à ce titre comme l'objet d'une des publications les plus « utiles à la science et les plus honorables pour notre pays. »

(8) L'ancienne ville dont le nom était *Byzantium* ou *Byzance* fut appelée *Constantinopolis* ou *Constantinople* par les Grecs. Quand elle fut tombée aux mains des Turcs, les vaincus, dans leur langage, l'appelèrent *Islam-Polis*, ou *Islampoul*, *ville de l'Islam*, ville de la religion musulmane. De ce nom d'origine grecque, les Turcs ont fait, par corruption, *Stamboul*, nom par lequel ils désignent aujourd'hui la vieille capitale où résident leurs sultans.

(9) *Stamboul* désignant l'immense ville turque, *Pera* et *Galata* sont les noms donnés aux deux quartiers que, sur l'autre rive du port, habitent les chrétiens de toute nation.

(10) Le traité d'*Unkiar-Iskelessi* tire son nom d'une localité située sur la côte asiatique du Bosphore. Les Russes y avaient pris position en 1832, sous le prétexte de garantir Constantinople contre une invasion égyptienne que rendait menaçante la victoire remportée à Koniah par Ibraïm Pacha. Ce fut en cet endroit que la Porte conclut avec un ministre plénipotentiaire russe un traité par lequel le czar et le sultan faisaient une alliance offensive et défensive. Par une clause secrète, le grand seigneur s'engageait à fermer les Dardanelles à tout bâtiment de guerre européen, et à laisser ce passage toujours libre aux forces de la Russie. De cette manière, la Turquie et ses batteries des Dardenelles et du Bosphore servaient de remparts à la monarchie russe qui restait maîtresse unique, absolue dans la mer Noire. C'était cette clause du traité d'*Unkiar-Iskelessi* qui ne permettait pas au *Véloce* de naviguer dans les eaux qui devaient nous porter à Trébizonde.

(11) M. l'abbé Scafi était un prêtre romain entré dans la congrégation des Pères Lazzaristes et attaché à la mission dont le siége était à Constantinople. En 1838, M. Boré, passant dans cette ville pour se rendre dans l'Asie-Mineure, la Chaldée et pousser jusqu'en Perse, M. l'abbé Scafi partit avec lui pour faire le même voyage. Il avait accompagné le savant explorateur jusqu'à Tabriz d'où il était revenu au couvent de Pera, afin d'y organiser les moyens de propagande civilisatrice que M. Boré réclamait pour donner à ses projets d'école française toute l'extension nécessaire.

(12) On se rappelle qu'Ibraïm Pacha, maître de toute la Syrie, dut marcher à la rencontre d'une armée turque formidable rassemblée sur le bord de l'Euphrate et commandée par Hafiz-Pacha. Ce chef avait cru assurer le triomphe de ses armes en attendant les Égyptiens dans un camp retranché qu'il avait établi entre Alep et l'Euphrate, près du village de *Nezib* qui donna son nom à la bataille que les deux généraux se livrèrent dans son voisinage. Les troupes d'Ibraïm Pacha étaient aguerries ; la milice turque, au contraire, était composée presque entièrement de recrues levées à la hâte. Elle ne put soutenir le choc des Égyptiens, et ne tarda pas à se débander. On dit que la trahison augmenta le désordre. Les Égyptiens, en profitèrent, enfoncèrent toutes les lignes turques,

et mirent en fuite l'armée entière du sultan. Son chef, Hafiz-Pacha, eut les plus grandes peines à se sauver presque seul, laissant son camp, son matériel, ses propres biens au pouvoir du vainqueur. La bataille de Nézib décida complétement du sort de la Syrie qui resta au pacha d'Egypte jusqu'en 1840, époque à laquelle la force et la diplomatie mirent tout en œuvre pour en déposséder Mehemet-Ali, et la remettre entre les mains du sultan.

(13) Le nom de *Sunnis* ou *Sunnites* est donné aux Musulmans orthodoxes, à ceux qui ne reconnaissent pas d'autre successeur de Mahomet qu'Aboubekhr et Omar, par opposition à celui de *Chyas* ou *Chyites* que portent les dissidents qui considèrent ces deux kalifes comme des usurpateurs, et maintiennent que le droit de succession au prophète appartenait à la famille de sa fille Fatime, c'est-à-dire à Ali et à ses fils Husseïn et Hassan. Tous les Turcs, les Egyptiens, et la plus grande partie des Arabes sont *Sunnites*. La secte des *Chyas* se compose des Persans et de quelques tribus arabes parmi lesquelles elle s'est propagée, ainsi que dans l'Inde. Son origine remonte à la mort du Prophète ; mais elle n'a pris de l'extension qu'au XVIe siècle, époque à laquelle toute la Perse s'est séparée des orthodoxes.

(14) Le roi de Perse Mehemet-Châh avait sur la principauté d'Hérat des droits que, dans le cours de l'année 1839, il se décida à faire prévaloir par les armes. Il investit la ville d'une armée et en fit le siége. Dans le camp royal étaient l'ambassadeur de Russie le général Simonitch, et le ministre d'Angleterre M. Mac-Nill. Ce dernier avait des intelligences dans la place, et correspondait journellement avec un officier du génie anglais qui en dirigeait la défense. L'or à l'effigie de saint Georges passait en abondance de la tente du représentant de la Grande-Bretagne dans les mains des Affghans. Le siége traînait en longueur ; les Persans se battaient bravement, mais ne faisaient aucun progrès. Leur science militaire était, à la vérité, fort impuissante ; mais le principal obstacle à la prise de la ville et à la reddition des assiégés, était le soutien que ceux-ci trouvaient dans les Anglais et les menées perfides au moyen desquelles ils encourageaient les défenseurs d'Hérat, en intimidant les chefs persans et le Châh lui-même. La politique anglaise s'opposait à la victoire des Persans ; il lui convenait que le territoire d'Hérat restât dans la situation où il était, lorsque Mehemet-Châh résolut de s'en emparer. Divers chefs affghans se disputaient l'autorité, et cet état d'anarchie plaisait à l'Angleterre, qui tôt ou tard devait en tirer parti pour s'approprier cette principauté. Il ne pouvait donc lui convenir que le roi de Perse la rangeât sous sa domination. On pense bien que les intrigues de M. Mac-Nill avaient plus d'une fois été le sujet de graves dissentiments entre le Châh et son vizir d'une part, et la mission anglaise de l'autre. Depuis plusieurs mois les choses étaient sur ce pied, lorsque, par suite des insolentes exigences du ministre anglais, la querelle s'envenima au point d'amener une rupture.—Les Persans, montés à l'assaut, avaient été repoussés ; cependant le combat les avait tellement exaltés que, si un second assaut était livré, la prise de la ville était imminente. Les Anglais le comprirent, et M. Mac-Nill, résolu

à tout mettre en œuvre pour éviter cette catastrophe, s'interposa entre les défenseurs de la brèche et les assiégeants, menaçant le Châh non-seulement du mécontentement de l'Angleterre, mais encore d'une descente de troupes anglaises sur le littoral persique, et d'une invasion des provinces du sud. — Mehemet-Châh, très-irrité de ce langage, fit comprendre à M. Mac-Nill qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps dans son camp ; mais, au lieu de pousser avec vigueur le siége et de s'emparer d'Hérat, il eut la faiblesse de se retirer, dans la crainte d'attirer l'orage dont le représentant de la politique anglaise l'avait menacé.

M. Mac-Nill était parti pour Londres, et les personnes de sa suite, qui avaient quitté la Perse avec lui, s'étaient arrêtées à Erzeroum pour y attendre de nouvelles instructions. — C'est dans cette situation que nous les trouvâmes à notre passage dans cette ville.

(15) Le mot *Salamalek*, que nous avons introduit dans notre langue, vient de l'arabe *selam-aleik;* pris littéralement il signifie *paix sur toi*. Les Turcs, et les Persans surtout qui ont une prononciation très-accentuée, souvent même affectée, disent *selamôn-aleï-kôm* ou *paix sur vous*, qui est le véritable salut oriental dans toute sa pureté.

(16) *Istakbal* ou *Istikbal* signifie proprement *l'aller au-devant*. Les Persans en ont fait un substantif par lequel ils expriment l'action *d'aller au-devant* d'un personnage de rang élevé. — Ces cérémonies officielles sont toujours figurées par un grand nombre de cavaliers et on leur donne beaucoup d'apparat.

(17) — M. Trezel était ingénieur-géographe, M. Fabvier et M. Lami étaient lieutenants d'artillerie. Les deux premiers, encore vivants, sont devenus généraux de division ; M. Lami est mort général de brigade, à Constantine, en 1837. On doit à M. le général Trezel de nombreux et savants travaux géographiques sur la Perse. M. le général Fabvier fut chargé par Fet-Ali-Châh de créer une artillerie de campagne. Il fonda à Ispahan un arsenal dont il dut faire jusqu'aux moindres outils, car les Persans ne possédaient aucun moyen de fabrication. Après mille peines et obstacles de tout genre, M. Fabvier réussit à monter quelques pièces sur leurs affûts. Ce fut le point de départ, le germe de l'artillerie légère que possède aujourd'hui l'armée du Châh.

(18) En Turquie, les distances de lieux se comptent par *agatchs*, en Perse par *farsaks*. Ces deux longueurs sont égales, et équivalent à six kilomètres à peu près.

(19) En 1839, un ambassadeur persan était venu à Paris. On doit croire que les différends survenus entre les gouvernements persan et anglais, à propos d'Hérat, n'étaient pas étrangers à la mission que Mehemet-Châh avait donné à Husseïn-Khân. En effet, la diplomatie que ce personnage faisait à Paris n'avait pas d'autre but que de chercher à affranchir la Perse du joug insupportable que lui faisait subir l'Angleterre. Elle n'eut pas d'ailleurs d'autre résultat que l'achat de plusieurs milliers de fusils et la cession par le gouvernement

français d'une douzaine de sous-officiers pris dans des régiments d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, qui entrèrent au service de la Perse comme instructeurs militaires. Ces jeunes gens, qui avaient été choisis dans leurs corps respectifs, n'étaient pas des aventuriers allant chercher fortune au fond de l'Asie, comme tant d'autres avant eux; ils partaient chargés d'une mission toute spéciale et temporaire, et en conservant la position à laquelle leurs services leur donnaient droit en France.

Mais les difficultés que leurs devanciers avaient rencontrées devaient se présenter de nouveau à ces instructeurs, et des intrigues de toute sorte furent mises en œuvre pour entraver complétement l'emploi que la Perse aurait pu faire, à son profit, des connaissances des sous-officiers français. Les obstacles qu'ils ne cessèrent de rencontrer furent tels, que pas un d'eux ne put réussir à former quelques soldats persans. Ils restèrent, en Perse, oisifs, pendant quatre années à la suite desquelles ils rentrèrent en France.

(20) La Perse a été, de tout temps, abandonnée par la France. A l'exception des missions qui, à de longs intervalles, y ont fait de courts séjours, le gouvernement français n'y a jamais entretenu aucun résident. Cette raison est une des causes qui en ont éloigné le commerce de notre pays; car les négociants ne créent guère de relations chez des peuples auprès desquels ils savent ne trouver l'appui d'aucun agent consulaire. Cela est malheureux; car si le commerce anglais trouve, en Perse, des marchés ouverts et favorables à ses importations, il n'est pas douteux qu'un grand nombre d'articles des fabriques françaises auraient également là des débouchés faciles. Certainement, les draps de France, les soieries, les indiennes, les mousselines, trouveraient dans les bazars persans de nombreux acheteurs. Mais, je le répète, l'absence de représentants français rend timides nos exportateurs, et le marché de Perse est entièrement abandonné aux spéculateurs anglais ou à quelques maisons grecques de Constantinople, qui se placent sous la protection de la Russie.

(21) *Echi* ou *Eltchi*, est le terme par lequel on désigne un envoyé diplomatique, un ambassadeur. Les Orientaux ont aussi adopté la dénomination européenne de *ministre plénipotentiaire*, et ils disent *Vesiri-Moukhtar* pour indiquer un envoyé qui a des pleins pouvoirs. — Ils appellent *Baliot* un consul. Ce mot n'a pas une origine asiatique; il est dérivé de l'italien *Bailo*, qui veut dire agent politique, et il date du temps où la république de Venise avait, à Constantinople, un représentant qui portait ce titre.

(22) *Roustâm*, *Afraziâb*, sont des héros qui ont existé; mais les Persans se sont plu à entourer leurs exploits de tant de fables et de récits merveilleux, qu'ils en ont presque fait des personnages mythiques. Ils symbolisent la force, le courage, et on leur donne le titre de *Pehlavân* qui veut dire héros, athlète. — Les Persans n'auraient pas dû conserver la mémoire de *Gengiskhan* et de *Tamerlan* dont leur pays a eu tant à souffrir. Mais ils oublient les ruines qui marquent de tous côtés les traces du passage de ces conquérants, pour ne se rappeler que leurs exploits guerriers; et, sous les noms de *Tchenghiz-Khân* et *Taïmour-Lenk*, ou *Tamerlan le Boiteux*, ils honorent la mémoire de ces

envahisseurs cruels et barbares sous le fer desquels leurs ancêtres courbèrent la tête.

(23) On appelle *harem* la partie retirée d'une habitation, celle où ne pénètrent jamais les étrangers. *Anderoûm* signifie proprement le lieu où se tiennent les femmes : c'est le *gynécée* des Grecs. Ce terme ne s'emploie que quand il s'agit de la maison d'un grand ; pour les petits bourgeois, ou les raïas, on désigne cette partie secrète par le mot *zân-khânèh*, littéralement *appartement des femmes*.

(24) Le mot *louti* ou *louthi* a une signification très-variée par laquelle on désigne les mauvais sujets, les voleurs, les gens de mauvaises mœurs et les baladins, bateleurs, etc. Quant à son étymologie, on n'est pas d'accord : les uns le font dériver de *Loth*, le neveu d'Abraham, doublement célèbre par la protection du Seigneur qui voulut l'épargner lorsqu'il consuma Sodome, et par son inceste qui semble justifier le nom de *louti* donné aux gens de mauvaise vie ; d'autres font venir ce mot de l'indien *lout* qui signifie vol, brigandage ; par cette acception, qui est en effet reçue, on peut également justifier cette origine.

(25) Lorsque Nadir-Châh s'empara de Dehli, on dit que, parmi les trésors qui tombèrent en son pouvoir, figurait le magnifique trône du grand Moghol. Il était tout incrusté de pierreries et simulait une queue de paon ; par cette raison on l'appelait *Takht-i-taous*, ou *Trône du Paon*. Il fut rapporté à Ispahan par le conquérant qui, ne pouvant se contenter de s'asseoir sur les diamants et les rubis dont il était couvert, les fit enlever pour les vendre. Il en tira, dit-on, des sommes énormes.

(26) *Turkman-thaï* est un bourg situé à dix étapes de Téhérân. En 1827, les Russes vainqueurs s'avancèrent jusque-là pour forcer le roi de Perse à accepter un traité dont les bases étaient la reconnaissance de toute la Géorgie comme province russe, et de la rive droite de l'Araxe, jusqu'à son embouchure dans la Caspienne, comme limite septentrionale du royaume d'Irân. Le Châh était dans l'impossibilité de s'opposer à l'envahissement de cette partie de ses États, que son fils Abbas-Mirza avait en vain cherché à défendre ; il fut forcé de signer ce traité pour éviter de plus grands malheurs à son pays et de plus grandes humiliations à sa couronne.

(27) Quand nous fîmes le voyage de Perse le roi Mehemet-Châh, qui n'avait que trente-quatre ans, était sur le trône ; mais, sans cesse menacé par des atteintes très-graves de goutte, il était à craindre que son règne ne fût pas de longue durée. En effet, il est mort de cette maladie dans le cours de l'année 1849, et son fils, surnommé le *Veliat*, lui a succédé.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

VOCABULAIRE TURC ET PERSAN

POUR SERVIR

A L'INTELLIGENCE DE QUELQUES EXPRESSIONS USUELLES
INTRODUITES DANS LE COURS DE CETTE RELATION.

NOTA. J'ai cru devoir adopter l'orthographe qui, dans notre langue, se rapproche le plus de la prononciation des mots turcs ou persans, soit pour ceux qui ont un sens, soit pour les noms propres.

A

Ab. Eau.
Agatch. Distance équivalant à 6 kilomètres.
Amarat. Séjour, demeure.
Andèroûm. Habitation des femmes.
Arak. Eau-de-vie.
Atech-gâh. Lieu du feu, autel du feu.
Atli. Cavaliers.

B

Bâgh. Jardin.
Balios. Agent diplomatique.
Barat. Mandat du trésor.
Beïcht. Paradis.

C

Caraoul. Sentinelle.
Cavass. Garde particulier.
Châh. Roi.
Chaï. Monnaie de cuivre, 5 cent.
Châh-Zadèh. Fils de roi.
Cherâb. Vin.
Cherbet. Boisson sucrée, sorbet.
Chya, chïa, chyite. Littéralement, partisan; il sert à désigner ceux d'Ali, ou les dissidents parmi les Musulmans.
Cotal. Rampe, défilé.
Coula. Bonnet, chapeau.

D

Divân. Assemblée.
Divân-i-Khanèh. Lieu d'assemblée.
Djerid. Javelot.
Doukhtâr. Jeune fille.

E

Elchi. Ambassadeur.

F

Farsak. Distance équivalant à 6 kilomètres.
Ferrach. Domestique.
Frenguistân. Europe.
Frengui. Européen.

G

Goulâm. Courrier, cavalier.
Guermsir. Pays de la chaleur.

H

Hachpâs. Cuisinier.
Hadji. Pèlerin.
Hakim. Gouverneur de ville.
Hammâm. Bain.
Hañssi. Rebelle, indépendant.
Hekim. Médecin.

I

Iassaoul. Garde d'élite.
Imâm. Saint.
Imâm-Zâdèh. Littéralement, fils de saint; par extension, on donne ce nom aux tombeaux des saints.

K

Kalaat. Habit d'honneur.
Kalâm. Plume, crayon.
Kalâmdân. Encrier.
Kalantar. Magistrat urbain, collecteur d'impôts.
Kalioûn. Pipe à eau.
Kater. Mulet.
Katerdji. Muletier.
Ketkhodâh. Maire.
Kanèh. Maison.
Khebâb. Mouton rôti.
Khief. Repos, bien-être.
Khilissèh. Église.
Kich-mich. Raisin sec.

L

Louti. Mauvais sujet, bateleur.

M

Mahâllèh. Quartier.
Matchit. Mosquée.
Medressèh. Collége.
Meïmân. Hôte.
Meïmândar. Chargé des hôtes.
Menzil. Maison, étape.
Mirza. Ce mot, mis après un nom propre, signifie prince; devant, il indique un homme de bonne famille.
Mollah. Prêtre.

N

Naïeb. Lieutenant.
Nizam. Soldat.

P

Padichâh. Roi.
Pehlavân. Héros, athlète.
Perdèh. Rideau, portière.
Pezevink. Ce mot est une injure grossière.
Pichkèch. Cadeau, présent.
Pichketmèt. Serviteur de l'intérieur.
Pilau. Plat de riz.

R

Râh. Route.
Râhdar. Garde de route.
Raïa. Paysan.

S

Sâbcrân. Monnaie d'argent, 1 fr. 25 cent.
Saïs. Palefrenier.
Sandoukdar. Trésorier.
Serbâs. Soldat d'infanterie.
Serdâr. Général.

Sophi. Littéralement, philosophe. On a donné ce nom à la dynastie qui a suivi celle des Mongholes.

T

Takht. Trône ou chaise.
Talimdji. Instructeur.
Tatar. Courrier.
Tchâder. Voile, tente.
Tchapar. Courrier.
Tcherkess. Circassien.
Tchervâdar. Muletier.
Tchibouk. Pipe.
Tel. Monticule.
Tepèh. Monticule.
Tombeki. Tabac.
Tuffek. Fusil.
Tuffekdji. Fusilier.

V

Vallâh. Exclamation.
Vekil. Lieutenant.

Z

Zân. Femme.
Zân-khânèh. Appartement des femmes.

ITINÉRAIRES

QUI SE RATTACHENT A LA PARTIE DU VOYAGE
CONTENUE DANS LE PREMIER VOLUME.

(Les heures sont calculées au pas ordinaire d'un cheval.)

DE TRÉBIZONDE A ERZEROUM, 55 H 1/2.

		heures.
DJEVIZELIK	village.	6
YERKEUPRU	village.	6
ZINGANA	village.	6
GUMUCH-KHANÈH	petite ville.	6
KHALÈH	hameau.	4
BALAKHOR	village.	4
BAIBOUT	petite ville.	4
MASSAT	village.	6 1/2
KHOCH-AB-POUNAR	village.	5
POUTCHIKI	village.	4
ERZEROUM	ville.	4

D'ERZEROUM A BAYAZID, 56 H.

HASSAN-KHALÈH	village.	6
AMRAKOUM	village.	4
DELIBABA	bourg.	6
DAAR	village.	4
MOLLAH-SULEIMAN	village.	8
KARA-KHILISSÈH	village.	6
GUILLASSOUR	village.	6
DIADIN	hameau.	8
BAYAZID	ville.	8

DE BAYAZID A TABRIZ, 51 H 1/2.

		heures.
BAZIRGAN	village.	7
MAKIOU	petite ville.	3
SOPHIAN	village.	5
KARAZIADÈH	village.	7
KHOI	ville.	6 1/2
SEID-HADJI-ED-DIN	village.	3 1/2
TASSOUITCH	bourg.	5 1/2
TCHEBISTER	bourg.	6
NAZERLOU	village.	3
TABRIZ	grande ville.	5

DE TABRIZ A ZENGUIAN, 46 H.

BASMITCH	village.	3
HADJI-AGA	village.	6
TIKMÈ-DACH	village.	4 1/2
KARA-TCHUMEN	village.	4
TURKMAN-TCHAI	bourg.	3
MIANÈH	ville.	6
AKENT	village.	7
AKMAN-KHANÈH	bourg.	7 1/2
ZENGUIAN	ville.	5

DE ZENGUIAN A CAZBIN, 27 H 1/2.

SULTANYÈH	village.	5
HIDECHT	village.	5
ABBHER	petite ville.	3
FARSIDJÈH	village.	4
SIADÈH	village.	4
CAZBIN	grande ville.	6 1/2

DE CAZBIN A TÉHÉRAN, 24 H 1/2.

KICHLEK	village.	8
TENKIAMAN	village.	3 1/2
SOLIMANIÈH	village.	6
KENT	bourg.	4
TÉHÉRAN.	capitale.	3

DE TÉHÉRAN A ISPAHAN PAR SAVAH, 75 H.

		heures.
NORBAT-KERIM	village.	6
PIK	village.	6
SAVAH	petite ville.	8
TEGAROUT	village.	7
KHOUM	ville.	6
PASSENGUIAN	caravansérail.	5
NASSERABAD	caravansérail.	8
KACHAN	ville.	3
KHOUROUD	village.	6
SOU	village.	5
MOUTCHAKHOR	village.	6
GUEZ	bourg.	6
ISPAHAN	grande ville.	3

D'ISPAHAN A HAMADAN, 76 H 1/2.

NASSERABAD	bourg.	2
NEDJEFABAD	petite ville.	4
TIROUN-KERVEND	village.	4 1/2
UZNÈH	village.	9 1/2
DOUR	village.	7
COUGHA	bourg.	5 1/2
LELIAN	village.	10 1/2
AMARAT	village.	8
USNUDJOUN	village.	6 1/2
CHAVAH	village.	6 1/2
BARBEND	village.	7 1/2
HAMADAN	ville.	5

DE HAMADAN A KERMANCHAH, 29 H 1/2.

ZAGA	village.	3 1/2
MINDAVAR	village.	7
KINGAVAR	petite ville.	3 1/2
SAHNÈH	village.	5 1/2
BI-SUTOUN	caravansérail.	4 1/2
KERMANCHAH	ville.	5 1/2

DE KERMANCHAH A ISPAHAN PAR BOROUDJERD, 101 H.

		heures.
BI-SUTOUN	caravansérail.	5 1/2
SAHNÈH	village.	4 1/2
KINGAVAR	petite ville.	5 1/2
NEHAVEND	petite ville.	9 1/2
KERKEKIAN	village.	8
BOROUDJERD	petite ville.	2
MEZRAKATOUN	village.	8 1/2
AMARAT	village.	8
TCHARTAH	village.	6 1/2
GULPEIGAN	petite ville.	9 1/2
KHONSAR	bourg.	4 1/2
DOMMENÈH	caravansérail.	5 1/2
ASKAROUN	village.	8
TIROUN-KERVEND	village.	5 1/2
ISPAHAN	grande ville.	10

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

VOYAGE
EN PERSE

— PARIS. —

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Ce

RUE SAINT-BENOIT, 7

VOYAGE

EN PERSE

DE MM.

EUGÈNE FLANDIN, PEINTRE, ET PASCAL COSTE, ARCHITECTE

ATTACHÉS A L'AMBASSADE DE FRANCE EN PERSE

PENDANT LES ANNÉES 1840 ET 1841

ENTREPRIS

PAR ORDRE DE M. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

D'après les instructions dressées par l'Institut

PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

TOME II

RELATION DU VOYAGE

PAR

M. EUGÈNE FLANDIN

PARIS

GIDE ET J. BAUDRY, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5

1851

VOYAGE EN PERSE

CHAPITRE XXX.

Second séjour à Ispahan. — Maladie. — Antiquités d'Ispahan. — Ses environs. — Djoulfah. — Arméniens schismatiques et catholiques. — Ferrâhbad. — Pigeonniers. — Cimetières. — Cheheristân.

Nous étions donc de retour à Ispahan où tous, plus ou moins éprouvés, nous avions besoin de prendre un repos salutaire. Il nous fallait y réparer nos forces afin d'entreprendre de nouvelles courses. La plus importante de nos excursions devait nous conduire dans le sud. Il était très-important que nous partissions dans des conditions de santé qui ne pussent ni entraver, ni abréger nos recherches ou nos travaux. Pour cela il fallait donner aux malades le temps de se rétablir, aux chaleurs celui de se modérer. Nous devions attendre que les vents frais d'automne eussent dégagé l'atmosphère de ces vapeurs fébrifères auxquelles on est exposé, surtout dans les plaines désertes que nous avions à traverser pour nous rendre dans le Fars. De tous les climats de la Perse celui de cette province est le plus redoutable par son insalubrité pendant l'été. Les Persans appellent cette contrée *Guermsir,* ou *pays de la chaleur;* et,

quand ils peuvent faire autrement, ils se gardent bien de s'y aventurer dans les temps chauds.

Nous étions d'ailleurs parfaitement installés à Djoulfah, et nous pouvions y attendre très-patiemment une saison plus propice. Grâce à l'affectueuse hospitalité de M. Boré, nous avions des appartements aussi confortables que le permettait le pays, et nous croyions pouvoir y braver la fièvre. Grâce aussi à d'amicales relations que nous y avions laissées, il nous était permis de passer le temps fort agréablement. L'amitié de notre hôte et celle de quelques-uns des membres de l'ambassade russe, qui se trouvait encore à Ispahan, satisfirent nos besoins de société.

Une volumineuse correspondance de France à lire et à laquelle il fallait répondre combla, dans les premiers jours, les lacunes que laissaient entre elles les causeries quotidiennes.

Nous avions encore en perspective un assez grand nombre de recherches à faire pour compléter les notions que nous avions recueillies sur Ispahan lors de notre premier séjour dans cette ville. Tout cela, comme on voit, devait bien remplir nos journées et nous permettait d'attendre très-patiemment le moment du départ.

M. Coste n'allait pas mieux; au contraire, la fièvre empirait beaucoup; les ravages qu'elle avait faits en peu de temps dans la constitution du malade, me donnaient même des inquiétudes. Cependant il recevait d'excellents soins, et le médecin attaché à l'ambassade russe avait l'obligeance de lui en donner journellement. Mon collègue avait été, pendant plusieurs jours, dans un état qui ne laissait pas d'être alarmant, lorsque enfin le mieux se fit sentir. Les

accès, moins violents, permirent aux forces de renaître. Il touchait à son complet rétablissement quand, à mon tour, je fus pris avec une énergie telle qu'en trois jours j'étais arrivé à un degré de faiblesse si grande, qu'il fallait deux hommes pour me porter d'un bout de ma petite chambre à l'autre. A une fièvre intermittente semblable à celle de M. Coste se joignait une fièvre cérébrale des plus violentes. Influencé par l'épidémie qui sévissait, le médecin ne voulait voir dans mon état que ses conséquences. Le mal qui me consumait n'était compris que par moi; je ne pouvais me méprendre aux douleurs qui me torturaient la tête; je sentais bien qu'elles étaient causées par une affection du cerveau. Soumis à la médication usitée pour combattre une fièvre tierce, celle qui était toute cérébrale faisait des progrès qui mirent mes jours en danger. Mais les malades ont quelquefois des intuitions qui ne les trompent pas. Celle à laquelle j'obéis me sauva. J'étais dans un état assez fâcheux pour qu'on fît tous les essais sans grand risque. Le docteur consentit à faire celui que je réclamais. — On ne refuse pas à un moribond. — Je demandai un *dallek* ou *barbier*. Comme autrefois les barbiers d'Europe, ce sont eux qui saignent en Orient. Je me fis pratiquer une bonne saignée, et, quoique contraire aux prescriptions doctorales, elle me soulagea instantanément. De ce moment, j'allai mieux; je me rétablis même assez promptement.

Je ne laisserai pas passer la circonstance de la maladie dont mon compagnon de voyage et moi nous fûmes atteints, sans mentionner ici notre gratitude pour M. le ministre de Russie. Pendant tout le temps que nous fûmes alités ou convalescents, M. le général Duhamel fut rempli d'attentions et nous combla

de bontés. Indépendamment de son médecin qu'il avait mis à notre disposition, il avait donné des ordres pour qu'on ne nous laissât manquer d'aucune des choses qui pouvaient nous être utiles ou seulement agréables. Pensant que notre cuisinier n'était peut-être pas très-habile, — et il ne se trompait pas, — jugeant qu'il n'avait aucune connaissance de ces préparations culinaires délicates et propres à des estomacs fatigués par l'emploi du quinine, il nous envoyait chaque jour des mets apprêtés exprès pour nous : des gelées, des compotes, auxquelles il faisait joindre du vin de Bordeaux. — Je me plais à rapporter ici ces détails, quelque puérils qu'ils paraissent; parce que, indépendamment de ce que c'est un acte de juste reconnaissance, les publier paraîtra sans doute le plus flatteur hommage que nous puissions rendre aux bontés dont nous, Français, nous avons été l'objet de la part de l'ambassadeur de Russie.

Après nous, tous nos hommes tombèrent successivement malades. Ils payèrent, sans exception, leur tribut au climat et aux fatigues qu'ils avaient endurées à notre suite. Notre goulâm Jaffer-Bek fut le plus rudement éprouvé; il faillit mourir : ce qui prouve que les Persans ne sont pas moins que les Européens exposés à la *malaria* de leur pays. Nous le savions d'ailleurs avant de l'avoir appris par expérience; nous savions que, chaque année, dans les mois de juillet, août et même de septembre, il y a bien peu d'habitants de la Perse qui ne soient pas atteints de fièvre tierce dégénérant souvent en fièvre pernicieuse. Leurs grands moyens curatifs sont la saignée et les pastèques ou melons d'eau. Ils prétendent que c'est un feu qui passe dans le sang, et qu'il faut rafraîchir celui-ci en en diminuant la masse.

Il y en a qui échappent à ces singuliers remèdes; mais combien y en a-t-il qui en sont victimes! En effet, rien n'est plus malfaisant, à l'époque où règnent ces fièvres, que de manger des fruits, surtout des melons ou des concombres, qui sont en été la principale nourriture des Persans. Il est même fort probable que l'abus de ces fruits détermine la maladie à laquelle prédisposent les miasmes empestés dont l'atmosphère est chargée.

Mais il faut dire que dans ce pays, où la chaleur débilite l'estomac et affaiblit le corps, toute nourriture substantielle devient nauséabonde. On repousse surtout la viande, qui donnerait de la force et du ton; l'on n'a de goût que pour les fruits, et cela en raison de leur nature aqueuse. Il est incontestable que la mauvaise qualité des aliments que l'estomac veut seuls admettre, contribue grandement à déterminer les maladies qui reviennent périodiquement chaque été.

Nous avions laissé à Ispahan beaucoup de choses à voir, d'édifices à étudier. Nous employâmes les premières forces qui nous revinrent, après notre convalescence, à parcourir de nouveau cette grande ville, ainsi que ses environs. Lors de notre premier séjour, nous avions été étonnés de n'y trouver aucuns vestiges de monuments antiques, car il nous semblait impossible qu'Ispahan n'en recélât pas quelques-uns. L'étendue de cette ville, sa splendeur, le chiffre de sa population et les avantages de sa situation, au milieu d'immenses plaines que fertilisent de nombreux cours d'eau, le fleuve qui baigne le pied de ses murailles, tout cet ensemble donne à cette ville une physionomie trop grande pour que le voyageur ne lui attribue pas, avec juste raison, une anti-

quité plus reculée que ne le fait supposer, au premier coup d'œil, le caractère de ses monuments actuels. En effet, leur enveloppe est de style arabe, et leurs plans, aussi bien que leurs détails, sentent la renaissance musulmane. Cependant, en cherchant bien et en se livrant à une inspection minutieuse de toutes les parties des divers édifices d'Ispahan, on y retrouve des traces authentiques d'un art plus ancien, conservées par des matériaux séculaires.

Ces élégantes mosquées aux coupoles émaillées, ces ponts magnifiques chefs-d'œuvre de l'art persan moderne, que les princes Sophis ont légués à leur capitale, sont construits avec des éléments dont les plus durables, ceux qui leur servent de bases, et très-probablement de fondations, sont empruntés à des constructions primordiales. Ainsi, ces édifices, qui sont entièrement élevés en briques, ont des socles faits de grandes assises de pierre dure, tout à fait inusitées en Perse, à dater de l'invasion des Arabes et de l'ère mahométane. Ces appareils sont remarquables surtout aux piles des principaux ponts dont les assises portent encore, sur leurs parements, des marques inintelligibles ressemblant à des signes d'écriture et telles qu'on en voit sur des fragments de murs à Bi-Sutoun. Mais, quelles qu'aient été les recherches auxquelles nous nous sommes livrés, il nous a été impossible de retrouver aucune partie de monument sur laquelle nous ayons pu reconnaître le cachet de l'âge que doivent avoir ces débris. Il est à présumer que, conquérant ou régénérateur, quelque chef militaire ou quelque monarque jaloux du passé, aura détruit les monuments de l'ancienne *Aspadana* : le premier pour satisfaire ses instincts de dévastation et mieux constater

sa conquête; le second pour y chercher, au milieu des ruines, des piédestaux éprouvés, afin d'y asseoir plus sûrement sa renommée. — Si *Tamerlan et Châb-Abbas* n'ont pas une part égale dans la ruine de l'antique Ispahan, ils doivent, du moins, y avoir mis la main tous deux. C'est sans doute au mobile différent, mais aboutissant au même résultat, qui a fait agir ces deux princes, qu'il faut attribuer la disparition de tout ce que l'époque *achéménide* ou *sassanide* avait pu laisser à Ispahan.

Si les socles de certaines mosquées et les piles des ponts ne suffisent pas à établir d'une manière certaine que cette ville a, dans les temps reculés, renfermé de grands édifices, on peut joindre à ces témoignages, celui que fournissent deux chapiteaux *sassanides* placés à l'entrée du palais, sur le Meïdan-i-Châh. Ils sont en marbre blanc, et entièrement sculptés; ils rappellent tout à fait ceux de Bi-Sutoun : car l'un représente, sur l'une de ses faces, un buste d'homme, et sur l'autre celui d'une femme; les deux autres côtés sont ornés de losanges très-riches à l'intérieur desquels sont des rosaces. Le second chapiteau présente également deux faces ornées de figures à peu près identiques à celles du premier; les côtés intermédiaires sont variés et ornés d'une grande fleur magnifique à laquelle se rattachent de gracieuses branches.

A moins de supposer que ces chapiteaux ont été apportés là d'un autre endroit, ce qui ne s'expliquerait guère, il faut croire qu'ils proviennent d'un édifice ancien. Ils ont une analogie assez frappante avec ceux de Bi-Sutoun, pour qu'on les attribue à un monument du même caractère et de la même époque que celui qui porte le nom de *Takht-i-*

Chirin. Je pense même qu'on est fondé à croire leur origine commune, et l'on arrive à cette induction : que *Khosrô* ou *Chosroës* avait fait élever, sur les bords du *Zendéroud*, comme sur la rive du *Gamasiah*, un autre palais à la belle *Chirin.* Mais l'ouragan venu des déserts de la *Bockharie* a tout renversé. Le palais de *Khosrô* s'est abîmé dans la poussière soulevée par les pieds des soldats turcomans. Ce dernier affront ajouté à celui que les Arabes iconoclastes avaient déjà fait subir à la mémoire de Chirin, en mutilant son beau visage, fit disparaître jusqu'aux traces de son trône et de l'extravagante passion de son royal amant.

Tout ce que le territoire d'Ispahan offre de remarquable n'est pas renfermé dans ses murs. Plusieurs sites ou monuments de ses environs méritent une attention particulière; il faut malheureusement les chercher souvent au milieu des ruines. Le côté nord de cette ville est celui qui est le moins intéressant. Là, de rares villages, espacés et confondus avec les décombres qui couvrent le sol, sont les seuls points sur lesquels l'œil se fixe. Mais, au sud, et sur les rives du Zendèroud, se trouvent, presque sans intervalles et sur une étendue de plusieurs kilomètres, des faubourgs joints à des villages auxquels succèdent d'autres villages.

Parmi les localités de noms divers qui forment les annexes considérables de l'ancienne capitale des Sophis, est en première ligne *Djoulfah*. Cette ville, car elle mérite ce nom, doit sa fondation à Châb-Abbas le Grand qui y transplanta toute une population arménienne. Il existait, au temps de ce monarque, sur le bord de l'Araxe, une ville de la haute Arménie qui s'appelait aussi *Djoulfah*. Les Turcs, qui faisaient de fréquentes incursions sur les terres des Persans et s'ap-

provisionnaient en Arménie, firent naître dans l'esprit de Châh-Abbas l'idée de ruiner et même de dépeupler ce pays, afin de priver l'armée turque des ressources qui l'aidaient à se maintenir sur ses frontières. Djoulfah fut du nombre des villes qui furent sacrifiées à ce système de défense.

Mais le roi de Perse était trop habile et concevait trop bien ce qui pouvait contribuer à augmenter sa puissance ou la grandeur de son pays, pour laisser les populations dont il venait de détruire les foyers se répandre ailleurs, et porter leur industrie soit en Géorgie, soit en Turquie. Il appréciait avec trop de justesse le parti qu'il pourrait tirer pour lui-même de cette colonie arménienne, pour ne pas l'attirer au cœur même de ses États. Il la dirigea donc tout entière vers Ispahan, où il lui assigna un emplacement sur le bord du Zendèroud. Les nouveaux sujets du roi de Perse y bâtirent de belles maisons avec des cours et des jardins; ils ne reculèrent devant aucune difficulté pour satisfaire à leurs besoins et ajouter aux agréments de leur séjour, et firent au Zendèroud de larges saignées qui amènent encore aujourd'hui l'eau de cette rivière dans la plupart des rues de la cité arménienne. Afin de mieux habituer cette population au sol où il l'avait transplantée, Châh-Abbas voulut que le nom de l'ancienne ville fût conservé à la nouvelle, et on l'appela *Djoulfah*, la première restant désignée par *Eski-Djoulfah*, ou *Djoulfah la vieille*.

Ces émigrés prospérèrent rapidement, et leur nombre, qui n'était d'abord que de 6,000, atteignit le chiffre de 12,000 en quelques années. La ville se divisait alors en sept paroisses ou *mahallèhs*, dirigées par deux évêques et un clergé nombreux.

Châh-Abbas, qui paraît avoir été un grand politique, et qui était, en cela, incontestablement supérieur aux mesquins et ineptes vizirs actuels, comprit tout ce qu'il fallait faire pour encourager l'essor de cette ville naissante. Aussi ne voulut-il pas qu'aucune autorité musulmane, autre que la sienne, s'intronisât dans les affaires publiques de cette cité chrétienne. Il lui donna pour *kalantar* ou *magistrat* un Arménien à qui il accorda à la cour des distinctions inusitées. Il affranchit les Arméniens d'impôts pendant plusieurs années, et, voulant qu'ils échappassent aux vexations trop fréquentes que les musulmans faisaient subir aux chrétiens, il leur assura le bénéfice de la loi des représailles, fait énorme, monstrueux, et qui dut indisposer grandement contre lui l'esprit fanatique de ses sujets mahométans; car il faut savoir que la loi des représailles est celle qui consiste à rendre les justiciables égaux, et à leur appliquer sans distinction la peine du talion. Ainsi, un homme avait-il tué, tout proche parent de la victime avait droit de venger le meurtre sur le coupable, ou de faire avec celui-ci tel arrangement qu'il lui convenait pour se dédommager ou le punir. Mais cet usage, rigoureusement maintenu entre musulmans, n'avait jamais été étendu jusqu'aux chrétiens, lorsqu'il y avait différence de religion entre l'assassin et sa victime. C'était donc une chose inaccoutumée, anormale, c'était le renversement de toutes les prérogatives attachées au titre de musulman. Châh-Abbas était puissant; il ne s'arrêta pas aux réclamations, il ne recula pas devant les rancunes, et consomma le plus grave de tous les affranchissements que pussent espérer des chrétiens.

Ce grand prince poussa, dit-on, l'habileté et l'efficacité

de sa protection jusqu'à faire aux Arméniens de fortes avances de fonds, pour les aider dans le commerce qui était leur principale industrie. Ces moyens réussirent complétement. En peu de temps, Djoulfah devint florissant, les familles industrieuses s'enrichirent, quelques-unes même devinrent très-opulentes.

La renommée de Djoulfah ne tarda pas à se répandre dans toute la Perse. Les bienfaits dont le souverain comblait les habitants y attirèrent de nouveaux émigrants. Il y vint même des *Guèbres* de Kerman et de Yezd, gens essentiellement commerçants aussi. Ils s'établirent dans un quartier qu'ils ajoutèrent à celui fondé par les Arméniens.

Mais le bien est éphémère en Perse, et les choses changèrent avec les successeurs de Châh-Abbas. Tous ne comprirent pas comme ce prince les avantages que Djoulfah procurait au pays. La jalousie des Persans et, sans doute aussi, leur haine religieuse, attirèrent sur les Arméniens une foule d'avanies, de vexations et d'exactions qui d'abord les découragèrent, puis les ruinèrent, et en firent même partir un certain nombre.

Ce fut sous le règne de Châh-Husseïn, principalement, que les Arméniens virent leur position s'empirer. Ils se virent alors enlever successivement tout ce qui leur restait des avantages qu'ils tenaient de Châh-Abbas. Châh-Husseïn, prince faible et timide, ne sut ni ne voulut les défendre contre l'avidité des grands de son royaume, ou la jalousie des Mollahs. Les Arméniens furent dépouillés de leurs biens et de leurs priviléges. On remit en vigueur contre eux tous les anciens usages contre lesquels le bénéfice de *représailles* les avait garantis, et l'on rétablit la loi qui n'imposait à un

musulman ayant tué un chrétien d'autre peine que de payer à la famille de celui-ci le dérisoire dédommagement d'une mesure de grain ou d'un chameau.

Malgré les humiliations que les Ispahanis firent subir aux habitants de Djoulfah, il faut dire que ceux-ci restèrent pour eux d'utiles voisins. On doit même penser que la reconnaissance de la population pour les bienfaits dont leurs ancêtres avaient été honorés par le grand roi Sophi, était restée comme une tradition parmi eux. Ils se montrèrent en plusieurs circonstances dignes du droit de citoyens d'Ispahan, et l'une des plus belles pages de leur histoire est celle qu'ils écrivirent avec leur sang, lors du siége de cette capitale par *Mahmoud l'Affghân*. — Les troupes de Châh-Husseïn et ce lâche prince lui-même avaient abandonné les postes avancés, et s'étaient enfermés honteusement dans les murs de la ville. Les habitants de Djoulfah résistèrent seuls, et firent dire au général persan que s'il voulait leur donner des armes dont ils manquaient, ils s'offraient de chasser les Affghâns. Mais ils ne furent point écoutés par ces hommes qui n'avaient pu souffrir qu'ils fussent assimilés à eux. Il ne leur fut pas permis de sauver leur patrie d'adoption, et ils eurent la douleur de se voir, sans défense, exposés au brigandage des soldats affghâns, en assistant à la chute du trône du glorieux roi dont la mémoire était en vénération parmi eux.

Après ce désastre, Djoulfah ne put jamais se relever. Cependant, au commencement du siècle dernier, cette ville comptait encore 60,000 âmes. Plus tard, Nadir-Châh, pressé par le besoin d'argent et ne sachant où en prendre, arrêta les yeux sur cette malheureuse population arménienne

comme sur une proie facile à saisir. Il satisfit sa cupidité en la dépouillant de ses richesses. Cette spoliation brutale, souvent cruelle, qui venait ajouter ses horreurs à toutes les vexations endurées depuis tant d'années déjà par les habitants de Djoulfah, les poussa au désespoir. Leurs malheurs déterminèrent l'émigration d'un grand nombre d'entre eux en 1747, et l'Araxe revit une partie des transfuges de ses bords, qui allèrent se fixer en Georgie; mais ce fut dans l'Inde que se réfugia le plus grand nombre de ces infortunés. A la même époque, les missionnaires qui jusque-là, et pendant un siècle et demi, avaient paisiblement répandu les lumières de la religion dans le pays, furent également forcés d'abandonner leurs couvents, leurs églises, restées déserts depuis ce temps.

Aujourd'hui que le territoire persan est couvert de ruines, il n'est donc pas étonnant qu'il s'en trouve aussi à Djoulfah. Cependant il faut dire que cette ville chrétienne est loin d'avoir l'aspect désolé de la plupart des quartiers mahométans. Les Arméniens, du moins, réparent les murs qui menacent de tomber; et, bien qu'ils soient loin d'être aussi riches que l'ont été leurs pères, ils habitent encore de belles maisons : leurs constructions sont généralement bien faites, et il y en a qui l'ont été avec luxe.

On y compte encore plusieurs églises, parmi lesquelles celle qui se trouve dans l'enceinte de l'Archevêché mérite une mention particulière. Cette église, qui est la plus grande et la plus belle, a son entrée dans une grande cour sur laquelle donnent également les bâtiments habités par l'archevêque arménien et ses *vartabeds* ou *vicaires*. Le chœur est couvert par une coupole qui domine l'édifice et se ter-

mine par une croix. La courbe du dôme est la même que pour les mosquées, mais sa surface présente cette différence caractéristique, qu'elle n'est revêtue d'aucun émail comme celles-ci. La façade est simple mais élégante; elle s'élève sur deux rangs de trois arcades superposées, dont les archivoltes et les tympans sont ornés de dessins en mosaïque. L'arcade du milieu, au rez-de-chaussée, donne entrée dans l'église qui prend du jour par des fenêtres percées dans les deux autres. Au-dessus de cette façade est un petit pavillon carré sur les quatre côtés duquel sont ouvertes des arcades avec des balcons de bois sculptés.

Cette église n'a point de clocher; comme celles d'Italie, elle a son campanile séparé et isolé. Il se trouve en face de la porte, au milieu de la cour. C'est une construction carrée à deux étages : quatre puissantes colonnes peu élevées, posées sur le sol, supportent quatre arcs surbaissés sur lesquels porte la partie supérieure qui se compose de quatre autres arcs à plein cintre, sous chacun desquels est un balcon à balustres de bois peint. Cette partie forme comme une petite salle où se tient le sonneur; il y monte par une échelle; une seconde échelle le conduit au clocher. Celui-ci est octogonal : huit colonnettes soutiennent autant de petites arcades sur lesquelles pose le toit qui est en briques et surmonté d'une croix. Il y a deux cloches qu'on ne met pas en branle au moyen d'une corde, mais sur lesquelles on frappe avec un marteau. La cause en doit être sans doute attribuée au peu de solidité que présente le mode de construction du pays, qui ne résisterait pas à l'ébranlement causé par les volées.

L'intérieur de l'église m'a rappelé quelques chapelles ita-

liennes ou grecques. Il y règne un demi-jour mystérieux qui inspire le recueillement. Les murs sont couverts de peintures, bien que ce soit contraire aux usages religieux des Arméniens qui n'ont ordinairement pour tout ornement, dans leurs sanctuaires, que l'image de la Vierge et de l'enfant Jésus. On raconte que ces peintures sont dues à un certain *Avadik*, riche marchand, qui avait voyagé en Italie où il avait cru comprendre, en voyant les chefs-d'œuvre de l'école italienne, que les temples chrétiens plaisaient d'autant plus à Dieu qu'ils étaient plus ornés de peintures. De retour à Djoulfah, il n'eut point de repos qu'il n'eût couvert les murs de l'église épiscopale de tableaux de toutes sortes. Il eut, pour satisfaire cette exigence de sa dévotion, à vaincre les résistances du clergé arménien. Mais à force d'insistances, de persuasions, et peut-être bien d'argent, car il avait de grandes richesses, il parvint à cacher la blancheur immaculée des murs du sanctuaire sous une profusion de peintures qui ne m'ont d'ailleurs paru dignes d'aucune attention.

Les autres églises de Djoulfah sont plus petites et très-pauvres. Elles n'ont point de cloches : une simple planchette en bois sur laquelle on frappe indique les heures des services.

Les desservants de ces églises, qu'on nomme *derders*, sont aussi pauvres qu'elles. L'état misérable dans lequel ils végètent les oblige à exercer une industrie ou un métier quelconque, ce qui nuit nécessairement à la dignité que devrait conserver leur caractère sacerdotal. Ils sont de plus fort ignorants, et, à l'exception des pratiques du rituel ou de la liturgie, ils ne savent rien.

Les autres prêtres, qui ont le titre de *vartabed*, sans être

beaucoup plus instruits que les premiers, ont cependant quelques connaissances; et, comme ils sont très-jaloux de leur suprématie cléricale, ils maintiennent les pauvres desservants dans la position subalterne et infime qui les prive de considération. La grande différence entre ces deux ordres de prêtres, c'est que les *derders* sont libres de contracter mariage, tandis que les *vartabeds* vivent constamment dans le célibat. C'est parmi eux que se prennent les évêques, et ils constituent le véritable clergé arménien.

La très-grande majorité des Arméniens de Djoulfah est schismatique. Le petit nombre de familles orthodoxes qui s'y trouvent ne forment qu'une paroisse. Elles se réunissent dans une seule église où les offices sont dits par un prêtre catholique sans cesse exposé aux avanies des schismatiques; car il faut dire que, conformément à cette loi presque invariable que, dans toute religion ou toute croyance, les dissidents sont les pires adversaires que rencontrent les orthodoxes, les catholiques arméniens n'ont point d'ennemis plus acharnés que les schismatiques de leur nation. Il n'y a sorte d'affronts, d'insultes, de voies de fait même, par lesquels ils n'aient marqué leur intolérance à l'égard du prêtre catholique de Djoulfah. Ils ont poussé la haine et la violence jusqu'à l'assiéger dans son couvent pour arracher de ses mains, sans respect pour son caractère, sans égard pour sa barbe blanche, l'enfant qu'il baptisait ou le cadavre auprès duquel il récitait l'office des morts.

A notre arrivée à Ispahan, nous trouvâmes un desservant de cette communion qui était de nation arménienne. Il avait vécu quelque temps en Italie. On l'appelait le *padre Giovanni*. Il vivait là, pauvre, résigné, et paraissait avoir cette

philosophie religieuse qui fait tout supporter sur cette terre, en attendant la vie éternelle. Il habitait l'ancien couvent des Dominicains, abandonné par eux depuis longtemps et tombant en ruine. Il était le seul prêtre catholique qu'il y eût à Djoulfah.

Mais, au temps où la Perse était florissante, et où ce centre de la population arménienne du pays comptait un grand nombre d'habitants, il y recevait presque constamment des missionnaires qu'y attirait sans doute l'espoir de ramener dans le giron de l'Église romaine ce troupeau égaré loin de l'œil et du bâton pastoral de son chef qui est à Etchmiazin, en Géorgie.

Les premiers religieux qui vinrent à Djoulfah furent des carmélites, en 1625; ils furent suivis par des capucins. Après eux, les jésuites fondèrent, vers le milieu du XVIIe siècle, un établissement dont la reine de Pologne Marie-Louise de Gonzague fit les frais, et pour lequel elle institua une rente. Il est digne de remarque que c'est la France qui a fourni presque tous les missionnaires de Perse. La même observation peut s'appliquer au temps actuel; car le plus grand nombre des hommes dévoués qui vont porter aux nations asiatiques les plus sauvages la religion du Christ sont Français. Depuis quelques années, les Anglais et les Américains protestants ont cherché aussi à faire en Perse des prosélytes, en y répandant leurs bibles; mais ils sont venus dans une minorité remarquable relativement aux missionnaires français. Il y a d'ailleurs entre eux cette différence caractéristique : que les prêtres catholiques s'adressent presque exclusivement aux mahométans ou aux idolâtres pour les faire chrétiens, tandis que les ministres protestants, avec

leur esprit de chicane, ne cherchent nullement à attirer les âmes dans les voies du christianisme; ils se contentent de détourner vers le protestantisme celles qui sont déjà chrétiennes. On peut donc dire de ces derniers qu'ils travaillent véritablement dans un esprit étroit, et dans l'intérêt mesquin de leur doctrine, au lieu de chercher à élever les cœurs au-dessus du matérialisme ou du fétichisme des religions qui se partagent les nations de l'Asie.

Les intentions, si grandes et si généreuses qu'elles soient, ne suffisent pas toujours au succès. Les jésuites ne réussirent pas mieux que les capucins ou les dominicains. Les chrétiens schismatiques furent aussi sourds à leurs prédications que les mahométans, et peu s'en fallut que les premiers ne les forçassent à quitter Ispahan. Sans l'esprit élevé et libéral de Châh-Abbas ils y auraient sans doute réussi dès leur arrivée et ne leur auraient pas permis de fonder à Djoulfah le moindre établissement. Grâce au puissant appui qu'ils trouvèrent auprès de ce prince, ils purent s'y installer et ils y demeurèrent plus de cent ans. Mais, depuis le milieu du XVIII[e] siècle, les diverses missions catholiques ne furent plus représentées que par un délégué de passage et n'apparaissant même que de loin en loin.

Derrière Djoulfah, entre les murs de cette ville et le pic du *Khou-Sopha*, montagne qui borne, de ce côté, le territoire d'Ispahan, s'ouvre une vaste plaine qui s'étend à l'est et à l'ouest, à une très-grande distance. On y rencontre, à chaque pas, des ruines qui prouvent que les habitations des particuliers, ou les palais des princes, avaient autrefois considérablement reculé les limites de ce cercle immense dont la population se retire aujourd'hui de plus en plus

vers son centre. Parmi les ruines les plus considérables sont celles auxquelles a été conservé le nom de *Ferrâh-Abad* ou *Ferrâhbad.* On y voit encore de grandes murailles découpées en arcades auxquelles sont appuyés, de distance en distance, plusieùrs édifices ruinés. Ce sont les restes d'un vaste palais fortifié qu'avait fait bâtir Châh-Sultan-Husseïn; il l'habitait lorsque, épouvanté par l'arrivée d'une armée d'Affghans que leur chef Mahmoud conduisait à la conquête de la Perse, il l'abandonna pour se sauver derrière les murailles d'Ispahan. Les Affghans s'en emparèrent sans coup férir et s'y installèrent. Ce fut de là que Mahmoud dicta ses lois cruelles et spoliatrices aux pauvres Arméniens. Ce sont ces murs qui retentirent des gémissements des cinquante belles jeunes filles que les familles de Djoulfah durent livrer au farouche vainqueur, pour peupler son harem et celui de ses officiers. C'est dans ce même palais que le lâche Châh-Husseïn vint attacher de sa propre main, au turban de son ennemi, l'aigrette royale, et qu'il abdiqua dans les mains d'un chef de bandits sunnites le pouvoir qu'il tenait de ses ancêtres Sophis. — Double crime aux yeux de son peuple qui abhorrait les Affghans sectateurs d'Omar. — Mais, comme si les lieux témoins de ces crimes et de la bassesse du roi qui les habita devaient disparaître de la surface du sol, ceux-ci ne présentent plus que des ruines où se tapissent, sans y être inquiétés, les chakals, seuls êtres qu'on y rencontre.

Ces restes de palais sont à la base d'un des sommets du *Khou-Sopha*, sur la crête duquel s'élève un petit monument d'un aspect fort simple, que les Persans appellent *Ateoh-Gâh*

ou *autel du feu*. Il paraît aujourd'hui abandonné. Son origine remonte probablement à l'époque de l'établissement des Guèbres à Djoulfah, sous le règne de Châh-Abbas. S'ils craignaient les avanies des Musulmans et s'ils voulaient placer leur feu en un lieu qui fît briller sa flamme au-dessus de tout le pays, ils ne pouvaient mieux choisir; car cet *Atech-Gâh* est posé sur la pointe d'un cône extrêmement élevé qui domine non-seulement la campagne et tout le territoire d'Ispahan, mais qui forme aussi l'un des pics les plus hauts de la montagne.

Entre Djoulfah et ses ruines, on voit çà et là, dans la plaine, plusieurs tours qui attirent l'attention et dont on se demande l'usage. Elles sont fort grandes, très-bien bâties, et ressemblent à des fortifications. Mais leur isolement détruit l'idée qu'on pourrait concevoir, à première vue, de leur utilité pour la défense de Djoulfah. Ces tours, malgré leur physionomie belliqueuse, sont les constructions les plus inoffensives du monde. Ce sont simplement des pigeonniers à l'intérieur desquels sont pratiquées de petites cases où l'on attire les pigeons sauvages. Ils y font leurs nids, leurs couvées, et la fiente qu'ils y déposent s'y amasse assez vite et en assez grande quantité pour que, vendue aux agriculteurs, elle soit un revenu important pour les propriétaires de ces colombiers. Ce fumier est un engrais qui passe pour très-puissant. Les jardiniers en font usage pour les primeurs et surtout pour les melonnières. On m'a assuré qu'un seul de ces colombiers donne un revenu de plus de 1,200 francs.

Près de là est le cimetière arménien dans lequel les Européens ont leurs places marquées et classées par nation.

Les tombes ne présentent rien de remarquable : elles figurent un rectangle élevé de quelques décimètres au-dessus du sol et construit en briques; celles des riches sont faites d'une longue dalle de pierre ou de marbre, sur laquelle sont gravés des caractères et quelques ornements. Parmi les tombeaux de ce cimetière, il y en a un auquel s'est attachée une superstition que la religion a fait naître, et qu'une dévotion ignorante entretient. C'est celui d'un Allemand qui préféra la mort à l'apostasie. Les Arméniens attribuent à sa pierre tumulaire le pouvoir de guérir la fièvre et d'indiquer l'avenir. — Pour être débarrassé de l'une, il suffit de casser sur la tombe le vase dans lequel on a coutume de boire;—pour connaître l'autre, on doit jeter dessus cinq petites pierres: si elles tombent rangées en croix, c'est d'un bon augure.

Au delà de ce cimetière des chrétiens, et après un intervalle assez long, sont ceux bien plus considérables des Mahométans. Leurs tombes ont le même caractère que celles des Arméniens, mais il s'en trouve de plus belles et qui sont de véritables édifices. Il est d'usage de se rendre fréquemment sur le tombeau de ceux qu'on a perdus. On s'y réunit, on y cause et même on y mange. C'est une sorte de partie de plaisir. Le vendredi, principalement, qui est le jour de repos des Musulmans, on voit un grand nombre de femmes peupler les cimetières et du milieu de leurs groupes on entend sortir des sanglots et des cris qui attestent une douleur vraie ou simulée. Parmi les tombes musulmanes, il y en a quelques-unes qui présentent le corps d'un lion ou d'un tigre. Elles indiquent la sépulture de guerriers, que l'on consacre par ces symboles du courage.

Au-dessus de la vaste cité des morts, qui s'étend presque jusqu'au pied du *Khou-Sopha*, s'élève brusquement cette montagne dont les formes sévères, la couleur sombre et les roches nues forment un contraste frappant avec la gaîté, l'élégance et le mouvement de l'immense ville qui se déroule à son pied. Là, à mi-côte, est une habitation solitaire, à laquelle on arrive difficilement. On est obligé de gravir et d'escalader des rocs sur lesquels aucun chemin n'est frayé. Sur une terrasse s'élève un bâtiment divisé en trois parties. Celle du milieu est une grande salle ouverte de chaque côté de laquelle est une chambre close. Derrière s'élèvent deux cyprès, seule trace de végétation qu'on aperçoive dans la montagne. A droite s'élève une tour, percée en haut de plusieurs fenêtres, qui était sans doute réservée à l'*Anderoûm*. A gauche sont de petites salles dans une construction séparée et probablement destinée aux gens de service.

Les Persans donnent à cette espèce d'ermitage le nom de *Takht-i-Roustâm* ou *Takht-i-Suleïmân*. Il paraît que ce lieu était autrefois le rendez-vous des gens de la ville qui venaient y chercher le frais dans un creux de rocher où le soleil ne pénétrait jamais; ils y trouvaient en outre une belle fontaine d'eau limpide sur laquelle un bouquet d'arbres étendaient leurs rameaux. Le Châh-Suleïman eut la fantaisie d'y faire bâtir un kiosque avec les dépendances nécessaires pour sa suite et ses femmes. Les difficultés que présente la nature du lieu étaient très-grandes; mais le bâton joua son rôle et renversa tous les obstacles. Suleïman-Châh fut satisfait, et il allait souvent en ce lieu chercher la fraîcheur et jouir du magnifique panorama que lui offrait sa capitale. Le nom du fondateur est resté dans la mémoire de quelques

Persans lettrés; mais le plus grand nombre lui ont substitué celui du héros populaire *Roustâm*, sans que j'aie jamais pu comprendre par quelle suite de contes ou de traditions cette substitution s'est opérée.

Sur la même rive du Zendèroud, quand on a dépassé, en suivant son cours, les cimetières et les jardins du palais de *Haft-D'est*, on arrive au faubourg de *Kadjoûk*. Il est fort endommagé et ne présente que des ruines. L'édifice le plus important dont on y retrouve les vestiges était, au temps de Châh-Abbas, le palais d'un des grands officiers de ce prince. Plus tard, le roi lui ayant fait trancher la tête, donna son habitation pour logement aux capucins à qui l'on rendit alors des honneurs qui font un triste contraste avec la manière dont sont traités aujourd'hui, dans tout l'Orient, les zélés propagateurs de la foi chrétienne.

Les ruines de ce faubourg, ou les murs de ses jardins, se prolongent très-loin à l'est; le premier endroit habité que l'on rencontre après, est un grand village qui s'appelle *Cheheristân*. Ce nom est composé de *cheher*, qui signifie *ville*, et de la terminaison *istân*, qui donne au mot entier la signification de *emplacement de la ville*. Ce bourg doit son nom ou cette qualification à ce que, disent les historiens orientaux, le lieu qu'il occupe aurait été primitivement choisi pour y fonder la ville qui plus tard changea de place et devint Ispahan. Il est difficile de reconnaître dans le village de *Cheheristân* une ville déchue, car, quelque important qu'il soit par son étendue, il ne dépasse cependant pas aujourd'hui les proportions d'un bourg. Néanmoins, à en juger d'après sa situation au bord du Zendèroud, les ouvrages hydrauliques qui ont été exécutés pour utiliser les eaux de

Au-dessus de la vaste cité des morts, qui s'étend presque jusqu'au pied du *Khou-Sopha*, s'élève brusquement cette montagne dont les formes sévères, la couleur sombre et les roches nues forment un contraste frappant avec la gaîté, l'élégance et le mouvement de l'immense ville qui se déroule à son pied. Là, à mi-côte, est une habitation solitaire, à laquelle on arrive difficilement. On est obligé de gravir et d'escalader des rocs sur lesquels aucun chemin n'est frayé. Sur une terrasse s'élève un bâtiment divisé en trois parties. Celle du milieu est une grande salle ouverte de chaque côté de laquelle est une chambre close. Derrière s'élèvent deux cyprès, seule trace de végétation qu'on aperçoive dans la montagne. A droite s'élève une tour, percée en haut de plusieurs fenêtres, qui était sans doute réservée à l'*Anderoûm*. A gauche sont de petites salles dans une construction séparée et probablement destinée aux gens de service.

Les Persans donnent à cette espèce d'ermitage le nom de *Takht-i-Roustâm* ou *Takht-i-Suleïmân*. Il paraît que ce lieu était autrefois le rendez-vous des gens de la ville qui venaient y chercher le frais dans un creux de rocher où le soleil ne pénétrait jamais; ils y trouvaient en outre une belle fontaine d'eau limpide sur laquelle un bouquet d'arbres étendaient leurs rameaux. Le Châh-Suleïman eut la fantaisie d'y faire bâtir un kiosque avec les dépendances nécessaires pour sa suite et ses femmes. Les difficultés que présente la nature du lieu étaient très-grandes; mais le bâton joua son rôle et renversa tous les obstacles. Suleïman-Châh fut satisfait, et il allait souvent en ce lieu chercher la fraîcheur et jouir du magnifique panorama que lui offrait sa capitale. Le nom du fondateur est resté dans la mémoire de quelques

Persans lettrés; mais le plus grand nombre lui ont substitué celui du héros populaire *Roustâm*, sans que j'aie jamais pu comprendre par quelle suite de contes ou de traditions cette substitution s'est opérée.

Sur la même rive du Zendèroud, quand on a dépassé, en suivant son cours, les cimetières et les jardins du palais de *Haft-D'est*, on arrive au faubourg de *Kadjoûk*. Il est fort endommagé et ne présente que des ruines. L'édifice le plus important dont on y retrouve les vestiges était, au temps de Châh-Abbas, le palais d'un des grands officiers de ce prince. Plus tard, le roi lui ayant fait trancher la tête, donna son habitation pour logement aux capucins à qui l'on rendit alors des honneurs qui font un triste contraste avec la manière dont sont traités aujourd'hui, dans tout l'Orient, les zélés propagateurs de la foi chrétienne.

Les ruines de ce faubourg, ou les murs de ses jardins, se prolongent très-loin à l'est; le premier endroit habité que l'on rencontre après, est un grand village qui s'appelle *Cheheristân*. Ce nom est composé de *cheher*, qui signifie *ville*, et de la terminaison *istân*, qui donne au mot entier la signification de *emplacement de la ville*. Ce bourg doit son nom ou cette qualification à ce que, disent les historiens orientaux, le lieu qu'il occupe aurait été primitivement choisi pour y fonder la ville qui plus tard changea de place et devint Ispahan. Il est difficile de reconnaître dans le village de *Cheheristân* une ville déchue, car, quelque important qu'il soit par son étendue, il ne dépasse cependant pas aujourd'hui les proportions d'un bourg. Néanmoins, à en juger d'après sa situation au bord du Zendèroud, les ouvrages hydrauliques qui ont été exécutés pour utiliser les eaux de

la rivière, et le grand pont qui met les deux rives en communication, on peut comprendre que *Cheheristàn* ait été une ville, et même une ville de quelque importance.

Une notable partie de sa population a dû probablement émigrer vers la nouvelle cité et elle a laissé derrière elle des habitations qui, abandonnées, n'ont pas tardé à disparaître : c'est du moins l'induction qu'on peut tirer de certains restes d'édifices qui se voient encore isolés et distants des maisons actuellement habitées. Parmi ces vestiges qui témoignent en faveur de l'étendue de *Cheheristàn*, est une petite mosquée dont la coupole et le minaret sont encore debout. *Cheheristân* passe pour avoir été, dans le beau temps d'Ispahan, la résidence privilégiée des grands. La décadence de cette capitale et de son aristocratie aurait causé l'abandon de leurs habitations, ce qui explique en partie les ruines qui se voient dans ce lieu.

Les habitants actuels de Cheheristàn sont cultivateurs ou jardiniers. Plusieurs moulins, établis sur le Zendèroud, y entretiennent aussi un assez grand nombre de bras, car ils doivent subvenir à l'alimentation de la nombreuse population d'Ispahan.

A l'autre extrémité du territoire d'Ispahan, est une petite mosquée de peu d'apparence, mais curieuse par un conte absurde qui s'y rattache. On l'appelle *Djeladoûn* ou Mosquée *des minarets tremblants*, surnom qui lui vient de ce que ses minarets, en effet, sont faciles à ébranler. — Voici le fait que les Musulmans tiennent pour phénoménal : Des enfants montent dans un des minarets et l'ébranlent en le secouant; à l'instant, l'autre minaret tremble et oscille de la même façon. Les Persans superstitieux crient au miracle, pré-

tendant, pour l'expliquer, que le corps d'un saint est enterré sous la mosquée, et que ce sont ses tressaillements qui produisent les oscillations des minarets. — La cause réelle de ce tremblement très-visible d'ailleurs, est probablement due à la mauvaise construction de l'édifice, et à une poutre ou tout autre lien commun aux deux minarets.

CHAPITRE XXXI.

Aventure. — L'eunuque Manoutcher-Khân. — Châtiment. — Tchehel-Sutoun. Amarat-Serpoucht.

M. Coste et moi nous explorions habituellement ensemble Ispahan et ses environs; en nous réunissant, nous nous entr'aidions, et nous profitions du même cicerone, ce qui était une économie. Or, nous avions besoin de penser à cet article toujours sérieux en voyage, mais plus grave encore au fond de l'Asie. Nos finances étaient fortement ébréchées par notre précédent voyage dans l'ouest, et nous devions y puiser le moins possible, afin de ne pas voir le fond de notre bourse avant notre retour du sud.

Quelquefois j'avais pour compagnon de promenade et d'étude un jeune secrétaire de l'ambassade russe avec qui je m'étais lié d'amitié. Son esprit vif et orné me faisait trouver du charme dans sa société, et la connaissance approfondie qu'il avait de la langue du pays, me rendait son intervention très-utile, pour apprendre des Persans beaucoup de choses intéressantes sur ce que je voyais, ou sur leurs mœurs. Escortés de deux ou trois

domestiques, nous parcourions à cheval tous les environs d'Ispahan, et nous faisions des haltes de plusieurs heures, partout où nous trouvions quelque plaisir ou quelque point curieux à étudier. Ces excursions nous menaient souvent très-loin, et nous faisaient rentrer à la nuit à Djoulfah. Ce n'était pas très-prudent, car la campagne d'Ispahan est loin d'être sûre. Le départ des troupes que le Châh avait emmenées, encourageait les bactyaris du voisinage à venir jusque sous les murs de la ville. D'un autre côté, les *loutis* que le roi avait châtiés avaient laissé des vengeurs, et les débris de cette bande de brigands erraient en cherchant l'occasion de faire quelque coup de leur façon. Mais nous comptions sur notre habit d'Européens pour être respectés, même des voleurs.

Une fois, le soleil était couché depuis longtemps et l'obscurité commençait à nous envelopper, quand, pressant nos chevaux, nous touchions aux premiers murs de Djoulfah. Croyant ne plus avoir là aucune crainte, je souhaitai le bonsoir à mon compagnon et le quittai pour descendre avec mon saïs, au bord du Zendèroud, afin d'y faire boire mes chevaux. Nous étions à peine entrés dans la rivière, que des cris affreux, poussés au loin et paraissant venir du chemin que je venais de quitter me firent craindre quelque accident pour celui que j'y avais laissé. Je me hâtai de gagner l'endroit où nous nous étions séparés, cherchant à reconnaître d'où partaient les cris; mais je n'entendis bientôt plus qu'un bruit sourd de voix confuses, de pas qu'accompagnait un cliquetis de fer qui me fit pressentir un malheur. Je crus de suite à une attaque de maraudeurs venus de la montagne jusque dans les rues de

Djoulfah, chercher une proie qu'ils n'avaient pas eu la chance de rencontrer au dehors. Par un dernier coup de jarrets de mon cheval je tombe au milieu d'un groupe de combattants dont les pas et les efforts soulevaient une poussière au travers de laquelle je ne devinais rien autre chose qu'un combat entre quatre hommes. — A quelques pas, les chevaux effrayés que contenait avec peine un saïs et, par terre, appuyé contre le mur, le jeune Russe se disant blessé, et m'indiquant les bandits qui venaient de l'assaillir; — son second domestique, qui avait voulu le défendre, était victime de son dévouement; et, terrassé, il ne pouvait plus résister à ses trois agresseurs qui levaient sur lui leurs poignards, — il allait être tué.

Mon arrivée imprévue changea la face de ce combat inégal. — Je me jette à bas de mon cheval, et saisissant un pistolet, seule arme dont je pusse disposer, je me précipite sur le groupe d'hommes entrelacés et pressés les uns sur les autres; — je tâche, dans l'obscurité, de distinguer les agresseurs. — J'allais brûler la cervelle à l'un d'eux. — Heureusement mon sang-froid ne m'avait pas abandonné, et, au moment de faire feu, je réfléchis à la gravité des conséquences de l'homicide que j'allais commettre sur un Musulman, moi chrétien. — Étais-je assuré contre le bénéfice des représailles que pourraient revendiquer les parents de la victime? Je ne le crus pas, et bien m'en prit probablement. — Je désarmai mon pistolet, et, ne m'en servant que comme d'une masse, je tombai à coups redoublés sur les trois misérables qui tenaient sous eux le pauvre domestique. Au premier choc, l'un d'eux lâche pied et s'esquive dans l'obscurité. Les deux autres, étourdis de la furie avec laquelle je les attaque, lâchent leur adversaire qui, remis sur ses pieds,

recommence la lutte avec moi. Au même-moment, je me sentis atteint d'un coup de poignard; ma blessure me rendit furieux, et mon sang-froid faisant place à une sorte de rage, j'assommai le bandit que j'avais en face de moi — il s'affaissa — je le désarmai — l'autre devint facilement notre prisonnier. — Nous les entraînâmes tous deux à notre suite. Ils paraissaient fortement blessés. Pour moi, j'étais inondé de sang qui me coulait du visage.

Nous avions à peine fait quelques pas dans les rues de Djoulfah, que nous vîmes venir à nous en toute hâte une foule d'hommes portant des falots, des torches, et armés, les uns de bâtons, les autres de poignards et de sabres. A leur tête accourait M. Boré. L'un des saïs qui gardaient nos chevaux, quand il avait vu la tournure que prenait cette petite échauffourée, avait eu l'idée de courir chez M. Boré dont le domicile n'était pas éloigné, pour le prévenir et demander du secours. Cet excellent compatriote ne se l'était pas fait dire deux fois, et il se pressait, avec tous ceux qu'il avait pu réunir; chacun s'était armé précipitamment de ce qu'il avait trouvé sous sa main. — Nous nous acheminâmes tous, en menant triomphalement nos deux prisonniers, vers l'ambassade russe, seule autorité européenne à qui nous pussions adresser nos plaintes et demander réparation. On enferma les coupables, et le docteur visita nos blessures. Il se trouva que mon compagnon avait été fortement contusionné, que son *Pichketmèth* avait le bras traversé d'un coup de poignard, et que moi, j'avais reçu en plein visage un coup semblable. Ma blessure était la plus grave, et le médecin n'était pas sans inquiétude sur ses suites. Il me pansa aussitôt, me saigna, et après m'être assuré que rien d'inquiétant ne se manifestait

dans l'état du jeune attaché russe, je me retirai, non sans lui recommander, ainsi qu'aux gens de l'ambassade, de bien veiller sur le dépôt que nous venions de leur confier. Car tout n'était pas fini ; l'heure de la justice devait venir, et si j'avais pris soin de me venger de ma blessure en cassant la tête à celui qui me l'avait faite, il n'en fallait pas moins infliger un châtiment exemplaire aux misérables qui avaient osé nous attaquer.

Le lendemain, le ministre de Russie envoya un de ses secrétaires au gouverneur d'Ispahan, pour porter plainte du guet-apens dont avaient failli être victimes deux Européens, dont l'un était attaché à sa mission, et dont l'autre avait été laissé par l'ambassadeur de France sous la protection du Châh, et du gouvernement persan.

Le gouverneur était *Manoutcher Khân*, homme remarquable par son esprit de justice. Il était exempt de fanatisme, et d'une énergie prononcée qu'on disait être allée, en maintes occasions, jusqu'à la cruauté. La confiance dont il jouissait auprès du roi lui avait déjà fait donner divers commandements importants. Après les scènes de désordre et les actes de sévérité qui s'étaient accomplis à Ispahan, une réaction sanglante était à craindre de la part des *loutis* échappés à la justice royale, et qui pouvaient vouloir venger la mort de leurs camarades. Les Ispahanis sont gens de trop peu d'énergie pour qu'il ne fût pas à craindre de les voir retomber sous le joug des bandes infernales dont le roi avait voulu purger leur ville.

Le choix du gouverneur qui devait rester, après le départ de l'armée royale, était donc très-important. C'était de lui qu'on attendait le complet rétablissement de l'ordre dans

cette grande cité, foyer des crimes les plus abominables. Le Châh, se fiant à la fermeté éprouvée de *Manoutcher-Khân*, l'avait investi de ce gouvernement et d'une autorité sans limite.

Ce personnage était, depuis longues années, l'un des plus considérables du royaume. Attaché à la maison du précédent monarque, il avait conservé auprès de Mehemet-Châh l'importance que lui donnaient ses talents, et surtout l'énergie et la persévérance de son caractère.

Manoutcher-Khân, est né en Géorgie, d'une famille noble. il était encore adolescent quand il fut fait prisonnier dans une guerre avec les Persans. Amené à Fet-Ali-Châh, ce prince, frappé de l'intelligence et de l'énergique caractère de son captif, chose rare en Perse, voulut se l'attacher. Il voulait le revêtir d'une charge importante à sa cour, et lui confier des fonctions qui lui donneraient accès, à toute heure et partout, dans l'intérieur du palais. — Combien cette faveur du roi était dangereuse et pleine de douleurs! — Le prix de la bienveillance royale fut une odieuse mutilation, grâce à laquelle le jeune Khân géorgien fut élévé au rang de premier eunuque. *Manoutcher-Khân* forcé, bien malgré lui, de se résigner à cette insigne faveur, prit son parti en sage. Sa philosophie le soutint dans les premiers temps; vint ensuite l'ambition qui lui fit oublier son abjecte condition. Au fond du harem où il vivait, parmi les six cents concubines du monarque, il sut si bien se concilier ses bonnes grâces, qu'il en obtint promptement la surintendance du palais. Rien ne se faisait que par lui; et, en réalité, son intimité avec le roi, ainsi que la confiance qu'il lui avait inspirée, en faisaient un premier ministre.

Dans cette position, que tout Persan eût voulu pouvoir acheter au même prix, il acquit de grandes richesses, et y trouva, dit-on, une compensation à la privation d'un autre bien. Plus tard, Fet-Ali-Châh confia à son eunuque favori le commandement d'un corps d'armée dans la guerre de Géorgie. Dans cette campagne, qui, malheureusement pour les Persans, fut la dernière et décida pour eux de la perte de cette province, *Manoutcher-Khân* déploya des talents et un courage remarquables. Cet exemple d'un eunuque, homme de guerre et courageux, se rencontre fréquemment dans l'histoire de l'Asie moderne, comme dans celle des anciens peuples de ce pays (1).

Manoutcher-Khân avait joué toujours un trop grand rôle, sous le règne de Fet-Ali-Châh, pour que son successeur se privât de ses services. Mehemet-Châh, quand il monta au trône, l'avait trouvé assiégé par des ambitieux, entouré de princes compétiteurs et jaloux de voir leur neveu ou leur cousin leur enlever le *Tourâh*(2). Il avait besoin de l'appui des hommes de tête et de courage, pour détourner de sa couronne les dangers qui paraissaient devoir l'assaillir de tous côtés. L'eunuque de Fet-Ali-Châh fut l'un des hommes dans lesquels le jeune souverain plaça sa confiance et qu'il appela à la défense de ses droits.

Nous avons vu comment, à son avénement, il avait dû, dans l'intérêt de son repos et de la tranquillité de ses États, déposséder de leurs gouvernements ses oncles ou ses cousins, et les remplacer par des Khâns dans lesquels il pût avoir confiance. Manoutcher-Khân fut un des grands du royaume qui reçurent la mission de remplacer les Châh-Zadêhs disgraciés, et de disposer les esprits des populations

en faveur du successeur de Fet-Ali-Châh. Il eut ainsi le commandement supérieur des provinces occidentales et méridionales qui étaient les plus difficiles à maintenir dans le devoir. Il acquit, dans ce nouveau poste, des titres nouveaux à la faveur royale. La droiture de son caractère et son énergie avaient pacifié, en peu de temps, ces contrées disposées à la révolte. En même temps, la promptitude des justes châtiments qu'il infligea mit fin aux brigandages organisés sur une grande échelle, qui étaient le genre de vie auquel s'adonnaient exclusivement et depuis longtemps les tribus qui habitaient les régions montagneuses. La sévérité ne suffit pas toujours, la cruauté devint souvent nécessaire : mais le succès en fut le prix ; la pacification complète de ces pays et la sûreté de leurs routes en furent les heureuses conséquences. On voit donc, d'après ce que j'ai raconté de l'état intérieur de la ville d'Ispahan, et des désordres criminels qui s'y commettaient impunément, que *Manoutcher-Khân* était bien le gouverneur qu'il fallait à une population composée de deux éléments tout différents : d'un côté, des marchands timides, des mirzas peureux ; de l'autre, d'audacieux voleurs, de cruels assassins, des *loutis*, en un mot, qu'encourageait la couardise des Ispahanis.

Mais je reviens à nos deux bandits : le ministre de Russie avait porté plainte au gouverneur ; celui-ci nous manda, le secrétaire russe et moi, à son *Divân-i-Khânèh*, pour entendre, de notre bouche, les détails de notre mésaventure, et la gravité des faits articulés contre les deux Persans. Il nous fit recommander d'amener avec nous nos prisonniers, et de ne pas oublier de nous faire accompagner par le *Pichketmèth*

qui avait failli être victime de son dévouement à son maître. Le gouverneur nous fit dire également de bien nous garder, et de bien nous faire escorter quand nous irions de Djoulfah à sa résidence, qui était assez éloignée. Il craignait un coup de main des amis de nos captifs, qui pourraient vouloir les enlever dans le trajet. Prévenus comme nous l'étions, nous partîmes avec nos prisonniers fortement garrottés et attachés au pommeau de la selle de deux cavaliers placés au centre de notre troupe. Nous avions une petite avant-garde sûre; et derrière nous plusieurs serviteurs de l'ambassade russe, bien armés, formaient l'escorte. Nous n'avions pas à redouter les *loutis ;* il était impossible qu'ils osassent nous attaquer, et, dans tous les cas, nous étions déterminés à ne pas leur laisser reprendre ceux que nous tenions à remettre aux mains du gouverneur.

Au milieu de ce cortége pittoresque, nous attirions les regards de la population. Nous pûmes surprendre un air de satisfaction sur la physionomie de la plupart des habitants, qui jouissaient du plaisir de voir deux *loutis* conduits à la justice expéditive de Manoutcher-Khân. Mais, soit que quelques-uns de ceux qui nous virent passer fussent des amis de nos prisonniers, soit qu'ils déplorassent, pour l'honneur de leur religion, que des Musulmans fussent ainsi conduits garrottés par des chrétiens, nous en remarquâmes un assez grand nombre qui ne témoignaient pas leur mécontentement assez bas pour que nous ne pussions les distinguer. Ce qui paraissait frapper le plus grand nombre, c'était de me voir le visage bandé, et portant les marques de blessures reçues. Ils semblaient ne pouvoir s'expliquer que nos agresseurs eussent osé pousser l'audace jusqu'à frapper de leurs

armes des *Naïebs* d'un *Elchi*, c'est-à-dire des *attachés d'ambassade.*

Enfin nous arrivâmes chez le gouverneur, qui habitait le charmant petit palais d'*Amarat - Serpoucht.* La cour était pleine de Mirzas et de Serbâs. Dans un coin s'apercevait un fagot de verges de bois vert. Près d'elles quatre vigoureux soldats, sans armes, attendaient l'ordre qu'ils devaient exécuter. — Nous ne pouvions douter de l'intention du gouverneur de nous donner satisfaction, cet appareil nous le disait clairement; mais nous ignorions encore jusqu'où pourrait aller son irritation, quand il connaîtrait tous les détails de l'aventure.

Nous entrâmes dans le *Divan-i-Khânèh.* Manoutcher-Khân renvoyant le menu de ses visiteurs qui passèrent dans la cour, nous fit asseoir près de lui, à la place d'honneur. Nous échangeâmes les politesses d'usage; il nous parla avec intérêt de notre état, de ma blessure qu'il ne croyait pas aussi grave et qui lui fit pousser plusieurs *Vallâh!* Mon compagnon raconta lui-même les épisodes de l'affaire, qui excitèrent vivement l'attention du Khân et émotionnèrent l'auditoire. Les yeux du gouverneur s'animaient peu à peu, et, de sa bouche qui grommelait avec une sourde colère sortaient, de temps à autre, les mots de *Pezevenk! Haram-Zadèh!* Les exclamations réitérées de *Machallâh!* interrompirent fréquemment le récit du combat. Elles furent répétées, avec une sorte d'enthousiasme, par les assistants, lorsqu'ils entendirent le serviteur de M. Ivanouski raconter, avec l'expression de la reconnaissance, qu'il me devait la vie; que, renversé par ses trois agresseurs, et désarmé, il aurait été, sans moi, infailliblement massacré. — Je suppose que

ce témoignage dut établir une compensation en ma faveur, dans l'esprit de ceux qui paraissaient me voir d'un mauvais œil pour les coups que j'avais portés à des Musulmans.

Le Khân nous demanda quel châtiment nous voulions qu'il infligeât. Nous lui dîmes que ce serait sans doute assez d'une bastonnade. Mais il ne voulait pas s'en contenter, et prétendait leur faire couper la tête. Je pensai, à part moi que c'était une manière de compliment, une flatterie qu'il voulait nous adresser, car il n'y avait véritablement pas lieu à une peine capitale. Nous le remerciâmes de *tant de bonté;* nous le priâmes de garder ses *faveurs* pour une autre occasion plus sérieuse si elle se présentait; et nous lui dîmes que, pour le cas présent, nous insistions, en notre nom et en celui du général Duhamel, pour qu'il n'allât pas plus loin que la bastonnade, mais *une bonne bastonnade.* A voir les épaules des exécuteurs et la flexibilité des bâtons de bois vert nous pensions que c'était bien assez. — Nous eûmes les plus grandes peines à faire descendre la rigoureuse justice du Khân jusqu'à ce châtiment. Il nous répétait « que « c'étaient des *Pezevenks*, des *Loutis*, des *Haram-Zadèhs*, « qu'il fallait faire un exemple, et qu'il nous demandait « de permettre qu'il leur fît couper, au moins, le nez et « une oreille. » Sur notre refus, il insistait pour une oreille, disant « qu'il était utile, pour ceux qui seraient « tentés de les imiter, qu'ils fussent marqués de ce stygmate « de sa justice envers les mauvais sujets qui infestaient encore « Ispahan. » Ce ne fut qu'à la vivacité de nos instances que le gouverneur céda, et daigna accorder la bastonnade. Du reste, si cette lutte entre lui et nous nous fit passer pour des gens très-humains dans l'esprit des assistants, il est pos-

sible qu'elle nous ait fait juger comme des hommes faibles dans l'esprit du sanguinaire eunuque.

Après cette discussion, Manoutcher-Khân frappa trois petits coups dans sa main. Les *Pichketmèths* apportèrent un déjeuner excellent, auquel il nous invita à prendre part. Pendant le repas, on parla de choses et d'autres; les coupables furent oubliés; tandis que ces malheureux, connaissant le caractère de leur juge, attendaient dans une anxiété affreuse de connaître le châtiment qu'il leur réservait. Le déjeuner terminé, les convives se lavèrent les doigts et la bouche au-dessus de la cuvette dans laquelle les domestiques versaient l'eau d'une aiguière émaillée de Kachân, et l'on apporta les halioûns qui furent tranquillement fumés.

Le gouverneur, qui était assis près de la fenêtre, au-dessous de laquelle ses officiers et ses nazirs attendaient ses ordres, fit signe d'amener les coupables. A leur vue, ses yeux prirent une expression de férocité qui fit trembler les malheureux sur lesquels il les fixait en leur adressant les épithètes les plus injurieuses, et en les menaçant de sa juste colère. Quand il donna ordre aux serbâs, qui en étaient chargés, de commencer l'exécution, nous eussions voulu être partis et ne pas assister à cette scène que nous ne pouvions ni ne devions empêcher, mais à laquelle nous aurions voulu ne pas être présents. Lorsqu'on découvrit la tête et les épaules de ces hommes pour leur administrer les cinq cents coups de bâton auxquels ils étaient condamnés, le gouverneur se tourna vers nous et nous dit : « Je comprends « maintenant que vous trouviez qu'ils seraient assez punis par « le bâton; je vois que vous vous êtes chargés du soin de « prévenir le châtiment que je devais leur infliger....... » En

effet, ces malheureux, mais surtout l'un d'eux, avait la tête dans un état horrible. Il était blessé d'un coup de poignard, et avait le crâne presque trépané par les coups que je lui avait assénés avec le canon de mon pistolet. — Les Persans ont le milieu de la tête rasé, ce qui fait que les coups qu'ils y reçoivent ne sont point amortis par les cheveux. — Alors que j'étais de sang-froid, et que je n'avais devant les yeux qu'un homme blessé et souffrant, exposé à un châtiment plus rude encore que les coups que je lui avais portés, je fus saisi de pitié, et j'obtins du gouverneur un allégement de la peine, en réduisant le nombre des coups. Chacun des coupables en reçut cependant une centaine pour l'exemple.

La justice du Khân avait eu son cours. Le respect dû aux représentants du Frenguistan avait été de nouveau consacré publiquement par le bâton. Nous prîmes congé de Manoutcher-Khân en le remerciant de l'appui qu'il prêtait aux Européens et de la grâce qu'il avait bien voulu nous accorder en ne poussant pas plus loin les rigueurs de sa sévérité.

Cette petite affaire avait été pour nous l'occasion de faire connaissance avec le *Meuhthamèt* (3), nom sous lequel on désignait Manoutcher-Khân. Il nous fit toute espèce d'offres de services. Sachant que la mission que j'avais reçue de mon gouvernement avait pour but d'étudier tout ce qui se rapportait aux arts, il me dit, avec la plus grande bienveillance, qu'il se mettait à ma disposition pour me seconder en tout ce qui dépendrait de lui.

Nous profitâmes, quelques jours après, de la bonne volonté du gouverneur, pour obtenir de visiter en détail le palais de *Tchehel-Sutoun*. Nous nous y rendîmes un matin, et fîmes savoir au Khân que nous réclamions ses bons

offices pour entrer dans le palais et nous permettre d'y demeurer une partie du jour. Il nous envoya immédiatement son *Ferrach-bachi* pour nous faire ouvrir toutes les portes et nous installer comme ses hôtes dans le palais de Châh-Abbas. Nous avions à peine pris possession des lieux, sous les élégantes colonnes du kiosque où nous aspirions la fraîcheur d'un bassin et des ombrages d'alentour, lorsque nous vîmes arriver quatre *Ferrachs* portant sur leur tête de grands plateaux recouverts par des tapis de soie et de cachemire frangés d'or ; c'était un excellent déjeuner que nous envoyait gracieusement Manoutcher-Khân. Il nous faisait dire « que « nous ne pouvions passer la journée là sans y prendre une « collation, et qu'il ne voulait pas que d'autres que lui « prissent soin de nous l'offrir ; que nous étions chez lui ; « que nous étions ses *Meïmâns*, et qu'il nous priait d'agir « comme tels, en demandant tout ce dont nous pourrions avoir « besoin. » Nous ne nous fîmes pas prier pour faire honneur au déjeuner du Khân. Des sorbets et d'autres rafraîchissements s'y mêlaient à de petits mets délicats ; et, pour ma part, je me confirmai dans cette opinion, que l'art des *Hachpass* persans n'est nullement barbare ni à dédaigner.

Après le repas, fait au bord d'un bassin d'eau jaillissante, sur de moelleux tapis ; après le *Kalioûn* et le thé, je pensai à l'étude. J'étais là dans un des lieux les plus remarquables de la Perse moderne. Le *Tchehel-Sutoun* est un des ouvrages qui donnent le mieux l'idée du luxe, de l'élégance somptueuse et du goût des Persans. C'est, en même temps, l'un de ceux qui rappellent le plus dignement la belle époque, la brillante civilisation de la Perse sous ses premiers rois Sophis.

Ce palais est situé au centre de plusieurs jardins qu'on appelle *Hecht-Beïcht*, ou les *Huit Paradis*, par allusion aux séjours délicieux qui s'y trouvent. Ce kiosque se compose d'un corps de bâtiment, où sont plusieurs petites pièces élégantes, retirées et intimes. Elles communiquent à une salle qui n'a pas moins de trente mètres de long sur six de large, qui coupe toute la largeur de l'édifice. Cette pièce est d'une ornementation extrêmement remarquable : les murs, les fenêtres, les portes et le plafond en sont tout dorés et couverts de peintures de différents genres, parfaitement exécutées. Celles des portes, notamment, sont d'une touche exquise. Sur les petits panneaux qui divisent chaque vantail, sont peints des tableaux qui représentent des femmes, des danseuses, dans des costumes charmants, ou des bouquets de fleurs artistement disposés, reproduits avec une légèreté et une élégance de pinceau qui étonne.

Ce que cette salle royale offre de plus beau et de très-réellement remarquable, ce sont six grands tableaux qui ont cinq mètres de long sur trois ou quatre de haut, représentant des faits de l'histoire de Perse. Chàh-Abbas, fondateur de cette magnifique résidence, s'était plu à y retracer des épisodes de la vie de ses glorieux ancêtres. Il ne s'y était pas oublié : à côté de Chàh-Ismaïl combattant les Turcs, et de Chàh-Thamas recevant l'empereur indien *Houmaïoün* auquel il accorda une hospitalité toute royale, on voit Chàh-Abbas taillant en pièces l'armée des Tartares-Yusbeks. Les autres tableaux représentent des fêtes royales.

Cette salle était celle du trône, ainsi que le raconte Chardin qui l'y a vu. On y arrivait par un salon avec lequel elle était mise en communication au moyen de

deux belles portes. Ce salon est lui-même splendidement orné d'innombrables glaces de Venise, de peintures de toutes sortes parmi lesquelles figurent plusieurs portraits. L'or, le stuc, l'azur et l'albâtre se mêlent et s'allient pour charmer l'œil, depuis la base jusqu'au plafond. Un grand bassin d'eau, sans cesse renouvelée, est au milieu. Cette espèce de vestibule royal a une de ses faces qui est tournée au nord, entièrement ouverte sur un portique formé de dix-huit colonnes élégantes supportant un toit qui abrite du soleil et sous lequel l'air se répand et circule sans obstacle. C'est ce portique qui a fait donner à cette résidence le nom de *Tchehel-Sutoun*. *Tchehel* signifie, en persan, *quarante*, nombre tout à fait de convention, exprimant beaucoup de colonnes, sans s'arrêter au nombre exact qui est dix-huit. Ces colonnes sont extrêmement légères, dorées et tournées en spirales; elles s'élancent à une hauteur de dix mètres. Les quatre qui sont au centre ont chacune pour base un groupe de quatre lions sculptés dans un bloc d'albâtre; ils sont adossés de manière à ce que leurs têtes forment les angles; chacun de ceux qui sont tournés vers le centre a dans la gueule un tuyau par lequel il lance de l'eau dans un bassin carré au milieu duquel est un jet d'eau qui répand une pluie fine et rafraîchissante. Il est fort heureux que les envahissements, les guerres, l'abandon, n'aient pas ruiné ce bel édifice que nous avons trouvé dans un état de conservation qui lui promet encore de l'avenir.

Dans une enceinte située derrière celle où se trouve *Tchehel-Sutoun*, et au milieu d'un autre jardin avec de grandes pièces d'eau, est un autre kiosque royal. Il n'est pas,

comme celui que je viens de décrire, précédé par un portique à colonnes; mais le premier salon qu'on y voit, ouvert sur le jardin, est percé de grandes arcades sur trois côtés. Ces ouvertures sont, dans toutes ces habitations, disposées de manière à ne recevoir que les courants d'air frais; elles sont orientées au nord, à l'est et à l'ouest. Le reste des constructions qui composent ces demeures est du côté du sud, et sert d'abri à ces salles ouvertes où l'on peut braver la chaleur du soleil dont les rayons, s'ils y pénètrent, n'y arrivent qu'à leur déclin.

Je ne terminerai pas le récit de toutes ces merveilles de l'art oriental, enfantées par le génie des Persans pour abriter les plaisirs et la mollesse de leurs princes, sans parler du charmant petit palais de *Kalvèt-Serpouchidèh.* Cette élégante demeure, qu'on appelle aussi *Amarat-Serpoucht*, est actuellement le séjour du *Meuhtamèth.* C'est là qu'il dicte les arrêts de sa justice sévère. Au milieu de ce petit paradis, les gémissements des coupables s'entendent maintenant plus souvent que les éclats joyeux des fêtes. Les voluptueux plaisirs auxquels cet *amarat* était consacré ont fait place aux douleurs des criminels, aux vengeances cruelles des victimes. —Mais, que l'appareil de la justice disparaisse avec la figure austère du juge, ce séjour reprend sa physionomie de luxe et d'élégance, et ne rappelle plus que de mystérieux plaisirs. Que le lecteur oublie donc la triste scène à laquelle il a assisté. — L'implacable gouverneur s'est retiré en emportant son terrible glaive. — Plus de figure sinistre, — nous sommes seuls, —nous entrons dans un petit jardin embaumé de fleurs odorantes, toujours fraîches, toujours arrosées par la douce pluie que répand un jet d'eau qui ne s'arrête ja-

mais. Là, le chèvrefeuille embaumé et la rose, *délicieuse coupe où vient boire le rossignol*, s'élancent en longues guirlandes, et retombent, en se jouant, au-dessus de l'albâtre des vasques élégantes. — L'eau limpide du bassin déborde, et tombe en capricieux festons pour baigner les jacinthes et les tubéreuses qui remplissent l'atmosphère de leurs parfums. — Le pavé de marbre, toujours blanc, toujours frais, réfléchit, comme un miroir, les lilas et les myrtes. — Nous voici transportés, par une bonne fée, dans un de ces palais enchantés des contes arabes. — Encore un pas, et nous serons assis au milieu des merveilles fantastiques d'un Orient fabuleux. — Montons ces degrés, — soulevons cette élégante tapisserie, — nous entrons dans un appartement où les yeux éblouis ont peine à voir. — La lumière du jour ne parvient à faire entrer quelques faibles rayons qu'au travers des dessins délicats de vitraux colorés et découpés en forme de fleurs. — Le pied y pose silencieusement sur de riches tapis, d'une mollesse, d'une douceur sans reproche. — De gracieuses peintures y intéressent, quelque part qu'il se porte, le regard le plus paresseux. — De petits coins bien secrets et bien tranquilles vous invitent au repos. — Vous vous laissez bercer par de doux songes qu'enfantent le silence et les ravissants objets qui vous entourent; et, dans ce réduit où tout est mystérieux comme un désir, voluptueux comme un plaisir, la rêverie vous domine, elle vous subjugue. — Un panneau se lève, une salle vous apparaît à demi éclairée par un jour bleuâtre; — c'est le réduit le plus secret de la beauté, le bain où les amours viennent tremper le bout de leurs ailes. — Le sybarite anachorète de cet ermitage où mille voluptés se cachaient pour lui, y a

enfanté les plus suaves créations, imaginé les plus subtiles raffinements de la jouissance. — Dans un large bassin, toujours plein d'une eau limpide et profonde, se baignent seize cariathides en marbre, groupées par quatre, et supportant quatre colonnettes de glaces et d'or, le long desquelles se glisse une douce lumière; — sur sa nappe tranquille posent de larges nénuphars en cristal, desquels s'échappent, comme de longs pistils, de gracieux jets d'eau. — Leurs gouttes, éparpillées, rafraîchissent la dalle. — Partout de vives peintures, des sculptures gracieuses, de riches mosaïques : — cent miroirs, comme si ce n'était pas assez d'une réalité, répètent les charmants détails de cet ensemble enchanteur. — Mais c'en est assez. — Tu vas peut-être, lecteur, vendre ton âme pour cette vie asiatique enchâssée de perles, d'or, de saphirs, où tu entrevois à chaque pas une joie nouvelle, où tu crois que chaque heure donne un bonheur nouveau : — c'est là que demeure le vieux et austère eunuque Manoutcher-Khân.

Le palais de *Kalvèt-Serpouchidèh* est d'une date récente; il fut construit par le prince *Sefi-ed-Doulèt*, fils de Fet-Ali-Châh, qui eut en partage le gouvernement d'Ispahan. Il n'avait pas eu l'ambition de rivaliser avec les splendeurs de Châh-Abbas; il n'avait pas visé aux grandeurs somptueuses du Tchehel-Sutoun. Homme de goût et de plaisir, épicurien de l'école d'Hafiz, le Châh-Zadèh avait conçu l'idée d'un paradis à son usage, — il l'avait réalisée. — Entouré des ruines des Sophis, redoutant la tristesse de ce spectacle de dévastation et de misère que l'époque actuelle mettait sous ses yeux, il avait réussi à charmer les siens par tout ce que l'art et l'imagination pouvaient enfanter de plus délicat et

de plus galant. — Mais combien d'exactions furent le prix des plaisirs du prince? Voilà ce que je ne sus pas, et ce que pourraient dire les Ispahanis. — Dépossédé, par suite du système adopté par Mehemet-Châh, comme la plupart des princes de sa famille, il vit modestement aujourd'hui à Téhérân; rêvant avec tristesse à son délicieux Amarat. — Souhaitons-lui des souvenirs qui le consolent des plaisirs qu'il a perdus.

CHAPITRE XXXII.

Un agent anglais. — Bazars d'Ispahan. — Intérieur persan. — Repas. — Musique. Habillement. — Visite d'adieu à Manoutcher-Khân.

Le nombre des hôtes que M. Boré recevait obligeamment dans sa maison s'augmenta d'un nouvel arrivé. C'était cet Anglais dont j'avais reçu la visite à la grotte de Tâgh-i-Bostân. On se rappelle qu'il m'avait écrit pour me donner avis de son arrestation par le Serdâr, qui l'avait envoyé au camp du roi ainsi que son compagnon de route. Là, le premier ministre l'avait reçu mieux qu'il ne s'y attendait. — Car il faut dire que les Persans sont sans méchanceté et naturellement portés à la bienveillance; ils conservent les formes habituelles d'une politesse affable, même à l'égard des gens dont ils ont à se plaindre. — Après les ordres qui avaient été expédiés à Kerman-Châh, ces voyageurs étaient devenus les hôtes du Châh. Le vizir leur assigna une tente au milieu du camp, et, bien qu'ils y fussent gardés à vue, ils y étaient très-bien traités. On fournissait à tous leurs besoins, et on le faisait avec une libéralité qui ne laissait

rien à désirer. Après quelques jours passés au camp royal et plusieurs entrevues avec les autorités, après beaucoup de pourparlers, l'un de ces deux Anglais, qui voulait se rendre dans l'Inde par l'Affghânistân, partit pour Téhérân où il devait prendre la route du Khorassân. Quant à l'autre, il avait simplement annoncé le désir de visiter la Perse et d'y recueillir quelques notes archéologiques. Hadgi-Mirza-Hagassi avait de bonnes raisons pour douter de sa sincérité; il ne croyait guère à ce qu'il disait et craignait ce qu'il ne disait pas. Il n'avait pas tort, comme on le verra par la suite. Néanmoins, n'ayant que des soupçons, et le ministre de Russie intercédant en faveur de ce jeune homme qui d'ailleurs ne paraissait pas dangereux, le vizir lui permit de rester à Ispahan.

Dans ce moment-là, les Anglais cherchaient à fomenter la révolte chez les Bactyaris, espérant les décider à se rendre indépendants du Châh, ce qui devait entraîner tout le littoral du golfe Persique. Le hadgi craignait, non sans raison, que son prisonnier ne profitât de sa liberté, s'il la lui rendait, que pour se jeter dans les montagnes du Khouzistân et n'allât tendre la main aux agents de l'Angleterre qui se trouvaient déjà de ce côté. Il le fit donc accompagner par des cavaliers qui avaient l'ordre de le conduire à Ispahan par une route qui leur était désignée, et de ne le quitter que rendu dans cette ville, après avoir donné au gouverneur avis de son arrivée. C'est dans cet équipage et ainsi escorté qu'il vint un matin descendre de cheval à la porte de M. Boré, qui le reçut cordialement. Les aventures de ce jeune homme, la défiance persistante du gouvernement persan à son égard, et les réflexions que nous suggéra sa con-

versation, finirent par nous convaincre qu'il était réellement un de ces agents sans caractère officiel, mais aussi entreprenants que persévérants, que l'Angleterre lance partout où elle a des vues à poursuivre, des intérêts à conserver.

A cette époque, il couvait sur plusieurs points de la Perse des révoltes qui menaçaient d'envahir toutes les provinces. La faiblesse du vieux Mollah qui dirigeait les affaires publiques et régnait pour le roi malade et débonnaire, encourageait l'esprit de rébellion. Les tribus toujours *Hâhssi* s'étaient armées les premières. Un rebelle, Aga-Khân, chef de secte par politique, voleur par besoin et par occasion, avait levé la bannière sous laquelle les débris des bandes de loutis d'Ispahan et quelques *sophis* fanatiques étaient venus se ranger. Après avoir quelque temps intercepté les routes du centre, avoir pillé les caravanes et les villages, il s'était jeté du côté de Kermân où il avait de nombreux partisans. Mais les plus redoutables ennemis qui menaçaient alors la Perse étaient les Anglais. Mécontents des suites qu'avait eues pour eux le siége d'Hérât, bien qu'il eût été levé, ils ne pouvaient pardonner au Châh d'avoir expulsé de Téhérân le représentant britannique. L'esprit de rancune avait fait alliance avec l'esprit d'envahissement, et, sur plusieurs points du territoire persan, ils se montraient ou agissaient sourdement, de manière à susciter des difficultés au gouvernement de ce pays. Ils étaient à Khiva, à Herat dont ils étaient restés les maîtres; ils s'étaient avancés jusqu'à Ouriân, sur la limite du Khorassan. A leurs instigations les *Beloutchs* menaçaient de conduire de nombreux auxiliaires à Aga-Khân, et de mettre le siége devant Kermân dont le gouverneur venait de perdre son frère tué par les révoltés. Les

émissaires anglais se répandaient sur toute la côte de l'Arabistân persan, et l'on prétendait même que, maîtres de l'île de *Karak*, vis-à-vis Bouchir, un de leurs bateaux à vapeur avait remonté le Karoûn jusque vers *Chouchter*. Le gouvernement du Châh ne pouvait se dissimuler que la situation était critique. Dans cet état de choses, il n'était donc pas étonnant qu'il eût cru devoir entraver les pas et démarches d'un Anglais venant de Bagdad, parlant persan mieux qu'il ne voulait en avoir l'air, et voyageant sans but déterminé. On devait craindre ses faits et gestes; il était naturel de penser qu'il venait avec une mission secrète. Il avait fait le sourd et l'innocent à Hamadân; à Ispahan, il agit autrement. Il essaya de la persuasion auprès du Meuhthamèt; il affecta même la prétention singulière de vouloir que l'ambassadeur russe lui prêtât son appui pour faciliter ses entreprises. Il ne cachait plus son désir d'aller au milieu du pays des Bactyaris. Des résistances du gouverneur d'Ispahan il en appelait au ministre de Russie, et il s'étonnait beaucoup que celui-ci ne lui vînt pas plus franchement et plus efficacement en aide, c'était de l'outrecuidance anglaise par trop véritablement naïve. — Les Russes, qui ont toujours été et seront encore longtemps les adversaires naturels des Anglais dans ces contrées, comment auraient-ils eu la bonhomie de prêter l'appui de leur influence dans les divans persans à un agent de l'Angleterre, surtout dans ces conjonctures? C'était une aberration que nous ne pouvions nous expliquer de la part d'un jeune homme, d'ailleurs plein d'intelligence, que par un de ces mouvements d'orgueil britannique qui veut que tout plie devant lui. Cependant l'Anglais partit; j'ignore quel moyen il avait employé pour en venir à ses fins; toujours

est-il qu'il partit pour le Khouzistân, et que nous sûmes plus tard qu'il y résida plusieurs mois chez un des grands chefs des Bactyaris. On verra ce qu'il était allé y faire.

Dans le même temps, des nouvelles étaient arrivées de l'armée expéditionnaire russe qui marchait sur Khiva. On avait su que cette armée, commandée par le général Perrowski, avait eu à supporter des fatigues et des privations horribles en traversant le grand désert de Karasm où elle avait fait de nombreuses pertes. Le courrier qui apportait des nouvelles au général Duhamel lui apprenait que les troupes russes étaient à quelques journées encore du terme de leur marche, mais que les difficultés grandissaient à chaque pas, tandis que leurs forces diminuaient d'autant.—J'ai dit que les Anglais avaient des agents à Khiva ; il ne pouvait en être autrement : cette ville était menacée par la Russie, il fallait lui donner une force morale et la soutenir en y faisant représenter l'Angleterre. C'était la continuation du système qui avait fait interner à Herat un officier du génie anglais, dirigeant les Affghans dans leur défense et correspondant avec l'ambassadeur d'Angleterre dans le camp même du Châh de Perse. Mais à Khiva ces agents ne s'étaient pas bornés à jouer un rôle passif et à y attendre les événements; ils avaient fait plus, et, l'on aurait peine à le croire, ils étaient allés jusqu'à dépêcher au camp du général russe un officier anglais chargé de lui faire des remontrances et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour arrêter sa marche. Le général Perrowski reçut cet envoyé avec la plus grande urbanité. Quand il l'eut écouté, il le fit mettre au milieu d'une escouade de Kosaks, et, ne voulant pas qu'il allât à Khiva dire dans quel dénuement il avait trouvé son

corps d'armée, il le fit conduire ainsi jusqu'à Moscou. Cependant, cette campagne de la Russie tournait mal, et les efforts des Anglais avaient pour auxiliaires la nature des contrées désertes, la privation d'eau, d'aliments, la perte des hommes et des bêtes de somme. Nous ne sûmes pas tout, mais les dépêches apportées par le *tchâpar* au ministre de Russie devaient contenir des faits graves, fâcheux même, car toute la mission partit subitement pour Téhéràn, afin sans doute de se rapprocher du théâtre des événements.

Il me reste, pour compléter mes études sur Ispahan, à parler de ses bazars. Dans une cité asiatique, ils constituent pour ainsi dire une ville à part, ville qui a aussi ses rues, sa population, sa police, et surtout sa physionomie distincte. Ceux d'Ispahan, dignes de cette grande ville, sont, sous ces rapports, les plus remarquables de Perse. Ils sont immenses, se divisent en un nombre considérable de quartiers qui sont traversés par un plus grand nombre de rues ou de galeries très-bien bâties et ornées de quelques peintures. Il faut plus d'une heure à cheval pour parcourir la voie centrale, celle à laquelle aboutissent toutes les autres de chaque côté. Rien, dans nos pays, ne peut donner la moindre idée d'un bazar d'Orient. Qu'on se figure de longues allées, larges de douze à quinze pieds, voûtées, éclairées du haut, et bordées sans interruption de boutiques garnies de marchandises entassées au fond, exposées sur les parois latérales, ou étalées sur la devanture. Dans chacun de ces magasins, qui n'ont guère plus de sept à huit pieds de largeur ou de profondeur, sont assis gravement sur leurs talons les marchands qui fument, comptent, mesurent ou

débattent leur prix avec les acheteurs. Entre ces boutiques, le passage est obstrué par une foule de gens à pied, à cheval, mirzas, portefaix, soldats, muletiers, *sakkas*, *kalioundjis* (4), femmes voilées, derviches qui invoquent Ali, ou chameaux chargés de pesants fardeaux sous lesquels circule avec une adresse remarquable tout ce monde, évitant les atteintes de ces animaux qui tiennent trop de place dans ces étroites galeries. Tout ce peuple se meut, se presse, se heurte ou se gare, aux cris répétés de : *Kabardah! Kabardah!*

Dans les bazars d'Orient, tous les artisans ne sont pas confondus, tous les négoces ne sont pas mêlés : ils sont séparés, ils ont des quartiers distincts, chaque nature de marchandise a son bazar particulier. Ainsi, il y a bazar des drapiers, bazar des armuriers, bazar des tailleurs, bazar des confiseurs, etc., etc., et le dernier, d'après ce que j'ai raconté des réceptions qui nous étaient faites dans chaque ville, n'est pas, comme on a pu en juger, un des moins importants. Les Persans, en effet, sont friands et mangent beaucoup de sucreries. Cette division des diverses branches de négoce est on ne peut plus favorable aux consommateurs comme aux vendeurs; car les premiers ont la commodité de trouver dans le même lieu à choisir ce qu'ils cherchent, les seconds profitent de l'avantage que leur donne leur réunion en forçant les acheteurs à venir dans leur quartier. En outre, cette disposition des bazars par état leur donne un aspect très-pittoresque; — ainsi rien n'est curieux et agréable à l'œil comme le bazar où sont groupées, avec tous les accidents heureux que forme le hasard, les armes de toute espèce que l'on aperçoit dans la profondeur de la galerie des armuriers, où un rayon de lumière, çà et là projeté sur un fais-

ceau de fusils, d'arcs ou de sabres, fait briller de tout l'éclat de leur acier les fins damas du Khorassan ou les canons de Chiraz, à côté des flèches peintes de la Turcomanie. Plus loin, ce sont les marchands de tapis ou ceux qui vendent les *kadoks* (5) d'Ispahan, qui étendent et suspendent leurs charmants *sedjiadèhs* aux mille couleurs harmonieuses, ou leurs longues bandes de toile de coton à grands ramages de fleurs et d'oiseaux entremêlés, qui forment des assemblages de draperies et de couleurs dont l'œil est flatté et que la pensée n'imaginerait pas. Ici est la rue des Hachpass, où le boutiquier vient prendre son repas qui se compose d'un peu de *pilau* et de *khebâb.* A côté, un Kalioundji lui prépare une pipe en lui assurant que son *tombeki* est bien du véritable *Chirazi*, c'est-à-dire de Chiraz qui est réputé produire le meilleur tabac. Cette partie du bazar n'est pas moins pittoresque : les tons enfumés qui lui sont particuliers lui prêtent des fantaisies d'ombres et de lumière, des clairs-obscurs qui ne seraient pas indignes de la palette de Rembrandt. A côté, comme pour faire opposition aux teintes brunes et noirâtres du bazar culinaire s'aperçoivent papillotant à l'œil flatté, les élégantes boutiques des émailleurs qui disposent avec art sur des échelons, pour séduire les amateurs, leurs gracieux et riches *khalioûns* en or ou argent émaillé, entourés de guirlandes de corail et de perles. Près d'eux sont les peintres, les habiles faiseurs de boîtes et de *kalamdâms* ou écritoires sur lesquelles, avec un fini et une délicatesse inouïs, ils peignent des fleurs, des arabesques et des scènes de harem. Là, l'œil est aussi attiré par des groupes séduisants de miroirs de toutes sortes, sur lesquels ressortent des peintures plaines de charme.

De distance en distance, dans ces galeries, s'ouvre une grande porte qui est celle d'un caravansérail. Comme les bazars, les caravansérails ont leur spécialité. Les uns reçoivent les épices, les autres les soieries, les porcelaines ou les verreries, ou les peaux, ou les métaux, etc., etc. Ce sont des espèces d'hôtelleries où descendent, avec leurs marchandises, les négociants en gros qui y trouvent un logement et un magasin pour lesquels ils paient une légère redevance pendant leur séjour. C'est là que viennent s'approvisionner les détaillants; c'est là aussi que les agents du fisc vérifient les ballots, leur nombre, la nature de ce qu'ils contiennent, et prélèvent l'impôt dû par leur propriétaire.

Les bazars s'ouvrent de bonne heure et ferment de même. Les marchands retournent, dès que le soleil est couché, dans leurs maisons où il ne reste, pendant qu'ils sont à leurs affaires, que leurs femmes et leurs enfants. Au milieu du jour, cette espèce de ville marchande contient la plus grande partie de la population; car c'est là que tout le monde va, c'est là qu'on se rencontre, qu'on traite de ses affaires et qu'on se visite; mais la partie bourgeoise de la population, les artisans, les ouvriers de toute sorte. Les personnages d'un rang élevé n'y circulent pas; ils y passent entourés de leur cortége de ferrachs, si c'est leur chemin, mais ils ne s'y arrêtent pas, ils compromettraient leur dignité. Dès qu'il fait nuit les bazars sont déserts; les boutiques bien fermées, cadenassées, sont confiées à la garde de la police dont les agents sont les seuls passants qu'on y rencontre, faisant le guet dans l'ombre pour mieux surprendre les voleurs qui sont, il faut le dire, très-rares.

Les rues des villes en Perse sont généralement étroites,

il n'y a guère qu'à Ispahan que l'on en voit quelques-unes qui soient larges. Ces rues sont d'un aspect triste, parce qu'elles sont bordées de murs sans fenêtres, toutes les maisons ayant leur ouverture sur les cours intérieures. De distance en distance, les longues murailles en briques qui closent les habitations sont percées de portes qui y donnent entrée; mais elles sont disposées de façon à ne permettre aucunement la vue de l'intérieur. Ces portes sont petites ou grandes, basses ou hautes, selon le rang ou l'opulence du propriétaire, l'un des signes auxquels se reconnaît la position plus ou moins élevée d'un Persan étant la hauteur plus ou moins grande de la porte de sa maison. Peut-être est-ce de là que viennent les surnoms de *Alah Kapi* ou *porte haute*, et *Bab-Houmaïoun* ou *Sublime Porte*, donnés à l'entrée du palais de Châh-Abbas à Ispahan, et à celle du sérail à Constantinople. — Cette distinction entre les portes des grands et des petits, des riches et des pauvres, est cause que beaucoup d'entre les premiers réduisent les dimensions de l'entrée de leur habitation, dans l'espoir de donner ainsi le change sur leur position de fortune et d'échapper aux exactions du gouvernement.

Pour donner l'idée de ce qu'est un intérieur persan, je choisirai celui d'un individu de la classe moyenne, mais aisée. Quand on a passé le seuil de la porte ouverte sur la rue, on entre dans une première cour ordinairement plantée d'arbres et d'arbustes, au milieu de laquelle est un petit bassin d'eau qui court, ou que l'on renouvelle selon les facilités que présente la localité : c'est là que le maître de la maison, les visiteurs ou les domestiques font leurs ablutions qu'ils répètent plusieurs fois dans la journée. Communément,

une maison se distribue de la manière suivante : un premier corps de bâtiment, ouvert sur la cour, contient ce qu'on appelle le *divan-i-khânèh*, c'est-à-dire le salon de réception, le lieu où le maître du logis se tient pour recevoir ses visites et traiter ses affaires. D'autres pièces plus petites, placées de chaque côté ou en arrière, servent de logement aux hôtes que l'on peut recevoir; c'est là aussi que se tiennent les serviteurs et qu'ils préparent les kalioûns, le thé ou le café pour les visiteurs. Derrière ce premier bâtiment, et complétement caché, est l'appartement des femmes et des enfants. Il y a, comme on voit, dans une habitation persane, deux portions tout à fait distinctes : l'une qui est en quelque sorte publique, l'autre où aucun étranger ne pénètre. Tout cela est au rez-de-chaussée. Cette distribution, toute en surface horizontale, exige beaucoup de terrain, et les coutumes ne permettant pas à deux ménages d'habiter la même maison, il en résulte la nécessité d'une grande superficie pour chacune d'elles, et, par suite, pour les villes, une étendue qui ne se trouve pas, comparativement à ce qui a lieu chez nous, en rapport avec la force numérique de la population.

Quand le maître de la maison a fait sa toilette du matin, dit sa prière, il passe de son harem dans le divan-i-khânèh. Là, sur un grand tapis qui couvre entièrement le sol, placé à l'un des angles, il attend les visites qui peuvent lui venir. Dans la belle saison, il s'asseoit près de la fenêtre ouverte sur la cour plantée où l'on a soin d'entretenir quelques fleurs; si c'est l'hiver, il se met dans le coin opposé, et l'on place au milieu de la salle un réchaud ou *mangal* qui contient de la braise et de la cendre sur laquelle on pose un coing qui, en s'échauffant, parfume

l'appartement. Si c'est un personnage quelque peu considérable, les visiteurs sont en grand nombre : les uns viennent lui faire la cour comme à leur supérieur, pour en obtenir une faveur; les autres pour satisfaire ce goût prononcé et répandu en Perse pour les visites et la causerie. Le maître de la maison est assis par terre, les jambes croisées sous lui; tous les visiteurs, rangés et accroupis de la même manière, sont autour de la pièce, dans l'ordre scrupuleusement suivi qui donne à chacun la place qui lui revient par sa position sociale, à partir du maître du logis. Les Persans poussent très-loin l'observation de cette règle hiérarchique, et ils montrent de plusieurs manières jusqu'à quel point ils en sont esclaves. Ainsi, quand quelqu'un entre dans l'appartement, si c'est un personnage de distinction, le maître de la maison se lève, reste debout jusqu'à ce qu'il soit assis, et, dans ce cas, au lieu de croiser ses jambes, il s'assied sur ses talons; il se lève, mais se rasseoit de suite en croisant ses jambes si c'est son égal; il fait simplement le geste de se lever si c'est son inférieur. Les Persans ont un tact incroyable pour voir du premier coup d'œil, quand ils entrent dans un *divan*, la place qu'ils doivent occuper : ils traversent, sans rien dire, l'appartement, et vont sans se méprendre se placer après ou avant ceux qui sont déjà là. Les nouveaux venus agissent à l'égard du maître comme celui-ci agit vis-à-vis d'eux. S'ils sont ses égaux, ils se croisent les jambes; s'ils lui sont inférieurs, ils s'asseoient sur leurs talons. Quant aux gens de la basse classe et aux domestiques, ils se tiennent debout, collés contre la muraille, à l'autre extrémité de la salle, la main dans leur ceinture ou appuyée sur leur poignard, et n'ouvrent la bouche que pour répondre au maître

s'il les interpelle. La loi qui règle les rapports des Persans entre eux et les politesses qu'ils se doivent, est tellement sévère, qu'un fils même doit rester debout devant son père et ne pas lui parler avant qu'il y soit autorisé. Dans ces assemblées, le maître du logis fait fréquemment circuler les kalioûns, quelquefois du thé ou du café auquel on mêle toujours de l'eau de rose ou de la cannelle; mais c'est là un *extrà* qu'on ne fait guère que quand il y a un visiteur de cérémonie. Le plus ordinairement, c'est le kalioûn seul qui est offert.

Un Persan prend habituellement son repas dans son *andéroûm*. Quelquefois il arrive qu'il fait servir à déjeuner ou à dîner dans son *divan-i-khânèh*, et qu'il invite ses visiteurs à le partager. On étend sur le tapis une grande nappe qui est en coton, en soie ou en cachemire, selon l'opulence de la maison. On place au milieu les mets qui se composent de ragoûts de viandes aromatisés, ou de poulets et d'œufs, sans que jamais il y manque des plats de *pilau* ou de riz préparé de plusieurs façons: simplement au beurre, avec des raisins, des amendes ou du safran et d'autres épices. Les Persans mangent avec les doigts de la main droite seule, la gauche étant considérée comme impure; ils ne se servent ni de couteau, ni de fourchette, et sont d'une adresse étonnante pour les remplacer. Ils n'ont point d'assiettes; devant chaque convive est placé un pain très-mince, rond, mou, ressemblant à une crêpe, qu'ils mangent et qui leur sert en même temps de serviette. Ils boivent de l'eau ou des espèces de sorbets et de limonades. Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, le Koran n'est pas partout religieusement observé, et bon nombre de Persans se laissent aller à l'intempérance en fait de vin ou de spiritueux. Quand ils veulent faire une débauche de ce

genre, ils se réunissent ordinairement le soir et passent une partie de la nuit à boire. Dans ce cas-là, le vin ne leur suffit pas, il leur paraît fade, et du *cherâb* ils en viennent à l'*arak* ou eau-de-vie à laquelle ils donnent le singulier nom d'*eau d'Europe* ou *âb-frengui*. Les Persans ne savent pas boire sans s'enivrer, et les orgies de ce genre ne finissent jamais que par la chute des convives qui succombent à l'ivresse.

Après les repas, les domestiques apportent une aiguière avec un bassin, au-dessus duquel chacun se lave la main, la barbe et la bouche; ensuite de quoi on fait circuler les kalioûns. Chez les riches Persans, pendant le repas, on fait venir deux ou trois musiciens; l'un d'eux chante sur un rhythme monotone, entrecoupé de notes très-aiguës, des poésies dont les femmes, l'amour, le vin et les héros font les frais. Les instruments qui accompagnent le virtuose sont un tambourin, une mandoline et une sorte de viole qui s'appelle *kamouncha*. Le concert de ces instrumentistes est peu harmonieux; leur jeu est presque constamment vif et saccadé, et il faut avoir des oreilles persanes pour ne pas se sentir les nerfs désagréablement surexcités par les grincements criards de l'archet et les accents aigus produits par cet orchestre. Néanmoins, quelque barbare que soit cette musique, quelque égaré que soit le sentiment de la mélodie chez les Persans, il en est de cet art comme de tous les autres; on voit qu'il les flatte, qu'ils y sont sensibles, et que, s'ils se contentent du savoir-faire de leurs musiciens c'est faute de mieux. Leur nature se prête merveilleusement à recevoir les impressions produites par les arts de tout genre. Si la musique est chez eux restée en arrière, il y a deux raisons pour cela : la première, c'est qu'elle n'est pas un art d'imi-

tation comme la peinture; elle exige une science et des connaissances qui ne sont pas arrivées jusqu'à eux. La seconde, c'est que la pratique musicale est réprouvée et abandonnée aux *loutis* ou aux malheureux qui n'ont point d'autre moyen d'existence. Il y a donc très peu d'individus qui s'y adonnent, par conséquent très-peu de concurrence et d'émulation, partant point de causes de développement.

Puisque j'ai parlé de l'intérieur d'une habitation persane, c'est le lieu de dire en quoi consiste l'habillement. J'ai déjà décrit celui des femmes, d'après ce que j'ai eu l'occasion de voir dans le harem du prince Malek-Khassem-Mirza, à Tabriz; je n'y reviendrai pas. Pour les hommes, il est le même, quelles que soient leur condition et leur aisance; les nuances qui les distinguent ne tiennent qu'à la qualité et au prix des parties qui le composent. C'est d'abord un pantalon large de soie amaranthe ou de coton bleu; on l'appelle *chalvar:* il se serre à la taille avec une coulisse; il est très-large, et son ampleur est telle qu'il fait l'effet d'un jupon. On met par dessus une petite chemise courte qui descend à peine au bas des reins; elle est en gros calicot blanc ou bleu, ou bien en soie, et s'appelle *pira-hân.* Sur ce premier vêtement on met l'*alkalok* qui est une veste à manches, juste, piquée, n'allant qu'aux genoux. La toilette se complète de l'*aba* ou longue robe, qui doit être fort juste au corps, et coller de manière à bien faire voir les formes; les manches, étroites, s'ouvrent en dedans, sur l'avant-bras, ou se ferment au moyen de petits boutons qui s'arrêtent au poignet. Cette robe est en toile de coton. Elle est croisée sur la poitrine, mais de manière à laisser voir le haut de la chemise, puis elle descend jusqu'à la cheville, en croisant complétement et ne laissant jamais

apercevoir les vêtements de dessous. C'est sur cette robe que se porte le *châle*, ou la ceinture, partie de l'ajustement au moyen de laquelle se distinguent le rang et l'opulence d'un Persan; car elle est de simple indienne, de mousseline, de cachemire de Kermân, ou bien de fin thibet. Dans sa ceinture tout Persan passe un poignard qui varie de forme et de prix. Les diverses pièces de l'habillement que je viens de décrire sont indispensables, elles sont de plus invariables; mais il y en a une autre qui varie beaucoup, au contraire, suivant le temps, suivant les saisons, selon les provinces ou les moyens de chacun. Ainsi, le plus habituellement, les Persans jettent sur leurs épaules ce qu'on nomme *abbâh*: c'est un ample manteau, léger, en poil de chameau, qui est tout blanc, blanc rayé de brun, ou tout brun, quelquefois noir et tramé d'or et d'argent. Il y a aussi une longue et large robe à manches très-larges du haut et étroites du bas qu'on appelle *beronni*. Une autre, qui est moins ample, un peu moins longue, dont les manches sont ouvertes, et qui s'appelle *tekmè*, ainsi que le *kordi*, petite redingote courte, sont usités surtout dans le nord. Il y a encore le *katebi*, ou pelisse fourrée, pour l'hiver. Dans les provinces septentrionales, là où le froid est excessif et la neige abondante, on fait usage d'un autre manteau appelé *pouchté* qui est tout en peau de mouton; s'il fait sec on met le poil en dedans, s'il neige on le met en dehors, et l'on est ainsi complétement à l'abri de l'humidité, qui ne saurait pénétrer la laine épaisse et longue.

La chaussure la plus générale à la ville, est une pantoufle sans quartier, en peau de chagrin, verte, pointue et recourbée. Plus courte que le pied, elle s'arrête aux deux tiers de celui-ci, qui porte sur un talon très-haut et fort étroit. Le

menu peuple est chaussé de larges babouches infiniment plus commodes, mais qui sont laissées aux artisans, aux raïas de toute espèce; elles sont en peau jaune ou en tissu de coton blanc. Pour monter à cheval et voyager les Persans ont de grandes bottes dans lesquelles ils enferment le bas de leurs larges *chalvars* qu'il nouent autour de la cheville, afin d'être plus convenablement accoutrés pour se mettre en selle.

Le bonnet actuellement usité est en peau d'agneau noir, pointu, et doit descendre jusque sur la nuque, la pointe légèrement inclinée en arrière. Ce *coula,* comme il s'appelle, est exactement de même forme pour tout le monde, mais il varie de prix, selon la finesse de son poil, et les Persans ont une telle habitude de l'apprécier, qu'au bonnet seul ils savent reconnaître la position de celui qui le porte. Pour en donner une idée, je dirai que la plupart de ces bonnets ne valent que cinq ou six *sâbcrâns* ou six à sept francs, tandis qu'il y en a qui se paient jusqu'à dix et douze toumâns ou cent cinquante francs; ce sont ceux de Bokhara, dont la laine a une finesse et un lustre très-recherchés. Autrefois la coiffure générale des Persans était le turban. C'est depuis l'établissement sur le trône de la dynastie des Kadjârs qu'il a été remplacé par le bonnet noir pointu. Les Mollahs et les *Seïds* ou descendants du Prophète ont seuls conservé le turban; les premiers le portent blanc, les autres bleu ou vert.

Les Persans n'ont pas, comme les Turcs, la tête entièrement rasée : ils portent leurs cheveux sur les deux côtés, et assez longs pour qu'ils dépassent leur bonnet au-dessous duquel ils forment, à droite et à gauche, deux mèches que les élégants entretiennent avec soin. Quant

à leur barbe, tous la portent entière, mais plus ou moins longue. Généralement ils la laissent venir en liberté. Les princes, les khâns, les fonctionnaires et les militaires la coupent très-court, ne laissant pousser à volonté que les moustaches qui sont, pour quelques-uns, d'une longueur démesurée. Cet ornement viril est l'objet des plus grands soins de la part de tous les Persans. Les vieillards ne portent jamais leur barbe blanche; ceux de la basse classe, surtout dans les campagnes, se la teignent avec du *hennè*, ce qui lui donne un ton orange très-désagréable; mais cet usage est très-peu suivi. Le plus grand nombre, bien qu'ayant naturellement le poil très-noir, le teint encore avec une préparation de hennè et d'indigo, qui lui donne un noir bleu très-intense et lustré. Cette opération se fait tous les quinze jours à peu près, et voici comment : c'est au bain qu'elle a lieu ; on couvre la barbe d'une pommade faite avec du hennè et qui doit rester une heure, après quoi on l'enlève en lavant; la barbe est complétement rouge. Sur cette couche colorée, on en pose une nouvelle qu'on obtient avec la feuille de l'indigo ; on la met très-épaisse, et le patient doit rester, pendant deux heures, sur le dos, sans bouger, afin de laisser cette préparation se sécher et bien pénétrer la barbe. Cette seconde pommade est très-corrosive et cause de vives douleurs à la peau; la coquetterie naturelle aux Persans leur fait braver la fréquence de ce petit supplice. Quand l'effet est produit par l'indigo, la barbe est d'un vert foncé, par la combinaison de la matière colorante bleue et de celle orangée du hennè; peu à peu l'indigo reprend le dessus et le vert tourne au noir bleu; mais ce n'est qu'après vingt-quatre heures que ce résultat est obtenu. Ils ont aussi l'habitude de se teindre, avec le

même hennè, les mains jusqu'aux poignets, ainsi que la plante des pieds, et de peindre leurs ongles avec du carmin.

Avant de quitter Ispahan nous allâmes faire une visite d'adieu au Meuhthamèt pour le remercier de ses bontés. Il fut aussi bienveillant et aimable que je l'avais vu précédemment. Il me dit que je pouvais compter sur sa protection tant que je serais dans son gouvernement, et qu'il l'étendrait aussi loin qu'il le pourrait au delà de ses limites. Je pus me convaincre, à l'étiquette qui régnait chez Manoutcher-Khan, aux personnages qui composaient son divan, et à tout son entourage, qu'il jouissait de la plus grande considération à Ispahan. Non-seulement aucun désordre grave n'avait troublé la tranquillité de la ville depuis qu'il en avait pris le commandement, mais son nom seul inspirait aux uns une telle crainte et aux autres une confiance si grande, que sa popularité avait pris un ascendant extraordinaire sur les habitants de toutes les classes. J'étais très-heureux de voir quelle autorité et quelle puissance morale le Meuhthamèt avait acquises, car nous allions laisser de nouveau M. Boré seul à Ispahan. Ses travaux, ses efforts pour y établir un collége français sur des bases durables, avaient besoin d'être encouragés, soutenus par l'autorité. Quelques Musulmans, mais plus encore les Arméniens, surtout les prêtres schismatiques, lui suscitaient une foule de difficultés et lui tendaient des piéges de toute espèce. Il ne se laissait pas prendre à ceux-ci, et le noble but qu'il se proposait lui donnait le courage et la force de tourner ou de briser celles-là. Cependant l'animosité et la jalousie de l'évêque et de ses vartabeds pouvaient devenir

dangereuses ou tout au moins gênantes, assez pour que M. Boré dût recourir à l'autorité de Manoutcher-Khân. Il était donc rassurant de savoir que le gouverneur était animé des meilleures intentions à son égard et tout disposé à lui accorder sa protection.

CHAPITRE XXXIII.

Départ d'Ispahan. — Koumichâh. — Yezdikast. — Khonakkhorrâh. — Morghâb. Ruines de Mâder-i-Suleïman.

Nous avions fait à Ispahan un séjour de quelques semaines pour attendre l'abaissement d'une température caniculaire, nous pensâmes à nous remettre en route et à continuer nos excursions. Elles devaient, cette fois, nous conduire dans le sud de la Perse et atteindre le golfe Persique. Afin de réussir, d'être plus dispos dans cette longue course, et plus en état de nous livrer aux études qu'elle devait nous offrir, il était important de laisser aux vents d'automne le temps de dissiper les miasmes fébriles qui planent, pendant l'été, au-dessus des contrées que nous avions à visiter et où nous pensions devoir fixer notre tente. J'étais d'autant plus désireux de voir le soleil perdre de sa force, et une saison plus fraîche succéder aux chaleurs qui nous avaient accablés, que je sentais déjà en moi le germe et les avant-coureurs de la fièvre.

Nous sortîmes d'Ispahan, ou pour mieux dire de Djoulfah,

accompagnés de notre excellent hôte M. Boré qui nous fit la conduite jusqu'à une heure de la ville. Tout le monde paraissait joyeux autour de moi, chacun était enchanté de marcher en avant. Il faut dire qu'en effet, dans ce pays où la vie est si peu en harmonie avec les habitudes européennes, on préfère, malgré les privations qu'elle impose, celle qui est active et passée à chevaucher à travers les solitudes et les ruines où du moins l'œil est distrait par le changement d'aspect des lieux qu'on parcourt. Moi seul j'étais morne, et me souciais peu des nouveautés qui m'attendaient sur mon passage. J'étais dévoré par la fièvre; l'accès était arrivé à son paroxisme, et j'avais peine à me tenir à cheval; la chaleur m'accablait. Nous marchions à peine depuis deux heures, et nous savions que le caravansérail où nous devions nous arrêter était à dix heures d'Ispahan. Je finis par me cramponner à l'arçon de ma selle, et je me laissai porter par mon cheval à qui je lâchai la bride que je n'avais plus ni la force, ni la volonté de tenir.

Le chemin était rude, rocailleux; mon cheval trébuchait souvent. Chacun de ses faux pas me causait de vives douleurs dans la tête et dans les entrailles. Je jouais de malheur : il y avait six semaines que je me reposais à Ispahan, et cette maudite fièvre s'emparait de moi le jour même de mon départ. J'en étais d'autant plus affligé que je croyais, par la maladie cérébrale que j'avais faite, avoir largement payé mon tribut au climat. Mais que faire? subir mon sort, m'armer d'énergie pour endurer le mal, de courage pour porter en croupe ce lourd et incommode bagage.

Après avoir traversé un long défilé, et suivi longtemps le pied des montagnes que nous avions à notre gauche, nous

arrivâmes, à cinq heures du soir, à *Mayar*. Nous entrâmes dans le caravansérail où je ne pus descendre de cheval sans l'aide de deux hommes. Je me jetai de suite sur un tapis et restai abattu jusqu'au lendemain.

Le caravansérail de Mayar est un des plus beaux de la Perse. Les voyageurs le doivent, dit-on, à la mère de Châh-Abbas : il a été construit, non-seulement de manière à satisfaire aux habitudes persanes, mais encore avec une élégance qui en fait un monument dans son genre. En dépit du nom qui s'y rattache, et de son utilité pour les nombreuses caravanes qui s'y arrêtent, cet édifice est déjà délabré, et tombera bientôt en ruine. Dehors, il y a une citerne dans le réservoir de laquelle l'eau se maintient toujours. En face, est un village où l'on trouve tout ce dont on peut avoir besoin en fait d'aliments ou de provende pour les animaux.

Mayar est la première étape sur cette route qui mène à Chiraz. La seconde est *Koumichâh* qui est à six heures plus loin. Ce fut autrefois une ville d'une assez grande étendue, aujourd'hui ce n'est plus qu'un amas de ruines au milieu desquelles quelques maisons, restées debout, abritent un petit nombre d'habitants. L'importance trompeuse de Koumichâh est aussi due à de vastes jardins clos de murs et à une grande quantité de pigeonniers du genre de ceux dont j'ai déjà fait mention comme existant autour de Djoulfah. Cette ville fut florissante au temps des Sophis. Comme à beaucoup d'autres, les révolutions et les guerres intestines lui furent fatales.

Nous logeâmes chez un habitant qui nous reçut de son mieux, mais qui aurait sans doute été bien embarrassé

de remplir à notre égard tous les devoirs d'une complète hospitalité, tant il avait l'air misérable. Nous vînmes à son secours en ne lui demandant que le logement pour lequel nous lui donnâmes une gratification qu'il accepta avec empressement. Le lendemain, je me remis en route avec l'appréhension de la fièvre — je ne me trompais pas — il y avait à peine une heure que nous marchions, quand j'en sentis les atteintes. C'est une horrible torture que de voyager, à cheval, avec une semblable compagne. Les heures pendant lesquelles elle s'emparait de moi, étaient précisément celles de notre marche. Rien n'était de nature à me distraire sur la voie que je suivais machinalement, absorbé par la souffrance.

Il est impossible, d'ailleurs, de suivre, en aucun pays, une route plus monotone ni plus désolée. En Perse même, pays de plaines immenses et stériles, ou de montagnes sauvages et arides, on en trouverait difficilement une aussi triste. Nous avions l'espoir que, sur cette grande voie commerciale, cette artère principale de l'économie vitale de la Perse, nous rencontrerions beaucoup de caravanes. Nous pensions y traverser de nombreux villages, y voir des campagnes couvertes de pâturages ou de rizières, des champs d'orge, de blé et de tabac. Notre espoir fut trompé, nous n'y vîmes que quelques hameaux rares et misérables. Autour d'eux, quelques arpents de verdure; et, pendant de longues journées, des déserts sans fin, où poussent péniblement quelques touffes de genêt épineux que broutent des troupeaux de gazelles, seuls êtres qui animent, de loin en loin, ces solitudes. Ces tristes réflexions sur la physionomie du pays faisaient seules diversion à l'abattement dans lequel j'étais.

Nous arrivâmes, après sept heures de marche, à *Aminabad.* Je me jetai dans la première cellule qui se présenta à moi dans le caravansérail.

Le jour suivant, nous n'allâmes qu'à quatre heures de là, à *Yezdikast.* La position de cette petite ville est très-étrange, elle me rappela tout à fait, sauf les dimensions, la ville africaine de Constantine. Comme celle-ci, en effet, Yezdikast est entièrement construite sur une petite montagne de roc, isolée et taillée à pic. Les maisons qui se trouvent sur la limite extrême de la ville ont pour soutien l'escarpement même du rocher. Les fenêtres et les balcons en bois où les habitants se tiennent le soir pour prendre le frais, s'avancent et sont suspendus d'une manière effrayante sur un abîme de cent cinquante à deux cents pieds. On ne pénètre à l'intérieur de cette citadelle naturelle, que par une seule porte devant laquelle un petit pont de bois traverse le ravin. Cette passerelle, qui est très-facile à supprimer, donne aux habitants de Yezdikast une assurance dans leurs moyens de défense, qui les a trop souvent disposés à ne pas obéir aux ordres du Châh; aussi passent-ils pour *hahssis* et ont-ils une assez mauvaise réputation. Mais la principale utilité de leur forte position, c'est de les mettre à l'abri des incursions des *Bactyaris* qui descendent souvent des montagnes voisines et se répandent aux alentours de cette ville.

Yezdikast domine une étroite vallée au fond de laquelle une rivière coule de l'ouest à l'est. On descend sur ses bords en suivant un chemin rapide frayé au pied même du rocher sur lequel la ville est assise. On la franchit sur un pont de pierre en mauvais état, de l'autre côté duquel on trouve un caravansérail. C'est là que nous descendîmes

de cheval, car la population de la ville ne passe pas pour hospitalière.

J'avais encore la fièvre, mais j'avais pu reconnaître, depuis quatre jours, qu'elle était tierce. Son caractère intermittent une fois décidé, il ne me restait qu'à suivre les prescriptions qu'avait eu l'obligeance de m'indiquer, dans d'excellentes instructions, le docteur Lachèze : 25 grains de sulfate de quinine pris ce jour-là, et des quantités moindres, répétées pendant les jours suivants, m'en débarrassèrent complétement.

Dans la soirée, nous reçûmes la visite d'un personnage qui était descendu de la ville pour nous faire, disait-il, des offres de service qu'il serait prudent à nous d'agréer. Il se donnait pour un officier chargé de la mission de surveiller le pays, et d'y arrêter une bande de montagnards qui l'infestaient en commettant toutes sortes de brigandages. Il nous assurait qu'il y allait de notre bien, peut-être même de notre vie. Ce khan mettait dans ses paroles trop d'emphase et nous semblait faire trop l'important pour que nous ne crussions pas voir dans sa démarche un but mal déguisé : celui de se faire donner un *pichkèch*. Nous lui opposions nos doutes et l'expérience que nous avions déjà des voyages dans son pays, même dans le voisinage des Bactyaris, dont il voulait nous faire si grand' peur. Mais il insistait et voulait absolument nous accompagner avec ses cavaliers. Un empressement si grand à rendre service à des *Frenguis*, à des *chrétiens*, ne nous parut point, de la part de cet homme, d'assez bon aloi pour que nous acceptassions ses offres. Ayant consulté du coin de l'œil notre goulam, en qui nous avions appris à pouvoir placer notre confiance, Ressoul-

Bek nous fit comprendre qu'il était superflu de prendre une pareille escorte. Convaincus, dès lors, que la démarche de ce personnage n'était qu'un moyen détourné de se faire donner un présent, nous le remerciâmes avec politesse, en y joignant le témoignage de notre gratitude pour son obligeance, et nous le congédiâmes en lui disant qu'étant nombreux et bien armés, nous ne pensions pas devoir rien craindre. Cependant, comme il pouvait y avoir quelque chose de vrai dans ce que nous avait dit ce khan, nous nous préparâmes, avant de quitter Yezdikast, à repousser convenablement toute agression. Chacun visita ses armes, les chargea de nouveau, et nos Persans, qui ont l'habitude d'attacher la poignée de leur sabre au fourreau, pour qu'il n'en sorte pas, prirent soin de le dégager et de le rendre libre. Là-dessus nous nous mîmes en route, sans quitter nos bagages qui, d'ordinaire, marchaient en avant à quelque distance.

Nous cheminions paisiblement depuis deux heures environ, quand nous distinguâmes au loin une petite troupe de cavaliers armés A cette vue, notre premier mouvement fut de penser à l'avis que nous avions reçu à Yezdikast. Ressoul-Bek lui-même ne paraissait pas très-rassuré. Il fit ses préparatifs de combat, fit passer le tchervadar derrière nous, et, se redressant sur sa selle, il renouvela l'amorce de son fusil, comme s'il ne restait plus qu'à se défendre contre un ennemi inévitable. Je ne savais trop que penser quand je m'aperçus que les cavaliers qui venaient à nous se serraient les uns contre les autres et faisaient des préparatifs semblables aux nôtres. — Décidément, dis-je à mes compagnons, nous allons avoir une petite affaire. — Les

deux troupes s'approchèrent assez vite, car, de part et d'autre, nous avions pris une allure plus vive et plus propre à la situation. Cependant, en examinant de plus près celui qui paraissait le chef des cavaliers qui nous faisaient face, je ne pouvais lui trouver la mine d'un chef de maraudeurs et de pillards. Mes doutes se changèrent en une certitude complète quand nous fûmes à sa hauteur. Il s'arrêta, et, portant poliment la main à son bonnet, à la manière militaire, il nous salua en nous souhaitant une bonne route. Nous nous arrêtâmes pour échanger quelques paroles avec lui. — Il nous dit qu'il venait de Chiraz et qu'il portait au premier ministre la nouvelle de la mort du Béglier-Bey de cette ville, qui avait succombé à la fièvre. Tout le pays du Guermesir, nous dit-il, est en ce moment décimé par cette épidémie. — Nous nous saluâmes de nouveau, et de chaque côté on en fut pour ses préparatifs belliqueux.

Nous continuâmes notre route vers le caravansérail de *Souldjistân* où nous arrivâmes au bout de cinq heures. Le chemin que nous venions de parcourir était à peine frayé par les chameaux et les mulets des caravanes. Ce sont les pieds de ces animaux qui marquent la trace qu'il faut suivre à travers ces plaines sans fin. Si vous la perdiez, rien ne vous la ferait retrouver, aucune marque ne vous y ramènerait; car aucun jalon n'indique la direction à prendre sur cette mer solide dont l'horizon inabordable n'est que l'effet trompeur d'un mirage lointain produit par les sels en évaporation qui blanchissent et miroitent à la surface du sol. A gauche, la vue se perd ainsi dans l'immensité du désert de Kermân, qui se confond avec le ciel dans une vapeur

condensée et brûlante. A droite, l'œil cherche en vain quelque chose qui le charme; il se retire avec tristesse des montagnes sauvages dans les gorges desquelles se cachent ces voleurs intrépides qui, sous le nom redouté de *bactyaris*, sont la terreur de cette contrée et des caravanes qui les traversent. Sur cette route inhospitalière, le voyageur ne peut souvent rien trouver. Il doit, par prudence, tout porter avec lui, jusqu'à l'eau. Car, pendant et après l'été, les ruisseaux n'ont plus de cours; une croûte salée en couvre les bords; les citernes ne présentent plus qu'un fond de vase desséchée et puante.

Je n'ai rien à décrire des pays que nous traversâmes les jours suivants. C'était toujours même solitude et même tristesse. Nous couchâmes successivement à *Abadèh*, lieu qui doit avoir été très-peuplé, à en juger par l'étendue des ruines qui s'y trouvent; et à *Surmek*, petit village où nous eûmes pour logis une grande salle dans une mosquée. Quelques habitants en parurent très-offusqués, mais, comme ils ne nous offrirent pas d'autre gîte, nous restâmes dans celui-là, en dépit d'eux et de Mahomet.

Le 4, nous eûmes pour toute distraction, dans la contrée déserte que nous traversâmes, la vue de quelques onagres ou ânes sauvages qui fuirent devant nous avec une rapidité surprenante. Les Persans appellent cet animal *gour-khar;* ils estiment beaucoup sa chair, qu'ils prétendent être supérieure à celle de la gazelle. Ils le chassent avec des chiens courants, des lévriers de grande taille, mais ils le disent extrêmement difficile à saisir. Ils attribuent à ce quadrupède une malice qui dégoûte de sa poursuite chiens et chasseurs; ils assurent qu'il a une adresse remarquable pour lancer à

ceux-ci des pierres qui arrivent avec une violence telle qu'elles sont un véritable danger. Ils trouvent ainsi du merveilleux à la chose la plus simple, à ce qui résulte tout naturellement de la rencontre de petits cailloux sous les sabots de l'onagre quand il est lancé à toute vitesse et de la violence avec laquelle ses pieds de derrière chassent le sol qu'ils effleurent. Mais la simplicité de ce fait ne plairait pas aux Persans, ils préfèrent de beaucoup ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'intention qu'ils prêtent si gratuitement à cet innocent quadrupède.

Le *gour-khar* se rattache aussi à une des légendes populaires du pays; son nom même se lie à celui d'un des souverains de la dynastie Sassanide, *Bahram*, que l'on appelle vulgairement *Bahram-Gour*, parce qu'il était tellement habile à tirer de l'arc, que, poursuivant des onagres, il ne manquait jamais de mettre une flèche dans l'oreille de l'un de ces animaux désigné d'avance.

Il y avait dix heures que nous marchions sous les rayons ardents d'un soleil vertical, sans avoir vu une ombre dans le désert, sans avoir rencontré une goutte d'eau. Nous succombions à la lassitude et à la soif. Nous distinguons enfin, dans la vapeur tremblante qui vascille à l'horizon, le caravansérail où nous devons faire halte et reprendre des forces. Épuisés de fatigue et de faim, haletants, tous, hommes et chevaux, nous reprenons courage. — Sous ces murs, aperçus au-dessus des ondulations de la plaine, est le terme de nos souffrances, nous allons y trouver de l'eau, quelque nourriture. Nous approchons; les chevaux hennissent, pressent le pas; tous, impatients d'arriver, nous doublons de vitesse; nous arrivons, nous entrons dans le caravansérail, nous cou-

rons à la citerne..... Elle est à sec. Quelques vers immondes se traînent, en se tordant, sur un reste de vase en putréfaction. Ces horribles insectes eux-mêmes n'y trouvent plus la vie; ils ne peuvent s'y défendre contre la chaleur qui les tue. Découragés, la bouche sèche, les lèvres brûlantes, nous nous détournons de ce spectacle hideux, nous fuyons les émanations pestilentielles qui surgissent de cet horrible trou, où l'eau la plus limpide aurait peine à nous faire oublier ce que nous venons d'y voir. — La faim se faisait sentir aussi. Nous cherchons le gardien du lieu, il doit vendre des provisions. Personne ne répond à notre appel. Sous les voûtes sombres et silencieuses du caravansérail, ni eau ni pain; c'était un lieu de halte ordinaire, *Khonak-Horrâh*, mais aucun village, aucune habitation n'était dans les environs, — et le soleil était encore bien haut. — Que faire? Comme des naufragés jetés sur une île déserte, il fallait chercher au loin quelque oiseau qui pût nous servir de pâture. Je me mis en chasse sans beaucoup d'espoir. Cependant, je trouvai quelques perdrix, et j'eus la chance d'en abattre. Rôties à un feu d'herbes sèches, elles nous fournirent un assez maigre repas; heureux encore de les avoir pu rencontrer!

Nous étions dans un caravansérail, dans un de ces asiles élevés jadis par les soins d'un gouvernement philanthropique, ou le vœu religieux de quelque dévot personnage. Mais quel abri offrent-ils aujourd'hui au voyageur? Délabrés, à moitié ruinés, souvent sans portes, sans gardiens, ces lieux sont à tout le monde et à personne. Tous y entrent et y dorment, aucun ne s'en occupe et n'en relève les décombres. Entre qui veut sans rien devoir pour son écot, mais sans rien lais-

ser pour l'entretien de ces murs abandonnés. Aussi, chose incroyable! ces refuges, si précieux dans un pays où ne se trouve ni auberge, ni maison amie pour le passant, l'insouciance des Persans, du gouvernement, plus encore que des habitants, les laisse tomber en ruine. Les débris de leurs murs, amassés par le temps, le fumier accumulé des bêtes de somme qui s'y succèdent, encombrent les chambres aussi bien que les écuries. Quelques années encore, et ils manqueront au voyageur, qui n'aura plus où abriter sa tête, qui ne trouvera plus à attacher sa monture. Et cependant, cette route va du golfe Persique à la mer Caspienne, de Bender-Abbassi, ou de Bouchir, à Téhérân et à Tabriz; elle est la grande voie sur laquelle circulent les marchandises de l'Inde, de l'Arabie et du nord de la Perse. L'incurie d'un gouvernement sans administration, sans prévoyance, laisse ainsi tout déchoir, laisse se perdre et se tarir les sources de la richesse publique, en négligeant de réparer les canaux par lesquels elles s'écoulent.

Nous avions pu à grand'peine nous procurer quelques aliments. Mais la chasse, un peu de riz que nous avions avec nous, ne pouvaient être d'aucun secours pour nos chevaux et les mulets de bât. Un des tchervadars avait prétendu qu'il devait se trouver à quelque distance, dans un ravin caché et soustrait à la vue des passants, un petit hameau. Il y alla avec un de nos saïs. Ce ne fut qu'au bout de deux heures et demie qu'ils rapportèrent tous deux, sur leurs montures, un peu de paille et d'orge.

Le lendemain, au caravansérail de *Khonakergoûn*, nous ne fûmes pas plus heureux.

Le jour suivant, nous marchâmes dans des chemins diffi-

ciles, à travers un pays très-montagneux. Nous y vîmes beaucoup de perdrix et y rencontrâmes deux caravanes.

Il y avait dix jours que nous avions quitté Ispahan, et nous savions que nous touchions à l'un des points signalés comme présentant des vestiges intéressants de l'antiquité. En effet, nous avions mis le pied sur le district de *Morghâb*, où se trouvent quelques ruines que l'on croit rappeler l'ancienne *Passagarde*. Le chemin que nous suivions conduisait à la ville. Nous y entrâmes et pensâmes d'abord à nous y arrêter. Mais sur les informations que nous y prîmes, ayant su que les monuments que nous devions étudier en étaient distants d'à peu près une heure et demie, nous préférâmes nous y rendre et camper auprès d'eux. Cela ne faisait pas l'affaire des tchervadars, qui auraient préféré le séjour de Morghâb à celui qui les attendait au milieu de la plaine de *Mâder-i-Suleïmân*. Ils se résignèrent pourtant, et après avoir fait provision de ce qu'il leur fallait, ils nous suivirent.

La petite ville, ou pour mieux dire la bourgade qu'on appelle *Morghâb*, est située sur une colline et domine une vallée assez riante, arrosée par plusieurs cours d'eau qui se réunissent plus loin et forment une rivière qui porte le même nom. Nous traversâmes plusieurs fois ces eaux divisées, et, restant sur la rive gauche du *Morghâb-Sou*, nous ne tardâmes pas à déboucher dans une immense plaine où se présentèrent, très-éloignés les uns des autres, plusieurs groupes de ruines. Nous choisîmes, pour notre campement, le lieu qui nous parut le plus commode, et nous allâmes mettre pied à terre auprès d'un monument qui donne son nom à cette localité appelée *Mâder-i-Suleïmân*. Les tentes

furent bientôt dressées, et notre petit camp organisé.

Les ruines de *Mâder-i-Suleïmân* se dressent çà et là, au milieu d'une vaste plaine. Ces ruines ont été, par quelques archéologues, considérées comme devant se rapporter à l'ancienne *Passagarde* fondée par Cyrus. Tout, parmi ces restes, atteste, il est vrai, l'antiquité de leur origine. Mais rien ne saurait prouver, d'une manière certaine, qu'ils sont bien ceux qu'on y croit généralement voir. Il y a à la fois une homonymie et une homophonie remarquables entre *Passagarde* et *Fessa* ou *Fassa*, si l'on complète ce nom par la terminaison *zend*, usitée dans le sud de la Perse, *Gherd*, ce qui donne *Fassa-Gherd*. On a pu être par là porté, avec quelque raison, à croire que la ville moderne de *Fessa* existe sur l'emplacement occupé par la ville antique. D'un côté on lit dans Hérodote que la famille des Achéménides était issue de la tribu la plus considérable de la Perse, qu'on appelait *Passagarde*. La ville de *Fassa* est située au sud de la province de Fars, au milieu de ces fameuses tribus qui ont été la souche de la nation Perse, dont le nom même leur a été emprunté. Il résulte de là un second motif de penser que *Passagarde* était à la place occupée aujourd'hui par la petite ville de *Fassa* qui en aurait gardé le nom. Il n'y reste, à la vérité, aucun monument digne d'attention, quoiqu'il y ait des traces de constructions fort anciennes. Mais ce ne serait pas un argument suffisant pour déshériter cette localité de son antique célébrité. —D'un autre côté, il est acquis aux traditions ce fait : que Cyrus bâtit Passagarde sur le terrain où il vainquit Astyage. Or, ce prince habitait la Médie, dont les frontières n'étaient pas éloignées de Morghâb. Il est donc plus probable, en

ajoutant foi à la version précitée, que la bataille qui décida de l'avenir de la Perse fut livrée sur la limite des deux pays. Il y a donc là un argument en faveur de la situation de Passagarde sur le territoire de ce qu'on appelle aujourd'hui *Mâder-i-Suleïmân*. Dans le voisinage de *Morghâb*, on trouve d'ailleurs plusieurs vestiges d'une grande ville. L'on ne peut disconvenir que c'est une raison, sinon déterminante, du moins sérieuse, pour y placer Passagarde. Il faut dire aussi que l'un des monuments que l'on y rencontre a une grande conformité avec la description qu'Arrien fait du tombeau de Cyrus, qu'il dit avoir été élevé dans cette capitale. Mais est-ce assez pour décider, en premier lieu, de l'authenticité de ce sépulcre; en second lieu, du nom de la ville dans l'enceinte de laquelle il a été construit? Toutes ces dissertations reposent plus ou moins sur des hypothèses, il faut en convenir. Aussi, quelle que soit la ville qui fut là, je ferai simplement la description de ses ruines, sans aller plus loin dans ce labyrinthe de déductions tirées de faits incertains.

Le monument le plus important est un mausolée aux formes massives et sévères. En même temps qu'elles lui ont donné de la grandeur, elles en ont assuré la conservation, car il est presque complet, au moins extérieurement. Sa masse s'élève d'une trentaine de pieds au-dessus de ses fondations. — Elle se divise en deux parties à peu près égales : l'une, qui se compose de six degrés en retraite les uns sur les autres, sert de base ou de socle à la seconde qui constitue la chambre funéraire. Celle-ci est rectangulaire et formée, comme les gradins, d'énormes blocs de calcaire blanc, d'un très-beau poli. Cette partie se termine par un faîtage

dont les deux faces les plus étroites présentent chacune un fronton.

Le monument est orienté de telle sorte que l'entrée s'en trouve au nord-ouest; elle consiste en une petite porte encadrée d'un chambranle et d'une corniche. Bien que ces diverses moulures soient en grande partie brisées, on n'en reconnaît pas moins le style, qui est celui des profils grecs.

Le peu de hauteur donné à la porte de ce tombeau oblige à se courber pour pénétrer à l'intérieur. Quand on a passé cette porte, on se trouve d'abord dans une espèce de petite antichambre rectangulaire très-étroite. Au delà, est une seconde porte qui n'ouvrait sans doute que quand la première était fermée, afin que la lumière extérieure et le bruit ou la vue ne pénétrassent pas du dehors dans le sanctuaire, qui est oblong et plafonné au moyen de trois assises reposant sur les murs latéraux. C'est dans cette chambre sépulcrale qu'était le sarcophage, ou du moins la dépouille mortelle qu'on y avait renfermée, car il ne reste aucun indice de ce qui pouvait la contenir.

Les murailles, aujourd'hui enfumées, ne trahissent aucune trace ni de sculptures, ni d'inscriptions. Cependant, comment croire que ceux qui ont élevé ce monument, n'ont pas, avec le corps qu'ils y ont déposé, gravé quelques lignes en son honneur? A travers les guerres et les invasions de toutes sortes qu'a eu à subir la Perse, depuis l'érection de ce monument, cette tombe a dû être plusieurs fois violée et saccagée. On doit penser que c'est après la disparition de tout ce qu'elle renfermait, que les Musulmans se sont avisés d'en faire le lieu de pèlerinage qu'ils ont placé sous

l'invocation de ce qu'ils appellent *Mâder-i-Suleïmân*. Ici, et devant ce nom, on retombe dans une nouvelle incertitude. Quel est ce *Suleïmân* dont le nom est ainsi vénéré, et a remplacé celui à la mémoire duquel ce tombeau a été érigé? Est-ce Salomon, et faut-il voir le souvenir de Bethsabée dans celui que les Musulmans révèrent aujourd'hui? Ce n'est guère admissible. Faudrait-il rapporter ce nom à celui de l'un des héros modernes de l'Islamisme? Mais on se trouve évidemment en face d'un anachronisme choquant; car il ne peut y avoir aucun rapport entre ce monument de la plus haute antiquité et aucun des personnages célèbres depuis Mahomet. Il est probable que le doute règnera encore bien longtemps autour de ce mausolée, quelle que soit la sagacité des archéologues qui en feront l'objet de leurs recherches. Quoi qu'il en soit, après avoir été profané, puis abandonné sans doute comme lieu impur, comme le sont tous les monuments du même genre, celui-ci aura subi une transformation de nom et d'attribution par le caprice de quelque fanatique. On en a fait ainsi l'un de ces nombreux *imâmzadèhs* qui attirent de tous côtés en Perse les croyants les plus dévots. Il lui a fallu, pour cela, subir de légères modifications intérieures. Quelques lignes arabes du Khoran ont été gravées sur les parois de la cellule, en face d'un *keblèh* tracé sur la pierre, du côté du sud. Ainsi disposé et désigné sous le nom de *Meched-i-Mâder-Suleïmân*, les Persans ont fait de ce tombeau antique un lieu célèbre de dévotion, principalement pour les femmes qui, nous a-t-on dit, peuvent seules y entrer.

On voit encore autour de ce monument quelques fûts de colonnes debout. Mais en les examinant, ils ne nous ont pas

paru offrir assez de garanties pour que nous pussions être certains qu'elles sont à leur place primitive, et de la même époque que le mausolée. Cette question est douteuse, et il semblerait que les Persans modernes, jaloux de surpasser en grandeur et en décoration, pour leur sainte, ce que les anciens avaient fait pour leur héros, ont enlevé à quelqu'un des édifices dont les ruines s'aperçoivent près de là des fragments de colonnes, afin d'en former une enceinte digne de l'édifice qu'ils restauraient au nom de Suleïmân.

A quelques pas se trouve une ruine qui a un caractère tout moderne. On y retrouve bien aussi des débris antiques; mais il est évident qu'ils proviennent d'autres édifices, et que cette construction ne remonte pas au delà des khalifes. On nous a dit que c'était un *medresèh* ou *couvent* où se tenaient les Mollahs chargés de la garde du tombeau aujourd'hui abandonné.

Vers le milieu de la plaine s'élèvent trois piliers et une colonne, restes d'un édifice qui a été ou un temple ou un palais. Il n'y a aucun moyen d'y reconnaître assez de détails pour en déterminer complétement le plan et la distribution. On trouve seulement, à la surface du sol, quelques fondations d'autres colonnes et de piliers, qui peuvent donner à penser qu'il y a eu là une construction importante. Sur un des piliers se voit une inscription de quatre lignes en caractères cunéiformes. La colonne qui est voisine et paraît avoir appartenu au même édifice, a conservé une hauteur de onze mètres environ. Elle est composée de trois blocs qui portent sur une petite base en pierre noire. On ne retrouve aucune de ses parties supérieures.

A l'est de ces ruines, on découvre les traces de fondations

d'un autre édifice construit en assises d'un fort volume, les unes blanches, les autres noires. Parmi ces débris est un tronçon de colonne. En cet endroit, un pilier est resté debout, préservé sans doute par la pesanteur et la masse du bloc dont il se compose. Ce monolithe présente, sur sa face polie et d'un beau grain, une sculpture tout à fait différente de celles qui se trouvent ailleurs en Perse. Elle représente un personnage vêtu d'une longue robe à franges, qui, avec une tête humaine de profil, a une corne contournée au-dessus de l'oreille. Sur le sommet de sa tête sont deux autres grandes cornes de bouquetin, projetées en avant et en arrière, sur lesquelles sont posés trois objets semblables qu'on ne peut définir, mais qu'on peut prendre pour des vases sur lesquels il y aurait trois boules ou pommes. Quatre grandes ailes sont attachées à cette figure symbolique. Deux se développent derrière et deux devant. Au-dessus de la tête sont quatre lignes en caractères cunéiformes.

On trouve encore un autre pilier qui porte également une inscription de quatre lignes.

Au nord de l'emplacement sur lequel sont ces derniers débris s'élèvent, plus haut qu'aucune des ruines précédentes, celles d'un édifice dont il est impossible de reconnaître le caractère. Il était construit en fortes assises dont quelques-unes se sont maintenues.

La grande plaine arrosée par la rivière de Morghâb est, pour ainsi dire, divisée en deux parties par la réunion de cinq petites collines isolées, groupées à peu près vers le milieu de sa longueur. D'un côté est le territoire proprement dit de *Morghâb* où est le bourg qui porte ce nom. De l'autre,

au sud-ouest, est la vaste solitude où sont éparses les ruines de la ville, sans nom authentique, mais auxquelles le tombeau que j'ai décrit a fait donner le nom de ***Mâder-i-Suleïmân.*** Il est, d'après l'inspection des lieux, très-probable que le groupe de collines situées au nord-est des ruines, bornait le territoire de la ville, peut-être même lui servaient-elles de défense de ce côté. En effet, sur l'une d'elles, la plus rapprochée des ruines, on aperçoit une masse énorme de maçonnerie, qui semble être le reste d'une fortification. La manière dont ce grand massif est construit, sa position dominante et son plan même, tout porte à penser qu'il est la base d'une citadelle. Cependant, comme on pourra en juger par d'autres ruines analogues, il ne faudrait pas, à ces seuls indices, décider cette question; car les anciens monarques de l'Asie faisaient ordinairement bâtir leurs palais ou les temples sur des lieux élevés. (4)

CHAPITRE XXXIV.

Départ de Mâder-i-Suleïmân. — Sivend. — Arrivée à Nâkch-i-Roustâm. — Husseïn-Abad. — Mauvais vouloir du Ketkhodah. — Campement. — Commencement de nos travaux à Nâkch-i-Roustâm.

Le 9 octobre, après une halte de deux jours à Mâder-i-Suleïman, nous pliâmes notre tente de grand matin. Des karatchaders qui campaient dans le voisinage, et chez lesquels nous avions trouvé les provisions nécessaires à notre petite troupe, étaient venus nous saluer au départ. Ils prirent à part Ressoul-Bek et lui dirent qu'ils nous conseillaient de ne pas nous séparer les uns des autres, de ne pas nous éloigner de nos bagages, parce que nous pourrions être attaqués dans les gorges de la montagne au travers de laquelle nous allions nous engager; ils dirent même qu'ils savaient que l'on devait nous y attendre. Nous connaissions les Iliàts pour des gens auxquels il ne fallait pas se fier. Nomades et changeant de lieu souvent, il leur est plus facile qu'aux populations sédentaires de se livrer impunément au brigandage quand ils en trouvent

l'occasion. Je pensai que ceux-ci pouvaient bien avoir des vues sur nous, et que l'avis qu'ils nous donnaient était une manière de nous éprouver. Ils voulaient peut-être, avant de s'engager dans une aventure qui pouvait leur offrir des chances défavorables, tâter le terrain et voir ce qu'il y avait à espérer. La façon dont nous accueillerions leur communication, en apparence officieuse, devait sans doute leur faire estimer ce qu'ils pouvaient attendre de nous, selon l'impression que nous en témoignerions. Si nous en avions été intimidés, ils en auraient naturellement conclu qu'une attaque pouvait réussir. Des gens qui ont peur sont à moitié vaincus. Mais il n'en fut point ainsi. Nous étions assez familiarisés avec les périls du voyage, nous connaissions suffisamment le pays et ses habitants pour ne pas redouter le danger dont on nous menaçait. Nous avions d'ailleurs confiance en nous; il eût fallu une troupe nombreuse et bien déterminée pour nous barrer le passage. Nous répondîmes donc aux Iliâts que nous ne craignions rien, et que si nous trouvions devant nous des voleurs nous avions quelques balles à leur service.

Néanmoins, il pouvait être prudent de ne pas dédaigner complétement l'avertissement des karatchaders. Nous nous trouvions sur la lisière du pays des Bactyaris. Devant nous s'ouvrait un défilé d'un aspect sauvage, et à chaque détour chaque roche pouvait servir d'embuscade à des maraudeurs. Nous savions que la contrée que nous allions parcourir était infestée par les montagnards dont les repaires la dominent. Nous résolûmes, en conséquence, de ne point nous séparer de nos tchervadars et de les accompagner pendant toute cette journée.

La route étroite et âpre que nous suivions était frayée au milieu des broussailles et des rocs détachés des flancs de la montagne. Celle-ci nous dominait à pic et très-élevée sur notre droite ; à gauche elle était un peu plus éloignée de nous, et moins haute, mais avait une physionomie tout aussi sévère. Entre ces deux murailles coulent, souvent encaissées, quelquefois libres et se divisant en plusieurs ruisseaux, les eaux du Morghâb-Sou. Les bords en sont partout couverts d'arbrisseaux. Leurs racines plongeantes obstruent le lit de la rivière, et leurs longs rameaux, retombant en berceau, y baignent l'extrémité de leurs feuilles sous lesquelles se cachent des troupes de canards et d'autres oiseaux aquatiques. Çà et là, de grands arbres aux branches puissantes, au tronc vigoureux, attestent que si la Perse est aujourd'hui dépouillée, dénuée de végétation, c'est moins la faute de la nature que celle des hommes. Il est vrai de dire que dans ce pays l'eau est rare. Mais à cette cause naturelle il s'en joint assez d'autres qui tiennent à la négligence, à l'imprévoyance des Persans pour qu'on puisse à bon droit les accuser de l'état misérable dans lequel est leur pays sous ce rapport. Parmi ces causes j'en citerai une qui est frappante : en Perse, comme dans tout l'Orient, pour faire le charbon on met simplement le feu à une certaine étendue de bois; puis on laisse gagner l'incendie qui ne s'arrête que quand il ne rencontre plus aucun aliment. Quel n'a pas dû être le résultat destructif de cette barbare méthode depuis des siècles! Il ne faut point chercher d'autre explication de la disparition des forêts qui autrefois couvraient certaines contrées dans lesquelles aujourd'hui on ne trouverait pas le plus petit brin d'arbrisseau. On ne comprend pas que, sous

un climat ardent, où la pureté du ciel laisse au soleil toute sa force, l'homme n'attache pas plus de prix à l'ombre que lui donneraient les arbres qu'il ne laisse ni grandir, ni même pousser quelques rejets. J'ai vu des Persans, à leur halte du soir, mettre le feu à des chênes pour avoir un peu de braise, afin de faire cuire leur pilau et d'allumer leur kalioûn. — Telle est l'insouciance et l'incurie de l'homme d'Orient, en général. A voir le peu de souci qu'il a de l'avenir, on dirait qu'il pense que le monde va finir, et que lui-même n'a pas de lendemain.

Le lit que s'est tracé le Morghâb-Sou est très-sinueux; au moment où l'on vient de le traverser et où l'on croit l'avoir quitté, on le retrouve tout à coup. La route le traverse fréquemment, et souvent dans des endroits où les eaux sont profondes. Les divers gués ne laissaient pas de nous arrêter et de ralentir notre marche, à cause des précautions qu'il fallait prendre pour qu'aucune charge ne fût mouillée; aussi la journée fut-elle longue, et ce ne fut qu'après une marche pénible de sept heures que nous arrivâmes au village de Sivend. De brigands nous n'en avions vu aucun — mais nous avions rencontré d'innombrables troupes d'inoffensives perdrix dont nous tuâmes quelques-unes, pensant qu'elles feraient un meilleur rôti que les poules maigres que nos hôtes nous offriraient pour notre souper.

Nous avions l'espoir que ce site intermédiaire aux deux grandes villes de Persépolis et Passagarde nous montreraient quelques débris d'édifices ou de sculptures antiques. Mais nous n'avons rien vu de ce genre, il ne s'y trouve même pas de village, et, pendant sept heures, nous n'avons aperçu sur notre passage aucune trace d'habitation. Cependant, à

moitié chemin à peu près, nous avons remarqué au loin, dans une autre vallée qui s'ouvrait à l'est, deux ou trois villages.

Sivend est un bourg placé sur un mamelon au pied de la montagne, à un kilomètre environ de la rive gauche du *Morghâb-Sou* qui change là son nom contre celui de *Sivend-roud* ou *rivière de Sivend.* — Je crois avoir déjà dit qu'il est d'usage, en Perse, de donner aux cours d'eau le nom de la localité qu'ils arrosent, d'où il suit qu'ils n'ont point de désignation propre, et qu'il est très-difficile de se reconnaître au milieu des dénominations diverses affectées à une seule rivière. — Ainsi, celle dont je parle s'appelle rivière de *Morghâb*, près de ce bourg; ici, elle prend celui de *Sivend;* plus loin, elle devient le *Poulbar.*

Nous fûmes très-étonnés, en approchant de Sivend, de trouver ce bourg entièrement désert. Mais, comme les maisons étaient soigneusement fermées et qu'elles paraissaient en bon état, nous pensâmes que les habitants n'en étaient pas loin. En effet, sur notre droite, et presque au bord de la rivière, nous aperçûmes leurs tentes. Ils s'étaient établis ainsi afin d'être plus à portée des pâturages et des terres qu'ils cultivaient au-dessus des berges du *Sivend-roud.* Nous campâmes au milieu d'eux.

Il y a, de Mâder-i-Suleïman à Sivend, une autre route que celle que nous avions suivie. Au lieu d'entrer dans la gorge ou vallée du *Morghâb-Sou,* on descend plus au sud la plaine de Mâder-i-Suleïman, et l'on gravit la montagne qui est sur la rive gauche de cette rivière. On n'y trouve pas les difficultés que nous avions rencontrées et qui sont dues au passage des gués; mais la route est plus longue. Elle tra-

verse le village de *Kemin* qui fait étape entre Sivend et *Morghâb*.

Le lendemain, afin d'arriver de bonne heure dans la plaine de *Merdâcht*, où se trouvent réunis tous les groupes d'antiquités, nous partîmes de grand matin. Nous traversâmes presque aussitôt la rivière qui s'élargissait de plus en plus. Nous contournâmes fort longtemps, en changeant souvent et brusquement de direction, la base des montagnes arides que la fumée mourante des feux nocturnes de quelques pâtres encore endormis animait seule. Le triste aspect de ces vieux rocs, le silence de la vallée, les monticules qui commençaient à se dessiner sur le sol, nous préparaient bien à voir ces lieux célèbres, témoins de la gloire des anciens rois de la Perse, où semblent errer encore, à travers les ossements épars de leurs villes, l'ombre de Darius à côté de celle de Châpour.

Il y avait cinq heures que nous marchions, excités par la curiosité; nous pressâmes le pas de nos montures, impatients de voir enfin ces monuments antiques que le temps a respectés plus que les hommes. Nous aperçûmes, à notre gauche, une colonne debout au centre d'un amas de décombres et d'éminences attestant de tous côtés l'enfouissement d'un monde passé, d'une grande cité inhumée là. C'était en effet le grand tumulus de la ville d'*Istakhr*.

Une heure plus loin, nous nous trouvâmes au détour d'un rocher élevé et vertical, en face d'une longue et imposante muraille naturelle, sur la paroi de laquelle étaient sculptés plusieurs grands bas-reliefs surmontés de caveaux funéraires : c'était *Nakch-i-Roustâm*. Nous nous arrêtâmes quelque temps dans ce lieu pour admirer ces

étonnants souvenirs de la Perse antique. Nous cherchions au loin les palais de Persépolis, le fameux plateau de *Tchehel-Minar* ou de *Takht-i-Djemchid*, nom qu'on lui donne indifféremment; mais rien ne nous le faisait distinguer. Aucune colonne n'en désignait la place à nos yeux. Caché derrière une pointe de rocher, au sud-est de Nakch-i-Roustâm, il nous fallut avancer encore de quelques pas pour le distinguer.

Nous étions arrivés sur l'un des points les plus riches en antiquités, sur le théâtre où, avec tous les souvenirs de l'histoire des Perses, allaient passer devant nous les innombrables sculptures qui s'y rattachent. Nous entrevoyions de grands travaux à faire dans cette localité, et, selon toutes probabilités, un long séjour.

Nous cherchions un village où nous pussions loger et qui fût assez près de nos études pour ne pas leur être un obstacle. Nous avisâmes, à l'ouest des roches de Nâkch-i-Roustâm, un hameau renfermé entre quatre murailles flanquées de tours; il n'était guère qu'à une demi-heure de là; nous y allâmes tout droit. — Après avoir franchi plusieurs canaux d'irrigation, nous arrivâmes devant la porte de ce village qui portait le nom de *Husseïn-Abad*. Quelques hommes étaient assis au soleil et fumaient le kalioûn. Selon l'habitude, Ressoul-Bek fit appeler le ketkhodâh à qui il présenta le firman royal. Celui-ci reçut cette communication assez mal, dit qu'il ne pouvait nous loger, qu'il n'avait aucune maison à nous donner et que nous eussions à chercher gîte ailleurs. Notre goulam insistant, le ketkhodâh se fâcha; il fit avec le firman le geste du plus ignoble mépris pour le sceau dont il était revêtu, et ajouta qu'il ne

connaissait pas le Châh, qu'il se moquait de tous les *firmans*, *barats* et autres ordres émanés du gouvernement du roi; qu'il était châh dans son village, et qu'il n'y faisait que ce qui lui convenait; qu'en conséquence, comme il ne lui convenait pas de nous héberger, il nous engageait à passer outre. Nous avions bien quelquefois rencontré de la mauvaise volonté de la part des habitants ou des ketkhodâhs, mais jamais pareille insolence, non-seulement vis-à-vis de nous, mais encore à l'égard du Châh. Ressoul-Bek était indigné. Poussant son cheval vers le grossier ketkhodâh, il allait lui infliger une correction exemplaire. Il était d'autant plus furieux qu'il considérait l'injure comme personnelle, attendu qu'il était, lui, porteur des firmans, *Goulam-i-Châh*, et chargé, en cette double qualité, de faire respecter l'autorité et le nom de son souverain. Dieu sait à quel tumulte, à quelle rixe cette querelle aurait donné lieu. Il était probable que le ketkhodâh n'osait parler ainsi que parce qu'il se sentait appuyé par les gens de son village, peut-être même par tout le pays qui passait pour être tant soit peu *Hahssi*. Je me jetai entre eux, j'empêchai Ressoul-Bek de joindre ses actes aux menaces qu'il proférait et que dans sa fureur il aurait exécutées. Il avait déjà le pistolet au poing, et je voyais, pour le ketkhodâh aussi bien que pour nous, l'imminence d'un malheur dont les suites étaient incalculables. Notre mission demandait de notre part autant de calme et de prudence que de fermeté et de courage. Il ne fallait pas qu'en oubliant les premières de ces conditions, nous fissions échouer notre entreprise pour laquelle nous n'épargnions rien des secondes. Nous devions, tout en maintenant nos droits et faisant respecter notre qualité, éviter toute discussion qui pouvait

inutilement mettre en péril le succès de notre voyage. Aussi, dans cette circonstance, l'insulte n'étant pas adressée à nous-mêmes, le mauvais vouloir seul du ketkhodâh s'étant manifesté à notre égard, je jugeai à propos de détourner la querelle et de nous passer, si faire se pouvait, de son hospitalité. Aussi bien, pensais-je qu'il en serait puni, car il perdait ainsi la gratification que nous lui eussions donnée s'il eût agi différemment.

A une très-petite distance du village était un grand jardin. Le temps était superbe. L'atmosphère, encore tiède et pure, ne nous faisait rien craindre d'un séjour en plein air. Nous nous dirigeâmes vers ce jardin, mais non sans que le ketkhodâh eût été préalablement accablé d'injures et de malédictions en *bon persan*. — Je lui fis dire, pour ma part, que je me réservais de faire connaître sa conduite au gouverneur du district et au Béglier-Bey de Chiraz.

Le 10 octobre, nous prîmes possession du verger qui devait nous tenir lieu du logement qu'on nous refusait; il était assez bien planté, et arrosé; des canaux pleins d'eau en formaient l'enceinte. Au milieu, sous de grands arbres, était une estrade en briques, élevée d'un mètre au-dessus du sol, et assez étendue pour que nous pussions y déployer notre tente. Nous nous y établîmes. Cette plate-forme nous défendait de l'humidité du sol, ainsi que des insectes ou reptiles qui auraient pu s'introduire dans notre tente. Ce genre d'estrade se rencontre assez communément dans les jardins persans. Quelquefois, dans ceux qui sont disposés avec luxe, elle sert de soubassement à un kiosque. C'est là qu'on se réunit pour faire le kief, pour fumer ou faire la collation. Les Persans ont le goût des jardins. Ils s'y donnent

rendez-vous, ils s'y entretiennent intimement, débitent des contes ou récitent des vers de leurs poëtes favoris. L'estrade sur laquelle nous avions planté notre tente avait donc dû souvent être témoin de réunions de ce genre; pour le moment, elle reçut notre établissement, et se trouva transformée en une habitation européenne. Tout près de nous s'établirent nos gens, qui improvisèrent une cuisine à côté de leurs tentes. Les chevaux furent attachés aux troncs des abricotiers ou des ormeaux; ils avaient pour litière une herbe fine et touffue. Aux branches pendaient de tous côtés des fusils, des sabres, des brides ou des manteaux au-dessus des caisses d'où notre cuisinier tirait marmites, casseroles, cafetières, etc...

En somme, si nous avions sujet de nous plaindre de la réception du ketkhodâh d'Husseïn-Abad, nous ne regrettions nullement la maison qu'il aurait pu nous donner dans son village, car nous étions infiniment mieux dans notre jardin. Maîtres du lieu, seuls, loin des importuns, en bon air, et n'ayant rien à redouter de la malpropreté des habitants, nous nous applaudissions en secret de la mésaventure qui nous avait conduits dans ce *bâgh*. Notre séjour devait s'y prolonger un peu, car c'était de là que nous pensions nous rendre chaque matin à Nakch-i-Roustâm pour en étudier les monuments.

Lorsque notre tchervadar eut déposé toutes ses charges, nous le payâmes, et il nous quitta. Il s'en alla à Chiraz qui n'était qu'à deux jours de là. Estimant approximativement à deux mois la durée de nos travaux dans cette localité, nous ne pouvions garder des muletiers inutilement. Nous pensions, soit pour changer de place, soit pour gagner Chi-

raz, pouvoir trouver facilement des moyens de transport dans les villages de la plaine.

L'accueil que nous avions reçu à Husseïn-Abad et le mauvais renom du pays nous firent craindre que notre sécurité ne se trouvât compromise en ce lieu. Après nous être concertés avec *Ressoul-Bek,* il fut convenu qu'il partirait immédiatement pour Chiraz, en faisant la plus grande diligence possible, et qu'il demanderait au gouverneur de lui donner deux ou trois soldats, à nos frais, pour nous garder la nuit.

Le ketkhodâh avait, à ce qu'il paraît, fait quelques réflexions sur les suites que pourrait avoir pour lui, non-seulement son manque d'égard pour des voyageurs munis de firmans, mais encore, et surtout, l'indécente grossièreté avec laquelle il avait manifesté le peu de cas qu'il faisait de ceux-ci; car, dans la soirée du premier jour, il vint à notre tente nous offrir ses services, et s'excuser de la scène du matin. Je le traitai un peu durement en lui disant que je ne voulais rien de lui.

Dès le lendemain, nous nous mîmes à l'œuvre. Nous allâmes, de grand matin, aux rochers de Nakch-i-Roustâm. Nous faisions le trajet à cheval, afin d'abréger le temps qu'il fallait y consacrer. Nous n'eussions pu d'ailleurs le faire à pied, à cause des nombreux canaux d'irrigation qu'il fallait franchir. Nous avions fait faire à Ispahan deux espèces de petites tentes, du genre de celles que les Persans appellent *hoftôb-guerden,* mot à mot *parasols.* C'étaient réellement des moitiés de tentes, n'ayant que trois côtés, reposant sur deux petits mâts, et s'étendant au moyen de cordes attachées à des piquets. On les plaçait de manière à s'abri-

ter des rayons du soleil ; le quatrième côté ouvert. C'était extrêmement commode pour nous, parce que, les sculptures regardant le midi, nous pouvions nous abriter sous ces *hoftôb-guerden* sans être gênés pour nos études. Cette installation était parfaite, et, grâce à elle, nous pouvions travailler en plein air, presque aussi à l'aise que dans une chambre. Nos gens nous apportaient à déjeuner sur le lieu de nos travaux, et, le soir, on nous ramenait nos chevaux pour retourner à notre *bâgh*.

Notre premier soin fut, en nous retrouvant en face des étonnantes sculptures de Nakch-i-Roustâm, de recommencer et de faire, avec plus de soin, l'examen général que nous avions fait rapidement la veille en arrivant. Ces monuments sont de deux genres tout différents : les uns appartiennent à l'époque antique des Achéménides ; les autres, Sassanides, ne remontent pas au delà du IIIe siècle de notre ère. L'existence et l'exécution de ces derniers dans ces lieux témoins de la ruine des palais et de la capitale de Darius, prouvent que, longtemps encore après la destruction de Persépolis, cette localité conserva une grande importance. Il est présumable qu'il s'y forma des établissements dont l'ornementation de ces rochers fut la conséquence, et qui doivent être attribués aux princes qui, entre la dynastie glorieuse des Achéménides et celle des Sophis, eurent aussi la gloire d'avoir tenté de régénérer la Perse.

Les monuments des deux époques ont pour support commun et pour base impérissable de gigantesques rochers à pic, dans le cœur desquels ils sont taillés et entièrement exécutés. Ils sont, non-seulement par leur style, mais encore par leur destination, très-différents les uns des autres. Les

plus anciens, ceux qui sont d'origine achéménide, sont des monuments funéraires. Ils ont fait donner au lieu où ils se trouvent le nom de *Kabrestân-Kauroûn* ou *cimetière des Guèbres*. Ce sont des caveaux creusés dans le roc vif, à quinze mètres environ au-dessus du sol. Il y en a ainsi quatre, dont trois font face au sud, et le quatrième regarde le couchant.

Postérieurement à la création de ces hypogées, des princes sassanides eurent l'idée de se servir des mêmes rochers pour la perpétuation de leur gloire; mais ils donnèrent aux monuments qu'ils y placèrent un caractère tout différent. Ceux-ci sont des bas-reliefs sculptés à la base de la montagne. Il y en a qui se trouvent immédiatement au-dessous des tombes royales avec lesquelles ils n'ont évidemment aucune relation. La place n'a dû en être déterminée que par la plus grande facilité ou le plus beau poli que présentait le roc pour les exécuter. Ils sont au nombre de sept. Comme les voyageurs qui nous ont précédés, nous-mêmes, en arrivant sur ce lieu, nous n'en vîmes que six; une fouille heureuse nous en fit découvrir un septième.

Afin de procéder méthodiquement à cette description, je commencerai par l'une des extrémités, celle de l'est. Le premier bas-relief de ce côté se compose de quatre figures. La conservation en est parfaite, sauf quelques légères mutilations. Les parties recouvertes par la terre et qui ont été déblayées se sont produites intactes. Ce tableau paraît représenter une scène de famille. Au centre est un personnage qu'on reconnaît pour un prince, à sa tiare surmontée d'un globe, et aux bandelettes qui flottent au-dessus de ses épaules. Le vêtement qu'il porte est d'ailleurs le même que celui que nous avons eu occasion de décrire plusieurs fois déjà, à

propos des sculptures de la même époque. La main gauche tient par la poignée une épée qui pend à son côté, tandis que, de la droite, il tend un large anneau ou diadème orné de bandelettes, que saisit un personnage placé à sa gauche. A en juger par la coiffure de cette figure, qui consiste en de longues tresses pendantes devant et sur les épaules, par son costume qui paraît être une longue robe dont les plis amples cachent complétement les pieds, et dont les manches recouvrent les mains, à en juger surtout par les contours de certaines parties du corps, on doit croire qu'elle représente une femme. Ce tableau, qui paraît rappeler ou un serment ou le partage d'une couronne entre deux époux royaux, est complété par un enfant placé entre eux. Ce petit prince est coiffé et vêtu à peu près comme le roi. Il porte une épée sur la poignée de laquelle sa main gauche est posée. — Nous avons déjà fait observer que dans l'un des groupes des sculptures de *Tâgh-i-Bostan*, nous avions acquis de fortes présomptions pour croire que l'une des figures est celle d'une femme. Nous aurions donc ici le second exemple de la représentation d'un individu du sexe féminin sur les bas-reliefs de Perse. Cette particularité se présente d'ailleurs très-rarement, et il est remarquable qu'on ne la rencontre que sur les bas-reliefs sassanides. En effet, dans aucune partie des nombreuses sculptures de Persépolis ou autres de l'époque antique de la Perse, on ne trouve une figure qui puisse être prise pour celle d'une femme. Cette observation, ou plutôt ce fait, est donc particulier à l'ère des Sassanides, et il tend à prouver que, lorsque ces princes régnaient sur la Perse, les mœurs avaient éprouvé une modification qui avait sans doute permis que les femmes fussent moins invisibles.

On peut, en effet, penser qu'elles ne vivaient pas dans une retraite aussi complète ni aussi sévère, puisque leur image pouvait se trouver exposée sur des bas-reliefs placés sous les yeux de tous. Peut-être faut-il voir là une des influences produites par la domination occidentale des Grecs sur les mœurs de l'Orient. — A gauche de ce tableau, et à la droite du personnage royal, en est un quatrième, vêtu comme celui-ci, mais coiffé d'un grand bonnet recourbé en avant et terminé par une petite tête d'animal. Cette partie de sa coiffure a été mutilée; cependant, d'après les traces de contours qu'on retrouve, on peut croire que cette tête est celle d'un taureau ou d'un cheval.

Les mutilations qu'a subies ce bas-relief ont entamé les mains, quelques parties des visages, et surtout celui de la femme. Le soin avec lequel il semble même qu'on ait voulu faire disparaître celui-ci est une preuve de l'acharnement qu'ont mis à le détruire les Musulmans iconoclastes qui, tout en brisant indistinctement ces images par superstition où fanatisme, semblent avoir éprouvé une indignation plus grande en face de cette figure de femme. Quoi qu'il en soit, cette sculpture est, par le soin avec lequel elle a été exécutée, par le fini de ses détails, une des plus remarquables parmi celles de l'époque sassanide. C'est toujours à peu près le même caractère, le même style; et l'on voit, en les comparant toutes ensemble, que l'art, comme les mœurs et les habitudes de ces temps, est resté stationnaire pendant la période de quatre siècles qu'a duré le règne de cette dynastie. Mais, comme, tout en suivant la même voie, il a dû se trouver nécessairement des sculpteurs plus ou moins habiles, c'est seulement à ces nuances de talent qu'il faut attribuer

la différence que l'on remarque dans l'exécution de ces diverses sculptures.

Le second bas-relief, qui se trouve surmonté d'espèces de créneaux, représente un combat entre deux cavaliers. Ils sont armés de toutes pièces. L'un, qui est à droite, reçoit un coup de lance qui paraît le renverser, tandis que son cheval, blessé également ou ébranlé par le choc de celui de son adversaire, s'accule et tombe sur sa croupe. Sous les pieds du cavalier de gauche est prosterné un guerrier mort. Derrière lui, un écuyer ou un page, dont on ne retrouve guère que la silhouette, tient une espèce d'étendard dont la forme nous parut nouvelle. Le haut de la hampe est croisé par une barre de même grosseur, aux extrémités de laquelle pendent des touffes ondulées qui ressemblent à des flocons de laine ou de soie, mais qu'il est impossible de définir plus exactement; au-dessus de cette barre est un anneau surmonté d'une espèce de panache. Dans son ensemble, cette scène rappelle celles des tournois du moyen âge. — Entre quels personnages ce duel a-t-il lieu? Rien ne l'indique. Aucune inscription ne peut le faire connaître. On peut seulement admettre que ce sont rois ou princes. Le cavalier de gauche porte une coiffure qui consiste en une espèce de casque surmonté de deux ailes d'oiseau, entre lesquelles est un globe; et, comme on sait que cette coiffure est sassanide, on est autorisé à penser que celui qui la porte ici est un prince de cette race. Quant à l'autre cavalier, il paraît avoir aussi la tête couverte d'un casque dont le cimier a la forme d'un oiseau; mais il n'a d'ailleurs aucune marque distinctive à laquelle on puisse le reconnaître.



CHAPITRE XXXV.

Querelle avec le Ket-Khodâh. — Travaux et déblais à Nakch-i-Roustâm. — Découverte d'un bas-relief. — Châtiment infligé au Ket-Khodâh. — Cadeau pour des yeux bleus.

J'étais occupé à étudier les diverses parties de ce tableau, quand je vis avec étonnement arriver à toute bride mon saïs. Il venait en hâte, me prévenir que le ket-khodâh de Hussein-Abad faisait grand train au jardin que nous occupions, et qu'il s'était même permis de battre deux de nos serviteurs. Je sautai de suite sur le cheval que l'on m'avait amené et me rendis au *bâgh*. J'y trouvai tout notre monde en rumeur. Voici ce qu'on me raconta : le ket-khodâh s'était, dès le premier jour, imposé comme seul pourvoyeur de toutes les denrées dont nous avions besoin; vendant tout au-dessus de sa valeur, on s'était adressé à d'autres. Les paysans donnaient à meilleur compte, et, en conséquence, on avait cru devoir ne plus acheter exclusivement au ket-khodâh. Celui-ci l'ayant su avait défendu à aucun de ses *raïas* de nous vendre la moindre chose; néanmoins il voulait maintenir ses prix.

Nos serviteurs n'avaient pas voulu se soumettre à ce monopole. Ils avaient mis en avant leur qualité de *frenguis*, pensant que leur indépendance, comme celle de leurs maîtres, serait respectée; il n'en fut point ainsi, et le ket-khodâh, passant de l'abus de son pouvoir aux invectives, puis des invectives aux voies de fait, s'était oublié au point de frapper deux de nos domestiques.

Tous ces griefs avaient, dans l'isolement où nous étions, une gravité réelle; car, en Orient, une faiblesse en entraîne une autre, et à la suite un péril. Je ne pouvais donc pas céder; mais comme les *raïas* de Husseïn-Abad n'osaient enfreindre la défense de nous vendre, je donnai l'ordre à nos gens de ne plus rien prendre dans ce village, dussions-nous pourvoir à nos besoins en envoyant un homme à cheval dans l'un des autres bourgs de la plaine — la distance n'était rien; — je ne doutais pas d'ailleurs que les habitants, quelle qu'elle fût, ne vinssent avec empressement nous approvisionner. — Ce qui importait, c'était de nous faire respecter et de ne point subir la loi brutale du ket-khodâh dont la conduite actuelle ne démentait en rien celle qu'il avait tenue à notre arrivée. Il ignorait à qui il avait affaire. J'étais bien résolu à maintenir notre liberté d'action, l'indépendance de notre bourse et le respect de nos personnes; d'un autre côté, toutes les fois que j'en trouvais l'occasion, j'aimais à prouver à nos gens que j'étais prêt à les soutenir, à les protéger, et à les venger au besoin. Eussent-ils eu tort, que, ostensiblement, je leur aurais donné raison et les aurais soutenus. On comprend en effet que ces gens, voyageant sans cesse avec nous, partageant toutes nos fatigues, nos dangers, sans avoir en espérance aucune des satisfactions qui pouvaient nous at-

tendre, aucune compensation même aux privations qu'ils enduraient avec nous, il fallait, du moins, qu'ils se crussent toujours placés sous notre protection. Nous ne les aurions jamais sacrifiés, et il était utile qu'ils en fussent convaincus pour qu'ils conservassent le courage de nous suivre dans toutes nos pérégrinations. De plus, pour nous-mêmes, il y avait un grand intérêt à ce qu'ils n'eussent aucun motif de juste mécontentement; car nous étions dans leurs mains, ils avaient en leur possession nos bagages, nos chevaux, notre vie — nous étions deux, ils étaient cinq — la nuit, pendant notre sommeil, qui les aurait empêchés de nous faire subir le sort de Nadir-Châh, et de nous écraser sous le poids de notre tente? (7) Le jour, même, dans les solitudes sauvages que nous traversions, qui les aurait arrêtés s'ils avaient eu la fantaisie de se débarrasser de nous, en nous envoyant une balle dans la tête, ou en nous précipitant dans quelque abîme d'où personne assurément ne nous aurait tirés? — Il fallait donc, d'une part, qu'ils nous fussent tant soit peu attachés; de l'autre, qu'ils nous craignissent; l'un et l'autre était salutaire. Aussi n'épargnai-je jamais rien pour acheter leur dévouement, comme aussi pour leur bien faire comprendre que, s'ils avaient jamais la fantaisie d'attenter à notre vie, il ne fallait pas qu'ils manquassent leur coup, car je n'aurais pas manqué le mien. C'était par des soins et des moyens semblables que nous étions arrivés tous, maîtres et serviteurs français ou persans, à compter les uns sur les autres, et à faire, en quelque sorte, une petite famille au milieu de laquelle il y avait réciprocité de dévouement. Je suis profondément convaincu que ce n'est qu'au prix de cet échange de procédés qui, d'un côté, étaient une autorité

bienveillante, et, de l'autre, de la soumission affectueuse, que nous dûmes de faire heureusement, avec les mêmes serviteurs, les longues, pénibles et dangereuses courses qui ne demandèrent pas moins de deux années.

Dans cette circonstance, comme dans d'autres, je me montrai donc sensible à la brutalité exercée sur nos gens, tout autant qu'à l'affront personnel qui nous était fait. Je ne pouvais aller chercher le *ket-khodâh* dans son village, car je ne pouvais me compromettre au milieu de ses *raïas* : mais j'attendis l'occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Cet autocrate au petit pied vint effrontément ranimer la querelle, et dire hautement devant nous « qu'il ne souffrirait pas, tant que nous serions sur son territoire, que nous achetassions rien dans un autre village que le sien. » L'occasion était belle; son insolence me la présentait à point. J'allai à lui, et, tout en lui disant « que je comptais maintenir notre droit d'acheter où bon nous semblait, » je lui intimai l'ordre de quitter à l'instant même le jardin et de ne jamais reparaître devant moi, sans quoi je ne manquerais pas de lui appliquer la peine du talion, c'est-à-dire que je le ferais bâtonner, puisqu'il avait osé frapper nos gens. En disant cela, je le fis pousser hors de notre enceinte, de manière à ce qu'il comprît qu'il n'y avait pas à faire résistance. Le ket-khodâh voyait bien à mes façons d'agir qu'il ne fallait pas qu'il se fît montrer le chemin deux fois; il se retira. Mais ce fut en hurlant et en lançant contre nous tous de terribles malédictions. Il nous menaça de sa vengeance, en disant qu'il allait revenir avec ses *raïas*. Cette menace ne m'épouvanta pas beaucoup. D'abord, parce que j'avais déjà appris à mépriser la populace persane, ensuite parce que je ne pensais

pas que ce misérable ket-khodâh, qui avait voulu monopoliser et garder, au détriment de ses subordonnés, la vente des poules, des œufs, du vin, des fourrages, etc., dût trouver parmi eux une grande sympathie. Ils ne devaient pas être très-disposés à se faire casser la tête pour le venger. Cependant, comme il ne fallait pas se laisser surprendre, je pris quelques mesures de prudence : je fis charger toutes les armes; je posai une vedette du côté du village; et, après quelques autres dispositions pour rendre moins facile l'accès de notre camp, j'attendis. Nous n'étions plus que six, car Ressoul-Bek était à Chiraz. — La journée s'acheva fort tranquillement. — La nuit, chacun veilla à son tour; — elle se passa de même, si ce n'est que l'un de nos hommes, ayant entendu du bruit dans les broussailles du jardin, lâcha imprudemment, et par peur sans doute, un coup de pistolet. Nous fûmes tous sur pied en un instant; mais nous reconnûmes qu'une troupe de chacals s'était glissée jusqu'à notre tente, et que c'étaient là les seuls ennemis qui eussent tenté une attaque nocturne.

Mais je reviens à nos antiquités ; les bas-reliefs sculptés à la base des rochers de Nakch-i-Roustâm étaient assez complétement visibles. Cependant quelques-uns d'entre eux étaient plus près du sol que les autres ; ils étaient quelque peu cachés par la terre qui, de siècle en siècle, s'était accumulée vers leur partie inférieure. Nous avions pris à Husseïn-Abad cinq ou six hommes avec des pioches et des pelles, et nous les employions à enlever avec précaution la terre qui recouvrait les sculptures, de façon à les dégager complétement. Les fouilles, ou pour mieux dire, le découvrement que nous faisions exécuter venait d'acquérir tout à coup un

intérêt plus grand. En voulant nettoyer la base du dernier bas-relief que j'ai décrit, la partie du roc située au-dessous s'était présentée avec des apparences de sculpture. Cette indication, quelque légère qu'elle fût, pouvait trahir l'existence d'un second bas-relief enfoui et inconnu. C'en était assez pour que nous ne dussions point dédaigner cette trace et pour que nous fissions pousser plus avant le travail de la pioche. Le sol était presque aussi dur que le roc. Il fallait creuser un talus produit par les terres qui s'étaient éboulées du haut des rochers, et qui, mêlées à des débris de pierres, s'étaient ammoncelées et durcies peu à peu depuis bien des siècles. Mais les efforts de nos terrassiers étaient encouragés par la révélation progressive d'un bas-relief aussi grand que le premier, et beaucoup mieux conservé.

Ces hommes intelligents s'intéressaient, comme nous, au succès de cette découverte qu'ils étaient bien loin de soupçonner. Aucune génération, depuis bien longtemps, n'avait connu l'existence de cette sculpture qui, à en juger par son état de conservation, était enterrée depuis plusieurs centaines d'années. Malgré l'ardeur de nos ouvriers, leur travail était lent, à cause de la mauvaise qualité de leurs outils qui avaient de la peine à mordre la terre pierreuse et compacte. Cependant, après trois jours d'un travail opiniâtre, et après avoir creusé une tranchée de quatre mètres de profondeur, sur six ou sept de longueur, nous eûmes mis complétement au jour un bas-relief qui avait des dimensions égales.

Ce bas-relief, séparé de celui qui le surmontait par une bande étroite, représentait une scène semblable. L'exécution en était à peu près de même valeur, mais l'état de conser-

vation dans lequel il se trouvait ne laissait que fort peu de chose à désirer. Celui-ci fait mieux comprendre les habitudes militaires ainsi que les armures qu'avaient les Perses de ce temps-là. Les coiffures seules sont mutilées et méconnaissables. Mais, autant qu'on en peut juger, elles sont du même genre que celles que j'ai précédemment fait connaître, et montrent que l'un des deux guerriers est aussi de race sassanide. La partie intéressante de leur ajustement est celle qui couvre leur corps. Des traces d'écailles, encore très-apparentes sur les épaules du cavalier de droite et sur celles du personnage foulé aux pieds du cheval de gauche, prouvent qu'ils avaient le haut du corps couvert d'une armure de fer. Des lignes parallèles, tracées tout autour de leurs bras et de leurs jambes, indiquent qu'ils étaient revêtus, soit d'une armure composée de petites lames qui laissaient, par leur mobilité, la liberté de tous les mouvements, soit d'un réseau de fer dont les mailles recouvraient les membres. Cette défense se rapproche beaucoup de celle usitée au moyen âge en Europe. Le milieu du corps était protégé par une espèce de cotte qui paraît avoir été, non pas en mailles de fer, mais bien en petites écailles de ce métal, superposées et semblables à celles qui couvraient le haut du corps. La lance est leur arme comme pour les combattants du tableau supérieur; un carquois plein de flèches est suspendu à l'arçon de leur selle à droite.

Il est encore de toute évidence, et constaté par ce curieux bas-relief, que les chevaux de bataille étaient, comme les cavaliers, défendus, sinon par une armure, du moins par une sorte d'enveloppe qui couvrait tout leur corps et le haut de leurs membres. Cette enveloppe trahit les muscles de

ces animaux. Une ouverture que l'on aperçoit sur leur poitrail, avait sans doute pour but de permettre qu'on les en revêtit; après quoi on la fermait au moyen de boutons ou d'agrafes que le sculpteur a rendus très-apparents. A ces divers signes, on croit pouvoir penser que cette espèce d'armure ou de défense des chevaux devait être une sorte de housse en mailles de fer, ou une peau d'animal assez épaisse pour les protéger au moins contre les flèches.

De tous les bas-reliefs de Perse, achéménides ou sassanides, celui-ci est le seul qui donne une idée à peu près complète de l'armement des Perses. S'il ne nous fait connaître que la manière dont s'armaient les guerriers de la seconde époque, il n'en est pas moins intéressant, et nous devons nous estimer très-heureux de l'avoir découvert.

Le cadre le plus remarquable de tous ceux qui forment cette série si curieuse et si intéressante, est le quatrième. Il ne se distingue pas par le luxe de la composition et la prodigalité des épisodes qu'il contient. Ici il n'y en a qu'un seul, mais il est traité avec une force de dessin, avec une énergie de physionomie qui a quelque chose de sauvage, et qui produit une grande impression. Le sujet est celui-ci : *Chapour* ou *Sapor*, vainqueur de Valérien, est à cheval et semble recevoir l'hommage de deux généraux romains dont l'un a la tête ceinte d'une couronne de lauriers; l'autre se prosterne et étend les bras devant le roi. C'est là tout le tableau, avec une figure dont on ne voit que le haut du corps et qui, placée dans un coin du cadre, représente un Perse imberbe.

L'exécution de cette sculpture laisse sans doute beaucoup à désirer; elle pèche, comme toutes celles que nous con-

naissons et que nous verrons encore, par le dessin, par cette raideur et ces poses conventionnelles, ou cette symétrie qu'on est en droit de reprocher à toutes les sculptures de ces monuments anciens. Malgré ces défauts, je répéterai ce que je disais en commençant : que le sculpteur a imprimé à ce bas-relief un grand aspect de force, de majesté, et quelque chose même de grandeur un peu barbare qui lui donne un grand effet. On remarque encore, il faut le dire, dans certaines parties de cette œuvre vraiment belle, une habileté qui ne peut permettre de douter du degré d'avancement de l'art à l'époque de Châpour. Ainsi, la tête de ce monarque, celle de son cheval et les têtes de Romains du premier plan, sont exécutées avec un art qui est déjà loin de ses premiers pas.

Le fond du tableau était couvert d'inscriptions pehlvis qui, dans un nombre infini de lignes, relataient sans doute les faits qui se rapportent ou au règne de Chapour, ou à sa victoire. Malheureusement ces inscriptions sont bien effacées, et il n'a été possible d'en prendre que des fragments.

Le lendemain du jour où avait eu lieu la scène provoquée par le ket-khodâh, une occasion se présenta, à point nommé, de lui infliger régulièrement, administrativement, le châtiment que sa conduite lui avait si bien mérité. Le fils du hakim qui exerçait son autorité sur tout le district, était venu nous faire visite. Il s'appelait Nassoullah-Khân, et résidait avec son père au village de Hadji-Abad, peu distant de notre jardin. Après tous les compliments d'usage, après les offres de services les plus cordiales de sa part et de celle de son père, il nous demanda comment nous nous trouvions

en ce lieu. Nous lui répondîmes que nous étions fort bien, à l'exception de ce qui concernait le ket-khodâh. Il insista naturellement pour savoir quelle plainte nous avions à formuler contre lui. Il entra dans une grande fureur quand nous lui racontâmes ce qu'il avait fait, et, séance tenante, l'ayant envoyé quérir, il le fit bâtonner par ses *ferrachs*. Nous remerciâmes le *khan* de ses *manières obligeantes*, et de la protection dont il voulait bien nous honorer. Ce qu'il venait de faire prouvait, en effet, que son autorité était très-réelle sur les villages de la contrée, et que sa faveur nous était acquise. Le châtiment public qu'il avait ordonné, connu aux alentours, ne manquerait pas de nous faire respecter des habitants. La conduite du ket-khodâh avait donc complétement tourné à notre avantage, et j'aurais été fâché qu'il ne l'eût pas tenue, puisqu'elle avait de telles conséquences pour l'avenir.

Mais voici un des traits distinctifs du caractère persan : le jour suivant, l'infortuné chef du village de Husseïn-Abad vint, en suppliant, à la porte de notre tente, nous demander d'oublier sa conduite. Qu'on blâme, après cela, ces moyens expéditifs de la justice persane! Au reste, je m'attendais à cette démarche du ket-khodâh, cependant je voulus être encore sévère, et persister dans mon ressentiment. Je le fis chasser sans pitié. — De ce moment, personne de nous n'eut à se plaindre du ket-khodâh, il fut doux et poli, et se mit en quatre pour nous rendre service.

Ces diverses scènes de mœurs exotiques venaient se mêler à notre vie laborieuse, remplie ; elles en rompaient de temps à autre la monotonie. La dernière que je viens de raconter eut pour résultat de nous tranquilliser et de nous éviter les

inquiétudes que nous aurions pu conserver sur nos gens et notre camp que nous abandonnions chaque matin pour aller, devant nos monuments, travailler jusqu'au soir.

Le lendemain du jour où les verges avaient fait justice, nous venions d'arriver à Nakch-i-Roustâm, quand une troupe de cavaliers se présenta devant nous. Un homme âgé, qui paraissait être le chef, mit pied à terre en se soutenant pesamment sur le saïs qui tenait la bride de son cheval, et lui présentait l'épaule comme point d'appui. Il entra, avec la plus grande politesse et les manières aisées d'un homme bien élevé, sous l'*hoftôb-guerden* où je travaillais et où je m'excusai de ne pouvoir le recevoir plus convenablement. Il m'apprit qu'il était le hakim du district, et que c'était son fils qui était venu la veille nous voir au bâgh où nous campions. Il me témoigna tous ses regrets de la mésaventure que Nassoullah-Khân lui avait racontée, et me dit « combien « il était humilié que le ket-khodâh d'un des villages soumis à « sa juridiction se fût mal conduit à notre égard; qu'il nous « priait de l'oublier, et que si nous croyions devoir lui de- « mander une plus ample satisfaction, il serait heureux de « nous la donner, désireux qu'il était de nous prouver « combien il avait à cœur que nous n'eussions aucun mau- « vais souvenir à emporter du district où il était chargé de « faire respecter les ordres du Châh son maître. » Je répondis au khân : « Que je trouvais le ket-khodâh assez puni « par les deux corrections qu'il avait reçues. Que j'avais « tout lieu de croire qu'il se repentait de sa faute, et « que je ne demandais rien de plus pour la lui faire ex- « pier. » Le hakim m'avait parlé avec la plus grande bonhomie et l'air le plus simple du monde, sans paraître vouloir

mettre aucun prix au service qu'il avait pu nous rendre, lui ou son fils, en faisant justice des insolences du ket-khodâh. Mais, soit que la leçon leur fût faite, soit qu'ils voulussent faire preuve de zèle vis-à-vis de leur maître, les ferrachs rangés en cercle autour de nous ne cessaient de répéter « que nous devions bien quelque chose au Khân, et que « nous ne pouvions faire autrement que lui donner un fusil, « pour prix de sa protection. » Cela était dit d'une manière assez détournée pour que je pusse faire semblant de ne pas comprendre; j'en profitai et fis le sourd. — Cette surdité est souvent utile en Perse; les insinuations ou les demandes directes y sont si fréquentes, quelquefois si éhontées, qu'il faudrait traîner après soi tout un bazar pour y satisfaire. — Nous causâmes après cela de toute autre chose. Mehemet-Nafi-Khân, c'était le nom du Hakim, paraissait un homme intelligent et instruit. Il nous raconta plusieurs particularités relatives aux antiquités de cette localité, et nous renseigna sur tous les points où nous pouvions en trouver quelques vestiges. Il nous dit, entre autres choses « que les « Anglais avaient, quelques années auparavant, emporté beau- « coup de pierres de Takht-i-Djemchid et qu'ils avaient dû « très-certainement en emporter aussi beaucoup d'or, parce « qu'ils lisaient les inscriptions cunéiformes ou *Guinch-* « *Nahmèh* qui leur indiquaient des trésors enfouis autre- « fois parmi ses ruines. » Le Khân nous fit promettre d'aller le voir, et nous répéta d'user de lui et de son pouvoir toutes les fois que nous en aurions besoin. Nous le saluâmes, enchantés de cette nouvelle connaissance qui pouvait nous être très-utile dans le cours de notre séjour à Persépolis.

J'avais reçu Mehemet-Nafi-Khân en face du cinquième tableau, qui représentait encore un combat entre deux cavaliers couverts d'armures pareilles à celles que j'ai décrites. Le guerrier de droite reçoit dans la gorge un coup de lance de son adversaire qui le désarçonne et, du même choc, est renversé de son cheval. Ce bas-relief présente une nouvelle remarque à faire : c'est que le poitrail de l'un des chevaux est couvert d'une armure de petites lames de fer dont on reconnaît facilement encore les attaches. Le reste du caparaçon qui couvre ce cheval est semblable à celui que j'ai indiqué précédemment, avec cette seule différence que, sous le ventre du cheval, pendent de petites boules qui ne sont probablement qu'un ornement. La coiffure des deux cavaliers diffère de celles que nous connaissons; le cavalier de droite paraît avoir un casque surmonté d'une espèce de boule irrégulière; celui de gauche a une coiffure très-large du haut, terminée par trois pointes auxquelles sont attachées de petites houppettes avec de petites bandelettes. Sur ses épaules, il a des houppes à peu près pareilles. Sur le côté droit de son cheval, on voit quatre autres houppes plus grosses, retenues par des cordons et enfermées à moitié, comme des glands, dans une capsule dentelée. On ne saurait expliquer ces espèces de glands ou de flocs qu'en les comparant à ce qui est encore usité aujourd'hui dans tout l'Orient, où l'on adapte au harnais des montures des glands du même genre, en laine, qui servent à la fois d'ornements et de chasse-mouches. Certains voyageurs, en rapprochant ces objets, représentés sur ces anciennes sculptures, du feu sacré que l'on conservait auprès des rois de religion guèbre, ont voulu y voir des espèces de four-

neaux rappelant ce fait. Ce qui a sans doute contribué à ce que j'appellerai leur méprise, ce doit être le dessin des flocs de laine ou de glands, qu'ils ont pris pour des flammes. Mais il ne me paraît pas possible de s'arrêter un instant à cette idée; car, comment supposer qu'un cavalier combattant puisse avoir, attachés aux flancs de son cheval, des réchauds enflammés? Cette supposition me paraît absurde. Derrière le cavalier vainqueur est un troisième cavalier qui porte un étendard en forme de croix. Cinq houppes y sont attachées de façon à ce que trois soient en l'air et que deux retombent.

Nous avons trouvé ce bas-relief dans un état de ruine qui nous en a fait perdre beaucoup de détails. Néanmoins, en profitant de ce qu'il est possible de saisir encore sur le roc tout rongé et crevassé, on peut se convaincre que, si la raideur et la symétrie rendent parfois ces sculptures sèches et monotones, le sujet, et la convention née des mœurs des Perses, en sont la cause; et l'on acquiert cette autre conviction, c'est que, quand ils le voulaient, ils savaient parfaitement aussi donner du mouvement et de la vie à leurs tableaux; car celui-ci est remarquable par l'animation de la scène, la vigueur d'attaque du vainqueur, comme tout est vrai et saisi dans la pose du vaincu qui fait de vains efforts pour rester en selle sur son coursier acculé et qui se cabre.

Les quatre derniers tableaux que je viens de décrire, mais principalement les trois qui représentent des combats singuliers, ont fait donner par les Persans modernes, à ce lieu, le nom de *Nakch-i-Roustâm*, ou *portrait de Roustâm*. Ils ne voient, dans ces sculptures, autre chose que la célébration

des hauts faits de leur héros ou *pelhavan* favori et la représentation matérielle des exploits fabuleux racontés par leurs poëtes ou leurs conteurs. C'est là ce qui a fait, au nom antique de *Kabrestan-Kauroûn* ou *Tombes des Guèbres*. substituer, depuis quelques siècles, le nom de *Nakch-i-Roustâm* sous lequel ce groupe d'antiquités si intéressantes est exclusivement connu aujourd'hui.

J'étais absorbé par l'étude attentive de tous les détails de cette sculpture, que ses parties frustes rendaient difficile à bien saisir, quand un singulier visiteur s'approcha de moi. — C'était un pauvre diable en haillons, misérable raïa du pays, qui, après m'avoir salué très-humblement, et être resté silencieusement recueilli dans la contemplation de mon travail, me demanda timidement de lui faire un pichkèch. — J'étais accoutumé à ce genre d'obsession; j'étais d'ailleurs ferré à glace au sujet des *pichkèchs*. Comme cet homme était très-poli, et se tenait respectueusement à distance, il me prit l'envie de le faire causer un peu, tout en travaillant. Au lieu donc de lui dire de s'éloigner et de ne pas m'importuner, je lui demandai à quel titre il réclamait un cadeau de moi. — « Parce que j'ai des yeux *frenguis*, » me répondit-il avec assurance. Stupéfait d'une si singulière réponse, je regardai cet homme que j'avais à peine vu, car je n'avais pas daigné détourner sur lui mon attention. — « Comment, des yeux *frenguis !* » — « Oui, ils sont bleus, comme ceux des Frenguis, comme les vôtres. » — C'était vrai, — et il était vrai aussi que c'était une chose si exceptionnelle, si rare, que c'était la première fois que je rencontrais en Perse un homme n'ayant pas les yeux noirs. Celui-ci avait les yeux parfaitement bleus, d'où il tirait la conséquence que je lui

devais un cadeau pour leur couleur. — Je ne pouvais le lui refuser.

Au delà du dernier bas-relief dont j'ai parlé, le pied de la montagne change de direction et incline vers le nord. En cet endroit s'en trouve un sixième, d'une composition plus pacifique que celle des précédents. C'est un simple portrait d'un prince sassanide, remarquable par sa coiffure qui figure des ailes d'oiseau surmontées d'un globe. Ce roi sassanide est entouré de huit autres personnages, cinq à sa droite et trois à sa gauche. Les uns ont de fortes barbes ; les autres, qui au contraire sont imberbes, sont les plus rapprochés du roi. Les mœurs asiatiques assignant les places les plus rapprochées du souverain aux personnages les plus élevés en rang, on a quelque raison de croire que les cinq figures imberbes représentent ses fils, ou du moins les membres de la famille du souverain. Aucune marque distinctive ne les signale d'ailleurs. Deux d'entre eux portent une tiare ou mitre arrondie du haut et retombant sur la nuque ; les trois autres ont des espèces de bonnets phrygiens dont deux se terminent par une petite tête d'animal, de lion ou de cheval. Des trois autres personnages qui terminent de chaque côté ce tableau, celui de gauche est nu-tête ; l'avant-dernier à droite porte un bonnet phrygien, et le dernier une mitre sur laquelle est tracé un petit croissant. Ces huit personnages qui font cortége au roi ne sont point complets. On n'en a exécuté que le haut du corps, et au-dessous de leur buste le rocher est seulement poli. Cette préparation, et les lignes d'un cadre qu'on aperçoit au-dessous, font penser qu'on avait eu l'idée de graver des inscriptions sur ces tablettes ; mais il ne s'en voit pas la moindre trace.

Sur un rocher voisin se distingue l'ébauche d'une figure qui ne paraît pas se rattacher au tableau précédent.

A quelques pas de là, on rencontre le dernier des bas-reliefs qui composent cette série intéressante. Il représente deux personnages à cheval, vêtus de longues robes et ne portant aucune arme. La scène qui se passe entre eux est toute pacifique. Celui de droite, qui paraît le plus âgé, tient de la main gauche un long bâton qu'on peut prendre pour un sceptre ; de la droite, il tend au personnage qui lui fait face une couronne de laquelle se déroulent des bandelettes. Celui-ci étend la main droite vers la couronne et fait, de la main gauche, un signe qui semble être celui d'un serment. Le cavalier de droite, bien que tenant en main le sceptre et tout en ayant un air d'autorité sur l'autre, puisqu'il lui présente la couronne, ne porte cependant pas le signe distinctif de la royauté; il n'a point sur la tête ce globe qui accompagne la coiffure des rois sassanides. Le cavalier de gauche, au contraire, qui paraît prêter serment, porte en tête le globe royal. De plus, on voit derrière lui un jeune garçon agitant un chasse-mouches qui est encore un des attributs de la souveraineté.

Deux idées naissent dans l'esprit en regard de cette scène : ou elle représente l'abdication et la transmission de la couronne de la part d'un roi à son successeur ; ou elle a pour sujet la reconnaissance du culte du feu, et le serment aux doctrines de Zoroastre, prononcé par un prince en face de l'un des ministres du culte ou de Zoroastre lui-même. Cette dernière opinion me paraît la plus fondée, et voici deux faits sur lesquels je crois pouvoir l'appuyer : d'abord on lit, sur les poitrails des deux chevaux,

deux petites inscriptions en caractères grecs qui disent, pour le personnage de gauche, qu'*il est fils de roi;* tandis que rien, pour celui de droite, ne rappelle qu'il soit de souche royale. Il faut remarquer que cette particularité de caractères grecs, gravés sur ce bas-relief, conduit à l'idée que le personnage important de la scène représentée, est un des premiers princes de la dynastie sassanide, qui aurait régné à l'époque où l'usage de la langue grecque, dans les actes publics, n'était pas encore entièrement perdu. On sait que cet usage d'inscription d'un même texte, en langue perse, médique et assyrienne, existait au temps où la monarchie perse avait pour éléments principaux les trois nations auxquelles elles étaient propres. On le retrouve ici avec le changement que les révolutions et les conquêtes ont apporté dans les idiomes les plus répandus dans cette partie de l'Asie. En effet, par leurs possessions en Asie Mineure, par leur contact avec les peuples qui parlaient la langue grecque, les Perses en étaient venus, sinon à la rendre usuelle dans leur pays, du moins à ce qu'elle ne leur fût pas tout à fait étrangère. Aussi, la voit-on sur ces monuments à côté de la langue nationale.

Les deux cavaliers foulent aux pieds de leurs chevaux deux personnages dont l'un a pour coiffure une mitre accompagnée de bandelettes, et dont l'autre est nu-tête. La présence de ces corps dans cette scène, qui n'a rien de guerrier, ne peut s'expliquer que par le sens allégorique qu'on leur aurait donné; ces cadavres représentent probablement des nations subjuguées et rangées sous le joug du monarque qui reçoit la couronne; ou peut-être symbolisent-ils l'usurpation du pouvoir royal par les Sassanides au détriment des

Arsacides dont le dernier fut tué de la propre main d'Ardechir, fondateur de la dynastie nouvelle. C'est à ce dernier bas-relief que se bornent les sculptures des deux époques entées l'une à l'autre sur les rochers de Nakch-i-Roustâm.

Cet ensemble de grands monuments de deux âges ne peut laisser de doute sur l'importance qu'a eue ce lieu dans le passé. Les rois des deux dynasties qui ont jeté de l'éclat sur la Perse, s'étaient plu, les uns à y préparer leur sépulture, les autres à y buriner, sur le roc durable, les hauts faits de leur histoire, afin d'en assurer le souvenir pour le transmettre aux âges futurs; et l'on voit qu'ils ont réussi, puisque nous les y retrouvons après quinze siècles. Quelle que soit l'idée qui ait dominé aux deux époques distinctes auxquelles ces monuments divers se rapportent, il est très-probable que ce lieu a toujours été en honneur. Dans ces temps reculés, où l'obéissance à l'autorité profane des souverains se confondait dans le culte religieux qu'on rendait à la divinité, ce lieu a dû être comme sacré et l'on devait y venir adorer à la fois l'Être suprême et le monarque. Un petit monument, isolé aujourd'hui, mais placé près de là, vient à l'appui de cette opinion. Sur un rocher qui s'avance en s'élevant un peu au-dessus de la plaine, se trouvent, sculptés dans sa masse, deux autels du Feu qui sont pour ainsi dire jumeaux, car ils sont exactement semblables et ne sont séparés que par un intervalle de quelques centimètres. Ils sont de forme quadrangulaire. Aux quatre angles sont figurées des espèces de petites colonnes engagées entre lesquelles sont évidées quatre niches ou arcades sur les quatre faces. A la partie supérieure, règne, sur les quatre côtés, une corniche surmontée d'une dentelure en forme de créneaux.

Près de là, on rencontre beaucoup de traces d'anciennes carrières et des fragments de rochers ébauchés comme matériaux de construction. Au milieu d'eux se dresse une petite colonne prise dans la masse même du roc. Dans son isolement actuel, rien ne révèle qu'elle ait été liée à aucun édifice, car il ne paraît pas qu'il y en ait eu jamais en cet endroit.

CHAPITRE XXXVI.

Retour de Ressoul-Bek avec des soldats de Chiraz. — Description des caveaux funéraires. — Préjugés des habitants à l'égard des fouilles. — Singulière manière de guérir la piqûre du scorpion. — Excursion à Takht-i-Djemchid. — Nakch-i-Redjâb. — Istakhr. — Cheik-Ali. — Mont-Istakhr.

Il y avait six jours que Ressoul-Bek était parti quand il revint. Il ramenait trois soldats pris dans un régiment de l'Azerbaïdjân, en garnison à Chiraz. Ces hommes avaient un petit âne pour porter leurs sacs et quelques légères provisions. Notre goulâm l'avait en outre chargé de riz, de raisins secs, de sucre, de café et d'autres choses que nous ne pouvions nous procurer dans les villages voisins. Nous fîmes connaissance avec nos trois tuffekdjis qui nous parurent de très-braves gens et avaient la mine de *caraouls* à faire bonne garde.

Pendant que je traçais, avec le plus grand soin, ces beaux tableaux de pierre, où, dans un style original et une conception bizarre, les Persans des temps anciens avaient représenté leurs princes ou des héros de leur histoire, M. Coste s'occu-

pait de l'étude des tombes et se faisait hisser à l'aide d'échelles, ou de bras et de cordes, sur la plate-forme des tombeaux placés au-dessus des bas-reliefs. Ces tombes étaient inaccessibles et avaient dû l'être toujours, d'après la manière et le soin avec lesquels le rocher avait été au-dessous d'elles taillé verticalement. Aucune trace de rampe ou d'escalier ne s'y retrouvait; il est donc probable qu'après l'introduction des corps dans les caveaux, on faisait disparaître ce qui en avait facilité l'accès, et la dépouille mortelle, ainsi isolée et à l'abri de tout contact humain, restait confiée au sarcophage que la montagne recélait. L'élévation de ces tombeaux, et leur inaccessibilité, s'expliquent peut-être par cette coutume attribuée aux Guèbres : « Ils exposaient, dit Hérodote, les cadavres des morts en des lieux élevés, à l'abri de la voracité des chiens ou des bêtes féroces; mais où les oiseaux de proie pouvaient venir s'abattre et en arracher les lambeaux de chair. Lorsque les aigles et les vautours avaient ainsi dépecé les corps, et que leur bec avait parfaitement nettoyé le squelette, ils le portaient au lieu de sa sépulture. » D'après cela, il ne serait pas invraisemblable que les plates-formes qui se trouvent en avant de chacun des caveaux de Nakch-i-Roustâm eussent servi à entreposer les corps morts pour faciliter la pâture des oiseaux qui avaient mission de les dégager de tout ce que les cercueils ne devaient point renfermer.

Ces tombes sont toutes sur le même modèle; je n'en décrirai donc qu'une pour les faire connaître. Chacune d'elles consiste en trois parties d'une hauteur égale : celle du milieu est plus longue, et forme la croix avec les deux autres; la partie inférieure de cette croix s'arrête à une dizaine de

mètres environ du sol ; la pierre y est polie, mais nue, et ce n'est qu'à la seconde partie que commence réellement le monument. C'est là qu'est l'entrée du tombeau, qui n'est pas autre chose qu'une large excavation de la montagne même. Cette entrée se trouve à la partie inférieure d'une façade qui offre à sa base un portique simulé par quatre colonnes engagées. Leurs chapiteaux étaient formés de deux corps adossés de taureaux dont les fronts cornus supportaient une corniche à denticules et un entablement au-dessus duquel se trouve un très-grand et très-intéressant bas-relief dont le sujet est essentiellement religieux. A la partie supérieure est le *Mihr* qui semble présider à un acte du culte du feu, accompli par un personnage qui est debout, monté sur trois degrés ; il tient un arc de la main gauche, et il étend la droite en signe de serment ou d'adoration en se tournant du côté d'un autel sur lequel est représenté, tout enflammé, le feu sacré. Cette scène semble avoir pour motif la consécration de la foi ignicole jurée par le souverain dont la dépouille mortelle a été déposée dans ce caveau. Cette première partie du tableau est placée sur une espèce de table ornée d'une rangée d'oves, et terminée aux deux bouts par deux corps d'un monstre bizarre, espèce de chimère qui a de fortes pattes, de grandes oreilles, et une corne avec une tête hideuse Des figures de physionomies et de costumes différents semblent supporter cette table, ou cette estrade : il y en a deux rangées superposées de quatorze chacune.

Sur le cadre figuré autour de ce tableau, et de chaque côté du bas-relief, sont encore sculptés trois rangs de figures placées dans trois champs qui se prolongent, en retour d'équerre, sur la face polie du rocher resté en surplomb sur

la frise de la façade. Dans chacun de ces champs une seule figure est sur le même plan que le grand bas-relief et deux autres sont sur le plan perpendiculaire. Celles de gauche représentent des guerriers ou des gardes; celles de droite portent le même costume, mais point d'armes. Elles ont la main gauche élevée, recouverte par les plis de leur manche, et semblent, par ce geste, indiquer les pleurs qu'elles versent. Tel est l'extérieur, qui se trouve répété sur chacun de ces hypogées. S'il y a entre eux quelques différences, elles ne portent que sur de petits détails sans importance. Cependant l'une de ces tombes en offre une très-remarquable avec les voisines : c'est une longue inscription en caractères cunéiformes, gravée dans les entre-colonnements de son portique et jusqu'en haut du cadre supérieur. Elle est malheureusement fort altérée, ce qui est bien regrettable, car elle eût pu mettre les philologues à même de faire connaître sans doute les faits historiques qui se lient à la vie du célèbre mort à qui ce caveau a servi de sépulture.

A l'intérieur, ces tombeaux diffèrent peu dans leur distribution : chacun d'eux contient trois sarcophages vides, creusés dans le roc.

En face des rochers dans lesquels ont été pratiquées ces excavations destinées à recevoir les dépouilles mortelles des rois, est un petit monument dont la construction est de la plus grande simplicité, et dont l'aspect est très-sévère. Il n'a pour tout ornement qu'une corniche à denticules. Il se termine par une terrasse. Le plan de cette construction forme un carré. Sur trois de ses faces sont figurées, au moyen d'encadrements de pierre noire, des espèces de niches ou de

fenêtres closes, sur trois rangs, et variant de grandeur d'un rang à l'autre. Sur la quatrième face seulement, qui est tournée du côté des tombes, est une porte par laquelle on pénétrait à l'intérieur de ce monument; elle conserve les traces du chambranle et de la corniche qui l'encadraient. Cette porte se trouve aujourd'hui à peu près accessible par suite de l'exhaussement des terres amoncelées autour de cette construction; mais elle était dans l'origine à quelques mètres au-dessus de sa base. De cette élévation, faut-il conclure qu'il y a eu intention de rendre cette porte inabordable? La question est douteuse, quand on remarque, au-dessous du seuil, certaines dégradations qui pourraient faire penser qu'elles sont les traces d'un perron par lequel on y montait. D'un autre côté, les historiens anciens, et parmi eux Hérodote, rapportent que les Perses avaient la coutume de laver les corps morts, et de leur faire subir quelques préparations dont l'une consistait à les enduire de cire avant de les ensevelir. N'est-il pas alors probable que le lieu où ils se livraient à ce pieux travail était isolé, inaccessible, et que, s'il faut voir dans la ruine dont je parle un monument qui avait pour destination de recevoir les cadavres pour en faire l'embaumement, la porte devait en effet en être placée au-dessus du sol, à une élévation qui n'en permît pas l'entrée. Quoi qu'il en soit, cette porte donne accès dans une salle de petites dimensions, qui ne présente rien de remarquable et dont les murs sont dénués de tout ornement.

Extérieurement, on voit des refouillements rectangulaires pratiqués symétriquement dans les assises des quatre faces. Il est difficile d'en comprendre l'objet; peut-être étaient-ils destinés à recevoir des plaques sur lesquelles on

inscrivait les noms des morts au fur et à mesure de leur entrée dans ce laboratoire des embaumeurs. On voit que les anciens rois perses qui avaient destiné ce lieu à leur sépulture, avaient donné aux rocs sculptés, ainsi qu'à l'édifice que je viens de décrire, un caractère de sévérité en harmonie avec leur destination.

Nos recherches et nos études, conduites simultanément à Nakch-i-Roustâm, tiraient à leur fin; nous entrevoyions le jour prochain où nous pourrions changer de place. Nous nous sentions encouragés, par ce que nous avions déjà vu, à chercher sur un autre point, un nouveau filon de cette mine si précieuse en souvenirs matériels de cet art antique peu défini, mal connu, et jusqu'alors imparfaitement retracé. Nos ouvriers avaient achevé de dégager toutes les sculptures. Quand nous les eûmes soldés, ils nous demandèrent un *pichkèch*, en disant « qu'ils l'avaient bien gagné, parce que bien certainement ils ne tarderaient pas à tomber malades. » Leur ayant demandé la cause de cette menaçante épidémie, ils me répondirent « que les Anglais, il y avait quelques années, avaient emporté de Persépolis des morceaux de sculptures qu'ils avaient fait chercher dans la terre, comme nous venions de le faire nous-mêmes; que, de ce moment, presque tous les habitants du village voisin, parmi lesquels ils avaient choisi des ouvriers pour ce travail, avaient été pris de maladie. » Je ris de leur superstition, mais ils y persistèrent, et ce qui m'étonna beaucoup, c'est que Ressoul-Bek joignit sa crédulité et ses affirmations aux leurs. Pour nous, nous n'avions aucun scrupule, et nous nous promettions bien de faire entreprendre ailleurs de nouveaux et semblables travaux, sans rien redouter pour la santé publique.

Mes réflexions sur la singularité des préjugés communs à tous les Orientaux ne m'avaient point encore abandonné, quand une nouvelle circonstance y vint ajouter un nouveau sujet. C'était une femme qui se présentait en suppliante ; elle tenait dans ses bras un enfant qu'elle me tendait en disant : « Vous êtes *hekim*, guérissez-le. — Je ne suis pas médecin, lui répondis-je; je n'oserais pas donner à votre enfant un médicament qui pourrait lui faire mal, et d'ailleurs, je n'en ai pas. — Mais vous êtes *Frengui*, vous êtes donc *hekim*, répliqua-t-elle, faites-lui prendre une médecine. » Et elle me suppliait de nouveau. Je ne pouvais lui faire comprendre qu'il ne suffisait pas d'être Européen pour connaître la médecine. Elle se mit à pleurer. « Mon enfant est bien mal, « disait-elle en sanglotant... *Allah!* laissez-moi seulement « toucher vos habits. » Je ne pus refuser à la pauvre mère cette satisfaction, quelque puérile et vaine qu'elle fût ; — c'était une idée superstitieuse de la tendresse maternelle; elle était à ce titre trop respectable pour que je ne m'y prêtasse pas. Ces superstitions ne sont-elles pas à ménager ? Ceux qui les adoptent y ont une telle foi, que, surtout lorsqu'elles se présentent sous une forme consolatrice, il y aurait de la cruauté à les détruire, ou même à en amoindrir l'effet. Cette femme éplorée, ne pensant qu'à son enfant en péril, se rattachant à une dernière espérance, suspendant sa tendresse à une crédulité superstitieuse, ne me rappelait-elle pas d'ailleurs les croyances de nos mères? N'avais-je pas vu des chrétiennes aussi, portant au pied des autels, sur les reliques des saints, des vêtements, des langes, dans l'espoir que, par le seul contact, ils acquerraient une vertu bienfaisante et protectrice?—Il est vrai que je ne suis pas un saint, me disais-je,

tant s'en faut; mais, n'importe, cette malheureuse femme croit à une puissance surnaturelle : tout est là; il ne faut pas considérer l'objet de sa foi. Je ne dois voir que sa foi elle-même. C'est sa foi qui est tout. Je me prêtai donc à ce que réclamaient de moi les larmes de la pauvre mère, et lui remettant une petite pièce de monnaie, je la renvoyai plus calme, — elle espérait.

Le 21 octobre, nous achevâmes nos travaux à Nakch-i-Roustâm.

En rentrant à notre camp nous eûmes connaissance d'un malheureux accident arrivé à l'un de nos soldats : il avait été mordu à la main par un serpent; son bras était déjà très-enflé, et il souffrait beaucoup. Je le pansai de suite avec de l'ammoniaque et lui en fis avaler quelques gouttes. Mais il était trop tard. Le venin avait eu le temps de s'infiltrer et de circuler dans le sang. Je le fis partir pour Chiraz, lui conseillant de s'y rendre le plus vite possible pour se faire soigner.

Il y a, en Perse, des hommes, ce sont ordinairement des derviches, qui passent pour avoir des recettes contre les morsures ou piqûres de tous les animaux venimeux. Ceci me rappelle qu'à Ispahan, un homme ayant été piqué par un scorpion, l'Européen au service duquel il était voulut le soigner en employant aussi l'alkali volatil; mais il ne montra aucune confiance au remède de son maître, et s'en fut en courant au Bazar. Quand il revint, il se disait guéri; et de fait, il le paraissait. L'Européen, un peu intrigué de cette cure presque instantanée, demanda à son serviteur auprès de qui il s'était rendu. Il raconta qu'il était allé voir un derviche qui a la réputation de guérir toutes les blessures du même genre. Celui-ci, disait-il, après avoir bien examiné

la blessure et avoir prononcé quelques paroles, avait approché plusieurs fois de la plaie, en la touchant légèrement, une petite lame de fer. L'Européen, encore plus stupéfait du remède que de la cure, voulut voir l'instrument à l'aide duquel celle-ci avait eu lieu. Il lui fut permis, au prix d'un léger *pichkèch*, de le tenir quelques instants en sa possession. Après l'avoir tourné, retourné, examiné sur toutes les faces, il n'y découvrit rien de particulier. Il pensa alors qu'il n'y avait là que de la jonglerie; que le derviche était un imposteur; que si le malade avait guéri, c'est que le dard venimeux n'avait pas pénétré, et qu'il avait eu plus de peur que de mal. Il jeta dédaigneusement l'outil sur la table, honteux d'avoir cru un instant à sa vertu. — Quel fut son étonnement de le voir s'attacher avec force à un couteau qui s'y trouvait! — L'instrument de l'empirique du Bazar était donc tout simplement aimanté. Mais, quelle vertu pouvait avoir sur les venins l'attraction magnétique de l'aimant? Cette découverte était très-bizarre; l'incrédulité était à bout; et cependant l'homme piqué par le scorpion avait été guéri, et celui qui l'avait guéri était en grand renom à Ispahan pour ces sortes de blessures. — Je raconte ces faits sans commentaires; qui sait si un jour la science n'y découvrira pas quelque chose d'encore inconnu pour elle et que pratiquent les Persans? Les sauvages n'ont-ils point des remèdes composés de sucs extraits de plantes dont notre science européenne ne connaît même pas l'existence?

Pour revenir à notre soldat, ses camarades lui donnèrent leur âne qu'il enfourcha, et il nous quitta assez malade pour que nous ne fussions pas sans inquiétude sur son compte.

Le jour suivant, nous chargeâmes Ressoul-Bek de se pro-

curer des bêtes de somme pour transporter nos bagages du côté de Persépolis, point vers lequel nous devions désormais porter nos investigations. Afin de savoir au juste de quelle manière nous pourrions nous organiser pour travailler commodément, et aussi pressés par la curiosité, nous poussâmes avec un guide une reconnaissance jusqu'à ces ruines. Nous traversâmes la rivière de Sivend, ainsi que plusieurs canaux larges et profonds et quelques marécages. Nous passâmes devant une grande plate-forme en pierre, qui nous parut être un soubassement de monument: on l'appelle *Takht-i-Roustâm* ou *Trône de Roustâm.* Nous arrivâmes, après une heure de marche, au pied du plateau sur lequel reposent les restes imposants du palais des rois Achéménides.

Le résultat de cette reconnaissance fut de nous convaincre que le village de *Kanara*, le plus voisin de Persépolis, en était trop éloigné pour que nous pussions nous y loger; qu'en nous y installant, nous perdrions trop de temps chaque jour à aller et venir, et que ce qu'il y avait de mieux à faire c'était de camper là, comme nous avions fait à Husseïn-Abad. La saison était déjà bien avancée; cependant le temps se maintenait encore assez beau pour que nous n'hésitassions pas à nous fier aux derniers jours d'automne, et à installer notre tente sur le plateau même des ruines.

Nous continuâmes notre exploration pour avoir une idée de l'ensemble des travaux qu'il nous restait à exécuter. De Persépolis ou *Takht-i-Djemchid*, nous allâmes, en suivant, dans la direction du nord, le pied de la montagne, voir les sculptures qui portent le nom de *Nakch-i-Redjâb;* elles se trouvent placées dans une espèce d'angle rentrant de la montagne, formé par l'assemblage de trois ou quatre rochers

verticaux; leurs plans s'entrecoupent et forment comme une petite salle naturelle dont le fond est adossé à la montagne et dont l'ouverture fait face à la plaine.

Les anciens Perses semblent avoir recherché, pour placer leurs monuments, des lieux où la nature pouvait offrir des facilités. A l'époque des Sassanides, surtout, ils paraissaient avoir fait moins d'efforts pour créer, de leurs mains, des édifices, que pour découvrir, sur toute l'étendue de leur pays, des montagnes ou des rochers qui se prêtassent à recevoir l'image de leurs princes et qui offrissent aux sculpteurs des tableaux préparés par la nature, afin de diminuer les difficultés de leur travail. Il faut ajouter que les princes, préoccupés de leur gloire personnelle, trouvaient ainsi le moyen d'en assurer la durée en en confiant le souvenir à des rocs dont les racines profondément enterrées et fortement liées à la base des montagnes offraient plus de garanties de solidité que les fondations les mieux construites.

Le site qui porte le nom de *Nakch-i-Redjâb* est un de ceux qui sont le moins connus; il n'est pas en vue à cause de l'anfractuosité de la montagne où il est situé. Il faut, pour le découvrir, chercher avec le soin d'un explorateur sérieux qui tient à ne pas oublier, parmi toutes ces ruines, ce qui peut offrir encore de l'intérêt.

Des voyageurs ont écrit que *Nakch-i-Redjâb* était une salle construite. Ils ont commis une erreur; il n'y a pas la moindre trace de construction, de même qu'à *Nakch-i-Roustâm*. Là aussi, les trois bas-reliefs dont il s'agit ont été sculptés sur la face, polie *ad hoc*, de trois rocs dont les autres parties sont encore complétement à l'état primitif. Contrairement à l'opinion sans doute peu approfondie de quelques

auteurs, je crois pouvoir soutenir qu'il n'a jamais dû y avoir là aucune habitation, et qu'il ne faut voir dans la présence de ces trois bas-reliefs, placés à peu près symétriquement en regard les uns des autres, qu'un fait dû à la fois au caprice de la nature qui a ainsi disposé les pierres sur lesquelles ils ont été exécutés et des princes qui les y ont ordonnés.

Le premier bas-relief à gauche est celui qui se fait remarquer par le plus d'art, de dessin, et aussi par sa composition. Il représente un roi à cheval, coiffé de la tiare surmontée d'une boule. Cette figure a été peu ménagée par les destructeurs fanatiques de ces curieux tableaux. Par ce qui reste et ce qui se devine, on peut juger que ce personnage avait une épaisse et longue chevelure comme Châpour. Il conduit son cheval de la main gauche, et tient dans la main droite quelque chose qui doit être son sceptre.

Derrière ce cavalier, qui occupe à lui seul toute la partie droite et la moitié du cadre, sont groupés neuf autres personnages dont trois seulement sont en pied; devant eux, pend à leur ceinturon un glaive sur le large pommeau duquel ils ont les mains appuyées. De ces deux figures, l'une, qui est la plus rapprochée du roi, dépasse de beaucoup les deux autres qui sont d'une taille égale. Les autres personnages ne montrent que le haut du corps; ils sont tous, à l'exception d'un seul, coiffés de cette mitre haute et arrondie que j'ai déjà mentionnée. Trois de ces coiffures portent sur le côté un signe différent qui n'est pas un caractère d'écriture, et qui a probablement pour objet d'indiquer le rang ou la fonction de celui qui le porte. La neuvième figure, dont on ne voit que la tête et l'épaule confondues dans les plis du manteau royal, est nu-tête; ses cheveux paraissent relevés

et maintenus par un anneau sur le sommet de sa tête où ils forment une grosse touffe frisée semblable à un panache. Sur le poitrail du cheval est une petite inscription grecque accompagnée probablement de sa traduction en pehlvi. Une seconde inscription, dans cette dernière langue, est également gravée à droite du cheval.

Sur le rocher du fond, qui fait angle avec celui qui porte cette sculpture, est représentée une scène qui rappelle celle du dernier bas-relief décrit à Nakch-i-Roustâm. Ici les personnages sont à pied; mais celui qui, à droite, présente un anneau ou diadème, et celui de gauche qui le saisit, sont, par leur coiffure et par divers autres détails de leur ajustement, semblables aux deux cavaliers dont j'ai parlé. Cependant, tout en cherchant à en tirer cette induction, que le sujet pouvait être le même, je ne voudrais pas autoriser à penser qu'il a été exécuté précisément dans le même temps et par le même prince; car le bas-relief de Nakch-i-Roustâm est d'un travail qui ne manque pas d'habileté, tandis que celui-ci est extrêmement grossier, et traité avec une barbarie qui dénote ou l'enfance de l'art, ou sa chute dans une décadence déplorable.

Quoi qu'il en soit du rapport qui peut exister entre ces deux sculptures, il est évident que le sujet est le même; il représente aussi une transmission de couronne ou un serment religieux. Entre les deux personnages principaux sont deux enfants. Derrière le personnage de gauche sont deux figures dont l'une représente un guerrier appuyé sur son épée, et dont l'autre, imberbe, est un page élevant le bras en étendant un objet qui, quoique imparfaitement rendu, ne peut être autre chose qu'un chasse-mouches.

Derrière le personnage de droite qui tient la couronne, est figurée une colonne à chapiteau; elle semble indiquer une division dans la distribution du tableau, et simule un autre lieu que celui où se passe la scène principale. Dans le compartiment qu'elle forme sont deux figures imberbes dont l'une, au moins, semble être une femme, à en juger par les traits et les longues tresses de cheveux qui pendent sur ses épaules. Toutes deux sont tournées en sens inverse du groupe principal, ce qui indique encore qu'elles sont dans un lieu différent, et ne font point partie de ce groupe. Dans le coin à gauche, et en haut du rocher, en dehors du cadre où est sculpté le bas-relief, est une figure dont le buste seul a été exécuté. Peu visible par la manière dont elle est rendue, elle était en partie cachée par un arbrisseau qui avait pris racine dans une fissure du roc. En relevant les branches pendantes pour mieux voir cette figure, nous découvrîmes, sous leur feuillage, une inscription pehlvi très-bien conservée et qui n'avait pas moins de trente et une lignes presque complètes. Je crois pouvoir affirmer que cette inscription était complétement inconnue, car il n'en est fait mention par aucun voyageur. C'est donc une heureuse découverte, non-seulement pour l'étude de la langue pehlvi, mais encore pour l'intelligence de ce monument sur lequel elle jettera certainement un jour nouveau.

Si le tableau que je viens de décrire rappelle l'un de ceux de Nakch-i-Roustâm, le troisième présente une analogie encore plus grande avec celui-ci. Ce sont deux cavaliers face à face, et tenant, l'un par la couronne, l'autre par les bandelettes, un diadème. La similitude qui existe entre ces deux personnages est telle, qu'elle ne laisse rien

à deviner quant au rôle que chacun joue dans cette scène.

A une demi-heure de là, nous entrâmes dans une enceinte d'éminences et de fossés, au milieu de laquelle s'élève la colonne que nous avions aperçue sur notre gauche, un peu avant d'arriver à Nakch-i-Roustâm. Autour, des débris d'architecture, des chapiteaux et quelques pans de murs indiquaient les restes d'un édifice : c'était Istâkhr, la ville du peuple, voisine mais séparée de celle des rois.

Le nom d'*Istâkhr* est d'origine zend, et le site ainsi nommé atteste d'une manière non équivoque l'emplacement d'une ville. La dénomination d'*Istâkhr* se retrouve dans plusieurs écrivains orientaux; mais on la cherche en vain dans les auteurs anciens. On est fort embarrassé pour décider si ce nom doit indiquer la ville capitale au temps des Achéménides, et à laquelle les Grecs auraient donné le nom de Persépolis, ou s'il ne désigne que celle qui, sortie des cendres de la cité de Darius, subsista jusqu'à l'invasion des Arabes. L'embarras s'augmente par le rapprochement des assertions très-divergentes des historiens : les uns, écrivains d'Occident, prétendent qu'Alexandre livra au pillage et détruisit de fond en comble la métropole de la Perse, à cause de la haine connue de ses habitants pour les Grecs. A les entendre, ce conquérant ne voulut d'abord épargner que le palais des rois, qui fut, à la vérité, brûlé, dans un moment où, si l'on en croit les historiens grecs, le héros macédonien n'avait pas toute sa raison. Selon les auteurs orientaux, au contraire, la ville d'*Istâkhr* aurait survécu longtemps à la ruine du palais des rois de Perse, et les habitants s'en seraient dès lors distingués, parmi tous leurs compatriotes, par une haine implacable contre les conquérants de leur

patrie, précisément en raison de l'incendie du palais de leurs souverains.

Sans vouloir faire prévaloir l'une ou l'autre de ces deux assertions, je ne puis, après l'inspection des lieux, me défendre de pencher pour la première. Aujourd'hui, on comprend sous le nom d'*Istâkhr*, un espace de huit à neuf kilomètres de tour, qui présente de grands mouvements de terrain ; çà et là, sur ce vaste périmètre, se succèdent des talus ou de petites éminences, restes de murailles et de tours qui formaient l'enceinte de la ville. Sous la croûte épaisse de terre végétale qui, en s'amoncelant de siècle en siècle, tend à opérer un nivellement de ces ruines, on découvre encore d'antiques maçonneries; d'autres monticules rapprochés les uns des autres, des décombres qui apparaissent de tous côtés, sont autant d'indices de l'œuvre de destruction qu'à une époque reculée, ces lieux ont vu s'accomplir. Solitaire au milieu de ces tristes vestiges, s'élève une colonne restée seule debout. Huit bases, des fûts et fragments de chapiteaux d'autres colonnes semblables gisent à l'entour, à côté de quelques pans de murailles. La colonne restée debout est cannelée, ainsi que celles qui sont tombées; elle est de petite dimension. Son chapiteau est formé de deux corps de taureau adossés : c'est, comme nous le verrons, le type commun à tous les chapiteaux de Persépolis. Dans un rayon de quelque cent mètres autour de ces ruines, on en trouve d'autres parmi lesquelles sont aussi des débris de colonnes ; mais elles n'ont conservé aucun intérêt. Ces vestiges de constructions antiques se retrouvent sur les deux rives du Sivend-Roûd. Nous en avions vu assez pour prévoir une suite longue et fertile de recherches et d'études.

Nous étions tout près du village de Hadji-Abad, nous en profitâmes pour faire une visite au Hakim à qui nous devions bien politesse. Mohamet-Nafi-Khan se mit en frais pour nous faire un accueil cordial et empressé. Nous causâmes beaucoup de tout ce que nous venions de voir dans la journée : il nous dit les choses les plus aimables quand il sut que nous avions trouvé dans notre exploration les motifs d'un long séjour sur son territoire; il renouvela ses offres de services, et nous proposa une garde lorsque nous lui dîmes que nous comptions nous établir au milieu même des ruines de Takht-i-Djemchid. — « Le pays, nous dit-il, n'est aucunement sûr; défiez-vous, « la nuit, des maraudeurs. » Nous le remerciâmes, en le rassurant et lui disant que nous pensions être assez d'hommes bien armés et bien disposés à se défendre pour ne pas abuser de ses bontés.

Nous demandâmes au Hakim des renseignements sur une grotte que nous savions être dans le voisinage de Hadji-Abad, et où se trouvaient quelques inscriptions. Il nous dit qu'en effet ces tablettes étaient près de là, dans un coin retiré de la montagne qui portait le nom de *Cheik-Ali*. Son fils voulut nous y conduire lui-même, et quand nous prîmes congé de Mohamet-Nafi-Khân, Nassoulah-Khân monta à cheval et nous accompagna avec quelques cavaliers.

Au nord-ouest des monticules qui indiquent le périmètre de l'ancienne ville d'Istâkhr, et près du village de Hadji-Abad, dans une gorge de la montagne, on aperçoit des cavernes naturelles. Dans l'une d'elles sont disposées, sur sa paroi même, cinq tablettes, dont deux portent des inscriptions pehlvis bien conservées. Ce lieu est vulgairement ap-

pelé *Cheik-Ali*, du nom d'un personnage vénéré des Persans. Il le doit, comme on voit, non à ces inscriptions qui ne sont d'aucun intérêt pour eux, mais bien à la mémoire d'un anachorète qui, prétendent-ils, a vécu longtemps retiré dans une de ces grottes. Cependant, parmi les Persans, ceux qui se piquent d'avoir quelque érudition, laissent de côté le nom de Cheik-Ali et appellent ces cavernes : *Zendân-Djemchid* ou *prisons de Djemchid*. Cette désignation, à la vérité, est plus en harmonie avec les monuments antiques qui se retrouvent partout dans cette contrée ; mais rien ne s'y découvre qui rappelle l'époque achéménide.

Près de là, nous rencontrâmes quelques perdrix ; ce fut pour le jeune Khân une nouvelle occasion de renouveler, en se faisant appuyer par ses familiers, ses bassesses pour me soutirer mon fusil ; mais je fus toujours aussi dur d'oreille. Cependant, pour amuser ce jeune homme qui paraissait avoir une très-grande envie de se servir de cette arme, je la lui prêtai, et il se mit à poursuivre les perdrix, qui, de rocher en rocher, escaladaient la montagne. Il eut la satisfaction d'en démonter une posée, car les Persans ne tirent jamais autrement. Ses ferrachs étaient dans le ravissement de son adresse, et du fusil, bien entendu, qui ne devait pas, selon eux, sortir des mains qui s'en servaient si adroitement. L'un d'eux se précipita à bas de son cheval pour courir après la perdrix qui n'était que blessée, puis avec son poignard, il coupa la tête de l'oiseau. Les Persans font toujours ainsi quand ils ramassent une pièce de gibier quelconque. Ils n'oseraient en manger, si elle n'était de suite saignée de cette manière. Tout animal dont le sang est resté à l'intérieur du corps est impur à leurs yeux. Après cet exploit qui en-

chantait Nassoulah-Khân, il nous quitta, et nous regagnâmes notre jardin.

Avant de quitter Husseïn-Abad, il nous restait, de ce côté, à visiter encore un point digne d'intérêt, c'est celui où se trouvent les trois monts *Istâkhr*. Dans la partie occidentale de la plaine du Merdâcht, là où elle se rétrécit et se trouve fermée par les montagnes du Louristan, on aperçoit trois masses de rocher qui se suivent presque en ligne droite et très-rapprochées l'une de l'autre; on les remarque à leurs formes étranges et semblables qui, de loin, figurent un cône tronqué : ces trois éminences portent les noms de *Khôu-Istâkhr*, *Khalèh-Istâkhr*, ou encore *Khôu-Rhamgherd*, c'est-à-dire *monts Istâkhr*, ou *citadelle d'Istâkhr*, ou bien *monts isolés*. Ces trois éminences sont espacées entre elles de deux à trois kilomètres; dans les intervalles qui les séparent, on retrouve se dirigeant de l'une à l'autre, des traces de fondations, et même quelques portions de mur qui s'élèvent au-dessus du sol. On doit, d'après cela, présumer que ces espèces de citadelles naturelles étaient reliées au moyen de murailles, et avaient dû être utilisées pour la défense du territoire de la ville d'Istâkhr. Ces trois monts, bizarres de forme, ne présentent pas d'ailleurs un grand intérêt archéologique. Cependant celui du milieu, que les habitants désignent sous le nom particulier de *Khâlèh-Serb*, *forteresse du cyprès* ou *du cèdre*, porte encore à son sommet des vestiges qui ne laissent pas de mériter quelque attention. Peu importants par eux-mêmes, ils attestent néanmoins l'existence d'ouvrages qui devaient se rattacher à un système de fortifications que les princes achéménides avaient voulu donner pour rempart à leur capitale et à leur trône. Celui de ces trois monts dési-

gné sous le nom de *Khalèh-Serb* porte, sur un plateau élevé de quatre cents mètres environ au-dessus de la plaine, et d'une circonférence de deux mille cinq cents mètres, les restes d'une construction solide en pierres. Le sol, qui est incliné vers le centre, est coupé par des réservoirs destinés à recevoir en même temps les eaux du ciel et celles d'une petite source voisine. Ces réservoirs ont été construits en maçonnerie revêtue d'un ciment très-dur : ils étaient placés les uns au-dessous des autres, de façon à ce que le trop plein se déversât successivement de l'un à l'autre, pour arriver à celui du centre, qui est le plus grand et forme la piscine principale. Auprès de celle-ci est l'arbre vert qui a donné son nom au rocher. A ses branches projetées horizontalement, il nous a paru être un cèdre, et si l'on en juge par la circonférence du tronc, qui est de quatre mètres, il doit être très-vieux. Cet arbre et la place qu'il occupe, de manière à couvrir de son ombre le bassin auprès duquel il a été planté, donnent lieu de croire que, si ces réservoirs sont à sec aujourd'hui, ils ont dû être entretenus et contenir de l'eau bien des siècles encore après la ruine de Persépolis ou d'Istâkhr. Ce fait paraît d'ailleurs confirmé par une grande quantité de débris de briques répandus sur ce sommet, et dont la surface émaillée prouve l'origine moderne. A la fin du XXIe siècle, il existait là encore une citadelle; car des écrivains de cette époque rapportent que l'on y enfermait les prisonniers d'État, d'autres disent que Châh-Abbas en fit le siége et lui donna l'assaut pour y saisir un chef du Fars qui s'était révolté contre lui.

La position de *Khâlèh-Serb*, qui réunit toutes les conditions désirables dans un poste militaire, a dû certainement lui

donner de l'importance, surtout dans les temps anciens. L'escarpement et la hauteur du rocher sur lequel était assis le fort devaient en rendre autrefois, comme aujourd'hui, l'approche des plus difficiles. Ne sachant comment expliquer la construction d'une citadelle sur ce plateau presque inabordable, les Persans disent que ce sont des chèvres qui y portèrent tous les matériaux. Il est certain qu'aujourd'hui encore ces éminences ne semblent guère accessibles à d'autres animaux.

CHAPITRE XXXVII.

Départ de Husseïn-Abad. — Établissement sur le plateau de Takht-i-Djemchid. — Description des monuments. — Portique des Taureaux. — Grande colonnade.

Le 25 octobre nous fîmes nos dispositions de départ, mais la journée se passa presque tout entière à attendre des moyens de transport que Ressoul-Bek était allé quérir et qui n'arrivaient pas. Les tentes étaient pliées, les chevaux sellés, et assis sur nos caisses fermées nous regardions au-dessus des lignes horizontales de la plaine si rien n'annonçait la venue des bêtes de somme qui devaient transporter nos bagages. Enfin, vers le soir, le tintement éloigné d'une sonnette, nous annonça l'approche d'une douzaine de chameaux; c'était la première fois que nous employions ces animaux. Leur force et leur patience proverbiale les rendent très-propres au service des caravanes; mais leur pas lent est cause que les voyageurs n'en font pas usage; on s'en sert exclusivement pour le transport des fardeaux. L'allure de ces animaux n'offrait aucun inconvénient pour la courte distance que nous avions à parcourir jusqu'aux ruines de Takht-i-Djemchid, aussi les accueillîmes-nous avec

satisfaction. Nous quittâmes sans regret notre *Bâgh* de Husseïn-Abad ainsi que le ket-khodâh qui était venu piteusement nous saluer une dernière fois. — Le moment de l'oubli était arrivé, et nous daignâmes lui jeter quelques mots de pardon.

Nous eûmes bientôt franchi, malgré de fréquents détours, les canaux et les marécages de la plaine; le soleil baissait quand nous arrivâmes au pied du grand escalier qui conduit sur la plate-forme où reposent les restes du palais des rois Achéménides. Nous aperçûmes alors les quinze colonnes encore debout. Leurs fronts dorés semblaient, comme des miroirs, réfléchir les rayons du soleil couchant. Les ombres grandissaient rapidement, glissaient le long des élégantes cannelures qui, bientôt éteintes elles-mêmes et sombres, ressortaient sur les roches encore brillantes de la montagne voisine. La montagne s'obscurcit à son tour, et il faisait presque nuit quand nous mîmes pied à terre au milieu de ces antiques restes de la splendeur royale qu'Alexandre, dans un accès d'ivresse ou de barbare dédain, a fait crouler dans la poussière. Le vol des hiboux et le pas craintif des chacals sortant de leurs tanières troublaient à peine le silence de ces lieux. L'heure, la solitude, tout contribuait à leur donner un aspect triste et sévère.

Nous avions un peu devancé nos chameaux; et quand ils eurent déposé nos bagages au pied des colonnes antiques, la nuit était complète. Nous ne pouvions, à cette heure, choisir l'emplacement définitif de notre campement. Nous nous arrangeâmes le mieux que nous pûmes pour passer la nuit où nous nous trouvions, remettant au lendemain à nous organiser d'une manière à la fois stable et aussi confortable que le permettait le lieu.

Les ombres qui se dessinaient au milieu des blocs renversés et des colonnes silencieuses, toutes ces grandes figures de rois et de guerriers, que la lune semblait animer en se jouant sur leurs graves silhouettes, semblaient autant de spectres antiques.

Le soleil, encore caché derrière la montagne, commençait à dorer les chapiteaux des colonnes les plus hautes, lorsque nous ouvrîmes les yeux. Après avoir jeté autour de nous un regard de plaisir et d'étonnement de nous réveiller au milieu de ces vénérables ruines, nous songeâmes, sans perdre de temps, à nous y installer. Nous étions là en présence des antiquités les plus remarquables, non-seulement du district de Merdâcht, mais encore de toute la Perse. *Persépolis*, c'est la ville par excellence, la *Ville Royale*. Ce nom, qui devait, dans l'esprit des auteurs anciens, s'appliquer à la capitale dans toute son étendue, s'est restreint peu à peu, et ne désigne plus aujourd'hui conventionnellement que le groupe des monuments qui représentent l'immense palais des rois de Perse. On ne peut disconvenir que cette restriction irrationnelle laisse un peu de confusion dans l'esprit au sujet de ces ruines, et qu'en adoptant la désignation de *Persépolis* pour les palais seuls, on s'expose à faire croire qu'il n'y avait là autrefois qu'une résidence royale.

Selon moi, les Persans font entre toutes les antiquités de ce district une distinction qui est bien plus raisonnable : ils donnent à chaque groupe, à chaque monument son nom, sa désignation particulière. Ils appellent celui-ci *Takht-i-Djemchid*, littéralement : *trône de Djemchid*, ou en d'autres termes, *palais de Djemchid;* ils lui donnent aussi quelquefois le nom de *Tchehel-Minar*, *Tchehel-Sutoûn*, *les quarante colonnes*,

par allusion au grand nombre des colonnes qui étaient comprises autrefois dans ces palais. Mais ce nombre de *quarante* est tout à fait arbitraire, et il faut reconnaître d'ailleurs que cette dénomination de *Tchehel-Minar* est banale. Les Persans la donnent également à d'autres édifices modernes qui n'ont aucune espèce de rapport avec ceux-ci. L'appellation de *Takht-i-Djemchid* a le double avantage d'être la plus usitée en Perse, et d'y être exclusivement réservée à ces palais. Elle sert à les distinguer de toutes les autres ruines du même temps, et empêche de confondre ces édifices avec d'autres qui ne sauraient être pris pour les restes imposants et majestueux de la demeure des successeurs de Cyrus.

Après nous être abandonnés aux premiers élans d'une juste admiration pour ces belles ruines, nous songeâmes à nous y établir. Il nous fallait y trouver une assiette commode pour un campement et qui nous mît à l'abri d'un coup de main nocturne. Nous devions faire là un long séjour. Notre arrivée devait être bientôt connue des habitants de la plaine et des montagnes environnantes. Leurs mœurs sauvages, leur passion pour le brigandage rendaient probable une agression contre laquelle nous devions nous mettre en garde. Le plateau sur lequel se trouvent les ruines est ouvert et accessible de tous côtés; il ne nous offrait donc aucune garantie de sécurité. Nous l'abandonnâmes pour chercher ailleurs un emplacement plus favorable à notre établissement, et nous choisîmes, pour cela, une terrasse située au-dessous. Protégée de deux côtés par un escarpement de sept à huit mètres, cette terrasse était défendue, sur le troisième, par un grand mur auquel nous adossâmes notre tente et attachâmes nos chevaux. Ainsi établis, n'étant à découvert

que par le quatrième côté, nous pouvions espérer ne pas être enveloppés par une attaque que nous avions toute raison de craindre. Ces dispositions bien insuffisantes étaient les seules que nous pussions prendre; notre suite, d'ailleurs, ne se composait que de cinq serviteurs, dont trois Persans auxquels nous ne pouvions accorder une bien grande confiance, et de deux soldats. Notre petite troupe était ainsi portée à neuf combattants plus ou moins disposés à défendre notre camp.

Dès le lendemain, nous nous mîmes à l'œuvre et commençâmes la longue et pénible étude qui devait, nous l'espérions du moins, compléter les travaux de nos prédécesseurs. La montagne au pied de laquelle nous étions et qui borne la plaine à l'est, forme en cet endroit comme une espèce d'hémicycle. Sa base s'élargit en suivant une pente douce. C'est là que, sur un vaste plateau, en partie produit naturellement par le rocher, en partie construit avec de gros blocs de pierre rapportés pour établir le niveau du sol, s'élèvent les ruines encore majestueuses de *Takcht-i-Djemchid*. La position avait été admirablement choisie : adossé à la montagne, entouré sur trois côtés par une ceinture de rochers élevés, le palais était parfaitement abrité contre les intempéries qu'auraient pu lui apporter les vents du nord et de l'est; exposé obliquement au sud et faisant face à l'ouest, il recevait les rayons du soleil, pour ainsi dire, *tangentiellement*, et l'ardeur de ces rayons, ainsi tempérée, ne faisait qu'attiédir l'air qui circulait sous les vastes portiques.

Du haut de la plate-forme qui lui servait de base, le palais dominait la plaine de Merdâcht dans toute son étendue. Assis sur son trône, le souverain pouvait, d'un coup d'œil, em-

brasser une immense portion de son empire. Il apercevait au sud les montagnes du *Loristan;* en face, il pouvait suivre le soleil à son déclin, brisant ses rayons sur les pics élevés du *Fars*, qu'il colorait de ses dernières teintes; au nord-ouest, ses yeux se reposaient avec confiance sur les défilés presque infranchissables des monts *Bactyaris*, sur les citadelles d'*Istakhr*, et s'arrêtaient au nord sur les façades funèbres des rochers excavés de *Nakch-i-Roustâm* où sa sépulture l'attendait.

L'élévation de l'immense terrasse sur laquelle a été construit le palais n'a guère varié, grâce au sol rocheux qui lui sert de base. La hauteur de cette terrasse dépasse dix mètres; sa longueur, du nord au sud, est de quatre cent soixante-treize mètres, et sa largeur se mesure par deux cent quatre-vingt-six mètres de l'est à l'ouest. Ce vaste plateau n'a pas un niveau constant; il est accidenté par plusieurs plates-formes sur lesquelles furent élevés les divers édifices dont se composait le palais de Takht-i-Djemchid dans son ensemble. — Était-ce pour donner du mouvement aux lignes architecturales, en rendre l'aspect plus agréable à l'œil, que l'on avait ainsi ménagé des différences de niveau, ou bien ces constructions, sur des points qui se dominaient les uns les autres, furent-elle imposées par la nature abrupte du roc qui en est la base? — Telle est l'une des questions que se fait l'antiquaire au milieu de ces ruines, à la vue du sol accidenté qui les supporte. La seconde de ces hypothèses paraît plus en harmonie avec l'aspect des lieux.

Les restes des magnifiques palais d'où Darius, vaincu et fugitif, s'échappa pour aller mourir sous le poignard d'un traître, sont ainsi disposés sur un immense plateau qui domine

la plaine de Merdâcht. Certes, ils sont peu de chose aujourd'hui, comparés à ce qu'ils devaient être au temps du dernier prince qui s'abrita sous leur faîte royal. Cependant, ce que l'on en retrouve excite encore l'étonnement et inspire un sentiment de religieuse admiration pour une civilisation qui a su créer de si pompeux monuments, leur imprimer un tel caractère de grandeur, et leur donner une solidité qui a permis aux parties les plus importantes de résister jusqu'à nos jours, à travers vingt-deux siècles et tant de révolutions qui ont dévasté la Perse. Tout est grand et saisissant d'ailleurs dans l'austère paysage qui sert d'encadrement à Takth-i-Djemchid : l'immensité de la plaine qui domine l'antique palais, les lignes majestueuses des montagnes dont l'aspect change à chaque pas, la pureté de l'atmosphère, l'azur d'un ciel profond, et jusqu'au silence de ces lieux inhabités. Rien ne peut donner une idée de cet ensemble solennel que découvre le voyageur placé en face de ces monuments : en face de lui, le palais des Rois, ruiné, désert, s'élève et s'étend de la montagne vers la plaine verdoyante, au-dessus d'une longue muraille coupée par un gigantesque escalier à rampe double; en haut, un large groupe de colonnes élégantes qui soutiennent encore quelques débris de leurs chapiteaux aériens; à gauche, les piliers massifs sur lesquels se détachent les colosses imposants qui gardaient autrefois l'entrée de la demeure royale; à droite, d'autres palais en ruines dont les murs sculptés se détachent d'abord en noir dans un milieu lumineux, puis se colorent peu à peu sous les rayons d'un soleil ardent. Au fond, entre les colonnes, l'œil découvre encore des ruines, des masses de pierres couvertes de figures symboliques, et, dans la brume bleuâtre de cette atmo-

sphère tranquille, on aperçoit des tombes creusées dans le flanc de la montagne qui sert de fond à ce théâtre imposant.

A peine interroge-t-on ces ruines vénérables, qu'on rencontre un premier sujet d'étonnement dans cette muraille intacte, dont les blocs défient les siècles et répondent si bien à la durée qu'en attendaient les constructeurs de ces immenses édifices. Ce soubassement gigantesque a le caractère d'un appareil cyclopéen, les pierres en sont de toutes formes et de toutes grandeurs; à côté de celles qui n'ont que quelques décimètres, on en voit qui ont jusqu'à quinze et dix-sept mètres de long sur deux à trois mètres d'épaisseur. Elles sont rectangulaires, carrées ou oblongues; elles ont la forme d'un trapèze, d'un triangle, ou bien elles ont un angle rentrant. Il semble que la dureté seule de ces blocs les ait fait choisir, et qu'on les ait pris avec les irrégularités qu'ils tenaient de la nature, en se bornant à rectifier leurs angles, afin d'en faciliter l'adhérence. Quant à cette adhérence même, elle est parfaite; les lits et les joints de toutes ces pierres sont taillés avec la plus grande précision; et, rangées les unes sur les autres sans mortier, elles se trouvent si parfaitement juxtaposées, qu'il y a des endroits où c'est à peine si l'on en peut distinguer les interstices. A la partie supérieure de cette muraille sont des refouillements pratiqués d'une pierre à l'autre, en queue d'aronde, dans lesquels était coulé du métal, afin de les lier plus fortement.

Il ne se trouve d'ailleurs aucun ornement sur la face de cette muraille : en la construisant, on n'a pensé qu'à la durée, et la simplicité même du soubassement ajoute, par le contraste, à l'effet que devait produire la richesse d'ornementation prodiguée aux palais qui le dominaient. Cette mu-

raille s'ouvre et s'incline pour faire place au gigantesque escalier qui conduit à la terrasse ; à droite et à gauche se développent deux rampes divergentes qui ont cinquante-huit degrés ; en haut de ces deux premiers escaliers sont deux paliers sur lesquels s'ouvrent et montent, en sens inverse des deux premières, deux autres rampes de même largeur ayant quarante-huit marches chacune. Les degrés de ces quatre rampes ont une hauteur de dix centimètres seulement, et la pente en est si douce, qu'on peut la monter ou la descendre à cheval. On doit penser que cet escalier a été ainsi construit afin de permettre aux cavaliers, comme aux gens de pied, de le gravir aisément.

Deux énormes piliers, sur lesquels se présentent, de face, deux quadrupèdes de dimensions colossales, tel est le premier monument qu'on rencontre sur la terrasse. Au delà sont deux colonnes, et plus loin deux autres piliers semblables et correspondants aux premiers. Il est probable que c'était là un des magnifiques portiques par lesquels on avait accès dans l'enceinte du palais. Ces quatre piliers portent, sculptés dans leur masse et posant sur un socle, quatre animaux gigantesques, qui ont six mètres de longueur sur plus de cinq mètres et demi de hauteur. Sur la façade tournée du côté du grand escalier, chacun des colosses présente un large poitrail porté par deux jambes puissantes. Cette partie antérieure du corps de l'animal, qui est très-saillante, est traitée en ronde-bosse. La partie postérieure se prolonge sur la face interne de chaque pilier, où elle a un relief moins saillant.

Beaucoup de voyageurs se sont mépris quant à l'espèce d'animaux représentés sur ces pylônes. Je ne parlerai pas de

Chardin, ce marchand de pierreries qui visita la Perse pour son commerce, archéologue sans préméditation, et inhabile à comprendre ces monuments. Dans son naïf embarras pour qualifier ces colosses, il ne savait trop s'il devait y voir des chevaux, des lions, des éléphants ou des rhinocéros. C'est en vérité par trop méconnaître l'évidence, que de confondre entre eux ces divers animaux. D'autres voyageurs, sans y avoir pu néanmoins voir ni visage de femme, ni corps de lion, se sont appuyés sur un prétendu défaut de précision dans les formes pour les considérer comme des sphynx.

Je dois réhabiliter ici le sculpteur qui a exécuté ces gigantesques quadrupèdes. Loin de les avoir imparfaitement traités, il a apporté dans l'exécution, soit de l'ensemble, soit des détails, un soin et une vérité qui ne devraient pas laisser place à la moindre hésitation; car, au premier coup d'œil, on distingue en eux des taureaux. En effet, il est impossible de ne pas reconnaître cet animal à ses proportions massives et raccourcies, signes de sa force, à son encolure puissante, à ses jambes courtes, mais vigoureuses, terminées par un sabot fendu, et à sa queue nerveuse légèrement relevée à sa naissance, qui descend le long de ses cuisses jusqu'à terre, pour se terminer par un gros bouquet de poils frisés. Il n'y a pas jusqu'aux parties sexuelles qui ne soient indiqués de manière à ne pas laisser le plus léger doute. Il est vrai que la tête manque; mais à quel autre animal que le taureau pourraient appartenir ces diverses parties du corps du quadrupède sculpté sur ces deux premiers piliers? Ce que l'art du sculpteur nous faisait comprendre s'est trouvé d'ailleurs vérifié par la découverte que nous fîmes des débris de la tête d'un de ces animaux, enfouie dans la terre près du

socle qui le porte. Ces figures, qui ont l'apparence de symboles, sont ornementées d'une façon toute conventionnelle, et, pour en rendre l'effet plus architectural, le sculpteur a couvert de frisures quelques parties de leur corps, telles que le poitrail, le col, les épaules, les flancs, la croupe et les cuisses. Il y a ajouté un collier garni de rosaces.

Les deux autres piliers sont disposés de la même manière, mais les colosses sont très-différents. Ceux-ci, avec un corps et des jambes de taureau, ont de grandes ailes et offrent des poitrails emplumés surmontés d'une tête humaine coiffée d'une large tiare. Leur visage est accompagné d'une forte barbe, et derrière les oreilles retombe une longue chevelure. La tiare se termine par une couronne de rosaces et de plumes; sur la partie antérieure, sont figurées trois paires de cornes.

A la partie supérieure de chacun de ces pylônes, sont trois tablettes d'inscriptions de vingt lignes. Le système de caractères cunéiformes qu'on y trouve employé ne semble pas être le même pour les trois. Celui de la tablette de droite, qui paraît le plus compliqué, a beaucoup de rapport avec l'écriture des briques babyloniennes que l'on connaît, et il se rapproche tellement de celle des bas-reliefs de Ninive, que l'on doit croire qu'il représente la langue assyrienne.

La différence entre les deux autres inscriptions paraît moins grande ; néanmoins elle est assez sensible pour que l'on puisse, à la simple vue, reconnaître deux écritures distinctes. Cette observation, faite également par nos prédécesseurs, autorise à conclure que ces tablettes sont trilingues, et qu'elles avaient été écrites probablement en langue perse, médique et assyrienne, afin, sans doute,

d'être comprises par les individus de ces trois nations dont les deux dernières étaient alors vassales de la couronne de Perse. On remarque que la place d'honneur est toujours occupée par l'inscription perse qui est invariablement la première à gauche. Cette place appartenait de droit à l'idiôme de la nation dominatrice. Ce système de tablettes triples est d'ailleurs répété sur tous les points de Persépolis où il se trouve des inscriptions.

Une particularité d'un ordre tout différent que présentent ces piliers, c'est qu'ils sont couverts de noms européens gravés profondément dans la pierre. Il semble que ceux qui les y ont écrits aient eu la prétention, grâce à la solidité de ces murs, de faire avec eux parvenir aux âges futurs le souvenir de leur passage à Persépolis. Ces nobles et grandioses tablettes de pierres sont couvertes de signatures anglaises comme le plus vulgaire des albums. Parmi les noms qu'on n'a pas craint de graver sur les restes du palais de Xercès, on en remarque bien peu qui rappellent des voyageurs célèbres. Nous lûmes cependant ceux de deux diplomates anglais qui ont laissé, de leur passage en Perse, des souvenirs plus honorables que ce singulier *visa* apposé entre les jambes ou sur le poitrail des colosses de Persépolis. L'un est sir John Malcolm, ambassadeur auprès de Feth-Ali-Châh, en 1807, qui a écrit une excellente histoire du pays. L'autre est le charmant auteur du *Gil-Blas persan*, d'*Hadji-Baba*, Morier qui à son talent d'écrivain joignait celui de l'observateur et du peintre de mœurs. Les autres autographes sont dus à un assez grand nombre d'officiers ou de négociants anglais suivant cette voie pour aller aux Indes ou pour en revenir.

Deux Français seulement s'étaient inscrits à côté de

tous ces Anglais. C'étaient deux de nos compagnons de voyage, MM. de Beaufort et Daru, officiers attachés à la mission de M. de Sercey. Nous ne remarquâmes pas à Persépolis un seul nom de notre pays antérieur à cette époque, et cependant les premiers explorateurs de ces contrées étaient Français. *Thévenot* en 1650, *Chardin* dix ans plus tard, et *Tavernier* avaient frayé les chemins de la Perse à une époque où l'on ne s'aventurait guère dans des entreprises aussi hasardeuses que l'était, il y a deux siècles, un voyage dans l'intérieur de l'Asie. — Pourquoi ne trouve-t-on pas à Persépolis les noms de *Fabvier, Trezel*, *Lami?* N'ont-ils pas, plus que les Anglais, des titres à ce que la Perse conserve le souvenir de leur passage? Tandis que ceux-ci n'ont rien négligé, depuis quarante ans, pour amoindrir, pour tuer ce pays, appauvrir son peuple, les officiers français, au contraire, ont organisé l'armée du Châh, fortifié ses villes, enseigné aux Persans l'art de fabriquer des canons. Si le roi de Perse et son peuple avec lui sont aujourd'hui sous la dépendance des consuls anglais ou russes, c'est que ni le Châh ni ses sujets n'ont su profiter des leçons qu'allèrent leur donner, avec un généreux dévouement, les officiers distingués que Napoléon avait chargés de préparer l'affranchissement du continent asiatique.

Quoi qu'il en soit, et pour revenir aux antiquités de Persépolis, il est constant que les piliers, placés en haut du grand escalier, formaient les jambages de deux magnifiques portes séparées par un groupe de colonnes entre lesquelles circulaient les visiteurs avant d'être introduits dans le palais. D'après les fragments retrouvés, ces colonnes étaient semblables entre elles; elles étaient cannelées, et reposaient sur

une base également ornée de cannelures; elles étaient surmontées d'un chapiteau très-élevé composé de plusieurs pièces et d'une forme très-bizarre. La première partie de ce chapiteau rappelle, dans son ensemble, la tête du palmier. Elle se décompose en deux portions : l'une retombe sur le fût et figure les branches desséchées de cet arbre, qui naturellement s'abaissent et se courbent ainsi sur le tronc ; l'autre représente les branches nouvelles, pleines de séve, qui s'élancent au-dessus des autres, et auxquelles leur poids seul fait décrire une très-légère courbe. Cette partie est surmontée d'un assemblage de seize volutes disposées sur quatre faces qui se coupent à angles droits et sur chacune desquelles sont quatre volutes, dont deux en haut et deux en bas, s'enroulant sur elles-mêmes. Sur ce faisceau de cannelures et de volutes reposait un corps de taureau auquel s'adaptaient deux têtes et deux poitrails tournés en sens inverse; les jambes étaient repliées sous le ventre. Emblèmes de la force, les effigies de ces animaux avaient été placées là comme supports de l'entablement que devaient soutenir ces colonnes. On voit, en effet, entre les deux cols, sur la portion du dos qui leur est commune, une partie plate et refouillée où était encastrée la plate-bande en pierre ou en bois qui régnait d'une colonne à l'autre. Quant aux têtes, elles étaient entièrement dégagées.

Le voyageur aujourd'hui, comme autrefois le courtisan ou le solliciteur, après avoir franchi ce portique, doit tourner au sud pour arriver aux palais qui se trouvent groupés à droite du plateau. En face de lui se dressent, au milieu des débris d'un grand nombre d'autres, treize colonnes restées debout. Entre la terrasse sur laquelle s'élèvent ces colonnes,

et le portique qu'on vient de quitter, est un vaste espace dans lequel on ne voit d'autres restes que ceux d'un bassin carré creusé dans le roc. Il est impossible que cet espace, compris entre le portique et le grand palais qui lui fait face, ait été autrefois complétement vide. — Si je n'étais retenu par la crainte de tomber dans l'erreur, je pourrais, pour mieux expliquer ces monuments, leur appliquer le système de jugement par analogie, d'après ce que j'ai vu des palais modernes. Je dois le dire, ce scrupule s'affaiblit beaucoup devant les affinités que l'étude des antiquités persanes révèle si souvent entre les temps les plus reculés et l'âge présent. — J'ai dit que l'intervalle qui sépare le portique du plateau surmonté de treize colonnes ne contenait aucun vestige de construction. Je crois qu'il y avait là, précédant le palais, une grande cour ou même un jardin servant d'avenue au perron par lequel on arrivait à la colonnade. Le bassin retrouvé sur la gauche, n'est-il pas lui-même un indice qui justifie cette dernière conjecture? Aujourd'hui encore, en Perse, toutes les demeures royales modernes, celles même des simples particuliers, sont toujours ou presque toujours précédées d'une cour plantée, avec de l'eau contenue dans un bassin destiné aux ablutions très-fréquentes chez les Persans. Le jardin, dont je crois retrouver l'emplacement au milieu des ruines de Takht-i-Djemchid, ne serait donc qu'une similitude de plus entre cet ancien palais et la plupart des palais modernes. Bien qu'on ne retrouve plus aujourd'hui sur ce sol aride les éléments nécessaires à l'existence d'un jardin, on doit croire qu'une végétation puissante y avait été autrefois favorisée par le climat, et que les anciens souverains de la Perse s'étaient plu à en marier les richesses

aux magnificences architectoniques de leurs somptueuses demeures.

L'édifice auquel appartenaient les treize colonnes restées debout sur cette partie du plateau était assis sur une terrasse à laquelle on arrive par quatre escaliers. La hauteur primitive du mur qui soutenait la terrasse devait être de trois mètres environ. Les escaliers par lesquels on y montait étaient à rampes inverses. Deux étaient placés au centre, où ils formaient un premier perron appuyé au mur qui se terminait à chaque extrémité par un autre escalier semblable aux premiers, formant ainsi comme un second perron plus étendu. Toute la surface de ce mur, dont le développement n'est pas moindre de quatre-vingt-trois mètres, est littéralement couverte de sculptures. Les quatre rampes sont formées chacune de trente et une marches, et leurs murs, sculptés, représentent autant de figures de gardes armés de lance, d'arcs et de carquois, posés sur chaque degré et qui semblent ainsi protéger les abords du palais. Dans un cadre de forme triangulaire, compris entre le sol et la ligne d'inclinaison des escaliers, est un bas-relief d'un grand effet; il représente un taureau qui se cabre et se défend vainement contre la rage d'un lion qui l'a saisi avec ses puissantes griffes et dévore sa croupe. Ce tableau ne peut avoir qu'une signification symbolique; les nombreuses reproductions du même motif en semblent être la preuve.

Quelle que soit l'idée cachée sous cet emblème énigmatique, il est assez étrange que le duel de ces animaux se soit perpétué, et que, transporté de la sculpture dans la réalité, il soit devenu l'un des spectacles favoris des Persans. Ainsi, dans leurs fêtes, dans les grandes réjouissances publiques où

figurent des bateleurs et des athlètes, on amène au milieu du cirque un jeune taureau, on l'effarouche, on l'excite; puis, quand il commence à entrer en fureur, on lance sur lui un lion. Le lion est un des emblèmes de la monarchie persane, et figure dans les attributs de la royauté comme représentant la force et la noblesse. On conçoit que les Persans, d'ailleurs fort superstitieux en fait de présages, ne souffrent pas que le représentant symbolique de leur empire soit vaincu par le taureau. Si le lion ne déchirait pas et ne terrassait pas complétement le malheureux taureau, destiné à lui servir de pâture, ils y verraient un très-fâcheux augure pour leur pays. Aussi, afin de ne rien avoir à redouter, afin de se rendre l'augure favorable, ils agissent toujours de ruse, et ils profitent, pour lâcher le lion, d'un moment où sa proie a le dos tourné et reste immobile. En quelques bonds, le lion s'est élancé sur l'encolure ou sur la croupe du taureau et l'a abattu. Si, au contraire, et par malheur, il manque son coup, se rebute et n'a pas une faim qui le pousse à braver les redoutables cornes du taureau, alors on retient celui-ci jusqu'à ce que, misérable victime sacrifiée à la superstition, il tombe sous les griffes du lion ou même sous le poignard de son maître.

Les portions de murs comprises entre les cadres triangulaires des escaliers et les rampes, sont ornées de sculptures dont la série n'est interrompue que par trois tablettes préparées pour recevoir des inscriptions. Une seule de ces tablettes est gravée, et il me paraît hors de doute que si l'inscription qu'elle porte ne se trouve pas répétée sur les autres, c'est que les monuments de Persépolis ont été surpris par la destruction avant leur entier achèvement. Sur le mur

du perron central, de chaque côté de la tablette non remplie, mais destinée à une inscription, quatre figures de grandes dimensions semblent représenter des gardes. Vêtus d'une tunique longue, serrée sur les reins, formant plusieurs plis réguliers, avec de larges manches, ces guerriers sont coiffés d'une espèce de tiare un peu évasée du haut et côtelée; ils tiennent une lance devant eux des deux mains, un bouclier est attaché sur leur hanche. Cette partie du mur était complétement renversée, et elle était resté inconnue jusqu'à notre visite à Persépolis. Nous avons réussi les premiers à en relever les énormes blocs.

A droite comme à gauche de ce perron, le mur s'étendait sur une longueur de seize mètres, jusqu'aux rampes extrêmes. Il était divisé, sur sa hauteur, en trois champs dans lesquels étaient rangés processionnellement des personnages et des animaux marchant vers le centre. La différence est très-sensible entre les sujets du mur de droite et ceux de gauche; elle existe non-seulement dans l'arrangement des scènes représentées de chaque côté, mais encore dans le caractère et les costumes des personnages qui les composent. Cette nuance est si tranchée qu'au premier coup d'œil il est impossible de ne pas comprendre que deux ordres d'idées bien distincts ont dû présider à la composition de ces deux grands tableaux. A gauche, on reconnaît les gens du roi, les officiers du palais, les courtisans; à droite, ce sont des individus d'une autre classe, des artisans, des gens de la campagne. Si l'on en juge par la diversité de leurs costumes, de leurs attributs, il est bien à présumer qu'ils représentent les diverses nations ou peuplades constituant l'empire de Perse.

Les personnages du tableau de gauche ne sont que de deux

sortes, c'est-à-dire qu'ils ne portent que deux costumes différents. Ils se présentent alternativement, soit vêtus d'une robe longue à manches amples, coiffés d'une tiare large et à côtes, soit couverts d'une petite tunique s'arrêtant aux genoux et tombant sur des pantalons larges avec une coiffure arrondie en forme de casque. Leurs cheveux, frises avec soin, forment de grosses touffes sur leur cou, et leur barbe, également soignée, est taillée en pointe. Ils sont tous armés d'un poignard passé dans leur ceinture ou pendant sur le côté et retenu par un baudrier. Parmi eux, il y en a qui portent à la main une espèce de bouquet. — L'usage de porter des bouquets, qui semble avoir été fort répandu parmi les anciens habitants de la Perse, à en juger par les bas-reliefs de Takht-i-Djemchid, s'est perpétué jusqu'à nos jours. Les Persans trouvent de très-bon goût d'avoir une fleur entre les doigts pour l'offrir à un ami, ou faire une politesse au premier venu qu'on rencontre. La jacinthe est leur fleur de prédilection. — Quant a l'arc qui pend au côté de quelques-uns de ces personnages, on doit le considérer comme l'emblème de la profession militaire. Toutes les figures représentées sur le tableau de gauche portent d'ailleurs un collier, marque d'une dignité, d'un rang élevé dans l'État. Le sculpteur a voulu évidemment consacrer cette partie de son œuvre aux officiers, aux hauts fonctionnaires, en un mot aux dignitaires de l'empire. Cette première série marche vers le perron central, comme pour en gravir les degrés, et elle est précédée d'une espèce de garde d'honneur figurée par quatre vingt-quinze personnages armés de lances.

L'arrangement des sculptures qui ornent l'autre partie du mur n'est pas le même. Les bas-reliefs qui s'y trouvent, au

lieu de former un ensemble de sujets et de figures continu d'un bout à l'autre, se composent de plusieurs scènes variées. Un cyprès, placé symétriquement de chaque côté de ces tableaux partiels, les sépare les uns des autres. Les figures qui y sont sculptées doivent être considérées comme représentant des gens de diverses corporations, castes ou tribus de l'empire de Perse. J'ajouterai que la composition de ces scènes doit avoir eu pour objet de représenter des cérémonies d'hommages ou d'offrandes adressés, soit à l'Être Suprême adoré alors sous la forme du feu, soit à la personne du souverain qui avait lui-même un caractère religieux. L'analyse des antiquités de Persépolis, complétée par l'étude des mœurs modernes de la Perse, prouve en effet qu'on rendait au roi une espèce de culte dont ces offrandes étaient l'expression. Tous les individus représentés sur cette série de bas-reliefs portent et semblent offrir différents objets; quelques-uns conduisent des animaux. Tous sont amenés par les introducteurs officiels qui ont, comme aujourd'hui encore à la cour du Châh, une grande canne à la main, insigne de leurs fonctions.

Parmi les sujets variés dont se composent ces bas-reliefs, on remarque, au premier rang, des individus vêtus de tuniques courtes menant un cheval en main, puis d'autres avec une longue robe conduisant une lionne aux mamelles pleines. Les personnages de ces deux groupes sont semblables à ceux qui forment la procession de gauche; ils me paraissent devoir représenter les deux grandes familles médique et perse marchant à la tête des nations ou peuplades tributaires de l'empire. Les premiers personnages, conduisant un cheval, peuvent être considérés comme les Mèdes ou Parthes, fameux

par leur adresse hippique; les autres, amenant une lionne, désigneraient les Perses originaires du Sud et habitant les montagnes où la tradition conserve le souvenir des lions qui les fréquentaient.

Parmi les autres groupes, on remarque ceux au milieu desquels figurent un bison accompagné d'hommes reconnaissables pour des Indiens à la forme de leurs longs vêtements, un char attelé de deux chevaux élégamment harnachés, un chameau de la Bactriane, à deux bosses, et encore un onagre ou âne sauvage, animal pour lequel les Persans ont une grande estime à cause de son agilité et de sa nature fière et indomptable. Dans ces divers tableaux, qui sont au nombre de dix-neuf, il y a quinze ou seize variétés d'hommes différant par leurs costumes et par les produits de leurs différentes industries.

Jusqu'à présent on n'a pas été d'accord ou plutôt on ne s'est pas arrêté à une opinion précise sur le caractère de la cérémonie que cette longue succession de bas-reliefs et de personnages divers peut représenter. Sur le dire de quelques visiteurs plus ou moins clairvoyants, l'idée s'est accréditée que les murs dont ces sculptures forment la décoration avaient appartenu à des temples.

Il y a des voyageurs et des archéologues qui ne veulent jamais voir dans les ruines de l'antiquité autre chose que des restes d'édifices religieux. Sans doute, dans les temps anciens, comme au moyen âge et à notre époque, la religion, quel qu'ait été son culte, quelle qu'ait été son expression, idolâtre, païenne ou chrétienne, a produit de grands monuments, tels que le Parthénon d'Athènes, le Panthéon à Rome et la cathédrale de Strasbourg. Mais à côté de ces temples grecs,

romains ou gothiques, il y a eu d'autres édifices également admirables et inspirés par des idées profanes; ainsi le Colisée à Rome ou notre Louvre. Si l'on remonte à l'antiquité la plus reculée, les découvertes faites récemment sur le sol de Ninive prouvent d'une manière authentique et irréfragable que les murs couverts de bas-reliefs qui distribuent en plusieurs salles le plan de ces ruines appartenaient à un immense palais. (8)

Pour moi et pour quelques voyageurs sans préventions, sans parti pris, les ruines qui s'élèvent au-dessus de la plaine de Merdâcht, au lieu où fut la capitale des rois de race achéménide, sont les derniers vestiges qui nous restent d'un magnifique palais. Mais l'assertion de quelques écrivains qui ne veulent y voir que les débris d'anciens temples du Feu n'est pas entièrement incompatible avec mon opinion. Je crois, au contraire, que l'on peut parfaitement concilier ces deux manières de voir. On sait, en effet, que dans l'ancien Orient, au temps des mages et du culte du feu, le haut sacerdoce était dévolu aux rois qui, non contents du pouvoir le plus absolu, cherchaient à entourer leur souveraineté d'une espèce de prestige divin. Dans ces temps d'idolâtrie et de fétichisme monarchique, les rois de Perse exerçaient une puissance qui était quelque chose de plus que le pouvoir spirituel et temporel des papes; c'était une autorité à la fois militaire et religieuse. Tout en considérant l'ensemble des ruines de Takht-i-Djemchid comme celles d'un ou de plusieurs palais, on ne saurait donc se refuser à admettre qu'au milieu de cette demeure du monarque, il s'élevait un sanctuaire consacré au culte du feu. Les sujets des bas-reliefs du perron de Takht-i-Djemchid s'expliquent dès lors, et ne peuvent plus être regardés comme les indices de la destination

exclusivement religieuse qu'on voudrait attribuer aux édifices réunis sur le plateau de Persépolis. Il suffit, pour comprendre ces bas-reliefs si diversement interprétés, de chercher dans les mœurs actuelles de la Perse une analogie que son passé ne repousse pas. C'est ce que j'ai fait, et ce rapprochement m'a conduit à voir, dans les sculptures du perron de Persépolis, la représentation d'une grande cérémonie dans laquelle la nation entière, par l'organe de ses délégués, vient rendre hommage au roi des rois. Cette cérémonie correspondait probablement à la fête du *Norouz*, qu'on célèbre encore aujourd'hui. Les historiens nationaux disent que ce fut *Djemchid* qui institua cette fête en l'honneur du soleil qui, à l'époque de l'équinoxe du printemps, reprend toute sa force et ravive la nature. — Ce *Djemchid* dont le règne est entouré de fables telles qu'il est impossible de lui assigner une date historique, paraît être cependant le même que l'Achémen des Grecs, fondateur de la dynastie des Achéménides. Cette tradition s'est perpétuée aux lieux où furent les palais de Persépolis par le nom de *Takht-i-Djemchid*, que leur donnent les Persans modernes. — Il est assez probable que la cérémonie représentée sur le grand bas-relief dont on a tant discuté l'esprit n'est autre que celle du Norouz. Les hommages et présents qui y sont figurés sont les mêmes que la fête du Norouz rend encore aujourd'hui obligatoires.

Le symbole du lion terrassant le taureau, dont M. Lajard a donné une si ingénieuse explication, peut être cité comme un argument de plus à l'appui de mon opinion. Les recherches de cet ingénieux et docte interprétateur des monuments antiques de l'Asie, et principalement celles qui concernent la

religion des anciens Perses, ont été, on le sait, couronnées d'un succès dont les récentes découvertes faites sur le territoire de Ninive ont été la confirmation éclatante. De la doctrine émise par M. Lajard sur les mystères des ignicoles de l'antiquité, il résulte que le lion représente le principe de la chaleur, celui de l'eau étant figuré par le taureau. De là cette conséquence que la victoire du premier de ces animaux sur l'autre est le symbole de celle remportée par le soleil sur l'humidité. L'équinoxe du printemps est l'époque où la chaleur renaît, où elle acquiert une nouvelle intensité et succède définitivement à la saison froide. Les Perses, qui ont fait de ce jour de l'année une solennité encore usitée sous le nom de *Norouz*, l'ont figuré symboliquement par ce combat dans lequel le taureau est vaincu par le lion. L'initiation aux mystères religieux de la Perse, initiation que l'on doit à M. Lajard, vient donc en aide ici pour expliquer le véritable sens des sculptures de Persépolis. Je pense ainsi combattre avec avantage l'idée exclusive qu'y attachèrent certains antiquaires, en ne voulant y voir autre chose que des victimes amenées au temple pour servir aux sacrifices. On voit d'ailleurs que cette cérémonie avait un double caractère, et que l'hommage au souverain s'y confondait nécessairement avec l'hommage rendu à la divinité ou au soleil.

Au point de vue de l'art, ces sculptures ne sont pas moins remarquables qu'au point de vue archéologique. Ce qui les distingue particulièrement, c'est une grande rectitude de dessin, et une pureté de contours qui va jusqu'à la sécheresse. On ne peut se dissimuler que l'ordonnance symétrique des bas-reliefs ne répande un peu de froideur sur ces diffé-

rentes scènes représentées d'ailleurs sans aucune animation; mais cette froideur n'exclut ni la majesté, ni la pompe. Ces longs bas-reliefs sont peu apparents à distance; en cela ils diffèrent beaucoup des colosses du portique, qui, par leurs formes accentuées et puissantes, par leur haut relief, se détachent fortement sur les murs qui les portent et produisent de loin un très-grand effet. Les sculptures dont je parle, au contraire, ne peuvent être appréciées que de très-près. De plus, étant exposées au nord, elles ne permettent au soleil aucun de ces jeux de lumière qui, par les ombres et les grands clairs qu'ils produiraient, suppléeraient à ce que la faible saillie des figures est impuissante à rendre. Ce que ces bas-reliefs offrent de plus remarquable, ce sont les profils des têtes qui toutes ont un beau caractère. On y retrouve les lignes du visage des Persans du sud. L'exécution des vêtements ou des parties du corps les plus larges qui se prêtent peu au modelé est d'une grande simplicité. En revanche, toutes les parties qui offraient un peu de prise à la sculpture de détail sont exécutées avec un fini et une délicatesse minutieuse qui donneraient une fausse idée de l'art persépolitain, si on ne pouvait l'admirer sous un plus noble aspect dans l'ensemble des sculptures variées qu'étalent ces grands monuments.

Le reproche le plus grave que l'on soit en droit de faire à l'habile sculpteur qui a prodigué tant de véritable talent sur ces immenses cadres de pierre, c'est de n'être pas resté assez esclave des proportions naturelles. Ainsi, généralement les figures sont trop courtes, et il n'y a aucune proportion entre les hommes et les animaux. Ceux-ci sont comparativement trop petits; mais ce sont là des irrégularités de convention

ou des caprices auxquels il faut s'habituer dans l'étude des bas-reliefs antiques, car on les y rencontre fréquemment. Le plus souvent, et notamment à Persépolis, de telles bizarreries sont moins le fait d'une grossière ignorance que d'un parti pris; elles résultent d'une disposition toute conventionnelle. On ne saurait admettre, en effet, que les artistes qui ont sculpté ces bas-reliefs aient négligé l'étude de la nature au point de commettre des fautes aussi graves que celles que je signale. L'exécution savante de certaines parties très-difficiles à rendre, comme le visage, les mains, etc., ne permet pas de révoquer en doute l'adresse merveilleuse de leur ciseau. Au premier aspect, toutefois, ces irrégularités sont choquantes, mais elles disparaissent bien vite sous la grâce et la richesse de cette admirable ornementation.

Après avoir franchi le vaste perron dont j'ai décrit toutes les parties, on arrive à la plate-forme sur laquelle s'élevait la magnifique colonnade dont les débris gisent au pied des treize colonnes restées seules debout au milieu de ces ruines. Il est difficile de reconnaître aujourd'hui la destination de ce monument, et quelle liaison a pu exister entre ses diverses parties. D'après les bases retrouvées sur place, cet ensemble incomplet se composait de quatre séries de colonnes. Le principal de ces groupes en comptait trente-six; les trois autres, placés à distance, en avant et sur les ailes, n'en avaient chacun que douze, et devaient être comme des portiques précédant la partie centrale. Ils devaient être comme des salles de pas-perdus où se tenaient les gardes et où circulaient les gens ayant accès dans le palais, en attendant leur tour d'admission dans le sanctuaire. Il n'est pas probable que là ait été un palais d'habitation; il est présumable

que c'était un lieu de représentation, destiné aux grandes cérémonies royales ou religieuses. On comprend, comme je l'ai dit, que, d'après la disposition et l'étendue de ce monument, on ait pu y voir un temple aussi bien qu'un de ces lieux profanes où apparaissait le roi des rois dans toute la pompe et la majesté de sa puissance.

Le premier portique, précédant la grande salle du centre, avait, ainsi que celle-ci, des colonnes semblables à celles que j'ai décrites en parlant du monument rencontré le premier sur ce plateau. Quant à celles des groupes, ou des portiques latéraux, elles sont beaucoup plus simples, et leur chapiteau moins riche ne se compose que d'un corps d'animal à deux têtes, posé sur le fût même. Elles se distinguaient d'ailleurs les unes des autres en ce que les colonnes de droite portent des corps de taureaux, tandis que celles de gauche portent des espèces de bêtes chimériques ou licornes dont le type fréquemment représenté à Persépolis, ne se retrouve dans aucun autre monument des âges antiques de la Grèce ou de l'Orient. Cet animal paraît être une création exclusivement persane : il a une face monstrueusement accentuée et grimaçante; sa gueule ouverte montre des mâchoires garnies de fortes dents; sur son large front, qu'accompagnent de longues oreilles, est plantée une corne unique. Les pattes sont, comme celles du lion, armées de puissantes griffes; une espèce de collier de poils descend de ses oreilles à son col, et une crinière droite suit la courbe de son encolure. Deux avant-corps de ce monstre, placés dos à dos, forment le chapiteau de ces colonnes.

Il se présente ici naturellement une grande difficulté à résoudre, celle de savoir comment était terminé cet édifice et

quelle espèce de toiture il portait. Il existe, au milieu des chapiteaux, entre les deux corps d'animaux, un refouillement qui semble indiquer la place d'une plate-bande en pierre, ou d'une épaisse solive formant la base d'une architrave et portant le haut du monument; mais c'est la seule remarque qu'on puisse hasarder sur la disposition des parties supérieures de la construction. On n'a pu retrouver, ni au fond, ni à la surface du sol, aucun débris de pierre ou de bois qui pût fournir des indications précises à ce sujet.

Un peu plus loin, à droite, on reconnaît les traces d'un autre petit monument qui paraît avoir été isolé. Ces traces consistent en huit fondements d'assises qui ont dû supporter des colonnes. Six de ces pierres se groupent régulièrement; entre les deux autres et les six premières, reste libre un espace au centre duquel on voit encore une assise qui, selon toutes les probabilités, servait de base à un socle de monument, statue ou plutôt autel du Feu. — Ces débris complètent le principal groupe des antiquités de Takht-i-Djemchid.

CHAPITRE XXXVIII.

Visiteurs persans. — Coup de fusil. — Suite de la description des monuments. Fakir.

Nos divers travaux d'exploration et d'analyse se continuaient d'ordinaire dans une solitude complète et dans un calme profond. De temps à autre un voyageur, traversant au loin la plaine, se détournait de son chemin et venait voir ces belles ruines. Les colonnes qu'on aperçoit de quatre ou cinq lieues m'amenaient donc, de loin en loin, quelques visiteurs. Il va sans dire que c'étaient toujours des Persans. Depuis longtemps déjà je n'espérais plus voir ma retraite partagée par un Européen. Je remarquai que les Persans ne manquaient jamais de tout examiner, et qu'ils cherchaient à comprendre les bas-reliefs qui fixaient principalement leur attention. Ils exprimaient par leurs *vaïh! vaïh!* exclamations d'étonnement répétées, l'admiration que leur inspiraient ces innombrables sculptures. Ils venaient toujours me saluer et causer avec moi. Tout en examinant mon travail, ils m'accablaient de questions sur ces ruines, sur ce que je faisais, sur l'utilité

des études auxquelles je me livrais. Ils ne pouvaient comprendre que j'eusse traversé les mers, que je fusse venu si loin de mon pays dans l'unique intention de retracer ces restes antiques. Ce qui redoublait encore leur surprise, c'était notre établissement sur les lieux mêmes, notre camp au milieu des ruines. Ils ne s'expliquaient pas le séjour prolongé que nous y faisions dans des conditions si peu commodes et si peu sûres. La conséquence qu'ils en tiraient et qu'ils m'exprimaient avec un certain orgueil, c'est qu'il n'y avait dans mon pays rien d'aussi beau, d'aussi grand que ces monuments. Avec la naïveté de gens qui ignorent les fruits et les besoins de notre civilisation, ils ne donnaient à notre voyage, à notre présence à Persépolis, d'autre but que le stérile désir de voir quelque chose de plus beau que tout ce qu'il y avait en France ou en Europe. Ils ne savaient point y découvrir un autre mobile, cette irrésistible passion du savant ou de l'artiste qui les entraîne à rechercher, même dans les débris en apparence les moins dignes d'attention, les traces d'un art qu'ils ont perfectionné, les origines d'une science dont ils ont hâté les progrès.

Au reste, je prenais moi-même plaisir à questionner ces visiteurs persans. Je les trouvais tous dans une ignorance complète au sujet de l'histoire de leur pays et de celle de ses monuments. Leurs idées confuses se perdaient dans un pêle-mêle de fables sans nombre rattachées à quelques faits. Ils attribuaient tous la construction de ce palais à Djemchid; mais ils entouraient l'existence de ce personnage de tant de contes absurdes, ils donnaient à la durée de son règne tant de siècles, qu'il était impossible de reconnaître dans la figure qu'ils en traçaient rien qui rappelât un des princes dont les

historiens nous ont conservé le souvenir. Les Persans aiment trop le surnaturel pour se préoccuper sérieusement de dégager les faits historiques du chaos des traditions fabuleuses. Les voyageurs que j'interrogeais ne savaient rien de précis ni sur l'origine, ni sur la destruction du palais de Persépolis. Tous, cependant, avaient entendu parler d'un conquérant nommé Iskander, et dans lequel je reconnaissais sans peine Alexandre. Si peu intéressants que fussent pour moi des récits où se trahissait toujours l'ignorance profonde des Persans sur leur propre histoire, je ne m'en plaisais pas moins à consulter les rares visiteurs que le hasard amenait auprès de nos tentes. Dans notre vie monotone et solitaire, tout faisait événement, et la venue d'un étranger était une précieuse distraction. Aussi, ces Persans, quand ils étaient polis et discrets, étaient-ils les bienvenus. Je dois dire que presque toujours j'avais à me louer de leur discrétion comme de leur politesse. Pourtant, je me rappelle à ce propos une exception qui mérite d'être notée comme un des plus curieux incidents de notre séjour à Persépolis.

Un jour, une de ces grandes tribus nomades qu'on appelle Kara-Tchâder ou *Tentes Noires*, nom qu'on leur donne à cause de la couleur noire de leurs tentes, suivait le chemin peu frayé qui passe au pied des murs de Takht-i-Djemchid. La tribu, fuyant l'hiver qui arrivait, émigrait des plaines de la Perse septentrionale, et allait chercher dans le sud de nouveaux pâturages sous un climat plus doux. Elle était numériquement très-importante, et traînait à sa suite plusieurs troupeaux. De nombreux chameaux portaient, assis sur les tentes et les bagages de toutes sortes, les femmes et les enfants. Les hommes marchaient à pied à côté, un bâton à la

main, le fusil soutenu à l'épaule par la bretelle; quelques-uns d'entre eux, des jeunes gens, s'étaient séparés de la caravane, avaient gravi le grand escalier et étaient venus visiter en passant le Trône de Djemchid. Après avoir échangé avec moi quelques paroles, ils m'avaient quitté. Je les croyais partis, quand, regagnant ma tente, je les vis groupés autour de mon compagnon, M. Coste qui levait un plan, et qui était très-contrarié en ce moment de leurs importunités. Je criai à notre *goulam*, qui était à côté de M. Coste, de faire ranger ces gens et de les renvoyer au besoin. Je n'eus pas plus tôt donné cet ordre, que je me vis couché en joue par un de ces misérables, qui me lâcha un coup de fusil à moins de vingt pas. Sa balle ne passa pas loin, et alla faire un trou dans le mur derrière moi. Je sautai sur les fusils de nos hommes de garde; mais, par une fatalité, ou plutôt par un excès de soin, ceux-ci avaient retiré l'amorce afin qu'elle ne se mouillât pas. Aucune de ces armes n'était en état de faire feu, et, pendant le temps que je mettais ainsi à en chercher une, l'homme qui avait tiré fuyait avec ses camarades en rejoignant le gros de la tribu qui était déjà loin.

Cependant je ne voulais pas laisser impunie cette lâche agression; et m'emparant d'un sabre, je me mis à courir avec deux de mes hommes à la poursuite de celui qui s'en était rendu coupable. Il avait trop d'avance sur moi. Après avoir couru ainsi près d'un kilomètre, voyant que je n'avais à pied aucune chance de l'atteindre, je résolus de me venger au hasard sur sa tribu; je saisis le premier chameau que je vis passer portant une lourde charge, et, malgré l'opposition de ceux qui l'accompagnaient, malgré les cris des femmes qui étaient perchées dessus, je le fis conduire à mon camp. J'espérais, en

gardant cet otage d'une nouvelle espèce, que, pour le ravoir, on me livrerait le coupable. Malheureusement j'avais compté sans les femmes, qui n'avaient pas voulu s'en séparer, et qui m'assourdissaient de leurs plaintes et de leurs lamentations auxquelles je ne comprenais rien. Ces plaintes étaient très-probablement entrecoupées de mille malédictions et d'injures d'autant plus grossières qu'elles étaient pour moi inintelligibles. Le chameau poussait des gémissements désespérés à la vue de ses camarades qui s'éloignaient. Au bout d'une heure, ma colère s'était calmée, et ce concert assourdissant devenait de plus en intolérable. Aussi me décidai-je à rendre le pauvre animal, afin de ne plus l'entendre beugler et soutenir de sa basse le cri aigu des femmes. J'avais d'ailleurs l'espoir d'obtenir par un moyen plus sûr, une réparation directe de la part du chef de la tribu. Je pris le parti de lui envoyer notre *goulam*, avec l'ordre d'insister pour qu'il fît, de manière ou d'autre, amende honorable. Notre courrier ne revint que le lendemain, porteur de respectueuses excuses du chef, qui s'engageait à punir le coupable. Je dus me contenter de cette promesse, ou plutôt de cette apparence de satisfaction.—Ce petit épisode détourna un moment ma pensée des ruines que j'étais venu visiter, pour la reporter sur les dangers qui menacent le voyageur français dans un pays où la France n'a pas de représentant; mais ce ne fut là qu'une distraction passagère. Mon attention se concentra bientôt de nouveau sur les admirables monuments dont je n'avais encore examiné qu'une faible portion, et dont je voulais étudier l'ensemble.

J'ai décrit le principal groupe de ruines qu'on rencontre au milieu des nombreux monuments compris sous la désigna-

tion commune de Persépolis. A côté de ce palais, d'autres palais s'élèvent, d'autres débris précieux appellent l'attention de l'archéologue. Il me reste à faire connaître ces monuments dans l'ordre où ils se présentent.

En arrière de la magnifique colonnade qu'on rencontre après avoir franchi le grand perron de Takht-i-Djemchid, on remarque les ruines d'un édifice qui a dû être un palais d'habitation. Ce monument, de forme rectangulaire, est assis sur un soubassement élevé de trois mètres au-dessus du sol environnant, et construit en larges assises; quelques portes et fenêtres dont les chambranles et les linteaux n'ont pas bougé, sont encore debout. Ces baies, formées d'énormes pierres, ont pu défier la destruction, tandis que les portions de murailles comprises entre elles, et sans doute construites en petits matériaux, ont totalement disparu. C'est à peine si l'on en retrouve assez de traces pour reconnaître la distribution intérieure de l'édifice. Cependant, au moyen de fouilles pratiquées dans plusieurs endroits, il a été possible de reconnaître des indications plus complètes, et de se convaincre ainsi que ces ruines étaient bien celles d'un palais d'habitation.

Ce palais avait deux façades sur lesquelles régnaient deux perrons à rampe double; leurs murs de soutènement et leurs escaliers étaient ornés de sculptures représentant encore des individus porteurs de présents, le groupe du lion terrassant le taureau, et les gardes armés de lances, avec trois tablettes d'inscriptions sur le mur du plus grand perron, et une au centre du plus petit. Au premier perron aboutissent deux escaliers de vingt-trois marches sur chacune desquelles est figuré un petit personnage qui semble monter

les degrés ; ces figures portent toutes un objet qu'elles paraissent vouloir offrir au royal habitant du palais : les unes tiennent sous le bras un chevreau, les autres portent à la main des vases, ou sur leur épaule quelque chose difficile à définir, ressemblant assez à un coffret. L'analogie qui existe, pour l'ornementation comme pour la disposition, entre ce perron et celui de la grande colonnade, se complète par les bas-reliefs qui en décorent le mur de soutènement : on y retrouve le groupe symbolique du taureau dévoré par le lion, accompagné de tiges de lotus fleuries, et entre les cadres d'inscriptions sont des doriphores armés de lances.

Au-dessus de la tablette gravée du centre, on aperçoit la partie inférieure du *mihr* ou *ferouher*, représentation symbolique des deux divinités persanes *Ormuzd* et *Mithra.* De chaque côté de cet emblème, était assis un animal dont on ne voit plus que l'extrémité des pattes semblables à celles du lion. Cette ornementation se trouvait complétée par la portion détruite du parapet qui bordait la terrasse du perron ; des tiges de lotus entrelacées formaient, de chaque côté, une guirlande gracieuse qui s'étendait jusqu'aux escaliers. On arrivait, par ce perron, à un portique formé de huit colonnes sur deux rangs ; le profil de l'entablement, qui régnait le long de la partie supérieure de la façade, est indiqué par un refouillement dont la trace est encore visible au sommet des piliers d'angles.

Pénétrons maintenant à l'intérieur de ce palais : au centre est une salle carrée avec laquelle communiquent d'autres pièces plus petites. Cette salle étant encombrée de terre, nous la fîmes déblayer, et seize assises adhérentes à ce qui formait le sol de cette pièce, indiquèrent un pareil nombre

de colonnes qui supportaient la toiture. Dans le pourtour de la salle s'ouvraient plusieurs portes et fenêtres qui avaient pour jambages des blocs de basalte très-épais, restés en place au milieu des décombres et de la terre qui cachait le pied des murs. La forme rectangulaire règne presque exclusivement dans les diverses parties de cette architecture : toutes ces portes, fenêtres ou niches, sont formées de deux piédroits d'un seul bloc, sur lesquels repose un troisième bloc servant de corniche; celle-ci n'est point rectiligne, elle est concave et surplombe les chambranles. Les portes et les fenêtres fermaient au moyen de deux vantaux, ainsi que le prouvent des refouillements pratiqués à la partie supérieure des embrasures, et dans lesquels il est évident que s'engageaient les gonds de fermeture.

Il est facile de reconnaître, par les piédroits restés debout, qu'il y avait dans ce monument douze portes, dont plusieurs sont intactes. Toutes, sans exception, sont ornées de sculptures sur les faces internes de leurs embrasures; quelques unes méritent d'être décrites. Je citerai, entre autres, la principale porte qui du portique donne accès dans la salle à colonnes; cette porte a, sur chaque côté de son embrasure, un bas-relief représentant un personnage qui a une canne dans une main, et dans l'autre une espèce de bouquet ou de fleur de lotus. Au parasol et au chasse-mouches que tiennent au-dessus de la tête de ce personnage deux serviteurs de taille plus petite, on doit reconnaître en lui le roi. Au fond de la salle, deux autres portes sont ornées de sculptures représentant le même sujet qu'on trouve d'ailleurs fort souvent répété sur ces murs.

bien compris ce qu'elles représentaient. Au reste, l'erreur

A ces représentations de la majesté royale viennent se mêler des souvenirs de la mythologie persane. Le mythéisme de l'idolâtrie antique a, comme le culte de la souveraineté temporelle du monarque, une très-grande place dans les sujets représentés à Persépolis. Les symboles obscurs et fantastiques de la religion des Perses, empruntés au monde terrestre ou inventés par une imagination bizarre, sont là partout à côté de la figure du roi. Ainsi, sur plusieurs portes de ce palais, est sculpté un personnage combattant et éventrant d'un coup de poignard un animal qui se défend sous sa main vigoureuse. — Quel est ce personnage? Est-il dieu, roi ou simple mortel? — Rien ne le caractérise assez pour qu'on reconnaisse son essence. Quelle qu'elle soit, il est impossible de méconnaître que cette sculpture symbolique a un sens religieux. L'animal immolé est tour à tour un lion, un taureau, un griffon ou un monstre de création bizarre. Il a une tête horrible, avec de grandes oreilles et une corne sur le front; ses pattes de devant sont semblables à celles du lion, tandis que celles de derrière tiennent des serres de l'aigle; son corps est emplumé, il a de grandes ailes, et sa croupe se termine par une queue de scorpion.

Des voyageurs, notamment l'Anglais Ker-Porter, se sont singulièrement mépris sur cette queue. Ker-Porter l'a représentée, dans son Atlas, comme une continuation de la colonne vertébrale. C'est là, sans contredit, une idée fort ridicule; il faut cependant être juste, et ne pas trop s'étonner qu'en face de sculptures aussi étranges, on ait pu admettre quelquefois certaines formes, certaines idées que répudie le bon sens. C'est donc dans le caractère même de ces sculptures qu'il faut chercher l'excuse de nos devanciers qui n'ont pas

dans laquelle est tombé le voyageur anglais Ker-Porter est due à ce qu'il a négligé de faire une fouille pour compléter les figures dont il n'a pas vu les extrémités inférieures; s'il les eût dégagées de la terre qui en recouvrait le bas, il eût trouvé le bout de la queue de l'animal, qui est, de toute évidence, celle d'un scorpion. La nature de cette queue a d'ailleurs un sens; elle s'explique par la pensée qu'on a eue de représenter un monstre réunissant les formes et les natures les plus dangereuses, afin de le faire paraître plus terrible.

Une autre embrasure reproduit le même combat du mystérieux lutteur avec un taureau. L'animal est debout sur ses pieds de derrière; il se dresse contre son agresseur en le repoussant de ses pieds de devant, dont l'un porte sur sa poitrine; mais son ennemi le tient fortement, de son bras droit, par les cornes, tandis que, du bras gauche, il lui plonge un large poignard dans le ventre. Une quatrième porte, dont il ne reste qu'un des jambages, a pour ornement un bas-relief montrant le même personnage qui, dans une étreinte vigoureuse, étouffe entre ses bras un lion qu'il soulève de terre, et qui fait avec ses pattes de vains efforts pour se dégager. La figure de dieu ou d'homme représentée dans ces diverses scènes de combat porte un vêtement très-simple, consistant en une tunique qui forme des plis nombreux. Cette tunique est relevée par devant, de façon à permettre aux jambes de se mouvoir facilement; les extrémités en sont rejetées sur les épaules et pendent par derrière en couvrant les reins, mais en laissant les bras dégagés. La barbe et la chevelure de ce personnage sont très-soignées et habilement frisées. Un étroit bandeau ceint son front; ses pieds sont enfermés

dans des espèces de cothurnes ; son aspect, un peu froid, est sévère et ne manque pas de majesté.

Ce duel est peut-être celui d'Ormuzd et d'Ahrimane (9) représenté sous des figures diverses d'animaux malfaisants ou terribles. Le dieu victorieux a un sang-froid et une tranquillité qui n'impriment pas à ces scènes tout l'effet qu'elles pourraient produire. Peut-être faut-il voir dans cette placidité, dans cette raideur même, le signe conventionnel et religieux de la puissance irrésistible du vainqueur.

Deux autres portes représentent des sujets plus intimes, appropriés, selon toute apparence, à la destination même des pièces retirées dans lesquelles ces portes donnaient accès. Sur les piédroits de l'une et de l'autre, on voit, en effet, une figure de jeune garçon imberbe, serviteur ou page, portant dans une main un vase, et de l'autre une espèce de serviette ou une cassolette. Il y a encore d'autres portes dont les bas-reliefs diffèrent de ceux qui précèdent : ce sont celles qui ouvrent sur le portique ou sur le petit perron. Ici le sculpteur a figuré des gardes armés de lances, qui semblent veiller sur les entrées du palais.

J'en étais là de mes recherches et de mon exploration au milieu de ces ruines, quand je vis s'approcher de moi un homme d'un aspect étrange. Le hâle et le soleil avaient noirci sa peau ; ses cheveux, fort longs, tombaient en grosses mèches sur ses épaules couvertes d'une peau de tigre. Il était coiffé d'un bonnet pointu en feutre jaune. Ses bras et ses jambes étaient nus, ainsi que sa poitrine sur laquelle était suspendu, dans un étui de cuir noir, un large talisman. Il tenait pendue à l'un de ses bras, par une chaîne de cuivre, une espèce de grande tasse faite d'une noix de l'Inde coupée

en deux. Cette tasse contenait quelques pièces de menue monnaie et un peu de miel qu'il m'offrit. C'était une manière de me demander l'aumône, tout en paraissant me faire un cadeau. Cet homme étrange, dont le regard fauve et vitreux avait quelque chose de hagard, était ce que les Persans appellent un derviche, et les Indiens un fakir, c'est-à-dire un pauvre diable sans feu ni lieu, vivant de charité et voyageant, un bâton à la main, du Tigre à l'Indus, du golfe Persique au Caucase. Cette espèce de gens, qui sont presque tous d'insignes voleurs et d'ignobles débauchés, passent pourtant auprès des dévots pour de saints personnages en qui Dieu a soufflé son esprit, et qui ont leur place marquée parmi les houris de Mahomet. La superstition orientale leur accorde de nombreux priviléges : c'est ainsi qu'on vante les philtres mystérieux au moyen desquels ils guérissent, dit-on, les morsures des serpents et des scorpions. Ils passent pour avoir des recettes pour tous les maux. Les femmes les consultent sur leur stérilité, les hommes sur leur impuissance. Généralement redoutés à cause de leurs maléfices et des mauvais sorts qu'on leur attribue la puissance de jeter, ils sont traités partout avec les plus grands égards ; ils viennent même librement et de leur pleine autorité s'installer dans la demeure qu'il leur plaît de choisir, sans qu'on ose les en chasser. Il faut alors aller au-devant de leurs besoins, et satisfaire tous leurs caprices. Au cri de *Ya-Ali!* qui est leur invocation habituelle, répété jusqu'à mille fois dans un jour, ils se font donner tout ce qu'ils veulent. J'en ai connu un qu'on appelait *derviche-Châh*, parce qu'il s'était imposé au roi. Il ne quittait jamais la demeure royale, il suivait le Châh en tout lieu; il avait sa tente et jusqu'à sa mule ou

son cheval, pour accompagner le roi partout. C'était le plus grand vaurien possible : ivrogne, mécréant, joueur, débauché, il réunissait tous les vices imaginables. Il n'en était pas moins un saint, et quelque jour on lui élèvera peut-être un tombeau, qu'on décorera du nom d'*imam*, en témoignage de profonde vénération. Ces derviches ou fakirs font vœu de pauvreté; mais, d'après ce qu'ils ont droit d'exiger, on conçoit que c'est pour eux chose facile puisqu'ils n'ont qu'à demander pour obtenir tout ce qu'ils désirent. Ils sont ainsi plus à l'aise que qui que ce soit, et puis leur vœu ne les enchaîne pas irrévocablement. Quand le métier devient mauvais ou qu'ils trouvent l'occasion d'en prendre un meilleur, ils jettent leur bonnet, leur bâton de fakir, et savent également bien jouer le rôle de *mirza*, ou de *khan*, pour peu que la fortune les favorise. Il s'en trouve cependant quelques-uns qui, véritablement religieux et fanatiques, vivent dans la plus abstraite dévotion, dans un cercle d'idées mystiques, qui les sépare du monde : ceux-là passent des jours entiers dans le jeûne et la prière, plongés dans une extase stupide qui fait l'admiration des Musulmans.

Le derviche qui venait me surprendre au milieu de mes pierres n'était sans doute pas un de ces austères personnages, car il daignait parler et demander l'aumône à un chrétien, et il s'exprimait avec une urbanité que n'aurait pas permise un fanatisme exalté. Puisqu'il ne me dédaignait pas, moi chrétien, je ne voulus pas être en reste d'égards avec lui. Je lui accordai donc ce qu'il me demanda. Aussi, dans l'élan de sa reconnaissance, le derviche baisa-t-il le pan de mon habit, et il fallut, bon gré mal gré, que j'acceptasse de son miel.

A quelques pas du dernier palais que j'ai décrit, on aperçoit, à la surface du sol, des assises de colonnes. Au-dessous du plan de ces assises sont les débris d'un mur sur lequel se retrouve le groupe du lion et du taureau, avec des gardes armés de lances. A la suite du mur est un fragment de bas-relief représentant huit figures couvertes de peaux de lion et portant des dents d'éléphant. En examinant ces sculptures incomplètes et sans liaison entre elles, on est porté à penser que l'édifice élevé à cette place était d'une époque postérieure à celle des ornements qu'on y a rattachés, et que ces débris, rapportés, ont été empruntés à quelque monument plus ancien. — Mais dans quel embarras cette observation ne jette-t-elle pas l'archéologue! La ruine dernière et complète du palais de Persépolis datant de l'invasion des Grecs, y aurait-il donc eu une dévastation précédente? et quelle en serait la cause? L'histoire n'en a conservé aucune trace. Les princes qui recueillirent l'héritage de Cyrus paraissent être restés, jusqu'à la conquête d'Alexandre, les glorieux possesseurs du trône de Perse. Faudrait-il en induire que les généraux du conquérant macédonien, à qui l'héritage de Darius tomba en partage, jaloux de s'asseoir aux lieux où fut le trône du monarque qu'ils avaient vaincu, voulurent s'y élever un palais en rassemblant les débris encore fumants de ceux de Persépolis? Sous ces arrangements désordonnés et incohérents, ne doit-on voir que la ruine du grossier assemblage de quelques matériaux hétérogènes qui servirent à figurer temporairement la demeure d'un commandant militaire transformé en satrape?

Quoi qu'il en soit, l'observation faite ici s'étend à d'autres parties de ce palais, et l'on est forcé de la renouveler à

l'égard du monument le plus voisin. On y reconnaît, sous les blocs restés debout, l'emploi, comme fondations ou comme bases, de fragments taillés et sculptés qui ont certainement fait partie d'autres constructions antérieures. Bien que ces faits soient indubitables et authentiquement acquis à l'observateur attentif, il lui est impossible en même temps de ne pas rester convaincu que ce dernier palais, à l'érection duquel ces fragments auraient concouru, est bien de l'époque de Persépolis Il est incontestable, en effet, que ces divers édifices, s'ils n'ont pas tous été créés pendant le même règne, et pour ainsi dire d'un seul jet, sont pourtant du même âge; qu'ils sont dus au même art et inspirés par des idées qui n'avaient subi aucune modification. Il est impossible de méconnaître, non-seulement l'analogie, mais la similitude, l'identité qui existe entre eux, tant dans l'ensemble que dans les détails.

Quant au monument dont je parle ici, c'est un des plus importants de Takht-i-Djemchid, et aussi l'un de ceux qui présentent le plus d'éléments propres à faire connaître le plan et les détails de l'ensemble architectural ainsi désigné. Il avait un développement de soixante-douze mètres sur soixante-cinq. En avant était une vaste plate-forme sur laquelle ouvrait l'entrée principale du palais : on y arrivait, du côté de l'est et du côté de l'ouest, par deux perrons analogues dans leur disposition et leur ornementation, à ceux que j'ai décrits; c'étaient toujours des gardes flanquant des inscriptions à côté desquelles était répété le combat allégorique du lion et du taureau ; puis, sur les marches des escaliers, encore de petits personnages chargés de présents.

A gauche du perron de l'est, se trouve un massif de pierre;

isolé, long de quatre mètres, sur une épaisseur de un mètre trente centimètres. En cherchant à préciser la destination de ce monument, nous eûmes le bonheur de découvrir, du côté opposé du perron, un corps de taureau en ronde-bosse ayant un mètre quatre-vingt-dix centimètres de long, du front à la naissance de la queue. Il faut, selon toute probabilité, en conclure que le massif de gauche était un socle ou piédestal sur lequel posait un taureau semblable à celui qui, à droite, est tombé et resté voisin de la place qu'il occupait. Ce morceau de sculpture est d'ailleurs le seul de ce genre, la seule ronde-bosse que nous ayons rencontrée sur toute la superficie occupée par les ruines de Takht-i-Djemchid, ce qui en rendait la découverte plus précieuse.

Le plan et la distribution de ce palais sont les mêmes que j'ai indiqués en décrivant le premier, et, comme celui-ci, ils indiquent que l'édifice était habité. On y entrait par un portique à colonnes, précédant une salle d'apparat également à colonnes. Autour de la salle d'apparat étaient distribués les divers appartements. Au pied de la façade postérieure régnait une terrasse étroite à laquelle on montait par deux escaliers placés aux extrémités, et presque entièrement taillés dans le roc sur lequel reposait l'édifice. Cette terrasse terminait le plateau qui, en cet endroit, était escarpé à une hauteur de près de neuf mètres au-dessus de la dernière plate-forme sur laquelle nous avions établi notre bivouac.

Les bas-reliefs qui décorent l'intérieur de cet édifice ne diffèrent guère de ceux qui ornent les autres palais. On y retrouve, sous le portique, les doriphores avec leurs longues lances; à la principale porte, le roi, suivi de ses pages, avec

le parasol et le chasse-mouches; sur un jambage demeuré à la place d'une embrasure ruinée, dans une pièce reculée, des personnages marchant l'un derrière l'autre et portant des objets qui paraissent destinés à la toilette : le premier tient un flacon et une serviette, le second un seau à anse et une espèce de cassolette. Tous deux sont imberbes, et leur visage paraît juvénile. Leur costume est le même que celui des pages qui accompagnent le roi; ils représentent très-probablement des serviteurs intimes, et, par la place qu'ils occupent, ils indiquent les appartements les plus secrets de cette habitation. On doit remarquer que pour l'ornementation de ce palais, on ne s'est pas contenté de sculpter les embrasures des portes, comme aux autres, mais qu'on a pris soin encore de placer de petits bas-reliefs jusque dans les embrasures des fenêtres.

Non loin de là, sur un terrain placé au-dessous de ce monument, on rencontre une autre ruine qui paraît avoir appartenu à une salle unique. Elle était enterrée jusqu'à moitié de la hauteur des blocs ou jambages de ces portes. Les fouilles que nous y avons pratiquées ont fait connaître qu'elle contenait des colonnes, et que ces portes étaient, suivant le système généralement adopté pour ces palais, ornées de bas-reliefs. Ceux-ci étaient encore une répétition de ceux que j'ai désignés ou décrits. Le plan et les détails une fois adoptés pour tous ces édifices, il est évident qu'on ne s'en est point écarté, et que les mêmes idées religieuses ont présidé à la construction de tous ces monuments.

Presqu'au centre du plateau sur lequel s'élèvent ces ruines, est un groupe de cinq blocs sculptés qui paraissent avoir été les piédroits de portes appartenant à un édifice dont il ne

reste plus assez d'éléments pour que l'on puisse en reconstruire le plan. Ces blocs sont ornés de grands bas-reliefs dont les sujets sont déjà connus en partie. Deux d'entre eux représentent le roi; il tient une longue canne de la main droite, et, de la main gauche, un petit bouquet et une fleur de lotus. Sa démarche est grave, son costume fort simple: une longue tunique, légèrement relevée sur le côté, forme de longs plis verticaux; pendante derrière et devant, elle se drape sur les jambes en plis courbes; elle est serrée à la taille par une ceinture dont un bout pend sur le devant; elle couvre les bras de larges manches qui arrivent au poignet, et font des plis nombreux sur les hanches. Ce personnage est coiffé d'une espèce de tiare peu élevée, plus large du haut que du bas; ses cheveux longs forment sur la nuque de grosses touffes bouclées avec le plus grand soin. Il en est de même de sa barbe, qui est fort longue, toute frisée sur les joues; au-dessous du menton, cette barbe est alternativement lissée et frisée jusqu'au milieu de la poitrine où elle se termine par deux rangs de boucles. On ne peut dire comment ce personnage était chaussé, car on ne distingue, sous la robe, rien qui rappelle une chaussure quelconque, et cependant les pieds ne sont pas représentés nus. Il se pourrait, comme on le voit sur plusieurs bas-reliefs de l'antiquité, que ces chaussures eussent été simplement indiquées par le pinceau, ou bien encore que, suivant l'usage consacré de nos jours à la cour des Perses, le roi eût les jambes et les pieds enfermés dans de grands bas de drap. Cette dernière opinion est celle qui me semble préférable, attendu que les autres figures de ce bas-relief, comme toutes celles que nous avons déjà décrites et qu'il nous reste à décrire, à l'exception de

celle du roi, portent des chaussures parfaitement et visiblement indiquées par le ciseau.

Au-dessus de la tête de ce personnage, un grand parasol est tenu par un serviteur qui marche derrière. A côté de celui-ci, un second serviteur agite un chasse-mouches au-dessus du parasol, et tient, dans sa main gauche, quelque chose qui pend en faisant de longs plis, comme un mouchoir; c'est peut-être le bandeau royal. Les pages qui accompagnent le personnage principal sont, à très-peu de chose près, vêtus comme lui. Leur robe est tout à fait semblable; ce qui doit faire penser que, dans ces temps reculés, le vêtement étant très-simple et ne consistant qu'en une grande pièce d'étoffe drapée autour du corps, la forme en était la même à peu près pour tous; il ne devait y avoir de différence que dans la qualité, le prix des étoffes, et aussi dans quelques détails de toilette. Ainsi les deux pages sont chaussés de petits cothurnes attachés sur le coude-pied, leurs cheveux sont longs et bouclés; mais leur barbe, frisée comme leur chevelure, est courte et taillée près du menton. Il y a sans doute, dans cette façon de barbe, l'intention d'établir une distinction entre ces personnages; on peut y voir une marque hiérarchique qui désigne les gens de service auxquels la longue barbe était interdite. — Les Orientaux ont toujours attaché une très-grande importance à cet ornement viril, et les bas-reliefs de Persépolis ne sont pas les seuls où la personne du roi soit reconnaissable à la longueur de la barbe. Une observation analogue ressort de l'examen des sculptures assyriennes trouvées près de Mossoul, sur lesquelles le roi se distingue, par une barbe très-longue, des officiers qui l'entourent. — Les deux pages dont je parlais, ont la tête couverte d'une espèce

de calotte basse et plate. Leurs oreilles sont accompagnées de larges anneaux. C'est encore là un objet digne d'attention, qui doit avoir une signification propre à la position inférieure de ces personnages, car on ne voit de pendants d'oreilles ni au roi ni à aucun des individus qui paraissent être des gens de quelque importance.

Au-dessus de ce groupe du roi suivi de ses pages, est le *Mihr* symbolique, ce signe de la triade mystique du culte des anciens Perses. Il se décompose en trois parties bien distinctes qui représentent les deux natures de l'homme et de l'oiseau, unies à un cercle duquel pendent des espèces de petits rubans terminés en boucles. La nature humaine est représentée par un corps d'homme exactement semblable à celui du roi, comme type de figure et de costume. Ce doit être la figure d'*Ormuzd* ou de *Mithra*, dont le culte s'est étendu jusqu'en Grèce et à Rome, et n'en avait point encore disparu au IVe siècle de notre ère. Sa main droite est levée et ouverte ; de la gauche il tient un petit anneau ; le corps est passé dans le cercle qui unit les diverses parties de cette image, et auquel sont fixées de grandes ailes déployées, avec une queue en éventail comme celles de l'aigle quand il vole. Soit retracé de la même manière, soit modifié, nous retrouverons souvent cet emblème religieux.

Quant aux sculptures qui ornent les autres blocs de cette ruine, elles sont dans un état qui ne permet guère de les apprécier.

CHAPITRE XXXIX.

Trésors. — Attaque nocturne. — Suite de la description des monuments. — Guèbres. — Visite d'un Chah-Zâdèh. — Mariage d'Iliâts.

Pour les fouilles que nous avions à exécuter, nous employions des hommes du village le plus voisin, situé dans la plaine, et qui s'appelle Kanara. Ils y mettaient assez de bonne volonté, mais leurs outils étaient peu propres à ce genre de travail. — Dans un pays où le soleil féconde facilement une terre qui n'est jamais épuisée, l'homme se donne peu de mal pour la préparer. Il n'a que faire d'outils puissants et lourds pour la remuer. — Aussi nos travailleurs, munis de petites pioches courtes et légères, faisaient-ils peu de besogne. Ils étaient, comme tous les Persans, trop intelligents pour ne pas prendre intérêt à nos découvertes et pour ne pas nous aider dans l'extraction des belles sculptures dont ils n'avaient jamais connu que les parties demeurées au-dessus du sol ; mais, tout en comprenant et partageant, jusqu'à un certain point, notre curiosité, ils ne pouvaient croire que l'amour de l'art fût notre seul mobile, et tous ils étaient convaincus que nous cherchions

des trésors. — Il y a en Perse, et généralement dans tout l'Orient, un préjugé bien établi : c'est que tous les monuments de l'antiquité, et principalement ceux qui sont revêtus d'inscriptions, indiquent des trésors cachés. Comme les Persans ont vu des Européens copier ces inscriptions, en chercher le sens, et souvent faire des fouilles sur l'emplacement des ruines, ils en ont conclu qu'ils ne venaient de si loin visiter ces débris que pour y chercher des richesses enfouies. Il arriva un jour jusqu'à moi un singulier bruit que nos ouvriers avaient accrédité dans le pays. On disait que nous trouvions tous les jours de l'or, de l'argent et des bijoux ; on allait même jusqu'à prétendre que nous avions découvert un vase contenant seize *battemans*, ou vingt-quatre kilogrammes d'or monnayé, et que nous en avions envoyé une partie au Châh, comme cadeau et redevance pour tout ce que nous espérions trouver encore. J'avais beau leur représenter l'absurdité de leurs propos, et leur démontrer que, de notre part, ces trouvailles n'étaient pas possibles, puisque c'étaient eux seuls qui faisaient les fouilles ; ils ne voulaient pas en démordre. Les plus incrédules prétendaient, pour expliquer le fait, que nous faisions amener les excavations jusqu'à la profondeur à laquelle nous savions que gisait le trésor, et que la nuit nous venions l'y prendre. Il n'y avait rien à répliquer à des gens chez qui un préjugé semblable était tellement enraciné, qu'ils trouvaient toujours un moyen de tourner les objections ; mais c'était un jeu à nous faire assassiner, et peut-être n'est-ce pas à une autre cause qu'il faut attribuer deux attaques nocturnes qui furent tentées contre notre petit camp.

J'ai dit que nous avions deux soldats d'un régiment en

garnison à Chiraz, et que le gouverneur de cette ville nous avait fort obligeamment accordés pour nous garder la nuit. Ces deux hommes, qui étaient véritablement de très-braves gens, faisaient leur service pendant que nous et nos domestiques nous dormions. Ils veillaient, chacun à leur tour, auprès d'un feu placé à côté de notre tente, et autour duquel ils avaient disposé une espèce de barricade avec des caisses et des morceaux de bois pour éviter une surprise. Ils cachaient aussi par ce moyen la clarté du feu qui, dans l'obscurité, aurait pu servir de point de mire. Tout cela était assez bien entendu, et prouvait qu'ils n'étaient pas dans une sécurité complète. Quand ils procédaient le soir à leur installation nocturne, ils complétaient leurs moyens de défense par un stratagème ridicule, mais dans l'efficacité duquel ils avaient confiance : ils mettaient des bonnets et des manteaux sur des piquets, tout autour du feu, pour faire croire à la présence de plusieurs *caraouls* ou factionnaires. — Ce moyen ressemble à celui qu'on emploie chez nous pour faire peur aux moineaux. — Nos soldats lui attribuaient la même vertu vis-à-vis des voleurs.

Malgré ces précautions, deux fois, pendant notre séjour au milieu de ces ruines, notre sommeil fut troublé par des alertes. Des maraudeurs avaient paru dans l'ombre et riposté au coup de fusil tiré par notre sentinelle. En un instant tout le monde était sur pied ; mais où aller ? de quel côté poursuivre les voleurs ? La montagne leur offrait un refuge, où l'on ne pouvait les atteindre dans l'ombre. Nous ne vîmes rien. Presque nus, glacés, il fallut rentrer sous nos tentes sans avoir rien aperçu. Les maraudeurs avaient compté sur le sommeil de tous nos gens ; ils espéraient se glisser jusqu'à

nos bagages et nous dérober ce qu'ils trouveraient à portée de leur main ; ils n'étaient pas décidés à nous livrer un combat. Il est permis de croire que ces bandits étaient alléchés par nos prétendus trésors. — Plût à Dieu que nous eussions réellement découvert les richesses fabuleuses que recélaient, au dire des Persans, les ruines du palais de Djemchid ! Nos finances s'épuisaient, et, bien loin de les renouveler, nos fouilles y avaient fait une large brèche ; aussi aurions-nous été en droit de dire que c'étaient nos ouvriers, et non pas nous, qui ramassaient dans les décombres de Persépolis, sinon de l'or, du moins de l'argent.

Heureusement, ces petits événements n'étaient pas de nature à nous causer de sérieuses inquiétudes ; nous n'en poursuivions pas nos travaux avec moins d'ardeur. Sur le plateau que nous avions déjà exploré en grande partie il ne nous restait plus qu'un seul palais à examiner. Il est d'une étendue plus considérable que les derniers décrits, et il a, par le nombre et la beauté de ses sculptures, une importance supérieure. Sa superficie se mesure par quatre-vingt-onze mètres du nord au sud, et par soixante-seize mètres de l'est à l'ouest.

A en juger par ce qu'on retrouve des divers éléments qui composaient ce palais, il résumait, ou plutôt réunissait dans son ensemble, toutes les beautés que nous avons successivement remarquées dans chacun des autres monuments de Persépolis ; aussi peut-on dire que celui-ci était l'un des plus grandioses et des plus beaux parmi ceux qui restent de cette magnifique résidence des rois de Perse. Nous l'avons trouvé mutilé, et les terres entraînées des sommets de la montagne au pied de laquelle il se trouve, l'ont envahi et

se sont amoncelées à plus d'un mètre de hauteur. Néanmoins ses bas-reliefs se sont assez bien conservés dans leurs parties supérieures, et nous les avons complétés au moyen de fouilles faites à la base.

Ce monument se composait de deux parties distinctes, une grande salle carrée, en avant; du côté du nord, un large portique. Pour donner plus de grandeur à ce portique, on avait placé, de chaque côté, un taureau colossal. Ces deux taureaux avançaient de près des deux tiers de leur longueur, c'est-à-dire de près de quatre mètres, sur le premier rang des colonnes qui supportaient le fronton. Cette saillie avait l'avantage de détacher et de laisser apercevoir presque tout entières ces grandes sculptures qui ajoutaient ainsi à la l'effet de la façade qu'ornaient en outre seize grandes colonnes à chapiteaux formés par de doubles corps de taureaux.

De ce portique on pénétrait à l'intérieur par deux portes à large baie. On y avait également accès par trois autres faces, sur chacune desquelles étaient deux autres portes. Il y en avait ainsi huit en tout. Ce sont leurs jambages qui, avec les blocs évidés en forme de niches et placés dans le même alignement, indiquent seuls la place et la disposition de l'édifice; ce sont encore ces jambages qui attestent aujourd'hui la richesse et indiquent le caractère de l'ornementation de ce monument. Tous, sans exception, sont couverts de bas-reliefs où l'on retrouve le lion, le griffon, le taureau, et cet autre monstre sans nom, vaincus par un personnage allégorique que nous avons déjà vu, comme un dieu lare, au seuil de tous ces palais. Le roi est représenté là dans toute sa majesté. Pour rendre son effigie plus imposante, on a environné son trône d'un plus grand nombre de gardes et de

tributaires. Aucun des autres édifices de Persépolis ne peut rivaliser avec celui-ci pour la beauté de ses tableaux sculptés. Ne serait-ce pas dans cette belle salle, en face de ces pompeuses images d'un roi de Perse, de Xercès peut-être, qu'Alexandre se laissa entraîner par le délire de l'ivresse jusqu'à incendier et détruire tout ce que l'art de ces temps antiques avait créé de magnificence pour la demeure du vainqueur de la Grèce?

Le vaste espace compris entre les quatre murs de cette salle et l'absence de toute trace indicatrice de divisions faites par des murs de refend, nous ont conduits à penser qu'il avait dû y avoir des colonnes. En effet, à deux mètres de profondeur, nous en trouvâmes les bases, et nous acquîmes la certitude qu'il y avait eu cent colonnes sur dix de front dans les deux sens. Elles étaient cannelées et se terminaient par des corps d'animaux.

Les quatre portes qui s'ouvrent sur les faces est et ouest sont consacrées à la représentation de ce personnage à figure humaine, doué d'une puissance surnaturelle, qui combat un taureau, un lion, un griffon et un autre animal participant de ces deux derniers. Deux de ces sujets ont été décrits précédemment; celui où figure le griffon n'a été qu'entrevu. Dans ce duel symbolique, le monstre a une tête d'aigle avec une espèce de crête qui couvre le cou et s'étend jusque sur le sommet de la tête où elle forme comme un long bouquet de plumes par lequel son adversaire le saisit. Ce cou emplumé se relie, sur les épaules, à de grandes ailes qui couvrent le corps. Cet animal fantastique réunit en lui les deux natures du quadrupède et de l'oiseau. La première est indéterminée et participe de deux espèces différentes : ainsi la

tête de ce monstre est surmontée d'oreilles semblables à celles du cheval; puis, ses ailes d'oiseau laissent paraître d'énormes pattes armées de puissantes griffes, dont l'une repousse vigoureusement son ennemi, et l'autre serre fortement son bras. Cette partie du corps, où se reconnaît la nature du lion, se prolonge vers les pattes de derrière. Là, le genre ornitique reparaît dans les serres d'aigle, attachées aux cuisses du lion, et dans la queue d'oiseau qui remplace celle du quadrupède. Cette sculpture est, comme on voit, très-étrange. Rien de bizarre comme cet assemblage de parties du corps empruntées à plusieurs animaux. Aussi faut-il voir dans ces images, toutes de convention, quelque chose de symbolique, de mystique, qui explique la tranquillité de ces scènes où tous les efforts du vaincu semblent impuissants à émouvoir le vainqueur.

Nous avons déjà rencontré, sans le décrire, le bas-relief qui représente le même duel, dans lequel figure un lion qui se défend sous l'étreinte irrésistible et le poignard de l'homme-dieu. Non-seulement le type naturel du lion a été fidèlement retracé, mais encore le sculpteur a déployé dans l'exécution de cette figure un talent véritable. Compris simplement et avec grandeur dans son ensemble, ce lion est rendu avec une vérité, une entente de la nature vraiment admirable. Son attitude est d'ailleurs la même que celle de tous ces animaux, et le lion vaincu est aussi calme que son antagoniste.

Les portes principales sont celles qui ouvrent sur le portique, et les bas-reliefs qui en ornent les embrasures surpassent les autres en étendue et en richesse de composition; les deux portes de la quatrième face, vis-à-vis des précédentes, ont des bas-reliefs analogues, par le sujet, à ceux

des portes principales. On pourrait à toutes quatre leur donner le nom de portes royales; en effet, les unes et les autres de ces sculptures représentent le roi sur son trône, mais avec des variantes qui distinguent la face du sud de la face du nord; ainsi, sur les premières, le souverain a ses sujets de toutes races à ses pieds, tandis que les secondes le représentent environné de ses familiers et de ses gardes. Cette dernière idée a fourni, sans contredit, l'un des plus curieux et des plus beaux morceaux de la sculpture antique; ce bas-relief est divisé horizontalement en six champs séparés les uns des autres par des bandes de rosaces qui, dans les deux sens de la hauteur et de la largeur, forment des cadres contenant les diverses parties de ce grand tableau. Dans les cinq cadres inférieurs, sont rangés des gardes armés de lances, de carquois ou de boucliers, semblables à ceux que nous avons déjà vus répétés si souvent: il y en a dix à chaque rang. Au-dessus de ces cinquante gardes, qui semblent veiller à la sûreté du roi dans son palais, est un tableau qui le représente sur son trône, placé sous un dais, dans le costume que nous lui connaissons, et tenant sa canne avec sa fleur; le trône ou *takht* (mot persan qui désigne le siége royal, d'où dérive le nom moderne donné à ces monuments), le trône, dis-je, consiste dans un siége dont la forme est celle d'une chaise avec un dossier, un peu élevée, car les pieds du roi ne pourraient toucher à terre et posent sur un tabouret. Ce trône est un des objets les plus intéressants que l'on retrouve sur les bas-reliefs de Takht-i-Djemchid; et, tout en tenant compte de ce qu'avait d'exceptionnel le trône du *Roi des rois*, on n'en a pas moins, par la grâce de ses formes, la preuve d'un goût et d'un art déjà très-développés à cette

époque reculée de la civilisation humaine. Ce siége a de plus une analogie frappante avec ceux des bas-reliefs de Ninive (10) : ce rapprochement a une importance archéologique, et l'on pourrait en induire que les Perses ont été, en quelques-uns de leurs usages, les imitateurs des Assyriens ; peut-être même ne s'éloignerait-on pas de la vérité en pensant que les Mèdes ou Perses, ayant mis Ninive à sac, en ont emporté le trône pour leurs propres souverains.

Derrière le monarque, dont la taille dépasse de beaucoup celle des autres personnages, un serviteur agite un chasse-mouches au-dessus de la tête royale ; après lui vient un officier dont le costume indique un archer ; il semble porter les armes du roi : dans sa main droite il tient une petite hache ou masse d'armes, et, sur son épaule gauche, il supporte un arc au moyen d'une tige fourchue à laquelle on ne peut attribuer d'autre usage que celui de servir de point d'appui au bras, afin d'assurer le tir. Devant le souverain se présente un personnage également en tunique courte et avec une canne ; il lève la main droite et paraît adresser la parole au roi. En dehors, et de chaque côté du dais sous lequel est le trône, sont deux autres figures : l'une représente un garde, l'autre un serviteur qui porte un vase. Le dais royal est figuré par deux montants qui soutiennent un baldaquin à coins retombant aux angles et terminé par une frange en filet, avec une bordure de glands ; au-dessus de cette frange sont trois petites bandes de rosaces. Dans les intervalles qui les séparent sont deux petits champs superposés au milieu desquels plane le *mihr*, sous la forme simplifiée de l'anneau attaché seulement à des ailes et à une queue d'oiseau. De chaque côté du *mihr* sont cinq animaux symboliques ;

dans le champ supérieur, l'animal représenté ainsi dix fois est un taureau; au-dessus, c'est un lion.

Sur les quatre bas-reliefs qui complètent l'ornementation des portes de ce palais, il en est deux dont le sujet est identique. Ainsi la partie supérieure est consacrée à la représentation du roi assis sous un dais; quant à la partie inférieure, elle représente des individus soutenant le trône et figurant les divers peuples ou tribus entre lesquels l'empire de Perse était alors fractionné. Cette idée est rendue au moyen de trois rangs de figures superposées, parmi lesquelles se distinguent, soit par leur costume, soit par le caractère de leur visage, des Assyriens, des Mèdes, des Scythes ou des Nègres. En observant avec soin les types variés de ces personnages, autant du moins que la mutilation de la sculpture le permet, on reste convaincu que le sculpteur a voulu représenter non-seulement les nations ou tribus, parties intégrantes de l'empire de Perse, mais encore celles qui, vaincues par les conquérants de la dynastie achéménide, sont devenues accidentellement leurs tributaires.

Dans la partie septentrionale du plateau qui sert d'assiette commune à tous ces monuments, on voit encore un grand nombre de fragments dégrossis, préparés pour la taille du ciseau, ou même simplement coupés dans les blocs inhérents au sol même. Ils sont sans intérêt, mais ils prouvent que la dernière main n'avait pas été mise à ces immenses travaux, quand le pillage et l'incendie sont venus en interrompre le cours.

J'ai décrit les divers édifices qui composent l'admirable ensemble connu en Perse sous le nom de *Takht-i-Djemchid*. J'ai dit que, dans cette demeure des rois de Perse, les appartements secrets se reconnaissaient encore à côté des salles

d'apparat où ces princes étalaient la pompe de leur royauté fastueuse. Les fondateurs de cet immense palais n'avaient pas pensé seulement au séjour qu'ils auraient à y faire durant leur vie; ils avaient encore songé à s'y préparer une sépulture digne de leur grandeur et en harmonie avec les lieux qu'ils avaient habités. Cette idée d'élever des monuments funéraires somptueux et durables est commune à presque tous les peuples; mais en aucun pays, elle n'a été réalisée dans des conditions semblabes à celles des tombes royales de Persépolis. Généralement les sépultures sont éloignées ou du moins placées en dehors de l'enceinte des lieux qu'habitaient les vivants. C'est ainsi que les pyramides ou les cavernes sépulcrales de l'Égypte furent élevées au milieu des plaines sablonneuses d'Alexandrie, ou creusées dans les montagnes solitaires de la chaîne libyque. Les hypogées des princes achéménides, au contraire, faisaient en quelque sorte partie de leurs demeures, et mêlaient la sévère ordonnance de leur ornementation funèbre à la richesse et à l'éclat de ces palais où la puissance des souverains de Perse avait déployé tant d'art et de luxe.

Deux tombes semblables avaient été disposées sur la pente de la montagne qui forme l'enceinte du palais à l'est. Elles étaient creusées dans la roche vive, aucune pièce rapportée ne figurait dans leur façade ornée de lignes architecturales et de bas-reliefs : c'était le rocher même qui avait été taillé et avait fourni, sans déplacement aucun, tous les matériaux nécessaires à l'édification et à l'ornementation de ces monuments.

Selon l'usage antique, et d'après la coutume particulière aux Perses, il est probable que si ces sépulcres n'étaient pas précisément inaccessibles, ils n'étaient cependant pas mis

d'une manière ostensible en communication avec les palais. Aucun escalier n'y conduisait, et quoiqu'on aperçût çà et là les traces d'un sentier qui avait été pratiqué dans le roc, il fallait, pour atteindre ces tombes, escalader les rochers au moyen de leurs aspérités et de leurs angles naturels. On arrivait ainsi à une plate-forme, en partie formée par le rocher taillé, en partie disposée artificiellement sur cinq murs en retraite formant soubassement, et construits avec des blocs équarris et posés les uns sur les autres sans ciment. A l'extrémité de cette terrasse était le tombeau auquel elle servait pour ainsi dire de socle.

Le rocher, je l'ai dit, avait été habilement taillé et ménagé. Il présentait l'aspect d'une construction architecturale qui participait du genre adopté généralement pour les palais de Persépolis. La façade offre à la base un portique simulé par quatre colonnes engagées ; leurs chapiteaux sont formés de deux corps adossés de taureaux dont les fronts cornus supportent une corniche à denticules. Au-dessus règne une frise dans laquelle sont sculptés dix-huit lions, rangés par neuf de chaque côté, en ordre inverse et séparés par une espèce de fleur de lotus qui est au centre. Au-dessus de cet entablement, la façade se rétrécit, et, dans un cadre compris entre deux parties saillantes du rocher, se trouve un grand bas-relief dont le sujet paraît essentiellement religieux. A la partie supérieure est le *mihr*, qui semble présider à un acte du culte du feu, accompli par un personnage dans lequel j'ai cru reconnaître le roi. Ce personnage est debout, monté sur trois degrés. Il tient un arc de la main gauche, et il étend la droite, en signe de serment ou d'adoration, vers un autel sur lequel est repré-

sentée la flamme sacrée. Cette scène semble avoir pour motif la consécration de la foi ignicole par le souverain dont la dépouille mortelle a été déposée dans ce caveau.

Cette première partie du bas-relief est placée sur une espèce de table ornée d'une rangée d'oves, et terminée, aux deux bouts, par le double corps de ce monstre bizarre dont j'ai eu déjà occasion de parler, et qui réunit la nature du lion à celle de l'aigle. Quatorze figures, sur deux rangs, de physionomies et de costumes différents, semblent supporter cette espèce d'estrade. D'autres figures sont placées de chaque côté; parmi elles, il y en a dont le geste et l'attitude semblent indiquer qu'elles pleurent. Telle est la disposition intérieure de ce caveau funéraire où se retrouve, on le voit, le système d'ornementation commun à tous les palais de *Takht-i-Djemchid*.

Mes recherches dans les hypogées de Persépolis furent troublées par un incident qui mérite d'être raconté. J'aperçus, gravissant le sentier qui y conduisait, deux individus dont le costume me parut de loin différent de celui des Persans : c'étaient deux vieillards de petite taille, mais robustes et à l'œil vif. Au lieu du bonnet de peau d'agneau pointu, ils avaient la tête couverte d'un large turban à bouts pendants sur l'épaule. Leur barbe, au lieu d'être soigneusement teinte d'un beau noir, selon l'usage des Persans, était telle que les années l'avaient rendue, tout à fait blanche. Ils échangèrent entre eux quelques mots dans une langue que je n'avais pas encore entendue dans ces contrées; puis ils m'adressèrent la parole en persan. Aux questions que je leur fis, ils répondirent qu'ils étaient des marchands de Yezd, où ils se rendaient après avoir accompli un long voyage qu'ils venaient

de faire dans le nord de la Perse; ils ajoutèrent que, comme presque tous les habitants de Yezd, ils étaient de religion guèbre ; qu'ignicoles, comme Djemchid, le grand roi qui avait élevé les palais de Persépolis, ils n'avaient pas voulu passer auprès de ces ruines sans venir y faire une pieuse visite.— A peine avaient-ils achevé, qu'ils se mirent à ramasser du menu bois et des herbes sèches, en formèrent une espèce de petit bûcher sur le bord de l'escarpement du rocher où nous nous trouvions, et l'allumèrent en murmurant des prières dans la même langue que je les avais entendus parler à leur arrivée; ce devait être du *zend*, la langue de *Zoroastre* et du *Zendavesta*, celle dont les caractères étaient gravés sur les murs de Persépolis.

Pendant que ces deux Guèbres priaient devant leur feu, je levai les yeux sur le bas-relief supérieur de la façade du caveau funéraire devant lequel nous étions. La scène qu'il représentait était exactement semblable. Ce culte avait donc encore, après plus de deux mille ans, des adeptes dont la foi s'était conservée malgré les persécutions des sectateurs de Mahomet et d'Ali. Longtemps après le départ des deux Guèbres, le petit bûcher brûlait encore, et sa fumée légère montait, en colonne bleuâtre, vers le ciel. Je me sentis sous l'influence d'une impression religieuse, en me retrouvant seul à côté de ces cendres invoquées qui avaient reçu l'hommage de deux vieillards prosternés devant elles; la fumée du sacrifice s'élevait lentement au-dessus des rochers sauvages qui dominaient la plaine silencieuse, couverte de ruines au milieu desquelles étaient encore les débris des antiques autels du feu.

L'intérieur du tombeau était d'une simplicité qui contras-

tait avec le dehors, et, semblable à celui des tombes de Nakch-i-Roustâm. On y pénétrait par une porte placée entre les deux colonnes du centre de la façade : cette porte ne s'ouvrait pas dans toute sa hauteur; seulement, il y avait, à sa partie inférieure, un passage qui était probablement muré après l'introduction du dépôt sacré confié à ce caveau sépulcral. La chambre souterraine du tombeau se divise en deux compartiments qui, bien que distincts par leurs voûtes d'inégale hauteur et qui s'entrecoupent, n'en constituent pas moins cependant, à vrai dire, un caveau unique; au centre est un sarcophage taillé et creusé dans le roc, ainsi que toutes les autres parties de ce monument.

En suivant la pente de la montagne, dans la direction du sud, on rencontre un autre sentier et même quelques marches encore apparentes sur le rocher; ces degrés mènent à une seconde tombe, qui se trouve un peu plus éloignée du palais que l'autre, et qui est située un peu plus haut sur le flanc de la montagne; extérieurement, elle est semblable à la première, et en dedans il y a six sépulcres.

Au pied du mur qui soutient la grande terrasse de *Takht-i-Djemchid*, du côté du sud, on voit un grand nombre de débris ayant appartenu à des fûts ou à des bases et à des chapiteaux de colonnes. On y découvre un canal construit pour les eaux et un puits ou réservoir desséché. Dans un ravin qui tourne au nord-est du côté du plateau du palais, on trouve, isolée et sans liaison aucune avec d'autres constructions, une porte semblable à celles que j'ai décrites. Les jambages portent deux bas-reliefs mutilés et méconnaissables. Autour de ces ruines, et dans toutes les directions, la montagne conserve les traces des travaux immenses et pénibles

qu'il a fallu y exécuter pour en extraire les matériaux qui ont été employés à la construction de tous ces monuments. Par les fûts de colonnes ou les chapiteaux que l'on y trouve ébauchés, on a la preuve que ces diverses pièces d'architecture étaient menées à un degré très-avancé d'exécution dans les carrières d'où on les extrayait avant de les transporter sur l'emplacement désigné.

Un jour, étonné de voir la route couverte de cavaliers, je fus prévenu par des goulâms, qui avaient le verbe haut et les manières hardies, que le gouverneur de la province de Fars allait venir visiter les ruines. C'était un Châh-Zadêh, un frère du roi, Ferrhâd-Mirza, qui avait été récemment nommé à la résidence de Chiraz. Il voulait, en passant, visiter les lieux habités autrefois par les princes ses prédécesseurs de vingt siècles.

J'avais vu le Châh-Zadêh à Téhérân, j'avais même été chargé par l'ambassadeur de lui remettre quelques présents; j'allai au-devant de lui, et nous eûmes bientôt renouvelé connaissance. Je lui fis les honneurs de ces ruines, en lui donnant l'explication de chaque chose. Le prince me parut aussi lettré que peut l'être un Persan. Il n'ignorait aucune des particularités fabuleuses du règne de Djemchid, tel qu'il est raconté par les historiens ou plutôt par les conteurs persans. Il donnait à la plupart des bas-reliefs une explication qu'en sa qualité de bon musulman, il entremêlait de réprobations à l'adresse de la religion guèbre dont il disait qu'on retrouvait là *les traces diaboliques*.

Ferrhâd-Mirza s'intéressa à nos travaux, parcourut avec attention nos portefeuilles, et nous exprima son contentement très-approbatif en répétant : *Khoûb, khaïli-khoûb*, c'est

beau, c'est bien, très-beau! Nous lui offrîmes quelques rafraîchissements, et il remonta à cheval en nous invitant gracieusement à aller le voir à Chiraz. Il redescendit le grand escalier, et pendant longtemps nous pûmes suivre des yeux sa nombreuse escorte chevauchant sans ordre dans la plaine.

Dans la même journée nous eûmes une autre distraction; c'était un mariage chez les nomades qui campaient près de nous. Ils avaient planté leurs tentes dans un retour de la montagne et sur la limite des ruines antiques. Cette solennité de famille répandait alors la joie sur ces tentes noires, et les Iliâts se livraient à la gaieté la plus expansive. En notre qualité de chrétiens, le partage de leurs plaisirs nous était interdit, mais le son cadencé et monotone de leurs tambourins arrivait jusqu'à nous. Nous les entendions depuis deux jours, sans que la nuit même y vînt apporter la moindre interruption. Cette musique incessante était l'accompagnement obligé des préliminaires de la cérémonie dont l'heure était arrivée. Nous vîmes passer la mariée que l'on conduisait, en pompe, au village prochain pour prendre le bain. Le cortége passant au milieu des ruines, produisait un effet tout à fait original, au travers des colonnes et des sculptures de toute espèce. Le marié marchait en tête; il frappait toujours de la même façon sur son tambourin, et semblait vouloir exprimer sa satisfaction par l'énergie et la vivacité de ses mouvements. Derrière lui, son père, soufflant dans une flûte faite d'un bout de roseau, en tirait des sons discordants à faire fuir. Après eux, la fiancée complétement voilée, montée sur un âne pompeusement couvert d'oripeaux en guenilles, marchait entre sa mère et celle de son futur. Autour d'elles sautaient et tour-

naient, en agitant leurs voiles, plusieurs femmes qui devaient assister à la toilette de noce.

Ces Iliâts étaient ceux qui nous approvisionnaient en beurre, poules, œufs, pain, etc, etc; nous étions avec eux dans les meilleurs termes, et nous n'avions qu'à nous en louer. Je tenais à leur être agréable; aussi, profitant de l'occasion, j'avais, le matin même, envoyé un cadeau à la nouvelle épouse; j'avais ajouté à la corbeille du mari, un voile de crêpe rouge semé de paillettes d'or. Ressoulbek, qui fit la commission, me dit qu'il n'était sorte de folies que la mariée n'eût faites, en recevant mon pichkèch; et, quoiqu'il fût offert par un *guiaour*, elle s'en était enveloppée de suite la tête, en manifestant toute sa joie par la fureur et la précipitation de sa danse.

Quelques mots sur la construction des monuments de Persépolis compléteront l'examen détaillé des élégantes et riches sculptures qui en couvrent les murs. Le même système a été suivi pour l'édification de tous ces palais. De grandes assises, d'une pierre très-dure, parfaitement appareillées, en forment les parties principales, telles que portes, fenêtres ou niches. Les massifs intermédiaires, assis sur une base solide et restée en place, étaient sans doute construits avec des matériaux plus petits, plus facilement destructibles, en pisé ou en briques. C'est du moins ce qu'on peut induire de la disparition totale de ces massifs. C'est à la solidité des blocs dont se composent les ouvertures que l'on doit de retrouver les innombrables bas-reliefs qui font aujourd'hui l'admiration des voyageurs. L'heureux mélange de la sculpture et de l'architecture est un des traits caractéristiques de ces monuments. Ainsi, on les a mariés si habilement que l'on ne sau-

rait les disjoindre, et que pour séparer l'une de l'autre, il faudrait les mutiler toutes deux. On serait presque en droit de dire qu'à Persépolis, l'architecture ne sert que de support, de cadre, en quelque sorte, à la sculpture qui, à son tour, s'est plu à orner et embellir sa rivale. On y voit partout la main du sculpteur. Les murs épais des portiques ou les rampes des escaliers, comme les jambages des portes, lui ont fourni de grandes assises de pierre d'un beau poli, sur lesquelles il a pu exécuter les colosses des portiques ou ces élégantes figures qui peupleront encore, pendant des siècles, ces solitudes où l'antiquaire ira évoquer les grandes ombres des Perses de Xercès, et rendre hommage aux combattants que la fortune trahit à Arbelles.

Deux idées semblent avoir présidé à l'exécution de tous ces reliefs: celle de la force, de la puissance, qui étonnent et commandent le respect, représentée par les colosses qui gardent les entrées de ces palais; puis, celle de l'élégance, de la pompe et de la majesté royale, qu'on retrouve dans tous ces tableaux où figurent le roi, ses officiers ou ses sujets de toutes castes, de toutes nations. Ces deux idées ont été également bien rendues : la première, par les proportions gigantesques et les formes vigoureuses des taureaux sculptés presque en ronde-bosse; la seconde, par la suavité et la délicatesse d'exécution de tous les personnages qui, dans des proportions plus petites, décorent les interieurs de tous ces palais ou les perrons par lesquels on y arrive.

Quelle que soit l'échelle sur laquelle ces sculptures ont été exécutées, on ne saurait dire qu'elles dénotent un art perfectionné et une science plastique avancée. Le ciseau, en effet, ne s'y montre pas savant : il a, au contraire, toute la

naïveté d'une main jeune et peu expérimentée; mais, en revanche, il possède les qualités de cette inexpérience, et, à part les proportions qui ne sont pas toujours d'une exactitude rigoureuse, il a dans l'observation et la copie de la nature, une grande simplicité d'ensemble unie à une certaine recherche de détails qui impriment aux créations du sculpteur un cachet de vérité et d'originalité plein de charmes.

L'un des plus graves défauts que l'on soit en droit de relever dans ces sculptures, c'est le manque de mouvement, la raideur ; mais il ne faut pas perdre de vue que tous ces tableaux ont pour objet de représenter des mystères de la religion, ou des scènes dans lesquelles la majesté royale doit ressortir sur les accessoires qui l'entourent. Or, la placidité, la froideur même, conviennent également aux symboles mystiques du culte ou aux solennités de la puissance royale; de plus, il ne faut pas oublier que ces bas-reliefs sont la représentation des coutumes, des mœurs d'une nation asiatique dont le caractère dominant est précisément un grand calme et une sévérité tout extérieure. De tout temps, et dans toutes les classes, les peuples d'Orient ont affecté une dignité froide et compassée dans leur maintien, qui explique ce qui nous paraît choquant dans le manque d'animation et de vie qu'un Européen croirait pouvoir reprocher à ces sculptures. A part ces critiques, que je ne repousse pas entièrement, il faut rendre aux sculpteurs qui ont exécuté ces monuments cette justice, qu'ils y ont apporté une précision de dessin et de ciseau qui permet de faire entrer ces bas-reliefs en comparaison, pour la pureté des contours, avec les camées antiques les plus délicats.

Mes réserves étant faites sur les imperfections réelles de

l'art persan, on peut dire que les monuments de *Takht-i-Djemchid* sont, parmi ceux du vieux monde, les plus étonnants et les plus admirables que le voyageur puisse rencontrer, car, il faut bien le reconnaître et l'admettre, rien dans ces palais des princes achéménides, n'est sauvage ou barbare; tout, au contraire, y décèle une ère de civilisation où les arts avaient déjà fait un grand pas. Pour étonner les yeux, ce n'est point à des moyens grossiers que les sculpteurs persans ont eu recours; ils n'ont pas, comme ceux de l'Inde ou de l'Égypte, inventé des formes bizarres et effrayantes; ils n'ont pas tiré adroitement parti d'accidents naturels pour aider leur ciseau impuissant à créer. Non! à Persépolis, tout est art, tout est élégance; et si l'habileté des temps modernes n'y a pas produit de chefs-d'œuvre incontestables, du moins les compositions des artistes perses se distinguent toujours par le goût, l'originalité et la richesse.

Nous touchions au terme de nos travaux, quand le temps, qui s'était presque invariablement maintenu beau et chaud, changea brusquement. Les sommets des montagnes lointaines s'étaient couverts de neige, et le froid commençait à se faire sentir, même dans la plaine : c'était le 7 décembre, il y avait deux mois que nous étions arrivés sur le plateau de Takht-i-Djemchid, et que nous y vivions sous la tente.

Nous ne voulions pas quitter Persépolis sans y laisser un souvenir de notre passage. Puisque tant de voyageurs obscurs avaient inscrit leurs noms sur ces monuments antiques, il nous etait sans doute permis, à nous, explorateurs sérieux, envoyés par le gouvernement de France, investis de la confiance et du mandat de l'Institut de ce pays, de montrer aussi aux visiteurs à venir une épigraphe qui consacrât notre

venue, notre séjour et l'importance de nos travaux à Takht-i-Djemchid. Je choisis pour cela l'un des piliers les plus élevés et les plus solides, et, à l'aide d'une échelle, j'y inscrivis, aussi haut que possible, en grands caractères, nos noms, nos qualités, la nature et l'origine de notre mandat, l'étendue de nos découvertes, de nos travaux, et la durée de notre séjour.

CHAPITRE XL.

Départ de Persépolis. — Zergoûn. — Arrivée à Chiraz. — Bâgh-Nô. — Ferrhâd-Mirza. — Monuments de Chiraz. — Tombeaux de Saadi et d'Hafiz — Tour des Mamacenis. — Takht-Mâder-i-Suleïmân. — Bas-reliefs. — El-Beguy. — Incendie d'une mosquée. — Départ de Chiraz.

Le 8 décembre, vers le milieu du jour, après avoir salué une dernière fois les vénérables ruines de Persépolis, nous quittâmes ces lieux où nous venions de passer six semaines dans les travaux les plus assidus. En descendant de la plate-forme du palais, nous nous dirigeâmes à l'ouest, pour gagner la route qui mène à Chiraz. Elle n'était pas éloignée. Quand nous l'eûmes rencontrée, notre direction obliqua au sud, et nous achevâmes de traverser la grande plaine de Merdâcht. Elle devenait de plus en plus marécageuse; du milieu des joncs qui la couvraient sortirent des troupes d'oiseaux aquatiques et quelques sangliers qui, au bruit de nos pas, abandonnèrent leur bauge. Nous avions à notre droite le *Poulbar* ou *Sivend-roûd* qui allait porter ses eaux à la rivière qu'on appelait autrefois le *Petit Araxe*, mais qui n'est

plus connue aujourd'hui que sous le nom de *Bend-Amir*, à cause d'un *bend* ou *barrage* exécuté pour élever ses eaux afin de les répandre dans les terres. Nous traversâmes ce cours d'eau sur un pont de trois arches, nommé *Poul-Khân*, à quelques pas en aval du confluent des deux rivières, et à la pointe d'une petite chaîne de montagne qui s'élevait à l'ouest.

Le *Bend-Amir* a passé longtemps pour un fleuve, et il était, je ne sais comment, réputé se jeter dans le golfe Persique. Il n'en est rien. Sorti des montagnes du Loristân, son parcours a des limites peu étendues; il coule dans la direction du sud-ouest, et, à quelques *farsaks* de *Poul-Khân*, il se trouve arrêté par des montagnes au pied desquelles il forme un grand lac d'où il ne paraît pas sortir. Ces eaux, en devenant stagnantes, se saturent de sel, et, comme toutes celles de Perse qui sont dans les mêmes conditions, elles cessent l'être potables.

Après avoir franchi le pont, nous entrâmes dans une seconde plaine moins étendue que celle que nous quittions; elle était entourée d'un cercle de montagnes, et formait comme un bassin où, à en juger par les profonds et larges marais que nous y traversâmes, les pluies et les neiges fondues se précipitent sans trouver d'issue. Sur notre gauche surtout, le sol décliné jusqu'à la base des rochers était caché par de grands étangs et par de hautes herbes, qui servaient de refuge à des troupes innombrables d'oies sauvages, de canards ou d'échassiers de toute espèce.

A une époque où le gouvernement persan avait quelque sollicitude pour les voies de communication, il avait été, au travers de ces marécages, établi une chaussée en pierre qui permettait, en toute saison, de franchir facilement ce pas-

sage. Mais dans quel état la trouvâmes-nous! Effondrée, submergée, de longues ruptures forment des intervalles entre ses parties solides; et celles-ci, semées de trous profonds, présentent aux pieds des chevaux des difficultés qui ne sont point sans danger. Telle est cette route. Et cependant il est évident, à voir l'état du sol dans cette saison, après les longs mois sans pluie, après les chaleurs de l'été, qu'au printemps et en hiver elle doit être impraticable. Nous avions, en certains endroits, les plus grandes peines à nous en tirer. Qu'est-ce, à l'époque des pluies et de la fonte des neiges? C'était un exemple de plus de l'insouciance coupable du gouvernement de la Perse, qui ne fait rien, ne répare rien, et ne se préoccupe que de lever des impôts sur des populations misérables, sans s'occuper des moyens de les leur rendre moins lourds en aidant aux transactions commerciales, aux affaires de tout genre, par la facilité des moyens de transport. On ignore complétement en Perse ces lois élémentaires de l'économie politique, qui consistent à entretenir la production et le rendement de l'industrie nationale. On puise incessamment dans la fortune publique comme dans une source intarissable, sans s'inquiéter si elle ne viendra pas à se dessécher; l'incurie est telle, que l'abaissement de son niveau n'est même pas un avertissement.

Il y avait quatre à cinq heures que nous avions quitté Persépolis quand nous aperçûmes les maisons de *Zergoûn*. C'est un bourg par le nombre apparent de ses maisons et l'étendue qu'elles occupent. Mais il est tellement dépeuplé et misérable, les habitations sont tombées dans un état de ruine tel que c'est tout au plus un pauvre hameau. Par les alentours, par les anciens travaux qui formaient son enceinte,

par des tombeaux et quelques ouvrages hydrauliques que l'on y voit encore, on doit croire que son importance a été tout autre, et que ce village est bien déchu. Dans une situation favorable, à la base de montagnes qui l'abritent des vents du nord, Zergoûn voyait s'étendre au midi une plaine fertile. Cette localité porte encore les traces d'une aisance perdue. L'établissement de plusieurs familles juives y avait créé une industrie active dont le vin était une des branches les plus renommées et les plus lucratives. On n'y retrouve plus que vingt maisons de cette religion et dans l'état de misère le plus déplorable; il ne s'y fait plus de vin, et l'on n'y voit même plus de vignes.

En entrant dans Zergoûn nous eussions cru entrer dans un village désert, abandonné. Deux ou trois individus seulement, à figure hâve et décharnée, couverts de haillons et marchant d'un pas languissant, nous étaient apparus comme des spectres glissant lentement au milieu des décombres terreux des maisons en ruines. On nous logea dans une grande masure sans portes ni fenêtres. Partout, dans la cour, dans l'escalier, dans les chambres, nous trébuchions sur des fragments de briques et de plâtras. On nous dit que c'était la maison des étrangers ou *Meïmân-Khânèh*. Elle résumait tristement les ressources hospitalières de l'endroit. En harmonie parfaite avec la misère qui l'entourait, c'est tout au plus si elle pouvait offrir seulement un abri suffisant pour la saison. Nous nous y arrangeâmes le mieux que nous pûmes pour y passer la nuit, mais ce ne fut qu'à grand' peine que nous parvînmes à nous y garantir du vent, auquel rien ne faisait obstacle. Un mauvais gîte a pour le voyageur l'avantage de le rendre matinal.

Rien de confortable ne pouvant nous retenir entre les murs délabrés de celui que nous avions trouvé à Zergoûn, nous en partîmes de grand matin, afin d'être de bonne heure à *Chiraz* dont nous n'étions éloignés que de cinq heures.

Nous traversâmes un pays montagneux et dépourvu d'intérêt. A peu près à mi-chemin, nous fîmes une courte halte en un lieu dont le nom est *Kalâat-Pouchân*, ce qui signifie *lieu où se revêt le kalâat* ou *habit d'honneur*. Ce vêtement consiste ordinairement en une pelisse fourrée ou un manteau que le roi envoie comme cadeau à un gouverneur. Il est d'usage que celui-ci sorte de la ville où il fait sa résidence pour aller au-devant du personnage chargé de lui remettre le présent royal. Le *Kalâat-Pouchân* dont il est ici question est celui où, dans une circonstance semblable, s'arrête le beglier-bey de Chiraz. Toutes les grandes villes ont ainsi leur *Kalâat-Pouchân*. On choisit ce lieu de rendez-vous, autant que le pays le comporte, dans un endroit où il y a une habitation convenable, de la verdure et de l'eau. Celui qui précède Chiraz n'a rien de séduisant. Il s'y trouve une assez mauvaise maison, quelques arbres rabougris et une petite fontaine. Le pays environnant est d'un aspect monotone et sauvage. Certes, il faut tout l'appât d'un présent du Châh pour y attirer le gouverneur de la province. Nous y vîmes un poste de quelques hommes armés qui sont là pour surveiller la route et percevoir les droits de douane sur les caravanes de marchands.

Un peu plus loin, nous entrâmes dans une sorte de vallée haute, où nous commencions à trouver le froid et la neige. Nous n'y vîmes point de village; ce qui nous étonna, car nous pensions que les environs de Chiraz étaient très-peuplés.

Nous y rencontrâmes et suivîmes, le long de ses berges sinueuses, un ruisseau qui s'appelle *Roknâbad;* il descend vers la ville en faisant plusieurs détours, et en se creusant, par des cascades nombreuses, un lit de plus en plus profond, jusqu'à ce qu'il s'écoule paisiblement dans la plaine de Chiraz.

Nous descendions insensiblement et depuis assez longtemps, lorsque, devant nous, la montagne, à droite et à gauche, brusquement coupée à pic. s'ouvrit pour donner passage à la route. On appelle ce défilé *Teng-i-Ali-Akbar*, ou *défilé d'Ali-le-Grand.* Par l'étroite échancrure qu'il présentait, nous aperçûmes une vaste plaine verdoyante, éclairée par un beau soleil; et, au détour d'une roche, les minarets, les coupoles, tous les édifices de Chiraz nous apparurent sur un plan rapproché. A notre gauche était un profond ravin, au fond duquel on entendait le Roknâbad se heurter à tous les rocs. Au-dessus, un ouvrage de maçonnerie reliait les deux versants de cette gorge. Je le pris pour un aqueduc, mais on m'expliqua que c'était un mur solidement construit, et fortement appuyé aux deux versants du ravin qu'il traverse, afin de barrer les eaux qui, à la fonte des neiges, descendent de tous côtés en si grande affluence et avec une telle impétuosité, que leur irruption dans la plaine serait un danger. Cette digue a donc pour objet de les contenir et de leur donner le temps de s'écouler en suivant le lit du Roknâbad qu'elles parcourent jusqu'au grand lac qui leur sert de réservoir, au sud-est de Chiraz.

Nous continuions à descendre rapidement. Quand nous fûmes au bas de la chaîne que nous venions de traverser, une large et belle route plane s'ouvrit devant nous. Elle était

bordée de jardins, de maisons ou d'imâm-zadèhs. Au bout de cette espèce d'avenue se voyait une des portes de la ville. Nous n'en étions plus qu'à quelques pas lorsque nous fûmes arrêtés par des *tuffekdjis* de garde, qui voulurent nous faire payer un droit de passage et de douane pour nos bagages. Nous leur demandâmes s'ils se moquaient de nous, et depuis quand les *Frenguis*, les *balioz*, payaient un droit quelconque de circulation dans les États du Châh, surtout quand ils étaient munis de firmans revêtus de son sceau. Ils balbutièrent quelques mots et voulurent néanmoins insister. C'était une ruse pour se faire donner un *pichkèch*. Mais ils s'y étaient mal pris; ils avaient voulu exercer un droit, nous leur refusâmes un cadeau.

Nous entrâmes à Chiraz par une porte ouvrant sur la vaste galerie d'un bazar bien construit, très-large, l'un des plus beaux, je pourrais même dire le plus beau que nous eussions encore vu en Perse. Il avait été construit par les ordres de *Kerim-Khân*, prince *zend* qui s'était emparé de l'autorité au commencement du XVIIIe siècle, et l'exerça longtemps, non pas sous le titre de Châh, mais avec celui plus modeste de *Vékil* ou régent. Nous traversâmes quelques autres rues marchandes, beaucoup moins spacieuses, qui contribuèrent à nous donner de Chiraz une moins bonne opinion que celle que nous avions conçue d'abord. Après mille détours, nous arrivâmes dans le quartier chrétien. Nous avions plusieurs lettres de recommandation, entre autres une pour un des plus riches habitants de Chiraz. Mais il passait pour être un agent très-actif des Anglais dans le *Fars*. Nous étions alors à la fin de l'année 1840. Les événements de Syrie et les dissentiments qui, à

propos de la question d'Orient, s'étaient élevés entre la France et l'Angleterre, nous étaient connus. — Nous ne jugeâmes pas à propos d'être les hôtes d'un homme qui, sous une forme quelconque, portait la livrée anglaise. Il y avait, selon nous, une délicatesse de susceptibilité nationale à ne rien demander à quiconque soutenait par un fil le drapeau de la Grande-Bretagne. Nous ne voulûmes donc faire aucun usage de cette lettre, bien que nous dussions y perdre, car on nous avait vanté l'hospitalité à la fois grande, confortable et *politique* qu'exerçait le personnage en question. C'était le gouvernement de la Compagnie des Indes qui pourvoyait à son existence, et il agissait ici, comme partout, de manière à ce que ses agents ne trouvassent aucun avantage à vendre leurs services à d'autres.

Nous résolûmes donc de chercher un gîte plus modeste dans quelque demeure arménienne. — Le général Séminot, que nous avions vu à Ispahan, était à Chiraz. Nous allâmes chez lui et nous le priâmes de nous indiquer dans son voisinage, une maison où l'on voulût bien nous recevoir. Ce ne fut pas long. Tout près de là, il y en avait une où avait été hébergée et où était morte, quelques mois avant, madame de la Marinière, cette pauvre dame française que nous avions trouvée à Téhérân. Venue ici pour s'y faire payer plusieurs *barats* ou *bons du trésor* qu'elle avait reçus pour la pension que lui faisait Mehemet-Châh, elle y avait succombé à la fièvre, qui, chaque année, enlève bon nombre d'habitants à Chiraz. Nous ne pensâmes pas que la succession au logement qu'avait occupé cette dame pût nous être fatale, et nous nous y installâmes sans hésiter. Notre hôte était un jeune Arménien du nom de *Carapet*. Il s'occupait de commerce, prin-

cipalement de celui du vin qui est fort bon à Chiraz et justement estimé. Nous ne pouvions mieux tomber pour nous dédommager de la privation que nous éprouvions depuis longtemps, n'ayant bu que de l'eau depuis plusieurs mois.

Nous devions séjourner quelques jours à Chiraz; nous avions à y faire quelques recherches archéologiques et à y organiser notre caravane pour exécuter la partie la plus difficile de notre voyage, celle qui consistait à explorer la province de Fars. Le Châh-Zadèh qui était venu visiter les ruines de Persépolis était beglier-bey. Ferrhâd-Mirza, à qui ses vingt ans permettaient d'aspirer à un gouvernement, attendait impatiemment à la cour de Mehemet-Châh, son frère, l'occasion d'en obtenir un, lorsque la fièvre qui décime annuellement la population entraîna au tombeau le gouverneur du Fars. Il fut nommé à sa place, et, depuis un mois à peu près, ce prince était en possession de l'autorité. Le Châh-Zadèh a quelques notions du français et de la géographie européenne, instruction bien rare en Orient; et qu'il doit à cette même madame de la Marinière dont j'ai parlé plusieurs fois. Tenant beaucoup de son frère par sa bonté et son extrême affabilité, Ferrhâd-Mirza lui ressemble encore par l'intérêt bienveillant qu'il témoigne aux Européens.

Lorsque nous arrivâmes à Chiraz, nous crûmes trouver le prince établi dans le palais de l'Ark, résidence habituelle des *begliers-beys*. Mais il n'avait point encore franchi les portes de la ville. Arrêté sur le seuil par un usage impérieux, il attendait avec une résignation vraiment orientale que son astrologue lui eût désigné l'heure favorable pour son entrée.

Il s'était installé provisoirement dans une maison de plaisance, à une demi-heure de la porte qui lui était interdite. C'était là que Ferrhâd-Mirza attendait l'intersection des deux courbes célestes, et l'apparition au zénith de la constellation, qui devaient annoncer le moment où il pourrait sans crainte se présenter à ses nouveaux subordonnés. C'est une classe bien curieuse que celle de ces hommes se posant en devineurs du bon et du mauvais sort, interprètes effrontés du langage des astres, qui, semblables au médecin de Sancho-Pansa, se placent derrière leur maître et lui disent avec une emphase doctorale : « Tu ne feras pas « ceci à présent; tu n'iras pas là à cette heure; parce que « le moment n'est pas propice. » Fripons domestiques qui s'entendent le plus souvent avec les ennemis de celui qui les paie, pour le tromper et entraver ses volontés. Ils tiennent leur empire des préjugés absurdes et de la superstition ridicule de ceux qui les consultent, et abusent de leur bonne foi en enveloppant leur impertinente ignorance de l'obscurité du plus impudent jargon. Dans chaque grande maison, il y a un astrologue comme il y a un médecin, un poëte et un bouffon; les deux premiers, aussi ignorants que les deux autres, sont flatteurs, vivant tous quatre aux dépens de la crédulité et de la vanité de leur maître; guis parasites qui feraient mourir l'arbre où ils ont pris racine plutôt que de s'en détacher.

Dès que Ferrhâd-Mirza eut connaissance de notre arrivée à Chiraz, il me manda à *Bâgh-Nô*, c'était le nom de la villa qu'il habitait. Il m'y reçut d'une façon toute bienveillante en me disant les choses les plus aimables sur la complaisance avec laquelle je lui avais montré toutes les antiquités de

Takht-i-Djemchid. Il fit de vives instances pour que j'allasse souvent le voir. Il voulait, disait-il, profiter de mon séjour à Chiraz pour avoir plusieurs dessins dont il avait grande envie. Je pensai que le jeune prince oisif comptait sur moi pour charmer les loisirs de son inaction et les ennuis de la captivité dans laquelle les astres le retenaient.

Bagh-nô est un joli petit palais situé au milieu d'un grand jardin planté de cyprès, d'orangers ou de citronniers, myrtes, grenadiers et autres arbres d'un climat chaud. Leur vert feuillage persistant, éclairé par un doux soleil, en faisait encore, à cette époque avancée de l'année, un séjour fort agréable. Les appartements sont peu somptueux, mais ils sont très-élégants. La salle de réception ou *divan-i-khanèh* s'ouvre sur un magnifique paysage dont la ville, la plaine ou les coteaux forment les divers plans, et dont le fond est dominé par les belles montagnes du sud. Devant les fenêtres est un grand bassin octogone dont les bords, en marbre blanc, contiennent une eau limpide, frais et tranquille miroir où se répète la riche végétation du *Bâgh*.

Le jour suivant, selon le désir manifesté par Ferrhâd-Mirza, je me rendis de nouveau à Bàgh-nò, pour faire son portrait, ainsi qu'une vue qu'il souhaitait de ce palais. J'y étais allé de bonne heure, et mon travail devant m'y retenir une partie de la journée, le prince m'invita à partager son déjeuner que les *pichkctmèts* venaient de servir sur un élégant tapis, à terre, car ici l'on ignore ce que c'est qu'une table. Je fus donc obligé de m'accroupir sur mes talons. Ce repas, fort galant d'ailleurs, se composait de petits plats finement préparés avec de la viande et des aromates, de pilau blanc comme la neige, de confitures

d'Irân, car elle a produit les deux plus célèbres poëtes de l'Asie, *Hafiz* et *Saadi;* son vin est un des meilleurs du monde ; son climat est superbe, et l'intelligence proverbiale des *Chirazis* est réelle ; mais tout cela ne saurait justifier leur prétention de primer toutes les autres populations. Chiraz n'a pas su échapper à la ruine qui l'a envahie, son industrie se meurt, et ses murailles, en partie renversées par Aga-Mohamet-Khân, ne sont point relevées. Les Chirazis sentent bien que leur ville est déchue ; aussi, dans leur orgueil, disent-ils pour se consoler, avec l'emphase qui caractérise leur langage : « Quand Chiraz était Chiraz, le Kaire n'était que son faubourg.... »

La population actuelle de cette ville est d'environ dix mille âmes qui se répartissent dans douze *mahallèhs* ou quartiers, auxquels correspondent six portes. A peu près au milieu de la ville est l'*Ark* ou le palais fortifié par une muraille crénelée et bâti par Kérim-Khân, il y a un siècle. Cette enceinte est très-grande, elle renferme plusieurs corps de logis, dont les uns servent de résidence au gouverneur et dont les autres sont occupés par ses serviteurs et ses troupes. Au milieu est un vaste jardin avec des bassins, où s'ouvre le Divân-i-Khanèh ; c'est là que le Beglier-bey donne ses audiences. On y voit, sur le marbre, les portraits des héros fameux de la Perse. Les images sculptées ou peintes d'*Afraziab*, de *Roustâm*, d'*Isfundâr* et d'autres guerriers renommés que s'était plu à représenter le chef de bandits devenu roi, sembleraient devoir exciter l'ardeur belliqueuse de ses successeurs. Mais à côté de ces grandes figures, de ces *Pehlavân* armés de pied en cap, s'ouvrent les portes secrètes du harem où les héritiers du vaillant *Vékil* oublient la gloire,

dans les longues heures qu'ils perdent entre le plaisir et l'oisiveté.

A l'exception de la portion du bazar qui a été construite par Kerim-Khân et qui conserve son nom, Chiraz n'offre en ce genre rien que de fort misérable. Les mosquées n'ont rien non plus de remarquable; elles sont bien loin de pouvoir soutenir la comparaison avec celles d'Ispahan. La plus célèbre d'entre elles est celle qu'on appelle *Châh-Tcherak*, dont la traduction est *lanterne royale*, ou encore *roi des lumières*, car je n'ai pu mieux préciser la signification du nom persan donné à ce lieu saint. Il passe d'ailleurs pour un des sanctuaires les plus anciens de la Perse, mais l'incertitude la plus vague règne quant à son origine. Cet édifice sert de refuge à des *seïds*, ou descendants du Prophète, qui n'ont point de moyens d'existence et viennent vivre là d'aumônes ou sur les revenus de la mosquée. Ceux-ci, qui ne laissent pas d'être considérables, sont tirés du territoire d'un village près de Firouzabad, qu'on appelle *Meïmân* ou *hôte*, sans doute à cause de la destination de ses produits.

L'un des titres dont Chiraz puisse s'enorgueillir avec le plus de raison, c'est sans contredit d'avoir donné le jour à Hafiz et à Saadi. La traduction de quelques-unes de leurs poésies n'a pas laissé leur gloire étrangère à notre pays. Je ne pouvais moins faire que de rendre sur la tombe de ces deux hommes célèbres l'hommage dû à leur mérite. La sépulture de Saadi est éloignée d'une heure de la ville. Elle est située à la base des montagnes, au nord; et, pour y arriver, le chemin est aussi triste que difficile et aride. Là, près d'un petit village qui porte le nom du philosophe, on

trouve une espèce de villa solitaire que le silence entoure et dont la porte est close. On frappe, un gardien vient vous ouvrir, et, vous faisant traverser un jardin où les ronces ont remplacé les fleurs, il vous montre, en disant : *Cheik Saadi*.... une arcade ouverte sous laquelle se voit un tombeau de marbre, qui n'a d'autre ornement que quelques-unes des strophes les plus célèbres du poëte. Rien ne le protége que la vénération de ses admirateurs qui, sans doute pour lui rendre hommage, ont couvert les murs de vers écrits par eux avec un *kalam* ou la pointe d'un poignard. Si la gloire de l'auteur du *Gulistan* est durable, il n'en est pas de même du marbre de sa tombe : exposé à toutes les intempéries, comme à toutes les profanations, ce monument funéraire, déjà dégradé, ne sera bientôt plus qu'une ruine. Il paraît néanmoins que c'est seulement depuis peu que la vénération pour son tombeau a décliné, au point d'en faire craindre la destruction ; car des voyageurs racontent avoir dû faire soulever, pour le voir, un étui de bois noir doré qui le recouvrait entièrement. Près du monument consacré à Saadi, est une source d'eau limpide, à laquelle les habitants de Chiraz attribuent une grande vertu hygiénique. Ils prétendent que, quand quelqu'un en a bu une fois, il n'est plus jamais malade ; ce qui n'empêche pas le renouvellement d'une épidémie qui emporte, chaque année, un nombre considérable de personnes dans le district de Chiraz. Cette eau miraculeuse est contenue dans une espèce de puits dans lequel on descend par un escalier de plusieurs marches. Au fond est une voûte bâtie en briques, reposant sur un mur octogonal qui enferme la source. Il s'y trouve des poissons que le vulgaire dit être con-

sacrés au cheik. A ce titre on a pour eux le plus grand respect.

L'émule de l'austère Saadi, Hafiz l'épicurien, repose dans un jardin planté de magnifiques cyprès, de grands pins et d'orangers. Sa pierre tumulaire est une longue dalle d'albâtre oriental, gracieusement ornée d'arabesques et de caractères élégants qui retracent quelques-uns de ses vers sous lesquels reparaît le poëte aimable dont les odes charment encore les Persans. Le lieu où se trouve la sépulture d'Hafiz n'a rien de l'aspect triste d'un champ funèbre, ou de la sévère solitude où sont déposées les cendres de Saadi. Le jardin qui, par son nom *Hafiziou*, rappelle celui de l'écrivain qui y est inhumé, était, dit-on, le lieu qu'il aimait le plus à fréquenter. On m'a assuré que sa tombe a été placée au pied d'un cyprès planté de ses propres mains, et que l'on ne crut pouvoir rien faire de plus agréable aux mânes de ce poëte aimé que de leur donner pour séjour celui que, de son vivant, il avait affectionné. Au milieu du jardin, où dorment aussi d'autres morts moins célèbres dont les marbres funéraires garnissent le sol, s'élève un kiosque ou *divânèh* qu'habite un Mollah commis à la garde du recueil des poésies d'Hafiz, dont toutes les pages sont écrites de sa main. L'*Hafiziou* est le rendez-vous des promeneurs qui viennent réciter les odes de leur poëte favori et fumer le *kalioûn* à l'ombre des citronniers en fleurs. Le lieu qui a reçu la dépouille mortelle de Saadi ne voit point un concours pareil de lettrés venir lui rendre hommage. Il semble que le caractère de ces deux hommes remarquables plane au-dessus de leurs tombes. Saadi, philosophe austère, avait un petit cercle de disciples dévoués,

que sa morale n'effrayait pas et qui se plaisaient dans ses entretiens sérieux. Hafiz, véritable Chirazien, adonné au plaisir, s'enivrant des jouissances de ce monde, en espérant celles promises dans l'autre aux vrais croyants, les célébrait dans des vers séduisants. Cet écrivain, sensualiste et mystique, était plus fait pour plaire aux Persans et devait attirer autour de lui une foule de jeunes adeptes qui reculaient devant la philosophie sévère mais quelquefois cynique de son rival. De même, aujourd'hui, de rares promeneurs passent la petite porte du tombeau de Saadi, tandis qu'un plus grand nombre, n'allant pas jusque-là, s'arrêtent pour perdre quelques heures en causeries frivoles au pied du cyprès d'Hafiz.

C'est à Kerim-Khân le Zend que ces deux grands poëtes doivent d'avoir des sépultures dignes d'eux. Non-seulement il voulut que leurs tombes fussent ciselées avec art et ornées de quelques-unes de leurs strophes gravées sur l'albâtre des sarcophages, mais il fit encore élever les édifices dans l'enceinte desquels sont renfermés leurs monuments funéraires. De plus, il affecta à chacun d'eux une certaine étendue de terres dont les revenus étaient destinés à entretenir l'un et l'autre, ainsi que les Mollahs préposés à la garde de ces lieux vénérés et des œuvres manuscrites d'Hafiz et de Saadi. Quand on songe que ce fut un chef hardi de bandits qui rendit cet hommage à deux poëtes illustres de la Perse, n'a-t-on pas quelque raison de s'étonner? Mais ce bandit fut un grand homme : il usurpa, dans un temps de discordes, l'autorité royale au profit de son pays qu'il sut gouverner sagement, sans vouloir prendre le titre de Châh; usurpateur respectant assez la couronne pour ne pas la porter,

et se contentant, pour sa gloire, du nom de *vékil* ou *régent*. Sa mémoire est encore vénérée dans toute la Perse.

Parmi les autres curiosités qui sont aux environs de Chiraz, on peut justement compter la tour dite des *Mamacenis* ou du *Meuthamed*. Le Meuthamed, Manoutcher-Khân, que nous avons laissé gouverneur à Ispahan, avait été chargé, il y a quelques années, de diriger une expédition militaire dans les montagnes, entre Chiraz et Chouchter, refuge habituel des Mamacenis dont les meurtres et les brigandages avaient à la fin réveillé la justice et la sévérité du gouvernement. Étant parvenu à faire prisonniers un certain nombre de ces voleurs, Manoutcher-Khân, pour imprimer la terreur à leurs compagnons et leur ôter l'envie de reprendre le cours de leurs crimes, eut la barbare idée de faire construire, dans la plaine de Chiraz et près d'une des portes, une tour, dans les murs de laquelle étaient réservées autant de niches qu'il avait de captifs. Il les y fit placer et maçonner vivants. On avait pratiqué, à la hauteur de chaque tête, une espèce de lucarne, afin qu'on pût voir sur les visages de ces malheureux les horribles souffrances que la douleur et la faim leur faisaient endurer. J'y trouvai encore quelques débris de crânes et quelques lambeaux de vêtements. Le voyageur, peu fait à ces sortes de spectacles, frémit, en faisant le tour de ce monument, de la justice exemplaire du Meuhtamed. Le *ferrach* qui me faisait voir la *tour des Mamacenis* me dit que deux de leurs chefs avaient péri d'une façon non moins barbare, mais plus expéditive : l'un avait été attaché à la gueule d'un canon ; l'autre avait été fendu en deux, et chaque portion de son cadavre resta accrochée au-dessus de la porte de la ville pour servir d'exemple. Il est impos-

sible de rien imaginer de plus atroce, de plus révoltant que ces châtiments par lesquels on ne se contente pas de punir la scélératesse des coupables et d'en purger la société, et dans lesquels les vengeurs de celle-ci, les juges, semblent satisfaire la soif de sang dont ils sont eux-mêmes dévorés. En Orient, où la loi est libre, soumise au caprice des interprétations, où le châtiment est arbitraire, rien ne limite l'action de l'une ni de l'autre. La justice, abandonnée à la volonté ou à l'humeur plus ou moins sanguinaire de celui qui en tient le glaive, n'est contenue dans aucunes bornes. Tout en apportant, dans ces contrées barbares, les idées d'humanité que la civilisation nous a données à nous autres Européens, il faut cependant nous garder d'être trop sévères pour les dépositaires de l'autorité. Certes, on ne saurait approuver la sauvagerie qui préside à certaines exécutions, mais il y a des circonstances dans lesquelles l'application de châtiments terribles est presque une nécessité, et par conséquent justifiable. Il faut avoir vu ce qu'est la nature barbare de ces populations asiatiques, il faut avoir vécu au milieu de ces tribus sauvages et indomptées, pour comprendre qu'il est quelquefois nécessaire de les terrifier par des châtiments dont l'horreur et la crainte peuvent seuls les contenir. La terreur est salutaire, et ce n'est véritablement pas un crime d'y recourir pour éviter aux populations paisibles et honnêtes le danger de tomber dans les mains de bandits qui ne reculent devant aucune cruauté pour assouvir leurs instincts criminels. En Orient, on applique habituellement la peine du talion; et quand on connaît la perfidie ou la cruauté des Persans, on s'étonne moins des vengeances horribles dont plusieurs souverains ou chefs ont ensanglanté les pages de

leur histoire; on finit même, en face des crimes abominables dont on devient témoin, par s'habituer à l'idée des châtiments atrocement raffinés auxquels la justice est quelquefois obligée de recourir, non-seulement pour venger la société, mais pour essayer de mettre un frein aux passions sanguinaires des scélérats qui abondent en Perse.

Nous savions qu'il existait dans les environs de Chiraz quelques antiquités. Nous ignorions ce qu'elles étaient, et elles n'avaient pour nous que cet intérêt qui s'attache à ce qui est inconnu. Nous nous mîmes en campagne pour les découvrir. En suivant, au sortir de *Chiraz*, un chemin qui se dirige au sud-est, on arrive, après avoir parcouru à peu près six kilomètres, au pied d'une colline qui s'avance dans la plaine sans quitter la chaîne de montagnes dont elle fait partie. Les débris d'architecture qui la surmontent sont de petites dimensions et n'annoncent rien d'important. Au sommet, de cette colline, sur un petit plateau couvert de quelques pierres et de fragments de briques, sont seules debout trois portes. Elles attestent réellement l'emplacement d'un édifice, mais, à vrai dire, on a peine à en retrouver les éléments dans les rares débris qui sont répandus autour d'elles. Ce lieu, ou cet édifice, est appelé par les *Chirazis* : *Takht-Mader Suleïmân*, ou *Matchit-i-Mader-Suleïmân*, *trône* ou *mosquée de la mère de Suleïmân*. Quelle que soit la véritable destination que ce moument ait reçue dans des temps reculés et inconnus, ses restes offrent par eux-mêmes peu d'intérêt et viennent à l'appui de ce que j'ai déjà eu occasion de dire : que les Persans, à différentes époques, ont emprunté à d'anciens édifices des matériaux tout préparés pour en élever de nouveaux. En effet, au moyen des fondations d'un

mur écroulé, on suit la trace du plan d'une salle carrée. Parmi les moellons qui ont fait partie de cette construction, sont des morceaux de pierres noires sculptées exactement semblables à celles qui ont servi à l'édification générale de Persépolis. Le sol est jonché çà et là d'autres fragments plus complets de la même matière, parmi lesquels se reconnaissent, à n'en pouvoir douter, des portions de sculptures enlevées aux mêmes palais. Ce sont des corniches à canaux concaves et des gradins d'escaliers, provenant évidemment de l'une des rampes de la grande colonnade de *Takht-i-Djemchid* où précisément ils manquent. En portant de même un examen scrupuleux sur les trois portes restées debout, on voit qu'elles posent sur des débris de même nature, que les profils de leurs plates-bandes ou linteaux ne se superposent pas exactement, n'étant pas de même dimension, et qu'elles ont pour seuil des fragments de corniches. Leurs piédroits sont tout à fait semblables à ceux de certaines portes de Persépolis. C'est la même pierre, le même travail, et les sculptures n'en diffèrent aucunement. Elles représentent ces mêmes jeunes serviteurs imberbes que j'ai décrits et qui portent des cassolettes et des vases. La seule différence, c'est qu'ici il n'y a qu'une figure au lieu de deux sur chaque piédroit, et que les proportions en sont moins grandes. Mais elles pourraient avoir appartenu à une autre salle dont les sculptures auraient été exécutées sur une échelle plus petite. Selon moi, cette ruine représente un monument qui, à une époque postérieure à celle où furent élevés les palais de Takht-i-Djemchid, aurait été construit avec des débris arrachés à ces belles antiquités. Leur proximité rendait d'ailleurs l'opération facile. Il est de

plus remarquable que la qualité des matériaux employés à *Takht-Mader-i-Suleïmân* ne se rencontre pas dans l'endroit où cette ruine se trouve. L'opinion que j'exprime ici, à l'égard de ce monument, a été spontanée chez moi en voyant ces débris, et l'étude à laquelle je me suis livré n'a fait que la corroborer. J'ai été très-heureux, en lisant plus tard la relation de *Morier*, de me trouver en parfait accord avec ce voyageur.

En suivant les sinuosités de la montagne, et traversant un ruisseau dont la source est à environ deux kilomètres de *Takht-Mader-i-Suleïmân*, on aperçoit, au-dessus des joncs qui encombrent l'eau, un rocher sur lequel sont quatre figures réparties dans trois cadres, ou pour mieux dire, sur trois parements de la roche polie exprès. Sur l'un est une figure qui a toutes les apparences du sexe féminin. Elle est vêtue d'une longue robe, un voile pend sur son épaule, et sa tête nue est ornée d'un ruban qui flotte en arrière. Elle étend les mains comme pour saisir un objet que lui présente un personnage qui doit être un homme, à en juger par son costume. Quant à l'objet que celui-ci tient entre ses doigts, il est impossible de le définir. Il ressemble à un cœur qui serait surmonté de petites flammes ou ailes. Le second cadre contient un personnage vêtu et coiffé tout à fait de la même manière que le roi *Châpour* à *Nakch-i-Roustâm ;* il tient son bras droit levé, et fait signe de l'index ; sa main gauche est appuyée sur la poignée de son épée. Le dernier cadre, quoiqu'il soit sur une face différente du rocher et fasse un angle avec celui qui précède, peut être considéré, à cause du sujet qu'il contient, comme son complément. Il représente un individu à peu de chose près semblable à l'homme du premier tableau ; il tient une couronne, ou un large anneau de la main droite.

Toutes ces sculptures portent le cachet sassanide; elles sont d'ailleurs très-grossières. Peut-être ont-elles la même origine que le monument qui porte le nom de *Takht-Mader-i-Suleïmân*. Elles sont du reste isolées, et rien, autour d'elles, n'indique qu'elles se soient jamais rattachées à aucun édifice.

Nous étions au 14 décembre, nous aurions voulu partir; mais un de nos chevaux était tombé malade, il fallut forcément ajourner notre départ. Cet accident nous contraria fort; quoiqu'il ne fût pas la seule cause de la prolongation de notre séjour à Chiraz. Nous avions eu les plus grandes peines à nous procurer un muletier; quand nous crûmes l'avoir arrêté, et pouvoir compter sur lui, il vint nous dire qu'il ne pouvait partir. La vérité était qu'il ne se souciait pas de se mettre à notre service. Il y avait à cela plusieurs motifs: d'abord, le nombre des animaux appartenant à un *tchervâdar* ne pouvait se trouver que très-difficilement exactement celui dont nous avions besoin. Ensuite les muletiers, habitués à voyager en caravane de Chiraz à Ispahan, ne pouvaient se décider à laisser leur routine pour du nouveau. Mais la plus forte de toutes les raisons, celle qui les éloignait le plus de nous, tenait à l'inquiétude que leur inspirait un voyage fait dans des contrées peu connues d'eux, peu hospitalières, et où ils redoutaient toutes les misères, peut-être même les périls qu'ils entrevoyaient. Cependant, en faisant des conditions avantageuses et en payant au jour, soit en marche, soit en séjour, nous finîmes par nous entendre avec un muletier qui consentit à nous suivre partout. Nous ne nous dissimulions pas que les considérations qui avaient fait hésiter les *tchervadars* de Chiraz à se jeter dans les aventures de notre voyage à travers le Fars méritaient bien qu'on y réfléchît, mais rien que l'impossible

ne devait nous faire reculer. Afin de rendre, autant que faire se pût, cette excursion, sinon facile, du moins exempte de périls, nous pensâmes à nous munir de lettres de recommandation, d'ordres, de firmans de toute espèce. Parmi les titres de ce genre que nous pouvions emporter, l'un des plus efficaces auprès des grandes tribus nomades que nous devions rencontrer partout, était un écrit émanant de leur chef. Il résidait à Chiraz même; il s'appelait Kerim-Bek et avait le titre de *El-beguy*, *le chef*. C'était un des plus puissants seigneurs de la Perse. En tout temps, surtout depuis l'avénement des Kadjârs, les rois de Perse ont redouté le pouvoir et la force militaire des chefs des Iliâts du Fars. Fidèle à cette défiance, Mehemet-Châh, comme ses prédécesseurs, a constamment auprès de lui dans sa capitale, le Khân qui commande à toutes ces tribus. Si les *Zends* professent une très-grande obéissance pour ce personnage, ils vivent dans une indépendance complète vis-à-vis du Châh. Au moyen de sa politique ombrageuse, le roi de Perse croit contenir les *Karatchaders* du sud, en retenant pour ainsi dire prisonnier au pied de son trône leur grand chef. L'El-beguy est le frère et le lieutenant de celui-ci. Placé entre les tribus et le Châh, il lui répond de leur fidélité, en les administrant. C'est du reste un personnage extrêmement vénéré et craint par les Iliâts, et dont un ordre est considéré comme sacré par tous les petits chefs, aussi bien que par le dernier nomade. Obtenir de l'El-beguy une lettre de recommandation était donc enviable à tous égards, et devait être un excellent passe-port au milieu des tentes noires sous lesquelles nous devions plus d'une fois chercher un abri. Je lui fis une visite. Il me reçut d'une manière excessivement affable, et me donna sa parole de me recommander à tous les

Ket-khodâhs qui reconnaissaient son autorité, de manière à ce que je n'eusse qu'à me louer de leur hospitalité. L'El-beguy me remit, en effet, une lettre que je devais montrer à tous les chefs de village ou de tribus faisant partie de la grande famille Zend. Ceux qui me la traduisirent me dirent qu'il était impossible de réclamer d'une façon plus honorable et en même temps plus impérieuse, les bons offices des autorités auxquelles nous devions nous adresser pendant le cours de notre voyage. Entre autres choses que disait l'El-beguy, je me rappelle celle-ci : « .... Si un seul cheveu tombe de la tête « du *balioz frengui*, le Ket-khodâh dans le district duquel on « aurait manqué à celui qui marche sous la protection du « grand chef, le paiera de sa vie.... » Kerim-Bek, en me parlant de ses tribus, me dit une chose assez singulière, mais à laquelle il me parut difficile d'ajouter foi : « Nous descen- « dons tous, disait-il, nous autres Iliâts du Fars, de Cham, « fils de Noé. » Et il ajoutait : « Nous ne sommes point de « ce pays, nous venons de la terre de Roum. » Or, Cham est, selon les traditions bibliques, le père des peuples de Judée et d'Afrique; d'un autre côté, *Roum* signifie Romain, ou sujet de l'empire romain; — que faut-il conclure de là? — que ces Iliâts descendraient des familles juives transplantées dans ces pays? — cela n'est pas admissible, car ils sont musulmans, et les Juifs, sans exception, ont conservé leur religion. Il paraîtrait plus probable, en admettant que Kerimbek dît vrai, que les tribus nomades du Fars sont des Grecs transplantés, peut-être les restes de l'armée d'Alexandre. Mais alors, comment expliquer que leur origine remonte à Cham, et que deviennent les traditions historiques qui font sortir Cyrus et les Achéménides de ces familles, antiques

propriétaires du sol persan? — Je me trouvais dans un grand embarras au milieu de ces doutes, et j'avoue que, pour m'en tirer, je me rejetais sur le peu de confiance que méritent les traditions des Persans; je tiens donc les Iliâts Zends pour des aborigènes pur sang.

De son côté, le Châh-Zadèh, qui avait été si aimable, ne pouvait rester en arrière de l'El-beguy, et il me donna un firman très-pressant pour le Serdâr de Kazèroûn. Avec de semblables suppléments au sceau impérial qui nous avait protégés jusque-là, nous devions bien augurer de notre excursion dans le sud, et nous réussîmes à inspirer la même confiance à tous les gens de notre suite.

Notre départ était fixé au 18 décembre. Quel ne fut pas notre étonnement, dans la matinée de ce jour, de voir la ville en grand émoi, et la foule encombrer la rue où nous logions! Des bruits que je ne comprenais pas couraient de bouche en bouche. Tout ce que je pus apprendre, c'est que, dans la nuit précédente, le feu avait consumé presque entièrement une petite mosquée. Je ne voyais là qu'un de ces accidents qui ne doivent pas surprendre, et surtout qui ne devraient pas émouvoir toute une population, au point de la répandre sur la voie publique, avec l'air consterné qu'avaient toutes les figures. Mais à cela ne devait pas se borner notre stupéfaction de cette rumeur publique. Le général Séminot, venant nous dire adieu au moment où nous mettions le pied à l'étrier, nous annonça qu'il fallait partir au plus vite, qu'il allait nous accompagner jusqu'à la porte de la ville en nous faisant prendre un chemin détourné, pour éviter la populace qui s'agglomérait de plus en plus et au milieu de laquelle des paroles malveillantes avaient été entendues. Enfin le

général m'apprit qu'un bruit absurde circulait dans la ville, et qu'on accusait les *frenguis* (c'était nous) d'avoir mis le feu à la mosquée. Quelque ridicule que fût cette sotte invention, il n'y avait pas à plaisanter avec des esprits superstitieux et fanatiques comme ceux des Musulmans en général, et des Chirazis en particulier. Nous ne nous fîmes pas dire deux fois de lever le pied, et nous partîmes guidés par cet excellent M. Séminot qui nous avait peut-être tirés d'un grand péril. Nous arrivâmes promptement dans la campagne, et gagnâmes rapidement la route de *Bender-Bouchir*.

Plus je pensais à l'absurde accusation que quelques énergumènes avaient cherché à propager contre nous, moins j'en comprenais l'origine et le but. — Le but, me disais-je, pouvait bien être de nous égorger pour mériter le ciel de Mahomet. — Mais l'origine? — et comment pourrait-on expliquer que nous eussions mis le feu à une mosquée? — Voilà où je me perdais. — Deux mois plus tard, de retour à Chiraz, je voulus connaître les détails de cet événement. D'une enquête ordonnée par le Beglier-bey, il était résulté ceci : que la mosquée brûlée avait pour gardien un homme qui avait abusé de son poste de confiance pour vendre, pièce à pièce, tout le mobilier du lieu, lampes, tapis, etc.,... tout avait été, par lui et pour lui, transformé en *toumans*. Ne sachant plus comment cacher son crime, il n'avait rien trouvé de mieux que de mettre le feu à l'édifice, afin de dérober sous la cendre jusqu'au soupçon de ses vols. Peut-être bien était-ce ce gardien qui avait voulu faire retomber sur les *frenguis*, sur les *guiaours*, la responsabilité d'un fait dont on pouvait un jour découvrir la véritable origine.

CHAPITRE XLI.

Khânèh-Ziniân. — Mont Pyrâzân. — Orage. — Cotal Doukhtar. — Rahdars. — Kazèroûn. — Visite au Serdâr. — Mamacenis. — Campement à Châpour. — Description des sculptures.

Le jour où nous quittâmes Chiraz, nous ne fîmes qu'une courte étape d'une heure et demie, et nous nous arrêtâmes dans une maison, espèce d'auberge accoutumée des tchervâdars.

Ce ne fut que le lendemain que commença véritablement notre voyage dans le sud. Presque au sortir du mauvais gîte où nous avions couché nous entrâmes dans les montagnes. Nous y marchâmes plusieurs heures, suivant un chemin âpre et triste. Au bout de cette route monotone s'ouvrit devant nous une vallée étroite mais très-longue, dans laquelle une forte rivière s'écoulait, tortueuse et divisée. Sur ses bords croissait une végétation abondante. De grandes portions d'un sol sablonneux, çà et là couvert de broussailles, semblaient indiquer des lits accidentels sur lesquels se répandaient les

eaux accrues par les pluies ou les neiges. Le paysage était varié et pittoresque.

Devant nous s'élevait, sur un tertre, une construction carrée, flanquée de tours en ruines. Nos muletiers nous dirent que c'était le caravansérail appelé *Khânèh-Ziniân*. A côté se voyaient les restes d'un village dans un tel état de ruine, que ses habitants l'avaient abandonné. Cette population, moitié nomade, moitié sédentaire, vivait sous la tente dans la belle saison, et choisissait le lieu de son campement selon ses besoins. Quand l'hiver approchait, elle se réfugiait tout entière avec ses troupeaux dans l'enceinte même du caravansérail, quoiqu'il ne valût guère mieux que le village. Elle l'occupait alors; aussi y trouvâmes-nous difficilement une place et y fûmes-nous fort mal. Nous n'eûmes aucun regret de quitter cet affreux gîte où, toute la nuit, bêtes et gens avaient fait un vacarme horrible. Nous en partîmes de grand matin, autant pour en être plus tôt dehors qu'à cause de la marche pénible que nous savions avoir à faire ce jour-là.

Pendant les premières heures, nous rencontrâmes peu de difficultés; le chemin était bon quoiqu'un peu montueux. Mais devant nous se dressait une chaîne élevée que les muletiers nous montraient comme un des passages difficiles de notre route. Nous marchions depuis environ quatre heures quand nous débouchâmes dans une petite plaine ou vallée circulaire comprise entre les bases de plusieurs montagnes. Elle porte le nom de *Desterdjiân*. Elle est presque complétement couverte de marécages qui servent de ceinture toujours verte à un petit lac brillant comme un miroir. Le chemin que nous suivions paraissait être le seul praticable dans

cette localité; encore était-il fréquemment coupé par de petits ruisseaux qui détrempaient le sol profondément. Nous passâmes sous un bouquet d'arbres qui ombrageaient une habitation en ruines. A notre droite, nous laissâmes un village abandonné; les habitants en étaient tous partis depuis peu. Cette dépopulation est due, comme j'ai eu déjà l'occasion de le faire remarquer, aux exactions, aux abus du gouvernement. Les pauvres raïas se retirent, autant qu'ils le peuvent, loin de l'action trop facile du bras qui les frappe incessamment et les dépouille de tout.

Nous eûmes bientôt traversé la vallée, ou, pour mieux dire, les marécages de *Desterdjiân* de l'autre côté desquels nous commençâmes à gravir la montagne *Pyra-Zân*, dont le nom se traduit par la *vieille femme*. Sa pente est extrêmement raide, et nos montures fatiguaient beaucoup. De plus, le chemin rocailleux était couvert de pierres roulantes sur lesquelles nos chevaux trébuchaient à chaque pas. A part les difficultés du chemin, les différents plans de la montagne se présentaient sous un aspect assez riant. Moins aride que celles que nous avions précédemment traversées, celle-ci était couverte de végétation; ses pentes, reverdies aux premières fraîcheurs de l'automne, présentaient de tous côtés une herbe nouvelle parsemée de fleurs, et des arbustes dans lesquels un second printemps ravivait la sève; de grands et beaux arbres, de vieux chênes ornaient, en l'accidentant, le paysage grandiose de cette région élevée.

Le temps, qui s'était maintenu beau jusque-là, s'assombrit pendant que nous gravissions le versant septentrional du *Pyra-Zân*. Arrivés au sommet, nous fûmes complétement enveloppés par des nuages noirs et lourds dont les uns

étaient suspendus au-dessus de nos têtes, dont les autres, au-dessous de nous, semblaient posés sur les roches inférieures. Du milieu de ces nues serrées et compactes éclata, comme une explosion, un affreux orage; les éclairs, en se succédant, traçaient d'immenses cercles de feu; le tonnerre grondait sans interruption autour de nous; de tous côtés, en haut comme en bas, la foudre brillait incessamment, et les échos s'en renvoyaient les bruyants éclats d'un roc à l'autre, jusqu'au fond des ravins les plus éloignés. Jamais je n'avais assisté à un aussi imposant désordre de l'atmosphère. Placés au milieu des nuages, n'entrevoyant que le petit espace de terre sur lequel nous marchions, nous étions au centre de l'orage. Nos chevaux paraissaient peu rassurés et faisaient des soubresauts à chaque fois que le ciel s'embrasait. Cependant les roulements du tonnerre devinrent moins fréquents et plus sourds; mais à ce fracas de l'électricité céleste succéda un déluge de grêle qui nous empêchait de rien distinguer. Les grêlons étaient fort gros; il fallait s'en garantir, tant leur atteinte était douloureuse. Le froid devint tout à coup extrêmement intense.

Nous avions dépassé le sommet du Pyra-Zàn; peu à peu nous sortîmes des nuages qui restèrent derrière nous, arrêtés sur les rochers que nous venions de quitter. L'orage avait été trop violent pour avoir une longue durée. Il ne tarda pas à s'apaiser, et nous pûmes voir devant nous se prolonger, bien loin, les pentes de cette montagne dont le versant méridional était de beaucoup plus étendu que celui du nord. Le chemin était encore plus difficile à suivre pour descendre qu'il ne l'avait été en montant. On peut dire que dans un

pays civilisé il aurait été considéré comme impraticable; en Perse, il n'était que plus mauvais que d'autres; mais il l'était à un point qui le rendait dangereux. La nature avait d'ailleurs fait tout ce qu'elle avait pu pour donner au voyageur une compensation aux difficultés de la route qu'il avait à suivre. Le coup d'œil était imposant, grandiose, infini. Les plans de montagnes se succédaient à perte de vue. Je comptai jusqu'à cinq chaînes successives qui allaient en s'abaissant progressivement vers la mer. Dans un horizon que la brume rendait incertain, et qu'on devinait plutôt qu'on ne l'apercevait, on sentait le rivage du golfe Persique. Toute cette région méridionale du Fars resplendissait de lumière sous un soleil radieux qui contrastait avec la sombre sévérité du mélange confus de roches et de nuages que nous quittions. Je ne crois pas qu'il soit possible, dans aucun pays du monde, de voir une perspective plus belle et qui fasse mieux concevoir l'infini des mondes au milieu desquels se meut notre terre.

Après avoir descendu longtemps, nous fîmes halte à moitié de ce versant du Pyra-Zân, dans un petit caravansérail où nous trouvâmes, arrêtée avant nous, une caravane qui n'avait pas jugé à propos de franchir le sommet de la montagne ce jour-là. Elle venait de Kazèroûn et se rendait à Chiraz. Les muletiers nous dirent qu'en effet, lorsque l'on s'était tiré du mauvais pas de *Cotal-Doukhtar* qui se trouvait au delà, il était impossible de penser à continuer sa route pour redescendre vers Desterjiân. Qu'était donc ce pas de *Cotal-Doukhtar?* Il nous était réservé de l'apprendre le lendemain, et ce que les tchervâdars en disaient n'était pas rassurant. Ils n'avaient rien exagéré, nous en eûmes la

preuve peu de temps après avoir quitté le caravansérail. Une gigantesque montagne de roc, dominant un gouffre sans fond, forme au-dessus une pente très-peu appréciable. Sur le flanc de cette montagne une trace étroite, en zigzag, descend rapidement d'un rocher à l'autre. La pierre est usée, polie et glissante. Les chevaux ne peuvent y assurer leur pied et menacent, à chaque pas, de tomber dans l'abîme. Autrefois ce sentier fut un peu moins impraticable : on avait pris soin de tailler des marches dans le rocher, de combler les interstices avec des pierres, et d'élever un parapet. Ce parapet a disparu ; c'est à peine si l'on en retrouve quelques fragments. Les rochers usés par les fers des bêtes de somme et des chevaux ne présentent plus à leur pied timide aucun endroit où le sabot puisse mordre et tenir sûrement. Pour monter, les muletiers soutiennent et poussent leurs bêtes; pour descendre, ils les retiennent par la queue. Souvent, ils sont obligés de les décharger, et de porter eux-mêmes leurs fardeaux par portions et en détail jusqu'à un passage meilleur. Nous fûmes plusieurs fois témoins de cette manœuvre, et ce n'est qu'à ces précautions que nous dûmes de ne rien perdre, car il est peu de caravanes qui se tirent de ce dangereux *cotal* sans y laisser quelque ballot, ou même quelque mule. Nous-mêmes, il nous fallut mettre pied à terre et soutenir nos chevaux par la bride. Les Persans, qui ont des légendes pour tout, en ont une qui se rapporte à ce chemin de chèvre. Ils racontent qu'une jeune princesse habitait le sommet de la montagne de *Pyrazân*; son amant qui venait chaque jour la voir, arrivait toujours si épuisé de fatigues, si haletant, qu'elle fit tracer sur la pente des rochers une espèce de rampe pour faciliter ses visites. Mais les deux amants ne sont plus et leur

échelle s'est dégradée. Ce petit conte explique le nom conservé à ce passage qu'on appelle *Cotal-Doukhtar*, ou rampe *de la jeune fille.*

Nos muletiers nous dirent qu'on a dans ces montagnes un autre danger à redouter : la rencontre des lions et des tigres qui les fréquentent. Ils m'assurèrent le fait que d'autres me confirmèrent. Cependant je ne pus trouver personne qui eût vu aucun de ces animaux.

Au bas de la montagne nous rencontrâmes un poste de *Rahdars* dont le chef s'avança vers nous en nous demandant le paiement du droit qu'ont coutume d'acquitter les caravanes. Sur mon refus, il saisit la bride de mon cheval, et ses hommes firent mine de nous arrêter. Je lui fis lâcher prise en lui appliquant un coup de cravache, et en lui faisant, dans les termes les plus énergiques, reproche de sa grossièreté et de son impertinence. Les tuffekdjis, qui avaient la mine de bandits plutôt que celle d'honnêtes agents du fisc, se fâchèrent, et nous allions en venir aux mains lorsque Ressoulbek, qui se trouvait en arrière au début de cette altercation, arriva à toute bride. Il se jeta au milieu des Râhdars en les injuriant et leur demandant comment ils osaient arrêter des frenguis qui voyageaient sous la protection du Châh. Là-dessus il leur exhiba son firman, tout en les traitant de *Pezevink*, d'*Haramzadèh*, etc..... Ces épithètes, le firman, et le coup de cravache digne de la main du premier personnage de Perse, firent effet, et les douaniers se confondirent en excuses.

Nous aperçûmes bientôt la plaine de Kazèroûn. Après avoir passé sur une espèce de viaduc qui permet de franchir les dangereux marécages que forment en cet endroit les eaux

d'un petit lac, nous ne tardâmes pas à voir les nombreux palmiers des jardins de la ville. Deux heures après, nous arrivions à Kazèroûn. Cette ville est d'un aspect tout différent de celles que, jusqu'à ce jour, nous avions vues dans les diverses provinces de Perse. Elle a une physionomie toute méridionale et exceptionnelle qu'elle doit à des plantations considérables de dattiers. C'étaient les premiers que nous voyions. Ils nous annonçaient que, descendus des hauteurs du Pyrazân, nous nous trouvions, en plein *guermsir* ou *pays de la chaleur*. Kazèroûn, dont la population peu nombreuse compte quelques familles arméniennes et juives, est une ville ouverte. Elle a un centre qui est une agglomération de maisons réunies sur le point où résident les autorités. De tous côtés elle est entourée d'un grand nombre d'autres habitations et jardins superbes où, sous les palmiers élancés, croissent en abondance les orangers, les citronniers ou les grenadiers.

Nous fûmes logés, par l'ordre du gouverneur, dans un de ces jardins où se trouvait une maison jadis belle, mais alors délabrée. Néanmoins nous nous y trouvâmes agréablement, car le soleil, encore chaud, nous permettait de ne point redouter le mauvais état des portes et des fenêtres.

Après les ruines de Persépolis, ou, pour mieux dire, à cause de leur analogie, après les sculptures de Nakch-i-Roustâm, les monuments les plus intéressants du même genre que nous pouvions étudier en Perse étaient, sans contredit, ceux de *Chapour*. En effet, parmi les ruines de l'antiquité persane, quel que soit leur âge, celles de la ville qui porte le nom du roi Châpour doivent être classées parmi les plus importantes. Plusieurs causes réunies leur donnent un

grand intérêt : restées longtemps inconnues, elles ne furent découvertes que récemment; entrevues par des voyageurs anglais, elles n'ont été par eux que sommairement décrites et très-imparfaitement retracées; et le nom du monarque qu'elles rappellent, l'étendue du pays qu'elles couvrent, le nombre des sculptures conservées jusqu'à nos jours, au milieu d'elles; enfin les sujets représentés sur les bas-reliefs, aussi bien que l'art avec lequel ils l'ont été, tout cela fait, comme je le disais, de ces ruines, un des points les plus curieux à connaître et à étudier, non-seulement en Perse, mais en Asie. Nous savions que ces ruines se trouvaient dans une contrée qui offrait peu de sécurité, qu'elles étaient trop loin de Kazèroûn pour que nous pussions loger dans cette ville et nous rendre chaque jour sur le lieu de notre travail. Nous devions donc aller y camper. Afin de ne pas être un objet de tentation pour les voleurs, et de pouvoir y être tranquilles, nous dûmes nous adresser au gouverneur et lui demander les moyens de nous préserver de tout ce qui pourrait troubler ou inquiéter nos travaux. C'était le cas de faire usage de la lettre que m'avait donnée Ferrhâd-Mirza pour le Beglier-bey de Kazèroûn, qui, en sa qualité de serdâr, commandait toutes les forces armées de la province de Fars. Nous allâmes la lui porter. Mehemet-Hassan-Khân nous fit un accueil très-gracieux et nous dit « que nous pouvions « compter sur son appui, qu'il donnerait des ordres grâce « auxquels nous n'aurions rien à redouter. Cependant, ajouta-« t-il, comme l'endroit où vous allez est un de ceux que fré-« quentent les maraudeurs des montagnes du Loristân, je « vous engage à être prudents et à ne pas vous éloigner de

« votre suite. » Le serdâr choisit deux de ses goulâms, leur fit quelques recommandations que nous ne comprîmes pas, mais qu'il nous assura être de nature à devoir nous prémunir contre toute agression. Il remit, en outre, à ces gens un ordre de *sursat*, parce que, disait-il, il entendait que nous fussions défrayés de tout, tant que nous resterions sur son territoire. Mais, fidèles à notre abstention à ce sujet, nous nous réservions, tout en remerciant le serdâr, de ne point lever cet impôt sur des populations languissant dans la plus grande pauvreté. Nous lui témoignâmes notre gratitude pour son obligeance, et nous nous hâtâmes de regagner notre bâgh, afin de nous mettre immédiatement en route pour Châpour.

Il était midi quand nous partîmes. Les goulâms du serdâr dirigèrent d'abord la marche au nord, vers un village qui était à une petite heure de la ville. Nous y fîmes une halte pendant laquelle nos guides allèrent trouver le ket-khodâh. Cet endroit exhalait de toutes parts une misère profonde; de ses cahutes sortaient quelques habitants dont la physionomie justifiait bien tout ce que nous avions entendu dire de ceux de cette contrée. On ne voyait debout qu'un très-petit nombre de maisons; les autres habitations étaient des cabanes en terre, ou même seulement en roseaux, recouvertes de branches de palmiers. Dans toute cette contrée, pour se soustraire plus facilement, soit aux incursions des pillards de la montagne, soit aux exactions des gens du roi, les habitants, sans être tout à fait nomades, se fabriquent des demeures légères, sans durée, qu'ils élèvent à peu de frais, et auxquelles aucun sentiment de propriété ou de permanence ne les attache. Nous vîmes bientôt le ket-khodâh de ce hameau donner

quelques ordres après lesquels cinq ou six hommes armés de leurs fusils et munis de tout l'attirail de guerre habituel vinrent se ranger près de nous d'assez mauvaise grâce. Les goulâms nous dirent que c'étaient des tuffekdjis qui devaient nous accompagner et veiller sur nous pendant tout le temps que nous jugerions nécessaire de rester à Châpour. Ils ajoutèrent qu'ils devaient en réunir un plus grand nombre, mais qu'ils n'avaient pas voulu prendre, dans ce village seul, tous ceux ordonnés par le serdâr, parce qu'il valait mieux, pour compléter cette garde, faire contribuer chacun des villages de la plaine. Cette précaution devait avoir pour effet de nous tenir en parfaite sécurité, attendu que les tuffekdjis dont on avait les noms, répondaient de nous sur leurs têtes et sur celles de tous les habitants des hameaux auxquels ils appartenaient. Ils devaient faire, jour et nuit, le service de caraouls ou de factionnaires, et servir en même temps d'otages.

Tous ces tuffekdjis appartenaient à la grande famille des *Mamacenis*, hommes indomptables, d'une nature belliqueuse, mais, par-dessus tout, pillards. Ces Mamacenis vivent dans des montagnes presque inaccessibles, à l'ouest de Kazèroûn, et leur principal établissement est un lieu fortifié qui porte le nom de *Kkâlèh-Sefid*, ou la *forteresse blanche*. Ils sont au nombre de quelques mille, et se prétendent issus de *Roustâm-Pehlavân*, ce héros qui résume dans sa personne toutes les vertus guerrières. Une branche de cette tribu porte même si loin la prétention de cette origine, qu'elle se fait appeler *Roustâmi*. Il est de fait que les Mamacenis passent pour de rudes adversaires. Ils ne sont habituellement que de dangereux et hardis bandits; comme tels ils

ont plus d'une fois tenu en échec les troupes royales envoyées contre eux; mais, bien conduits, ils soraient certainement de vaillants et redoutables soldats. Leur costume, la manière dont ils sont armés et accoutrés, contribuent beaucoup à leur donner la tournure de brigands. Grâce à leur pauvreté, ils ont des vêtements usés, des lambeaux de chemise ou de caleçon. Leurs jambes sont nues, leur poitrine est à découvert. A leur ceinture est tout un arsenal : sabre, poignard, pistolets, cartouchière, rien n'y manque. Ils portent un manteau d'un feutre fauve très-épais, ou bien bien une espèce de veste semblable, et leur long fusil à mèche, suspendu par la bretelle, se balance à leur épaule. Leur chevelure, longue, extrêmement touffue, noire et frisée, est surmontée d'un bonnet pointu de feutre grisâtre. J'en remarquai plusieurs dont les visages, d'une accentuation sauvage, étaient sillonnés de profondes balafres. Tout cela ne leur donnait pas bon air, et il était difficile, en les voyant, de se défendre d'un sentiment de défiance, sentiment que ce qu'on nous en avait raconté n'était pas de nature à le détruire. Je fus très-étonné de trouver, parmi ceux qui nous escortaient des hommes dont la barbe était blonde. Je pensai que cela devait être l'indice d'une origine étrangère à la Perse, peut-être même européenne. L'isolement dans lequel ils vivent semble venir à l'appui de cette supposition.

Lorsqu'ils eurent réuni une douzaine de caraouls, les goulâms du Serdâr nous firent changer de direction. Nous nous portâmes à droite et gagnâmes le pied des monts qui bornaient à l'est la plaine de Kazèroûn. La contrée que nous traversions était riante. La nature, livrée à elle-même, y révélait sa puissance végétale par de belles prairies om-

bragées de saules, des bouquets de chênes-verts, des figuiers, et surtout des touffes de longues cannes dont les racines plongeaient dans les eaux courantes qui coupaient de tous côtés le pied de la montagne.

C'est sous les feuilles allongées de roseaux de cette espèce que nous aperçûmes les premières traces de construction qui se rattachent à l'ancienne ville sassanide. La route, en cet endroit, passe au bord d'une belle source, abondante autant que limpide. Les eaux de cette fontaine, qui paraissent avoir été appréciées déjà du temps de Châpour, étaient contenues dans un large bassin. Nous y retrouvâmes, encore en bon état dans la plus grande partie de son développement, un mur construit en pierres de taille. Il était surmonté d'une belle corniche dont le profil portait, dans son ensemble, le caractère grec, et dont les détails rappelaient les ornements des portes de Persépolis. La source paraissait jaillir du fond même de ce bassin; après y avoir étendu sa nappe circulaire, elle s'écoulait dans la plaine entre les deux bords d'un canal.

A un kilomètre de cette fontaine, marchant dans la même direction, on arrive au pied d'une colline isolée sur laquelle apparaissent quelques traces de constructions en ruines. Elle domine un sol jonché, sur une très-grande étendue, de décombres attestant la position de la cité disparue. Entre cette colline et les montagnes dont on a suivi la base jusque là, un passage étroit s'ouvre au nord-est : en s'y engageant, on ne tarde pas à se trouver en face des monuments qui font l'intérêt de cette localité. En effet, la valeur archéologique du lieu qui a conservé le nom du roi Châpour ne réside que dans la collection des sculptures qui ont été exécutées et se trou-

vent conservées sur les rochers qui bordent la rivière.

Après avoir fait quelques pas au delà du défilé, on pénètre dans une gorge resserrée entre des masses gigantesques de rochers à pic que semble avoir rompus, pour se faire jour, la rivière impétueuse dont on entend les eaux se heurter avec fracas. Souvent intercepté par des blocs énormes détachés du flanc de la montagne, un sentier en contourne la base. Il circule péniblement entre les immenses rochers qui le dominent à droite et le lit torrentueux de la rivière à gauche. Quand on a suivi ce sentier l'espace de trois à quatre cents mètres environ, la gorge s'élargit progressivement, pour se rétrécir ensuite dans la même progression. Elle forme ainsi comme un large bassin dont les proportions sont de deux kilomètres dans un sens, et à peu près un kilomètre dans l'autre. Le Châpour y coule paisiblement; les eaux semblent s'y reposer des efforts qu'elles ont dû faire pour y pénétrer par la brèche qu'elles se sont ouverte à l'est, et reprendre des forces pour se frayer une issue par celle qui leur reste à franchir avant de se répandre dans la plaine de Kâzèroûn. Les rochers qui ferment cette petite vallée ont des formes bizarres et des teintes sombres qui donnent à cette espèce de cirque naturel un aspect sauvage et sinistre. Ce lieu est inhabité, quoique la végétation y soit pleine de séve. Çà et là quelques ruines de masures prouvent qu'il n'est pas toujours demeuré désert. Nous retrouvâmes, au milieu de ces vestiges d'habitations, une vieille tour bâtie en briques crues, qui pouvait encore nous donner un abri pendant le séjour que nous devions faire dans cette solitude. Nous nous y installâmes, entourés de nos Mamacenis.

Les bas-reliefs que nous étions venus chercher au milieu

de ce chaos où rien ne trahissait le triomphe de l'art sur une nature vierge, sont au nombre de six. Ils sont tous placés à la base des rochers droits qui forment comme les gigantesques chambranles de la porte ouvrant, au couchant, sur l'immense amphithéâtre que je viens de décrire. De l'endroit où nous étions établis, presque au centre de la vallée, nous en avions deux à gauche, et quatre à droite. Les deux premiers se voient aisément, ils sont au bord même du chemin que l'on suit en venant de *Kâzèroûn*.

Le premier qu'on rencontre de ce côté est très-mutilé, soit que le roc ait présenté, dans cet endroit, une veine plus tendre et plus friable, soit que, plus exposé aux atteintes des passants, il ait été plus facilement endommagé par la main des hommes. La partie supérieure en a entièrement disparu, et, au milieu de toutes les fissures et aspérités de la pierre, il est absolument impossible d'en rien distinguer. La partie inférïeure seule, qui était enterrée, a conservé intactes les jambes de deux chevaux tournés face à face, et montés par deux cavaliers dont on ne distingue que les pieds. Devant le cavalier de droite est un personnage agenouillé et dans la position de suppliant, tandis que, sous les sabots de son cheval, un autre personnage est étendu et terrassé. D'après les vêtements romains que ceux-ci portent, et bien qu'il ne reste rien des têtes de ceux qui sont à cheval, on peut être certain que le sujet de ce premier cadre rappelle la victoire de Châpour sur Valérien. Les deux cavaliers paraissent avoir le même costume; les lambeaux qui s'en voient encore le prouvent. Ce qui reste de cette sculpture fait regretter les portions effacées. Les jambes des chevaux et la tête du Romain qui implore le roi sont traitées avec sentiment.

Le second bas-relief de ce côté, se trouve à quelques pas du précédent. Il est, comme lui, placé au pied de la montagne, et dans une partie en retraite. Mais, à l'abri des rochers qui le surplombent, il a été protégé contre les dégradations que produisent les eaux en coulant le long des flancs de la montagne, principale cause de la ruine des sculptures ainsi disposées. Ce bas-relief est un des plus importants de cette localité. La donnée en est encore le triomphe de Châpour; la composition en est très-étendue, et son ordonnance ne laisse pas d'offrir un aspect imposant. A peu près au centre du tableau est le roi, monté sur un cheval richement harnaché. Son costume est, à quelques détails près, le même sur toutes les sculptures qui le représentent; il consiste en une tunique courte serrée à la taille par une ceinture nouée en rosette, flottant sur un large pantalon qui est attaché et serré au-dessus du pied par un ruban dont les bouts flottent. Il porte sur ses épaules, retenu par devant au moyen de deux boutons ou agrafes, un petit manteau court que le sculpteur a supposé enflé par le vent, afin, sans doute, d'y trouver le motif des plis symétriques qu'il a combinés avec art et dont il a meublé le fond de son bas-relief. Châpour, est paré d'un collier de grosses perles. Ses cheveux longs s'échappent en grosses touffes de dessous une couronne très-évasée du haut, terminée par trois pointes dentelées, et surmontée d'un globe qui y paraît fixé au moyen de petits rubans flottants en arrière. Un double bandeau large formant, comme le manteau, des plis symétriquement disposés, s'agite derrière cette coiffure à laquelle il paraît tenir. Le héros porte sa barbe touffue mais courte, légèrement frisée, accompagnée d'énormes moustaches rele-

vées en pointes, et terminée par une longue mouche qui paraît arrangée avec beaucoup de soin et descend sur la poitrine. Sa tête se présente de profil, tandis que le haut du corps est tourné presque de face. Le nez prononcé, très-aquilin, le front droit, le sourcil proéminent, donnent au visage un air de grandeur et de majesté. Pris dans son ensemble, le buste de Châpour est certainement un morceau qui fait honneur au sculpteur qui l'a exécuté. Suspendu au côté droit de sa monture est un carquois plein de flèches, seules armes apparentes que porte le roi. Comme dans le tableau précédent, il foule aux pieds de son cheval un personnage étendu qui semble à son costume être un Romain. De la main droite, il tient serré par le poignet un autre personnage vêtu à la romaine, d'une tunique s'arrêtant aux genoux et fixée sur les reins par un ceinturon. A ses épaules sont suspendus un baudrier et un ample manteau agrafé sur celle de droite. Il a la tête découverte et ceinte d'une couronne de laurier ; ses jambes sont prises dans des fers. En face du roi, sont trois autres figures : l'une, à genoux, étend les bras en signe de supplication ou d'hommage. Il est évident qu'elle représente un Romain, mais il est difficile de comprèndre le rôle qu'il remplit. Il porte aussi le manteau et la couronne ; il est libre et armé. Est-ce un chef de l'armée romaine qui vient implorer la clémence du vainqueur, ou n'est-ce pas plutôt ce citoyen d'Antioche que Châpour revêtit de la pourpre, et qu'il aurait fait placer dans ce tableau comme l'antithèse de l'humiliation qu'il fait subir à Valérien ? En se souvenant de la fin malheureuse et cruelle que le monarque sassanide infligea à son adversaire, il n'est guère possible d'admettre que le personnage agenouillé rappelle un

acte de supplication et de clémence, puisque Châpour n'a pas voulu honorer ainsi sa victoire. Il est donc très-probable au contraire que ce prince, qui a trouvé une si grande gloire dans la captivité d'un César, a mis au moins autant de vanité à se faire représenter investissant une de ses créatures de la souveraineté de l'empire, et recevant l'hommage du nouvel empereur son vassal. Derrière celui-ci sont deux personnages qui paraissent être Persans et assister à cette cérémonie en qualité d'officiers ou courtisans du roi de Perse. L'un a une longue barbe; il est coiffé d'une espèce de mitre arrondie du haut; il a les bras croisés sur la poitrine, et une longue épée pend à sa ceinture. Le second est imberbe; il a aussi une coiffure haute, mais elle est terminée par une corne tronquée qui revient en avant. Il étend les deux bras en joignant les mains en signe d'hommage. Une ceinture retient sur ses hanches une tunique courte, et soutient un glaive qui pend jusqu'à terre. Sur cette scène plane un petit génie ailé qui vole vers le roi et lui tend des deux mains un bandeau déployé qui flotte et s'ondule dans l'air. Cette portion du bas-relief a été exécutée sur une espèce de socle dépassant la partie inférieure du cadre et formant comme un piédestal au groupe royal. Deux autres tableaux, placés à droite et à gauche, forment comme les accessoires à la scène principale. Celui de gauche est divisé par une bande horizontale en deux compartiments superposés, dans chacun desquels figurent cinq cavaliers tournés dans le même sens que le roi, et tous de profil. Le sculpteur les a tracés les uns sur les autres, de manière cependant à dégager les poitrails des chevaux et les bustes des cavaliers. Pour indiquer que l'on ne voit pas toute la

suite du roi, ou toute son armée, et qu'elle est interrompue par le cadre dans lequel il a fallu se circonscrire, le sculpteur a eu l'idée de figurer un sixième cheval dont le cavalier ne s'aperçoit pas. Dans le compartiment du bas, les deux premiers cavaliers sont coiffés de mitres comme celle qui couvre la tête du personnage qui est en face du roi, les bras croisés. Le troisième porte un bonnet qui, recourbé en avant, figure une tête d'oiseau de proie. Le quatrième semble avoir une coiffure faite d'ailes d'oiseau, et le cinquième en a une surmontée en avant d'une espèce de petite tête de quadrupède, lion ou tigre. Leurs costumes sont, du reste, identiques; les deux premiers seuls ont des pendants d'oreilles. Entre les cinq cavaliers du haut, il n'y a pas de différence. Les vêtements aussi bien que les coiffures sont les mêmes pour tous. Celles-ci consistent en bonnets hauts et arrondis. Ils ne portent que la moustache, sans barbe ni cheveux. Tous ces personnages, du haut comme du bas, ont le bras droit levé ainsi que l'index, et semblent, par ce signe, indiquer le respect que commande le roi qui est devant eux. On doit penser que ces hommes à cheval rappellent cette cavalerie si redoutée des Romains, qui, d'abord sous le nom de Parthes, et plus tard sous celui de Perses, leur fit éprouver tant d'échecs.

La partie droite de ce bas-relief est divisée en cinq autres compartiments ou petits tableaux partiels, séparés par des bandes saillantes horizontales et verticales. Il y en a trois en bas et deux au-dessus. On se demande quel est le but de ces séparations. Peut-être a-t-on voulu ainsi exprimer que les figures comprises dans chaque compartiment représentent des tribus ou des peuples différents; ou, peut-être

encore, comme les nuances qui existent entre elles sont peu sensibles, ces séparations indiquent-elles seulement les soldats qui, dans l'armée persane, avaient des emplois différents. De ces diverses figures, celles qui ont le moins de rapport avec les autres se trouvent dans le premier cadre du haut, à gauche. Les deux premières, dont l'une a un bonnet pointu, et l'autre une calotte ronde, portent chacune une espèce de hache à deux tranchants. La troisième, qui a une coiffure recourbée en arrière, tient également une hache à deux tranchants, mais différente des autres en ce que son manche est aussi grand que l'homme qui la porte.

Dans le cadre qui suit sont trois figures dont la première porte un objet qu'il ne nous a pas été possible de reconnaître. Les deux autres ont chacune leur main droite appuyée sur l'épaule du personnage qui est devant elles; toutes trois ont de longs glaives.

Le premier des cadres du bas, à gauche, représente trois hommes d'armes ayant de larges épées à leur ceinture. Deux d'entre eux sont appuyés sur des lances.

Dans le second cadre sont trois figures sans armes. La première tient une couronne, la troisième lève une espèce de massue courte; et entre elles se trouve un individu qui ne paraît rien porter.

Les trois personnages du dernier cadre sont aussi sans épée; mais ils tiennent en mains des objets de combat. L'un semble être un étendard, l'autre un glaive, et le dernier un bouclier.

A l'exception des figures du premier cadre en haut, à gauche, qui sont nu-jambes, toutes les autres portent des tuniques courtes serrées sur les reins et retombant sur des

pantalons larges et flottants qui descendent presque jusqu'à la cheville. Leurs pieds semblent être enfermés dans des chaussures longues comme des bottes. Il est à remarquer, mais sans que son explication accompagne cette observation, que tous ces individus se tiennent sur la pointe des pieds. Évidemment, il y a là quelque chose de systématique et qui leur est personnel, puisque dans les autres parties du bas-relief, notamment dans le tableau du milieu, tous les personnages debout sont parfaitement d'aplomb sur leurs pieds.

Les deux bas-reliefs que je viens de décrire sont les seuls qui se voient de ce côté de la rivière. Il y en a un plus grand nombre sur les rochers de la rive droite, mais ils ne sont pas aussi facilement abordables. Non-seulement aucune route, aucun sentier frayé ne conduit jusqu'à eux, mais encore, pour en approcher, il faut se hisser avec les plus grandes difficultés sur des rocs couverts de broussailles épineuses et de ronces impénétrables, ou se traîner péniblement sur les genoux à l'intérieur de petits canaux creusés pour la conduite des eaux.

CHAPITRE XLII.

Continuation de séjour à Châpour. — Suite de la description des sculptures.
Caverne. — Statue.

Dans les excursions que nous faisions, tantôt sur une rive du *Roûd-Châpour*, tantôt sur l'autre, nous étions obligés de nous faire escorter par un certain nombre de nos *tuffekdjis*. C'était une des recommandations que nous avait faites le *Serdâr* de Kazèroûn, et que ne manquaient pas de réitérer, chaque jour, les goulams auxquels il nous avait confiés. Mais ces *tuffekdjis* eux-mêmes nous inspiraient une confiance très-médiocre, et nous n'osions marcher avec eux qu'armés de manière à leur ôter toute envie d'abuser du rôle qui leur était imposé. Il nous fallait, entourés de ces hommes, travailler pour ainsi dire le pistolet au poing. A part cela, leur société avait cet avantage, que, connaissant les moindres recoins de la montagne, ils pouvaient nous indiquer tout ce qu'elle recélait de curieux.

Sur la rive droite du *Roûd-Châpour*, je ne tardai pas à découvrir un premier bas-relief qui occupe une position un peu élevée et défendue par quelques grosses pierres qui en

obstruent les abords. Je les escaladai sans beaucoup de peine et me trouvai sur une petite plate-forme au-dessous du tableau. Voici la description de cette sculpture : une bande en saillie la divise, sur sa hauteur, en deux parties égales; à peu près au milieu de cette bande est une saillie plus grande et plus haute, au-dessous de laquelle se rattache une bande verticale qui sépare en deux compartiments la partie inférieure de ce bas-relief.

La bande horizontale, qui est plus saillante et plus haute que le reste, sert comme de socle ou piédestal à un personnage assis au centre et vers lequel, de droite et de gauche, du bas comme du haut, semblent converger tous les regards, tous les hommages. Ce personnage, qui a toute l'apparence de la souveraineté, est assis gravement, la main gauche posée sur le pommeau d'une large épée passée entre ses jambes; de sa main droite, élevée à hauteur de sa tête, il s'appuie majestueusement sur la hampe d'une espèce d'étendard. Sur ses épaules est suspendu un collier de grosses perles; de sa coiffure s'échappent de grosses touffes de cheveux.

La partie gauche de ce bas-relief semble réservée exclusivement aux officiers ou gardes du roi, autant qu'on en peut juger par les costumes. On y compte dix figures, dont six entières ou en pied, ayant des costumes et des coiffures semblables à celles que nous avons déjà eu occasion de décrire. Elles ont la main gauche sur la garde de leur épée, et la main droite à hauteur de l'épaule, l'index levé. Les quatre autres, qui sont au-dessus de celles-ci, ne présentent que le haut du corps, et sont dans les mêmes conditions de costume et de pose.

Dans le compartiment immédiatement au-dessous, un écuyer tient par la bride un cheval qu'à son harnachement il est facile de reconnaître pour celui du prince. Derrière, les bras croisés, et appuyés sur de longues épées, sont onze gardes qui se présentent de face, la tête seule tournée vers le centre du tableau, ou plutôt vers le principal personnage de ce bas-relief.

A droite, dans les cadres superposés, les scènes sont plus animées. Il y a même, dans certaines figures, un mouvement qui n'est pas ordinaire à ces sculptures. Celui du haut reproduit d'abord trois personnages qui semblent être Persans. Le premier s'avance vers le roi, et a l'air de lui adresser la parole, en étendant vers lui la main droite. Le second tient une longue oriflamme déployée, et le troisième se présente les bras croisés sur la poitrine. Derrière eux un soldat ou officier persan soutient, en le faisant approcher du trône, un prisonnier qui paraît blessé et ne pouvoir marcher. A leur suite viennent d'autres captifs dont l'un a le haut du corps nu et les mains attachées derrière le dos. Un soldat persan présente une épée courte, et un autre prisonnier lié par les poignets, coiffé d'un bonnet pointu, s'avance lentement, et termine cette partie du tableau.

Au-dessous les groupes sont plus animés encore, et se pressent davantage : un premier personnage, soldat ou bourreau, présente de ses deux mains, au souverain vers lequel il les élève, deux têtes dont l'une a les cheveux courts, et l'autre au contraire une chevelure très-longue. A côté, marche un enfant dans l'attitude de la supplication, un orphelin sans doute qui implore celui dont la victoire l'a privé de son père. Une troisième tête portée sur une main apparaît der-

rière les deux premières, avec une coiffure haute et terminée par une pointe recourbée en avant; puis vient un individu coiffé de même, les bras liés par une corde; il est conduit par un officier persan. La droite de ce quatrième petit cadre est consacrée aux présents ou aux dépouilles que l'on apporte au roi. Un premier individu présente un gobelet; un autre, une épée nue; un troisième, une grande amphore; un cinquième, qui ferme cette procession, porte un objet difficile à déterminer, ressemblant à une grande urne contournée, aussi bien qu'à une dent d'ivoire. J'ai déjà eu occasion, en parlant d'un bas-relief de Persépolis, de faire mention de défenses d'éléphant, qui sont apportées comme des dons estimés. Parmi ces derniers personnages figure un enfant monté sur un éléphant qu'il semble conduire comme une des conquêtes faites sur les vaincus.

L'aspect de ce bas-relief, autant par la variété des sujets traités, que par la manière dont ils le sont, a quelque chose de barbare et de sauvage. Cependant il y règne une intention de naturel et de laisser-aller qui n'est pas communément remarqué sur les sculptures de ce temps-là. Cette observation peut s'appliquer, par exemple, à ce prisonnier qui est prêt à rendre le dernier soupir, et que soutient un officier persan, ou encore à ce captif indigné de la façon dont le pousse le soldat qui le conduit, et qui se retourne comme pour lui reprocher sa brutalité. Du reste, cette sculpture est grossièrement exécutée, et, de tous les bas-reliefs de Châpour, c'est celui qui présente le moins de mérite comme travail de ciseau. Il est difficile de comprendre d'ailleurs quel est le sujet représenté sur cette pierre, et s'il se rapporte au roi Châpour comme les autres. Le personnage assis, qui paraît

être un monarque, n'a guère d'analogie de costume ou de physionomie avec ce prince. Les captifs qu'on amène n'ont pas non plus les caractères auxquels on pourrait reconnaître des Romains. Il se peut donc, ou que ce soit un épisode du règne belliqueux de Châpour, le souvenir d'une de ses victoires sur un autre peuple; ou même que le fait représenté se rapporte à un autre prince sassanide.

Près de ce bas-relief, en suivant le pied de la montagne dans la direction du sud, on rencontre un petit aqueduc dont le canal étroit est, en partie, creusé dans le roc, en partie fait en maçonnerie enduite d'un ciment extrêmement dur. Il n'existe pas, pour aller dans ce sens et voir les sculptures qui sont de ce côté, d'autre sentier que le lit même de cet aqueduc. Il faut donc marcher péniblement à l'intérieur du canal, et comme, en plusieurs endroits, les roches saillantes ont été perforées et sont traversées de part en part, on est réduit à se traîner sur les genoux et à ramper pour continuer cette course difficile. On arrive ainsi, avec mille peines, d'abord à un bas-relief dont la partie inférieure a entièrement disparu, rongée qu'elle est, depuis des siècles, par les eaux de l'aqueduc. Cette observation prouve que la construction de celui-ci est postérieure au temps de Châpour, et qu'il a dû être établi à une époque plus rapprochée de la nôtre, pour faire mouvoir la meule d'un moulin dont on aperçoit les ruines près de là. Ce qu'on retrouve de cette sculpture fait vivement regretter que les modernes habitants du pays n'aient pas eu un respect plus religieux pour ces monuments qui, d'après ce que l'on voit de ceux qui ne sont pas dans les mêmes conditions, se seraient tous conservés dans un état parfait. La partie de ce bas-relief que le

niveau des eaux n'a pas atteinte se réduit, à peu de chose près, aux têtes des figures qui animaient une scène dont les traces indiquent une main habile.

A gauche, un personnage à cheval, au profil fier et majestueux, fixe un regard superbe sur des ambassadeurs ou des captifs qui lui amènent des chameaux et des chevaux. Ces hommes, dont on ne voit que les têtes, sont coiffés comme les Arabes qui habitent entre le Tigre et l'Euphrate. Ils portent une espèce de mouchoir qui fait plusieurs plis sur la tête et pend sur les épaules. Ceux du premier plan mènent des chevaux en main; au second plan, deux chameaux sont conduits par des individus à peu près semblables. Cette scène a une analogie frappante avec celle qui, de nos jours, se reproduit souvent en Algérie. On pourrait croire qu'elle représente un de ces épisodes qui nous sont devenus familiers et par lesquels se terminent d'ordinaire les expéditions militaires de nos généraux en Afrique. En effet, on sait que lorsque des tribus rebelles sont vaincues et que la fuite leur est impossible, elles se présentent ou envoient leurs principaux guerriers pour demander l'*amân* et offrir les chevaux et les chameaux qui constatent leur soumission. Retrouvé à Châpour, consigné sur l'un des rocs illustrés au IIIᵉ siècle, cet usage serait donc de toute antiquité. Il nous a paru d'ailleurs impossible de ne pas reconnaître dans les trois têtes les mieux conservées qui sont en bas et à droite du tableau, des figures d'Arabes. Le personnage de gauche, qui est à cheval, tient d'une main un arc et trois flèches. Il a beaucoup de rapport avec celui de Châpour que j'ai déjà décrit. La portion restante de son vêtement est exactement la même; il n'y a aucune différence non plus dans la barbe ni dans la chevelure, et sur le

haut de la tête est encore cette espèce de globe qui surmonte la coiffure de Châpour. Mais, dans ce bas-relief-ci, le roi, car c'en doit être un, porte une espèce de casque figurant des ailes d'oiseau. J'ai déjà remarqué cette coiffure sur plusieurs bas-reliefs, notamment à *Tak-i-Bostân*, où elle surmonte la tête du personnage principal du groupe supérieur, au fond de la grande grotte, et encore sur les sculptures de *Nakch-i-Roustâm*. Il se peut que ce soit une coiffure symbolique et commune à tous les princes de race sassanide; et alors, en admettant que Châpour soit encore ici le prince représenté, la pensée que les figures de droite sont des Arabes venant faire acte de soumission, s'explique par la prise de *Nisibis* ou *Nisibin*, en Mésopotamie, par laquelle Châpour préluda à la mémorable victoire qu'il remporta sur l'empereur Valérien.

Le bas-relief suivant est également entamé par les eaux canalisées, mais comme leur niveau ne dépassait pas le milieu de la jambe des chevaux, il en résulte qu'à partir de là les deux cavaliers représentés sont dans un état de conservation aussi satisfaisant qu'on peut l'espérer de monuments d'un âge si reculé, et qui sont exposés à toutes les atteintes du temps. La scène représentée sur ce tableau consiste dans un serment ou une transmission de couronne. En effet, de ces deux cavaliers tournés l'un vis-à-vis de l'autre, celui de gauche tend une couronne à laquelle sont attachées et flottent des bandelettes semblables à celles qui ceignent leur tête et que celui de droite saisit. Les nuances qui peuvent distinguer leur costume sont trop légères pour que, dans l'ensemble, on ne reconnaisse pas, au premier coup d'œil, que ces deux personnages ont la même natio-

nalité. Leurs vêtements sont d'ailleurs semblables à ceux que porte Châpour dans tous les bas-reliefs que j'ai décrits. La sculpture sassanide en général, et celle de Châpour en particulier, n'est point sans art. Cependant, les finesses de détail et de caractère que des sculpteurs plus consommés auraient su donner à leurs figures échappent ici à l'observation. La physionomie est, à peu de chose près, la même pour toutes. Néanmoins, le cavalier de gauche a l'extérieur d'un homme plus avancé en âge que celui de droite. Ses cheveux ont une autre frisure, moins jeune; sa barbe est plus allongée et apprêtée avec moins de soin. Il la porte simplement peignée et pendante sur la poitrine. Le cavalier qui est en face de lui, au contraire, a les cheveux tressés coquettement ou roulés en longues boucles; sa barbe, plus courte, se termine par une mouche qui, liée au menton ou passée dans un anneau, trahit une prétention de jeune homme. Il a un riche collier de perles. Tandis que la couronne de l'autre a quelque chose de massif et de pesant dans sa forme, celle de celui-ci, composée d'un cercle étroit garni de longues pointes, est, par contraste, légère et élégante. La seule différence importante qui existe entre ces deux personnages, c'est que l'un porte sur sa couronne le globe royal, tandis que l'autre ne l'a pas. On pourrait induire de là que le personnage de droite seul est souverain, et si l'on rapproche l'anneau ou la couronne ornée de bandelettes, que l'un présente à l'autre, du *ferouher*, anneau symbolique semblable, on peut croire que la scène représentée sur ce bas-relief est la prestation du serment à la religion de *Zoroastre*, en présence d'un mage qui reçoit la foi d'un prince sassanide, peut-être de Châpour lui-même.

En face de cette supposition, qui n'est ici consignée que pour chercher à expliquer ce bas-relief, il ne paraîtra sans doute pas hors de propos de mentionner une coutume des *Guèbres* ou *Parsis* modernes. Dans leurs transactions commerciales, quand ils veulent prendre un engagement mutuel, ces ignicoles ont pour usage de dénouer leur ceinture ou leur turban, ou de prendre une corde; ils en forment un anneau, et chacun des deux personnages qui ont à se donner parole prend un côté de cet anneau. Le serment ainsi prêté est à leurs yeux trop sacré pour qu'ils puissent y manquer. Le rapprochement entre cette coutume guèbre et la scène ici représentée est assez intime pour que la première puisse expliquer la seconde.

Dans le coin, à droite, au-dessus du manteau du cavalier, est une inscription en caractères pehlvis. C'est la seule que l'on trouve à Châpour.

Encouragés par nos guides, qui nous promettaient encore un bas-relief plus loin, nous poursuivîmes notre course sur la pente de la montagne, toujours au moyen de l'étroit passage destiné aux eaux. Nous arrivâmes en effet au pied d'un superbe monument de ce genre. Heureusement, il est situé sur un retour de rochers, et dans une concavité que ne suit pas l'aqueduc. Cette circonstance est sans doute une des causes auxquelles il faut attribuer l'état de conservation presque parfaite dans lequel il se trouve. Abstraction faite des sculptures de Persépolis, ce bas-relief est sans contredit le plus remarquable de tous ceux que nous ayons été assez heureux pour retrouver en Perse. Cette supériorité, il ne la doit pas seulement au sujet qu'il représente, au nombre des figures qu'il contient, à la variété des scènes, il la doit

encore à l'exécution de toutes ses parties et à l'habileté du ciseau qui distingue cet important ouvrage.

En face de ce beau monument de l'ère sassanide, on est saisi par l'aspect à la fois élégant et grandiose de la sculpture qui est d'un relief plus prononcé qu'aucune des autres que nous ayons vues en Perse. Dans toutes les poses, il y a plus de naturel, plus de vérité plastique. C'est bien toujours au fond le même art, c'est bien certainement encore le goût persan, ce même arrangement systématique des figures et des vêtements; mais, tout en conservant le cachet national, original, le sculpteur a su habilement donner à toutes les parties de son œuvre une vigueur, une noblesse et un air de nature qui la place incontestablement au premier rang parmi les sculptures sassanides.

Je ne crains pas de dire ici quelles furent toutes mes impressions en vue de ces monuments extraordinaires, et si je laisse échapper celles qui furent les plus intimes, au risque de commettre une erreur, j'espère que l'on voudra bien comprendre que le voyageur qui a vu les originaux, qui a été saisi par leur aspect, doit en avoir reçu des impressions neuves, peut-être justes, que cette vue peut seule procurer. Il ne faudra pas s'étonner que son sentiment diffère de celui que peut faire naître la traduction de ces sculptures sur le papier. Quand on raisonne, *de visu*, on a un peu le droit de hasarder une opinion nouvelle, suggérée par ce je ne sais quoi qui fait pénétrer bien des mystères qui ne se dévoilent pas à l'aspect froid, et en quelque sorte muet, des planches d'un ouvrage, si vraies et si bien exécutées qu'elles soient. Je serais heureux de pouvoir ainsi faire passer dans l'esprit de ceux qui verront les copies de ces bas-reliefs et qui liront

ces pages, quelque chose des impressions saisissantes que j'ai reçues de ces étonnants monuments des Sassanides.

L'une de celles que m'a communiquées le bas-relief dont je parle, et qui peut se justifier par le fait même des conquêtes du roi Châpour, c'est qu'il a dû être exécuté par un sculpteur grec, peut-être par un des nombreux prisonniers faits sur l'armée romaine. Bien certainement, les diverses parties de ce monument sont, dans leur ensemble, dans leur masse, traduites avec ce goût et cette forme générale qui caractérisent les sculptures persanes de cette époque; mais chacun des objets figurés est compris, dans ses détails, d'une façon qui sort tout à fait de la manière habituelle et généralement reconnue sur les bas-reliefs du même temps et de la même localité. Ainsi, tous les autres sont plus ou moins bien exécutés, il est vrai; néanmoins, ceux qui le sont le mieux sont traités avec une simplicité de détails qui trahit l'ignorance et l'inhabileté. Celui-ci, au contraire, pris dans son ensemble, présente une sculpture de même valeur. Mais, examiné et étudié avec soin, il offre la preuve irrécusable d'une hardiesse et d'un talent de ciseau qui se traduisent par des formes musculaires vraies, par des poses naturelles, par des ajustements gracieux, par des ornements ou des plis d'étoffes tracés avec autant d'élégance qu'il y a d'énergie dans la main qui les a refouillés. Les têtes ont plus de caractère, plus de diversité de physionomies et de poses; les animaux y sont bien distincts et bien vrais de forme. Tout cela est saisissant et ressort avec évidence de cette sculpture qui a toute la couleur d'un tableau. Voici la descriptions de cette grande scène dont le développement ne mesure pas moins d'une dizaine de mètres: par exception

à l'usage admis pour l'exécution de toutes les sculptures qui se rencontrent sur les rochers de Perse, et par un caprice ou une originalité d'artiste, ce bas-relief est exécuté sur une partie cintrée de la montagne, à l'intérieur d'un hémicycle de rochers, de manière qu'il forme comme un petit amphithéâtre dans lequel, les acteurs, d'un côté, et les spectateurs, de l'autre, sont les personnages figurés dans ce tableau circulaire. Le système de divisions ou compartiments que j'ai déjà signalé est encore plus distinct ici. Les diverses parties, ou les scènes différentes qui en font la composition, sont séparées d'une façon plus marquée et plus symétrique. Avec une affectation plus sensible que sur les bas-reliefs précédents, la place occupée par le personnage principal, qui est Châpour, le rend plus remarquable, plus saisissable, et contribue mieux à l'isoler dans toute la majesté de son rang et de sa gloire.

Je viens de dire que c'était encore Châpour; c'est aussi une répétition de sa victoire sur Valérien, de son triomphe de son armée victorieuse, et des Romains captifs qui l'implorent, ou lui offrent des présents, ou lui apportent leurs dépouilles. Dans cette nouvelle édition du même sujet, il y a du moins des variantes remarquables dans la manière dont il est rendu. Le groupe du roi et des deux Romains, dont l'un est sous les pieds du cheval, n'est point changé. Ainsi que je l'ai dit, il est isolé. Il pose sur une partie nue de rocher, ménagée entre deux rangs de figures; et, au-dessus, un ntervalle semblable, entre d'autres rangs de personnages, sert à faire ressortir la figure du roi tenant son ennemi sous ses pieds.

Les autres parties du tableau se divisent en huit comparti-

ments dont quatre à droite et quatre à gauche, superposés et séparés par des bandes saillantes horizontales. Dans les cadres de gauche, on reconnaît facilement l'armée royale représentée par un nombre considérable de cavaliers alignés sur quatre rangs et tous à peu près semblables de poses et de costumes.

Le sculpteur avait réservé ses idées, ses caprices et tout son art pour les cadres de droite. La scène principale est celle qui se passe devant le roi : à ses pieds est un personnage agenouillé qui étend les bras vers lui, dans une attitude de supplication ou d'hommage; d'après son costume, ce doit être un Romain. Un autre à peu près semblable est debout et offre à Châpour une couronne qui semble être en laurier, peut-être celle de l'empereur. Un officier persan, sur l'arrière-plan, assiste à la cérémonie. Au-dessus de lui un petit génie ailé vole vers le roi en lui présentant un bandeau qui flotte dans l'air. Derrière ces personnages, un premier individu apporte une petite couronne ou un anneau ; un second conduit un cheval de bataille tout caparaçonné qu'on doit croire celui de Valérien. Après, vient un homme portant sur la tête un vase très-large, et, derrière lui, marche lentement un éléphant sur la tête duquel est monté son cornac. Cet animal est rendu avec une vérité de formes étonnante ; c'est une des parties saillantes de cet ouvrage. Au-dessus de ces diverses figures, il s'en trouve six autres qui tiennent des deux mains et déploient des manteaux romains, ou peut-être les toges des patriciens morts sur le champ de bataille.

Au-dessous, le tableau qui paraît faire suite à celui qui vient d'être décrit, représente deux individus vêtus de longs manteaux romains : le premier présente sur sa main un objet croisé

qu'il n'est pas possible de définir ; le second porte une urne ou vase à deux anses dont le contenu ne se voit pas. Celui qui vient après eux tient l'étendard de Rome ; à sa hampe surmontée d'une partie carrée, mais restée ébauchée, il est facile de reconnaître qu'elle devait porter l'aigle romaine. Le char de l'empereur vient à la suite, traîné par deux chevaux ; et, derrière, au-dessus d'une partie brisée, on aperçoit la tête et les bras de deux figures qui portent sur leurs épaules des outres ou des sacs par lesquels on a voulu figurer sans doute le trésor impérial.

Dans les deux cadres supérieurs sont retracées des scènes du même genre. Dans celui qui se trouve au-dessus du groupe royal sont rangés huit personnages : le premier porte dans chaque main un grand anneau ; le second tient sur sa tête un très-grand plat ciselé, ainsi que le quatrième et dernier. Ces plats, de forme peu variée, sont ouvragés, présentent des côtes, et doivent simuler des objets d'un métal précieux, de l'orfévrerie. Les figures qui occupent le troisième et le cinquième rangs portent sur leurs épaules, au moyen d'un levier, un objet qui paraît très-lourd et qui est retenu par des courroies. D'après sa forme, il n'est guère possible de le prendre pour autre chose que pour un sac d'argent. La figure suivante porte également un sac sur son épaule ; et celle qui est l'avant-dernière conduit en lesse deux lions mâle et femelle. La tournure de ces animaux est pleine de naturel, et le sculpteur a rendu avec bonheur la face du lion encadrée dans une longue crinière.

Le dernier cadre, celui du haut, est plus simple. Toutes les figures, qui sont au nombre de huit, portent des anneaux ou des vases, à l'exception de la quatrième qui tient une

épée courte à la romaine. Dans ce compartiment, il est à remarquer que plusieurs individus qui sont vêtus de tuniques rabattues sur des pantalons larges, ont une main couverte par le bout de la manche. C'est une observation à constater parce qu'elle se renouvelle souvent, et que, ainsi que nous l'avons vu, sur un bas-relief de *Nakch-i-Roustâm*, cela semble être un trait caractéristique des mœurs ou des costumes de ces temps.

Après avoir ainsi exploré les deux rives du Châpour et avoir étudié les bas-reliefs qui se trouvent sur l'une et sur l'autre, il nous restait, pour compléter l'étude de toutes les sculptures que pouvaient recéler ces lieux, à voir un dernier monument d'autant plus curieux qu'il est le seul du même genre que l'on ait retrouvé jusqu'à ce jour en Perse. C'était une statue colossale que nos guides nous dirent être à l'entrée d'une caverne. Ces gens nous affirmaient qu'elle existait, qu'ils pouvaient nous la montrer; mais ils ajoutaient, tout montagnards qu'ils étaient, que ce n'était qu'avec les plus grandes peines qu'on parvenait à escalader les rochers pour atteindre la caverne située au sommet de la montagne. Cependant leurs affirmations, le désir de faire une découverte, et aussi le souvenir de voyageurs qui nous avaient précédés et n'avaient pu réussir à trouver ce monument, tout cela me stimulant me fit tenter l'aventure. Je partis donc avec deux tuffekdjis armés, et moi-même je me mis en mesure de me défendre, car je n'avais qu'une confiance très-limitée et dans nos Mamacenis et dans les autres montagnards que je pourrais rencontrer. Mes guides ne m'avaient pas exagéré les difficultés du chemin à parcourir. Il fallut nous lancer au milieu d'un chaos auquel la main de l'homme

n'avait point touché. A travers les ronces, les broussailles, les rocs amoncelés, je dus me faire hisser de l'un à l'autre, et vaincre des difficultés de toutes sortes. Enfin, après mille peines, abîmé de fatigue, j'étais parvenu à l'entrée d'une grotte naturelle, d'une ouverture extrêmement large, et dans les profondeurs de laquelle l'œil ne pouvait percer les ténèbres. A quelques pas de l'entrée de cette caverne, une figure colossale gisait sur le sol. Le torse, encore appuyé sur son piédestal, était renversé, et la tête fracassée posait à terre, en partie cachée dans la poussière. Les pieds seuls sont restés fixés au socle. Les dimensions de cette statue sont gigantesques : la tête est longue d'un mètre ; la largeur, d'une épaule à l'autre, dépasse deux mètres ; la longueur, du sommet de la tête à la ceinture, est de près de quatre mètres ; les pieds ont un mètre. Quant aux jambes, elles ne se retrouvent pas. Ces diverses proportions font supposer que le colosse entier pouvait avoir sept à huit mètres. D'après l'examen des vêtements, de la chevelure et de la barbe, il est à présumer que cette statue représentait le roi Châpour.

J'ai dit que les pieds étaient encore adhérents au socle. Celui-ci n'était autre chose qu'un énorme roc qui fait partie de la montagne, et les pieds eux-mêmes étaient parties intégrantes de cette masse de pierre. En examinant la voûte de la caverne, directement au-dessus de ce piédestal naturel, j'aperçus des arrachements qui ont conservé une forme et des empreintes de ciseau. En rapprochant, de l'œil, le dessus de la tête gisante à terre, du dessous de la pierre suspendue au-dessus des pieds, j'acquis la certitude que le colosse tenait à la masse des rochers de la grotte, du haut aussi bien que du bas. Il est donc certain que là il existait

une espèce de support de la caverne, comme une énorme colonne posée par la nature, ou par les hommes antérieurement, pour soutenir son arc immense, et que Châpour eut l'idée d'en tirer parti pour faire découper dans sa masse la colossale ronde-bosse qui devait, aux siècles futurs, présenter son orgueilleuse figure.

Comment a-t-elle été détruite? Faut-il en attribuer la chute à l'infiltration des eaux qui, peu à peu, auraient rongé la partie supérieure en contact avec la voûte, et, perdant son équilibre, cette statue s'est-elle affaissée sur elle-même? Ou bien faut-il, ce qui paraît assez probable, admettre plutôt que la main des hommes a détruit ce que la main d'autres hommes avait si ingénieusement créé? En voyant les traces de mutilation que porte le visage, cette opinion est bien justifiée. Ces barbares profanations de sculptures, en Orient, ne se rencontrent que trop souvent; nous avons déjà eu bien des fois occasion de signaler tout ce qu'elles ont fait perdre aux monuments de l'antiquité persane.

CHAPITRE XLIII.

Ruines de la ville de Châpour. — Khumaridje. — Kanara-Takhta. — Dallaki. — Bourazdjoûn. — Insurrection. — Arrivée à Bender-Bouchir.

Le 25 décembre, après avoir, sans accident, terminé nos travaux à Châpour, nous congédiâmes nos caraouls, à l'exception de deux que nous gardâmes pour nous guider jusqu'à la route qui devait nous conduire à Bender-Bouchir.

Lorsque nous eûmes débouché de l'étroite vallée où nous avions campé, nous nous retrouvâmes sur un sol jonché de débris et accidenté par des éminences portant tous les indices de constructions presque entièrement disparues. Nous les avions entrevues avant d'entrer dans la gorge du Roûd-Châpour, et nous n'en avions pas auguré beaucoup pour augmenter la collection de nos matériaux archéologiques. Nous ne nous étions pas trompés. Nous embrassions de l'œil toute l'étendue du terrain sur lequel surgissent çà et là les points les plus apparents parmi les débris qui le couvrent. Autant que nous en pûmes juger par l'aspect des lieux, la

ville de Châpour devait avoir approximativement deux mille mètres en longueur, sur treize à quatorze cents de largeur. A peu près au centre de tous ces monceaux de décombres, qui sont de nature à ce que des fouilles ne paraissent devoir y amener aucune découverte importante, on voit une ruine qui offre plus d'intérêt que toutes celles sur lesquelles le pied heurte à chaque pas. De loin, on n'aperçoit qu'un mur au haut duquel sont trois grandes assises dont les parties anguleuses, peu dessinées, accusent néanmoins des formes d'animaux. Toute la base de cette construction est enfouie dans la terre. Quatre murailles, dont les revêtements sont faits d'assises d'un calcaire blanc posées à sec, sont tout ce qui reste de l'édifice qui était à cette place. On ne peut se faire une idée de la hauteur que pouvait avoir le monument, parce que toute la partie inférieure, au dedans comme au dehors, se trouve enterrée jusqu'à la plate-bande des portes. Sur le dernier rang d'assises posaient des corps d'animaux que nous avions distingués de loin. Ils étaient très-endommagés; néanmoins, en les observant avec attention, nous n'avons pas été peu surpris de reconnaître qu'ils n'étaient autre chose que de grossières imitations des taureaux agenouillés qui forment à Persépolis les chapiteaux des colonnes. Ils n'avaient ni la finesse de détails, ni la perfection d'exécution de ceux-ci; mais leur ensemble avait un caractère tout à fait analogue. Ils paraissaient avoir rempli, à Châpour, le même office qu'à Takht-i-Djemchid, celui de supporter une architrave ou un plancher. Ils étaient faits de deux assises : l'une sur laquelle était sculptée la tête, l'autre formant le poitrail. Ce mur porte un jambage et une portion de cintre d'une fenêtre. On ne découvre, autour de cette ruine, rien qui s'y

rattache; elle paraît isolée et n'avoir pas eu d'autre construction comme annexe.

Au nord-est de ce point, à trois ou quatre cents mètres, on voit deux tronçons de colonnes, restés debout au milieu d'autres fragments du même genre. Ces débris sont en calcaire blanc semblable à celui des assises du monument précédent.

Ce sont là les seuls restes dignes de remarque parmi les décombres. On voit que l'intérêt qu'offre cette localité ne saurait être justifié par ces rares et insignifiants éléments d'architecture sassanide, qui n'ont pour eux ni la grandeur, ni l'art, ni même l'originalité; car, ainsi que je l'ai dit, les seuls objets qui y soient dignes de remarque ne sont, en réalité, dans ce qu'ils présentent comme caractère ou comme détails, que des réminiscences de Persépolis, ou même des plagiats complets faits à cette noble cité des rois achéménides.

Quand nous eûmes laissé derrière nous la dernière pierre qui rappelait la ville sassanide, nous suivîmes la direction du sud-ouest, et nous nous rapprochâmes de la rivière. Cette partie de la plaine de Kazèroûn est couverte d'une espèce d'arbrisseaux épineux que les habitants coupent pour brûler, et qu'à cause de cela l'on ne voit généralement que très-bas. Cependant il sont susceptibles d'un fort accroissement, ainsi que le prouvent quelques pieds épars que le hasard a fait respecter ; ceux-ci portent de petits fruits ronds que l'on mange. Arrivés au bord du Roûd-Châpour, il nous fallut cheminer assez longtemps dans son lit, marchant tantôt dans l'eau, tantôt sur des îlots sablonneux couverts de broussailles. Quand nous eûmes atteint la rive opposée, nous nous engageâmes

dans un ravin rocailleux que nos bêtes de somme eurent beaucoup de peine à suivre. Nous nous trouvions sur la route fréquentée de Bender-Bouchir. Après que les deux Mamacenis que nous avions gardés nous eurent mis dans notre chemin, ils s'en retournèrent en nous souhaitant un bon voyage. Jusqu'au dernier moment nous n'eûmes qu'à nous louer de ces gens. Ils avaient fait bonne garde, nous ne fûmes nullement inquiétés, et ils s'étaient prêtés avec beaucoup de complaisance à tout ce que nous leur avions demandé. Aussi voulûmes-nous qu'ils fussent également contents de nous, et nous payâmes généreusement les services qu'ils nous avaient rendus. Cependant je dois dire que ce ne sont pas gens auxquels il faille se fier. Leur air farouche indiquait assez que, sans l'intervention du serdâr de Kazèroûn, nous eussions probablement payé cher notre témérité de camper dans la gorge sauvage où nous étions en plein pays des Mamacenis, et à leur merci.

Après six heures de marche, montant et descendant alternativement, nous arrivâmes à *Khumaridje*. Au-dessus des habitations du village, se balançaient, sous un ciel pur, les verts panaches des dattiers. Khumaridje est situé dans une petite plaine circulaire, et sur une éminence qui permet de l'apercevoir de loin. Nous eûmes de la peine à y trouver un logement. Les portes se fermaient brusquement à notre approche; ou, quand nous pouvions pénétrer dans une cour, nous n'y trouvions personne, la maison semblait déserte. Enfin, et presque de force, nous nous installâmes dans une habitation assez passable. Elle était importante pour le lieu; elle avait une tournure de fortification qui indiquait sans doute la nécessité, pour les habitants, de se mettre à l'abri

des coups de main imprévus auxquels les expose la proximité du Loristân. Nous pénétrâmes dans la cour de ce logis en passant sous une voûte que surmontait une haute tour carrée percée de meurtrières, et terminée par des créneaux. Tout semblait prévu pour une défense et pour le cas où l'on aurait à soutenir un siége. Au fond de cette cour, on nous donna une grande chambre où la porte seule donnait passage à l'air et à la lumière, afin de mieux garantir de la chaleur extérieure qui devient excessive dans ce pays. Au-devant de cet appartement élevé de quelques marches au-dessus du sol, était une plate-forme construite, comme la maison, en briques crues, et entourée d'un petit mur. C'est là que, le soir, après le coucher du soleil, on prend le frais, ou que, pendant l'été, on passe la nuit. Des hangars faits avec des troncs et des branches de palmiers étaient disposés pour recevoir les chevaux ou autres animaux.

Nous commençâmes, à Khumaridje, à voir les dattes composer l'aliment principal des habitants. Cette nourriture est très-usitée dans la Perse méridionale où les fruits du dattier sont excellents. Ils y deviennent très-gros et parviennent à une maturité qui les rend extrêmement doux et agréables. Leur couleur brune, et le sucre cristallisé qui les couvre, leur donnent un air de fruits confits. Il est impossible de manger rien de plus savoureux et de plus délicat que les dattes de Perse. Les Persans les cueillent quand elles sont arrivées au degré de maturité qui les rend molles. Ils les entassent; leurs parties sirupeuses suintant de chacune d'elles, elles se prennent et adhèrent fortement les unes aux autres. Ainsi conservées, elles ressemblent à des gâteaux, et on les

coupe en tranches. Les dattes sont très-nourrissantes. Les *raïas* du *Guermsir* font un repas avec quelques-uns de ces fruits et un peu de pain.

En partant de Khumaridje nous dûmes franchir une nouvelle montagne qui nous rappela l'horrible sentier du *Cotal-Doukhtâr*. Nous marchions sur des roches que les caravanes seules avaient frayées, et que la main des hommes ne paraissait nullement avoir cherché à rendre plus praticables. La nature avait laissé souvent des intervalles entre des rochers. Pour les relier, on avait construit de petits murs sur lesquels des chaussées avaient été établies au moyen de pierres sèches. Nous cheminions un à un, à pied, lentement, entre deux masses gigantesques de pyramides en granit, dont les sommets se perdaient dans le ciel. Entre ces masses qui semblaient avoir été oubliées de Dieu dans le chaos, était creusé un abîme dont le fond ne se pouvait voir. Le sentier, obligé de s'accrocher là où il trouvait une pierre en saillie, passait alternativement d'un pic à l'autre, par-dessus le ravin qu'il traversait, tantôt sur un petit pont, tantôt sur une roche jetée entre deux. Cette route, si on peut l'appeler ainsi, est effrayante, quand on songe qu'un faux pas entraînerait infailliblement au fond du gouffre qu'on ne cesse d'avoir sous les pieds. Ce danger n'était que trop bien prouvé par les cadavres déchirés de mulets qui y avaient été précipités. Nous nous applaudîmes beaucoup, quand nous nous comptâmes, au bas de cette montagne, de voir qu'hommes et bêtes étaient au complet. Nos tchervâdars avaient eu plus de peine que nous à descendre de ces hauteurs, avec leurs mules. D'en bas, ce *cotal* produit un effet aussi singulier que pittoresque. Le petit sentier, tracé alternativement sur l'une

et sur l'autre de ces aiguilles granitiques, se présente presque dans tout son développement. Il descend en zig-zag, et ses détours fréquents lui font souvent franchir l'abîme sur lequel il suspend à chaque pas le voyageur. Cette route est si peu apparente et se confond tellement avec les masses de ces rocs accumulés sur lesquels elle se replie comme un long serpent, que l'on ne peut, à moins d'y voir quelqu'un, se douter qu'elle existe et qu'il soit permis à l'homme de s'y aventurer.

Nous rencontrâmes, dans ce défilé, quelques montagnards qui marchaient d'un pas vif et assuré. Ils ne paraissaient pas s'apercevoir des difficultés de l'escalade. Ils portaient un bâton au bout duquel était une hachette. C'était la première fois que je remarquais l'usage de cette arme. Je pensai qu'elle devait avoir pour but de les aider à couper du bois dans les rares endroits de la montagne où poussaient quelques broussailles.

L'étape de ce jour fut fatigante mais peu longue. Nous n'avions marché que cinq heures quand nous arrivâmes en vue d'une belle plaine couverte de palmiers au travers desquels se distinguaient les maisons de deux villages. Nous nous arrêtâmes à celui qui porte le nom de *Kanara-Takhta*, près duquel était un caravansérail où nous entrâmes. Cet endroit était remarquable par la singularité d'aspect que présentaient les habitations. Elles étaient très-variées. A côté de maisons en briques crues et en terrasses, comme toutes celles de la Perse, on en voyait qui, avec des murs semblables, portaient des toits en pentes, ressemblant beaucoup aux chaumières de nos villages. Ces toits, en effet, étaient construits avec des rameaux de palmiers dont les longues

feuilles minces et desséchées figuraient de loin du chaume. Il y en avait d'autres qui, temporaires, n'avaient aucune de leurs parties solides. C'étaient plutôt des espèces de tentes dont les côtés et le dessus étaient entièrement faits de branches de dattier. Cette différence entre les habitations de cet endroit tient à ce que la partie de la population qui vit sous ces cahuttes est nomade. Au printemps, elle s'éloigne de *Kanara-Takhta*, et n'y revient qu'à l'approche de l'hiver.

Ni ces cabanes de feuillages, ni les maisons qui étaient en mauvais état ne nous tentèrent. Nous préférâmes nous établir dans le caravansérail, quelque mal entretenu qu'il fût. Nous y avions été précédés par une caravane venant de Bouchir. C'était celle d'un marchand d'esclaves, qui était allé chercher des noirs dans ce port. Nous étions arrivés de bonne heure à *Kanara-Takhta;* la journée nous parut d'autant plus longue dans ce caravansérail que nous y étions fort mal. C'était un des plus mal tenus que nous eussions encore vus.

Le lendemain matin, nous allions partir, lorsqu'un incident nous fit comprendre les préjugés fanatiqnes des habitants de la contrée. Je réglais, avec le pourvoyeur du caravansérail, le compte de la dépense que nous y avions faite : entre autres choses qu'il nous avait fournies, figuraient quelques dattes qu'il avait apportées lui-même dans une espèce de grande jatte de cuivre du pays. Nous avions pris quelques-unes de ces dattes, et ne les trouvant pas de bonne qualité, nous les avions laissées. En payant notre écot, je voulus déduire ces dattes, mais le pourvoyeur me fit observer qu'il ne pouvait les reprendre *parce que nous y avions touché.* Très-étonné et, je le dirai, peu habitué à cette impertinence

musulmane, je croyais ne pas le comprendre, et je lui demandai l'explication de son refus. Il me répéta imperturbablement : « *qu'un musulman ne pouvait pas manger d'une chose qu'un* « *chrétien avait souillée par son contact impur...* » C'était clair et par trop insolent pour que je n'en témoignasse pas toute mon indignation. Ce colloque avait rassemblé autour de nous tous les gens de la caravane qui était dans le caravansérail. Le pourvoyeur était fort sale. Il avait notamment les mains fort crasseuses. Je tirai mon gant, et, montrant ma main à tout le monde, je dis : « Tu prétends que j'ai souillé tes dattes « en y touchant ; dis-moi lequel de nous deux a la main la « plus propre. » Quelques-uns des assistants sourirent, mais d'autres froncèrent le sourcil. « Puisque tu ne veux pas « reprendre ces dattes, ajoutai-je, sous prétexte que j'y ai « touché, je vais te les payer ; mais comme mon argent pas- « serait aussi par mes mains en sortant de ma poche, je sup- « pose que tu dois vouloir qu'il soit purifié avant de le « prendre, va donc le ramasser là..... » et, en disant cela, je jetai ce que nous devions au pourvoyeur dans une de ces flaques noires et puantes qu'entretiennent, dans les caravansérails, l'urine et les excréments des animaux qui y bivouaquent. Pour le coup, tous les visages prirent une expression de courroux. La leçon paraissait un peu verte à tous ces musulmans ; mais je m'inquiétai peu de ce qu'ils en pensaient. Nous partîmes, laissant le fanatique marchand de dattes, tout décontenancé de l'aventure, chercher son argent là où il était.

Nous avions vu successivement le sol s'abaisser devant nous, et nous avions, les jours précédents, beaucoup plus longtemps descendu que nous n'avions eu à monter. Nous

supposions donc que nous devions être beaucoup au-dessous de la plaine de Chiraz. Nous n'en avions cependant pas fini avec les montagnes; et, en partant de *Kanara-Takhta*, nous nous y trouvâmes engagés de nouveau. Mais le chemin y était moins aride, et le terrain moins exclusivement rocheux. Après en être sortis, nous arrivâmes sur le bord d'une forte rivière qu'il fallut traverser. Ses eaux vives paraissaient profondes. Nous y fîmes entrer nos chevaux avec précaution, et, en tâtonnant, nous finîmes par découvrir un gué où ils n'avaient de l'eau que jusqu'au milieu du ventre. C'était bien assez pour que nos bagages fussent mouillés; aussi, fallut-il prendre les plus grandes précautions pour faire traverser nos mules.

De l'autre côté de ce fleuve, une gorge étroite nous montrait le chemin. Nos tchervâdars nous prévinrent que c'était un passage mal famé, et qu'il fallait être sur nos gardes. Nous devions cheminer, un à un, entre deux hautes murailles de rocs entremêlés de broussailles, qui pouvaient être d'excellents lieux d'embuscade pour des voleurs. Nous marchâmes avec quelques précautions, regardant derrière chaque pierre, derrière chaque buisson, interrogeant du regard tous les creux du terrain, mais sans voir l'apparence d'un danger. Nous passâmes heureusement, et, quelque propice que fût l'endroit pour une surprise, nous en fûmes pour nos frais de prudence.

Quelques pas plus loin, nous arrivions au sommet de la dernière chaîne que nous eussions à franchir. C'était aussi la moins élevée et la moins difficile. Nous vîmes, de ce point, s'ouvrir devant nous le large et profond horizon de la plaine sablonneuse de Bender-Bouchir. Pour la première

fois, depuis notre départ de Trébizonde, nous apparaissait un pays que ne bornaient ni montagnes ni rochers. Dans la vapeur tremblottante qui s'élevait à perte de vue on devinait la mer Persique. Jusqu'à son flot, que nous croyions entendre, aucun mouvement de terrain ne coupait la ligne droite d'un sol qu'accidentaient seulement quelques formes de villages, quelques masses verdoyantes de dattiers. C'était donc un pays d'un aspect tout nouveau que nous allions traverser, vers lequel la pente douce des derniers monts nous conduisait rapidement. Nous descendions d'un pas léger, attirés par l'espérance de la nouveauté, et nous fûmes vite rendus au village de Dallaki, situé sur le bord d'un courant d'eau saumâtre.

Nous apprîmes là que toutes les populations de la plaine étaient en grande rumeur et se battaient entre elles. J'eus beaucoup de peine à distinguer la véritable cause de ces troubles. Tout ce que je pus comprendre, c'est qu'il y existait un conflit armé et soutenu par des coups de fusil, entre un Khân rebelle et celui qui commandait ce district au nom du Châh. Les villages s'étaient partagés : les uns tenant pour le roi de Perse, les autres prêtant appui aux révoltés. Mais au fond de tout cela, et sous le voile de ces discussions entre nationaux, il me sembla qu'il se cachait quelque complot politique ourdi par des agents étrangers au pays. Je m'étais déjà aperçu que, dans cette partie de la Perse, il y avait une sourde fermentation. Les événements de Syrie, annoncés dans ces régions éloignées, y avaient été racontés, grossis, dénaturés, comme le sont inévitablement tous les faits colportés au loin de bouche en bouche. Par combien de conducteurs de cette espèce, les nouvelles du théâtre de la guerre

soutenue par Ibraïm-Pacha n'étaient-elles pas passées avant d'arriver jusqu'ici? Mais une chose qui m'étonna beaucoup, ce fut de voir les gens de la plus mince apparence parler de cet accident politique, et s'en préocuper. Cela tenait à plusieurs causes : d'abord à la sympathie que les Persans avaient pour le pacha d'Égypte; ils savaient que Mehemet-Ali était hostile aux Turcs; il ne leur en fallait pas davantage pour qu'ils prissent parti pour lui contre leurs éternels ennemis. Ils faisaient des vœux pour que le pacha fût victorieux, et son inutile résistance, dans le mont Liban, était commentée de mille manières. Une autre cause de l'intérêt que les Persans portaient à ce qui se passait de l'autre côté du désert, c'était l'antipathie qu'ils ressentaient pour les Anglais qu'ils savaient engagés dans cette lutte. L'Angleterre, surtout sur les côtes du golfe Persique, a toujours agi de façon à s'attirer la haine des populations. Savoir qu'elle prenait parti pour le sultan contre le pacha, qu'elle soutenait les Turcs contre les Égyptiens, c'était, aux yeux des Persans, un nouveau grief ajouté à tant d'autres qu'ils n'avaient point oubliés. Tous les bruits qui couraient sur les événements de Syrie venaient de Bagdad ou de Bombay par Bender-Bouchir. Aussi les caravanes, parties de ce port, étaient-elles interrogées avec anxiété dans tous les villages qu'elles traversaient.

Au caravansérail de Dallaki, où nous étions, un Persan nous affirma qu'un courrier était venu du Kaire pour solliciter le Châh, de la part de Mehemet-Ali, de faire alliance avec lui et d'attaquer la Turquie. Rien ne pouvait plaire davantage aux Persans. Leur patriotisme s'enflammait, à l'idée de guerroyer contre les Turcs, leur fanatisme s'exaltait au cri de : *Guerre aux Sunnites!*

Toutes ces nouvelles, ou, pour mieux dire, tous ces bruits, nous jetaient dans une grande anxiété, car, tout en faisant la part des exagérations, nous en savions assez pour comprendre la gravité que pouvait avoir cette guerre. Si nous en connaissions la réalité, nous en ignorions les détails et les conséquences. Il y avait déjà bien longtemps que nous étions privés de lettres et de journaux de France, nos nouvelles les plus fraîches remontaient à plus de six mois; depuis, que s'était-il passé ? Nous avions hâte d'atteindre Bouchir où nous espérions, non pas trouver des lettres, mais au moins des gazettes venues de Bombay.

Nous quittâmes Dallaki de grand matin, afin d'avancer. A une petite distance de ce village, nous avons rencontré plusieurs ruisseaux d'eaux chaudes sulfureuses. On nous dit que leur source était éloignée, et cependant elles conservaient, malgré leur parcours, une température encore élevée. Elles coulaient au travers d'un sol pierreux et complétement dénué de végétation. Près de là étaient aussi des sources de naphte. Plus loin, nous vîmes la terre couverte d'une espèce de cactus, à petites feuilles, et produisant une jolie fleur à côté de figues que les habitants nous dirent être fort mauvaises.

Nous pensions nous arrêter au village de *Bourazdjoûn*, qui est distant de *Dallaki* de cinq heures, et faire le lendemain une forte journée pour arriver à Bouchir. Mais en approchant de Bourazdjoûn, nous aperçûmes toute la population en armes. Elle paraissait se préparer à livrer bataille à un ennemi attendu. D'aussi loin qu'elles nous virent, les vedettes nous signalèrent. Un petit groupe d'hommes armés s'avança vers nous avec toutes les précautions usitées en guerre. Ce ne fut pas sans quelque peine que nous parvînmes à nous

faire reconnaître pour des frenguis voyageant et demandant l'hospitalité. Quand on eut acquis la conviction que nous n'étions ni des ennemis, ni des émissaires envoyés par eux, on nous conduisit au Hakim, qui nous reçut avec la préoccupation d'un homme qu'un danger menace, et qui a bien à penser à autre chose, vraiment, qu'à exercer l'hospitalité envers des chrétiens. Cependant il nous fit donner un logement, mais inacceptable. Tout était en rumeur autour de nous. Nous n'entrevoyions pas la possibilité d'être là commodément. Nous pouvions nous trouver au milieu d'une bagarre, et, vainqueur ou vaincu, ce village ne nous inspirait pas de confiance. Le soleil était encore bien haut, nous résolûmes d'aller chercher fortune plus loin.

Je cheminais tout en cherchant à deviner la cause de l'insurrection au milieu de laquelle nous passions, et j'y réfléchissais tristement, en rapprochant ce que je voyais de tout ce que je savais : dissentiment profond entre la cour de Téhérân et le ministre anglais ; exclusion de la légation britannique du territoire persan ; vœux contraires à la politique anglaise, manifestés ouvertement par les Persans, à l'occasion de la guerre de Syrie ; entrée, malgré l'opposition des autorités persanes, d'un agent anglais dans le Loristân et chez les Bactyaris ; double coïncidence de cet événement avec la révolte du Khân de Bebahân, ville lori, et les troubles du district de Bouchir ; et, pour complément, apparition de forces anglaises à *Karak* et sur tout le littoral persique.

Nous distinguâmes bientôt le village d'*Hamadi* où nous devions demander un gîte. Bien que nous y retrouvassions un peu de la fermentation que nous avions laissée derrière

nous, cependant la population, qui est arabe, en paraissait beaucoup plus calme. Toute cette contrée, en remontant vers Bassorah, est peuplée, en grande partie, de tribus arabes qui s'y mêlent aux Persans. Ils y conservent leurs coutumes, leurs mœurs nomades; ils parlent le *farsi* aussi bien que leur propre langue, et sont en partie sunnites, en partie chiites. Ils possèdent des villages, sans être pour cela tout à fait sédentaires. Quand vient la saison chaude, ils abandonnent les sables brûlés du *Guermsir* et se retirent vers les montagnes. Leurs habitations se ressentent de leurs habitudes. Construites sans peine, elles se détruisent facilement. Quelques branches de palmiers, et des feuilles tressées, ou simplement placées les unes sur les autres, forment leurs cabanes.

Notre séjour à Hamadi ne fut point assez long pour que nous pussions apprécier avec certitude le caractère de cette population étrangère au sol de la Perse. Néanmoins les impressions que je reçus de ces Arabes furent telles que je pus distinguer en eux une nature très-différente de celle des Persans. Ils me parurent être beaucoup plus indépendants, plus fiers, et aussi plus grands, dans leur hospitalité, que leurs voisins; et à la manière dont ils s'exprimaient sur les troubles qui agitaient le pays autour d'eux, on sentait qu'ils ne faisaient cause commune avec personne, et restaient neutres entre les deux partis. La faible agitation qu'on remarquait parmi eux n'avait d'autre cause que l'inquiétude où ils étaient pour leurs troupeaux et leurs autres biens; elle ne trahissait aucune préférence, ni aucune opinion politique. Ce rivage persique demeura longtemps sous le nom de *Bachistân*, d'*Arabistân*, dans un état d'indépendance complète

vis-à-vis du Châh. Aujourd'hui encore, le gouverneur de Bender-Bouchir est Arabe, et la majeure partie des villages, de même nation, obéissent exclusivement à leurs *Cheiks*. Ceux-ci se considérant plutôt comme vassaux et feudataires du roi de Perse, que comme ses sujets. Cette population arabe a d'ailleurs considérablement diminué.

Nous quittâmes Hamadi au jour. Sept farsaks nous séparaient encore de Bouchir, et nous désirions y entrer de bonne heure. Nous marchions sur une plaine de sable basse, couverte de sel, et marécageuse. A notre droite surtout, à l'ouest, d'immenses marécages s'étendaient jusqu'à la mer; ils produisaient, par leur évaporation, un mirage singulier au-dessus duquel nous croyions voir une foule de mâts et de navires. Le sol, quoique plus solide sur notre gauche, était aussi souvent submergé. Nous marchions avec précaution sur un étroit chemin où, bien que le sable fût plus ferme et plus sec, on n'en sentait pas moins, par intervalles, que les eaux s'infiltraient à une certaine profondeur. Aussi arrivait-il parfois que nos montures s'y enfonçaient jusqu'à mi-jambes. Toute cette région basse et envahie par les eaux de la mer pénétrant à travers les sables, était couverte de bandes innombrables d'oiseaux aquatiques et de perdrix du désert qu'on appelle *fohouï*. Celles-ci se réunissent quelquefois par milliers; elles s'élèvent très-haut, et, quand on les voit venir de loin, on dirait un nuage. Cette espèce est très-jolie; son plumage est moucheté; elle se rapproche beaucoup, par les formes, de la perdrix ordinaire, mais elle présente cette singularité, que les pattes n'ont que trois doigts; c'est du reste un excellent gibier.

Longtemps avant d'atteindre Bouchir, le mirage nous fai-

sait croire à la proximité de la ville. Cet effet d'optique grandissait démesurément tous les objets, en les rapprochant d'une façon surprenante : de petites barques qui étaient dans le port prenaient les dimensions de vaisseaux de haut bord, et les pauvres murailles en briques de la ville semblaient être à notre portée. Mais ces images menteuses fuyaient toujours devant nous, et il fallut quelques heures passées à leur poursuite avant qu'elles s'évanouissent et que la réalité vînt rendre à chaque chose ses proportions vraies. Il y avait sept heures que nous marchions, depuis Hamadi, quand Bender-Bouchir se dessina assez nettement à nos yeux pour que nous vissions combien cette ville était misérable.

CHAPITRE XLIV.

Aga Youssef. — Vaisseau de Nadir-Châh. — Commerce de Bouchir. — État de cette ville. — Ile de Karak. — Influence anglaise. — Ruines de Richehr.

Arrivés au pied des murs de Bender-Bouchir, nous en trouvâmes les portes fermées; il nous fallut parlementer pour entrer dans la place. L'émotion de la plaine s'étendait jusque là, et les habitants de cette ville ne paraissaient pas plus rassurés, derrière leurs murailles, que ne nous avaient semblé l'être les raïas des villages devant lesquels nous avions passé. Après quelques pourparlers et des indécisions que le firman royal finit par vaincre, nous fûmes introduits. Nous franchîmes, entre deux canons que leurs affûts brisés mettaient hors de service, la seule porte qui s'ouvre du côté de terre. Elle était alors gardée par un poste nombreux de tuffekdjis, et ouvrait sur une petite place où s'élevaient quelques cabanes en palmier. De là, nous entrâmes dans des rues étroites et tellement désertes, qu'on aurait pu les croire abandonnées par leurs habitants. Ceux-ci étaient sous les armes, et ils avaient barricadé leurs maisons, ainsi que leurs boutiques, comme s'ils avaient eu à redouter un assaut.

Nous demandâmes à être conduits chez le gouverneur *Cheik-Nasr* à qui nous étions recommandés. Il était parti pour Chiraz, et nous dûmes nous adresser à son vekil Cheik-Abdoullah qui nous indiqua pour logement une maison très-considérable, jadis fort belle, mais alors tellement ruinée que nous ne pouvions y trouver un abri convenable. Il nous était impossible de nous établir dans ce local délabré où il ne restait ni portes ni fenêtres. Nous étions en discussion avec le ferrach-bachi du vekil, quand nous vîmes venir un individu qui avait un extérieur moitié frengui, moitié persan. Il nous salua fort poliment, et, se présentant comme agent européen, il nous offrit, avec une grâce parfaite, un logement dans une maison à lui. La cordialité de son offre obligeante ne nous permit pas d'hésiter à l'accepter, et nous le suivîmes très-volontiers. Chemin faisant, il nous apprit, en peu de mots, qui il était. Il s'appelait *Aga-Youssef-Malcolm,* ce dernier nom évidemment emprunté et porté comme cocarde. Il était Arménien par son père, Français par sa mère et Anglais par intérêt. La Compagnie des Indes l'entretenait à Bouchir comme agent non officiel, mais cependant reconnu comme tel par le gouverneur, et ayant qualité pour veiller aux affaires des Anglais dans ce port. Le caractère semi-politique dont il était revêtu lui donnait droit à toutes les franchises usurpées par les *balioz* de cette nation. En conséquence, aux fonctions d'agent consulaire il réunissait des occupations commerciales très-étendues. C'était un des riches négociants de ce littoral; ses relations s'étendaient à Bassorah, à Bombay et jusqu'à Mascat. Il parlait le persan, l'anglais, l'arabe, et naturellement l'arménien. Son costume était tout aussi bigarré : il était persan par son bonnet ou coula

de peau d'agneau noir, anglais par une veste de percale blanche, comme on en porte aux Indes, arabe par les babouches dans lesquelles il passait le bout de ses pieds; quant à sa nationalité paternelle, elle se révélait par plusieurs menus détails de sa toilette étrange. Avec un pareil accoutrement, soutenu par une langue polyglotte, Aga-Youssef-Malcolm pouvait se présenter devant des nationaux de quatre pays différents, et se réclamer, vis-à-vis chacun d'eux, d'une des pièces constitutives de son individu multiforme. Nous seuls Français, nous ne trouvions en lui rien qui rappelât notre pays, si ce n'est la politesse et l'obligeance extrême de cet excellent homme.

Aga-Youssef, je l'appellerai ainsi par abréviation, nous avait conduits dans une petite maison qui lui appartenait. Il nous y installa, y fit apporter tout ce qui pouvait nous être utile, et nous dit de nous considérer comme chez nous. Il exerçait l'hospitalité avec une générosité et une aisance qui nous surprenaient beaucoup. Nous nous applaudissions beaucoup de l'avoir rencontré et de ne pas être restés au milieu des décombres du palais que nous avait offert pour demeure Cheik-Abdoullah.

A la fin de la journée, Aga-Youssef, pour nous faire honneur, avait rassemblé en ville et dans les factoreries du port tout ce qu'il avait pu d'Arméniens de sa société et il nous les amena. Chacun d'eux nous adressa toutes sortes de compliments sur notre arrivée à Bouchir, sans omettre de faire à son tour ses offres de services. La conversation ne tarda pas à s'engager sur la politique, sur la guerre de Syrie. Au travers des réticences que ces Arméniens, et surtout notre hôte, gardaient relativement au rôle de l'Angleterre dans ces graves

conjonctures, nous devinâmes facilement qu'ils inclinaient tous grandement de ce côté : c'était évidemment une société dévouée aux Anglais, et sans doute une de ces avant-gardes, comme ils savent en placer sur tous les points du globe où le gros de leur armée n'est point encore arrivé.

Notre position vis-à-vis de ces dévouements était délicate. Nous nous observions et nous tenions constamment sur la réserve. Nous devions respecter les sentiments secrets de notre hôte; ne devait-il pas, d'ailleurs, gagner l'argent qu'on lui donnait comme subvention? Et il faut dire que je n'aurais su lui faire un crime de s'être chargé du rôle qu'il remplissait au milieu des comparses qui l'entouraient, car les Arméniens ne sont plus, à vrai dire, une nation. Semblables aux Juifs, ayant, pour ainsi dire, subi les mêmes vicissitudes, les mêmes malheurs, les Arméniens, dispersés sur la surface du continent asiatique, errent de côté et d'autre, ne demandant au lieu qu'ils habitent que les moyens de vivre de leur industrie. Honnis par les Musulmans, vexés par le gouvernement persan, ils ne se sont attachés ni au sol, ni à la nation au milieu de laquelle ils vivent en parias sans s'y être jamais incorporés.

Nous ne comptions passer que deux jours en cet endroit; nous les employâmes à visiter Bouchir en détail. Son vrai nom est *Bender-abou-Cheher*, littéralement *port et ville du Grand'Père*. Ce sont les Arabes qui l'ont ainsi appelée, comme ce sont eux qui l'ont fondée. Toutes les villes qui, placées sur cette côte, permettent aux navires d'y aborder, sont d'origine arabe. Les Persans ont toujours eu horreur de la mer et de la navigation. Retirés dans les terres, et n'approchant qu'avec répugnance des sables baignés par les

vagues, ils ont abandonné, d'abord aux Arabes, plus tard à des Européens, le soin de tirer parti des rares endroits que leur côte pouvait offrir, comme ports, à la navigation et au commerce maritime. Ainsi, dans tout le cours de la longue histoire de Perse, l'on ne voit jamais cette nation, je ne dirai pas figurer comme puissance navale, mais seulement déployer quelques voiles sur les mers qui baignent ses rivages au nord et au sud. Cependant, il y a un peu plus d'un siècle, un souverain de ce pays, un soldat parvenu, chez qui l'on n'aurait pas dû, d'après son caractère et ses exploits, soupçonner d'autres instincts que ceux de la guerre, conçut tout à coup l'idée de créer une marine pour défendre les frontières maritimes de ses États. Mais c'était là un de ces caprices fugitifs, une de ces fantaisies comme s'en sont passé quelquefois les despotes orientaux. Pourtant Nadir-Châh, car c'était cet usurpateur, mit une grande persévérance dans la réalisation de ce projet. Servi par les éléments indispensables à la création qu'il avait rêvée, on ne peut dire ce qui en serait résulté; peut-être la Perse fût-elle devenue une puissance navale et ses destinées eussent-elles été différentes. Mais le sol de ce pays se refusait à cette innovation; il est privé de bois propre à la construction des navires, et, à l'exception des forêts encore vierges du Mazenderâm, il était alors, comme aujourd'hui, impossible d'y trouver un seul arbre qui pût faire un soliveau.

Nadir-Châh n'était pas homme à reculer devant une difficulté matérielle. Ses victoires, ses triomphes de tout genre, ne connaissaient plus d'impossibilités. Il voulut donc avoir une marine, bon gré mal gré, et il ordonna à un ingénieur anglais qui se trouvait auprès de lui, de construire de suite

un vaisseau de grandes dimensions. Le roi donna, pour cela, l'ordre de couper, dans les forêts qui bordent la mer Caspienne, tous les bois nécessaires. Faute de chariots, ils furent portés à dos d'homme, au moyen de relais établis sur le parcours de plus de deux cents lieues qu'ils avaient à faire pour arriver à leur destination. Après ces premiers efforts, faits pour satisfaire aux désirs du monarque, après les premiers travaux qui avaient amené le premier navire persan à un commencement de construction, soit que Nadir-Châh fût enfin rebuté par les difficultés de l'entreprise, soit que sa mort tragique y eût mis fin, toujours est-il que le vaisseau ne fut jamais terminé et resta, pendant de longues années, sur sa cale où sa carcasse pourrie faisait encore naguère l'admiration des Persans.

Bouchir est d'ailleurs un très-mauvais port, et se trouve privé de rade. La plage est fort basse, les sables qui la forment s'avancent très-loin dans la mer, et retiennent les navires éloignés de la côte. Il en résulte qu'ils doivent rester au large, sans abri, et qu'au moindre coup de vent, ils sont obligés de lever l'ancre. Il n'y a que les barques arabes, appelées *bagalo* ou *battil*, qui puissent arriver près du quai. C'est, au reste, par ces bâtiments legers et d'un faible tonnage, que se fait presque exclusivement le commerce de Bouchir avec Bassorah, Bombay, ou Mascat. Ces barques sont pontées; elles ont, à l'arrière, une chambre pour le patron, et ne portent qu'une voile très-grande attachée à une vergue démesurément longue. Elles naviguent lourdement, mais assez sûrement, en raison de l'excessive prudence des marins du golfe. Ils ne s'éloignent jamais de terre; et quand il pressentent un temps un peu gros, ou ils ne partent pas,

ou ils l'évitent en se réfugiant dans quelque crique. Ces bâtiments varient de capacité, depuis cent jusqu'à trente tonneaux. Un certain nombre portent le pavillon anglais. Parmi ceux qui font le cabotage de cette petite mer, huit à dix appartiennent à des négociants de cette ville. C'est avec cette faible marine qu'ils trafiquent dans le golfe et presque dans la mer des Indes. Ils se chargent également de porter des passagers, notamment à Bassorah où se réunissent annuellement un assez grand nombre de pèlerins persans et indiens qui de là se rendent à la Mecque. Tous ces *hadjis* qui vont et viennent ne laissent pas de donner quelque mouvement à Bouchir.

Il y a, sur cette côte, d'autres petits ports, mais le seul qui mérite ce nom est celui de Render-Rick, au nord du précédent. Les eaux du golfe subissent un flux et un reflux très-peu sensibles, car la marée ne s'étend pas sur la plage, qui est presque aussi horizontale que la mer, à plus de quinze ou vingt mètres.

Cinq ou six bâtiments anglais viennent annuellement dans ces parages. Des navires de guerre de la même nation s'y montrent également de temps en temps. Quant à l'apparition du pavillon français elle y est extrêmement rare. Cependant, il est venu plusieurs fois à Bouchir un capitaine qui faisait le voyage de Bourbon à Bombay, au golfe Persique, à Mascat et retour; mais, comme il avait beaucoup de peine à faire son fret, il paraît qu'il a renoncé à cette navigation, car on me dit ne l'avoir pas revu depuis longtemps.

Il faut dire qu'à Bouchir les transactions commerciales sont très-restreintes. Les Anglais y importent beaucoup d'articles de leurs manufactures, et ils ont, par leur voisinage et

leur nombreuse marine, le monopole du commerce dans ce port; il en résulte qu'il n'y a pas de rivalité possible. Quant au commerce d'exportation, il consiste principalement en denrées qui sont à l'usage des Orientaux, telles que du tabac pour Kalioun, appelé Tombeki, que Chiraz produit en abondance, des tapis, des étoffes de soie ou de laine de Kerman et de Yezd, des cotonnades fabriquées à Ispahan, à Kachân. Si l'on ajoute à cela quelques centaines de chevaux envoyés aux Indes, des armes de toute espèce, une assez forte quantité de vin de Chiraz également porté à Bombay, avec de la soie et quelques drogues, on a un aperçu des principaux éléments du négoce qui prête un peu de vie au port de Bender Bouchir. Tout cela n'est d'ailleurs pas de nature à être un aliment suffisant pour y attirer la marine européenne. Avec les idées négrophiles qui ont cours en Europe, elle ne saurait y être amenée davantage par la traite des esclaves noirs, qui est une des principales branches de commerce de cette côte. C'est par cette voie que les harems s'approvisionnent d'eunuques et de servantes. Les premiers sont les plus chers : ils coûtent de quarante à cinquante toumans, c'est-à-dire cinq à six cents francs; les filles varient de prix entre quarante et vingt toumans. Cette marchandise, si je puis m'exprimer ainsi, est taxée comme toutes les autres; chaque tête rapporte à la douane de cinq à six francs. Ce sont, en général, les navires de Mascat qui font ce trafic, et il est digne de remarque qu'il a lieu en face des Indes anglaises, pour ainsi dire en vue du pavillon britannique, l'effroi des négriers de la côte occidentale d'Afrique. C'est une contradiction, mais c'est un fait, que personne ne pense à inquiéter, dans ces parages, les navires qui font la traite.

Autrefois la pêche des perles était une des branches importantes du négoce dans ces parages, en même temps qu'un moyen d'existence lucratif pour les populations riveraines; mais les anciens bancs d'huîtres sont devenus stériles, et il faut en chercher de nouveaux moins riches, et situés à des profondeurs qui offrent de grandes difficultés aux plongeurs; il en résulte que la pêche s'est beaucoup ralentie.

Le climat de Bouchir, comme celui du pays de *Guermsir* en général, passe pour très-insalubre, surtout l'été; dans cette saison il souffle fréquemment sur cette côte, ainsi que dans les vastes plaines de l'Euphrate et du Tigre, un air que l'on dit mortel. Ces courants atmosphériques ont une très-grande violence, ils sont brûlants, et portent en effet souvent avec eux la mort. Il est fréquemment arrivé que des individus ne pouvant, dans ces solitudes, se mettre à l'abri de ce vent, en ont été asphyxiés. Cet effet mortel paraît dû à des miasmes méphytiques que les courants d'air, venant dans certaines directions, entraînent en passant sur des lieux infectés de matières délétères. On croit pouvoir attribuer cette propriété malfaisante à des sources de bitume qui se trouvent, en effet, dans les déserts de l'Arabie et de la Mésopotamie. On conçoit que des puits où cette matière se trouve en fusion, presqu'en ébullition, sous les rayons ardents du soleil de cette latitude, s'émanent des vapeurs qui puissent causer l'asphyxie.

La ville elle-même a très peu d'importance, elle présente le même aspect que toutes celles de la Perse. Elle est placée sur une petite éminence qui s'élève sur une pointe de la côte, et forme comme une espèce de presqu'île. Son plan est celui d'un triangle dont deux faces se présentent à la mer qui les

baigne, et dont la troisième, du côté de terre, est fermée par une muraille autrefois fortifiée. La monotonie des lignes qui dessinent ordinairement la silhouette des villes de Perse, est rompue ici par les palmiers dont les panaches flottent au-dessus des terrasses. Elle présente encore quelque chose de particulier : c'est un nombre considérable de ventouses qui s'élèvent au-dessus des maisons et servent à leur donner de l'air intérieurement; on les appelle *bâdjir*. Elles ressemblent à des cheminées, mais sont plus hautes et plus larges. Elles sont munies, à leur partie supérieure, d'une grande ouverture par laquelle s'établit la circulation de l'air. Ces appareils ventilateurs se voient dans d'autres villes de Perse, mais c'est surtout dans celles du sud qu'ils sont communs à cause de la chaleur.

L'intérieur de Bouchir présentait, alors que nous y étions, un aspect désolé. Nous y vîmes des quartiers entiers abandonnés, des maisons fermées ou en ruines. Cette cité avait été récemment dévastée par le choléra et la peste. Les trois quarts de la population avaient succombé à ces épidémies successives, et le peu de mouvement qui se voyait dans les bazars, comme dans le port, était dû aux voyageurs ou aux caravanes du commerce.

Le quai est la partie la plus animée de la ville; c'est là que se trouvent ce que j'appellerai les factoreries, c'est-à-dire de grandes maisons où sont les magasins et les comptoirs des principaux négociants qui sont à la fois expéditeurs, importeurs et commissionnaires. Dans ces entrepôts, on trouve des marchandises de toute espèce et de tous pays : à côté des soieries, des cotonnades, des vins, des drogues, des noix de galle, de l'eau de rose, des pierreries et même de

l'or monnoyé, qui viennent de tous les points de la Perse; on voit des indiennes, de l'ivoire, des épices, du thé, des verreries, du café, des porcelaines, des draps, des glaces, du sucre, des cordages et des esclaves envoyés de Bombay, de Malabar, de Mascat ou de Bassorah. Devant les factoreries, fument, assis nonchalamment au soleil, les marins arabes, qui regardent leurs bagalos se balancer sur la mer. Une population de portefaix, la plupart arabes aussi, s'agite, va, vient, en heurtant les passants, et porte les ballots qu'on embarque ou ceux qui viennent d'être tirés de la cale des navires. C'est là seulement qu'est la vie de Bouchir, et c'est à ce quartier que tend, de jour en jour, à se réduire l'importance de la ville.

Les bazars n'y sont rien : petits, sales, obscurs, dépourvus de marchandises, on ne voit, dans leurs chétives boutiques, que quelques brocanteurs juifs ou quelques pauvres ouvriers arméniens. Il y régnait cependant, durant notre séjour, une animation inaccoutumée. Je remarquai que les étalages étaient transformés en arsenaux où figuraient des sabres, des pistolets, des fusils et tout l'attirail de guerre des Persans. La cause de cet appareil militaire était la crainte, dans laquelle se trouvait le gouverneur, d'une surprise de la part de l'ennemi qu'il s'attendait à voir paraître d'un moment à l'autre. Le Cheik avait donné des ordres pour que tous les habitants s'armassent. Ils devaient être prêts à la première alerte, et tous, indistinctement, étaient tenus de courir aux portes et aux murailles.

Il y avait bien un peu d'exagération dans ces appréhensions qui tenaient ainsi en émoi toute la population. Néanmoins, il était réel que Bouchir était le point de mire d'une insurrec-

tion fomentée dans le Loristân. Nous sûmes en effet que, quelques jours avant notre arrivée, le khan de la petite ville de *Bebahân*, sur la route de Chouchter, depuis longtemps rebelle à l'autorité royale, avait tenté de faire enlever Bouchir par un de ses affidés, qui, avec quelques hommes hardis, s'était chargé de ce coup de main. Mais ils avaient été arrêtés par une résistance sur laquelle ils ne comptaient pas. Repoussés, ils s'étaient retirés dans un village voisin, et y attendaient, paraissait-il, du renfort ou une occasion plus favorable. C'était avec ce parti de révoltés que les habitants de quelques-uns des villages restés fidèles au Châh, que nous avions vus dans la plaine, avaient escarmouché. Tout cela était fort singulier : cette insurrection contre l'autorité royale, sans motif de sa part, cette attaque audacieuse contre une ville soumise et où commandait un cheik investi de la confiance du gouvernement, étaient des événements dont la cause occulte ne devait pas être cherchée seulement dans la nature rebelle des habitants du Loristân, ou dans la faiblesse et la mauvaise administration du gouvernement de Mehemet-Châh. Il y avait, comme je l'ai dit, plusieurs coïncidences d'où l'on était en droit de tirer des inductions fâcheuses, et les soupçons devaient s'étendre à un voisinage très-dangereux pour cette contrée. A une très-petite distance de Bouchir est l'île de Karak, qui appartient de droit à la Perse, mais dont les Anglais se sont emparés. Ils y ont habituellement une petite garnison. En 1840, elle était de mille hommes, dont six cents Cipayes et quatre cents Anglais; de plus, ils y avaient débarqué de l'artillerie, et l'on disait que plusieurs bâtiments de guerre y étaient mouillés ou croisaient entre l'île et les côtes de Perse. Il y avait alors, de l'aveu des

agents anglais à Bouchir, un mouvement inaccoutumé à Karak. Devant Bouchir même était mouillée une goëlette anglaise; chaque jour, un officier et des marins venaient à terre, ils correspondaient avec leurs affidés, et avaient tout l'air de gens, ou qui viennent donner des instructions, ou qui viennent savoir où en sont les choses. Un autre fait, qui coïncidait avec ceux-ci et auquel j'ai fait allusion précédemment, était l'entrée dans le Loristân, trois mois auparavant, d'un agent anglais, pour ainsi dire malgré le gouverneur d'Ispahan. En rapprochant tous ces faits de l'émotion qui agitait les esprits à cette époque, tant en Perse qu'aux Indes, et qui était due à la guerre de Syrie, en tenant compte des sympathies avouées par les Persans pour Mehemet-Ali contre qui s'étaient déclarés les Anglais, on devait tout naturellement penser que ceux-ci étaient pour quelque chose dans ce qui se passait et se préparait sourdement à cette extrémité de la Perse, où les populations sont un peu abandonnées à elles-mêmes. L'avenir devait me prouver que je ne me trompais pas, comme on le verra.

Sur les bords du golfe Persique, comme en beaucoup d'autres parages des mers asiatiques, les Hollandais et les Danois avaient fondé des établissements. L'île de Karak avait appartenu, les uns disent à la Hollande, les autres disent au Danemark. On prétend même que cette dernière puissance y abandonna quelques colons que représente, aujourd'hui encore, une population qui a tous les caractères physiques d'une origine européenne et septentrionale; ces insulaires sont, en effet, blonds de cheveux et de barbe. Les notions que l'on a sur les révolutions qui se sont accomplies dans ces parages lointains sont très-incertaines. Cependant voici

ce que des documents d'une authenticité avérée rapportent au sujet de cette île : lorsque les Hollandais ou les Danois l'eurent abandonnée, il y eut un intervalle de temps pendant lequel aucune puissance européenne n'en revendiqua la possession. A une époque où la marine française exerçait une sorte de suprématie sur ces mers éloignées, Karak fut signalée comme un point qui avait son importance; il était vacant, l'occasion paraissait opportune pour y fonder un établissement français. La Perse s'en souciait peu, quoique l'autorité du Châh y eût été réinstallée. La France eût pu s'en emparer sans que les Persans y missent obstacle; mais, fidèle à ses traditions de loyauté, elle préféra devoir à un acte diplomatique ce qu'elle eût pu prendre sans coup férir; et, sous le gouvernement de Kerim-Khân, il fut conclu avec ce prince un traité par lequel il cédait l'île à la France. Ce fut vers cette époque que survinrent les grands événements qui troublèrent la quiétude dans laquelle vivaient encore les fastueux princes de l'Indoustan. Une guerre terrible s'était allumée dans l'Inde, et les échos du rivage de Madras avaient porté jusqu'au fond des Jongs le bruit du canon qui venait de vaincre l'amiral anglais Hughes. Le bailli de Suffren, tout entier à ses plans de campagne et aux nouvelles victoires qu'il préparait à ses escadres, n'avait pas le loisir de songer à Karak, c'était du continent indien qu'il s'agissait alors, et non pas d'une misérable plage de sable perdue dans les eaux du golfe Persique. Karak, d'abord oubliée, eut ensuite le sort des autres possessions françaises dans ces mers, elle fut perdue. Cependant, en 1808, le général Gardanne dut, d'après ses instructions, faire revivre les droits de la France sur cette île. La légitimité de cette réclamation fut, dit-on, reconnue par

Fet-Ali-Châh. Mais la nouvelle cession de ce point resta purement nominale, et jamais il n'y eut de prise de possession. Il est de plus fort probable que la démarche de l'envoyé français fut un des griefs de sir John Malcolm, et que ce diplomate anglais mit pour première condition aux bons offices de l'Angleterre que l'île de Karak serait remise aux mains de cette puissance : elle n'en est point sortie depuis.

D'autres points, dans ces parages, et Bouchir même, passent pour avoir appartenu aux Hollandais; mais on ne retrouve guère de traces de leur occupation, ce qui ferait croire qu'elle n'a eu ni durée ni importance comme force militaire. Cependant il existe, au fond du port de Bouchir, un fortin dont on leur attribue la construction, et qui a, en effet, une apparence européenne. Complétement démantelé et hors de service aujourd'hui, il semble prouver que les Persans n'ont jamais eu l'idée d'en tirer parti pour leur propre défense.

Si les Anglais ont hérité, du moins en partie, des possessions hollandaises, ce qui ne leur vient pas par héritage et leur est tout personnel, c'est leur despotisme et l'influence qu'ils exercent par la force, quand ils le peuvent, d'une manière occulte le plus souvent, dans tous les pays que baignent les eaux du golfe ou de l'océan indien. Ils ne souffrent aucune concurrence dans ces contrées; tout pavillon leur porte ombrage. Cependant le commerce de ces pays n'a pas une importance assez grande pour que les navires anglais se l'approprient et soient attirés dans cette impasse maritime. Mais, afin que le pavillon britannique n'en domine pas moins sur toutes ces côtes, ils ont persuadé aux armateurs ou aux négociants de l'arborer. C'est ainsi que l'on voit des

modestes *bagalos*, de pauvres *battils*, montés par des équipages arabes, faire flotter à leurs mâts les couleurs anglaises. Les propriétaires de ces bâtiments ou des marchandises ainsi abritées se prêtent d'autant plus volontiers à arborer ces couleurs, qu'elles sont pour eux une meilleure garantie contre des actes de piraterie ou l'exercice vexatoire de droits de douane ou autres dont ils auraient souvent à gémir avec leur pavillon national. On conçoit quelle doit être l'influence de ce protectorat qui, avec tous les dehors d'une courtoisie désintéressée, habitue les populations de ces rivages à voir presque uniquement et à respecter, à l'exclusion de tout autre, le pavillon anglais. Tant il est vrai qu'en politique, surtout chez ces peuples éloignés et naïfs, il ne faut dédaigner aucun moyen.

Il va sans dire que les Anglais ne tolèrent aucune force maritime à côté d'eux; ils agissent, en un mot, comme si rivages, îles ou mers, tout leur appartenait. Comment les cheiks arabes qui n'ont que de faibles bagalos, ou les autorités persanes qui ne disposent pas d'un seul bateau, pourraient-ils s'opposer à cette tyrannie? Seule et maîtresse dans cette partie du monde, l'Angleterre domine aisément tous ses petits voisins. On connaît, en Europe, l'esprit jaloux qui dirige les actes de la politique britannique, surtout en Asie, mais on ne sait pas les menus faits, les détails par lesquels elle satisfait son orgueil sur les petits, et abuse de sa force sur les faibles. Voici qui en donnera une idée : il y avait, en vue de Bouchir, un trois-mâts à l'ancre; je demandai ce que c'était. Il me fut raconté par des Arméniens tout dévoués à l'Angleterre et qui en tiraient vanité comme s'ils eussent été de pur sang anglais, il me fut

raconté que ce bâtiment appartenait à l'iman de Mascat. Cet iman est une sorte de petit sultan auquel on donne aussi le titre de *Seïd-Seïd*, c'est-à-dire *descendant par excellence de Mahomet*. Ses possessions, qui sont sur la côte occidentale d'Afrique, à l'embouchure du golfe Persique, constituent un petit État maritime qui a une certaine importance. Ce prince eut la fantaisie, par pure gloriole, d'avoir une frégate armée de quelques canons; c'était un de ces caprices, un de ces enfantillages familiers aux petits souverains d'Orient, qui croient ainsi donner du relief à leur chétive puissance et se grandir même aux yeux des Européens. Il paraît que les Anglais virent la chose d'une façon plus sérieuse qu'on n'aurait pu croire, et y attachèrent une importance que peut-être l'iman n'y attachait pas lui-même. Ils lui défendirent de se donner ces airs belliqueux; et, au lieu de rire de sa frégate aussi inoffensive que prétentieuse, ils lui intimèrent d'avoir, sans délai, à débarquer son artillerie et ses munitions. Le pauvre Seïd-Seïd, qui est d'ailleurs le très-humble serviteur du gouverneur général des Indes, ne se l'est pas fait dire deux fois; sa frégate n'est plus aujourd'hui qu'un humble trois-mâts marchand.

Un second fait qui prouve à quel point l'influence anglaise est grande dans ce pays, et combien elle est exclusive, s'est aussi passé à Mascat. Je n'en garantis pas l'exactitude, mais il m'a été raconté par les mêmes Arméniens, qui m'ont paru assez bien connaître la politique anglaise dans ces pays, politique dont ils sont les instruments. Ce fait est d'ailleurs analogue à d'autres actes de cette politique connue de tout le monde, et dont quelques-uns s'étaient accomplis sous nos yeux. Un bâtiment de guerre français s'était présenté devant

Mascat; il portait un agent qui avait mission d'obtenir de l'iman la reconnaissance de son caractère consulaire et l'autorisation de résider dans ses États; mais il fut impossible de vaincre les résistances du Seïd qui est tout dévoué aux intérêts britanniques. Sa cupidité, qu'il voit de temps en temps satisfaite par des guinées anglaises, et la peur qu'il a d'être dépouillé de sa petite couronne, le rattachent étroitement à sa puissante tutrice. Il craignait trop de perdre les unes et de compromettre l'autre, en permettant à un pavillon étranger de se déployer sur ses terres, pour ne pas éconduire l'agent français qui dut se retirer. Ainsi on voit l'Angleterre, d'une part, dominer, intimider ou mener à la baguette peuples et gouvernants, dans ces contrées lointaines, et en éloigner quiconque pourrait rivaliser avec elle ou seulement la démasquer aux yeux de ses esclaves. D'autre part, on la voit, par ses intrigues, par son or, se faire des créatures, s'acheter des agents dévoués, au cœur des populations, pour les soulever contre leur souverain légitime, national, et les amener à elle; double jeu qui lui a réussi dans l'Inde, et qu'elle continue partout où elle le peut avec la même audace, sinon avec le même bonheur.

Pour ce qui est de la Perse, on conçoit très-bien que les deux provinces de Fars et d'Arabistân soient un objet de convoitise pour l'Angleterre. Ces provinces sont riches, leur sol est fertile, bien arrosé, et les productions en sont semblables à celles des Indes; l'indigo et le coton, ou la canne à sucre, y viennent facilement. De plus ce vaste territoire est habité par des populations qui, sous différents noms, et grâce à une divergence d'opinions religieuses, supportent impatiemment le joug des rois de Perse et sont même assez

ordinairement en état de rébellion. L'insurrection est l'état normal de l'*Arabistân* ou *Khouzistân*, dont les parties montagneuses sont peuplées par les tribus indomptables des *Lours*, des *Bactyaris* et des *Mamacenis*. Dans le Fars sont les nombreuses tribus militaires des *Karatchâders*, qui sont à peu près indépendantes et ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leurs Khâns. Le Châh les cajole plutôt qu'il ne les contient, il sait qu'il ne peut se fier à elles, et il est obligé de retenir toujours leur chef à sa cour, pour ainsi dire prisonnier ou tout au moins comme otage. Cette population nomade peut donc échapper au roi de Perse, et passer d'un camp dans l'autre. Cependant, à cette époque, elle demeurait dévouée au Châh, et cette grande famille zend, d'où sont sortis les fondateurs de la monarchie persane, paraissait devoir rester fidèle au drapeau national. Mais cette fidélité tient à un fil, et l'histoire de Perse a plus d'une fois prouvé combien il est facile de le rompre.

Dans l'Arabistân, il y a une autre population mixte sur laquelle il est plus facile aux Anglais d'agir, en raison de son origine, de sa nationalité et de sa religion. Ce sont les Arabes établis, comme je l'ai dit, dans tout le pays situé entre la mer et le pied des montagnes. Ces Arabes tiennent peu au Châh de Perse; ils sont sunnites pour la plupart, par conséquent ennemis jurés des Persans, qui sont chyas. Tous ces éléments, sans homogénéité entre eux et sans adhérence même avec la nation persane, hostiles à son gouvernement, sont autant de causes d'espérance et de tentation pour les Anglais. Une fois ce pays conquis, ils commanderont en maîtres de Bombay à Bagdad, plus tard peut-être de Hong-Kong à Beyrouth; les tentatives qu'ils ont faites

sur les deux rives du Tigre et jusque dans les eaux de l'Euphrate prouvent bien qu'ils y songent.

Au reste, si les Arméniens se réjouissaient au fond du cœur des mouvements insurrectionnels qui inquiétaient la population de Bouchir, celle-ci paraissait attendre avec anxiété des renforts. On disait que l'El-Beguy, le chef des tribus zends, allait venir avec deux mille de ses tuffekdjis et quatre pièces de canon, et que le Meuhtamet, gouverneur d'Ispahan, devait pénétrer en même temps dans les montagnes des Bactyaris, pour, de là, descendre vers Chouchter et Bebahân. Les Persans témoignaient l'espoir que ce double mouvement mettrait fin à une rébellion dont ils redoutaient les funestes conséquences, si le gouvernement ne se pressait pas.

Notre hôte s'offrit pour nous conduire aux ruines de *Richehr*, qui se trouvent à environ deux farsaks au sud-est de Bender Bouchir. Nous acceptâmes très-volontiers, car s'il y avait là quelque chose d'intéressant à connaître, nous ne pouvions avoir un meilleur cicerone qu'Aga-Youssef. Nous cheminâmes constamment sur un sable fin et mouvant dont les ondulations fréquentes m'ont paru être l'ouvrage des coups de vent. Çà et là, sur ce sol ingrat, se voyaient, clair-semées, quelques cahuttes et des bouquets de dattiers. Après deux heures de marche, nous arrivâmes sur le point de la côte dont le nom est *Richehr* ou *Khalèh Richehr*. Cette localité est vulgairement appelée par les voyageurs européens *fort des Hollandais*, ce qui entraînerait l'idée d'un établissement militaire et probablement commercial formé par les Hollandais sur ce point du rivage persique; mais je dois dire que je n'ai vu là rien qui désignât des constructions européennes quel-

conques. On y voit de grands mouvements de terrain, couverts de débris, sans que ceux-ci portent aucun cachet qui autorise à fixer l'origine ou l'époque des constructions dont ils montrent la place.

L'étendue de terrain occupée par ces vestiges est d'ailleurs assez grande pour qu'on y reconnaisse l'emplacement d'une ville, et les monticules les plus importants sont disposés de façon à devoir représenter les murailles. Ces traces d'enceinte offrent un plan rectangulaire; et, en dehors du périmètre donné par les parties élevées, on voit une dépression dans le sol, assez continue, assez remarquable encore pour qu'elle ne puisse signaler autre chose qu'un fossé de défense. Ces murs et ces fossés n'ont dû exister que sur trois côtés, le quatrième était ouvert, mais protégé par la mer. Là était le port; et, à la disposition de celui-ci, aux faibles abris formés par deux promontoires de roc, peu élevés, qui protégeaient les navires, au nord et au sud, on peut juger que ceux qui venaient y jeter l'ancre étaient de petites dimensions. Cette dernière considération me fait hésiter à croire que les Hollandais aient eu là un port, car leurs bâtiments n'eussent pu s'y maintenir. Il me paraît plus présumable que ces ruines sont d'une époque très-ancienne et antérieure à la création de *Bender-Aboucheher* dont le nom est tout à fait arabe.

On nous avait signalé les sables des environs de Bouchir comme recélant de grandes urnes en terre cuite, qui, avec les ossements humains qu'elles renfermaient, pouvaient présenter un intérêt archéologique. Nous en fîmes chercher, et la pioche ne tarda pas, dans ce sol facile, à amener en effet des débris de poteries. En les examinant, en les rapprochant,

nous crûmes bien reconnaître en eux des fragments d'urnes funéraires, mais rien d'intéressant, rien même qui constatât l'authenticité de leur origine ou de leur usage, ne s'y montrait.

Nous étions au 1er janvier, et nous comptions partir ce jour-là ; mais les instances de Aga-Youssef et des autres Arméniens pour nous faire commencer l'année 1841 avec eux furent telles que nous dûmes céder. C'était un jour de gala pour les chrétiens de Bouchir, et notre hôte tenait à nous avoir parmi ses convives. Malgré l'impatience où nous étions de nous remettre en route, nous aurions cru lui manquer d'égards et mal répondre à son obligeante hospitalité si nous n'avions pas retardé notre départ jusqu'au lendemain. Il y eut, en effet, pour fêter l'année qui commençait, grand dîner chez Aga-Youssef; nous y vîmes réunis tous les représentants les plus importants du commerce arménien de Bouchir ; ils étaient une dizaine. Nous prîmes congé de ces messieurs, très-reconnaissants de l'accueil que nous avions reçu de la plupart d'entre eux ; ils exprimèrent par politesse le vœu de nous revoir à Bouchir ; mais, quelque affable qu'eût été leur hospitalité, nous n'avions aucune envie de revenir dans cette ville agonisante.

CHAPITRE XLV.

Départ de Bender-Bouchir. — Tchacutah. — Abadèh. — Ahram. — Bivouac. Kalamâ. — Bouchgûn. — Ferrach-Bend. — Arrivée à Firouzabad.

Le 2 janvier, par un soleil radieux et presque aussi chaud que celui de France en été, nous sortîmes de Bender-Bouchir. Notre mission nous appelait dans l'est, où nous devions visiter des lieux qu'une célébrité un peu vague faisait remonter jusqu'à l'époque achéménide. Firouzabad était le point le plus rapproché, le plus éloigné était Darâbgherd, et nous devions, entre deux, rencontrer Fessa. La route ordinaire pour se rendre dans ces localités, celle qu'ont suivie les voyageurs qui nous ont précédés, a son point de départ à Chiraz. Ces trois villes, en raison du peu de commerce qu'elles font, n'ont point de communication directe avec la côte du golfe Persique. Aucun chemin, propre aux caravanes, n'a été frayé dans les défilés presque impénétrables des hautes montagnes qui dominent la plaine de Bouchir et s'étendent jusqu'à Bender-Abassi, à plus de cent

farsaks. Cependant nous ne pouvions nous résigner à revenir sur nos pas et à retourner à Chiraz, pour y chercher la route suivie qui mène vers Darâbgherd et Firouzabad. Nous résolûmes donc de marcher directement vers cette dernière ville, et de tenter le passage de la grande chaîne que nos muletiers ne pouvaient regarder sans appréhension. Nous eûmes quelque peine à les décider à nous suivre sur cette voie trop peu fréquentée pour ne pas être pénible. Après avoir fait violence à leurs hésitations, nous nous dirigeâmes droit à l'est, pour aller chercher le passage qu'on nous avait vaguement indiqué du côté de *Kalama*.

Nous passâmes d'abord au milieu d'une réunion de cabanes faites de paille et de feuilles de palmiers, qu'on appelle le village de *Mir-Abdallah*. De là, nous pensions aller coucher au bourg de *Abadèh* qui est au pied des montagnes, et d'où nous pouvions facilement nous rendre à l'ouverture du défilé que nous cherchions pour franchir la barrière imposante que les montagnes élevaient devant nous. Mais nous avions eu l'imprudence de nous aventurer dans ce pays sans guide. Nos tchervâdars ne connaissaient pas la route plus que nous-mêmes; car jamais les caravanes ne passent de ce côté. Cette partie de la plaine n'est fréquentée que par les Arabes ou les *Karatchâders*, qui y viennent chercher, de temps à autre, des pâturages ou un climat plus doux. Nous nous égarâmes, la nuit vint et nous ne savions ni où nous étions, ni où nous devions aller. Essayer de trouver quelqu'un pour nous le dire, c'était peine perdue. Dans ces solitudes incultes, où rien ne révèle la présence des hommes, il était inutile d'en chercher. Que faire? Nos muletiers se désolaient; leurs mules étaient harassées; ils n'avaient em-

porté aucune provision pour elles. Nos gens commençaient à s'inquiéter; il y avait plusieurs heures déjà que nous marchions dans l'obscurité. Dans des occasions semblables, le mieux est de prendre un parti et de s'y tenir. Je pensai donc qu'il ne fallait plus nous préoccuper de chercher le lieu désigné pour notre halte, puisque nous ignorions dans quelle direction il était. Nous avions aperçu, avant que les ombres fussent aussi épaisses, un village qui était sur notre gauche. J'estimai qu'en retournant obliquement sur nos pas nous pouvions l'atteindre. J'échelonnai notre monde de façon à ce que, placés à petite distance les uns des autres, nous pussions ne pas nous perdre et correspondre de la voix. Je pris la tête avec Ressoul-Bek, et, marchant à l'aventure au milieu des hautes herbes et des broussailles épineuses qui arrêtaient fréquemment nos chevaux, nous ouvrions les yeux de notre mieux, afin de reconnaître au loin quelque lumière, ou quelque trace sur le sable, qui nous conduisît vers un lieu habité. De temps en temps nous appelions, et le cri de ralliement, poussé d'un cavalier à l'autre, arrivait jusqu'au dernier muletier qui fermait la marche. Nous cheminions ainsi depuis longtemps, et dans une inquiétude très-justifiée, quand nous aperçûmes enfin la silhouette vague d'un village dont les teintes noires se dessinaient sur le fond clair du ciel étoilé. Nous étions sauvés. Nous approchions d'un pas plus rapide, et nos chevaux eux-mêmes, sentant des habitations, pressèrent leur allure. Nous n'étions plus qu'à quelques pas du village, quand nous y entendîmes pousser le cri d'alarme qui nous était bien connu; c'étaient toujours ces mêmes précautions et ces mêmes craintes que nous avions trouvées, les jours précédents, parmi toutes les populations de la plaine.

Ressoul-Bek, qui marchait en avant, se présenta devant la porte du village; elle était fermée. On l'entre-bâilla pour le reconnaître, mais on ne voulut point lui ouvrir, encore moins le recevoir : il parlementait quand je me présentai. Je racontai notre mésaventure, je dis que je venais de la ville, et que je demandais seulement à coucher pour moi et tous ceux qui m'accompagnaient. Mon costume frengui rassura un peu les *tuffekdjis* qui gardaient la porte; cependant ils n'osèrent prendre sur eux de nous introduire dans leur village; l'un de ces gardes se détacha pour aller prendre les ordres du ket-khodâh.

Pendant ces pourparlers, tout notre monde était arrivé, et la caravane entière était massée devant cette porte qu'on n'ouvrait pas, et que nous commencions à craindre qu'on maintînt fermée. Il était dix heures du soir; il y avait quatorze heures que nous étions partis de Bouchir. Cependant l'ordre arriva de nous accueillir, et le ket-khodâh nous fit conduire dans un logement très-bon où il ne tarda pas à nous envoyer tout ce qui était nécessaire pour notre souper. Les gens de l'endroit nous apprirent que nous étions à *Tchacutah*, gros bourg qui se trouve sur la route de Bouchir à Chiraz. Ainsi nous avions dévié considérablement de celle que nous devions suivre. Mais peu importait; les tribulations de cette malheureuse journée et la fatigue de chacun, des hommes comme des animaux, nous empêchaient de nous plaindre : nous nous estimions trop heureux d'être sous un toit pour regretter l'obliquité de notre marche. Nous sûmes également que nous étions à l'intérieur de l'ark du village, c'est-à-dire dans la portion close où réside le cheïk qui y commande; les maisons des habitants étaient toutes au

dehors. J'avais bien remarqué, en effet, quelques habitations avant d'arriver à la porte qui nous arrêta, mais l'obscurité de la nuit ne m'avait pas permis de juger l'état des lieux.

Les gens de l'endroit nous dirent qu'ils étaient alliés de ceux de Bourazdjoûn, où nous avions passé en allant à Bouchir, et qu'ils s'étaient déclarés contre le Khân de Tenguistân, allié de celui de Bebahân.

Le lendemain matin, en partant, nous avons voulu, selon notre habitude, payer notre dépense et notre gîte. Mais on repoussa fièrement notre argent, en disant : que le lieu où nous avions été reçus n'était pas un caravansérail. C'était la première fois que je voyais un tel désintéressement. La population de Tchacutah est arabe, et, selon ses mœurs traditionnelles, elle exerce gratuitement l'hospitalité. Bien que cela fût un trait de caractère national, je n'en fus pas moins très-étonné de voir les mœurs hospitalières de l'Arabie conservées à côté de la cupidité souvent honteuse des Persans. Nous chargeâmes Ressoul-Bek d'aller, de notre part, saluer le Cheïk et lui faire nos remerciements.

Nous nous dirigeâmes sur *Abadèh* dont nous n'étions pas éloignés de plus d'une heure et demie ; nous en étions donc très-rapprochés la veille, lorsque la crainte de nous égarer davantage nous fit rétrograder en changeant de direction. Nous y arrivâmes de très-bonne heure. Nous pensions y séjourner, car ce point nous était désigné comme voisin d'antiquités jusqu'alors non définies et dont nous avions à constater l'existence et le caractère. Nous n'étions plus qu'à cinq cents pas de ce village quand une sentinelle, que nous n'avions pas aperçue, nous tira un coup de fusil, sans même se donner le temps de crier : qui vive ! Dans sa précipitation,

cet homme avait heureusement mal visé; la balle passa sans atteindre personne de nous. Au bruit de ce coup de feu, toute la population fut sur pied, et accourut sur la route où nous continuions à marcher tranquillement. Nous pensions qu'en avançant on nous reconnaîtrait pour des Européens, et que, vus de plus près, notre attitude pacifique abaisserait les fusils qui pourraient encore être braqués sur nous. Un villageois se détacha hardiment pour venir nous reconnaître. Je soupçonnai qu'il savait déjà parfaitement à quoi s'en tenir et qu'il avait, sans rien dire, voulu faire le brave. Quand il eut suffisamment fait ses preuves de courage en nous demandant qui nous étions et en nous menaçant de son long fusil à mèche, il retourna vers les siens. Nous avançâmes alors, et le chef de la troupe excusa le caraoul qui nous avait si mal accueillis. Il nous dit que, venant du côté de Tchacutah, nous avions été pris pour des gens de ce bourg avec qui ils sont en hostilité, attendu qu'Abadèh s'est rangé dans le parti de Tenguistân. Ainsi nous tombions d'un camp dans l'autre.

Abadèh est situé au pied des montagnes qui bornent la plaine de Bouchir. Sur les crêtes les plus rapprochées nous crûmes apercevoir quelque chose comme des restes de constructions. Cependant, ayant à ce sujet interrogé les habitants, ils nous assurèrent qu'il n'y avait dans leur voisinage aucun monument qui présentât un intérêt quelconque, soit par des inscriptions, soit par des sculptures, et que ce que nous voyions sur la montagne c'était les vestiges d'un mur, d'un *Khalèh*, dont on ne distinguait plus que la base. Ils ajoutèrent que le sommet sur lequel ils se trouvaient était complétement inaccessible. En conséquence, nous ne crûmes pas

devoir nous arrêter à Abadèh, surtout dans les circonstances où nous voyions le pays.

Nous continuâmes donc notre route en longeant la base des montagnes et marchant droit à l'ouest. A quatre heures de Abadèh, nous arrivâmes à *Ahram* qui est un gros bourg situé à l'entrée de la gorge dans laquelle nous devions nous engager. Nous y fûmes bien reçus, et cette fois sans préliminaires belliqueux, sans doute à cause de l'éloignement du centre des hostilités qui était plus au sud. Néanmoins les habitants d'Ahram étaient armés jusqu'aux dents, et nous fûmes très-étonnés de voir à leurs ceintures des armes anglaises. Quelques-uns les montraient même avec affectation, paraissant très-fiers de posséder des pistolets ou des fusils *frenguis*. Leur satisfaction prouvait bien que la possession de ces armes était de date récente. Ainsi, dans la plaine de Bouchir, il y avait deux camps, et dans celui où était déployé le drapeau de la révolte envers le Châh, les rebelles étaient armés de pistolets et de fusils de fabrique anglaise. Comment ne pas en tirer cette conséquence : que les agents de l'Angleterre n'étaient pas étrangers aux troubles qui mettaient en effervescence toutes ces populations ?

Celle d'Ahram faisait cause commune avec le khân de Tenguistân, chef de l'insurrection de ce côté. Je cherchai à faire causer quelques habitants qui se donnaient des airs de matamores tout à fait risibles. Je tâchai d'en tirer l'explication de cette prise d'armes; mais, au milieu de tous leurs dires, je ne pus comprendre quel était le motif sérieux de cette petite guerre civile. Dois-je dire que cela me confirma davantage dans mon opinion que ces gens s'étaient insurgés sans savoir pourquoi et s'étaient

laissé armer, par une main étrangère, pour d'autres intérêts que les leurs?

Le lendemain, en sortant de *Ahram*, nous traversâmes une rivière qui sortait des montagnes et coulait au sud-est. Ses eaux étaient larges et rapides, mais peu profondes. Nous la passâmes à gué, et tout aussitôt nous nous trouvâmes entre les murailles resserrées et droites des rochers qui formaient le défilé où se voyaient les traces indécises d'un sentier. C'était là le chemin que nous devions suivre; mais que dis-je, chemin? il n'y en avait aucun, nous marchions dans le lit qu'un torrent s'était creusé, nous escaladions la montagne de roche en roche, nous disputions le passage aux eaux qui nous mouillaient les jambes ou nous éclaboussaient de leurs fréquentes cascades. Nos chevaux perdaient pied sur des pierres luisantes et polies, ils glissaient sur la vase verdâtre qu'avaient apportée les courants. Ces pauvres animaux étaient sans confiance et reculaient devant des obstacles sans cesse renaissants. A chaque instant, mettant pied à terre, nous étions obligés de gravir avec effort quelque obstacle formé par l'assemblage des rocs et des broussailles; il nous fallait alors enlever, pour ainsi dire, nos chevaux indécis, craintifs, étonnés que nous les fissions passer dans de semblables endroits. Cependant les chevaux de Perse ne sont pas difficiles; ils s'accommodent très-bien des mauvais chemins et des sentiers tracés sur la croupe des rochers qui donnent le moins de prise à leurs fers. Mais c'est qu'en vérité le défilé dans lequel nous avancions, en faisant tant de détours et avec tant de peine, ne pouvait point passer pour un chemin.

Nos muletiers, pauvres gens déjà très-contrariés quand ils apprirent à Bouchir que nous ne devions pas suivre la

route battue de Chiraz, que ne pensaient-ils pas alors de celle où nous étions? Que d'imprécations contre ces rocs, le torrent capricieux et ce pays où Dieu semblait avoir jeté les débris du chaos! Ils s'en prenaient à tout de leurs peines, à leurs mules, aux bagages, mais surtout à nous, pas toujours assez bas pour que nous ne les entendissions pas. Dans cette journée de peines et de tribulations sans nombre, renaissantes à chaque pas, les tchervadars, armés d'un long bâton, retroussés jusqu'à la ceinture, sondaient le torrent, cherchaient un gué, évitaient un gouffre caché sous le niveau trompeur des eaux; et, malgré ces précautions, que de fois n'ont-ils pas dû décharger un mulet tombé au beau milieu de l'eau et incapable de se relever? D'autres fois, il fallait mettre toutes les charges à terre et les porter à dos d'hommes pour permettre aux mules de sauter d'un bond sur une roche élevée ou glissante. A quelques pas de celle-ci, une autre exigeait les mêmes peines en appelant les mêmes malédictions. Que de fatigues, de meurtrissures, de temps perdu!

Nous marchions depuis dix heures dans cette gorge presque impénétrable, et la nuit venait. Nous ne savions rien, ni de la route à suivre, ni de la distance où nous étions d'un lieu habité. A un détour de la montagne, nous croyons, à quelques arbres et à une espèce d'enclos, reconnaître un endroit cultivé; nous en augurons que quelqu'un s'y trouve. Nous avançons pleins d'espoir et rassurés du moins pour la nuit. En effet, sur notre gauche s'élève une maisonnette, et nous entendons le bruit d'une chute d'eau : c'était un moulin; nous marchons avec confiance, quand tout à coup une balle siffle à nos oreilles et la lumière d'un coup de feu se fait voir à une fenêtre de la cabane dont nous ne sommes plus qu'à

quelques pas. Au même moment, quatre hommes nous crient de ne pas avancer, sans quoi ils feront de nouveau feu sur nous. Nous essayons de parlementer, de leur faire comprendre qui nous sommes; peines perdues : les ténèbres avaient augmenté, ils ne nous distinguaient pas assez pour nous reconnaître et ils ne voulurent rien entendre. Nous eûmes beau leur dire que nous étions des voyageurs frenguis, que nous leur demandions l'hospitalité pour la nuit, de l'orge pour nos bêtes et du pain pour nous, en payant le tout, nous ne pûmes rien obtenir. A leur voix émue, ils semblaient très-peu rassurés et avaient certainement grand'peur de nous voir faire un mouvement agressif. Je pense même que nous eussions pu nous rendre facilement maîtres du moulin, seulement par intimidation. Mais nous ne voulions pas risquer une prise de possession qui aurait pu nous attirer de graves désagréments. Nous ne savions en aucune manière où nous étions, quelle était la population de cette contrée montagneuse. Le moulin pris d'assaut, nous pouvions nous trouver pendant la nuit assaillis par une bande de montagnards prévenus et amenés par un des meuniers fugitifs. Toutes ces réflexions nous traversèrent l'esprit en un instant, et après avoir avec Ressoul-Bek tenu un véritable *conseil de guerre*, nous opinâmes pour ne pas tenter une entreprise dont les suites offraient de bien autres dangers que celui d'entrer dans le moulin de vive force.

Pendant que nous nous consultions, les meuniers étaient montés sur la terrasse de leur cabane; ils nous dirent que nous n'étions pas éloignés d'un village, qu'ils nous engageaient à continuer notre chemin, et qu'en une heure nous y serions rendus. Mais ils se refusèrent à nous y conduire,

quelque récompense que nous leur promissions. Ce n'était pas assez du pays, de ses difficultés, il fallait encore que nous eussions une assez mauvaise chance pour nous y aventurer au milieu d'une guerre intestine qui nous faisait considérer, de quelque côté que nous allassions, comme des ennemis qu'on devait recevoir à coups de fusil. Il fallait prendre notre parti. Mais, pour le moment, nous n'avions guère d'autre perspective que celle de coucher dehors, sans manger. Nous passâmes, sans ajouter grande foi aux dires des meuniers qui sans doute avaient voulu se débarrasser de nous. La gorge se bifurquait, un passage était à notre droite, un autre à gauche. Dans quelle irrésolution nous étions ! et il faisait nuit, et il n'y avait aucun moyen de reconnaître une route fréquentée pouvant conduire à un village. Dans cette perplexité, je laissai, à l'angle formé par la jonction des deux défilés, la caravane sous la garde de mon compagnon, et, prenant seulement avec moi le goulâm et un domestique, je m'engageai dans le défilé de droite. Si nous arrivions à un lieu habité, nous devions envoyer quelqu'un chercher la caravane. Bien me prit d'avoir agi ainsi, car à peine avions-nous fait quelques pas que nous acquîmes la certitude que, surtout avec les ténèbres qui nous entouraient, jamais les muletiers et leurs bêtes n'auraient pu se tirer des mauvais pas dans lesquels nous étions déjà tombés plusieurs fois. Nous avions de la peine à reconnaître un sentier, et ce n'était qu'en nous penchant sur nos étriers et en regardant de très-près que nous pouvions distinguer une trace qui y ressemblât. Nous marchâmes ainsi plus d'une demi-heure sans rien voir qui annonçât ou qui trahît une habitation. Plus nous avancions, plus les difficultés étaient grandes, et nous acquîmes la certi-

tude que les pâtres et les chèvres seuls frayaient l'espèce de sentier qui se dessinait faiblement d'un roc à l'autre.

Nous retournâmes vers la caravane. Harassés, désespérés, il ne nous restait plus qu'à attendre le jour, à l'endroit même où nous étions pour nous reconnaître, au milieu de ce dédale. Nous choisîmes l'emplacement le moins incommode pour camper; nous nous arrangeâmes de manière à ne pas y être surpris, et, après avoir groupé les bagages et les chevaux au centre, nous nous étendîmes tous en cercle autour, afin de mieux nous garder. Nous mourions de faim, nous n'avions point prévu ce mauvais cas, nous n'avions aucune autre provision qu'un peu de raisin sec. Nous nous le partageâmes, et ce fut avec quelques grains de *kichmich* que chacun de nous soupa. Nous avions disposé nos armes et les avions rangées auprès de nous pour être prêts à la moindre alerte. Établis au milieu d'une grande quantité de pierres détachées des rocs environnants, nous en avions profité pour nous en faire de petits remparts; enfin, pour plus de sûreté, chacun de nous devait à son tour faire le guet. Nous ne pouvions dormir; l'inquiétude et la faim nous tenaient éveillés. Les tchervadârs avaient peur pour leurs mules, nos domestiques pour leur peau, nous pour nos bagages, c'est-à-dire pour la collection de nos travaux. Ajoutez à cela que nous étions transis de froid; car, bien que nous fussions dans le sud de la Perse, la nuit du 4 janvier ne pouvait pas ne pas être froide, et, dans la montagne, le brouillard était pénétrant. Nous eussions pu faire du feu; il ne manquait pas de broussailles autour de nous; mais le feu nous eût trahis, il eût désigné notre camp, c'eût été une imprudence : c'était bien assez des hennissements des che-

vaux. Que cette nuit fut longue, et que le jour, perçant avec peine le brouillard, tarda à paraître! Enfin nous y vîmes assez pour nous remettre en route; nous ne fîmes pas de difficulté de nous arracher aux douceurs de notre lit et nous fûmes bientôt en selle; mais alors recommençait notre incertitude; dans quelle direction fallait-il donc aller?

L'essai malheureux que nous avions fait la veille au soir, sur notre droite, ne nous laissait d'autre chance que celle de suivre le défilé de gauche; nous y entrâmes donc. Le brouillard épaississait à mesure que nous avancions, et nous ne voyions pas à plus de trois pas devant nous. C'était toujours le même chemin, c'est-à-dire le lit du torrent, des roches glissantes et de hautes herbes au travers desquelles il fallait passer pour aller d'un bord à l'autre. Nous cheminions patiemment, dans l'ignorance de ce qui pouvait être devant nous, quand nous nous trouvâmes tout à coup en face de deux hommes que l'épaisseur de la brume nous avait empêchés de voir. Enchantés de cette rencontre, par l'espoir d'en tirer un renseignement, nous leur demandâmes où conduisait le sentier qu'ils suivaient comme nous. Ils nous dirent que nous ne tarderions pas à sortir du défilé et qu'au delà, à une très-petite distance, nous trouverions le village de *Kalama*. Cette découverte nous rendit courage; nous hâtâmes le pas, avec la certitude que nous serions bientôt arrivés à un gîte meilleur que celui que nous quittions.

En effet, nous aperçûmes, peu d'instants après, l'ouverture de la gorge, qui laissait voir un pays ouvert. Nous traversâmes un cours d'eau qui venait se jeter dans le lit du *Roud-Khanèh* que nous avions remonté, et nous ne tardâmes pas à apercevoir les maisons et les cabanes de

dattiers qui nous avaient été désignés sous le nom de *Kalama*. C'était un village de *Karatchâders* soumis à l'El-Beguy. La lettre que nous tenions de lui nous fit accueillir avec une certaine considération par le chef de l'endroit. Il nous donna une grande cahutte, construite en branches de palmiers, qu'on balaya avec soin, et ordonna qu'on pourvût à tous nos besoins.

Nous étions trop fatigués pour penser à aller plus loin ce jour-là. Il était nécessaire de donner du repos aux chevaux et aux mules. Nous restâmes donc à Kalama, quoique que nous y fussions arrivés de très-bonne heure, et nous passâmes une partie du jour à dormir, pour compenser la mauvaise nuit de notre bivouac. Nous étions dans une petite plaine resserrée entre des montagnes, où les rayons du soleil se concentraient. Ils eurent bientôt réchauffé nos membres engourdis par le froid de la nuit et le brouillard.

Le lendemain, notre marche fut moins pénible. Le pays que nous traversâmes était accidenté, mais le chemin y était bien frayé. Nous cheminâmes longtemps entre des collines boisées qui variaient les points de vue sans nous présenter de difficultés. Au reste, après le défilé d'Ahram, quel chemin nous eût paru difficile? Après cinq heures d'une route légèrement accidentée et sinueuse, nous entrâmes dans une vaste plaine. Devant nous s'apercevaient les maisons d'un bourg qui nous parut important; c'était *Bouchgûn* où nous nous arrêtâmes. Le khân, qui exerçait son autorité sur le pays que nous venions de traverser, y résidait, mais il était absent. Ressoul-Bek, s'étant présenté chez lui n'y trouva que sa femme qui, en apprenant que des Européens recommandés à son mari par le grand chef des *Ka-*

ratchâders réclamaient l'hospitalité, donna avec empressement des ordres pour qu'elle fût aussi convenable que le permettait la localité. Afin de remplir complétement ses devoirs vis-à-vis de notre protecteur, plutôt encore que vis-à-vis de nous, cette dame voulut que nous fussions pourvus de tout, et nous fûmes obligés de payer en cachette les gens qui nous apportaient les provisions de sa part, dans la crainte de l'offenser.

De Bouchgûn nous gagnâmes *Ferrach-Bend* qui en est éloigné de onze heures. Au bout des quatre premières nous rencontrâmes une rivière où il y avait peu d'eau, mais dont le lit large, étendu sur des terres sablonneuses, nous fit penser que ses eaux grossissent considérablement dans la saison des pluies. Nous fûmes obligés, à cause de ses berges élevées, de la traverser quatre fois. Elle coulait du nord au sud, dans une vallée spacieuse qne nous mîmes trois heures et demie à traverser. Aucun village ne s'y voyait, et le pays, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, paraissait désert. L'aspect en était d'ailleurs désolé et sauvage. Depuis notre départ d'*Ahram*, nous voyions bien que nous étions dans une contrée peu fréquentée. car nous marchions des journées entières sans rencontrer personne. Les villages, fort éloignés les uns des autres, ne paraissaient même pas avoir de relations entre eux.

Après avoir franchi un court passage, dans une étroite chaîne qui bornait à l'est la plaine que nous venions de parcourir, nous descendîmes dans la vallée de *Ferrach-Bend*. Ce bourg se voyait en face, au pied d'une autre chaîne qui n'était éloignée que de deux heures. La vallée était marécageuse; et, surtout en approchant de Ferrach-bend, nous marchions

sur un sol mou et humide, couvert de joncs du milieu desquels sortaient, au bruit de nos pas, des volées de canards et de nombreuses bécassines. Ce territoire, dans ses parties non submergées, nous parut être très-cultivé, et la qualité du sol nous en sembla excellente. Il faisait presque nuit quand nous atteignîmes les maisons du bourg. Le Khân nous reçut d'une façon très-affable, et nous logea dans une partie libre de sa maison. Ferrach-Bend était une petite ville, ou du moins l'avait été; beaucoup de maisons en ruines attestaient en même temps l'importance qu'elle avait eue et sa déchéance actuelle. Je ne parle ici que des temps modernes, car, pour ce qui est de l'antiquité, certains vestiges indiquaient que, sinon cette bourgade, du moins la localité où elle se trouvait, avait avait tenu un rang important. En effet, nous pûmes voir le lendemain, sur notre route, des restes de murs, et trois coupoles de construction sassanide, ainsi que les traces d'une forteresse sur un rocher qui commandait la vallée. Le khân de Ferrach-Bend nous avait donné un de ses serviteurs pour nous servir de guide. Nous lui demandâmes ce que c'était que ces ruines : il nous dit qu'il y avait eu là jadis une ville que les traditions du pays attribuaient à *Bahram-Gour*, de la dynastie des Sassanides, et que son nom était *Khâver-Zamin*.

Trois heures et demie après avoir quitté le bourg de Ferrach-Bend, nous eûmes à gravir un sentier raide et tortueux dans une montagne élevée. Elle était couverte d'une végétation assez touffue; mais, courte et languissante, elle donnait une pauvre idée du sol dans lequel elle cherchait son alimentation. Au milieu de ces bois, dont personne ne troublait la sauvage tranquillité, pullulaient des perdrix de plu-

sieurs espèces. Nous en voyions, de temps à autre, des familles entières courir sans s'effaroucher devant nos chevaux. Elles ne daignaient pas s'envoler ; mais d'une course rapide, elles escaladaient les rochers jusqu'à ce qu'elles fussent hors de vue. Il nous fallut cinq heures pour traverser cette montagne. Quand nous fûmes au bas du versant opposé à Ferrach-Bend, nous vîmes devant nous un vallon qui paraissait complétement désert, et de l'autre côté duquel s'élevait une seconde montagne qu'il nous fallait évidemment traverser. Nous entrevoyions la probabilité d'une nuit passée encore en plein air, car il n'était guère possible que nous allassions plus loin, tant nous étions fatigués de la rude journée que nous venions de faire. Nous avions marché neuf heures, presque toujours en montant. Nous cherchions des yeux un toit ou une fumée trahissant une habitation, et nous ne distinguions absolument rien. Cependant notre guide nous dit qu'il devait se trouver non loin de notre route, quelques tentes noires, et il prit les devants pour les découvrir. Nous le suivîmes de loin. Il s'arrêta, paraissant parler à quelqu'un, mais nous ne distinguions rien. En approchant, nous aperçûmes, derrière un mouvement du sol, entre deux petites éminences, trois ou quatre tentes ; c'était le misérable gîte où nous devions passer la nuit. Nous y trouvâmes du pain de farine d'orge, et de l'eau puisée dans un trou, au milieu de quelques pierres sur lesquelles cette source coulait à peine.

L'hospitalité des pauvres nomades qui nous reçurent cette nuit-là ne pouvait nous offrir des douceurs assez grandes pour que nous eussions de la peine à quitter leurs tentes. Aussi faisait-il à peine jour quand nous nous remîmes en route.

Nous savions que nous n'étions plus qu'à six heures de Firouzabad, et nous nous sentions encouragés à gagner cette petite ville où nous devions faire séjour. Nous gravîmes assez lestement la montagne au pied de laquelle nous nous étions arrêtés, et de bonne heure nous débouchions dans un bassin rétréci où s'apercevaient plusieurs villages qui faisaient partie du district de Firouzabad dont nous distinguions au loin l'emplacement.

CHAPITRE XLVI.

Firouzabad. — Inhospitalité des habitants de Keuchk. — Kevit. — Ruines. Atech-Gâh. — Palais sassanide. — Bas-reliefs.

Quand le guide qui nous avait accompagnés depuis Ferrach-Bend nous eut montré Firouzabad, ne jugeant plus son concours utile, il prit congé de nous et s'en retourna. Nous continuâmes à descendre et, traversant la vallée, en nous dirigeant au nord, nous passâmes une rivière assez large que dominaient quelques ruines. Nous hésitions entre tous les villages que nous apercevions pour savoir lequel était Firouzabad. Un raïa, pour nous tirer d'embarras, nous indiqua un bourg plus grand que les autres, qui porte le nom de *Keuchk.* C'était une espèce de petite ville contenant quinze cents habitants environ, avec des portes, un bazar et quelques maisons d'apparence. Nous demandâmes à être conduits auprès du Khân; mais il était en voyage, et nous ne trouvâmes chez lui que des ferrachs dont l'insolence amena avec nos gens une dispute qui faillit dégénérer en une rixe serieuse. Le ket-khodâh était également absent. Voyant qu'il n'y avait dans cet endroit aucune autorité auprès de laquelle nous pussions nous réclamer de la protection de l'El-Beguy,

et les habitants manifestant des dispositions peu hospitalières à notre égard, nous résolûmes d'aller chercher un gîte dans un des villages voisins. Nous eûmes d'autant moins de peine à prendre ce parti, que Keuchk nous parut trop éloigné des ruines que nous avions aperçues, pour nous permettre d'y aller facilement travailler.

Nous sortîmes donc de ce bourg inhospitalier, en faisant craindre à ses habitants la colère de l'El-Beguy, à qui nous disions devoir porter plainte. Quand ils entendirent ce nom redouté, et la menace dont nous l'accompagnions, plusieurs de ceux qui s'étaient rassemblés autour de nous voulurent nous empêcher de partir et nous conduire chez eux. Ils se repentaient et se confondaient en excuses, disant qu'il y avait eu méprise de leur part, et qu'ils ignoraient avoir affaire à des *balioz*. Mais nous ne pouvions accepter alors ce qui nous avait été brutalement refusé. Notre fierté nous empêchait de recevoir de ces gens ce qu'ils ne donnaient évidemment que par crainte du nom que nous avions invoqué; puisque nos titres de voyageurs et d'étrangers frenguis avaient été un obstacle à ce que les portes s'ouvrissent, nous devions nous éloigner. Nous sortîmes donc de Keuchk malgré quelques hommes qui cherchèrent à nous retenir, et nous gagnâmes celui des villages voisins qui nous parut le plus commodément situé pour nos travaux. Nous choisîmes *Kévit*. Nous y fûmes parfaitement accueillis par le ket-khodâh, qui nous logea dans une maison très-commode et très-propre qui lui appartenait.

Le soir le ket-khodâh de Keuchk et le kalantar vinrent nous faire une visite et des excuses de la manière dont leurs subordonnés nous avaient reçus; ils insistèrent vivement pour que nous retournassions dans leur bourg, en nous

offrant non-seulement le meilleur logis, mais encore le châtiment de ceux de qui nous avions eu à nous plaindre. Notre menace avait été efficace, mais nous devions persister dans nos refus; et, tout en sachant gré à ces deux personnages de leur démarche, nous repoussâmes leurs offres. Il nous parut qu'ils s'en retournaient un peu inquiets du mécontentement que nous avions témoigné et de la rancune dont nous leur avions laissé voir que nous étions animés contre les habitants de Keuchk. Là ne devaient pas se borner les tentatives des autorités de cette petite ville pour nous faire oublier nos griefs. La fierté que nous mettions à ne vouloir point revenir sur notre détermination, et la protection de l'El-Beguy sous laquelle nous nous étions présentés et que nous maintenions avec assurance, inspiraient sur les suites de cette affaire une inquiétude telle qu'il n'y eut pas de démarches devant lesquelles on reculât pour effacer les traces du double outrage fait à nos personnes et à la recommandation du grand chef. Le lendemain matin, le Khân lui-même, *Kérim-Bek*, ayant le titre de *Naied* de l'*El-Beguy*, se présenta chez nous accompagné de plusieurs notables habitants. Il employa toutes les formes du langage persan pour nous témoigner le regret de la façon dont ses gens nous avaient traités. Il alla jusqu'à la supplication pour que nous ne portassions aucune plainte à l'El-Beguy, et nous pria encore instamment de revenir à Keuchk. Lorsque le Khân eut usé toutes les ressources de son esprit à nous faire des excuses, et qu'il nous eut suffisamment témoigné ses regrets pour que nous pussions être satisfaits, nous fûmes généreux, nous le rassurâmes sur les suites de cette affaire, nous dissipâmes ses craintes relativement au châtiment qu'il redoutait de la part de son seigneur,

mais nous n'acceptâmes pas ses offres. Nous lui exposâmes qu'étant installés, étant près des ruines que nous voulions étudier, et devant probablement repartir le lendemain, il était inutile que nous allassions à Keuchk. Nous nous séparâmes dans les meilleurs termes, et Kérim-Bek se retira moins inquiet qu'il n'était en venant à Kévit.

Le nom de la localité où nous étions se compose des deux mots *Firouz* et *abad*, et signifie *résidence* de *Firouz* : il porte avec lui le souvenir d'une origine sassanide, mais il ne faut pas en tirer une induction certaine pour déterminer l'époque de sa fondation, ou l'âge des monuments dont on y retrouve les vestiges. A vrai dire, c'est le canton dans lequel ces ruines sont situées qui porte le nom de *Firouz-abad*, car il n'existe pas de ville dans sa circonscription. On n'y voit que des villages parmi lesquels, comme je l'ai dit, en était un plus grand que les autres, distingué par le nom de *Keuchk* ou *bourg*. Ce canton est renfermé dans un cercle de hautes montagnes qui laissent entre elles un espace d'environ huit kilomètres du nord au sud, et quatorze kilomètres de l'est à l'ouest. La vallée ainsi formée est traversée par un fleuve dont les eaux, grossies par plusieurs affluents, vont se perdre dans le golfe Persique, sous le nom de *Silâ-Redjiân*.

Tout y indique le choix de la position d'une ville. En effet, au bord de la rivière, et sur sa rive orientale, à un kilomètre au nord-ouest de Keuchk, le sol, accidenté, jonché de débris de maçonneries, conserve la trace d'une enceinte carrée très-étendue qui se révèle par une succession de petites buttes de terre, dont les formes et la continuité indiquent les restes d'une muraille défendue par un fossé.

Ce terrain est relevé, çà et là, par de petites éminences sous lesquelles se distinguent des angles de pierres et d'autres matériaux de construction. Tout cet ensemble de ruines forme un monticule qui domine la plaine environnante. Deux points seulement y présentent un intérêt archéologique : le premier, qui est au centre, offre à l'œil une masse de pierres que le temps n'a pas entièrement couvertes de terre. Il s'en est détaché un grand nombre d'assises qui, enlevées de la partie supérieure, se sont éparpillées de tous côtés. Cette ruine porte le caractère d'un art architectural qui n'appartiendrait pas à l'époque sassanide; dans son aspect général, aussi bien que dans ses détails, sa construction a une grande analogie avec celle des monuments achéménides, principalement avec les murs de Persépolis. Elle se trahit, sous la terre qui l'envahit et sous ses propres débris, par des angles droits fortement établis en pierre de taille. Son élévation au-dessus du sol actuel, est encore de près de six mètres. Le plateau sur lequel était assis ce monument se retrouve aisément. On en suit la trace au moyen des assises qui ont résisté aux efforts du temps. Par les angles qu'il est facile de reconnaître on voit que ce soubassement était rectangulaire. Au centre, s'élevait carrément le massif qui le domine et dont les quatre faces présentent encore plusieurs rangs d'assises. Au milieu et en avant de chacune de ces faces, des arrachements très-évidents et en partie conservés accusent des saillies qui correspondent, selon toutes probabilités, à quatre perrons donnant accès par les quatre côtés.

Quel que soit le scrupule qu'on apporte dans l'étude des monuments de l'antiquité, on est souvent réduit à faire des conjectures pour les expliquer; mais celles-ci doivent tou-

jours être inspirées par des remarques locales et s'appuyer sur des observations matérielles fournies par les ruines elles-mêmes. Grâce à des indices cherchés avec soin, et à quelques débris voisins de la partie de ce monument, restés en place, je crois pouvoir dire que celle-ci n'était que la base d'un édifice qui s'élevait beaucoup plus haut. M'aidant des vestiges épars dans son voisinage, notamment d'un fût de colonne en marbre noir, à trente-huit cannelures, je me suis arrêté à cette idée : qu'il devait exister là un monument funéraire, ou peut-être un petit temple du feu, qui aura été renversé avec tous les autres autels de la religion guèbre.

J'ai déjà eu occasion de dire qu'il fallait se défendre d'ajouter une foi aveugle au-dire des habitants et aux traditions qui se sont perpétuées parmi eux ; néanmoins, dans ce cas-ci, le nom d'*atech-gâh* ou *autel du feu* donné à cette ruine se trouve d'accord avec les conjectures que fait naître la vue des lieux. En effet, il est facile de voir que les dimensions n'en sont pas en rapport avec les dispositions d'un palais d'habitation ; elles ne peuvent se rapporter qu'à un monument religieux ou funéraire. Or, on sait, et nous l'avons vu, que les princes de la dynastie achéménide choisissaient pour leur sépulture des excavations dans les rochers ; d'après cela, la ruine qui nous occupe ne paraissant pas être celle d'un tombeau, il faut la considérer comme rappelant un temple ou un *autel du feu*, c'est-à-dire un *atech-gâh*. Cependant, si l'on fait un rapprochement entre ce monument et celui de *Mader-i-Suleimân*, on trouve entre eux une grande similitude de dispositions. Si ce dernier est, suivant la tradition la plus accréditée, reconnu pour être le tombeau de *Cyrus*, on sera fondé à admettre que celui de *Firouzabad*,

dont il est question, peut bien être le soubassement du tombeau de quelque monarque de l'antiquité. Quoi qu'il en soit de l'une ou de l'autre de ces deux hypothèses, il ne me paraît pas possible de ne pas choisir exclusivement entre elles.

La ruine dont je viens de parler n'est pas la seule qui, sur le monticule où elle se trouve, s'offre dans un état de conservation digne d'intérêt, et en même temps trop peu satisfaisant pour qu'on puisse bien comprendre ce qu'a été l'édifice qu'elle rappelle. A quelques pas, s'en trouve une autre qui, bien que plus considérable par ses proportions, et d'une élévation très-grande encore aujourd'hui, se présente dans des conditions moins intelligibles, quant à sa structure et à sa destination passée. C'est une masse énorme de maçonnerie quadrangulaire, à base large, et de forme obélisquale. Rien ne se détache sur ces quatre faces, comme arrachements d'une construction qui lui aurait été adjointe, rien non plus n'indique des ouvertures d'aucun genre donnant passage à l'intérieur. Cette ruine colossale a toutes les apparences d'un isolement primitif et elle ne présente plus aujourd'hui que l'aspect d'une construction massive en petites pierres, revêtue de moellons plus forts. Au milieu des fissures, des trous et autres accidents produits çà et là par la vétusté, on distingue des traces dont la direction continue, partant du bas et s'élevant progressivement, suivant la même obliquité, en contournant les quatre faces, paraissent indiquer celles d'un plan incliné ou d'un escalier qui aurait autrefois conduit au sommet de l'édifice. Ces indications sont, en général, confuses et se perdent au milieu de toutes les dégradations de la maçonnerie. Il y a cependant un point, vers le milieu de la ruine, qui sur une des faces a conservé les arrachements de

voussures en encorbellement. Ces vestiges donnent de la force à l'idée qu'il y avait anciennement une rampe par laquelle on atteignait le sommet de ce monument. La base carrée de cette construction avait neuf mètres de côté, sa hauteur était de trente-trois mètres environ. Les mouvements de terrain que l'on remarque à son pied font supposer que cette espèce d'obélisque posait sur un soubassement; mais il est impossible d'en rien déterminer avec certitude.

Les habitants donnent encore à cette ruine le nom d'*atech-gâh*. Ce que j'ai dit à propos du monument précédent peut, avec plus de raison encore, s'appliquer à celui-ci: car il est tout à fait impossible d'admettre que cette énorme masse de pierres accumulées les unes sur les autres ait jamais pu être autre chose qu'un monument religieux ou funéraire. Sa forme et son élévation n'ont d'ailleurs rien qui doive surprendre, si l'on s'arrête à l'idée que c'est un *Pyrée*. Car une des pratiques de la religion enseignée par Zoroastre aux Perses, pratique en usage encore de nos jours parmi les *Guèbres* ou *Parsis*, est d'isoler le feu sacré et de choisir un lieu élevé pour l'y placer. Il convient d'ajouter que le pays de Firouz-Abad passe parmi les Persans, pour être celui où les Guèbres avaient leur principal atech-gâh. — Peut-être est-ce celui-là même. — Ils complètent cette tradition par celle-ci qui a bien le cachet de la foi aveugle des Musulmans: que le feu sacré conservé religieusement par les Parsis, s'éteignit de lui-même, le jour de la naissance de Mahomet.....

Quant aux détails de construction de cette ruine, ils n'ont aucune analogie, ni de forme, ni de structure architecturale, avec ceux de la précédente; d'où je conclus que l'édifice qu'elle représente était d'une autre époque, et très-probable-

ment de celle des Sassanides. On pourrait alors toucher à la vérité en attribuant sa fondation au prince *Firouz* qui a légué son nom à la localité.

L'histoire de Perse, si incertaine qu'elle soit, peut cependant faire admettre certains faits, quand ils sont étayés par des traditions encore vivantes. Le nom de *Firouzabad*, conservé de nos jours à cette contrée, en est une qui sert à confirmer ce que les historiens nationaux racontent de la fondation de plusieurs villes, dans cette partie de la Perse, par le roi *Firouz*. Nous avons déjà vu par *Châpour*, et nous verrons bientôt par *Darâbgherd* et *Sarbistân*, ce qui reste, en général, des monuments d'origine sassanide. Il ne faut donc pas s'étonner si *Firouzabad* n'a pas conservé des traces qui aient une plus grande valeur archéologique. Au reste, le monument qui précède n'est pas le seul qui date de cette époque. S'il est vrai que *Firouz* ait, en l'élevant, remis en honneur le culte du feu dans la contrée, il ne paraîtra sans doute pas dénué de raison de croire que ce pays étant devenu une de ses résidences, il ait également fait bâtir, pour son usage, le palais dont les dômes se voient encore à cinq kilomètres du premier point de notre exploration. Ce monument est d'ailleurs le plus complet et le plus intéressant dans son ensemble, que nos investigations nous aient fait découvrir dans ce canton.

En marchant au nord du monticule sur lequel sont les ruines décrites, passant à gué la rivière, non loin du village de *Kevit*, et traversant, près d'un hameau qui porte le nom de *Guilak*, un ruisseau encaissé et profond, on arrive en remontant son cours, après une heure de marche, à l'entrée d'une gorge spacieuse dominée par de hautes montagnes,

de laquelle sort impétueusement le *Silâ-Redjiân*. Les montagnes à droite font partie de la grande chaîne qui ferme la plaine à l'est, celles de gauche sont beaucoup moins élevées; les unes et les autres ont un aspect sauvage, une âpreté, qui prêtent à ce lieu une physionomie plus sévère qu'attrayante. C'est là, cependant, qu'un prince sassanide avait voulu se faire construire un palais, comme nous allons voir.

Dans l'étroit espace compris entre le fleuve et les collines du nord, une source très-abondante et limpide sort de terre. Les eaux étaient retenues dans un bassin dont les bords en gradins se retrouvent en partie sous la terre et les hautes herbes qui l'ont envahie. A quelques pas de cette source, s'élèvent les restes d'un édifice rectangulaire surmonté de dômes. A sa construction, à sa disposition, à divers détails, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il a été élevé dans un but d'habitation; et c'est ici que l'on serait forcé de rejeter les fausses dénominations données par les Persans à la plupart des monuments de l'antiquité. Confondant les habitudes domestiques des anciens Perses avec leurs coutumes religieuses, partout, dans tous les souvenirs de ces temps maudits par eux, ils voient le culte du feu; et ne sachant faire aucune différence entre cette ruine et les premières que j'ai décrites, ils lui donnent encore le nom d'*atech-gâh*, fort improprement.

L'ensemble de cet édifice a une superficie rectangulaire, comprise dans un périmètre qui a plus de cent mètres en longueur et plus de cinquante-cinq en largeur. Sa façade est tournée au nord, et de façon que son axe est dans le prolongement du diamètre du bassin circulaire qui contient la

source. On voit que les conditions de fraîcheur, si appréciées dans cette contrée brûlante, avaient été recherchées avec soin. Sur cette façade s'ouvre un portique, couvert autrefois par une voûte qui s'est écroulée en grande partie. De chaque côté de ce portique sont deux larges arcades en plein cintre, dont le diamètre touche presque au sol. Les unes et les autres donnaient accès dans des salles absolument semblables entre elles, symétriquement disposées et voûtées. Les murs en étaient, dans tout leur pourtour, garnis de pilastres. Au fond du portique, une porte donnait entrée dans une première salle carrée couverte par une coupole, sur les trois autres faces de laquelle étaient encore trois portes; chacune d'elles était flanquée de deux niches. La porte du fond conduisait à un vestibule qui ouvrait sur une cour, et les deux autres conduisaient dans deux salles semblables à la première. Elles avaient chacune deux autres issues, l'une sur les deux salles du fond du grand portique, l'autre sur des appartements qui se trouvaient à droite et à gauche du petit vestibule donnant sur la cour. Ces salles à coupoles devaient être destinées aux cérémonies d'apparat, si l'on en juge par leur élégance et leurs dimensions. Elles étaient toutes trois carrées et de même grandeur. Les portes et les niches étaient terminées, dans leur partie supérieure, par des arcs à plein cintre. Elles avaient toutes des impostes et une archivolte formées de moulures délicates; elles étaient encadrées de chambranles avec profils et corniche. Cette dernière, qui était concave, avait une ornementation évidemment imitée de celle des portes de Persépolis. Au-dessus d'une petite corniche en briques et pierre, et sur les quatre côtés, étaient percées

quatre fenêtres. Les angles étaient surmontés de petites voûtes en encorbellement, qui s'élevaient au niveau de la partie supérieure de ces fenêtres et portaient une coupole percée à son sommet d'une large ouverture. Ces détails sont communs aux trois salles à coupoles, qui se retrouvent dans un état de conservation tel qu'on peut parfaitement se faire une idée de ce qu'était ce palais.

Derrière les trois salles à coupoles, étaient de petites pièces, dont les dimensions ou la décoration n'offrent pas d'intérêt. Elles avaient une issue sur le vestibule qui donnait sur la cour. Cette cour était intérieure, c'est-à-dire renfermée dans des constructions élevées sur ses quatre faces. La plus parfaite symétrie régnait dans les bâtiments qui l'entouraient. Ils consistaient, à gauche comme à droite, en deux salles oblongues et voûtées. Sur le côté tourné au nord et en face du vestibule qui vient à la suite de la salle à coupole du milieu de l'édifice, s'ouvrait encore un vestibule par lequel on entrait dans deux autres chambres voûtées comme toutes les autres.

Nous avons retrouvé cet édifice dans un état de conservation surprenant, quand on songe qu'il a quatorze siècles d'existence. Nous avons pu relever, avec une certitude complète, tous les détails que je viens de donner relativement à son plan, à sa disposition, et à l'ensemble de sa construction. Ceux relatifs à son ornementation ne nous ont point été moins faciles à comprendre et à retracer. Ainsi, les intérieurs nous ont paru avoir été exécutés avec le plus grand soin, et même avec luxe. Il est vrai que toute cette ornementation consiste en placage de moulures exécutées en plâtre. Mais il faut penser que ce palais de Firouzabad,

comme tous les monuments sassanides, était construit avec des matériaux de petites dimensions. On n'y a point fait entrer de pierre de taille, ce qui n'a permis, pour en compléter la décoration, que l'emploi de matériaux légers, faciles à adapter aux murailles, assez grossières d'ailleurs, qui en composaient la carcasse. Il fallait, néanmoins, que ces ornements présentassent des conditions de solidité assez grandes pour que nous les ayons retrouvés presque partout.

Indépendamment de cette ornementation intérieure, on en avait adapté une extérieure qui n'était dépourvue ni de grandeur ni de grâce. Le système de cet embellissement des murs, pour la façade et les autres faces externes, consistait en une succession non interrompue d'arcades très-élevées, comprises entre des espèces de contreforts circulaires très-élancés, posés sur un socle, le tout couronné par une corniche.

Les voussures de toutes les portes et des niches sont, ainsi que je l'ai mentionné, à plein cintre, et il est digne de remarque que cette nature de courbe leur est exclusivement appliquée, car celle des voûtes et des coupoles est ovoïde.

Continuant à remonter la gorge du même côté, l'espace de deux kilomètres environ, et se frayant péniblement un chemin à travers les pierres et les broussailles, on atteint un rocher très-élevé au-dessus du lit de la rivière. On arrive à sa base par une espèce d'escalier taillé dans le roc, et qu'on peut gravir à cheval. Les lignes mutilées et presque effacées d'un grand bas-relief s'y distinguent encore, mais très-imparfaitement, sur une surface qui a dix-huit mètres de long et quatre mètres de haut. Il présente un combat auquel prennent part six cavaliers qui paraissent se battre trois contre trois. Autant qu'on en peut juger par la

différence des costumes, l'idée du sculpteur a été de rendre vainqueurs ceux du même parti; et, d'après ce que nous savons de la physionomie persane au temps des Sassanides, les vainqueurs paraissent être de cette époque. Tous ces cavaliers sont couverts d'armures des pieds à la tête; ils combattent à la lance et portent des carquois au côté droit de leurs montures. Les bandelettes qui accompagnent la coiffure de trois d'entre eux semblent indiquer qu'ils sont rois ou princes. Ces trois personnages sont barbus. Celui du milieu paraît être dans une position désespérée; son cheval est renversé, et il reçoit un coup de lance dans le côté. Le dernier, à droite, qui semble désarçonné, est aussi dans une situation qui doit promettre la victoire à son adversaire; mais il est tellement dégradé qu'on ne peut en suivre tous les détails, et qu'on ne les distingue qu'imparfaitement. A gauche de ce tableau, les deux premiers combattants sont imberbes, et n'ont point de bandelettes. Ils représentent ou des eunuques ou des jeunes pages accompagnant leurs seigneurs. L'un des deux, qui est en premier plan, fortement en selle, enlève l'autre à bras-le-corps et semble vouloir l'étouffer dans son étreinte. Cette sculpture est excessivement dégradée, et d'un travail tout à fait barbare.

A un kilomètre plus loin, sur la même rive, et près d'un pont en ruines qui traverse le fleuve, est un second bas-relief. La manière dont il est traité ne lui donne pas plus d'intérêt que n'en présente le premier. Il est sculpté sans art, et offre l'aspect d'une grossière ébauche. Le motif principal de la scène qu'il représente est déjà connu. Il s'y trouve six personnages : les deux premiers à gauche se font face, et tiennent chacun, de leur main droite, un anneau

d'où partent des bandelettes. Ils semblent se prêter mutuellement un serment. Leur costume, qui consiste en une tunique courte, serrée sur les hanches par une longue ceinture flottante, est à peu de chose près le même. Leur coiffure seule diffère; pour celui de gauche, c'est une large tiare évasée terminée par cinq pointes; ses cheveux sont longs et tressés; il tient, de sa main gauche, une espèce de glaive à cannelures, dentelé ou flamboyant. Son vis-à-vis porte bien aussi une longue barbe, mais il ne paraît pas avoir de cheveux, et sa tête est couverte d'une calotte surmontée d'un globe ou ballon d'où pendent des bandelettes. Derrière lui est un jeune garçon beaucoup plus petit, coiffé d'un bonnet tout à fait semblable au bonnet phrygien; il élève, de son bras droit, un chasse-mouches sur la tête du personnage qui le précède. Derrière ce jeune homme sont trois figures à peu près identiques, portant la barbe longue, la tête couverte de mitres hautes et arrondies; elles font signe de l'index de la main droite élevée à hauteur de l'épaule. Leur main gauche semble appuyée sur la poignée d'un glaive pendant à leur ceinture. Toutes ces figures portent de longs et larges pantalons qui ne laissent voir aucun pied.

Au-dessous des bandelettes qui pendent de l'anneau tenu par les deux principaux personnages, sont gravés des caractères qui m'ont paru pehlvis, et qui sont tracés sur des lignes verticales, au lieu de l'être horizontalement; cette particularité ne m'a frappé que dans cet endroit.

Le pont qui est presque en face est tout à fait ruiné. Ses piles seules restées debout, au milieu de matériaux qui encombrent le lit du fleuve, montrent qu'il avait deux arches. Les massifs de maçonnerie étaient revêtus de pierres de

taille en assises régulières. Il est probable, d'après le caractère de sa construction, que ce pont est du même temps que le palais.

A quelques pas de là, et à une très-grande élévation au-dessus du chemin frayé, s'aperçoivent, mais sans être bien distinctes, des ruines qui se confondent avec les rocs de la montagne. Ce sont, nous a-t-on dit, les restes d'une antique forteresse qui avait probablement pour destination la défense du défilé. Le nom que portent aujourd'hui ces ruines est celui de *Khâlèh-Doukhtâr, château de la jeune fille*. Les habitants y rattachent le souvenir d'une légende, mais elle ne présente aucun caractère historique; le merveilleux en fait tous les frais, et ne mérite pas d'être rappelé. Ce nom de *Khalèh-Doukhtar*, est, d'ailleurs, extrêmement commun, et on le retrouve attribué à plusieurs ruines du même genre, dans diverses contrées de la Perse. Ce château est inabordable, et sans autre intérêt que celui de son origine qui, d'après sa physionomie et le dire des gens du pays, remonterait à des temps fort reculés.

Tandis que nous suivions tranquillement le sentier qui serpente dans cette gorge, pour revenir à Kevit, notre guide s'arrêta court, comme un chien de chasse qui tombe en arrêt. Nous ne voyions rien. Cependant à un coup de fusil qu'il tira nous pensâmes qu'il devait avoir aperçu quelque animal. Il ne tarda pas, en effet, à reparaître en nous présentant triomphalement une loutre; cet homme, avec son mauvais fusil à mèche, lui avait mis une balle dans l'œil.

CHAPITRE XLVII.

Départ de Firouzabad. — Ouragan de neige. — Melmâm. — Loups. — Fessa. Tel-Zoaki. — Darâbgherd. — Forteresse antique. — Bas-relief.

Après une halte de quatre jours à Kevit, nous quittâmes le territoire de Firouzabad pour gagner celui de Fessa. Le 13 janvier, malgré la pluie du matin, qui nous présageait une mauvaise journée et de la neige dans la montagne, nous partîmes. Nous remontâmes le Silâ-Redjiân et entrâmes dans la gorge que nous connaissions déjà, celle où nous avions visité les deux bas-reliefs. Le chemin que nous suivions était celui qui menait directement à Chiraz. Nous devions, à une petite distance, le quitter à son embranchement avec celui de Fessa. C'était, dans cette saison et surtout avec le temps que nous avions, la meilleure route à prendre. Une autre, plus courte, s'élevait au-dessus de Keuchk, au nord-est de la plaine de Firouzabad, dans la montagne qu'elle traversait en droite ligne. Outre que ce chemin était très-pénible pour des mules chargées, nous pensâmes qu'il devait être impraticable le jour de notre départ, en voyant les nuages chargés de neige qui couvraient le sommet de la

montagne. Nous n'hésitâmes donc pas à prendre celui que nous suivions, quoique plus long, dans l'espoir d'y trouver un temps plus supportable.

Nous passâmes de nouveau devant le bas-relief du serment, et devant les ruines du pont qui en est voisin. A défaut de celui-ci, nous dûmes chercher un gué dans la rivière. Elle était assez large, très-rapide, et ses eaux se frayaient un passage au milieu des roches épaisses sur lesquelles elles se brisaient de toutes parts. Son lit, peu profond à cette époque, devait offrir de grandes difficultés lorsque le soleil du printemps faisait fondre les neiges dont sont couvertes toutes les montagnes de cette contrée élevée. Ce pont antique, ruiné aujourd'hui, était d'une utilité incontestable; cependant on ne le relevait pas. Dans toute la Perse, du nord au sud, de l'est à l'ouest, c'est la même dévastation; les ruines tombent les unes sur les autres. Il semble que les habitants actuels n'aient pas les mêmes besoins que leurs ancêtres : à voir les décombres de leurs ponts, de leurs caravansérails, on croirait que chaque population, confinée sur son territoire, n'en sort plus et n'a aucune communication avec les pays d'alentour : à voir les villages en ruines, les maisons en poussière, on dirait que les peuples n'ont plus besoin d'abri. La civilisation s'éteint, l'état social disparaît, la nation se meurt; telle est la réalité, telle est la Perse.

Après avoir dépassé le pont du Sila-Redjiân, nous nous trouvâmes au pied des rochers sur le sommet desquels nous avions aperçu l'espèce de petit fort qui domine le défilé et pouvait défendre le passage. Nous en étions beaucoup plus rapprochés, mais nous n'y reconnûmes rien de plus intéressant que ce que nous avions vu de loin.

Après avoir suivi pendant quatre heures les détours de cette gorge, après avoir passé et repassé cinq à six fois la rivière, nous débouchâmes près d'une enceinte crénelée qui n'est pas désignée autrement que par le nom général et commun à tous les lieux fortifiés, de *Khâlèh*. Là, deux vallées s'ouvrent : l'une à gauche, d'où vient le *Sila-Red-jiân* et où se trouve la route qui mène à Chiraz ; l'autre à droite, dans la direction de l'est, conduisant à Fessa ; une montagne les sépare et forme les deux vallées où elles s'engagent. Nous nous avançâmes sur celle de droite ; le chemin y était très-accidenté, et le pays couvert d'arbrisseaux touffus mêlés à quelques arbres. Depuis notre départ de Firouzabad, nous ne cessions de monter. Jusque-là, la pluie seule nous avait contrariés ; elle devint peu à peu plus froide, plus solide, et ne fut bientôt plus qu'une neige épaisse qui nous empêchait de voir devant nous. Le vent souffla avec force, et, durant les dernières heures de notre marche, nous cheminâmes au milieu d'une véritable tourmente. C'était quelque chose d'inconcevable que la différence entre la température que nous éprouvions alors et celle que nous avions laissée derrière nous dans la plaine de Bouchir. Nous nous étions constamment élevés depuis notre départ d'Ahram, c'était là l'explication de ce changement si sensible. Notre guide nous encourageait, en nous assurant que nous n'étions pas éloignés de l'endroit où nous devions nous arrêter ; mais la route nous semblait bien longue. Enfin, après dix heures d'une marche pénible, exténués de froid, de faim et de fatigue, nous arrivâmes à *Meïmân*. Le chef de ce lieu était un Mollah. Accueillis par lui avec beaucoup d'empressement et de politesse, nous n'eûmes qu'à nous louer de son hospitalité.

Meïmân, que l'on considère comme une petite ville, est libre d'impôts envers le Châh. Tous ses revenus, qui montent, nous dit le ket-khodâh, à deux mille toumâns, ou vingt-quatre mille francs, sont affectés à l'entretien de cet Imâm-Zadèh qui est en grande vénération à Chiraz, et dont j'ai eu occasion de parler en le désignant sous le nom de *Châh-Tcherak*.

Sans la neige qui couvrait tout le pays, nous eussions certainement emporté un agréable souvenir de cet endroit, qui est très-peuplé, entouré de nombreux jardins, de terres parfaitement cultivées, et dont les maisons bien entretenues révèlent le bien-être des habitants. — La prospérité dont me parut jouir Meïmân n'est-elle pas la critique de l'administration royale? Pourquoi cette petite ville, qui est indépendante quant à ses revenus, qui est administrée par un simple Mollah, dans un but religieux, a-t-elle un air d'aisance que l'on rencontre si rarement en Perse? Les corporations ou les simples particuliers régissant par eux-mêmes leurs terres, utilisant à leur profit seul leur propre industrie, font donc preuve d'un esprit d'administration plus libéral et plus éclairé que celui qui dirige les actes du gouvernement persan! Cette vérité me semble ressortir de l'état prospère qui me frappa à Meïmân.

Le grand froid, auquel personne de notre petite troupe ne s'attendait, et contre lequel aucun de nous n'avait pris de précaution, nous avait éprouvés tous plus ou moins. Aussi, le lendemain, le temps étant toujours le même, nous jugeâmes prudent de ne pas partir.

Le 15, nous partîmes. Le pays était entièrement couvert de neige. Nous nous enfonçâmes davantage dans la vallée à l'entrée de laquelle était Meïmân, et qui allait toujours

en se rétrécissant. Nous ne vîmes rien d'intéressant pendant notre marche, qui fut très-monotone et dura huit heures. Nous couchâmes dans un petit village à moitié ruiné, bâti au-dessus d'un ravin dans lequel un ruisseau rapide sautait d'une cascade à une autre. On nous donna pour logement une grande maison délabrée, sans portes ni fenêtres, et fort peu commode par le froid qui se maintenait. Il nous fallut boucher toutes les ouvertures au moyen de tapis, aussi bien que nous pûmes. Il devait d'ailleurs être très-insolite d'éprouver un froid aussi vif, dans un pays où croissent les orangers et les citronniers. Leurs fruits, qu'on nous apporta, nous prouvèrent, par leur maturité et leur excellent goût, que la neige qui blanchissait alors le vert feuillage de ces arbres était une anomalie. Nous vîmes aussi à *Badenjân*, c'est ainsi que se nomme ce village, des limons d'une grosseur extraordinaire. Notre étonnement d'éprouver en ce lieu un froid aussi vif s'augmenta encore à la vue des récoltes considérables de coton qui y étaient entassées. Cependant les diverses productions de cette localité nous rassurèrent un peu sur le temps que nous pourrions avoir les jours suivants; car, en attestant la douceur normale du climat de cette contrée, elles prouvaient bien que, si le froid était excessif, il était tout à fait exceptionnel et ne pouvait durer. Nous espérions donc ne plus rencontrer de neige.

Nous fûmes encore obligés de nous arrêter un jour à Badenjân, par suite de l'état de souffrance où j'étais et qui se maintenait depuis mon départ de Firouzabad. J'avais dû recourir à une saignée, à Meïman, et ma santé éprouvait un trouble qu'entretenait l'âpreté de la saison.

Le jour suivant, nous nous remîmes en route pour faire

une courte journée de quatre heures seulement. Le chemin que nous devions suivre s'avançait dans une vallée resserrée entre des montagnes couvertes de forêts, et nous marchâmes dans un sentier qui serpentait au milieu de bois peu élevés, mais fourrés, où nous entendîmes plusieurs fois hurler des loups. Quelques pâtres et bûcherons que nous rencontrâmes en paraissaient émus. Les uns veillaient avec anxiété sur leurs chèvres; les autres s'inquiétaient pour quelques petits ânes qu'ils avaient amenés afin de charger du bois. L'expérience leur avait sans doute appris à redouter cette vallée boisée, surtout avec le froid, et nous acquîmes nous-mêmes la preuve que leurs craintes étaient bien justifiées. Nous venions d'entendre des cris et des hurlements très-rapprochés de nous, quand nous vîmes traverser le sentier dans lequel nous marchions par un malheureux âne qui se sauvait en boitant et perdait beaucoup de sang. En approchant, nous reconnûmes que ce pauvre animal avait une horrible blessure à une cuisse. Un énorme lambeau tout saignant et déchiré pendait sur ses jarrets, et portait les traces d'une affreuse morsure. C'était un loup, à n'en pas douter, qui s'était jeté sur cette proie, et venait de la saisir, au moment où notre approche avait dû lui faire lâcher prise et prendre la fuite. Nous entrâmes dans le fourré, mais nous ne vîmes rien.

Peu de temps après, nous arrivions au village de *Khoukhân*, situé sur le bord d'une rivière, au pied des montagnes. La neige disparaissait enfin. Le lendemain, ne me sentant pas mieux, nous abrégeâmes encore le chemin, et nous nous arrêtâmes à *Badavân*, après avoir marché trois heures seulement, dans une vallée étroite et aride. Cet endroit, réduit actuellement aux proportions d'un pauvre village, a dû

avoir anciennement une plus grande importance. C'est au moins ce que semblent indiquer des ruines assez étendues, éparses sur son territoire, et les restes d'un *khâlèh* qu'on aperçoit sur une éminence qui domine le pays à l'endroit où s'entrecoupent trois vallées arrosées par plusieurs cours d'eau. Il s'en faut que le paysage y soit riant : dépourvu de végétation et de culture, il a au contraire un aspect de nudité, de désolation, qui inspire la tristesse, malgré la grandeur imposante de ses lignes. Les montagnes s'y dessinent par de belles silhouettes. A leur pied, des rochers, qui s'en sont détachés et se sont arrêtés dans leur chute, forment des plans variés. Ils s'y trouvent accumulés par groupes pittoresques, ou isolés de manière à rompre accidentellement les lignes du terrain. Partout le sol mouvementé, divisé par de larges et profondes coupures, se présente comme au premier âge du monde. Il semble, là, que l'homme n'ait pas encore établi sa domination; toute la nature y semble vierge et telle qu'elle sortit des mains du créateur, ou telle qu'elle serait restée à la suite de quelque profond ébranlement.

Suivant toujours la direction de l'est, nous traversâmes une grande vallée qui fuyait au sud; nous franchîmes un court passage, entre de hautes montagnes au delà desquelles s'ouvrait devant nous une plaine circulaire. Cette journée fort longue fut de dix heures. Je souffrais extrêmement; je n'avais pas encore éprouvé de douleurs aussi vives. Il me semblait que j'étais atteint d'une fièvre cérébrale des plus violentes. Le mouvement du cheval et la fatigue augmentaient naturellement beaucoup le mal que j'endurais. J'eus une crise tellement forte que je perdis l'équilibre, et, tombé à terre, j'y restai étendu sans pouvoir me relever ni bouger. Couché

sur le dos, j'étais privé de volonté, d'énergie, presque de sentiment. Absorbé par la souffrance, en proie aux douleurs les plus aiguës, je n'entendais rien de ce qu'on me disait. Mon compagnon de route me donnait inutilement des encouragements. On me disait que le lieu de la halte n'était pas éloigné, qu'il ne fallait plus marcher que quelques instants; rien ne me ranimait. J'étais sans force, et n'avais d'autre volonté que celle de rester et mourir là tranquillement.—Inertie fatale, triste résignation qui s'empare si souvent du voyageur isolé dans un pays perdu ! — Cependant cet accès se calma un peu, et je pus, avec l'aide de deux hommes, me remettre en selle. J'atteignis, je ne sais comment, le village où m'avaient précédé M. Coste et la caravane. Le ketkhodâh, brave homme très-officieux, et dont je dois louer l'hospitalière politesse, vint au-devant de moi et me fit toute espèce d'offres de service. C'est à peine si je pus le remercier.

Nous étions à *Fidechgoûn*, dans le district de Fessa; et j'appris avec plaisir que cette ville n'était éloignée que de cinq heures. J'avais la perspective d'y séjourner et d'y trouver par le repos quelque soulagement; c'était mon unique ressource.

Le 20 janvier, changeant de direction et marchant à l'ouest, nous traversâmes la plaine de Fidechgoûn, dans laquelle nous vîmes plusieurs villages. Après avoir marché environ deux heures, nous trouvâmes devant nous un large banc de rochers qu'il fallut gravir. Avant de descendre du côté opposé, nous pûmes, de leur sommet, voir se développer en entier la vallée circulaire de *Fessa* ou *Fassa*. Il ne nous fallut que trois heures pour la traverser dans sa plus grande longueur, et atteindre la ville, qui était à son extrémité occidentale. La vallée nous parut très-peuplée et bien cultivée.

Chemin faisant, nous cherchions à découvrir quelques vestiges de monuments antiques. D'après les données que nous avions sur cette localité, qui passait auprès de quelques géographes pour l'antique Passargade, nous présumions devoir y rencontrer des traces fréquentes de monuments d'un âge reculé. Aucun vestige de ce genre ne se distinguait, et nous doutions qu'il y eût la moindre antiquité dans ce district, quand, à quelques pas de la ville, nous nous trouvâmes sur un sol couvert de débris. Au milieu, s'élevait un monticule que l'on appelle dans le pays *Tel-Zohâki*, *butte de Zohâk* ou *Khâlèh-Zohâki*, *forteresse de Zohâk*. Zohâk est un personnage que les écrivains orientaux, par leurs récits, ont rendu presque fabuleux; cependant il paraît être le même que Nemrod. L'éminence qui porte son nom a conservé une hauteur d'environ vingt-cinq mètres; sa base peut en avoir cent trente à cent quarante de circuit. Ce *tel*, tout en affectant la forme conique, est irrégulièrement coupé, par suite des éboulements naturels que le temps en a détachés. En aucun point de sa surface, il ne laisse apercevoir un angle de pierre qui accuse quelque construction.

A en juger par l'aspect que présente actuellement la *butte de Zohâk*, on pourrait croire que l'édifice dont elle occupe l'emplacement ne fut construit qu'en briques crues, car cet aspect est exactement le même que celui qu'offrirait de la terre simple. Mais il est plus probable, et il faut croire qu'à *Fessa*, comme dans beaucoup d'autres localités, les habitants ont arraché aux ruines qui étaient à leur portée les matériaux solides qui pouvaient leur être bons, pour s'en servir dans leurs constructions. Ainsi il est probable que cet édifice a pu être, en effet, construit, dans sa masse, en briques crues,

selon l'usage antique; mais que les parements en avaient été faits, soit en pierres, soit en briques cuites, comme l'indiquent des fragments gisant autour, et que ce sont précisément là les matériaux que les gens du pays se sont appropriés. Les massifs de briques crues, n'étant plus soutenus par ces revêtements solides, se sont écroulés, et, sillonnés par les pluies de siècle en siècle, ils n'offrent plus à l'œil qu'une masse de terre compacte et informe. Cette éminence présente si peu de garanties pour qu'on reconnaisse en elle les restes d'un édifice, que nous aurions été, comme d'autres voyageurs, en droit de la prendre simplement pour un tertre naturel et sans intérêt, si une investigation scrupuleuse ne nous avait conduits à retrouver une enceinte qui est à peu près dans les mêmes conditions, mais qui néanmoins nous a aidés à sortir de l'hésitation dont nous ne pouvions nous défendre. Cette enceinte, qui est quadrilatérale, a quatre cents mètres de l'est à l'ouest, sur plus de trois cent cinquante du nord au sud; peu apparente, elle est constatée cependant par une dépression continue du sol, qui indique un fossé de vingt-cinq mètres environ de largeur. Près de ce fossé, à l'ouest, est un *imâm-zâdèh* ou *tombeau*, en ruine, dont le seuil est formé par un tronçon de colonne en marbre gris veiné. Il est évident que ce fragment n'a pas été originairement préparé pour cette construction moderne; on peut donc penser qu'il provient de quelque monument disparu et sans doute antique. Malgré toutes nos recherches et les renseignements pris auprès des habitants qui nous ont paru devoir nous inspirer le plus de confiance, il ne nous a pas été possible de découvrir, dans cette localité, d'autres vestiges intéressants.

Y a-t-il là des restes d'un intérêt assez réel et d'une

importance matérielle assez grande pour justifier l'opinion de quelques archéologues qui ont cru devoir y placer les ruines de la célèbre ville fondée par Cyrus? Je ne le crois pas. J'ai déjà eu occasion de discuter cette question, en décrivant les antiquités de Mader-i-Suleïmân, et, si ce que j'ai dit de la ressemblance des deux noms *Fassa* et *Passagarde* milite en faveur de l'antiquité et de l'illustration de la ville que le premier de ces noms représente, il faut bien ici, sur le sol de *Fassa*, convenir que les vestiges qui s'y retrouvent n'autorisent aucunement à les prendre pour ceux de la capitale élevée en commémoration de la victoire des Perses. Quant à ce qu'un voyageur anglais, Morier, raconte d'un habitant de Fessa qui lui dit que les ruines qui y existent étaient regardées comme plus surprenantes que celles de Persépolis, évidemment il ne faut voir là que la prétention assez habituelle aux Persans d'attribuer, même au prix d'un mensonge que le moindre examen peut détruire, au lieu dont ils sont originaires un intérêt quel qu'il soit, qui le relève aux yeux des étrangers. Cet habitant de Fessa, voyant que Morier se livrait à des recherches archéologiques, a voulu, en même temps qu'il pensait le satisfaire, rehausser l'importance que son sol natal n'a pas, par le moyen factice d'une gloire posthume. La vérité est que rien, dans la ville ou dans son voisinage, ne rappelle aucun édifice ayant pu avoir de la grandeur et pouvant remonter à des temps reculés. Tout ce qui, dans cette localité, proteste avec quelque apparence de raison en faveur de son antiquité, ce sont des éminences se reliant ensemble, et sous la terre desquelles se trahissent çà et là quelques débris de maçonneries en cailloux, dont la composition ne fait pas honneur à leur origine, quelle qu'elle soit.

Après avoir donné au tertre de Zohâk l'attention qu'il méritait, nous gagnâmes la ville, où nous espérions obtenir des renseignements de nature à ne point laisser échapper à nos recherches les monuments qui pouvaient exister encore dans cette contrée. Nous fûmes parfaitement reçus par le gouverneur de Fessa, qui nous donna dans l'ark un excellent logement et ne voulut point souffrir que nous achetassions la moindre chose. Toutes les provisions nous furent fournies gratuitement, quelque effort que nous ayons fait pour les payer. Nous voulûmes profiter de la bienveillance que nous témoignait le Khân de cette ville pour obtenir de lui des indications relatives aux ruines qui pouvaient être dans le district soumis à son autorité. Nous fîmes des tentatives semblables auprès des habitants originaires du pays et pouvant le connaître le mieux. Mais ce fut en pure perte, et tous s'accordaient à dire qu'il ne se trouvait à Fessa que ce que nous avions vu en y arrivant, c'est-à-dire la masse informe désignée par le nom de *Tel-Zohâki*.

Je m'étais un peu remis. Une journée entière passée dans le repos avait contribué à diminuer l'intensité de mes douleurs. J'espérais me rétablir en ne me fatiguant pas les jours suivants. M. Coste se prêta complaisamment au désir ou plutôt au besoin que j'avais de faire de petites journées. En conséquence, nous partîmes de Fessa assez tard, et nous allâmes, d'une allure tranquille, coucher à *Naubendakiân*, à trois heures seulement de distance. Notre route avait encore changé de direction; cette fois, nous allions vers Darâbgherd et marchions au sud-est. Naubendakiân, où nous avions fait halte, était un village placé au pied de hautes montagnes, à l'entrée d'une longue gorge qui les traversait du nord-ouest

au sud-est. Bien nous avait pris de nous y arrêter, car la route que nous avions à suivre au delà était aussi longue que pénible, à cause des difficultés qu'elle présentait. Nous mîmes dix heures à franchir ce passage constamment resserré entre des rochers élevés, âpres, çà et là couverts de broussailles ou d'une croûte de terre d'une aridité extrême. Nous n'avions plus ni froid, ni neige; la chaleur était au contraire très-forte, et quand nous descendîmes, de la passe élevée dans laquelle nous avions cheminé tout le jour, vers la plaine qui s'étendait de l'autre côté, nous y trouvâmes une température extrêmement élevée pour la saison. — Nous étions au 22 janvier. — Notre marche ayant été de dix heures, il faisait presque nuit quand nous nous arrêtâmes à *Madavân*, village de masures en terre et de cabanes en palmiers.

Le jour suivant, partis de bonne heure, nous marchâmes d'abord au nord-est, pour gagner la route de Chiraz à Darâbgherd. C'était, non-seulement le meilleur chemin pour nous y rendre, mais même le seul qu'il fût possible de suivre, à cause des marécages et des rivières qui rendaient le milieu de la plaine impraticable. Nous nous rapprochâmes des montagnes qui bornent la plaine au nord, et nous marchâmes à une très-petite distance de leur base. Nous y rencontrâmes plusieurs cours d'eau et traversâmes des prairies, alors verdoyantes, où paissaient les troupeaux des Iliâts dont les tentes se voyaient de plusieurs côtés. Le sentier que nous suivions nous conduisit souvent au milieu de hautes herbes au-dessus desquelles s'élevaient de grands arbres de diverses espèces, entremêlés de palmiers. Cette végétation, abandonnée à elle-même, donnait une grâce infinie à ses capricieux enlacements. Les dattiers se confondaient avec les

chênes verts, des lianes vivaces et sans fin s'enroulaient aux troncs des uns ou pendaient en guirlandes aux branches des autres. Les longues cannes et les joncs des marécages, agités par une douce et tiède brise, mêlaient leur long feuillage aux branches flexibles des saules séculaires penchés sur les eaux qui s'écoulaient au travers des prés émaillés de fleurs. A tout instant, au bruit de nos pas, se levaient effrayées, de dessous les touffes de genêts ou d'arbousiers, des perdrix et des francolins, charmants oiseaux de ces contrées méridionales.—Le francolin ressemble au faisan par son plumage et le goût de sa chair. Il a à peu près les mêmes mœurs, il vit accouplé comme lui ; mais il est plus petit, et le mâle n'a point la queue ornée de longues plumes.

Après sept heures de route, nous atteignîmes *Darâbgherd.* Son aspect est plus riant et plus heureux que celui d'aucune autre ville de Perse. Ses maisons sont presque entièrement cachées sous les dattiers et les orangers qui croissent à profusion de tous côtés, autour de la ville et dans son enceinte même. Nous y fûmes logés dans un petit palais jadis très-élégant. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il tombe en ruines, c'est le sort de tous ceux du pays. Cette élégante demeure était au milieu d'un jardin planté de toutes sortes d'arbres au milieu desquels nous n'avions qu'à choisir : les oranges, les dattes, les limons s'abaissaient vers nous en faisant sous leur poids, comme pour les rendre plus faciles à cueillir, plier les branches qui les portaient. C'était le plus beau et le plus gracieux jardin que nous eussions encore vu. Nous devions cette habitation à la bienveillance du Châh-Zadèh qui commandait la province. C'était un oncle du Châh régnant : il s'appelait Mehemet-Saadèk-Mïrza.

Le moins de temps que nous pussions demeurer à Darâbgherd, c'était deux jours pleins, car nous avions à y faire des explorations auxquelles nous encourageaient le nom que rappelait cette ville et ce qui nous avait été indiqué par les habitants. Dès le lendemain, prenant un guide, nous nous fîmes conduire aux lieux qui nous promettaient des souvenirs antiques. Le nom que conserve cette cité a bien le cachet de l'antiquité, car *Darâb* signifie *Darius*, et *Darâb-djerd* ou *Darâb-gherâ*, car les Persans disent les deux, se traduit par *cité* ou *résidence de Darius*. Cette ville est, de nos jours, le chef-lieu d'un des districts les plus considérables du Fars. Son importance n'est point purement traditionnelle, et ce n'est pas à son nom seul qu'elle la doit. Sa position topographique, ainsi que tous les avantages qui en sont la conséquence, y ont attiré une nombreuse population. Son territoire est remarquable par une fertilité qu'entretiennent les nombreux et abondants ruisseaux qui l'arrosent en tous sens. Ces heureuses dispositions naturelles qui ont dû certainement, là comme dans le reste de la Perse, déchoir beaucoup, ont cependant encore assez de valeur actuellement pour justifier le choix qui avait été fait autrefois par le fondateur de cette ville. Darâbgherd est située au pied de la chaîne des montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest et ferment, de ce côté, son immense plaine. On a choisi, pour assiette de la ville moderne, le milieu d'un arc de cercle dont l'ouverture est tournée au sud, et masquée en partie par deux grandes masses de rochers qui semblent placés là pour la protéger et borner son territoire particulier. Elle n'est pas considérable, et ne rappelle absolument rien de l'antiquité de son origine. C'est au loin, et à une heure ou

une heure et demie des portes, qu'il faut en chercher les vestiges. Ils sont évidemment de deux époques, comme on pourra en juger par les détails que je vais donner. Je commencerai à décrire la portion qui paraît la plus ancienne.

A cinq kilomètres au sud de la ville, on aperçoit un rocher isolé qu'entoure une suite d'éminences de terre décrivant une grande circonférence, et coupées, de distance en distance, par de larges brèches. Ce site porte le nom de *Khalèh-Darâb* ou *citadelle de Darius*. Le rocher isolé qui sert de jalon, au milieu de la plaine, pour retrouver l'emplacement de ces ruines peu apparentes, semble, en effet, avoir été le centre d'une vaste fortification circulaire. De larges fossés avaient été creusés tout autour, et la terre en avait été rejetée à l'intérieur de manière à ce que ces remblais formassent des remparts élevés. Les fossés ont dû être remplis d'eau; car, bien qu'ils soient aujourd'hui en partie comblés, on en retrouve encore des portions submergées à une assez grande profondeur. Les murailles circulaires ne conservent aucune trace de constructions. Cependant il faut croire qu'elles ont été, sinon formées entièrement, au moins protégées, soit par des ouvrages en pierres, soit par des placages en briques cuites. Le rocher du centre est le seul point où se retrouvent des fragments de murs dont l'appareil varie; on y découvre des arrachements en briques crues, à côté de débris de maçonnerie. Il est difficile de se rendre compte de ce qu'ont pu être ces restes informes au milieu desquels on ne distingue pas la moindre trace de plan. Néanmoins, à en juger par l'élévation du rocher central, et par celle, en progression décroissante, des éminences qui l'entourent, il est peut-être permis de croire que, confor-

mément aux usages antiques, la citadelle qui formait le centre de cette ville fortifiée était renfermée dans une triple enceinte dont les circonférences étaient concentriques (11). Il est également très-difficile de dire d'une façon précise par combien d'issues on pénétrait dans cette vaste citadelle, car il n'est pas possible d'affirmer que toutes les ouvertures actuelles sont bien d'anciennes portes. Pourtant, comme il est plus probable que les habitants nomades ou sédentaires qui ont envahi le sol intérieur, pour l'ensemencer ou y dresser leurs tentes, ont cherché les issues existantes plutôt que de se frayer péniblement des passages nouveaux au travers des hautes et épaisses murailles, on peut raisonnablement admettre que les trouées que l'on voit actuellement sont en réalité d'anciennes portes. Dans ce cas, il faudrait croire qu'il y en aurait eu huit.

J'ai dit combien, au milieu du vague de ces ruines et de leurs formes indécises, il était scabreux de se faire une opinion sur leur âge ou leur nature. Mais il en est une portion que les siècles ont respectée et qui permet d'avoir une idée plus juste de l'importance de cette localité, comme du caractère des constructions qui y avaient été élevées. C'est un aqueduc suivant le rayon nord-est et qui amenait jusqu'au centre des fortifications les eaux d'une source ou d'un ruisseau, que l'on conservait dans des réservoirs encore reconnaissables. On doit croire que ces citernes avaient été établies en prévoyance d'un siége pendant lequel les assiégeants auraient coupé l'aqueduc et intercepté les eaux. La manière dont cet aqueduc avait été construit mérite d'ailleurs l'attention : le canal suivi par les eaux, soit dans la plaine, soit à l'intérieur de l'enceinte, était construit en maçonnerie solide com-

posée de petits moellons irréguliers. Les parois intérieures de ce canal étaient enduites d'un ciment très-dur et très-épais. La partie la plus remarquable de cette construction antique, et qui peut le mieux donner une idée de l'art qui y a présidé, est la portion de l'aqueduc qui porte les eaux d'un bord du fossé sur l'autre. On avait élevé, dans ce but, sur le fond du fossé, cinq arcades à plein-ceintre dont les voussures sont en briques cuites; le reste de la maçonnerie, en moellons, présente encore, comme le prouve sa conservation, toutes les conditions d'une parfaite solidité.

En présence de ces ruines, les unes dont le caractère et la forme ont disparu, les autres, au contraire, assez bien conservées, deux hypothèses viennent à l'esprit : ou elles ne remontent pas jusqu'à Darius, ou cette citadelle, léguée par ce monarque aux siècles postérieurs, a été occupée et disposée de nouveau par un prince sassanide. En effet, la construction de cet aqueduc est, de tous points, semblable à celle des monuments qui ont précédé l'ère mahométane, et n'a aucune analogie avec ceux de l'époque achéménide. Obligé de choisir entre ces deux hypothèses, et respectant la dénomination de *Darâbgherd* attribuée et conservée jusqu'à nos jours à cette localité, dénomination dont il serait difficile de discuter la légitimité, peut-être vaut-il mieux adopter la seconde.

Un autre monument, situé dans cette localité et portant un nom sassanide, vient encore à l'appui de cette opinion qui attribuerait deux époques bien distinctes aux constructions de *Khalèh-Darâb*. En se dirigeant de ce dernier point au nord-est, ou en suivant, au sortir de Darâbgherd, la direction du sud et tournant à l'est, on contourne l'une des deux masses de rochers que nous avons dit former le demi-cercle au fond

duquel est la ville moderne. Après avoir marché environ une heure et demie à partir du premier point, et une heure à peu près à partir du second, on arrive à une belle source d'eau recueillie dans un vaste bassin. Sur le parement vertical de l'un des rocs, poli *ad hoc*, est un grand bas-relief représentant un cavalier gigantesque entouré de personnages dont la physionomie et le costume paraissent être différents. Le nom de *Châpour* est celui que les gens du pays donnent à la figure principale. Le cavalier qui occupe le milieu du tableau est, en effet, habillé de la même manière que celui qu'on désigne ainsi sur les bas-reliefs de la gorge de Châpour, ou sur les rochers de Nakch-i-Roustâm. Il porte de grands cheveux bouclés s'échappant d'une coiffure surmontée d'un globe et accompagnée de bandelettes. Ici, comme sur les sculptures précitées, le cavalier étend le bras gauche et impose sa main sur la tête d'un personnage qui semble prêter un serment, tandis que deux autres, placés devant son cheval, paraissent l'implorer. Derrière ce cavalier sont quatre rangs de personnages superposés; leur costume est semblable à celui dont sont revêtues les figures des bas-reliefs de Châpour. A droite du tableau, et faisant face à ceux-ci, sont encore d'autres personnages très-rapprochés les uns des autres et dont on ne voit que les têtes. Ils ne portent aucune coiffure, non plus que les trois qui sont devant le cavalier, et ils ont un aspect général qui peut les faire prendre pour des Romains. Sous les pieds du cheval est un individu étendu à terre. On doit penser que c'est là encore un de ces nombreux cadres sculptés sur les rochers, qui se retrouvent dans différentes contrées de la Perse, et dans lesquels le roi Châpour s'est plu si souvent à retracer le sou-

venir de sa victoire sur l'infortuné Valérien. Sur les autres bas-reliefs du même genre, dont j'ai parlé, le monarque sassanide s'est fait mettre en regard de l'empereur romain dans les fers. Ici, à en juger par les lauriers et les bandelettes qui ceignent la tête du personnage étendu à terre, Châpour aurait voulu faire subir une humiliation plus grande à son prisonnier et représenter Valérien foulé aux pieds de son cheval. S'il est permis de donner une signification aux détails de ces sculptures trop souvent énigmatiques, on pourrait expliquer l'extension du bras et l'apposition de la main du roi sassanide sur la tête du personnage debout et libre devant lui, par la remise de la pourpre impériale, qu'il fit à un homme obscur nommé Cyriadis, en présence de l'armée romaine captive que figurent les têtes à droite du tableau. Ce bas-relief a un grand développement, mais son exécution est très-grossière; de tous ceux de la même époque, il est certainement l'un des moins remarquables par le travail.

CHAPITRE XLVIII.

Départ de Darâbgherd. — Sarbistân. — Lac salé. — Retour à Chiraz. Événements de l'ouest. — Courban-baïram. — Loutis.

Le 26 janvier, après avoir séjourné à Darâbgherd le temps nécessaire pour faire des explorations qui nous donnassent la certitude que nous avions vu tout ce que son territoire recelait de vestiges d'antiquité, nous partîmes pour Chiraz. Nous dûmes reprendre la route que nous avions suivie en venant. Nous marchâmes ainsi pendant cinq heures, toujours à l'ouest, en restant au pied des montagnes, jusqu'à un défilé qui traverse celles qui bornent la plaine de ce côté. Le passage n'en fut pas long, et, au bout de deux heures, nous apercevions une nouvelle vallée où nous ne tardâmes pas à déboucher. Une heure après, nous descendions de cheval au village de *Derakiân*.

Le lendemain nous ne parcourûmes que quatre farsaks, et, suivant la base d'une chaîne de montagnes dont les sommets étaient couverts de neige, nous arrivâmes à *Chechtèh*. C'est un bourg considérable, dans une vallée assez bien cultivée, et, comme celle que nous avions quittée la veille, fermée par

de hautes montagnes entre lesquelles elle forme un vaste bassin; mais elle n'a ni l'étendue ni la fécondité de la plaine de Darâbgherd.

A l'ouest de Chechtèh, et à une heure et demie de ce bourg, nous traversâmes une colline au bas de laquelle nous rencontrâmes une petite rivière. Son cours, qui descend du nord et se dirige vers le sud, traverse une plaine peu spacieuse au centre de laquelle se voient un grand nombre de pierres taillées et disposées de tous côtés; elles paraissent rappeler l'existence d'un lieu important. Nous sûmes, par des raïas que nous rencontrâmes près de là, que c'étaient les ruines d'une petite ville qui s'appelait *Mathèh*. Pendant cette journée, qui fut de sept heures, nous traversâmes un pays boisé, coupé de collines et de ravins. Les perdrix rouges y abondaient.

Nous couchâmes à *Teng-i-Kiarân*, village situé à l'embranchement de trois routes : celles de Chiraz, de Fessa et de Savonat. Selon l'habitude que nous avions, surtout dans cette partie inexplorée de la province de Fars, nous demandâmes aux habitants de Teng-i-Kiarân s'il y avait dans leurs environs quelque objet digne d'intérêt, quelques souvenirs de l'antiquité. Ils nous désignèrent un atèch-gâh; ce qui voulait dire un monument ancien, puisque les Persans comprennent sous cette désignation générale tout ce qui remonte au delà de l'islamisme. Atech-gâh, ou toute autre chose, nous tenions à voir la ruine en question. Aussi prîmes-nous, en partant de Teng-i-Kiarân, un guide pour nous la montrer. Nous traversâmes la rivière qui est près du village, en marchant au nord, et après une heure environ, nous arrivâmes, en effet, au pied de la montagne, en un lieu tout couvert de décom-

bres et de petites pierres qui nous firent présumer qu'il y avait eu là un édifice sassanide. Mais nous n'y reconnûmes absolument rien qui eût une forme. Des débris de maçonnerie couvraient le sol auprès d'une fontaine considérable et très-limpide. Les sources ayant été à toutes les époques, en Perse, ainsi que le constatent plusieurs monuments, des sites de prédilection pour y bâtir des palais ou en faire des lieux de repos, il est à croire que là était jadis quelque édifice de ce genre. Cette journée fut pénible, elle fut longue, et nous cheminâmes presque tout le jour dans les montagnes. Après une marche de dix heures, nous nous arrêtâmes dans la plaine de *Sarbistân*. Il s'y trouvait deux villages rapprochés l'un de l'autre, qui portaient ce nom. Il leur vient et a été perpétué par les restes d'un édifice voisin particulièrement appelé *atèch-gâh*, le nom de *Sarbistân* appartenant au pays environnant. Ce monument est distant du bourg moderne d'une farsak et demie; le temps l'a épargné, et il élève encore au-dessus du mirage de la plaine salée deux dômes assez bien conservés. Il a été entrevu ou désigné par quelques voyageurs, mais jamais décrit. Il n'est pourtant pas sans importance. On reconnaît facilement encore que non-seulement il avait les proportions, mais encore les dispositions nécessaires à un lieu d'habitation, à un palais, plutôt que celles d'un sanctuaire consacré à un culte religieux, comme le ferait croire le nom qu'il porte vulgairement. Quant à celui de *Sarbistân*, il se traduit par *lieu planté d'arbres verts*, le mot *sarb* ou *serb* désignant l'espèce de la végétation, et la terminaison *istân* ou *estân* signifiant *lieu, emplacement*. Mais de quel genre étaient ces arbres verts? C'est ce que je n'ai pu savoir. Étaient-ce des cyprès ou des cèdres, qui sont les deux variétés que l'on

rencontre dans les contrées méridionales? En rapprochant le mot *serb* de *cedr* qui peut être une altération du premier, on est porté à croire que les arbres de cette localité étaient des *cèdres*. Cependant cette contrée n'en produit point actuellement, et les seuls arbres verts que l'on rencontre dans cette partie de la Perse, à Chiraz notamment, sont des cyprès. Il est donc difficile de décider quels étaient ceux qui ont fait attribuer à ce lieu le nom de *Sarbistân*. Néanmoins, je dirai qu'il y a quelques raisons qui rendent plausible l'étymologie que j'ai cherchée dans le mot *serb*; car si le cèdre est un arbre qui tend à se perdre et qui est très-rare, même en Orient, aujourd'hui, on n'en sait pas moins par l'histoire et la tradition qu'il était très-commun autrefois. C'était même celui dont on se servait communément pour les constructions, sans doute à cause de l'avantage qu'il a d'être inattaquable par les vers. On retrouve encore des fragments de charpente faits de cette espèce de bois, et sa représentation sur les bas-reliefs antiques ne permet pas de douter de son existence dans d'autres temps (12). En admettant donc que ce monument ait été un palais, le nom de *Sarbistân* ou *lieu des cyprès*, s'explique naturellement par un bois de cette essence qui aurait entouré la demeure royale.

Quoi qu'il en soit, voici quel était l'édifice dans tous ses détails : entièrement isolé, assis au milieu d'une plaine très-vaste, il se trouve éloigné de toute habitation. Il en est de cette ruine comme de presque toutes celles que l'on rencontre en Orient : elles semblent être des objets de répulsion pour les populations, qui les fuient et ne s'en tiennent qu'à grande distance. La solitude complète et la stérilité du désert qui l'entoure lui donnent cet aspect triste qui imprime à l'ima-

gination des Persans une sorte de terreur superstitieuse. Ils n'abordent qu'avec répugnance ces monuments du passé, que dans leur fanatisme, ils appellent *Cheïtan-Abad*, parce qu'ils les croient hantés par le diable, et les réceptacles dangereux d'une idolâtrie contagieuse.

Le monument de *Sarbistân* se dessine carrément avec sa façade à l'occident. Au milieu de cette façade s'ouvrait un portique voûté, flanqué de deux autres portiques plus petits, également voûtés; tous trois étaient élevés de cinq marches au-dessus du sol. Cette façade était ornée de colonnes engagées. Trois de ces colonnes étaient de chaque côté des chambranles du portique central; une seule se trouvait à chacune des extrémités de cette façade, de manière à orner les chambranles extrêmes. Toutes ces colonnes posaient sur un socle commun. Leur structure était extrêmement simple : elles n'avaient ni base ni chapiteaux, et portaient simplement une espèce de corniche en briques; la plupart ne sont reconnaissables qu'aux traces qu'elles ont laissées.

La distribution intérieure de cette habitation ne manquait pas d'élégance, autant qu'on en peut juger par ce qu'il en reste; mais les proportions étaient très-restreintes. Cette ruine a beaucoup d'analogie avec celle du même genre que nous avons trouvée à Firouzabad; l'une et l'autre, quoique fort endommagées, donnent cependant l'idée de ce qu'étaient les demeures princières au temps des Sassanides. On peut, par le plan et les détails du monument de Sarbistân, comme je l'ai dit à propos de celui de Firouzabad, se convaincre que cet édifice avait été disposé, dans toutes ses parties, de manière à être parfaitement habitable; que ses distributions correspondaient à celles d'un palais, et qu'elles étaient évi-

demment beaucoup plus variées et multipliées que ne l'aurait exigé un édifice consacré seulement à un culte religieux. Ce n'est donc qu'improprement que les habitants du pays le regardent comme un *autel du feu.*

De Sarbistân nous nous rendîmes à *Kouendjân,* en traversant une plaine grasse et salpêtrée où nous vîmes plusieurs villages. En arrivant au *menzil*, nous aperçûmes, sur notre droite, le lac qui s'étend jusque vers la plaine de Chiraz. Les gens que nous trouvâmes à Kouendjân sont en grande partie nomades ; ils quittent ce village dès qu'arrivent les chaleurs ; ils y reviennent pour y passer l'hiver. Ils nous dirent que le froid se faisait à peine sentir en ce lieu où ils ne comptent pas quarante jours d'hiver, pendant lesquels la neige séjourne peu dans la montagne à laquelle le village est adossé, mais ne reste jamais dans la plaine plus de deux à trois jours.

De Kouendjân, nous marchâmes pendant quatre heures entre le pied de la montagne, qui s'élève au sud, et le lac. Nous évaluâmes la longueur de cette nappe d'eau à sept farsaks environ, et sa largeur à deux. Son eau est fortement saturée de sel, et ne nourrit qu'une seule espèce de petits poissons. En suivant sa rive méridionale, nous traversâmes plusieurs ruisseaux d'eau douce, provenant de sources qui surgissent de la base même de la montagne. Sur la rive opposée du lac, il y a également une route qui met Chiraz en communication avec le territoire de Sarbistân ; mais elle est peu suivie, parce qu'elle est plus longue et plus difficile.

Après sept heures de marche, nous fîmes halte au village de *Barmachoûr,* placé au fond d'un rentrant de la montagne, à une farsak du bord du lac ; de cet endroit nous distinguions parfaitement Chiraz.

Nous étions de retour dans cette ville le 1er février, de bonne heure, après avoir passé, sur le pont appelé *Poul-Fessa* ou *pont de Fessa*, une rivière qui se jette dans le lac à son extrémité occidentale. De ce point nous mîmes quatre heures et demie à atteindre la ville, en cheminant dans sa magnifique plaine dont le sol atteste partout une fécondité qui reste sans emploi. Nous allâmes reprendre possession du logement que nous avait donné dans sa maison l'Arménien dont nous n'avions eu qu'à nous louer.

J'appris en arrivant qu'un attaché de l'ambassade russe était passé quelques jours auparavant à Chiraz, se rendant à Chouchter. Je fus un peu étonné de cette démarche, car les diplomates ne font point un mouvement qui ne soit calculé et qui n'ait un motif grave. Quel était donc celui qui avait déterminé l'ambassadeur russe à donner cette mission à l'un de ses secrétaires? Il ne pouvait y en avoir qu'un seul, et la coïncidence de ce voyage avec les troubles qui agitaient le Khouzistân le faisait aisément deviner. Les Anglais agissaient dans le voisinage du golfe Persique; les Russes ne pouvaient pas ne point contrecarrer leurs intrigues et tenter de les faire avorter en usant de cette influence qui pèse d'un poids si lourd dans la balance que tient dans sa main débile le premier vizir du Châh. Le général Seminot, qui se trouvait encore à Chiraz, me dit que l'envoyé russe s'était d'abord rendu à Kazèroûn; que, de là, il avait dû s'avancer vers Bébahân, en pénétrant dans les montagnes des Lours et des Bactyaris par *Khalèh-Safid*. J'appris, d'un autre côté, que Manouhtcher-Khân avait quitté Ispahan à la tête de 8,000 hommes de troupes. Le Meuthamèt voulait réduire les Bactyaris, depuis longtemps insoumis, et rétablir dans son gou-

vernement le Beglier-Bey de Chouchter, qui avait été forcé de se sauver. Il devait, par la même occasion, lever quelques impôts, en profitant de la saison qui forçait les tribus des Lours et des Bactyaris à descendre des cimes glacées de leurs montagnes dans la plaine tempérée de Chouchter.

En rapprochant tout ce que j'avais vu dans le midi du voyage de l'envoyé russe et de l'entrée en campagne du Meuhtamèt, sans savoir au juste à quoi m'arrêter, j'entrevoyais cependant quelque but politique auquel la Russie devait s'intéresser. Je savais, d'autre part, que 3 à 4,000 hommes devaient partir de Chiraz avec de l'artillerie pour marcher, disait-on, sur Bebahân. Il fallait que l'insurrection que nous avions rencontrée dans les plaines de Bouchir fût bien sérieuse, eût un point de départ bien inquiétant, pour nécessiter un déploiement de forces si considérable et si inusité en Perse. Je me perdais au milieu des conjectures de toute sorte, sans pouvoir découvrir l'inconnue du problème, lorsqu'un officier d'un des régiments de marche m'apprit, dans le plus grand secret, que l'expédition de Manoutchehr-Khân avait pour but d'aller attaquer Bagdad et de s'emparer de l'oncle du roi, Zelly-Sultân, auquel le gouvernement anglais accorde un subside avec le titre de *Châh*, et qu'il tient en réserve pour son usage, tout prêt à le lâcher sur la Perse, au moindre mécontentement qu'il éprouverait de la part du roi régnant. Cette confidence augmentait mon incertitude en rattachant les projets d'usurpation de Zelly-Sultân aux troubles suscités dans la province la plus rapprochée de Bagdad. Ce Châh-Zadèh était, en effet, un épouvantail pour Mehemet-Châh, et ses prétentions au trône, que semblait légitimer la conduite pleine de déférence des agents anglais

à son égard, étaient une cause continuelle d'inquiétudes pour le roi de Perse.

Huit mois auparavant, le Châh avait déjà voulu se porter sur les rives du Tigre; parti d'Ispahan avec une armée de 10 à 12,000 hommes, il avait vu sa route barrée par le ministre de Russie, qui l'avait dissuadé de son entreprise et ramené à Téhérân. N'était-il pas possible que Mehemet-Châh, ne perdant pas de vue l'idée de s'emparer de son oncle, dont le voisinage l'incommodait, avait cette fois confié l'exécution de ses projets à Manoutchehr-Khân, qui entrait en campagne sous le prétexte de réprimer la révolte du Khouzistân? De Chouchter, il était facile de marcher sur Bagdad. Tout cela était obscur, mais tout cela était probable, et les 12,000 hommes appelés à faire l'expédition de Chouchter, aussi bien que l'envoi d'un agent supérieur russe, donnaient, on ne peut en disconvenir, aux projets du gouvernement persan un but plus sérieux que celui d'une simple révolte à étouffer. Nous verrons plus tard ce qu'il y avait de fondé dans l'opinion qui attribuait aux Anglais une participation aux événements qui agitaient le sud du royaume.

A notre premier passage à Chiraz, nous avions voulu faire revivre notre projet de pénétrer, de ce côté, dans la Suziane. Tous les renseignements que nous avions recueillis alors avaient été de nature à nous dissuader d'une excursion qu'on nous représentait presque comme impraticable. L'insurrection qui troublait ce pays le prouvait suffisamment. De tout ce que nous avions su à ce sujet, il résultait la probabilité que nous n'arriverions pas à notre but, que nous ne pourrions explorer le pays intermédiaire, à cause des populations barbares qui l'habitent, et que, si nous ne perdions pas notre

bagage, nous en serions tout au moins pour la perte de nos frais de voyage. Nous n'avions point assez d'argent pour le risquer, et nous avions trop d'intérêt à ne point aventurer ce que nous possédions, nos travaux, nos recueils, nos documents de tout genre, pour entreprendre une exploration qui présentait autant de chances défavorables. Nous avions su, d'autre part, que deux Français nos devanciers, ayant tenté de suivre ce même itinéraire, avaient été arrêtés à Bebahân, empêchés d'aller au delà, sans avoir rien vu d'intéressant. Ces voyageurs avaient même eu les plus grandes peines à se tirer des mains des montagnards farouches au milieu desquels ils s'étaient aventurés, et ils avaient dû brusquement se jeter au sud, sur le rivage du golfe Persique, pour y chercher un port où ils pussent s'embarquer. A cette époque donc, les portes de la Suziane semblaient à jamais fermées pour nous. A notre retour à Chiraz, les nouvelles que nous avions de ce pays, le passage récent d'un envoyé russe, la présence de cet agent et de Manoutchehr-Khân au milieu des tribus sauvages du pays, nous parurent des circonstances favorables pour tenter de nouveau de pénétrer au milieu d'elles. Nous l'eussions sans doute essayé, et peut-être eussions-nous réussi; mais il fallait compter avec notre escarcelle, et si elle avait contribué à nous rendre prudents deux mois auparavant, il faut dire qu'alors elle avait considérablement diminué de poids. Huit mois de voyage l'avaient épuisée; aussi quand nous en vînmes à vérifier son contenu, le trouvâmes-nous à peine suffisant pour gagner Ispahan. Comment, avec d'aussi faibles ressources, aurions-nous pu entreprendre le voyage long, pénible, les explorations difficiles que nous aurions voulu pousser du côté de Chouchter? Quelles

que fussent les circonstances, quelque favorables qu'elles parussent à cette excursion, tout en laissant douter de son succès, il faut le dire, nous fûmes obligés d'y renoncer, faute d'argent. Nous en éprouvâmes des regrets d'autant plus vifs que c'était la première privation, la première limite que notre pénurie imposât à nos travaux. Jusque-là, sans nous départir de la plus stricte économie, nous avions pu suffire à toutes les exigences de nos recherches. Si nous n'avions point, jusqu'à ce jour, manqué d'argent, les tribulations qui naissent de l'absence des ressources pécuniaires ne devaient pas tarder à se présenter à nous, avec l'inquiétude que multiplient nécessairement l'éloignement et le manque de relations avec l'Europe.

Nous restâmes onze jours à Chiraz. Nous avions tous besoin de repos, car, depuis près de deux mois, nous ne nous étions pas arrêtés; nous avions voyagé constamment à travers des contrées difficiles, et n'avions cheminé que dans des sentiers pénibles tracés au milieu de pays sauvages. Pendant ce second séjour à Chiraz, nous assistâmes à deux cérémonies solennelles : la première fut le *courbân-baïram*, ou *fête du sacrifice;* elle est restée populaire en mémoire du sacrifice d'Abraham. Chaque famille doit, ce jour-là, égorger un mouton qu'elle se partage. Dans les villes, on promène un chameau richement couvert d'étoffes de toutes couleurs, de châles, de broderies, puis on l'égorge aussi. Les officiers, les khâns et les principaux mirzas doivent se rendre à un grand *Selâm* qui a lieu devant le gouverneur. Nous nous rendîmes à celui du prince Ferrhâd-Mirza. La réunion avait lieu dans le jardin du palais, devant le Divân-i-Khânèh. Nous y vîmes successivement arriver un nombre

considérable de personnages parmi lesquels il y avait des colonels, des khâns, des mollahs, des officiers de tout grade et des fonctionnaires attachés au gouvernement de la province. Tous se présentèrent, suivant leur rang ou leur importante, en face de la grande fenêtre où devait se montrer le Châh-Zadèh. Lorsqu'il y parut, il fut salué par une salve de coups de canon. — Pour nous, étrangers, nous ne voulûmes pas nous mêler à la foule des courtisans. Nous ne pouvions nous exposer à nous voir parmi eux disputer la place qui nous convenait. Nous nous tînmes à distance, mais en vue du prince, et nous lui rendîmes honneur comme les Persans. Il parut fort étonné de nous voir là, et me fit dire que je vinsse le voir le lendemain. — On récita deux ou trois pièces de vers; Ferrhâd-Mirza adressa quelques compliments aux poëtes qui les avaient écrites en son honneur; on se prosterna de nouveax, et tout fut dit. Avant que la foule se fût retirée, le Châh-Zadèh nous fit approcher. Il nous dit poliment qu'il était très-heureux que nous eussions tenu notre parole de revenir le voir, et qu'il était très-curieux de connaître ce que nous avions pu trouver dans notre excursion.

Pendant notre absence, il y avait eu quelques troubles à Chiraz; des loutis avaient commis plusieurs crimes. Le Châh-Zadèh voulut les faire arrêter; mais, s'étant réfugiés dans l'imâm-zadèh de Châh-Tcherâk, ils s'y défendirent contre les Serbâs qui furent envoyés pour les saisir, et ils en tuèrent deux. Le prince ne voulut pas exposer d'avantage la vie des soldats, ni ensanglanter ce lieu considéré comme un asile sacré. Il ordonna, en conséquence, qu'on laissât échapper les loutis, qui ne demandèrent pas mieux et quittèrent la ville. Les préjugés religieux n'étaient satisfaits qu'à

moitié, puisque l'attaque avait eu lieu malgré la sainteté de l'imâm-zadèh; mais la justice et l'autorité ne l'étaient nullement. — Triste exemple de la faiblesse du pouvoir qui ne sait, en Perse, qu'être débile ou cruel. — Cependant, il fallait une vengeance, une proie à l'autorité; la victime fut le ketkhodâh d'un des quartiers de la ville, qui passait à tort ou à raison pour protéger les mauvais sujets. Il fut pris et eut la tête tranchée. Le kalantar, qui était également réputé leur ami, fut arrêté, mais il sut se faire relâcher, probablement en vidant sa bourse.

Je revis souvent Ferrhâd-Mirza; il avait la bonté de me mettre fort à mon aise, et de causer avec moi sur le pied de l'intimité. J'essayai de mettre sa bienveillance à profit pour Ressoul-Bek, qui avait un barat à se faire payer à Chiraz. J'en parlai au prince, qui voulut bien s'y intéresser; mais par combien de détours n'essaya-t-on pas d'éluder l'acquittement de cette dette, qui était cependant revêtue du sceau royal! On me remettait de jour en jour, et je dois dire que le pauvre Châh-Zadèh en avait l'air tout honteux. Chaque fois il me disait : « Demain... » Les Persans remettent toujours ces sortes de choses au lendemain, absolument comme le barbier dont l'enseigne porte : *Ici on rase pour rien... demain.*

Nous fûmes invités à prendre le thé chez un évêque arménien, kalifah du pape schismatique d'Etch-Miazin. Il venait de Bagdad par Bassorah et Bouchir; il nous raconta mille fables sur ce qui se disait, à Bagdad, des affaires de Syrie. Il était difficile d'y démêler la vérité. Ce khalifah nous dit qu'il s'était arrêté à l'île de Karak, qu'il y avait trouvé deux frégates anglaises, et qu'il y avait vu débarquer dix-huit pièces

de canon. Son opinion était, d'après ce qui se passait dans cette île, que les Anglais s'y fortifiaient plus que jamais.

Nous fîmes à Chiraz une provision de plâtre fin, dans l'espoir d'opérer quelques moulages à Persépolis, en y repassant. C'était une manière de compléter nos travaux et de leur donner un moyen de contrôle qui pût inspirer toute confiance dans leur exactitude. Nous ne pouvions espérer emporter beaucoup de moules des sculptures ; le voyage qui nous restait à faire était trop long, et les moyens de transport trop difficiles pour nous permettre de réunir plusieurs sujets qui auraient composé la charge de plusieurs mules. Il nous suffisait d'emporter en France un ou deux types pour l'appréciation du travail et des reliefs de ces curieux monuments, dont nos dessins étaient d'ailleurs la complète et fidèle traduction.

La veille de notre départ de Chiraz, nous assistâmes encore à une cérémonie qui, selon l'usage, précède le Norouz ou la fête du nouvel an. Ce fut le même personnel et le même cérémonial que pour le *Courbân-Baïram*.

Après avoir pris congé de Ferrhâd-Mirza, et avoir dit adieu au général Seminot, qui avait mission d'inspecter les moyens de défense du littoral maritime vers lequel il se préparait à descendre, nous partîmes pour Ispahan.

CHAPITRE XLIX.

Départ de Chiraz. — Bend-Amir. — Kanara. — Retour à Persépolis. — Moulage. — Atech-Gâhs près de Mâder-i-Suleïman. — Retour à Ispahan. — École de M. Boré. — Mahmoud-Khân.

Le 12 février, n'ayant plus rien à faire à Chiraz, et tout notre monde étant suffisamment reposé, nous nous étions remis en route pour Ispahan. Nous allâmes reprendre à Zergoûn possession du *meïman-khânèh* délabré où nous avions déjà eu tant de peine à nous abriter. De ce village nous devions aller à celui de *Kanara*, dans la plaine de Merdâcht, à une demi-farsak des ruines de Persépolis. Nous ne suivîmes pas dans toute son étendue la route que nous avions prise en nous rendant à Chiraz. Nous laissâmes à notre gauche le pont du Bend-Amir, et, tournant à droite, nous nous avançâmes vers le pied des montagnes en évitant, autant que possible, les marécages qui s'étendent de ce côté. Nous marchâmes deux heures environ entre la berge escarpée de la rivière et la base des montagnes, qui en est très-rapprochée.

On nous avait indiqué, dans cette direction, des sculptures placées sur les rochers. Nous eûmes beau chercher, inspecter

chaque pierre, nous n'y vîmes absolument rien qui sentît la main des hommes. Les roches y étaient âpres, sauvages, amoncelées sans ordre les unes sur les autres jusqu'au village de *Bend-Amir*. Près de là se trouve comme une espèce de petit cirque naturel auquel les Persans donnent le nom de *Nokkara-Khânèh* ou *lieu des trompettes*. Je n'ai pu en connaître ni la raison, ni l'origine. A la façon dont les rochers y sont disposés, j'ai pensé que peut-être, lorsque ce pays était plus florissant, des musiciens se réunissaient en ce lieu favorable à la répercussion du son de leurs instruments dont les échos portaient au loin les éclatantes fanfares. Quant à présent, il ne s'y passe ni ne s'y trouve rien qui soit digne de remarque.

Quelques pas encore, et nous arrivions au village de *Bend-Amir*. Nous entendîmes de loin le bruit que font les eaux de la rivière en se précipitant par-dessus la digue qui a donné son nom à cet endroit. Pour nous en rapprocher, nous traversâmes quelques champs bordés de beaux arbres. Arrivés sur l'escarpement de la berge, en aval de la chute, nous eûmes devant les yeux un des plus pittoresques et des plus séduisants tableaux que nous aient offerts les paysages de Perse : une immense nappe d'eau tombe, d'une hauteur de douze ou quinze mètres, au fond d'un gouffre où elle rejaillit en bondissant sur elle-même. Une écume blanche, qui roule et tournoie sous cette puissante cascade, s'étend en larges festons et s'allonge entraînée par un courant rapide. Ébloui par l'éclat des eaux, assourdi par leur fracas, on se sent pris de vertige en fixant la mobilité incessante de cette cascade qui ne s'arrête jamais. Au-dessus s'élève un pont qui réunit les deux bords de la rivière, et donne, par treize

ouvertures, passage à ses eaux qui, d'un côté, s'élèvent paisiblement jusqu'à elles, pour, de l'autre, se précipiter en mugissant. Ces arches s'appuient sur une forte digue dont les assises s'aperçoivent à travers la limpidité des eaux. Tout cet ouvrage est en fortes pierres, construit avec art, et d'une solidité éprouvée par plusieurs siècles. C'est là ce qu'on appelle le *Bend* ou la *digue*. Ce barrage a été exécuté dans le but d'élever les eaux de la rivière, qui est très-encaissée, au niveau de la plaine, afin de les y conduire par des canaux irrigateurs. La fécondité de la plaine de Merdâcht et son ancienne population avaient déterminé cet ouvrage hydraulique, qui devait répandre l'abondance et la richesse dans le pays. Il témoigne d'ailleurs de la sollicitude des gouvernements antérieurs de la Perse, et fait honte à ceux du présent. Si on la voit aujourd'hui ruinée par ceux qui devraient lui donner la vie, si son administration actuelle, au lieu de fortifier son existence, lui met en quelque sorte le pied sur la gorge et pressure sa pauvreté, on voit, par le *Bend-Amir*, qu'elle a été dans d'autres temps gouvernée par des princes plus intelligents qui ont eu sollicitude du bien-être de la nation, et ont compris qu'il fallait venir en aide aux forces naturelles d'un peuple essentiellement industrieux. L'*Amir* ou gouverneur à qui le pays doit le bienfait de cette digue s'appelait *Azed-ed-Daulèh;* il vivait vers le milieu du IV[e] siècle de l'hégire. Les raïas de la plaine de Merdâcht bénissent encore sa mémoire en faisant les récoltes qu'ils lui doivent.

Sur les deux bords élevés de la rivière, au-dessus du *Bend*, sont groupées les maisons du village. Elles ont suivi la loi commune et sont presqu'en ruines. Cependant, grâce aux facilites de travail que les paysans trouvent autour de la

digue, ils s'y sont maintenus encore en assez grand nombre, et sont pour la plupart agriculteurs. Les autres sont meuniers, mettant à profit l'élévation de la rivière, sur les deux bords de laquelle ils ont disposé plusieurs moulins.

Après une courte halte en cet endroit, nous regagnâmes Kanara, en traversant la plaine de Merdâcht. Nous pûmes, chemin faisant, apprécier la richesse de ce territoire où la nature avait si bien préparé ce qu'un art intelligent voulut compléter. Partout un sol profond, abandonné à lui-même maintenant, faisait croître de belles prairies; çà et là des rizières parfaitement arrosées promettaient d'abondantes récoltes. A chaque pas et dans tous les sens, les eaux arrêtées par le *Bend* se dispersaient dans des canaux qui les conduisaient au loin dans toutes les directions. L'imprévoyance habituelle aux Persans, l'affaiblissement de la population, et, par suite, l'abandon des terres, sont cause que la plupart de ces irrigations se perdent dans le sol qui, inculte et inondé, s'est transformé en marécages. L'étendue du terrain ainsi inutilisé y est maintenant immense, et celui qui reçoit une culture est en très-minime proportion par rapport aux marais. Les canaux irrigateurs et les marécages nous offrirent bien des obstacles pour gagner Kanara directement. Nous n'avions pas voulu faire un long détour pour prendre la route la meilleure, et nous fûmes forcés d'en faire mille pour éviter les mauvais passages, ou franchir des ruisseaux dont la profondeur s'augmente encore de l'exhaussement produit sur leurs bords par les curages qu'on y pratique de temps à autre, et qui y forment des remblais élevés. Nous arrivâmes assez tard à Kanara où nous attendaient nos gens et notre caravane.

Le lendemain, de grand matin, nous nous rendîmes sur le plateau de Takht-i-Djemchid, avec le plâtre que nous avions apporté de Chiraz, tout ce qu'il fallait pour le préparer, et une provision de beurre, afin d'enduire les sculptures dont nous voulions prendre l'empreinte. Ce ne fut pas sans émotion que nous nous retrouvâmes au milieu de ces ruines où nous avions passé près de deux mois. Nous visitâmes le lieu de notre campement; les traces de notre établissement y étaient aussi fraîches que si elles eussent été de la veille. Personne, depuis nous, ne paraissait être passé par là; les empreintes que nous y avions laissées étaient les seules qui s'y montrassent. Il est probable qu'elles y sont restées bien longtemps encore, et qu'elles ont eu de la peine à disparaître dans cette solitude où des années marquent l'intervalle entre deux visiteurs. Nous nous mîmes à l'œuvre sur deux points différents des ruines, choisissant deux types bien conservés, mais de dimensions qui les rendissent transportables. L'opération ne fut pas sans difficulté. Nous n'avions, comme je l'ai dit, d'autre corps gras à pouvoir employer pour recouvrir la pierre, avant d'y apposer le plâtre, que du beurre. Or, nous étions en hiver; la pierre était très-froide, surtout pour l'un des sujets, que nous avions choisi sur un mur exposé au nord. Il en résultait que le beurre, que nous faisions fondre pour nous en servir, se figeait et durcissait de nouveau, au lieu de s'étendre sur toute la surface et de circuler dans les petits détails de la sculpture. Il formait ainsi des épaisseurs qui nuisaient à l'estampage des parties fines de cet art persépolitain dont la délicatesse du ciseau fait le principal mérite. Nous avions beau frotter avec nos mains pour amollir et étendre ce corps gras, il se solidifiait aussitôt qu'il était à

l'air. Nous essayâmes de faire du feu devant la pierre, dans l'espoir de l'échauffer assez pour que le beurre y restât liquide, mais ce fut en vain. Cependant il fallait bien, en accélérant le plus possible cette préparation difficile, couler notre plâtre. Mais ici, nouvelle difficulté : ces bas-reliefs étaient sur des murs verticaux; notre mortier, coulé entre la pierre et des planches qui en étaient approchées, se perdait en partie; de plus, son adhérence avec la sculpture n'était pas assez forte pour que l'empreinte eût toute la pureté désirable. Nous fûmes obligés de nous y reprendre à plusieurs fois; et, en définitive, nous devons l'avouer, nous n'obtînmes, avec les moyens grossiers dont nous pouvions disposer, que des creux incorrects et incomplets. Il devaient néanmoins remplir le but que nous nous proposions, celui de faire comprendre le relief de ces antiques sculptures.

Mais ce n'était pas tout encore que d'avoir fabriqué ces creux; il fallait les emporter, et les emballer de façon à ce qu'ils ne fussent pas brisés sur le dos des mules qui devaient les transporter si loin. Nouvel embarras. Nous avions fait les mouleurs, nous devînmes emballeurs. Un menuisier du village nous fit deux caisses de petit volume; nous coupâmes nos moules en plusieurs fragments, et nous les renfermâmes dans ces caisses, en les bourrant de coton d'abord, et de paille hachée ensuite. Malheureusement nos plâtres n'avaient pu sécher; il aurait fallu nous arrêter plusieurs jours à Kanara pour les laisser durcir, et nous n'avions ni le loisir de rester ainsi en route, ni la bourse assez bien garnie pour dépenser mal à propos notre argent. Nous fîmes donc pour le mieux, et comptâmes sur la bonne chance que devaient nous mériter nos peines.

Ressoul-Bek était resté à Chiraz dans l'espoir d'obtenir le paiement de son *barat* remis de jour en jour, et pour lequel on lui avait assuré l'argent à une échéance qui coïncidait malencontreusement avec notre départ. Il nous rejoignit à Kanara. Dès qu'il eut mis pied à terre, je devinai, à sa mine piteuse, qu'il n'avait pas réussi à se faire payer. En effet, il me raconta que, malgré toutes les promesses faites, tous les engagements pris et la parole que m'avait donnée le Châh-Zadèh, le trésorier de la province l'avait encore ajourné. Il était allé de nouveau supplier le prince, qui lui avait demandé son *barat* en lui promettant de le faire payer à son cousin, qui était à Chiraz. Le pauvre Ressoul-Bek était tout décontenancé, et je pus voir qu'il rougissait vis-à-vis de nous du manque de foi des autorités de son pays. Il avait honte de l'inexactitude ou de la pénurie du trésor public, et ne pouvant pallier l'une, ni cacher l'autre, il disait avec amertume : « Si je n'avais ni femme, ni enfants, *Sâheb*, je vous « demanderais de m'emmener avec vous en France. » Les conséquences générales de cet état de choses sont déplorables; c'est avec une administration semblable que tout décline, se ruine et meurt en Perse. Le patriotisme s'éteint, et si une étincelle de fanatisme religieux luit encore sous la cendre qui couvre ce malheureux pays, elle ne suffit plus à réchauffer le cœur des Persans. Quelques khâns dilapidateurs restent autour du trône tant qu'ils y voient un peu d'or à ramasser; mais, dans le peuple, il y en a qui, regardant le roi et son vizir avec mépris, hésitent et se tournent vers les étrangers. Ce sont ces regards inquiets et malheureux qu'épient les Russes dans les provinces du nord, et auxquels, dans celles

du sud, correspondent déjà si activement les Anglais.

Après avoir assuré le mieux que nous pûmes la conservation de nos moules et les avoir recommandés aux tchervâdars, *sur leur tête* (13), nous reprîmes notre course vers Ispahan. Nous allâmes, de Kanara, coucher à Sivend, et, de ce village, camper encore au pied du monument funéraire de *Mader-i-Suleïmân*.

Nous voulûmes, de ce point, gagner le caravansérail de *Khônakergoûn,* sans passer par Morghâb. Notre route se dessinait sur la gauche, et nous traversâmes de suite la rivière. Nous marchions depuis peu de temps, quand nous aperçûmes, au pied d'une petite montagne, deux blocs blancs qui nous semblèrent être des socles ou des piédestaux, restes de quelque monument disparu. Ils avaient échappé à nos recherches lors de notre premier séjour dans cette localité. Nous en étant approchés, nous reconnûmes que c'était, à n'en pas douter, deux *atech-gâh* ou *autels du feu*, et qu'ils étaient certainement du même temps que les édifices dont les ruines étaient éparses dans la plaine voisine. Ils avaient l'apparence de deux énormes cubes de calcaire blanc posés sur une base et terminés par une plate-forme. C'était sans doute là que se plaçait le feu ou ce qui devait le recevoir. On y montait par huit marches taillées dans un bloc de même matière. L'un de ces autels est encore muni de son escalier; celui de l'autre ne s'y trouve plus; il a été transporté au bas du monument funéraire de Mader-i-Suleïmân pour aider à y monter. Nous l'y avions remarqué sans comprendre comment il y avait été placé, ni d'où il provenait, car il ne semblait pas avoir d'homogénéité avec cette construction. Ces deux *atech-gâh*, placés à côté l'un de l'autre et en quelque sorte jumeaux,

comme ceux de Nakch-i-Roustâm, sont le second exemple que nous en avons rencontré. Cette observation me parait conduire à cette pensée : que les adorations ou les sacrifices des Perses ignicoles avaient lieu simultanément et également en l'honneur de deux divinités. Ne faudrait-il pas en conclure que les Guèbres, considérant que le genre humain est placé entre le bien et le mal, trouvaient utile d'adresser des prières au génie de l'un, représenté par *Ormuzd*, comme au génie de l'autre, figuré par *Ahriman?* On retrouve encore chez certaines populations de ces contrées l'adoration exclusive de ce dernier symbole, sous le nom de *Cheïtan* qui est le *diable*. Elles disent, pour se justifier, que l'on peut se dispenser de prières à l'égard de Dieu, qui est bienveillant; mais qu'il faut, par elles, se garantir des mauvaises influences du démon, qui ne veut que du mal à l'homme (14).

En arrivant le soir à Khonakergoûn, nous trouvâmes le caravansérail rempli de mules et de chameaux. Une très-nombreuse caravane s'y était arrêtée avant nous. La cour était tellement encombrée de ces animaux couchés ou accroupis en désordre, ainsi que des ballots dont on les avait déchargés, que nous ne savions où passer. Il fallut le caractère officiel de Resseoul-Bek, comme Goulam-i-Châh, et son air d'autorité, pour qu'on nous fît de la place. Nous eûmes aussi beaucoup de peine à obtenir des chameliers qu'ils nous cédassent un des réduits destinés aux voyageurs et où ils avaient installé leurs ânes et leurs provisions particulières. On ne s'entendait pas dans le caravansérail. Il était tout différent de ce que nous l'avions trouvé quand nous y étions passés au commencement d'octobre. Alors il était désert. Nous le revoyions peuplé comme une vraie ménagerie : cha-

meaux, mulets, chevaux, ânes, tchervâdars, tous y étaient pêle-mêle, criaient, beuglaient, hennissaient sur tous les tons et incessamment. C'était un vacarme affreux. A ces cris discordants se mêlait un bruit de sonnettes qui n'arrêtait pas et s'ajoutait d'une façon fort désagréable à celui des étrilles des muletiers qui pansaient leurs bêtes privilégiées. Ces étrilles sont munies de deux petits grelots, afin de produire un bruit qui plaît beaucoup aux animaux sur le dos desquels on les promène, mais qui est extrêmement monotone pour des oreilles d'homme. Si la fin de cette journée fut insupportable, la nuit fut bien pire. Il nous fut impossible de dormir. Devant notre porte, c'est-à-dire devant l'ouverture du sale réduit où nous couchions, car il n'y avait point de porte, nous avions cinq ou six chameaux qui portaient chacun à leur cou une clochette dont le battant était incessamment en branle.

Enfin le jour parut; nous nous hâtâmes de quitter ce caravansérail. Le temps était devenu fort mauvais; il tomba de la neige et nous eûmes grand froid. Nous nous arrêtâmes à *Khonakhorrah*. De là, nous allâmes à Surmek, avec une pluie battante. Chemin faisant nous rencontrâmes plusieurs caravanes qui se rendaient à Chiraz. Je fus très-étonné d'être salué du haut d'une charge énorme que portait un mulet. Je regardai longtemps avant de reconnaître celui qui m'adressait cette politesse; cependant, à un mouvement qu'il fit pour se dégager de l'immense pelisse en peau de mouton sous laquelle il s'abritait, je reconnus un peintre que j'avais employé à Ispahan à me faire plusieurs copies de tableaux anciens. Il me dit qu'il allait à Chiraz toucher un barat. Je lui souhaitai bon voyage et bonne chance, sans lui rien dire de

la mauvaise opinion que j'avais de sa créance. C'est quelque chose de curieux et d'incompréhensible en même temps que cet usage persan de donner des mandats à toucher, non pas là où a été contractée la dette, là où sont le débiteur et celui à qui il doit, mais quelquefois à cent, à deux cents farsaks. On envoie un pauvre créancier dans une province du sud, s'il habite le nord, ou dans le nord, s'il est d'une ville du midi; il semble que, par ces difficultés qui n'exemptent d'ailleurs en aucune façon de celles qui tiennent à l'acquittement même du *barat*, on veut dégoûter ceux à qui l'on doit de réclamer le montant de leurs créances. Au reste, il faut dire que les Persans ont un tel goût pour la vie nomade, les déplacements et les voyages, quelque longs et incommodes qu'ils soient dans leur pays, qu'ils se mettent en route avec une facilité surprenante, pour toucher une somme si petite qu'elle soit. Nous étions à l'époque de l'année à laquelle les Persans voyagent le plus volontiers, parce qu'ils n'ont pas à craindre la chaleur, et que les tchervâdars, trouvant de l'herbe nouvelle partout, font paître leurs bêtes, ce qui est une grande économie pour eux, tout en leur permettant de transporter à meilleur compte.

Nous passions les deux jours suivants à *Abadèh* et à *Souldjistân*.

Le 22 février, de bonne heure, nous arrivâmes à *Yezdikast*, et nous logeâmes, comme la première fois, dans le caravansérail, au bord de la rivière. Pour compléter ma collection de dessins pittoresques, je voulus prendre deux vues de cette ville si singulièrement perchée sur un rocher isolé de toutes parts. Pour faire l'un de ces croquis, je me rendis en face de la petite porte unique par laquelle on

pénètre à l'intérieur de Yezdikast. Je m'installai à l'endroit qui me convenait pour mon point de vue, et je ne tardai pas à être entouré par les désœuvrés de la ville. Après avoir répondu avec complaisance à leurs questions souvent absurdes et toujours les mêmes, l'un des assistants, plus hardi apparemment que les autres, me demanda de lui donner mon canif. — Bien entendu que je le lui refusai. — Il insista. — Je lui répondis de manière à le convaincre qu'il ne l'aurait pas. Il me parut, autant que je pus le comprendre, que, dans son dépit, il en venait aux impertinences. Je ne m'en émus que médiocrement, d'autant mieux qu'elles ne m'étaient pas très-intelligibles, et je finis tranquillement mon travail. Mais, quand je fermai le canif cause de son mécontentement et le remis dans ma poche, les injures prirent un caractère si agressif qu'elles ne pouvaient plus être inintelligibles. Ces drôles étaient douze à quinze ; j'étais seul et sans armes. C'était une imprudence. Cependant celui qui était le plus près de moi paya pour les autres, et je lui administrai trois ou quatre coups d'une petite chaise pliante que j'avais à la main. Cette correction fit momentanément de l'effet, et ils se retirèrent ; mais quand j'eus fait une cinquantaine de pas pour regagner le caravansérail, ils me lancèrent une grêle de pierres. Ces hommes étaient si lâches que, quand je me retournais et faisais mine de leur courir dessus, ils se sauvaient. Heureusement leurs projectiles ne m'atteignirent pas, et, tout en faisant quatre pas en arrière pour dix en avant, je parvins en vue du caravansérail où ils n'osèrent me suivre. J'envoyai de suite Ressoul-Bek au ket-khodâh, avec l'ordre de lui raconter ce qui venait de se passer, et de lui dire que j'exigeais une réparation dont le châtiment des coupables

était l'unique moyen. Au bout d'une heure, le ket-khodâh arriva avec quelques hommes qui en conduisaient un autre les mains liées, qu'ils me présentèrent comme celui qui avait été l'instigateur des offenses dont je me plaignais. Je ne le reconnaissais pas; mais peu importait. Ce que je voulais, ce que je devais à mon habit de *frengui*, c'était de ne pas laisser impunie une agression comme celle dont j'avais eu à souffrir. Il ne fallait pas que les gens de Yezdikast eussent le droit de dire qu'ils pouvaient impunément attaquer les voyageurs, insulter les Européens qui passaient devant leur ville. Je me contentai donc du prétendu coupable qui m'était amené; le ket-khodâh le fit coucher sur le dos; on lui attacha le bas des jambes à un bâton dont les extrémités étaient tenues en l'air par deux hommes qui lui administrèrent des coups de verges sur la plante des pieds. Lorsque je crus avoir assez fait pour l'exemple, j'arrêtai les coups.

Indépendamment de l'acte de justice du ket-khodâh, je me réservais de prouver aux habitants de Yezdikast, qu'un Européen, quoique isolé et sans autre protection que celle de sa fermeté et de ses armes, savait se faire respecter d'eux. Le lendemain en partant, nous devions passer précisément devant la porte de la ville, à l'endroit où avait commencé la scène de la veille et où se réunissaient les flâneurs qui venaient y chercher le soleil. En effet, il y en avait là un certain nombre. Je fis arrêter notre petite troupe, et, poussant mon cheval vers eux, je leur fis, de mon mieux et le plus énergiquement possible, des reproches sur leur lâche conduite. Je leur demandai, si, alors que j'étais armé, et que, réuni à mes compagnons, je pouvais leur résister, ils étaient disposés à renouveler leur attaque du jour précédent. J'engageai ceux

qui m'avaient assailli à coups de pierres lancées de loin, à se lever et à venir me provoquer de près. Ils ne bougèrent pas, s'entre-regardèrent, en murmurant des excuses, et disant que ce n'était personne d'entre eux qui avait commis la faute dont je me plaignais. Je les traitai tous de *Pezevink*, d'*Ahram-Zâdèh*, et, jetant sur eux le regard le plus méprisant que je pus, je leur dis qu'ils étaient tous des lâches. Là-dessus, je continuai ma route, en pensant que la bastonnade officielle et la démarche que je venais de faire en personne pourraient bien être utiles à un Européen qui passerait par là après moi.

On ne saurait croire, en effet, combien sont graves, dans ces pays à demi barbares, les précédents, les faiblesses ou les répressions. Les peuples d'Asie ont trop peu d'occasions de voir des Européens pour les connaître; ils ne peuvent les juger que par les rares exemples que le hasard fait, de loin en loin, passer sous leurs yeux. En raison même de la rareté des voyageurs, le dernier est celui qui reste dans la mémoire des populations; il importe donc qu'il soit de nature à préserver ceux à venir. Quand on écrit dans le but d'éclairer celui qui peut être appelé à faire des excursions dans ces contrées, où le premier mouvement des habitants, leur sentiment instinctif, sont l'antipathie, l'hostilité même, on ne saurait trop leur recommander de n'endurer aucune vexation, de ne pas laisser une seule insulte impunie, quelque légère qu'elle paraisse, de ne jamais souffrir un manque de respect pour son habit frengui. Son indifférence ou sa pusillanimité serait infailliblement un précédent fâcheux non-seulement pour lui, mais encore pour tous ceux qui suivraient. Le respect, la crainte même de l'habit frengui sont indispen-

sables à un Européen qui voyage dans ces pays lointains. Et comment pourrait-il en être autrement quand il est complétement isolé au milieu de populations sauvages, fanatiques, et à leur merci ?

Nous apprîmes dans le pays qu'un chef bactyari venait d'y paraître avec une bande de deux cents hommes, qu'il avait fait subitement irruption dans les villages et y avait enlevé beaucoup de bétail.

Nous fîmes halte au caravansérail d'*Aminabad*. Du plus loin que les habitants de ce village nous aperçurent, ils fermèrent les portes de leur enceinte. Quand nous voulûmes avoir des provisisons, nous eûmes les plus grandes peines, d'abord à en obtenir une réponse, puis à nous faire ouvrir; ils pensaient que nous voulions leur imposer le *sursat*. Il fallut que j'allasse moi-même parlementer à leur porte et leur faire passer de l'argent pour les convaincre que nous n'avions aucune envie de les dépouiller. La confiance leur revint en voyant des *sabcrans* que je leur avais jetés, et ils nous fournirent tout ce que nous voulûmes. Un des habitants m'apporta une peau de léopard qu'il avait tué dans la montagne voisine; je la lui achetai. Elle était petite et de peu de valeur; j'en fis une chabraque très-confortable pour le mauvais temps.

Nous fûmes rejoints à Aminabad par une nombreuse caravane de chevaux que des maquignons conduisaient à Bender-Bouchir, pour y être embarqués à destination de Bombay. Je sus par eux que les Anglais s'approvisionnent annuellement, en Perse, de chevaux destinés aux particuliers ou à la remonte de l'armée.

Après avoir couché les jours suivants à Koumichâh et à

Mayar, nous arrivâmes le 26 à Ispahan. Ressoul-Bek était allé en avant à Djoulfah. M. Boré, qu'il avait prévenu de notre retour, vint au-devant de nous. Ce fut avec joie que nous nous jetâmes dans les bras de cet excellent compatriote que nous étions heureux de revoir. Il n'avait point quitté Ispahan ; il y avait augmenté le nombre de ses disciples et avait passé dans l'étude les mois qui nous avaient séparés. M. Boré eut l'obligeance de nous donner encore l'hospitalité, et nous reprîmes le logement que nous avions déjà occupé chez lui, mais cette fois pour quelques jours seulement. Notre hôte, par la nature de ses travaux sur l'antiquité asiatique, devait s'intéresser à ceux que nous venions d'accomplir dans notre excursion au sud de la Perse. Bien que la philologie fût alors son étude spéciale, l'intérêt, la curiosité, et le point par lequel les langues mortes de cette partie de l'Asie se rattachent aux monuments, lui firent prêter attention à nos récits et voir nos portefeuilles avec empressement. Nous avions beaucoup à lui raconter, car nous avions beaucoup vu.

De son côté, il voulut bien nous initier aux progrès de sa propagande scolastique ; il nous dit, avec l'espérance d'une prospérité plus complète dans l'avenir, les résultats encourageants qu'il avait déjà obtenus. Il comptait, en effet, à son école un grand nombre d'élèves parmi lesquels il y avait non-seulement des Arméniens catholiques et schismatiques, mais aussi des musulmans. Il était aidé dans son œuvre par des sous-maîtres chrétiens et des mirzas mahométans, de façon à ce que les enfants de chaque religion pussent remplir leurs dévotions sous les yeux d'hommes de leur croyance. C'était respecter la foi de chacun, c'était

aussi politique. Jusque là, l'école française prospérait et était en voie de progrès. Quelques préjugés s'étaient bien laissé deviner, mais ils ne s'étaient point encore élevés à la hauteur du fanatisme excité par la jalousie plus encore que par une foi aveugle. Les antagonistes, encore en germe, qui ne devaient pastarder à surgir contre M. Boré, n'étaient pas mahométans, il faut le dire à l'honneur des Persans ; c'étaient les Arméniens schismatiques, les *vartabeds*, maîtres de la population de Djoulfah et esclaves abrutis du *khalifah* de cette nation. Évêque et prêtres, il ne pouvaient voir d'un œil approbateur ou même indifférent un Français, un catholique, attirer à lui les enfants, les instruire mieux qu'ils ne savaient faire, se les attacher, exercer sur eux une influence nuisible à la leur, et peut-être les ramener à l'orthodoxie. Rivalité, religion, ignorance, cupidité, tout se réunissait dans l'âme du *khalifah* et de ses *vartabeds* pour combattre M. Boré, alors sourdement, plus tard avec éclat, péril même pour ce zélé propagateur des lumières de la civilisation chrétienne.

Je mis à profit les quelques jours pendant lesquels nous nous reposâmes à Ispahan, pour visiter quelques points de la ville et de ses environs que j'avais oubliés, ou qu'il ne m'avait pas été permis de voir à mon aise.

Je ne voulus pas quitter Ispahan sans aller visiter et remercier une dernière fois le père de Châh-Abbas-Khân, du *Meïmandar* qui avait accompagné l'ambassade depuis Tabriz jusqu'à son départ de Perse. Le vieux Mahmoud-Khân, qui était un ancien ami de Manoutchehr-Khân, avait été investi par lui de l'autorité de la ville, lorsqu'il était parti pour son expédition chez les Bactyaris. J'allai le voir au palais où il était installé, et tenait sa petite cour intérimaire. Il me fit

l'accueil le plus gracieux, et me témoigna le plaisir qu'il avait de me revoir. « Je n'étais pas, me dit-il, sans inquié-« tude, en apprenant votre pérégrination dans les provinces « du sud. Le mauvais esprit des populations de ces contrées « m'avait fait craindre que vous ne tombassiez dans quel-« que guet-apens. Je suis enchanté de savoir que rien de « fâcheux ne vous est arrivé, et je suis ravi de retrouver « un des membres de cette ambassade française que j'ai été « si heureux d'accompagner à la cour du Châh mon maître. « Je garderai, ajouta-t-il, toute ma vie le souvenir des rela-« tions agréables que j'ai eues avec chacun de vous, et je « vous prie, à votre retour en France, de faire de nouveau « mes amitiés à l'Elchi-bek, ainsi qu'à vos compagnons. » Je me montrai très-sensible à ces compliments, qui furent prononcés avec une aisance et une élégance de langage tout à fait remarquables. Mahmoud-Khân était un vieillard extrêmement aimable, de belles manières, ayant le suprême bon ton et l'exquise politesse des grands seigneurs persans. Il passait, en outre, pour un des esprits les plus cultivés et les plus érudits de l'Irân. Mêlée de citations historiques et de fables, car l'un ne va guère sans l'autre, entrecoupée de fragments des poëtes, sa conversation charmait les oreilles de ses compatriotes, et lui avait fait une renommée de savant et de bel esprit. Malheureusement le Khân avait, comme beaucoup de ses compatriotes, deux existences : l'une réelle, l'autre factice; et toute cette dépense d'esprit ou d'érudition qu'il faisait dans les *Divan-i-Khanèhs* au profit de ceux qui l'écoutaient, il n'en était jamais si prodigue que lorsqu'il se trouvait sous l'influence de l'opium et du *cherâb*. Le vin de Chiraz et le poison anglais communiquaient à son ima-

gination une activité fébrile qui, passant du cerveau à la langue, le rendait fort bavard, mais à la vérité, bavard aimable et conteur charmant. Il se maintenait ainsi tant que durait le premier effet de sa drogue et de sa liqueur favorite; peu à peu, la vertu narcotique de la première prenait le dessus, les fumées du vin épaississaient sa langue en obscurcissant sa raison, et le gai vieillard, dompté par une somnolence invincible, s'engourdissait, pour rester des jours entiers dans une torpeur qui contrastait singulièrement avec sa nature vive et enjouée.

L'abus de l'opium et du vin, malgré les défenses du Koran, est fort répandu en Perse. C'est ordinairement le soir que les Persans se réunissent à leurs amis pour faire de petites orgies dans lesquelles Mahomet et le plus sage de ses préceptes sont complétement oubliés. Ils demandent alors au *cherâb*, ou même à l'*arak*, *âb-frengui*, ainsi qu'ils appellent l'eau-de-vie, l'oubli des tribulations humaines, comme ils cherchent dans le suc du pavot le rêve des chimères qui les transportent dans un monde meilleur que celui que leur fait le grand vizir. Les Persans sont comme tous ceux qui touchent à un fruit défendu; ils ne savent pas y goûter modérément, ils en abusent. Ils ne comprennent pas qu'on boive du vin en petite quantité, et ne s'expliquent pas notre manière d'en user. Ils disent que, le vin étant une liqueur enivrante, il faut obéir à sa vertu et s'enivrer. Je n'ai jamais vu un Persan, ayant du vin à discrétion, ne pas en boire jusqu'à ce que l'ivresse lui ôtât la force de porter son verre à ses lèvres. Ils ont du reste la tête très-solide, et il leur en faut beaucoup pour que leur raison en soit troublée.

Il existe en Orient un narcotique enivrant différent de

l'opium ; c'est le *hachich*, produit de la graine de chanvre. Cette drogue est un poison dangereux ; il suffit d'une très-petite quantité pour produire des effets terribles. C'est surtout en Égypte qu'il est usité. Il fut importé en Perse ; mais les accidents survenus par suite de son usage déterminèrent le Châh à le défendre sous les peines les plus graves. On m'a assuré que sa prohibition était si sévère qu'il y avait menace de mort contre quiconque en vendrait dans le royaume. Cette sollicitude de la part du roi de Perse pour ses sujets m'étonna singulièrement ; mais le *hachich* faisant une dangereuse concurrence à l'*opium*, je me demandai s'il ne serait pas possible de reconnaître dans ce *véto* le doigt de l'Angleterre. Cette supposition me paraissait beaucoup plus naturelle et plus probable que cette capricieuse tendresse du Châh pour son peuple.

CHAPITRE L.

Aspect général de la Perse. — Sa population. — Caractère persan. — Misère publique. — De l'administration. — De la justice. — Des femmes. — Départ d'Ispahan. — Ouragan à Kachân.

Pendant ce troisième séjour que je faisais à Ispahan, mettant à profit les relations que j'y avais formées et rassemblant mes notes sur les provinces que j'avais visitées, je les résumai afin de présenter d'une manière complète et claire l'état physique de la Perse. Ce pays a plus de 300 lieues du sud au nord, et 350 environ de l'est à l'ouest. Il peut se diviser en trois zones à peu près parallèles présentant des nuances climatériques qui, sur aucun autre point du globe, ne se feraient sentir entre les mêmes limites. Comprises entre les 27e et 39e degrés de latitude nord, ces différences sont dues à celles qui existent entre les hauteurs des contrées qui forment les extrémités septentrionale ou méridionale et le centre de la Perse. Dans la zone du nord, le froid devient excessif; il descend jusqu'à 20° et 25° au-dessous de zéro et se prolonge pendant cinq et six mois; cependant, dans cette même zone, par une exception toute locale et qui tient à la topographie, le climat des deux provinces qui bordent la mer Caspienne est

complétement différent, il favorise une végétation en partie semblable à celle du midi de la Perse. La zone centrale s'étend, de l'est à l'ouest, sous un climat tempéré où les gelées n'ont ni force ni durée. Le sud forme une troisième zone qu'on appelle le pays de la chaleur, *Guermsir*, et, en effet, le thermomètre, n'atteignant jamais zéro en hiver, y monte jusqu'à 46° ou même 48° en été.

Un autre caractère distinctif de l'Irân, c'est de pouvoir se diviser en deux portions presque égales, l'une peuplée, l'autre déserte. Ce grand pays présente, sur la moitié de sa superficie, des solitudes immenses privées d'eau, de végétation, et où le sol, recouvert d'une couche de sel, n'offre aucune ressource aux populations qui le fuient. Tels sont, à l'est, les déserts de Khorassan, de Yezd, de Kermân ; tandis que la partie occidentale est montagneuse, arrosée, et en conséquence préférée par les populations. S'il est difficile, comme je l'ai dit, d'apprécier le nombre des habitants d'une ville persane, il l'est encore bien davantage d'en connaître le chiffre pour la totalité du pays. Il n'en faut pas d'autre preuve que la différence notable qui existe entre les évaluations faites par divers voyageurs. Les villes sont ruinées, les villages sont éloignés les uns des autres et fort rares ; à l'exception des trois villes les plus considérables, Ispahan, Téhérân et Tabriz, les autres n'ont qu'une faible population. Il est vrai qu'il y a beaucoup de nomades, mais ils sont très-clair-semés ; tout cela contribue à donner à la Perse l'aspect d'une contrée à laquelle les hommes manquent, et il en résulte naturellement la présomption d'un chiffre peu élevé pour sa population, relativement à son étendue. Néanmoins je ne pense pas que ceux qui l'ont portée à moins de 7,000,000 d'habitants soient dans le

vrai. D'autres voyageurs ont pensé qu'elle était de 9,000,000 ou même de 13,000,000 d'âmes. Je crois que ce dernier chiffre est celui qui s'approche le plus de la vérité, en remarquant toutefois qu'il est plutôt au-dessus qu'au-dessous. Quand on lit l'histoire de la Perse, quand on voit la puissance qu'a eue cette nation, ses conquêtes, en un mot le rôle qu'elle a joué dans l'antiquité d'abord, et plus tard dans les temps modernes, il est impossible de croire qu'il ait pu être celui d'un peuple qui n'aurait compté qu'une douzaine de millions d'habitants, parmi lesquels il ne faut pas oublier que les femmes sont dans une grande proportion, car le célibat est réprouvé et la pluralité des femmes en usage. A quoi donc faut-il attribuer cette décroissance de la population persane? Je pense qu'il faut en chercher les causes dans les guerres civiles, dans les massacres en grand qui en ont été la suite et qui, depuis un siècle surtout, l'ont décimée. Les conquêtes des Russes, les émigrations causées par la mauvaise administration du gouvernement, la tyrannie des Bégliers-Beys et les exactions des grands y ont également contribué. Les tremblements de terre, qui ont ruiné tant de villes et enseveli sous leurs décombres tant d'habitants, y sont bien aussi pour quelque chose. Mais l'islamisme, la démoralisation de la nation, l'abus des femmes, et d'autres vices honteux qui appauvrissent la constitution des hommes, en détournant leurs forces du but que la nature leur a donné, sont certainement de grandes causes de l'affaiblissement progressif de la population de la Perse.

On peut séparer les habitants de la Perse en trois parties très-distinctes : les citadins, les raïas ou paysans, et les iliâts ou nomades. Ces derniers sont tous mahométans, mais

se partagent en sunnites et en chïas. Quant aux autres, ils sont musulmans chïas, chrétiens catholiques et schismatiques, juifs et guèbres ou sectateurs du magisme. Cette nation, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, est un composé d'éléments essentiellement hétérogènes, et sans doute on est fondé à y chercher, en partie du moins, l'origine des guerres civiles qui ont si souvent ensanglanté le sol où ils se trouvent agglomérés. Sur les branches mères d'antique origine, mède au nord, et perse au sud, il est venu se greffer un nombre considérable de populations étrangères. Celles-ci se sont mêlées à la race aborigène; mais, sur plusieurs points, la fusion est incomplète, et chacune des fractions additionnelles à la nation persane proprement dite a conservé ses mœurs, son genre de vie, sa religion et jusqu'à sa langue. Ainsi, reprenant les trois zones entre lesquelles j'ai divisé le climat ou le territoire de la Perse, je dirai que, dans celle du nord, la population se compose en grande partie de Turcs venus à la suite des invasions tartares et restés dans le pays. On les trouve dans les tribus *Affchâr, Kadjâr, Kara-tchorlou, Kara-Gueuzlou, Châh-Serou* et autres. Ces familles ont des résidences fixes, soit dans l'Azerbaïdjan, soit dans le Mazenderân et dans le nord de l'Irak. Autour de leurs villages, sur leur territoire, on rencontre aussi beaucoup de tentes de Turckomans, qui, sans doute à cause de la communauté d'origine qu'ils ont avec ces habitants, s'en rapprochent de préférence aux autres. La zone du centre, à une population de souche persane voit se mêler beaucoup de *Kurdes*, de *Zends*, ancienne race du sud, ou de *Bactyaris;* ils sont presque tous nomades. On ne sait au juste d'où viennent les derniers. Ils passent pour être étrangers à la Perse et Turcs d'origine;

eux-mêmes ils se disent venus de l'est. S'il n'était pas hasardeux de chercher leur nationalité dans le nom qu'ils portent, on pourrait les croire venus, en effet, de la Turcomanie, qui est l'ancienne *Bactriane;* car le rapprochement est facile entre ce nom et celui de *Bactyaris.* C'est dans le sud que la population est lé plus bigarrée et en même temps le moins sédentaire. A côté des Zends, premiers possesseurs du sol de Fars, se trouvent, sous les noms de *Lours, Faïlis, Mamacenis, Arabes,* et même *Beloutchs,* de nombreuses familles toutes distinctes les unes des autres, ayant des mœurs et une religion différentes. Le persan est bien la langue commune de toutes ces populations, mais chacune d'elles n'en a pas moins conservé la sienne propré; et si, au nord, on entend parler turc dans les bazars, djagataï sous les tentes noires, en descendant vers le sud on peut successivement reconnaître les idiômes kurde, zend et arabe.

Cette variété singulière dans le climat et dans la population de la Perse existe également dans ses productions. Aussi, à côté des fruits des latitudes élevées, on trouve ceux des climats chauds : tandis que dans le nord, on trouve le chêne, le peuplier, le saule, le pommier, le cerisier, on rencontre au midi le cyprès, le dattier, l'oranger, le citronnier, le mûrier, à côté des plantations de coton et d'indigo.

La Perse étant, sur une très-grande portion de sa superficie, un pays extrêmement montagneux, il est dans sa nature d'être pourvue abondamment de métaux et de minéraux de toute sorte. Mais le voyageur les reconnaît en passant, plutôt qu'il ne les voit extraits, employés et travaillés; car les Persans n'utilisent pas ces richesses de leur sol. Ils ont cependant du fer, du cuivre, du plomb, de l'argent et de

l'or. Ils ont également en abondance de l'antimoine, de l'émeri, du soufre, du salpêtre, du granit, du marbre, de l'ardoise et de l'albâtre, et ils possèdent des mines de turquoises assez riches. On trouve, dans quelques endroits, du bitume et du naphthe.

La Perse se divise en dix provinces: l'Azerbaïdjân, le Ghilân, le Mazenderân, le Kurdistan, l'Irak-Adjemi, le Khorassân, le Khouzistân ou Arabistân, le Farsistân, le Kermân et le Laristân, dont les chefs-lieux sont: Tabriz, Recht, Sari, Kermanchâh, Ispahan, Meched, Chouchter, Chiraz, Kermân et Lar.

La population étant divisée en deux portions très-distinctes, l'une sédentaire et l'autre nomade, la seconde vit sous le patronage et l'autorité de chefs qui lui sont propres, son existence est toute pastorale, quant à l'autre, placée sous le gouvernement de ket-khodâhs, de hakims, ou de bégliers-beys qui tiennent leur investiture du Châh, elle se subdivise en trois grandes classes ou castes distinctes. En première ligne sont les khâns, qui constituent l'aristocratie ou la noblesse; les mirzas, c'est-à-dire les individus de bonne famille, lettrés et exerçant une profession relevée, se placent au second rang; après eux viennent les raïas, qui comprennent tous les gens de travail, artisans ou agriculteurs. Les Persans se partagent entre ces trois classes; mais ils n'appartiennent pas irrévocablement à celle dans laquelle ils sont nés. Ils peuvent, par leur mérite ou par la faveur, en sortir pour s'élever et monter d'un degré ou même de deux l'échelle sociale. En effet, un raïa intelligent, qui a de l'instruction, peut acquérir le titre de mirza; et comme le roi crée des khâns par firman, il arrive souvent qu'il accorde

ce titre à un individu de la classe moyenne pour des services rendus, ou même pour un prix convenu. Le titre de khân est militaire, en ce sens que tous les chefs de l'armée doivent en être revêtus. Celui de mirza est, au contraire, purement civil. Autrefois, il était un signe de noblesse; il appartenait exclusivement à ceux dont la famille était ancienne et d'origine élevée. Sa dérivation même l'indique, car il est une abréviation des deux mots *émir, noble*, et *zadèh, fils*. Considéré à ce point de vue, et acquis par la naissance, il ne se perd pas; le titre de khân ne saurait même l'effacer, et beaucoup de Persans qui portent celui-ci n'en conservent pas moins le premier. L'un des ministres du Châh en était un exemple; il s'appelait *Mirza-Abdoul-Hassan Khân*. Par extension, le nom de Mirza est attribué à ceux que leur éducation et leurs moyens d'existence mettent au-dessus des manouvriers, mais sans conserver le sens qu'il avait dans le principe. Ce que cette qualification comportait de nobiliaire s'est affaibli par l'extension qu'on lui a donnée, et il ne pouvait en être autrement; car elle est devenue si générale que, par la mot Mirza, on désigne aujourd'hui quiconque exerce une profession qui n'est pas celle d'un simple artisan. Ainsi, on appelle communément Mirza tout individu portant à sa ceinture le *kalamdân* et le rouleau de papier: mollahs, poëtes, médecins, astrologues, écrivains, commis, tous sont autant de Mirzas.

J'ai dit qu'un Persan pouvait s'élever, du rang qu'il occupe, à une classe supérieure: je dois ajouter qu'aucun pays ne fournit peut-être autant d'exemples de déplacements de ce genre, et sans que l'on puisse s'apercevoir que ceux qui ont ainsi changé de condition n'ont pas toujours vécu dans celle qu'ils ont conquise ou usurpée. Il n'y a pas, en effet, d'hommes

qui se transforment plus facilement que les Persans. Ils ont pour cela une souplesse tout exceptionnelle. C'est vraiment une chose remarquable que de voir avec quelle merveilleuse facilité un pauvre mirza adopte les allures d'un grand seigneur, avec quel naturel il prend les airs et les belles manières de l'aristocratie, avec quelle aisance il porte le kalaat du Khân et change ses habits de cotonnade grossière contre des vêtements de cachemire et de soie, sans que l'on y remarque rien de choquant ou qui fasse contraste. Le Persan ainsi transformé ne trahit jamais son origine. Cela tient évidemment à la noblesse de maintien, de langage et de manières qui caractérise les nations asiatiques. L'Arabe, le Persan ou l'Indien a naturellement dans son attitude quelque chose de digne, d'élevé, de noble, qui empêche de distinguer le simple bédouin du chef de tribu, le raïa du khân ou l'Indou prolétaire du nabâb, autrement que par le costume. — Mahomet n'était-il pas un pauvre chamelier? et dans quel autre pays verrait-on, comme en Perse, un chef de voleurs ou un soldat porter dignement la couronne comme Nadir-Châh et Kerim-Khân? L'histoire de Perse est pleine d'accidents de ce genre grâce auxquels des Persans de la basse classe se sont élevés aux premières dignités de l'empire.

Une des causes principales de cette facilité à s'élever, dont sont doués les Persans, est leur intelligence naturelle qui reçoit aisément toutes les impressions et se moule avec une facilité merveilleuse sur toutes les formes. On pourrait presque dire qu'il n'y a pas un Persan inintelligent, comme il n'y en a pas de complétement illettré. Ils ont l'esprit très-vif, très-animé, mais en même temps très-léger et d'une mobilité surprenante. Ils abandonnent une idée, une étude,

une application quelconque avec une promptitude égale à celle qu'ils ont mise à se l'approprier. On a dit d'eux que c'étaient les Français de l'Orient. S'ils se rapprochent de nous par quelques-unes de leurs qualités, il faut cependant convenir que nous ne leur sommes pas semblables par leurs défauts et leurs vices. Ils sont, à la vérité, spirituels, aimables, polis, bienveillants, hospitaliers, braves, alertes; leur imagination brillante aime la poésie, la peinture, les arts de toute espèce et se passionne pour la gloire militaire. Mais nous ne saurions admettre que leur ressemblance avec nous se complète par la ruse qui leur est naturelle, la vénalité de leur conscience, leur cruauté, leur fourberie et l'habitude de mentir, plus forte souvent que leur volonté ; car, si l'on peut encore dire, avec Xénophon, que les Persans *montent bien à cheval et excellent à tirer de l'arc*, le temps n'est plus, certes, où l'on peut ajouter, avec le chef des Dix mille, *qu'ils disent la vérité.*

En Asie, la nature humaine est très-précoce, et les Persans commencent de bonne heure cette vie qui, d'abord contenue dans les jouissances permises par le Koran, ne tarde pas à être souillée par tous les vices possibles. Ils sont généralement débauchés, joueurs et adonnés au vin. Les excès de tout genre auxquels ils s'abandonnent portent aussi des fruits précoces; et, fatigués de bonne heure, ils sont usés avant d'avoir atteint la vieillesse. Des Persans m'ont dit qu'ils faisaient, à l'âge de cinquante ans, ce qu'ils appellent *tubèh* ou pénitence. Mais, indépendamment de ce que ce changement, quand il arrive chez quelques dévots, n'a rien de méritoire, puisqu'il n'a lieu que quand ils ne peuvent plus guère être vicieux, il faut dire qu'il est loin d'être

général, et que l'ivrognerie est la ressource de beaucoup de vieillards à qui la force de boire du *cherâb* et de l'*arak* reste jusqu'au dernier moment.

J'ai dit comment les Persans se sont séparés de l'orthodoxie mahométane. Ils sont extrêmement exaltés pour tout ce qui touche à la foi dissidente qu'ils ont embrassée avec ferveur; pourtant, il faut reconnaître que leur fanatisme a quelque chose de plus intelligent, de moins brutal que celui des Turcs. Ainsi, les Sunnites ne souffrent pas qu'on mette en discussion un seul des dogmes de leur religion; les Persans, au contraire, se plaisent dans la controverse; loin de l'éviter, ils la recherchent avec cette assurance que donne une foi vive et un esprit délié. Les arrêts de la Providence ont bien, aux yeux des Persans, la même force qu'à ceux des Turcs; mais les premiers, tout en courbant la tête sous le poids de la fatalité, font tous leurs efforts, sinon pour empêcher ce qui est écrit, du moins pour en détourner et en atténuer les effets. Mais, en Perse comme en Turquie, quel que soit le sort d'un individu, jamais on ne le voit, contre les décrets de Dieu, dans cet état de révolte qui conduit à y échapper par le suicide. Cet homicide contre soi-même y est aussi inconnu que celui qui souvent est chez nous le résultat d'un préjugé, et quelquefois, il faut le dire, de l'inefficacité des lois. Les Persans ne connaissent pas le duel : ils se vengent, ils attaquent, ils assassinent un ennemi; mais ils ne se battent pas conditionnellement et devant témoins.

Autrefois la Perse était un pays opulent; les Persans étaient fastueux et avaient un grand luxe. L'aisance régnait dans toutes les classes, parce que le pays produisait, et que ses fabriques alimentaient un grand nombre de marchés dans

le monde. La Perse est pauvre aujourd'hui ; ses habitants ont conservé leur goût pour le faste et le luxe, sans avoir les moyens de le satisfaire. Épuisée par les invasions des hordes étrangères, par les tributs qu'elles ont prélevés, écrasée par une autre invasion non moins redoutable, celle des marchands d'Europe, ses finances diminuent constamment, et, s'appauvrissant de plus en plus, ses habitants sont réduits à un état très-misérable. L'argent y est rare, les transactions sont sans sécurité, le crédit est nul, et la fidélité à la parole, conséquemment la confiance, inconnue. La misère est si grande, si générale, que c'est merveille de voir à quel degré d'adresse les Persans sont arrivés pour éluder le despotisme du numéraire. J'oserais presque dire qu'ils en sont venus à résoudre ce problème : de vivre et de faire vivre une grande société sans argent. Ils se prennent les uns aux autres ce qu'ils produisent ; et, par ce vol mutuel qui a remplacé le crédit, ils végètent tant bien que mal. Ainsi, un Khân qui reçoit une pension, ou tient une propriété du souverain, a plusieurs domestiques ; il ne leur paye pas de gages, mais il est entendu qu'ils se font faire, par tous les fournisseurs de la maison, une remise qui pour l'un est un bonnet, pour l'autre une robe, ou un sabre, ou des bottes. Les fournisseurs eux-mêmes agissent de cette façon, et ils échangent entre eux les objets de leur commerce : le marchand de drap ne paye ni son boulanger, ni son tailleur ; si le boulanger ou le tailleur a besoin d'une étoffe, il va la prendre chez son débiteur. Chacun de son côté débat son prix, comme s'il s'agissait de payer en toûmans d'or ou en sabcrâns de bon argent ; mais il est entendu que la somme due sera prélevée en marchandises. Cependant, comme tous les Persans ne sont pas

producteurs ou marchands, il semblerait que tous ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre finissent par financer. Mais dans cette catégorie, il y a des individus qui sont utiles aux artisans ou aux commerçants et qu'il est juste que ceux-ci rétribuent : tels sont les gens de guerre et de police. Aussi prélève-t-on à ce titre, et pour eux, des impôts divers qui presque toujours sont encore payés en nature. Comme l'on voit, l'économie sociale de la Perse se trouve très-simplifiée et se résume en cette convention tacite que la pauvreté a amenée et que l'usage consacre aujourd'hui : prendre à son voisin ce qu'on lui permettra de s'approprier en échange.

A l'exception du roi dont la caisse est remplie par les impôts, à l'exception des grands qui ont des villages ou des gouvernements dans lesquels ils commettent des exactions éhontées, et de quelques gros négociants qui ne sauraient se passer de numéraire pour trafiquer à l'étranger, les Persans ne manient presque pas d'argent. Cette pénurie va sans cesse en augmentant ; car la valeur des importations dépasse celle des exportations, et l'on pourrait calculer dans combien de temps tout l'or et tout l'argent de la Perse en seront sortis. Au reste, d'après ce que je viens de dire, on voit que les Persans ne seraient pas pris au dépourvu, et que, perfectionnant un peu plus leur système d'échange, ils en viendraient à se passer complétement d'espèces. Somme toute, c'est un peuple qui a reçu de Dieu les dons les plus heureux, qui leur a dû longtemps sa gloire, mais qui, aujourd'hui mal gouverné, est tombé dans une décadence complète. Les Persans, bien dirigés, seraient encore capables de grandes choses: retrempés par l'amour de leur pays et de son indépendance, ils pourraient repousser leurs ennemis, et personne ne peut

dire que la bannière du lion et le nom d'Ali ne les conduiraient pas de nouveau à la victoire. Il n'y a pas si longtemps qu'avec Nadir-Châh, ce soldat aventureux et entreprenant, ils ont pris Dehli et conquis l'Inde. Braves, sobres, infatigables, ils seraient encore d'excellents soldats; intelligents, actifs, industrieux, pleins de goût pour tous les arts, ils pourraient redevenir ce qu'ils étaient quand leurs productions servaient de modèles aux nôtres. Ils sauraient encore tisser l'or et la soie, faire les brocarts, les velours, les émaux, les bijoux de toute espèce, les armes qu'ils fournissaient à toute l'Asie. Mais la conquête d'une part, de l'autre la nécessité pour l'Europe de vendre l'énorme excédant de ses productions, compriment la Perse et tarissent de plus en plus les sources de sa vie.

On ne saurait croire avec un publiciste célèbre que la simplicité des rouages administratifs d'un État soit un perfectionnement et un progrès, si l'on en juge par ce qui se passe dans les pays les moins avancés en civilisation, du moins en ce qui touche à l'économie politique. En effet, en Perse, par exemple, l'administration est réduite à un nombre extrêmement restreint d'instruments. Au-dessous du Châh, qui est tout-puissant, il y a un vizir ou premier ministre à qui est déléguée la plus grande portion de l'autorité royale. En fait, c'est ce vizir qui gouverne, et s'il a autour de lui, dans son *divvn*, deux ou trois autres personnages revêtus en apparence du titre et des fonctions de ministres, il ne faut les considérer réellement que comme des aides ou des commis du vizir. Ainsi, à la cour de Téhérân, il y avait comme premier ministre Hadji-Mirza-Hagassi qui dirigeait tout; je ne puis dire son administration, mais je dirai que son pouvoir s'étendait

à toutes les branches de l'économie politique, sur toutes les affaires. Il réglait selon son bon plaisir tout ce qui concernait l'armée, la religion, les impôts, le commerce, les relations diplomatiques : en un mot, il embrassait tout. Sous ses ordres étaient des khâns ou des mirzas qui s'occupent des détails d'une spécialité, mais il fallait qu'ils se tinssent dans une position d'infériorité et de dépendance vis-à-vis du vieux mollah qui gouvernait en maître absolu. Ce vizir était trop jaloux de sa puissance pour tolérer la moindre rivalité, et s'il s'en élevait une, fût-ce comme mérite, fût-ce comme faveur, il mettait tout en œuvre pour la briser. C'est ce qui arriva à un des hommes éminents de Perse, Mirza-Massoûd, qui avait dans ses attributions les affaires étrangères. Son habileté était importune à Hadji-Mirza-Hagassi, son crédit l'inquiétait; il le fit exiler pour mettre à sa place un jeune homme de vingt-deux ans, sans expérience, et qui ne pouvait être quelque chose qu'à la condition de se mettre à sa dévotion. On ne peut donc pas dire qu'il y ait en Perse un gouvernement, une administration auxquels participent, comme dans nos pays, plusieurs ministres. Il y a simplement un vizir qui a sous ses ordres des mirzas remplissant des fonctions inférieures. Les affaires leur sont remises selon leur nature; ils en prennent connaissance, les instruisent, mais ne décident rien sans avoir consulté le vizir qui seul prend les décisions. Quand les questions sont graves, le premier ministre réunit ce qu'on nomme un *divân;* il y appelle, d'après l'espèce à traiter, des mollahs, des militaires, des khâns, des chefs de province ou de district. Chacun discute, ou fait semblant; mais le vizir parle seul, et sa prépondérance est si grande, l'on craint tant de lui déplaire, que tous les membres

de ce conseil accueillent ses paroles par des *beli! beli!* et se rangent avec humilité à ses avis. C'est donc uniquement lui qui gouverne ou administre.

Le pouvoir de ce vizir s'exerce de haut, et, ne dérogeant pas en descendant au niveau des détails, il plane sur toute la Perse. Mais, dans chaque province et même dans chaque district important, il y a un *béglier-bey* ou *gouverneur* qui, lui aussi, a un pouvoir absolu sur ses administrés et dirige à son gré les affaires de son gouvernement. Il ne doit répondre vis-à-vis du Châh ou de son vizir, que de la somme partielle des impôts dont il doit compte, de la tranquillité publique, et de ce qui concerne les intérêts généraux de la monarchie. Quant au reste, il a plein pouvoir. Il y a là une explication, sinon une justification, de la simplicité du gouvernement supérieur. Mais ce morcellement de l'État en plusieurs petits gouvernements n'a-t-il pas des dangers énormes? Et serait-ce au prix d'une décentralisation semblable que l'on voudrait ramener le gouvernement de France à cette simplification imitée des pays considérés aujourd'hui comme barbares, ou qui rappellerait les institutions incomplètes du moyen âge?

Les gouvernements des provinces sont très-importants, puisque nous avons vu qu'il n'y en a que dix pour tout le royaume. Chacune d'elles est donc fort étendue, et les chefs de provinces sont de grands personnages, quelquefois même des princes du sang royal. Le plus grand nombre actuellement sont des khâns ou des chefs militaires. Chaque province est partagée en un certain nombre de districts généralement placés sous la juridiction des chefs de provinces. Cependant cette hiérarchie n'a rien de régulier ni de fixe, et souvent il arrive qu'on émancipe une fraction de province, soit

pour la placer directement sous l'autorité royale, en rendant son chef indépendant du Béglier-Bey qui réside au chef-lieu, soit afin d'amoindrir, par le morcellement, la puissance des gouverneurs, qui serait trop importante et pourrait être un danger pour l'État. Tous ces gouverneurs, quelle que soit l'étendue de leurs gouvernements, ont le titre de *Béglier-Beys*.

Les Béglier-Beys ont sous leur juridiction une ou plusieurs villes qui sont administrées chacune par un *hakim*, et divisées en quartiers à la tête de chacun desquels est placé un magistrat qu'on appelle *ket-kodâh*, dont les attributions correspondent à peu près à celles de nos maires. L'administration d'une ville se complète par l'addition au *hakim* et au *ket-khodâh* d'un fonctionnaire appelé *kalantar*, chargé de percevoir les impôts. Le travail de répartition entre les contribuables est fait entre le *ket-khodâh*, et le *kalentar*, qui sont élus par les populations et servent d'intermédiaires entre elles et le gouverneur. Bien que la charge de *kalantar* soit donnée à l'élection, il faut que celui qui l'obtient soit agréé par le chef supérieur. Or, dans un pays où tout est vénal, on comprend que cet agrément se paye, et il est d'un taux très-élevé. Mais comme il faut que cette place, tout à fait identique à celle des *fermiers généraux* d'autrefois, rende non-seulement ce qu'elle a coûté, mais encore de gros bénéfices, et compense les cadeaux auxquels elle oblige ceux qui la tiennent, il en résulte qu'elle est une source d'abus de tout genre. Les *kalantars* doivent annuellement verser dans le trésor royal une somme déterminée; tout ce qu'ils peuvent retirer en sus leur est abandonné à titre de bénéfices Aussi en résulte-t-il des exactions sans nombre; et, au

moyen de *pichkechs*, les collecteurs rapaces sont sûrs d'avoir l'appui des gouverneurs.

Le code qui régit les musulmans en général, c'est le Koran. A côté de ce livre, qu'on appelle la *loi écrite*, il y a chez chaque peuple ce que l'on nomme la *loi coutumière*, *Ourf*. De ces deux bases de la législation en Orient, il résulte inévitablement une élasticité tout à fait arbitraire dans l'application de la loi. Car les sentences rendues d'après le Koran ne peuvent qu'en être des interprétations; et, pour ce qui est de la *coutume*, on conçoit que tout ce qui s'en déduit est essentiellement laissé à la discrétion des juges. Comme si ce n'était pas assez des abus qui doivent découler de cette législation, le roi, ses ministres et ses Béglier-Beys, ou gouverneurs, se mettent au-dessus de la loi et rendent la justice selon leur volonté, leur caprice, avec tout l'arbitraire du despotisme qui caractérise les gouvernements asiatiques. Il serait impossible qu'en face de semblables conditions, la justice ne fût pas abandonnée à la vénalité la plus éhontée. C'est ce qui a lieu; aussi le plus riche ou le plus fort a-t-il toujours gain de cause.

Les affaires litigieuses n'en sont pas moins soumises à certaines formalités : déférées au Châh ou au gouverneur, on institue un *Divan-i-Khanèh*, ou tribunal; les pièces du procès lui sont soumises; il l'instruit, prend une décision; mais, avant de rendre le jugement, il le soumet à l'autorité supérieure, qui l'admet ou le rejette. Il ne devient exécutoire qu'après la sanction royale, si c'est une affaire d'État, ou celle du Béglier-Bey, si c'est une affaire de second ordre. Pour les affaires graves ou contentieuses, les tribunaux sont composés de mollahs et de personnages auxquels leur

savoir et leur position donnent place aux *divans*. Le *Cheïk-el-Islam*, ou chef de la religion, est, dans chaque ville, le grand juge ; c'est devant lui qu'on plaide en dernier ressort. Quant aux délits ordinaires, ils sont jugés par des magistrats placés sous la juridiction immédiate des *Béglier-Beys*. Indépendamment de ces tribunaux élevés, il y en a un dans chaque ville, qui est permanent et juge sommairement ; c'est celui du *Darôgah*. C'est devant ce magistrat, qui est en même temps le chef de la police et l'intendant général des bazars qui sont placés sous sa surveillance immédiate, que se plaident les différends de peu d'importance. Ce juge est très-expéditif, et, séance tenante, il rend son verdict, trop souvent favorable à celui qui a tort, quand il paye bien ; aussi sa charge est-elle considérée comme très-lucrative. Il a ses gardes particuliers, ses estafiers qui sont armés jusqu'aux dents. Ils connaissent très-bien les voleurs, et souvent on accuse le *Darôgah* de s'entendre avec ceux-ci en partageant les produits de leurs vols. — Je n'assurerais pas que c'est une calomnie. — Cependant j'ai été témoin de la sévérité avec laquelle ce chef de police punit certains méfaits. Depuis longtemps la population de Téhérân se plaignait de la mauvaise foi des boulangers et des bouchers. Plusieurs d'entre eux avaient reçu la bastonnade ; ils avaient payé de fortes amendes, et les plaintes continuaient toujours. Le Darôgah résolut de vérifier par lui-même ce qu'il y avait de fondé dans la rumeur publique, promettant de faire un exemple. Un jour, sans avoir prévenu, il se transporte chez deux des plus mal famés : il les trouve en faute. C'étaient un boulanger et un boucher. Celui-ci, moins coupable, est seulement cloué par l'oreille à la porte de son étal ; l'autre est jeté

tout vivant dans son four. — On dit que les Téhérânis et le roi applaudirent beaucoup à cette exécution.

Le principe de la législation est la peine du talion, pour les cas où elle peut être appliquée. L'amende, la peine de mort, la bastonnade, et en général les châtiments corporels, sont les peines infligées. Quant à la détention, elle est inusitée. Lorsqu'il y a meurtre, on livre le coupable à la famille du défunt pour qu'elle en dispose à son gré ; elle peut le tuer, lui faire donner de l'argent, ou lui pardonner. Il est complétement à sa discrétion.

La loi qui régit toutes les sociétés musulmanes, le Koran, autorise la pluralité des femmes; cependant il établit des différences entre elles. Ainsi, il n'en permet pas plus de quatre légitimes, c'est-à-dire vivant toujours avec leur mari et ne pouvant être répudiées par lui selon son bon plaisir. Ces épouses sont appelées *Nikià*. A côté d'elles, un musulman peut avoir, sous le nom de *Muthèh*, autant de femmes illégitimes ou concubines qu'il lui plaît. Dans cette seconde catégorie, il y en a qui sont achetées, d'autres qui sont simplement louées. Leur maître les chasse ou les vend quand il ne s'en soucie plus. Le second mode de possession, la location, constitue ce qu'on nomme un *mariage à temps*, et ce temps est indéterminé. Il peut être fort court; sa durée dépend exclusivement des conventions stipulées entre les parties contractantes. Cette union temporaire a lieu moyennant un prix convenu, et le marché est passé en présence d'un mollah ou devant le *Cadi*. L'engagement pris par l'homme n'est pas irrévocable, il lui est loisible de renvoyer la *Muthèh* dont il ne veut plus, mais à la condition de payer la somme promise; si, au contraire, elle lui plaît encore, à

l'expiration du bail, il peut, d'après un nouvel arrangement, le prolonger. Bien que cet usage soit sanctionné par la loi, il existe cependant une différence très-sensible, dans l'intérieur des harems, entre les épouses légitimes et les concubines. Celles-ci, réservées aux plaisirs du mari ou occupées des soins du ménage, ne vont pas de pair avec les autres et sont toujours tenues vis-à-vis d'elles dans une position d'infériorité dont elles ont quelquefois à souffrir cruellement. Car ce que le Koran permet, le cœur ou la vanité ne le souffre pas toujours. Cette distinction entre les *Nikià* et les *Muthèh* n'existe nullement entre leurs enfants. D'après la loi musulmane, la valeur de l'origine ne dépend que du père, et tous les enfants qu'il a, quel que soit le titre de leur mère, sont légitimes. La différence entre une concubine et son fils est si grande, que celui-ci reste avec son père quand bien même sa mère est répudiée. — Il y a là quelque chose de barbare à quoi il est bien difficile de croire que les pauvres mères puissent se soumettre. Peut-on penser que le sentiment maternel s'accommode d'un usage contre nature, et que la tendresse d'une mère ne se révolte pas contre une loi qui ne reconnaît que les droits du père?

Si la rupture des mariages temporaires est facile, il n'en est pas de même pour les mariages légitimes ou sérieux. Le divorce est considéré par les Persans comme un scandale, et il n'est accordé à ceux qui le souhaitent, qu'à des conditions pécuniaires si onéreuses qu'ils reculent ordinairement devant. Mais il faut dire que dans un pays où le mari a d'aussi grands priviléges, où il lui est si facile de prendre une nouvelle femme, le divorce est inutile.

L'usage et le bénéfice de la loi mahométane, en ce qui

concerne le nombre des femmes légitimes ou autres, est le privilége de quelques personnages riches; car il faut avoir de grands moyens d'existence pour entretenir un harem et satisfaire non-seulement aux besoins, mais aussi aux caprices d'un certain nombre de femmes. Aussi les Persans qui profitent de toute la latitude accordée par le Koran sont-ils très-rares; on ne les trouve guère que parmi les Châh-Zâdèhs ou les Khâns les plus opulents. Quant à la classe moyenne ou à celle des raïas, elles sont trop misérables pour se donner le luxe de la polygamie, et chaque homme n'y a guère qu'une seule femme.

Rien ne pouvant plus nous retenir à Ispahan, nous fîmes nos adieux à notre hôte obligeant, et quittâmes tristement M. Boré que nous laissions à regret dans ce pays où nous entrevoyions pour lui des difficultés et des tribulations infinies. Le 10 mars nous suivions la même route et nous nous arrêtions aux mêmes lieux que lors de notre voyage avec l'ambassadeur. Le 14 nous descendions de la montagne de Khouroud vers Kachân, lorsque, arrivés dans la plaine, nous vîmes au-dessus de l'horizon, au sud-ouest, s'élever lentement dans l'air une large bande rougeâtre, épaisse, dont le soleil éclairait le bord sans pouvoir pénétrer sa masse opaque. C'était un de ces ouragans, une de ces tempêtes terrestres qui se forment dans les immenses déserts de l'Asie; c'était le *Sam* si redouté des voyageurs. Un vent terrible et sec, refoulé par le nuage qui montait toujours, commença à soulever autour de nous des tourbillons de poussière; ces trombes s'élevaient dans l'air et y formaient de nouvelles nuées qui se rapprochèrent et grossirent la masse de celles qui continuaient à avancer sur nos têtes. L'atmosphère en fut bientôt obscurcie; le flot de

sable montait sans cesse et le ciel ne se voyait plus. Nous étions suffoqués; nous avions beau nous envelopper et nous cacher dans nos manteaux, un sable fin, poussé avec une force irrésistible, pénétrait nos habits; nous l'aspirions par le nez, par la bouche; il s'infiltrait, pour ainsi dire, dans nos pores. Nos chevaux avaient peine à prendre leur respiration et ne marchaient qu'à regret contre l'ouragan. Nous nous trouvions dans un milieu épais et rougeâtre où nous voyions à peine à trois pas devant nous. Nous voulions nous soustraire le plus vite possible à cette tempête et gagner Kachân dont nous étions tout près; mais l'obscurité nous faisait craindre de hâter notre course qui serait devenue dangereuse. Nos Persans se disaient avec effroi : *Bâd-Chariar!...* C'est ainsi qu'ils désignent ces rafales surgies dans les déserts et qui les balayent dans toute leur étendue.

Nous arrivâmes avec peine à la porte de Kachân; les rues sombres, les bazars obscurs et en partie clos, les rues désertes, tout semblait étouffé sous le poids de cette atmosphère épaisse qui était inopinément venue peser sur le pays. Nous traversâmes rapidement la ville pour aller nous mettre à couvert dans le *Caravansérail-Châh* qui est à l'extérieur. L'ouragan n'avait point cessé, mais sa violence était beaucoup diminuée. Sur la fin du jour, l'air se rasséréna, et il ne resta du terrible *Sam* qu'une poussière épaisse et impalpable, un sable fin et luisant qui couvrait tout.

CHAPITRE LI.

Retour à Téhérân. — Norouz. — Le prince Seïf-oud-dovlè-Mirza. — Visite au Châh. — Position intolérable des instructeurs français. — Projet de voyage dans le Mazenderân.

Nous continuâmes notre route sans aucun accident, et nous arrivâmes à Téhérân le 20 mars.

Le lendemain était jour de Baïram; c'était la fête du Norouz ou de l'équinoxe du printemps, le jour où la nature, reprenant sa vie et ranimant sa séve, allait se parer de nouveau. Le rossignol allait recommencer son ramage, la colombe ses amours, et les fleurs, épanouies à côté des feuilles nouvelles, embellissaient déjà les jardins en réjouissant les yeux. C'était ce jour-là que les Persans fêtaient. Il devait y avoir au palais un grand selâm en présence du Châh sur son trône.

Le ministre de Russie, qui se souvenait de la bienveillance qu'il nous avait témoignée déjà à Ispahan, nous proposa de l'accompagner au sérail, et d'assister avec lui à la cérémonie. On pense bien que nous ne nous fîmes pas prier. Nous nous rendîmes, en conséquence, à l'ambassade russe, et nous mêlâmes aux secrétaires du général Duhamel. Le sérail touchait à l'hôtel de l'ambassade, mais l'étiquette voulait que

nous y allassions à cheval. Précédés des ferrachs du roi, et des Cosaques qui forment la garde particulière de l'ambassadeur, nous entrâmes dans une cour où les Nazaktchis royaux rendirent au général les honneurs habituels. Nous étions là dans la partie du sérail qu'on appelle *takht-i-khanèh* ou *maison du trône*. Ce nom a été donné à un petit palais extrêmement élégant où se trouve la salle du trône. Elle donne sur une cour pavée de grandes dalles de marbre. Au milieu, est un long bassin d'eau courante; à droite et à gauche, sont de grands arbres entremêlés d'arbustes et de fleurs. Sur les murs qui entourent cette cour plantée, sont figurées des arcades ornées de dessins variés, formés avec de petites briques disposées comme des mosaïques. En avant de l'appartement royal, est un espace libre au centre duquel on voit un second bassin, ou plutôt deux bassins l'un dans l'autre. Le plus grand est de forme rectangulaire; dans son périmètre est compris le second, qui a une forme très-contournée, participant de celle que les Persans donnent généralement à leurs ornements architectoniques. C'est dans ce bassin, qui est en marbre blanc, qu'arrive l'eau; elle y jaillit par trois becs de bronze, verse par-dessus les bords son excédant, qui tombe en capricieuses franges argentées dans la seconde vasque et s'en échappe par un conduit souterrain, pour s'écouler dans le canal qui occupe le milieu du jardin. Tout a été calculé dans ce lieu pour que l'air y soit pur et frais.

L'édifice où est la salle du trône se divise en trois parties : au centre, est le salon royal complétement isolé; à droite et à gauche, deux petits appartements sont réservés pour les personnages qui reçoivent du Châh l'hon-

neur d'une invitation à la cérémonie qui doit avoir lieu. Ces deux parties latérales du bâtiment sont garnies de fenêtres dont les châssis, légèrement travaillés et sculptés, encadrent des vitraux de couleurs variées. La salle du trône n'est point fermée; une ouverture, qui règne dans toute sa largeur et sur toute sa hauteur, la laisse voir en entier. Le haut de cette immense ouverture est soutenu par deux colonnes torses magnifiques, faites chacune de trois blocs d'albâtre de Maraghâ. Chaque base, comme chaque chapiteau, est formée d'un morceau ; et chaque colonne elle-même, qui peut avoir quatre à cinq mètres, est d'un seul bloc. Toutes les parties de ces colonnes sont peintes, mais de manière à laisser voir la belle matière dont elles sont faites; des guirlandes, figurant des lianes et des fleurs, en vert et or, s'enroulent autour de leurs fûts et en suivent les spirales depuis le socle jusqu'au chapiteau. Les côtés ou piédroits de cette devanture sont couverts de miroirs encadrés d'or. Le devant, ou le mur sur lequel posent les colonnes, est orné de plaques d'albâtre où sont sculptés des ornements. Celle du centre porte un bas-relief qui rappelle l'antiquité; réminiscence de Persépolis, il représente un lion qui terrasse un taureau. A la partie supérieure de l'édifice, règne, sur toute la longueur de la façade, un auvent en bois dont le dessous est sculpté et peint. Il est destiné à défendre l'intérieur contre les rayons verticaux du soleil. La clôture du *takht-i-khânèh* est un immense rideau ou *perdèh* en toile double, sur lequel sont tracés quelques ornements de couleur. Ce rideau se lève au moyen de poulies, en se repliant sur lui-même; ou bien on le tire et on l'étend presque horizontalement, au moyen de grandes cordes que l'on attache aux arbres. On forme ainsi, en avant du bâti-

ment, comme une grande tente qui ne laisse pénétrer à l'intérieur qu'un demi-jour dont l'effet plaît infiniment aux Persans, car leur imagination aime à chercher le roi et le trône au travers d'un voile mystérieux. L'appartement royal est d'une grande magnificence : l'or, l'azur, les peintures, les glaces et les sculptures de tout genre disputent d'élégance et de richesse; le mur ne laisse apercevoir aucune place qui n'en soit couverte. Des portraits de rois, de héros, de femmes, des batailles, sont sur tous les panneaux ; des arabesques, des miroirs découpés de toute manière, de délicates moulures azurées ou dorées relient entre elles toutes ces peintures. Au fond de la salle, est une grande arcade assez profonde pour qu'on ait pu y placer un bassin où l'eau s'élève et retombe en pluie fine; au-dessus, une fenêtre garnie de vitraux en dentelles représentant des fleurs bleues, rouges, jaunes ou vertes, laisse à peine arriver derrière le trône quelques faibles rayons d'une lumière diversement colorée. Le plafond est divisé en caissons peints et ornés de la façon la plus gracieuse. Sur le sol, un tapis est étendu, le plus riche, le plus beau, le plus moelleux, le plus épais des tapis.

Au milieu de cette salle ainsi décorée, s'élève le *takht* ou *trône*. Il est impossible d'imaginer rien de plus original et de plus élégant en même temps que ce trône. Il est tout entier en albâtre semblable à celui des colonnes de la devanture. Il consiste en une grande table à l'extrémité de laquelle est une partie élevée où s'asseoit le roi. On y place des coussins qui lui servent d'accotoirs, et qui sont retenus par une espèce de dossier sculpté soutenu par deux petites colonnes. Cette estrade est entourée d'une galerie pleine, couverte de sculptures et surmontée de statuettes. Elle est à un mètre à peu près

du sol; on y monte par deux marches qui semblent s'appuyer sur le dos de deux lions couchés, et sont flanquées de deux espèces de sphynx. Les autres parties de l'estrade royale ont pour points d'appui des colonnes au milieu, et, sur les côtés, des lions assis ou des cariatides qui représentent des pichketmèts, c'est-à-dire des pages en costume de harem. Toutes les pièces de ce trône sont rehaussées par des ornements dorés. On ne saurait douter que cette idée de faire supporter le trône par des figures humaines soit empruntée aux monuments de Persépolis. N'avons-nous pas vu, en effet, les supports du dais sous lequel est assis le roi figurés par de petits personnages de diverses sortes?

Cette description était nécessaire pour faire comprendre la cérémonie à laquelle nous allions assister. Quant au ministre de Russie et à sa suite dont nous faisions partie, on les fit entrer dans un des salons latéraux au *Takht-i-Khanèh*. Nous avions en face de nous le jardin rempli par la foule compacte de tous ceux qui, dans cette grande solennité, étaient jaloux d'attirer sur eux la bienveillance du roi, désireux de lui témoigner leur reconnaissance ou simplement de faire acte de soumission et de respect. Les courtisans ou les chefs militaires, gouverneurs de provinces et autres, pour gagner les bonnes grâces du souverain, lui offrent ce jour-là des chevaux, des cachemires, des habits magnifiques, et même de l'argent, toutes choses acceptées. Dans cette réunion bigarrée qui représentait la nation persane, les princes du sang royal étaient les plus rapprochés du trône; puis venaient les grands dignitaires, les principaux officiers de l'armée, et, derrière eux, les courtisans, les fonctionnaires de toute sorte, les poëtes, et enfin le menu peuple.

Quand le roi parut, resplendissant de pierreries et de perles, la foule se courba, fit plusieurs génuflexions, et répéta ces selamaleks avec l'apparence de la plus profonde vénération. Le Châh était immobile, silencieux; il recevait ces hommages avec une majestueuse impassibilité. Lorsque les salutations exigées par le cérémonial furent terminées, les poëtes s'approchèrent. -- Combien la Perse n'en a-t-elle pas! — Ils débitèrent les louanges du monarque sur un ton emphatique. Ces lettrés hardis ne reculent devant aucune métaphore, si hasardée qu'elle soit : leurs images sont empruntées au soleil, à la lune, à toute la nature, et, sous ce voile épaissi par des couches superposées d'allégories sans fin, il est presque impossible de découvrir une pensée.

La foule poussa, à plusieurs reprises, des cris en l'honneur du Châh, invoqua Ali et tous les imâms de l'islamisme; après quoi, le roi, qui n'avait pas même daigné sourire, fit distribuer aux grands plusieurs cadeaux et des poignées d'argent. — Autrefois, le Châh n'eût osé donner que de l'or. — Quant à la menue plèbe qui était venue joindre ses hommages à ceux des seigneurs, on lui jeta quelques milliers de petites pièces de monnaie blanche, frappées pour la circonstance, et qui n'ont qu'une valeur de 15 à 20 centimes. Il va sans dire que la foule se précipita et se battit pour ramasser ces miettes d'argent, mesquines marques de la munificence royale.

M. le baron Bode, conseiller de l'ambassade de Russie, qui avait été envoyé dans le Loristân, et à Chouchter, comme je l'ai dit, en était revenu. Il eut l'obligeance de me communiquer tout ce qu'il avait recueilli, en fait d'antiquités, dans cette contrée sujet de nos regrets. Je jugeai, d'après les des-

sins, comme aussi d'après ce qu'il me dit, que les monuments existants dans cette province offrent, en réalité, peu d'intérêt, comparativement à ceux que nous avions vus ailleurs. J'y trouvai une sorte de consolation à ne point avoir fait cette excursion, et je finis par la regretter d'autant moins que M. Bode m'autorisa, avec la plus gracieuse obligeance, à faire de sa communication tout ce que je voudrais. La publication m'en étant permise, je ne conservai plus aucun souvenir amer de la lacune que nous n'avions pu combler dans notre recueil de matériaux archéologiques, puisque nous pouvions ainsi satisfaire aux désirs de la science, sans oublier d'appeler sa gratitude sur le service que M. Bode lui rendait d'une manière si courtoise, par notre entremise.

Je dus encore à cet aimable diplomate de passer fort agréablement le temps de notre séjour à Téhérân. Il me mit en relation avec plusieurs Persans dans la société desquels je trouvai non-seulement du plaisir, mais encore le moyen de compléter mes études sur les mœurs de ce singulier pays. Parmi les personnages chez lesquels j'avais un accès libre, ceux que je fréquentai avec le plus d'assiduité étaient deux jeunes Châh-Zadèhs qui étaient du nombre des princes que le roi entretenait, après les avoir fait descendre de la haute position où les avait placés le feu roi Fet-Ali-Châh. L'un de ces Châh-Zadèhs était Seïf-oud-dovlè-Mirza, primitivement beglier-bey d'Ispahan, et voluptueux anachorète du délicieux ermitage de Kalvèt-Serpouchidèh dont j'ai essayé d'esquisser l'enivrante élégance. L'autre, qui vivait avec le précédent dans la plus étroite amitié, s'appelait Khosrou-Mirza. Ces deux jeunes gens, charmants d'amabilité et d'esprit, de la plus cordiale

affabilité, étaient les vrais types de la grâce et de la politesse raffinée des Persans de haut rang. A leur esprit cultivé et enjoué rien ne plaisait autant que la poésie et la peinture. Ils se piquaient tous deux de dessiner et de faire de jolis vers. Je fus vite traité par eux en ami, malgré ma qualité d'Européen, et grâce à mes cartons pleins de vues et de costumes de Perse. Presque chaque jour je me rendais chez eux, j'y passais plusieurs heures, et il m'arriva avec ces aimables princes ce qui m'était arrivé, à Tabriz, avec leur parent Malek-Kassem-Mirza : je fis tourner au profit de mon recueil les heures pendant lesquelles ils me retenaient. Je leur dus, en effet, plusieurs études nouvelles de costumes que, sans leur intervention, je me fusse procurés avec beaucoup de peine. Nous nous réunissions assez ordinairement dans leur jardin, sous une vaste tente où l'on mettait une grande table. Là, tout en devisant de mille choses, de la Perse, de l'Europe, de la musique, de la poésie, les uns dessinaient, les autres récitaient des passages du Châh-Namèh, du Gulistân de Saadi, ou quelques strophes élégantes d'Hafiz. Seïf-oud-dovlè-Mirza et Khosrou-Mirza dessinaient ou peignaient des fleurs et des animaux. A ce talent ils en joignaient un autre dont je fus un peu étonné de voir les produits; ils me présentèrent un jour des petites pierres polies, espèce d'agathes ou de fragments de porphyre, sur lesquelles étaient figurés, en relief très-sensible, des animaux et des plantes. Si je fus surpris du résultat, je ne le fus pas moins du procédé par lequel ils l'obtenaient. Ils me l'expliquèrent, et joignirent l'exemple à l'explication : ils dessinaient sur la pierre, avec un corps gras, l'objet qu'ils voulaient représenter, puis couvraient de la même matière

toute la silhouette dessinée. La pierre, soumise à l'action d'un mordant, d'un acide qui, je pense, était de l'acide sulfurique, était rongée partout où elle était nue, et donnait ainsi, après l'opération, le relief du dessin.

Je dois à l'amitié que me témoigna le prince Seïf-oud-dovlè-Mirza, un précieux échantillon de la peinture persane. C'est un portrait de son père Fet-Ali-Châh, qui lui venait du feu roi. Cette espèce de miniature à l'aquarelle, gouachée et vernie, est, dans ce genre, ce que j'ai vu de plus parfait en Perse. C'est un très-remarquable produit de l'art de ce pays, et qui, je dois le dire, pourrait très-bien ne pas être désavoué par un Européen. Du reste, le prince me dit que cette miniature était du premier peintre du roi défunt; et il ajouta, ce que je crus sans peine, que j'en trouverais difficilement une seconde qui la valût.

Quelques jours après la fête du Norouz, le ministre de Russie alla remercier le Châh de son invitation à cette solennité. Comme nous y avions été présents, M. Duhamel nous demanda si nous ne jugions pas à propos de l'accompagner encore dans cette visite. Nous ne pouvions faire qu'une réponse affirmative, et nous nous joignîmes à la suite du général. S. M. nous reçut dans un petit bâtiment de peu d'apparence; l'appartement dans lequel nous la trouvâmes, était de la plus grande simplicité. Mehemet-Châh était assis par terre, dans un coin, contre une fenêtre ouverte sur un jardin. Il avait, autour de lui, quelques livres parmi lesquels je reconnus l'Histoire de Napoléon qui lui avait été donnée par M. de Sercey. Des pistolets montés en or étaient à côte, et plus loin, toujours par terre, une immense pendule en bronze doré, qui avait également figuré au nombre des pré-

sents officiels que lui avait faits notre ambassadeur. Le costume que portait le roi était aussi simple que la pièce dans laquelle il donnait audience, et, si l'étiquette la plus minutieuse n'eût présidé à cette entrevue, on n'aurait pu se croire en présence du *Châh-in-Châh*, du monarque qui a toujours passé pour le plus fastueux prince de l'Asie. Mehemet-Châh fut d'ailleurs très-causeur et très-gracieux. Il m'adressa plusieurs fois la parole et me demanda si j'étais content des résultats de mon voyage. Il me parla de Takht-i-Djemchid, de Nakch-i-Roustâm et de Châpour avec enthousiasme, et me dit qu'il désirait beaucoup voir tout ce que j'avais recueilli parmi ces ruines antiques. Ce désir équivalait à un ordre, et quelques jours plus tard, je me rendis de nouveau au sérail. Cette fois, j'étais seul. Mais je n'en dus pas moins subir les exigences de la plus stricte étiquette. J'arrivai à cheval jusqu'à la cour où se tenaient les officiers de service. Là, je mis pied à terre, et chaussai des pantoufles par dessus mes bottes. Les ferrachs me conduisirent à la porte d'un jardin où m'attendait le *ichagassi* ou maître des cérémonies. Il s'assura que je m'étais conformé à la règle, et satisfait des énormes babouches qui contenaient mes pieds, il me dit de le suivre. Nous traversâmes le jardin; bientôt j'aperçus le Châh à une fenêtre ouverte. Après deux ou trois selamaleks faits jusqu'à terre par le khân qui me précédait, nous approchâmes et fîmes un dernier salut plus lent et plus humble encore que les autres. Quelques secondes après, le roi me demanda si je devais quitter bientôt la terre d'Irân. Je lui répondis affirmativement; il me fit quelques autres questions sans intérêt, puis me demanda si j'avais pensé à lui apporter tous mes dessins, parce qu'il désirait beaucoup les voir.

Je lui montrai le carton que portait un officier du palais derrière moi ; Mehemet-Châh fit signe au maître des cérémonies de me conduire dans l'appartement où il se trouvait. Nous montâmes un petit escalier ouvrant sur le jardin; je quittai mes babouches, et, le maître des cérémonies soulevant une portière, je me trouvai en présence de Sa Majesté. Le roi était assis à terre, sur un petit carré de drap rouge, brodé et orné d'une frange d'or. Il était appuyé contre le mur, et accoté sur des coussins. A chacun des coins de devant du tapis qui se trouvait sous lui, était une espèce de petite borne en albâtre sculpté, avec des arabesques gravées et dorées. Ces deux objets étaient placés en avant du monarque, à deux pieds environ de sa personne. Je remarquai que le maître des cérémonies, et un des vizirs, s'étant approchés pour remettre quelque chose à Sa Majesté, ils s'étaient arrêtés en deçà de ces deux pièces d'albâtre, et s'étaient penchés jusque-là avec la précaution de ne les pas dépasser. Ces deux objets marquaient, en effet, la limite devant laquelle doit s'arrêter respectueusement tout sujet qui est admis à l'honneur d'approcher le Châh. En voyant ces deux bornes je me rappelai des objets semblables que j'avais observés sur les bas-reliefs de Persépolis représentant le roi sur son trône. Il devint évident, pour moi, que cette coutume, de poser une limite à l'approche de ceux qui ont à remettre quelque chose au souverain, n'était pas nouvelle et qu'elle avait dû se perpétuer d'âge en âge.

Je me conformai à cette marque de respect, et quand, à mon tour, je reçus du roi l'invitation de me placer près de lui afin de lui faire voir et de lui expliquer mes dessins, je n'eus garde de dépasser la limite indiquée. La séance fut un

peu longue pour une audience royale. Mais Mehemet-Châh avait, comme tous ses sujets, un goût très-prononcé pour les dessins et les images de toute espèce. Il trouvait dans mon carton de quoi le satisfaire, et il prit son temps. L'étiquette me rendit d'abord discret; mais, peu à peu, encouragé par le roi lui-même, je me mis plus à l'aise, et je lui racontai toutes nos pérégrinations, nos fatigues, nos découvertes, et lui dis à quels faits historiques, nous autres Européens, nous rattachions les diverses antiquités ou ruines que nous avions trouvées dans ses États. Nous ne fûmes pas toujours d'accord, parce que le Châh mêlait trop souvent le merveilleux et la fable aux faits de l'histoire; dans ce cas-là, j'agissais en courtisan et me gardais bien de contredire Sa Majesté. Au reste le roi, de son côté, parlait en prince bienveillant, et il ne m'épargna point les *khoûb! kaïli khoûb! machallah!* et autres exclamations admiratives. Je priai Mehemet-Châh d'agréer l'hommage que je lui fis de quatre dessins à l'aquarelle, représentant des vues d'Ispahan. Il y parut très-sensible et me remercia beaucoup; après quoi je me retirai, en lui disant combien j'étais reconnaissant de l'accueil par lequel il m'avait honoré, ainsi que des ordres que portaient les firmans au moyen desquels il nous avait facilité nos voyages et nos recherches.

Nous trouvâmes, à Téhérân, réunis dans le même local, et dans le même désœuvrement, tous les sous-officiers instructeurs dont j'ai déjà parlé. Ils étaient sans emploi, et presque sans argent; c'est-à-dire que ces malheureux jeunes gens étaient obligés, pour toucher les appointements qu'on s'était engagé à leur payer chaque mois, de solliciter sans relâche. Ils passaient quinze jours, sur trente, à récla-

mer leur solde, et ce n'était qu'à force d'importunité qu'ils parvenaient à la recevoir. Nous les revîmes très-découragés, et n'espérant plus rien des Persans. Ils nous racontèrent toutes les manœuvres auxquelles on avait eu recours pour persuader au roi de ne pas les employer. Rien ne donne mieux l'idée du caractère des Persans et de leur insouciance, que le fait de ces douze ou quinze *talimdjis* auxquels ils payaient des émoluments élevés, qui étaient une charge pour l'État, dont ils ne voulaient point utiliser les connaissances, bien qu'ils les eussent, à grands frais, fait venir de France, et qu'ils ne pouvaient cependant prendre sur eux de congédier. Au reste ces jeunes gens, découragés, perdant leur carrière en France, ne voyant aucun avenir devant eux en Asie, avaient, à défaut de l'initiative du Châh ou de son vizir, pris la résolution de quitter prochainement la Perse. C'est ce qu'ils firent, en effet, quelques mois plus tard, après avoir passé plus de trois années dans ce pays, sans pouvoir dire, à leur retour, qu'ils eussent fait porter les armes à un seul des serbâs de la Perse.

Les pluies équinoxiales nous avaient forcés de prolonger notre séjour à Téhérân bien au delà du terme que nous lui avions assigné. Dès que nous crûmes le temps rasséréné, nous pensâmes à nous mettre en route. Nous n'avions point de projet bien arrêté pour notre retour; nous ne savions pas encore de quel côté nous l'effectuerions. Nous avions le désir de revoir Constantinople: passer par le Bosphore c'était notre plus court chemin; et, pour nous y rendre nous n'en avions pas de plus commode à suivre que celui de Trébizonde où un service régulier de bateaux à vapeur nous promettait une prompte traversée dans la mer Noire. Mais nous

avions appris, plus d'une fois à nos dépens, qu'il ne fallait pas faire de projet : dans ces contrées à demi sauvages, l'imprévu dirige le voyageur, il ne peut d'avance compter sur rien. A cet égard le fatalisme turc se conçoit, et ce que l'on a de mieux à faire souvent, c'est de s'en remettre à la Providence. Sous l'influence de ces réflexions, nous devions, de Téhérân, nous diriger sur Constantinople, mais sans prévoir les moyens d'y aborder. Nous prîmes donc cette direction, et l'on verra comment notre itinéraire a été coupé, contrarié, et brusquement dirigé d'un côté tout différent.

Dans l'ignorance où nous étions de ce qui nous attendait sur la route de Trébizonde, nous ne pouvions, à Téhérân, nous donner qu'un but, le plus rapproché, c'est-à-dire la ville de Tabriz. Là nous devions voir ce qu'il y avait à faire pour pousser plus loin. Pour nous rendre dans la capitale de l'Azerbaïdjân, nous avions devant nous la route de Zenguiân par Sultanyèh. C'était la meilleure et la plus courte ; mais nous la connaissions, nous l'avions suivie avec l'ambassadeur. Nous désirions en prendre une autre, fût-elle plus longue ou plus difficile, afin de voir quelque point nouveau de la Perse. Parmi les provinces de ce grand royaume, que nous n'avions point explorées, parce qu'elles n'entraient point dans le plan qui nous était tracé, et qu'elles étaient en dehors du cercle de la Perse historique, parmi ces provinces étaient le Mazenderân et le Guilân qui bordent la mer Caspienne. Ces contrées, dont j'avais entendu raconter tant de merveilles, où la nature est une des plus riches, des plus prodigues que l'on puisse voir en aucun pays, excitaient vivement notre curiosité. Nous n'en étions point éloignés, puisque nous n'avions pour y arriver, qu'à traverser la chaîne des monts

Elbourz, qui s'élève derrière Téhérân. Ce détour allongeait notre voyage de deux jours à peine et nous pouvions gagner Tabriz en passant par Ardebil. Ce plan nous séduisait et nous pensions sérieusement à l'exécuter. Mais un de ces obstacles auxquels je faisais allusion, et qui, en Orient, barrent tout à coup le chemin au voyageur, vint se mettre en travers de celui que nous avions choisi. Cet obstacle était l'impossibilité de trouver un tchervâdar qui voulût entreprendre le voyage du Mazenderân ou du Guilân dans cette saison. Les pluies torrentielles qui avaient retardé notre départ de Téhérân, avaient submergé le pays situé entre le pied des montagnes et le rivage de la Caspienne. L'étroite contrée qui forme la côte méridionale de cette mer, est coupée par d'innombrables ravins ou ruisseaux par lesquels s'écoulent les eaux qui descendent avec rapidité de l'Elbourz et des autres chaînes qui s'étendent de l'est à l'ouest. Ces eaux affluent en abondance sur le pays plat qui forme le rivage, et, ne trouvant pas vers la mer un écoulement aussi facile que celui qui les a conduites dans la plaine, elles y séjournent en l'inondant. A la suite des pluies, longtemps encore après que les eaux ont disparu, le sol dans lequel elles se sont infiltrées, reste détrempé à une si grande profondeur qu'il offre un danger réel aux caravanes qui s'y embourberaient à chaque pas. Telles étaient les difficultés que les muletiers de Téhérân opposaient à une excursion dans le Mazenderân et le Guilân. Cependant il pouvait y avoir de l'exagération dans les périls que redoutaient les tchervadârs; et, bien que leur dire correspondît aux renseignements que nous prîmes d'autre part, nous ne pouvions abandonner complétement le projet de visiter ces curieuses provinces. Nous fîmes alors un compromis

avec le muletier le plus accommodant que nous pûmes trouver : nous convînmes de gagner la route qui traverse l'Elbourz à Roud-bar, pour descendre en Mazenderân, et que, dans un des villages les plus rapprochés de ce passage, nous prendrions des renseignements certains d'après lesquels nous nous dirigerions. Ce fut dans cette disposition que nous quittâmes Téhérân le 24 avril.

CHAPITRE LII.

Départ de Téhérân. — Retour à Tabriz. — M. Fournier lazariste. — Exécution à mort d'un chef de brigands. — Difficultés pour retourner en Europe. — Départ pour Selmas. — Bas-reliefs. — Khosrovâh.

En quittant Téhérân, notre suite se trouva diminuée de Ressoul-Bek. Ce brave homme, qui nous avait accompagnés partout, avait toujours avec la même patience partagé nos privations et nos fatigues. Nous n'avions eu qu'à nous louer de ses services et de sa fidélité. Après les avoir récompensés le plus généreusement qu'il nous fut possible, nous lui rendîmes sa liberté. Il avait repris ses fonctions de *Goulam-i-Châh*, et nous l'avions recommandé chaleureusement à ses chefs. Le jour où nous sortîmes de Téhérân, Ressoul-Bek voulut reprendre sa place devant nous; et, chevauchant avec sa dignité habituelle en avant de notre petite troupe, il remplit une dernière fois son rôle de *yassaoul* particulier. A demi-farsak de la ville, après nous avoir mis dans notre chemin, il nous fit des adieux affectueux et pleins de sensibilité. Nous-mêmes nous ne pouvions, sans être émus, nous séparer de ce fidèle et courageux compagnon de nos voyages.

Le premier jour, nous allâmes jusqu'à Solimanyèh. Le

lendemain, le beau temps que nous avions depuis quelques jours et que nous espérions conserver, changea tout à coup. La pluie ne discontinua pas, et nous arrivâmes, trempés, au village de Kasr-i-Sing. Nous nous écartions de la route que nous avions suivie avec l'ambassadeur, lors de notre passage. Nous évitions la ville de *Kasbin* qui était trop à droite, et nous marchions sur une ligne plus directe. Nous passâmes, le troisième jour, au milieu des ruines d'un village abandonné, appelé *Karakoubad*. Bien nous avait pris d'emporter quelques provisions de Téhérân, car nous ne trouvâmes absolument rien dans cet endroit solitaire.

Ce fut à *Tchoubindar*, bourg rapproché des montagnes, au delà de Kasbin, et peu éloigné du col de Roud-Bar, que nous prîmes les informations nécessaires pour résoudre la question de savoir s'il était possible d'entreprendre le voyage de Mazenderân. Tout ce que nous apprîmes là de ce pays et des difficultés qu'il présentait concorda tellement avec ce que nous avions recueilli à Téhérân, et le temps, pluvieux déjà, menaçait de devenir si mauvais, que nous jugeâmes décidément qu'il était prudent de ne pas nous aventurer dans les terres marécageuses qui bordent la mer Caspienne. Nous renonçâmes donc tout à fait à ce projet, et résolûmes de nous rendre le plus vite possible à Tabriz par la route ordinaire. Nous avançâmes vers Sultanyèh, en passant par *Kinichki*, village situé dans un site montagneux, alors empreint de la riante fraîcheur du printemps. Après y avoir passé la nuit, nous allâmes à *Korâmdérèh*, gros bourg situé dans une vallée qui lui a donné son nom dont la traduction est *Vallée des Délices*. Il le doit sans doute à ses nombreux jardins et à la fécondité de son

sol qui paraît y répandre l'aisance. Le 30, nous arrivâmes à Sultanyèh. Le lendemain, en en partant, nous nous arrêtâmes au petit palais de Fet-Ali-Châh, que nous n'avions pu voir à notre premier passage dans ce lieu; nous le trouvâmes abandonné et tombant en ruines. Les salles de cette demeure où le Châh transportait sa cour chaque année, n'avaient plus ni portes ni fenêtres. Ouvertes à tous les vents, elles se dégradaient, servaient d'asile aux oiseaux qui y faisaient leurs nids, et ne portaient d'autres traces du séjour royal que quelques peintures à demi effacées. Cet édifice a du reste de petites dimensions, et il semblerait prouver que la suite du Châh, quand il venait à Sultanyèh, était bien restreinte. Mais cela s'explique par le goût qu'ont les Persans pour la tente. La cour entière campait dans la plaine, et Fet-Ali-Châh lui-même, au dire de voyageurs qui y ont vu ce prince, avait ses tentes et son divan-i-khânèh au milieu du camp de ses troupes. Il est donc probable que le palais élevé en cet endroit n'était destiné qu'à l'habitation secrète du roi et à son *anderoûm*. On dit que Fet-Ali-Châh, dont l'idée avait été de créer là une nouvelle ville appelée Sultânabad, voulait que ce palais en fût le centre et le noyau, pour ainsi dire.

Autour de Sultanyèh, certaines parties du sol sont accidentées et sablonneuses. Nous y vîmes une quantité prodigieuse de petits animaux de la grosseur et de la couleur d'un rat. Ils couraient de tous côtés, se montraient à l'orifice de terriers très-nombreux, et s'y enfonçaient avec une agilité extraordinaire. Nous remarquâmes qu'ils se dressaient ou s'asseyaient sur leurs pattes de derrière, et que leur queue, large du bout, etait garnie de poils noirs. Autant que j'ai pu reconnaître l'espèce de ces petits quadrupèdes, je pense que c'était des gerboises.

La halte suivante de notre caravane était à Zenguiân. Je n'avais pas oublié le peu d'hospitalité que nous y avions trouvé un an auparavant, et ce n'était pas sans répugnance que je me voyais forcé de chercher de nouveau un gîte dans cette ville. Mais notre tchervâdar nous évita ce désagrément en nous conduisant à une maison qui était une espèce de *Meïmân-Khanèh*, c'est-à-dire une maison où l'on recevait les voyageurs. Elle était située en dehors de la ville; nous n'y fûmes pas très-confortablement, mais du moins personne ne nous y disputa le logement.

Depuis notre départ de Téhérân, la pluie ne nous avait presque pas laissé de répit. A partir de Zenguiân elle augmenta encore et ne cessa plus. Les chemins étaient horribles; nos chevaux marchaient lentement et enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans une boue grasse dont ils avaient quelquefois beaucoup de peine à se tirer. Les moindres ruisseaux étaient des rivières, et celles-ci, qui habituellement offraient des gués faciles, ne présentaient plus que d'étroits passages souvent dangereux. Nos bagages étaient complétement mouillés, et nos manteaux, nos habits mêmes et nos bottes, tout imprégnés, traversés, ne pouvaient plus sécher. Le temps s'était refroidi, et la neige venait fréquemment se mêler à la pluie; nous étions transis. En quittant Zenguiân nous eûmes une journée horrible pendant laquelle nous fûmes encore plus mouillés que de coutume. Nous avions fait une route bien longue, quand nous aperçûmes le hameau où nous devions nous arrêter. Nous nous réjouissions à la pensée de nous y sécher, et de nous y reposer, car le mauvais temps avait beaucoup contribué à augmenter la fatigue de la route. Vain espoir. Il n'y avait pas moyen d'avoir de bois dans ce

mauvais trou. Le pays n'en produisait pas, et les habitants étaient dans une misère si grande qu'ils n'auraient pas dépensé un *chaï* pour s'en procurer. On nous donna même une chambre où il n'y avait pas de cheminée, par conséquent où nous n'avions pas même la ressource de faire brûler de ces mottes façonnées avec de la boue et du fumier, chauffage ordinaire des raïas. Pour comble de misère cet endroit était tellement infecté de puces, qu'il était littéralement impossible d'entrer dans les maisons sans en être complétement couvert. Je laisse à penser la nuit que nous eûmes dans ce maudit village. Il s'appelait *Nikbèh;* il était situé au bord d'une forte rivière que je crus être le *Kizil-Hausen*, mais que je ne pus reconnaître d'une manière certaine. Nous n'eûmes pas de peine à fuir ce lieu le lendemain matin, quoique le temps fût affreux. La halte de ce jour-là fut aussi peu attrayante que la précédente. Nous arrivâmes, après huit heures de marche dans la boue, avec des averses continuelles, au caravansérail de *Partchambèh*. Nous n'y trouvâmes rien que des ruines. A côté, était un village renversé de fond en comble, et pas un habitant. Nous ne pûmes donc nous procurer ni bois, ni vivres. C'était la faute des muletiers. Ils n'avaient pas voulu suivre la route que nous leur avions indiquée, et par laquelle nous étions passés avec l'ambassade; ils prétendaient que celle-ci était meilleure et plus courte. Nikbèh et Partchambèh nous firent vivement regretter de nous en être rapportes aux tchervâdars. Nous avions déjà lieu d'être très-mécontents du premier de ces gîtes; mais, ce jour-là, nous étions si furieux contre nos guides que leurs épaules s'en ressentirent. Il y avait bien de quoi. Avec la fatigue, la faim et la pluie, il

fallut passer une horrible nuit, en plein air, sans feu, et sans manger; tout cela par l'entêtement de nos muletiers. Je crois, en vérité, qu'à force de vivre avec leurs bêtes, ils prennent quelque chose de leur nature.

Le 4 mai nous traversâmes le pont du *Kizil-Hausen* et le *Kaplân-Khoûh,* où nous trouvâmes la route dans l'état le plus difficile et le plus dangereux qu'on puisse voir pour les animaux. Il y avait eu jadis une chaussée en pierres, établie précisément pour faciliter, dans la saison des pluies, le passage de cette montagne qui présente partout un sol facilement détrempé par les eaux et la fonte des neiges. Mais ce chemin avait été fait dans un temps où le gouvernement persan, plus intelligent qu'aujourd'hui, se préoccupait de faciliter les relations entre les diverses provinces du royaume. Bien des années s'étaient écoulées depuis, et la chaussée endommagée n'avait point été réparée. L'administration actuelle, qui n'a pas une pensée pour le bien public, l'a laissée arriver à un état qui rend ce passage infiniment plus dangereux qu'il ne serait si elle avait disparu complétement ou si elle n'avait jamais existé. En effet, les pierres enfouies, dérangées ou arrachées, ont formé des trous, laissé des vides qui, à chaque pas, menacent de fracturer les jambes des piétons, des chevaux ou des bêtes de somme. On est obligé de marcher avec la plus grande précaution. Les caravanes ne peuvent s'y aventurer que précédées par un muletier armé d'un bâton, tâtant le terrain, sondant les trous, et choisissant la place où doivent passer les mules. Les cavaliers sont obligés de mettre pied à terre, sous peine de faire des chutes extrêmement dangereuses. Malgré ces précautions, les accidents sont très-fréquents sur le Kaplân-Khoûh, et c'est un des passages que

redoutent le plus les tchervâdars. Eh bien ! le gouvernement persan est si insouciant, si indifférent à tout ce qui touche aux intérêts publics, qu'il ne fait ni entretenir cette route, ni même arracher les restes de l'ancienne voie, ce qui serait préférable à ce chaos de pierres, qui en est le triste vestige. Nous fûmes assez heureux pour nous tirer, tant bien que mal, de ce mauvais pas, et nous arrivâmes à Miânèh, sans autre accident que quelques chutes de nos mulets. Ces pauvres animaux étaient excessivement fatigués d'avoir marché constamment dans les boues depuis Téhérân ; nous leur donnâmes un jour entier de repos.

Le 6 nous nous remîmes en route, et suivant celle que nous avions déjà parcourue avec l'ambassadeur, nous couchâmes à *Turkmantchaï*. Notre itinéraire devait nous conduire le lendemain à *Tikmèdach*, mais nous sûmes que ce village avait subi une exécution dont nous ne pûmes connaître la cause : des troupes y avaient été envoyées, l'avaient pillé, et n'y avaient laissé que quelques habitants dénués de tout et mourant de misère. En conséquence, nous dûmes nous arrêter dans un caravansérail. De là nous allâmes à *Seïd-Abad*, et nous arrivâmes à Tabriz le 9.

Nous eûmes la satisfaction, en arrivant dans cette ville, d'y trouver un de nos compatriotes, un Lazariste M. Fournier. Ce Père était depuis quelques mois dans cette ville où il était venu prendre la direction de l'école Française qu'avait fondée M. Boré. Jeune, bienveillant, affable, M. Fournier nous reçut à bras ouverts. Ayant eu connaissance de notre prochaine arrivée, il avait eu l'obligeance de nous préparer un logement dont nous prîmes possession avec l'empressement de voyageurs qui ont hâte de se reposer des fatigues d'une pé-

nible route. Depuis notre traversée des montagnes de l'Arménie, en compagnie de l'ambassade, nous ne nous rappelions pas avoir fait un voyage aussi pénible. Nous restâmes à Tabriz près d'un mois pendant lequel nous eûmes quelques relations qui nous aidèrent à trouver le temps moins long. Il s'y trouvait plusieurs Européens attirés par le commerce, ou que la diplomatie y faisait résider. Parmi ces derniers figurait le consul général de Russie, auquel nous devons ici un souvenir pour son affabilité; les autres étaient des négociants grecs, représentants d'une des fortes maisons de Constantinople, chez qui nous trouvâmes le plus cordial accueil.

Pendant notre séjour à Tabriz on mit à mort le chef d'une bande de voleurs redoutés; ce fut pour moi l'occasion de remarquer par quel mélange d'énergie cruelle et de faiblesse l'autorité se distingue en Perse. Ce bandit qui avait commis, pendant plusieurs années, non-seulement des vols, mais encore des crimes atroces, sur les bords de l'Araxe, et dans toute la région de Karabâgh, était la terreur des caravanes qui fréquentaient la route de Tabriz à Tifflis. Le gouvernement russe, fatigué d'entendre toujours parler des embuscades par lesquelles cet homme et sa bande entravaient le chemin qui menait de Perse à la capitale de la Georgie, résolut d'en débarrasser le pays. Pour cela, il fallait s'entendre avec les autorités de Tabriz, car le bandit recherché, craignant les postes de Cosaques qui gardent la rive gauche de l'Araxe, ne s'aventurait jamais de ce côté du fleuve. Plus confiant dans la pusillanimité de ses compatriotes et la longanimité du gouverneur de l'Azerbaïdjân, il bornait à la frontière de Perse le théâtre de ses exploits. Cependant, à la sollicitation réitérée du consul général russe à Tabriz, il fut résolu qu'on s'emparerait de ce brigand.

On le prit, en effet, et l'autorité persane en était très-embarrassée quand, pour couper court à toute hésitation sur le châtiment qui lui serait infligé, le consul insista pour qu'on le mît à mort, et c'était justice. L'exécution eut lieu, mais non sans troubler la tranquillité publique et sans péril pour les Européens. Qui le croirait ? Ce chef de voleurs, cet assassin, était très-aimé d'une grande partie de la populace de Tabriz. Il y eut dans cette ville une explosion de murmures, quand le bruit courut qu'il devait être mis à mort; et quand il eut payé de sa tête ses innombrables forfaits, on eut à craindre un soulèvement. Le gouverneur n'aurait pu le réprimer; et, d'après les bruits qui circulaient, le consul de Russie devait être massacré avec tous les autres Européens. On parlait déjà d'assaut qui devait être donné au consulat russe ; des menaces avaient été publiquement proférées contre tous les frenguis. Heureusement l'orage s'apaisa ; aux chiens qui hurlaient devant ce cadavre on jeta une bribe qui calma leur colère, et détourna le cours de leur vengeance : après que le criminel eut subi son supplice, le gouverneur demanda au consul de Russie, à la requête duquel il avait eu lieu, s'il prétendait au cadavre. — Il répondit qu'il lui suffisait que les méfaits du bandit fussent punis par sa mort. — Alors, au lieu de jeter le corps dans un puits ou dans un abîme quelconque, comme il est d'usage de faire de ceux des criminels, on le livra à ses amis qui lui firent des funérailles pompeuses, dignes d'un héros ou d'un saint. C'était un acte de faiblesse, il était de plus bien impolitique ; car c'était une façon de reconnaître l'injustice du châtiment, et un moyen d'exalter l'idée que la canaille de Tabriz pouvait avoir de sa puissance. En effet, ce fut ainsi qu'elle traduisit la pensée qui lui avait fait concéder le corps

de sa hideuse idole; et, voulant assouvir sa rage sur quelqu'un, n'osant s'en prendre, ni au consul russe, ni aux autres Européens bien innocents d'ailleurs, elle se rua sur les deux bourreaux exécuteurs des hautes œuvres. Ces malheureux, instruments passifs de la justice du Beglier-bey, furent massacrés et mis en pièces, sans que celui-ci cherchât seulement à les couvrir de son autorité.

C'était à notre arrivée à Tabriz que nous avions remis le moment de résoudre la grave question de notre retour. Trois routes s'ouvraient devant nous et présentaient à peu près les mêmes conditions de parcours: celle de l'Asie Mineure par Tokat, celle de Trébizonde par Erzeroum, enfin celle d'Erivan et de Kars, qui, en nous faisant voir un pays nouveau, nous menait au même point. Nous pouvions donc par ces trois directions, nous rendre à Constantinople. Une autre voie présentait un attrait d'un genre différent, c'était celle qui, par Tifflis et le Caucase, pouvait nous conduire à Moscou et à Pétersbourg. Nous aurions, en la suivant, traversé toute la Russie, et pris une idée de ce vaste empire si curieux à connaître. Les Russes avec lesquels nous nous étions liés à Téhérân et à Tabriz nous avaient engagés à faire ce voyage, et M. le général Duhamel avait eu la bonté de nous donner des lettres de recommandation pour le gouverneur de la Georgie, ainsi que pour d'autres personnages auprès desquels nous eussions certainement trouvé un accueil bienveillant. Nous hésitions beaucoup, et nous ne savions dans quel plateau allait choir le grain de sable qui aurait fait pencher la balance où nous pesions les avantages et les inconvénients de chacune de ces routes; des événements naturels et imprévus allaient en décider. La Providence s'était chargée du soin de simplifier

nos plans de voyage, en ne nous en laissant qu'un d'exécutable : c'était le seul auquel nous n'avions point pensé, et que nous n'aurions pu envisager dans les circonstances en face desquelles nous nous trouvions.

Nous venions d'apprendre, par le consul de Russie, que la peste ravageait les bords de l'Araxe, et qu'un cordon sanitaire établi sur la rive russe soumettait à une quarantaine inflexible et longue tout voyageur venant de Perse. C'étaient donc des entraves à notre marche, comme des périls inutiles que nous aurions rencontrés à la fois de ce côté. Nous ne savions trop que faire. Cependant nous penchions pour la route d'Arménie, lorsque des caravanes, nouvellement arrivées de ce pays, ainsi que des lettres, apprirent qu'une famine affreuse désolait toutes les contrées s'étendant à l'ouest, depuis la Georgie et la rive droite du Tigre. Le pacha d'Erzeroum faisait de vains efforts pour venir au secours des populations affamées. Il avait fait défense d'entretenir au delà d'un certain nombre de chevaux ou de mulets, afin de ne pas diminuer les ressources que pouvait offrir l'orge dont on était réduit à faire du pain. D'après cela, les voyageurs et les muletiers ne pouvaient traverser ces pays, et jusqu'à ce que des temps meilleurs fussent venus, jusqu'à ce que les spéculateurs de Perse et de Constantinople, encouragés par l'appât d'un gain inhumain, eussent envoyé des grains dans l'Arménie et le Kurdistan, il était impossible de songer à y pénétrer. Il fallait donc attendre, et nous ne le pouvions pas. Pressés de partir, il fallait nécessairement sortir de cette impasse par la seule issue qui s'offrît devant nous : cette issue était celle du Kurdistan persan, d'où, passant à Solimanyèh, nous pouvions gagner la route de Mossoul et d'Alep. Toute la question se

réduisait alors à trouver un tchervâdar qui consentît à faire ce long voyage et à suivre une route inconnue, inusitée et qu'aucune caravane ne prend jamais à cause des difficultés de tous genres qu'elle présente. Nous eûmes beaucoup de peine à nous arranger avec des muletiers, et nous dûmes avoir recours à l'autorité pour nous en assurer.

Cependant, le 4 juin, nous quittâmes Tabriz, pour nous diriger sur *Ourmyah*. Chemin faisant, nous devions nous arrêter à *Selmas* et y chercher un monument qui nous était indiqué dans ce district. Le jour de notre départ, nous couchâmes au bord de la rivière de *Hadji-Sou*, à deux farsaks seulement de Tabriz, dans un petit village appelé *Mayan*. Nous n'avions voulu, pour le premier jour, que terminer nos dispositions de caravane et sortir de la ville. L'étape du jour suivant fut plus longue; nous allâmes à *Dizakhalil*, après avoir traversé la plaine marécageuse qui s'étend jusqu'au lac d'Ourmyah. Nous n'y cheminâmes pas facilement; il nous fallut y chercher des passages étroits, sur un sol qui fût assez ferme pour nous porter, et ce n'était pas toujours sans nous embourber que nous allions à la découverte. *Dizakhalil* est un très-gros bourg, bien peuplé, mais dont les grands et nombreux jardins augmentent beaucoup l'importance. Il est situé à très-peu de distance du lac, près de la rivière que nous avions traversée la veille. Le lendemain, nous nous rendîmes à *Tassouiteh*, autre bourg ou petite ville en ruines, où nous étions passés avec l'ambassadeur.

De là, nous nous rapprochâmes de plus en plus du lac et, passant au pied des montagnes qui s'élèvent au nord-est, nous le côtoyâmes jusqu'au village de *Yaotchani*. Ce village fait partie du district de Selmas qui est peuplé d'Arméniens

et de Chaldéens. La partie de ce territoire sur laquelle nous nous trouvions est fort marécageuse; les eaux du lac voisin, qui s'infiltrent à travers le sol, plusieurs cours d'eau qui descendent des montagnes environnantes et se dirigent vers le lac, forment en cet endroit des marais très-étendus. Le coup d'œil en était alors très-agréable, car, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait qu'une verdure épaisse et brillante au milieu de laquelle paissaient de nombreux troupeaux. Au sud-ouest de Yaotchani, s'élevait, au-dessus de la plaine verdoyante, un énorme rocher isolé. Les habitants nous dirent que, sur une de ses faces, se trouvait le monument que nous cherchions dans cette localité; c'était un bas-relief. Comme le rocher était à peu près dans la direction que nous devions suivre pour continuer notre voyage, nous remîmes au jour suivant à le visiter.

Le lendemain donc, après avoir fait partir nos bagages pour *Khosrovah*, bourg situé à l'ouest sur la route d'Ourmyah, nous prîmes un guide pour nous mener au bas-relief. Le chemin n'était pas facile à travers les hautes herbes qui cachaient les profondeurs des marécages, et souvent nous eûmes de la peine à nous tirer des mauvais pas où nous nous étions aventurés. Nous gagnâmes la face nord du rocher, et, ayant pris pied sur le terrain solide que sa base offrait avant de se perdre sous les terres humides, nous le contournâmes en passant à l'est, puis au sud. Ce fut de ce côté, et près du lac, que nous aperçûmes, à quelques mètres au-dessus de la plaine, une espèce de cadre préparé, du même genre que ceux que nous avions vus dans le Fars. De l'endroit où nous étions arrivés, il était difficile de distinguer le sujet contenu dans ce cadre; on ne voyait que très-indistinctement des

sculptures fort endommagées, dominées par des vestiges de construction qui ne semblaient d'ailleurs pas avoir d'intérêt. Nous mîmes pied à terre, et, escaladant les roches qui encombraient la base de ce monticule, nous atteignîmes celle qui était sculptée.

Le bas-relief est de style sassanide; il représente deux cavaliers tenant chacun, par le bras, un personnage qui est à pied. La coiffure surmontée du globe accompagné de bandelettes, et tout le reste du costume de ces cavaliers, les chevaux, et jusqu'aux personnages à pied qui sont devant les chevaux, tout est tellement semblable, tellement identique entre les deux groupes, qu'on se demande si l'un n'est pas la répétition de l'autre. La seule différence qu'on puisse découvrir, consiste en ce que le personnage à pied du groupe de droite paraît n'avoir que des moustaches, tandis que celui de gauche a toute sa barbe. Du reste, leur chevelure longue, bouclée et très-touffue, ainsi que leur costume, sont semblables. L'exécution de cette sculpture est très-grossière, elle trahit un art en décadence complète. Je dis décadence, et non pas enfance, parce qu'on devine sur ce monument l'intention d'imiter ceux de Nakch-i-Roustâm ou de Châpour. On y retrouve aussi une réminiscence des bas-reliefs de ces localités célèbres, rendue d'une façon barbare et presque grotesque. Ce monument n'a donc par lui-même aucun intérêt; son existence atteste seulement que, pendant la période monarchique des Sassanides, l'usage de ces sortes de sculptures s'est continué, et que la vanité des princes qui les ont fait exécuter en leur propre honneur, a été de plus longue durée que l'art qui avait créé les premiers, et qui n'est point sans mérite, comme j'ai essayé de le prouver.

Après avoir achevé l'étude de ce bas-relief, nous regagnâmes le village où devaient être nos muletiers. Nous eûmes à traverser, pendant près de trois heures, une grande partie de la plaine. Nous pûmes juger de sa fertilité qui nous parut très-grande et qui semblait d'ailleurs prouvée par le nombre des villages qu'on voyait de tous côtés. Nous passâmes, à gué, une rivière assez large, avec de belles eaux rapides qui coulaient à l'est, pour aller se jeter dans le lac. A notre gauche, nous laissâmes une espèce de petite ville appelée *Dilmân*, qui est actuellement le point le plus important de ce district et où réside le Hakim. Autrefois, le premier rang appartenait à *Selmas* dont le nom est resté au pays; mais cette ville déchue est couverte aujourd'hui de ruines et n'a plus qu'une très-faible population ; c'est *Dilmân* qui l'a supplantée. Au sud de ce bourg était celui où nous devions nous arrêter, *Khosrovâh*. C'est un des plus importants de ce district ; il est exclusivement peuplé de Chaldéens qui sont tous catholiques. Nous y fûmes parfaitement reçus et logés dans une très-jolie maison. Les habitations y sont vastes, propres et bien bâties ; on y voit beaucoup de jardins, et les terres environnantes prouvent que leur culture est plus soignée, mieux entendue qu'elle ne l'est généralement en Perse. Nous vîmes à *Khosrovâh* pour la première fois, en Perse, des *arabâhs*, espèce de charrettes attelées de deux buffles, dont les cultivateurs chaldéens se servent pour faire leurs transports. La population de ce bourg est d'environ douze cents âmes qui sont toutes dans le giron de l'église romaine.

M. Boré, qui a fait une étude particulière des populations chrétiennes de cette contrée, raconte que les habitants de Selmas et de Khosrovâh, qui sont d'origine chaldéenne,

étaient nestoriens dans le principe. Il y a un siècle environ, un jeune homme, chaldéen comme eux, vint de Diarbekhr où il exerçait la profession de teinturier, et il apporta dans le district de Selmas une ardeur de foi catholique si vive, si expansive, qu'il la communiqua à tous ceux qui le fréquentaient. Ce jeune néophyte, qui avait été converti lui-même par des missionnaires dominicains, opéra, en commençant par son apprenti, la conversion de tous les chrétiens de sa nation, parmi lesquels la foi catholique se propagea rapidement. Ils vivent maintenant sous la direction spirituelle d'un évêque qui est le patriarche général de la Chaldée.

Khosrovâh a un aspect d'aisance inaccoutumée en Perse. Cependant, les habitants sont, comme tous ceux des autres parties de ce pays, accablés d'impôts qui probablement sont plus lourds, à cause de leur qualité de chrétiens. Mais leur industrie plus développée, leur travail plus intelligent et plus assidu, viennent en aide à leurs charges et les mettent à même de vivre moins misérablement que le grand nombre des populations musulmanes. Nous restâmes un jour entier à Khosrovâh.

CHAPITRE LIII.

Littoral du lac d'Ourmyah. — Ourmyah. — Hospitalité du prince Malek-Khassem-Mirza. — Sa villa. — Bain. — Missionnaires américains.

Le 10 nous quittâmes Khosrovâh, et, achevant de traverser la belle et fertile plaine de Selmas, nous nous avançâmes vers de petites montagnes qui la bornaient au sud. Elles formaient comme une presqu'île dont la pointe étroite se projetait dans le lac, au sud-est. Nous ne tardâmes pas à pénétrer dans une gorge étroite qui donnait passage à la route d'Ourmyah. Le chemin y était rude, et les rochers qui le bordaient soutenaient des sommets élevés à droite et à gauche. Nous y traversâmes un ruisseau qui se frayait un lit rocailleux au travers des accidents de la montagne pour aller rejoindre les eaux du lac. Après quatre heures de marche, nous atteignîmes le village de *Zindèh*. Nous laissions alors derrière nous la première moitié du défilé; nous franchîmes rapidement la seconde, et, au débouché, nous nous trouvâmes sur la plage sablonneuse du lac qui n'était pas éloigné de la route. Au pied de la montagne et au bord de l'eau, était le petit village de *Djemalavah* que nous aperçûmes dans un intervalle capri-

cieux existant entre la chaîne que nous venions de couper, et une longue roche étroite qui se prolongeait sur le rivage. Ce rocher solitaire, dont nous suivîmes le pied pendant plus d'une heure, avait des formes bizarres. Çà et là des parties verticales déchiquetées semblaient représenter des ruines. Dans l'espérance que ce n'était pas une illusion, je l'escaladai, afin de voir de près ce qu'étaient ces découpures qui avaient l'apparence de constructions. Mais j'en fus pour mes peines et mes recherches; je ne vis rien autre chose que des roches dont certaines parties, plus dures que d'autres, avaient résisté à l'action des pluies, et qui s'étaient maintenues dans une position verticale qui leur donnait l'aspect de vieilles murailles. Je reconnus bien, en un endroit, des traces de maçonneries, mais elles étaient modernes et ne présentaient aucun intérêt. Mes peines pour atteindre au sommet de ce rocher ne furent cependant pas entièrement perdues; j'y trouvai une compensation dans le magnifique panorama qui se développait dans toutes les directions. On apercevait de là le lac presqu'en entier, ainsi que les rivages baignés par ses eaux. En face étaient le territoire de Maragha et les grandes montagnes du Kurdistan persan. A droite s'élevait la chaîne que nous devions traverser pour nous rendre à Solimanyèh; à gauche s'étendait la vaste plaine de Tassouitch, dominée par les montagnes de Khoï. Une île verdoyante, mais où rien ne trahissait la présence des hommes, s'élevait au milieu du lac. Derrière nous, comme un mur infranchissable, se dressaient tout près les montagnes sauvages du Sandjak de Van.

A la pointe sud de la colline rocheuse que j'avais explorée était un fort village du nom de *Khouloundji* où nous passâmes la nuit. De cet endroit nous devions, pendant plusieurs

jours, côtoyer le lac qui, plus ou moins rapproché de nous, resta toujours en vue. En partant de Khoulouudji nous marchâmes quelque temps sur une plage de sable; mais peu à peu ce sol mouvant, humide, disparut sous des marécages très-étendus au milieu desquels il eût été dangereux de s'avancer. Nous suivîmes donc la route tracée qui se rapprochait du pied des montagnes. Nous y rencontrâmes d'abord bien peu de villages, et le pays nous sembla peu propre à la culture. Mais, lorsque nous eûmes traversé, sur un pont, la rivière de Djougoulali, nous entrâmes dans une contrée d'un aspect tout différent. Les villages étaient très-rapprochés les uns des autres, et leur territoire nous parut être d'une fertilité extrême. Des champs, des jardins, des plantations de tabac et de coton, des arbres de toute espèce donnaient à ce district un air d'abondance et une physionomie riante qui nous frappaient d'autant plus que nous les avions rencontrés plus rarement. Tout ce pays fait partie du territoire d'Ourmyah qui a, en effet, une réputation de fécondité aussi bien établie que celle de sa population qui passe pour la plus brave, mais la plus turbulente de tout le royaume. Cette population se compose de tribus turques dont l'établissement dans ces contrées remonte à Tchenghiz-Khân. Parmi elles se distingue celle des Affchars, qui fournit au Châh ses meilleurs serbâs, et au gouverneur de la province les *loutis* les plus dangereux et les plus incorrigibles.

Après Djougoulali, nous ne tardâmes pas à rencontrer une nouvelle rivière. Avant de la franchir, nous nous arrêtâmes au village de *Ouzarlou* qu'elle baigne du côté du sud. Nous n'avions marché que six heures; toutes nos journées, depuis notre départ de Tabriz, avaient été courtes. Cela tenait à ce

que notre tchervâdar ne nourrissait ses mules qu'avec de l'herbe; il suivait l'usage qui, en dépit des voyageurs, veut que dans cette saison on mette les mules au vert. Les muletiers prétendent que cette nourriture est favorable à leurs animaux, qu'elle les refait et les empêche d'avoir des maladies que le rude service auquel ils sont voués leur donnerait infailliblement. Mais, s'il y a quelque chose de vrai dans ce système, il faut dire que la principale raison en est l'économie, parce qu'au printemps il se trouve presque partout une herbe fine et nouvelle dont les mules et les chevaux sont très-friands; elle ne coûte rien, ou seulement quelques chaïs, et les muletiers trouvent un grand bénéfice dans cette provende à bon marché. A la vérité, les animaux ainsi alimentés ne peuvent faire de longues traites, les étapes qu'ils fournissent sont plus courtes que lorsqu'on les nourrit de paille et d'orge, et les muletiers allongent ainsi beaucoup leurs voyages. Mais, pour les Orientaux, le temps n'est rien, il semble qu'il n'ait point de valeur, et peu leur importe le nombre de jours qu'ils mettent pour se rendre à leur destination. Nous étions alors victimes de cet usage du vert, et nous marchions lentement. Mais nos muletiers devant nous mener jusqu'à Bagdad, c'est-à-dire faire plus de deux cents lieues, dans une saison où la chaleur se faisait déjà sentir, et où nous devions la trouver accablante dans les plaines de la Mésopotamie, nous étions obligés de nous résigner.

A Ouzarlou nous avions pour hôtesse une vieille femme seule qui nous abandonna, pour la journée, la plus grande partie de sa maison. Remplie d'attentions et de soins hospitaliers, elle ne nous laissa manquer de rien. Son intérieur avait un air de bien-être passé. A mille détails, on reconnais-

sait qu'autrefois l'aisance y avait répandu ses douceurs, mais que les temps ayant changé, on n'en retrouvait plus que les traces à demi effacées. La maîtresse du logis était une veuve qui avait, au service du roi, deux fils, alors sous-lieutenants ou *dahbachis* dans un régiment affchar.

Le lendemain nous arrivâmes à Ourmyah qui n'était qu'à une distance de quatre farsaks d'Ouzarlou. Il y a dans les environs de cette petite ville un si grand nombre de villages, qu'il est difficile de la distinguer au milieu d'eux. Avant de visiter ce district exceptionnel, je n'eusse jamais pensé qu'il pût se trouver, en Perse, un pays aussi peuplé et aussi fertile.

Nous savions qu'il se trouvait à Ourmyah un Français, M. Theophane qui, après avoir remis à la direction du père Fournier l'école de Tabriz, était venu là en ouvrir une nouvelle à laquelle il donnait tous ses soins. Nous nous fîmes conduire chez lui; il habitait une très-jolie maison appartenant au médecin du prince Malek-Kassem-Mirza, gouverneur d'Ourmyah. La maison étant fort grande et le hekim étant une de nos anciennes connaissances de Tabriz, M. Theophane nous y reçut et nous y logea très-confortablement. Nous venions de descendre de cheval, lorsqu'un ferrach du prince se présenta de sa part. Il nous dit que son maître avait été prévenu de notre arrivée, et qu'il venait, par son ordre, nous inviter à prendre possession d'un appartement qu'il avait fait préparer dans son palais, à une demi-farsak de la ville. Nous étions très-flattés et très-reconnaissants de cette attention du Châh-Zadèh, mais l'hospitalité qu'il avait la bonté de nous offrir nous laissait entrevoir trop d'inconvénients pour que nous l'acceptassions. Son entourage, ses gens, nous faisaient crain-

dre une gêne dont nous aurions de la peine à nous affranchir; nous préférions notre liberté et la modeste mais cordiale réception que nous faisait M. Theophane. En conséquence, nous chargeâmes le ferrach de porter au prince nos remerciements, et de lui dire que nous ne tarderions pas à aller nous-mêmes lui témoigner notre reconnaissance. Mais le Châh-Zadèh, plein de bienveillance et désireux de remplir, d'une manière quelconque, à notre égard, l'hospitalité que nous n'avions pas acceptée dans son palais, envoya de nouveau un de ses goulâms pour nous fournir toutes les provisions nécessaires. Notre dépense, calculée généreusement, avait été estimée à deux toumâns et demi par jour, ou trente francs environ. Notre vie était trop simple pour coûter quotidiennement cette somme; c'est à peine si elle se montait à huit ou neuf *sabcrans*, c'est-à-dire une dizaine de francs. Il en résulta que le ferrach, chargé du soin de nous entretenir de tout pendant notre séjour à Ourmyah, bénéficia de la différence. Il voulut partager avec nos gens, afin sans doute de mieux entrer dans les vues de son maître; mais, l'ayant su, nous nous y opposâmes et nous défendîmes qu'aucun de nos serviteurs acceptât un *chaï*. Nous ne voulions pas qu'on pût soupçonner des voyageurs français de recevoir de l'argent des Persans, indépendamment de l'hospitalité qu'ils en acceptaient quelquefois.

Sans attendre au lendemain, dès que nous eûmes changé nos habits de voyage contre une tenue plus convenable, nous nous rendîmes chez le prince Malek-Kassem-Mirza. Nous le trouvâmes installé à une petite heure de la ville, au pied des montagnes, dans une villa assez jolie et très-bien située. Quand nous arrivâmes chez le Châh-Zadèh, il

jouait au billard. Il était vêtu à l'européenne, avec cette simplicité de bon goût qui distingue à la campagne l'homme comme il faut. A sa tournure, à son abord, au salut amical et gracieux qu'il nous fit en excellent français, nous aurions pu nous croire chez un châtelain des bords de la Seine ou de la Loire. Si nous eussions été seuls avec le prince, cette illusion eût pu se prolonger; mais il avait un entourage d'officiers, de Mirzas qui la dissipèrent bien vite. Le Châh-Zadèh nous fit beaucoup de reproches de n'avoir pas voulu loger chez lui. Nous le remerçiâmes de manière à lui faire comprendre toute la reconnaissance que nous avions de ses prévenances, et les raisons que nous lui donnâmes pour rester à Ourmyah lui semblèrent de nature à nous excuser complétement. Nous le retrouvâmes tel que nous l'avions vu à Tabriz, l'année précédente : obligeant, gracieux, aimable, et plein de cette courtoisie qui distingue les hommes d'un rang élevé, en Perse comme en tout pays. Il nous fit promettre de passer avec lui la journée du lendemain tout entière, et, en vérité, nous n'eûmes aucune peine à prendre cet engagement.

Le lendemain donc, nous nous rendîmes de nouveau et de bonne heure chez le prince. La journée nous parut fort courte; elle se passa en causeries dont le Châh-Zadèh faisait les frais avec son esprit et sa gaîté habituels. On joua au billard; après quoi on servit le déjeuner. Vint ensuite la promenade dans les jardins; puis le prince nous montra son palais en détail, et nous fit même voir son *Andèroûm*, mais cette fois après en avoir fait retirer les femmes. Pour employer le temps jusqu'au souper il nous proposa de prendre un bain. Rien ne pouvait être plus agréable à des voyageurs; aussi

fûmes-nous charmés de cette offre que nous acceptâmes avec empressement. Indépendamment du plaisir que nous y trouvions, dans les conditions où nous étions, elle nous prouvait une fois de plus combien étaient mis de côté par le prince les préjugés de ses coreligionnaires; car, en Perse, plus encore qu'en Turquie, les musulmans ont un éloignement prononcé pour un bain pris en compagnie d'un chrétien. En effet, ils se considèrent généralement comme souillés s'ils reçoivent les atteintes, les éclaboussures d'une eau qui a lavé les membres d'un *guiaour*. Je ne fus point étonné de voir le prince Malèk Kassem-Mirza au-dessus de cette sotte prévention; il m'avait donné trop de preuves de son mépris pour tout ce qui sentait le fanatisme étroit de ses compatriotes. Je ne pus cependant me défendre d'être surpris qu'il bravât l'opinion de ses officiers et de ses serviteurs, en se baignant publiquement avec des *frenguis*. Son entourage ne devait certes pas partager sa manière de voir, et il est hors de doute que Son Altesse était blâmée et accusée tout bas de manquer à la religion musulmane. Mais c'était au prince à compter avec ses coreligionnaires, et nous n'entrâmes pas avec moins de plaisir dans sa salle de bain.

Sauf les dimensions, qui étaient plus petites, elle était disposée de la même façon que celles des *Hammâms* publics. Après un vestibule bien clos, de manière à intercepter l'air extérieur, s'ouvrait une petite salle où était disposée une sorte d'estrade en marbre, sur laquelle portaient des colonnettes soutenant des arcades : c'était le lieu de repos, de *kief*, où nous laissâmes nos habits, et où se trouvaient préparés des lits pour nous recevoir après le bain. Au delà, après avoir franchi une double porte doublée de feutre, nous pénétrâmes

dans le lieu du bain, c'est-à-dire dans une espèce de rotonde à coupole, demi-obscure et remplie d'une vapeur dont la température était très-élevée. Tout y était brûlant, l'air ambiant, les dalles du sol et les murs du pourtour. Nous nous assîmes sur le pavé de marbre bien lavé et luisant comme un miroir; des baigneurs s'emparèrent de nous et commencèrent à nous masser en pétrissant nos membres entre leurs doigts. Cette opération fut longue, mais le prince, avec son entrain habituel, nous la fit paraître courte, ainsi que celles qui consistent en frottement, savonnage et ablutions avec une eau presque brûlante versée sur toutes les parties du corps. Après ces manipulations pendant lesquelles on s'abandonne entièrement à son baigneur, on nous fit entrer dans une piscine pleine d'eau tellement chaude qu'il fallut nous y habituer peu à peu, avant de nous y plonger en entier, et qu'il nous fut impossible d'y demeurer plus de quatre à cinq minutes. Il y avait bien une heure et demie que nous étions ainsi exposés à cette température et à une vapeur asphixiante, nous nous sentions énervés par l'effet de l'une et de l'autre, quand les baigneurs vinrent nous verser subitement sur la tête une eau froide qui, répandue de toute part, nous causa, au premier instant, un saisissement et une suffocation peu agréables; mais, ce premier moment passé, nous nous sentîmes mieux, et la fraîcheur de cette eau, coulant sur tout notre corps, depuis le sommet de la tête, nous avait vivifiés, ranimés, en donnant une nouvelle vigueur à nos membres engourdis; c'était la dernière opération. Le Châh-Zadèh donna alors l'ordre d'apporter une collation qui consistait en cœurs de salade, préparés avec beaucoup de soin, et sur lesquels je ne le vis pas sans étonnement se précipiter

avidement. Il trempait cette salade dans une espèce d'hydromel ou de sirop fait de vinaigre et de miel. J'en essayai, et, à vrai dire, ce mets frugal ne me déplut pas; il est rafraîchissant et fait plaisir dans l'état d'altération où l'on se trouve après avoir été soumis à la chaleur suffoquante du bain. Après la salade, on apporta des *kalioûns* et du café à la rose. Je me serais volontiers passé de la rose, qui me sembla de trop; néanmoins cette boisson me parut venir à point. parce qu'elle rend au sang l'activité que la température prolongée de l'étuve a ralentie. Cette manière de prendre le bain était pour le prince une véritable partie de plaisir; aussi la prolongeait-il beaucoup, et d'autant plus volontiers qu'il devait s'apercevoir qu'elle ne nous déplaisait en aucune façon. Quand nous rentrâmes dans la pièce où nous devions nous sécher et nous vêtir les kalioûns circulèrent de nouveau, et, pendant quelques instants, on n'entendit que le roulement accéléré des aspirations des fumeurs.

Une heure après le bain, on servit un petit souper très-fin et galant; les plats de viande et les ragoûts épicés se mêlaient aux confitures, aux pâtisseries et à des *cherbets* délicats. Le vin n'y fut pas oublié, et tous les convives en burent sans distinction de religion. Pendant toute la durée de ce repas, trois musiciens, dont un aveugle qui était celui du harem, nous régalèrent médiocrement d'un concert instrumental exécuté sur une mandoline, une viole appelée kamouncha, et une espèce de tambourin. Le jeune homme qui jouait de ce dernier instrument chanta, et d'une façon tellement nasale, avec des notes si élevées, que son chant était pénible à entendre. Nous goûtâmes peu cette musique, mais le prince ne nous parut pas être encore assez européanisé pour ne pas

y prendre plaisir. — Tant il est vrai que, si grande que soit la peau de lion, le bout de l'oreille se montre toujours. — Nous nous retirâmes fort tard, et, quand nous prîmes congé du prince, il fit de telles instances pour nous revoir le lendemain, que nous ne pûmes refuser de lui faire la promesse de revenir. Nous avions pensé partir ce jour-là, et c'était à regret que nous remettions notre départ. Mais le Châh-Zadèh nous avait témoigné tant de bienveillance que nous aurions craint de le désobliger en ne paraissant pas trouver du plaisir à nous trouver une fois de plus avec lui. Il avait arrangé une partie de chasse, un déjeuner champêtre et une grande promenade sur les premières pentes de la montagne qui domine Ourmyah.

Nous nous rendîmes de bonne heure chez Son Altesse. A peine arrivés, tout le monde monta à cheval; les fauconniers et les ferrachs du chenil marchaient derrière avec leurs oiseaux sur le poing, ou leurs lévriers en lesse. Quand on arriva dans la campagne, les fauconniers prirent les devants et se mirent en chasse. On saisit quelques perdrix, et un lièvre fut forcé. Après quoi nous nous dirigeâmes vers une jolie tente que le prince avait fait dresser. Le déjeuner y était servi; nous y trouvâmes, attendant le Châh-Zadèh, plusieurs des missionnaires américains qui étaient à Ourmyah et que nous n'avions pas encore vus. Ces messieurs, quoique un peu roides et gourmés, nous accueillirent avec affabilité. Ils étaient à Ourmyah depuis plusieurs années, et occupaient une grande maison où ils vivaient tous en commun avec leurs femmes et leurs enfants, composant un personnel d'une vingtaine d'individus. Cette mission datait déjà de loin, mais n'avait pris que depuis peu un accrois-

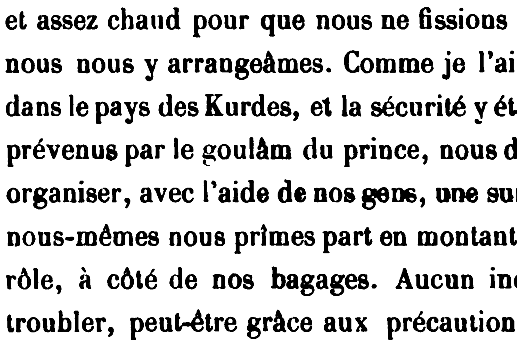
sement aussi grand. Les premiers missionnaires protestants qui parurent dans ces contrées y vinrent en 1829. Ils étaient deux; ils devaient explorer l'Arménie ainsi que la Chaldée persane, sonder ce terrain religieux et apprécier l'opportunité de la fondation d'une mission permanente dans ces pays. Soit qu'ils eussent entrevu l'espérance de détourner, au milieu de ces populations ignorantes, des convictions peu fortifiées et qu'ils jugèrent devoir se mal défendre, soit qu'ils voulussent se donner une importance aux yeux de leurs coreligionnaires et de la Société biblique américaine, ils engagèrent celle de Boston à fonder et organiser une maison de missionnaires pour la Chaldée. Dès 1833 cette œuvre fut résolue et reçut des moyens d'exécution; mais ce ne fut qu'en 1835 qu'elle commença réellement. Ce n'est que depuis cette époque qu'elle s'accrut et que son personnel fut porté au chiffre que nous trouvâmes à Ourmyah en 1841. Du reste, les résultats qu'avaient obtenus ces missionnaires étaient loin d'être proportionnels à leur nombre, car celui de leurs prosélytes se bornait à trois ou quatre; encore, le changement de foi de ces nouveaux adeptes était-il mis en doute et considéré seulement comme un moyen, pour ceux-ci, d'obtenir quelque argent des apôtres de l'Amérique. Pour arriver à leurs fins ils avaient ouvert une école; mais ce moyen leur avait médiocrement réussi jusque là, car ils avaient les plus grandes peines à attirer les enfants à leur école, et ils n'avaient pu réussir à en obtenir un petit nombre que par l'appât de fréquents *pichèkchs*. L'école française catholique de M. Theophane faisait à ces acheteurs de consciences une concurrence redoutable, surtout dans ce pays où les Arméniens orthodoxes étaient très-

nombreux. Il y avait donc, entre les deux écoles, comme entre les deux religions, une lutte ouverte, lutte acharnée, de dévouement d'un côté, de corruption de l'autre. Jusqu'alors, elle avait été pacifique et assez loyale, mais les missionnaires de Boston étaient trop nombreux, avaient des moyens d'influence trop supérieurs à ceux dont pouvait disposer le chef de l'école française, pour qu'il ne fût pas à craindre de voir succomber celui-ci, qui n'avait d'autres forces que ses convictions et son zèle courageux.

CHAPITRE LIV.

Départ d'Ourmyah. — Karapapaks. — Kurdistan persan. — Soauk-Boulak. Sekkiz. — Banâh. — Passage de la frontière turque.

Le 15 juin, après avoir pris congé du prince Malek-Kassem-Mirza et l'avoir remercié de toutes ses bontés, nous sortîmes d'Ourmyah, précédés d'un goulâm du Châh-Zadèh, qui devait nous accompagner jusqu'à *Soauk-Boulak*. Nous continuâmes à longer les bords du lac, et, après une marche de quatre heures, nous nous arrêtâmes à *Djeïran*. Le pays offrait toujours le même aspect de fertilité, et les villages se succédaient comme de l'autre côté d'Ourmyah. Le lendemain nous côtoyâmes le lac de plus près, mais la contrée devenait plus sauvage, la culture diminuait, et, au lieu des Affchars, nous ne rencontrions plus guère que des Kurdes. Nous étant arrêtés à Diza, nous n'y trouvâmes pas les habitants disposés à nous donner un logement au milieu de leurs masures qui nous tentaient d'ailleurs fort peu. Nous poussâmes jusqu'au village voisin appelé *Sanmourty*, sans y gagner beaucoup, car tout ce que nous pûmes y trouver pour passer la nuit fut un hangar ouvert. Le temps était heureusement beau



et assez chaud pour que nous ne fissions
nous nous y arrangeâmes. Comme je l'ai
dans le pays des Kurdes, et la sécurité y ét
prévenus par le goulâm du prince, nous d
organiser, avec l'aide de nos gens, une su
nous-mêmes nous prîmes part en montant
rôle, à côté de nos bagages. Aucun in
troubler, peut-être grâce aux précaution

A partir de Sanmourty, nous commenç
de vue. Nous l'aperçûmes encore par de
terres élevées sur son rivage, mais nous
de plus en plus. Après quatre heures
entrâmes dans le pays des *Karapapaks*. C
georgienne qui, émigrée de son pays,
une dizaine d'années dans ce district. Le
san lui avait assigné, pour territoire, une
fertile qu'on appelle *Soldouss*. Elle est, e
couverte par des marais; ceux-ci étant l
lement d'un assez grand nombre de cour
dent des montagnes de l'ouest, il en ré
trouve dans de très-bonnes conditions
vîmes en effet, aux alentours des villa
Karapapaks, tous les indices d'une cult
vions coucher à *Agabegly*, chef-lieu de
georgien, et nous avions une lettre de re
le Ket-Khodâh. Il fallait, pour nous y r
rivière de *Gueder* qui est une des plus fo
rencontrées en Perse. Ses eaux excessiv
lit large et profond, étaient un obstacle
nous trouvâmes arrêtés fort longtemps a

ment nous pourrions le franchir. Il était impossible de songer à faire traverser cette rivière par nos mules chargées de leurs fardeaux, elles auraient été infailliblement submergées et se seraient noyées. Pour nous-mêmes, il eût été fort imprudent de tenter le passage en restant en selle, car nos chevaux, obligés de nager, n'auraient pu que très-difficilement arriver sur l'autre bord. Après de vaines recherches pour trouver un gué, après bien des hésitations, les gens du pays ne pouvant eux-mêmes nous indiquer un endroit où la traversée fût sûre, nos tchervâdars prirent leur parti, et je dois dire que ces braves gens, qui étaient des Arabes de Bagdad, montrèrent, dans cette occasion, un courage et une résolution remarquables. Ils se déshabillèrent tous; l'un d'eux se jeta dans la rivière, et marchant tant qu'il eut pied, puis nageant là où l'eau avait sa plus grande profondeur, il arriva de l'autre côté. Il recommença ainsi à passer d'un bord à l'autre jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'endroit qui présentait le moins de difficultés et le moins de chances défavorables. Quand, sur les deux rives, le point de départ et le point d'arrivée furent déterminés, chaque muletier prit une mule nue sur le dos de laquelle on plaça un seul colis, et se lança dans l'eau avec elle, s'accrochant d'une main à la crinière, et de l'autre soutenant le fardeau afin qu'il ne fût pas précipité dans le courant. Dans quelle anxiété n'étions-nous pas pendant cette première épreuve! Elle réussit parfaitement; grâce à l'intelligence et au soin qu'y mirent les tchervâdars, tous nos bagages passèrent de cette manière, sans accidents. Quand tout fut sur l'autre bord, notre tour vint d'effectuer la traversée qui pour nous se présentait avec plus de difficultés encore que pour les charges de la caravane. Néanmoins, nos chevaux,

nageant avec vigueur, conduits chacun par un muletier cramponné aux crins, nous déposèrent sains et saufs sur la berge d'Agabegly. Quand cette opération fut complétement terminée nous nous acheminâmes vers le bourg où nous reçûmes l'hospitalité de la part des habitants, sans l'intervention du chef des Karapapaks, pour lequel nous avions une lettre, ou, pour mieux dire, un ordre, et qui était allé se marier dans un autre village.

Une petite distance séparait Agabegly des montagnes; le lendemain nous la franchîmes en moins de deux heures, et, quittant la plaine basse qui s'étend sur le rivage du lac d'Ourmyah, nous entrâmes, par une gorge étroite et montueuse, dans les montagnes du Kurdistân. D'un endroit élevé et dégagé de la route que nous suivions, nous vîmes une dernière fois la grande nappe bleuâtre du lac qui restait au nord, à une grande distance. Après avoir marché près de cinq heures dans ce défilé, nous débouchâmes dans une vallée arrosée par la rivière de *Debeucour*, au bord de laquelle était assise la petite ville kurde de *Soauk-Boulak*. Elle doit son nom, qui est turc et signifie *froide fontaine*, à la fraîcheur des eaux qui arrosent son territoire et descendent des sommets couverts de neige. Cette cité, placée presque à l'extrême limite des États du Châh, est en grande partie peuplée de Kurdes qui reconnaissent son autorité. On y compte aussi quelques familles chaldéennes.

Le prince Malek-Khassem-Mirza m'avait donné une lettre très-pressante pour le gouverneur Khodadat-Khân. Il nous reçut parfaitement, nous logea bien et poussa l'affabilité de son accueil jusqu'à nous envoyer du thé, ainsi que des provisions de tout genre.

La curiosité que nous excitions parmi les habitants de Soauk-Boulak, nous prouva qu'ils n'étaient pas habitués à voir des frenguis. En effet, cette ville qui est dans les montagnes n'a été que bien rarement, et à des intervalles fort éloignés, visitée par des Européens. Elle se trouve en dehors de tout chemin, et si elle est sur celui qui conduit de Tabriz à Bagdad, il faut dire que les voyageurs ou les caravanes ne s'y aventurent guère, tant à cause des difficultés qu'offre la contrée qu'il faut traverser, que par crainte des populations qui l'habitent. Cette route passe au travers de la zone que j'ai déjà signalée, où vivent, entre la Turquie et la Perse, des tribus kurdes, arabes ou *Yezidis*, qui sont indépendantes, sauvages et adonnées au pillage, autant par goût que par nécessité. Il n'y a donc aucune espèce de confiance à avoir au milieu d'elles, soit pour ses bagages, soit même pour sa vie. D'où il résulte que les voyageurs, comme les caravanes, qui de Perse se rendent à Bagdad, passent de préférence par Kerman-Châh. Nous n'étions pas sans quelque appréhension sur les périls que pourrait nous offrir ce voyage inusité. Cependant nous espérions que, grâce à l'influence du prince Malek-Khassem-Mirza sur les chefs kurdes soumis au Châh, et à l'appui que ceux-ci nous prêteraient auprès des autres, nous pourrions traverser les deux frontières persane et turque sans être arrêtés par aucun événement fâcheux.

Khodadat-Khàn, désireux de répondre à ce que le Châh-Zadèh d'Ourmyah réclamait pour nous, nous offrit de suite l'escorte d'un bek Kurde résidant à *Serdacht*. Mais nos muletiers, ayant assuré que la route passant par cette localité offrait des difficultés très-grandes, le Khàn nous demanda de rester un jour à Soauk-Boulak afin de lui donner le temps

de trouver un autre conducteur auquel il pût nous confier. Nous séjournâmes donc, le 19 juin, dans cette ville, et nous en partîmes le 20 sous la conduite du chef d'un des villages situés sur la route que nous devions parcourir.

Nous étions tout à fait engagés au milieu du vaste réseau de montagnes qui s'entre-croisent et forment le pays Kurde. Nous nous élevions chaque jour davantage, tout en suivant les sinuosités des gorges étroites dans lesquelles se dessinait le sentier peu frayé qui devait nous conduire du haut de cette chaîne dans les plaines arides et brûlantes de la Mésopotamie. Cette contrée montagneuse est très-sauvage d'aspect, la présence des hommes s'y fait peu sentir. Cependant nous y rencontrâmes un plus grand nombre de villages que nous ne nous y attendions. Après avoir heureusement passé à *Bourân*, à *Yalava*, à *Mamakent*, nous couchâmes à *Karakent*. L'aga de ce bourg, en nous voyant accompagnés de notre bek, et placés sous sa protection par le gouverneur de Saouk-Boulak, se donna beaucoup de mouvement pour nous bien recevoir. Il nous fit apporter le thé et tout ce qu'il nous fallait; il vint même nous faire visite, nous traitant avec toutes les marques de la plus grande politesse et de l'hospitalité proverbiale, mais pas toujours vraie, du pays. Il se récria beaucoup quand je parlai de payer notre dépense, et pensa se fâcher quand j'insistai. Il en résulta que nous dûmes lui donner comme pichkèch le double de la valeur de ce qu'il nous avait fourni.

De Kara-kent à *Sérâh* où nous nous arrêtâmes le lendemain, le pays était encore plus peuplé. Je comptai jusqu'à douze ou quatorze villages qui étaient voisins de la route. Les pentes des montagnes étaient couvertes d'une herbe nouvelle, touf-

fue et partout émaillée de fleurs. La terre vierge que nous foulions paraissait devoir être d'une grande fertilité; mais les Kurdes, plus pasteurs qu'agriculteurs, ne demandent à leur sol que ce qu'il produit naturellement.

Nous rencontrâmes dans cette journée un négociant Kurde de Soauk-Boulak, marchant en compagnie d'un muletier qui lui transportait quelques ballots de marchandises. Il nous demanda la permission de se joindre à nous, afin de voyager avec plus de sécurité, ce que nous lui accordâmes très-volontiers.

Sérâh était la résidence de notre guide Aziz-Bek, ce fut donc lui qui nous y donna l'hospitalité, et il le fit très-généreusement. N'ayant pas voulu céder à ses instances pour que nous restassions chez lui quelques jours, il nous fit accompagner par son frère jusqu'à la petite ville de *Sekkiz* où nous devions passer. J'avais de Kodadat-Khân une lettre pour le gouverneur de cette bourgade, et je m'estimai très-heureux de cette protection, en remarquant la mauvaise grâce de celui à qui elle était adressée et la physionomie farouche de la population. Après une longue attente de l'effet de la recommandation du gouverneur de Soauk-Boulak, celui de Sekkiz se décida enfin à nous donner un guide pour nous escorter jusqu'à *Miredèh*, halte du soir. En sortant de cette petite ville, qui est en grande partie ruinée, nous traversâmes le *Tchakatou*, rivière qui circule au milieu de ces montagnes, que nous retrouvâmes à trois heures de là, et dont nous dûmes traverser plusieurs fois le lit pour atteindre Miredèh. L'aga de ce village nous fit une réception tout à fait hospitalière et prévenante. Il poussa la courtoisie jusqu'à venir s'assurer en personne que nous ne manquions de rien. Ces manières

affables m'étonnaient beaucoup; je m'étais fait une tout autre idée des Kurdes, et l'accueil que nous recevions dans tous ces villages contrastait singulièrement et avec la réputation du Kurdistan et avec ce qu'on nous en avait dit, à notre départ de Tabriz. Au reste, s'il y avait un peu d'exagération dans les craintes que nous avions conçues pour le succès de notre voyage, il faut dire cependant qu'il était réellement aventureux. Il faut ajouter que, jusque là, la façon dont nous avions été accueillis à peu près partout, tenait exclusivement à la protection sous laquelle nous nous étions placés en partant d'Ourmyah et de Soauk-Boulak. Dans le Kurdistan les chefs de tribus, les beks ou les agas des villages ont les plus grands égards les uns pour les autres; il suffit qu'au point de départ, il soit bien recommandé, pour que le voyageur trouve sur son passage une hospitalité qu'il ne rencontrerait guère sans cette condition.

En partant de Miredèh, nous nous engageâmes dans un long défilé boisé que parcourait en sens contraire la rivière de Tchakatou. Nous la remontâmes presque jusqu'à sa source qui était un peu à l'ouest, dans une anfractuosité de la haute montagne que nous gravissions et qui porte le nom de *Khân*. Nous étions montés presque jusqu'à son sommet; par une rampe rapide nous descendîmes dans une vallée arrosée par un autre cours d'eau auprès duquel s'élevaient les maisons du village de *Banah*. Depuis quelques heures, sur les pentes méridionales surtout, nous avions remarqué que le pays changeait tout à fait d'aspect. Au lieu des rocs sévères çà et là recouverts de tapis de verdure, qui ne pouvaient que faiblement faire illusion sur leur aridité habituelle, les montagnes étaient couvertes d'une végétation active,

puissante, au milieu de laquelle se faisaient remarquer une grande quantité de cette espèce de chênes qui produisent la noix de galle, et d'arbustes qui donnent de la gomme. Si jusque là nous avions ressenti les bons effets de la protection de Khodadat-Khân, il faut dire qu'elle allait en s'affaiblissant; et, arrivés à cette limite extrême de la frontière persane, territoire vague, habité par des peuplades indépendantes, insoumises au Châh comme au Sultan, nous ne pouvions plus compter sur l'efficacité de la recommandation des beks qui nous avaient accueillis. Le chef de Bânah agit envers nous de manière à nous prouver que nous touchions à un point placé en dehors du cercle où peuvent agir les influences des autorités persanes. Sous prétexte que son village était le dernier de Perse, il prétendit à un droit de passage et voulut nous rançonner. Afin d'arriver à son but, il chercha à établir des précédents, et invoqua celui d'un officier anglais qui lui avait payé 30 ou 40 toumâns. Nous doutions beaucoup du fait, et fût-il vrai qu'un Européen quelconque eût eu la faiblesse de consentir à cette humiliation, nous ne voulions point la considérer comme établissant une règle à laquelle il fût impossible de ne pas se soumettre. Nous refusâmes donc de reconnaître le droit vexatoire que prétendait exercer le Ket-Khodâh de Bânah. Il essaya de l'intimidation et même de la force pour vaincre notre résistance, mais en vain. Malgré les bandits armés qu'il chargea de nous barrer le chemin, nous nous frayâmes passage, sans céder à ses exigences; ce ne fut pas sans quelques coups donnés et reçus, mais enfin nous passâmes.

Pour le dernier souvenir que nous devions emporter de Perse, il faut convenir que celui de Bânah n'était pas de

nature à nous faire regretter le changement de pays. I
étions encore sous l'impression fort peu agréable d
scène qui avait eu lieu le matin, à notre départ du de
village persan, quand nous arrivâmes le soir à *Bistar*,
mière station sur le territoire ottoman.

CHAPITRE LV.

Kurdistan turc. — Suleïmanyèh. — Ahmet-Pacha. — Kufri. — Le désert. — Arrivee à Bagdad. — Description de cette ville. — Son importance.

Nous avions été parfaitement reçus à Bistar par l'aga Abdoul-Rhâman-Bek qui pourvut lui-même à tous nos besoins. A partir de ce village jusqu'à Bagdad, nous couchâmes presque chaque jour en plein air; la tiédeur des nuits et la pureté du climat nous firent préférer cet usage adopté d'ailleurs par les habitants eux-mêmes, aux maisons qui étaient la plupart du temps loin de réunir toutes les conditions de propreté désirables. A Bistar nous fûmes installés sous une grande cahutte très-bien disposée et très-spacieuse, faite avec des cannes et couverte de branches d'arbres dont le feuillage donnait de l'ombre sans intercepter l'air. Elle était assez spacieuse pour que nous y fussions tous réunis avec nos chevaux.

Le lendemain, au moment de mettre le pied à l'étrier, notre hôte vint nous offrir pour guide son propre frère avec lequel nous partîmes. Nous fûmes bientôt rejoints par un nouveau compagnon de voyage ; c'était un vieux Mirza de

Kerkouk, enchanté de ne pas faire seul la route qui était fort peu sûre jusqu'à sa destination. Nous traversâmes, dans cette journée, un pays couvert de bois, que notre guide nous dit être extrêmement dangereux à cause des voleurs. Les accidents de terrain se succédaient de façon à faciliter les embuscades, et les ravins creux, tortueux, que nous traversâmes fréquemment, étaient bien autant de lieux propices à des attaques. Nous dûmes marcher constamment avec nos bagages, et deux des tchervâdars, qui avaient l'air très-peu rassurés, poussaient la précaution jusqu'à nous faire avant-garde; ils marchaient en éclaireurs avec leurs fusils, et, à la manière dont ils sondaient les moindres replis du sol, on voyait que ce pays, qu'ils connaissaient d'ailleurs, ne leur inspirait aucune confiance. Cependant nous ne fîmes aucune rencontre fâcheuse et nous arrivâmes paisiblement à *Mamakalan*. De loin nous avions aperçu, autour de ce village, une belle végétation et beaucoup de vignes. Nous en avions bien auguré pour ce gîte; aussi fûmes-nous fort étonnés de n'y voir que des ruines. Nous ne pûmes y trouver d'autre abri que des arbres à l'ombre desquels nous nous établîmes dans un cimetière.

Le jour suivant, de ravin en ravin, après avoir franchi plusieurs sommets, monté et descendu des montagnes qui se reliaient toutes entre elles, et aperçu, à notre droite, les cimes neigeuses de Ravandouz, nous atteignîmes *Suleïmanyèh*. Cette ville, on lui donne ce titre bien qu'elle ne le mérite guère, est située au pied du versant méridional des monts *Khoïdjâh* qui se rattachent, dans le nord, aux montagnes élevées appelées *Kardouks* ou *des Kurdes*, et qui, dans le sud, rejoignent la grande chaîne du Zagros. Suleïmanyèh est dans

une espèce de plaine ou large vallée coupée de tous côtés par des ravins, et dont l'aridité lui donne un aspect des plus désolés. Elle est le chef-lieu d'un des sandjaks du Kurdistân, et résidence d'un pacha indépendant de la Porte, ou, pour mieux dire, feudataire du Sultan, sans tenir de lui ni son titre, ni son autorité qui sont héréditaires dans sa famille. Le territoire de Suleïmanyèh a été souvent le théâtre de combats, ou tout au moins un sujet de querelle et de contestation sans cesse renaissant, entre les deux gouvernements de Turquie et de Perse. Chacun d'eux le réclame comme une de ses dépendances; et, de même que plusieurs autres localités situées dans cette zone indéterminée, il a été quelquefois, de fait, possession persane, puis est retourné à la Turquie entre les mains de laquelle il restait pour le moment, jusqu'à ce que la force des armes ou une surprise le rangeât de nouveau sous l'obéissance du Châh. Les Beys kurdes de ce sandjak ont eux-mêmes entretenu les prétentions de ce souverain, en refusant, à plusieurs reprises, de se reconnaître sujets de la Porte. Cet état leur convenait, en effet; il favorisait, momentanément du moins, leurs velléités d'indépendance. Quand ils voulaient secouer le joug turc, ils se rangeaient sous la protection du roi de Perse, qui, trompé par le fallacieux hommage qu'il recevait de ces Beys, non-seulement leur prêtait appui, mais revendiquait même le territoire de Suleïmanyèh, comme une de ses possessions. Entretenant ainsi habilement cette situation flottante entre les deux empires, les chefs Kurdes réalisaient, en partie et pour un temps, leur affranchissement, but constant vers lequel ont toujours tendu et tendront encore leurs efforts et leurs intrigues.

Ahmet-Pacha, que nous trouvâmes à Suleïmanyèh, a lui-même tenté d'échapper à la plus forte des deux puissances, à celle sous laquelle ses ancêtres ont dû courber leur front, et il ne s'était pas, depuis longtemps, résigné à s'incliner devant le sabre du pacha de Bagdad. On disait même que sa soumission était douteuse et déjà ébranlée. De ces causes il résulte que ce sandjak est presque toujours sur le pied de guerre, et que Suleïmanyèh est un centre presque permanent de réunion militaire. Dans le moment où nous y arrivions, le Pacha avait établi, près de la ville, un camp dans lequel étaient réunis deux à trois mille hommes. Je ne pus savoir dans quelle intention véritable avait lieu ce déploiement de forces sur ce point. Les uns disaient que le gouvernement turc avait conçu des craintes en apprenant la présence de l'armée persane que le Meuhtamet Manoutcher-Khân commandait sur cette frontière. Il était, au reste, très-naturel que l'histoire de Suleïmanyèh et de ses beys fît craindre à la Porte quelque levée nouvelle de boucliers de la part des Kurdes, à cette occasion.

En arrivant à Suleïmanyèh, nous envoyâmes à Ahmet-Pacha la lettre de recommandation que nous avions pour lui. Nous fûmes, par son ordre, logés dans une habitation très-vaste et toute délabrée qui était pourtant ce qu'il y avait de mieux à nous offrir dans la ville. A peine étions-nous installés dans un divân-i-khânèh, à devanture ouverte, sans porte ni fenêtre aucune, que nous reçûmes la visite d'un officier du Pacha. Il venait, de sa part, nous complimenter et nous faire offre de service en se mettant entièrement à notre disposition. Il fut bientôt suivi d'un autre individu chargé de nous remettre cinq *toumâns*, 60 francs environ,

pour nous défrayer de nos dépenses. Cette hospitalité était certes très-gracieuse, surtout eu égard à l'état misérable du pays, et 60 francs constituaient une somme importante relativement au prix de chaque chose dans ce pays; mais nous ne pouvions accepter cet argent. Nous nous excusâmes du mieux que nous pûmes de notre refus, et afin de ne pas blesser le Pacha, nous répondîmes à son envoyé que s'il voulait absolument subvenir à nos besoins, nous accepterions les provisions qu'il lui plairait de nous faire remettre. On nous apporta alors en nature, avec une prodigalité inouïe, tout ce qui pouvait être nécessaire pour nous, nos gens et notre caravane.

Nous voulûmes le soir même aller remercier Ahmet-Pacha de sa réception. Nous le trouvâmes très-souffrant de la fièvre; il était au milieu de son camp où, avec l'enfantillage et l'ignorance des Orientaux, il passait son temps à faire exécuter par ses soldats des maniements d'armes dans la perfection desquels il plaçait toute la science militaire. Le Pacha nous parut d'ailleurs très-belliqueux, et avoir une haute opinion de l'importance des forces dont il disposait. Son goût prononcé pour l'art militaire lui a fait désirer d'instruire ses soldats à l'européenne. Il avait, à grands frais, fait venir de Constantinople quelques *talimdjis* sur lesquels il paraissait fonder de grandes espérances. Parmi eux il s'en trouvait un qui était son officier de confiance; c'était un de ses compatriotes, un Kurde qui avait servi dans l'armée du pacha d'Égypte. Ahmet-Bey voulut nous donner une idée du savoir-faire de sa petite armée, et, autant par gloriole que pour nous faire honneur, il ordonna quelques manœuvres qui, je dois le dire, furent exécutées avec une précision à laquelle nous étions loin



de nous attendre. Notre hôte parut très-fier
nous lui adressâmes sur l'habileté de ses
quelque chose de vrai au fond de l'opin
mâmes, il faut dire que la politesse et la
pour une bonne part, car l'instruction e
Nizams laissaient beaucoup trop à désirer
fussent entièrement sincères. Il les accept
telles, et nous dit avec courtoisie : « Que
« des *talimdjis* français qu'il devait d'a
« dats. » Quant à sa cavalerie, elle était
rement composée de ces volontaires arm
qui ne sauraient être très-redoutables pc
plinée. Ce dont le Pacha était le plus f
lui tenir plus à cœur, c'était ses canons.
en assez mauvais état; mais à ses yeux
ses Kurdes, cette artillerie paraissait fo
laissâmes ses illusions, peut-être même
nous par ce que nous lui en dîmes pour
et je ne fais pas de doute qu'il se sera au
pour se croire invincible.

Ahmet-Pacha s'est fait, quoique fort
renommée chez les Kurdes par la justice
administration. Il est, heureusement p
devenu la terreur des malfaiteurs auxqu
grâce; aussi l'a-t-on surnommé *Kilich-*
sabre. Il descend d'une des plus ancienn
distân; les princes de sa race ont, à d
joué des rôles importants au milieu des
leur pays. Son aïeul, Abdoul-Rahmân Pa
par les luttes qu'il a soutenues contre le

et les pachas de Bagdad, pour les motifs que j'ai indiqués précédemment.

Après être restés un jour entier à Suleïmanyèh, et y avoir été traités par Ahmet-Bey qui nous offrit un dîner à son camp, nous nous remîmes en route pour Bagdad. Nous partîmes sous l'escorte d'un homme de confiance du Pacha, qui avait reçu les instructions les plus sévères pour que nous ne dépensassions pas un *chaï* sur notre route. Il devait pourvoir gratuitement à toutes nos dépenses; il y allait de l'honneur de son maître, et il fit respecter ses volontés, souvent malgré nous. Après avoir traversé un pays de l'aspect le plus triste, nous arrivâmes le soir dans un grand village, appelé *Karadâgh*, situé au bas d'une pente montagneuse coupée de ravins et regardant au sud le mont *Saguermah*. Le lendemain, il fallut franchir cette chaîne qui était la dernière, et formait comme le dernier gradin en descendant du haut de la contrée élevée où sont amoncelées les gigantesques montagnes du Kurdistân. Le mont Saguermah est une barrière naturelle placée entre les plaines de la Mésopotamie et le pays des Kurdes. Ainsi comprise par Abdoul-Rhâman Pacha, il en avait tiré parti pour se mettre à couvert des attaques du pacha de Bagdad, et il en avait fait une ligne de défense imposante. Le seul chemin praticable, au travers de cette montagne, est extrêmement difficile et étroit. Le chef kurde avait cherché à rendre ce passage infranchissable aux troupes turques, au moyen d'une muraille, fortifiée, placée au sommet, dans une partie très-resserrée du défilé qu'il était parvenu à barrer complétement. Cependant la muraille fut renversée, forcée; et le pacha rebelle, obligé de fuir, vivait alors dans l'exil à *Senna*, en Perse.

Nous passâmes au milieu des ruines de cette forteresse kurde, après quoi nous descendîmes, par une pente rapide, sur un versant couvert de bois, vers une contrée que ne bornait plus, devant nous, aucune montagne.

Après huit heures de marche, dont les dernières furent faites dans la plaine, nous campâmes près d'un groupe de tentes kurdes. Le jour suivant notre étape fut courte. Notre guide nous fit arrêter, de bonne heure, dans un camp kurde considérable, assis sur le bord de la rivière de *Delau*. C'était l'établissement d'été d'une population nombreuse obéissant à un chef appelé Roustâm - Aga, et qui avait près de là son village, *Ibraïm-Kantchi*. Roustâm-Aga nous reçut avec beaucoup de politesse, mais il ne cessa de nous importuner par ses demandes. Elles furent si pressantes, et les termes en devinrent si hautains, que sans l'égide du Pacha de Suleïmanyèh, certainement nous n'eussions pu échapper à la rapacité de ce personnage. Dans l'espoir, non de le satisfaire, mais au moins de l'apaiser, nous lui abandonnâmes un couteau, des ciseaux, des capsules, du thé, du sucre, du papier, et autres menus objets que nous pouvions remplacer. Il les accepta, mais tout en laissant voir qu'il n'était pas content; c'était un sabre, des pistolets, un fusil, qu'il aurait voulu nous soutirer. Plus il en avait envie, plus il témoignait d'humeur de ce que nous n'obtempérassions pas à ses désirs, plus nous sentions la nécessité de ne pas nous dessaisir de ces armes qui étaient notre sauve-garde. Cependant nous quittâmes le camp d'Ibraïm-Kantchi à neuf heures du soir.

Nous étions au 1er juillet, le soleil avait une ardeur excessive, nous étions descendus des hauteurs où jusque-là la température s'était maintenue assez modérée. Désormais nous ne

pouvions plus, pour les chevaux, pour les mules et pour nous-mêmes, marcher que la nuit, nous reposant le jour. Nous arrivâmes le matin de bonne heure à *Kufri*, petite ville au milieu du désert, où nous fûmes logés dans une cour à l'ombre de quelques palmiers. Nous nous y arrêtâmes un jour, pour donner à nos animaux le temps de se reposer avant de terminer la partie de notre voyage que la chaleur devait rendre la plus pénible, jusqu'à Bagdad. Nous en partîmes dans la nuit suivante. A peine étions-nous en marche, que nous fûmes tout étonnés de nous trouver tout à coup au milieu d'une troupe que l'obscurité nous avait empêché de distinguer, et qui marchait dans un désordre n'ayant rien de militaire. C'était un régiment d'infanterie que le pacha de Bagdad envoyait à Suleïmanyèh.

Nous arrivâmes au point du jour à *Karatepèh*, mauvais village, encore plus mauvais gîte. De là nous nous acheminâmes vers le caravansérail de *Delau-Abad*, sur le bord d'une forte rivière qui porte le même nom. Nous y restâmes enfermés tout le jour dans une écurie, pour éviter la chaleur qui allait toujours croissant.

Quand le soleil fut couché nous continuâmes à traverser les plaines désertes et sans fin que nous parcourions depuis trois jours, c'est-à-dire depuis trois nuits, et où rien, dans les ténèbres, ne pouvait nous distraire d'une course longue, pénible, pendant laquelle nous nous laissions conduire par nos montures, en luttant contre le sommeil. Sept heures après avoir quitté Delau-Abad, nous fûmes obligés de nous arrêter près d'un groupe de masures en ruines, à défaut d'aucun village qui fût à proximité. Nous passâmes là toute la journée dont une partie fut employée à dormir, car notre exis-

tence était toute bouleversée : nous faisions de la nuit le jour et réciproquement. De ces ruines nous allâmes à *Yenguidjià*, grand village arabe, sur le bord du Tigre, ombragé de belles plantations de palmiers, et où se trouve un beau caravansérail. Bagdad n'était plus qu'à six heures de marche ; nous étions heureux de toucher au terme de ce long voyage ; depuis trente-quatre jours que nous avions quitté Tabriz, nous marchions sans nous être arrêtés. Aussi, dès que les premières lueurs du jour naissant nous laissèrent entrevoir les minarets de Bagdad au-dessus de la ligne horizontale et tremblotante du désert, saluâmes-nous la cité des Khalifes avec un vif plaisir.

Le 7 juillet, le soleil commençait à glisser sur la voûte bleue du ciel le plus pur, quand nous arrivâmes à la porte *Bab-el-Kadem*, la *porte de l'esclave*. A cette heure matinale, les Bagdadins dormaient encore, les *caraouls* seuls veillaient. Nous savions rencontrer là un consul général français, M. Loève Veimar, et un chancelier, M. Vidal ; mais pouvions-nous nous présenter chez eux si matin, pour obtenir leur bienveillante intercession afin de trouver une demeure convenable ? Ces messieurs n'étaient pas en ville ; ils habitaient un jardin que le Pacha avait mis à leur disposition, sur le bord du Tigre. Il fallut aller les y trouver. Le consul général n'était arrivé que depuis quelques jours seulement, il n'avait lui-même aucune installation. Il était campé sous des dattiers, et n'ayant point encore été admis officiellement par le Pacha, il ne pouvait nous servir en rien.

Nous eûmes quelque peine à nous loger. Cependant, à force de chercher, nous trouvâmes une maison vacante que nous louâmes pour quelques toûmans. Notre séjour à Bag-

dad devait être long, car, indépendamment des excursions que nous pensions à diriger dans les environs, notamment à Ctesiphon et jusqu'à Babylone, nous avions fait depuis Suleïmanyèh une expérience suffisante pour nous prouver la nécessité d'attendre que la chaleur eût un peu molli, avant de nous remettre en route. Le parti n'était d'ailleurs pas difficile à prendre, car Bagdad nous offrait, à différents points de vue, des sujets d'étude qui devaient nous aider à passer le temps. Aussi, dès que nous fûmes installés, employâmes-nous nos premières journées à parcourir cette ville curieuse qui se présentait encore, au début de notre séjour, avec tout le prestige que lui prêtent la puissance des Kalifes et la civilisation de cette ère célèbre de l'Islamisme, sans oublier l'effet produit sur notre imagination, à nous autres Européens, par les contes féeriques des Mille et une Nuits. Cependant Bagdad est bien déchue : une épaisse poussière couvre le pied des édifices où se retrouve à peine visible la trace d'Haroun-el-Rechid et de Zobeïdèh; çà et là, en cherchant bien, on découvre, dans quelque coin des bazars, sur le rivage du Tigre, au milieu de décombres qui ont perdu leur nom, des pans de murs sur lesquels se lisent des fragments d'inscriptions couffiques, un minaret dont l'origine ancienne est attestée par sa ruine même, ou quelques débris de portail émaillé dont les mosaïques de couleur se détachent sur un fond de maçonnerie brisée, sans que les Turcs se soucient de la disparition de ces témoins d'une civilisation rivale de celle de Byzance. A l'exception de ces débris, aussi rares que dénués d'intérêt, on remuerait vainement la poussière amoncelée dans Bagdad. Cette grande ville n'a rien conservé qui rappelle ses glorieux khalifes, et j'y cher-

chai inutilement la place de ces vieux temples mahométans où les Abbassides fanatiques retrempaient leur sabre avant de courir à de nouveaux et barbares exploits. Si la trace de cet âge héroïque des Mahométans n'est point entièrement effacée à Bagdad, elle y est cependant tellement incertaine, tellement perdue au milieu des ruines qui couvrent cette noble cité, que le souvenir seul du passé est resté debout à côté de la dévastation du présent. Les onze siècles qui se sont écoulés depuis sa fondation par Abou-Safer-el-Mansour, les guerres, les envahissements des Turcomans rebelles à l'autorité des khalifes, les inondations du Tigre, et jusqu'aux orages venus du désert, tout a contribué à la destruction des splendides édifices dont la civilisation arabe et une foi exaltée avaient doté cette superbe reine de l'islamisme.

Le voyageur doit aujourd'hui laisser à la porte ses illusions sur Bagdad. Qu'il se contente d'y chercher la ville moderne, d'y voir ses mosquées nouvelles, ses arts analogues à ceux de la Perse; il y trouvera encore assez d'aliments pour rassasier sa curiosité, sinon pour exciter son admiration, et le fleuve arabe, le beau ciel de Mésopotamie qui reflète son azur sur les faïences des coupoles ou sur les gracieux panaches d'innombrables dattiers, lui offriront encore assez d'attraits pour que Bagdad reste dans son souvenir. Vaste entrepôt des marchandises de l'Inde, de la Perse et de la Turquie, ses bazars immenses ont un grand intérêt; on y trouve réunies les productions de plusieurs pays, une variété infinie d'objets d'art qui rivalisent de goût et d'originalité. C'est là que viennent se décharger les bagalos du golfe Persique, les caravanes de l'Asie Mineure, et les nombreux chameaux de

l'Arabie et de la Syrie. De l'Orient à l'Occident, du Nord au Sud, toute l'Asie afflue à Bagdad; c'est le vaste marché d'un riche commerce, le centre de relations auxquelles participent tous les peuples de cette partie du monde. Pour donner une idée des transactions commerciales qui ont lieu à Bagdad, il suffira de dire qu'on y compte soixante maisons de commerce européennes par lesquelles sont représentés tous les pays.

Bagdad a l'aspect d'une grande ville, et de loin ses minarets, ses nombreuses coupoles la font distinguer au milieu de l'immense désert qui l'entoure, et où elle semble placée comme une oasis. Du côté de l'orient, elle présente une vaste ceinture de murailles en assez bon état, que protègent quelques bastions et un large fossé facilement submersible par les eaux du Tigre. Cette enceinte s'appuie, à ses deux extrémités, au rivage du fleuve qui baigne la partie occidentale de la ville. C'est de ce côté que Bagdad se présente sous son plus bel aspect. Le palais du Pacha, les mosquées, les cafés, les maisons, ou les jardins qui se succèdent en se reflétant dans l'eau qui les baigne, forment un très-beau coup d'œil. En face de ce quartier bâti sur la rive gauche du *Chatt*, c'est le nom que les Arabes donnent au Tigre, s'en élève un autre moins important qui se lie au premier par un immense pont de bateaux, sans cesse traversé par des caravanes de Bédouins, des pèlerins qui vont à Kerbelàh, ou des cavaliers des tribus nomades qui regagnent leurs tentes sur le bord de l'Euphrate. Ce quartier est ouvert, et, quoique beaucoup moins considérable que celui de la rive gauche, il a néanmoins une importance qui peut le faire passer pour une seconde ville, d'autant mieux que sa popula-

tion ne ressemble guère à celle du bord opposé. Elle se compose presque exclusivement d'Arabes du désert, qui y sont logés temporairement, et de Persans qui s'y trouvent en grand nombre. La différence de religion, et la haine religieuse qui existe entre eux et les sunnites, leur ont fait adopter ce quartier. Ils y sont plus à l'abri des vexations de la populace de Bagdad, et plus en liberté d'aller et de venir entre cette ville et Kerbelàh, lieu de pèlerinage fréquenté par les chyas. C'était là que résidait Zelly-Sultân, ce personnage dont j'ai parlé, qui sous le nom d'*Ali-Châh* voulut disputer à son neveu Mehemet-Chàh la couronne de Perse. Il y avait une sorte de petite cour dont l'Angleterre faisait les frais.

La partie de la ville comprise entre le Tigre et les murailles de Bagdad est très-vaste; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit entièrement couverte d'habitations. Dans la partie orientale et vers celle du sud, il y a d'immenses terrains sur lesquels s'élèvent quelques ruines, et dont la plus grande superficie est abandonnée à la pâture que viennent y chercher les chameaux. On voit par là, ainsi que par l'enceinte fortifiée qui date des khalifes, que Bagdad eut autrefois une importance incomparablement supérieure à celle qui lui reste. Sa population actuelle n'est plus que d'environ cinquante mille habitants, parmi lesquels il y a un grand nombre de chrétiens de diverses communions, et des juifs.

Le pachalik de Bagdad était autrefois héréditaire et indépendant; ses pachas rendaient hommage au grand seigneur; aujourd'hui c'est la Porte qui les nomme. Cette province est une des plus importantes et en même temps une des plus difficiles à gouverner de l'empire. L'autorité du pacha de Bagdad s'étend du golfe Persique aux monts Kardouks, et de la fron-

tière persane au delà de la rive droite de l'Euphrate, c'est-à-dire sur une étendue de deux cents lieues en longueur et à peu près cent lieues de largeur. Cette autorité est plus nominale qu'effective, à cause de l'esprit d'indépendance des populations sur lesquelles elle doit s'exercer, et par suite de l'extrême mobilité de la plus grande partie d'entre elles. Le Pacha de Bagdad n'a pas assez de troupes régulières pour tenir tête aux tribus nomades quand elles se révoltent, et il est souvent arrivé qu'il a été lui-même bloqué dans sa ville par les Arabes. Ce territoire compte en effet quatre grandes familles dont les tentes se groupent dans le désert : celles des Montefiks, des Chamars, des Aboubiels et des Djerbâhs, qui peuvent réunir près de vingt mille cavaliers. Quelque peu aguerris et peu redoutables qu'ils soient, leur nombre ne laisse pas d'être inquiétant, et quand ils tiennent la campagne, il est presque impossible de sortir de la ville.

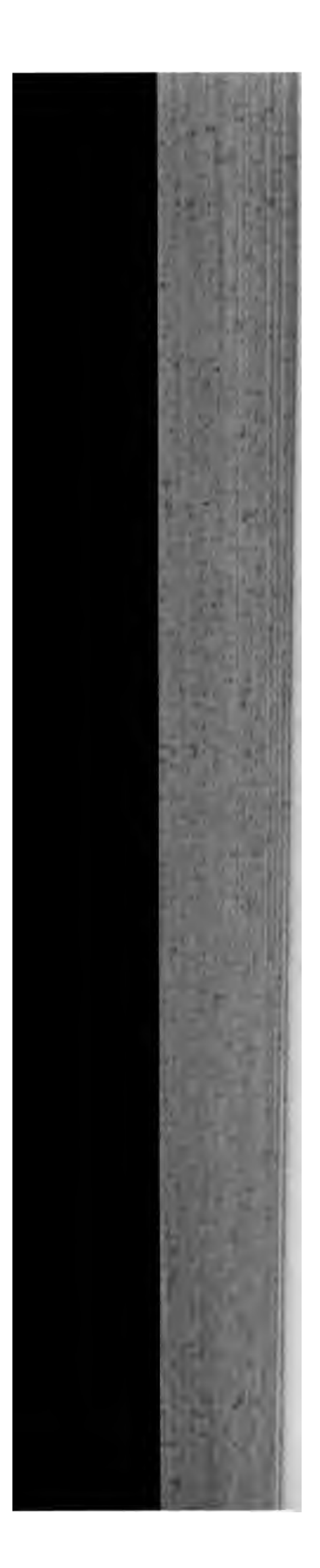
Bagdad est, sans contredit, l'un des points les plus importants du continent asiatique. Sa position sur un grand fleuve qui descend vers l'Océan des Indes, sa situation à l'extrémité de l'empire ottoman, et presqu'à la limite de celui des Anglais, sur la frontière de la Perse et sur celle de l'Arabie , lui donnent une importance incontestable comme centre d'action politique. De plus, elle est au milieu d'un territoire dont la fécondité serait incalculable, si l'on se décidait à y faire revivre l'industrie des Babyloniens, à y rappeler la civilisation de Sémiramis. Des monts Kardouks au rivage du golfe Persique, de la chaîne des Zagros à l'Euphrate, s'étend une contrée immense, arrosée par cent rivières, traversée par des canaux antiques que les Romains

furent les derniers à utiliser; partout la terre généreuse appelle la culture, la population, et ne demande que des bras pour en extraire des richesses égales à celles de l'Inde ou de l'Arabie-Heureuse. Là, l'indigo, le sucre, le café, le coton, le plus beau froment enrichiraient des millions de colons qui y apporteraient leur science agricole, les arts d'une civilisation que le bedouin méprise parce qu'il n'en sent pas le besoin.

L'Angleterre a compris ce que pouvait être Bagdad, et depuis longtemps; si elle n'a pu encore faire de ce territoire une de ses colonies, elle en prépare du moins, de longue main, les moyens. Elle l'envisage, en attendant, comme un centre politique d'un grand intérêt, et y entretient, depuis plus de vingt ans, un résident dont l'entourage et le rôle qui lui est confié prouvent à quel point le gouvernement anglais tient à y être sur un pied imposant. Ce résident, dont les émoluments considérables sont en proportion de la représentation qu'il doit avoir, est gardé par une troupe de soldats anglais et de cipayes. Des canons sont dans sa cour, une escadrille de bateaux à vapeur mouillés sous les fenêtres de son palais assurent ses relations avec Bombay, en même temps qu'ils servent puissamment à appuyer son influence, soit à Bagdad même, soit sur les deux rives du fleuve.

La France jusqu'à cette époque, 1841, n'avait été représentée dans ces contrées lointaines que par des agents consulaires d'une valeur personnelle plus ou moins douteuse, et auxquels, dans ses habitudes malentendues de parcimonie, elle n'accordait rien de ce qui pouvait contribuer à leur donner du relief aux yeux des populations ou des pachas

turcs. Aussi la position politique de la France y a-t-elle toujours été fort inférieure à celle de l'Angleterre. Il y a une vérité, un fait qu'on semble ignorer complétement en France, c'est que dans ces pays où l'action directe, instantanée pour ainsi dire, de la puissance française, ne peut pas se faire sentir, où son histoire, ses relations, sa force réelle sont inconnues, il est utile de prouver son importance, le degré de sa puissance, par une grande, je dirai même par une fastueuse représentation accordée à ses consuls, à ses agents diplomatiques. Il faut, en Asie, parler aux yeux des peuples, imposer par l'extérieur aux autorités; au besoin, savoir à propos faire quelques libéralités. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut se placer sur un pied convenable et résoudre des difficultés que l'appât d'un gain ou l'intimidation peuvent seuls parvenir à vaincre. J'ai dit qu'à notre arrivée à Bagdad, nous y trouvâmes M. Loève-Veimar venu depuis peu en qualité de consul général. C'était un progrès, c'était certainement un pas fait vers cette politique qui ne devrait jamais laisser le champ libre aux empiétements de l'Angleterre. Mais que de difficultés ce nouveau représentant de la France ne devait-il pas rencontrer pour détruire, ou du moins pour combattre la prépondérance anglaise établie par une possession de plus de vingt années et soutenue par des moyens que nous admirons, nous autres Français, sans avoir assez de volonté, ni assez de persévérance ou de résolution, pour en employer de semblables. Et telle est la versatilité qui caractérise notre nation, par conséquent notre gouvernement, que je ne crois pas me tromper en pensant que le consulat général français de Bagdad n'aura pas une longue durée (15). Malheureusement les précédents, s'ils ne me donnent pas raison dès à pré-



sent, sont là pour me faire craindre de
A Bassorah, autre ville importante, si
Tigre et de l'Euphrate, la France éta
siècle représentée par un consul; elle
blissement important et une factoreri
intérêts de nos nationaux y sont mal dé
agent qui porte le turban et la robe aral
rien des *raïas* chrétiens; la maison con
et tout Français qui aborde à Bassoral
pour sa tête ni protection pour ses in
les Anglais ont élevé un édifice consid
nelé, qui sert à la fois de résidence à leu
pour leur marine, et de magasin où ils
une habile prévoyance, tout ce qui peu
La France s'efface et l'Angleterre gran
depuis la fin du dernier siècle, la puis
toujours décroissant sur ces lointains
celle de l'autre a pris des proportions
embrasse le monde.

Si la question politique a été longtemp
il n'en a pas été de même de la religion.
vérante, n'a cessé de marcher du même
où la foi ne saurait être, sans péril, a
tations ou aux piéges que les schism
orthodoxes sans défense. Bagdad est,
nées, le siége d'un évêque catholique
tolique pour toute la Mésopotamie et la

CHAPITRE LVI.

Ctésiphon. — Excursion à Babylone. — Le Sam. — Ruines de Babylone. — Hellâh. — Départ de Bagdad. — Mossoul. — Diarbekhr. — Alep. — Beyrout. — Départ pour la France.

Après avoir cherché dans la ville de Bagdad tout ce qu'elle pouvait recéler de curieux ou d'intéressant, peu satisfaits de ses monuments modernes qui ressemblent à ceux de la Perse par leurs formes et leurs ornements, moins satisfaits encore de ce qu'elle a conservé des khalifes, nous nous préparâmes à visiter ses environs. *Ctesiphon* ou *Madaïn* fut le premier endroit où nous nous rendîmes. La chaleur était grande, le soleil brûlant et l'ombre même sans fraîcheur, mais il était impossible d'attendre une époque plus favorable ; le terme de notre séjour à Bagdad ne pouvait être illimité.

Nous partîmes donc par une chaude soirée, à l'heure à laquelle le soleil élargissant son disque d'or, et s'abaissant rapidement, allait se perdre derrière l'immense horizon du désert. Nous franchîmes les fossés de la ville, et bientôt, au milieu des landes brûlées de la campagne, nous n'entendîmes plus, d'abord affaiblie, puis perdue dans l'air calme du soir,

que la voix du muezzin qui appelait, pour la cinquième fois, les fidèles à la prière. A ce moment, la lune se levait au dessus des montagnes de la Perse; peu à peu sa lumière froide et bleuâtre remplaça les tons roux et brûlés du soleil couchant. Nos chevaux ouvraient les naseaux avec avidité pour respirer un peu de la fraîcheur que la nuit apportait avec une parcimonie qui était loin de les satisfaire. Nous avancions toujours, descendant le rivage du Tigre, le perdant ici pour le retrouver plus loin ; les chants de quelques mariniers arabes qui tiraient la corde de leur lourde barque, venaient jusqu'à nous ; leur accent languissant et mélancolique disait bien la peine et la fatigue qu'ils avaient.

Après deux heures de route nous rencontrâmes la rivière de *Delhub;* elle est très-profonde, nous la passâmes sur un bac. Trois heures plus tard, un peu avant minuit, nous nous trouvions sur un terrain très-accidenté : partout autour de nous s'élevaient de petites éminences ; nous les gravissions, nous les tournions; sous la faible clarté de la lune, nos chevaux trébuchaient sur des débris de pierres ; nous comprîmes que nous étions sur l'emplacement d'une ancienne ville, et nous reconnûmes *Ctésiphon,* à la silhouette obscure qui accusait devant nous le monument dont le nom est *Takht-i-Khesrâh* ou *Tak-i-Khesrâh.* Nous fûmes bientôt devant; en ce moment la lune l'éclairait de tous ses rayons, et nous pûmes distinguer, malgré l'heure qui rendait toutes les formes douteuses et insaisissables, la large façade d'un grand édifice au centre duquel s'ouvrait une haute et mystérieuse voûte dont les oiseaux de nuit, épouvantés de notre arrivée, remplissaient la profondeur du bruit de leurs ailes et de leurs cris funèbres. Sous cette arcade, à peine éclairée par

un pâle reflet de la lune, tout était vague et sombre. Elle paraissait immense.

Bien des heures encore restaient jusqu'au jour; il fallait prendre un peu de repos, nous nous jetâmes sur l'herbe.

L'étoile du matin pâlissait déjà, et le ciel blanchissait à l'horizon, quand je m'éveillai. Je regardai autour de moi pour reconnaître le lieu où je me trouvais; çà et là, à droite, à gauche et au loin s'étendaient les monticules que j'avais remarqués la veille en arrivant; de grands arbustes épineux en couvraient les pentes, mais ne dérobaient rien à la vue, car la plus minutieuse recherche ne m'amena pas à trouver sous leurs rameaux la moindre trace de constructions. Tout l'intérêt de cette localité appartenait donc exclusivement à l'édifice que nous avions reconnu en arrivant. Bientôt le soleil, ce magnifique soleil d'Asie, majestueusement élancé dans un ciel de nacre azurée, le frappa en face de toute sa lumière et en fit ressortir les moindres détails.

J'ai dit, en parlant des monuments qui se trouvent sur l'extrême frontière de la Perse et dans le voisinage de Kerman-Châh, que la route qui se dessine sur les versants occidentaux des monts Zagros, en partant de cette ville, conduit à Bagdad. J'ai dit aussi que cette voie, où les obstacles que présente une nature sauvage ont été surmontés par le travail des hommes, avait dû être celle que suivirent en tout temps les armées sorties de Perse pour aller à la conquête de la Mésopotamie ou de l'Asie Mineure. Elle a été, pour ainsi dire, le trait d'union qui liait les provinces soumises par les monarques persans au siége de leur empire; c'est, selon moi, ce qui explique la présence des monuments divers placés sur plusieurs points de cette route. Parmi les villes de la

Babylonie, dont les portes s'ouvrirent devant les armées victorieuses des souverains de la Perse, figure *Séleucie*. Cette cité, fondée par Séleucus Nicator, sur la rive droite du Tigre, fut longtemps la capitale du royaume dont ce lieutenant d'Alexandre avait hérité après la mort de son glorieux maître. Chosroës le Grand, que les Persans appellent Khosrò et *Nouchirvân* ou *le Juste*, s'empara de cette ville dans le cours des victoires qu'il remporta en Mésopotamie sur les Romains. Ce prince sut imprimer à ses conquêtes une stabilité telle qu'il eut le loisir de fonder plusieurs établissements dans les pays qu'il avait soumis. Si l'on en croit les vestiges et les ruines qui se voient encore aux bords du Tigre, on doit penser que le point où fleurissait alors Séleucie, avait particulièrement attiré son attention. Mais par une idée qui est tout à fait dans la nature du caractère asiatique, Chosroës, jaloux d'attacher son nom à une ville qui lui dût son origine, et ne voulant pas résider à Séleucie, fit bâtir sur la rive opposée une seconde cité connue sous le nom de *Ctésiphon* ou de *Madaïn*. Le siége du gouvernement de la province étant là, ainsi que la demeure du souverain, comme on le verra, il était naturel que la population de la ville déchue vînt se fixer dans la nouvelle. Par suite, l'abandon dans lequel tomba Séleucie ne tarda pas à avoir pour elle des conséquences funestes. Elle se couvrit de ruines qui, s'amoindrissant tous les jours, finirent par ne plus laisser d'autres traces que quelques éminences de terre, recouvertes aujourd'hui par les broussailles du désert.

Quant à Ctésiphon, l'aspect qu'elle présente est à peu de chose près le même : tout en a disparu, à l'exception du grand monument auquel les Arabes ont conservé le nom de

Takht-i-Khesrâ ou *Khosrô, Trône de Khosroës* ou *Tak-i-Khesrâ, arc de Khosroës,* car cette ruine est généralement connue des archéologues sous le nom d'*Arc de Nouchirvân;* or, j'ai dit plus haut que ce nom était, en raison des qualités attribuées au prince sassanide, un de ceux que les écrivains orientaux donnèrent à *Khosroës*. Celui d'arc a été attribué à ce monument à cause de sa partie centrale qui, en effet, se compose d'une voûte gigantesque qui n'a pas moins de vingt-huit mètres de hauteur sur trente-cinq mètres de longueur, et plus de vingt-deux mètres de largeur. L'immense salle qu'elle couvre est sans doute celle sous laquelle se tenait le roi au milieu de sa cour et dans tout l'éclat de sa grandeur; de là, la qualification de *Takht*, *trône* ou *Palais,* qu'on a donnée à cet édifice, avec celle de *Tak,* qui n'en désigne que la nature. A droite et à gauche de cette salle ou de cette arcade étaient les autres appartements. La façade entière de l'édifice a près de quatre-vingt-trois mètres. Son ornementation consiste en une succession d'arcades sur toute sa largeur et dans toute sa hauteur, comprises entre des pilastres ou colonnettes engagées. Tous les arceaux sont à plein cintre, excepté celui de la grande salle voûtée. Par une singularité dont il faut sans doute chercher la cause dans des raisons de solidité, cette immense voûte suit une courbe elliptique, le grand axe étant vertical. Les constructeurs qui l'ont élevée ont eu recours à un moyen que je signalerai comme très-curieux : ils ont placé bout à bout des tubes ou tuyaux en poterie de vingt centimètres de diamètre, de distance en distance et perpendiculairement au périmètre de cette arcade. On est souvent réduit aux conjectures en face de ces antiques monuments, aussi se demande-t-on dans quel

but avaient été placés ces tuyaux, et la seule raison que l'on puisse reconnaître aujourd'hui est celle d'établir des courants d'air, si précieux et si nécessaires sous le climat brûlant de cette contrée. On distingue encore sur la face et le retour du grand arceau des pièces de bois d'un fort équarrissage et très-longues qui lient la naissance de la voûte avec les murs de la façade. Ces poutres paraissent être en bois de cèdre ou de cyprès.

Il ne reste rien des parties de ce palais qui servaient d'habitation. Des arrachements de murs et d'arceaux indiquent seuls qu'elles se trouvaient de chaque côté de la grande salle voûtée par laquelle on pouvait y pénétrer au moyen de trois portes dont l'une était au fond et les deux autres sur les faces latérales.

Selon l'usage antique de la Babylonie, cet édifice est entièrement élevé en briques, mais cuites, carrées, et recouvertes d'un enduit dont on retrouve quelques traces. Ce monument, par ses dispositions et le genre de sa décoration extérieure, rappelle le palais de Firouzabad. S'il y a entre eux quelques légères différences de style ou de caractère, elles ne sont pas assez sensibles pour qu'on ne les rapporte pas tous deux à une ère commune qui est évidemment celle des Sassanides.

En parlant du monument qui s'appelle *Takht-i-Gherô* ou *Tak-i-Gherô*, et qui est situé dans un défilé du mont Zagros, j'ai dit que la seconde partie de son nom pouvait être une corruption de celui de *Khosrô;* de là, cette conséquence que cette ruine et le palais de Ctésiphon pourraient être attribués au même prince Khosroës. On doit admettre, en effet, que la prononciation du nom de ce monarque, variant suivant

les pays où l'on retrouve son souvenir, elle peut être *Khosrô* en Perse, devenir *Gherô* dans la contrée montagneuse dont les vallées sont habitées par des *Kurdes* ayant un idiôme particulier, et se transformer en *Khesrâ* pour les Arabes des bords du Tigre. Au reste, dans l'histoire même de ce prince, on trouve bien des présomptions pour lui faire honneur de ces divers monuments; car elle raconte que, très-occupé du soin d'embellir les villes de ses États et d'y créer des monuments utiles, il en fit construire un grand nombre.

L'étendue de terrain qui, sur la rive gauche du Tigre, porte les traces de la ville de Ctésiphon, peut être d'environ six kilomètres du nord au sud, et trois kilomètres de l'est à l'ouest. Comme la rivale qu'elle a supplantée, et comme tant d'autres villes de la Babylonie, comme Babylone et Ninive elles-mêmes, elle s'est effacée complétement par suite de la nature des matériaux employés aux constructions, ne consistant qu'en briques cuites au soleil; on conçoit qu'il n'a pas fallu de grands efforts aux hommes ni au temps pour les faire disparaître. D'ailleurs Bagdad passe pour avoir été en partie bâtie avec des briques enlevées à Séleucie et à Ctésiphon. Voilà plus de causes qu'il n'en faut pour expliquer leur disparition presque totale, et le voyageur qui a été jusqu'à ces rivages lointains du Tigre, comme l'archéologue qui fera à cette relation l'honneur d'y chercher quelques renseignements, doit s'estimer heureux que le khalife Abou-Jafer-El-Mansour, qui a fondé Bagdad, ait du moins épargné le *palais de Chosroës*.

Les noms de *Ctésiphon* ou de *Madaïn* sont inconnus aujourd'hui aux Arabes; ils ne désignent le lieu où sont les ruines de la ville sassanide que par le nom de *Soliman-Pak*,

à cause du tombeau du personnage ainsi appelé, que l'on rencontre à quelques centaines de pas en avant, et que nous n'avions pas daigné regarder. Ce *Soliman-Pak* fut, prétendent les gens du pays, le barbier de Mahomet; on lui a élevé un de ces mausolées, lieux de pèlerinage et de prières, dont on voit si souvent dans ce pays la coupole blanchâtre, à l'ombre, sous le feuillage d'un palmier solitaire. — Les Arabes ne connaissent plus de ce site si mémorable et si grand autrefois que la tombe de *Soliman-Pak!* — La tradition a passé, l'histoire s'est perdue, ainsi va le monde.... Ainsi la gloire et les grandeurs tombent dans l'oubli. La vulgarité d'un rasoir, fût-il celui qui rasa la tête de Mahomet, a effacé l'illustration d'un sceptre; et le barbier du Prophète a supplanté le puissant monarque dont l'un des successeurs rejeta avec mépris la religion à laquelle voulait le convertir le chamelier de la Mecque.

Nous revînmes à Bagdad, et quelques jours plus tard nous prîmes la route de *Hellâh*, petite ville au sud-ouest sur les bords de l'Euphrate. La chaleur, se soutenant toujours avec la même intensité persévérante, nous dûmes voyager la nuit. Conduits par trois cavaliers du Pacha, nous entrâmes à la fin du jour en Mésopotamie. La monotonie de la route dans le désert ne se dément pas un seul instant; c'est partout la même aridité, la même solitude et la même perspective horizontale se perdant à l'infini. Le voyage de Bagdad à *Hellâh* est très-fatigant, surtout en cette saison. Aussi quelques bonnes âmes, poussées par la charité ou par le besoin de racheter de grandes fautes, ont-elles eu la bonne pensée de faire exécuter, à des distances très-rapprochées, des lieux de repos, des caravansérails, où l'on trouve quelques rares

habitants qui fournissent aux voyageurs de l'eau, du pain, des melons, des fourrages dont on manquerait absolument sans cela. Deux journées suffisent pour atteindre *Hellâh*, et le chemin est divisé en cinq haltes. Nous ne pouvions marcher que la nuit; le jour, enfermés dans des écuries, sous des voûtes sombres, nous attendions impatiemment que le soleil eût disparu derrière la bande bleuâtre du grand désert d'Arabie. Jusque-là, nous évitions ses rayons ardents et presque mortels, mais nous étouffions, en aspirant les bouffées brûlantes que nous envoyait le *Sam*. Nous eûmes, dans une de ces interminables journées de repos forcé, le triste spectacle de cet orage, de cette avalanche de sable torréfié que soulève le vent impétueux du *Sahrah*, qui passe comme une flamme, renverse, brûle et tue bien souvent. Rien ne peut donner l'idée de ce phénomène; il faut l'avoir vu. Des courants d'air chaud arrivent par intervalles, avant-coureurs de la tempête; ils avertissent les hommes qu'ils aient à se soustraire à ses effets. Alors chacun se cache, s'abrite s'il peut; les animaux craintifs, l'oreille basse, l'œil morne, courbent la tête et semblent attendre avec inquiétude quelque chose qu'ils redoutent. Le vent augmente, sa température s'élève; à l'horizon, du côté où il souffle, une bande rouge, opaque, barre le ciel bleu; la bande sinistre s'élargit, et sa frange dorée, qu'éclaire le soleil, monte lentement au-dessus du nuage redouté; tout devient sombre, l'obscurité se fait; une lueur livide couvre le désert, elle semble un reflet de la mort. Le nuage s'approche, il est immense et cache le ciel tout entier, la tempête mugit de toutes ses forces, la rafale impétueuse courbe ou brise tout sur son passage; un vent sulfureux brûle, asphyxie; les hommes se mettent à

plat ventre et se couvrent de leurs manteaux, les animaux effrayés, tremblants, ouvrent les naseaux avec terreur et se couchent les uns à côté des autres, cachant mutuellement leurs têtes sous leur ventre; leurs crins agités se dressent et se mêlent; les plis des manteaux volent en tournoyant; les broussailles desséchées voltigent et se heurtent dans tous les sens; le palmier solitaire se courbe, et ses rameaux flexibles, penchés sur la terre, se souillent de poussière. Tout semble mort, les arbres seuls crient en se tordant, et les murailles ébranlées se balancent sous les efforts de la tourmente. Le sable qu'elle apporte du fond du désert, qu'elle soulève en tourbillons, siffle de toutes parts. Le soleil est impuissant à percer l'enveloppe opaque et roussâtre qui couvre toute la contrée..... Enfin, ses rayons se font jour peu à peu, le vent mollit, l'air est toujours brûlant, mais moins empesté, l'orage va plus loin, il continue sa course et porte en d'autres lieux le ravage et la mort. Les voyageurs se redressent, les animaux se hasardent à lever la tête; ils sont tout couverts d'une couche de sable impalpable, brillant et chaud, qui a pénétré partout et les empêche de respirer. Le *Sam* est passé, on le voit avec horreur s'éloigner, on le redoute encore jusqu'à ce que le terrible nuage ait disparu.

Nous mîmes deux jours, divisés en cinq étapes, pour atteindre le territoire de *Hellâh*. Cette petite ville est à soixante dix-huit kilomètres au sud-sud-ouest de Bagdad. Sur ce parcours, la contrée qu'on traverse entre les deux grands fleuves qui renferment la Mésopotamie, est complétement déserte. On n'y rencontre de loin en loin que quelques tentes d'Arabes *Beddaouïs*, ou nomades, groupées autour des puits où viennent s'abreuver les caravanes.

On sait par les traditions historiques combien les Babyloniens avaient fertilisé cette immense plaine que l'insouciance musulmane a laissé se transformer en désert. Elle était coupée, en beaucoup d'endroits, par de grandes et profondes tranchées qui mettaient en communication les eaux de l'Euphrate et celles du Tigre. Par ces travaux gigantesques, ils avaient créé des canaux qui remplaçaient les courants d'eau naturels dont ils manquaient, qui portaient bateaux et faisaient ainsi circuler les produits de toute sorte, en alimentant un commerce immense. Enfin, au moyen de saignées habilement disposées, l'eau était distribuée avec art, au travers des champs où ces irrigations portaient la fécondité. De tous ces ouvrages qui faisaient tant d'honneur à l'industrie des Babyloniens, il n'en reste plus aujourd'hui que deux où les eaux n'aient pas vu leur route obstruée complétement par les éboulements et l'entassement des terres. Un premier canal est à huit kilomètres de Bagdad; nous le traversâmes sur un pont de bateaux et nous y vîmes quelques-unes des grandes barques qui naviguent sur le Tigre et descendent à Bassorah. Mais elles s'y trouvaient arrêtées par suite de l'abaissement de l'eau qui devient stagnante pendant plusieurs mois de l'année, lorsque la crue des deux fleuves est retombée au-dessous du niveau actuel du lit élevé de ce canal. A vingt-sept kilomètres plus loin, on en traverse un second qu'on appelle *Nahr-Malkhah;* il est actuellement complétement à sec, et en partie comblé. On en rencontre successivement ainsi quatre autres plus étroits, tous desséchés, mais auxquels les Arabes ont conservé le nom de *Nahr* ou canal. En effet, toutes ces tranchées sont bien le résultat du travail des hommes dans un autre temps que celui de l'incurie du

gouvernement turc, et de la paresse fataliste des Arabes. A trente-quatre kilomètres du *Nahr-Malkhah*, on franchit sur un pont construit en briques, un dernier cours d'eau canalisé, près d'un hameau ruiné qu'on appelle *Mahahouïl*. Tous ces canaux suivent des directions parallèles, et leurs eaux viennent toutes de l'Euphrate, ce qui prouve que le lit de ce fleuve est, du moins jusque-là, plus élevé que celui du Tigre. Les débordements périodiques des deux grands fleuves de la Mésopotamie, à l'époque où arrive la fonte des neiges, dans les montagnes de l'Arménie où ils naissent et où ils reçoivent de nombreux affluents, servent certainement à expliquer ces grands canaux qui coupent la Mésopotamie, de l'Euphrate au Tigre. Ces travaux étaient trop gigantesques, étaient exécutés dans des proportions trop colossales pour n'avoir été entrepris que dans un but d'arrosement. Il faut leur attribuer un but plus utile qui les rendait indispensables, celui de préserver le pays d'une submersion presque complète et d'une périodicité annuelle à laquelle il n'échappe plus aujourd'hui. En même temps, la culture en profitait, les racines de tous les végétaux trouvaient une nourriture abondante dans le sol rendu humide par d'innombrables irrigations, et leurs fruits, échauffés par un soleil ardent, mûrissaient vite en donnant d'abondantes récoltes. Ainsi, ce que la simple prudence avait commandé tournait au profit d'une richesse territoriale devenue proverbiale en Asie. Il n'y a plus aujourd'hui ni prudence ni industrie agricole; il ne reste que la misère apathique de l'Arabe nomade, à côté de la disparition presque totale de tous les ouvrages d'une antiquité qui fait honte au temps actuel.

De Mahahouïl, on commence à distinguer, au-dessus de

la ligne horizontale du désert qui s'étend jusqu'à Bassorah, les ondulations d'un sol accidenté que dominent quelques rares monticules. Ces éminences, qui de loin ne paraissent être autre chose que des accidents naturels et que recouvrent quelques broussailles, sont tout ce qui reste de Babylone. On parcourt treize kilomètres sur un terrain ainsi relevé et ondulé de toutes parts.

La plus grande éminence que l'on y remarque est à quatorze kilomètres au delà de Mahahouïl et à huit en deçà de *Hellah*, en dérivant du chemin frayé, vers l'ouest. Les Arabes l'appellent des deux noms *Babel* qui paraît être resté traditionnellement, et *Mudgelibèh* qui, dans leur langue, signifie *ruiné de fond en comble.* Elle se présente sous la forme d'un vaste plateau rectangulaire du sommet duquel se sont éboulées, sur les quatre côtés, des terres qui forment tout autour un plan incliné dont la base est très-étendue. En gravissant ces pentes où les pluies ont creusé une multitude de ravins, on trouve des débris de briques et des apparences de constructions sur les angles, qui font présumer que cet édifice était flanqué de tours. En étudiant ce grand monticule, on reconnaît qu'il a été élevé avec des briques crues, et que ses revêtements ont dû être faits avec des matériaux plus solides, peut-être des pierres, ou, à défaut d'elles, certainement des briques cuites (16). Nous vîmes plusieurs fragments de ces dernières portant des inscriptions et encore enduites de bitume. La longueur du plateau est de cent soixante six mètres, sa largeur de cent soixante mètres, et sa hauteur est de trente-six à quarante mètres. Autour, quelques mouvements de terrain qui se succèdent parallèlement à sa base, font penser qu'ils pourraient se rapporter

à une enceinte dans laquelle ce monument aurait été enfermé. On y trouve également des débris de briques. Le nom de Babel, qui est resté à cette ruine, indiquerait-il donc, en effet, la fameuse tour dont parle l'Écriture, et le temple de Belus, spolié et renversé par Xerxès? On sait que de tous les édifices de Babylone celui-là était le plus grandiose; c'est le seul dont on retrouve aujourd'hui les vestiges. Il y a là le motif d'une forte présomption pour répondre par l'affirmative à la question qui précède.

Au sud du Mudgelibèh se voit une autre éminence que les Arabes désignent par le nom de *Kasr* ou *château, palais*. La base en est très-irrégulière, mais très-étendue; elle n'a pas moins de huit cents mètres de circuit. Son état actuel offre plutôt l'aspect d'un monticule naturel que celui d'une ruine. Cependant, çà et là, on y découvre quelques arrachements de murs en briques fortement liées entre elles par une couche de chaux et de cendrée ou par du bitume; mais ces restes de constructions ont été tellement exploités par les habitants de *Hellah*, qui en arrachent les briques cuites pour bâtir leurs propres maisons, qu'il est impossible de reconnaître une forme ou un plan quelconque. On n'oserait, en effet, se hasarder à prendre pour des galeries antiques les excavations que l'on rencontre sur ce sol tourmenté, et qui ne sont probablement autre chose que des espèces de carrières ouvertes par les Arabes pour extraire les matériaux qu'ils y trouvent tout prêts à employer. Nous vîmes un fragment de lion colossal en granit gris, dont l'exécution grossière diminue beaucoup l'intérêt que pourrait présenter une sculpture babylonienne; celle-ci était d'ailleurs dans un état qui n'en permettait pas l'étude.

D'autres monticules, qui portent également des traces de maçonnerie antique, sont sans intérêt et s'effacent en partie sous les murs de constructions modernes. Tel est celui qui porte le nom de *Amram-Ebn-Ali*, et qui actuellement reçoit des sépultures musulmanes.

On suit, dans plusieurs directions, de longues lignes de terrain creux, bordées de chaque côté de terres élevées. A quoi répondent-elles ? — Ou les eaux de l'Euphrate étaient amenées au cœur de la ville, et ces indices se rapportent aux canaux qui les contenaient ; ou elles indiquent d'anciens fossés qui servaient d'enceinte aux principaux établissements.

A huit kilomètres environ du *Kasr*, dans l'est, est un groupe de deux ou trois buttes de terre qu'on appelle *El-Heimar*, sur lesquelles se retrouvent également les vestiges d'un édifice, mais tellement ruiné, défiguré, qu'il se refuse à toute analyse.

De l'autre côté de l'Euphrate, on distingue aussi quelques mouvements de terrain, semblables à ceux de la rive gauche. Or, on sait que Babylone s'étendait de chaque côté du fleuve, et que la reine Nitocris fit construire un pont pour joindre les deux quartiers de la ville. Mais les éminences de la rive droite ne présentent aucun intérêt, à l'exception de celle qui est la plus éloignée et se trouve à neuf kilomètres de *Hellah*. Sur cette éminence, qu'on appelle *Birs-Nemrod* ou *Bourdj-Nemrod*, est le monument qui, seul, soit resté debout au milieu de cette complète destruction. Cependant, si l'on en croit son nom, il devrait être le plus ancien, et remonter au fondateur de Babylone. Le monticule qui le porte s'élève à soixante mètres au-dessus de la plaine ; il a cent quatre-vingt-qua-

torze mètres en longueur, et cent cinquante en largeur; sa base a la forme d'un rectangle. Au sommet et presque au centre, est debout un pilier massif entièrement construit en briques semblables à celles qu'on trouve sur les autres points. De distance en distance, et symétriquement disposées, sont des ouvertures dont le vide traverse l'épaisseur du pilier, mais dont on ne s'explique pas le but. Cette masse, évidemment incomplète, s'élève à peu près carrément au-dessus du sommet du monticule, à une hauteur de dix mètres. Vers l'angle sud-ouest, au pied de la face occidentale, se voient divers fragments et arrachements de maçonneries qui ont dû appartenir à des arceaux de voûtes écroulées dont les briques paraissent avoir éprouvé l'action d'un incendie. Les traces du feu se reconnaissent à des scories et à des vitrifications apparentes sur la plupart des matériaux. Au-dessous de ces ruines, sur la pente, mais sur deux points éloignés l'un de l'autre. on reconnaît encore des portions de maçonneries en briques posées sur une couche de terre; elles paraissent avoir fait partie d'une construction qui aurait servi de soubassement au monument supérieur.

A une centaine de mètres, à l'est de Birs-Nemrod, un grand *tepèh* est encore, à en croire les débris de briques qui s'y retrouvent, le produit de la ruine d'un autre édifice. Il n'a plus d'autre importance que celle qu'il doit à un tombeau arabe qui porte le nom d'Ibraïm-Khalil. Le sol est relevé de côté et d'autre de manière à prouver que toute cette localité était autrefois couverte d'habitations.

A une très-petite distance de là, dans la direction de l'ouest, s'étend, du nord au sud, la nappe d'un lac d'eau douce. Ici, comme sur beaucoup d'autres points, sont justi-

liés les récits véridiques d'Hérodote. Ce lac rappelle, en effet, celui que cet historien raconte avoir été creusé par la reine Nitocris pour y introduire les eaux de l'Euphrate, et dont elle profita pour détourner ce fleuve afin de construire les digues et les quais entre lesquels elle voulait le contenir, ainsi que le pont qui devait réunir les deux quartiers de Babylone. Quelle qu'ait été la masse d'eau qui fut à cette époque détournée de son cours habituel vers ce point, il est difficile de croire que ce lac s'y soit formé alors et s'y soit toujours maintenu depuis. Mais il est plus probable qu'un abaissement naturel du sol entre ses rives et celles du fleuve y porte les eaux de celui-ci dans la saison où elles débordent, et en assez grande quantité pour qu'il en reste d'une année à l'autre.

On voit que Babylone qui, dans les siècles passés, fut la plus grande ville de l'univers, la tête et l'âme d'un des plus vastes empires, dont la splendeur même attira la ruine, est aujourd'hui celle dont il reste le moins de traces. Depuis le jour où Cyrus s'en empara, elle ne fit que déchoir; passant d'un vainqueur à l'autre pour changer encore de maître, elle finit par devenir une esclave dont aucun ne se souciait plus. La mort d'Alexandre lui a porté un coup funeste; son lieutenant Séleucus, à qui elle était échue en partage, lui donna une rivale, et Séleucie fut pour Babylone ce que Ctésiphon devait être plus tard pour Séleucie. De déchéance en déchéance, les siècles l'ont vue devenir et ne plus être qu'un nom, qu'un souvenir. Où sont ses palais, ses jardins suspendus, son temple de Bélus, et ses murailles? Le voyageur cherche en vain leurs vestiges; rien ne le guide pour les découvrir; il n'en reste pas même de ruines, et au milieu du désert sans limites

où brillait d'un si grand éclat la ville de Sémiramis, c'est à peine si quelques tertres informes indiquent la place où fut la capitale du monde. Sur ces bords de l'Euphrate où se prolongeaient les quais magnifiques dont Hérodote parle avec admiration, s'élèvent aujourd'hui quelques masures de terre composant une bourgade arabe qui n'a même pas, dans son nom, conservé le souvenir de Babylone.

A quelques lieues de *Hellah* est *Kerbelah* où se trouve la sépulture d'Ali et de son fils *Husseïn* tués, comme on sait, sur les bords de l'Euphrate, par les partisans d'Omar. Ils furent enterrés, l'un près de l'ancienne ville *Coufa*, l'autre dans la plaine de *Kerbelah*. Les monuments élevés par les Persans en leur honneur s'appellent *Imam-Ali* et *Imam-Husseïn*. J'ai dit comment la Perse s'était déclarée, au xv[e] siècle, dissidente de l'orthodoxie mahométane, et, en adoptant la qualification de *Chya*, avait reconnu Ali et sa famille pour légitimes successeurs du Prophète. Animée d'un nouveau zèle religieux pour ses martyrs, elle éleva à leur mémoire deux superbes mausolées dont l'élégance et la somptuosité surpassent tous les autres monuments de ce genre. Les pieuses libéralités de plusieurs monarques *Chyas* ont couvert de richesses les deux sépulcres auxquels les Persans se font un devoir d'envoyer des dotations d'un grand prix, soit en argent, soit en présents de toutes sortes. Kerbelah est non-seulement un lieu de pèlerinage pour les Persans, mais encore son territoire est considéré par eux comme une terre sainte dans laquelle les plus religieux et ceux qui en ont le moyen se font inhumer. Aussi, parmi les charges de toutes les caravanes qui viennent de la Perse à Bagdad, voit-on un grand nombre de cercueils contenant des cadavres embaumés destinés à Ker-

belah, avec des offrandes de grand prix pour la mosquée. Ces caravanes ont tenté, à cause de cela, la cupidité des Arabes qui ont souvent, d'une main sacrilége, fait sauter les couvercles de ces coffres funèbres. Mais ce qui a surtout excité leur avidité et leur goût pour le pillage, ce sont ces deux mausolées d'*Ali* et de *Husseïn*. Les habitants du pays se rappellent encore en frémissant qu'il y a quarante ans, les *Vaabites*, tribu du désert arabique, sont venus au nombre de quinze mille, ont surpris la petite ville bâtie autour d'*Iman-Husseïn*, en ont massacré toute la population, en ont rasé les maisons et emporté toutes les richesses. La piété des Persans et les présents du dernier roi Fet-Ali-Châh, ont essayé de rétablir l'ancienne splendeur du tombeau et rebâti la ville ; une garde plus vigilante et plus nombreuse y a été placée, afin de préserver les saints lieux contre de nouvelles tentatives de la part des Arabes, qui à leur amour du pillage joignent une haine implacable pour les dissidents. Le voisinage de ces deux sépulcres est un des plus grands motifs qui poussent les Persans à désirer la possession de Bagdad. Indépendamment de ce que le territoire de cette ville est pour eux comme une terre sainte, parce qu'il couvre les cendres de leurs deux *Imâms* les plus révérés, il y a une question d'argent qui n'est pas sans intérêt à leurs yeux : en effet, le gouvernement turc et surtout les pachas de Bagdad, ont toujours spéculé sur la dévotion des Persans pour prélever un droit de passage, souvent onéreux, sur tous ceux qui se rendent en pèlerinage à Kerbelah, ou sur les cadavres que l'on y transporte. La Perse trouverait donc un grand avantage à posséder Bagdad, puisqu'elle s'affranchirait ainsi d'un péage aussi lourd qu'humiliant; aussi a-t-elle tenté plusieurs fois

de s'en emparer. A la fin du règne de Fet-Ali-Chàh, le gouverneur de Kerman-Chàh qui n'est qu'à dix journées de marche, s'avança vers Bagdad avec quelques bataillons; il rencontra et mit en fuite les troupes du Pacha, et, si un exprès du roi n'avait apporté au Chàh-Zadèh *Mehemet-Ali-Mirza*, l'ordre de se retirer, Bagdad serait infailliblement tombée cette fois au pouvoir de ce prince. Persans et Turcs se souviennent encore que le succès de cette journée fut dû à un officier français, M. Devaux, instructeur dans l'armée du prince gouverneur de *Kerman-Chàh*. Bagdad sera toujours une pomme de discorde entre les deux gouvernements comme entre les deux peuples, qui se haïssent.

Après trois jours passés à *Hellah* en recherches et en regrets, nous reprîmes la route de Bagdad. Nous l'avions faite facilement et sans danger; mais de nouveaux événements étaient survenus et la rendaient périlleuse. Les Arabes du nord de la Mésopotamie et de la rive droite du Tigre s'étaient révoltés et étendaient leurs brigandages jusque sous les murs de Bagdad. Le gouverneur de Hellah ne consentit à nous laisser partir qu'avec une escorte de quarante cavaliers albanais et arnaoutes qui devaient nous conduire jusqu'à Bagdad, et lui répondre de nous, sur leur tête, *bach-ustundèh*. Nous marchâmes militairement, prenant toutes les précautions que le cas exigeait. Les habitants des khans de la route nous dirent qu'en effet ils avaient été pillés le jour précédent, que les Arabes étaient nombreux et se montraient incessamment dans toutes les directions. Soit qu'ils aient fui devant les cavaliers arnaoutes, soit que notre bonne étoile nous ait préservés de leurs attaques, nous ne les vîmes pas. Nous atteignîmes Bagdad sans accident, peu satisfaits,

mais ayant vu beaucoup, le désert, les ruines de Babylone et le Sam; nous n'avions à regretter que la rencontre des Arabes.

Nous étions au 1er septembre et nous voulions enfin partir; mais les mêmes troubles qui rendaient peu sûr le chemin de Hellah, rendaient impraticable celui de Mossoul, que nous devions prendre. Il y avait déjà un mois que cet état de choses durait. Un chef arabe des *Djerbahs*, qui avait été dépossédé par le pacha, d'une petite ville où il était investi du pouvoir, avait causé cette insurrection à laquelle prenaient part plusieurs fractions de tribus qui espéraient ainsi trouver l'occasion de piller. Le gouvernement du Pacha avait si peu de force que les mesures énergiques que commandait la circonstance n'avaient pas encore été prises, et que plusieurs caravanes avaient déjà été arrêtées. Heureusement, par un hasard qui nous servit à point nommé, le pacha de Kerkouk allait partir; nous obtînmes de lui, par l'entremise du consul général, la permission de marcher à sa suite sous la protection de son escorte.

Le 5 septembre, au soleil couché, nous sortîmes de Bagdad, non sans appréhension de ce qui nous attendait sur le territoire des tribus révoltées que nous avions à traverser. Cependant nous arrivâmes avec le Pacha jusqu'à sa résidence; de là il nous fit accompagner par des cavaliers à lui jusqu'à Mossoul.

Après un repos de quelques jours dans cette ville nous gagnâmes Diarbekhr, en passant par Djezirèh et Mediat, dans les contrées montagneuses habitées par les Jacobites; puis, descendant dans les plaines de Suverik et d'Orfa, nous allâmes faire une station à Alep. Nous touchions au terme de notre voyage. D'Alep, nous allâmes à Latakièh, et, suivant

la côte de Syrie, nous nous rendîmes à Beyrout, où nous nous embarquâmes pour la France le 1er décembre 1841.

Nous avions accompli notre tâche, rempli consciencieusement la mission qui nous avait été confiée. Nous avions marché pendant plus de deux années sans nous arrêter, chevauchant d'abord au milieu des neiges de l'Arménie, par un froid de 18° en moyenne, puis, en Perse, de la mer Caspienne au golfe Persique, et de la zone déserte du Khorassan jusqu'à la frontière de l'Arabistân, avec une température de 46°. Après avoir parcouru les États du Châh dans tous les sens et y avoir scrupuleusement recueilli tous les documents archéologiques épars dans ces vastes contrées, nous étions descendus des hauteurs de la Perse septentrionale, à travers le Kurdistân, dans les plaines de la Mésopotamie, à Bagdad, et jusqu'au désert de Babylone, pour remonter ensuite le cours du Tigre, passer l'Euphrate, et dire, sur le rivage de Syrie, adieu à cette terre d'Asie où nous avions trouvé tant de fatigues, rencontré quelques dangers, et enduré des privations de tout genre. Mais nous en emportions de riches matériaux, la conscience d'avoir fait notre devoir, et ce qui devait vivre autant que nous, une foule de souvenirs parmi lesquels les plus chers au voyageur ne sont pas ceux qui lui rappellent le moins de douleurs.

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTES

DU SECOND VOLUME.

---

(1). En effet on a vu souvent, dans les royaumes d'Asie, des eunuques prendre part aux affaires de l'État. On en a vu même devenir des hommes de guerre remarquables, et déployer une énergie que les idées qu'on se fait en Europe sur ceux qui ont subi cette dégradation ne laisserait pas soupçonner. Ce rôle des eunuques leur a été plus souvent encore dévolu dans l'antiquité; les sculptures assyriennes notamment en font foi, car il n'y a pas un bas-relief représentant une scène de guerre, une fête, où l'on ne reconnaisse plusieurs eunuques, ou combattant, ou partageant les honneurs d'un festin royal.

(2). Le nom de *Tourâh* est celui que l'on donne à l'ornement royal qui surmonte la coiffure du souverain de Perse, et qui consiste en une guirlande de diamants au-dessus de laquelle s'élève une aigrette également formée de diamants. Mehemet-Châh portait la *tourâh* attachée, sur le côté gauche, à son bonnet de peau d'agneau noire.

(3). *Meuhtamèt* ou *Mótemad*, ce qui rend mieux la prononciation de ce mot qui est arabe, est l'abréviation de *Mótemad oud devlèt*, qui signifie: *celui en qui l'empire met sa confiance.* C'est un titre honorifique très-rarement accordé à certains ministres ou conseillers de la couronne, qui ont rendu des services signalés au trône ou au pays.

(Je dois cette note à l'obligeance du savant philologue M. Kazimirski-Biberstein qui accompagnait l'ambassade de M. de Sercey en qualité de drogman pour la langue persane, et dont j'ai eu plusieurs fois l'occasion de louer le savoir intelligent.)

(4). Par ce mot *Sakkas* on désigne les porteurs d'eau, ceux qui la distribuent à domicile ou la vendent au verre dans les rues et les bazars. La désignation de *Kalioûndji* appartient au préparateur de pipes, qui, pour une menue monnaie, donne à fumer aux passants. Ce mot se compose de *Kalioûn*, qui veut dire *pipe*, et de la terminaison turque *dji* qui, ajoutée au substantif par lequel on exprime la chose, indique celui qui l'exerce, en fait métier, ou la

vend, — c'est ainsi que l'on dit : *tuffek*, *fusil*, *tuffekdji*, *fusilier*; *kaïk*, *ba* *kaïkdji*, *batelier*.

(5). On appelle *Kadok* une espèce de toile de coton, forte et assez sière ; c'est un gros calicot, que l'on fabrique en grande quantité à Ispah on le blanchit sur les bords du *Zendèroûd* dont les rives ou les îlots, les eaux sont basses, sont envahis par des ouvriers occupés à laver étendre au soleil, les longues pièces de cette étoffe. On la teint de nuance, ou on l'imprime de plusieurs couleurs sur fond blanc. Le pr d'impression est fort simple; il consiste simplement en un morceau de sur lequel sont gravés les dessins à reproduire, le plus généralemen fleurs et des oiseaux; on enduit les diverses parties de cette gravure sur des couleurs propres à chacune d'elles, puis on l'applique avec la mai l'étoffe. Le résultat est certainement très-imparfait, mais le moyen est ditif, et ces toiles perses ne laissent pas de produire beaucoup d'effe l'élégance des dessins et la vivacité des couleurs. — Il faut remarquer c'est aux Persans que nous devons les belles étoffes auxquelles nous donné leur nom, et que s'ils font moins bien que nous, ils ont ét maîtres.

(6). Toutes les ruines restées à la surface du sol, comme celles qui o découvertes, constatent ce fait. Le palais de *Takht-i-Djemchid* o Persepolis, celui qui était enfoui à *Khorsabad* près de Mossoul, et qu attribue à l'époque ninivite, aussi bien que le *Koutoûnjouk*, en face de dernière ville, ou le *Mudjelibèh* de Babylone, ont été construits en des élevés, ou sur des terrasses construites pour les faire dominer. On est, d' ces exemples, en droit de considérer cette coutume comme une règle rale.

(7). Les historiens de Perse racontent que les officiers de Nadir-Châh, gnés de ses cruautés et des spoliations éhontées par lesquelles il grossissa trésors déjà immenses, poussés par le clergé dont la richesse et l'infl avaient considérablement diminué sous le règne de cet usurpateur, résol de le mettre à mort. N'osant l'attaquer, ni l'assassiner au grand jour, ils fitèrent de son sommeil pour l'écraser sous le poids de sa tente qu'ils re sèrent sur lui, et dont le mât lui fracassa la tête.

(8). En effet, on a trouvé sous la couche épaisse de terre qui recouvra ruines du monument assyrien de *Khorsabad*, quinze salles toutes d'habit ou d'apparat.

(9). Dans la religion des anciens Perses, *Ormuzd* était la divinité dont fluence bienfaisante se répandait sur les hommes, tandis que sous le d'*Ahrimane* ils désignaient le génie du mal, celui dont le pouvoir occulte battait les bons instincts, et engendrait les vices en donnant naissance à les malheurs qui affligeaient la terre.

(10). Ce rapprochement que l'on peut faire entre la forme des chaises r

sentées sur les bas-reliefs assyriens de Khorsabad, et le trône du roi de Perse à Persepolis, semble indiquer une origine commune. Sur les sculptures des deux localités, ces siéges se composent en effet, d'un dossier élevé, porté sur des pieds ornés de tores superposés, et terminés par des pattes de lion, avec des traverses qui en assurent la solidité.

(11). Voici ce qu'Hérodote raconte d'Ecbatane : « ..... Les Mèdes élevèrent « cette ville forte et immense, connue aujourd'hui sous le nom d'Ecbatane, « dont les murs concentriques sont renfermés l'un dans l'autre et construits de « manière que chaque enceinte surpasse l'enceinte voisine de la hauteur des « créneaux. » (*Clio*, liv. Ier.) On voit, d'après le témoignage de l'historien de ces temps antiques, que c'était un système adopté par les anciens.

(12). A Ctésiphon et à Khorsabad, nous avons retrouvé des fragments de charpente en bois dont la nature indique d'une manière évidente l'espèce, arbres verts, cypres ou cèdres.

(13). *Sur ma tête, sur ta tête*, en turc *bachim-ustündèh*, *bachin-ustündèh ;* c'est une expression turque très-usitée qui indique une protestation, un serment; elle équivaut à : *j'en réponds sur ma tête...*

(14). Les *Yezidis* forment un ensemble de plusieurs populations répandues en Mésopotamie, principalement au nord du *Djezirèh*, qui passent pour professer une religion dont le culte s'adresse au *Démon* ou *Cheïtan*. Ils prétendent que *Allah* ou *Dieu* ne faisant pas le mal, les hommes doivent de préférence implorer le *Diable*, qui peut en faire beaucoup. Toutes leurs prières s'adressent donc au *Diable*, et ils ont, assure-t-on, des pratiques abominables bien dignes de l'objet de leurs adorations. Les *Yezidis* sont très-dangereux, et détestés par les musulmans.

(15). Le consulat général de Bagdad a été, en effet, supprimé, en 1848, après une existence de sept années seulement.

(16). Ce que l'on sait de la construction du Kouïoundjouk, à Mossoul, et du monument découvert à Khorsabad, correspondant tous deux aux restes de Ninive, prouve bien en effet que telle devait être celle du Mudgelibèh, et explique sa ruine complète.

LETTRE PERSANE.

Je crois devoir donner ici la traduction d'une lettre écrite par un des grands personnages de Perse, à notre ambassadeur M. de Sercey. Elle m'a été communiquée par M. Biberstein-Kazimirski, et elle fera connaître le style épistolaire des Persans, dont elle est un échantillon remarquable.

« Lettre de Mirza-Massoùd, gouverneur du Khorassan, ex-ministre des « affaires étrangères, à M. le comte de Sercey, ambassadeur en France près « la cour du Châh de Perse en 1840.

« Excellence, noble et illustre seigneur, personnage doué d'habileté et de « pénétration, vous qui êtes l'appui des amis,

« Votre lettre amicale que vous m'avez écrite d'Erzeroum, m'est parvenue « dans les premiers jours du mois de moharrem 1256. J'ai conçu une joie infi- « nie en recevant la nouvelle de l'arrivée de l'ambassade française en Perse. « Quoique l'amitié entre les deux puissants empires de France et de Perse « date depuis des siècles et qu'elle n'ait jusqu'ici reçu aucune atteinte, la pous- « sière de la négligence à cultiver les anciens rapports ne couvrait que pendant « trop longtemps les étincelles de l'amitié, et les langues n'étaient que pendant « trop longtemps silencieuses dans l'expression des sentiments de l'union. « Gloire donc, gloire à Dieu, que par les soins des ministres des deux puis- « sances, le voile qui dérobait la figure de l'objet aimé a été écarté et que la « belle fiancée tant recherchée apparut enfin aux yeux de tous et au gré des « cœurs, que par la volonté du souverain unique, les fondements de l'amitié « des deux pays deviendront plus solides, et que contrairement à ce qui avait « lieu jusqu'à présent, il en résultera des avantages réciproques. Cet ami qui « se reconnaît pour serviteur du puissant empire de France est affligé de ne « point se trouver à la cour au moment de l'arrivée de l'ambassade française, « et de ne pas pouvoir s'acquitter des obligations que lui impose l'amitié. Très- « prochainement, après avoir rempli la mission qui me retient dans ces con- « trées-ci, j'obtiendrai l'honneur de votre entrevue. En attendant, j'espère que « Votre Excellence me donnera des nouvelles de sa santé et voudra bien par « là donner des preuves de son amitié.

« Que vos jours se passent heureusement et au gré de vos désirs.

« Le 7 moharrem, 1256, MECHED. »

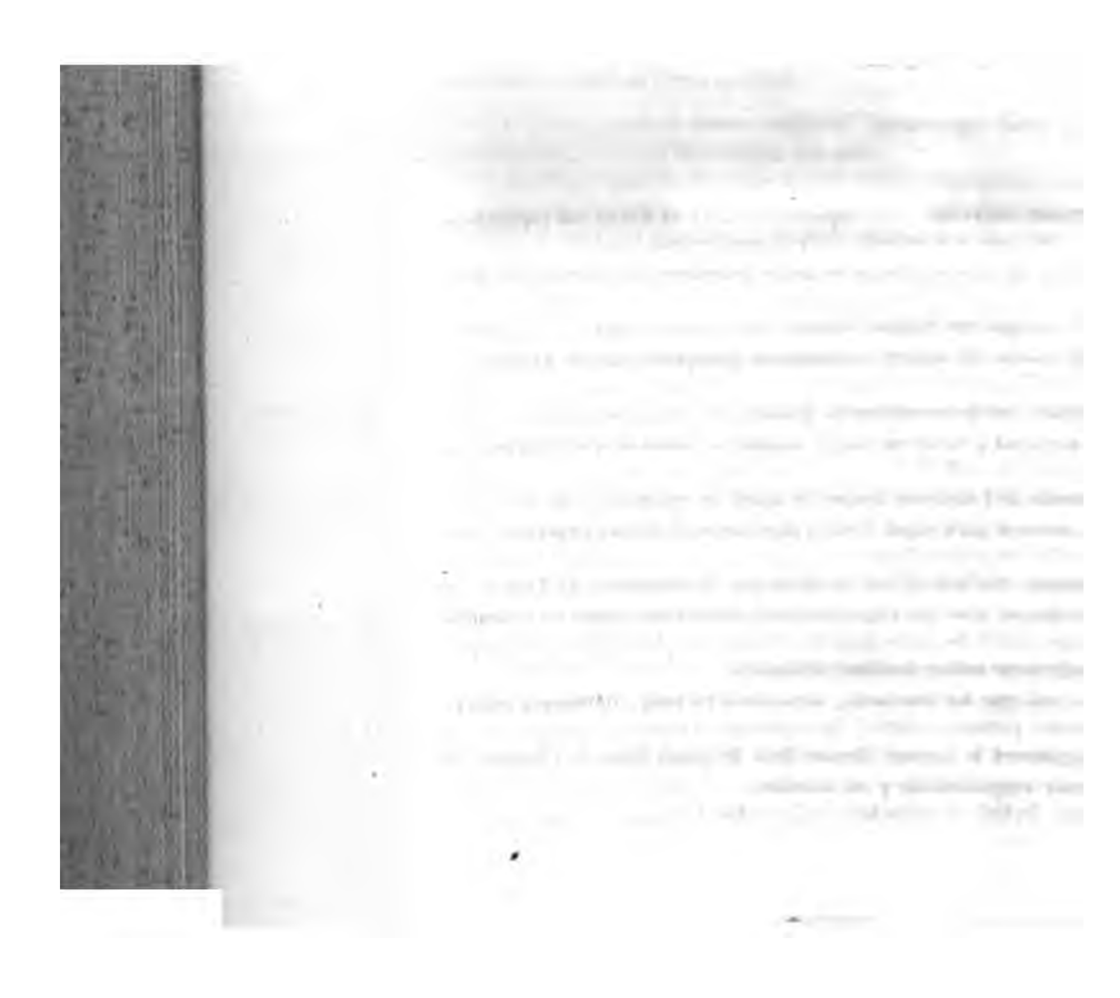
TEXTE D'UN FIRMAN ROYAL QUI CONFÈRE L'ORDRE DU LION ET DU SOLEIL.

Le sceau royal contient en arabe : *L'Empire est à Dieu;* et en vers persans : ***Mohammet-Châh est devenu possesseur de la couronne et de l'anneau impérial, l'Empire et la nation ont reçu un nouvel éclat, les lois et la religion ont été raffermies.***

Comme il existe entre les deux empires de France et d'Irân des rapports de vieille alliance, et que nos regards, clairvoyants comme le soleil, cherchent à témoigner à chacun des serviteurs de ladite puissance une marque de bienveillance ; à ces raisons, dans ce moment où le très-noble, très-illustre, crême des grands du peuple du Messie, colonne des hommes illustres de la nation de Jésus, M. le comte de Sercey, ambassadeur plénipotentiaire de France, est venu à cette cour, pôle de l'univers, dans le but de renouveler des pactes d'ancienne amitié, et de consolider les fondements d'union et de bonne intelligence, le très-haut, élevé en rang, homme de talent et d'intelligence, de sagacité et de perspicacité, M. ***, qui, avec l'ambassadeur susdit, a eu l'honneur d'être admis à l'audience égalant le soleil en splendeur, de notre personne sacrée, nous a paru digne d'être l'objet de notre faveur impériale; c'est pourquoi, dans cette année d'heureux auspices, nous avons voulu l'honorer et l'élever au-dessus des autres, en lui accordant la décoration du Lion et du Soleil de la 2e classe, afin que regardant cette distinction comme un ornement d'honneur et un motif de gloire pour lui, il cherche plus encore que jusqu'à présent à servir avec ardeur les deux puissances.

Notre ordre est que les très-hauts, très-élevés en rang, dévoués à nous et approchant notre personne sacrée, les *mostoufis* (ministres) de notre divân impérial enregistrent le présent firman dans le grand livre de l'Empire, et sachent que leur responsabilité y est attachée.

Écrit au mois de Safer le victorieux de l'an 1256 de l'hégire, à Ispahan (avril 1840).



ITINÉRAIRES

QUI SE RATTACHENT A LA PARTIE DU VOYAGE CONTENUE DANS LE SECOND VOLUME.

(Les heures sont calculées au pas ordinaire d'un cheval.)

D'ISPAHAN A CHIRAZ, 82 H.

		heures.
MAYAR	village.	9
KOUMICHAH	ville.	6
AMINABAD	village.	7
YEZDIKAST	petite ville.	4
SOULDJISTAN	caravansérail.	5
ABADÈH	village.	5
SURMEK	village.	5
KHONAKHORRAH	caravansérail.	6
KHONAKERGOUN	caravansérail.	7
MORGHAB ou MADER-I-SULEIMAN	bourg.	4
SIVEND	village.	7
PERSÉPOLIS ou KANARA	village.	7
ZERGOUN	village.	5
CHIRAZ	grande ville.	5

DE CHIRAZ A BENDER-BOUCHIR, 61 H.

KHANÈH-ZINIAN	village.	10
KOTAL-DOUKHTAR	caravansérail.	8
KAZÈROUN	ville.	7
CHAPOUR	ruines.	4
KHUMARIDJE	village.	6
KANARATAKHTA	village.	5
DALLAKI	village.	6
HAMADI	village.	8
BENDER-BOUCHIR	ville.	7

DE BENDER-BOUCHIR A FIROUZABAD, 55 m.

		he
TCHAKUTA	village.	[illegible]
AHRAM	village.	[illegible]
KALAMA	village.	1[illegible]
BOUCHGUN	village.	[illegible]
FERACHBEND	bourg.	10
FIROUZABAD	petite ville.	15

DE FIROUZABAD A DARABGHERD, 60 m 1/2.

MEIMAN	bourg.	10
BADENJAN	village.	9
KHOUKIAN	village.	4
TADAVAN	village.	3
FIDECHGOUN	village.	10
FESSA	petite ville.	5
NAUBENDAKIAN	village.	3
MADAVAN	village.	10
DARABGHERD	ville.	6

DE DARABGHERD A CHIRAZ, 48 m 1/2.

DERAKIAN	village.	8
CHECHTÈH	village.	4
TENG-I-KIARAN	village.	8
SARBISTAN	village.	10
KOUENDJAN	village.	5
BARMACHOUR	village.	7
CHIRAZ	grande ville.	5

DE TABRIZ A BAGDAD, 171 m 1/2.

MAIAN	village.	2
DIZA-KHALIL	bourg.	6
TASSOUITCH	petite ville.	6
YAOTCHANI	village.	6
KHOSROVAH	village.	3
KOULOUNDJI	village.	7
OUZARLOU	village.	6
OURMYAH	ville.	4

		heures.
DJEIRAN	village.	4
SANMOURTY	village.	4
AGABEGLY	village.	6 1/2
SOAUKBOULAK	ville.	7
KARAKENT	village.	8
SERAH	bourg.	5
MIREDÈH	village.	6 1/2
BANAH	village.	7
	(Territoire turc.)	
BISTAR	village.	6
MAMAKALAN	village.	8 1/2
SULEIMANYÈH	petite ville.	7 1/2
KARADAGH	village.	7
IBRAIM-KANTCHI	village.	11 1/2
KUFRI	petite ville.	8
KARATEPÊH	village.	6
DELAUABBAS	village.	7
YENGUIDJIA	village.	14
BAGDAD	grande ville.	6

DE BAGDAD A CTÉSIPHON, 6 H.

DE BAGDAD A HELLAH OU BABYLONE, 19 H.

KHAN-AZAD	caravansérail.	3
BIR-OUNOUS	caravansérail.	3
ISKANDERIA	caravansérail.	3
KHAN-DJEDID	caravansérail.	6
HELLAH	ville.	4

DE BAGDAD A MOSSOUL, 95 H 1/2.

(De Bagdad à Kufri voir l'itinéraire qui précède).

KUFRI A TOUZKOURMATI	village.	9 1/2
TOAUK	village.	8
KERKOUK	petite ville.	9
ALTOUN-KUPRI	bourg.	10
ARBIL	petite ville.	9
AU BORD DU ZAB	village.	8
MOSSOUL	ville.	9

DE MOSSOUL A DIARBEKHR, 77^m 1/2.

		heur.
BATNAI	village.	3
DELHUB	village.	7
COUACH	village.	3
ZAKHO	petite ville.	6
RABAI	village.	6
DJEZIRÈH	petite ville.	4
HAZEK	village.	7
BASBRINA	village.	5
MEDIAT	bourg.	7
KALET	village.	10
HAOUINA	village.	5
KHATIBAN	village.	6
DIARBEKHR	ville.	7

DE DIARBEKHR A ALEP, 78^m 1/2.

KARABAGHCHAH	caravansérail.	10
SUVERIK	petite ville.	8
MICH-MICH	village.	5
ORFA	ville.	13
TCHARMELIK	caravansérail.	7
BIRHADJIK	petite ville.	8
MAZAR	village.	5
BEGLERBEGUI	village.	7
ALEP	grande ville.	14

D'ALEP A LATAKIÈH, 40^m 1/2.

MAHARET-MESKIN	village.	12
DJESSIR-CHORL	bourg.	10
KHAN-KROUCHIÈH	caravansérail.	9
LATAKIÈH	ville.	9

DE LATAKIÈH A TRIPOLI, 34^m.

DJEBELI	bourg.	6
TORTOSE	petite ville.	13
TRIPOLI	ville.	15

DE TRIPOLI A BEYROUT, 23 H.

		heures.
BATROUN	petite ville.	7
NAHR-IBRAIM	petit khan.	7
BEYROUT	ville.	9

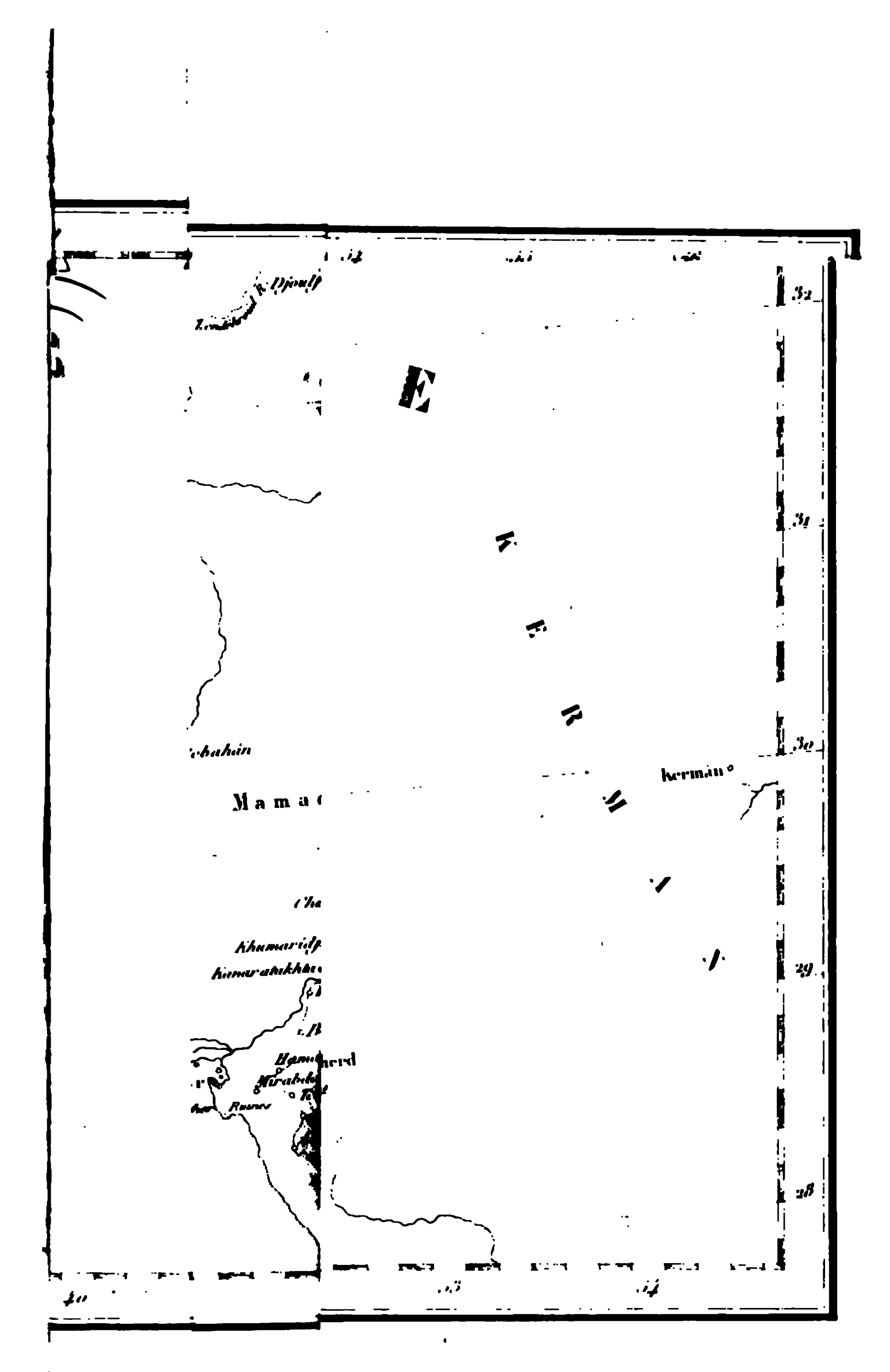
D'ALEP A TRIPOLI PAR HAMAH, 69 H 1/2.

KHAN-TOUMAN	village.	4
SARMIN	bourg.	12
MAHARRAH	petite ville.	6 1/2
KHAN-CHEIKOUN	village.	8
HAMAH	ville.	8
TEL-DAUH	village.	10
KHAN-EL-BERIT	caravansérail.	18
TRIPOLI	ville.	3

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



Imp. par Chardon et Aîné

